Avril-Juin — Tome XLII

MERCVRE

DE

FRANCE

(Série Moderne)

PARIS-VI^e^
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV
—
MCMII
KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

WATTEAU A PARIS

LE DÉBUT DE L'AVENTURE

—

Il est fort probable que c'est dans le panier du carrosse de Valenciennes, entre deux ballots, dans le « tissu d'osier où l'on met les marchandises et où sont reçues, pour un prix modique, les personnes qui ne trouvent de place dans le coche ou qui ne sont pas en état d'en prendre », que Watteau accomplit son voyage. Il dut être assez rude. Après le maigre souper à Gonesse, les derniers grands arbres de l'interminable route, le dernier moulin, la dernière ferme et les derniers jardins de La Villette, ç'avait été le faubourg : un hôpital, une église, une rue parmi les cultures maraîchères, des masures, des cabarets louches, une porte monumentale; puis, les rives mauvaises de la rue tortueuse, ponctuées de fenêtres grillées et de hautes bornes, enfin la bousculade dans la cour du *Grand Cerf*, — tous ces détails entrevus falotement dans la nuit de la dernière étape. Et, le jour venu, partout autour de lui dans le dédale où il s'en-

fonce, des visages inconnus, moqueurs, agressifs, les meilleurs suprêmement indifférents...

Voilà l'arrivée.

Ah! combien différente est celle de La Tour, qui quittera Saint-Quentin non fâché avec son père, Me François le chantre, et qui débarquera attendu par Tardieu, — aussi celle de Fragonard, qui aura près de lui sa mère, sa mère qui va le prendre par la main pour le mener chez Boucher...

Heureux au moins d'avoir échappé, lui et son maigre bagage, aux traqueurs des grands chemins, — il y a quelques mois on a pillé la malle de Tours sur le Pont-Neuf,— cet esseulé et cet inquiet, avec une résignation qui confine au courage, se met en peine d'un gîte.

Les logis ne manquent pas! Il y a des maisons jusque sur les ponts de la rivière, et au-dessus des gouttières les lucarnes des mansardes et des guérites s'étagent. Mais, où aller avec une bourse aussi légère que la sienne?... Là-bas, ceux de la corporation qui ont vu Paris l'ont renseigné : le pont traversé où est le cheval de bronze, de suite, il pouvait chercher, vaguer de porte en porte, — ce quartier était le sien. Les réduits comme il lui en fallait en pullulaient, au long de la montée fameuse qui aboutissait à la porte Saint-Jacques, dans cette rue des graveurs et des enlumineurs, cette rue des marchands d'estampes qui tiennent boutique ouverte aux *Colonnes d'Hercule*, à la *Belle Image*, aux *Deux Piliers d'Or ;* ou bien encore vers l'égout de la Petite rue Taranne, aux alentours de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Proche le jardin abbatial, la prison du bailliage, vers la rue de l'Echaudé, la rue Sainte-Marguerite ou le Petit-Marché, il avait chance de rencontrer quelque

compatriote qui l'aiderait à se tirer d'affaire...

C'est tout à fait l'aventure de Philippe Wleughels, perdu dans la grande ville où il est venu de compagnie avec Volfart, et non sans avoir été volé en route, — cherchant au hasard le logis de Pierre Van Mol, rencontrant dans la rue Dauphine un bourgeois qu'il tire par la manche, et qui se trouve être Sébastien Bourdon... Comment ce dernier lui indique la demeure jusque-là introuvable, comment Van Mol l'adresse à un certain doreur qui loge volontiers, et ce qui devait s'en suivre, c'est ce que Nicolas Wleughels raconte dans une lettre à M. de Saint-Gelais, lettre dont la fin est trop caractéristique pour ne pas être citée.

« Ce doreur les conduisit à une maison qu'on appelle *la Chasse*, qui est à l'autre bord de la rüe du Sépulchre, joignant la rüe du Four; c'étoit une espèce de refuge de peintres de son pays. Tous étoient à table à l'heure qu'il étoit ; on fit caresse aux nouveaux venus, on les fit prendre place, et là ils trouvèrent des amis, le couvert, bon visage et bonne chère. Mon père étoit fort en peine de savoir qui paieroit cette dépense ; ung qui étoit assis auprès de lui et qui s'en apperçut lui dit de manger et de ne pas se mettre en peine : la plupart de ces peintres qui se trouvoient là étoient habiles, il y avoit Nicasius, Van Boucle, Fouquiers, Calf, etc... Ce fut ce dernier qui dist à mon père de se tranquilliser et qui lui prêta du linge pour sortir le lendemain, car, comme je l'ay dist, ces pauvres garçons avoient été volez. Le lendemain, jour de la Sainte-Geneviève, les nouveaux venus furent conduits par leurs compatriotes à voir les beaux tableaux qui étoient dans les églises, entre autres le grand Poussin qui est au noviciat des Jésuites... Il le mena, le lende-

main, chez un nommé Picard, aussi flamand, et qui demeuroit en face le cheval de bronze. Il étoit peintre de fleurs, mais il étoit plus marchand que peintre, et entretenoit des jeunes gens à faire des coppies... il reçut mon père, le logea et lui donna à travailler. »

Watteau qui venait pour « apprendre la peinture », et pour en vivre aussi ! ne fut pas long en ce quartier, à être happé par un de ces maîtres, étranges mâtins à la fois hôteliers, marchands et professeurs. Celui-ci s'appelait Abraham Mettayez. Il est, pour le moins, aussi obscur que le Picard de Wleughels.

On ne sait rien, ou presque rien de lui : il demeurait sur la paroisse des Saints-Pères, avait un frère Mathurin Mettayez (1), qui était sculpteur, un neveu, Théodore Pierrez (2), qui était architecte, et sa mère, Anne Noret, s'était mariée en secondes noces à un nommé Salomon Pesrot, qualifié « peintre sculpteur » dans les actes (3). A part ces renseignements assez vagues, plus d'autres traces de lui.

Quel fut le labeur de Watteau chez un tel maître ?

(1) « Aujourd'huy, vingt-quatrième jour de septembre 1680 a esté enterré le corps de deffunct Matturin Mettayer, sculpteur à Paris, décédé le 23 dudit mois, auquel enterrement ont assisté Abraam Metaye, frère du deffunct, et Symon Pierret archytec à Paris, beau-frère du deffunct, qui ont dyt...cinquante ans, et ont signé...Simon Pierret, Abraham Maittayez. » (*Registres de la paroisse des Saints-Pères.*)

(2) « Aujourd'huy treizième jour d'apvril 1684 a esté enterré le corps de deffunct Théodore Pierrez, architec à Paris, décédé le 12 du dit mois auquel enterrement ont assisté Abraham Metteay, peintre à Paris, oncle du deffunct et Charles Jourdan, marchand à Paris, cousin du deffunct, et ont dit... vingt-huit ans environ, et ont signé... Abraham Maittaye, Jourdan. » (*Ibid*).

(3) *Registres des Saints-Pères*, acte mortuaire de Salomon Pesrot, peintre et sculpteur, du 15 août 1675, où interviennent Simon Vicrut, son gendre Daniel Maistéié, sculpteur et peintre à Paris, « tous deux fils à cause de sa femme », Anne Noret, qui mourut le 13 mai 1684.

On l'imagine aisément : nulles indications profitables, de basses et rebutantes besognes. Il n'a éclairé de quelques phrases, recueillies par Gersaint, Julienne et Caylus, que son passage chez un second Mettayez que nous allons rencontrer; mais de son séjour chez ce premier exploiteur, il n'a rien dit.

Watteau avait la souffrance muette.

C'est le temps de son premier contact avec ce Paris où il a tant souhaité d'être, et où il n'ose s'aventurer, dans la grande fatigue de ce travail qui ne l'intéresse, qui est pour lui sans résultats d'aucunes sortes. Et puis, cette ville effraie le provincial qui y débarque. Elle a bien surpris Hobbes, Locke, Leibnitz, Heinsius et intimidé les étrangers cousus d'or qui y sont accourus pour la visiter et la décrire... Quand il la connaîtra, il s'y sentira mal à l'aise; son bruit et son remous l'importuneront à ce point que, sans cesse, d'une barrière à l'autre il y cherchera vainement cet abri que, dans son impatience et sa fièvre, il ne juge jamais assez tranquille et calme.

Maintenant, il se terre en son quartier. Quand il veut respirer, il suit une des rues bordées d'hôtels seigneuriaux, de boutiques et de tripots, — dans un de ceux de la rue Mazarine, Marie-Claude, une accorte fille de blanchisseuse, prodigue les trésors de sa galanterie avisée et experte à un superbe gascon qui l'emmènera jusques en Perse pour y faire d'elle rien moins qu'une ambassadrice du Roi-Soleil... Avec les faméliques qui mendient et les crieurs de pain, il se glisse entre les carrosses à col de cygne, brillants d'ors et aux roues basses, entre les vinaigrettes et les chaises, saute la fange du ruisseau et trouve la rivière qui met son grand courant d'air, son ciel non-caché et le mou-

vement de sa batellerie au bout de ce cloaque. Et c'est soudain une autre vie, ces baigneries aux abreuvoirs, le trafic de la galiote de Saint-Cloud, l'imprévu du va-et-vient du passeur des Quatre-Nations... une autre vie que celle de ces moines sales et de ces loqueteux tôt rencontrés autour des couvents, Carmélites de la rue du Bac, Augustines réformées, autour du cimetière, autour de l'hôpital. S'il remonte vers Saint-Sulpice, l'église neuve, c'est le dédale des ruelles sombres, la boue et la punaisie du Petit-Marché avec son coin du roi où les orphelines offrent leurs petits lots de légumes verts et de graines sèches, puis les auvents des libraires et des relieurs à l'hôtel de Cluny; à deux pas, entre la porte Guisarde et la rue du Brave, l'enceinte vide de la foire Saint-Germain où gueusent le long de l'année les faux estropiés, les sans-métiers, les filles et les Gardes Françaises du Sépulchre. Là, il y a vu, du carnaval aux Rameaux, dans le tumulte de sa tenue, l'incroyable mêlée des trafiquants de tableaux et de chiens de Bologne, des oyseliers, des cloueurs et des potiers d'étain, des marchands d'épices et des colporteurs de dentelles d'or, des perruquiers et des vendeurs de rossolis, — il a vu ces gens se battre à souhait dans le vacarme de la Folie d'Espagne et de Scaramouche, dupant, bernant la foule accourue, amusée et joyeuse quand même... Il y a promené son étonnement, et, quand il sort de son rêve, son application un peu lourde de Flamand. Mais sa mélancolie l'éloigne vite, sa misère ne s'éclairant pas à ce foyer, — comme cette autre misère qu'il y coudoie, celle des garçons chirurgiens, des commis libraires, des clercs de procureur quelque peu ivres, qui viennent chercher de la gaieté, leurs amoureu-

ses au bras, chantant au nez des badauds, les refrains du carrefour :

J'ai fait une maîtresse, il n'y a pas longtemps...

ou

Charmante Alison, mon charmant trognon,
Voyons votre complaisance...

garçons qui ne manquent pas plus les dimanches de cette foire que ceux de la fête de Bezons ou ceux du Lendit.

Cette joie n'attire pas Watteau.

Il vit, ici, bien autrement malheureux qu'à Valenciennes; il vit plus petitement encore, étant dans ce qu'on appelait alors « une condition tout à fait médiocre », à quelques lignes de l'irrémédiable gangrène du bas peuple. Si bas, la désolation de ces temps terribles pèse lourdement sur lui. Les très petites gens dont il est ne savent rien de ce qui se passe à Versailles, au Palais-Royal, au Louvre, au Luxembourg, dans toutes ces grandes maisons entre lesquelles ils se blottissent : ils savent la guerre par les régiments qu'ils voient passer, le pain cher par les grilles des boulangers que parfois on descelle de rage, — et dans la ville désolante à la nuit faite, l'audace des gueux de la cour Sainte-Catherine et de la cour des Tournelles, l'audace des brelandiers, des usuriers, et des patrouilles du guet saoules dès le crépuscule, l'audace des filles qui empoisonnent le peuple aux porches des églises, sous tous les auvents, dans tous les cabarets, dans toutes les tabagies, et qui prendraient la ville entière de haute lutte si, au-dessus d'elles, elle n'était, aux trois quarts, la proie de leurs redoutables concurrentes en poudre et en mouches... Ces petites gens ne savent rien des grands; les mausolées de marbre

qu'ils entrevoient à la paroisse, le dimanche, leur apprennent que tel ou tel est mort, qui était cardinal, ou marquis, ou jardinier du roi... Une causerie de laquais, le petit émoi au passage d'une chaise ou d'un carrosse, une escorte de Cent-Suisses : c'est Mgr de Bourgogne qui part pour les Flandres, M. de Catinat qui revient d'Italie, le cardinal de Coislin qui porte sur ses genoux un carreau où est posé le cœur du duc de Bretagne... Mais assurément, Watteau ignore que M. de Saint-Simon vient de rendre son régiment, que M. de la Rochefoucauld s'est, à la chasse, cassé le bras gauche près de cette épaule qu'il s'était rompue au passage du Rhin; il ignore Marly et les bals en masques, Trianon et les petits soupers, Trianon dont les parterres changent tous les jours de compartiments de fleurs, Trianon dont l'air est si fortement embaumé par la senteur des tubéreuses « qu'on ne peut tenir dans les jardins ni sur la terrasse... ».

Il ne connaît, lui, que les longs murs empanachés de verdure de l'Abbaye, le clos du prieur foisonnant de hauts arbres dont l'ombre s'étend jusqu'à l'autre rive de la rue du Colombier. C'est là que, d'ordinaire, aux heures de liberté, il promène ses vagueries.

Un jour d'été, il y trouve une incroyable presse; le quartier tremble d'une joie rare : le roi qui ne vient jamais plus dans sa ville, le roi va se rendre à Saint-Germain-des-Prés. Un arrière petit-fils lui est né, et les religieux veulent fêter cet événement: ils distribuent mille écus à de lamentables théories de geigneux; pour les passants, des fontaines de vin coulent dans les avenues qui mènent au palais abbatial ; les jardins sont pleins de personnes de qualité prêtes à servir le maître, et les princes qui

baiseront les reliques, écouteront le motet de Campra et la harangue du cardinal; les avisés se sont postés au quai des Tuileries, au quai de la galerie du Louvre, d'autres ont couru jusqu'à Montmartre pour mieux jouir du soleil et de la roue brillante du clocher, des aigrettes, des fusées volantes et de la pluie d'étoiles du feu d'artifice... Puis tout est retombé dans le noir, et l'on a appris que le roi n'était pas venu, mais le duc de Berry...

Voilà ce qui se passait autour de Jean-Antoine, tandis qu'il végétait chez Maittayer. A quelle date sortit-il de chez lui, écœuré et trop las enfin, — ou simplement remercié faute d'ouvrage ? On ne sait. Mais, ce ne fut, toutefois, que pour tomber plus mal, peut-être, chez un fabricant de toiles à la grosse du pont Notre-Dame.

Ici, mêmes rancœurs, même rebutant travail auquel il s'astreint avec une résignation singulière et un si grand courage. C'est qu'il n'y avait pour ces parias de l'Art, nulles écoles ouvertes et bienfaisantes où ils pussent travailler sans fièvre et mettre un peu de clarté et d'ordre dans le chaos de leurs idées et de leurs aspirations; — elles ne viendront que plus tard, sous Louis XV. Il n'y avait que le hasard, l'heureuse et improbable rencontre d'un maître bienveillant.

Gersaint a écrit :

« On débitoit, dans ce temps-là, beaucoup de petits portraits et de sujets de dévotion aux marchands de province qui les achetoient à la douzaine ou à la grosse. Le peintre chez lequel il venoit d'entrer étoit le plus achalandé pour cette sorte de peinture, dont il faisoit un débit considérable. Il avoit quelquefois une douzaine de misérables élèves, qu'il occupoit comme des manœuvres; le seul

mérite qu'il exigeoit de ses compagnons étoit la prompte exécution. Chacun y avoit son emploi. Les uns faisoient les ciels, les autres faisoient les têtes; ceux-ci les draperies, ceux-là posoient les blancs; enfin le tableau se trouvoit fini quand il pouvoit parvenir dans les mains du dernier.

» Watteau ne fut alors occupé qu'à ces ouvrages médiocres; il fut cependant distingué des autres, parce qu'il se trouvoit propre à tout, et en même temps d'expédition. Il répétoit souvent les mêmes sujets : il avoit surtout le talent de rendre si bien son *Saint Nicolas*, qui est un saint que l'on demandoit souvent, qu'on le réservoit particulièrement pour lui. « *Je sçavois*, me dit-il un jour, *mon saint Nicolas par cœur et je me passois d'original.* »

» Il s'ennuyoit de ce travail désagréable et infructueux, mais il falloit vivre. Quoique occupé toute la semaine, il ne recevoit que trois livres le samedi et, par une sorte de charité, on lui donnoit de la soupe tous les jours. »

On peut croire le rédacteur du CATALOGUE de M. de Lorangère; sur l'étrange pont aux maisons à façades uniformes, ce barbouilleur est son voisin direct peut-être; il se peut que son auvent touche l'auvent du futur ami de Watteau. Gersaint à coup sûr l'a connu, et les détails qu'il donne sont exacts.

Le dernier domicile de Watteau à Paris sera ce même pont Notre-Dame, où, en ce moment, il mène une si dure existence. Si, lassé par la monotonie et l'insipidité de ce qu'il fait, dans un moment de répit il lève la tête, si des chancres des tanneries qui bavent sur les berges le trop plein de leur lie, si des chalands chargés de foin, de sacs de charbon et de piles de bois, entre ces puanteurs et la crierie

des convoyeurs, des portefaix et des commis marchands, si son regard se perd au-dessus des roseaux de l'île Louviers, si son regard caresse dans l'argentin brouillard des eaux le paysage de rêve qu'il peindra plus tard, sa vision flotte sur ce petit Nogent où il ira mourir...

Très courte, toute la vie de Watteau s'inscrit là.

Il a dû fuir, souvent, la sourde et formidable pulsation de la pompe Notre-Dame, il a dû égarer ses songeries par le dédale de la cité fangeuse où étaient tant d'églises et tant de bouges au pied de tant de Beauté. Dans ce quartier de la Grève, de Saint-Jacques-la-Boucherie, de Sainte-Opportune, de l'hospice du Saint-Esprit jusqu'à la rue du Coq, de la Mortellerie à la fontaine du cimetière Saint-Jean, les regrattières et les écosseuses de fèves, gourmandes d'œillades, les gagne-deniers quêteurs d'oboles, les vieilles à leur carreau spéculant le pavé, tous ces simples à l'entour et dans les mêmes maisons, durent connaître ce maigre et dolent promeneur qui leur accordait si peu d'attention... Peut-être ce jour d'octobre, l'amusant cortège de ce baptême qui sort de Saint-Jean-en-Grève le retient-il un moment... Au grand contentement de la marraine, jolie et rose sous son écharpe, et qui tient l'enfant soigneusement enveloppé dans les mousselines de sa tavayolle, les gamins et les morveuses assaillent le parrain, un important dont la perruque sent le sac à procès. Il jette les dragées d'un geste maladroit, et, mélangées aux liards neufs, il en jette suffisamment pour affirmer le rang de bourgeoisie du nouveau-né... Watteau s'est à peine arrêté; ce pittoresque est peu de son domaine, et il a laissé l'huissier aux Requêtes et sa commère la fille du procureur, regagner comme ils ont pu la rue

de la Verrerie, escorter jusqu'à sa demeure ce poupon, — qui s'appelle maintenant François Boucher.

C'est assurément étant chez le « barbouilleur » qu'il fit la connaissance de Jean-Jacques Spoëde, ce « Sponde, peintre à peu près dans les mêmes cantons que lui », dont il devait faire « son ami particulier ».

Peut-être se rencontrèrent-ils chez la veuve Mathurin, « marchand de toutes les marchandises concernant la paincture pour les ouvrages du Roy, outremer, carmain, laque fine de Venise, vernis, pinceaux et ancre de la Chinne... », boutique où on venait volontiers aux nouvelles et où des parlottes sans fin s'engageaient. Peut-être est-ce à la taverne. Quoique ce soit peu le fait de Jean-Antoine, il y va quelquefois, alors qu'un camarade l'y entraîne, ou que, de temps à autre, il veuille entendre parler rouchi, la mélancolie de l'exil lui ayant fait oublier bien des amertumes, ayant fait naître même un très vague sentiment qui l'amène, parfois à s'ennuyer après sa patrie. Or, Jean-Jacques Spoëde demeurait proche les neuf moulins, dans cette Vieille Vallée qui va du Pont-Neuf au Pont-au Change, vis-à-vis le perpétuel encan aux arbres, aux fleurs et aux vieux fers, qui se tenait aux bords de la rivière. Et, sur le quai de la Mégisserie, combien de tavernes s'étaient ouvertes où les rudes mariniers du Nord, convoyeurs de la marchandise de l'eau, venaient à l'aise fumer et boire mieux qu'au *Berceau* du port Saint-Michel ou qu'à l'*Ancre-d'Argent* de l'estacade, rendez-vous de la chicane et des bourgeois. Jean-Jacques Spoëde, le haut flamand d'Anvers, y fréquentait. Peut-être est-ce là qu'ils se causèrent pour la première fois, Wat-

teau passant, l'autre solide sur son banc, devant sa pinte.

A ce moment, Spoëde, dont le nom n'a pas été souvent écrit, avait déjà un premier grade, un prix de quartier obtenu à l'Ecole académique. Il sera bientôt professeur à Saint-Luc, puis recteur perpétuel, — c'est lui qui recueillera Maurice Quentin de la Tour, dont successivement Tardieu, Delaunay et Vernansal ne voudront. C'est même là sa seule illustration; si tant est que ce peintre timide et sans originalité, qui brossait indifféremment, avec une égale médiocrité et une sagesse poncive, et des natures mortes, et des fêtes bachiques, et ce *Combat de Hussards*, et ce *Triomphe de Neptune et d'Amphitrite*, ait apporté quelque secours au délicieux pastelliste...

Quoi qu'il en soit, c'est l'ami de Watteau. Il fut même son ami fidèle.

Il le mène sûrement visiter cette école de dessin avec des « modèles humains et vivants placés en différents jours et en différentes postures », que les peintres-jurés viennent d'établir en la Cité, dans la chapelle de Saint-Symphorien, qu'ils ont obtenue de la bonne grâce de Marc-René de Voyer de Paulmi, marquis d'Argenson, lieutenant de police.

Spoëde marque dans la vie de Watteau une transition. Cet émancipé de la vilenie des exploiteurs dont Jean-Antoine est la proie, est, lui, dans la voie qui mène à tous les succès et à toutes les libertés qu'un peintre peut entrevoir. Le premier il montre à son ami où il faut tendre pour s'affranchir. Il n'a pas deviné Watteau puisqu'il n'a su voir La Tour ; mais, par camaraderie, par désir de le voir mieux en point, le premier il lui a fait mesurer l'inutilité et le funeste de l'affreuse tâche

où le besoin, mais aussi le découragement le retiennent. Il a secoué par charité, par bon compagnonnage, les vingt ans attristés de son compatriote, — qui semblait avoir plus de résignation que de « génie », comme on disait alors. Il apparaît dans sa vie à l'heure grave, décisive, à l'heure des résolutions tueuses ou créatrices d'avenir. Et Watteau, plus sainement préoccupé, moins esclave de sa torpeur, rencontre Gillot... C'est peut-être à l'obscur tâcheron, dont les pâles œuvres sont confondues maintenant dans l'amas des médiocres et pitoyables choses qui subsistent de chaque époque, c'est peut-être à Spoëde que nous devons Watteau.

La visite à l'école de la Cité ne fut pas le seul pèlerinage artistique qu'ils firent ensemble. Ils coururent les couvents, les églises, les palais, allèrent de Notre-Dame au Réfectoire des Invalides, des Feuillants au Noviciat des Jésuites. Si la plupart des cabinets des curieux et curieuses, des ouvrages magnifiques leur demeuraient fermés, s'ils ne pouvaient entrer chez le duc de Saint-Simon rue Taranne, chez la marquise de Richelieu quai des Balcons-Béthune, chez M. Mansard rue des Tournelles ou chez M. Lempereur rue Vivienne, ils avaient cependant pu se faire une idée assez nette de la production de leurs aînés, — quand il leur fut permis d'entrer chez le roi, au Louvre. Le salon de 1704 venait de s'ouvrir. Seul salon que Watteau devait voir ; celui de 1706 dure un jour, et il n'y en aura plus avant 1725.

Voici comment il avait été annoncé :

« L'Académie a toujours été persuadée qu'elle ne pouvoit mieux faire connoître son application et son zèle pour la perfection des Beaux-Arts, qu'en

exposant de temps en temps quelques morceaux de peinture et de sculpture, faits par les Académiciens... M. Mansard, surintendant des Bastiments, Arts et Manufactures de France, Protecteur de l'Académie, leur ayant cette année obtenu du Roy une partie de sa Grande Gallerie, elle s'est portée à faire cette exposition avec d'autant plus d'ardeur qu'elle se rencontre heureusement dans un temps où tout le monde est en feste pour la naissance d'un Prince qui fait les délices de la Maison Royale et de toute la France. »

Dans la cour, au pied de l'escalier, près du Suisse roide dans son uniforme et le mousquet au bras, sont des architectures de Boyer, une *Pêche Miraculeuse* de Corneille et trois autres compositions d'Histoire sacrée. Puis, en haut, le long de la galerie scandée de bustes, grands courtisans et grands hommes, que Coustou, Girardon, Coysevox ont mis là, du chevalier de La Vallière à Turenne, de Mme de Ravois à Vauban, — dans peu d'heures nécrologe de bronze et de marbre autour du souverain qui, au milieu, en habit de sacre, piétine un Cerbère, — c'est l'officiel, pompeux et sévère défilé du Directeur et Chancelier de l'Académie, de l'ancien Recteur des Recteurs, des Adjoints à Recteurs, des Anciens Professeurs, des Professeurs, des Adjoints à Professeurs, des Conseillers, enfin des Académiciens. Les Bolonais sont les dieux de ces gens-là, les Carraches et le Guide, le Dominiquin, l'Albane et le Guerchin : Poussin, Claude Gellée, Mignard, Le Sueur, Le Brun sont morts, — et c'est le rougeoiment de Jouvenet, le méticuleux de Tournières, l'Olympe rose de Le Moyne, la découpure de Noël Coypel, la prétention de Coypel le fils, l'aguicherie et l'inquiétante doci-

lité de la fille chère à Santerre, la bataille de Parrocel, la solitude ordonnée de Forest, l'inconsistance de Cotelle, de La Fosse ou de Mlle Chéron, la machine de Hallé... Puis l'application chaude de Desportes, l'élégance savante de De Troy qui fera naître sous le burin des graveurs la merveille du grand portrait métallique; tout cela précédant la fraîcheur et le gris fin de Largillère, — et, enfin, le boursouflé, le fracas, l'emphase de l'homme qui a peint cinq rois, tous les princes du sang, l'Europe entière, de l'homme qui est consul à Perpignan, chevalier des ordres, dont le nom tient deux lignes : Hyacinthe-François-Honorat-Mathias-Pierre-le-Martyr-André-Jean Rigaud y Ros. Celui-là a, à l'un des bouts de l'exposition, vers les Tuileries, entre deux torchères à l'antique qui supportent des vases de Girardon, les portraits de Louis XIV, du dauphin et du duc de Bourgogne.

Ces efforts, ces réalisations ne déterminent rien chez Watteau.

Il constate, il passe : il n'est pas troublé. A part les roueries qu'il déchiffre, les habiletés qui le frappent, la muette leçon de pratique qu'il prend, ces hommes ne l'inquiètent à fond, n'excitent en lui le désir secret de créer dans leur atmosphère, dans leur mode. Son observation de praticien satisfaite, il n'entre en communion avec eux; ils lui sont indifférents. S'il n'a démêlé encore le confus désir qui sourd au fond de son cerveau et de son œil, s'il ne sait absolument ce qu'il veut rendre, s'il n'ose formuler ce qu'il trouve « noble de peindre » ainsi qu'écrit ce bon abbé de Monville dans le livre qu'il consacre à la gloire de Mignard, il ne se reconnaît, certes, chez aucun d'eux...Son génie ne s'éveillera, ne commencera son lumineux

envol que devant la faconde d'un exécutant bien plus médiocre que beaucoup de ces arrivés : Gillot.

Cet original, à la tête de gamin fou, avec ses cheveux hirsutes, ses yeux ronds et son menton pointu, a des velléités d'indépendance, ce qui n'est pas commun à cette époque. La particulière silhouette de cet artiste mériterait un crayon. Si on la cernait sur le jeu de fond environnant, malgré ses tares, cette figure se détacherait souvent à son avantage. Mais la digression serait un peu longue. Il suffit de savoir que certaines parties de son œuvre sont d'un neveu de Callot. Il est venu de la frontière I orraine, du confin des deux Bourgognes, du pays où il vente si fort, du pays de Denis Diderot.

« La tête d'un Langrois est sur ses épaules comme un coq d'église au haut d'un clocher; elle n'est jamais fixée dans un point, et si elle revient à celui qu'elle a quitté, ce n'est point pour s'y arrêter. »

Il a traversé l'atelier de J.-B. Corneille, et, dans sa mobilité fantasque, sans trop jamais s'appesantir, il a retrouvé un peu de la veine des grotesques qui précédèrent l'École de Fontainebleau. Gillot aime la farce d'Angelo Costantini, les tréteaux de la franche foire Saint-Laurent, il s'intéresse à la rue et au cabaret, à la mine fûtée et aux ruses de la pourvoyeuse guettant sa proie à la descente de la diligence, au prélassement béat des bourgeois dans le lamentable carrosse à cinq sous, aux ébats des garçons qui coursent les commis allumeurs de chandelles, à cette bande de Bohémiens chassée de Versailles par M. Blouin et réfugiée à ce carrefour, à la grasse églogue sous la tonnelle du *Petit More*, à la trépignée du *Cormier Fleuri*. Il va dessiner et peindre un peu tout cela, mais assez lour-

dement, avec une gaucherie qui se révèle après coup, qui fait tort à son vouloir, qui, par sa maladresse, arrête brusquement la pensée. Dans le désordre de son imagination il ira même plus loin, il s'attaquera à l'antiquité, et ce seront des Bacchanales, encombrées comme celle, un peu plus grande que la main, où il place vingt-huit figures; fêtes où se ruent et s'effrènent effrontément des faunes velus et des nymphes aux seins fermes et aux hanches copieuses. Après, voici venir la suite des *Passions*, les *Ages de la Vie*, et encore la *Fête du Dieu Pan*. Puis, il quitte tout à coup ces ébats sensuels pour esquisser une *Veillée des armes de Don Quichotte* que les Gobelins attendent, à moins qu'il ne se mette à la série que lui inspire le *Tombeau de Maître André* et l'*Arlequin, empereur de la Lune;* à moins qu'il ne finisse le portrait de Romagnési en « Giangargolo, entêté de noblesse » ou celui de la Thorillère en habit de ville.

Ceci donne un schéma intéressant, qui n'aboutit qu'à du pénible et à du malaisé, comme ce Livre d'Ornements fort ennuyeux à feuilleter tant l'arabesque est pesante et la volute étriquée, ou à ce Livre de Scènes Comiques où le Capitan, Narisin de Malabergo, Tartaglia le bègue, Beltramo de Milan et Mezetin défilent, très curieux assurément, au milieu de leurs accessoires, dans leur particulier harnois, mais toujours pesants, massifs, maladroits, engoncés, sans air autour d'eux, gauches et le geste figé, — ainsi cette Pomone d'Opéra, cette Vertumne masquée, cette Jardinière en « robe ronde et en ballon », cet habit d'Heure du jour et cette Folie massive que Joulain grava.

Gersaint, qui a infiniment de respect pour la tâche accomplie, et que le spectacle de la légèreté

vraie et de la grâce subjugue dans l'instant mais n'éduque pas, Gersaint définira Gillot : « Il a excellé par l'abondance de génie qui règne dans ses compositions. » Et il est arrivé à formuler cette vérité, sans en comprendre tout à fait la signification : « Gillot a été le seul maître de Watteau. »

Watteau n'a pas de maître. Watteau ne pouvait rencontrer sur sa route l'homme providentiel. Mettez Watteau chez Rubens, et vous lui épargnez d'un coup tous les tâtonnements, toute la peine avec laquelle il arrache si difficilement les petits secrets à droite et à gauche, car ce révolutionnaire est peu de cette nature dont Delacroix disait qu'elle venait au monde toute prête et armée de toutes pièces. Il se méfiera longtemps de ses moyens; il hésitera de même avant que de démêler nettement ce qu'il veut peindre. Cependant, ses vouloirs confus n'attendent qu'une étincelle, qu'un contact, qu'un frôlement pour se reconnaître. Watteau n'a besoin que de ce que François Boucher, qui était en son art un admirable philosophe, appelait « une lumière mitoyenne à son propre Génie et au Génie d'un autre ». En Gillot, il a trouvé cette lumière-là.

Dans le désordre et l'incohérence de cet impulsif aux moyens bornés et à la verve lourde, il a reconnu tout de même la Fantaisie : il sait, maintenant, quelles franchises, quelles indépendances la font naître. Son but se précise ; seule, la liberté de main nécessaire et pas encore acquise, les difficultés de la route vont encore différer l'adorable et magique éclosion; la vie va, à certains moments, dans sa cruauté, mettre en péril l'accomplissement de l'œuvre génial. Mais, en ces brèves années qui lui restent avant sa fin, — il est à vingt ans, plus d'à la moitié de son existence! — en dépit des

heurts, des misères et de la maladie, il amassera quand même et nous léguera un inappréciable et splendide patrimoine de Beauté et de Rêve.

A ce moment, il garde jalousement ces balbutiements dont il entend, maintenant, la signification : il est tout au « métier », il aide son maître, l'imite sans essayer de se jeter seul en avant.

Dater de cette époque le *Départ des Comédiens Italiens* en s'appuyant sur les récits de Gillot à son élève, voilà une des nombreuses et inconsidérées imaginations, habituelles aux historiens du peintre.

Certes, ce bavard de Gillot a entretenu plus d'une fois Watteau de Ghérardi et de sa troupe. Pendant dix ans au moins, il a fréquenté la salle de la rue Mauconseil. Cet homme est la chronique vivante de ces acteurs qu'il a tant aimés, si souvent dessinés et peints. Les yeux noirs d'Aurélia, d'Eularia et de Diamantine l'émeuvent encore, et Scaramouche « qui ne parle point et dit les plus belles choses du monde », Arlequin et Pantalon, Trivelin et le Docteur, sont vivants dans son esprit; il était à Saint-Sauveur, au mariage de Tiberio Fiorilli et de Marie Du Val, la jolie « grizette » de la rue de la Triperie; et ce barbon l'a bien fait rire, qui se mettait en tête de convoler, et qui, au lendemain de noces, était berné, volé et battu,—un dénouement que ce galant de soixante-quatorze ans devait connaître, pourtant : c'est celui du Mariage de Pantalon... Il sait pourquoi Aurélio, l'exquis amoureux, a été obligé de fuir Paris, comment il se fit prêtre et quels soins il devait prendre de ses pénitentes. Il sait bien d'autres choses encore. Naturellement, il possède les dessous et les causes du terrible épilogue où d'Argenson joue les Matamores, avec une

incontestable supériorité. Cette tragédie, il la raconte souvent...

Mais, d'autre part, la montée de Watteau a été très lente : ici, il commence à peine à comprendre sa palette : il a presque tout à acquérir, car, ni Gérin, ni Maittayer, ni le barbouilleur ne comptent, n'est-ce pas ? Et Watteau chez Gillot est absolument hors d'état de brosser cette toile que nous rencontrerons à son heure, vers 1716, alors que la troupe italienne revient en France sur le désir du Régent, — et que Jean-Antoine est en plein théâtre, qu'il dessine Poisson et Dumirail en habits de paysan et Charlotte Desmares en « pèlerine ». A défaut de la facture, puisque la toile est perdue, il y a l'invention, le groupement des personnages, les attitudes que la gravure de Jacob et, mieux, l'eau-forte même du maître nous transmettent, et qui eussent dû suffire pour assigner à ce *Départ* sa véritable place dans l'œuvre. Ceci est évidemment contemporain des études faites d'après le personnage vivant, surpris dans la vérité de son allure, Pantalon, Pierrot, Léandre ou Gilles, ou ce Mezetin qu'il croque ou une lanterne à la main, ou drapé dans sa cape, ou la cape aux oreilles, ou appuyé contre un pilastre, ou de dos en petit manteau, ou dansant, ou assis, ou déclamant, notations retrouvées dans les FIGURES DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES, dans les sanguines magistrales des musées et des collections (1).

(1) Je m'arrête ici pour rectifier une date, — non par amour du redressement : elle serait partout l'occasion facile ! — cette date, ayant une importance capitale dans l'évolution du peintre. A propos de Mezetin il y a le *Portrait d'Angelo Constantini*, cette merveilleuse improvisation où le comedien revit si bellement, la guitare sous le bras, la tête tournée, la jambe tendue et la main à la hanche. Cette chose superbe passe de collection en collection, de vente en vente, sous ce titre : *Portrait d'Angelo Costantini.*

Gillot lui-même n'eût osé faire ce tableau à cette date. Il n'eût pas été absolument prudent à un peintre de rappeler l'aventure de la Fausse Prude et d'Angelo Costantini. L'heure n'est pas propice. M. d'Argenson et ses exempts ont agi trop brutalement pour ne pas faire pressentir la colère dont on tremble. Dangeau n'ose épiloguer : on renvoie les bouffons « parce qu'ils n'ont pas été sages ». Saint-Simon sera un peu plus clair; mais, qui le censure ? Et puis, qui serait bien venu à plaindre des baladins dans la grande ombre, le silence et la tristesse qui commencent à noyer les coins de Versailles où le roi se montre ?... Il ne s'habille plus que d'étoffes sombres, il vient de retrancher son grand coucher, autour de lui, lentement, l'isolement se prépare, le masque d'hypocrisie se fait plus épais; la Maintenon soupire après l'étamine de Lude qu'elle portait aux Ursulines du faubourg Saint-Jacques...

C'est l'heure du Pater :

« Notre Père qui êtes à Marly, votre nom n'est plus glorieux; votre volonté n'est faite ny sur la terre ny sur la mer; rendez-nous aujourd'huy notre pain parce que nous mourons de faim; pardonnez à vos ennemis qui vous ont battu, mais ne pardonnez pas à vos généraux, et ne nous induisez pas en tentation de changer de maître, mais délivrez-nous de la Maintenon. »

Or, le bouffe italien qui fut si populaire chez nous quitta Paris, avec ses camarades, le 4 mai 1697. Il se rendit à la cour de Saxe où il commit l'incroyable sottise, lui le maître en fourberies, de courtiser la favorite de l'Electeur Cela devait lui coûter vingt ans de cachot dans le château de Kœnigstein; il ne reparaît à Paris qu'en 1729 dans la Foire Saint-Germain. Or, Watteau était mort depuis huit ans...

Cette superbe improvisation devait se vendre, en mai 1900, 16.100 francs, à la vente Defer-Dumesnil (n° 216 du Catalogue).

Il eût été bien dangereux, à cette heure-là, de peindre l'*Exil des Comédiens*.

Cependant, si la dureté des temps contraint le roi à faire porter à la Monnaie ses tables, ses cabinets, ses torchères, ses girandoles, ses bas-reliefs de vermeil, ses statuettes et sa vaisselle, s'il supprime deux cents chevaux de ses écuries et ferme les Gobelins faute de pouvoir payer les ouvriers, s'il vend des offices de briseurs de sel, de crieurs d'enterrements et de contrôleurs de perruques pendant qu'on envoie les pauvres aux galères parce qu'ils ont faim, qu'on rase et qu'on fouette les mendiantes, cela n'altère qu'incidemment, dans certains quartiers et à certaines heures, la physionomie de Paris. Et tant que le cataclysme ne viendra pas directement de la saison et qu'il ne se prolongera pas démesurément, la vie extérieure semblera peu changée... De chez Gillot, qui demeurait rue de l'Echelle, dans la maison de la *Botte Royale*, Watteau entr'aperçoit, chaque jour, les grands rencontrés si rarement jusqu'alors, et avec lesquels il prendra tout à fait contact chez le maître qu'il se choisira après le Champenois. Il leur empruntera tous ses accessoires, affiquets, étoffes rares, riens élégants et délicieux, pour les distribuer aux personnages de sa Féerie. Il n'a garde de laisser échapper les notations précieuses que lui fournit ce monde nouveau ; pour la première fois, il peut tout au moins le surprendre blotti au fond d'une gondole, d'une chaise, ou, portant beau et superbe, posant sur le plus haut pavé de la chaussée, son talon rouge.

La guerre n'a rien changé, ni la famine, ni les désastres, à la vérité entremêlés de victoires ; la rue Saint-Honoré est restée le chemin de Saint-

Germain et de Versailles. Et ce chemin-là est toujours très fréquenté : ambassadeurs allant prendre audience, courtisans ponctuels à l'appartement, à la chapelle, au jardin, quémandeurs et rassasiés, amoureuses et intrigantes, ils passent tous, sans cesse, par tous les temps...

Ah! le bon quartier que voilà, et comme c'est bien le quartier de Gillot ! Les nouvelles ne chôment, ni la vie. Sur les cultures de blé de MM. de Vendôme s'ordonne la place neuve des Conquêtes du Roi, cette place où le gros Mansard, « crotté comme un barbet », a ramassé combien de centaines de mille livres en spéculations ? Jean de la Lande valet de la garde-robe, Le Bas de Montargis le trésorier des guerres, Bourvalais le traitant, le comte d'Evreux gendre de Crozat, la duchesse de Grammont, méchante et borgnesse, Heusé de Vologer, tant d'autres s'y sont installés. On pressent le train qu'ils y mènent. Sur la butte Saint-Roch, des maisons ont bordé les capricieux sentiers des Moulins, d'Argenteuil, des Fraudeurs, des Orties, des Moineaux; à un autre bout, vers la porte, Badouville le roi des rôtisseurs, à l'autre, le Louvre, le Palais-Royal, l'Opéra ; au milieu, sur la butte, le champagne et les salons dorés du cabaret de la Guerbois, et les souvenirs encore vivants de Molière, de Corneille et de Colbert, de Lulli et de La Fontaine, qui planent sur tout cela... Ah! le bon quartier, et comme Watteau y est heureusement loin des dames de la petite rue Taranne et des commères de la Grève.

Si les fibres flamandes de Watteau l'ont fait s'intéresser à ces types du peuple, c'est bien moins qu'on a voulu l'établir. Certes Watteau est un réaliste; mais ce n'est pas un réaliste que le pittoresque, la particulière allure du document qui passe,

subjuguent. A part, dans les FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES ce *Porte-balle*, ce *Frère mendiant*, ce *Rémouleur*, ce *Savoyard* répété plusieurs fois, notes peu nombreuses et qu'on peut facilement compter, Watteau n'a dû croquer, prendre beaucoup plus d'impressions en ce sens. Le réalisme, il le cherche autre part, il le cherche dans cette étude qu'il poursuit de l'individu non déguenillé, mais attifé et costumé, — ou alors dans ces notations de mouvement, de vie localisée dans les mains ou la tête, admirables et inégalables manifestations de son génie que nous retrouverons. Il s'emploie opiniâtrement à mettre d'accord ce réalisme et son rêve. Et, menant de front cette lutte, qu'il engage avec une volonté que seule la mort brisera, et, d'autre part, cette révolution qu'il accomplit, donnant à toute une école une autre esthétique et d'autres aspirations, apportant, à mesure qu'il acquiert les moyens de s'exprimer, une couleur et une lumière nouvelles et fécondes, Watteau novateur, et réaliste qu'il faut bien définir, Watteau édifiera son œuvre immortel.

La vie de Gillot s'agrémentait de deux compagnons assidus, Me Nicolas Viard, procureur au Parlement, Claude Noirot, simple bourgeois, siens cousins qui demeuraient sur Saint-Cosme, et dont l'humeur, les idées et les goûts étaient en parfaite harmonie avec le caractère du peintre. Ce trio, dans sa joyeuseté, déplut-il à Jean-Antoine qui, nerveux, inquiet, s'accommode si difficilement, ainsi que nous l'allons voir, des meilleurs compagnons alors même qu'ils ont de l'esprit et du cœur ? Cela est fort probable. La rupture vint-elle, plus émotionnante, naturellement amenée par la montée devant le maître qui sent subitement sa prochaine

infériorité, sa prestesse dépassée, son invention en péril devant ce qu'il pressent chez son disciple ?... C'est ici, je crois, qu'il faut chercher le véritable motif. Le parallélisme des deux existences me donne raison : à mesure que Watteau grandit, Gillot perd son assurance, tâtonne, se met à hésiter, se trouble complètement, finit même par abandonner les pinceaux et par se confiner dans le dessin et la gravure. Cet abandon n'est pas sans quelque tragique... Une femme aussi a peut-être passé entre les deux hommes, l'un très bon, l'autre très tendre, — et alors il y a eu un de ces inattendus, sots et brusques chocs?

Watteau n'a jamais voulu rien dire. Mais il s'est toujours souvenu que c'est chez Gillot qu'il s'est « débrouillé », qu'il lui devait au moins, outre d'excellents conseils, l'idée première des *Fêtes au Dieu Pan*, des *Enfants de Silène*, de l'*Enlèvement d'Europe*, de presque toutes ses mythologies et de l'ordonnance de plus d'un motif de décoration, qu'il lui devait au moins cette table de clavecin où il campe Mezetin jouant de la guitare à Pierrot qui l'écoute les bras croisés, près de son amoureuse, — après le clavecin où Gillot fait chanter Pierrot lui-même.

Gersaint a dit :

« Jamais caractères et humeurs n'eurent plus de ressemblances ; mais, comme ils avoient les mêmes défauts, jamais aussi il ne s'en trouva de plus incompatibles. »

Et Caylus a ajouté :

« Ils se quittèrent mal et toute la reconnoissance que Watteau ait pu témoigner à son maître pendant le reste de sa vie s'est bornée à un profond silence. Il n'aimoit pas même qu'on lui demandât des détails sur leur liaison et sur leur rupture ; car pour

ses ouvrages il les vantoit et ne laissoit point ignorer les obligations qu'il lui avoit. »

Il y là un petit point douloureux.

Wateau retraversa la Seine et porta ses hardes chez Claude Audran, « excellent peintre d'ornemens et, de plus, concierge du Luxembourg ».

Il ne faut pas, pour cela, l'assimiler au Suisse qui est, de tradition, le portier du palais, — comme le savetier est le portier-né du collège. Claude Audran est un galant homme, — c'est M. de Caylus qui l'écrit, — dont l'office consiste surtout à avoir l'œil au bonfonctionnement des divers services (1), à ordonner la décoration lors des fêtes, comme de faire tendre les murs extérieurs, par exemple, les deux jours de la Fête-Dieu, d'édifier sur le dôme le reposoir (2).

Il habite donc, non la loge de la Porte Royale de la rue de Vaugirard, mais dans la Basse-Cour, partie comprise entre l'aile gauche et la rue d'Enfer, parmi la succession des petits bâtiments assez dissemblables, appartements, écuries, communs, un pavillon à côté de l'orangerie, non loin du perruquier et de l'horloger. Il est là absolument chez lui; et s'il n'y a ménagé une place à Watteau, il n'a dû être en peine pour lui en trouver une dans ce palais qui vient de revenir au roi. Les logis! ce n'est pas

(1) C'était un poste très recherché. Le bon du roi qui le lui accorde est du 20 juin 1704. Il venait de succéder à un sieur Barère, qui en avait été titulaire pendant quarante ans. Il l'avait emporté sur de nombreux rivaux. Dans les papiers des Bâtiments, il y a plus d'une note dans le goût de celle-ci : « Danbrunel, tapissier recommandé par Mme de Chamillard, demande la conciergerie du Luxembourg. Le Roi n'a pas voulu. »

(2) « 3 mai 1705. — A Audran, concierge du palais du Luxembourg, pour les dépenses qu'il a fait tant pour avoir fait frotter les planchers que pour avoir fait faire du feu pour la conservation des peintures du dit palais en 1704..... 559 liv. 7 sous. »
Comptes des Bâtiments du Roi.

ce qui manque ici, et en ce petit Luxembourg, et en ses annexes. Toutefois, il semble n'y en avoir assez: est-ce que le roi, qui habille et nourrit tant de gens, ne loge pas un peu tout le monde ?... En face du pavillon de Claude Audran, dans ce seul coin, c'est la marquise de Clermont, un peu plus loin, c'est M. de Villars, le duc de Mortemart; vers le Suisse. la marquise de Rivière, l'abbé Barette, prieur de Notre-Dame de Longpont, la marquise de Pons, et combien d'autres au delà de la limonadière, casés sans trop de honte côte à côte des services de bouche, du garde-manger, de la rôtisserie et du gobelet, combien d'autres en plus du chevalier de Brassac, de M. de Maulevrier et de la vicomtesse de Rochechouart ?...

La vie, en ce palais grouillant de grands seigneurs et de grandes dames, dans l'intimité révélatrice des existences, avec ces riens de tous les jours, ces indiscrétions, ces hasards, ces habitudes qui laissent transsuder les secrets les mieux cachés, la vie en cette délation des choses à laquelle on ne prend garde, devait brusquement dévoiler à Watteau la hideur qui couvait sous les dehors roides, hautains, sous la morgue, parfois sous l'esprit des gens de cour. Après tant de rancœurs, après les choses lamentables de la gueuserie d'en bas, après l'immonde de la misère subie, non un moment mais des années, après l'héroïque et long effort qu'il lui a fallu faire pour préserver son cerveau et son cœur des promiscuités tuantes, voilà que, dans cette retraite délicieuse et inespérée, il rencontre une vilenie nouvelle, plus effroyable et plus décevante que la première... Tout au haut, il y a le roi, cette formidable entité à laquelle il n'ose réfléchir, cet être monstrueux, tout pouvoir et toute justice, — et il

l'entend chansonner par les valets ; il sait qu'entre ses médecins, son confesseur et la « vieille guenipe » qu'il a prise pour femme, ce n'est plus qu'un triste vieux homme que les infirmités achèvent... La nausée lui vient des bruits qui courent sur ceux qui l'approchent, vérités qu'il apprend dans les inattendus coudoiements de cette maison royale. Chaque jour lui apporte une tare, un vice, un croupissement, une débauche nouvelle, insoupçonnée. Le matin, il sait le repos lent, le temps de la parure, de l' « exquis et délicieux déjeuner », puis la sortie pour les visites, pour le beau salut où l'on assiste plâtrée et masquée, pour le souper, pour la comédie, pour le bal, — et pour le jeu... Et vite, il ne s'étonne plus de voir rentrer celle qu'on appelait M^lle^ de Mazarin et M^me^ de Villedeuil, barbouillées de tabac et ivres, — ivres comme cette duchesse de Lorges « qui en sa dernière grossesse regagne son hôtel, couchée en travers de son carrosse, n'en pouvant plus, abandonnant M^me^ de Chaulnes et M^me^ de Grancey, restées à fumer et à suivre leur goust habituel... », ivres comme l'autre soir le fut M^me^ de Gacé chez la marquise de Nesles « au grand contentement du prince de Conti qui lui fit faire cent choses aimables ». Il n'est plus surpris de l'allure lasse, cassée, de ces adolescents blêmes qui ne se quittent pas, de la fièvre et de la joie qui empourprent les joues et font trembler les lèvres de ces deux jeunes femmes qui passent, étroitement enlacées... Le viol est partout. C'est la pire luxure, le rut hideux et le saphisme, — sous le mensonge, l'étroitesse lourde de l'étiquette qui resserre ses obligations et ses rigueurs à mesure que l'astre s'obscurcit, décline sur l'horizon endeuillé.

Une pustule crève, un coin du voile se soulève ;

la débauche turpide de ces gens s'étale. Alors c'est Mme d'Armagnac qui, fatiguée du margrave d'Anspach, ne désire rien tant que le surprendre dans le lit de sa fille; c'est Mme de Berhold qui crée autant de fausses traites qu'elle déniaise de coquebins et qu'elle réduit de Céladons, ce sont les médianoches et les fricassées de Saint-Maur, les soupers du Temple, les soupers de la maréchale de Rochefort où l'on vient « pour s'entêter de la sirène enchanteresse, de la plus que très galante Mme de Blanzac », ceux de Mme de Chartres, de Madame la Duchesse, si secrets, et pour lesquels on risque volontiers l'exil; c'est le lansquenet galant de l'Hôtel Impérial de la rue Dauphine, Tavannes qui tue les filles qui ne veulent pas de lui, Mme de Flavacourt, Mme de La Rue, Mme de Villemont, Mme Choisinet de La Tour qui se prostituent publiquement, c'est Mme de Dillon qu'aucune débauche ne lasse et dont on ne veut ni à la Magdeleine, ni au Refuge... Quand, dans la nuit, l'éclair est plus large et que l'on peut fouiller plus loin, c'est en pleine ville, dans une maison de la rue Beau-Regard, des enfants qu'on égorge, des messes noires qu'on dit sur la nudité blanche et rose d'un corps de femme... Ah! Alcandre, Damo, Liriane, et la carte du Tendre, ah! la Chambre bleue, et Voiture, et le baiser sur le bras de Julie, toute la comédie amoureuse et solennellement galante du grand règne, la divinisation du Sentiment, le raffiné et le précieux de la Déclaration et de l'Aveu, la majesté, le pompeux, l'immatériel du Désir, — comme tout cela s'effrite dans le cloaque, avant la chute de l'idole...

Cette fin de règne est si effroyable dans la lâcheté et dans l'hypocrisie, qu'on devient indulgent

pour l'orgie au grand jour, pour l'impudeur de la Régence.

Anne de Lenclos vient de mourir : elle disparaît à temps, l'adorable amoureuse.

Claude III Audran, chez qui Watteau va se procurer « une vie plus douce », est un Lyonnais, descendant d'Adam Audran, Parisien, maître paumier et louvetier de Henri IV, par un fils Claude Ier (1) qui fut graveur, et un petit-fils, Germain (2), graveur également. Ce n'est pas le personnage le moins intéressant de cette curieuse lignée d'artistes. S'il n'est de l'Académie royale comme deux de ses oncles, Claude II et Gérard, et deux de ses frères, Benoît Ier et Jean, c'est, à n'en pas douter, un remarquable dessinateur et un trouveur de choses neuves. Il ne s'est pas confiné seulement dans les arabesques et les grotesques; c'est un ingénieux chercheur. Germain Brice, dans sa Description de Paris, mentionne :

« Il a aussi inventé une nouvelle fabrique de tapisserie dont le fond est une toile préparée sur laquelle on applique des laines hachées ou broiées de différentes nuances et couleurs, selon que le sujet le demande. Ces tapisseries ont été bien reçues; la beauté des desseins a beaucoup contribué à en relever le mérite. »

Mais il excelle comme exécutant, à une époque où le goût dans l'ornementation des lambris, des plafonds, des portes était aux grands champs blancs ou dorés sur lesquels s'enlevaient, entre

(1) Il eut un frère, Charles, également graveur. Paris, 1594-1674.
(2) Germain eut deux frères : Claude II, qui fut peintre et membre de l'Académie (1639-1684), et Gérard, qui fut graveur (1640-1703) et également membre de l'Académie. Claude III Audran, était né à Lyon, le 25 août 1658, et devait mourir, à Paris, le 28 mai 1734.

d'élégantes damasquinures, des entrelacs de guirlandes fleuries, d'agréables figures silhouettées et très étudiées, sur des pyramidions graciles, entre des colonnettes festonnées, sous des baldaquins de feuillage ou de soies claires.

Claude Audran était passé maître en l'art d'ordonner ces peintures. Et voici, pour commentaire, cette pièce de sa main, que je retrouve et qu'il écrivit d'une écriture tremblée et vieillote.

« Mémoire d'un Tableau Pour Le Château de Versailles fait De Lordre de Monseigneur le Duc Dantin en Janvier 1730 par Audran.

« Scavoir

« Ce tableau pour servir au grand dessus Deporte Dentrée au Salon De la paix Représentant La figure de la paix avec un génie à Ces Cotés et Lautre sur Des nüées avec Les attributs Convenable peints en Bronze Verte heaussé Dor sur un font peint de Marbre Blanc renfermé Par une riche et grande Bordure taillé et Couronné accompagné De feston De palme et trophé aux costé Et au Bas de la Bordure peint en Jeaune et Reaussé Dor sur un fond peint De marbre De Vert campant avec imposte archivolte et pilastre assortissant au Vray marbreDe la grande arcade.

Cy la somme de..... 600 livres.

Modérez à quatre cent cinquante livres. Cy..... 450 livres.»

On le prise fort, il a un grand succès. Avec Etienne Bourgault, Nicolas Bailly qui avait la spécialité des bronzes, Rigault, Vernansal, Coypel, Corneille, Le Moyne, Bertin, Alexandre, J.-B. Fontenay, Colombel, Desportes, d'autres encore, il partage les commandes du roi et des princes. A chaque instant son nom revient sur les registres des

comptes des Bâtiments, qu'il s'agisse du plafond de la chambre de Monseigneur à Meudon, des appartements de la Ménagerie, « d'ornemens de testes » pour la chapelle des Invalides, de portières pour les Gobelins, de l' « artifice du feu » ou des « globes des deux pavillons » de Marly, de la grande galerie de Fontainebleau. Parfois même, il exécute avec tant de bonheur et si vivement ce qu'on lui demande qu'on lui alloue spontanément une gratification (1), — ce qui est tout à fait extraordinaire, étant donnée la si grande rareté de l'argent.

La recrue qu'il vient de faire en Watteau lui est infiniment précieuse. La décoration des intérieurs se transforme. On est tout au camaïeu et à l'arabesque. Le colossal de Louis XIV s'entame. L'or, l'or partout et le marbre, l'épais meuble, la console massive, la pendule en marqueterie d'écaille et de cuivre, le bureau de marqueterie d'étain et de bois, la tapisserie entre les colonnes engagées, les tableaux en damier dont les cadres étroits se touchent, tout cela va faire place à ces intérieurs moins solennels que Coutant va ordonner au Palais-Royal, à l'hôtel de Toulouse, à l'hôtel de Biron, pour Bourette, pour d'Argenson à Neuilly. Ici le bronze s'affine, se cisèle, les piédouches se creusent, s'étirent, se peuplent d'amours rieurs qui s'harmonisent parfaitement avec les Saxes, les Frankenthals, les Sèvres, les brochés clairs, les toiles de Jouy, — les panneaux de Claude Audran. Watteau en peignait assez ordinairement la figure principale.

(1) « 27 mars 1700. — A Audran, peintre. *Pour les peines extraordinaires et la diligence avec laquelle il a fait peindre* l'appartement de Monseigneur, et pour avoir retouché depuis le plafond de la chambre de Monseigneur à Meudon.....900 livres *Comptes des Bâtiments du Roi.*

Nous avons des fragments de décorations qu'il imagina seul.

Il y a d'abord les quatre panneaux d'une chambre de cet hôtel Poulpry de la rue de Poitiers (1), qui devait passer à M. de la Béraudière, le *Faune*, la *Folie*, *Momus* et le *Buveur*.

Ici, Watteau se montre encore très hésitant, très élève; il n'ose jouer du camaïeu si tentant, mais si exceptionnellement difficile dans son apparente simplicité : sur un fond d'un blanc rompu, sourdement, il peint ce *Faune* dans l'encadrement d'une arabesque grêle et un peu nue. Est-ce bien un faune, cet homme quelque peu ennuyé que, prudemment, il place entre une chèvre et une amphore? (2)... Et cette femme, la jambe levée dans un mouvement assez lourd, est-ce une *Folie*, malgré son thyrse sommé d'un buste explicatif? Ceci est très jeune, je veux dire quelque peu indigent et malingre, — comme cette stèle qui supporte le *Momus*, comme ce *Buveur* qui se détache, un peu lourdaud, dans un enroulement ingénu et très maigre. C'est le premier âge de Watteau décorateur.

Il y a déjà un grand pas dans la suite pour M. de Chauvelin, dans la *Feste Bachique*, dans la *Partie de Chasse*, dans le *May* et dans la *Balanceuse* (3); déjà quelque chose du vrai Watteau se fait jour et

(1) Il ne reste de cette décoration que trois panneaux, dont un de fleurs, décoration que l'ancienne propriétaire a vendu entre douze et quinze cents francs.

(2) A la vente de Mme de la Béraudière (avril 1889), le *Faune* et un autre panneau l'*Enjôleur*, plus corsé, ont été vendus (nos 86 et 87 du catalogue), 6.810 francs.

(3 A rapprocher, cette indication du catalogue de la vente de l'abbé de Gévigney (1779) : « N° 532. Watteau et Lajoue. Paysage pittoresque fait par Lajoue, où une immense balançoire est entre les arbres, une jeune fille est assise dessus, un jeune homme la fait voltiger, deux autres figures.

« Les figures par Watteau.

« H., 52 p., L. 34 p. »

annonce la *Coquette*, l'*Heureuse Rencontre*, la *Favorite de Flore*, la *Pêcheuse* et cette *Pèlerine altérée* dont il y a un si joli dessin à la pierre noire à l'Albertina, et qu'il peignit pour le château de Meudon; c'est d'un tout autre âge, nous sommes loin du séjour au Luxembourg et cela est proche du chef-d'œuvre : le *Dénicheur de Moineaux*.

L'expression est complète et c'est un pur ravissement. Tout ce que la grâce exquise du maître peut rayonner d'attirances semble être là, dans cette adorable figure de femme qu'il a assise dans l'élégance suprême d'un petit abandonnement. La tête renversée sur l'épaule du dénicheur, une main sur son genou, elle plonge un regard un peu lassé dans le nid qu'avec précaution on lui montre. Autour, c'est le bruissement d'une feuillée légère de saules, un emmêlement d'arbres chenus et jeunes dont les branches et les panaches de feuilles laissent entr'apercevoir les lignes ondoyantes d'un imprécis vallon. Le chien fidèle est à leurs côtés. Sous les amoureux c'est le grand médaillon de France encadré de faunes, de volutes, d'enroulements de pampres et de guirlandes de roses, où se noient une musette et un corbillon, une cage d'osier et un agneau, le chapeau de la bergère et sa quenouille, — bien des choses à la vérité qui eussent couru grand'chance, avec un autre, de s'entre-choquer et de faire masse et qui sont devenues, sous la main de Watteau, la particulière, fraîche, raffinée et galante églogue que Boucher devait traduire d'une pointe si heureuse.

Cette petite merveille est signalée deux fois dans l'œuvre; chez M. de Julienne (1) et lors d'une

(1) 1767, vente de M. de Julienne, n° 155 (H. 14 p., L. 9 p., 6 l.), 175 livres.

vente au commencement du dernier siècle (1). Le succès de ce modèle fait par Jean-Antoine pour un décorateur de profession dut être vif ; de là les deux versions malheureusement perdues.

Le Bas, Moyreau, Scotin, Huquier, Aveline, Caylus, d'autres nous ont transmis le souvenir des arabesques de Watteau, de la *Grotte*, du *Berceau* et des *Oiseleurs*, à la *Danse autour d'un May*, à la *Voltigeuse*, au *Marchand d'Orviétan*, et à *Vénus blessée par l'Amour*. Puis,il y a du Watteau décorateur des manifestations que nous retrouverons par la suite,les *Saisons* de Crozat, toutes les *Singeries* et ces riens qu'il voulut bien rehausser, ces écrans, ces éventails, ce paravent, ce clavecin...

Mais le plus grand service que Claude Audran devait lui rendre fut assurément cette facilité qu'il lui apporta d'étudier intimement, et dans une de ses expressions les plus complètes, un homme dont, jusqu'ici, il connaissait peu d'œuvres : Rubens.

Dans la grande galerie la reine-mère a fait disposer son apothéose; elle est encore là, à la place même qu'elle lui a choisie... Audran, qui y a conduit Watteau par les chambres boisées de cèdre, par l'oratoire au parquet incrusté d'argent, Audran lui en conte l'histoire : les trois voyages à Paris, les esquisses soumises et remportées, les immenses compositions brossées, là-bas, à Anvers, dans la maison proche des Arquebusiers, œuvres édifiées dans l'ordonnance, l'accalmie d'une vie de grand seigneur,— et après les heures de fougue, d'inspiration, le long travail de retouche sur la besogne des élèves,— et,vers la fin du jour, la chevauchée du maître au bord de l'Escaut, sa causerie

(1) Vente faite par Giroux (H. 9 p., L. 7 p.).

avec Rockox ou Jean Breughel; et, entre deux créations, quand la fatigue point, trop obsédante, la fugue dans la campagne de Malines, chez lui encore, au Steen... Audran sait tout cela. Car Rubens l'a finie ici même, cette suite; il a vécu dans ce palais, — et les détails de l'existence d'un tel homme ne se perdent. Ici il a travaillé tandis que la Florentine venait passer des heures auprès de lui, jalouse peut-être de cette Guéménée dont la beauté resplendissante avait frappé son peintre; ces naïades du *Débarquement au port de Marseille*, ce sont les deux dames Capis de la rue du Vert-Bois et leur nièce Louise...

Mais Watteau n'écoute la chronique de Claude. Ce qu'il voit le subjugue, le tient tout entier. Pourtant voisinent Raphaël et le Vinci, et Rembrandt, et Véronèse... L'ambre des Vénitiens ne le préoccupera que plus tard. Rubens est un pôle qui l'attire. A Valenciennes, dès qu'il a senti soudre le désir de peindre, c'est vers lui qu'il a couru. Il a peine à se remettre de la fulgurance qu'il découvre. Le vide, le compassé du sujet, cette mythologie qui obscurcit ces choses simples et ces événements, rien de cela ne trouble, n'amoindrit, n'altère les suprêmes et magistrales dominantes qui magnifient et font vivre l'œuvre. La raison lui importe peu de cette foule, de cette extraordinaire mêlée de dieux et de déesses, de guerriers, d'anges et de cardinaux, de courtisans, de néréides et de grandes dames, autour de cette femme-reine voilée de deuil ou ruisselante de gemmes, — de cette femme qui s'est encore voulue, une fois de plus, en Bellone, sur la cheminée du bout de la galerie, entre les portes conduisant à ses appartements. Au-dessus du mouvement, de la vigueur et de l'emportement,

une seule chose le retient et le trouble : dans l'admirable limpidité de l'atmosphère, c'est la chaleur, le chatoiement, la distribution de la lumière de ces grandes fêtes fraîches encore dans leur fleur, de ces fêtes non troublées par des rajeunissements sacrilèges, de ces larges pages nacrées, au chromatisme profond d'irisations sur la fanfare et la rubescence des dessous audacieux. Cette œuvre rougeoyante de clartés, Watteau, l'effroi passé, se l'assimilera calmement : ce Haut-Flamand va transmettre à ce Petit-Flamand du Hainaut un de ses plus merveilleux secrets, — celui qu'il a déjà donné à Antoine Van Dyck. Et la robe de la *Finette* n'aura rien à envier à la robe blanche de la *Conclusion de la Paix*, au satin de la reine du *Débarquement à Marseille*, à cette autre robe que porte la Vierge de l'inoubliable *Education* d'Anvers.

Nous verrons ce que Wateau fera de cette robe-là, — et ce qu'elle signifie.

Rubens et Watteau ont cette commune technique des fonds chauds, solides, puissamment harmonisés et recouverts d'un givre lumineux et transparent; ici, ils communient sous les mêmes espèces, — comme, d'autre part, vivant cependant des vies bien dissemblables, ils vont entendre la même messe, le dimanche, avec la même étroite régularité.

S'il trouve là cet enseignement, au dehors, le pittoresque et la vie qui animent les jardins lui apportent un non moins profitable sujet d'études, une non moins précieuse moisson d'observations. L'ordonnance du parc, que la duchesse de Guise vient de laisser à Louis XIV, est quelque peu sauvage; l'hiver de 1670 l'a ravagé si rudement que, seuls, ont résisté les très vieux arbres d'essences

dures ; Marie-Anne d'Orléans a négligé de le faire replanter, et les épaisses charmilles qui subsistent encore et ceignent le palais ont des robustesses et des indépendances de haute futaie. Au milieu d'elles éclate devant les pavillons et la galerie de la façade l'antithèse des parterres savamment compartis, dont la mosaïque fleurie ourle les lèvres de marbre du grand bassin. En contre-haut, une balustrade de même marbre dresse sa large rampe et ses vasques débordantes, avant les allées sombres du bois. Ce jardin est une des promenades favorites des Parisiens : ni celle des Tuileries avec son mail, ses cabinets de charpenterie et son labyrinthe de cyprès, ni les trois allées encloses de fossés après la Conférence, ni le jardin de l'Arsenal, ni le jardin du Roi, n'ont plus de vogue. C'est, le jour durant, dans le grouillement des mendiants qui gueusent impudemment, des nonains et des moines qui implorent sans vergogne, des éclopés qui vacarment et jouent de l'instrument, et des soldats qui chantent, une nuée de bourgeois. Ils se délassent quand même. Des monopoleurs et des philosophes déambulent en hallucinés ; la crieuse d'eau-de-vie va de l'un à l'autre, son panier au bras et son verre à la main ; un carrosse entraîne dans son remous une chaise en écrevisse, un vis-à-vis où persifle et minaude un couple du bel-air, et de la balustrade, un peu loin de la poussière, du bourdonnement de cette foule qui tourne et se complaît en ce cirque, « l'homme du monde attentif » examine, loue, critique, s'amuse des modes nouvelles, des parures, des agréments et des défauts qui viennent s'offrir.

Watteau s'est accoudé près de lui.

Il l'a croqué, saisi dans ses attitudes changeantes ; le voici, sous l'ampleur de sa perruque, dans

son habit à larges manches et à boutons, un seul nœud à l'épaule, un seul brin de dentelle aux manches et au jabot : c'est l'*Homme appuyé*, le *Promeneur vu de face*, le *Promeneur vu de profil*, l'*Homme accoudé*. Puis, au hasard, notés dans l'imprévu de la rencontre, dans l'amusement de cette chasse à la silhouette, à l'attitude, surpris heureux et vrais, en pleine vie, ce sont ces personnages des FIGURES DE DIFFÉRENS CARACTÈRES qu'on sent détachés de cette cohue, vieillard à barbe blanche, petite fille en toquet, carme appuyé sur son bâton, artisan allant à son travail une selle au dos, — enfin, cette femme, là-bas, assise sur le banc de pierre, qui attend, impatiente et quelque peu triste, en mordillant le bout de son éventail...

Ah ! les femmes ne manquent pas ici, et Watteau les notera, promeneuses élégantes et prestes si elles passent au bras de l'aimé ; résignées et distraites aux côtés d'un barbon ; accotées à un marronnier, la jupe bouffante relevée jusqu'au mollet, où bien couchées sur le tertre, près du bel orme de la Grotte, devisant et riant avec des galants... Combien de fois, dans l'allée ombreuse, une de celles-là, grisette de Saint-Germain-des-Prés ou du Petit-Pont, gourmande de jeunesse, n'a-t-elle pas passé près de lui en se flattant de le fixer... Combien de fois Watteau ne lui a-t-il pas causé, — et combien de fois ne sont-ils pas partis tous les deux, à l'aventure, par les rues, interrompant leur jaserie d'une régalade de macarons, l'égayant du spectacle et de la musique des nuits du Cours-la-Reine, — pour ne se quitter qu'à l'aube, comme ils s'étaient pris, dans le même fredon de la fille :

Ma mère mariez-moi,

Vous savez bien pourquoi
Je veux être en ménage...

S'il s'attarde en ce jardin, la foule absente et à l'heure où les derniers rayons ensanglantent les fourrés, et s'il pose son regard sur la ville dont il est venu se garer ici, vers le clos des Carmes et le Cherche-Midi, sous l'écran des ramures, l'ardoise fine d'un grand comble ordonne ses lignes : c'est la maison où s'est réfugiée l'adorable comtesse de Verrue, souillée de débauche et prostituée par les siens, et qui vient oublier dans cette retraite baignée de verdure et de silence, parmi ses manuscrits, ses livres, ses meubles rares, ses tableaux : là, Watteau entrera avec l'*Amusement champêtre* et le *Joueur de Musette*... Si son regard revient vers le palais et qu'une fenêtre s'éclaire dans la vigne folle et les jasmins, ce sera bientôt celle de la « toujours belle comme un ange », de l'amoureuse de Villeroy, de la « Piété » du prologue d'Esther, de l'exilée enfin revenue, étoile du règne finissant ; ce sera bientôt la fenêtre de Mme de Caylus, qui a un fils à l'armée... S'il se retourne, il retrouve une petite Flandre : dans les champs les bâtières, le beffroi avec l'horloge à jour, le moulin des Chartreux ; dans le brouillard qui monte de la Bièvre les clochers de Saint-Jacques-du-Haut-Pas, de Saint-Magloire, des Carmélites, et le moulin des Prés, et la Folie-Gobelin, et les teintureries, celle de François Julienne, oncle de Jean... Il y a, dans ce Luxembourg, autour de lui, la Fête Galante, Caylus, Julienne, toute sa vie...

L'existence chez Audran se scande de repos familiaux et bourgeois. Tous ces frères se fréquentent, se voient ; aux dates indiquées ils se réunissent, et aux événements : c'est Jean le graveur qui baptise

son fils Pierre, qui célèbre son entrée à l'Académie, qui emmène Claude et son élève au bon souper de parrainage que lui offre Jacques Martin, le « peintre des Conquêtes du Roi » ; c'est Gabriel qui a à leur montrer quelque carton de tapisserie et qui les retient tout le jour ; c'est Benoit Ier qui vient de terminer l'*Accouchement* et l'*Echange des deux Reines* de Rubens, et qui fête le dernier état des planches d'un pâté de macreuse et d'une débauche au vin mousseux à la *Petite Pucelle*... Ils sont cinq, les Audran, peintres, sculpteurs, graveurs qui entraînent dans leur orbe tout un petit monde artiste, — ce monde dont est Jean Crespy, et combien d'autres. Et ces gens-là reçoivent cet élève qui accepte si vite la modeste place qu'ils lui font, et ils ne se doutent pas que ce qui restera le plus sûrement d'eux, ce qui les préservera de l'oubli, sera d'avoir essayé de traduire Watteau.

Comme Gillot, ces gens ont un but : l'Académie. Elle s'impose de toutes parts à Jean-Antoine. Il se fait inscrire sur les registres. C'était pouvoir enfin travailler d'après le modèle vivant, obtenir peut-être, comme Spoëde, un prix de quartier, et, qui sait ? au grand concours annuel, battre ses rivaux, être classé premier et partir pour Rome, — la carrière libre enfin, le nom porté au roi par Louis-Antoine de Pardaillhan d'Antin, qui vient de succéder à Mansart.

Le dispensateur des largesses officielles était, au demeurant, un assez piètre sire, menin de Monseigneur, aussi parfait courtisan que lâche soldat, esprit borné, mais grand abatteur d'arbres, que Louis XIV, dans cette particulière science des hommes qu'il avait parfois, avait accueilli d'abord plus que froidement... Quoique la surintendance

ait été supprimée et qu'il ait dû se contenter du titre de Directeur, il s'installe dans son nouveau poste avec une hâte et un bonheur qu'il ne sait pas dissimuler. Naturellement ses premiers soins sont pour Meudon, au grand Dauphin, son protecteur. Il le visite scrupuleusement, trouve la serrure de l'appartement si « maussade » qu'il la fait changer sur l'heure, ordonne à Desportes de nettoyer les plafonds noircis, et termine la première lettre qu'il écrit, en tant que Directeur, à cet affreux homme sale, paresseux et cruel, par ce post-scriptum :

« J'ai donné à dîner à Meudon, aujourd'hui, à Mmes d'Elbœuf, de Nevers et Lesdiguières, et leur ai fait voir tous les hauts et les bas, elles ont été charmées ne les ayant jamais veus. Nous avons pris la liberté de boire à votre santé. Je dois, Monseigneur, rendre justice à vos gens, ils sont d'une politesse et d'une attention extraordinaires pour faire les honneurs de votre maison. Nous avons eu beau temps la moitié de la promenade, je n'ai pas laissé de la leur faire achevé malgré la pluie. Je ne saurais, Monseigneur, finir cette première lettre des fonctions de ma charge sans vous rendre mille très humbles grâces de me l'avoir procurée. »

Pendant que, légitimement, s'adressent à lui ces blessés et anxieux de la vie dont il a charge, ces gentilshommes qui ont tout sacrifié pour le service du roi, ces veuves d'artistes sans argent ni maison, ces ouvriers tombés des toits, ces malheureux des petits postes qui ne mangent pas tous les jours, après qu'il a entendu la longue doléance du chancelier de l'Académie, sa correspondance avec Louis XIV se réduit, presque, à des indications comme :

« La mortalité a continué dans les carpes de la Nymphe à Marly ; il n'y en a plus que vingt-sept. »

Et le roi trace en marge du registre :

« J'en suis bien fâché. Je prendrai un parti à mon retour. »

Ou cette autre :

« A Marly, hier, je vis l'heure que M. l'abbé Anselme demeureroit au pied de la cascade; il n'étoit pas loin de l'extase. »

Alors, le maître commente :

« C'est un effet de son bon goût. »

Au reste, le maître est peu disposé à trop s'occuper des artistes : l'ALMANACH ROYAL COMMENÇANT AVEC LA GUERRE lui a offert des tableaux qui semblent lui suffire : *Le Vacarme à Trianon ou le Nouvel Hôtel des Filles, la Retraite de Louis XIV avec son Çérail, Louis et Philippe essaïant de scier le Monde*, Madame Scarron arrosant la scie d'une « façon fort naturelle ». Il se cloître presque, ne se vêt plus que de velours foncé avec un seul plumet blanc à son légendaire chapeau bordé d'un point d'Espagne... Colbert et Louvois sont morts désespérés ; la Montespan, yeux bleus et sourcils bruns, cheveux blonds et teint pâle, ne reviendra pas des eaux de Bourbon pour animer de son sourire ou de ses colères les mornes journées de Versailles... Ah ! le temps n'est plus où Saint-Evremond prêtait sa chambre jaune à Villarceau et à la Maintenon, le temps n'est plus où la Palatine écrivait à Mlle Offeln : « le Mardy gras, Monsieur étoit Mercure et moi l'Aurore ; Mlle Kolb faisoit Cérès et une autre étoit Diane; enfin nous étions des dieux et des déesses, des bergers et des nymphes. » Monsieur a fait école, Monsieur qui désirait si passionnément se déguiser en femme et qui mettait des gants pour caresser la maréchale de Grancey ; et aussi le duc de Bourgogne qui, avant

que de trembler de joie « à la vüe des hanches extrêmement garnies de la Raisin », l'enfermait dans le moulin de Choisy et ne la nourrissait que de salade, « afin de ne pas commettre deux péchés à la fois ». On vient de payer à Alexandre cinquante livres « pour les morceaux de drapperies qu'il a peint pour couvrir les nuditez des tapisseries », — cependant que Chamillard fait garder à vue, dans une maison de Montreuil, Boudin, le premier médecin, qui lui a promis de préparer la pierre philosophale...

D'autre part, cette Rome où Watteau aspire est bien incertaine. Poërson a mandé :

« Nous asprimes vendredy, 28 may, la triste nouvelle de la levée du Siège de Barcelone. Il est impossible de vous exprimer la confusion où ce terrible accident nous a mis. L'on n'oseroit quasi se montrer : les Allemans, les Anglois, et presque tous les Ittaliens en tesmoygnent une joye insultante, à laquelle l'on ne peut résister... Je suis sans argent depuis la fin de janvier, et cela avec des loyers à payer, un procès criminel à soutenir, et à fournir aux autres besoings de l'Académie qui ne sont pas petits (1)... »

Si Paul et Hardouin sont compromis dans une affaire de meurtre, leurs camarades ne peuvent plus pénétrer dans les galeries célèbres, ni même au Vatican, car ils s'y sont conduits par trop mal :

« Le nommé Cornical, peintre, m'a particulièrement causé de grandes agitations, n'ayant nulle docilité, ni défférence pour les avis que je lui ay donné. Il s'est comporté indiscrètement dans les lieux où il a esté admis pour travailler, nonobstant mes avertissements. Il a, depuis peu, lavé et effacé en

(1) Lettre du 1er juin 1705.

plusieurs endroits le tableau peint à fresque par le Dominiquain qu'il coppie en l'église Saint-Louis dont j'ay receu de fascheuses plaintes (1) ».

Bientôt, il n'y a plus que quatre élèves; puis, le palais Capranica sera absolument vide, et on y fera dessiner et manger des jeunes gens du dehors pour masquer l'abandon.

Arrivé à ce terme, Poërson proposera le suicide :

« Je me donne l'honneur de vous escrire pour vous exposer avec tout le respect imaginable, quelque pensée que j'ay, eu esgard au service du Roy, pour lequel vous prenez, Monseigneur, tant d'intérest. J'auray donc, s'il vous plaît, l'honneur de vous dire que les affaires sont, à ce que l'on dit, si embrouillées en cette cour toutte Allemande, que je crois (autant que Monseigneur le jugera à propos) que Sa Majesté pourroit s'épargner la dépence de cette Académie (2)... »

Mais Mansard mourra, — et l'école sera sauvée.

Donc, le 6 avril 1709, Vernansal l'aîné, Hutin, Parrocel, Grison et Watteau, ayant été jugés dignes, d'après l'esquisse « sur le champ », de concourir pour les « grands prix », entrent en loge. On leur donne pour sujet le *Retour de David après la défaite de Goliath* (3). A quelques exceptions près, ce sont les exposants du Salon de 1704 qui prononcent, le samedi 31 août suivant, après l'exposition des toiles à la saint Louis.

On peut imaginer la tonalité du tableau : Wat-

(1) Lettre de Houasse, du 17 juin 1703.
(2) Lettre du 23 juillet 1707.
(3) Le tableau ne nous est pas parvenu. Julienne a écrit : « On vit briller dans le tableau qu'il fit à ce sujet les étincelles de ce beau feu qu'il a fait paroître dans la suite. » La phrase est bien vague, et il est permis de croire que Julienne, non plus n'a pas vu la toile.

teau ne s'est pas encore affranchi des colorations rousses et brunes; ce *David* est contemporain de cette *Marmotte* qu'il avait offerte à son maître (1), figure de Savoyard d'un réalisme lourd, qu'il campe avec sa boîte, sa marmotte et son flageolet, un peu naïvement au centre de la toile, tandis que dans les lointains se profilent, à droite une église, à gauche, à travers des arbres assez ingénus, des maisons, — tout cela un peu épais et très curieusement flamand et en couleur.

L'Académie décerna le premier prix à Grison, et le second à Watteau.

C'est l'échec.

Le coup est rude. Il ruine combien d'espérances! Jusqu'à présent, la longue lutte qu'il soutient a été sans résultats immédiats, et il a escompté cette réussite qui lui échappe. Il est très las. Il y a sept années qu'il mène cette existence sans issue, où il use le meilleur de ses forces sans arriver à s'affranchir. Cette déconvenue lui est plus cruelle qu'aucune autre, après tant de déboires. Autour de lui, le léger émoi qu'a causé sa tentative s'est vite calmé, les bonnes volontés se sont refroidies, les encouragements espacés, — et il n'a plus en perspective que le labeur d'hier qu'il faut reprendre, la tutelle encore, la tutelle toujours. Son chagrin s'aggrave d'une profonde fatigue physique dont il sent maintenant tout le poids; il est mal remis de l'horrible hiver qu'il vient de traverser, Dieu sait comment! avec sa petite poitrine et sa nature frêle;

(1) Aujourd'hui à l'Ermitage. Voir la gravure de B. Audran, la *Marmotte, tirée du cabinet de M. Audran au Palais du Luxembourg*. Ce tableau, ou une réplique, figurait à la vente de Troy, (H. 8 p., 46 p.), n° 111 du catalogue. Il y a, dans les FIGURES DE DIFFÉRENTS CARACTÈRES, une étude pour cette toile, n° 354 : *Savoyard debout avec sa marmotte, tenant dans sa main un flageolet*.

Il a encore dans les oreilles le cri rauque des affamés « Au pain ! Au pain ! », et la longue plainte des mourants dans les rues, et les clameurs menaçantes qui s'élevaient quand les archers de l'Ecuelle traînaient jusqu'aux charniers ces morts raidis, ramassés un peu partout...

Alors Valenciennes lui apparaît, là-bas, comme le refuge. Ah ! comme elles sont oubliées les souffrances, les amertumes qu'il y a connues! Tant d'épreuves l'ont assailli depuis, qu'il ne se souvient plus des toutes premières : seul l'impérieux désir le tourmente de revoir les siens, sa ville natale, son giron où l'attend peut-être, — qui sait? —la chaude et réconfortante caresse. Si dur qu'on y ait été pour lui, on ne saurait lui tenir encore rigueur. Il va y revenir, non pour y être à charge : il a prouvé qu'il pouvait au moins se suffire. Il a fait mieux, puisqu'il a su mériter des suffrages sur la portée desquels il ne se leurre guère, mais qui auront, peut-être, un autre prix à d'autres yeux. Il n'aura pas de peine, là-bas, à vivre mieux qu'ici de son métier de peintre, — et il se résout à partir.

Il lui faut de l'argent, et il n'en n'a pas. Pour s'en procurer, il fera un tableau qu'il essayera de vendre. Et lui, si peu pratique, si peu clairvoyant d'ordinaire pour ses intérêts, comprendra cette fois qu'il faut laisser là d'autres idées et serrer de près l'actualité. L'actualité, c'est la guerre, la guerre qui est partout, en Dauphiné comme en Allemagne, en Espagne comme en Flandre. On s'attroupe aux devantures des marchands, devant les moindres estampes qui la représentent. Quand le régiment du Roi sort de son campement pour venir parader aux Sablons, ou sur le bord de la Seine « en face la Machine », aux Champs-Elysées,

à Charenton ou dans la plaine de Rueil, une incroyable foule accourt admirer les habits gris-clair aux boutonnières de soie d'or et aux rubans couleur feu; le cheval blanc du Bourguignon tente volontiers ceux qui achètent encore... Jean-Antoine va peindre des soldats.

Voici, par Paillet, la description de son tableau, — ou d'une réplique, car j'ai trouvé certaines fois l'indication « sur cuivre » sans pouvoir arriver à la contrôler; ici, c'est d'une toile qu'il s'agit, — à côté du croqueton que Gabriel de Saint-Aubin devait en faire en marge du catalogue où je la copie:

« N° 87. Le départ d'une troupe: on voit une défilée passer sous une grande voûte avec des chevaux chargés de bagages, et sur le devant plusieurs se faisant les adieux. Ce tableau, d'une composition riche, extrêmement variée, est d'une touche fine, spirituelle et d'une entente de couleur de grand effet. Largeur 28 pouces, hauteur 22 pouces. T. » Et sur la même ligne le prix, de la main de Saint-Aubin: *Vautrain, 536* (1).

Ce *Départ de Troupe*, il avait pour le composer plus d'une de ses notes que nous retrouvons dans les Figures de différents caractères, le *Soldat assis buvant* (2), le *Soldat vu par derrière, une caisse sur le dos*, le *Soldat vu de dos, la crosse de son fusil sous le bras* (3)...

Le tableau fait, il le montre à Audran, tandis qu'il a chargé Spoëde de s'employer à le lui vendre.

(1) Catalogue des tableaux, meubles, bronzes terres cuites... *dont la vente aura lieu le lundi 18 novembre 1776, en l'Hôtel d'Aligre.* Est-ce la vente Soret? Bonet? De Salvandre?...

(2) Dans la collection Miss James, dessin à la sanguine et au crayon noir, de ce *Soldat*.

(3) 1846, vente Saint, n° 24, huit dessins pour le *Départ de Troupe :* 164 francs.

Et c'est l'effarement de son maître, et l'entrée en scène d'un important personnage dont le nom va devenir inséparable de celui de Watteau, c'est la rencontre d'Edme-François Gersaint, marguillier de Saint-Jacques-la-Boucherie, marchand de tableaux au pont Notre-Dame — de Gersaint qui a si parfaitement noté tout cela:

« Watteau cependant, qui ne vouloit pas en demeurer là, ni passer sa vie à travailler pour autrui et qui se sentoit en état d'imaginer, hasarda un tableau de genre qui représente un départ de troupes et qu'il fit à ses temps perdus: il le montra au sieur Audran pour lui en demander son avis. Ce tableau est un de ceux que Cochin le père a gravés. Le sieur Audran, habile homme et en état de juger d'une belle chose, fut effrayé du mérite qu'il reconnut dans ce tableau, mais la crainte de perdre un sujet qui lui étoit utile et sur lequel il se reposoit assez souvent pour l'arrangement et même pour la composition des morceaux qu'il avoit à exécuter, lui conseilla légèrement de ne pas passer son temps à ces sortes de pièces libres et de fantaisie, qui ne pourroient que lui faire perdre le goût dans lequel il donnoit. Watteau n'en fut point la dupe: le parti ferme qu'il avoit pris de sortir, joint à un petit désir de revoir Valenciennes, le déterminèrent totalement. Le prétexte d'aller voir ses parents lui servit de moyen honnête; mais comment faire? L'argent lui manquoit et son tableau devenoit son unique ressource : il ignoroit comment il falloit s'y prendre pour s'en procurer le débit. Dans cette occasion il eût recours à M. Sponde actuellement vivant, peintre à peu près des mêmes cantons que lui et son ami particulier : le hasard conduisit M. Sponde chez le sieur Sirois mon beau-père à qui il montra

ce tableau, le prix étoit fixé à 60 livres et le marché fût conclu sur-le-champ... »

Soixante livres! le prix que Sirois a payé à son tailleur pour le drap de sa robe de chambre. Si inconnu que fût l'auteur, le marchand a flairé la bonne àffaire. Il s'en éjouit; Gersaint, marchand et gendre de marchand, partage la joie de son beau-père et ils en prêtent tous les deux à Watteau qui n'en devait avoir tellement!

« Watteau vint recevoir son argent; il parti gaiement pour Valenciennes comme cet ancien sage de la Grèce; c'étoit là toute sa fortune et sûrement il ne s'étoit jamais vu si riche. »

Et, non sans emporter la commande d'un pendant que de là-bas, il enverra, Jean-Antoine va reprendre, rue Saint-Denis, le carrosse des Flandres, moins joyeux que ne le dit Sirois. Il quitte Paris « dégoûté », ainsi que l'écrit Julienne, sans bien voir clair, n'ayant à sa disposition qu'un acquis qu'il a éprouvé peu. Il le quitte sans espoir de retour, ne sachant comment il s'emploiera à Valenciennes, comment il y sera reçu par les siens.

Une grande inquiétude est en lui.

VIRGILE JOSZ.

LIED

—

Quand sur l'eau changeante
De rose et d'argent
Tremblait l'ombre bleue
Des peupliers blancs,

Dans le soir perfide
J'ai cueilli des fleurs,
Et sous les épines
Je saigne et je pleure,

Et mon cœur frissonne,
En se souvenant,
Comme l'eau changeante
De rose et d'argent.

PIERRE QUILLARD.

LES SYNESTHÉSIES [1] ET L'ÉCOLE SYMBOLISTE

« ... Comme de longs échos qui de loin se confondent
En une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent... »
BAUDELAIRE, *les Fleurs du Mal*.

Longtemps, il resta décent, dans le monde scientifique, d'afficher, à l'égard de la correspondance possible des données sensorielles entre elles, un vertueux dédain. Les indulgents s'arrêtaient à l'ignorance bénévole du phénomène. D'aucuns furent plus rigoureux. La doctrine de l'Analogie des sens eut ses apôtres, ses martyrs, et tout récemment son temple.

D'allure vaguement occultiste, exploitée d'ailleurs par les Adeptes, elle partagea le discrédit officiellement attaché à toutes les notions parascientifiques. Nüsbaumer, au début du siècle, encourut, de ce fait, les foudres universitaires : ses recherches en la matière ayant paru peu orthodoxes, et dangereuse la divulgation de pareils faits, Bénédikt, professeur et homme de bon conseil, lui imposa là-dessus silence et discrétion (2).

Les essais continuent, timides et tâtonnants. Il semble que les chercheurs tiennent à se faire par-

(1) Le terme est dû à Millet. Il équivaut à l'expression de « Sensations associées ». L'*Audition colorée* en est un cas particulier.
(2) Dr Louis Destouches : *La Musique et quelques-uns de ses effets sensoriels*. Thèses, Paris, 1898.

donner leur audace. Pour n'être pas soupçonnés de crédulité, ils se posent en ironistes. Et les préfixes défiants dont ils enrobent leurs définitions soupçonneuses encore sont curieux à noter :

« *Pseudo*chromesthésie, » dit Chabalier. « *Pseudo*photesthésie », affirme Suarez de Mendoza... « *Fausses* sensations »... « *Illusions* ». On tenait à ne pas se compromettre.

En réalité, les apparences autorisaient le doute, excusaient l'équivoque.

Les observateurs les mieux intentionnés se heurtaient à une incohérence manifeste, à une impossibilité décevante de dégager de leurs études aucune conclusion tant soit peu générale. Malgré leur bonne volonté, il était difficile de donner droit de cité, en la Science impersonnelle et objective, à des phénomènes dont la *subjectivité* même est la règle, dont le seul critérium possible est une affirmation, dont la preuve expérimentale est à trouver encore.

Actuellement pourtant, devant l'agrégat d'exemples laborieusement entassés, l'authenticité des faits de synesthésie n'est plus douteuse. Leur état civil est officiellement constitué. Ils ont, ces bâtards de jadis, existence légale auprès des savants : ils sont reconnus.

§

Leur histoire. — Avant d'en arriver là, lentement, aux cours des âges, ils ont pérégriné à travers les cerveaux.

Dès l'époque Védique, les poètes Hindous usaient, à leur choix, de trois ordres d'Expression poétique. De ces ordres, le plus riche était précisément désigné par le vocable « DVANI » (son, répercussion). Cinquante siècles avant nos symbolistes,

les corrélations sensorielles avaient trouvé leur application littéraire (1).

Le mot mystérieux et total des Hébreux était « יהוה » (2), IEVE, et ce Verbe unique renfermait toute Science. Or les Initiés attribuaient à chacune de ses lettres une *couleur* déterminée. L'audition colorée n'avait pas attendu le trop fameux « Sonnet des Voyelles » pour illuminer la Kabbale (3).

Puis, sans arrêt possible à la civilisation Gréco-Latine où la Raison-maîtresse tolérait peu de pareilles subtilités, non plus qu'à notre dix-septième siècle en ce qu'il eut de palinodie de l'antiquité, nous retrouvons, au dix-huitième, une tentative appliquée du phénomène resté jusque-là spéculation pure. Ce n'est plus un Mage, mais un Jésuite, qui l'exploite. Le P. Castel imagine son « clavecin oculaire » (1759). La théorie du bon Père est bégayante et ses comparaisons doucement puériles : Le *Bleu* est tonique, dans sa « Gamme des couleurs », parce que *noir* + *blanc* égale *gris-bleu* (?). Le *Rouge* est la quinte : pas d'explication cette fois. En pratique, c'est un instrument compliqué : cinq cents lampes, soixante verres colorés. Cavailhé-Coll n'ayant pas encore rénové l'art des organiers, le résultat fut déplorable. Mais le doux inventeur avait confiance. « Qui sait, » demande-t-il avec un geste d'emphase, « si le clavecin oculaire ne sera pas mis « par la postérité au rang des arts nouveaux qui « auront contribué à la Gloire du Siècle où nous « vivons? » L'idée était d'ailleurs pleine de philan-

(1) J. Combarieu : *Les Rapports de la musique et de la poésie au point de vue de l'expression*, 1893.

(2) Lire de droite à gauche : Iod-Hé-Vau-Hé. IEVE et non IAVE. Mais toute traduction littérale est inexacte, car la Phonétique de l'hébreu ne comporte en réalité pas de voyelles, mais des « aspirations ».

(3) *L'Initiation*, août 1901. « Son, lumière, couleur dans l'astral ».

thropie : le P. Castel rêvait une musique « à l'usage des sourds » (1).

A défaut des savants, les artistes persévèrent. Gœthe (*Théorie des sons et des couleurs*) ne reste pas indifférent, Gautier (*la Presse*) retrouve ces corrélations dans l'excitation transitoire du Haschisch, et en note la valeur artistique. Les virtuoses et techniciens de la musique s'y laissent gagner (Joachim Raff, Louis Ehbert). L'audition colorée va chercher à Londres le baptême scientifique (*London Medical Record*, décembre 1882) et en revient, semble-t-il, définitivement orthodoxe. Ses temps héroïques sont terminés. Suarez de Mendoza lui consacre une consciencieuse monographie. Millet, médecin de marine, y introduit l'élément précis de la statistique. Les thèses se multiplient. L'excellent travail de Destouches met en relief ses adaptations possibles aux choses de l'art.

Nous renvoyons, pour tout détail, aux travaux précédents. Nous essaierons simplement de fixer à grands traits les déductions logiquement acceptables qui font des synesthésies de puissants moyens d'art — mais d'art intime, — de prodigieux outils — mais d'usage rigoureusement personnel, — d'efficaces et bénins excitants aux cerveaux de poètes sommés toujours d'exprimer du Nouveau, de faire œuvre créatrice; quelque chose, en un mot, comme des forceps figurés, aidant à l'enfantement parfois douloureux de nouveaux Etres, dans le monde des Idées et des Sensations.

§

Exemples et Théories. — Deux à deux, juxtaposons au hasard les différentes données fournies

(1) *Annales d'oculistique.* Dr Dujardin, de Lille. Janvier 1898.

par nos appareils sensoriels. Interrogeons notre entourage et nous-mêmes. Parcourons les recueils spéciaux.

Le résultat sera de prime abord, pour les non-initiés, inconcevable d'invraisemblance, d'inattendu, de grotesque. Tout ce que peut créer un cerveau délirant en mal de conceptions tératologiques s'y est accumulé. D'où l'attitude défiante commune aux premiers explorateurs de ces contrées de l'esprit à l'atmosphère oppressante et trouble.

Que Rimbaud affirme « l'A » noir; que Meyerbeer reconnaisse comme « pourpres » certains accords de Weber, cela est encore, aux âmes simples, tolérable, On passe tant de choses aux artistes!... Mais voici où le paradoxe commence : « Pincez une guitare, et aussitôt nous voyons une image colorée qui environne les cordes pincées », affirme un audito-coloriste (1). — « Le dimanche m'apparaît *blanc-gris*, » disait Diamondi, calculateur prodige; « le lundi, marron-clair... » Et la polychromie s'étendait à toute la semaine. Pour d'autres elle envahit le calendrier.

Puis les sensations gustatives s'en mêlent. L'olfaction s'y vient surajouter : « Le kirsch sonne fu-« rieusement de la trompette ; le gin et le whisky « emportent le palais avec leurs stridents éclats « de pistons et de trombones ; l'eau-de-vie fulmine « avec les assourdissants vacarmes des tubas. » (2) Enfin, dernier terme, des matérialisations se précisent : un sujet particulièrement doué voit des « prières en forme de canapé (3) » et l'adverbe « où »

(1) Destouches: *op. cit.*, pp. 16, 17, 18.
(2) J.-K. Hüysmans : *A Rebours*, p. 63.
(3) Aug. Lemaître : *Audition colorée et phénomènes connexes observés chez les écoliers.* In : *Rev. scientifique*, 16 février 1901.

revêtant les contours d'une carte de France. La Géométrie et les Abstractions y abondent elles-mêmes: et pour *tel* esprit, *telle* sensation définie revêt l'aspect d'un schème, d'un diagramme toujours identique à lui-même.

Donc, tout est possible, dans le monde des Synesthésies : et jusqu'aux calembours sensoriels les plus imprévus, et jusqu'aux accouplements les plus monstrueux. Or, voici, de ce chaos, les notions générales que l'on peut dégager. Nous nous restreindrons en nos exemples à l'Audition colorée, la plus fouillée, la plus fréquente aussi, des Synesthésies.

Convenons d'appeler « Primaire » la sensation point-de-départ, *perçue*, objective. Et : « Secondaire », son concomitant, son Echo, la sensation *induite*.

Leur mécanisme psychologique d'association nous paraît, avec Destouches, afférer aux deux catégories suivantes :

Catégorie A. La sensation secondaire est *objectivée*, « c'est-à-dire qu'elle possède tous les carac-» tères de vivacité et d'extériorité d'une véritable » perception. Elle est projetée et localisée au » dehors, comme une hallucination, et se mélange » avec les sensations réellement éprouvées au point » de n'en pouvoir être séparée (1). »

En schématisant, nous dirions : que la lettre U, par exemple, fait *voir* vert; que la tonalité de do majeur fait *voir* blanc.

Catégorie B. Mais la sensation-Echo peut simplement être *pensée*, n'exister qu'à l'état d'Idéation, et sa relation avec la Primaire est faite d'*analogie*,

(1) Destouches, *op. cit.*

plutôt que de réelle évocation. Reprenant le même exemple, nous dirons cette fois que la lettre U fait *penser* au vert ; que la tonalité de do majeur fait *penser* au blanc.

Entre ces deux extrêmes, tout degré d'intensité est possible « depuis la vive représentation dont » l'énergie rivalise presque avec celle de la percep- » tion externe, jusqu'à la vague et insaisissable » lueur méritant à peine le nom d'Image, et con- » finant à l'Idée-pure (1) ».

Jusqu'à présent, rien que d'analytiquement vérifiable par l'observation. Mais voici où commence l'hypothèse. Deux théories, l'une psychique, l'autre physiologique, se disputent la présidence du phénomène :

Pure *association d'idées*, affirment les uns.

Engrènement des centres, communications ou tout au moins irradiations intercentriques, répondent les autres.

Au fond, les deux explications s'engrènent, elles aussi, et ne s'excluent pas. Mais volontiers nous insisterions sur le rôle capital du *retentissement affectif*, négligé par l'école associationiste anglaise. Deux images, même foncièrement dissem-

(1) Inutile d'insister sur l'impossibilité pour notre machine à penser d'atteindre pratiquement ce stade théorique. L'abstraction s'entache toujours de quelque motion des sens. Il nous souvient d'un vieux religieux dont le cerveau, nourri de scolastique, était, affirmait-il, suffisamment entraîné vers l Idée pure, en particulier vers l'Abstraction Trinitaire, pour l'idéer sans figures,la concevoir sans symboles. Hélas! en un jour de plus minutieuse analyse, le bon théologien s'avoua que le mystère de la Trinité, il le voyait couleur violette : la sensation avait repris ses droits.

Ainsi pour la Morale. Toujours « l'Idée pure est plus ou moins » contaminée par des intérêts personnels, ou de caste, ou de groupe, » et le mot « justice » revêt ainsi, par exemple, toutes sortes de » significations particulières et limitées sous lesquelles disparaît, » écrasé, son sens suprême. »

(R. de Gourmont : *les Mots et les Idées*. *Mercure* de janvier 1900, pp. 23-24.)

blables, comme une image visuelle et une image auditive, s'évoquent parce que l'une et l'autre produisent en nous même *réaction subjective;* parce qu'elles ont, dirions-nous, le même *tonus affectif.*

§

Valeur artistique des synesthésies. — Cependant que la science, à tâtons, se risquait en l'étude de ces correspondances subtiles, toute une école en pressentit la fécondité, fit de leur emploi une bonne part de sa matière esthétique et son procédé de choix. Les Naturalistes ayant clamé bien haut leurs droits d'Observateurs, les Symbolistes affirmèrent avec une même énergie la valeur artistique, la force expressive des corrélations sensorielles. Le fameux sonnet de Rimbaud, les *Voyelles*, fut un peu le décalogue de la nouvelle croyance :

> A noir, e blanc, i rouge, u vert, o bleu, voyelles,
> Je dirai quelque jour vos naissances latentes...

Et René Ghil en un zèle imprudent se fit le commentateur candide de cette liturgie d'art, de ce Néo-testament.

Or, une fois de plus, l'ironie s'en était mêlée.

Le sonnet de Rimbaud, homme paradoxal, d'ailleurs, s'il en fut (1), était purement apocryphe d'intention et de sens, et ce, de l'aveu de l'auteur lui-même : « A moi, » débute-t-il dans sa « Saison « en Enfer » — « à moi l'histoire d'une de mes *folies*.. J'inventai la couleur des voyelles.. Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inven-

(1) Rimbaud avait, à 18 ans, publié le *Bateau Ivre*. A 20, les *Illuminations*. V. Hugo avait dit « c'est Shakespeare enfant ».
Puis brusquement, le poète en lui disparut devant l'explorateur. A travers l'Ethiopie, un écho lui parvint du bruit de ses œuvres : il n'en prit cure, et, consciemment, abdiqua toute royauté littéraire.

ter un verbe poétique accessible un jour ou l'autre à tous les sens... J'écrivis des silences, des nuits, je notais l'Inexprimable, je fixais des Vertiges... »

« Le texte est net », — commente G. Kahn — « le sonnet des voyelles ne contient pas plus une esthétique qu'il n'est une gageure, une gaminerie pour étonner le bourgeois. Rimbaud traversa une phase où, tout altéré de nouveautés poétiques, il chercha dans les indications réunies sur les phénomènes d'audition colorée quelques rudiments d'une science des sonorités. — Il vivait près de Charles Cros, à ce moment hanté de sa photographie des couleurs, et qui put l'orienter vers des recherches de ce genre... Il reste de cette tentative les belles analogies que signalent quelques vers de son sonnet (1). »

Mais, avant tout manifeste, avant tout art poétique, un profond artiste avait, en Précurseur, usé de la technique nouvelle, merveilleusement. Et bien au-dessus du sonnet plaisant de Rimbaud, les *Correspondances* de Baudelaire demeurent primordiales et initiatrices des tentatives similaires :

CORRESPONDANCES

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe, à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
En une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme le hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

(1) G. Kahn, *Revue Bleue*, 10 août 1901.

Ayant l'expansion des choses infinies
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.
(*Les Fleurs du mal.*)

Ce fut vraiment l'initiale impulsion qui, depuis, hanta les disciples. De telles associations s'harmonisaient d'ailleurs nettement avec les tendances symbolistes, et retentissaient en des cerveaux entraînés aux subtilités de la méthode analogique, dont elles partagent la féconde et sereine beauté. Il nous semble, en effet, que des sensations associées se dégage autre chose qu'une plate juxtaposition : la sensation-écho n'est pas seulement évoquée par la primaire, mais, du même coup, fécondée... Il en naît une émotion jeune, vibrante de fraîcheur et d'inattendu renouveau.

Mais l'exagération ne se fit pas attendre. On voulut transporter à la scène, en les compliquant, les procédés restés jusque-là personnels. Le Théâtre d'Art (1) fit choix, comme thème à cette tentative, du « Cantique des Cantiques ». Pour « synthétiser l'ambiance du rêve », les données de l'ouïe, de la vue, de l'odorat étaient également intéressées. — Le programme portait : « Première devise, orchestration du verbe en I, luminé de l'O, orchestration de la musique en ré ; de la couleur : en orangé clair ; du parfum : en violette blanche. » — La partie olfactive de ladite orchestration était pratiquement confiée à des vaporisateurs placés au trou du souffleur.

Le résultat fut décevant. Sarcey, effaré, en poussa les hauts cris.

Autre essai collectif : « Nous avons déjà les arts de la couleur, déclare M. L. Favre (2) (peinture et

(1) Destouches : *op. cit.*, pp. 8-10.
(2) L. Favre : *Musique des couleurs.*

ses dérivés) et les arts du mouvement (poésie, danse, musique des sons), ne peut-on pas, en empruntant aux arts de la couleur et du mouvement ce qu'ils peuvent donner, produire un art qui joigne les effets esthétiques résultant de ces sources diverses? »

Hélas! non. Tout au moins au stade actuel de notre évolution sensorielle. Tout fait de corrélation est uniquement et purement subjectif, exclusivement personnel. Et le seul fait général en est l'impossibilité même de leur généralisation. Certains voient *jaune* le timbre (1) du cor, *bleu* celui de la flûte, *vert* celui du hautbois (Lavignac, *la Musique et les musiciens*). Pour nous, le cor est nettement *pourpre*, la flûte *opalescente* et Gevaert, en son cours d'orchestration, figure le hautbois comme une ligne *rouge*. Mêmes variations au sujet des couleurs des voyelles. Millet, en un bon mouvement, s'est efforcé, ces données fuyantes, de les réduire en chiffres et de déceler en ce désordre des suffrages, les majorités obtenues par les différentes voyelles... De telles élections restent douteuses; A est *noir*, à moins qu'il ne soit *blanc*, *rouge*, ou *vert*... C'est tout ce qu'il est permis d'affirmer.

Le désaccord est donc la règle : les frères Nüsbaumer, tous deux audito-coloristes, et convaincus, ne s'entendaient guère à ce sujet. « Le rouge, qui, « pour l'un, s'harmonisait parfaitement avec l'A, « donnait à l'autre l'impression d'un « contre-sens », « d'une « note fausse » (2). Là-dessus, disputes répétées. On juge de la bagarre générale qu'amènerait entre gens vifs de telles discordances... C'est

(1) Le vocable allemand signifiant « timbre » est précisément « Klangfarbe », c'est-à-dire *couleur du son*.

(2) Alfred Binet : *Le Problème de l'audition colorée. Revue des Deux-Mondes*, 1892, 1er octobre.

peut-être en prévision de mêlées possibles que le sage Bénédikt, déjà cité, déconseillait jusqu'à l'étude même de tels phénomènes.

Bien mieux. Ce n'est plus d'un sujet à l'autre que s'affirme parfois la désharmonie, mais en l'intimité même du même sujet. L'imprécision du phénomène est donc un caractère souvent aussi flagrant que sa subjectivité : demandons à un audito-coloriste une aquarelle-témoin de ses photismes colorés. Puis, mettant l'aquarelle de côté, exigeons du sujet qu'il nous désigne les mêmes couleurs dans un Répertoire chromatique quelconque, celui de Lacouture, par exemple, qui renferme 600 gammes typiques. Résultat : les désignations ne sont concordantes que pour les couleurs, non pour les nuances. « Nous avons noté le même désaccord entre deux peintures d'alphabet coloré faites par une même personne à un an d'intervalle (1). »

D'aucuns avouent eux-mêmes la fugacité de ces impressions. « Je ne saurais indiquer avec sa nuan-« ce la couleur qui correspond à tel son; l'A pro-« noncé d'une voix aigre dans Montmartre, dans « Montagne, n'a pas la même couleur que dans pâ-« tre..., » écrit à M. Binet un autre audito-coloriste.

Les Synesthésies sensorielles ne sauraient donc être d'aucun usage public. La *subjectivité*, essence de ces phénomènes, en restreint l'emploi au *sujet* lui-même, rigoureusement, sans évasion possible hors de sa personnalité. Ce ne peut être encore moyen d'art collectif, quelque réduite que l'on suppose l'élite choisie pour y communier, quelque entraînement spécifique qu'ait subi cette élite. La musique des Couleurs, des Parfums, et des Saveurs ne peut exister qu'en tant qu'égoïste et musique

(1) *Ibid.*

intime. Des « Concerts populaires » y seraient déplacés, souverainement.

Néanmoins, de profonds artistes ont su, de ce procédé, illuminer leurs œuvres. Aux sensations brutalement définies ils ont préféré de délicates suggestions berçant le Rêve personnel de chaque auditeur.

Ils ont réduit les rapports à deux sensations, s'en sont tenus au Livre, au lieu de scène; n'ont pas distribué de programmes. Naturellement l'Ouïe et la Vue, comme les plus éduqués de nos appareils sensoriels, ont été les premiers mis en exploitation. Et voici les résultats.

Quelques titres, d'abord. Le titre, schème et symbole de l'œuvre, en doit révéler ou évoquer l'essence secrète. Or, Stuart Merrill écrit ses *Gammes*, Jean Moréas ses *Cantilènes*, Adolphe Retté fait résonner des *Cloches dans la nuit*, et dans toute l'œuvre du doux Verlaine, mieux que toute musique chantent et bruissent les *Romances sans paroles*.

Cette surgie de rythmes et de timbres est caractéristique. Le siècle du Roi-Soleil avait vu une poussée d'*architectes* en arts divers, Boileau comme Le Nôtre... et les jardins de Versailles partagent avec l'*Art Poétique* un aspect défini :

> ... correct, ridicule et charmant (Verlaine).

Peintres furent les Romantiques, en leurs truculences à la Delacroix. Mais la Musique, ayant pris son essor en tant qu'expression profonde et poignante de toute humanité, subjugua le symbolisme :

> De la musique avant toute chose,

chante Verlaine. Plus loin, il crie éperdument:

De la musique, encore et toujours...

Et l'appel fut entendu. Au polychrôme héritage des Romantiques, les Poètes d'aujourd'hui ont mêlé la polyphonie de leurs rythmes plus souples. «.. Il suffit,» constate Saint-Pol-Roux, grand-maître lui-même de tels artifices — « il suffit d'ouvrir un livre leur pour que vous giclent au visage les mots, insectes piqués trop vivants qui s'émanciperaient de l'épingle. Et des couleurs variées, comme par une plume trempée çà et là dans l'arc-en-ciel, à telles enseignes que m'étonnent les salons de peinture sans, à la cimaise, telles pages de nos meilleurs écrivains! Et des parfums! Et des saveurs! Ecriture devient *orchestration*. Griserie prestigieuse! Ah! ce n'est pas encore la forme en soi, mais son épure, son lavis, sa maquette, son écho, son odorance, son ombre, le fantôme de cette forme, du moins (1)! » Et plus loin : « En écriture, de par l'abondance, je procède musiciennement, perchant les mots sur des portées d'orchestration : Voici les cordes et les bois, voilà les cuivres et la batterie. »

Mais chaque compositeur a ses timbres de prédilection : Massenet choie les tonalités chaudes du violoncelle et Reyer les accents empourprés du cor. Chez Saint-Pol-Roux, dont les visions ataviques restent ensoleillées et brutales, magnifiquement (2), et « qui, malgré les mélancolies de l'exil, « persiste à rendre du soleil », les cuivres dominent.

(1) *Les Reposoirs de la Procession.*

(2) « Voici la Ville de Marseille, aux environs de laquelle je naquis, » et dont, après plus de vingt ans d'absence partielle, j'épands » toujours la semence d'or vif en mes filons d'encre, car cet art, que » d'aucuns, pâles, me reprochent, n'est, en somme, qu'une apothéose » de joies naturelles et d'énergies humaines. » (*Les Reposoirs de la Procession.*)

Son œuvre toute est bien la Fanfare des couleurs. La prime aurore est déjà, pour lui, stridente, personnifiée par des anges « vidant leurs joues de neiges en des *trompettes* de soleil (1) » et la nuit noire, c'est.

... La Lune, ayant soudain bouché
D'une nuée opaque et couleur de péché
Le hautain pavillon de son cor lucifère...

Mais deux années d'horizons bretons ont nuancé de demi-teintes son orchestration primitive, et enrichi sa composition de timbres plus doux : « Image d'un sou, *Couleur de biniou*, village, minime village où les cloches ont l'air de dodiner au cou d'une immense chèvre de pierre... (2). »

Et c'est encore des cuivres qui sonnent aux *Gammes* de Stuart Merrill :

Que les Espérances écloses
Clament au cœur des *clairons roux*
Dans l'Azur des apothéoses :
Gloire aux amants fervents et doux!

... Et des Cuivres, enfin, qu'évoquent les strophes suivantes — métalliques — de notre ami Pierre Richard : l'épigraphe, d'abord,

Tuba mirum spargens sonum,

précédant une description d'Occident embrasé, est déjà une synesthésie. Le premier quatrain précise la corrélation :

Les *Cuivres* du couchant sonnent un long appel.
Et le métal en feu ruisselant sur le ciel
Couvre de ses *clameurs* les chansons éphémères
Du Rêve...

Puis l'Image se transforme et devient Apocalyptique :

(1) *La Dame à la Faulx.*
(2) *Les Reposoirs de la Procession :* Roscanvel.

Ainsi que le *buccin* de l'Archange implacable
Evoquera les morts au dernier Jugement,
L'Angoisse, dans les cœurs, s'éveille, impitoyable
Aux sinistres *fanfares* du soir coruscant...

Mais tout s'estompe et s'éteint en un murmure crépusculaire :

Puis le son devient *sombre* ainsi que la lumière,
Il vibre plus léger dans la nuit moins amère
Et l'oublieux sommeil, aux Pays Irréels
Nous berce en un repos qu'on voudrait éternel.

Ce même instant de la lumière déclinante, un autre de nos amis — André Demelle — l'a vu moins strident : non plus de cuivre, mais d'airain :

... La mer — fondant ce vert qu'on dirait vénitien,
Et, le soleil couché, s'assombrissant — devient
Une *cloche de bronze* infinie — et qui *tonne*.
(*Symphonie Glauque.*)

Les sensations auditives ne sont pas seulement évocatrices de visions colorées, mais aussi de Formes, Figures, Schèmes géométriques dont la couleur peut être totalement absente (1). De tels Photismes (2) sont aujourd'hui parfaitement démontrés, et dans leur étude on voudrait faire intervenir la notion quelque peu nébuleuse de « volume » du son (3) : Bleuhler et Lehman ont reconnu que les sons élevés évoquaient souvent chez leurs sujets une suite d'angles aigus. Les sons graves se voyaient plus obtus, émoussés, devenus arcs de cercle et courbes géométriques. Tout cela ne pourrait sembler que matériaux d'ingénieurs, non de poètes,

(1) « J'étais alors dans ma seizième année, dit Wagner... Pendant le jour, en un demi-sommeil, j'avais des visions, dans lesquelles la *Fondamentale*, la *Tierce*, la *Quinte* m'apparaissaient en personnes, et me dévoilaient leur importante signification. » *Souvenirs*, traduction C. Benoit p. 10.
(2) Destouches, *op. cit.*, p. 4.
(3) Engel : *Stumpf*, cité par Destouches, *ibid.*

éléments de sérieuse maçonnerie et non de littérature.

Or, voici ce qu'en a pu tirer le très subtil ouvrier d'art et orfèvre qu'est J.-K. Huysmans :

« Un chant lent, désolé, montait, le « De Profundis ». Des gerbes de voix filaient sous les voûtes, fusaient avec les sons presque verts des harmonicas, avec les timbres pointus des cristaux qu'on brise.

» Appuyées sur le grondement continu de l'orgue, étayées par des basses si creuses qu'elles semblaient comme descendues en elles-mêmes, comme souterraines, elles jaillissaient, scandant le verset.

» Et après une pause, l'orgue, assisté de deux contre-basses, mugissait, emportant dans son torrent toutes les voix, les barytons, les ténors et les basses, ne servant plus seulement alors de gaines aux lames aiguës des gosses, mais sonnant découvertes, donnant à pleines gorges, et l'élan des petits soprani les perçait quand même, les traversait, pareil à une flèche de cristal, d'un trait... Et soudain, à la fin du psaume, les voix enfantines se déchiraient en un cri douloureux de soie, en un sanglot *affilé*, tremblant sur le mot « eis » qui restait suspendu dans le vide...

» Ces voix claires et acérées mettaient, dans la ténèbre du chant, des blancheurs d'aube... (1). »

Puis il poursuit, magnifiant le plain-chant dont l'accord mélodique avec l'architecture médiévale est si rigoureux, et qui, pour lui, parfois « se courbe ainsi que les sombres arceaux romans », parfois « surgit ténébreux et pensif, tels que les *pleins-cintres*,... le « De Profundis » par exemple « s'incurve semblable à ces grands arcs qui forment l'os-

(1) *En Route*. Stock, 1899, pp. 5-15.

sature enfumée des voûtes ; il est lent et nocturne comme eux ; il ne se tend que dans l'obscurité, ne se meut que dans la pénombre marrie des cryptes. »

Et c'est encore des formes oppressantes d'arcs surbaissés qu'évoque le « Dies iræ », l'hymne désespéré du Moyen-Age, formé « des alluvions douloureuses des temps ».

« Une basse profonde, *voûtée*, comme issue des caveaux de l'Église, soulignait l'horreur des prophéties, aggravait la stupeur des menaces. »

De la sécheresse des droites et des courbes, des diagrammes et des abstractions de l'Espace, voilà donc issue une procession d'Images neuves, une série tenue, ordonnée, cohérente de *Figures littéraires* qui n'ont pas, comme seule raison d'être, leur beauté et leur nouveauté, mais répondent à des modes réels de Pensers associés.

Renversons maintenant les termes. De l'Audition colorée passons à l'évocation, par la couleur, de la sensation auditive. Le phénomène est plus rare, et plus rare aussi son emploi artistique. Léo Delibes en usa finement dans l'orchestration de *Lakmé*, où les deux flûtes, à l'unisson, soulignent, en l'arpège suraigu d'un accord de septième diminuée, l'évocation de la lueur acérée d'un poignard (1). Du même ordre d'idée, d'ailleurs, tout rythme imitatif : la *Chevauchée* des Walküres, la *Forge* de Siegfried, la descente persistante des basses au *Déclin des Dieux*, le long « glissando » des harpes accompagnant, dans *Parsifal*, la trajectoire sifflante de la lance décochée par Klingsor.

Et nous dirions, plus synthétiquement encore, que le leit-motif lui-même, ce puissant moyen

(1) *Lakmé*, acte III.

d'expression musicale soupçonné déjà de Glück, et sommé par Wagner d'exprimer l'Inexprimable, peut, en fin de compte, se définir : une synesthésie où l'un des termes sensoriels serait remplacé par un terme abstrait, un personnage, un fait, un principe... jouant le rôle, pour l'auteur, de sensation primaire. Quant à la secondaire, elle n'est autre que le contour musical lui-même qui figure ce personnage, ce principe, ce fait. Le leit-motif est une « Personnification ».

Mais les deux termes peuvent rester exclusivement littéraires «.. M'arriva-t-il pas, » dit subtilement Saint-Pol-Roux, « d'offrir le bras à une strophe d'Henri de Régnier, de courtiser une phrase de Griffin, d'adorer une prose de Mallarmé, de baiser une maxime de Mæterlinck, de grappiller une chanson de Kahn, de boire un sonnet de Verlaine, de sabler une litanie de Remy de Gourmont, de manger un croquis de Hüysmans (1). »

Les sensations de l'odorat, pour certains si évocatrices de souvenirs, sont, en l'espèce humaine, trop obtuses encore, et insuffisamment affinées pour être vraiment objet de précises relations (2). Assez vaguement, G. de Maupassant écrit : « Je ne savais vraiment si je respirais de la musique ou si *j'entendais des parfums*, ou si je dormais dans les étoiles. » Hoffmann spécifiait davantage : « Le parfum de l'œillet rouge foncé agit sur moi avec une puissance extraordinaire et magique. Je tombe involontairement dans un état de rêve, et j'entends alors comme dans un grand éloigne-

(1) « Le *mot*, dit Remy de Gourmont, a encore une forme déter-« minée par les consonnes; un *parfum*, mais difficilement perçu, « vu l'infirmité de nos sens imaginatifs. »

(2) *La Rose et les épines du chemin.* « *Idéoplastie* ».

ment les sons d'un cor s'enfler et s'affaiblir tour à tour. » Mais l'« Olfaction sonore » attend encore son virtuose. La « Gustation auditive », en revanche, eut son technicien et son exécutant en la personne de Des Esseintes (1). Quel facteur d'instrument de musique se chargera de réaliser le subtil « Orgue à bouche » que lui composa Hüysmans en même temps qu'un « traité d'Harmonie ou de Contre point gustatif, » où « la bénédictine figure, pour ainsi dire, le ton mineur de ce ton majeur des alcools que les Partitions commerciales désignent sous le signe de chartreuse verte » ? Et quel Guide Joanne, en un tirage spécial pour « Oculo-Gustatifs », notera les impressions sapides de nos grands Réseaux, comme très spirituellement Saint-Pol-Roux le fit pour le rapide Paris-Marseille... parachevant le dîner pantagruélique de son « Œil Goinfre » par « la tasse de café des tunnels — que suit le « cognac brusque du vif soleil tout à coup reparu (2) ».

Moins susceptibles encore d'emploi littéraire sont les manifestations inférieures de notre sensorium — tact, électro-esthésie, sensibilité musculaire — dont les organes réceptifs, les neurones périphériques, sont encore bien peu spécialisés. A noter, pourtant, la « symphonie de petites sensations douces » que l'intoxication aiguë de l'opium permet de se jouer sur toute la surface du tégument. Mais la sensibilité colorée dont le Dr Le Dantec s'est fait le champion scientifique (3) n'a jamais été, croyons-nous, matière à tentative d'art appliqué.

(1) J.-K. Huysmans : *A Rebours*. Charpentier, 1899, p. 64.
(2) *La Rose et les épines du chemin :* l'Œil goinfre, p. 209.
(3) Dr Le Dantec, professeur à l'école de Santé navale de Bordeaux. *Archives de Médecine navale*, 1893, p. 95.

Jusqu'ici nous avons supposé que le second terme de nos correspondances est forcément une Image. Mais ce terme peut s'abstraire, quitter le domaine des sens, et, par une sorte d'intime lévitation, devenir Sentiment. Et la science, subtile et précieuse, de ces Analogies d'un rang supérieur est la *Symbolique*. Le symbole, c'est la substitution, au terme Primaire, de l'élément évoqué par ce terme. Le leit-motif est un symbole spécialisé.

Le terme Primaire peut être sous-entendu. C'est la forme courante et concise, obscure aussi parfois à force de subjectivité. Mais souvent les deux éléments sont exprimés : Ainsi, tout au long des « *Oraisons Mauvaises* » — sorte de Chemin de Croix délicieux et pervers dont chaque station procède d'une Gemme — se déroulent, clôturant les stances, de subtiles analogies de sentiments. Les images lapidaires — issues elles-mêmes de visions charnelles — engendrent chacune un symbole mystique scrupuleusement adéquat à leurs légendes, leurs reflets, leurs « personnalités cristallines » :

Que tes mains soient bénies, car elles sont impures !
Elles ont des péchés secrets à toutes les jointures ;
Lys d'épouvante, leurs *Ongles blancs* font penser sous la [lampe
A des hosties volées dans l'ombre blanche, sous la Lampe,
Et l'*opale* prisonnière qui se meurt à ton doigt,
C'est le dernier *soupir* de Jésus sur la croix.

Ainsi l'Opale, la triste et dolente Opale, est évocatrice d'agonie... Pour le Saphir, ce

... douloureux saphir d'amertume et d'effroi,
C'est le dernier regard de Jésus sur la croix.

L'Hyacinthe, plus tendre

... avec un air triste de roi,
C'est le dernier amour de Jésus sur la croix.

La Topaze, frissonnante,

C'est le dernier désir de Jésus sur la Croix.

... Et ce rubis cruel tout sanglant et tout froid,
C'est la dernière blessure de Jésus sur la croix.

Enfin, l'Améthyste, lugubre et endeuillée :

C'est le dernier frisson de Jésus sur la croix.

Puis, la symbolique Procession s'étant liturgiquement déroulée à travers la triple correspondance des Visions charnelles — des Pierres Précieuses — et des ultimes sursauts du Christ, atteint enfin le Monde des Idées :

Que ton âme soit bénie, car elle est corrompue !
Fière émeraude tombée sur le pavé des rues,
Son orgueil s'est mêlé aux odeurs de la boue,
Et je viens d'écraser dans la glorieuse boue,
Sur le pavé des rues, qui est un chemin de croix,
La dernière *pensée* de Jésus sur la croix (1).

Tous ces exemples supposent forcément deux termes : le poète, créateur de l'Association, et son lecteur en lequel cette dernière peut trouver, ou non, sa répercussion. C'est encore trop d'extériorisation pour d'aussi personnels états d'esprit. Voici maintenant des cas rigoureux où leur emploi reste subjectif, scrupuleusement.

Ils peuvent être, tout d'abord, objet de contrôle d'un sens à l'autre : un baryton audito-coloriste cité par M. Grüber avait recours à ses chromatismes pour distinguer les nuances les plus fines de sa voix (2). Ils peuvent être moyens mnémotechniques : tel musicien colorant les tonalités peut suppléer par des souvenirs visuels à l'insuffisance de sa mémoire technique.

Mais surtoût, il est permis, en ces Analogies,

(1) Remy de Gourmont : *Oraisons Mauvaises.*
(2) Intern. congress of. Psychol., 1892, cité par Destouches, *op. cit.*

de voir de féconds et puissants moyens d'*Excitation cérébrale*. Chaque artiste a son aiguillon préféré dont il hâte, aux heures de veulerie cérébrale, la marche assoupie des idées, dont il suscite, aux moments d'obscurité intellectuelle, la flamme inspiratrice : la nicotine, l'alcool, l'excitant de lumières éblouissantes, la caféine, l'opium, le haschisch ont leurs adeptes intéressés, implorant de leur usage systématique un ressaut de mentalité.

Au même rang que ces poisons de l'Esprit, mais incomparables d'innocuité, se placent les synesthésies esthétiques — véritables *Alcaloïdes* de la chimie des idées, huiles essentielles et efficaces, tonifiantes, à la fois épices et aliments dynamiques.

Déjà, aux premières années du siècle, Salomon Landolt, magistrat, peintre et musicien, faisait cet aveu que, du fait de ses relations chromatiques « d'agréables dispositions du coloris lui étaient grandement facilitées (1) ». Fournoy connaît un peintre doué d'audition colorée qui, à bout d'idées, prend son violon « et trouve dans les sons de cet « instrument les teintes et les nuances que réclame son tableau ».

En les pages précédemment citées de *En Route*, les Photismes géométriques servaient à J.-K. Hüysmans de *charpente* pour dresser un édifice cohérent d'images architectoniques. La coloration des tonalités musicales peut être d'un usage analogue en composition. Les auteurs qui en bénéficient ont double source d'inspiration. Puis, une fois née l'idée harmonique, c'est, il nous semble, un précieux appui pour lui donner la tenue, le sens, la cohérence exigées des œuvres modernes (2).

(1) Destouches, *op. cit.*, p. 56.
(2) Nous devons à ce sujet remercîment à nos délicats poètes et

§

Les Synesthésies ne sont pas Symptômes de Dégénérescence, mais de Progrès. — Les procédés synesthésiques étant ainsi posés en initiateurs de toute une Ecole, le Symbolisme ; de tout un mouvement, le Wagnérisme et la musique « Expressive », il était indiqué, pour M. Max Nordau, de leur étendre son réquisitoire, ses accusations contre la santé des œuvres modernes. C'était pour lui morceau de roi. Car, en faire palper la morbidesse, les convaincre de fares, les cataloguer sans appel en son répertoire général des Dégénérescences, c'était, du même coup, signer le billet d'hôpital, voire même d'asile, de tous leurs protagonistes.

Il n'y manqua point. Sa théorie « atavique » de l'audition colorée est parmi les moins flatteuses. Ayant rappelé et remis à sa place le sonnet fantaisiste de Rimbaud, et sévèrement apprécié le zèle intempestif de René Ghil et Francis Poictevin, il remonte d'un bond aux états d'âmes préhistoriques, aux modes de sentir antédiluviens, et jette un coup d'œil sur la psychologie des Mollusques : — la Pholade, par exemple, possède pour tout appareil sensoriel un siphon, mais un siphon remarquablement doué, « sensible à toutes les impressions extérieures, lumière, bruit, contact, odeurs » (1). L'animal en question « voit donc, entend, sent, flaire avec cette seule partie du corps ; son siphon

amis George Varenne et Pierre Richard pour l'application musicale, qu'ils nous rendirent aisée, de ces théories, en y conformant les rythmes et les sonorités de leurs « Chansons colorées ».

(1) Au fond, ce ne sont pas là propriétés spéciales audit mollusque. Le premier amibe venu peut en témoigner. La Pholade est surtout connue des zoologistes par de plus curieuses propriétés : celle, entre autres, d'émettre de la lumière par l'action réciproque de deux ferments.

luisert à la fois d'œil, d'oreille, de nez, de doigts (1).» Ce fut pour lui, le premier stade du sensorium humain. Au cours de l'évolution, chaque sens s'étant, de ce magma, différencié, ainsi fut constitué chacun de nos appareils sensoriels. Or, affirme un peu lourdement M. Nordau, les Symbolistes « prétendent percevoir des rapports mystérieux entre les couleurs et les sensations des autres sens, avec cette différence qu'ils entendent les couleurs, alors que *lui* (Baudelaire) les sentait, ou, si l'on aime mieux, qu'ils ont un œil dans l'oreille [!] tandis que *lui* voyait avec le nez (*sic*) ».

Ce que *lui*, Baudelaire, exprime délicieusement :

O métamorphose mystique
De tous mes sens fondus en un !...
(*Les Fleurs du mal.*)

Et de ce parallèle peu respectueux entre symbolistes et mollusques découle, pour M. Max Nordau, une parenté physiologique manifeste. L'impressionnisme poétique « ramène, conclut-il, le penser humain à ses débuts zoologiques, et l'activité artistique de sa haute différenciation actuelle, à l'état embryonnaire dans lequel tous les arts, qui plus tard devaient diverger, étaient encore confondus, pêle-mêle, non développés... (2) ». Et ailleurs encore :

« Ramener le mot lourd d'idées au son émotionnel, c'est vouloir renoncer à tous les résultats de l'évolution organique, et rabaisser l'homme, heureux de posséder le langage, au rang du grillon qui grésillonne, ou de la grenouille qui coasse... » — « C'est rétrograder aux débuts du développement organique. C'est retomber, de la hauteur de

(1) Max Nordau : *Dégénérescence*, tome I. Les *Symbolistes*, pp. 245 à 255.
(2) M. Nordau, *op. cit.*, tome II, p. 430.

la perfection humaine au bas niveau de la Pholade, et proclamer comme un progrès le retour de la conscience humaine à celle d'une huître (1). »

Or, ce retour atavique est précisément pour M. Max Nordau une « particularité de la dégénérescence ». Le voilà fixé sur les symbolistes et le « cas Wagner », comme disait Nietzsche; une fois de plus, il peut clamer prophétiquement : dégénérescence des dégénérescences, et tout est dégénérescence!...

Nous devons nous demander ce que répond l'impartial examen des faits acquis — d'une part — des notions de biologie évolutive — de l'autre.

Il ne semble pas, tout d'abord, que les observateurs aient été frappés par l'allure morbide des faits de synesthésie. Le Dr Breton constate l'audition colorée chez une « femme de 24 ans, bien portante, « intelligente, ne présentant aucune tare (2) ». « Dans les diverses observations que nous signalerons, — affirme Destouches (3) — l'état névropathique des sujets a été soigneusement noté. Tous, ou presque tous, ne présentaient aucune anomalie, soit dans l'appareil visuel, soit du côté de l'idéation. » La sensibilité colorée, recherchée jusqu'ici chez des Hystériques, « peut-elle exister normalement en dehors de tout état pathologique? Nous en sommes convaincus — répond le Dr Le Dantec (4) — sans pouvoir cependant apporter une preuve probante à notre assertion. »

Certes, il est possible de les observer, ces phénomènes, coïncidant avec d'avérées déchéances : « Un malade de Legrain s'attachait à connaître le

(1) *Ibid.*, tome I, pp. 245 à 255.
(2) *Journal des Praticiens*, 1er mai 1897.
(3) Destouches, *op. cit.*, p. 16.
(4) *Arch. Med. Nav*, 1893, p. 95.

bien du mal par la distinction des couleurs, en remontant du blanc au noir... (1) ». « Et il est certain que cette faculté gagne notablement en vivacité dans les moments de fatigue, d'énervement, d'émotivité... » — « Il va sans dire, écrit Flournoy, que conclure de là à la nature pathologique de l'audition colorée aurait la même valeur que traiter la mémoire ou l'association des Idées de phénomènes maladifs, parce qu'elles sont souvent surexcitées ou accélérées dans le délire de la fièvre ou de l'aliénation mentale (2). »

Le haschisch peut également les provoquer, extemporanément. Mais l'idéation du haschisché n'est pas détraquée, seulement « emballée ».

Enfin, il ne semble pas que les synesthésies réclament, pour se produire, un cerveau particulièrement affiné, ni un mécanisme délicat jusqu'à la morbidesse. Elles n'excluent pas un équilibre honorable, une bourgeoisie des facultés de l'esprit. Lemaître, dont l'enquête porte sur 4 classes du collège de Genève, les trouve « plus fréquentes qu'on ne pourrait le supposer » chez des garçons de 13 à 14 ans. Il ne paraît pas avoir noté, parmi eux, beaucoup d'enfants prodiges. La corrélation sensorielle peut être l'apanage des simples, des médiocres, en dépouillant ce vocable du sens péjoratif habituel.

Il est, au fond, très illusoire et factice de vouloir englober, sous une même rubrique indulgente ou impitoyable, une telle hétérogénéité de phénomènes. Toute synesthésie, normale et saine tant qu'elle reste dans la sphère intellectuelle (catégorie A), pourra, chez le même sujet, devenir symptoma-

(1) Legrain, cité par Max Nordau, in *Dégénérescence*, t. I.
(2) Destouches, *op. cit.*, p. 16.

tique de troubles mentaux si elle se transforme en hallucination, obsession (catégorie B). C'est une question de degré, de juste mesure. Puis, d'une synesthésie à une autre, la valeur séméiologique, l'équivalent morbide varie considérablement. Si l'*audition colorée* est, nous l'affirmons, compatible avec la plus saine mentalité, la réciproque, au moins à l'état extériorisé, est plus inquiétante : les illusions et hallucinations visuelles sont relativement bénignes. Mais les hallucinations auditives annoncent des troubles sérieux. Nous devons d'ailleurs reconnaître qu'elles sont, parmi les synesthésies, d'une rassurante rareté.

C'est l'argument *clinique* et statistique que l'on doit, en premier lieu, opposer à M. Max Nordau. Mais il a porté la question sur le terrain de la haute biologie. Nous pouvons l'y suivre.

« Le développement naturel va toujours, de l'Unité à la diversité, énonce-t-il, et non au rebours. Le progrès consiste dans la *différenciation* et non dans le retour des êtres différenciés et d'une riche originalité à une archaïque gélatine sans physionomie... (1) »

(1) M. Nordau: *Dégénérescence*, t. I. p. 313. Ainsi parlait Jéhovah « démiurge et souverain Seigneur » quand, après la chute, il donnait à Zachariel « prince des Dominations » (symbolisant ici sans doute le mécanisme fatal de l'*Hérédité*) mission de régir les formes créées : « que nulle ne sorte de sa matrice sans être con- « forme à ses générateurs. Tu maintiendras les espèces, et que « l'une n'empiète pas sur l'autre. Veille sur les règnes, détruis « la *gelée primordiale* mère commune de ce qui se meut et vit, « de ce qui vit et ne se meut pas. Que la plante ne mange pas, « que l'animal ne fleurisse pas, qu'il ne croisse pas au fond des « mers d'inquiétantes gemmes, des animalités douteuses. Que tous « les yeux soient doués de la vue, que chaque organe ait « un rôle unique... Que les antennes qui écoutent ne soient pas « celles qui sentent, et si d'infimes bêtes élèvent des forêts sous les « vagues océanes, que leur œuvre s'anéantissent, car je suis le créa- « teur et rien n'aura ni l'essence ni la forme, qui ne sorte de mes « mains... » Remy de Gourmont : *Lilith*. Ce fut le stade diffé-

M. Max Nordau confond, semble-t-il, le *chaos sensoriel* qui précéda le développement des appareils perceptifs avec la *tendance synthétique* qui en est l'aboutissant actuel. Certes, avant de la tenter, cette synthèse, il était nécessaire de prendre conscience de ses éléments. Puis, les ayant spécialisés, il était permis de les fusionner à nouveau, non plus, cette fois, en un pêle-mêle chaotique — cette « gélatine sans physionomie dont il nous parle », mais en une ordonnance *consciente*, sans pour cela être taxé de régressif, ni supposé réduit aux états d'âme d'un mollusque, même possesseur du fameux siphon. Les corrélations sensorielles ont, en la complexité de leur nature, quelque morbidité. — Mais, en leur essence, elles nous semblent, nous le répétons, normales, et adéquates à l'éternelle Procession des Idées, à cette grande loi qui fait succéder l'Analyse au chaos, la Synthèse à l'analyse.

Cette formule est celle de toute science : la Physique et la Chimie ne furent d'abord que Métaphysique et Alchimie, amas ténébreux de systèmes généraux... puis l'Analyse en vint illuminer la marche : la grande triade des Scheele, Lavoisier, Priestley commença la dissociation des éléments. Et ceux-ci, de nos jours, se rapprochent et refusionnent aux tendances unitaires de la chimie moderne, cependant que les forces révèlent leurs équivalences et leurs infinies transmutations (Jouve, Maxwell). Tout cela est progrès, certes, et n'a rien de commun avec les dissertations simplistes des premiers physiciens et des vieux hermétistes.

C'est enfin l'allure même du mouvement philo-

rentiel, nécessaire, mais seulement aux débuts de l'évolution sensorielle.

sophique actuel : Passer du « même à l'autre », (Hégel) relier par une dialectique rationnelle les diversités du monde sensible, s'approcher ainsi du terme dernier de la connaissance qui doit être une *Hétérogénéité cohérente* (Spencer).

D'ailleurs, suivie jusqu'au bout, l'argumentation de M. Max Nordau ne tendrait rien moins qu'à convaincre des pires dégénérescences l'Antiquité classique elle-même. Le fait serait pénible au conservateur respectueux des traditions Hellènes. Car elles nous léguèrent, ces traditions, sous forme de technique naturelle et fatale des Belles-Lettres, cette imposante cohorte des « Figures de Style » pieusement divisées, étiquetées, par les rhéteurs et les didactiques.

L'emploi analogue des Synesthésies comme moyen d'animer, d'illuminer çà et là cette mécanique souvent poncive et froide dite « le style » nous paraît pouvoir s'en réclamer. C'est un Trope nouveau, insoupçonné des premiers grammairiens, rendu possible par le progressif affinage des données sensorielles. Nous les placerions volontiers sous l'épithète, grammaticale cette fois, de *synesthésie*, à l'issue des Figures de mots, aux environs de la métonymie.

Le parallèle grammatical est aisé à poursuivre. Le Trope « synesthésie-figure » peut se définir : « manière de parler plus vive, destinée soit à rendre sensible l'idée au moyen d'une image, d'une comparaison, soit à frapper d'avantage l'attention par sa justesse ou son originalité. » Ce qui, en matière de rhétorique, est une définition parfaitement orthodoxe.

Or, ayant conclu à la beauté et à la réalité Figurale de la synesthésie, il serait piquant de s'appro-

prier les procédés aggressifs de M. Max Nordau à l'endroit des corrélations sensorielles, chères aux symbolistes et décadents; de les étendre, ces procédés, en toute rigueur, aux figures de style honorées des Gréco-Latins; de montrer comment, à chacun de leurs termes correspond, en pathologie mentale, une donnée morbide, une tare, un symptôme de déchéance; de dresser, à côté des listes pompeuses héritées des archaïques grammairiens, un état symétrique de leurs *Equivalents Morbides*.

La démonstration par l'absurde a parfois son utilité. Nous dirions alors:

A la *Prosopopée*, à l'*Apostrophe*, par lesquelles on prête vie aux absents, aux morts, aux êtres inanimés, répond, en le monde des « Idées-malades », les *Hallucinations visuelles* et *auditives*, les « personnifications de toutes sortes ».

L'*Onomatopée* n'est pas d'une signification atavique moins redoutable. La régression est flagrante: « L'onomatopée commença la parole et l'hiéroglyphe l'écriture, » dit Fée (Larousse). Les voix d'une foule d'animaux étaient exprimées en latin (1) par des Onomatopées distinctives qui nous manquent absolument. Ce n'est plus au phonétisme d'une huître que nous revenons, dirait cette fois M. Nordau, puisque le siphon récepteur déjà nommé est incapable d'émettre des sons, mais à la psychologie du « grillon qui grésillonne ou de la grenouille qui coasse ». Ce n'est pas beaucoup plus rassurant. Virgile n'a pas compris de quelle rétrocession atavique il faisait preuve en écrivant:

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

D'ailleurs l'Enéide renfermerait, à ce tarif, bien d'autres stigmates:

(1) Et plus encore en annamite ou en chinois (Dr Louis Laurent).

Des *Obsessions*, des *Idées-fixes*, ont souvent pour prétexte la figure de mots dite « Répétition » :

Me, me, adsum qui feci...

Le germe pathogène venait d'ailleurs de Cicéron :

Qui est l'auteur de cette loi ? — Rullus. — Qui a privé des suffrages la plus grande partie du peuple Romain ? — Rullus. — Qui a présidé les comices ? Rullus.

Les *Amnésies* sont flagrantes, sous couvert de *Réticences* :

Quos ego...

rugit Neptune. — Et ne trouvant sans doute pas le terme, il change prudemment le cours de la conversation.

Démosthène, haranguant des cadavres — les Grecs morts à Marathon — Socrate, par la bouche de Platon évoquant les Lois, — Cicéron interpellant la République (1re *Catilinaire*). — Lucain peignant la Patrie, femme éplorée aux cheveux ruisselants (*la Pharsale*), ont donc fait œuvre de tarés, d'hystériques, de déments. Il est des folies gémellaires : et nous avons la « Prosopopée à deux », le *Dialogisme*.

La *Métaphore*, en laquelle le mot est détourné de son sens primitif simule à merveille certaines *Paraphasies*. « Quel est cet objet ? » demandons-nous, en désignant un verre, par exemple, à un malade du service du Dr Pitres. — « C'est une serrure, » nous répondait avec confiance le pauvre homme, qui, aux temps héroïques de l'art oratoire, n'aurait été taxé que d'excessif en ses métaphores. Mais en la salle de clinique, c'était un paraphasique : Vérité en deçà de la grille de l'Hôpital...

Pourtant, la métaphore, est « un des plus puissants instruments du langage humain », dit Max

Müller. — « La Métaphore a été le trait caractéristique de toute une période dans l'histoire primitive du langage, période *mythique* », à tendan ce homonymique, où les racines étaient peu nombreuses et possédaient en revanche de nombreuses significations. Ces quelques racines à sens multiples correspondent, ce nous semble, au siphon de la Pholade, siphon unique et pourtant « nombreux ». Et M. Max Nordau lui-même n'hésiterait pas à rapprocher cette période mythique du stade de l'évolution sensorielle dit par lui « gélatineux ». Mais alors, user de métaphores en notre ère aux vocables multiples et différenciés, c'est régresser et *dégénérer ?* Pourtant, il est impossible de s'en épurer : « Sous le microscope de l'Etymologie, presque chaque mot laisse apercevoir des traces de sa première conception métaphorique (1). »

Alors, ne plus parler ?... ne plus penser ?... Que conseillerait M. Max Nordau aux timorés du recul ?

§

Imperturbable pourtant, et forte de sa sincérité, la Synesthésie-Figure poursuit sa marche et marque un stade en littérature, comme la Synesthésie-Sensation précise une époque de notre évolution sensorielle. Encore éparses et d'allure aberrante en les cerveaux, pourtant nombreux déjà, qui peuvent en témoigner, elles semblent en progrès, se coordonnent, se situent comme Fonctions nouvelles de la mentalité.

Sans en augurer encore d'insoupçonnées jouissances, nous les croyons fécondes en plaisirs esthétiques. « Voyez-vous », nous écrit à ce sujet M. Saint-

(1) Max Muller.

Pol-Roux, le maximum d'art en littérature, ne peut être acquis que par un contingent relevant de tous les sens fédérés et finalement contrôlés par ce que je dénommai jadis le « Vatican des sensations », c'est-à-dire, l'esprit. — Oui, la grappe des sens écrasée au pressoir de l'esprit, et voici réalisé le vin de l'expression forte... L'art est devenu complet, *synthétique*, *symphonique*. »

Ayant uni nos sensations nous pouvons en élargir le champ. Car dans l'échelle infinie des mouvements vibratoires, quelques modalités seulement sont matière, encore, à joie des sens. Nous pouvons les étendre, ne plus nous contenter des sept couleurs du spectre (1), des sept degrés du diatonisme... Nous avons forcé les rayons ultra-violets à se décéler, assoupli d'accidents les gammes archaïques. Allons au delà. Nous baignons en une mer d'ondulations inconnues dont chaque rythme, chaque période est peut-être élément artistique, « source latente de jouissances. Surprenons-les, violons la nature, s'il le faut, c'est notre droit (2) ».

Ainsi, à l'entour du Sphinx impassible voletait, avide et curieuse, la Chimère :

> Je cherche des parfums nouveaux, des fleurs plus larges et des plaisirs inéprouvés (3).

Mais le Sphinx, longtemps, restait impénétrable, immobile et muet.

VICTOR SÉGALEN.

(1) Moreau (de Tours) commentant Millet.
(2) *Ibid.*
(3) Flaubert: *La Tentation de Saint-Antoine.*

FLEURS ET FRUITS [1]

LE JARDIN

Viens, ami! Si tu veux jouir de la beauté d'un jardin, viens me regarder.

Ton cœur oubliera ses peines au frais contact de la brise qui vagabonde, fidèle à mes allées; à la vue des fleurs qui m'habillent de beaux vêtements, et qui sourient dans leurs manches de pétales.

Le ciel généreux arrose abondamment mes arbres aux branches penchées sous le fardeau de leurs fruits. Et tu verras, quand les rameaux se balanceront sous les doigts du Zéphyr, les Pléiades ravies leur jeter à pleines mains l'or liquide et les perles des nuages.

Et si, fatigué de jouer avec les rameaux, le zéphir les abandonne pour caresser l'onde des ruisseaux qui courent à sa rencontre, tu le verras les quitter bientôt pour aller baiser mes fleurs sur la bouche.

★

LES RAISINS

O grappes de raisins, gonflés de vins, délicieux comme des sorbets et vêtus de noir comme des corbeaux,

Votre éclat, à travers les sombres feuilles, vous montre semblables à de jeunes doigts féminins fraîchement teints de henné;

(1) Ces Poèmes sont extraits de l'un des contes du tome onzième, sous presse, des *Mille Nuits et une Nuit*.

Et de toutes façons vous nous grisez : que vous pendiez avec grâce sur les ceps, et notre âme est ravie par votre beauté; que vous reposiez au fond du pressoir, et vous voilà transformés en un miel enivrant.

★

LES GRENADES

Délicieuses à l'écorce polie, grenades entr'ouvertes, mines de rubis encloses dans des cloisons d'argent, vous êtes les gouttes figées d'un sang virginal!

O grenades à la peau fine, seins des adolescentes debout, la poitrine en avant, en présence des mâles,

Coupoles! quand je vous regarde, j'apprends l'architecture, et si je vous mange, je guéris de toutes les maladies.

★

LES POMMES

Belles au visage exquis, ô pommes douces et musquées, vous souriez en montrant dans vos couleurs, rouges et jaunes tour à tour, le teint d'un amant heureux et celui d'un amant malheureux. Et vous unissez, dans votre double visage, la couleur de la pudeur à celle d'un amour sans espoir.

★

LES ABRICOTS

Abricots aux amandes savoureuses, qui pourrait mettre en doute votre excellence?

Jeunes encore vous étiez des fleurs semblables à des étoiles; et fruits mûrs dans le feuillage, arrondis et tout en or, on vous prendrait pour de petits soleils.

★

LES FIGUES

O blanches, ô noires, ô figues, ô bienvenues sur mes plateaux! Je vous aime autant que j'aime les blanches vierges de Grèce, autant que j'aime les filles chaudes d'Ethiopie.

O mes amies de prédilection, vous êtes si sûres des désirs tumultueux de mon cœur à votre vue, que vous vous négligez dans votre mise, ô nonchalantes.

Si je vous aime tellement, c'est que peu de connaisseurs savent apprécier votre maturité, ô pleines d'expérience.

Tendres amies, déjà ridées par les désillusions sur les branches élevées qui vous balancent à tous les vents, vous êtes douces et odorantes comme la fleur fanée de la camomille.

Et vous seules, entre toutes vos sœurs, ô pleines de jus, savez laisser briller, au moment du désir, la goutte de suc fait de miel et de soleil.

★

LES POIRES

O jeunes filles, encore vierges et quelque peu acides au goût, ô Sinaïtiques, ô Ioniennes, ô Alepines,

Vous qui attendez, en vous balançant sur vos splendides hanches suspendues à une taille si fine, les amants qui, n'en doutez pas, vous mangeront,

O poires! Que vous soyez jaunes ou vertes, que vous soyez grosses ou allongées, que vous soyez sur les branches deux à deux ou solitaires,

Vous êtes toujours désirables et exquises à notre goût, ô fondantes, ô bonnes! vous qui nous réser-

vez des surprises nouvelles chaque fois que nous touchons à votre chair !

★

LES PÊCHES

Nous défendons nos joues par du duvet, pour que l'air vif ou chaud ne nous heurte pas !

Nous sommes de velours sur toutes nos faces, et rondes et rouges d'avoir longtemps roulé dans le sang des vierges.

C'est pourquoi nos nuances sont exquises, et si délicate notre peau. Goûte donc à notre chair, et mords-y de toutes tes dents.

Mais ne touche pas au noyau de notre cœur : il t'empoisonnerait.

★

LES AMANDES

Elles me dirent : « Vierges timides, nous nous enveloppons de nos triples manteaux verts, comme les perles dans leurs coquilles.

Et quoique bien douces au dedans et si exquises pour qui sait vaincre notre résistance, nous aimons passer notre jeune temps amères et dures à la surface.

Mais l'âge avance, et la rigueur n'est plus de mise. Alors nous éclatons, et notre cœur, intact et blanc, s'offre dans sa fraîcheur au passant du chemin ! »

— Et je m'écriai : « O candides amandes, ô petites qui tenez toutes ensemble dans le creux de ma main, ô gentilles,

Votre vert duvet est la joue imberbe de mon ami, ses grands yeux allongés sont dans les deux moitiés allongées de votre corps, et ses ongles empruntent leur belle forme à votre pulpe.

Même l'infidélité devient chez vous une qualité ; car votre cœur, si souvent double et partagé, reste blanc malgré tout, à l'égal de la perle enchâssée dans une coque de jade. »

★

LES JUJUBES

Regarde les jujubes en grappes, suspendus sur les branches avec des chaînes de fleurs, telles les clochettes d'or qui baisent les chevilles des femmes !

Ce sont les fruits de l'arbre Sidraz qui s'élève à la droite du trône d'Allah. Les houris reposent sous son ombrage.

Son bois a servi à construire les tables de Moïse ; et c'est de son pied que jaillissent les quatre merveilleuses sources du Paradis.

★

LES ORANGES

Sur la colline, quand souffle le zéphyr, les orangers se dodelinent de tous leurs rameaux, et rient avec grâce de tout le bruissement de leurs fleurs et de leurs feuilles.

Telles des femmes qui ont orné leurs jeunes corps de belles robes de brocard d'or rouge, un jour de fête, ô oranges,

Vous êtes fleurs par l'odeur et fruits par la saveur. Et globes de feu vous renfermez la fraîcheur de la neige. Neige merveilleuse qui ne fond pas au milieu du feu ! Feu merveilleux sans flamme et sans chaleur.

Et si je contemple votre peau si luisante, puis-je ne point penser à mon amie, la jouvencelle aux belles joues, dont le derrière d'or est granulé?

★

LES CITRONS

Les branches des citronniers s'abaissent vers la terre, alourdies par leurs richesses;

Et les cassolettes d'or des citrons, au sein des feuilles, ont des parfums qui enlèvent le cœur, et des exhalaisons qui rendent l'âme aux agonisants.

★

LES LIMONS

Regarde ces limons qui commencent à mûrir. C'est la neige qui se teint des couleurs du safran; c'est l'argent qui se transmue en or; c'est la lune qui se change en soleil.

O limons, boules de chrysolithe d'or, seins des vierges, camphre pur, ô limons, ô limons!...

★

LES BANANES

Bananes aux formes hardies, chair beurrée comme une pâtisserie,

Bananes à peau lisse et douce, qui dilatez les yeux des jeunes filles,

Bananes! Quand vous coulez dans nos gosiers, vous ne heurtez point nos organes ravis de vous sentir.

Que vous pendiez, lourdes comme des lingots d'or, sur la tige poreuse de votre mère,

Ou que vous mûrissiez lentement à nos plafonds, ô fioles pleines d'odeur,

Vous savez toujours plaire à nos sens. Et vous seules, entre tous les fruits, êtes douées d'un cœur compatissant, ô consolatrices des veuves et des divorcées!

★

LES DATTES

Nous sommes les filles saines des palmiers, les Bédouines à la chair brune. Nous grandissons en écoutant la brise jouer de ses flûtes dans nos chevelures.

Notre père le soleil nous a, dès l'enfance, nourries de lumière; et longtemps nous avons sucé les pudiques mamelles de notre mère.

Nous sommes les préférées du peuple libre des tentes spacieuses, qui ne connaît pas les vestibules des citadins,

Le peuple des rapides cavales, des chamelles efflanquées, des ravissantes vierges, de la généreuse hospitalité et des solides cimeterres.

Et quiconque a goûté le repos à l'ombre de nos palmes souhaite nous entendre murmurer sur sa tombe.

★

LA ROSE

Vierge odorante, mais si timide dans ta jeunesse quand tu cachais la rougeur de ton beau visage dans la soie verte de tes manches,

O rose souveraine! Tu es, entre toutes les fleurs, la sultane au milieu de ses esclaves et le bel émir dans le cercle de ses guerriers!

Tu renfermes dans ta corolle pleine de baume la quintessence de tous les flacons!

O rose amoureuse! Tes pétales entr'ouverts sous le souffle du zéphir sont les lèvres d'une jeune beauté qui s'apprête à donner un baiser à son ami.

Tu es plus douce, ô rose, dans ta fraîcheur que la joue duvetée du jeune garçon, et plus désirable que la bouche vive d'une intacte jouvencelle.

Le sang délicat qui colore ta chair heureuse te rend comparable à l'aurore veinée d'or, à la coupe remplie d'un vin couleur de pourpre, à une floraison de rubis sur un rameau d'émeraude.

O rose voluptueuse, mais si cruelle envers les amants grossiers qui te heurtent sans délicatesse, tu les punis, ceux-là, avec les flèches de ton carquois d'or!

O merveilleuse, ô réjouissante, ô délectable! Tu sais également retenir les raffinés qui t'apprécient! Pour eux, tu vêts tes grâces de robes de couleurs différentes, et tu restes la bien-aimée dont on ne se lasse jamais.

Dr J.-C. MARDRUS

(*Traducteur*)

RITUEL ET CODE ÉSOTÉRIQUES DE LA SOCIÉTÉ SECRÈTE DES BOXERS

I

C'est dans une râfle opérée par la police secrète dans des bouges chinois qu'ont été découverts, par hasard, les documents que nous analyserons et qui nous permettront de décrire les cérémonies de l'initiation dans la Société des Boxers et de montrer le code intérieur qui les régit.

Depuis plus de six siècles que l'invasion mandchoue a, pour la première fois, pénétré en Chine, depuis que, trois siècles après, une nouvelle race eut renversé la dynastie des Mings au profit des Tsings, le peuple indigène n'a jamais cessé de bercer dans son âme indolente et résistante à la fois, sournoise et fidèle, le rêve d'un gouvernement de la Chine par les fils des anciens maîtres.

Or, ce culte de la Chine ancienne et des empereurs issus d'elle est l'une des causes initiales de la naissance des sociétés secrètes, l'un des principaux aliments de leur infatigable activité.

Dans une nation, tant que le culte du passé est vivace et que tous aiment une commune tradition de politique, de religion, de mœurs, il règne un très vif esprit de solidarité. Si, de plus, la masse du peuple est exploitée et asservie, s'il n'y a plus de justice à attendre de la race victorieuse qui a accaparé les emplois, les bénéfices, les honneurs,

les fils deshérités des antiques indigènes se rapprochent, se resserrent, se tiennent et forment, réseaux occultes, des trames vengeresses dont la menace inévitable reste constamment suspendue sur les oppresseurs.

En outre, c'est un fait que nous relevons et que l'ethnologie classera un jour parmi ses lois, un peuple est d'autant plus enclin à produire, en dehors de la grande association visible, un grand nombre de groupes secrets, en vue d'un but distinct, d'un idéal latent, et selon des modes propres, que son tempérament physique et sa mentalité spéciale le portent davantage au symbolisme, qui est une transformation des idées, des actes et des mœurs, en figures et en rites. Tout symbole non universel et courant, — et il y en a toujours de tels quand l'âme d'un peuple en est féconde et ne cesse d'en créer d'instinct, — tout symbole un moment réservé amène un groupement entre ceux qui l'emploient. En sorte que la Chine, race extrêmement symboliste dans sa langue, dans sa poésie, dans ses mœurs, même sans traditions à poursuivre et sans le besoin de solidarité entre les obscurs persécutés, eût fourmillé de sociétés secrètes.

Le génie intrigant d'une femme politique, l'impératrice Sy-Taï-Héou-Hou, a su détourner temporairement de la race tartare, contre les étrangers, qui le méritaient peut-être, le traditionalisme fanatique des sociétés secrètes, pour en faire un patriotisme barbare en ses manifestations, mais légitime à sa source.

La Société Secrète des Boxers est le porte-étendard de cette levée en masse. Le nom que nous lui donnons lui vient des Anglais, parce qu'en effet ses membres pratiquent l'exercice de la boxe. Il ne fait

presque que traduire le nom de Société des *Poings Harmonieux*. Sous cette appellation sportive qui la cache et la dérobe aux persécutions des mandarins, elle n'est autre que la société tranformée des *Grands Couteaux*, qui existait en Chine depuis plus de trois cents ans.

Il serait curieux d'étudier en détail les expressions d'argot dont ses membres font usage entre eux.

Pour signaler l'arrivée de la police, ils crient au *courant d'air;* pour celle des troupes gouvernementales, ils signalent un *orage*. Lorsqu'ils volent sur la voie publique, ils *chassent la perdrix*. Piller un navire, c'est *manger des canards*. Ravager un village, c'est *faire le grand tour en croisière*. Celui qui saccage une boutique fait le *cure-oreille*. Celui qui assassine quelqu'un lui *lave le corps*. Couper une oreille, c'est *retirer ce qui amène le vent*. Enfin dans les importantes entreprises, *décrire un grand cercle*, c'est attaquer la capitale de la province.

Toutes les sociétés secrètes de la Chine n'ont pas, dans leur programme, des opérations aussi scabreuses; mais plusieurs ont dégénéré en associations de brigandages, peut-être à cause de précédentes persécutions.

C'est dans la solitude des jungles et des montagnes, lieux propices aux conspirations politiques d'antan, que se tinrent autrefois les réunions des confréries chinoises. Aujourd'hui, elles possèdent des locaux spécialement aménagés à cet effet, et souvent les assemblées ont eu lieu sous la protection des agents anglais.

A la porte de la loge, que la langue symbolique des associés nomme : *Cité des Saules*, se tient un huissier avec un bâton rouge. Pour pénétrer dans

la *Cité des Saules*, il faut prendre le bâton à deux mains et réciter les vers suivants :

Je tiens la canne rouge dans mes mains :
Sur la route, vers la Cité des Saules, je n'ai aucune crainte.
Vous me demandez, frère, où je vais.
Je suis parti bien tôt, mais je marche lentement.

Il y a longtemps, en effet, qu'ils sont en marche vers leur but de révolution patriotique contre les Tartares.

Ceux qui ont voulu franchir le seuil de la loge, ne sachant point cette formule, ont eu la tête tranchée. Les lois de la Société sont sévères sur ce point.

Après avoir passé la grand'porte, on arrive dans la *Salle de la Sincérité et de la Justice*, puis, dans la *Véritable Cité des Saules*, puis, dans le *Pavillon fleuri rouge*. C'est là que se trouve le grand autel, avec la chaire du Sien-Sang ou Maître de la loge.

Là aussi se voient le *Cercle mystique du Ciel et de la Terre*, le *Pont à deux planches*, l'une de cuivre, l'autre de fer, la *Fournaise incandescente* et divers autres objets dont nous parlerons dans la suite. Enfin, c'est dans une dernière chambre spéciale, nommée *Marché de la paix universelle*, que les candidats, purifiés par des ablutions, revêtus de vêtements neufs, se préparent à être reçus.

Chaque candidat est introduit devant le Maître par un fonctionnaire de la loge, lequel se porte garant que, pendant quatre mois, le nouveau membre ne se querellera pas avec ses frères, et que, pendant trois ans, il n'enfreindra, même légèrement, aucun des 36 articles de la société.

Ces 36 articles sont lus à haute voix au récipiendaire agenouillé.

Le 1er porte que la piété filiale est la plus haute de toutes les vertus.

L'on voit ensuite que le secret est absolu. Celui qui l'aura trahi aura une oreille coupée et recevra 108 coups de bâton. Tout membre de la société considérera les autres comme des frères, à quelque classe qu'ils appartiennent, seigneurs, lettrés ou artisans. — Dans les réunions de la société, vous ne cacherez pas les serpents parmi les dragons (c'est-à-dire les Mandchous parmi les Chinois)!!

Alors, l'assemblée entière récite la prière suivante qui est, en réalité, dans leur rituel compliqué et puéril, le morceau capital, non par un symbolisme plus spécial ou par un réalisme plus coloré, mais, au contraire, parce qu'il présente clairement et sans ambages la raison d'être et le but de la confrérie.

« Avec solennité, nous offrons aujourd'hui de l'encens et adressons cette prière à Pan-Kou, qui le premier sépara le ciel de la terre.

« Vénérant la sainte volonté qui nous unit tous, nous désirons avec ferveur renverser Tsing et rétablir Ming, afin d'obéir à l'ordre du Ciel, et nous demandons que le ciel et la terre tournent ensemble. »

Ici le chœur se tait, et le récipiendaire seul continue :

« Aujourd'hui, je me présente au milieu de mes frères, devant X, qui est maître de la loge de X, près du village de X, dans le district de X, de la préfecture de X, dans la province de X. »

Et la foule reprend :

« Tous les frères ici présents aujourd'hui sont des hommes vaillants et courageux.

« Nous sommes venus en masse pour jurer fraternité devant le ciel et la terre, et nous jurons, en effet, de posséder tous le même cœur et d'être ani-

més du même esprit. Nous mêlerons notre sang pour justifier ce serment.

« Nous prions et supplions les dieux du ciel et de la terre, Liu-Pi, Kwan-Yu et Chang-Si, qui ont juré fraternité dans un jardin de pêchers.

« Du même cœur nous obéirons au Ciel, nous agirons vertueusement et nous renverserons Tsing pour rétablir Ming.

« D'un commun accord et nos forces réunies, nous nous mettrons à la recherche du véritable maître. Nous reconquerrons l'empire, et nous rétablirons le vrai trône, afin que prospère l'héritier de la grande dynastie des Mings.

« Nous offrons aujourd'hui de l'encens, et nous formulons cette prière, espérant qu'elle sera écoutée de l'Être suprême, du premier Vénérable céleste, des trois lumières, qui tombent du soleil, de la lune et des étoiles, des cinq planètes du divin génie Wu-Tao.

« Et nous prions aussi Bouddha, les dieux Shih-Ria et In-Lay, les déesses Kwan, Shi-Yin, les quatres rois suprêmes. Que tous les dieux descendent sur l'autel et nous écoutent !

« Nous appelons aussi le fondateur Chu-Hung, les ancêtres Hung-Khi-Shinh, le prince héréditaire Chou-Hung-Shu, le président Wan-Yun-Lung, le maître Chin-Kin-Nan et les cinq fondateurs.

« Et nous faisons vœu de considérer tous nos frères, dans le monde entier, comme issus d'une même mère. Et si le Ciel nous aide à rétablir la dynastie des Mings, le bonheur se répandra dans tout l'univers. »

Alors, tous, afin de bien marquer leur refus de reconnaître la dynastie étrangère qui règne sur leur pays, les membres de la société défont leur

natte et laissent prendre librement leurs cheveux sur leur dos. L'épaule droite et la poitrine restent nues.

On sait, en effet, que l'usage de porter les cheveux en natte est d'une origine tartare et n'a rien absolument de chinois dans sa genèse.

Après la prise de la capitale de Liao-Toung, en l'année 1619, les Tartares victorieux ordonnèrent, par un édit promulgué sévèrement dans toute la Chine, que les vaincus se fissent raser la tête et ne conservassent qu'une tresse, à la manière de leurs conquérants, de peur que la différence des coiffures nationales ne montrât, par une opposition constante, combien petit était le nombre des vainqueurs devant l'immensité du peuple subjugué, qui aurait pu, de là, entretenir une latente espérance.

Les Tartares en vinrent à devoir édicter la peine de mort contre les Chinois qui se refuseraient à l'adoption de cette coutume mandchoue, et il parut à ceux-là si déshonorant de subir ce point de servitude que beaucoup préférèrent perdre la vie.

Les Tartares eurent aussi un motif de facilité matérielle, en imposant la tresse aux vaincus. L'on se rend compte, en effet, combien il est aisé de contraindre à l'obéissance un homme que l'on tient par les cheveux. Aujourd'hui encore, l'on voit fréquemment, dans les rues de Canton ou de Shanghaï, un seul policier emmenant par leur queue une demi-douzaine de Chinois.

C'est à partir du XVII^e^ siècle que toucher la queue d'un Chinois constitua à son égard l'une des plus vives offenses.

Avant cette époque, les bonzes seuls se rasaient, et non seulement les Chinois ne portaient pas de nattes, mais ils accordaient à leur chevelure les soins

les plus minutieux. Vers le milieu du XVII^e siècle, le P. Alvarez Sesmedo a décrit curieusement les usages des anciens Chinois sur ce point.

Il n'était qu'une seule circonstance où les mœurs nationales conseillassent aux Chinois de se raser la tête : dans les grandes afflictions, en signe de deuil.

C'est donc à la fois pour symboliser la résistance aux envahisseurs tartares et en expiation, que le rituel de la confrérie prescrit la cérémonie de la coupe des cheveux, ou, tout au moins, la simulation de cette coupe, qui, réellement opérée, constituerait un péril pour le *frère*, ainsi désigné aux sévérités de la loi.

Lorsque, chevelure dénouée et poitrine nue, les affiliés se sont rangés en cercle, l'avant-garde ou introducteur vient se placer devant le maître de la loge et lui dit :

— Que votre Seigneurie vive des milliers d'années!

Le maître :

— Qui es-tu, toi qui oses te présenter devant moi?

— Je suis Thian-Yu-Hung, l'avant-garde de Ming.

— Comment peux-tu le prouver, que tu sois bien Thian-Yu-Hung, l'avant-garde?

— Je le prouve par des vers.

— Que disent ces vers?

L'avant-garde :

« J'introduis les apprentis dans la cité des Saules,
Et ceux qui viennent du jardin des pêchers,
Dans le désir d'entrer en fraternité.
Et pour faire triompher le nom de Ming! »

Le maître de la loge :

— Avant-garde, quel est votre but en vous présentant devant moi?

— Je viens vous présenter de nouveaux soldats ; ils sont vaillants; leur cœur est d'airain. Ils veulent être admis dans la société.

— Comment pouvez-vous le prouver ?

— Par des vers.

— Que disent ces vers?

L'avant-garde :

« Le cours des choses est brillant; le soleil et la lune marchent en harmonie.

L'univers s'étend au-delà des quatre mers et reçoit les trois fleuves.

Nous avons juré de soutenir le trône de Chou

Et de l'aider de toute notre puissance humaine. »

Le maître :

— Pourquoi désirent-ils être reçus dans la so ciété ?

— Parce qu'ils désirent renverser Tsing et rétablir Ming.

— Comment pouvez-vous le prouver ?

— Par des vers.

— Que disent ces vers ?

L'avant-garde :

« Nous avons examiné l'origine et rétabli les principes de l'ancienne poésie.

Le peuple de Tsing s'est emparé de notre bien.

Nous ressusciterons l'Empire, en nous conformant à la loi du chef.

Nous nous soulèverons par ce beau clair de lune, et nous arborerons la bannière de la patrie. »

Et voici bien un signe éclatant de l'étonnante puérilité de l'esprit chinois. Le rituel de l'initiation comprend 333 questions, auxquelles, selon la même formule, l'on répond par des vers. Et très peu

dans ce fatras, sont aussi claires que celles que nous avons citées. Presque toutes sont d'un style symbolique, quelquefois terne, quelquefois très beau, où flottent, sous le voile des images, les espérances de la race chinoise. Mais cette longueur morne de la cérémonie, cette monotonie du formulaire, sont elles-mêmes un symbole de la patience traditionnelle de la Chine, de cette volonté lente et somnolente, indomptable, mais indomptable peut-être comme le sommeil de la mort, avec de terribles réveils... qui ne sont jamais des résurrections !

Certaines questions donnent la caractéristique extérieure de la Société des Boxers. Telles sont la 33e et les suivantes :

Le maître de la loge :

Comment avez-vous acquis votre expérience militaire ?

— Au couvent de Chao-Lin.

— Qu'avez-vous appris en premier lieu ?

— L'art de la boxe, qui m'a été enseigné par mes frères Hungs.

— Comment pouvez-vous le prouver ?

— Par des vers.

— Que disent ces vers ?

L'avant-garde :

« Les poings des braves et vaillants Hungs sont connus de l'univers entier.

Depuis le couvent de Chao-Lin (la création de la société), ce fait a été reconnu.

Sous la voûte des cieux, nous nous nommons tous Hungs.

Nous aiderons le prince appartenant à la dynastie des Mings. »

Voici à l'adresse de la race blanche. Questions 50e et suivantes :

Le maître de la loge :

— Qu'avez-vous vu sur la route ?

— Un héron blanc qui s'envolait.

— Comment pouvez-vous le prouver ?

— Par des vers.

— Que disent ces vers ?

L'avant-garde :

« Je levai la tête, et je vis un héron blanc qui prenait son vol.

Je lançai dans l'air une flèche puissante et mortelle.

Cent fois je tirai et cent fois je touchai.

Les biens de Ming lui seront rendus. »

Parmi ces innombrables questions, il y en a d'un symbolisme poétique ; ainsi la 57e et les suivantes :

Le maître de la loge :

— Qui avez-vous rencontré sur le chemin ?

— Une femme.

— Comment était-elle vêtue ?

— Elle était vêtue de blanc et montait un cheval blanc. Dans sa main gauche, elle tenait un panier de fleurs, et, dans sa droite, un sceptre.

— De quel côté s'est-elle dirigée ?

— Elle a disparu dans un bois de sapins et de cyprès.

— Comment pouvez-vous le prouver ?

— Par des vers.

— Que disent ces vers ?

« Lorsqu'un arbre qui dépérit arrive au printemps, il reprend sa vigueur et sa pousse.

Lorsque les huit génies traversent les mers, ils portent dans leurs cheveux des fleurs d'or.

La princesse se promène à cheval le long des routes.

Les grottes tapissées et ornées de sapins et de cyprès sont nos demeures. »

II

On ne peut attendre de nous que nous relations ici les 333 questions du rituel. Pour la grande part, elles ne seraient compréhensibles que si nous les accompagnions de très longs commentaires, car elles font, presque toutes, allusion à quelque légende merveilleuse de la Chine ancienne.

Et, disons-le avec un sourire un tantinet sceptique, il faudrait à chaque récipiendaire une fière érudition sur les antiquités de la Chine, pour comprendre le symbolisme des questions qu'on lui pose, des réponses qu'il formule, des cérémonies auxquelles il est mêlé. Le seul nom de *Cité des Saules*, donné à la loge, évoque toute une légende.

Vers l'an 630 de l'ère chrétienne, l'empereur Taï-Tsoung, de la dynastie Tang, envahit les terres d'un roi barbare du Nord. Ce roi se nommait, harmonieusement, *Cheh-Peh-Pao-Kang-Wang ;* sa capitale était *Minh-Yang-Ching*, qui signifiait *Cité des Saules.*

La ville se composait de cinq enceintes concentriques, dont la dernière, le cœur même de la *Cité des Saules*, était défendue par la fille du roi tartare, la princesse *Thu-Lu.*

L'Empereur Taï-Tsoung avait coutume d'être victorieux. Il emporta d'assaut, de l'aube au couchant, les quatre premiers remparts de la capitale ennemie. Le lendemain, à la pointe du jour, il se préparait pour l'attaque suprême de la dernière enceinte, quand il vit la princesse *Thu-Lu*, dont on lui avait vanté le génie militaire et le courage guer-

rier, s'enfuir avec les troupes d'élite qui ne tentaient même pas de résister au conquérant chinois.

L'Empereur Taï-Tsoung rit beaucoup. Et, triomphalement, il entra dans le cœur de la *Cité des Saules*.

Seulement, la princesse Thu-Lu ne s'enfuit pas plus loin que les remparts de la ville; et, à son tour, elle y cerna Taï-Tsoung et son armée, afin de les réduire par la famine. Au bout de trois mois, la faim commença à faire des hécatombes parmi les Chinois si formidablement joués par la princesse *Thu-Lu*.

Mais Bouddha envoya — car les dieux aiment la Chine, — une chauve-souris mystérieuse, qui guida l'Empereur Taï-Tsoung vers un silo tellement vaste et plein de riz que le fils du Ciel n'eut plus à craindre, comme triste et dangereuse, la perspective de garder indéfiniment son rôle d'assiégé. Il avait le loisir, désormais, d'attendre que des secours arrivassent, au gré de la bonne fortune.

Jusqu'alors, tous les messagers que Taï-Tsoung avait lancés hors de la *Cité des Saules*, avec ordre de traverser les lignes tartares et d'aller quérir des renforts sur la terre de Chine, tous ces envoyés porteurs des ordres impériaux et des plaintes désespérées du grand conquérant, déçu cette fois, avaient été saisis et sommairement égorgés par les Barbares.

Si bien que nul, même parmi les favoris du roi, ne se souciait plus de solliciter le mortel honneur de ce message.

Toutefois, l'apparition de la chauve-souris miraculeuse ranima les espoirs et réveilla les dévouements. Ching-Yao-Kin, l'un des favoris de l'Em-

pereur, s'offrit pour le salut de tous et sortit de la *Cité des Saules*.

Les Tartares l'aperçurent et le poursuivirent au galop de leurs chevaux effrénés.

Alors, un nuage qui planait dans l'espace descendit sur la terre; il enveloppa, il cacha, il emporta Ching-Yao-Kin comme en un char fantastique, et le déposa sain et sauf sur les frontières de la Chine. Mais, ému de ce voyage exceptionnel, à peine descendu de cet excellent nuage, Ching-Yao-Kin s'évanouit.

Qui dira combien de temps il resta dans cette prostration funeste? Car, durant tout ce temps-là, l'Empereur Taï-Tsoung et l'armée chinoise espéraient vainement en lui.

Mais il arriva qu'un vieux bonze découvrit Ching-Yao-Kin, le ranima et lui montra la voie vers la capitale de la Chine.

Pourtant, des années se fussent écoulées sans amener, par ces moyens quelque peu lents, la délivrance des Chinois assiégés dans la *Cité des Saules*.

Mais surgit une solution que l'on n'attendait pas. La princesse Thu-Lu s'éprit de Lo-Ring, homme superbe, et brillant général qui commandait les troupes de Taï-Tsoung. Alors, la princesse Thu-Lu oublia sa gloire militaire, ses droits au trône paternel, la fidélité qu'elle devait à la cause tartare, la haine antique de sa race contre des ennemis de temps immémorial, et elle se tourna contre son père *Cheh-Peh-Pao-Khang-Wang*, qu'elle ne laissa pas aux Chinois la peine de vaincre et qu'elle battit elle-même complètement.

L'Empereur chinois Taï-Tsoung, ainsi délivré, et victorieux de si bizarre façon, rentra en Chine, et,

pour trophée insigne, il se décora du titre de *Fondateur de la Cité des Saules.*

Le souvenir de la *Cité des Saules* évoque malgré tout, aux yeux des Chinois, comme une image de leur suprématie sur toutes les autres races. Et quand les ancêtres des Boxers ont nommé *Cité des Saules* la loge où ils se sont réunis pour entretenir leurs espérances de résurrection nationale, ils ont voulu symboliser par ce nom l'asile où leurs desseins cachés, où leurs forces longtemps muettes, se préparent pour les révolutions à venir. C'est pourquoi les loges ont l'aspect d'un camp et rappellent, avant tout, le but guerrier de la confrérie.

Là où les ressources n'ont pas permis la construction de la *Pagode Précieuse* à neuf étages, l'on s'est contenté d'un espace quadrilatéral fermé de quatre murs dont chacun a une porte. Ces murs sont tapissés de triangles alternant avec des carrés.

Le triangle signifie union, le carré symbolise la force, et leur ensemble veut dire : l'union fait la force.

Dans les localités pauvres, la loge est en bambou.

Et le veilleur, qui, régulièrement, devrait se tenir au haut d'une tour pour surveiller l'arrivée des profanes, grimpe tout simplement à un arbre et s'assied sur une branche.

Chaque loge possède à sa tête un certain nombre de dignitaires. Il y a le Ta-Ko ou *premier frère*, un maître Sien-Sang, deux avant-garde *Sien Fung*, un procureur *Hung-Kouan* ou *Bâton Rouge*, treize conseillers I-Syé, dont un trésorier, un receveur et un aide-receveur.

Ces chefs sont obéis ; le fanatisme *des frères* leur prête un caractère irrésistible et sacré.

La confrérie est régie par un code ésotérique,

c'est-à-dire intérieur et secret, dont nous donnerons plus loin une analyse.

Mais il importe auparavant d'éclairer encore, par les antiques légendes de la Chine, quelques termes majeurs et quelques formules essentielles du rituel.

Veut-on savoir, par exemple, ce que le rituel entend par les cinq fondateurs, les cinq ancêtres ? Pourquoi les néophytes ont puisé, au couvent de de Chao-Lin, le désir de combattre pour les Mings et y ont reçu leur instruction militaire? Pourquoi le nombre parfait de la société est 108? Pourquoi le *caractère* ou mot chinois qui signifie à la fois soleil, ou harmonie supérieure, est le même qui signifie le mot Ming?

Tous ces points de symbolisme ressortirontd'une très curieuse légende.

Sous la première tyrannie tartare, en 1368 de notre ère, cette domination fut secouée par le premier Ming, qui inaugura la dynastie de ce nom, la plus brillante de toute l'histoire de la Chine. Elle régna de 1368 à 1644, fournissant au pays seize empereurs, et lui procurant trois siècles de prospérité.

Son fondateur s'appelait Tchou. Il fut d'abord domestique dans un couvent de bonzes. C'est de cet humble commencement qu'il s'éleva à une puissance et à une gloire incomparables, rassemblant les patriotes chinois, chassant avec eux les oppresseurs, montant sur le trône, réparant les abus, faisant renaître le bonheur et la paix, semblable enfin à la Lumière triomphatrice qui, après être sortie des entrailles de la nuit, répand sur le monde la vie, la joie et la fécondité.

Mais, en 1644, les Mandchous lancèrent contre la Chine une nouvelle invasion mystérieuse. Et,

tandis que la dynastie des Mings retournait à la nuit, Tchouen-Tché, empereur tartare, montait sur le trône de l'Empire du Milieu. Il régna seize ans. En 1661, son fils Khang-Hi lui succéda. Sous son règne, les Eleuthes ou Mongols attaquèrent la Chine.

Lorsque les Eleuthes, au nombre de deux cent mille, se furent emparés de presque toutes les villes fortes, ils vinrent mettre le siège devant Thun-Kouan, forteresse située sur le fleuve Jaune, où s'étaient enfermés les derniers débris de l'armée chinoise. Les assiégés luttèrent désespérément dans l'attente de secours. Nul secours ne vint. La Chine était silencieuse et morte. L'empereur ne parvenait plus à lever la moindre troupe. Nul homme ne voulait plus combattre. Tout était perdu.

L'empereur fit afficher un édit promettant dix mille taëls d'or et la noblesse héréditaire au général qui vaincrait les Eleuthes. Son appel fut sans écho; la panique régnait partout.

Cependant, un moine du couvent de Chao-Lin, situé dans les montagnes de Kiouldan, étant descendu dans une ville voisine, vit le peuple commenter l'affiche impériale et l'abandon de la patrie.

Il rentra porter cette nouvelle au couvent de Chao-Lin. Le supérieur réunit tous les bonzes, et il leur dit :

— Nous sommes cent huit frères pour sauver la patrie, est-ce assez?

Mettant la main sur leur cœur, tous répondirent:

— Nous sauverons la patrie et l'Empereur!

Le lendemain les moines partaient pour Péking.

Ils se présentèrent au palais impérial et remirent leur pétition. Ils demandaient à marcher seuls, les 108, contre toute l'armée ennemie.

L'Empereur leur fit donner des armes et des chevaux.

Ils acceptèrent, mais ils répondirent : « Nous savons la magie. »

Ils arrivèrent en présence des Eleuthes. Alors, tirant leurs sabres, ils firent des passes magiques et évoquèrent les esprits Luh-Song et Luh-Kah.

Les esprits répandirent une pluie de sable et de pierres ; il s'éleva un ouragan effroyable ; le ciel fut obscurci par des tourbillons de poussière, et, dans cette obscurité mystérieuse et magique, les Eleuthes s'entretuèrent.

Les *Cent-huit* revinrent vers l'Empereur.

Il voulut les garder près de lui, les combler de titres, de richesses.

— Seigneur, répondirent-ils, nous désirons retourner au couvent de Chao-Lin, dans les montagnes de Kiouldan.

— Faites selon votre désir, dit l'Empereur, mais acceptez ma bague de jade à trois anneaux et mon cachet, en souvenir de moi.

Les moines s'agenouillèrent pour remercier le Fils du Ciel. Ensuite, ils retournèrent au couvent de Chao-Lin.

Plus tard, après la mort de Khang-Hi et sous le règne de son fils *Young-Ching*, il y avait dans la province de Fuh-Kian, un mandarin nommé Cang-Ching. Celui-ci convoitait les trésors du couvent de Chao-Lin, la bague de jade et le cachet de l'Empereur Khang-Hi. Il les demanda au chef des bonzes. Sur son refus, le mandarin alla trouver l'Empereur régnant et lui déclara que les moines de Chao-Lin, s'autorisant des souvenirs de son père, excitaient le peuple à la révolte contre le nouveau maître.

Le mandarin sollicita l'honneur de châtier les coupables ; l'Empereur y consentit.

Une nuit, le mandarin fit cerner le couvent par de nombreuses troupes, et le feu fut mis afin que tout périt, hommes et trésor, puisque les moines ne voulaient pas le livrer.

Lorsque plus de cent moines furent morts dans les flammes, Bouddha eut pitié. Il établit un nuage épais, comme un pont au-dessus des flots rouges de l'incendie, et par là cinq moines purent s'échapper. Ils s'enfuirent jusque sur le bord de la mer. Mais des soldats lancés à leur poursuite les y rejoignirent, et, de nouveau, Bouddha les enveloppa d'un nuage et les enleva aux cieux.

Mais ils en redescendirent et retournèrent aux lieux où avait été le couvent de Chao-Lin.

Ils aperçurent un encensoir de porcelaine blanche qui flottait sur un ruisseau.

L'ayant pris, ils virent dessus cette inscription : *Tan-Tsing, Puh-Ming.* Ce qui signifie : Chassez Tsing, rétablissez Ming.

Puis, ils trouvèrent, près d'une tombe, un sabre en bois de pêcher. Il portait l'image de deux dragons ; ce qui signifie deux empereurs. Et il y avait encore l'inscription: Chassez Tsing, rétablissez Ming. Alors, ils prirent de l'eau dans une coupe, se piquèrent pour y mélanger un peu de leur sang à tous, et jurèrent de se répandre dans toutes les provinces de l'Empire, d'y susciter des adeptes à leur dessein, pour les unir comme des frères par le même serment.

Telle est l'histoire des *Cinq Ancêtres*, ou fondateurs de la Société.

Si l'on juge qu'il a fallu toute cette légende, que nous avons d'ailleurs écourtée de mille détails,

pour éclairer quelques points de la doctrine symbolique de la confrérie, on peut voir quelle érudition serait nécessaire aux néophytes qui devraient comprendre le sens complet du rituel.

Et, par ces observations répétées, nous voulons faire ressortir le trait le plus curieux de l'esprit chinois, qui est un amour passionné de la vie, des mœurs et des traditions anciennes de leur pays, ou plutôt des innombrables et vastes légendes où la Chine croit reconnaître son passé.

III

Lorsque le formulaire des 333 questions et réponses a été récité, l'on fait passer le récipiendaire sous une arche formée par deux épées croisées au-dessus de sa tête; cela s'appelle passer sous le *pont de fleurs*.

Puis a lieu la cérémonie de la coupe de la natte. Toutefois, cette cérémonie est désormais fréquemment supprimée, pour que, devant les recherches éventuelles de la police, les frères ne portent aucun signe extérieur d'affiliation.

La coupe ayant été faite ou simulée, ces néophytes sont menés devant un vase rempli d'eau, où ils doivent mirer un visage loyal comme sa transparence, cependant que l'assistance récite des vers, toujours.

Après quoi, et encore pendant la récitation de quatrains, on enveloppe de mouchoirs rouges la tête des nouveaux membres, en souvenir de la couleur préférée des Mings antiques.

Ensuite, on enlève aux candidats leurs souliers, que l'on remplace par des pantoufles de paille.

C'est, en Chine, un signe de deuil. Tout frère

n'est-il pas en deuil, tant que les Mings ne sont pas revenus?

Puis, moment solennel, on conduit les néophytes devant un autel où se trouvent l'antique encensoir en porcelaine blanche, et la bague de jade aux trois anneaux, et le sceau du vieil Empereur Kang-Hi. Mais nul œil mortel ne peut voir ces deux derniers bijoux, enveloppés dans un étendard des *Cinq Ancêtres*. Sur l'autel, se trouve aussi l'épée en bois de pêcher, qui porte peinte l'image des deux dragons en lutte pour une perle, et les quatre caractères fatidiques : Chassez Tsing, rétablissez Ming.

Les néophytes sont interrogés sur l'origine et sur la majesté de ces reliques. Puis, ils offrent des brins d'herbe et des bâtons d'encens, pour rappeler à la fois les jours où les fondateurs prospéraient dans le couvent de Chao-Lin et l'époque triste où ils erraient dans les bois.

On présente neuf brins d'herbe et quatre bâtons d'encens, et, pour chacun de ces objets, on récite plusieurs vers.

On allume ensuite, devant l'autel de Bouddha, deux torches de résine, peintes en rouge et en noir; ce qui rappelle l'incendie de Chao-Lin et le pont de nuage sur la rouge rivière de feu.

Quand les torches sont consumées, on apporte des coupes de jade, sur lesquelles, comme jadis les Cinq Ancêtres, les frères d'aujourd'hui se jurent fidélité.

Alors seulement, on les introduit dans le mystère du *Pavillon fleuri rouge*, où flottent les étendards des *Cinq Ancêtres*, qu'ils donnèrent aux cinq provinces où chacun d'eux fonda une loge avant de mourir.

* * *

L'étendard est noir pour la province de Fo-Kien, rouge pour celle de Kouang-Toung, jaune pour le Yunnan, vert pour le Tsé-Kiang, bleu pour le Hou-Kouang.

Là aussi, sont suspendus les pavillons des cinq généraux qui succédèrent aux cinq ancêtres: et les pavillons des cinq *éléments*, noir pour l'eau, rouge pour l'air, vert pour le bois, blanc pour le fer, jaune pour le feu.

On y voit également les pavillons des quatre points cardinaux, les quatre étendards des saisons, ceux du ciel, de la terre, du soleil, de la lune, les étendards des sept étoiles, et bien d'autres encore.

C'est là, dans le *Pavillon fleuri rouge*, qu'est la suprême attente des frères patriotes ; c'est là que l'héritier des Mings se révélera un jour à ses fidèles, et c'est de là qu'il prendra sa course pour briller et régner, lumière céleste, sur tout l'Empire du Milieu, en des âges prospères et qui ne finiront plus.

IV

La Société Secrète des Boxers est fondée sur des bases tellement profondes et étendues, elle forme à ce point un état dans l'Etat qu'elle s'est composé un code ésotérique dont les prescriptions ont leur sanction pénale assurée, en dehors des lois publiques de la Chine.

Au reste, il faut le redire, cette société, comme toutes celles qui obéissent au but politique de travailler à la renaissance de l esprit chinois et de renverser la dynastie mandchoue, était l'objet des plus ardentes poursuites de la part du gouvernement soumis aux Tartares.

C'est dans un dessein passager que la *Grande*

Impératrice se l'est alliée et a réussi à la lancer, nous l'avons fait observer déjà, contre les *diables étrangers*. Voilà comment l'on peut expliquer que les membres de cette secte, même sous la menace constante de châtiments que leur promettaient les autorités de leur pays, aient pu se donner le titre de Société Impériale, ainsi qu'il est prouvé par le texte transformé et presque officiel de la nouvelle formule de convocation qu'adressait, avant la guerre, le bureau de chaque loge à ses affiliés.

Société impériale
Très-droite et Très-Harmonieuse
des Poings de la Parfaite Harmonie

Membre X..... vous êtes convoqué pour le..... Et vous devez vous trouver à.....

Exaltez la dynastie!
Tuez les étrangers!

Si vous désobéissez à cet ordre, vous perdrez votre tête.

On le remarque, l'ancienne devise : *Renversez Tsing, rétablissez Ming*, a été temporairement remplacée; il s'agit d'accepter, pour le présent, la dynastie régnante et de se ruer ensemble contre les étrangers.

Et cette alliance entre la Société secrète, jadis la grande ennemie, et le gouvernement mandchou a été rendue publique. Que l'on compare, en effet, — et cela est important pour la conduite qu'auront à tenir les nations européennes, — deux appels à la guerre, affichés, à des époques différentes, par la Société des Boxers.

On trouva autrefois, placardée dans le cimetière anglais de Macao, la proclamation suivante :

Illustre, illustre, la Nation du Milieu!
Vaste, vaste, l'Empire des Célestes!
Mille Etats lui paient leur tribu

Dix mille nations fréquentent sa cour.
Les hommes de Hoo l'ont usurpée et salie.
Le ressentiment de ce forfait ne peut être apaisé,
Enrôlez des soldats, achetez des chevaux.
Voilà ce que dit bien haut le *Pont des Fleurs.*
Soulevez des soldats, levez les harpons!
Détruisez et exterminez la dynastie Tsing!

Jusqu'ici, on le voit, le but ancien subsiste toujours, et la proclamation se ferme sur un anathème contre les Tsings, et cela, bien entendu, au profit des Mings sauveurs et paternels.

Mais voici la teneur de l'une des mille affiches belliqueuses que l'on pouvait lire partout en Chine, avant les récents massacres qu'elles éveillèrent :

Les dieux qui assistent les Boxers,
Société très droite et très harmonieuse,
Vous ordonnent de chasser les diables étrangers,
Qui viennent troubler l'empire du Fils du Ciel,
Obligeant les hommes à violer leurs serments,
Et les femmes à commettre l'adultère.
Vous tous, exterminez ces démons :
Détruisez les chemins de fer ;
Abattez les poteaux télégraphiques ;
Et surtout coulez les steamers.
Cela fera froid dans le cœur
A la Très Grande France ;
Cela réduira en poussière
Et les Anglais et les Russes ;
Et cela rendra à jamais prospère
L'élégant empire de la dynastie du Grand Tsing.

Ainsi donc, les Boxers ont oublié temporairement leur haine contre les Tsings aborigènes ; ils sont les alliés du gouvernement impérial, et c'est ce que l'Europe doit bien retenir. Mais, tôt ou tard, la Société Secrète reprendra son ancien chemin, qui est la révolution politique ; et le code ésotérique des Boxers ne subira pas le moindre changement par le fait de la déviation passagère de leurs efforts.

V

L'on a trop dit, et faussement, que les Boxers ne composaient qu'un ramassis de brigands. Ils ne le sont point par profession, et les atrocités qu'ils ont commises sont dues à leur fanatisme. Ce n'est point, d'ailleurs, sur la manifestation de leurs excès qu'il faut juger leur corps de règlements et de préceptes, pas plus que l'inconséquence des chrétiens baptisés qui se conduisent mal n'autorise, par exemple, à incriminer l'Evangile.

Le texte du code ésotérique des Boxers est placé, durant la cérémonie de l'affiliation, sur l'encensoir symbolique. Au moment marqué, l'un des membres les plus anciens le lit d'une voix retentissante aux récipiendaires qui l'écoutent agenouillés.

Il se compose de 36 articles. Voici le texte intégral du premier :

« Vous êtes de la Société fondée par les *Cinq Ancêtres :* vous êtes tenus de remplir fidèlement les devoirs qui vous incombent et de vous occuper de vos affaires.

« Il a toujours été admis que la première d'entre toutes les vertus est l'amour filial. C'est pourquoi, respectez vos parents et soyez-leur dociles. Obéissez et vénérez vos supérieurs.

« Vous offenseriez la loi des *Cinq Ancêtres,* si vous faisiez opposition à l'égard de vos parents.

« Celui qui enfreindra ce commandement est sûr de n'être pas aimé du ciel et de la terre.

« Il sera écrasé et foudroyé par le tonnerre divin.

« Que chacun de vous s'observe et suive ce précepte. »

Donc, ce paragraphe initial du code ésotérique de la confrérie s'ouvre par une affirmation de la

loi morale et atteste que l'homme a des devoirs à remplir. Et encore, de même que, dans l'éthique des Anciens, à une époque où la conception de l'Etat n'avait pas absorbé toutes les autres idées morales et lorsque les ancêtres étaient pour les premières générations des Grecs et des Romains, — comme aujourd'hui pour les Chinois, — les divinités les plus certaines et les plus proches, la piété envers les parents, *pietas erga patres*, paraissait la fleur de toutes les vertus humaines et religieuses, ainsi, parmi ce peuple de Chine si différent, c'est d'elle que germa et naquit son traditionalisme privé et politique, et c'est d'elle que s'inspirent d'abord, dans leur vie, ces Boxers qui, si féroces que nous les puissions dire, furent grands, néanmoins, le jour où, passagèrement victorieux, on ne les fit trembler que par la menace de profaner les tombeaux antiques.

Et celui qui manque à ses parents ne viole pas, sans doute, les lois de l'Etat, mais il enfreint les règles de la confrérie. N'y a-t-il pas de sanction humaine? Il n'y en a pas; le soin de la vengeance est laissé au Ciel; tout rejette le coupable même pour le châtiment. La foudre peut seule le purifier en le tuant.

Et cela rappelle la coutume des vieux Romains, que Cicéron dit un jour avec une éloquence qui, à tort, ne lui semblait plus tard que de la rhétorique. Les premiers Romains cousaient le parricide dans un sac et le jetaient aux flots, afin qu'il n'eût plus ce que désire le naufragé, le rivage; ni ce que demande l'aveugle, la lumière, ni ce qu'implore l'exilé mourant, un coin de terre paternelle, ni ce qui console l'éprouvé, la contemplation de l'harmonieuse nature, ni même ce qui fait trembler le cou-

pable, l'ordre du Monde, révélateur du Dieu qui ordonne, récompense et châtie. Mais le parricide était enfermé dans une prison de toile et jeté dans la nuit des eaux, de sorte qu'il ne fût pas la proie des bêtes, et qu'il n'y eût pour lui, profanateur des lois essentielles de la vie, qu'un infini abandon de tout, des choses, des hommes, des dieux!

Chaque article du code ésotérique débute par la même formule qui représente à l'affilié la cause de ses obligations : Vous êtes de la Société fondée par les *Cinq Ancêtres*.

Le deuxième article défend au sociétaire de communiquer, soit à son père, soit à sa femme, ou à son frère, ou à son fils, c'est-à-dire à qui que ce soit, le secret des délibérations. Et cette fois, si l'anathème lancé contre le transgresseur est encore symbolique, il est de plus fantastique, comiquement, car on lui souhaite de devenir un fantôme sans tête, sans doute pour marquer qu'il aura manqué de poids et de réflexion.

Mais il y a aussi, à l'infraction du silence, une sanction corporelle. L'on coupe une oreille au coupable, qui n'est plus digne d'entendre les secrets de la Société, et il est frappé de cent huit coups de bambou. Par où il apparaît que la Société Secrète des Boxers s'est formé une législation spéciale et procède, comme un Etat constitué, à la répression, d'après son code promulgué et fixé, des crimes et délits.

Le troisième article recommande la considération respective. Qu'ils soient comtes, marquis, généraux, ministres, ou qu'ils soient marchands, laboureurs, artisans, tous les membres se doivent des égards mutuels, d'où qu'ils viennent, car ils sont frères. C'est très beau. « Ne soyez pas con-

fiant dans vos richesses, n'insultez pas le pauvre, ne vous basez pas sur votre puissance, pour opprimer le brave et l'honnête. »

Et voyez comme, partout, l'entendement de l'homme est quelquefois sublime : la majesté du faible est si divine que celui qui l'outrage sera considéré comme un blasphémateur et un parjure. Pourtant, c'est la doctrine des Boxers barbares qui dit cela.

Il n'y a pas de sanction corporelle, mais un simple anathème :

« Celui qui n'observera pas ce commandement d'aimer ses frères, s'il vient à mourir en pays étranger, qu'il soit la proie des tigres. »

On sent que l'homme qui n'est pas humain appartient aux bêtes.

L'article IV peut faire sourire, diversement, notre Occident sceptique : « Vous êtes de la Société fondée par les *Cinq Ancêtres :* vous ne devez plus insulter les prêtres bouddhistes ou taoïstes. Car les cinq fondateurs étaient prêtres d'origine, et nous les vénérons, bien que nous ne soyons pas les disciples des prêtres.

« Celui qui n'observera pas ce commandement, qu'il meure de *male mort.* »

Remarquez qu'ici le législateur vient de faire appel au mystère. Il ajoute cependant : « Le coupable sera puni de soixante-douze coups de bambou. »

L'article V ramène à la morale naturelle. Il proscrit le mensonge, la médisance, la calomnie. Il défend de séduire ou l'épouse ou la concubine d'un *frère.*

« Celui qui n'observera pas ce commandement, qu'il périsse dans une rivière ou dans un lac ! Que

ses os aillent tout à fait au fond, et que sa chair flotte à la surface ! »

Le symbolisme de cette malédiction ? Le dissolu qui a effacé les liens conjugaux et la fidélité dans l'amour, qui a diminué ainsi la nécessaire cohésion de la famille et contribué à sa déliquescence funeste, de celui-là l'être mérite aussi de se dissoudre, de telle sorte que quelque chose de lui soit au fond, pour toujours oublié, et que le reste, chair flottante et vaine comme autrefois la vanité de ses passions mobiles, vogue à la dérive sur les ondes passagères, outrageuses et battantes !

En fait, au séducteur la Société coupe une oreille et inflige cent huit coups de bâton.

L'article VI proscrit la cupidité.

« Ne faites pas, à cause d'un gain, pénétrer la discorde entre les *frères*. »

Il recommande la probité et la sévérité dans les contrats.

« Que votre bouche ne dise pas *oui*, quand votre cœur dit *non*. N'exposez point, par suite d'une promesse verbale, les *frères* à se quereller.

« Celui qui n'observera pas ce commandement sera un méchant. Certainement, il périra en pays inconnu et sera enterré dans le ventre des pourceaux. »

Mourir loin de la patrie, et surtout en pays inconnu, est pour un Chinois une fin humiliante et dure. La sépulture dans le ventre des pourceaux signifie, par l'abjection de son symbolisme, la bassesse de ce vice qui s'y accorde, de la cupidité, par laquelle l'homme est soumis au désir de posséder les choses infimes.

Le délit d'improbité est puni, par les règlements

de la Société, de peines afflictives dont la nature et la gravité varient selon les circonstances.

L'article VII a un tout autre objet que les précédents; il jure ouvertement avec leur beauté morale. Il impose, en effet, à tous les *frères* l'accord et le secret pour éviter les droits de douane, dans les affaires de contrebande.

Cette fois, le redoutable châtiment est très positif.

L'indiscret qui aura trahi un *frère* et l'aura dénoncé aux agents de la douane ou du fisc sera criblé de mille coups de poignard; et sa tête sera séparée du corps.

L'article VIII est plus louable. Il invite à la pratique de l'hospitalité envers les *frères*, voyageurs volontaires ou pèlerins sans abri, du moment qu'ils peuvent fournir les signes de reconnaissance.

« Celui qui n'observe pas ce commandement aura violé le vœu de fraternité prononcé dans le *Pavillon fleuri rouge*. Il ne sera jamais heureux, et il mourra sans postérité. »

Celui qui ne veut pas de *frères* ne mérite pas d'enfants : tel est le sens de cette malédiction.

L'article IX prescrit, entre les *frères*, la douceur de langage, mère de la concorde. Celle-ci disparaît, parfois noyée dans le sang, lorsque les hommes s'enivrent ou même seulement se piquent de parler en badinant, et avec esprit, les uns contre les autres. Mais, entre les membres de la confrérie, la charité fraternelle et la longanimité doivent être à ce point grandes et solides qu'elles effacent toute différence entre le *mien* et le *tien*.

Et celui qui n'aura pas voulu cette unité si désirable et si douce doit avoir pour destin de mourir abandonné de tous, selon l'anathème lancé contre lui.

De plus, pour chaque action grave par laquelle il aura porté atteinte à la concorde, il recevra cent huit coups de bambou.

L'article X confirme et renforce les deux précédents.

Il ordonne aux *frères* de vivre et de mourir ensemble, et, pratiquement, de se protéger les uns les autres contre la police et les étrangers.

Ici, de nouveau, le châtiment est positif. Le traître périt criblé de balles, après qu'une oreille lui aura été coupée pour signifier qu'il était indigne d'entendre les mystères de la confrérie.

L'article XI recommande un acte de solidarité solennelle, dans la circonstance qui est pour le Chinois la principale de la vie : c'est-à-dire sans excès d'hyperbole, à la mort.

On sait avec quelle ardeur, avec quelle convoitise étrange, le Chinois rêve, chaque jour de son existence, d'être enterré dans le cercueil le plus beau qui soit possible.

Aux siècles passés, il arriva que, ne pouvant imaginer de tombe assez somptueuse à leur gré pour un parent défunt, les membres d'une famille, réunis en un repas funèbre, mangeassent le mort, pour l'ensevelir ainsi dignement, croyaient-ils, dans leurs propres entrailles. C'est un fait connu et répété que bien des Chinois, en émigrant hors de leur pays, emportent le cercueil fait du bois poussé dans la terre natale et dans lequel on les ramènera, plus tard, au cœur de l'antique patrie.

Et des Chinois de la classe pauvre, afin de se procurer l'argent pour acheter à leur père mort un beau cercueil, se vendent comme esclaves.

Aussi l'article XI du code ésotérique des Boxers est-il, de par son objet, l'un des plus graves, et

l'essentiel peut-être, de tous les préceptes : car il prescrit aux *frères* de se cotiser, lorsque meurt un pauvre d'entre eux, pour acheter un cercueil et payer les frais d'enterrement.

Par un juste châtiment de son impiété envers les défunts, celui qui aura refusé une cotisation nécessaire doit être enterré sur des montagnes solitaires où personne n'ira répandre des libations vainement attendues, et on le laissera dormir dans la terre glacée où il aura été enfermé sans cercueil.

De plus, tout réfractaire à la solidarité sur ce point sera frappé de soixante-douze coups de bambou.

L'article XII est assez bizarre.

En même temps qu'il recommande la crainte des êtres invisibles et de la Providence qui se venge, il défend aux *frères*, lorsqu'ils sont accusés, de prier dans les temples, pour l'absolution de leurs serments. Sans doute faut-il entendre par là que, traduits en justice pour appartenir à la Société, il leur est interdit d'attendre, ou des hommes ou du ciel même, l'abolition du vœu de garder le secret et de rester liés à la *Parfaite Harmonie.*

Le traître devra être haché à coups de couteau, après que ses oreilles lui auront été coupées.

L'article XIII concerne les rapports des *frères* avec les étrangers. Si quelqu'un de la secte se dispute avec une personne qui n'en soit pas, le *frère* doit s'approcher d'eux, s'enquérir du motif de leur querelle, et s'efforcer de les mettre d'accord. Celui qui se désintéresse de la paix ou de la discorde entre les hommes mérite que jamais ses enfants ne vivent en harmonie.

L'article XIV revient encore une fois à des prin-

cipes moins nobles; il recommande entre les *frères* la complicité naturelle, même pour les actes coupables. Un incendie a-t-il été allumé, un vol a-t-il été commis; il importe de rechercher si l'auteur ou si la victime sont membres de l'association. Cela peut être reconnu d'après certains signes, et, dans ces occurrences, il faut, pour rechercher l'auteur ou pour le cacher, se souvenir de la solidarité jurée.

Le poignard punit ceux qui ne secourent pas, ou qui secourent, selon les cas.

D'après l'article XV, lorsqu'un *frère* est recherché par les juges pour être emprisonné, tous doivent favoriser sa fuite et lui procurer le moyen de vivre en pays étranger.

« Que celui qui n'observe pas ce commandement périsse sur la voie publique; que les pourceaux dévorent son corps, et qu'il ne revienne jamais en ce monde. »

La dernière partie du précédent anathème implique la croyance à la métempsychose, selon laquelle, ainsi qu'il est enseigné par le taoïsme, l'âme revient subir plusieurs réincarnations successives, préférablement en de nouvelles formes humaines.

Mais si une grande partie des Chinois croit à la réalité de ces transformations, au contraire, les confucianistes tournent en ridicule la foi et la possibilité de ces avatars. C'est ce que l'on peut curieusement constater, en étudiant cette partie très intéressante de la littérature chinoise que l'on appelle les *drames tao-sse*.

L'article XVI envisage le cas où les juges ont mis à prix la tête d'un *frère*, ainsi que celui, moins grave, où une prime est fixée pour sa capture.

« Celui qui, dans l'un de ces deux cas, aura livré

le *frère* sera considéré comme coupable du plus grand de tous les crimes. Il sera brûlé vif, après que sa tête aura été séparée de son corps. »

L'article XVII renferme une conception curieuse de la vertu de force et de la responsabilité de l'individu devant la destinée.

« Depuis des siècles, le bonheur et le malheur n'ont pas de limites; et l'homme les tire de lui-même.

« Le ciel possède des vents et des nuages inépuisables; l'homme tient devers lui la misère ou la félicité, du matin au soir.

« Donc, lorsqu'un *frère* s'est attiré des revers par sa propre faute, il devra seul les supporter; et les *frères* n'auront pas à le retirer de sa position malheureuse. »

Et pourquoi cet homme ainsi éprouvé paraît-il indigne de tout secours? C'est que, à cause de sa malchance née de son incapacité ou de ses vices, il ne peut devenir, après sa mort, qu'un *esprit malsain*, et jamais il n'obtiendra la réincarnation dans un corps nouveau, où il montrerait encore sa funeste insuffisance.

L'article XVIII règle l'avancement et l'admission aux divers grades de la Société.

« Vous êtes de la Société fondée par les *Cinq Ancêtres :* dès que vous avez traversé le *pont qui mène au temple* et que la loge vous est ouverte, vous pouvez obtenir, après un an, le grade de compagnon.

« Deux ans après, si vos services ont été loyaux et bons, vous passez *avant-garde*.

« Après trois ans, vous pouvez arriver *maître*, s'il y a une vacance.

« Si vous désirez ouvrir une foire, vous devez

envoyer une circulaire pour informer les *frères*. »

Et voici l'anathène prononcé contre celui qui voudrait créer, sans avertir les *frères*, une loge en quelque sorte hérétique : il mérite de mourir anonyme, méprisé de tous, dévoré par les chiens errants qui ne connaissent pas de maîtres et mangent salement leur proie !

L'article XIX ne manquerait pas d'à-propos pour nos contemporains de tous pays : il interdit aux supérieurs d'accepter des présents de leurs subordonnés, et il leur recommande que les diverses affaires auxquelles leur grade les mêle ne leur fassent point perdre la notion de la différence entre le bien et le mal.

L'article XX prescrit la fidélité dans la garde et la reddition des dépôts, surtout quand il s'agit d'argent et de lettres, confiés à des émigrants, pour des frères demeurant déjà en pays étrangers.

L'article XXI défend de montrer aux profanes le chemin vers la *Cité des Saules*, c'est-à-dire de les introduire subrepticement dans une loge, pour les faire assister à une séance de la Société.

Le coupable aura les deux oreilles coupées et recevra cent huit coups de bambou.

L'article XXII est caractéristique. Il interdit de porter à la connaissance des autorités établies les différends survenus, ou les crimes commis entre *frères*. « Car les fonctionnaires de la dynastie des Tsings, race étrangère, et la Société des *Poings Harmonieux* sont séparément leurs propres maîtres. »

L'article XXIII proscrit les longs ressentiments et la vengeance.

L'article XXIV défend d'aider un étranger en

lutte avec un membre de la confrérie, ou de conspirer avec la police.

Les articles XXV, XXVI, XXVII, XXVIII règlent encore l'attitude des frères devant les étrangers et la police, soit qu'il s'agisse de rendre témoignage devant les juges, soit qu'un affilié se trouve, concurremment avec un étranger, créancier d'un autre *frère*, propriétaire gêné ou commerçant en déconfiture, soit que des policiers en voyage demandent l'hospitalité, ou encore lorsqu'il s'agit d'aider à découvrir le voleur qui aurait dépouillé quelqu'un de la Société.

D'après l'article XXIX, lorsqu'un procès se juge entre les *frères*, tous doivent se garder d'avoir avec eux des bâtons ou des armes tranchantes.

Selon l'article XXX, lorsqu'un *frère* rencontre sur la voie publique l'épouse ou la concubine d'un autre *frère*, il doit s'abstenir de toute parole mal sonnante, provocatrice ou grivoise.

« Celui qui n'observera pas ce commandement, qu'il ne soit jamais heureux, et qu'il périsse dans un exil sombre et stérile! »

L'article XXXI blâme sévèrement l'usage des insultes grossières contre un homme, s'il est un *frère*.

Et l'article XXXII, renouvelant un précepte déjà formulé de solidarité, recommande de donner asile à la famille de l'affilié qui serait poursuivi par les juges.

Dans le XXXIII[e] article, malgré l'indifférence officielle de la secte en matière religieuse, le code ésotérique prescrit aux membres de célébrer la fête de Tous-les-Saints bouddhiques, qui existe en Chine, et la fête des morts, commémoration nationale en l'honneur des ancêtres. La célébration de

ces fêtes doit se faire en commun; chacun, riche ou pauvre, est tenu, pour sa possible part, de contribuer aux frais des réjouissances et des cérémonies. Bien que détachés des pratiques confessionnelles des trois religions anciennement établies en Chine : confucianisme, bouddhisme, taoïsme, les Boxers ont néanmoins adopté le bizarre credo que voici : « Nous adorons le Ciel comme notre père, la Terre comme notre mère, le Soleil comme notre frère, la Lune comme notre belle-sœur, puis les *Cinq Ancêtres*, et Wan-Yun-Loung, et tous les *frères*, et les compagnons renommés depuis les siècles antiques. »

L'article XXXIV accorde aux *frères inspecteurs* en tournée, le droit de se faire loger et nourrir par les adhérents.

Enfin, l'article XXXV impose encore la bonne harmonie entre tous les membres de la *Parfaite Harmonie*, et l'article XXXVI résume l'obligation de la concorde et de la bonté réciproques, en une formule qui ne manque pas de grandeur :

« Vous êtes de la Société fondée par les *Cinq Ancêtres* : considérez-vous donc comme n'étant qu'un même corps. Aimez-vous ; soyez aussi attachés les uns aux autres que si vous étiez des enfants issus d'une même mère.

« Il a toujours été dit que celui qui entre dans une maison doit en observer les règlements et les habitudes. Ici, vous devez être persévérants jusqu'à la fin, et vous montrer bienveillants et justes.

« Vous êtes tenus de vous souvenir du code juré, depuis le premier jusqu'au trente-sixième article, afin que vos enfants soient heureux ; et ce sera comme si vous jouissiez du bonheur durant de longues générations.

« L'antiquité a dit : Une famille qui thésaurise les vertus croît dans une large rosée de bénédictions. »

Telles sont la législation ésotérique et la morale particulière de la secte des *Poings-Harmonieux*, qui a surpris le monde par la subite explosion de sa mystérieuse puissance et de ses excès dans toute la Chine.

On voit assez que ce n'est point une plante adventice, un produit éphémère de l'éternelle tendance des Chinois à multiplier les corporations, fût-ce celles de mendiants, de vagabonds, de voleurs, d'assassins.

Quelques menaces diplomatiques ne feront pas rentrer sous terre ce rejeton le plus robuste et plus redoutable du traditionalisme autochtone, surgi contre tout ce qui est étranger, d'il y a deux cents ans ou d'hier.

Aujourd'hui, les princes de la dynastie tartare se sont mis à son ombre : demain, elle les tuera !

VI

Pour entretenir, vis-à-vis les uns des autres, des relations de camaraderie toute spéciale et pour suivre en ce sens les prescriptions de leur code, les affiliés ont besoin de signes extérieurs de reconnaissance.

Et d'abord, lorsqu'un différend s'est élevé entre eux, il faut le porter, non point devant les juges ordinaires, mais devant le tribunal de la secte, nommé *Tribunal des cinq fondateurs*.

Pour s'y présenter de telle sorte qu'il y soit admis comme justiciable ou suppléant, le frère est forcé de savoir l'emploi de certains rites.

Il doit paraître dans la salle d'audience, pieds

nus, les cheveux en désordre et le pan de la robe ouvert.

Il récite quatre quatrains symboliques. Après quoi, le maître lui demande ses titres. Si le maître fait cette demande en tendant vers le solliciteur trois ou quatre doigts, celui-ci ne doit pas donner ses titres et pièces.

Au contraire, le juge tend-il la main ouverte; alors le demandeur est reconnu, il peut livrer ses pièces et s'expliquer.

Quelle que soit la décision du Conseil Suprême elle aura force de loi.

Quand un *frère* est en voyage, il a, pour demander sa route, des quatrains spéciaux qu'il récitera. Se dispose-t-il à entrer dans une maison, il doit s'arrêter sur le seuil, et, pour pénétrer plus avant, partir du pied gauche. Puis, il faut faire les huit saluts. S'étant assis, il enlève, selon la coutume chinoise, ses souliers, s'ils sont de paille. Et, pour faire le signe de la fraternité, il les tourne bout contre bout. Ces signes secondaires de reconnaissance sont innombrables, d'autant que le Chinois est naturellement formaliste à l'excès.

Si un *frère* est attaqué par un voleur, il récite le quatrain suivant :

> Je ne crains pas une épée seule.
> Mon frère, prenez deux épées;
> Et avec moi qui suis fils des Cinq Ancêtres,
> Venez exterminer les Tartares.

Il est permis de sourire encore, en passant, du rôle prépondérant et efficace que joue le quatrain dans les rites et dans la vie des Boxers.

Voici un cas plus singulier.

Lorsqu'un navire est attaqué par des pirates, le capitaine du bâtiment, s'il est de la Société des

Cinq Ancêtres, écrit sur un éventail blanc les vers qui suivent :

Pure est l'eau glacée de l'automne
La couleur de jade excite nos désirs.
Le poisson au travers des vagues brille d'un grand éclat.
Reconnaissez mon clignement d'yeux,
Quand résonnent le fusil et le canon
contre d'autres que les Tartares.

Au cas, assez fréquent, où le chef des pirates est un affilié, il épargne le navire.

L'une des cérémonies les plus importantes et les plus apocalyptiques auxquelles les *frères* procèdent entre eux est celle du *thé et des coupes*.

Lorsque plusieurs sont réunis dans une maison amie, il y a une foule de rites à accomplir et de quatrains à réciter, durant la confection, la présentation et l'absorption de la boisson nationale.

Il y a des quatrains pour verser l'eau sur le thé, pour dire de quel endroit il provient, pour placer la théière, pour en retirer ou pour remettre le couvercle.

Et quand il s'agit de disposer les coupes et les bols sur la table, cela devient de la stratégie aussi savante que grotesque.

Trois coupes en triangle signifient la montagne au point culminant où doit atteindre la dynastie des Mings ressuscitée.

Quatre coupes en ligne verticale signifient le soleil qui monte au zénith. L'on sait que, en chinois, le monosyllabe qui signifie lumière est également le caractère qui signifie Ming et se prononce de même.

Cinq coupes horizontalement rangées représentent les *Cinq Ancêtres*.

Six coupes en trois rangs de une, deux et trois coupes, forment une pyramide qui figure la paix et l'équilibre universels.

Sept coupes, dont quatre sur une ligne verticale et trois sur une ligne qui coupe la première, représentent l'épée des héros de l'association. Si ces sept coupes sont placées en ligne horizontale, elles signifient les femmes de génie traversant, après leur mort, le *septième soir*, c'est-à-dire la voie lactée.

Le nombre des coupes pouvant encore s'accroître, quinze coupes rangées en cercle symbolisent l'assemblée des *frères;* et dix-huit coupes en rangs inégaux et confus sont l'image de leur troupe se rendant à la loge ou se précipitant au combat.

Joignez à cela que chaque série de coupes, de deux à dix-huit, peut donner lieu à plusieurs combinaisons, selon la figure que l'on forme avec les coupes.

De quelle exactitude de mémoire doit faire preuve un *frère* qui connaît la pratique et le symbolisme de ces rites, où éclate l'oiseux dans le compliqué, la subtilité dans la puérilité, c'est-à-dire presque tout l'esprit chinois!

Et quand il s'agit d'offrir à un hôte la pipe traditionnelle, que de significations différentes, selon qu'on la présente des deux mains, ou seulement de la main droite, ou de la gauche, ou en la tenant avec deux, trois ou quatre doigts; selon que le fourneau est tourné en l'air ou vers le sol; selon que le tuyau est dirigé vers le maître de la maison ou vers l'étranger; suivant que l'on bouche le fourneau avec un doigt, ou qu'on le laisse béant!

Du reste, pour chaque signe ainsi fait, il faut répondre à ce langage muet par des quatrains! C'est charmant, et l'on avouera qu'un bon sociétaire possède un fameux répertoire de ces petits poèmes.

Mais le moyen positif de reconnaissance entre les

frères révèle une administration plus sérieuse. Tout sociétaire qui s'éloigne un peu de sa demeure doit porter sur lui son diplôme d'adhérent, avec le cachet de la loge à laquelle il appartient; et, outre deux objets symboliques : l'éventail blanc et le fil de soie rouge enroulé neuf fois autour d'un roseau, il a constamment trois *cashs* ou sapèques portant la marque de l'association. Le *cash* de la Société, d'une forme ronde avec un carré gravé au milieu, est en cuivre et porte l'inscription : *Ying-Nao*, qui signifie *monnaie des héros*.

Et il ne faudrait point conclure de tout cela que la Société recrute ses adhérents parmi l'ignare et superstitieuse populace. Au contraire, elle puise sa force et la garantie de sa durée dans l'élite intellectuelle de la Chine érudite et raffinée qui, par des brochures toujours et copieusement répandues, alimente et avive la haine et le dégoût de toute influence étrangère.

Les rangs des affiliés sont encore grossis par les innombrables déclassés dont, en Chine, toutes les conditions regorgent. Car c'est une profonde erreur de croire qu'il y a place, dans l'administration cependant immense de ce pays, pour quiconque a subi avec succès de beaux examens. Que de possesseurs de diplômes, autorisés par le fait à se parer de boutons multicolores, doivent descendre aux métiers les plus bas ! Et ce phénomène de déclassement social apparaît dans toutes les grandes villes.

L'anecdote suivante est typique à ce sujet.

Un des diplomates qui ont le plus réellement connu la Chine intérieure effectuait un voyage et remontait le cours d'un fleuve, lorsqu'il dut, pour passer sur l'autre rive, s'engager sur une très étroite passerelle. Mais de l'autre extrémité arrivait

avec son escorte, et porté dans un palanquin, un mandarin grassouillet.

Les deux troupes se rencontrèrent au beau milieu du pont.

Sérieusement, le chef des porteurs du mandarin réclame le passage, à cause de la qualité de son maître.

Or, il se trouve que l'Européen, personnage diplomatique, possède un rang égal à la dignité du Chinois.

Qui donc aura le pas ? Et qui retournera en arrière ?

Les titres des maîtres s'équivalent, l'on convient de s'en rapporter à ceux des valets. Le chef des porteurs du mandarin exhibe un diplôme de lettré, mais, à la stupéfaction de tous, le premier serviteur du diplomate justifie d'un grade bien supérieur, qui lui donne droit de porter les boutons les plus somptueux.

De plus, les deux valets se firent des signes mystérieux.

Au reste, il serait difficile de trouver un Chinois qui n'appartînt pas à quelque société secrète, fût-il du peuple ou du mandarinat, riche ou pauvre, confucianiste, bouddhiste, taoïste ou sceptique.

Contre l'Europe, il y a, il y aura toujours, en Chine, plus que les Boxers, plus que toutes les triades, la Chine tout entière, et plus que la nation actuelle et vivante, mais encore des traditions respectées avec fanatisme et cinquante siècles d'ancêtres à l'âme naturellement ennemie de la nôtre.

LÉON CHARPENTIER.

POÈMES

—

PROMENADE

C'était je ne sais quel matin, frais et nacré
Comme le poisson vif aux gluantes écailles
Dans le filet tiré dont s'égouttent les mailles,
Un matin de santé, jeune, oublieux, sacré,
De ceux où l'on s'en va sur ses jambes, à l'aise,
Heureux d'être robuste et que le ciel soit clair!
J'errais sur les récifs que découvre la mer
Et qu'à son tour, à nu, l'aurore épouse et baise.
Les varechs pustuleux craquaient; les crabes verts
Grattant la vase, se terraient à mon approche,
Ou, plus souvent, surpris dans l'amour, de travers
S'esquivaient, emportant dans des fentes de roche
Leur femelle pendue à leur ventre; soudain,
Mon pied glissant, j'avais de l'eau jusqu'aux chevilles,
De cette eau rude qui pince la chair des filles
Et les fait rire, les mains sur la gorge, au bain...
Et cependant brillait, oblique, au ras des houles,
Parmi des tournoiements criards d'oiseaux vermeils
Qui semblaient becqueter ses flammes, le soleil!
Et debout dans le vent, des pêcheuses de moules,
A la pointe d'un cap empanaché d'embruns,
Le corps droit dans les plis flottants des haillons bruns,
S'enlevaient en vigueur sur le ciel rose, telles
Des victoires d'airain et d'or, battant des ailes!

Ainsi j'errais, le front vers l'orient, les yeux
Eblouis, l'âme vague et divinement ivre,
Plein d'un étonnement d'aller, de voir, de vivre,

Et touché jusqu'aux pleurs du don mystérieux
Qui m'était fait du monde en cette matinée,
Content de tout, de rien, du seul bruit de mes pas,
M'essayant respirer et ne comprenant pas
Et des lèvres cherchant ta bouche, ô Destinée!

★

PAROLES A LA FIANCÉE

Tu me plais, si timide, et si gauche et si blanche,
Avec tes mains sans bagues, ton col fin qui penche,
Tes cheveux relevés qui découvrent ton front
Et ta joue en l'ombre au dessin ferme et rond...
Mais je tremble vraiment, je tremble que ma bouche,
Quand nous serons seuls l'abat-jour à demi sous,
Ne presse un pli, ne lâche un mot qui t'effarouche.
Marque au feu, brise echo des hontes d'autrefois...
Et plus encor j'ai peur de ces temps de silence
Où bourdonne à mes oreilles mon sang qui court,
Où la ville, au loin, gronde et pousse un vaste sourd.
Où toujours, comme un cœur affligé qui s'élance,
A travers le brouillard et la bouille du soir,
Un sifflet monte et va mourir dans le ciel noir...
Oui, j'ai peur, car je sais, et mon âme recule,
Je sais de quelle chose trouble, au crépuscule,
Des silences pareils, ailleurs, j'aurai suivi...
J'ai peur qu'une ombre impure, ô vierge, ne te frôle!
J'ai peur que ma peur même, effleurant ton épaule,
Ne suit pour l'essaim clair de tes songes ravis.
Pour tout ce cher bonheur qui te rend si vermeille,
La fumée évaporée où meurent les cités!...

Ecoute: je voudrais, comme j'ai changé d'âme,
Changer de marque aussi, changer d'yeux, que la flamme
De mon regard fût neuve et n'eut brûlé jamais
Que pour dire à toi seule, enfant, que je t'aimais!

Ecoute! je voudrais, te louant, que ma phrase
Eût des fluidités d'aurore qui s'embrase,
Et dans l'air s'échappât comme un rayon subtil!
Mais tous les mots sont lourds! Comment, mon vers fût-il
Plus plastique en mes doigts que la glaise ou la cire,
Y modeler ton immatériel sourire ?
Il faudrait à mes chants l'allure de la brise,
La douceur de l'ondée où l'arc-en-ciel s'irise,
La trame irréelle du givre... il leur faudrait
Ce qui tremble d'azur, d'odeurs, d'hymen secret
Dans un jardin d'avril scintillant de rosée,
Les pâmoisons des étamines, les douleurs
Des roses et la joie humide déposée
Par le baiser du clair-de-lune dans les fleurs...

Pourtant... si tu n'étais qu'une illusion tendre,
Le vain fantôme souriant d'un long espoir!
Si je t'avais rêvée à force de t'attendre,
A force de fixer ma lampe, seul, le soir!...
Si tu n'étais que moi dédoublé dans la glace,
Un moi meilleur étreignant l'autre, face à face!
Si tu n'étais... si tu n'étais qu'un lieu-commun
De poète, une métaphore sans parfum...

*

RUPTURE

Quand tu partis, à la pointe du jour, gris-perle
Etait la mer, avec le rire qui déferle
Et les ébats de ses écumes, jeux et luttes,
Dit-on, de nymphes sur le sable et chants de flûtes!
Et telle, après le bain, se hérissait à l'air,
La veille encor, la pulpe rose de ta chair,
Telle, nue et mouillée, étirant sur la mer
Ses bras pâles, frissonnait l'aube au vent amer!

Et cependant, déjà, s'éloignait la calèche
Qui t'emportait, le long des dunes que l'eau lèche
Tirant à hue, à dia, de cahot en cahot,
Tantôt dressant son coffre et ses rosses en haut
D'un mamelon, tantôt dans un repli cachée,
Ici presque tombant à droite et là penchée
A gauche, titubant et criant de l'essieu
Sous le bagage de douleur d'un tel adieu,
Je l'ai vue au lointain s'enfuir diminuée
Et plonger dans l'azur béant d'une nuée...

C'est alors, seulement, que j'ai compris, trop tard,
Ma faute, et que ce drame brusque du départ,
Le sursaut du réveil, le lever dans la chambre
Encor sombre, et cette aube froide de novembre,
Ces flambeaux, ces bruits sourds de portes et de pas,
Notre raideur muette à ce dernier repas,
Ces visages de plomb aperçus dans la glace,
Et le dernier baiser des lèvres, braise et glace,
Crispation de l'âme affolée, à l'instant
De crève-cœur final où la voiture attend,
Tous ces tableaux enfin d'une crise cruelle
Etaient chose vécue, atrocement réelle!

J'aurais voulu crier: « Ne t'en va pas, j'ai tort,
Je t'aime! vois mes pleurs, vois mes bras que je tords,
Et vois mon orgueil à terre qui s'humilie!
Pardonne, ou mieux encor, fais ce miracle : oublie!
Et que des vieux griefs rien ne reste entre nous
Que du silence, avec mon front sur tes genoux!
Reviens dans ma maison dont ta robe de femme
Et tes yeux qui rêvaient aux vitres étaient l'âme!
Rentre par le jardin d'automne, viens t'asseoir
Dans la lueur des grands feux clairs, chère frileuse!
Reprends place au rouet, viens filer, ma fileuse,
Le doux lin de l'amour indulgent! et, ce soir,

Dans la chambre où la lune aux persiennes regarde,
Où le lit, moite encor de nos caresses, garde
Ta longue empreinte souple au creux de ses draps blancs,
Quand nous serons tous deux, face à face, tremblants
D'angoisse, alors, je prendrai dans mes mains ta tête
Douloureuse, et quelle heure et quelle nuit de fête! »

Mais loin derrière la forêt, vers l'orient
D'un rouge vif de joue enfantine, et riant
Comme un œil jeune où perle une larme limpide
Quand sous l'aiguillon du gel le sang court rapide,
Loin derrière les vallonnements sablonneux
Des dunes, là-bas, où le soleil cotonneux,
Dans le fouillis des pins dressant leurs hampes fines,
S'effilochait en ouates d'or, fondait en bruines,
Loin, si loin, par delà l'écho même du bois,
Avec son vieux cocher excitant de la voix
Sa paire de chevaux efflanqués dont les côtes
Saillaient sous le poil jaune et qui bronchaient aux côtes,
Loin, si loin, dans les flaques de boue et les rais
De lumière, et l'odeur de résine et de gomme
Des taillis ruisselants, la patache fantôme,
Où, pâle et le mouchoir aux lèvres, tu pleurais,
Cahin-caha, là-bas, butait le long des routes...

Et maintenant encor, quand s'annonce l'hiver,
Quand crépite la pluie en bulles sur la mer,
Mon âme dans le vent qui souffle est aux écoutes...

FRANÇOIS PORCHÉ.

LA LIAISON FACHEUSE

A René Boylesve.

I

M. Valentin Jéromy était conseiller municipal parce que feu son père l'avait été jadis, et il exerçait malheureusement cette fonction imméritée avec une grande incapacité et beaucoup d'insouciance.

Il avait étudié insuffisamment au collège de Neuvy-sur-Seine, et terminé par un échec ses classes d'humanité. Son père, qui avait de l'intelligence et des capitaux, avait souffert d'un résultat si humiliant pour son nom, et il l'avait envoyé à Paris afin qu'il préparât plus efficacement ses examens.

Ses espérances ne furent point déçues, car il mourut avant que son fils n'échouât de nouveau à son baccalauréat.

Valentin Jéromy avait perdu sa mère dès son enfance et resta orphelin à vingt-deux ans. L'industrie minotière de ses parents pesa bientôt à sa paresse, et il la vendit sans tarder.

A trente ans, il ne lui restait plus que son oisiveté et sa fortune.

Il ne fit pas à Neuvy le convenable mariage que lui facilitaient les capitaux héréditaires et la bonne mine qu'on lui trouvait.

Il fréquenta Paris, où il trouva, sans les goûter, des plaisirs faciles.

Son nez s'allongea, ses cheveux tombèrent, son

gilet s'arrondit : il devenait paisiblement un vieux garçon paresseux et un inutile conseiller municipal.

Il faut savoir gré à son ami M. Sémillet, le notaire, de lui avoir présenté un jour sur le boulevard Saint-Michel Mlle Rose d'Almelys, car, s'il ne l'avait point fait et que nulle averse n'eût forcé M. Jéromy et sa conquête à chercher un abri à la taverne Lorraine, l'intérêt de ce roman en eût été singulièrement amoindri.

II

Rose avait quitté les ateliers de corsets de Mmes Weil et Lablanche pour prendre le surnom de Rose d'Almelys et pour travailler à le faire connaître.

Elle n'avait que quinze ans, et elle connut plus familièrement les menues misères du métier que ses grands orgueils. Elle venait de se résigner pour la troisième fois aux affronts d'une officielle et médicale visite, lorsque le petit notaire Sémillet la présenta à son compatriote Jéromy, et cette connaissance fut pour elle un bienfait considérable. Elle n'en fit point mystère à M. Jéromy :

— Tu tombes bien, lui dit-elle, je n'avais plus que quatre ronds et je viens de m'acheter un ruban de cou.

Et Rose d'Almelys déposa sur le marbre de la table un court ruban de velours bleu enveloppé de papier de soie.

Valentin Jéromy eut un sourire d'attendrissement et lui prit la main avec douceur. Il avait pitié de cette fille qui était jolie et malheureuse, et il songea que tandis que cette fille agréable manquait d'argent, bien des fois, dans la solitude de Neuvy, il s'était dit que tout l'argent dont il jouissait ne

valait point l'agrément d'une jolie fille. Mais il n'osa pas exprimer à haute voix ce qu'il pensait en lui-même.

— Mademoiselle Rose, dit-il seulement, voulez-vous faire une partie de dominos avec moi?

Rose alla chercher sur la tablette des queues de billard la boîte d'acajou et le carré de toile cirée, et, assise en face de M. Jéromy, serrant entre ses petites chevilles les jambes allongées de son partenaire, elle renversa les dominos.

— Je t'avais déjà remarqué la semaine dernière, dit-elle, tu sais bien, rue Monsieur-le-Prince. Tu m'as dit que tu étais très pressé... Tu ne te souviens pas. Oh! ça ne fait rien.

Valentin regardait remuer cette bouche fraîche avec ses deux petites lignes de rouge que le bout de la langue venait mouiller après chaque phrase, et il poussait ses dominos en souriant.

— Vois-tu, disait Rose, ce serait gentil de s'aimer, nous deux. On aurait notre jour. On se raconterait ce qu'on a fait pendant le reste de la semaine. On se verrait toujours dans la même chambre. On serait chez nous. Et puis je ne te demanderais pas tant qu'à quelqu'un que je vois seulement par hasard: un fixe, ça vaut toujours mieux que des gens dont on n'est pas sûr. Tu sais, je te dis cela parce que tu me plais. Je ne dirais pas ça à n'importe qui. Aussitôt que je t'ai vu je me suis dit: il me plaît, celui-là. Moi, je ne te déplais pas non plus, n'est-ce pas?

Et comme Rose se penchait sur la table pour le regarder, sous le nez, en clignant de l'œil, M. Jéromy lui répondit:

— Tu es gentille.

Puis, ayant payé les consommations, il se leva et

s'en alla avec Rose d'Almelys, laissant, sur le tapis noir, la marqueterie inachevée des dominos.

Rose avait répété : « Nous aurions notre jour. » M. Jéromy, en considération des plaisirs qu'il avait goûtés, n'hésita pas à en souhaiter la régulière continuation, et ne s'attarda qu'à décider le choix du jour. Il fut définitivement fixé au samedi, et Valentin, avec une allégresse de fiancé, embrassa Rose d'Almelys et s'en alla.

Dans la rue des Ecoles, il releva la tête pour regarder leur chambre. Mais il songea que sa fenêtre donnait sur la cour, et il se mit à rire tout seul, Il n'avait pas envie de s'en aller. Etant entré dans le petit square aux murs verdâtres et aux allées caillouteuses, il s'arrêta en face du jeune François Villon et le regarda avec amitié.

— Petit débauché ! fit M. Jéromy en fronçant les sourcils d'un air grondeur.

Et il ne doutait point que sa vie ne ressemblât beaucoup à la vie de François Villon.

III

Depuis qu'il avait pris l'habitude d'aimer tous les samedis la petite Rose de la taverne Lorraine, M. Jéromy montrait plus de bonhomie et de gaieté.

Il faisait plus allègrement sa marche quotidienne sur la promenade des Tilleuls. Il accostait les autres promeneurs et plaisantait avec eux d'un air moqueur et enjoué comme s'il avait été le porteur mystérieux d'une grande nouvelle. Au conseil municipal, il apportait de la bonne humeur et, parfois, il parlait. Enfin, au *Café de la Boule*, dont il était un habitué, on avait peine à le reconnaître tant il avait changé sa bénignité paisible en exubérante gaudisserie.

Il ne manquait pas, chaque fois qu'il avait reçu

une lettre de sa petite amie, d'en laisser saillir l'enveloppe bleue de la poche de sa jaquette; il poussait même son égoïsme amoureux jusqu'à en faire sentir le parfum d'iris à M. Léon Cuvillon, le gros entrepreneur de la rue des Fossés.

— Ha, ha! Tu es content, lui disait le notaire Sémillet.

Et il lui tapotait l'épaule comme il l'eût fait en disant à un de ses clients: « Je vous ai fait faire une bonne opération, mon vieux camarade. »

M. Jéromy ne goûtait point l'avantage que tirait son ami d'avoir servi d'intermédiaire à ses amours. Et comme un jour le notaire narrait complaisamment l'aventure en public, Valentin l'interrompit:

— Mon pauvre Sémillet, dit-il, il y avait belle lurette que je connaissais Rose d'Almelys!

Et il fit la belle invention d'un bal masqué de l'Opéra où sa maîtresse, déguisée en arlequine, était venue avec ses honnêtes parents, et où lui-même l'avait bel et bien séduite par les attraits de son costume napolitain.

Le notaire fut étonné.

Mais l'entrepreneur Cuvillon, qui était sceptique, demanda:

— Comment l'avez-vous donc si bien abandonnée, qu'elle traîne maintenant sur le trottoir?

— Jéromy se moque de nous, dit M. Plot.

— C'est une petite cocotte, ricana le vieux juge de paix.

— Pardon, fit M. Jéromy; elle est ma maîtresse et je l'entretiens dans ses meubles.

Il montra le bas de sa lettre bleue, en cachant le reste avec sa main; et chacun y lut: « A demain, chez nous, mon gros chéri. »

— D'ailleurs, tout cela ne vous regarde pas, ajouta-t-il.

Et il tourna le dos à la compagnie pour humer, au bout de son grand chalumeau, sa belle absinthe.

Il n'en fallut pas davantage pour convaincre tous ces messieurs que leur ami s'était rendu coupable d'un véritable détournement de mineure et pour en répandre la nouvelle par toute la ville.

IV

Mme Bular, sa cousine, chez laquelle M. Jéromy dînait habituellement tous les mardis, l'accabla un jour de si nettes allusions et de si pénibles sous-entendus qu'il se rendit compte tout à coup de la sottise qu'il avait faite en rendant publique sa liaison avec la petite Rose. Il souffrit cruellement de voir que tout Neuvy connaissait et blâmait sa conduite.

Comme il était sensible, il fut si vivement affecté de cette considération qu'il tomba malade.

Son vieux domestique le soigna paternellement.

— Monsieur a une bonne constitution, lui disait-il, mais il a tort de faire des excès; que Monsieur me permette de lui dire qu'un honnête mariage lui vaudrait bien mieux.

— Cyprien, donnez-moi mon écritoire, disait M. Jéromy.

Et assis dans ses oreillers, le bonnet de soie enfoncé jusqu'aux sourcils, il s'appliquait à écrire à sa maîtresse. Il voulait lui dire que d'imprévues circonstances l'obligeaient à cesser ses relations avec elle, qu'il se souviendrait toute sa vie des heures délicieuses qu'il lui devait, que malheureusement l'impérieuse nécessité s'opposait à la continuation de leurs amours. Il ne trouvait pas de motifs assez

considérables pour amoindrir l'indélicatesse d'une telle rupture. Mais, la figure sèche et courroucée de Mme Bular se présentait à son souvenir et affermissait sa résolution. Une fois, il écrivit ces seuls mots au milieu d'une feuille de papier :

« *Je vous rends votre liberté.*

» Jéromy. »

Mais il le froissa fébrilement, avant même que l'encre ne fût séchée.

Et il lui envoya seulement une lettre pour lui apprendre qu'il était malade et qu'il ne pouvait l'aller voir le samedi suivant.

Et ce samedi-là, tandis que Valentin Jéromy, étendu sur sa chaise longue, laissant tomber la nuit sans songer à allumer une lampe, rêvait aux joies qu'il goûtait ordinairement dans la petite chambre de la rue des Ecoles, dont le papier naïf et suranné répétait tout le long du mur une chasse à courre où l'on voyait des piqueurs à cheval, des chiens sautant un fossé et un cerf aux abois, et dont le lit avait une courtine de soie rouge qui était fendue et laissait voir çà et là quelques mèches de ouate, mais qui était infiniment douce et familière, et tandis que Polydor, son chien, le museau allongé sur le parquet, levait des regards de pitié sur le visage misérable de son maître, Cyprien entra dans la chambre avec effarement et s'écria :

— Ha! Monsieur, la fille est là! elle veut vous voir!.....

Valentin se redressa et courut au-devant de la petite Rose, qui attendait en effet dans le vestibule avec son canotier de cuir noir, son collet beige, son ombrelle de coton rouge, et son petit bagage plié dans un journal illustré.

Dès qu'elle le vit, elle lui sauta au cou et l'embrassa.

— Mon grand chéri, dit-elle, je suis contente de te voir bien portant. Je croyais te trouver au lit.

Valentin était pâle de contentement et il ne savait comment le témoigner.

— Cyprien, allumez la lampe du salon, dit-il.

Rose ôtait son chapeau, posait son paquet, regardait dans tous les coins et gazouillait :

— Oh! que c'est drôle chez toi... Tu ne m'attendais pas, dis, mon grand loup?... C'est ta maman, cette grosse-là, dans le cadre? Oh! le joli cabot!...

Polydor s'éloigna en grognant. M. Jéromy était heureux, et sifflotait un air de polka. Il dit à son domestique :

— Vous pouvez vous retirer, Cyprien.

Et il prit sa petite amie sur ses genoux.

Rose lui expliqua comment elle avait cru de son devoir de venir voir son ami, puisqu'il était malade et il lui sut gré d'avoir eu la délicate précaution de n'arriver qu'à la tombée de la nuit.

Elle avait envie d'aller tapoter sur le piano, de feuilleter l'album de photographies dont les ferrures brillaient sous la lampe à pied, de caresser le gros chien, et de toucher à la pendule de porcelaine; mais M. Jéromy la retenait parce qu'il était heureux de l'avoir entre ses mains et de la faire sauter sur ses genoux, en sifflotant son air de polka.

V

Ils furent si contents de leur journée qu'ils convinrent que dorénavant ce serait à Neuvy qu'ils se verraient tous les samedis.

Rose arrivait au crépuscule et partait le lendemain par le train de minuit. Ils y mirent d'abord tant de précaution que le fait demeurait inconnu à la ville. Mais ils commirent bientôt de fâcheuses imprudences.

Tandis que Rose regardait un jour par la fenêtre elle fut reconnue par le notaire Sémillet, qui passait dans la rue.

Un chapeau de femme posé sur le coffre du vestibule avertit également Mme Bular, qui en fut scandalisée.

Enfin, comme on se lasse de toujours manger seul son pain blanc et de ne pas annoncer à tout le monde qu'on est heureux, M. Jéromy décida de présenter sa maîtresse à ses meilleurs amis, et, tour à tour, Mérinot, le vétérinaire, le lieutenant Haubret, l'avocat du Moran, et même le gros entrepreneur Cuvillon vinrent dîner le samedi.

Valentin n'eut d'abord qu'à s'en féliciter.

On faisait bonne chère à sa table, et tous les habitués du Café de la Boule estimèrent leur ami de les y convier. Rose était une charmante petite fille qui leur plut par sa gaieté et sa jolie figure d'enfant. Ils tinrent même en grande admiration M. Jéromy, de jouir d'une si bonne fortune.

Le vieux juge de paix Guignerot jugea plus sévèrement sa conduite et crut devoir le prévenir qu'il se compromettait singulièrement en amenant dans sa maison une fillette aussi mineure.

Quant à Mme Bular, elle le vint voir un mardi matin et lui dit d'abordée :

— C'est du propre.

Elle proféra d'abondants conseils, des menaces, des injures. Mais elle n'y gagna rien : l'amoureux

Valentin eut de l'ironie, et dès son départ il lui fit porter ce mot :

« *Pour ne pas vous compromettre, ma chère cousine, je n'irai pas dîner chez vous ce soir.*

« VALENTIN. »

On est fort contre l'adversité quand on aime bien. Aussi M. Jéromy se souciait-il médiocrement des conseils de Guignerot et des paroles amères de sa cousine. Le samedi il était heureux, et le reste de la semaine il attendait le samedi en souriant.

Chaque fois que son amie arrivait, elle trouvait une surprise sous sa serviette : une bague ; une cravate de soie avec un petit col de batiste, une chaînette d'argent, un vaporisateur artistique. Comme Valentin n'allait plus à Paris pour voir la petite Rose, il continuait à s'y rendre chaque semaine pour lui acheter un petit cadeau.

Rose ne manquait jamais d'arriver le vendredi soir ; et Valentin, qui n'osait pas l'aller chercher sur le quai de la gare, la guettait au coin de la rue Daridan, derrière la fenêtre du café Leberne. Cyprien, qui avait eu de la peine à s'habituer à elle, la regardait maintenant avec bienveillance et il ne laissait pas de lui témoigner même quelque estime parce qu'elle l'appelait « Monsieur Cyprien ». Et Polydor la recevait avec joie.

Lorsqu'il faisait beau, M. Jéromy se promenait dans son jardin et contemplait ses fruits ; et il voyait d'un œil heureux gambader la petite Rose. On s'amusait d'une branche de lilas que l'on pèle d'un coup d'ongle et qui devient une badine fraîche et blanche, d'une pomme à la peau vernissée où les dents font une tranchée régulière et qui croque dans la bouche comme une boule de neige. On

jouait à cache-cache sous le vieux sapin dont les branches traînaient sur la pelouse.

Et il y a, au bout du verger, la petite cabane aux outils de jardinage et au canapé poussiéreux où l'on se jette aux bras l'un de l'autre, parmi les rayons chauds, colorés et pleins de moucherons, que dardent les vitraux losangés des lucarnes.

VI

Mme Bular, à bout de violence, usa de douceur. Elle entreprit de marier son cousin avec Mme veuve des Genettes, la châtelaine des Roseaux. Son mari avait été camarade de collège de Valentin et depuis son veuvage Mme des Genettes avait continué à fréquenter chez M. Jéromy, qui était le parrain de sa petite fille. Mme Bular savait que la jeune veuve eût volontiers accepté la main de M. Jéromy, qui avait de bonnes rentes ; mais elle n'ignorait pas non plus que Mme des Genettes avait coutume de se consoler de la perte de son mari en compagnie de M. Printemps, le blond pâtissier de la Rue Grande. Cette considération n'arrêta point Mme Bular, qui crut accomplir au contraire un double bienfait en favorisant les entrevues entre son cousin perverti et sa libertine protégée.

Mme des Genettes et sa petite fille venaient voir tous les dimanches le tonton Jéromy : il y avait des dragées dans une bonbonnière et des livres d'images sur un guéridon d'acajou.

M. Jéromy, qui menait une vie fort active et se trouvait bien affairé par la régulière occupation de recevoir chaque semaine son amie Rose et de préparer sa réception, ne prit pas garde que les visites de la jeune veuve devenaient de plus en plus fréquentes.

Il se tenait pour bon camarade de Mme des Genettes ; et il lui parlait si familièrement qu'il ne lui cacha même point qu'il avait une maîtresse, qu'elle s'appelait Rose d'Almelys et qu'elle le venait voir tous les samedis.

Une jour, Mme des Genettes lui demanda s'il aimait véritablement Mlle Rose.

— Certes, je l'aime ! affirma M. Jéromy.

Et soudainement Mme des Genettes eut un petit cri d'oiseau blessé, puis, lui prenant les mains, elle s'affaissa sur le canapé, et demeura quelques minutes dans une jolie posture d'évanouissement.

— Ah! mon Dieu ! cria Valentin, qu'avez-vous, mon amie... Mais elle se trouve mal !...

Et il lui frappait dans les mains, dégrafait son corsage, guettait sa respiration. Croquette poussait des cris lamentables et disait que sa mère était morte. Cyprien accourait, cherchait des sels, hochait la tête de désespoir.

L'alerte finit heureusement ; et comme Polydor, qui avait quitté la paille de son tonneau pour prendre sa part d'une si vive émotion, passait sa tête à la porte du salon, Mme des Genettes s'éveillait en souriant.

Mais le lendemain Mme Bular alla chez M. Jéromy et elle le trouva fort abattu.

M. Jéromy était bon et il souffrait en songeant : « Il y a deux personnes qui m'aiment. »

VII

M. Jéromy allait à Paris pour acheter une surprise à Rose et, son chapeau sur les genoux, la tête appuyée au capitonnage bleuâtre du wagon, il songeait que Mme des Genettes s'était évanouie

entre ses bras et qu'elle l'aimait, et que Mme Bular lui avait dit : « N'hésitez pas, mon cher cousin, à profiter de la touchante occasion qui s'offre à vous de régulariser une situation déplorable. Vous avez d'une part une liaison futile et mercenaire, vous pouvez obtenir de l'autre le mariage honorable et charmant d'une honnête femme qui vous aime. »

Il suivait des yeux la fuite rapide et monotone des fils télégraphiques ; mais parfois la vue d'un pont, d'une ruine ou d'un clocher le distrayait de sa pensée.

« Lui achèterai-je un bracelet ou une boîte de gants de soie, » se disait-il, et il inclinait vers le bracelet parce que les bijoutiers sont des hommes courtois et que les petites femmes qui vendent des gants dans les magasins ont des yeux malicieux et des paroles séductrices.

Puis il rappelait à sa mémoire les discours de Cyprien : « Quand je vais ouvrir la grille à Mme des Genettes et à sa charmante enfant, avait-il coutume de dire, je suis heureux parce qu'il me semble qu'elles entrent chez elles et que je suis leur vieux serviteur. »

Malgré qu'il fût, ce jour-là, plus pénétré que de coutume d'une pensée étrangère à Rose, il lui vint le désir ardent de monter jusqu'à sa petite chambre.

Quand il eut choisi un bracelet, chez M. Périnier orfèvre, il gagna la rue des Ecoles, et, sans hésiter, grimpa jusqu'au palier de son amie.

Mais quand il eut frappé, et qu'après un moment la petite Rose, avec un peignoir taché, une chevelure défaite et des gros yeux battus, vint entr'ouvrir la porte, il ne pénétra pas dans ce milieu familier dont le papier peint figurait une chasse à courre

et dont le lit à courtine rouge se montrait dans la pénombre.

Il y avait un homme chez Mlle d'Almelys.

M. Jéromy redescendit l'escalier en spirale dont il remarqua pour la première fois la rude rampe de fer et les degrés branlants. Il était ébloui, titubait, sentait ses tempes battre la fièvre.

Il releva son col en passant devant la loge du concierge et traversa la rue en hâtant son pas; et quand il se fut assis sur un banc du petit square, non loin de la statue de bronze de François Villon, il se prit à rire douloureusement et baissa la tête.

Sans doute M. Jéromy ne songeait à rien, tandis qu'il pleurait sur un banc du mélancolique square Monge. Il avait une âme naïve faite à l'image de ces constructions de cubes de bois que bâtissent les enfants et qu'effondrent aisément leurs mains impitoyables. Et son âme s'était tout à coup ruinée.

Il releva la tête quand une horloge sonna cinq heures et il s'en alla vers la gare d'Orléans.

Dans un bureau de poste il fit une lettre pour sa maîtresse.

« *Inutile de remettre les pieds chez moi. Vous comprenez que de pareilles circonstances m'obligent à vous répudier. Je vous défends de revenir à Neuvy, de m'écrire, et de chercher à me voir. Tout est fini. V. J.* »

VIII

Quand il eut reconduit jusqu'à la grille Mme veuve des Genettes et sa sautillante petite fille, Valentin resta quelque temps sur le seuil. Son œil de vieux garçon suivait le mouvement des jupes noires de la jeune veuve qui allait d'un pas souple le long du trottoir aux pavés cahoteux, la tête droite, les han-

ches onduleuses, tenant dans ses mains roses et potelées la petite main rose et potelée de sa fillette; et au coin de la boutique à louer elles disparurent.

Alors il soupira, puis poussant la porte sonore il rentra chez lui la tête baissée.

— Cyprien!

— Monsieur?

Le vieux domestique occupé à peigner son chien, à la porte de la buanderie, laissa venir son maître jusqu'à lui.

— Cyprien, vous avez encore oublié de faire les meubles; il y avait de la poussière sur le guéridon d'acajou et la petite fille de Mme des Genettes y a encore écrit avec son doigt.

Cyprien attendait une communication plus intéressante; indifférent, il se baissa pour tremper sa brosse de crin dans le baquet d'eau savonneuse et se remit à la toilette de Polydor.

— Quelle jolie fillette que cette Mlle Croquette, dit-il... Voyez-vous, monsieur Jéromy, il vous aurait fallu jadis songer à établir un adorable petit ménage comme celui-là; et puisque Dieu a voulu que M. des Genettes mourût d'une indigestion pour vous faire place, il ne faut pas dédaigner l'occasion qui s'offre à vous de cet adorable petit ménage tout fait.

M. Jéromy grimaça. Il aimait à faire claquer ses lèvres sur les joues douces de Croquette qui lui semblaient aussi délicieuses que des pêches chaudes et bien mûres; et les épaules de Mme des Genettes étaient encore plus appétissantes. Mais il n'aimait pas qu'on lui parlât de mariage.

Longtemps, il avait été fier de proclamer chez Mme Bular qu'il visitait le mardi, ou chez M. le Pré-

sident du tribunal, ou au café de la Boule : « Je suis un homme libre, moi ».

Mais depuis qu'il avait aimé la petite Rose, il n'y croyait plus. Etant un peu intelligent, il savait bien maintenant qu'en dépensant beaucoup d'argent pour payer des domestiques qui vivaient dans l'oisiveté et pour entretenir une vieille maison qui n'était plus ni commode, ni belle, la vie qu'il menait n'était pas moins fâcheuse que celle de ses amis les plus asservis. Le petit notaire Sémillet, avec son énorme femme et ses huit petites filles, était parfaitement heureux.

Quand on s'entretenait, en sa présence, de fiançailles ou de projets matrimoniaux dans quelque salon de la ville, on le regardait toujours pour lui faire dire :

« Moi, je suis un homme libre ! »

Et il élevait la voix pour prononcer sa déclaration.

Mais il la prononçait depuis quelque temps avec indifférence.

— Pourquoi n'épouserais-je pas Mme des Genettes ? se disait-il, tout bas en se promenant dans les allées sablées de son jardin.

Et il feignait de tailler avec son canif des rejetons verts poussés aux pieds des jeunes arbres, de peur que Cyprien ne devinât, à son allure gênée, l'objet de ses réflexions.

Et, tout à coup, le souvenir de la petite Rose l'attristait.

Puis, il fut attiré vers le salon : il s'assit dans le fauteuil d'où il avait conversé avec Mme des Genettes, et il regarda le fauteuil qui lui faisait face; il vit le tabouret que Croquette avait pris sous la table pour s'installer au milieu du tapis

parmi les livres d'images, déjà un peu usés, puis il se leva pour passer son mouchoir sur la poussière du guéridon; mais sa main s'arrêta; il lut : « *Tonton Jéromy est un namour.* »

Il fut attendri; il approcha une chaise et s'assit, les yeux fixés sur les petites traces des doigts, irrégulières et naïves qui couvraient l'acajou; Croquette avait dessiné là un oiseau, un petit homme avec une pipe, un pot de fleurs, et au milieu d'un cercle de bariolures, de son écriture inhabile, aux jambages raides et saccadés, elle avait écrit : « Tonton Jéromy est un namour. »

Et il avait envie de pleurer, ému en même temps de cette attention de la fillette, et par le souvenir de sa mère. Il les revoyait l'une près de l'autre, avec leurs joues rondes et brillantes, avec leurs yeux bleus tout pareils, et avec leurs gestes semblables, leur même façon de rire en clignant des paupières et en levant le menton...

— Monsieur!

M. Jéromy passa son mouchoir sur le guéridon et se retourna.

— Qu'est-ce que vous voulez?

J'appelle Monsieur de tous les côtés depuis une heure... Monsieur est rouge comme lorsqu'il a mal à l'estomac? Monsieur est souffrant?

— Oui.

Il se trouvait dans un tel embarras, assis devant ce guéridon, à une place insolite, avec son mouchoir mauve plein de poussière, qu'à la vérité il ne croyait pas mentir en disant qu'il était malade.

Il se leva, sentit ses jambes gourdes et monta dans sa chambre en se tenant les genoux tout le

long de l'escalier et en faisant la grimace comme s'il souffrait d'un rhumatisme.

Cyprien l'aida à s'étendre sur sa chaise longue.

— Cyprien, voulez-vous aller chez le pharmacien?

— Oui, Monsieur, j'y cours : je sais ce qu'il faut.

Bien qu'il jugeât que son maître était rouge comme presque tous les vendredis quand il a mal à l'estomac pour avoir mangé trop de tomates à son déjeuner, et qu'il s'allonge dans le fauteuil du foyer avec un pli de colère entre les yeux, Cyprien se douta que la visite de Mme des Genettes avait quelque rapport avec l'état de M. Jéromy.

— Que faisait-il auprès du guéridon? se demanda Cyprien.

Et, passant dans le salon, il examina l'acajou : malgré le mouchoir mauve de M. Jéromy, on y voyait encore un pot de fleur et deux mots :

... « *un namour* » lut Cyprien... Ah! Ah! Ah!

Le vieux domestique chercha sa casquette à galon d'or et s'en fut chez le pharmacien.

— Mon maître voudrait épouser Mme des Genettes, se dit-il, et il n'ose pas la demander en mariage, voilà sa maladie.

Il se frottait les mains et riait de tout son vieux visage ridé. Son œil avait des éclairs de génie. Il aperçut le cocher de Mme du Terrain au seuil de son portail, et il prit une résolution soudaine.

— Bonjour, Loridan, fit-il.

— Bonjour, monsieur Cyprien.

— Je vois ça, vous ne savez pas la nouvelle.....

— Aucune nouvelle, non vraiment, monsieur Cyprien.

— Mme des Genettes et mon maître... Mais n'en dites rien; ce n'est pas officiel...

Loridan sortit une main des goussets de son gilet jaune et rouge et la tendit à son ami :

— Compliments, monsieur Cyprien, et croyez à ma discrétion.

Cyprien alla chez Botrios le pharmacien et comme il trouva là plusieurs domestiques, il leur annonça à tous, et mystérieusement, le mariage prochain de M. Jéromy.

IX

Chez Mme Bular, le mardi suivant, M. Jéromy entra avec émotion : et comme celle-ci était seule, il lui dit :

— Ma cousine, il faut que je vous demande, dans le plus grand secret, un conseil confidentiel...

— Mon cousin, interrompit Mme Bular, vous allez me parler de votre mariage avec Mme des Genettes; je vous en félicite de tout mon cœur.

M. Jéromy eut un sursaut dans son fauteuil.

— Qui vous a dit que...?

— Mais tout le monde le sait, mon cher : et je vous affirme que je ne suis pas fort contenté de vous. Je ne suis pas tout à fait étrangère à cette conclusion; il a fallu pourtant que ma bonne apprît la nouvelle chez le boucher pour que j'en fusse informée.

M. Jéromy n'y comprenait rien; mais il était content.

Et le lendemain Mme Bular sonnait à la grille de la rue des Clignottes; et Cyprien introduisait avec elle Mme des Genettes, dont le visage rose saillait d'un corsage serré de satin noir, et Croquette qui sautait de çà delà sur ses jambes fluettes et nerveuses.

On passa au salon, donna à Croquette son tabou-

ret et ses livres, parla de choses tout à fait indifférentes.

Puis Mme Bular se leva en disant :

— Je vais demander des plants de salade à Cyprien.

Et dans le soir tombant, assis sur le canapé où le rideau de la fenêtre portait une ombre épaisse, Mme des Genettes et M. Jéromy s'entretenaient à voix basse en se tenant les mains, tandis que Croquette, montée sur son tabouret, tenant raide la courbe de ses jambes claires, accoudée sérieusement sur le guéridon, mouillait son doigt pour dessiner des oiseaux et des fleurs sur la poussière de l'acajou.

Quand il fut seul, M. Jéromy grimpa lestement à sa chambre pour passer son veston rouge et ses pantoufles, et il alla se promener dans son jardin.

Il avait le visage radieux. Il disait à Cyprien :

— Mon bon Cyprien, il y aura bientôt une jolie femme pour égayer la maison.

— Je suis bien content, monsieur Jéromy ; je suis bien content, disait Cyprien.

M. Jéromy chantonnait. Il allait d'un arbre à l'autre et leur disait familièrement :

— Oh ! Oh ! mon vieux, tes fruits ne vont pas te fatiguer cette année !... Mon pauvre petit pêcher, tu m'as là une mine bien piteuse.

Et il disait en riant à son domestique :

— Cyprien, mon vieux, vos arbres sont dans un fichu état.

Et comme Polydor venait se caresser à sa jambe, M. Jéromy lui disait avec un sourire affectueux :

— Croquette, la petite Croquette, où est-elle la petite Croquette ?

Et Polydor relevait la tête, dressait les oreilles, remuait le bout du nez.

M. Jéromy lui donna une tape sur la fesse et le maître et le chien se mirent à courir dans les allées sablées du jardin, Polydor sautant, gambadant et jappant de plaisir, et M. Jéromy, leste et rapide avec ses pantoufles de tapisserie, comme un vieux faune capripède.

X

Au café de la Boule, le Juge de paix Guignerot dit à Valentin:

— Je vous félicite, mon cher ami, d'avoir mis un terme à cette fâcheuse liaison.

— Et moi, je vous félicite de votre mariage, dit Cuvillon, l'entrepreneur.

M. Jéromy, l'œil vague, se laissait serrer les mains; et son émotion lui rappelait le jour où il avait été nommé, par 1.540 voix, conseiller municipal.

Mais le notaire Sémillet, ayant pris son ami par le bras, le tira dans un coin de la salle de billard et lui dit:

— J'ai à te parler très sérieusement.

— J'écoute, mon ami, dit Valentin.

— Il est de mon devoir de notaire et d'ami, poursuivit Sémillet, de te mettre au courant de l'exacte situation économique et morale de Mme des Genettes.

— Je sais qu'elle a peu de fortune, dit M. Jéromy, mais ceci ne m'intéresse aucunement.

— Bon, dit le notaire. Quant à ses mœurs en elles-mêmes, je me garderai bien de les molester, puisque je les ignore; mais je n'ignore pas qu'il y a des gens qui les molestent et qui, sans mystère,

répètent généralement que Louis Printemps, le petit pâtissier...

— C'est impossible, interrompit Valentin.

— Je le souhaite, dit Sémillet ; mais j'ai tenu à t'avertir.

— Je te remercie, fit sèchement M. Jéromy.

Et il s'en alla.

Il errait dans les rues, le long des boutiques où s'allumaient peu à peu les lueurs jaunes des lampes ; il buttait aux pavés cahoteux où résonnait son parapluie ; et il songeait que, quelques jours auparant, il laissait balancer son cœur entre l'amour de deux femmes, et que, maintenant, il le voyait déchiré par le souvenir de la trompeuse Rose et par la cruelle pensée que Mme des Genettes eût un petit consolateur.

Il traversa les rayons rouges et verts que dardaient les bocaux ovoïdes de la pharmacie ; il jeta un coup d'œil à la devanture de Briquet, le tapissier ébéniste, et il passa devant le magasin peint en blanc et clairement illuminé de Louis Printemps.

M. Jéromy aperçut l'œil bleu et la fine moustache blonde du jeune pâtissier, qui servait en souriant une grosse cliente, et la vue de cet homme séduisant mit soudain en courroux le fiancé de la jeune veuve.

Il fit un juron, et, se sentant tout à coup plein d'audace, il tourna la rue du Grand-Bœuf pour se rendre chez sa cousine.

XI

Dans son salon, près du vase de complexe et frêle faïence italienne, où se dressait un palmier nain orné d'un ruban rose, Mme Bular, son lorgnon au bout du nez, faisait une réussite.

La petite lampe à l'abat-jour de carton illuminait le parquet brillant semé de poufs en laines rouges, faisait luire les dorures des meubles anciens, et éclairait en cercle le bas de tous les tableaux, où l'on voyait la nef de la *Jeune batelière*, les Saintes femmes au pied de la croix, le plastron blanc de feu de M. Bular et la barbiche impériale de Napoléon.

Quand la porte s'ouvrit, elle jeta ses cartes et courut, les bras ouverts, au-devant de son cousin :

— Ah ! voici le petit fiancé ! fit-elle.

— Bonjour, ma cousine, dit M. Jéromy en effleurant de ses lèvres molles les grosses joues sanguines de la vieille dame.

Et, un pli au front, il vint s'adosser au marbre de la cheminée.

Mme Bular le regarda avec un sourire entendu et lui demanda :

— Legros ne vous a pas encore apporté votre habit ?

— Si, fit Valentin en haussant les épaules.

— Alors il ne vous va pas ?... Legros vous le refera. Je vous dis qu'il est très adroit, qu'il sera un jour tailleur à Paris. Si cet imbécile-là ne s'était pas coupé la main en forçant le secrétaire de Mme la Sous-préfète, je l'aurais chaudement recommandé à notre Association de Secours, et il serait depuis longtemps premier coupeur, rue de la Paix !...

M. Jéromy retint un juron et s'écria :

— Mme des Genettes est-elle, oui ou non, la maîtresse du pâtissier ?

La vieille dame chancela ; mais elle eut la force de feindre un éclat de rire :

— Vous êtes fou ! fit-elle.

Valentin la regardait en face, son chapeau tremblant dans sa main :

— Oui ou non ? répéta-t-il.

Mme Bular s'irrita. Un pareil soupçon, outre qu'il révoltait son amour-propre, meurtrissait douloureusement ses affections les plus chères.

— Comment, dit-elle, pouvez-vous porter sans honte une pareille accusation contre ma chère petite Faustine, que vous savez si fière, si timide, si bien élevée ? Et comment surtout pouvez-vous supposer la pauvre mignonne capable d'aimer ce polisson de pâtissier que l'on voit courir les fêtes avec toutes les gourgandines de Neuvy ? Je vous ai tiré d'une déplorable situation, mon cousin ; j'ai voulu faire votre bonheur ; je vous ai choisi une femme charmante ; et non seulement vous ne vous montrez pas reconnaissant envers moi ; mais vous osez encore, en accordant foi à d'odieux racontars, flétrir le nom de cette innocente !

M. Jéromy ne trouva dans ses paroles qu'une faible consolation.

— Il faut que je sache, fit-il, si Mme des Genettes est coupable ou innocente. J'irai chez M. Printemps et je lui dirai : « Vous êtes l'amant de ma fiancée. » On verra bien.

— Vous êtes fou !

— Je le ferai, répéta Valentin.

— M. Printemps, moins que tout autre, vous dira la vérité; ou bien il se vantera d'être ce que vous dites qu'il est — ou bien il vous mettra à la porte de son magasin.

— Alors, que dois-je faire? dit M. Jéromy en s'abattant dans un fauteuil.

Mme Bular parla maternellement :

— Il faut fermer l'oreille aux cancans et ne s'oc-

cuper qu'à être un aimable fiancé. Voyons, mon ami, soyez raisonnable !

Et, d'un ton indifférent, elle demanda :

— Quel est l'imbécile qui vous a raconté l'histoire du pâtissier?

— Sémillet, dit plaintivement Valentin.

Mme Bular s'alarma. La partie était perdue.

— Quand vous a-t-il dit cela? A propos de quoi ?

— Simplement pour m'informer... Il est sûr. Et je vois bien que vous ne pouvez pas dire le contraire.

La vieille dame, les joues violettes, bousculait sa chaise, battait violemment les cartes.

— Mais c'est impossible, voyons, vous voyez bien que c'est impossible... Et puis, en tout cas, ne vous donnez pas tant de mal à savoir si cette mignonne s'est un peu consolée de son veuvage : il s'agit bien de rechercher une pareille bagatelle, quand vous avez, de votre côté, une aussi énorme faute à faire excuser!

— Que dites-vous? fit Valentin.

— Je dis que Faustine n'est pas coupable ; mais quand elle le serait vous n'auriez rien encore à lui reprocher. Le beau crime, ma foi, que de s'amuser à vingt-six ans!

— Mais...

— Mais, rien de tout cela n'existe. N'y pensons plus.

M. Jéromy ne voulait pas comprendre. Il avait envie de pleurer. Il se mouchait. Et il ne disait plus rien.

XII

M. Jéromy espionnait. Le notaire lui avait dit:

— Va sur la route des Roseaux, avant huit heures.

Au petit jour, il errait dans les chaumes luisants, avec ses gros souliers, sa pèlerine et ses moufles. Il avait pris son cache-nez de laine; mais, la marche l'ayant réchauffé et le soleil se levant, il le tenait plié en quatre sur son bras.

Du haut du pré, Valentin appelait son chien; mais Polydor, ne voulant pas gravir le talus, le suivait dans le fossé de la route.

Lorsqu'il arriva en face de l'allée du château, Polydor voulut s'y engager; M. Jéromy le retint.

— Ici, Polydor! cria-t-il.

Il descendit sur la route pour le prendre au collier. Puis, l'ayant posé sur le bord du remblai, l'exhortant de la voix et le poussant au derrière, il parvint à le faire monter dans le champ.

Des sursauts d'automobile se percevaient du côté de Neuvy ; le maître et le chien se blottirent derrière un buisson et attendirent.

M. Jéromy distingua bientôt, scintillant au soleil, le tricycle à pétrole de Louis Printemps. Un petit paquet ficelé de bolduc pendait au guidon.

— C'est le prétexte! dit tout haut Valentin.

Polydor lui jeta un coup d'œil lassé.

Comme le tricycle, ayant viré, disparaissait sous les arbres de l'allée, M. Jéromy sortit du buisson. D'un coup de pied, il jeta son chien dans le fossé et descendit lui-même d'un seul bond sur la route.

Il ne prit pas l'allée; mais dans le sentier qui la longeait il courut, buttant aux racines, laissant les branches lui fouetter le visage, et ne s'arrêtant que pour défaire son cache-nez qui s'accrochait aux épines.

Il entendait au loin un rire de fillette.

Il passa le ruisseau sur la planche, traversa le pré vert et mouillé, où paissait le petit cheval gris, et il marcha à pas plus lents et furtifs le long de la haie du jardin.

Le tricycle était arrêté auprès du puits. A la porte du pavillon, Croquette criait :

— Ouvre-moi, petite mère !

Le jardin était silencieux, les allées désertes, et les grands carrés de légumes scintillaient sous l'air bleu. Des abeilles chuchotaient dans un massif de géraniums.

Croquette s'impatientait :

— Petite mère, ouvre-moi !

Et elle tambourinait sur la porte avec ses coudes.

— Va jouer ! fit une voix, à l'intérieur du pavillon.

★

M. Jéromy s'en alla.

Il était très fatigué, lorsqu'il rentra chez lui. Il marchait le dos courbé, les bras ballants, son cache-nez traînant à terre. On eût dit qu'il revenait d'un long voyage. Derrière lui, Polydor tirait la langue. Et, au coin du feu, il médita sur les avantages que lui présentait l'avenir : une liaison dont il était déjà désillusionné, ou un mariage où il était trompé d'avance.

PIERRE DE QUERLON.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

La littérature et le nationalisme. — Se souvient-on d'une petite querelle littéraire entre M. Henri Bordeaux et M. Henry Davray, qui eut pour champ-clos le *Correspondant*, le *Mercure de France*, et l'*Écho de Paris*, où M. Descaves s'improvisa le juge du tournoi? Il s'agissait des littératures étrangères : si on a tort ou raison d'en traduire les œuvres les plus caractéristiques? M. Bordeaux effaré penche vers un protectionnisme absolu. M. Davray défend avec énergie le libre-échange littéraire. Conciliant, M. Descaves, avec un sens tout à fait négatif des « valeurs », déclare en son jugement : « Il serait fort regrettable que nous ne connussions pas les *pages choisies* de Frédéric Nietzsche, de Thomas Hardy, de Ruskin, de Meredith, *tous les livres* de Tolstoï... » Et le débat est ainsi rétréci aux discussions préliminaires à la formation d'une bibliothèque choisie, ce qui est sans intérêt aucun. La vérité est que, pour que nous fussions dispensés de perdre notre temps à apprendre les langues, il serait à souhaiter que *tous les livres* étrangers fussent aussitôt traduits en français ; nous pourrions ainsi choisir librement nos lectures parmi les productions d'un monde de plus en plus vaste. Puisque cela est impossible, il faut du moins encourager les traducteurs à traduire, les éditeurs à éditer le plus possible des livres étrangers. Conçoit-on ce cerveau qui fait métier d'exercer ses facultés de connaissance et qui demande qu'on restreigne les objets de la connaissance, — ce botaniste qui trouve un pays trop riche en plantes, — ce mineur qui trouve exagérée l'a-

bondance du minerai? Sa diversité d'aptitudes est décidément une grande gêne pour l'homme. Il n'y en a pas un sur cent mille qui soit capable de creuser très bien autre chose que son trou, comme la larve des diptères.

Ce débat, si facilement soluble, serait futile s'il ne se rattachait à la grande question du nationalisme. M. Bordeaux est nationaliste et croit défendre sa cause en prohibant la pensée étrangère. Ainsi un jardinier repousserait le café pour cultiver le lupin, et un agriculteur belge, la chicorée. Cela n'est pas sérieux. Nul patriotisme ne peut me faire croire que la sauge ou la menthe remplace avantageusement le thé ou que la lecture de Nietzsche se supplée par celle de M. Alfred Fouillée ou Ibsen par M. de Curel; mais je rirais amplement de l'Allemand qui me vanterait le bordeaux ou le champagne de son pays ou qui, dans la niaiserie germanique d'un Sudermann, prétendrait retrouver l'équivalent d'un Paul Hervieu.

La terre est divisée en territoires géologiques qui produisent chacun une flore et une faune particulières. L'homme fait partie de la faune. La faune humaine d'une région forme une race; politiquement, une nation. Les races ou les nations sont irréductibles. On peut les détruire, non pas les modifier. Telle est la base scientifique du nationalisme, — réduite exprès à son élément le plus sensible, tout le reste volontairement omis, nullement oublié. Mais l'individu aussi dans chaque nation est irréductible. Il peut être détruit; il ne peut être modifié. Cependant il exerce des relations multiples et constantes avec les autres membres de sa race; c'est même une des conditions de sa vie, puisqu'il ne se voit bien que dans autrui, — miroir, puisque la conscience de ses frères est le terrain où sa propre personnalité prend toute sa force. Isolé, l'homme se fatigue, se démoralise, oublie sa dignité, perd le sens même de son moi, devient une bête, ou parfois s'exalte nerveusement en une folie extatique. Les nations, groupes d'individus, n'ont pas une destinée très différente. La conscience commune

qu'elles ont d'elles-mêmes en tant que nations en fait des sortes d'individus. Normalement elles sont donc sociables entre elles, comme les individus entre eux, comme entre elles, pour être plus précis, les familles d'une même nation. Des amitiés intimes leur sont nécessaires ; plus loin, les relations cordiales; plus loin encore, les relations de politesse. L'inimitié et la guerre font partie du possible entre nations comme entre individus ou entre familles : rien de plus normal que la haine et la bataille.

Au nationalisme se superpose donc l'internationalisme, chacun de ces deux termes impliquant énergiquement l'existence de l'autre. Loin de se nier, ils se confirment.

Pour que des rapports intéressants s'établissent entre nations il est nécessaire qu'elles gardent leur originalité et cultivent leur orgueil. Point de concessions ni de compromis. Il faut plaire tel que l'on est ou déplaire. Essayer de se conformer à un idéal sympathique, c'est avouer tout au moins un commencement de dégénérescence, une tendance à l'esclavage. Ce qui paraît à un Allemand, à un homme du nord, un défaut dans le caractère français doit être tenu au contraire par les Français pour une vertu. L'agilité du cheval est ridicule à la gravité du bœuf ; mais si le cheval n'avait point sa qualité particulière, la vitesse, il serait parfaitement inutile et peut-être n'existerait plus, car les herbivores que l'homme n'a point protégés ont presque tous disparu dans l'estomac des carnassiers. L'intérêt relatif de chacune des variétés humaines est tout entier dans les qualités que les autres variétés ne possèdent pas : on ne peut les appeler bonnes ou mauvaises que dans la mesure où elles sont conservatrices d'une race.

Il est du devoir d'un individu de cultiver sa personnalité, de la développer dans tous les sens qui ne sont pas anti-sociaux, de la pousser à bout. C'est aussi le devoir d'une nation de cultiver sa nationalité. Il faut être durement et cruellement nationaliste. Cela seul permettra de goûter toute la saveur étrangère des autres

fruits. Plus un peuple est nationaliste, plus il est apte à sentir ce qu'il y a d'original dans les actes ou les œuvres d'une autre nation. C'est parce qu'ils sont inattendus, exceptionnels, que nous agréent les produits des autres climats. Les tropiques peuvent nous envoyer des orchidées, du poivre et des perroquets; nous n'avons nul besoin d'en recevoir des roses, des oignons et des canards. Le jour où deux pays jusque-là producteurs de différences se mettent aux mêmes cultures, à la même industrie, il faut ou qu'ils se défendent réciproquement leurs frontières ou qu'ils se battent. L'accord n'est possible qu'entre des caractères, des actes, des produits dissemblables; cet accord se traduit matériellement par des échanges. Il y a un échange important de livres entre la France et l'Allemagne: mais non de livres de même nature. Elle nous achète beaucoup de romans parce qu'elle n'en produit point.

Je veux qu'un Allemand le soit profondément. Si c'est un métis européen, je le méprise. J'aime mieux un Scythe qu'un de ces Grecs affiliés aux rêveries juives d'Alexandrie. Il faut qu'un homme soit lui-même(1); qu'une nation soit elle-même. Ainsi elle peut plaire ; ainsi elle peut être un enseignement : l'originalité qui la rend agréable ou utile peut la rendre indispensable. C'est parce que la philosophie allemande est si follement allemande qu'elle s'est propagée dans le monde entier. Si Kant, Schopenhauer ou Nietzsche n'avaient représenté qu'un compromis entre les différentes philosophies pratiquées de leur temps en Europe. ils n'auraient jamais eu un quart d'heure d'existence. Et si un philosophe français comme Quinet n'est qu'un allemand déguisé, il n'a plus d'intérêt, la première surprise passée.

C'est le défaut le plus grave de la littérature latine du moyen âge et de la Renaissance. Elle n'a pas de personnalité, parce qu'elle n'a pas de nationalité. La personnalité

(1) Un nègre même m'intéressera, s'il est bien conforme à son type, et tout sauvage, tout barbare. Les mêmes, vernis de civilisation, christianisés, « bovarysés », deviennent absurdes; ce sont des *types aberrants*.

diminue à mesure que l'homme s'éloigne du sol qui a nourri ses ancêtres ; des individus très forts supportent seuls une transplantation, qui même peut leur être favorable, le reste s'étiole. Changer de langue, oublier les paroles de son enfance pour un jargon appris, c'est plus que de se déraciner ; c'est se désorbiter, perdre cette notion du centre qui fait qu'un égarement n'est jamais irrémédiable. Quitter son milieu, si l'on n'est soi-même un milieu, une force attractive, c'est se perdre et se condamner à la dégénérescence. Les belles races d'animaux domestiques acclimatées en un territoire étranger se maintiennent mal et seulement sous une surveillance sévère. Le milieu de la naissance est conservateur de ce qu'il a fait naître ; ce n'est que par l'émigration qu'une espèce se dissocie en variétés. Sur place l'espèce ne changera que si elle change de nourriture et seulement dans les limites où sont déterminées sa forme et son activité.

La langue (nous y venons enfin), il n'est pas besoin de dire que c'est maintenant un des signes extérieurs les plus nets de la nationalité et l'obstacle entre tous invincible à la formation d'un type européen uniforme. Même romanisée, l'Europe garda ses caractères diocésains. L'un de ces diocèses fut l'Espagne ; l'autre fut la Gaule ; et tous les deux se subdivisèrent en autant de dialectes qu'il y avait de provinces naturelles. L'imprimerie, surtout à son degré actuel et progressif de vulgarisation, a créé et maintient pour chaque nation une langue factice, c'est-à-dire purement littéraire; mais l'imprimerie ne modifie pas la physiologie des organes vocaux. Deux cents patois français existent toujours en puissance : au moindre trouble social un peu prolongé ils peuvent ressurgir, — comme après un an de jachère le champ, qui portait la plante choisie par l'homme, se pare soudain au printemps de toute sa flore naturelle. Il est inutile de cultiver les dialectes ; ils sont indestructibles. Il n'en est point de même de la langue générale d'une nation qui demande au contraire des soins intelligents et précis.

La beauté d'une langue, c'est sa pureté. La pureté fait sa force et détermine sa valeur comme monnaie d'échange. C'est en fait de langage principalement qu'un peuple doit être nationaliste. Une langue alourdie et gâtée par les infiltrations étrangères perd de son intérêt pour les étrangers mêmes qui ont fourni la matière de ces infiltrations. Ce que veut un Anglais qui achète à Bordeaux une caisse de clairet, à Paris un paquet de livres, c'est que son vin soit pur, c'est que ses livres soient purs, d'une langue saine et rigoureusement française. Je suppose qu'il se récréerait peu à un roman du monde des courses, truffé de mots anglais estropiés ou pris à contre-sens. Si je lis un livre anglais, je le veux nettement anglais, de pensée et de langue. C'est un produit étranger que j'ai voulu acquérir et non la contrefaçon d'un produit français, ou, ce qui serait pire encore, une pâte européenne où l'on aurait adroitement amalgamé toutes les confitures nationales en un gâteau repoussant et fade.

Le seul moyen qu'un individu ait d'être utile à ses semblables, c'est de cultiver et d'enrichir ses propres valeurs. Il faut des instruments différents au concert social ; il en faut de différents au concert international. Plus les nations européennes affirmeront leur égoïsme, la forme particulière de leur vitalité, et plus elles seront aptes à cette sociabilité supérieure qui peut relier entre elles les diverses races, comme la sociabilité commune relie les familles, les individus d'une même race. Mais que l'on ne croie pas qu'il y ait en puissance et que l'on puisse faire naître une littérature européenne, un art européen, une science, une pensée européennes. Ce sont là les moins internationales de toutes les formes possibles de l'activité humaine. La géologie a déterminé la raison de chaque race aussi nettement que la couleur de son pigment. La raison n'est que de la sensibilité analysée et cataloguée. On retire la raison de la sensibilité comme l'alcool du vin: mais l'eau de-vie de Bourgogne n'est point celle des Charentes.

Restons dans la chimie, dans la biologie, même quand nous parlons raison. La raison allemande n'est pas la raison française. Le vase est le même, la liqueur n'est pas la même. De ce que tous les hommes voient avec le même organe, l'œil, il ne s'en suit pas qu'ils voient tous la même chose devant le même spectacle. L'organe de la raison permet d'identiques surprises. Il n'y a pas deux firmaments et pourtant est-ce le même, contemplé par Képler, par Lamartine ou par un imbécile ? Il n'y a pas deux géométries (1), mais il y a certainement une infinité de manières de la comprendre et de la sentir. « Les propositions géométriques elles-mêmes, dit Pascal, deviennent sentiments. » Rien n'est plus matériel, plus déterminé par l'organisme que la pensée, cette chose impondérable. Elle est comme le muscle, comme l'aubier, comme le sang et la sève, un produit du sol.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Victor Hugo : *Dernière gerbe,* Calmann Lévy, 6 fr. — Jeanne Dortzal : *Vers sur le sable,* Per Lamm.— Arthur Simand : *Heures savoureuses,* Lemerre, 3 fr. — Pol Levengard : *Georgina,* préface de Maurice Barrès; Legendre, Lyon. — Paul Audricourt, *Au gré du rêve,* préface de P. N. Roinard; Mouillot, Paris. — J. Perdriel-Vaissière : *Le Sourire de Joconde,* « La Plume », 3 fr. — Marquis de Thuisy : *Détresses humaines,* préface de Richard O'Monroy, Ollendorff, 3,50.

Dernière gerbe. S'il ne devait demeurer de Victor Hugo que les œuvres et que son nom en fût effacé, les historiens de la littérature qui vivrait dans quelques milliers d'années attribueraient malaisément à un même homme les *Orientales* et l'*Ane;* mais un recueil comme *Dernière gerbe* où voisinent des poèmes de toutes les époques, quelques-uns à l'état d'ébauche et de fragment, montre qu'il n'y eut pas discontinuité dans la vie mentale du prodigieux Aïeul. Telle pochade datant du cénacle (*Nos amusements vers 1827*) présage le rêve énorme et fantasque des *Chansons des Rues et des Bois; Babel,* antérieure à l'exil, est déjà contemporaine de la *Lé-*

(1) Il y a en réalité deux géométries, l'euclidienne et la non-euclidienne, — mais la plupart de leurs principes sont communs.

gende des Siècles dans le cerveau souverain où les moments de la durée se confondent; ces vers du *Tas de pierres :*

Les charrettes de foin dans les chemins roulant
Laissent leurs cheveux verts et flottants à poignées
Aux branches qui les ont au passage peignées...

seront repris plus tard sous une forme définitive dans *Religions et Religion :*

. . . . . Quand les arbres des routes
S'appellent et se font mille signes de loin
Joyeux d'avoir peigné les charrettes de foin.

La bouche d'ombre dit, dans les *Contemplations :*

Dieu livre, choc affreux dont la plaine au loin gronde,
Au cheval Brunehaut le pavé Frédégonde,
La pince qui rougit dans le brasier hideux
Est faite du duc d'Albe et de Philippe deux ;
Farinace est le croc des noires boucheries,
L'orfraie au fond de l'ombre a les yeux de Jeffryes;
Tristan est au secret dans le bas d'un gibet ;
Quand tombent dans la mort tous ces brigands, Macbeth,
Ezzelin, Richard Trois, Carrier, Ludovic Sforce,
La matière leur met la chemise de force.

Mais bien avant 1855, Hugo avait entendu les mêmes paroles, ou presque, alors qu'il écrivait cet extraordinaire *Cauchemar nocturne :* un empereur mort emporté dans un cénotaphe immense parmi les bannières et les épées s'est réveillé peut-être

Dans un des noirs chevaux de l'attelage sombre
Qui tirent ce grand char de triomphe dans l'ombre
. . . . . .
Et tout en traversant son Louvre, son Versaille,
Son Kremlin, son Windsor ou son Escurial,
Couvert de ses blasons : lys, aigle impérial,
Savoie, Espagne, Autriche, ou Lorraine, ou Bourgogne,
Son cocher le fustige au nom de sa charogne.
Misérable il est pris dans la bête au pas lent.
. . . . . .
Terreur ! terreur ! tandis que son nom dans l'azur
Brille et qu'on voit son chiffre à tous les coins de mur
Porté par un génie ou par une victoire,
Tandis qu'auguste et beau s'ouvrant à cette gloire
Comme s'ouvre au soleil le portique du soir,
Tout Saint-Denys n'est plus qu'un sarcophage noir
Si vaste qu'on dirait qu'on a fait sous ses porches,
Avec ses millions d'étoiles et de torches,
Entrer toute la nuit pour en faire du deuil ;
Pendant que les drapeaux adorent son cercueil,
Pendant qu'un Bossuet quelconque le célèbre,
Et l'appelle du haut de l'oraison funèbre,

Bon, juste, glorieux, grand comme l'univers,
Son âme sous le fouet porte son corps aux vers.

Ainsi, par le simple examen des textes, serait détruite la plus récente théorie du dénigrement respectueux imaginée par M. Paul Bourget, à savoir que Victor Hugo ne fut jamais un inventeur et qu'il s'appropria les trouvailles d'autrui: s'il imita quelqu'un ce fut lui-même; parmi l'innombrable multitude des formes magnifiques qui aspiraient à vivre dans le chaos de sa pensée créatrice, il évoqua successivement, à l'heure choisie, chacune de celles qui devait vivre; mais il songeait à elles longtemps auparavant et quand Pallas Athènè surgissait aux yeux des hommes, elle ne naissait pas par un soudain miracle, mais après une longue gestation, et semblable au type conçu et médité depuis des années.

Vers sur le sable. Certes, M. Max Elskamp pourrait revendiquer, comme presque sienne, cette strophe

Chanson d'amour, chanson lointaine,
Où sont-elles vos ailes blanches?
Vous la gaieté de mes dimanches
Etes-vous donc en quarantaine?

Certes en d'autres chansons (*Matins*, *Aveux*), Mlle Jeanne Dortzal abusa de refrains un peu trop symétriques et pas assez imprévus (Il est des matins blancs... Il est des matins bleus... Il est des matins gris... Les aveux sont des roses blanches... Les aveux sont des roses rouges... Les aveux sont des roses mortes) ; certes aussi, mais rarement, elle employa des mots empruntés au jargon scientifique (la nuit *antalgique*); mais il s'en faut que son premier recueil soit négligeable et indifférent. Il pèche surtout par trop de littérature et ce n'est pas l'ordinaire défaut. Quelquefois, sous le masque accepté, la figure vraie se laisse voir souriante ou baignée de larmes, sans apprêt et sans apparat, ainsi que s'abandonnait Marceline Desbordes-Valmore :

Oh! baisers éperdus et que j'ai pardonnés
Comme ce soir mon mal et ton indifférence!
Je n'ai pas su trouver les mots qu'il eût fallu
Pour te dire mon mal et ma chère souffrance;
Mais ce poème, hélas! par toi sera-t-il lu?

Quelque gaucherie sied mieux qu'une adresse trop égale, et les cantilènes déjà entendues, si douces soient-elles, ne valent point un vers assez lourd et mal équilibré, mais poignant et mélancolique comme celui-ci :

D'avoir aimé trop tôt mon cœur s'est fait très vieux.

Heures savoureuses. Alors que nombre de poètes semblent remonter par delà le Parnasse et Hugo jusqu'au premier romantisme lamartinien, M. Arthur Simand se réclamerait plutôt d'un art plus tendu et plus volontaire : Hugo, Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle, ceux qui ne laissèrent au hasard de l'inspiration que le plus minime empire sur leur œuvre lui apparaissent comme les meilleurs directeurs de conscience poétique; dans le passé et au dehors, s'il imite et paraphrase, ce sera Catulle et Edgar Poe. On aimerait qu'un écrivain aussi averti n'eût point apprécié avec injustice l'admirable version des poèmes de Poe par Mallarmé.

M. Arthur Simand n'est point encore maître de son rythme et de son vocabulaire et ses images ne se succèdent pas toujours selon les lois de la logique élémentaire :

> Ils veulent tout trancher, pauvres Bellérophons,
> Que le grand balancier laisse agiter bouffons,
> Avant de les broyer en son creuset féroce.

Il ne paraît pas qu'il puisse s'intéresser directement aux spectacles naturels : les villes d'Italie lui agréent surtout parce qu'elles sont parées dans sa mémoire de l'illustre pourpre antique, et les forêts de France parce qu'il les voit à travers Rousseau, Millet ou le divin Corot; en quoi il se montre jusqu'ici plus un artiste qu'un poète.

Georgina. Vingt-neuf lieder d'un *Intermezzo* tout fictif où M. Pol Levengard créa pour son plaisir et sa souffrance, non la réelle, vivante et féroce petite bourgeoise qui tourmenta Henri Heine, irrité et dolent, mais une jeune personne conforme en touts points aux règles de l'esthétique la moins anciennement à la mode; sainte Thérèse et *Une Martyre* de Baudelaire, Don Juan et Napoléon, et comme en un livre de M. Maurice Barrès à qui la plaquette est dédiée, du sang, de la volupté et de la mort; du molochisme qu'il professait dans les *Pourpres mystiques*, M. Pol Levengard n'a gardé que la férocité un peu verbale où se complaisent les néo-catholiques de lettres, plus amis d'laveh Sabbaoth que du Christus Patiens. Il est malaisé de faire le départ entre le convenu et le sincère d'un tel poème; mais parmi d'agaçantes formules d'aristocratie et d'orgueil, on aime à rencontrer des vers simples et purs :

> Sur nos lèvres se sont souri nos âmes tristes.

Le plus souvent, la langue de M. Pol Levengard est assez naturelle : cependant, par un étrange malheur, en un même

poème où il répudie « le blond fade des pucelles allemandes », il invente un mot barbare : la chair *séveuve*, et attribue à *effluve* le sexe féminin, selon l'usage de quelques discours académiques qui n'est pas l'usage français. Si M. Stuart Merrill ou M. Vielé-Griffin commettaient pareille inadvertance, les Doumic leur rappelleraient aigrement leur origine anglo-saxonne : il n'en faudra pas plus pour que quelques gardiens des vraies tradictions françaises reprochent à M. Pol Lovengard de porter un nom de consonnance germanique ; et du même coup M. Maurice Barrès sera convaincu d'avoir intronisé, au fauteuil des belles-lettres, un suppôt de l'étranger.

Le Sourire de Joconde. Les poésies de Mme J. Perdriel-Vaissière ne sont point énigmatiques et sibyllines : mais Lisa del Giocondo sourit au portique du livre afin que les pages soient transfigurées par la lueur mystérieuse de son regard et il faut penser que les phrases ici imprimées sont l'écho seulement du véritable poème intérieur, celui

> .....que l'on n'a pas chanté,
> Poème de tous les poèmes !

Même si l'on omet un conte, *Nadèje*, où nécessairement abondent les formules de récit, peu convenantes au lyrisme, Mme J. Perdriel-Vaissière aurait quelque penchant à trop expliquer et commenter et le vocabulaire abstrait ne la rebute pas. Les plus agréables de ses vers sont ceux où elle exprime avec la grâce un peu apprêtée de certains poètes du XVIIe siècle commençant, Tristan ou Théophile, la beauté changeante de la forêt et de la mer :

> Toutes les deux vertes ou bleues
> Suivant l'heure et suivant le ciel
> Emplissent l'horizon de leurs robes à queue
> Qui fleurent la résine ou qui fleurent le sel.

Au gré du rêve. Des ébauches de pièces où Vigny et Lucien de Samosate, Cinq-Mars et les dialogues des Morts inspirent l'écolier d'hier, des articles de journaux un peu hâtifs à la gloire de personnages qui ne méritent point tous la gloire, des poèmes enfin de forme très régulière où l'Horace des Odes est aussi heureusement traduit que chez tel disciple de Jean Moréas, et des poèmes en prose, paysages de Paris et paysages des champs, c'est trop et trop peu pour pressentir ce qu'eût été dans l'art et dans la vie Paul Audricourt, mort à dix-neuf ans. Les proses où il semble donner un avis sur les hommes et les êtres avec plus d'abondance sont moins

sincères peut-être et moins révélatrices de lui que les aveux très tendres et les impressions d'enfance et d'adolescence où il s'abandonne en quelques fragments de ses vers. P. N. Roinard, qui connut et aima ce jeune homme, le fait aimer, en une belle et douloureuse préface, avec la grave tristesse d'un frère aîné à qui la vie fut parcimonieuse de joie et enleva avant l'heure les plus chères amitiés.

Détresses humaines. Voici quelques vers de M. le Marquis de Thuisy :

Il apprit un matin, agréable surprise,
Que rédacteur ce jour on l'allait proclamer ;
Yvonne en ce moment, par une couche heureuse,
Mit au monde, un beau soir, un troisième enfant;
C'était un fils encore ! Elle, toute joyeuse,
Le fit voir à Fernand sur l'heure en triomphant.
Six semaines après il regagnait la France,
A Vienne salués d'unanimes regrets ;
L'ambassadeur lui-même était dans l'assistance
De ceux qui, dans la gare, offrirent des bouquets.

M. Richard O' Monroy, dont on connaît la compétence en fait de lyrisme, a exprimé sur l'œuvre de M. de Thuisy une opinion définitive ; après avoir tout d'abord établi que celui-ci procède un peu de l'école de François Coppée et donné l'analyse des trois récits qui composent le volume, il conclut ainsi : « Le vers de M. de Thuisy est clair, sonore, sans aucune prétention au panache ni à l'emphase : et la rime venue d'elle-même, sans cheville, et toujours dans le mouvement absolu du sujet, est trouvée avec un rare bonheur et une merveilleuse facilité. Les idées éveillées par cette lecture sont toutes nobles, élevées, d'une grande et hautaine sérénité. On sent que ce triptyque est l'œuvre d'un philosophe, d'un gentilhomme au cœur bien placé, d'un honnête homme dans la meilleure acception du mot, et dans le sens qu'on lui donnait au dix-huitième siècle, quand on voulait qualifier un bon Français. »

O Voltaire et Diderot !

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Henri de Régnier : *Le Bon plaisir*, « Mercure de France », 3.5o. — Maxime Gorky : *L'Angoisse*, « Mercure de France », 3,5o. — Yvette Guilbert : *La Vedette*, Simonis Empis, 3.5o. — Le Sar Peladan : *Pereat !* Ernest Flammarion, 3.5o. — Edouard Rod : *L'Eau courante*, Fasquelle, 3.5o. — Raoul Gineste : *La Seconde vie du*

docteur Albin, Librairie des Mathurins, 3.5o. — Camille Lemonnier : *Les Deux consciences*, Ollendorff, 3,5o. — Henry Bordeaux : *La voie sans retour*, Plon, 3.5o. — Edouard Estaunié : *L'Epave*, Perrin, 3.5o. — Guy de Téramond : *L'Adoration perpétuelle*, Simonis Empis, 3.5o. — Serge Basset : *Comme jadis Molière*, Stock, 3.5o. — Julien Reyne : *Cigale*, Calmann Lévy, 3.5o. — Félicien Champsaur : *Le Semeur d'amour*, Fasquelle, 3.5o. — Maurice de Vamink et Sernada : *D'un lit dans l'autre*, Offenstadt, 3.5o. — S. Voirol : *Sèr de Serandib*, Librairie Molière. 3.5o. — Paul André : *L'Education amoureuse*, Offenstadt, 3.5o. — M. Quentin-Bauchard : *Fils d'empereur*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Blascos Hanez : *Terres maudites*, Calmann Lévy, 3.5o. — Pierre Mael : *Le secret d'un ange* et *Triomphe d'amour*, Ernest Flammarion, 7. — Pierre Jaudon : *L'Etouffement*, « La Plume », 3.5o. — José de Campos : *Illusions*, Chamuel, 3.5o. — Luc de Vos : *Par l'amour*, Héliotypie Rougier-Burette, 2.5o. — Paul Bourget : *Monique* et réédition du tome IV des œuvres complètes, Plon, 3.5o et 7. — Teodor de Wyzewa : *Contes chrétiens*, Perrin, 3.5o. — Richard O'Monroy : *Tout en rose*, Calmann Lévy, 3.5o. — J. Madeline : *Luce Magali*, Librairie des Mathurins, 3.5o. — Le Braz : *La terre du passé*, Calmann Lévy, 3.5o. — Albert Delrue : *Pleurs et rires*, P. Orsoni, 3 fr. — Frédéric Bertold : *Philippe Tissier*, Ollendorff, 3.5o. — Jean d'Estray : *Vieillir*, « Revue Libre », 1 fr. — Charles Baille : *Le poète Edouard Grenier*, Plon, 1 fr.

Le bon plaisir, par Henri de Régnier. Je ne suis pas du tout de l'avis de Mme de Maintenon. Il n'y a point de crapule à pardonner dans le temps que nous restitue ce livre où l'air pur de la vie puissante se joue entre les lignes. Ces gens et cette époque se portent si bien, sont si sainement naïfs et vigoureux ! Ni femme, ni homme n'ont le don d'analyse et l'esprit aux réflexions pessimistes ; ils aiment, ils rient, ils tuent et pleurent en un tour de main, qui est par-dessus tout un joli tour de phrase. Ils ont des médecins charlatans dont ils peuvent se moquer, et qui se moquent d'eux, tellement la santé de l'âme correspond à celle du corps, mais ils ne tolèrent cependant pas que la plaisanterie dure plus que la vie. A la mort, soit au lit, soit sur le champ de bataille, ils se sentent assez solides pour courir sus au mystère sans tant de discours et ils s'en vont tranquillement, comme de belles bêtes intelligentes n'ayant souci que du possible. Henri de Régnier a retrouvé autre chose que le langage de ce monde de gens de guerre et de gens de cour, monde encore plus loin de nous que la décadence romaine, il a retrouvé la brise qu'on respirait de Versailles jusqu'aux frontières de la France d'alors. De crapule je ne vois rien qui puisse en donner l'idée. Il est certain que ce monde est dominé par la face rouge et congestionnée du roi Soleil qui enthousiasme, de loin, les femmes

comme la promesse perpétuelle de grande chère et de bonne fortune, mais ça ne me semble pas plus ridicule qu'une invitation à une chasse chez Loubet. « (Mon Loulou, mon bébé ! » Voir l'Assiette au beurre !) Le bon plaisir du roi était le bon plaisir de tous les hommes forts et sans névrose : asservir, conquérir, égaler Dieu ou le copier. Dieu mange bien des hommes et torture bien des femmes dans leurs enfants ou dans leurs amants ! L'essentiel est qu'on ne cherche pas à devenir plus habiles que Dieu, c'est-à-dire Satan lui même, le mensonge et l'imitation de la vie. L'œuvre de notre historien est une histoire non pas tirée de la chronique, mais de la terre française. Cela pousse, au soleil royal, comme un arbre et cela donne des fruits dont on reconnaît le goût parce que, jadis, tous les Français mangèrent de ces produits mûris par leurs propres soins. L'étonnant est que ce soit un Français taxé de .. symboliste et un poète, le premier poète moderne, qui fasse, pour nous, une telle récolte. Le sentiment du jour, le choix du précis dans le détail, le mot, le geste, tout est si parfaitement juste et si éclairé de lumière venant du même astre qui nous éclaire sans illuminer le roi, que l'on oublie, chemin lisant, que l'on ne vit plus aussi fort, car les étés sont moins chauds. Il y a une petite anecdote, un petit tableau de huit lignes, que je voudrais citer pour que s'extasient ceux qui savent ce que c'est que la difficulté d'écrire simplement et de dire tout sans avoir l'air d'y avoir songé. Ecoutez ça : « A ce moment survinrent les mousquetaires. Ils remplirent encore une fois la rue d'un fracas de chevaux Les noirs et les gris se succédèrent. Le pont sonna. Les croix d'argent écartelaient le drap bleu des soubrevestes. Les croupes solides luisaient. L'une d'elles laissa tomber un crottin doré comme une médaille à quelque effigie souveraine. Puis tout cela s'enfonça dans la nuit... » Je n'ai pas peur en citant cela qu'aucun lettré, pas plus qu'Henri de Régnier, ne m'accusent de malice. C'est dans ces infiniment petits riens vulgaires que se révèle véritablement l'index magicien du poète. Et que diable voulez-vous que fasse un cheval des armées de Louis XIV, dites-moi, sinon des médailles d'or ? Maintenant que le peuple est souverain... il ne monte plus à cheval, il fait ses médailles d'or lui-même, penserait ce bon M. Zola. Voilà seulement ce qui me semble triste. Ah ! le bon plaisir de tous... ça garde la couleur, l'éternel deuil des gros sous, et pour si libre que l'on puisse être devenu, on est chacun souverainement embêté. Lisons donc le livre d'Henri de Régnier pour nous offrir la

délicate illusion de nous retirer dans nos terres, comme M. et Mme de Pocancy, en gardant le souvenir inexplicable et puissant d'un roi soleil.

L'Angoisse, par Maxime Gorky. En voici un qui peut se vanter de tordre les âmes comme du linge mouillé! Pauvre petits Russes! Qu'est-ce que vous avez donc bu pour avoir de tels hoquets de terreur? Je suis dans le ravissement de découvrir que le peuple russe (sonnez, clairons, battez, tambours), est beaucoup plus stupide que le peuple français, son illustre allié en grosses monnaies de gloire et d'emprunt. Ce malheureux farinier Tikone Pavlovitch découvre, lui, que nous sommes tous mortels et que, le moment venu de dire adieu, il faut se composer un maintien. Par exemple, comme tous les parvenus... à l'idéal, il ne sait plus de quelle manière il sortira du salon de la vie. Et de plus en plus il s'assied sur l'extrême bord de sa chaise, et il soupire, et il respire, et il aspire enfin, il fait en y réfléchissant ce que les gens sains de corps et d'esprit ont l'habitude de faire sans y penser. Il me semble que l'être d'une intelligence vraiment supérieure et connaissant l'inévitable doit aller courageusement à lui sans chercher à l'éviter malgré ses fautes, en supposant qu'il y ait faute à vivre sa vie selon ses instincts. Le combat de ce meunier contre les ailes d'un moulin dont il n'aperçoit même pas l'envergure est une belle chose, d'une ironie grave et redoutable entre toutes. Je crois que je commence à aimer le Maxime Gorky comme je pourrais aimer l'absinthe, si j'avais jamais pu en avaler une goutte. Ce doit être tonique au début et cela ouvre des cases ignorées dans le cerveau, mais quel ravage si on en abusait! Il se dégage des meilleures pages de Gorky cette étrange vérité : qu'un apprenti dilettante, ou mieux, que la conscience, peut se développer par le fréquent emploi du knout et de la vodka. Un siècle de liberté versé sur les Russes arriverait à en faire de bien délicieux monstres, y compris leurs vieux atavismes.

La Vedette, par Yvette Guilbert. Je suis probablement le seul personnage de mon espèce qui n'ait jamais entendu chanter Yvette. Je ne prétends pas que cela me constitue la moindre originalité, mais je suis fort content de pouvoir lui envoyer des tas d'éloges sans idée préconçue. La Vedette est un roman merveilleusement fait, intéressant au possible et qui, par hasard, vous parle un langage clair, simple, quoique essentiellement parisien. Mme Guilbert sait de quoi il retourne, le dit avec une bonne humeur charmante et une philo-

sophie peu banale. C'est à la fois œuvre de femme nerveuse, vibrante, passionnée, *femme*, et œuvre de romancier qui connaît toutes les ficelles du métier, un peu plus, même, de la composition. La grandeur et la décadence de Fernand le chanteur, ses amours et ses amitiés, sont étalées comme par l'âpre science d'un petit Balzac dont l'encre aurait souillé les mains... jusqu'au coude. Les fameux gants noirs... c'étaient le présage de l'écrivain dans la *fine diseuse* que je n'ai pas l'honneur de connaître, et tant mieux, car j'ai une horreur concentrée des fines diseuses, je préfère les bons conteurs. Il y a un certain portrait de détraquée montmartroise, femme de lettre, sculpteur, peintre et principalement courtisane avariée des plus dangereuses qui a fait et fera la joie de bien des gens Lilith Jocelyn. Le nom vous indique les goûts. Satanisme et... eau de gomme! Quant à la Gilette Norbert du livre, voici comment l'auteur la traite: « une grande femme maigre, assez laide de visage et de forme, dont le chignon rouge (ses cheveux teints de gloire) semble ravir l'auditoire. » Vous devez la calomnier, Madame, mais vous y mettez une telle grâce littéraire qu'on vous pardonne d'oser toucher aussi librement à l'idole. Enfin, nous possédons un excellent romancier de plus et les femmes spécialement de lettres n'ont qu'à se bien tenir.

Pereat ! par le Sar Péladan. On nous a changé notre Sar. Il n'est plus couleur d'andrinople, de sinople et de rose-croix. Il parle comme tout le monde (mieux que tout le monde, car il écrit fort bien et il eut toujours par volume un chapitre génial), il déclare que le lecteur est enfin las des héros et il s'excuse d'avoir été le « psychologue de l'exception », il descend aux histoires de la vie, se décide au style ordinaire, non hérissé de termes occultes. Toutes mes félicitations. *Pereat!* est l'histoire d'un couple de divorcés que l'Eglise ne veut pas bénir. La touchante sincérité de la femme va jusqu'au suicide, crime que l'église ne préfère pas, certainement, au concubinage légal puisqu'il est, par excellence, l'irrémissible. Le Sar est un peu de mauvaise foi dans son ardeur à défendre la grande loi d'amour. Je lui accorde que l'église catholique a sanctifié une fois pour toutes l'usage de l'adultère en la mère de Jésus (et je veux imaginer que toute épouse coupable ne vise qu'à se fabriquer un nouveau dieu), mais j'estime fort le prêtre défendant énergiquement l'indissolubilité du mariage, car il a inventé ainsi cette chose adorable qui s'appelle la pudeur, le mystère, seul piment de notre pauvre existence. Les bons païens

n'avaient pas de vice. Ils faisaient tout librement et en l'honneur de leurs polissonnes divinités, ce qui n'était guère drôle, puisque c'était un rite! Mais aussitôt apparu le premier prêtre vraiment jésuite, on a compris la volupté en apprenant la chasteté. Voyons, mon cher Sar, supposez-vous une minute qu'un homme pourrait en valoir un autre si ça n'était pas absolument défendu d'en épouser deux en même temps? Et puis tout ça, c'est la faute de votre héros qui se marie vierge, ô psychologue de l'exception non encore tout à fait guéri des messes noires ou blanches!

L'eau courante, par Edouard Rod. Roman de la patience qui met la vie à détruire peu à peu ce qui lui serait si facile d'édifier d'un seul coup par ce qu'il est convenu d'appeler, dans le vulgaire, la chance. Très beau livre de fataliste calme et souriant devant les choses, la nature et les pauvres. L'eau courante a sa source en nous et si elle va courir chez les autres, pour notre malheur, c'est que, dès le début, nous avons négligé peut-être de bien chercher à reconnaître l'endroit précis de sa source. Les gens honnêtes savent si peu pour leur fortune, juste le travail du jour. Demain appartient à Dieu... et aux hommes de loi. Les Bertigny sont les bêtes de somme de leurs bons instincts. Ils font le bien, évitent le mal, s'en réfèrent au créateur, comme les bœufs suivent le sillon, et ils ont l'étourderie quotidienne de ne pas songer plus haut que le devoir. Il y a plus haut que le devoir, l'initiative d'un autre devoir, l'esprit d'invention et même de l'intervention. Gouverner, c'est bien, et gouverner les autres, c'est souvent mieux. Je ne pense pas que l'auteur veuille d'une pareille morale pour son peuple de braves ouvriers, mais à les voir vivre leur sincère et très belle agonie, on tente de se révolter avec eux, les chers aveugles. L'eau courante est un des bons livres d'Edouard Rod, égalant la *Course à la mort* par la probité du style, la grande conscience de sa composition. Si je n'aime pas (oh! pas du tout) l'esprit de M. Rod, j'aime la profonde fraîcheur de sa lettre et mes yeux en sont charmés comme par le velours d'une ombre trouvée sur une grand'route, trop étroite et trop sèche à mon caprice.

La seconde vie du docteur Albin, par Raoul Gineste. Un célèbre savant découvre que toute sa science repose sur un mensonge. Il s'est trompé et il trompe à son tour. Que faire? Il juge impossible de recommencer la vie de son vivant et il se tue! C'est-à-dire qu'il détruit, en effigie, le docteur Albin pour lui substituer un homme nouveau capable de rem-

placer les anciennes théories par un autre système dont la base ne reposera plus sur une erreur. Il revient en France après s'être exécuté lui-même dans une guerre coloniale. Il assiste à ses obsèques, voit sa femme se remarier, ses amis l'oublier et toute sa fortune, en moins ce qu'il a pu en distraire, disparaître. On le blague, le vole et on le renie. Il en est réduit aux pires expédients, devient le... compagnon d'une fille publique, se transforme en anarchiste et finit par mourir sur l'échafaud sans avoir eu la gloire de combattre victorieusement ses propres doctrines, car un chimiste réfute l'erreur fondamentale de ses œuvres. Ce roman, très intéressant, très curieux, est rempli de notations spirituelles sur les divers milieux interlopes ou le docteur Albin est obligé de vivre loin des splendeurs passées et du respect mondain. Cela tourne au cauchemar vers la fin et atteint une très réelle beauté tragique.

Les deux consciences, par Camille Lemonnier. Sommes-nous encore au procès de *l'homme en amour?* Non ! Cependant, s'il ne s'agit pas de l'auteur du *Mâle*, il y a de lui dans le procédé littéraire qu'emploie Wildmann pour nous parler de ses bergers courant de siècle en siècle, après l'étoile des mages et de tout un peuple de petits dieux charnels, charnus et... copieux, dirait Eekhoud! Wildmann possède une femme atteinte de béguinage, très digne d'habiter Bruges-la-Morte. Cette femme pleure les imaginaires péchés de son mari (malgré qu'elle partage le bien-être venu par la vente des mauvais livres) et elle double, dans la conscience de l'écrivain, le poids de la réprobation du juge chargé par les tribunaux d'attaquer Wildmann au nom des mœurs. Une râclée salutaire distribuée d'égale façon entre le dos de cette guenon chrétienne et celui de son ouistiti de fils serait l'issue normale de ce débat, mais le pauvre écrivain noyé dans les affres du doute et de l'abandon, va se jeter bêtement du haut d'un beffroi. Sonnez les cloches du triomphe de la mort de toute espèce de conscience ! Roman troublant, à la condition d'avoir l'une ou l'autre des deux consciences en question.

La Vie sans retour, par Henry Bordeaux. Joli petit drame d'amour. Une Graziella plus mystérieuse parce que plus vraie. Au fond elle doit avoir trahi cet amant sans trop vouloir l'avouer. Mais l'aveu de la trahison ne serait-ce pas le complément même de l'amour? Que voulez-vous donc, ô jeunes amants naïfs, qu'on vous avoue après ? Et les très habiles amoureuses doivent ne jamais cesser d'avouer quelque chose

de nouveau. Cette petite Flora, sincère ou non, est une grande passionnée que l'on quitte avec un peu trop de désinvolture. Elle se venge et d'ailleurs si peu en comparaison du mal qu'elle aurait pu faire. Le chemin qu'on ne retrouve jamais sous les ronces de l'oubli, c'est celui du cœur. Ce bel officier revient par la traverse des sens, seulement ce n'est plus le même paysage rayonnant une foi. Il faut aimer tout de suite ou ne pas revenir. L'amour ne sait pas marcher à reculons ; c'est bien assez qu'il soit aveugle, mon Dieu !

L'Epave, par Edouard Estaunié. Grave silhouette de jeune femme déjà toute assombrie par la mort d'un père philosophe. Roulée dans la débâcle d'une fortune de savant, la fille revient au pays natal du père pour s'y voir conspuée, méprisée, maudite. Elle est seule et a peur en face d'un clan de provinciaux hostiles, désireux de la prendre par la famine. Elle essaye de transiger pour vivre. Puis lui arrive, suprême secours, une lettre posthume de ce savant qui éclaire son chemin une dernière fois. Le ton de cette œuvre, un peu froide, est d'une tristesse sans parti pris qui repose des sentimentalités féminines ordinaires. Maîtresse et servante sont unies dans une affection calme et n'espèrent pas encore plus loin que la vie quotidienne. « Qu'importe ce que la mort cache ! Haut le cœur vers la vie agissante et souveraine qui est le terme assigné par le présent. » Cependant je suis de l'avis de Bloy. Si réellement il y avait autre chose derrière la mort, il conviendrait de s'en occuper, toute affaire humaine cessante ! »

L'Adoration perpétuelle, par Guy de Téramond. De l'amour, de la volupté et de la fraude dans le mariage. Tiens ! Tiens !... Eh ! Eh !... Oh ! Oh !... La drôle d'histoire ! Et la combien plus drôle de préface ! A lire chaque mois une trentaine de volumes, mon cerveau commence à subir une légère transformation. Je finis par le croire le grillage d'un confessionnal d'où il me filtrerait des tas d'extraordinaires péchés dans les oreilles. Un moment ça m'amuse, un jour ça me met en colère et je dois tout absoudre, pêle mêle, surtout quand la tournure élégante de la phrase me prévient en faveur du pénitent ; mais, c'est égal, j'en entends de raides... et quand je songe que la confession est publique, à des milliers d'exemplaires, je me demande si je ne suis pas en train de faire un bien vilain métier... au nom de la plus grande gloire de leur littérature. *L'Adoration perpétuelle*, c'est l'art d'aimer sa femme légitime sans lui faire d'enfant. Si je ne vous l'envoie pas dire, c'est que l'auteur vous l'explique en

propres termes et même à l'aide d'autres termes : seulement (voyez donc ce ressort de la providence !) ce charmant et mystérieux système conduit la jeune épouse à une péritonite avec *perforation*. Et le chirurgien s'amène armé de toutes pièces. « Merci bien ! je me trotte ! » dirait Casque d'or qui s'en irait se faire faire un gosse par Manda ou Lecca, au choix. Je ne voudrais pas avoir l'air d'encourager le vice, mais, moi aussi, étant femme, j'opterais pour l'enfant. Guy de Téramont nous a mystifié ou, malgré lui, et il y a des exemples de déductions logiques imposées au romancier par la marche d'une intrigue, l'auteur a conclu tout au rebours de ce qu'il voulait prouver. Oh ! La péritonite avec perforation... le dernier mot du système conjugal ! Non ! je le retiens. La vérité c'est qu'il faut avoir confiance, jeunes mariées, dans les opérations de la nature... jamais dans celle des hommes.

Comme jadis Molière, par Serge Basset. Bonne grosse histoire noire sur l'adultère qui conduit un père à épouser sa fille et ensuite à se précipiter du haut d'un mont d'où les aigles se moquent férocement de lui. Je crois bien. Les aigles épousent leur fille, sans broncher, comme ils regardent le soleil, y compris Molière et Napoléon et bien d'autres. Ces machineries des liens du sang existent pour le bourgeois qui n'a rien de mieux à inventer. Maintenanant ça sert aussi à faire des romans très palpitants, je le reconnais volontiers.

Cigale, par Julien Reyne. Une jeune amie de pension se sacrifiant à une autre amie de pension. Echange de lettres. Journal. Crises de désespoir. Stoïcisme et finalement mariage et entrée au couvent. Moralité : se défier comme de la peste des amies de pension.

Le Semeur d'amour, par Félicien Champsaur. C'est un chant hindou, transposé en fa dièze par un musicien des boulevards. Les deux héros s'appellent Lingam pour le monsieur et Yoni pour la dame. C'est des symboles. La lutte des Brahmes et des Kchattryas, dont l'histoire de ces deux symboles n'est qu'un épisode, avait lieu quelques cents siècles avant la tour Eiffel. De là son piment d'actualité..., etc etc..., Il paraît que le pieux et timide brahme qui écrivit cette divine page d'histoire était un précurseur de Jésus et avait également prévu la loi sur les associations religieuses. Je ne suis pas assez savante pour vous exprimer mon admiration en pur hindou, mais, au cours de ces stupéfiantes aventures, il m'a semblé que je reconnaissais la manière un peu bien rosse du chantre de Lulu, cette jeune personne qui regarde les gens

par-dessous ses jambes. « C'est pas des Brahmes, ça, c'est pas des Brahmes ça.C'est du Champsauhra ». Maintenant, je vous annonce, sous toute réserve, que Félicien Champsaur nous prépare... **l'Impératrice nue, débauche romaine.** Tous n'en crevaient pas, mais tous étaient frappés!

D'un lit dans l'autre, par Maurice de Vlamink et Fernand Sernada, préface de Champsaur. Un semeur d'amour qui tourne mal produit bien, par hasard, un pauvre rejeton, n'ayant sans doute, jamais rêvé si odieux père, lâche, bête, presque impuissant, car il a l'air d'ignorer complètement les belles et saines joies de l'amour, ce triste semeur d'ivraie. Le livre est illustré par le plus malicieux des dessinateurs. Toutes les turpitudes y sont mises au dernier point de la hideur pour en mieux donner le dégoût. Bravo!

Ser de Serandib, par Sébastien Voirol. Histoire biblique d'un homme doué de bonnes aspirations, de grandes pensées qui, sans les réaliser autrement qu'en paroles, va de chute en chute vers sa destinée, une mort honteuse et inutile. Ce roman bien écrit, rempli de descriptions soignées, est obscur, dans sa conception philosophique, à moins qu'il ne soit un essai de fatalisme oriental, la seule destinée étant la mort pour les bons comme pour les méchants. « Je ne vois rien qui reste de moi. » dit Ser et la destinée lui répond : « N'as-tu pas pensé? Cela suffit.» Oui, cela suffit en Occident. Pas dans le pays des légendes orientales ou même les derviches contemplateurs tournent avant de réfléchir et ne tourneraient certainement plus s'ils réfléchissaient. Ce penseur, ayant joui de la vie pour mieux l'apprécier en la perdant est un dilettante plus moderne que la terre de Serandib.

L'Education amoureuse, par Paul André. Un jeune homme fait ses dents sur la pomme d'amour. Il va de fillette en fille et de fille en femme. Il ne lui reste bientôt plus de ce miroir aux alouettes où il se prend à se trouver beau et aussi se blesse, que le portrait de sa grand'mère qui ressemblait, paraît-il à sa dernière maîtresse. Reviendra-t-il? Et entre-t-il dans l'éducation amoureuse des jeunes hommes de tout pardonner? Le commandant Corbaix est un type curieux d'homme à bonnes fortunes, à la fois cynique et tendre, qui se brûle aux flammes qu'il veut allumer chez les autres. Il est, pour les femmes, celui qui sait et il en abuse, naturellement. Au cours de ces exploits amoureux, de curieuses études de mœurs bruxelloises, presque patriarchales.

Fils d'empereur, par Maurice Quentin-Bauchart. Le

court drame de la vie et de la mort du malheureux prince impérial. Je préfère les simples documents aux passages dialogués encore moins dramatiques, certes, que cette existence commencée à Sarrebruk et finie chez les Zoulous, au milieu du mystère des zagaies sauvages et de la perfide indifférence des officiers anglais, si facilement des assassins d'Etat.

Terres maudites, par Blasco Hanez. Roman sombre et intéressant traduit de l'espagnol par J. Hérelle. L'enterrement de l'enfant tué par la méchanceté d'un village, qui vient l'honorer ensuite de ses lamentations, est un très beau morceau de prose.

Le Secret d'un ange et le **Triomphe d'amour**, par Pierre Maël. Extraordinaire feuilleton où l'ange lave la vaisselle et l'amour triomphe en épousant après avoir failli laisser l'héroïne mourir de tous les supplices, y compris celui de la faim.

L'Etouffement, par Pierre Jaudon. On peut écrire comme cela pour commencer ou pour finir... pour continuer, jamais.

Illusion, par José de Campos. Agréable rêve d'une imagination méridionale où l'on rencontre des choses drôles, des choses naïves et pas mal de trouvailles de mots de quelqu'un qui pense en espagnol avant de parler en français.

Par l'amour, par Luc de Vos. C'est très amoureux, oui, mais c'est rendu pervers dans le mauvais sens du mot par ces héliotypies, que le diable emporte. On n'a pas idée de cribler de hachures pareilles de malheureux corps de petites femmes au moins innocentes de ce qui se passe dans le volume. Enfin ça ressemble à l'*heure sexuelle* si vous voulez, ça n'en n'est pas plus convenable.

Monique et réédition du tome IV des œuvres complètes de Paul Bourget. Monique est l'histoire d'une petite fille adoptée qu'on accuse de vol. La vraie coupable est la fille véritable de M. Franquetot, sculpteur et réparateur de meubles. Drame et réconciliation. Peu ou très peu de psychologie. Mais la meilleure nouvelle du livre est: *Les Gestes*. L'envers et l'endroit d'un cœur de jeune fille. Là, Paul Bourget se retrouve avec toutes ses grâces fines de subtil connaisseur de ces potiches vides qu'on appelle les futures femmes du monde. Il y a une maman douloureuse qu'on aime malgré son petit brin de convenu.

Contes chrétiens, par Teodor de Wyzewa. L'auteur nous dit des scènes du temps de Jésus avec toute la simplicité moderne. Cela fait un effet bizarre. C'est tendre, ironique et

d'un familier qui doit choquer les catholiques purs. Teodor de Wysewa a bien de l'esprit pour dire, avec la béatitude convenable : « Heureux les pauvres d'esprits ! » Les critiques et les littérateurs sont moins forts d'imagination que Jésus-Christ et il leur manquera toujours son tact génial qui n'avouait jamais tout en laissant la part du mystère pour les pauvres d'esprit qui ne devaient jamais comprendre afin de mieux aider à sa gloire éternelle.

Tout en rose, par Richard O'Monroy. Terriblement vie parisienne, mais si amusant. L'*Habitude*, *Enfin seuls*, sont les petits chefs-d'œuvre du genre. Ce genre-là est en train de mourir. On ne voit plus si rose que ça, hélas !

Luce Magali, par Jean Madeline. De jolies et fraîches nouvelles. Aussi de très dramatiques dans leur simplicité tendre : *Armelle* par exemple. Ce sont bien plus des poèmes que des pages de prose.

La terre du passé, par Anatole le Braz. Breton documenté sur la Bretagne M. Le Braz nous parle tristement d'une terre que la mer mange et ronge, un peu plus chaque jour, mais la Bretagne mourante, vive la reine, Monsieur ! Et votre amour pour elle est le meilleur indice de son éternelle vitalité.

Pleurs et rires, par Albert Delrue. Ce n'est pas très méchant, mais il ne faut pas risquer certain jeu de mot trop connu où l'on vous accusera de piller des journalistes, eux qui pillent déjà les autres.

Nouvelles de nulle part, par William Morris, traduit par P. La Chesnais. Curieux essai de reconstitution sociale et morale.

Philippe Tissier, par Fréderic Berthold. Oh ! le joli morceau de feuilleton de cape et d'épée où le brigand gentilhomme protège la vertu de sa pure amante dans la caverne des voleurs ses compagnons !

Vieillir, par Jean d'Estray. Cela est de la couleur du bistre des yeux qui ont beaucoup pleuré. La petite vieille dame s'en va tout doucement et sans trop se plaindre, comme un gravier coule et retourne au grand tas de sable après avoir amusé la main d'un enfant. Triste et joliment écrit.

Je signale une plaquette modeste relatant la vie et les œuvres d'un modeste poète, *Edouard Grenier*, par Charles Baille.

Et en terminant je fais mes excuses à M. Albert Vidal, l'auteur de *Au vol*, autre plaquette moins modeste. En effet il

était d'un manque de goût absolu, cher Monsieur, de vous accuser d'avoir volé Jules Renard; vous lui avez pris simplement sa manière et si bien pris, avec tant de correcte élégance que j'ai pu confondre votre, mon auteur favori, avec vous-même. Donc, gloire à votre talent et au sien, n'est-ce pas?

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jules Huret : *Tout yeux, tout oreilles.* — Ernest la Jeunesse : *Cinq ans chez les sauvages.* — Fernand Gregh : *La Fenêtre ouverte.* — Georges Maze-Sencier : *Les Vies closes.* — Hippolyte Parigot : *Alexandre Dumas.* — Pierre Calmettes : *Choiseul et Voltaire.* — Edouard Champion : *Le Tombeau de Louis Ménard.* — Paul Stapfer : *Les Réputations littéraires.*

M. Jules Huret n'est pas seulement *Tout yeux, Tout oreilles*, car s'il sait voir et écouter, il sait aussi écrire. Personne n'ignore que M. Huret est un journaliste excellent et l'un des maîtres de l'Interview. Il nous en a rapporté qui sont restées fameuses, celles de son *Enquête sur l'Evolution littéraire*. M. Huret est un écrivain et c'est ce que lui a assuré une préface de M. Octave Mirbeau. « Il voit juste, dit M. Mirbeau, et exprime avec sobriété et avec une rare force. Il a aussi une vertu peu banale et effrayante. C'est en quelque sorte de faire suer aux personnages qu'il a charge de nous montrer ce qu'il y a en eux de nature secrète et cachée, de comique intime, d'humanité foncière, pour tout dire. C'est un grand curieux. » M. Huret n'est point seulement un curieux, c'est un satiriste. Il le serait encore plus volontiers, s'il n'avait adopté une forme de satire qui l'oblige à quelques ménagements et lui impose certaine réserve. Il y a dans toute interview une sorte de collaboration entre l'interviewer et l'interviewé. M. Huret sait les devoirs de la politesse et s'y conforme. Aussi écourte-t-il son jugement personnel. Il se contente le plus souvent de laisser la parole à celui qu'il interroge et il note presque sans commentaires. Il dit plus ce qu'il a entendu que ce qu'il a ressenti. Il s'efface volontiers; mais on devine qu'il aurait à dire s'il disait tout. Seulement il ne serait plus le parfait interviewer et, comme il sait son métier, il se contente de sourire discrètement. Il choisit, nous donne ce qu'il faut et garde pour lui le reste. Il doit avoir un portefeuille : *Les Souvenirs d'un observateur*. Il a vu bien des choses et bien des gens.

« Je me suis toujours demandé, ajoute M. Mirbeau, quelle sorte d'étrange faculté possède M. Jules Huret, pour obliger les gens à se démasquer aussi complètement devant lui. » L'explication la plus naturelle ne serait-elle pas qu'il ne les aborde guère qu'aux moments où ils sont pleins d'eux-mêmes? C'est toujours en quelque circonstance qui les touche particulièrement qu'il se présente à eux. Il les visite à l'heure de l'abcès. Il les questionne à l'instant où ils ont besoin de parler : l'auteur au lendemain de sa pièce, l'écrivain à la veille de son livre, l'inventeur au cours de son rêve. C'est à ce choix heureux de l'heure et du moment que nous devons les meilleures pages de *Tout yeux et Tout oreilles*, la double conversation de M. Brunetière et de M. Zola, tous deux alors candidats à l'Académie, la visite chez le Dr Laurent, guérisseur scientifique du mal d'aimer, et celle chez le Dr Variot, inventeur de la galvanoplastie macabre par laquelle il métallise les cadavres désormais imputrescibles et inaltérables.

M. Huret sait choisir ses personnages et les prend selon l'actualité. De chez M. Louis Havet qui veut réformer l'*Ortografe*, il court chez M. Francis Laur qui veut empêcher *Lohengrin*. Il est au Bazar de la Charité et assiste au drame de Rennes. Nous le retrouvons au Maroc et chez M. Huysmans, retiré du monde à moins qu'il ne nous raconte le procès que M. Whistler soutient contre sir William Eden, à propos d'un portrait. C'est toute une petite comédie, ce procès, que domine le rire aigu et haut de M. Whistler. Lisez *l'Artiste* et *le Baronnet*. C'est une merveille de sténographie intelligente.

§

Le Whistler de M. Huret nous mène à l'Oscar Wilde de M. Ernest La Jeunesse. C'est le morceau principal de son livre et ce que j'en aime le mieux. Ces vingt pages sont vibrantes, confuses, éloquentes, indignées et belles. Je n'en ai pas trouvé de semblables dans le reste du volume, encore qu'il en contienne d'intéressantes, mais elles sont trop éparses et ne font guère suite. Elles sont aux endroits où M. La Jeunesse portraicture ses contemporains. Il est portraitiste. Il mêle même à sa prose des croquis dessinés et ressemblants, curieux et incorrects, mais vivants. Il y en a de très bons, le Henry Becque de la page 128, l'Abel Hermant de la page 71, le Tristan Bernard de la page 73 et d'excellents comme le Mirbeau de la page 169. M. La Jeunesse pourrait se passer de ces « graffiti » pour rendre sa pensée. Il a le

style mordant et embrouillé, qui insiste et incise, se reprend, revient. Il a du nerf et il s'énerve, mais parfois darde un trait juste et pittoresque. Je voudrais lui voir employer ce don curieux de portraitiste littéraire plus nettement, sans recourir pour l'exercer à des subterfuges de composition un peu vieillis. Puisqu'il a passé *Cinq ans chez les sauvages* que n'adopte-t-il pas tout uniment leurs façons, qu'il mette son homme tout nu au poteau et qu'il lui tire ses meilleures flèches !

§

Le journal a des devoirs envers le livre. Le livre est une actualité et le journal doit le signaler au même titre que tout autre événement public. Cette notion juste et nécessaire est singulièrement faussée. Nous vivons sous un régime détestable à cet égard. Celui de la publicité. La publicité est sans choix et sans conscience puisqu'elle est vénale. Les courtiers ont donc remplacé les critiques. Je crois du reste que nous reviendrons un jour ou l'autre à des mœurs plus décentes par l'abus même de celles en cours aujourd'hui. L'annonce devient peu à peu inefficace. Il suffirait que les éditeurs et les auteurs s'entendissent une bonne fois pour amener la fin de cet état de choses. Le journal de lui-même reviendrait au livre, parce que ses lecteurs voudraient tout de même être renseignés. Il faudrait bien les satisfaire. La publicité aura vécu et la critique renaîtra.

Quand les grands journaux redonneront des feuilletons littéraires, je voudrais qu'on en confiât un à M. Fernand Gregh. Son dernier livre : *La Fenêtre ouverte*, prouve qu'il est bon juge en littérature. Lisez son Paul Verlaine, son Georges Rodenbach, son Henri de Bornier et vous verrez qu'il sait les caractériser justement et finement. Non seulement il en indique bien la stature et la physionomie générales, mais il pénètre leurs détours et va au cœur même de leur talent. Si l'entreprise n'était pas très difficile avec ce bon M. de Bornier, elle était plus délicate avec un Verlaine ou un Rodenbach et il a réussi habilement à nous donner d'eux des images précises et nuancées. Certes, M. Gregh aime les poètes, mais ne s'y borne pas. Il nous présente nettement un Maupassant exact et sobre et il esquisse un Zola intéressant. M. Fernand Gregh aime admirer mais il pousse ce sentiment jusqu'à nous vouloir persuader que *Travail* est un beau livre. En cela son goût

pour l'admiration l'égare un peu. Les derniers romans de M. Zola, qui marquent sa décadence, sont insupportables.

M. Gregh n'y peut rien, mais il pourrait en convenir car, au fond, il l'éprouve comme nous. Par contre, tout ce qu'il dit de M. Anatole France est excellent et son étude sur le *Feu* de M. Gabriel d'Annunzio est parfaite. C'est en des pages comme celles-là qu'on voit le mieux les qualités de M. Fernand Gregh. Ce que j'aime en lui c'est, en plus d'un style clair, alerte et joliment orné, une sorte d'entrain aimable et de bonne humeur communicative, une sorte d'aisance d'esprit qui le mène aux œuvres les plus diverses avec le désir de les bien comprendre pour les mieux aimer et de les mieux faire aimer. S'il a ressenti la « beauté de vivre », il ressent aussi la « beauté de lire ». Ce pourrait être le titre de son ouvrage. M. Gregh a en lui de quoi être un de nos meilleurs Lundistes de la semaine des Quatre Jeudis. Car la fenêtre n'est pas encore ouverte dans les journaux ; il n'y a d'ouvert que le guichet.

§

M. Georges Maze-Sencier nous conte quelques *Vies closes*. Il entend par là celles qui n'ont pas donné tous les fruits qu'on pouvait attendre d'elles, qu'une mort prématurée a interrompues en leur cours et qui ont, par cela même, l'attrait mélancolique de l'inachevé. Que seraient devenus, en effet, s'il leur eût été permis de se vivre jusqu'au bout d'eux-mêmes, un Maurice de Guérin, un Etienne de la Boétie ? Ces deux études sont parmi les plus intéressantes du volume de M. Maze-Sencier, il s'y joint celle sur le Prince Impérial qui est émouvante en sa simplicité. Il ne faut pas fermer le livre de M. Maze-Sencier, sans avoir lu les excellentes pages qui le terminent sur le mal de la jeunesse et qui en sont le commentaire et la conclusion.

§

C'est une biographie d'Alexandre Dumas que nous offre M. Hippolyte Parigot. Elle est du reste confuse et assez mal écrite. Placer, d'ailleurs, Alexandre Dumas parmi les « Grands Ecrivains français » est une audace discutable. Il est vrai que l'on voit figurer également dans cette collection M. Thiers, et M. Royer-Collard, à côté de Saint-Simon, de Descartes et de Flaubert. Si tous doivent être considérés également comme de grands écrivains français, il vaut mieux renoncer à écrire.

Tout de même ce n'est pas M. Parigot qui est responsable de cette confusion. Ne lui reprochons donc que son Dumas. Je l'aurais voulu meilleur dans cette bibliothèque biographique qui contient des travaux intéressants comme le Villon de M. Gaston Paris, le Montesquieu de M. Albert Sorel, le Vigny de M. Paléologue ou le Malherbe du duc de Broglie.

§

Le vieil historien du Secret du Roi et de Frédéric II et Marie-Thérèse se fût plu certainement au Choiseul et Voltaire de M. Pierre Calmettes. M. Calmettes a retrouvé fort heureusement un certain nombre de lettres inédites du Ministre au Philosophe.

Nous y voyons Voltaire servir d'intermédiaire officieux entre la Cour de France et la Cour de Prusse en 1759, puis au moment des troubles de Genève, en 1766, tâcher de se servir du crédit de son illustre ami pour tirer son épingle du jeu. En maintes circonstances Voltaire a recours à la complaisance de son protecteur. Choiseul répond aimablement aux demandes réitérées et quelquefois indiscrètes de celui qu'il appelle familièrement « son Solitaire », son « Suisse » et « sa Marmotte »,marmotte qui ne dormait guère et qui, de la solitude de Ferney, avait l'oreille fine et attentive aux moindres bruits du monde et surtout à celui qu'il y faisait.

Elles sont amusantes ces lettres du Ministre au Philosophe, et curieuses en leur crudité et leur sans façon, M. le duc de Choiseul a le propos libre et salé. Frédéric II y est désigné par le nom de Luc qu'il faut lire à rebours pour voir ce que ces messieurs voulaient dire par là. Ailleurs, elles sont d'un ton charmant et d'un tour aisé.

M. de Choiseul plaisante, juge, raconte et raconte bien ; l'anecdote sur M. de Courton est vraiment voltairienne, si l'on peut dire, et celle de M. de Choiseul-Meuse et de sa devise, pleine de sens. On détacherait de ces lettres quelques bonnes maximes politiques comme celle-ci : « Il ne faut jamais craindre les choses faites ». M. de Choiseul avait pour ne pas les craindre qu'il ne tenait pas au pouvoir. Il savait ce que le plus assuré a de précaire et de chancelant. Il connaissait les dangers du métier : « Il est permis à un Roi de ne pas calculer juste et il n'est pas permis à un Ministre de faire une étourderie ». M. de Choiseul était étourdi parce qu'il aimait son plaisir et il savait qu'il y a des faux pas dont on ne se relève point. S'il tombe, il s'en consolera aisément. « Cet homme ne

sait peut-être pas, dit-il en parlant du Roi du Prusse, que j'ai la réputation d'avoir eu de l'ambition et que je n'en ai pas l'ombre, que je hais les affaires à mort, que j'aime mon plaisir comme si j'avais vingt ans, que je m'embarrasse fort peu de l'argent et que la fortune la plus médiocre qui me ferait vivre me serait suffisante et qu'enfin j'aime plus que tout la société, la bonne foi et la douceur ». Et quand il ajoute plus loin : « On a dit que j'avais des maîtresses passables, je les trouve, moi, délicieuses », ne croirait-on pas entendre parler le comte Mosca, de Stendhal, et le ministre de Louis XV ne ressemble-t-il pas au ministre de Ranuce-Ernest IV ?

§

Quand Louis Ménard mourut, la presse signala négligemment la disparition d'une des figures les plus curieuses et les plus originales de notre temps. Il est vrai que Louis Ménard ne fréquentait et n'intéressait guère les gens qui écrivent d'ordinaire dans les journaux. Je crois que M. Henry Houssaye fut le seul, à peu près, à prendre la plume à son sujet, et fit paraître dans l'Echo de Paris une longue note sur Louis Ménard où il fixait dignement et gravement les principaux traits de sa vie et de son œuvre. Vint ensuite, dans la Revue de Paris, l'excellente et substantielle étude de M. Philippe Berthelot et voici maintenant que M. Edouard Champion nous offre le *Tombeau de Louis Ménard*, pour lequel il a recueilli pieusement les couronnes qu'il suspend à sa stèle délaissée.

M. Champion a interrogé les amis et les admirateurs de Louis Ménard et leur a demandé de formuler par lettres leur opinion sur l'auteur des *Rêveries d'un Païen mystique*. M. Champion a obtenu ainsi 46 lettres, deux poésies : un sonnet de M. Léonce Depont et un poème de M. Albert Mérat. Il y a joint un essai, d'ailleurs baroque, de M. le comte de Montesquiou-Fezensac et un entretien avec M. José Maria de Heredia. Je ne peux pas entrer dans le détail de ces lettres dont quelques-unes sont excellentes ou curieuses, mais il en ressort que Louis Ménard fut admiré et honoré de nombre de bons esprits, et de plus divers. Tous reconnaissent son haut mérite littéraire et l'originalité de sa pensée, rendent justice à sa science et à son désintéressement, quelques-uns avec détail, tous avec une sympathie respectueuse. Toutes ces lettres sont, comme on le pense bien, favorables à Louis Ménard. Une pareille consultation ne permet guère de critiques. Ceux qui auraient eu des réserves à faire les gardent pour eux, d'où

en ces réponses une certaine uniformité admirative. Beaucoup ont un peu des airs de certificats. Elles semblent recommander Louis Ménard à la gloire. Certaines sont pourtant particulièrement intéressantes. Je citerai entre autres celles de M. Maurice Barrès, de M. Pierre Quillard, du vicomte Guerne. Quant à la préface que M. Edouard Champion a mise en tête de ce recueil, elle est, comme il le dit lui-même, « autant une oraison funèbre que l'apologie des Méconnus ». M. Champion nous promet de nous faire connaître Louis Ménard et il nous annonce qu'il prépare un essai sur la vie, l'action et l'influence littéraires de l'auteur des *Rêveries d'un païen mystique*. En attendant relisons ce petit livre que contient quelques beaux poèmes et de hautes pensées.

§

J'ai lu aussi l'ouvrage de M. Paul Stapfer sur les *Réputations littéraires*. Pourquoi M. Stapfer, sous prétexte de littérature nous parle-t-il encore de l'affaire Dreyfus ? C'est fastidieux.

HENRI DE RÉGNIER.

HISTOIRE

Comte Fleury : *La France et la Russie en 1870*, Emile Paul, 4 fr. — Comte de Labédoyère : *Le Maréchal Ney*. Calmann Lévy, 7 fr. 50. — Capitaine Thurman : *Bonaparte en Egypte*, Emile Paul, 4 fr. — Dimitri de Benkendorff : *La Favorite d'un Tzar*, « *Mercure de France* », 3 fr. 50. — Louis de la Trémoïlle : *Souvenirs de la princesse de Tarente, 1789-1792*. Honoré Champion, 3 fr. 50. — Comte de Fazi du Bayet : *Les généraux Aubert du Bayet, Carra St-Cyr et Charpentier*, Honoré Champion. — Louis-Joseph Wagré : *Souvenirs d'un caporal de grenadiers*, Emile Paul, 3 fr. 50. — Dr Maurice Adam : *La Tradition celtique et ses adversaires*, Froger, à Joinville-le-Pont. — Henri Cyral, *France et Transvaal*, Société d'édition littéraire, 3 fr. 50. — A Prévost : *L'Ecole de santé de Paris* (*1794-1809*). Bibliothèque de la « *France médicale* ».

La France et la Russie en 1870, par le comte Fleury. — M. le comte Fleury a composé cet ouvrage en reliant, par un commentaire continu, les lettres que le général Fleury, son père, écrivait de Saint-Pétersbourg en 1869 et en 1870. Il avait été envoyé là par Napoléon III, dont il était le favori et qui comptait sur les qualités séduisantes de son ambassadeur pour opérer le rapprochement avec la Russie. Le général reçut à la cour un accueil flatteur, qui lui inspira de nombreuses illusions que trahit sa correspondance. Tout heureux de l'intimité cordiale où l'admettait Alexandre II,

intimité devenue légendaire, à en croire Kropotkine, il devait arriver à la catastrophe qui mit fin à son ambassade sans avoir entrevu toute la rouerie, toute la duplicité de la diplomatie slave, et sans avoir compris que, pour pénétrer la pensée d'un souverain, il ne suffit pas d'avoir partagé avec lui une voiture où il n'y a place que pour un. Toutes les fois que l'empereur russe donne un gage de ses vrais sentiments au roi Guillaume, on prétexte l'affection que le neveu avait vouée à son oncle. Sous prétexte que le sort des Danois tenait à cœur au Tzarewitch, gendre du roi de Danemark, on berne l'ambassadeur et la cour de France avec une comédie d'intervention en faveur du Sleswig et pour l'exécution du traité de Prague. La Prusse élude poliment. On met cette fin de non-recevoir à la charge du vieux roi qui ne veut pas abandonner les conquêtes de ses troupes, mais Gorschakoff affirme gravement à Fleury que *Bismarck n'est pas de cet avis* et comprend la question *dans le sens de la France.*

On vit, quelques mois plus tard, ce qu'on pouvait attendre de la cour du Nord. L'empereur Alexandre se targue près de Fleury de garder la neutralité, mais cette neutralité vaut pour la Prusse un appui effectif, car le Tzar paralyse d'une façon formelle l'effort d'intervention que l'Autriche était prête à tenter et il mérite ainsi la reconnaissance que lui témoignera son oncle.

Jusqu'au 4 septembre, l'ambassadeur et son correspondant, le prince de la Tour d'Auvergne, qui était revenu après la chute du ministère Ollivier, se flattent que la Russie s'opposera à tout changement de dynastie. Ils pensent que le roi de Prusse lui-même désire le maintien des Bonaparte. Lui et le Tzar se rendent compte « que la république seule hériterait de la déchéance, et, comme je vous l'ai déjà écrit, le roi Guillaume regarderait son établissement en France comme le coup le plus funeste porté aux destinées de son futur empire » (le général Fleury au prince de la Tour d'Auvergne, 29 août 1870).

Il faudrait cependant s'entendre. Voici vingt-cinq ans qu'on nous répète que M. de Bismark « imposa » la république à la France comme la plus sûre garantie de sécurité pour l'empire allemand. Mais le général Fleury avait une autre raison d'espérer : « D'ailleurs, disait-il dans une autre lettre, l'armée est dévouée à l'empereur. Qu'ils soient victorieux ou vaincus, nos soldats et nos généraux resteront fidèles à l'empereur et à son fils. Après ses victoires *ou ses défaites héroïques*, l'armée sera placée si haut, elle aura tant mérité de la patrie,

qu'elle imposera sa volonté et sauvera la France de la révolution ». L'empereur est mort et son fils, et le général Fleury; mais dans plusieurs esprits leur a survécu la conception d'une armée imposant sa volonté au pays grâce au prestige acquis par ses victoires, et — à défaut — par ses défaites.

Le maréchal Ney, par le comte de Labédoyère. Ce n'est pas un livre, c'est une série de documents et de pièces, non pas inédits, mais oubliés depuis assez longtemps dans leur teneur et leurs détails, pour être relus avec intérêt. Les plus nombreux et les plus importants concernent le procès du maréchal. Le gouvernement se défiait tellement de tout ce qui avait pu appartenir à l'ancienne armée, que, pour garder Ney au Luxembourg, on fit déguiser quatre gardes du corps en gendarmes d'élite, et quarante-cinq gentilshommes, chouans ou fils de chouans, en soldats du 2e régiment de la garde royale. On dépensa pour ce travestissement six mille deux cent six francs et pour nourrir tous ces braves durant les vingt-trois jours du procès, on paya trente-un mille quatre cent soixante francs au sieur Diguet, traiteur, rue de Tournon, plus de deux mille deux cent dix livres au sieur Bovin, limonadier. Ce fut la famille de l'infortuné maréchal, condamné *aux frais*, qui eut à solder cette note.

Le procès, du moment où il fut renvoyé à la cour des pairs, fut mené avec une hâte indécente de nature à justifier l'opinion courante, que la mort de Ney était exigée par les alliés. Jourdan, le président du conseil de guerre, qui se déclara incompétent sur le déclinatoire même de l'accusé, avait voulu gagner du temps. Il avait désigné pour instructeur le maréchal de camp comte de Grundler, qui apporta dans ses fonctions une consciencieuse et charitable lenteur. Au bas d'un certificat de civisme décerné en l'an II au capitaine Ney par les officiers et cavaliers du 4e hussards, je trouve la signature d'un Grundler; il serait curieux de vérifier si c'est le même.

M. de Labédoyère fait remarquer que les procès-verbaux contenaient les votes nominatifs des pairs ont disparu. Il suppose que cette soustraction fut l'ouvrage du duc Decazes. Il donne la liste nominative rapportée par Vaulabelle qui n'en indique pas l'origine. Les cinq maréchaux d'empire qui faisaient partie de la Chambre ont voté la mort: Marmont, Victor, Serrurier, Pérignon, Kellermann. Passe pour Marmont et Victor, ils étaient d'âge à espérer quelque profit de leur lâcheté, mais les trois autres, vieux débris qui avaient déjà un pied dans la fosse, quelle misère ! Une pièce intéressante est le

fac-simile d'une lettre écrite par Ney à son beau-frère, quatre heures avant l'exécution : le graphisme est très beau. Trois lignes avant la fin, le maréchal trouvant sa plume pâteuse, en a changé, mais on ne saurait rien voir de plus régulier et de plus net que l'ensemble de cette écriture.

On peut demander au comte de La Bédoyère pourquoi il orthographie, sur la couverture de son livre, Ney, alors que partout ailleurs il écrit Ney sans tréma, suivant l'usage ordinaire. La lettre dont nous venons de parler est signée Ney.

Bonaparte en Egypte, lettres du capitaine Thurman, publiées par le comte Fleury. Ce capitaine Thurman était un jeune Alsacien, officier du génie, quelque peu étonné de se trouver sur les bords du Nil, et qui notait ce qu'il voyait avec simplicité et assez d'intelligente curiosité. Les plus intéressantes de ces lettres ont trait à la fête qu'il organisa pour célébrer la pose de la pierre angulaire du fort de Bourlos, qu'il était chargé de construire. Il relate les inscriptions qu'il grava sur cette pierre, et j'y trouve des difficultés. Voici la plus importante de ces inscriptions : *L'an 8 de la république française, 1799 de l'ère chrétienne, 1204 de l'égire* (sic), *les Français construisirent le fort Bralos : Bonaparte premier consul, Menou général en chef de l'armée d'Orient, 3 ans et un mois après l'arrivée des Français en Égypte.* La lettre relatant la cérémonie est datée de thermidor an VIII, mais thermidor an VIII correspond aux mois de juillet-août de l'an 1800 et non de l'an 1799 ; d'ailleurs, on sait de reste que c'est en juin 1800 que Menou succéda à Kléber assassiné. Je passe condamnation pour la date de l'hégire, bien que je croie à une erreur de quatre ans. Mais comment admettre que Thurman, qui se souvenait très bien d'avoir avec toute l'armée débarqué en messidor an VI, a pu écrire en thermidor an VIII : *trois ans et un mois après l'arrivée des Français en Egypte* ? Il n'est pas admissible que cet officier qui paraît attentif et réfléchi ait commis sur place de pareilles erreurs dans un monument auquel il attachait une très grande importance. On aurait aimé à voir l'éditeur relever et élucider toutes ces difficultés. Il a préféré nous avertir qu'il intitulait les lettres de Thurman *Bonaparte en Egypte*, parce que le vainqueur des Pyramides s'y profile en grande lumière dans toute la première partie du volume. On y admire des vignettes de Bellengé et d'Horace Vernet, nullement inédites.

La Favorite d'un Tzar, par Dimitri de Benkendorff. Ne vous y trompez point, ce fut la favorite au sens le plus

restreint du mot, l'amie et rien que l'amie du tzar, cette Catherine Ivanowna. Nelidoff dont une aquarelle de l'auteur reproduit, d'après Levitzky, la laideur avenante et la grimace spirituelle. Placée à six ans au couvent de Smolna, fondé par Catherine II pour « créer une nouvelle race au moyen de l'éducation », l'enfant y grandit dans un milieu charmant et absolument artificiel, et en sortit sans aucune idée du monde où elle entrait. Aussi, à maintes reprises, son vœu sincère, réalisé temporairement d'abord puis de façon définitive, est-il de rentrer dans cet asile. Elle exerça vingt ans une grande influence sur l'esprit du grand-duc Paul, devenu bientôt le tzar Paul Ier. Chose remarquable, elle devint, après une première période de malentendus, l'amie intime, la confidente inséparable de la femme de ce prince, l'impératrice Marie Fédorowna. Cette influence, elle n'en usa jamais que dans un esprit de bienveillance et de douceur, essayant d'assouplir cette nature bornée et violente. Mainte et mainte fois elle annula l'effet des condamnations sauvages autant qu'imméritées qu'au hasard de ses colères laissait échapper l'empereur. Familière avec lui d'ailleurs et emportée au point de lui jeter son soulier à la tête, étrangère du reste à la politique, sans aucune ambition, aucune capacité administrative, elle finit par être complètement écartée par les artificieux ouvriers de la catastrophe qui emporta Paul Ier, Pahlen en tête. Elle était retirée à Smolna, quand vint la nuit tragique du 11 au 12 mars 1801. Elle y vécut, sous la protection et avec l'amitié constante de l'impératrice Marie, jusqu'en 1839.

Souvenirs de la princesse de Tarente, par M. de la Trémoïlle. — Ce sont toujours des miettes d'histoire, mais ces souvenirs, qui n'embrassent que trois années, sont intéressants par la sincérité du ton, l'abondance et le naturel des détails. Ils ont été, nous dit l'éditeur, écrits en Angleterre, sitôt que la princesse, détenue à l'Abbaye, eut été mise en liberté aux journées de septembre, avec le petit triomphe obligé pour les personnes que le peuple absolvait.

Les généraux Aubert du Bayet, Carra Saint-Cyr et Charpentier, par le comte Fazi du Bayet. Le général Aubert du Bayet fut le défenseur de Mayence. De plus il fut ambassadeur de la république à Constantinople. Dans l'intervalle il fut détenu à l'Abbaye, d'où il écrivit à sa femme les lettres actuellement publiées, où paraît la beauté de son âme et sa tendresse conjugale, mais dont l'intérêt historique est médiocre. Carra Saint-Cyr fut l'aide de camp du précédent; il

ramena de Constantinople la veuve de son chef et finit par l'épouser ; Charpentier épousa la fille d'Aubert du Bayet, qui, à onze ans, avait eu l'honneur d'être admise, vêtue en homme, à une audience du Capitan Pachan.

Souvenirs d'un caporal de grenadiers, par Louis-Joseph Wagré. Ce vieux soldat, prisonnier de Baylen, fait un tableau curieux de la triste existence des captifs entassés sur l'ilôt de Cabrera. Le récit de son évasion et ses aventures à travers les Espagnes, émaillé de diverses aventures galantes, se lit avec intérêt. Malheureusement, l'auteur, peu lettré, n'a pas tenu la plume lui-même, et, encore que le fond du récit soit naïf et naturel, le ton n'est pas exempt de gaucherie et d'efforts vers le style, qui aboutissent au lieu commun.

La Tradition celtique et ses adversaires, par le Dr Maurice Adam. — « La clef de tous les événements historiques est ici : la lutte du Celte contre le Sémite ». Et voici les ennemis : les Albigeois, les Templiers, la Renaissance, les protestants, les francs-maçons, les jacobins, les socialistes ! et voici l'Edit de Nantes, jugé et condamné par M. Hanotaux, et toujours et partout des citations de Taine. Pauvre M. Taine, quelle expiation ! — Du même auteur, une étude sur l'idée religieuse chez les Celtes préhistoriques.

France et Transvaal, par M. Henri Cyral. — Un résumé, sans aperçus nouveaux, mais riche d'invectives, de la guerre sud-africaine.

L'Ecole de santé de Paris (1794-1809) par A. Prévost. — Excellente monographie historique, relatant avec le détail le plus précis la fondation et le fonctionnement de cette école, qui fut l'origine de la faculté de médecine de Paris, et qui doit l'existence à la Convention. Cette assemblée l'institua par décret du 14 frimaire an II, à la suite d'un remarquable rapport de Fourcroy, lequel terminait son exposé de motifs par cette phrase qui pourrait résumer l'œuvre entière de la Convention nationale : « faire voir que le mouvement révolutionnaire, dirigé par des législateurs habiles, sait tirer, du sein même des ruines dues à sa rapidité, les matériaux des plus grands et des plus solides édifices pour la prospérité publique. »

MARCEL COLLIÈRE.

SCIENCES

Les jeux des animaux, par M. Karl Groos, trad. par MM. A. Dirr et Van Gennep (F. Alcan). — *Les Cerfs Volants*, par M. Le-

cornu (Nony). — *Les arts et les métiers chez les animaux*, par M. H. Coupin (Nony). — *Les entrailles de la terre*, par M. Cambier (Nony).

MM. A. Dirr et Van Gennep viennent de nous donner une traduction du livre que Karl Groos écrivit en 1895 sur **les Jeux des animaux.**

On sait combien deviennent nombreuses les publications sur l'activité de l'animal, et combien, en général, on tend, par l'étude de certains d'entre eux, à combler le fossé que nos ancêtres avaient creusé entre l'homme entre lui. M. Groos trouve que pour mener à bien cette tâche ce dernier procédé est mauvais. Il dit : « Pour rendre l'étude des animaux vraiment utile à la solution des problèmes anthropologiques il faut suivre la voie contraire. Il faut diriger son attention, moins sur ce qu'il y a d'humain dans l'animal que sur ce qu'il s'y trouve de spécifiquemment animal : ce n'est qu'ainsi qu'on arrivera à mieux comprendre ce qu'il y a d'animal dans l'homme, bien mieux en tout cas, que par l'étude exclusive des phénomènes psychiques humains. Cet élément animal spécifique c'est la vie des instincts. »

Cela va d'ailleurs être son point d'appui pour connaître la véritable origine, et, de là, la véritable signification du jeu des animaux.

Il se trouve en effet en présence de deux théories. La première « qui a trouvé son expression scientifique dans la théorie de l'excès de force nerveuse, théorie qui fut surtout répandue pour H. Spencer, mais qui avait déjà été formulée par Schiller ». Pour Karl Groos « cette explication du jeu comme dépense d'un trop plein d'énergie a beaucoup de valeur, mais ne peut se suffire à elle-même ». Il lui semble que « ce trop plein d'énergie n'est pas une condition *sine qua non* du jeu ».

Pour lui, au contraire, « le problème proprement dit repose sur le phénomène des jeux de jeunesse ; ceux-ci une fois expliquées, les jeux des adultes s'expliquent plus facilement. La raison des jeux de jeunesse est que certains instincts, particulièrement importants pour la conservation de l'espèce, se manifestent déjà à une époque où l'animal n'en a pas encore sérieusement besoin. En tant qu'opposés à l'exercice sérieux postérieur, ces jeux sont un préexercice et un entraînement des instincts en question ». Puis plus loin : « Tous les jeux de jeunesse reposent sur des instincts. Ces instincts ne sont pas gravés dans le cerveau d'une façon aussi parfaite et aussi

détaillée qu'ils devraient l'être s'ils se manifestaient dans les cas sérieux ; en revanche, ils se manifestaient déjà dans la jeunesse et peuvent être perfectionnés à temps par l'exercice. En même temps ce préexercice développe aussi le système musculaire et le prépare pour le travail sérieux de la vie adulte, ce qui ne serait pas suffisamment le cas sans les jeux ; de cette façon s'expliquent tous les jeux d'enfance qui ne *ne sont pas* des jeux d'imitation. Ici viennent se ranger surtout les jeux de tout jeunes individus avec leurs organes de paroles et de mouvements, les jeux de locomotion, de chasse, de lutte. En dehors de ces jeux qui reposent sur des instincts *relativement fort développés* et auxquels l'animal peut s'adonner *sans modèle*, il y a encore d'autres jeux dont chacun est dû à la combinaison d'au moins deux instincts : un instinct atrophié et *l'instinct d'imitation* qui vient s'y ajouter... S'il n'y avait pas, dans les jeux d'imitation des enfants, des impulsions héritées, on ne pourrait pas s'expliquer pourquoi la *différence des sexes* se manifeste si clairement dans le choix des actes à imiter. Je dois enfin rappeler qu'il existe chez les animaux comme chez l'homme beaucoup de jeux où l'instinct d'imitation dépasse considérablement les prédispositions instinctives particulières, où il semble donc agir tout seul. Nous en trouvons des exemples chez les singes qui imitent les actes de l'homme, chez les perroquets qui apprennent à parler etc... »

Nous ne pouvons entrer dans l'analyse complète du livre de M. Karl Groos d'ailleurs parfaitement et logiquement divisé en chapitres correspondant à chaque groupement de jeux bien défini par un caractère primordial : nous avons voulu seulement en donner l'idée maîtresse dons le livre n'est en somme que le développement.

§

M. Lecornu vient d'écrire sur les **Cerfs-Volants** un livre fort documenté ou rien ne manque, même pas, longuement développée, la théorie mécanique sur laquelle leur principe repose.

Nul ne sait où est né le cerf-volant : la plupart penchent vers une origine orientale, très probablement chinoise : en tout cas il reste rudimentaire et enfantin jusqu'à ces dernières années. Il est vrai qu'on a, alors, rattrapé le temps perdu. Rappelons toutefois qu'Euler en 1756 prédisait au jouet de

glorieuses destinées, que Franklin s'en servit pour ses expériences sur l'électricité.

Quels progrès depuis lors! Le cerf-volant s'est dédoublé, multiplié; il est devenu un engin d'une organisation extrêmement compliquée pour laquelle tous les problèmes de statique ont été mis à contribution. Il est devenu un prétexte à sport nouveau : il y a des courses de cerfs-volants, il y a des luttes de cerfs-volants. « La queue de chaque cerf-volant est munie à son extrémité inférieure d une ou plusieurs lames de canif bien affûtées, et le jeu consiste à attaquer le cerf-volant voisin et à couper sa ficelle avec cette espèce de faucille suspendue à la queue de son cerf-volant. »

Grâce au système des *postillons* on a pu arriver à des résultats surprenants. « Lorsqu'un cerf-volant est en l'air, si l'on vient à placer, à cheval sur la ficelle de retenue, un cavalier en papier présentant une certaine surface au vent, par exemple une feuille de papier placée en éventail,on voit ce cavalier filer rapidement le long de la ficelle et monter ainsi jusqu'au cerf-volant. C'est ce qu'on appelle envoyer des *postillons* ou *coursiers*. »

On peut ainsi, en signe de réjouissance, faire glisser, très haut, dans la nuit, des pétards qui s'élèvent et éclatent sans qu'on sache comment; on peut, grâce à des parachutes et à des déclenchements très simples, faire tout à coup descendre lentement dans l'espace des objets envoyés en postillons et ayant tous les aspects, même la forme humaine,

On alla même jusqu'aux véritables ascensions en cerf-volant : Le Bris, Maillot, le capitaine Baden-Powell, le lieutenant Wise, réussirent à se faire enlever à différentes reprises; mais, on ne put, naturellement, arriver à des résultats concluants.

Il en fut autrement pour la photographie aérienne. Après les premiers essais de M. Batut, du Tarn, on était déjà arrivé au succès : les clichés qu'il publia il y a une dizaine d'années étaient parfaits. On obtenait ainsi des vues à vol d'oiseau d'une grande netteté. Ces expériences ont été perfectionnées depuis lors par M. Wenz et M. Eddy.

Cerfs-volants météorologiques, cerfs-volants électriques, cerfs-volants sauveteurs de naufragés, cerf-volant signal, cerf-volant porte-amarre, cerf-volant remorqueur,cerf-volant grimpeur, cerf-volant fraudeur, cerf-volant télégraphiste et téléphoniste... au point où en est arrivé le cerf-volant,qui peut dire où il s'arrêtera?

§

Les arts et métiers chez les animaux, de M. H. Coupin, est un beau et intéressant ouvrage écrit par quelqu'un qui les connaît et qui les aime.

Ses chapitres, documentés, sont curieux par leurs titres évocateurs, — les seuls titres d'ailleurs qui soient logiques. Les animaux sont divisés en groupes correspondant aux différents genres de travaux qu'ils exécutent.

Il est des noms prévus : les maçons, les tisserands, les constructeurs de radeaux, les charpentiers... Mais il en est d'autres qui, appliqués à des animaux, provoquent quelque surprise : les fabricants de cigares, les fabricants de bonbonnières, les fabricants de ceinture, les manufacturiers en coton, les architectes de maison de plaisance, les charcutiers, les fabricants de conserves alimentaires...

Et pourtant ces appellations sont exactes : je recommande au lecteur le chapitre des fabricants de conserves alimentaires, dans lequel sont décrits les procédés des Cerceris (petite Guêpe) et des Sphex pour frapper de paralysie immédiate leurs adversaires et les conserver ainsi à leur gré pour les besoins ultérieurs du garde-manger.

§

Les entrailles de la terre, de M. Cambier, est le titre d'un fort bel album où est dépeinte par un texte clair et par une iconographie soignée la vie de la terre et de ses parasites en tête desquels se place l'homme. Dans les entrailles de la terre est la double activité de la chose et de l'animal : c'était un terrain tout préparé pour l'homme qui a fini par s'y tailler un domaine qui grandit et descend chaque jour. Le livre nous montre la vie du mineur et l'évolution du diamant, le travail de la houille, le feu souterrain, la faune des profondeurs, le pittoresque des cryptes, le royaume de l'obscurité. Et là-dedans rien d'hypothétique ou de merveilleux : rien que ce que l'on sait.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

LES REVUES

Revue des Deux-Mondes, *la Nouvelle Revue*, *La Plume* : Victor Hugo jugé par MM. Brunetière, G. Kahn, Stuart Merrill, Pierre Quillard, et par M. F. Jammes. — *La Revue hebdomadaire* : frag-

ments inédits du « Journal de l'Exil »; V. Hugo sur le suicide et sur le théâtre de Molière.

La conclusion d'une étude de M. Ferdinand Brunetière sur l'*Evolution littéraire de Victor Hugo* — **La Revue des Deux-Mondes** (1er mars), — peut en être détachée pour servir de post-scriptum à l'enquête par *l'Ermitage*.

« Comme on a nommé le XVIIIe siècle du nom de Voltaire,— écrit M. Brunetière, — on a proposé de nommer le XIXe siècle du nom de Victor Hugo. Et, à la vérité, c'est trop dire : Victor Hugo est demeuré trop étranger, trop indifférent à trop de choses de son temps! Mais ce que l'on peut dire, et si nous ne voulons parler que de poésie ou de littérature, c'est que l'évolution d'aucun de ses contemporains n'est plus représentative, ou ne l'est autant que la sienne, de l'évolution de la pensée du siècle. Elle en est l'abrégé ou le raccourci. Comme son siècle, avec son siècle, plus naturellement que personne en son siècle, il a évolué du *subjectif* à *l'objectif*, — puisqu'il en faut enfin venir à ces grands mots — du *romantisme* au *naturalisme*, de l'égoïste expression de lui-même à la représentation large de la réalité. Et j'entends bien, je sais bien que, pas plus d'ailleurs que Voltaire, il n'a toujours donné le signal du mouvement! D'autres l'ont précédé dans la plupart de ses voies. *Les Méditations* sont antérieures aux *Odes et Ballades*, *l'Allemagne* à la Préface de *Cromwell*, les romans de Walter Scott à *Notre-Dame de Paris* et *le Juif Errant* aux *Misérables*... Mais c'est ce qui n'importe guère! Car il n'est pas vrai, quoi qu'on en ait pu dire, que « les novateurs tiennent le premier rang dans la mémoire des hommes » ou du moins il faut s'entendre sur ce nom de novateur. En littérature comme en art, les idées n'appartiennent pas à celui qui les a « trouvées » ou « inventées », mais à celui qui en a fixé l'expression décisive, adéquate, et définitive. Tel est le cas de Victor Hugo. Et puisque, d'ailleurs, l'évolution des idées littéraires du XIXe siècle n'apparaît nulle part plus évidemment que dans son œuvre et s'y dessine avec plus de clarté; puisque ces idées n'ont pas rencontré d'interprète plus éloquent ou plus inspiré; puisque la manière dont il a su se les approprier a comme anéanti jusqu'au souvenir de ceux qui peut-être les avaient jetées les premiers dans la circulation, c'est donc à lui désormais qu'en appartiendra la gloire. »

M. Gustave Kahn, dans la **Nouvelle Revue** (1er mars),

définit en critique perspicace les raisons de la popularité de Victor Hugo — et celles qui peuvent incliner certains esprits à chercher hors de son œuvre des satisfactions littéraires plus complètes :

« Hugo avait fait du roman un grand chant ordonné et confus. Il y avait apporté ce qu'il avait au plus haut degré, de l'histoire et de l'éloquence, de l'histoire à sa façon à lui, géniale, mais spéciale, panoramique et vaticinante ; les besoins de vérité, d'enquête sociale et morale du siècle s'étaient agrandis ; alors, le siècle se mit à tenir compte de Stendhal, de Constant, à considérer chez Balzac, non plus seulement la valeur romanesque, mais la valeur idéologique, à penser que Sainte-Beuve avaient peut-être eu tort de ne laisser que *Volupté* comme gage d'une habileté extrême de psychologue. Flaubert chercha autre chose que ce grand poème en prose : le roman d'Hugo ; il choisit et sépara ; au lieu d'accumuler sur une seule conception toutes les ressources de l'art, il voulut différencier ; une conception d'un roman à parallélisme contemporain et historique fut intronisée par lui ; beaucoup jugèrent qu'un roman de Flaubert valait un roman d'Hugo ; sur beaucoup de points l'esprit se dégagea d'Hugo, en ne lui attribuant plus qu'une supériorité, et non plus une hégémonie...

» Il est bon que des Hugo et des Wagner arrivent à des sommets de gloire et à des réalisations complètes de leurs rêves ; l'exemple en est encourageant et bon, en somme. Parmi tant de fausses vocations que leur triomphe déchaîne et qui sont faites d'orgueil plus que d'amour de l'art, ils sont l'encouragement à la lutte à travers les années amères, et quelle palme la Muse d'Hugo montre-t-elle en quels reflets d'or, parmi les brumes de l'avenir, aux artistes robustes.

» Mais si on peut admirer cet éclat robuste et cette force violente, la faiblesse et le malheur ont bien des charmes pour les amis des lettres, quand le malheur surtout s'est pris à faucher parmi les plus merveilleuses promesses. C'est à cause de son génie et aussi de son auréole de douleur que Baudelaire fut tant aimé de la génération qui ne connut d'Hugo que le tout dernier déclin. A côté de toutes les beautés nombreuses qui scintillent dans ses vers douloureux, Baudelaire garde son charme ; Hugo, qui est tout force, n'a point ce nonchaloir, cette souffrance intime, ce balancement d'homme fatigué qui rêve espace, ces enroulements acharnés autour de l'idée amoureuse qui prêtent une telle nostalgie et une si parfaite déduction aux beaux poèmes de Baudelaire et font oublier le petit

coin de satanisme qui dépare cette belle œuvre. Emile Zola, dont la carrière de travailleur acharné au travail libre, à l'inspiration féconde, a des points de rapports avec celle d'Hugo, s'étonnait un jour que la jeunesse n'aimât que des foudroyés de la vie, frappés en plein travail, par la mort, par la paralysie, par la détresse, et laissant échapper de doigts amaigris une plume qui n'avait point encore écrit toute leur pensée ; j'ai toujours trouvé qu'il y avait dans ce choix quelque générosité. Et si Baudelaire, si Villiers, si Verlaine, si Mallarmé ont occupé chez les écrivains nouveaux cette place d'affection ou cette place de respect que les romantiques et les parnassiens donnèrent à Hugo, n'est-ce point parce que Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, et aussi Villiers avaient abandonné cette déesse romantique de la dernière heure, la rhétorique? Cette rhétorique, elle est fille de l'éloquence d'Hugo, elle lui emprunta ses formules, sa redondance, et ses idées; les idées ne gagnent rien à être répétées, et à être répétées dans une langue parente. »

Dans **la Plume** (1er mars, *numéro du centenaire*), M. Stuart Merrill publie un article concis et complet sur Hugo.

« Il est aussi impossible de resserrer dans une définition le génie de Victor Hugo que de saisir dans sa main le vent qui passe. Victor Hugo ne se définit que par élimination, comme Dieu. Il est plus difficile d'imaginer ce qu'il fut que de dire ce qu'il ne fut pas. Néanmoins, si je cherchais à le caractériser sommairement, j'oserais écrire qu'il fut le Chant du XIXe siècle, comme Pic de la Mirandole fut la Science du XIVe. »

« Mais, — remarque M. S. Merrill, — dans l'emportement de notre admiration, gardons nos facultés d'appréciation... sachons tempérer d'un peu de jugement notre piété filiale.

» C'est également méconnaître Victor Hugo que lui prêter une trop profonde pensée. Il est à remarquer qu'il fut généralement d'expression directe. Il n'eut pas, comme Dante, par exemple, le sens du symbole. Nous lisons Dante avec l'inquiétude de le mal comprendre : nous sentons que de formidables idées se dissimulent sous le sens évident de ses tercets, comme toute une théologie secrète s'inscrit aux ornements d'une cathédrale gothique. Chez Victor Hugo le sens est à fleur de texte : l'image seule est mystérieuse. Autour de l'idée la plus claire, Victor Hugo aimait accumuler l'ombre, et les mots qui expriment l'ombre. On pourrait déduire une bonne partie de son esthétique de l'étude de ces mots téné-

breux qui reviennent sans cesse dans ses poèmes, comme *Nuit, Gouffre, Abîme.*

» Si par pensée on entend la compréhension des lois naturelles et sociales, et leur application pratique, on ne saurait non plus prétendre que Victor Hugo fut un grand penseur. Je serais fort embarrassé de dire en quoi il a pu rivaliser avec les savants de son temps, les Darwin, les Pasteur ou les Karl Marx. Mais si Victor Hugo ne sut pas tout, il comprit tout, il sentit tout. Il donna une voix lyrique à la froide pensée des savants. Il pressentit l'homme explorant son patrimoine, la terre, depuis les profondeurs de la mer jusqu'aux hauteurs du ciel. Son rêve dépassait la réalité, sa vision préparait l'avenir.

» C'est par sa prodigieuse compréhension de tout que Victor Hugo nous impose sa maîtrise. Les Parnassiens ont prétendu le servir en restreignant le rôle du poète à de menus exercices prosodiques. Ils observèrent sa lettre, ils méconnurent son esprit. Comment ne pas comprendre que le premier rejet d'*Hernani* ne valut que comme défi lancé à l'esprit de routine et ne prépara pas seulement le vers libre, mais la libre critique ? L'évolution de Victor Hugo fut lente, naturelle et magnifique. Héroïque dans sa vie comme dans sa poésie, il se jeta, après le Coup d'Etat, dans cette agitation quotidienne qui est si odieuse aux hommes de lettres. Puissent les hommes de lettres se taire sur sa tombe !

» Nous qui aimons Victor Hugo, nous avons appris de lui que ce ne sont pas seulement les mots qui sont matière à poème, mais les hommes. De la foule obscure et douloureuse peuvent encore partir, au cri soudain du génie, le geste et l'acte qui valent les plus beaux poèmes du monde.

« C'est parce que nous aimons Victor Hugo que nous aimons la féconde Liberté. Père, puissions-nous te prouver par notre vie, et, au besoin, par notre mort, que nous n'avons pas lu en vain l'histoire de ta vie, et que si nous sommes fiers d'être après toi des poètes, nous nous enorgueillissons d'être, selon ton exemple, des hommes ! »

La même revue contient une belle préface de M. Pierre Quillard au très curieux livre de M. Tristan Legay : *Victor Hugo jugé par son siècle.*

« A celui qui venait non détruire, — dit M. P. Quillard,— mais rénover et accomplir la poésie française, deux sortes d'hommes furent, par prédestination, hostiles, irrémédiable-

ment : les académiciens et les critiques qui font profession de représenter le goût des personnes sensées et raisonnables. Même au delà du tombeau, à l'heure de l'apothéose, ils n'ont point désarmé et alors que José-Maria de Heredia, en une prose sonore comme ses vers, aurait magnifiquement célébré Hugo, l'Académie d'aujourd'hui a remis cet honneur à M. Gabriel Hanotaux, écrivain médiocre, complice volontaire et conscient d'attentats sans nom contre l'humanité, l'un de ceux pour qui la bouche d'ombre, à l'époque des massacres arméniens, avait dit prophétiquement : « Assassiner un homme est un crime, assassiner un peuple est une question. »

» M. Auger, M. Jay, M. Baour-Lormian, M. Arnault, M. Duval qui ignoraient l'orthographe, ne sont point morts; ils se perpétuent sous des figures différentes; et demain et toujours, décorés d'autres masques, ils revivront et répétront éternellement les mêmes sottises. Patiemment, des collections de journaux et des archives littéraires où sommeillent les pamphlets d'autrefois, les parodies et les romans à thèse, M. Tristan Legay a exhumé les plus venimeuses injures, en sorte qu'à l'avenir il sera indispensable d'avoir son recueil à portée de la main pour établir la généalogie de telle ou telle opinion à l'égard d'Hugo ou confronter une variante d'apparence inédite avec un texte déjà connu.

» Mais tandis que la gent oisonnière des critiques tondait ainsi que pré d'avril l'œuvre reverdissant plus dru, les poètes qui seuls auraient pu ressentir quelque jalousie contre le Poète, présent partout, dressé à l'issue de toutes les routes, surgissant à la fois de tous les horizons, le saluaient, sans se lasser, de leur admiration frénétique. M. Tristan Legay a recueilli aussi leurs opinions et leurs dires. C'est l'autre strophe de ce chant alterné, la palinodie qui couvre de son harmonie vaste le tumulte des voix discordantes et des hurlements bestiaux.

» Et c'est bien au nom de tous les poètes que, le 31 mars 1885, au Panthéon, dans la lumière dorée du soleil déjà oblique, le plus grand et le plus hautain entre les fervents de Victor Hugo, Leconte de Lisle, prononça solennellement, comme les affirmations d'un Credo, les phrases rythmées qui consacraient pour jamais le héros entré dans l'immortalité :

» Nous saluons avec un légitime orgueil filial, dans la sérénité de sa gloire, du fond de nos cœurs et de nos intelligences, le plus grand des poètes, celui dont le génie a toujours

été et sera toujours pour nous la lumière vivante qui ne cessera de nous guider vers la beauté immortelle, qui désormais a vaincu la mort, et dont la voix sublime ne se taira plus sur les lèvres des hommes.

» Adieu et salut, maître très illustre et très vénéré, éternel honneur de la France, de la République et de l'humanité. »

M. Francis Jammes dédie à la mémoire du grand poète des vers très tendres, où l'on pourrait reconnaître de la plus fine critique, s'il ne valait mieux les aimer pour leur air de naïveté et leur incontestable fraîcheur :

. . . . . .

Et j'ai laissé aller mes mains. Et je n'ai plus
compris la vraie grandeur que l'on décerne aux hommes :
si ta voix appelait un Dieu dans l'étendue,
une caille appelait ses petits dans le chaume.

Ne vois pas de l'orgueil, je te prie, dans ces mots.
Je ne sais rien juger. Comment te jugerais je ?
Je sais que l'autre jour il tomba de la neige,
et que l'oiseau plaintif souffrait sur les rameaux.

Aujourd'hui vient le jour de chanter ta louange.
Tant mieux. A chaque jour, dit-on, suffit sa tâche.
Chaque chose a sa royauté. Rien ne se lasse
de vouloir être beau, de vouloir être grand.

Tu passas et tu fus selon ta destinée.
Sois béni pour cela, ô toi qui fus semblable
au plus humble artisan qui, courbé sur sa table,
accomplit un devoir que son Dieu lui a dicté.

Ils ont trop dit et pas assez, ceux qui louaient
et ceux qui dénigraient ton œuvre formidable.
Ceux-ci n'y voyaient pas la fourmi dans le sable,
ceux-là n'y voyaient pas l'avalanche écroulée.

Il ne convenait pas que, pour te célébrer,
puisque tu es un dieu de ceux qu'aiment les hommes,
il ne convenait pas que moi, le pauvre faune,
j'enflasse cette voix faite pour les guérets.

Que non. Mais, souriant, mon pipeau à la lèvre,
songeur, les yeux mi-clos, devant tout ce qui tourne,
je te chante, Hugo, du lierre dans mes cornes,
avec le même cœur dont je chante les lièvres.

§

M. Ed. Reyer donne à la **Revue hebdomadaire** (8 mars)

des fragments du *Journal de l'Exil* (1852-1856) rédigé par François-Victor Hugo et Mme Adèle Hugo, les enfants du poète.

M. O. Uzanne a remarqué sur le manuscrit des corrections qui sont, a-t-il écrit, « indéniablement de la main du grand poète ».

Voici une conversation qui va, assez curieusement, d'un jugement sur le suicide à une opinion sur Molière :

« Victor Hugo. — Je crois que le crime du suicidé doit avoir pour châtiment une punition derrière ce monde-ci, surtout lorsque le suicidé a quitté la vie sans raison dominante, sans douleur extrême. Je crois qu'alors Dieu lui fait recommencer dans des conditions plus dures cette existence qu'il a volontairement brisée.

» M. Auguste (Vacquerie) (*sic*). — Gérard de Nerval, remplaçant, un lundi, Théophile Gautier, absent de son feuilleton de théâtre, a fait paraître dans *la Presse* un article sur le suicide.

» A ce propos, Gérard de Nerval analysait une pièce dont le titre était *le Mort vivant* et dont le sujet était celui-ci : un homme qui, désespérant de la femme qu'il aimait et s'ennuyant d'être pauvre et dégoûté de la vie, finissait par se brûler la cervelle ; à peine était-il mort et enterré que son âme assistait à la vie qu'il aurait menée s'il avait eu le courage de la continuer. Le suicidé prenait connaissance d'une lettre qui lui aurait donné un héritage considérable ; il voyait la femme qu'il avait aimée l'oublier pour d'autres ; divers accidents arrivaient et, mort, il assistait à la vie.

» Charles Hugo. — L'idée est très belle !

» Victor Hugo. — Oui, c'est une idée belle et neuve, on pourrait tirer un grand parti de ce sujet. En 1838, j'avais proposé à Antenor Jolly de faire un *Théâtre fantastique ;* la chose a échoué par la bêtise des directeurs, mais rien n'est plus beau que le fantastique mêlé au drame humain ; par exemple qu'y a-t-il de plus étonnant que l'apparition du commandeur dans le *Don Juan* de Molière ? Seulement Molière a eu tort d'appeler sa pièce *le Festin de Pierre ;* il aurait dû l'appeler *le Convive de Pierre,* ce qui est traduit littéralement de l'espagnol. *Le Convive de Pierre* est autrement terrible que *le Festin de Pierre*, titre dont on ne comprend pas beaucoup le sens. Tout ceci n'empêche pas Molière d'être le plus grand poète du siècle de Louis XIV ; ce qui laissait à Boileau le soin de lui trouver du talent *seulement comme rimeur,* et aux

grands seigneurs de son temps de le traiter seulement comme un poète comique.

» Du reste, le propre du siècle de Louis XIV, — et ici je vais étonner les bonnets de coton classiques, — c'est le *Romantisme.*

» Qu'y a-t-il de plus romantique que ce siècle où l'on créait Versailles, ce palais, ces fontaines où l'eau se tordant en sortant de la pierre alliait tout à la fois ce qu'il y a de plus solide à ce qu'il y a de plus liquide, temps singulier où l'on coupait ses cheveux pour s'en faire une perruque, où l'on jouait des tragédies de Racine mi-partie avec le costume grec mi-partie avec le costume Louis XIV, tragédies que Mme de Sévigné traitait dans ses lettres le sourire aux lèvres, car elle estimait peu cette littérature à échasses...

» Le siècle de Louis XIV est un siècle de fantaisie dominé par la figure sombre et sévère de Molière, et le pauvre Molière, obligé de rire avec son temps, a fait un théâtre bouffon dont le fond est vraiment sinistre. Et comme il y a mis à la fois l'éclat de rire des marquises poudrées et les sanglots éternels du cœur humain, il a fait une œuvre prodigieuse qui participe du siècle de Louis XIV et de tous les siècles.

» Il y a un point nouveau au théâtre de Molière, et, à mon avis, on pourrait l'exploiter, c'est le côté infernal par lequel Molière voit l'humanité ; aussi son théâtre est-il le plus sinistre que l'on ait jamais créé, car non seulement il est triste par la souffrance, mais il est triste par l'infamie, et les personnages de son théâtre ne sont pas seulement une collection de malheureux, mais encore une série de canailles. Le vice y est complet, la vertu n'y est pas, le sublime n'y est jamais.

» Molière est le démon de cet enfer qui est son théâtre ; c'est à peine si l'on y entrevoit les côtés honnêtes de l'humanité, et si le vice est splendidement développé dans Tartufe et dans Célimène, c'est à peine si la vertu se fait jour dans Elmire et dans Henriette, et l'on n'y trouve jamais le sublime personnifié, comme Shakespeare l'a fait dans Juliette et dans Desdémone.

» Shakespeare est le dieu de son ciel ; il a entrevu un idéal supérieur à l'humanité dont Molière a peint les fonds, et c'est tout au plus si le plafond de son théâtre touche aux planètes du cœur humain. »

Plus loin, cette note :

» Émile de Girardin arrive à Marine-Terrace et dîne avec Victor Hugo en compagnie d'un autre proscrit, le citoyen

Allin. Pendant le repas, l'auteur des *Châtiments* propose de convoquer en assemblée générale tous les représentants du peuple proscrits par l'empire. La réunion aurait lieu à Londres, et, en cas d'opposition du gouvernement anglais, en Amérique. On organiserait ensuite une descente en France, on lancerait des proclamations et le peuple se soulèverait en masse : « C'est le seul moyen d'en finir avec Bonaparte, » conclut Victor Hugo. »

MEMENTO.

Revue de Paris (1er mars). M. Fernand Gregh : *Victor Hugo*.

La Revue blanche (1er mars) M. G. Kahn : *V. Hugo et la critique. — D'un cahier sur V. Hugo* rédigé par M. Paul Chenay, avec le minimum de la bienveillance qu'entre beaux-frères, dont l'un a du génie, il est courtois de s'accorder; le rédacteur de ce cahier, de par son mariage avec la jenne sœur d'Adèle Foucher, eut pour beau-frère Victor Hugo. — Consultation sur *Tolstoï et la Question sexuelle*.

La Revue latine, dont le 1er numéro a paru fin janvier, est un « journal de littérature comparée ». — « Je fonde cette petite revue pour le divertissement de ma vieillesse, d'abord », prévient M. Emile Faguet. Il s'y occupera de littérature française. — Cette revue révèle en M. Pol Miles un poète assez original pour versifier « la mort d'Albine », *d'après Zola* : la Faute de l'abbé Mouret.

Minerva, « revue des ettres et des arts », a commencé sa publication le 1er mars. M. A. Croiset y écrit sur *L'histoire de l'art dans l'éducation ;* M. Pottecher sur *Victor Hugo ;* M. Dauphin Meunier, sur des *Lettres inédites de Mirabeau à Julie Dauvers*. — Cette revue annonce des *Notes sur Balzac*, de M. Paul Bourget.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La gloire de Balzac (*Journal*). — Eloge des Symbolistes (*Libre Parole*). — Molière légiste (*Gazette des Tribunaux du Midi*). — Nietzsche (*Le Cri du Quartier*). — La Virginité de Baudelaire (*Journal*). — Victor Hugo dans les journaux.

M. Mirbeau s'est mis fort en colère contre un éditeur qui publie une édition *accommodée* de Balzac ; voici le principal passage de son article :

« En attendant, voici à quel genre de spéculation se livrent certains éditeurs.

« Il en existe un,que je ne veux pas nommer,par un sentiment de pudeur qu'on comprendra, mais qui envoie à tout le monde des prospectus, dont je détache le fragment suivant :

« ... Nous commençons par le plus illustre des romanciers du dix-neuvième siècle, H. de Balzac, l'immortel auteur de la « Comédie humaine »... Les œuvres complètes de Balzac forment 55 volumes très compacts de 350 à 400 pages... »

« Ici je sollicite l'attention de mes lecteurs... »

« ... Nous avons, continue le prospectus, fait un choix parmi ces volumes, *en éliminant soigneusement ceux qui traitent de sujets vieillis ou peu intéressants.* »

« Cela semble déjà bien.Mais attendez et lisez ce qui suit :

« Ensuite, pour rendre plus facile, plus attrayante la lecture des romans que nous publions, *nous avons supprimé, çà et là, les longues discussions, les aperçus politiques sans intérêt actuel, les dissertations philosophiques qui nuisent à l'action, et rebutent le lecteur.* »

« Et ce n'est pas tout... Ecoutez :

« Nous avons dû aussi, quelquefois, pour nous renfermer dans notre format, remplacer des passages trop longs par de courtes analyses... De cette façon, le récit est rendu plus vif et plus attrayant. »

« Et pour nous donner confiance dans ce travail « intelligent et choisi », le prospectus ajoute :

« M. Cuir, inspecteur primaire à Lille, *membre du conseil supérieur de l'instruction publique*, auteur de nombreuses publications scolaires, a bien voulu se charger d'exécuter ce travail d'adaptation.., etc., etc... »

« Ce prospectus existe,je le répète...Il est en ma possession. Ce n'est ni une fantaisie, ni une mystification. »

Cette indignation, fort honorable, prouve que M. Mirbeau est un Balzacien convaincu, elle n'établit pas que l'éditeur soit un vandale, non plus que l'excellent M. Cuir.

Il y a pour les écrivains défunts deux manières d'être ensevelis dans l'oubli : la manière noire, qui est la non-réimpression de leurs œuvres ; la manière grise, qui est la réimpression pompeuse en in-8° de bibliothèque. Il y a aussi deux manières de vivre : la manière modérée, qui se constate à la mise en circulation continuelle, sous différents formats pratiques, des œuvres intégrales ou partielles d'un auteur (Molière) ; la manière intense, qui est l'adaptation, le découpage, le tripa-

touillage (Rabelais). Rabelais est cent fois plus populaire que Molière. Non seulement on le déforme, on le réforme, on l'abrège, on l'adoucit, on le moralise, mais on le découpe en images d'Epinal, en caricatures, en chars du mardi gras; Il est devenu ce que la douane appelle une « matière nécessaire à l'industrie ». Cela,c'est la grande gloire. Si Balzac y arrive jamais, il aura atteint le sommet de la popularité.

C'est grâce aux refaçonnages perpétuels que la littérature du moyen-âge, si belle et si riche, a gardé quelque popularité. M. Mirbeau qui connaît les *Quatre fils Aymon*, *Flor et Blancheflor*, *Jean de Paris*, *Pierre de Provence et la belle Maguelone*, *Geneviève de Brabant*, *Richard sans peur*, *la Patience de Grisélidis*, — ne connaît ces noms célèbres que parce que des messieurs Cuir, au cours des siècles, mirent en prose, abrégèrent, refondirent les vieux poèmes épiques, qui s'appelaient : *Dolopathos*, *le Chevalier au Lion*, *le Chevalier au Cygne*, *Tristan et Yseult*, *Renaud de Montauban*, *Gallien restauré*, le lai du *Fresne*.

A un autre point de vue, ce n'est que depuis la grande Révolution que la propriété est considérée comme sacrée et strictement personnelle. Sous l'ancien régime, les domaines des gens très riches appartenaient un peu à tout le monde; et l'invention, cette propriété du génie, était considérée tel qu'un domaine social.

Aujourd'hui le plus sombre coquin enrichi à la bourse tend des pièges à loups dans ses bois; et le moindre ravaudeur de contes parle avec orgueil de sa propriété littéraire. Il est en même temps socialiste, par incapacité d'associer les idées éparses dans son cerveau.

Il ne faudrait point prolonger par intolérance les effets déjà mauvais des lois qui protègent excessivement les productions littéraires. Avec un pareil système on pourrait dire de toutes les belles œuvres ce que l'on disait des *Odes sacrées* et de tous les vers de Pompignan. « Sacrés ils sont, car personne n'y touche. » La gloire, ce n'est pas de gésir honoré dans une tombe; c'est de rentrer dans la vie et de circuler dans l'air et dans l'eau comme l'oxygène et l'azote, le phosphore et l'iode.

M. Mirbeau s'est emporté aussi contre un adaptateur qui aurait remis en français moderne les *Contes drôlatiques*. Mais en quel français croit-on que Balzac les ait écrits, ces contes? Suffit-il donc de dire *pourtraict* au lieu de *portrait* pour

parler la langue du seizième siècle? Et quelle utilité? Peut-être, pour Balzac, de rendre moins sensibles les défauts de son style vulgaire et prétentieux.

Je ne savais pas que Balzac fût arrivé à cet excès de gloire. C'est l'apogée.

Il est vrai qu'il n'y a aucun rapport entre le génie d'un écrivain et la vulgarisation extrême de ses œuvres parmi le peuple. Il suffit, pour s'en convaincre, de noter les auteurs modernes qui avaient jadis le privilège d'alimenter la hotte du colporteur. Voici Mme Cottin avec *Claire d'Albe*, *Malvina*, *Mathilde;* Ducray-Duminil avec *Cœlina ou l'enfant du mystère*, *Victor ou l'enfant de la forêt;* Mme Daubenton avec *Zélie dans le désert;* Raban, avec les *Aventures d'une grande dame.* Mais à côté de ces choses médiocres le colporteur faisait pénétrer autrefois au fond des campagnes le *Décaméron*, *Gil Blas*, *Robinson Crusoé*, *Gulliver*, *Télémaque*, *Paul et Virginie*, les *Contes* de Perrault, les *Contes* de Mme d'Aulnoy, ceux de Mme Le Prince de Beaumont (où se trouve la *Belle et la Bête*), les *Mille et Une Nuits*, *Atala*, *Roméo et Juliette*.

C'est dans cette compagnie qu'entre Balzac. Elle n'est pas mauvaise, et il ne regrettera pas les concessions qu'il dut faire pour y être admis.

§

Gallus, dans la *Libre Parole*, rapproche de la poésie populaire l'œuvre des poètes symbolistes « qui nous ramènent peu à peu vers la poésie de la « forêt bruissante », poésie des visions aperçues dans l'ombre et des paroles chuchotées dans la nuit ». Après avoir constaté combien froide paraît maintenant la poésie parnassienne, il se demande.

« Où irons-nous donc chercher la vie ? Ce ne sera point dans la caverne romantique — repaire tragique et sonore, plein de sang et de cris, de brumes et de flammes, de gémissements et de rires, où s'agitent et se convulsent des Elvire et des don Juan qui ne nous font pas grâce d'un battement de leur cœur et d'un frisson de leurs sens, — tyranniques héros qui sollicitent impérieusement toutes nos curiosités sur leurs joies ou sur leurs malheurs...

« Seul, le poète symboliste apaisera nos désirs, enchantera nos douleurs, bercera nos rêves. Ni sentimental, ni sensuel, le poète symboliste ne claironne pas, lui, ses amours sur le

Forum, et ne taille pas dans un marbre insolent l'effigie de sa bien-aimée.

« Ses amours, ses joies, ses mécomptes, ses angoisses, bref, tout le tragique quotidien de la vie, il l'enclôt dans une allégorie, dans un symbole qui voile ses sensations et qui respecte sa pudeur.

« Un cri trop aigu bouleverse plus qu'il n'émeut la foule, trouble moins son cœur que ses nerfs, l'empêche de se replier sur elle-même et de s'orienter vers l'au-delà. Une plainte discrète l'incline, au contraire, vers la mélancolie et la précipite dans l'infini des espoirs et des songes.

« Les fresques de Puvis et les symphonies de Beethoven ne nous remuent-elles pas plus que les truculences de Rochegrosse et les trompettes de Verdi ? Libérée des influences extérieures, notre âme, — comme un bateau vide de passagers — se laisse irrésistiblement entraîner vers le royaume de l'idéal et le pays du mystère. »

§

La Gazette des Tribunaux du Midi nous donne, d'après M. Zéglicki, une bien curieuse *Etude sur Molière légiste :*

« Dans *Georges Dandin*, Mme de Sottenville se réclame de la coutume de Champagne, où le ventre ennoblit.

Le grand dramaturge fait allusion, dans le *Malade imaginaire* (acte II, scène VII), à l'enlèvement de la future par son fiancé, à l'origine du droit franc, lequel enlèvement, pratiqué d'abord d'une façon brutale, puis transformé en un achat au père de famille, a été la forme primitive de l'union conjugale.

Mais le mariage exige aussi le consentement des parents. Dans les *Fourberies de Scapin* (acte I, scènes II, IV, VI; acte II, scène VII), cette condition est le pivot de plusieurs scènes où sont invoquées les ordonnances royales qui prohibent les mariages clandestins, et Molière profite de la circonstance pour traiter des effets de la violence dans les contrats.

Les droits de puissance maritale sont développés dans l'*Ecole des Femmes*. Il est aussi question dans cette même pièce des diverses stipulations habituellement insérées dans les contrats de mariage, telles que : douaire, préciput légal, préciput conventionnel, clause d'apport, dot quittancée par le fait de la célébration du contrat de mariage.

Dans le *Malade imaginaire*, Molière traite de la matière des libéralités entre époux et accessoirement de la manière dont peuvent être faits les avantages indirects : fidéicommis secrets,

dettes simulées, etc., tels sont les expédients qu'il énonce....

L'intrigue de *Tartuffe* se dénoue par une révocation de donation pour cause d'ingratitude..... La procédure civile est décrite avec tous ses détails dans les *Fourberies de Scapin* (V. acte II, scène VIII).

Et quant au droit criminel, *M. de Pourceaugnac* nous apprend que ses subtilités et les pénalités qu'il prononce contre les polygames ne sont pas de nature à le tranquilliser, bien qu'il n'ait rien à se reprocher.

A la fin de son étude, M. Zéglicki se demande si oui ou non Molière a fait son droit et a été avocat. Il conclut pour l'affirmative en s'appuyant sur divers témoignages et particulièrement sur la déclaration de l'ennemi intime de Molière, M. de Chalussay, qui, dans sa *Satire* de 1670, écrite du vivant même de Molière, le proclame très nettement. »

§

J'ai lu avec plaisir, dans le journal des étudiants, le *Cri du Quartier*, le première partie d'une étude sur *Frédéric Nietzsche*, par M. Han Ryner, — tout en regrettant de la voir dévier vers la discussion métaphysique. Un système n'a jamais grand intérêt en philosophie ; c'est le cadre du paysage. On peut l'enlever sans diminuer le mérite de l'œuvre et de ses détails. Nietzsche est l'homme des détails, des pensées isolées jaillissant comme des éclairs, mais ayant toutes ce but, qu'elles atteignent, d'incendier la vieille morale et de la réduire en cendres. Ces cendres seront la matière précieuse des nouvelles valeurs.

Nous donnerons la conclusion de cette étude.

§

M. Jacques Crépet, le fils de l'éditeur des admirables *Œuvres posthumes* de Baudelaire, a publié dans le *Journal* l'histoire d'un des amours du poète et quelques lettres inédites. Il paraît que cette légende se formait que Baudelaire aurait vécu chaste, — pis, vierge! Cette énormité ne devrait pas avoir besoin besoin d'être réfutée. Cependant, les sots étant en majorité, il faut toujours réfuter, expliquer, commenter.

Cet amour fut assez peu intéressant et ne semble pas avoir beaucoup ému Baudelaire; mais rien de ce qui le concerne ne peut nous laisser tout à fait indifférent. Voici la conclusion de M. Jacques Crépet :

« C'était l'heure, puisqu'une légende absurde se formait, de publier ces lettres.

« On soutient couramment que les révélations sur l'homme ne touchent pas à l'œuvre du poète. Or, une dissociation aussi totale ne semblera guère admissible, avant longtemps, quant à Baudelaire. C'est le propre de celui que l'élite pensante réclame aujourd'hui pour un de ses pères spirituels, que d'avoir fait naître autant de sympathies profondes que d'admirations ferventes. Nous aimons Baudelaire parce que, le premier, il a traduit ces combats d'une effrayante complexité qui se livrent en nous-mêmes ; nous l'aimons davantage parce que nous croyons que, comme nous-mêmes, il en a souffert. Son œuvre, — j'insiste à dessein sur ce point, — nous apparaît le miroir fidèle de sa vie. Changer la vie de Baudelaire, y supprimer la femme, son plus grand instrument de douleur et de génie, c'est toucher à la sincérité de l'œuvre, c'est la dépouiller de ce qu'elle a de plus humainement poignant, c'est la diminuer. Baudelaire mort vierge ! Son auréole perdrait à l'adjonction de ce rayon inattendu.

« Si je ne craignais d'emprunter l'allure d'un prophète, je dirais volontiers que toute publication nouvelle, fondée sur des documents sérieux, démontrera bien au contraire qu'il usa de ses sens jusqu'à l'imprudence(1), et qu'il prévoyait très exactement, hélas ! sa mort navrante et les causes qui l'amenèrent, quand, dans sa vingtième année, il se composait cette épitaphe:

Ci-gît, qui pour avoir par trop aimé les gaupes,
Descendit jeune encore au royaume des taupes. »

§

Parmi les articles sur Victor Hugo parus dans les journaux il importe de signaler :

Le Roman d'un roman : Les misérables. Documents inédits, par Adolphe Brisson (*le Temps,* 20 et 21 février) ;

Le Journal d'Adèle Hugo, par Octave Uzanne (*l'Echo de Paris,* 20 février) :

Les Burgraves et l'Ecole du bon sens, par F. Ponsard (2) (*le Gaulois,* 24 février).

R. DE BURY.

(1) C'est possible. Mais telle n'est pas, selon le Dr Cabanès, la cause de la maladie dont il mourut ; sans quoi il faudrait juger sévèrement les mœurs de sa mère. Baudelaire mourut, comme sa mère, d'un ramollissement du cerveau ; les « gaupes » n'y furent pour rien.

(2) Fils de François Ponsard.

LES THÉATRES

Comédie Française : Reprise des *Burgraves*, trilogie en vers, de Victor Hugo (26 février). — Odéon : *Le Luxe des autres*, comédie en trois actes, de MM. Paul Bourget et Henri Amic (20 février). — Théatre-Antoine : *La Fille sauvage*, pièce en six actes, de M. François de Curel (17 février). — Renaissance : *Le Mariage de Kretchinsky*, comédie-vaudeville en trois actes, de Soukhovo-Kobiline, traduction de MM. Urbain Gohrie et J.-W. Bienrstock ; *Colombine*, pièce en un acte, d'Erich Korn, traduction de M. Jean Thorel ; *Le Portefeuille*, pièce en un acte, de M. Octave Mirbeau (19 février). — Variétés : *Les Deux Ecoles*, comédie en quatre actes, de M. Alfred Capus (28 février). — Nouveautés : Reprise du *Sursis*, pièces en trois actes, de MM. André Sylvane et Jean Gascogne (21 février). — Bouffes : *Ordre de l'Empereur*, opéra-comique en trois actes, de M. Paul Ferrier, musique de M. Justin Clérice (4 mars). — Œuvre : Reprise de *Solness le constructeur*, drame en trois actes, d'Ibsen, traduction de M. Prozor (22 février). — Poètes : *L'Or*, drame en cinq actes, en vers, de M. Maurice Magre (4 mars).

Pour fêter le centenaire de Victor Hugo, on a repris **les Burgraves**. Il y aurait quelque puérilité à disserter longuement de cette belle œuvre Victor Hugo y réalise magnifiquement le drame épique et légendaire, et les vers des *Burgraves* sont peut-être les plus grandioses qu'il ait écrits avant ceux des *Châtiments* et de *la Légende des Siècles*.

Avant cette reprise, on disait assez généralement que *les Burgraves* étaient, sans doute, d'une incontestable maîtrise littéraire, mais qu'à la scène l'intérêt en faiblirait beaucoup. Les vaudevillistes, d'ailleurs, et les faiseurs de mélodrames aiment à répandre de pareils bruits sur les œuvres dont la splendeur offusque leur médiocrité. Je ne crois pas que, désormais, on soutienne encore que *les Burgraves* soient peu dramatiques. J'en connais qui, depuis l'enfance, savent *les Burgraves* par cœur, qui, du reste, étaient persuadés que, à la représentation, l'effet du drame serait grand, et qui, pourtant, ont été remués d'une émotion inattendue. En même temps qu'un très beau poème, *les Burgraves* sont un très beau drame, le plus beau qu'ait créé la force merveilleuse de Victor Hugo.

Et Mme Segond-Weber y fut, dans le rôle de Guanhumara, admirable. Rien n'égale la beauté simple de ses différentes attitudes, et sa voix magnifique fait sonner les vers avec une incomparable noblesse. Auprès d'elle, des artistes qui, parfois, semblent excellents, pâlissent : Mme Bartet, M. Mounet-Sully, M. Sylvain, M. Paul Mounet.

On peut prendre quelque intérêt au **Luxe des autres**, de

MM. Paul Bourget et Henri Amic. Certes, les personnages n'en sont peut-être pas très réels, et tous, en somme, sont d'une honnêteté quelque peu déconcertante. Même Mme Le Prieur, bien qu'elle cache à son mari les dettes qu'elle n'a eu aucun scrupule à faire, n'est pas sans vertu, et l'on s'étonne de l'obstination qu'elle met à vouloir marier sa fille avec un sot, pour payer sa couturière. Mais il y a, dans la pièce, des scènes conduites avec délicatesse, et dialoguées avec un incontestable agrément ; tout reste dans de fines demi-teintes, et l'on sent bien que jamais les situations ne tourneront au tragique. La richesse des personnages — même de ceux qui s'endettent — et le goût exclusif qu'ils ont, tous, pour les dehors mondains choquent quelquefois. Pourtant, on garde du *Luxe des autres* l'impression d'une douce comédie, et qu'on entend sans fatigue.

Mme Tessandier est tout à fait remarquable dans son rôle de mère comique ; Mlle Yvonne Garrick est charmante dans son rôle de jeune fille, et M. Gaston Séverin est un amoureux naïf et tendre à souhait. MM. Coste et Laguiche sont spirituels.

On ne peut guère se méprendre sur la nature des intentions de M. François de Curel : elles sont excellentes. Lui qui débuta par des pièces subtiles, sombres et quelque peu confuses, où des personnages singuliers étaient mêlés à des intrigues compliquées et parfois mélodramatiques, il s'efforce, depuis quelques années, vers le drame où l'on expose et où l'on discute des idées : de là *le Repas du lion* et *la Nouvelle idole ;* de là aussi **la Fille sauvage**, pièce où abondent les conférences, et dont un personnage, au moins, semble avoir, dans la pensée de l'auteur, une signification symbolique.

L'intrigue de *la Fille sauvage* est des plus romanesques, et M. de Curel aurait pu la développer de telle manière qu'il eût fait une de ces pièces géographico-scientifiques qui, maintenant, tiennent dans les théâtres la place qu'on réservait jadis aux féeries. Mais M. de Curel dédaigne ce genre de spectacle, où, peut-être, il réussirait mal ; *la Fille sauvage* est donc composée le plus simplement du monde. Un jour, des barbares prennent dans un piège à gibier un être qui n'a d'humain que la structure physique. C'est une fille, d'une tribu réfugiée dans les montagnes voisines, et qui est de la dernière sauvagerie. Le prince Kigérik emmène la fille sauvage ; mais elle bat les femmes du harem, elle a des rela-

tions avec un orang-outang, et on la jetterait aux fourmis pour être dévorée, si, un peu par jeu, on ne la donnait à un explorateur français, Paul Moncel. Paul Moncel emmène en France la fille sauvage ; et il la confie à sa sœur, la Mère Amélie, qui est supérieure d'un couvent en province, afin qu'elle acquière quelque éducation. On la baptise, sous le nom de Marie; et Marie, qui est très pieuse, croit, un jour que Paul Moncel est venu la voir, et tandis qu'elle le frôle, assister à un miracle. Kigérik, cependant, n'a pas oubié la fille sauvage, et il envoie en Europe, son vieux précepteur, Totilo, pour s'enquérir d'elle. Paul Moncel se dit que le mariage de Marie et de Kigérik servirait les intérêts de la France, et la Mère Amélie les intérêts de la religion. Mais il faut que Marie soit une jeune fille accomplie, qui n'ignore plus rien de la civilisation européenne. Paul lui révèle que le miracle d'autrefois était faux, et subitement, Marie perd la foi chrétienne. Paul la fait voyager. Il lui montre des musées, il la conduit à Bayreuth. Puis, il lui déclare qu'elle doit épouser Kigérik, qu'elle a, parmi les barbares, un rôle admirable à jouer. Et nous voyons Marie devenue reine, ayant appris la mort de Paul, poursuivre de sa rage les missionnaires catholiques.

Cette intrigue est bizarre, et M. de Curel n'a pas toujours évité, dans sa pièce, les détails puérils. L'héroïne a de quoi nous dérouter. On ne saurait prétendre que M. de Curel ait voulu, en Marie, peindre un personnage réel. Il n'est guère possible de s'imaginer qu'une brute pareille à celle qu'on a vue dans le premier acte soit capable, après une éducation de quelques années, d'entendre le premier acte de *Siegfried*. Il est fâcheux, pour l'intérêt immédiat du drame, que le personnage en qui M. de Curel a incarné ses conceptions manque de toute vérité et ne soit, en somme, qu'une abstraction.

Marie, la fille sauvage, ne peut être qu'un personnage symbolique. M. de Curel semble avoir voulu résumer en elle la manière dont il conçoit l'évolution de l'humanité. D'abord, l'être humain est insensible à quoi que ce soit, sauf à la douleur physique; puis, il s'éveille à l'amour brutal; plus tard, avec l'aide du christianisme, il vainc la bête (M. de Curel a, je crois, voulu spécifier que le christianisme était nécessaire à la victoire, et que la religion n'y suffisait pas, quelle que soit sa forme); mais il perd la foi chrétienne; il veut connaître tous les raffinements de l'art, il apprend la beauté de l'amour idéal, la joie du sacrifice et, enfin, il est pris du besoin des

sensations rares, et, par perversité, par ennui, par chagrin, il revient à la cruauté primitive.

Je ne chicanerai pas M. de Curel sur sa conception des changements de la race humaine. Mais le personnage de Marie les représente-t-il ? La fille sauvage éprouve-t-elle, sans que le spectateur en puisse douter, les sentiments, a-t-elle les pensées que lui prête l'auteur ? M. de Curel la laisse, trop souvent, dans une pénombre malencontreuse. Certes, Paul Moncel, la Mère Amélie, Totilo nous apprennent ce qu'est devenue Marie, ce qu'elle fait, ce qu'elle dit, ce qu'elle rêve ; mais elle s'exprime peu par elle-même ; ses discours presque toujours, ses actes le plus souvent, sont vagues, ou, quand ils sont précis, ils se produisent avec une brusquerie qui étonne. Peut-être, après tout, M. de Curel a-t-il voulu montrer que, pour marquer les périodes diverses de l'évolution, interviennent les révolutions.

Je ne veux pas insister sur la composition monotone du drame : tous les actes en sont construits à peu près de la même manière, et certaines conversations y paraissent interminables. Mais le plus grand défaut de *la Fille sauvage* est, me semble-t-il, que, dans une pièce à tendances symboliques, un seul personnage soit vraiment symbolique. Faust et Méphistophélès sont des personnages symboliques, mais aussi Marguerite et Hélène ; Axel et Sara sont des personnages symboliques, mais aussi Maître Janus et le commandeur d'Auersperg ; si l'on fait d'Halvard Solness un personnage symbolique, il faudra en faire un aussi de Hilde Wangel, et le fondeur de cloches Henri n'est pas moins symbolique que l'elfe Rautendelein. Au contraire, dans *la Fille sauvage*, Marie est un personnage symbolique, mais Paul Moncel, la Mère Amélie, Totilo, Kigérik, sont des personnages d'une signification beaucoup plus directe. Et même le meilleur, peut-être, de *la Fille Sauvage* est que certains d'entre eux soient assez joliment dessinés, et non sans quelque recherche de réalisme.

Jamais, jusqu'ici, M. François de Curel ne nous a donné l'œuvre parfaite que beaucoup attendent de lui. Il a sans doute travaillé *la Fille sauvage* plus qu'aucune autre de ses pièces et il en a peu fait qui laisse une impression aussi incertaine. Peut-être M. de Curel devrait-il se borner à écrire des drames ingénieux, dont les personnages seraient étranges et subtils, mais ne prétendraient pas au symbole et ne feraient pas de conférences.

Mme Suzanne Després donna quelque apparence de vie au

personnage de Marie, et autour d'elle on put applaudir Mme Rosa Bruck, MM. Antoine, Signoret et Grand.

Je pense que l'auteur du **Mariage de Kretchinsky**, Soukhovo-Kobiline, connaissait *Robert Macaire*. Sa pièce est comme une adaptation russe, quelque peu simplifiée, de la célèbre farce. Kretchinsky est un remarquable escroc, et il s'en faut d'un rien qu'il n'épouse la riche Lydia Mouromsky. Le type de Kretchinsky, parfait homme du monde, à qui ne manque nulle élégance, est peint avec gaieté. De même que Robert Macaire a pour compagnon Bertrand, Kretchinsky a pour compagnon Rasplueiff. Et Rasplueiff, complice ahuri et souffre-douleur de Kretchinsky, est un personnage très divertissant. Il arrive au malheureux d'étranges aventures ; il est toujours là pour recevoir les coups. Il y a, dans *le Mariage de Kretchinsky*, des scènes qui obligent le spectateur à rire, quoi qu'il en ait. Les procédés de l'auteur rappellent un peu, quelquefois, les procédés qu'on emploie dans les guignols. Mais une bonne pièce de guignol ne vaut-elle pas mieux qu'une mauvaise tragédie ?

M. Gémier a joué avec beaucoup d'art le rôle de Kretchinsky, et M. Baudoin a été un Raspluiseff plein d'entrain et de fantaisie.

L'auteur allemand de **Colombine**, Erich Korn, semble n'avoir écrit sa pièce que pour donner à une actrice dont les talents seraient variés l'occasion de triompher. Colombine chante un peu, elle danse un peu, elle rit, elle pleure, elle parle même. C'est, d'ailleurs, avec une certaine adresse que sont amenés les effets. Il y aura beaucoup d'actrices, peut-être, pour s'enthousiasmer de *Colombine;* mais il y en aura peu, sans doute, pour jouer ce petit drame avec le même charme que Mme Charlotte Wiehe.

Le Portefeuille est une de ces comédies en un acte où excellent l'âpre verve et l'ironie apitoyée de M. Octave Mirbeau. Un de ces commissaires de police qui se piquent d'être hommes du monde a pour maîtresse la jeune Flora Tambour. Flora vient aux rendez-vous que lui donne son amant entre deux sergents de ville : elle doit feindre de faire le trottoir et se laisser arrêter : le commissaire esquive ainsi la jalousie de sa femme et se procure, dit-il, des sensations rares, qui excitent son amour. Flora, d'ailleurs, commence à être lasse de ce manège. Mais le commissaire ne veut pas démordre de la géniale idée qu'il a eue.

Et voici qu'on lui amène un malheureux, Jean Guenille. Jean Guenille n'a pas été arrêté ; il a, de lui même, demandé à voir le commissaire. C'est qu'il vient de trouver un portefeuille où il y a dix mille francs. Le commissaire admire Jean Guenille, il le loue, il le glorifie, — mais il l'envoie au dépôt: Jean Guenille n'a pas de domicile . Et Flora Tambour, qui proteste, le suivra au dépôt, arrêtée, cette fois, sans espoir d'être relâchée.

Le dialogue du *Portefeuille* est excellent. Il est d'une fantaisie brillante et forte dans la scène du commissaire et de sa maîtresse, et d'une émotion sobre et tragique dans la scène du commissaire et du vagabond. Le récit de Jean Guenille est d'une réelle beauté, et la désolation du vrai pauvre, qui est seul dans le monde, et qui le sait, et qui le sent, y est exprimée avec une grandiose simplicité.

Cet acte, qui est une œuvre poignante et vigoureuse, est joué à merveille par M. Gémier. Il a fait de Jean Guenille un type de misère et de douleur. Et il est très bien secondé par Mlle Janne Heller et M. Berthier.

M. Alfred Capus est un auteur fécond ; aussi faut-il répéter souvent qu'il est un auteur charmant. Mais avait-il jamais fait une pièce qui valût **les Deux Ecoles** ? J'en doute, malgré tout le mérite de *la Veine*, de *Rosine* et de tant d'autres comédies.

On retrouve dans *les Deux Ecoles* cette indulgence et cette grâce qui font de M. Capus un de nos plus précieux moralistes. Le pièce peut se raconter en quelques lignes. Henriette Maubrun croit devoir divorcer parce que son mari la trompe ; elle est sur le point d'épouser un homme grave, en qui elle a toute confiance, quand elle s'aperçoit que lui aussi pourrait la tromper ; alors, comme elle n'a jamais cessé d'aimer son mari, et qu'elle n'a jamais aimé l'homme grave, elle rompt avec l'homme grave, et va faire un voyage avec son mari.

Il y a, dans *les Deux Ecoles*, des personnages qui ravissent. Henriette Maubrun est exquise : elle a aimé son mari, et elle lui a pardonné bien des fois d'être infidèle. Mais elle en a assez de toujours pardonner. Elle s'imagine que maintenant elle n'aime plus Edouard Maubrun. Et, comme elle ne l'aime plus, elle divorce. Henriette n'en veut d'ailleurs pas à Edouard. Elle le rencontre dans un restaurant, où il dîne avec sa maîtresse Estelle. Elle lui tend la main, elle cause

avec lui. Un jour il va chez Joulin, le père d'Henriette ; et Henriette le revoit volontiers. Elle apprend qu'elle est encore aimée, elle en est heureuse ; et si Edouard n'était pas un peu maladroit, elle tomberait vite dans ses bras. Elle y tombe, pourtant, quand elle voit qu'on ne peut être sûr de personne. Elle juge qu'il vaut mieux être trompée par quelqu'un qu'on aime que par quelqu'un qu'on n'aime pas.

Edouard est charmant. Il aime sa femme, en somme, mais il ne s'en est jamais très nettement aperçu. Il s'imagine, après son divorce, que la capricieuse Estelle le tient. Et il suffit qu'il revoie Henriette pour qu'il se reprenne à l'aimer, avec certitude, cette fois. Et cette certitude lui donne un tel désir de reconquérir Henriette, qu'il s'imagine qu'il ne la trompera plus. Et il la reconquiert, enfin, — et tous deux, désormais, seront heureux, car Henriette ne cherchera plus à s'assurer qu'elle est trompée. Elle reconnaît que la bonne école est celle de Mme Joulain, sa mère.

Mme Joulain n'ignore rien, en somme, de la conduite de Joulain à son égard, elle n'est pas dupe, et, de temps à autre, elle le fait entendre, mais sans aigreur et dans un sourire aimablement ironique. Mme Joulin est tout à fait spirituelle. Elle n'a jamais voulu gâter son bonheur par des enquêtes troublantes et qu'elle estime ridicules. Elle désapprouve sa fille de vouloir divorcer. Elle l'approuve de ne pas tourner le dos à Edouard, le soir où le hasard la met en face de lui. Elle se rejouit de la réconciliation d'Edouard et d'Henriette. Mme Joulain est fine et bonne; elle parle avec sagesse, et elle connaît le bonheur.

Et l'on ne peut en vouloir à Joulain d'avoir, souvent, trompé, Mme Joulain : il le fait avec tant de bonhomie, et il ignore à un tel point la méchanceté. C'est lui qui pousse Edouard à se réconcilier avec Henriette. Et, au dénouement, cet homme excellent est tout fier de voir les événements s'accomplir comme il le désirait.

Le Hautois, l'homme grave — il est au Conseil d'Etat — de qui Henriette est tout près de faire son second mari, le Hautois n'est pas méchant, non plus ; mais il est solennel, compassé, et il embarrasse sa vie d'inutiles préjugés. Il est prêt à se scandaliser de mille choses. Il doit épouser Henriette; aussi est-il mécontent de rencontrer Edouard. Qu'Henriette parle à son ancien mari choque les notions qu'il a des convenances. Et c'est cet homme qui succombe, sans lutte, en somme,

aux flatteries d'Estelle. Son souci — sincère, d'ailleurs, mais puéril — de la respectabilité ne lui aura servi de rien.

Et voici Estelle, enfin. Elle était la femme du relieur de Joulain. Son mari l'a abandonnée, Joulain lui a promis de lui faire une situation. Elle aurait voulu être honnête ; le destin n'a pas voulu qu'elle le soit, elle ne le sera pas. Mais elle a le caractère légèrement aigre, et cela, surtout, parce qu'Edouard n'est pas l'amant qu'il lui faut. Edouard est un peu bien léger pour Estelle. C'est le Hautois qui l'éblouit. C'est cet homme sérieux qui lui donnera, croit-elle, la situation sûre qui, seule, est dans ses goûts. Et c'est avec joie qu'elle l'embrasse, qu'elle le compromet. Estelle, maîtresse insupportable du sémillant Edouard, sera peut-être la plus douce et la plus soumise des amies pour le grave le Hautois.

La composition des *Deux Ecoles* est excellente, les personnages épisodiques sont utiles à l'intrigue, et toutes les scènes ont leur raison d'être dans le développement de la pièce. Le dialogue est plein d'imprévu, de délicatesse, et de bonne humeur. Je ne crois pas qu'on puisse écouter sans être ravi la comédie nouvelle du sage qu'est M. Alfred Capus.

Et cette pièce excellente est jouée par d'excellents acteurs : par Mmes Jeanne Granier, Marie Magnier, Eve Lavallière, par MM. Baron, Brasseur, Guy.

On rit beaucoup, et pendant de nombreux soirs, au **Sursis**, il y a quelques années ; on y rira encore pendant des soirs nombreux ; ce vaudeville est gai, et il est joué, maintenant comme autrefois, avec un rare entrain.

Si, par un goût singulier, on veut se donner l'illusion qu'on vit vers 1845 — au temps où Saint-Georges et Leuven, Adam et Clapisson produisaient d'éphémères opéras-comiques, souvent, dans leur nouveauté, qualifiés de chefs-d'œuvre — on n'a qu'à aller entendre **Ordre de l'Empereur**, de M. Paul Ferrier, pour les paroles, de M. Justin Clérice, pour la musique. On verra l'enfant de troupe devenu colonel, et qui épouse une noble héritière, on verra l'inévitable grognard, on verra la chanoinesse, royaliste irréductible. On entendra des mélodies faciles, quelquefois agréables Et, comme Mmes Charlotte Mellot et Esquilar, MM. Melchissédec et du Tilloy chantent avec distinction et jouent d'une manière passable, on sera ravi.

M. Lugné-Poe nous a donné une représentation de **Solness le constructeur.** Ce drame est, certes, un de plus curieux qu'Ibsen ait écrits, et, au dénouement, un de ceux qui émeuvent le plus fortement. Il faut remercier M. Lugné-Poe de le reprendre de temps à autre. Cette fois, la représentation en fut très bonne. M. Lugné-Poe joua Solness avec une grande intelligence, et Mme Suzanne Després fut une Hilde tout à fait remarquable.

Il y a de beaux vers dans **l'Or,** de M. Maurice Magre, et quelques scènes en sont d'une heureuse invention dramatique. Il y en a une qui est d'un tragique ingénieux ; Alain a assassiné un vieillard; le père d'Alain soupçonne le crime ; il a le manteau du vieillard, il le jette sur les épaules d'Alain, et Alain frissonne d'horreur ; il est près de tout avouer. Mais M. Maurice Magre manque encore d'expérience scénique, et la composition de son drame est trop peu serrée. Et puis, l'idée de *l'Or* n'est pas très neuve, et M. Maurice Magre ne l'a guère renouvelée. M. Maurice Magre, quand il aura appris à composer plus rigoureusement qu'il ne fait, s'il veut bien choisir dans les idées et les mots qui se présentent à lui, et ne pas se laisser aller à l'éloquente facilité de son imagination et de ses souvenirs, pourra écrire, je n'en doute pas, des drames fort intéressants : *l'Or* est un essai qui permet d'espérer en l'avenir de M. Maurice Magre.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

La musique russe. — L'école russe n'est pas vieille d'un siècle. Glinka naquit en 1804 et mourut en 1857. Alexandre Borodine (1834-1887) fut l'aîné des « *Cinq* », Nicolas Rimsky-Korsakow (1844), le cadet. Les trois autres étaient César Cui (1835), Mily Balakireff (1837) et Modeste Moussorgski (1839-1881). L'éducation de Glinka fut surtout italienne. Il travailla d'abord à Saint-Pétersbourg avec Field et Ch. Mayer, puis il visita Rome et Naples, et étudia à Milan sous la direction de Basili. En 1834, indécis, peu satisfait de ses maîtres et de lui-même, il cherchait encore sa voie, quand il connut à Berlin Siegfried Dehn, théoricien renommé, qui lui dit : « Faites de la musique russe! » Il retourna presque aussitôt dans sa patrie et composa *la Vie pour le Tzar.* La « musique russe » était née. Son essence est l'exploitation du trésor national épars dans les chansons ou les danses, et de l'héritage byzantin con-

signé dans la liturgie grecque. Il en résulta un art curieux, vivace, dont le développement étonne par sa rapidité. Ses productions dénoncent à la fois son principe et sa genèse. On dirait d'un jeune arbre plein de sève, aux fruits étrangement acidulés, mais qui, dans une croissance hâtive, a poussé des branches trop frêles pour supporter le poids des grappes, et s'appuie d'étais étrangers. Ce qui fait le charme de la musique russe en fait aussi la faiblesse.

La « chanson populaire » a fourni de tout temps des ressources précieuses à l'art musical. C'est un élément d'évolution de nature plus complexe que le nom ne paraît l'indiquer, et on remarque qu'il intervint spécialement aux époques de transition. Il est à peu près impossible aujourd'hui de reconnaître les origines des mélodies conservées par la tradition vulgaire. Un grand nombre d'airs, même parmi ceux concurremment chantés et dansés, semblent des corruptions ou des doubles de thèmes du plain-chant ecclésiastique, tandis que celui-ci porte fréquemment l'empreinte d'infiltrations profanes. D'autres sont d'extraction plus sûrement régionale, sinon nationale, tels, en France, ceux qui dérivent des chansons de geste des trouvères et de l'art des troubadours provençaux. De quelque source ou contrée qu'elles proviennent, ce qui caractérise ces manifestations est qu'elles sont *monodiques*. Ce caractère a déterminé et explique le rôle qui leur fut dévolu dans la musique artistique. Celle-ci ne les utilisa jamais qu'en qualité de moyen, d'abord empiriquement dans sa polyphonie primitive, puis, à mesure des progrès de l'harmonie, avec plus de discernement ou de circonspection. Les vieux maîtres gallo-belges empruntèrent aux *chansons* le prétexte et le support de leur arabesque contrapunctique. Luther en fit le véhicule de son choral. Dès l'apogée palestrinienne, elles perdent leur prépondérance dans la musique vocale, pour disparaître peu à peu, remplacées par l'inspiration personnelle. Mais, juste à ce moment, on les retrouve dans les premiers essais de musique instrumentale où, avec les *danses*, elles vont concourir au développement des formes cycliques. Cependant, déjà le plus souvent dans la *Sonata da camera*, toujours dans les *Parties*, *Ordres* et *Suites* des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, ce n'est plus que la coupe, la métrique ou le rythme des différents *canzoni* et des innombrables airs à danser qui sont mis à contribution par les compositeurs. La sonate et la symphonie classiques n'en retiendront que la symétrie de l'*andante*, la forme et le nom du *menuet* et du *rondo;* chez

Beethoven, vers la fin, on n'en aperçoit plus que des vestiges. La musique artistique avait graduellement assimilé ces éléments hétérogènes. Son évolution, durant dix siècles et jusqu'au commencement du XIXe, s'était poursuivie presque exclusivement, par des conquêtes simultanées ou successives, en Italie, en France et en Allemagne. Les pérégrinations des artistes, les exemples réciproques, la progressive communauté de culture, avaient favorisé la formation d'un art solidaire, synthétique, purgé de tendances particularistes et pourtant résumé de celles-ci, nationalement impersonnel et propre d'autant mieux à l'expression de la personnalité du musicien. Dans cet enchaînement ininterrompu d'un effort à la fois unanime et divers, un Josquin, un Palestrina, un Bach, un Beethoven, sont l'aboutissement de vastes périodes, des points de repère dans le développement logique d'un art homogène.

Il est très important de remarquer aussi qu'à partir de l'intronisation définitive de nos modes harmoniques majeur et mineur, c'est-à-dire à peu près depuis la seconde moitié du XVIIe siècle, la plupart des mélodies du plain-chant et tous les airs populaires appartenant aux mêmes tons ecclésiastiques se révélèrent impropres à la composition musicale. Leur usage diminua rapidement et devint bientôt exceptionnel. Cet effacement momentané est une conséquence de la double évolution de notre musique. L'art harmonique a trois cents ans à peine; la monodie naquit avec le chant humain. Elle put évoluer sans entraves selon la marche naturelle du simple au composé qui est la loi de l'art des sons matériellement représentée et confirmée par la série des « harmoniques ». Tandis que la polyphonie gravissait péniblement les échelons de l'*organum*, du faux-bourdon, du déchant, du contrepoint gallo-belge, pour arriver, après l'envolée palestrinienne, à un système d'harmonie basé sur les seules relations d'octave, de quinte et de tierce (harmoniques 1 à 5), qui ont constitué nos gammes majeure et mineure, la monodie l'avait depuis longtemps distancée. Même avant les importations dues aux Croisades, la classification de l'Eglise avait assuré au moyen âge inculte le bénéfice du passé grec et de sa greffe orientale. Des quatre premiers tons « authentiques », il en est trois, le dorien, le phrygien et le mixolydien, dont des gammes renferment la 7e naturelle, et le triton du lydien correspond au 11e harmonique. Les deux derniers « authentiques » surviennent seulement au XVIe siècle, avec la conception élémentaire de l'harmonie d'où

ils sont issus et, si l'ionien est notre *do* majeur, l'éolien est un *la* mineur encore dépourvu de « sensible ».

Dans les pays où s'est déroulée l'histoire de notre art musical, la monodie populaire a subi depuis deux siècles au moins l'influence ambiante du système harmonique adopté. En outre les rapports fréquents, une longue éducation collective, ont atténué plus d'un trait « national » de la physionomie des vieux airs et, surtout, de l'inspiration des artistes. Aussi quand, après Beethoven et déjà dans le temps même qu'il achevait l'épopée classique, les musiciens furent inconsciemment entraînés à recourir au fonds autochtone, pour renouveler les ressources épuisées par toute une dynastie de génies, l'italianisme d'un Rossini, le germanisme d'un Schubert ou d'un Weber, plus tard la sentimentalité « allemande » d'un Schumann, apparaissent plutôt comme des variétés psychologiques d'un art commun. Le caractère national n'est plus assez marqué pour étouffer ou dominer la personnalité du compositeur ; l'inspiration est adéquate à l'harmonie ; bien mieux, toutes deux sont inséparables.

Mais le résultat est tout différent s'il s'agit de peuples qui se sont tenus à l'écart de l'évolution musicale ou n'y ont participé qu'incidemment, ou d'autres qui ne se sont mêlés que sur le tard au mouvement de la civilisation européenne occidentale. Ici la monodie populaire a pu se garder plus pure et les altérations que lui infligea la transmission orale sont indigènes. La tonalité des chansons et des danses a échappé plus ou moins à l'influence de l'art harmonique, et le caractère « national », souvent souligné par l'usage d'instruments particuliers (castagnettes, cornemuse, cymbalon, etc.), est nettement déterminé. Si nettement que cette invidualité « nationale » envahissante déguise, accable ou anéantit la personnalité du compositeur, même lorsque celui-ci n'emprunte aux mélodies de sa patrie, mais avec intention et persistance, que les éléments purement musicaux (gammes, rythmes, mélismes, cadences) qui leur confèrent un caractère distinctif. C'est le cas de la musique russe et de la musique scandinave, sa sœur jumelle, promues ensemble et d'hier à la qualité d'art polyphonique.

Dans la musique russe, il n'y a de « russe » que la mélodie. Et cette *monodie*, dispersée dans l'immensité du monde slave, autant que lui multiple et disparate par son atavisme byzantin, ses alluvions asiatiques, sa macération mongole et tartare, diatonique, chromatique ou émanée de gammes incom-

plètes, était vierge de tout contact avec une culture harmonique. Les musiciens russes l'ont diversement accommodée, mais toujours selon des recettes exotiques. L'art ingénu de Glinka rappelle, avec plus de grâce, de couleur et de vie, le classicisme italo-romantique de Spohr. Déjà son contemporain plus jeune, Alexandre Dargomyski (1813-1869), est attiré peu à peu par les théories wagnériennes. L'ascendant de Berlioz et de Liszt prévaut chez les cinq « novateurs ». Ajustée indistinctement dans leurs ouvrages à des formes ou procédés élaborés en dehors d'elle, la monodie nationale semble seulement superposée à l'harmonie qui la soutient. Malgré le talent déployé, l'adaptation est artificielle. La polyphonie demeure hybride; ses éléments sont dénués d'affinité essentielle. Les modes dits « anciens » pénètrent insensiblement dans notre musique harmonique contemporaine par le simple effet de son inéluctable évolution. On reconnaît leurs gammes, y compris celle du lydien et son triton, dans les *Nocturnes* de Claude Debussy, mais transmuées en thèmes associés à une harmonie pertinente. Cette harmonie, les compositeurs russes ne pouvaient la trouver ; la tentative eût été prématurée. Comme tout art, l'art harmonique ne peut évoluer que graduellement, par l'opération inconsciente des artistes créateurs, et en suivant l'ordre naturel qui régit les combinaisons possibles de la matière première employée, laquelle est, dans l'espèce, le son musical avec ses propriétés constitutives d'où résultent des rapports toujours plus complexes et toujours logiques. Quand ils ne se sont pas contentés d'un accompagnement rudimentaire et pittoresque approprié, les Russes ont pris l'harmonie de leur temps. Entre cette harmonie importée, dont la provenance est accusée par l'imitation d'illustres modèles, et le caractère « national » fortement tranché, péremptoire, de leur monodie populaire, la personnalité des musiciens slaves est comme écrasée. Elle ne peut se manifester que subsidiairement, par l'adresse du métier ou le choix du coloris orchestral. C'est, du reste, ce qu'il advient inévitablement en pareille occurrence à tout musicien, même si, comme Berlioz, Brahms, Saint-Saëns, Lalo et d'autres, il demande aux traditions de peuples étrangers la matière de sa composition. Les ressources de la monodie populaire ne peuvent collaborer à la constitution de l'œuvre d'art que dépouillées de leur caractère objectif originel. Elles ne doivent être que des ingrédients spécifiquement musicaux dans la création homogène et individuelle de l'artiste. La *Symphonie cévenole* de Vincent d'Indy en

offre un admirable exemple. Le *chant montagnard* est utilisé là uniquement comme « thème principal », comme prétexte de la symphonie et l'absence, dans sa mélodie, du 7e degré de la gamme est d'ailleurs particulièrement favorable à la liberté de son harmonisation et de ses métamorphoses.

Il semble, au surplus, que la contribution efficace d'un musicien à l'évolution de son art exige une longue et mystérieuse expérience ancestrale, un passé où les facultés instinctives dont est fait son tempérament « national » se soient affinées, assouplies et, sans jamais abdiquer pourtant leur originalité propre, enrichies peu à peu par la lente assimilation d'une culture générale. L'objection éventuelle de Chopin et Liszt serait spécieuse. Le père de Chopin fut un Français émigré, Liszt naquit d'une mère austro-allemande, et la personnalité musicale des deux maîtres est si peu liée à un caractère spécialement polonais ou magyar qu'elle s'efface ou disparaît précisément dans ceux de leurs ouvrages où il leur plut d'exploiter le filon national. Cette inconsciente assimilation héréditaire n'a pas eu le temps de s'accomplir encore chez les compositeurs russes ou scandinaves. Ceux d'entre eux qui se sont efforcés de parler le langage de l'art occidental se divulguèrent de pâles épigones. Pour avoir perdu la saveur du cru natal, l'œuvre d'un Tschaikowsky ou d'un Swendsen n'est devenu qu'insipide. Enfin il est curieux de constater combien, dans ses manifestations les plus diverses et même les meilleures, tout cet art septentrional est superficiel, de mince et inconsistante étoffe, décevant. On en a bien vite touché le fond. On est souvent charmé, mais plutôt surpris qu'ému ou intéressé. Son éclat a quelque chose du clinquant de verroteries multicolores; sa sentimentalité, comme l'âme de ses peuples, est celle d'un grand enfant ou dévie vers l'affectation sans atteindre à la pensée; sa valeur spécifique est subalterne. Il manque à cette musique un passé musical; à ces artistes, un passé de culture. Incomparablement plus robuste et originale que la scandinave, l'école russe s'emploie avec entrain à créer ce passé et, malgré la qualité fatalement relative des résultats obtenus jusqu'ici, sa saine vigueur lui donne certes le droit d'espérer beaucoup de l'avenir.

En regard de trois symphonies, M. Colonne a mis sur sa liste les noms de Borodine, Tschaikowsky et Glazounow. Déjà, de Rimsky-Korsakoff, M. Chevillard avait joué *Schéhérazade* (redemandée depuis), naguère *Antar* et, tout récemment, il fit entendre une pièce pittoresque de Borodine,

la Caravane dans la steppe. Pierre Tschaïkowsky (1840-1893), quoique contemporain des « *Cinq* », peut à peine compter pour un musicien « russe ». C'est presque un *Kapellmeister* allemand, à coup sûr un *minus habens* à tout point de vue. En dépit d'auditions réitérées, sa *Symphonie pathétique* a rencontré chez nous un accueil au moins glacial. Ce n'est pas, de la part de notre public parisien, un médiocre témoignage d'intelligence musicale, que d'avoir refusé d'applaudir cette pauvreté, qui, paraît-il, fait les délices de nos voisins teutons et britanniques. Encore que l'ensemble de son œuvre se confirme à l'avenant, Tschaikowsky fut quelquefois plus heureux dans les petites choses, mais, même dans ce genre, ses productions les mieux réussies ne dépassent pas l'étiage d'une élégante musique de salon et le classent honnêtement, non pas entre, mais aussitôt après Kirchner et Mlle Chaminade.

De tous les maîtres slaves, Rimsky-Korsakow est peut-être le plus séduisant et le musicien le plus remarquable. Dans l'art de manier les timbres, où l'école russe se distingua de tout temps, il n'a été égalé par aucun de ses compatriotes. A cet égard, il procède étroitement de Liszt dont il adopta l'orchestre et emprunta maint effet coutumier. Son inspiration est parfois exquise; l'inépuisable travesti de ses motifs, toujours spirituel ou intéressant. Comme tous les Russes, il pèche dans le développement des idées par le manque de cohésion, d'enchaînement soutenu et, surtout, par le défaut d'une polyphonie réelle. L'influence de Berlioz et de Liszt n'est pas moins frappante dans son mode de composition. *Sadko* émane de *Ce qu'on entend sur la montagne; Antar* et *Schéhérazade* dérivent à la fois de *Harold* et de la *Faust-Symphonie*. La monodie orientale paraît exercer sur Rimsky-Korsakoff une fascination qui répand sur tout son œuvre une sorte de « couleur locale » soulignée ici par les sujets choisis. Dans *Schéhérazade*, il faut bien le dire, le benjoin d'Arabie fleure çà et là l'empyreume écœurant des pastilles du sérail. Cette « Suite symphonique » est plutôt une triple « Rapsodie », au sens strict du mot et de la chose. On est ravi d'abord, étonné, amusé par la grâce enjôleuse des mélodies, la fantaisie de leurs métamorphoses, par la verve d'une instrumentation étincelante, puis, peu à peu fatigué par le retour incessant d'effets analogues, diversement mais immuablement pittoresques. Tout ce décor est inhabile à suppléer l'intérêt d'un développement musical absent ou tout juste ébauché. Il semble, en revanche, que ce soit dans les deuxième et troisiè-

me mouvements d'*Antar* que le compositeur ait approché le plus près d'une musicalité supérieure. L'intention descriptive, presque dramatique, est réalisée là avec une sûreté peu commune, et, si la marque de Liszt y demeure toutefois ineffaçable, l'aisance de la facture, l'ampleur et la progression coordonnée des combinaisons dénotent une maîtrise et une originalité qu'on rencontre rarement chez les musiciens septentrionaux et que nul ne posséda jamais parmi les « *Cinq* ».

En disant que Borodine fut « presque un amateur », M. Hugo Riemann va sans doute un peu loin. Si l'on doit entendre par « amateur » un individu qui, doué d'une âme sensible et de dispositions naturelles, s'évertue de traduire en musique ses aspirations de poète sans s'être donné la peine ou le temps d'apprendre à parler la langue où il veut s'exprimer, c'est plutôt à Moussorgski qu'on pourrait appliquer cette épithète. Cependant, si l'on admet qu'une telle appréciation puisse être suggérée par un musicien que l'on sente gêné dans la pratique de sa science acquise, qui, au rebours d'un vieux maître, semble obéir aux notes au lieu que celles-ci lui obéissent, ce jugement trop sévère contient certes une petite part de vérité à l'égard de Borodine. Son harmonisation simpliste de la monodie nationale est délicieuse autant qu'il s'agit de ballets, de chœurs dansés ou de tableaux pittoresques. *La Caravane dans la steppe* est une bulle de savon musicale, brillante, irisée, mais vide. Elle crève au dernier accord et il n'en reste plus rien qu'une goutte d'eau vite évaporée, une impression éphémère. Dans les quatuors et les symphonies de Borodine, l'inspiration, profondément slave, ne réussit pas à perdre son caractère essentiellement monodique. La polyphonie qui en résulte est rudimentaire. Son intérêt se réduit le plus souvent à des « imitations » tronquées; les tenues de basses obstinées tournent volontiers à la double pédale et l'embarras du contrepointiste se trahit dans sa musique de chambre par l'abus des entrées canoniques, du *fugato*, des procédés mécaniques de l'écriture d'école. Le principe de l'unité thématique, que tous les Russes paraissent avoir accepté de Liszt, fournit à Borodine l'occasion de transformations des motifs, qui sont peut-être le meilleur du contenu musical de ses ouvrages. Cette ingéniosité de la « variation » n'est pas un des moindres mérites de sa *Symphonie* en *si*. La fraîcheur épicée, la fougue ou la morbidesse des mélodies, le parfum de terroir, le ragoût des timbres font de cette composition une éblouissante enluminure sonore, mais, pareille aux icônes héritées

de Byzance, la polychromie de ses tons crus et chauds est une juxtaposition de teintes plates, la raideur gauche de sa forme morcelée se découpe comme un dessin de mosaïque pavé de petits cubes d'émail et de chrysocale. Ce rabouti de la forme est surtout sensible dans l'*andante*, le seul morceau où l'auteur se soit privé du secours complaisant des rythmes de danse, et l'impéritie de l'harmoniste entraîne une consommation exagérée d'accords de sixte augmentée qui alourdit les modulations consécutives et en détermine la monotonie. L'activité des « *Cinq* » fut l'âge héroïque de la musique slave. Rimsky-Korsakoff et Borodine en sont les plus prestigieux représentants. Leur art foncièrement national a l'exubérante vitalité d'un jeune barbare, sa joie turbulente, sa griserie au parfum sauvagin des marais de la steppe, son amour du merveilleux et du faste, et aussi son goût pour les ors de paillon, l'oripeau turc et les couleurs voyantes. Avec Glazounow (1865), dont je parlerai une autre fois, c'est une nouvelle génération qui s'élève, et en même temps se dessine une phase nouvelle de l'impétueuse évolution de la musique russe.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Expositions : Falguière ; — Monet et Pissarro ; — René Seyssaud ; — Moreau Nélaton ; — Degas ; — Société nouvelle de peintres et de sculpteurs. — MEMENTO.

Il n'est point mauvais que des admirateurs passionnés aient réuni, quelques semaines, à l'Ecole des Beaux-Arts, un très grand nombre des œuvres de **Falguière**. Une visite attentive y révélera, en somme, tout ce qu'il est utile de retenir à son sujet, et le fera reconnaître comme le plus typique, je crois bien, des sculpteurs secondaires des dernières années.

Doué d'un tempérament certain, de savoir-faire nativement habile, d'une confiance surprenante en sa propre virtuosité, et d'un instinct d'artiste indiscutable, Falguière a été dévoyé par l'éducation de l'Ecole des Beaux Arts, la soumission au goût du jour (qu'il a suivi et non dirigé), par l'appétit — et le besoin — de la commande officielle.

Au fond, chercheur, sans doute, mais avec plus d'apparence audacieuse que de simplicité géniale, il fut, quand même, et demeura, toute sa carrière, une âme asservie et apeurée. A nul autre, comme à lui, n'a été sensible la rare beauté révélée à ses côtés : il y a tels de ses bustes, de femmes principa-

lement, qui ne sont pas loin de valoir certains bustes de Carpeaux — mais ils les rappellent trop ! — des esquisses tourmentées, dont la facture tumultueuse se rapproche de celle de Rodin, sans doute ; mais c'est alors un premier jet, et l'exécution définitive gâte tout.

Falguière était né à Toulouse, et cela n'est pas indifférent. Pourquoi tous les artistes nés à Toulouse, souvent doués d'exceptionnelles qualités par la nature, qu'ils soient des chanteurs, des poètes, des peintres ou des statuaires, prennent-ils presque toujours un soin jaloux de contrarier ou même d'étouffer le bel élan primesautier de leur instinct sous une recherche fastidieuse de l'agrément facile et joli, de la virtuosité banale, de l'effet ?

Falguière jamais n'a rien conçu de grand. Qu'on parcoure ces projets innombrables, ces maquettes diverses : il procède par accumulation, il ne voit pas d'ensemble ; il n'a aucun souci de l'accord des lignes de ses compositions entre elles ou avec ce qui les environne. Rien n'est plus singulier, à cet égard, que les différents projets du monument de la Révolution qui devait être érigé au Panthéon, et en particulier le dernier, qu'on y avait placé, comme à l'étude, il y a quelques années. Outre qu'il est sans doute insuffisant de figurer la Révolution sous les traits d'une paysanne bien peignée et soigneusement vêtue, même froidement agrandie de proporportions égales dans toutes ses dimensions, et tendant de sa main droite une maigre gerbe, pendant que la gauche, levée au ciel, appuie le regard également levé et plein de la promesse d'un espoir, — toute cette figure angulaire encombrait le monument sans le remplir : les courbes architecturales étaient brisées, il n'y avait aucune considération du lieu, dont les formes propres et tout l'effet se trouvaient violentes et démentis.

Dans les figures de prétention moins héroïque qu'il a tentées, il a tellement été ravi par l'amour des surfaces lisses et polies qu'elles apparaissent toujours une sorte de gaine tendue pour voiler les creux et les bosses de la matière, et, ainsi, un mouvement qui justifierait peut-être, s'il était nu, l'attitude trop connue et bizarrement vantée de sa *Danseuse* à la hanche proéminente, frappe surtout parce qu'il est faux. L'exagération n'est pas toujours l'excès, si dans toute grandeur l'excès existe. Lorsque chaque modification de tous les muscles déplacés par un quelconque mouvement est accusé,

dépressions et saillies, par le sculpteur, dans toutes ses parties, il y a sans doute trop minutieuse exagération des détails, à moins qu'il ne subordonne l'importance de chacun à sa volonté de marquer, où il passe, d'un trait excessif, le courant continu de ce mouvement. Il y a, alors encore, exagération, et même excès dans certaines proportions, mais c'est par là seulement qu'il arrive à emporter la statique de la figure construite dans la violence cherchée de son mouvement ; et c'est précisément, partout, ce que Falguière a négligé de faire. Aussi, ses *Diane* innombrables, faites à la ressemblance parfaitement aimable de Parisiennes déshabillées, son illustre *Femme au Paon* et autres créations sans vigueur, raviront-elles longtemps, sans doute, les boudoirs parfumés et banals où leur place n'est que trop marquée, depuis que les œuvres les plus monotonement gracieuses du XVIII^e^ siècle, du moins spirituel et mieux vraiment sensuel, sont hors de prix, comme cette élégante et niaise pendule de Falconet qui fut tant admirée, en 1900, au Petit Palais.

§

Que dire de **Claude Monet**, que dire de **Pissarro**, qui n'ait été cent fois redit? Pissarro rapporte de Dieppe des toiles récentes, on les voit chez Bernheim : c'est *le Marché*, *le Matin par un temps gris* ; c'est *la Foire au Soleil* ; c'est l'*église St-Jacques* et ses vitraux vus du dehors sous le soleil ou par un temps pluvieux ; c'est *la place Duquesne*, un après-midi d'été. Tout cela observé, précis, exact, traité par une patiente et sûre probité d'artiste. Et de Paris aussi voici des aspects toujours divers et toujours sincères. Oui, rien que peigne, en sa vieillesse savante, le maître à l'affût de ce qui n'a pas été dit suffisamment ou soupçonné, le curieux de chaque chose et du mouvement et des lumières, rien de ce que montre Pissarro n'est indifférent, quelconque ou incomplet. C'est, de plus en plus, et chaque fois, hélas ! parfait, et si froid, si peu prenant, en vérité, qu'on s'imagine que le jour où sera inventée cette photographie des couleurs tant recherchée, elle ne donnera pas d'épreuves plus nettes et plus véritables que ne sont les toiles de Pissarro ! Je crains que cet homme, qu'entre tous il faut vénérer pour sa haute conscience et son labeur constant et loyal, se soit dispersé en de trop minimes curiosités et ait oublié, après tout, que ce qu'il nous importe de connaître ce n'est point la vérité extérieure de tel site — un

voyage, les yeux ouverts, nous suffirait — mais l'impression par lui subie et transférée de lui à nous.

A côté de lui, des Claude Monet nouveaux. Je suis sûr, devant Pissarro, que Dieppe sera vu par tout le monde, comme Pissarro a vu ; je ne suis pas sûr que Vétheuil pour tous soit tel que Monet le représente ; je pense même qu'il faudrait avoir le singulier raffinement sensitif et visuel du peintre pour y trouver ce qu'il y trouve Mais, néanmoins et par cela même sans doute, j'y trouve mieux encore : une sensibilité pénétrante et chaude dont la contagion me grise et m'emporte; une précieuse haleine dont j'absorbe le vivifiant parfum, qui m'inonde, me transforme, et m'exalte. Nul comme Monet n'a surpris les harmonies secrètes de la nature et des choses, (maisons, meules, n'importe...) que l'homme y a placées, et cette fois il s'y ajoute, à un point de délicatesse ineffable et prodigieux, la beauté toute palpitante et frêle des reflets d'un village entier dans la rivière qui la baigne, avec des frémissements de clartés radieuses et l'allongement vespéral des ombres qui tremblent.

§

M. **René Seyssaud** surprend aussi les secrets chtoniens, mais il s'en saisit avec plus de brutalité. Il établit, selon la méthode entrevue dans Van Gogh, des oppositions violentes sous une lumière crue. Des délicatesses, en a-t-il? elles s'évanouissent dans le tumulte de l'ensemble. Mais quel évocateur des mouvements universels, tempêtueux, de la nature ! Rien, chez lui, ne sinue avec gracilité ; une tourmente emporte et tord toutes les choses ; cela grandit, cela hurle, cela est farouche et sans pitié dans des étreintes contradictoires ou mutuelles. L'apaisement de la mer s'y forme d'une confusion impérieuse de rumeurs ; les roches y figurent de toute la masse pressée de leurs opacités impénétrables ; les arbres ne frémissent plus, ne bruissent plus, ils s'échevèlent sous un passage furieux de la tourmente ; les labeurs champêtres présentent leur appesantissement obstiné, l'homme s'attache du poids de sa destinée à la glèbe d'où il arrache les moissons, sous les coulées épaisses du ciel brûlant, et tout cela, ce tohu-bohu de formes, de couleurs en fusion, ce tourbillon de peinture éperdue en fièvre et enthousiasme, c'est l'hymme universel et puissant du rut terrestre, l'éblouissement de la vie unanime, de la germination et du féroce renouveau.

Tout cela est appuyé par l'artifice d'un art vigoureux, un

peu lourd, mais emporté dans la ferveur de son culte. Des Alpes étendant dans l'air au loin ouvert leurs cimes qui respirent jusqu'aux plaines où festoie sur les labeurs humains l'acharnement du soleil et jusqu'à la mer, dont la convulsion roule vers les écueils le sourire formidable de sa houle, M. Seyssaud voit et comprend et traduit le mystère grandiose de la nature, et le magnifie aux proportions de son rêve.

§

A la galerie Durand-Ruel, M. **Moreau-Nélaton** expose des paysages et des intérieurs plus apaisés, qui valent surtout par la justesse certaine et diverse de leur exécution. Surtout les études en plein air, par les temps les plus différents de climats très variés, satisfont par ce qu'ils offrent de sincère étude et de compréhension appropriée. *Les moulins de Zaandyck*, principalement, où les herbes et le fleuve s'agitent âprement au passage d'un coup de vent septentrional ; la *Meuse près de Dinant*, avec le plus pittoresque aspect de sa rive jusqu'à la fameuse Roche à Bayard, *le Château-Gaillard aux Andelys* avèrent un faire assez large, propre à situer dans leur milieu précis les aspects les plus divers de la terre. Et M. MoreauNélaton sans crainte peut se laisser entraîner à son tempérament, il porte en lui mieux que des promesses.

§

Une petite salle, tout auprès, ouvre à qui y pénètre l'éblouissement des œuvres de **Degas**. Toujours caché dédaigneusement, on pénètre à lui avec mystère. Il y a là des toiles de toute époque, depuis cette Italienne classique, en manteau jaune assise, à la manière des figures d'étude de Corot, depuis cette étrange, vaste, brumeuse place de la Concorde, où vont les gens en chapeau haute forme et les grands chiens, jusqu'à des blanchisseuses, des femmes à leur toilette, des danseuses. Le narquois et impitoyable dessinateur s'est acharné au trait caractéristique, au mouvement vrai, dépouillé de vanité et de la grâce ostentatoire que nos conventions y ont si bien située qu'il est presque impossible d'en rejeter de nos yeux la fiction, il a si impérieusement dit et fixé partout la vérité des attitudes que l'on se prend, tout d'abord, à se demander si l'on n'est pas en présence d'un puissant et volontaire satirique, déterminé, de parti-pris, à médire de nous et de la race. Non! mais quoi? ne peut-on se voir au miroir triste et plus réel? quel besoin de cet étincellement de décor faux? j'ouvre

le regard, étant peintre, et voici, clairement, sans fadaise et sans leurre, ce qui est, je vous affirme. Oui : cette femme nue empoigne d'une main rude, pour les laver, des seins flasques, ou, d'un geste de bête, elle soulève ses cheveux ; elle s'accroupit ainsi, avec pesanteur; oui, son agitation est brutale, son existence lourde, insistante à la fois et molle. Mais quelle saveur, si elle est autre et de maturité, cependant éveille l'instinct humain? A quoi bon s'éblouir de redites et de mythiques calembredaines ? La femme est là, la femme, compagne, mère, oui : telle que toi, la bête qui est livrée à tes désirs bestiaux, la bête de chair, comme toi, et de muscles non exercés ni polis, la bête de sang épais et endormi, la bête.

Et qui ne l'admirerait, — dans sa sincérité — telle apparue? C'est ce que chacun a aimé, désiré, repris; c'est où tous les désirs se satisfont. Eglé ou Phyllodoce, non plus, ni le rêve virgilien des amours prairiales, soit! la femme du coin de notre rue, de l'appartement voisin, d'ici même, la femme de notre vie et de notre instinct, la femme!

Et mieux, voyez comme la dépeint et la revêt de splendeurs le grand peintre! Oh! le ruissellement de ces décors dont il l'habille, la joie des lumières qui pénètrent auprès d'elle, l'éblouissement de la fenêtre, des tentures, des tapis, du meuble! fête radieuse! où celle à qui elle se donne, l'ignore, habituée à ne pas voir autour d'elle la palpitation de la vie, fête unanime des choses éprises qui chatoient! de quel soin Degas vous éveille, vous révèle, vous exalte : tant le rêve aussi l'emporte, lui, le grand dénonciateur des trivialités quotidiennes, et le contraint à chanter l'apothéose de la créature humaine.

§

La **Société nouvelle de peintres et de sculpteurs**, dont M. Gabriel Mourey organise avec un tact si parfait les expositions annuelles, a tenu à honneur, cette fois, de justifier son existence. Elle a surpassé les plus sympathiques attentes.

Autour des envois de maîtres assurés dont le bienveillant concours ajoute un lustre à la réunion, dans ce local, de toiles si diverses, les œuvres sont groupées d'artistes d'une réputation encore moins établie, mais grandissante et chaque jour mieux affirmée. Il y a, tout d'abord, un marbre nerveux et délicat de M. Rodin, des sites et des personnages tragiques du Pays de la Mine par M. Constantin Meunier. Au premier rang, se classe, sans conteste, avec ses deux grands tableaux,

M. Ignacio Zuloaga. On se rappelle quelle surprise fut son arrivée inopinée à un récent salon du Champ de Mars avec ce groupe de personnages espagnols accompagnés d'un chien admirable, et qui se trouve maintenant au Luxembourg. Ce fut, ensuite, d'autres personnages de caractère dans un site âpre, avec un luxe précieux de décor et de costumes de la péninsule, des chevaux, un nègre, tous motifs chers aux peintres de style. Aujourd'hui, si, dans le portrait rouge de femme, il cède encore à un goût un peu tapageur et d'effet douteux, du moins dans le groupe de trois femmes, deux jeunes suivies d'une vieille, impérieuse, molle et sans doute apaisable, portant un petit chien sur son bras, la sobriété de ses harmonies l'avère tout à fait remarquable. Le mouvement de toute la composition, d'une ordonnance presque sévère, n'était le regard franc presque impudent de la jeune figure tournée de face, solide et simple, n'a rien d'affecté, d'appuyé, de cherché. Le tableau tout entier est d'un sentiment décoratif parfaitement juste.

M. Emile Claus, en impressionniste prudent, construit ses plans avec mesure ; sa lumière n'est point trop chatoyante et n'absorbe pas le contour : seulement, s'il amoncelle, avec ce procédé trop avisé, des fleurs en gerbes, il est à craindre que, à disperser la touche sans la faire chanter lumineuse, il néglige la matière voluptueuse qu'ouvre la corolle parfumée à des extases heureuses pour nul profit, puisqu'il ne la pénètre pas, en retour, du baiser profond du soleil. Par contre, sa maison dans un jardin est d'un maître, tout à fait imbibée d'atmosphère, et respire.

MM. Aman-Jean, Blanche, Cottet, René Ménard, encore qu'ils ne se montrent guère en progrès ni curieux de tenter les neuves aventures et de réaliser ce qu'ils n'ont fait jusqu'ici ne manquent pas de charmer, comme à l'ordinaire, par leurs qualités diverses et égales. M. Brangwyn reste le prestigieux coloriste, épris de rouges et de gris, M. le Sidaner, gracieux et accompli, répète, dans un mystère toujours aussi fin, la brume gris de perle de ses paysages pensifs. Les *Chalands sous la neige*, de M. Baertsoen, sont une des meilleures toiles de cet artiste consciencieux et assidu ; les bretonneries de M. Simon sont toujours âpres et grouillantes et pleines de vraie vie observée d'un regard un peu violent ; enfin d'excellents portraits, tempérés, graves et doux de M. Vail sont encore à citer.

En somme, cette troisième exposition est d'un ensemble

plus que louable, et nous ne pouvons que nous souhaiter, à nous-mêmes autant qu'à l'aimable et habile président, de voir souvent encore des réunions aussi remarquables d'ouvrages à tous points de vue intéressants.

Memento. — Exposition de dessins, pastels, gravures et lithographies de Jean-Paul Dubray, aux salons du Parthénon; — de peintures de M. Jean Enders, dans les galeries de M. J. Allard, 17, rue Caumartin; — de M. Ch. Duvent et de M. Georges Souillet, à la Galerie des Artistes Modernes, 19, rue Caumartin; — de la Société Artistique et Littéraire des Agents de la Cie P.-L.-M., au Garde-meuble de la rue du Colisée; — de la Société des Peintres de Montagne, au Cercle de la Librairie; — de M. Humphreys Johnston, à la Maison des Artistes, rue Royale; — de MM. Lempereur, Paillard, F. Piet et J. Villon, dans les galeries de MM. Silberberg, rue Taitbout; — de dessins de Depaquit, Léandre, Mirande, Wély et Willette, à la galerie B. Weill, rue Victor-Massé; — de M. F. Luigini, galeries Bernheim.

André Fontainas.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Georges Cain : *Paris, les anciens quartiers*, 12 volumes; Le Deley, 73, rue Claude-Bernard, 8 fr. 50 le vol. — *Documents sur l'Art industriel au XXe siècle*, La Maison Moderne, 20 fr. — Charles Saunier : *Opinions sur l'Art Décoratif du temps présent à propos des Salons de 1901*, La Plume, 2 fr. — Frédéric de France : *Edmond van Offel*, Borel, 5 fr. — Léonce Bénédite : *Alexandre Falguière*, Rouam et Cie, 7 fr. 50 — A. Roux : *La Vie artistique de l'Humanité*, Schleicher frères, 1 fr. 50. — Les Revues : *La Gazette des Beaux-Arts; La Revue de l'Art ancien et moderne; Les Arts; Figaro illustré; La Chronique des Arts; Le Bulletin de l'Art ancien et moderne; Le Connaisseur; The Artist; Deutsche Kunst und Dekoration; Innen Dekoration.*

Les Livres. — Faire l'iconographie d'une ville, et d'une ville comme Paris, c'est là un travail compliqué mais passionnant, et d'autant plus rempli d'attraits que, pour un esprit aussi délicat et avisé que M. Georges Cain, c'est prétexte à faire surgir de la poudre des documents, de belles œuvres palpitantes de vie, de curieuses notations et des plans où s'inscrivent les divers états de la Cité comme les traits principaux ou les rides sur le visage. De fait, une ville n'est-elle point un organisme comparable à celui de l'être humain qui se développe, s'étend en force et en importance, engendre d'autres êtres qui comme lui croîtront ou dépériront, enfin

subit les vicissitudes les plus diverses, jusqu'au moment où commence la décadence qui est une des formes de la décrépitude? Une ville est comme une famille dont chaque membre, je veux dire chaque quartier, a sa vie spéciale et son évolution propre. Il est des quartiers qui disparaissent, aïeuls dont on ne vénère plus que la place vide au coin du feu, et des quartiers qui naissent et prennent leur place au soleil avec l'ardeur et l'avidité de nouveaux venus qui ont leur position à faire et que peu de souvenirs et de préjugés embarrassent. Ce sont des quartiers arrivistes. Comme les peuples heureux, ils n'ont pas d'histoire, et c'est tant pis pour eux, car M. Cain et ses collaborateurs la racontent à merveille cette histoire à travers laquelle on voit défiler tous les rêves, toutes les luttes, toutes les défaites, toutes les gloires et les incessants efforts de notre France à travers le temps.

Paris et ses anciens quartiers ne sera pas seulement un élément indispensable de toute bibliothèque publique ou de toute collection particulière, ce sera un peu pour nous tous, Parisiens, comme nos papiers de famille. Nous les feuilletterons avec joie au hasard de nos promenades dans la ville ou de nos excursions dans le passé. Nous serons guidés dans ces retours sur autrefois par des esprits d'élite qui accompagneront d'un texte explicatif le choix judicieux des gravures. M. Georges Cain, le si actif et si artiste directeur du Musée Carnavalet, s'est en effet entouré de collaborateurs notoires. M. Labusquière, le vice-président de la commission du Vieux-Paris, dont on sait le style nerveux, sobre et pittoresque, ainsi que la compétence en tout ce qui concerne notre histoire, apporte à la publication l'appoint d'une solide contribution artistique et littéraire. MM. Funck-Brentano, bibliothécaire de l'Arsenal, Henri Bouchot, conservateur du cabinet des estampes, de Nolhac, conservateur du Musée de Versailles, Sellier, inspecteur des fouilles de la ville de Paris, Jean Robiquet, secrétaire du musée Carnavalet, critiques dont on n'a pas besoin de louer l'érudition, écriront chacun à leur tour la glose des divers albums.

Le premier de ces élégants fascicules, consacré au *Louvre*, aux *Tuileries*, à la *Place Louis XV*, à *Saint-Germain-l'Auxerrois*, est commenté par M. Edmond Beaurepaire, bibliothécaire à la Bibliothèque de la Ville de Paris. Son texte très limpide nous fait assister, comme devant un rapide cinématographe, au torrent des événements qui emplirent ces lieux

de leur formidable rumeur et de leurs actes farouches, héroïques et sanglants.

Nulle matière ne prête davantage à la rêverie générale et aux réflexions philosophiques que cette succession de planches où s'affirmeront les contradictions d'un Destin versatile et l'instabilité des choses humaines.

Dans ces jardins des « Thuilleries » dont Rigaud et Gabriel de Saint-Aubin ont noté les élégances royales et le monde aristocratique, nous verrons se presser la foule révolutionnaire rendant hommage aux martyrs du 10 août. Quelques années plus tard les mêmes verdures et les mêmes pierres assisteront encore aux bouleversements du sentiment national. C'est tour à tour le départ ou le retour du Roi et de l'Empereur, au milieu des génuflexions des courtisans ou des mouvements populaires.

Est-il aussi contrastes plus frappants que ceux que nous offrent les estampes relatives à cette admirable place née d'un marécage pour être dédiée à *Louis le Bien-Aimé* dont on éleva là de son vivant une statue équestre (tableau de Demachy). Cette place Louis XV, qui avait été le principal lieu des fêtes données en l'honneur de l'arrivée de Marie-Antoinette, fut, avant de devenir la *Place de la Concorde* telle que nous la montre Canella, baptisée *Place de la Révolution*, et c'est devant la statue de la *Liberté*, dressée sur le socle qu'avait surmonté l'image de Louis XV, que tombera la tête de la reine.

M. Georges Cain a fixé par un choix habile ces principaux avatars, et M. Beaurepaire en a souligné toute l'importance.

C'est au désir récent d'embellir nos demeures d'objets en rapport avec nos goûts modernes et avec la vie de notre époque que nous devons le volume publié par la maison moderne : **Documents sur l'art industriel au XX^e siècle**, avec la collaboration de MM. Meier-Graefe, Henri Frantz, Yvanhoé Rambosson, Gustave Kahn, G. M. Jacques, Gabriel Mourey, Raoul Aubry, Gustave Soulier et Emile Sedeyn.

M. Meier-Graefe est un des ouvriers de la première heure de la grande poussée internationale d'art décoratif. Un des premiers il comprit toute l'importance des efforts initiaux de Charpentier, de Van de Velde, d'Aubert, de Plumet, et d'autres qui ont enfin réussi à vaincre la routine, mais qui avaient il y a quelque dix ans à soutenir les assauts du snobisme qui les prône aujourd'hui. C'est alors que M. Meier-Graefe, avec la

bravoure des enthousiastes et des convaincus, fonda *la Maison moderne*. Le succès l'a récompensé de son audace. Par une exception assez rare dans les aventures de ce genre, cet ouvrier de la première heure ne fut pas dans les derniers au moment de la récolte. Aujourd'hui, devant la réussite de son entreprise, il a entrepris de publier une série de reproductions significatives de l'art intime de notre époque. Nul n'était plus à même que lui d'établir un semblable travail, étant donné le nombre considérable des documents dont il dispose. On pourra voir dans cette luxueuse publication les types les plus marqués de l'*Art nouveau* dans le meuble, la marqueterie, la petite sculpture, la verrerie et la céramique, le bijou, l'horlogerie, la maroquinerie, etc., etc. Ce volume compose une sorte de dictionnaire des formes nouvelles, aussi bien destiné à renseigner les amateurs qu'à servir aux praticiens.

C'est encore d'art appliqué que traite le petit opuscule de M. Charles Saunier. Il en disserte avec une sagesse et une sûreté de jugement que je ne suis pas étonné de trouver en un critique d'ordinaire très renseigné et qui fut initié dès le début aux différents essais de nos décorateurs. Ces **Opinions sur l'art décoratif du temps présent à propos du salon de 1901** dépassent une superficielle actualité en ce qu'elles crient certaines vérités qu'il fallait dire et qui sont autant d'aujourd'hui que d'hier. Je cite : « ... Des pichets, des plats, des bagues, des miroirs, que sais-je encore. Tout cela, cher naturellement, car c'est le dernier cri poussé avec ensemble par des gens qui ont commis jadis quelque académie ou modelé quelque torse. Ils ne réussirent pas. Mais cela leur permet aujourd'hui de vendre cinq louis un vase en faïence qui, sorti d'un quelconque four campagnard, vaudrait cinq sous.

« ... Nous n'entendons pas parler, bien entendu, des excellents artistes qui ont compris qu'il était aussi intéressant de modeler une bague qu'une figure de guerrier romain et qu'un beau dessin de dentelle exigeait plus de temps, de soin et de goût qu'une mort de Britannicus, mais de toute la cohue qui a suivi, remplaçant sur du faux or, les émaux difficiles par le ripolin, surmoulant une coloquinte ou un vieux pichet et exigeant des estampages obtenus, un billet bleu. Quand j'étais enfant, les demoiselles passaient leur temps à gouacher sur des écrans de soie des petits amours dont les images distribuées au Bon Marché fournissaient les modèles. Aujourd'hui elles gaufrent du cuir et passent pour artistes. De leurs

éventails on souriait : maintenant de graves revues reproduisent leurs cuirs et discutent l'autorité de leur « ciselure ».

M. Frédéric de France rassemble, en les accompagnant de quelques notes chaleureuses, une quarantaine de compositions d'un artiste flamand fort original, M. **Edmond van Offel**. Cet illustrateur d'un métier fort personnel enclôt dans ses œuvres une large et chaude poésie, aux caprices parfois trop compliqués, mais qui laisse, les pages tournées, une impression toujours saisissante. Peut-être pourrions-nous exiger à certains endroits plus de sûreté anatomique, mais il ne faut pas trop chicaner l'auteur des belles pages dédiées à la Divine Comédie de Dante ou au Saint-Julien l'Hospitalier de Flaubert. Ce sont là des créations fortement inspirées et qui méritent qu'on les admire.

On vient de rassembler à l'Ecole des Beaux-Arts la plus grande partie de l'œuvre d'**Alexandre Falguière**. Un catalogue a été dressé par M. Jules Comte. M. Larroumet en a écrit la préface et M. Léonce Bénédite le grossit d'une étude fort bien faite, dans laquelle il envisage les diverses faces du talent d'un homme qui fut parmi les plus infatigables producteurs de son temps. Dans cette œuvre abondante, M. Bénédite opère avec tact la sélection des figures qui lui paraissent devoir honorer davantage le nom de leur auteur, et d'après cet ensemble il définit avec beaucoup d'exactitude le tempérament de Falguière, instinctif, tout de prime-saut et manquant malheureusement de cette patience et de cette opiniâtreté qui confèrent aux œuvres tant de solidité et de profondeur. La vraie conclusion de cette exposition posthume nous est bien donnée par M. Bénédite lorsqu'il écrit : « Dans ce siècle inquiet et tourmenté, où tant d'autres ont eu l'ambition de traduire leurs troubles, leurs agitations, leurs angoisses ou leurs espoirs, Falguière, il est vrai, n'a rien eu personnellement à dire, si ce n'est en vrai païen méridional, la beauté des êtres, la joie et la puissance de la vie. »

La Vie artistique de l'humanité, par M. Alphonse Roux, est un précis d'histoire de l'art particulièrement envisagé au point de vue de ses rapports avec la vie des peuples et leur activité politique. C'est un résumé, rapidement et clairement présenté, de tout ce qui fut éclosion d'art depuis l'époque des Pharaons jusqu'à nos jours. Mais pourquoi M. Roux, puisqu'il cite quelques-uns des artistes vivants qui continuent l'effort esthétique de leurs devanciers, omet-il de parti-pris les noms déjà glorieux de Monet, Pissarro, Renoir,

Degas, et d'autres qui ont tant contribué à donner à notre art présent ces qualités de lumière et de respect de l'atmosphère qui resteront son plus considérable apport ?

§

Les Revues.— **La Gazette des Beaux-Arts** (1er mars). — M. Georges Lafenestre, mieux placé que personne pour parler de la collection Thomy-Thiéry léguée au musée du Louvre, traite des belles œuvres de Decamps et de Jules Dupré, qui prennent place ainsi dans notre trésor national.

En même temps qu'elle insère dans ce numéro une vibrante et magistrale pointe-sèche de Rodin, intitulée *Printemps*, la *Gazette des Beaux-arts* publie de M. Roger Marx une étude très complète sur l'œuvre gravé du maître.

La Revue de l'Art ancien et moderne (10 mars). — M. J. de Boisjoslin commence dans ce fascicule une histoire très détaillée du *Musée Carnavalet*. Il dépeint le délicieux cadre ancien de cet hôtel construit pour Jean de Ligneris, qui fut habité par Mme de Sévigné, et qui eut la bonne fortune d'avoir pour architectes Pierre de Lescot et Mansart, et pour sculpteurs Jean Goujon, Germain Pilon et Van Obstal.

Les Arts (février). — Premier numéro d'une publication éditée par Manzi et Joyant avec leur luxe coutumier, et destinée à noter les ouvrages inédits des collections privées, les accroissements des Musées et des bibliothèques, les chefs-d'œuvre enfouis dans les édifices peu connus de France ou de l'étranger ou les objets de valeur qui apparaîtront dans les ventes publiques. *Les Arts* inaugurent brillamment leur programme avec un article nourri de M. Paul Villars sur la collection de M. Alfred de Rothschild, qui a réuni dans son hôtel de Londres ou dans son château de Halton de si considérables pièces du XVIIIe siècle anglais et français. M. Gaston Migeon relate les dernières acquisitions du Musée du Louvre ainsi que les générosités qui l'ont enrichi depuis peu. Autres articles de M. Molinier sur *le Mobilier Français du XVIIIe Siècle*, de M. Maurice Hamel sur *Delacroix*, de M. Thiébault-Sisson sur Cazin et de M. Roger Marx sur la *Renaissance des arts décoratifs*.

Figaro Illustré (février). — Ce fascicule, consacré à Forain, forme l'ensemble le plus complet publié jusqu'ici sur l'œuvre de ce dessinateur synthétique et de cet humoriste féroce dont les croquis et les tableaux resteront de précis et

amers documents des mœurs de notre époque. M. Henri Frantz a accompagné les reproductions d'un texte agréable.

La Chronique des Arts (15 mars). — On a blâmé dernièrement certains achats trop élevés du Musée du Louvre. La *Chronique* montre que la faute n'en est pas aux Conservateurs, mais aux règlements qui les forcent à demander avis au Conseil des Musées. C'est ainsi que, tandis que l'Etat se prépare à l'achat, les vendeurs ont le temps de faire agir la spéculation.

Le Bulletin de l'art Ancien et Moderne (15 mars). — M. Stéphane proteste véhémentement et avec raison contre la démolition d'une partie des remparts d'Avignon, comme M.-L. de Fourcaud protestait dans le numéro précédent contre la démolition de la Chaussée du Pont de Taillebourg dans la Charente-Inférieure.

Le Connaisseur (n° 1). — Suivant l'exemple donné par le *Studio*, le *Connaisseur*, qui obtient depuis plusieurs années un grand succès dans les pays de langue anglaise, s'est décidé à publier une édition française. Dans ce premier numéro d'intéressants conseils sur l'art de collectionner le meuble, les livres, les dentelles et les gemmes.

The Artist (mars). — *L'Œuvre décorative de Gerald-Moira* par G.-C. Williamson et quelques effigies par L.-W. Hawkins.

Deutsche Kunst und Dekoration (mars). — Article de Georg Fuchs sur le peintre Carl Max Rebel, avec de très captivantes reproductions.

Innen-Dekoration (mars). — Quelques notes de M. Berlepsch-Valendas à propos de dessins d'ornementation de l'architecte Hermann Kirchmayr.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Il est peu de villes où l'on pousse plus loin le souci de l' « esthétique des rues » — pour employer le terme consacré — qu'à Bruxelles. Poursuivant les excellentes traditions inaugurées par M. Charles Buls, le bourgmestre démissionnaire à qui l'on dut en grande partie la restauration et la « réfection » des monuments de cette merveilleuse Grand'-Place, M. Emile De Mot, le « *mayor* » actuel, ainsi que M. Lepage, l'échevin des Beaux-Arts, secondés par un fonctionnaire lettré, de goûts artistiques très fins et très sûrs, M. Mabille,

nous inviteront bientôt à l'inauguration d'un monument de signification et d'intérêt essentiellement bruxellois, sans préjudice des mérites hautement artistiques que ce monument réunira.

Ils s'agit d'une vaste composition dédiée, par Julien Dillens, un sculpteur qui fit depuis longtemps ses preuves, à la mémoire d'une des figures les plus populaires dans l'histoire de notre ragoûtante cité brabançonne : le bon chevalier Everard T'Serclaes.

C'était au XIVe siècle. En Brabant, régnait le duc Wenceslas dont l'incurie et la couardise firent tomber Bruxelles au pouvoir de Louis de Male, comte de Flandres. La tyrannie des sujets de ce comte, qui traitaient le Brabant en pays conquis, exaspéra la population, et une nuit de l'année 1356, la veille de la Saint-Crépin, Everard T'Serclaes, à la tête d'une troupe de Brabançons et de Limbourgeois déterminés, escalada les remparts de la ville, à l'endroit où court aujourd'hui la rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, massacra la garde et, aux cris de « Brabant au riche Duc! » avec l'aide des métiers accourus en armes, il délivra Bruxelles du joug des soudards étrangers. L'héroïsme d'Everard T'Serclaes en cette nuit de la Saint-Crépin a été célébré naïvement par nos trouvères dans les *Gestes du Brabant* et plus récemment Henri Conscience, le conteur de nos terroirs, prit T'Serclaes pour héros d'un de ses romans populaires. Le bon chevalier fut longtemps échevin de Bruxelles et continua à faire preuve de civisme et à prodiguer le dévouement aux intérêts de sa ville et de ses concitoyens; par son zèle et son intégrité, il encourut même la haine d'un puissant hobereau, le sire de Gaesbeeck, qui fit assassiner traîtreusement aux environs du château de ce nom—château qu'on admire encore aujourd'hui—le magistrat communal assez audacieux pour lui tenir tête et contrarier ses empiétements sur l'autorité et les franchises de la bonne ville.

L'œuvre de Julien Dillens célébrera cette noble figure dans un mode et un style vraiment dignes d'elle. Le monument sera adossé à l'une des façades voisines de la Grand'Place. Au faîte un chevalier du XIVe siècle s'enlève en un essor vraiment héroïque ; son armure et la chabraque du palefroi ont fourni un thème des plus pittoresques au sculpteur. Aux deux côtés, sur les pilastres de l'encadrement, sont suspendues les armes du Brabant et de Bruxelles. Les principaux événements de l'existence si bien remplie de T'Serclaes sont traités dans trois bas-reliefs superposés : l'escalade des remparts de Bru-

xelles par le chevalier et ses compagnons ; le fastueux cortège du duc Weneclas et de la duchesse Jeanne rentrant dans leur bonne ville grâce à l'héroïsme d'Everard ; la vengeance que la population de Bruxelles tira de l'assassin de T'Serclaes en s'emparant du château de Gaesbeek qu'elle mit à sac et livra aux flammes.

Sous ces trois bas-reliefs, la statue du libérateur s'allonge sur l'entablement du monument. Le cadavre de T'Serclaes avait été retrouvé horriblement mutilé : les satellites de Gaesbeek lui avaient coupé un pied et arraché la langue. Dillens lui prête une figure d'un style, d'un caractère et d'une noblesse admirables. Une plastique draperie dissimule dans ses plis la mutilation du pied et semble protéger la bouche souffrante. A proximité de la vénérable victime, un chien hurle à la mort.

« La partie architecturale et ornementale du monument T'Serclaes est conçue, nous dit M. Achille Chainaye, dans ce style de la Grand'Place pour lequel la Renaissance flamande semble avoir réservé les richesses les plus joyeuses et les plus pimpantes de sa corne d'abondance : chapiteaux, panoplies, guirlandes, consoles, etc. Tous les agréments dont les Jordaens et les Rubens bâtisseurs du Grand Marché ont paré leurs tableaux de pierre éclatant de dorure, enrichissent l'œuvre de Dillens, sans contrarier, sans éclipser sa signification et sans verser dans le rococo. Ce problème décoratif est victorieusement résolu !

« Que d'éléments pittoresques, véritables reconstitutions des coutumes d'antan, caresseront le public dans cette composition ! » constate encore M. Chainaye, dont je me plais d'autant plus à reproduire l'appréciation élogieuse qu'il fit, lui aussi, de belle sculpture, autrefois, avant de se vouer exclusivement au journalisme.

On devinerait rien qu'à la ferveur et à l'émotion vibrante qui s'exhalent de l'œuvre de Dillens que nous nous trouvons en présence du filial *ex voto* d'un enfant de Bruxelles qui adore sa ville, ses mœurs et ses traditions. Et nos magistrats, de leur côté, n'auront pas lésiné sur la matière en laquelle il s'agit de fixer ce monument à la gloire d'un de leurs plus sympathiques prédécesseurs : l'œuvre de Dillens sera exécutée en bronze patiné d'or et sera enrichie de ci, de là, d'émail. L'effet de l'ensemble sera éblouissant et vraiment triomphal, mais, encore une fois, sans nuire en rien à l'aus-

tère et tragique pensée qui s'en dégagera pour l'exemple et l'édification de nos braves contemporains.

M. Octave Maus, le directeur de la Libre Esthétique, n'a jamais eu la prétention de n'offrir que de seuls chefs-d'œuvre à l'attention du public. Il se contente de se tenir au courant des tentatives les plus neuves et les plus inédites auxquelles se livrent des artistes de Belgique et de l'étranger. Il ne nous les présente pas comme des résultats, mais bien comme des essais, des jalons, des points de départ. Et, dans tous les cas, jamais rien n'est banal ou vulgaire dans cet assemblage très éclectique et très cosmopolite de toiles et de sculptures.

Parmi les envois les plus justement remarqués, il y eut un paysage de Joseph Heymans; un groupe de Constantin Meunier, destiné au monument grandiose que ce maître dédie au travail; des Coppieters, des Khnopff, un Laermans, un G. Max Stevens, des sculptures de Paul Du Bois, des Willy Schlobach un peu en retard, ceux-ci, quant à la tendance, mais d'une facture intéressante, etc., etc.

Un des clous de l'exposition consista dans une série on ne peut plus canaillement affriolante de Toulouze-Lautrec, ce « déformateur » diabolique, dont Hugues Rebell silhouetta la physionomie et nota les préoccupations dans son Jacques de Tavannes de la *Câlineuse :* « Ne prenant que les hideurs de la terre, il mettait son génie à les éterniser sur une toile en traits vigoureux, en couleurs puissantes. Il ne se contentait pas de peindre les laideurs communes et apparentes, mais il en découvrait de mystérieuses; au besoin, il en créait de nouvelles. Jeunesse ni beauté n'obtenait grâce devant lui. Sous prétexte de faire le portrait d'une jeune femme, il se plaisait à la caricaturer. Et la déformation n'était ni joyeuse, ni grossière, mais accomplie froidement, avec la délicatesse et la sûreté de main d'un maître bourreau, si bien que le modèle ridiculisé, s'apercevant avec stupeur que cette image horrible était pourtant ressemblante, ne trouvait plus la force de s'indigner. » Ce qui contribue à la rosserie des Toulouze-Lautrec exposés à la Libre Esthétique, c'est la caresse et la quasi-ferveur du métier qu'il applique à ces monstres des milieux de la Butte, ce sont les tons exquis dont il flatte ces bonnes grouapes et ces veules marcheurs, ce sont tous ces prestiges d'une incontestable maîtrise qu'il prête à la faloterie sinistre de ces « caprices » dignes, par leur amertume, leur sardonisme et leur frisson spécial, du génie d'un nouveau Goya.

Il y avait beaucoup d'Espagnols et d'Anglais à la Libre Esthétique ; des Anglais au dessin aguerri et plein de fantaisie, apportant dans leur art je ne sais quel délicieux dandysme ; des Espagnols truculents, âpres et fiévreux coloristes, ayant à peu près tous le même air de famille.

La tradition veut qu'à la Libre Esthétique, comme autrefois aux *XX*, il y ait chaque année une collaboration outrageuse, voire scandaleuse ; un envoi qui fasse hurler et qui induise presque les polémistes en de furieux pugilats. Cette fois c'était M. Toorop, le Java no-Hollandais, qui s'était chargé de fournir ce numéro indis pensable. Il s'est acquitté à merveille de cette tâche délicate et il a mis dans une de ses compositions caricaturo-symbolistes un talent de tous les diables exaspérant encore le désespoir des critiques qui lui veulent du bien et qui vont s'arrachant les cheveux en geignant : « Quel dommage ! Dire que ce garçon donnait tant de promesses ! Ah ! ces Vingtistes, ces Libres-Esthètes, ce qu'ils en ont déjà dévoyés ; ce qu'ils ont fait avorter de vocations ! » Et Octave Maus, dans sa blondeur reposée, dans sa sérénité d'autant plus crispante que rien ne la trouble et ne la déconcerte, leur fait l'effet d'un *Comprachicos* de l'art qui enlève et capte des peintres normalement constitués pour, au moyen d'un régime compliqué et de pratiques presque sacrilèges, en faire des phénomènes terrifiants ou grotesques.

M. Emile Claus, dont je vous entretins plus d'une fois, eut une fort jolie exposition au Cercle Artistique. Il s'est fait l'interprète des lumières délicates, des vibrantes atmosphères, des paysages humides et tout frémissants dans une sorte de pulvérin d'argent fluide qui sont la gloire et, plus encore, le charme de nos contrées flamandes des bords de l'Escaut et de la Lys. Le soleil même palpitait, brûlait et rayonnait dans la quarantaine de toiles que nous venons de voir. Ce sont de flamboyants automnes et aussi de brumeuses vesprées. Claus ne recherche pas les perspectives profondes, les horizons infiniment reculés. De la contrée natale il s'assimile de préférence les enchantements et les prestiges les plus proches ; les objets à portée de son œil attendri : des meules isolées dans la campagne, intéressantes comme des physionomies humaines ; de glorieuses floraisons de capucines ; quelques canards contractant une importance quasi-religieuse dans la lueur blafarde et violâtre d'un crépuscule. Comme cet autre excellent peintre, Théo Van Rysselberghe, Emile Claus applique avec beaucoup de succès le procédé du

pointillage à la figure. Je n'en veux pour preuve qu'une tête de fillette villageoise, appétissante et colorée comme la pomme du pays, pleine de santé, de force, de sève, au visage d'une expression à la fois crâne et ingénue. Mais, procédé et facture à part, y a-t-il peut-être encore plus de caractère dans la tête de ce *petit vacher*. Il s'y révèle la sauvagerie têtue, la brutalité précoce, le candide cynisme, la polissonnerie farouche, la rêverie fainéante engendreuse de maraudes, de larcins et de méchants tours d'un de ces petits tueurs de grenouilles racontés par Cyriel Buysse, Styn Streuvel ou Rachilde.

Après M. Claus, M. Maurice Hagemans occupa à son tour les salons du Cercle Artistique. Aquarelliste de métier vigoureux, dessinateur excellent, il tire un savoureux parti des êtres et du décor de la vie des champs, par exemple dans une réunion de vaches au pâturage ou, encore, dans un jeune rustre galbeux comme un prince athlétique, retenant d'un beau geste professionnel ses chevaux de labour impatients de rentrer à l'écurie. Au Cercle, M. Hagemans avait aussi de délicieux crépuscules à l'heure où de légères buées caressent de leurs flocons les peupliers frileux au bord des mares dolentes.

Enfin, au Cercle encore, M. Charles Michel nous montra d'exquis dessins rehaussés de couleur.

Le centenaire de Victor Hugo a été célébré au Théâtre du Parc par une matinée consacrée à quelques fragments de l'œuvre du maître et au cours de laquelle M. Albert Giraud a fait une excellente conférence. Tout en disant en termes très nobles et sincèrement admiratifs les titres nombreux que le formidable épique de la *Légende des siècles* et des *Quatre vents de l'Esprit* possède à l'immortalité, le poète de *Héros et Pierrots* s'est bien gardé de tomber dans les exagérations d'enthousiasme que ce centenaire nous aura valu dans les gazettes et sur la place publique. M. Faguet, de l'Institut, qui représenta officiellement la France à cette glorification chez nous d'un de vos plus grands génies, fut le premier à complimenter M. Giraud après la cérémonie, et vous aurez lu sans doute dans les *Débats* les lignes élogieuses qu'il consacra à la conférence de notre compatriote. M. Jahan, un des meilleurs comédiens de la troupe du Parc, a lu, en la même séance, les vers de circonstance composés par M. Emile Verhaeren et récités par leur auteur à la cérémonie du Panthéon.

Au Parc, notre premier théâtre de comédie, les *Avariés* de Brieux viennent d'obtenir un succès énorme et même assez

inattendu. En effet, cette œuvre à thèse, interdite par la censure parisienne à cause de la soi-disant hardiesse du sujet, a conquis en Belgique les suffrages de nos journaux les plus timorés et jusqu'à l'approbation des feuilles qui se distinguent d'ordinaire par leur hypocrisie et leur pharisianisme. Les dames et même de très jeunes femmes se portaient en foule à chaque représentation, et la direction du Parc a dû refuser constamment du monde. Ici, l'opinion publique félicite M. Brieux pour avoir fait œuvre de véritable moraliste et de bienfaiteur de l'humanité. Nombre de critiques engageaient les pères de famille à conduire leurs fils à ce spectacle instructif, et j'ai même vu le moment où l'on allait y mener nos pensionnats de demoiselles. Plaisanterie à part, ne trouvez-vous pas que cet accueil du public et de la presse belge à la pièce de M. Brieux fait honneur à leur bon sens comme à leur sens moral ? Une interprétation de premier ordre n'aura pas peu contribué au succès de la pièce. Je citerai parmi les créateurs : MM. Dumeny et Jahan.

A propos des *Avariés*, la revue l'*Idée libre* publie une série de réponses à ces deux questions : 1° Comment protéger la société contre la propagation de la syphilis et des maladies vénériennes ? 2° Comment l'individu ?

« Je ne vois point, répond M. Edmond Picard, pourquoi les parents de la fiancée d'abord, la Loi si cela ne suffit pas, n'exigeraient point la visite et le certificat d'indemnité. On soumet les miliciens à l'examen sanitaire. Il n'est pas un partant pour le Congo qui ne soit palpé, ausculté, vérifié de cap en pied. Et les candidats à une police d'assurance sur la vie ? »

M. Emile Vandervelde, le leader socialiste à la Chambre des représentants : « Ce qu'il faut avant tout c'est que le public ne considère plus ces maladies comme *honteuses*, mais comme des maladies *à soigner*. Je suis assez enclin à exiger la patente nette des aspirants au mariage ; il faudrait que les pères exigeassent cette patente nette des prétendants à la main de leur fille. »

M. Jules Destrée, député : « Le meilleur moyen de nous défendre contre le fléau est d'en parler franchement, sans mystères ni réticences prades, même aux femmes, même aux adolescents. »

M. Raphael Simons, un des chefs du parti démocrate-chrétien : « Le législateur doit à coup sûr prémunir les futurs conjoints contre les atroces et affolantes surprises, si fréquen-

tes, hélas ! en les mettant à même de se renseigner officiellement sur leur état pathologique réciproque. On objectera sans doute les dangers de la divulgation des tares physiques à cause des abus qui pourront en résulter. C'est à la loi à prévenir et réprimer les abus ; et quant à la divulgation elle est déjà pratiquée en matière de milice. Tout milicien exempté voit affiché dans toutes les communes de son arrondissement ses noms, prénoms et qualités suivis de la spécification minutieuse de la maladie ou des infirmités physiques qui ont motivé son exemption. Le législateur pour assurer la sincérité du recrutement de l'armée n'a donc pas hésité — et il a eu raison — à divulguer ces secrets de la vie privée. Or, on ne fera pas admettre que lorsqu'il s'agit d'assurer le repos et l'hygiène des familles ainsi que l'avenir de la race, la législation puisse avoir des scrupules de discrétion qu'elle n'a pas quand il s'agit de pourvoir au simple recrutement de l'armée. »

M. le Dr Troisfontaines, professeur à l'université de Liège : « Il serait juste et sage de ne pas reculer devant la condamnation à l'emprisonnement et au paiement de dommages-intérêts chaque fois que le condamné serait solvable de tout individu homme ou femme, qui en aurait contaminé un autre par commerce sexuel. »

Presque toutes les personnalités consultées par l'*Idée Libre* se sont prononcées en faveur du maintien du secret professionnel des médecins.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Moderne Essays zur Kunst und Litteratur, Heft 1 à 15, Berlin, Gosse u. Tezlaff, à 50 Pf. — Revues : *Die Gesellschaft*. — *Nord und Süd*. — *Die Zeit*. — *Das Litterarische Echo*. — *Die Insel*. — *Neue deutsche Rundschau*. — *Deutsche Zeitschrift*.

Les bons essais littéraires sont extrêmement rares en Allemagne. On consacre volontiers à un écrivain ou à un artiste un volume tout entier, alors que l'on trouverait difficilement à placer cinquante pages de biographie et de critique. Cela tient à la nature même des publications allemandes. L'écrivain qui fait de la critique écrit des « feuilletons ». Ce que l'on appelle en Allemagne « feuilleton » c'est le rez-de-chaussée du *Temps* ou des *Débats*. Cela fait en volume à peine douze ou quinze pages. Donc nous trouvons facilement les petits articles fragmentaires et les longues monographies. L'essai, où excellent les Anglais, manque presque entièrement, et si nous avons

de MM. W. Weigand, Hermann Bahr et Fr. Servaes de bons volumes d'études serrées et nourries, c'est parce que ces messieurs renoncèrent à une publication première dans un périodique (c'est le cas du premier) ou reprirent soigneusement les textes déjà publiés. Il faut donc saluer avec une double joie la publication des **Moderne Essays zur Kunst und Litteratur** que publie périodiquement, en brochures, M. Hans Landsberg. On y passera en revue les principaux représentants de l'art et de la littérature moderne, en tenant compte de l'actualité. Jusqu'à présent quinze cahiers ont paru. Des portraits et des bibliographies complètes accompagnent chaque étude. Mentionnons les principales: *Friedrich Nietzsche* par Paul Ernest; *Hans Thoma* par Franz Servaes; *Richard Strauss* par Erich Urban; *Hermann Sudermann* par Hans Landsberg; *Arnold Bœcklin* par Rudolf Klein; *Gabriele d'Annunzio*, par Lady Blennerhasset; *Wilhelm Raabe* par Wilhelm Jensen; *B. Bjœrnson* par Georges Brandès; *Christian Dietrich Grabbe* par Hans Landsberg; *Multatuli* par S. Lubinski; *Walt Whitman* par Edmund Gosse. — Ajoutons que Manet est le seul Français prévu dans la série!

§

Dans **Gesellschaft** (15 février), M. Eugène Kretzer publie une étude sur le comte Gobineau qui est extraite d'un ouvrage sur le célèbre auteur de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* qu'il prépare. Gobineau est actuellement à peu près inconnu en France. S'il a quelques rares adeptes, ceux-ci ne font pas de bruit autour de son nom. Je ne vois guère que M. Bourget qui l'ait lu avec soin et sur qui il a peut-être eu de l'influence. Pourtant les idées de ce diplomate illuminé sont intéressantes entre toutes et, s'il n'avait pas écrit un style si parfaitement misérable, il compterait parmi les premiers esprits de ce temps. Le voici, grâce à une langue pesante et embrouillée, à peu près tombé dans l'oubli. Mais un pareil argument ne saurait avoir de valeur en Allemagne, et là-bas de fervents admirateurs s'appliquent à répandre les théories de Gobineau. Sous les auspices du prince Philippe d'Eulenbourg il s'est fondé, il y a quelques années déjà, une *Société Gobineau*, entièrement vouée à la glorification du maître. Le professeur Schemann à Fribourg en Brisgau, qui est l'âme de cette petite communauté, à traduit les principaux ouvrages de Gobineau et les a munis de commentaires. Cepen-

dant que M. H. S. Chamberlain s'applique à découvrir chez l'historien français des arguments en faveur de son apologie de la race germanique. Gobineau avait écrit qu'il n'y avait possibilité de civilisation que là où il y avait sang indo-germain. De là à vouloir glorifier l'Empire allemand il y a encore de la marge. Mais M. Chamberlain, tout comme son cousin d'Angleterre, ne s'effraie d'aucun tour de force. Ce sont là pour lui simples facéties de wagnérien qui n'étonneront pas si l'on se souvient que Gobineau fut l'ami intime de Richard Wagner... M. Kretzer, dans l'étude que j'ai sous les yeux, indique consciencieusement les traits principaux de l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* qu'il considère comme une véritable histoire de la civilisation de grand style. Il croit que le vingtième siècle, qui sera un siècle aristocratique, s'en imprégnera, comme le dix-neuvième siècle fut imprégné des théories humanitaires de Rousseau. — Il serait intéressant de voir d'autres Allemands, et surtout des anthropologistes d'une école plus moderne, s'expliquer sur Gobineau. Quoi qu'il en soit, louons la direction de la *Gesellschaft* de l'avoir présenté en bonne place. M. Arthur Seidl, depuis qu'il a fait de sa revue un organe munichois, s'applique à lui donner en dehors et au-dessus des autres revues allemandes, un caractère particulier d'universalité et de provincialisme. Son « Calendrier » de chaque quinzaine présente des vues intéressantes sur les événements du jour. Mais, de grâce, pourquoi publie-t-il des sottises comme l'article de René Schickelé sur la *Jeune Alsace?* M. Seidl sait mieux que personne que la question n'est pas là.

Nord und Süd donne, en tête de son numéro de mars, un portrait à l'eau-forte de M. Jules Case. Un article très sympathique signé H. L. accompagne le portrait et porte cette épigraphe de Renan : « Il faut être optimiste pour l'individu comme pour l'humanité, malgré la perpétuelle opposition des faits isolés. C'est là qu'est le courage ; il n'y a que moi qui puisse me faire du mal à moi-même. » — La même livraison contient une étude de Paul Bornstein sur « la chanson française au XIXe siècle » où l'auteur passe en revue ce que l'on a fait de mieux dans ce genre depuis Désaugier et Béranger jusqu'à Bruant et Xanrof.

Die Zeit, de Vienne, annonce dans son dernier numéro (15 mars) qu'à partir du 1er octobre d'hebdomadaire elle deviendra quotidienne. Elle vient d'obtenir du ministère de l'Intérieur autrichien l'autorisation de former une société à cet

effet. — Dans le numéro du 15 février, M. Félix Poppenberg parle en terme très émus du jeune écrivain norvégien Sigbjœrn Obstfelder mort prématurément. C'était une nature tendre et triste, sans véritable faculté constructive, qui se plaisait à vivre doucement sa vie intérieure. Maeterlinck aurait pu signer cette phrase de lui : « N'est-ce pas là le plus grand des miracles que du mystère de ce moi aient pu naître des tempêtes et des agitations, des douleurs et des tragédies qui ont plus de valeur que toute notre vie terrestre et quotidienne — oui, ces existence-là, en regard du sentiment, ont plus de réalité que toute autre vie... » Obstfelder était une nature romantique à la façon des Novalis et des Jacobsen et quelques-unes de ses nouvelles contiendront encore à plaire parce qu'elles reflètent la mélancolie d'une âme infiniment artiste.

Das litterarische Echo continue à intéresser par la multiplicité des sujets traités. On y trouve, sous une documentation parfois un peu trop touffue, l'image exacte du mouvement littéraire actuel. C'est de l'information solide et sans pédanterie. En lisant les « Echos des journaux et des revues » on peut à la rigueur se dispenser de toute autre lecture. Les articles de fond ont aussi acquis plus d'originalité que par le passé. On y hasarde parfois des opinions qui, si elles ne sont point précisément subversives, ne manqueraient pas cependant d'étonner les petits professeurs que nous sommes habitués à considérer comme la moyenne allemande. — Le fascicule du 15 janvier est entièrement consacré à la littérature autrichienne. Rudolph Lothar y parle des Viennois, C. Hoffmann des Tchèques, H. Sittenberger du Théâtre populaire. Dans les fascicules suivants (15 février et 1er mars) Otto Hauser publie une étude sur le *Sonnet* avec de nombreuses citations en plusieurs langues. Albert Samain, pour la France, y a la plus large part. Son sonnet *Keepsake* est le seul que M. Hauser cite en entier.

En tête de son fascicule de février, **Die Insel** publie une « nécrologie » ironique et spirituelle consacrée au « *Trianon-Theater* » de Berlin. M. Bierbaum, qui fut directeur de cette entreprise éphémère, se plaît ainsi à présider de gaîté de cœur à son enterrement. Un théâtre lyrique à Berlin! Fallait-il être naïf pour croire seulement un instant à sa réussite! On jouait sous les arcades du Métropolitain et l'on avait affaire à un bailleur de fonds qui voulait commencer sans aucune espèce de répétition. Cela se passait le 28 décembre 1901. Ce fut, paraît-il, incohérent et ridicule. Pourtant le programme était

joli et l'on montait *la Dame de la Lune* de ce pauvre Ernest Dowson, supérieurement adaptée par M. Fr. Blei... Après l'unique représentation il fallut plier bagage. Ce cahier de la *Insel*, qui reproduit une partie des œuvres que l'on présenta au public, demeurera comme souvenir et comme avertissement. On y a donné encore quatre fort curieuses lettre d'E T. A. Hoffmann avec de bien curieux croquis de l'auteur des *Contes fantastiques*.

Illustrirte Zeitung, le plus ancien illustré allemand qui paraît à Leipzig depuis près de soixante ans, est, je crois, la seule publication où l'on voue encore quelque soin à la gravure sur bois. De magnifiques reproductions de tableaux y sont données par ce vieux procédé que le cliché phototypique n'a pas encore su égaler. Cela a presque grande allure après les faciles vignettes sur papier couché que nous servent nos magazines. Pour le portrait, l'*Illustration* allemande a d'ailleurs recours à des procédés photographiques, mais elle obtient des épreuves nettes et sans aucun empâtement. Nous y trouvons, tant au point de vue du texte qu'à celui des illustrations, un reflet assez exact de la vie allemande : actualités théâtres, expositions, nouvelles de la cour et de la ville.

A signaler dans **Neue deutsche Runschau**, qui a beaucoup perdu de sa vivacité d'autrefois : *Destinées romantiques* par Ricarda Huch (février) ; *Maladies sociales et hygiène sociale* par Henri Mertens (mars).

Dans **Deutsche Zeitschrift** (15 février) des plaintes amères sur le recul du germanisme, en Autriche par M. Kurd von Strantz et la traduction d'une étude sur l'individualisme de Nietzsche par M. Henri Lichtenberger.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Samuel Rawson Gardiner. — Le drame en vers. — Stephen Phillips : *Ulysses*, drame en un prologue et trois actes, in-8, 148 p. 4 s. 6 d., John Lane. — Robert Bridges : *Poetical Works*, vol. IV. *The Return of Ulysses*, drame en cinq actes, in-8, 305 p., 5 s., Smith Elder. — Theodore Hook : *Choice Humorous Works*, in-8, V-583 p., 7 s. 6 d., Chatto and Windus. — *Chambers's Cyclopædia of English Literature*, nouvelle édition publiée sous la direction de Mr. David Patrick, vol. I, in-4°, XIV-832 p., 10 s. 6 d., W. et R. Chambers. — Revues : *Macmillan's Magasine*. — *Century Magazine*. — *Pall Mall Magazine*. — *Cornhill Magazine*. — *Monthly Review*. — *Fortnightly Review*. — *The Academy and Literature*. — *Saturday Review*. — *The Rambler*. — Memento.

Un des historiens les plus éminents de l'école d'Oxford, le

professeur Samuel Rawson Gardiner, est mort le 23 février dernier des suites d'une attaque de paralysie dont il souffrait depuis un an.

S. R. Gardiner était né le 4 mars 1829, à Ropley, près de Alresford, dans le Hampshire. Il étudia successivement à Winchester College et à Christ Church, Oxford. En 1855, il épousa la plus jeune fille d'Edward Irving, le fondateur de la secte irvingite Il fut pendant vingt ans membre de cette congrégation, dans laquelle il occupa une haute situation.

En 1860, il entreprit le grand œuvre de sa vie : une histoire de l'Angleterre pendant les grandes crises du règne de Charles Ier et des guerres civiles. Il commençait à l'avènement de Jacques Ier, pour s'arrêter à la restauration de Charles II. Le plan de l'ouvrage prévoyait dix-neuf volumes. Dix-sept ont paru, allant de 1603 à l'été de 1656. Gardiner laisse une certaine quantité de matériaux pour le dix-huitième volume qui devait aller jusqu'à la mort de Cromwell. On parle d'une continuation probable de l'ouvrage de Gardiner par les soins de Mr. C. H. Firth, ami intime de Gardiner, lui-même historien distingué, et auteur d'un magistral volume sur Cromwell.

Voici l'ordre dans lequel parurent consécutivement les tomes de la grande histoire de Gardiner. En 1863, deux volumes sous le titre de : *A History of England from the Accession of James I. to the Disgrace of Chief Justice Coke, 1603-1616.* — En 1869, deux volumes : *Prince Charles and the Spanish Marriage.* En 1875, deux volumes : *A History of England under ther Duke of Buckingham and Charles I. 1624-1628.* En 1877, deux volumes : *The Personal Government of Charles I. 1628-1637.* En 1881, deux volumes : *The Fall of the Monarchy of Charles I. 1637-1642.*

En 1883-84, ces divers ouvrages furent réédités de façon à former un ensemble sous le titre unique de : *A History of England from the Accession of James I. to the Outbreak of the Civil War, 1603-1642.*

La seconde partie de l'œuvre de Gardiner : *The History of the great civil War, 1642-1649,* comprit trois volumes qui parurent successivement en 1886, en 1889 et en 1891. Peu après, cette seconde partie fut republiée en quatre volumes — édition revue et augmentée. En 1894, parut le premier volume de l'*History of the Commonwealth and Protectorate,* le second suivit en 1897 et le troisième parut l'an dernier.

Grâce à Gardiner, cette période de l'histoire d'Angleterre qui va de 1603 à 1656, c'est-à-dire de l'avènement de Jacques Ier jusque peu avant la mort de Cromwell, est fixée d'une façon définitive et inattaquable. Pour Gardiner, l'histoire devenait une science exacte et nul autant que lui ne basa sa rédaction sur des documents indiscutables. Il avait une connaissance approfondie du français, de l'allemand et de l'italien, il lisait facilement l'espagnol, le hollandais et les langues scandinaves et il n'ignorait aucune des sources d'information que renferment les bibliothèques et les archives d'Europe. Il ne raconta jamais une bataille sans s'être au préalable rendu sur les lieux, avoir exploré tous les recoins du champ de bataille et s'être informé de toutes les traditions locales. Malheureusement son style est tel que la lecture de ses ouvrages est des moins attrayantes. D'autre part, accordant toute l'importance aux questions d'Eglise et d'Etat, il néglige par trop de reconstituer la vie populaire de l'époque dont il s'occupe, de même qu'il laisse un peu trop dans l'ombre les manifestations littéraires et artistiques qui importent aussi dans l'histoire d'une nation.

Outre cette histoire, S. R. Gardiner a publié une énorme quantité de volumes divers — manuels de tous genres et travaux historiques variés — qui entravaient et retardaient ses recherches pour la préparation de son grand œuvre. Sans fortune personnelle, il lui fallait subvenir aux besoins d'une nombreuse famille et il était trop souvent obligé d'accepter toute sorte de besogne. En 1871, il fut nommé professeur d'histoire au King's College de Londres ; il fit des conférences à Oxford et enseigna en de nombreuses occasions. En 1882, Mr. Gladstone lui fit obtenir une pension de 150 livres sterling. A la mort de Froude, en 1894, lord Rosebery lui offrit la Regius Professorship of History, à Oxford. Craignant de ne pouvoir continuer à son gré ses recherches, Gardiner déclina cette offre et la chaire fut donnée au professeur York Powell, l'ami de Stéphane Mallarmé.

Les travaux de Gardiner le placent au rang des meilleurs historiens du XIXe siècle. Bien qu'il ait sacrifié les ornements du style aux exigences de l'exactitude et de la précision, sa grande histoire est d'une clarté parfaite et elle est une contribution inappréciable à la science historique. Il fut d'une impartialité absolue et jamais il ne permit à ses sentiments ou à ses opinions libérales d'influer sur ses discussions et ses jugements.

§

M. Catulle Mendès, qui est un homme habile, répète sans cesse sur un ton dithyrambique : le *public* n'est pas bête — ce en quoi M. Mendès a parfaitement raison. Et le public, par un juste retour, constate que M. Mendès est un grand poète quand il écrit des drames en vers ; il le reconnaît de même s'il s'agit de M. Rostand ou de M. François Coppée, pour cette unique raison que ces trois poètes dramaturges lui permettent de se rendre compte, à son grand ahurissement, qu'une chose en vers peut quelquefois n'être pas sininistrement ennuyeuse. Pourtant, les drames de M. Verhaeren, les poèmes dramatiques de M Vielé-Griffin ou de M. André Gide entre autres, n'ont pu encore séduire l'entendement de cet intelligent public que célèbre M. Mendès.

Si nous nous transportons en Angleterre, nous assistons au même spectacle. Il y a des poètes qui font des drames en vers, comme à Paris : les uns sont joués par des acteurs célèbres et favoris du public ; on les applaudit, ils gagnent des sommes considérables comme de simples romanciers, et la critique et le public les sacrent grands poètes. Les autres publient timidement leurs drames en vers dans des volumes tirés à petit nombre et que personne ne songe à lire et encore moins à acheter ; ils ne gagnent pas d'argent, la critique loue leur noble persévérance et les mérites de leur art, mais le public, ce public si intelligent, ne se doute pas qu'ils existent.

Passons aux exemples : Mr. W. B. Yeats écrit des drames en vers d'une admirable beauté ; Mr. Robert Bridges compose des tragédies superbes en vers miltoniens d'une tenue sévère ; on ne les joue pas.

Mr. Stephen Phillips, qui est un bon poète, à en juger par quelques poèmes et certains passages de ses drames, a écrit trois tragédies en vers, dont voici les titres dans l'ordre chronologique de composition : *Paolo and Franscesca*, *Herod*, *Ulysses*. En novembre 1900, l'acteur Tree joue *Herod* et presque unanimement on proclame la renaissance de la poésie dramatique en Angleterre, et ce n'est que juste si l'on n'évoque pas Shakespeare (on évoqua bien Victor Hugo à propos de M. Rostand). Il y a quelques semaines le même théâtre joua *Ulysses* et il y a quinze jours, l'acteur Alexander monta *Paolo and Francesca*. Chacune de ces pièces fut un triomphe.

Le public est satisfait ; avons-nous sujet de l'être ? Si nous

écoutons ce qui se dit, nous ne serons guère fixés ; comme toujours, en de semblables conjonctures, les uns disent que c'est très bien, les autres que c'est exécrable. On ne saurait, d'ailleurs, juger ces tentatives heureuses si l'on ne les a pas vu représenter, car la lecture la plus superficielle vous convaincra que ces pièces sont écrites pour la scène surtout beaucoup plutôt que pour être lues. Mr. Stèphen Phillips, brûlé des ardeurs de la vingtième année, monta sur les planches et certains prétendent que c'est cette pratique de la scène qui lui vaut cette étonnante maîtrise de la mécanique du théâtre.

Les pièces de Mr. Stephen Phillips son éminemment *jouables*, elles sont *du théâtre*, avant d'être de la poésie, et c'est là ce qu'on peut en penser sans errer. *Hérode*, que nous avons lu et vu jouer, donne nettement cette impression. *Ulysse*, que nous avous lu, sans le voir à la scène, accentue si possible cette même impression. Cette fois, pourrait-on dire, c'est à peine un drame : au prologue, nous sommes sur l'Olympe. Zeus trône, écoutant Athéné qui plaide en faveur d'Ulysse alors que Poséidon s'acharne à tourmenter le meurtrier de Polyphème. Zeus décide qu'Ulysse a mérité de revoir son foyer.

Les trois actes nous transportent tour à tour dans l'île de Calypso, aux enfers et à Ithaque. Il y a beaucoup d'intentions dans tout cela, et surtout une connaissance extraordinaire des ressources du théâtre. Athéné est la *dea ex machina*, grâce à laquelle Ulysse vient à bout de ses difficultés, sans qu'il lui soit donné une seule fois d'agir *da se*. De cette direction divine s'ensuit que les personnages ne sont pas des caractères. Les diverses scènes se succèdent sans lien solide entre elles ; on s'intéresse au spectacle, non aux personnages. Ulysse quitte Calypso parce que les dieux l'ont voulu ainsi ; il descend aux enfers parce que Zeus lui inflige cette ultime épreuve (on voit que Mr. Phillips prend des libertés avec Homère) et il faut toute l'insistance d'Hermès pour l'obliger à persévérer dans ce voyage. Il revient à Ithaque sans s'en douter et il chasse et massacre les prétendants à la main de Pénélope parce qu'il se fie à l'intervention promise de la déesse. C'est une fantoche. Les vers du prologue sont peu divins ; ceux des actes sont par endroits réellement beaux, mais encore une fois *Ulysse* est un spectacle et non un drame en vers.

A l'encontre de M. Stephen Phillips, l'auteur du *Retour d'Ulysse*, M. Robert Bridges, se conforme strictement à la tradition homérique. Il suit les épisodes dans l'ordre où les

dispose l'*Odyssée*. Pourquoi ce drame ne serait-il pas jouable? Parce que le public se lasserait des longues tirades poétiques que profèrent ces personnages. Mais la lecture de ces cinq actes procure une vraie joie, malgré bien des objections que l'on pourrait faire. Au point de vue poétique, les drames de Mr. Bridges sont plus satisfaisants que ceux de Mr. Phillips; ceux-ci sont de parfaits spectacles et sont applaudis alors que ceux-là risquent fort de ne jamais affronter les clartés de la rampe et le goût du public.

§

L'humour et les humoristes occupent une place importante dans notre vie, car les excellentes feuilles quotidiennes, qui, au dam des libraires, dispensent chaque jour un sou de littérature au public, n'ont-elles pas intronisé leur humoriste spécial en prose ou en vers... Et nous rions souvent — et même on rit toujours suivant qu'on comprend plus ou moins et ceux qui comprennent plus rient en raison inverse de ceux qui comprennent moins et réciproquement suivant le cas.

Il y a divers genres d'humour, paraît-il : l'humour ancien, l'humour nouveau, l'humour anglais, l'humour américain, l'humour parisien et quel autre encore ! Cependant, il y a dans chacun un élément unique, permanent, que ce soit chez Rabelais, Sterne, Mark Twain, « Dooley », Alphonse Allais ou Franc-Nohain, et il n'y a que l'habit qui change et se démode. Mais tout cela se renouvelle et ne vieillit pas, par conséquent.

On s'en aperçoit en lisant les *Choice Humorous Works of Theodore Hook*, que viennent de publier les éditeurs Chatto and Windus. La vie de l'auteur, pleine d'incidents et d'aventures fâcheuses ou drôles, nous est retracée en un mémoire d'une quarantaine de pages. Après quoi viennent les *Ramsbottom Papers;* ce sont de prétendues lettres qu'une dame Ramsbottom écrit à Hook qui les publie dans un journal, le *John Bull*, qu'il dirigeait alors. Du premier mot au dernier, ces missives sont d'une étonnante drôlerie; la bonne dame épelle ses mots d'une façon si inattendue que ses phrases ne sont qu'une avalanche de coq-à-l'âne, de calembours, de jeux de mots. Mais à cela ne se borne pas seulement l'humour de Hook; il fait émettre à son personnage des idées des plus plaisantes, des réflexions suggérées par une observation exacte a l'excès des choses et des gens et rien n'égale la candeur tranquille, l'assurance indémontable avec lesquelles tout cela est dit.

Le volume contient une grande quantité d'autres fantaisies, en prose et en vers, dans lesquelles Theodore Hook tourne en ridicule quelque travers ou quelque personnage de l'époque. Les farces et les mauvais tours que Hook fit à ses contemporains y sont narrés aussi pour le plus grand divertissement du lecteur.

§

La *Chambers's Cyclopaedia of EnglishLiterature* est connue de tous ceux qui ont besoin d'avoir sans cesse à portée de la main, ou sur un rayon voisin de la bibliothèque, un ouvrage de référence complet et commode où ils trouveront immédiatement toutes les indications qui leur sont utiles sur la littérature et les littérateurs de l'Angleterre et des pays de langue anglaise. Grand est le nombre de ceux qui apprendront avec plaisir qu'une nouvelle édition de cet inappréciable ouvrage est en cours de publication. Le premier volume a paru déjà et les autres vont suivre à intervalles rapprochés.

Ce tome va des premiers balbutiements de la langue jusqu'à Dryden, passant par Beowulf, Alfred le Grand, les légendes arthuriennes,les chroniques,les romans et les miracles, William Langland, Chaucer, Gower, Lydgate, etc., traitant des auteurs de la Renaissance et de la Réformation, de l'*Elizabethan* et de la *Jacobean Literature*, du mouvement puritain,de la Restauration,et examinant en même temps toutes les productions écossaisses, irlandaises et galloises. Des articles d'ensemble préfacent chaque période et sont dus à des savants autorisés tels que MM. Stopford Brooke, Saintsbury, A. W. Pollard, S. R. Gardiner, Sidney Lee, Edmund Gosse, etc., et David Patrick sous la direction de qui se fait cette réédition. Des études étendues sont intercalées aussi lorsqu'il s'agit d'un personnage ou d'un mouvement qui, comme Shakespeare ou le puritanisme,ont une importance capitale. Des extraits et de longues citations, des fac-simile et des portraits nombreux ajoutent encore à la valeur de ce précieux ouvrage. L'impression en est très satisfaisante, et, malgré leur format et leur nombre de pages,ces volumes sont facilement maniables.Leur prix, dix shillings six pence, les met à la portée des plus modestes bibliothèques.

§

Revues. — Les trop rares lecteurs qui délaissent systématiquement l'écœurant quotidien littéraire pour trouver en abon-

dance une nourriture mentale supérieure dans les revues, éprouvent lorsque, périodiquement, leur parviennent la ou les publications auxquelles ils sont abonnés, un plaisir comparable à celui qu'on ressent à voir arriver l'ami invité et attendu, avec qui on s'entretiendra sans réticences, qui vous apprendra mille choses pour enrichir votre mémoire, vous suggérer des réflexions et des opinions auxquelles sans lui on n'aurait jamais songé. Aussi, bien que je reçoive incessamment des revues et des magazines de tout genre, je ne saurais me plaindre de leur invasion, tant je suis certain de trouver en chacun une lecture séduisante et profitable.

Parmi les périodiques de mars, voici le *Macmillan's Magazine* avec une histoire romanesque qui prouverait que l'auteur de *Paradise Lost* fut Olivier Cromwell ; ensuite un article sur *Samuel Richardson and George Meredith* dans lequel est fait un très judicieux rapprochement entre la manière dont ces deux auteurs traitent les caractères féminins. Dans le *Century Illustrated Monthly Magazine*, Mr. W. Gordon McCabe rapporte ses *Personal Recollections of Alfred, lord Tennyson;* Isobel Osbourne Strong raconte ce qu'elle fit et vit *in Samoa with Stevenson,* et Marconi parle de son système de signaux transatlantiques au moyen de la télégraphie sans fils.

La fameuse Américaine, Mrs. Gallup, qui fit tant parler d'elle récemment, à propos de la question Bacon-Shakespeare, répond à ses critiques en faisant, dans le *Pall Mall Magazine*, une apologie vaniteuse de ses travaux et d'elle-même, à quoi elle joint son portrait. Mr. W. B. Yeats, l'excellent poète, pose, dans le *Cornhill Magazine*, cette question : *What is popular Poetry ?* à propos de laquelle il disserte d'une façon fort intéressante. La superbe *Monthly Review*, que dirige Henry Newbolt, nous donne ce mois une ode de Robert Bridges à Robert Burns et maints articles à lire. Le sommaire de la *Fortnightly Review* est des plus variés et entre autres noms familiers nous relevons celui de M. Maurice Maeterlinck avec de délicieuses pages sur *Notre Passé.* Parmi les hebdomadaires, il faut feuilleter surtout *The Academy and Literature* pour y trouver les noms d'Arthur Symons, G. S. Street, etc., la *Saturday Review*, avec des vers de Th. Watts Dunton, d'Arthur Symons, des articles politiques, des critiques d'art, de littérature, de théâtre, par D. S. MacColl, F. R. Runciman, Max Beerbohm, Macdonald, etc.

Enfin, la visite de *Mr. Rambler* est toujours l'occasion de

causeries paradoxales, primesautières, frondeuses, où sont exprimées sans réticences des opinions sincères et franches.

Memento. — Bliss Carman: *Ballads and Lyrics*, A. H. Bullen. — Arthur Hassall: *The French People*, Heinemann. — Herman K. Vielé: *The last of the Knickerbockers*, Stone, Chicago. — *Mr. Dooley's Opinions* et *Mr. Dooley's Philosophy*, Heinemann.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES NÉO-GRECQUES

L'inauguration du Théâtre-Royal, qui a eu lieu récemment à Athènes, avait la prétention d'initier une renaissance de la scène grecque. C'était là, certainement, le dessein du roi Georges, sous la protection duquel le nouveau théâtre fut fondé.

De même que le roi représente la nation et non l'individu qui porte ce titre, de même, sous l'apparente étiquette de Théâtre Royal, c'est du théâtre national néo-grec qu'il s'agissait. Malheureusement, avec la meilleure intention de montrer de l'indulgence envers une institution à peine fondée, on est forcé de convenir que le but n'a pas été atteint dans ses conditions essentielles, et c'est tout au plus s'il faut se réjouir d'un progrès sensible dans les conditions de la mise en scène et d'une grande amélioration dans le machinisme du Théâtre qui n'a rien à envier à cet égard à n'importe quel des théâtres européens. Mais il ne valait pas la peine, pour n'aboutir qu'à un résultat si secondaire, de dépenser tant d'argent et de tenir le public si longtemps en haleine, à grand renfort de promesses et de réclames.

Le Théâtre néo-grec, qui prit naissance à Constantinople en 1811, avec la représentation de l'*Asphasie* de Rixos Neroulos, est arrivé, jusqu'à nos jours, pauvre et incertain, et cela parce qu'il ne fut jamais l'objet d'aucun appui officiel et d'aucune sympathie de la part du public hellène, accoutumé, dès les premiers temps, à fréquenter les théâtres d'opéra italien ou les scènes exploitées par les troupes étrangères. On s'imagine ainsi, dans quelles misérables conditions l'ont trouvé ceux qui ont maintenant marqué le dessein de le relever. La nécessité de satisfaire la plèbe, qui formait la plus sûre clientèle des scènes dramatiques, ne laissait mettre au jour que des œuvres médiocres, sans valeur artistique, corruptrices progressives du goût dans le public et chez les interprètes.

Au lieu d'une méthode d'interprétation basée sur le naturel et sur l'exactitude, les acteurs ne se distinguaient que par une déclamation traditionnellement pompeuse et conventionnelle, par une absence totale de culture et de compréhension. Quant à la mise en scène, elle n'avait point d'égale en pauvreté. Telles étaient les conditions ordinaires du Théâtre dramatique néo-grec.

Je dois cependant mentionner quelques exceptions en faveur de certaines personnalités artistiques, suffisamment marquées, appréciables tantôt par leurs dons naturels, tantôt par une intelligence efficace de leur art, et qui formèrent dans la science de l'interprétation dramatique un groupe important qui a fait école. Tels sont Lecazàs, Pantopoulos, Tavoularis, la Paraskévopoulou, la Veroni et quelques autres.

Lecazàs se distingue entre tous les acteurs grecs comme le plus cultivé en matière d'interprétation dramatique. Comme il parle très bien l'anglais, il fut très applaudi sur les scènes de Londres, principalement dans certains rôles des chefs-d'œuvre de Shakespeare, et en Grèce, quoique son horizon artistique soit un peu limité, que son jeu soit encore conventionnel et que son organe et sa diction soient affligés de défauts regrettables, il demeure, dans son genre, un artiste appréciable. Pantopoulos est l'idole du peuple; plein de talent et de bonne humeur, il serait le Novelli de la Grèce si l'inconcevable fatras des œuvres qu'il interprète le lui permettait. Sur les autres, il vaut mieux passer.

A tous les points de vue le théâtre grec n'accuse que le triomphe du conventionnel, sans aucune espèce d'atténuation, on n'y respire qu'une odeur de moisissure et de bourgeoisisme qui fait ardemment désirer les caresses d'une brise pure et vivifiante.

Au régénérateur de la scène grecque incombait donc la tâche de constituer un nouveau théâtre, à base d'éléments nouveaux; il lui appartenait de choisir, parmi les jeunes, les mieux doués dans l'art scénique, ceux qui, ayant dans une moindre mesure subi l'influence du vieux théâtre, se sentaient plus libres dans les recherches intellectuelles, avec ailes plus ouvertes vers le nouveau et vers le progrès. C'étaient là des conditions indispensables, et la direction du Théâtre-Royal le comprit d'abord en invitant par voie de concours les jeunes gens qui étaient désireux de s'adonner à la comédie ou au drame et en créant une école d'interprétation dramatique.

Le réveil sensible qui s'était accusé en Grèce dans la litté-

rature, dans la poésie, et, récemment, même dans la peinture, sembla ici aussi vouloir se manifester et nous vîmes de nombreux jeunes gens des deux sexes, appartenant aux meilleures familles et pourvus d'instruction, d'intelligence et de sens artistique, accourir avec enthousiasme vers la nouvelle Ecole, et non sans braver, avec un certain courage, les préjugés de la société bourgeoise à l'endroit d'un art discrédité. L'Ecole se trouvait ainsi formée et tout allait pour le mieux, quand le bel édifice s'évanouit soudain comme château de cartes. Les élèves acteurs regagnèrent leurs pénates et du Théâtre-Royal il ne resta plus qu'un immeuble désert. L'insuffisance des maîtres, d'une part, et celle du directeur, d'un autre côté, furent les causes essentielles de cette véritable catastrophe.

Ce directeur était M. Angelo Vlachos. Chargé d'un imposant bagage de littérature et de poésie académiques, idole suprême des générations passées qui n'admettent en art que les formules énoncées par les maîtres d'école, il fut mis à la tête du Théâtre-Royal comme un vigilant gardien de tout ce qui est traditionnel et périmé, comme un implacable démolisseur de toute nouvelle forme de Beauté.

Les journaux d'Athènes, en un véritable cyclone de polémique, s'abattirent sur lui, et il est réconfortant de constater comment les nouvelles générations surent ainsi sans pitié, mais sans haine, faire leur devoir et défendre la bonne cause. M. Vlachos est à coup sûr un érudit, et un érudit de vieille date, inébranlable dans ses théories surannées autant que dans ses systèmes, mais ce ne sont pas là des qualités qui conviennent à un directeur de théâtre dans les conditions où végète la littérature dramatique de la nouvelle Grèce.

L'école dramatique dispersée, le théâtre resta quelque temps plongé dans un silence de nécropole, jusqu'au jour où la direction, ayant vu l'impossibilité pour elle de créer un théâtre nouveau avec des éléments nouveaux, prit l'héroïque décision de former tout simplement une troupe dramatique avec un certain nombre d'acteurs choisis parmi les plus célèbres et entre autres ceux que j'ai nommés plus haut. Après de longues contestations entre la direction et les acteurs au sujet des conditions d'engagement et autres détails négligeables, les meilleurs finirent par s'éclipser et il ne reste à cette heure dans le Théâtre du roi Georges que le résidu de la troupe.

Pour former un répertoire dramatique, on n'avait rien trouvé de mieux que de charger certains écrivains académiques de traduire un choix d'œuvres dramatiques d'auteurs étran-

gers. Ceux-ci s'empressèrent d'exhumer diverses momies littéraires ensevelies dans la poussière des bibliothèques et quelques œuvres plus récentes, mais sans nulle valeur. C'est ainsi que le Théâtre-Royal eut son répertoire formé.

Sur ces entrefaites, le roi Georges, se trouvant à Aix-les-Bains, et là ayant rencontré Réjane, il l'invita à donner une série de représentations au Théâtre fondé sous sa protection. L'inauguration s'imposa dès lors. Elle fut hâtivement faite avec deux petites pièces surannées et un monologue improvisé, et, comme je le disais plus haut, le public n'en montra aucun enthousiasme et ne trouva à admirer que la richesse de la mise en scène, tout à fait nouvelle sur les théâtres grecs. Des représentations de Réjane je noterai en passant le succès de *Zaza*. Mais le Théâtre-Royal ayant été fondé dans un but essentiellement national, c'est avec quelque nervosité qu'on le voyait accaparé par des œuvres étrangères, et c'est alors que la presse se déchaîna contre la direction. L'*Acropolis* surtout, un des plus importants parmi nos organes quotidiens, publia un vigoureux et éloquent article. M. Angelo Vlachos, se voyant incapable de répondre aux justes exigences du public, s'était démis de ses fonctions, et une élite de nos auteurs dramatiques ayant été convoquée, elle fut bientôt remplacée par un Comité de critique composé de professeurs de l'Université, sous la présidence du jeune prince Nicolas, qui est un enthousiaste dilettante de littérature et dont le jugement artistique, mû, faute de mieux, par l'ardeur de sa jeunesse, saura peut-être triompher des tendances rétrogrades du Comité.

Telle est la situation du Théâtre sur lequel la Grèce intellectuelle fondait de si grandes espérances. Les orages qui ont éclaté au sein du Théâtre-Français sont, on le voit, bien peu de chose, auprès des tempêtes qui ont agité notre première scène. Quels fruits récoltera-t-on d'une telle anarchie? L'avenir nous l'apprendra.

Dans un prochain article je parlerai de la *Nouvelle Scène*, théâtre libre récemment fondé et dirigé par un littérateur expert et raffiné, M. C. Christomanos, qui semble vouloir absorber tous les éléments artistiques et tous les talents des générations nouvelles. Je dirai aussi comment s'atténue le mérite de cette entreprise et je formulerai les critiques qu'elle me paraît comporter.

GIORGIOS LAMBELETIS.

LETTRES SCANDINAVES

Karl Larsen : *En kvindes skriftemaal, Confession d'une femme* (Det nordiske forlag, Copenhague). — *Samtiden.*

Une conversion tardive au christianisme, en Europe, est ordinairement le fait d'un vieillissement de la mémoire, devenue inapte à conserver les impressions récentes, tandis que les émotions d'enfance reprennent vie par le souvenir. Il est paradoxal d'attribuer semblable conversion à une personne cultivée de notre époque, élevée dans un entourage de « libres-penseurs » instruits et tolérants, sans nulle prédisposition mystique ou morbide, très sincère, sans snobisme, et après une vie parfaitement heureuse, du moins selon le monde, et même brillante. M. Karl Larsen a réussi à imaginer une telle conclusion d'une telle vie, sans qu'elle apparaisse précisément nécessaire, ni même peut-être tout à fait naturelle, mais sans invraisemblance.

Le livre est écrit sous la forme d'une confession écrite par Mme Halck à une amie. Elle raconte son enfance, son admiration passionnée pour son père, professeur de philosophie, sa solitude ensuite, lorsqu'elle vécut avec sa mère devenue veuve, et leur séparation, lorsque celle-ci se remaria; puis, les années où, étudiante, elle voulait connaître la philosophie, pour traduire et répandre les œuvres de son père. Elle habitait alors chez un ancien ami de celui-ci, et elle finit, naturellement, par épouser le fils de la maison, Aksel Halck.

Aksel Halck est vraiment un parfait gentleman. D'une vieille famille, élégant, esprit très cultivé, il a le désir d'arriver à une haute situation, mais sans véritable ambition, sans intrigue; d'une urbanité parfaite, aimable même, il tient toutefois à ne fréquenter que des gens de son monde. Il s'intéresse profondément à deux choses : d'abord, à la famille Halck, dont il n'oublie pas qu'il fait partie — il s'y intéresse d'ailleurs sans pédanterie ni affectation de dignité, il faut le connaître comme sa femme pour découvrir à quel point cet égoïsme familial est développé en lui; — puis, l'art. Mais, bien que sa femme, sous son influence, ait acquis une connaissance de l'histoire de l'art et des écoles tout à fait sérieuse, qui lui valut presque une célébrité, elle n'est pas artiste; aussi ne se soucie-t-elle pas de dire en détail les goûts et les occupations de son mari; elle observe seulement que son mari est artiste par goût naturel, ce qui est chose rare, dit-elle, parmi ceux qui font profession d'étudier ou de pratiquer l'art.

On voit que la personnalité encore incertaine de l'ancienne étudiante en philosophie s'est annihilée par le mariage; la jeune fille, qui avait autrefois violemment tenu tête à sa mère, est devenue un reflet de son mari. Une fois seulement elle a vécu d'une vie personnelle : lorsqu'elle est devenue mère. Mais bientôt il lui fallut reprendre la vie ordinaire, elle ne put jouir de son fils, jouer avec lui comme elle aurait voulu. Son mari, doucement, dans l'intérêt de sa santé et de l'enfant, lui fit comprendre qu'une femme ne s'appartient pas. Aussi la vie lui apparaissait heureuse, et riche d'agréables devoirs, et en même temps comme quelque chose que l'on ne supporte qu'avec un effort.

Mais elle ne se sentit plus heureuse lorsque, peu à peu, elle s'aperçut que l'enfant grandissant n'avait rien d'elle; il aimait être avec son père, prenait ses goûts, démêlait à quel point la culture artistique de sa mère était l'effet d'une volonté intelligente, non d'un goût naturel, et se conduisait avec elle avec une politesse aimable, un peu blessante. Voilà donc de nouveau la pauvre femme seule avec elle-même, mais seule tardivement, sans avoir eu jamais qu'un commencement de vie personnelle, alors qu'elle était étudiante en philosophie. Et la philosophie la conduit maintenant à la religion, qui lui « apprend l'amour sans le bas espoir de retour sur la terre ».

Ce n'est pas sans lutte qu'elle en arrive ainsi à contredire son père et les idées de toute sa vie. Dans son angoisse, elle a recours à son mari, qui pourra la raffermir. Mais celui-ci, en vrai libre-penseur, et ne comprenant pas que cette femme appelle au secours, lui répond : « C'est une affaire de conscience, pure question personnelle, une question de foi. Ta volonté doit être libre. » Réponse polie et correcte, mais d'un inconscient égoïsme férocement ironique, venant de l'homme qui, toujours poli et correct, — affectueux même — s'est si complètement asservi sa femme.

La religion prêche la soumission, et Mme Halck continuera sans révolte à tenir son rôle de maîtresse de maison et de femme de monde. Elle a seulement voulu confier son histoire à son amie, sans rien généraliser ni comparer, simplement, sans anecdotes, avec un jugement calme, lucide, bienveillant.

§

Ainsi Mme Halck, d'un naturel spontané et plutôt violent, s'est « mal conduite » envers sa mère, dans sa jeunesse; mais bientôt, plus calme, elle s'est assouplie, et a fini par

devenir un modèle de vertus bourgeoises. Pour son mari, elle a été le parfait intendant de ses intérêts matériels en gérant bien sa maison, et de ses intérêts sociaux, en s'assujettissant à une élégance qu'elle n'aimait pas, et cultivant ses relations ; même elle s'est associée, sans goût naturel, mais avec application et intelligence, à l'intimité de sa pensée et de ses études. Pour son enfant, elle a été une mère tendre et attentive; son instruction lui a permis de s'en occuper activement. au delà du temps où les garçons restent sous l'influence principale des mères, et elle l'a fait avec passion, sans cependant essayer de s'imposer.

Mais Mme Halck n'a jamais été heureuse. Sa mère était une nature trop superficielle, avec laquelle elle n'aurait jamais pu s'entendre. Elle n'était pas faite non plus pour vivre avec Halck, trop artiste, c'est-à-dire s'intéressant trop à la forme, à l'extérieur des choses, bien qu'il y portât un intérêt vraiment profond. Il s'intéressait sincèrement à l'art, c'est ce qui lui a fait illusion. Nature philosophique, ses goûts l'auraient portée vers d'autres études. Femme, elle s'est soumise, a renoncé à sa propre nature. Même alors, elle se serait sentie heureuse, si elle avait pu jouir, soit avec son mari, soit surtout avec son fils, d'une affection réellement intime, et non simplement condescendante et reconnaissante. Elle s'est aperçue peu à peu qu'elle ne pouvait espérer une telle affection ; mais sa violence d'autrefois est bien abolie ; la vie l'a trop assouplie ; elle comprend d'ailleurs que son mari et son fils n'ont pas de torts positifs envers elle ; et lorsqu'enfin elle éprouve un sentiment de révolte, sa révolte est toute intérieure, et ne modifie en rien la vie des autres, et leurs rapports avec elle.

On peut comprendre de deux manières une telle vie. La manière sentimentale admirerait le dévouement, l'abnégation de cette femme, qui a eu la force de renoncer à elle-même, qui en a souffert, et qui a fini par se vaincre. Conçue ainsi, elle pourrait servir de thème à un livre d'inspiration chrétienne, et la conversion finale serait l'heureuse récompense d'une vie de sacrifices.

Telle n'est pas la manière de Karl Larsen. Et si ce livre était traduit, je crois bien que la plupart des lecteurs français seraient pleins de sympathie pour la dignité de vie et l'élégance correcte de M. Halck, et seraient indignés contre sa femme. Ils oublieraient les actes journaliers de cette vie de bonne maîtresse de maison, de femme du monde agréable et de

mère dévouée, et, comparant l'analyse intime qu'elle fait d'elle-même avec la réalité extérieure présentée par les femmes qu'ils connaissent, ils seraient choqués de la voir se plaindre. Et alors la conversion leur paraîtrait la fin étrange d'une âme bizarrement et vainement tourmentée. Volontiers ils penseraient que, si c'est là une psychologie scandinave, ce n'est heureusement pas une psychologie française.

Il peut y avoir une petite part de vérité dans une semblable appréciation. « Etre sincère envers soi-même » est devenu, dans les pays scandinaves, un aphorisme de morale courante qui n'a certainement pas été sans influence. Mais la vie de ces pays est tout de même la vie européenne moderne, avec tous ses mensonges, et particulièrement les mensonges à soi-même. Si la sincérité est devenue un cliché littéraire, le livre de Karl Larsen n'est pas conçu suivant une formule. Il a évité le drame où conduit d'habitude la sincérité, dans les œuvres d'Ibsen; par là, du moins, il s'écarte de la tradition.

Mais si le mensonge envers soi-même est chose si répandue dans la vie moderne, n'est-ce pas qu'il y est une nécessité? Il y a constamment désaccord entre la vie intime et la vie apparente. Le mensonge unit ce qui sans lui serait délié. Cependant, il est des personnes auxquelles il ne peut faire toujours illusion, et il y en a, je pense, aussi bien en France qu'en Danemark. A ces personnes, lorsqu'il leur est tout à fait nécessaire pour leur bonheur et le bonheur de ceux qu'elles aiment, on peut quelquefois offrir le mensonge sous cette forme particulièrement subtile : la forme religieuse. Ici, dans le livre de Karl Larsen, il s'agit du protestantisme, puisque Karl Larsen est danois; si ce livre était transposé en français, il faudrait traduire exactement tout ce qui concerne l'évolution religieuse de Mme Halck, et tout le monde comprendrait qu'il s'agit du catholicisme : l'identité de conception est curieuse à suivre. La religion c'est la résignation, c'est la soumission aux pratiques extérieures de la vie, c'est le renoncement à la personnalité et aux joies de la terre. Mme Halck renonce à l'intimité de l'affection avec son mari et son fils, en échange d'une intimité imaginaire avec un Dieu jusqu'alors conçu dans un vague philosophique, et qu'elle personnifie parce qu'elle a besoin d'aimer quelqu'un.

Ce livre n'est pas un livre à thèse. Mais il me plaît de lui donner cette conclusion : quelle triste société que celle où une religion peut paraître nécessaire, parce que, tout en y rivant mieux, elle donne l'illusion que l'on s'en évade.

§

Samtiden, la revue norvégienne dirigée par Gerhard Gran, a publié dans le courant de l'année dernière une intéressante suite d'articles et de documents sur les relations de J.-S. Welhaven et de Camilla Wergeland, qui devint plus tard Camilla Collett, la promotrice du mouvement féministe en Norvège, l'écrivain célèbre de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on lit encore surtout son roman, *Les filles du Préfet*. Le féminisme dont témoignent quelques œuvres d'Ibsen paraît provenir en partie d'elle, et, notamment, de ce livre, auquel il a emprunté sa célèbre comparaison de l'amour et du thé, dans *La Comédie de l'Amour*.

Un roman d'amour entre des êtres exceptionnellement doués a toujours suscité une curiosité particulière ; volontiers on leur suppose une intensité ou une subtilité de sentiments rare ; on espère aussi des renseignements plus complets, puisqu'il s'agit de personnes dont la vie a été publique. A cela s'ajoute, dans le cas actuel, que le poète Welhaven était le grand rival malheureux et impopulaire de Henrik Wergeland, frère de Camilla. Mais il ne semble pas que ce fait ait exercé la moindre influence sur leur histoire. Ce roman date de 1830. Camilla fut très éprise. Sur ce point, du moins, il n'y a aucun doute, et son amour a duré jusqu'à sa mort, en 1895. Mais Welhaven ? mystère. Camilla Collett a écrit des mémoires où elle raconte les années de voyage pendant lesquelles elle s'efforça d'oublier ; elle voulait que ces mémoires fussent publiés aussitôt après sa mort ; on les attend encore. Le mystère y est peut-être éclairci. En attendant, M. John Paulsen, qui s'est fait le Dangeau des grands écrivains de Norvège, et qui a beaucoup fréquenté Camilla Collett à l'étranger, nous donne son impression documentée. D'après lui, Welhaven aurait aimé Camilla Wergeland, comme une amie, une camarade, — une égale, avec qui il pouvait oublier la misère intellectuelle du Kristiania d'alors ; sa vanité aurait été flattée, et il n'aurait fait que jouer avec elle : jeu cruel, qu'il poursuivit encore pendant des années après sa fuite. Il semble que, sans reproche, mais non sans amertume, sa propre histoire se soit ainsi représentée, finalement, dans l'esprit même de Camilla Collett, et John Paulsen, qui parle surtout d'après elle, suit cette interprétation très vraisemblable, et la corrobore d'anecdotes et de conversations rapportées. Welhaven était un homme violent, beau,

aux yeux de feu, d'une rare élégance naturelle, et qui donnait l'impression, malgré le sans-gêne de ses propos, d'une pureté froide comme celle du cristal. Cette pureté attirait Camilla Wergeland, de même que la Svava de *Un gant*. Sans gêne, brutal à l'occasion, il était peut-être, au fond, un timide. Et elle, d'autre part, n'était pas d'un abord facile. Les relations qui s'établirent entre eux, très familières, puisque cela alla, un moment, jusqu'au tutoiement (plus insignifiant, il est vrai, en Norvège qu'en France), furent peut-être trop intellectuelles et manquèrent d'abandon et de simplicité. Il la sentait toujours loin de lui, prête à s'envoler, comme il le lui écrivit. Et c'est cette interprétation que Camilla Collett, dans les dernières années de sa vie, adopta, ou voulut imposer. Les lettres que publie *Samtiden*, où tous deux parlent d'eux-mêmes constamment par images, qui parfois deviennent des poèmes, comme s'ils craignaient de dire ce qu'ils désirent faire comprendre, n'est pas absolument en contradiction avec elle.

Je signale encore un article de E. Lœseth, sur la « littérature belge », consacré à Camille Lemonnier et Emile Verhaeren, et où le *Mercure de France* est qualifié de *Revue des Deux-Mondes* des jeunes.

L'article de Henry-D. Davray sur *La Situation de l'Angleterre au début du nouveau siècle*, paru dans cette Revue en mars dernier, est reproduit.

PEER EKETRÆ.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ésotérisme. — M. Sage : *Madame Piper et la Société anglo-américaine pour les recherches psychiques*, préf. de Camille Flammarion ; Leymarie, 3.50.

Histoire. — R. Bittard des Portes : *Charette et la guerre en Vendée ;* Emile Paul, 7.50. — R. Delègue : *L'Université de Paris, 1224-1244 ;* Chevalier-Marescq, 2 fr. — A. Issarte : *Des Causes de la révolte des Camisards ;* Fischbacher, 2.50. — E. Labadie : *Les maîtres d'armes bordelais du XVIII^e siècle*, avec les statuts inédits de la corporation, des documents et des notices biographiques ; Mounastre-Picamilh, 7.50. — Arthur Lévy : *Napoléon et la paix ;* Plon, 8 fr. — A. Martinet : *Jérôme Napoléon ;* Ollendorff, 7.50. — Comte de Reiset : *Mes Souvenirs, II : La guerre de Crimée et la cour de Napoléon III*, préf. par Robinet de Cléry ; Plon, 7.50. — C. Ricci : *Michel-Ange ;* Fischbacher, 10 fr. — Duc de Conegliano : *Le Maréchal Moncey ;* Calmann Lévy, 7.50. — D. Coquerelle : *Guy Patin ;* Maloine, 10 fr. — Joseph Turquan : *Madame Récamier ;* J. Tallandier, 3.50.

Histoire religieuse. — P. Regnaud : *La civilisation païenne et la religion ;* Perrin, 3.5o.

Littérature. — Ferdinand Brunetière : *Victor Hugo*, t. I ; Hachette, 3.5o. — Jules Claretie : *Victor Hugo*, souvenirs intimes ; Librairie Molière, 3.5o. — J.-Ernest Charles : *La littérature française d'aujourd'hui ;* Perrin, 3.5o. — A. Glachant : *André Chénier ;* Lemerre, 3.5o. — Georges Victor-Hugo : *Mon grand-père ;* Calmann-Lévy, 1 fr. — Eugène Montfort : *La Beauté moderne*, conférences du Collège d'Esthétique ; « La Plume », 2.5o. — M. Thomas : *Le Poète Edward Young, 1683-1765 ;* Hachette, 10 fr. — Constant de Tours : *Le Siècle de Victor Hugo raconté par son œuvre ;* Soc. franc. d'éditions d'art, 3 fr. — Le bienheureux Jacques de Voragine : *La Légende dorée*, trad. du latin avec introd. notes et index, par Teodor de Wyzewa ; Perrin, 5 fr.

Morale, Pédagogie. — Gabriel Compayré : *Pestalozzi et l'éducation élémentaire ;* Delaplane, 0.90. — Comte Léon Tolstoï : *Lettres*, trad. par J.-W. Bienstock ; Stock, 0.5o.

Philosophie. — Joseph Fabre : *La pensée antique. De Moïse à Marc-Aurèle ;* Alcan, 5 fr. — Frédéric Queyrat : *La logique chez l'enfant et sa culture ;* Alcan, 2.5o. — Fr. Paulhan : *Les Caractères*, nouv. éd. ; Alcan, 5 fr.

Poésie. — Alphonse Carrare : *Pensées d'automne ;* Vanier, 2.5o. — Jean Louis Fouché : *Les cadences du Rêve*, préf. d'Emile Faguet ; La Plume, 3 fr. — Pierre Halary : *Avènement à l'Empire ;* « La Plume », 2.5o. — Victor Hugo : *La Dernière Gerbe ;* Calmann Lévy, 6 fr. — Edward Moutier : *L'Eveil d'Eros*, symbole en vers ; Soc. franç. d'imprim. et de librairie. — Léon Souguenet : *Le Chemin du soleil ;* Bruxelles, Lamertin ; Paris, Lemoigne. — Paul Vérola : *Mosé*, poème dramatique en 5 actes ; Floury.

Psychologie. — C. Bos : *Psychologie de la croyance ;* Alcan, 5 fr.

Publications d'art. — Georges Auriol : *Le Premier Livre des cachets, marques et monogrammes, dessinés par Georges Auriol ;* Librairie Centrale des Beaux-Arts. — Gaston Capon : *Les petites maisons galantes de Paris au XVIII^e siècle. Folies, Maisons de plaisance et Vide-Bouteilles*, d'après des documents inédits et des rapports de Police, préf. par R. Yves Plessis. Orné de 16 grav ; Daragon, 10 fr. — Frédéric de France : *Edmond van Offel ;* Borel, 5 fr. — Emile Mâle : *L'Art religieux du XVIII^e siècle en France ;* Colin, 20 fr.

Romans. — Jean Ajalbert : *En Amour ;* Offenstadt, 3.5o. — Mathilde Alanic : *Ma cousine Nicole ;* Flammarion, 3.5o. — Georges Mareschal de Bièvre : *Destinée d'amour ;* Plon, 3.5o. — Adolphe Brisson : *Florise Bonheur ;* Flammarion, 3.5o. — Félicien Champsaur : *Nuit de fête ;* Offenstadt, 3.5o. — Jacques Cœur : *Lettres de Chine*, roman d'outre-mer ; Librairie Molière, 3.5o. — J.-A. Coulangheon : *Les Jeux de la Préfecture ;* Mercure de France, 3.5o. — Emmanuel Delbousquet : *Le Mazareilh ;* Ollendorff, 3.5o. — Frédéric Febvre : *Ames blanches*, préf. de Paul Hervieu ; Ollendorff, 3.5o. — Claude Ferval : *L'autre amour ;* Calmann Lévy, 3.5o. — M^me Octave Feuillet : *Le vœu de Béatrice ;* Calmann Lévy, 3.5o — Alexandre Goichon : *Menues Proses ;* Maison des Poètes. — Maxime Gorki : *Les Trois*, trad. du russe avec l'autorisation

exclusive de l'auteur par Henry Martel; Ollendorff, 3.5o. — Jeanne Landre : *L'Eternel Masculin ;* Offenstadt, 3.5o. — André Lebey : *L'âge où l'on s'ennuie ;* Juven, 3.5o. — Claude Lemaître : *Ma sœur Zabette ;* Ollendorff, 3.5o. —*Le Livre des Mille nuits et une Nuit,* trad. littérale et compl. du texte arabe par J.-C. Mardrus, tome X; « Revue Blanche », 7 fr. — Paul et Victor Margueritte : *Vers la lumière ;* Per Lamm, 3 fr. — Camille Pert : *Nos amours, nos vices ;* Simonis Empis, 3.5o. — Georges de Peyrebrune : *Et l'Amour vint !* ; Lemerre, 3.5o. — Gaëtan Richard : *Parfums d'Amour ;* Victor Havard, 3.5o. — Seddik ben el Outa : *Fils de Grande Tente:* Ollendorff, 3.5o. — Henrik Sienkiewicz : *Messire Wolodowski ;* « Revue Blanche », 3.5o. — Henrik Sienkiewicz : *Pan Michael* ; Carrington, 3.5o. — Laurent Tailhade et Raoul Ralph : *Sales Bourgeois. Son Importance Auguste Pluchon ;* Offenstadt, 3.5o.— Comte Léon Tolstoï : *Œuvres complètes du Comte Léon Tolstoï. I. L'Enfance ; l'Adolescence ;* Stock, 2.5o. — Xanrof : *De l'Autel à l'Hôtel ;* Flammarion, 3.5o.

Sciences. — J. Lecorme : *Les Cerfs-volants ;* Nony, 3.5o. — J. Grasset : *Les limites de la biologie ;* Alcan, 2.5o. — K. Gross : *Les jeux des animaux,* trad. de l'allemand par A. Dirr et A. van Gennep ; Alcan, 7.5o. — Dr Laloy : *L'Evolution de la vie ;* Schleicher, 2.5o.

Sociologie. — Emile Boutmy : *Eléments d'une psychologie politique du Peuple américain ;* Colin, 4 fr. — L. Crouslé : *De l'Union dans la Société française ;* Champion. — Gabriel Hanotaux : *L'Energie française ;* Flammarion, 3.5o. — Jean Jaurès : *Etudes socialistes ;* Ollendorff, 3.5o. — F. Pelloutier : *Histoire des Bourses du Travail ;* Schleicher, 3.5o. — J. W. Bienstock : *Tolstoï et les Doukhobors ;* Stock, 3.5o.— Anatole Leroy-Beaulieu : *Les doctrines de haine ; l'antisémitisme, l'antiprotestantisme, l'anticléricalisme ;* Calmann Lévy, 3.5o.

Théatre. — Georges Ancey : *Ces Messieurs,* comédie en 5 actes; « Revue Blanche », 3.5o. — Gaston Devore : *Les Complaisances ;* Ollendorff, 3.5o.— Max Maurey : *La Recommandation ;* Librairie Théâtrale, 1 fr. — Jean Jullien : *L'Ecolière ;* Stock, 2 fr. — Jean Jullien : *La Poigne ;* Stock, 2 fr. — Loriot-Lecaudey : *Deux Drames : L'Ennemie, L'Absent ;* Ollendorff, 3.5o. — Jean Bénédict-Bellon : *L'Etranger,* drame allégorique; Baudoux, 3.5o.

Voyages. — J. Carayol : *Au Tonkin et à la Chine ;* Challamel, 2 fr. — N.-C. Frederiksen : *La Finlande ;* Soc. nouvelle de Librairie, 3.5o. — C. Madrolle : *Les Premiers voyages français à la Chine :* Challamel, 25 fr. —Georges Servières: *Cités d'Allemagne ;* Fasquelle, 3.5o. — C. Fabre : *Grande Kabylie,* légendes et souvenirs; Vanier, 2.5o. — Pierre Loti : *Les derniers Jours de Pékin ;* Calmann Lévy, 3.5o.

Divers. — C. La Marche : *L'Epée et le Duel ;* Flammarion, 5 fr.

MERCVRE.

ÉCHOS

Cachets, Marques et Monogrammes. — Le second spectacle des « Latins ». — Dernières publications du *Mercure de France.*

Le Premier Livre des Cachets, Marques et Mono-

grammes, dessinés par Georges Auriol, est le titre d'un beau volume in-16 jésus, tiré avec soin en deux tons sur Hollande van Gelder à la forme, et précédé d'une préface de Roger Marx, ornementée et transcrite par l'auteur, et d'un frontispice. Ce premier livre contient la collection complète des cachets composés jusqu'à ce jour par Georges Auriol, soit 400 dessins environ, ingénieux et jolis. Certains accouplements de lettres sont fort curieux et tout à fait imprévus. « Au caprice de l'invention, dit Roger Marx dans sa préface, les initiales s'accolent, chevauchent, s'espacent, s'accouplent, s'enclavent, se juxtaposent, s'enlacent, se confondent dans un signe qui a le mystère de l'hiéroglyphe. » — On se procure l'ouvrage à la Librairie Centrale des Beaux-Arts, 13, rue Lafayette. Prix : 7 fr. 50.

§

Le second spectacle des « Latins » aura lieu le 5 avril prochain, au Théâtre de la Bodinière. Consacré exclusivement aux primitifs du théâtre italien, il comprendra **La Mandragore** de Machiavel (traduction P***) et **Bilora**, parade dramatique empruntée à l'œuvre du Vénitien Angelo Beolco (Ruzzante), traduite par MM. Luciano Zuccoli et Ephrem Vincent. Pour toutes communications s'adresser à M. Ad. van Bever, 15, rue de l'Echaudé, Paris-VI^e^.

§

Dernières publications du Mercure de France :

Les Jeux de la préfecture, roman, par J.-A. Coulangheon, 3.50.

Le Bon plaisir, roman, par Henri de Régnier, 3.50.

L'Angoisse (*Une page de la vie d'un meunier*) *et autres nouvelles*, de Maxime Gorky, traduites par P.-Georget La Chesnais, 3.50.

Clartés, poèmes, par Albert Mockel, volume petit in-8° sur papier alfa, 3 fr. — 100 exemplaires sur Hollande van Gelder, couverture Japon feutre, 5 fr.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

LA POÉSIE FRANÇAISE

ET LA

QUESTION DE L'E MUET

—

Le livre de M. Beaunier sur la « poésie nouvelle » (1) sera estimé pour plusieurs raisons. D'abord, conçu avec méthode, il est exécuté avec beaucoup de soin ; mais ce qui ne manquera pas d'intéresser les lecteurs réfléchis, c'est que la vision qu'il nous soumet est une vision très extérieure à son objet. Ce n'est pas l'un d'eux qui parle des poètes récents, ni un écrivain de longtemps familier avec leurs œuvres et leurs personnes ; c'est un critique venu exprès pour les regarder, et d'assez loin, attiré par leur renommée, par le charme répandu autour d'eux et qui s'est propagé. Une période de la poésie française est ici étudiée et fixée en de sérieux portraits, avec aussi peu d'ironie que s'il s'agissait d'un groupe anglais ou scandinave. Cela semblera singulier à ce critique hebdomadaire qui, malgré la gravité du lieu où il débite, se croit tenu à souligner d'un geste de pitre le vers qu'il citera de Moréas ou de Jammes. Cette attitude

(1) André Beaunier : *La Poésie nouvelle*. Paris, Société du Mercure de France, in-18.

grossière, imitée sottement de la désinvolture aimable de M. Jules Lemaître, trahit l'embarras du besogneux intellectuel qui craint également le ridicule d'admirer et le ridicule de ne pas admirer. M. Beaunier est très franc. Il aime et il admire, et l'avoue. Sans peur, il parle de la « révolution symboliste », du ton dont tel autre parlerait de la révolution romantique. Et cela est juste : nous sommes aussi loin de M. de Banville, à cette heure, que la poésie de mil huit cent trente l'était de M. de Parny ou de M. l'abbé Delille. Sans qu'il y ait eu de Victor Hugo, sans qu'il y ait eu de Ronsard, il y a quelque chose de changé dans la poésie française, de même qu'après Ronsard, de même qu'après Hugo. La pléïade n'a pas de maîtresse étoile, mais il y a une pléïade. Les poètes d'aujourd'hui me font songer à ceux d'une autre période, moins illustre, mais d'une grande beauté pour qui sait voir, à ceux qui firent du règne de Louis XIII une véritable poussinière de porte-lyres. Dans cette poussinière, M. Beaunier a choisi une douzaine d'élus, et il les a bien choisis, si certaines omissions sont volontaires et dictées par des considérations de technique. Les élus sont : Arthur Rimbaud, Jules Laforgue, Gustave Kahn, Jean Moréas, Emile Verhaeren, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Maurice Maeterlinck, Stuart Merrill, Francis Jammes, Paul Fort, — et le groupe des « poètes simples » : Max Elskamp, Victor Kinon, Thomas Braun.

L'introduction expose principalement les principes du vers libre, étude que l'auteur reprend et développe, au cours de ses portraits, quand il arrive aux principaux protagonistes de cette méthode. Elle m'a semblé à la fois trop cruelle pour le Par-

nasse et trop favorable au vers libre, — qu'il ne faut pas confondre avec le vers libéré. Si le symbolisme avait été aussi étroitement lié au vers libre que le croit M. Beaunier, son évolution eût été singulièrement entravée. Il faut beaucoup de talent pour écrire un bon poème en vers libres ; il en faut peut-être davantage pour le bien lire et le sentir. Le vers libéré, tout en restant fidèle au nombre, triche avec le nombre et joue avec les muettes qu'il chasse ou qu'il rappelle. Comme on l'a déjà dit, il n'est pas nécessaire qu'un vers ait douze syllabes réelles, il faut qu'il paraisse les avoir. Mais la commune mesure étant le nombre réel, il faut qu'à des intervalles presque réguliers un vers plein surgisse, qui rassure l'oreille et guide le rythme. Il n'y a pas de poésie sans rythme, ni de rythme sans nombre. Dans la musique, même de marche ou de danse, des temps sont escamotés, çà et là, que l'oreille, tout naturellement, se restitue à elle-même. *Ut musica, ut poesis* (de la musique avant toute chose).

En français la question du rythme se complique de la question de l'*e* muet. Son nom indique nettement son rôle, il est *muet ;* les grammairiens, même avant la création de la phonétique, ne s'y sont pas trompés. Mais, et voilà où commence le mystère, cet *e*, bien que phonétiquement inexistant, se prononce parfois, — notamment dans le ton oratoire, le ton lyrique, le ton passionné. C'est M. Robert de Souza qui a fait le premier cette remarque. Elle est intéressante, elle a été utile provisoirement, mais elle n'est pas scientifique. La prononciation passionnée de l'*e* muet est le résultat d'un conflit entre l'œil et l'oreille. Que le langage se ralentisse ou s'emphase, ou se précise, l'organe vocal cherche des appuis supplémentaires, et il les prend là où

l'œil lui a enseigné qu'il y a une voyelle disponible. Les chanteurs qui ne sont pas libres d'appuyer leur voix où les convieraient les habitudes de l'œil, et qui d'ailleurs sont *auditeurs* par nature et non *liseurs*, ne se gênent pas pour mettre des *e* muets, des suites d'*e* muets après toute consonne finale : amou-re; cœur-e; ca-re, etc. La poésie populaire a profité de cet usage, purement lyrique, pour féminiser délicieusement le mot cœur. Ecoutez cet alexandrin coupé en deux demi-vers :

Dors-tu, *cœure* mignonne?
Dors-tu, *cœure* jolie?

Ici la langue est prise sur le fait. Voilà un *e* muet qui n'existe ni réellement, ni de tradition et qui se renforce au point de n'être plus du tout muet et de se prononcer *eu*, avec une énergie digne du douzième siècle. *Cœure* (eu) est tout aussi légitime que *leurre* (eu); il y a, dans l'écriture, ici un *e*, là absence d'*e*. En réalité, il n'y en a ni ici ni là; — mais toute prononciation passionnée de l'un ou l'autre mot, tout prolongement de la vibration de l'*r* crée, non un *e*, mais bien un *eu*.

L'*e* figuré et non prononcé est ancien dans la langue française. *Aneme* (âme — *anima*), dans un vers de la *Chanson de saint Alexis* (onzième siècle), se prononce *an'meu;* le mot est devenu *âmeu*, puis *âm*. La figuration *âme* représente une tradition graphique, mais non une réalité phonétique. Tous les mots terminés en *am* se prononcent exactement comme ceux terminés en *ame*. Aucune différenciation n'est possible entre *Yu-Nam* et *cinname :* les deux finales se terminent en vibration sur un *meu* très faible, formé par la fermeture des lèvres, sans laquelle l'*m* se terminerait en *n*.

L'orthographe actuelle, qui a sa valeur, a de gra-

ves défauts. La langue parlée évoluant beaucoup plus vite que la langue écrite, il en est résulté un désaccord qui va s'accentuant entre le son et sa représentation graphique. *Amare* donna en français *amère* puis *aimère*, puis *aimer* prononcé *aimé*. Là, l'*r* ne représente plus rien du tout; c'est un témoin de l'évolution phonétique du mot, et pas davantage. Les poètes des trois derniers siècles qui firent rimer ce mot avec *amer* et *mer* furent absurdes. La prononciation *aimère* était provinciale (normande) au temps de Malherbe; Corneille en use encore, mais déjà par artifice. Cependant, la présence graphique de cet *r* a ramené en ces derniers temps, sous l'influence de l'œil, des prononciations telles que *aimératoire* (aimer-à-boire), certainement vicieuses, malgré la présence virtuelle de l'*r* démontrée par les autres temps du verbe. Scientifiquement, l'écriture ne compte pas pour qui étudie la phonétique d'une langue; mais il est difficile de l'éliminer littérairement : de là le conflit insoluble entre l'œil et l'oreille.

Pour obéir aux suggestions de l'œil, l'oreille et par suite la parole se torturent jusqu'à l'absurde. Trompé par son œil, Verlaine écrit (neuf syllabes) :

De la musique avant toute chose.

Le conseil est bon; mais comment prononcer le vers, s'il faut donner les neuf syllabes qu'il exige? A Toulouse, qui traite le français comme le faisait le XII^e^ siècle, on ne serait pas embarrassé; mais nous sommes en l'Ile-de-France. Il n'y a que deux moyens : ou allonger *tout'* (en se gardant bien de faire entendre le son *eu* autrement que très bref et très faible) ou, laissant à *tout'* sa valeur normale, appuyer sur *chose* et lui donner la valeur de deux temps. Mais si, au lieu d'une suite de vers égaux,

ou d'un groupe de strophes régulières, on avait à lire des vers de nombres variés, des strophes ou laisses capricieuses, et que ces vers fussent construits avec un mélange de syllabes muettes et de syllabes réelles, on éprouverait un grand embarras. M. de Souza avait imaginé dans ses *Fumerolles* de figurer par de l'italique les *e* muets, alors tenus pour absents; cet équivalent de l' (') des chansonniers ne manque pas d'élégance, mais il a l'inconvénient de modifier l'aspect commun de la typographie. On peut le retenir, du moins, comme un aveu : l'italique ou l' (') témoignent que des *e* existent dans l'écriture que la parole ignore. Cela n'est point particulier à l'*e*; l'*ou* manifeste, dans le langage rapide du peuple, une tendance à la syncope : *s'coupe* pour soucoupe; l'*i* ne persiste souvent qu'en se transformant en *é* (*Emélie*, *Mélie*, pour Emilie); de même le son net *eu* ne résiste qu'en devenant *u* (*Ustache* pour Eustache), ou *o* (*anquelie* devient, dès le XIV^e^ siècle, *ancolie*), ou *a* (*hanap* était jadis *henap*). Les deux mots sont réunis, à des moments divers de leur vie, dans cette phrase (1365) : « Henap esmaillié d'ancolyes et de lys. »

Il ne suffit pas d'avoir des dons lamartiniens pour disserter sagement de la valeur des lettres dans un mot; mais l'instinct du poète a sa valeur. Quand M. Vielé-Griffin dit qu'il y a cinq ou six nuances d'*e* en français, il se trompe sur le terme, non sur le fait. Il confond l'*e* avec la vibration finale nécessaire à la production vocale d'une consonne quelconque; mais il ne se trompe pas en notant que cette vibration peut passer par une nombreuse série de gradations. C'est un motif de plus pour limiter le choix de la nuance vibratoire par la fixité du nombre. Au poète de créer sa phrase poétique

telle qu'elle s'ajuste parfaitement au nombre visuel qu'il a choisi. Le même vers peut avoir neuf, dix, onze, douze, treize syllabes et plus, selon que l'on prononce ou non les *e* qu'il contient, écrits ou non écrits; la déclamation rythmique, même intérieure, le ranimera ou l'élèvera à douze, si douze est le nombre type inscrit à la clef. Ainsi on écrirait en neuf, en onze, en douze, en quatorze, comme on écrit en ré, en fa, en sol, en si. Ainsi ce vers de M. Vielé-Griffin, lui-même, faisant partie d'un morceau en douze, a vraiment douze syllabes, quoique l'on ne puisse, réellement, lui en trouver que onze,

Dans ma virilité virginale d'archange,

et ce même vers, s'il était,

Dans la virilité virginale des archanges

il ne différerait en rien, sous cette forme, de sa forme première; seulement, ici on prononcerait *nal* bref, et là on le prononcerait long. *Nal-des* vaudrait deux noires, équivalent exact de la blanche représentée par le *nal* du premier vers.

Il faut que les poètes sachent bien que la croyance à l'*e* est une survivance, comme la croyance aux fantômes. Mais on peut, par des jeux de glaces, créer des fantômes factices, et c'est ce qu'ils font, quand ils nous donnent à prononcer dans leurs vers une voyelle qui, en vérité, n'existe pas. Le dernier *e* serait mort vers le seizième siècle, j'entends l'*e* non pas muet, mais prononcé *eu*, s'il n'y avait en français des monosyllabes tels que *je*, *te*, *le*, *de*. Ces petits mots proférés seuls donnent nécessairement *jeu*, *teu*, *deu*, *leu*; mais dès qu'ils entrent en composition, leur voyelle devient instable. Elle persiste ou demeure selon des lois qui ne sont

pas claires. *Je te le donne* peut se prononcer de quatre manières : *jeut'leudon' — j'teul'don' — jeuteul'don' — j't'leudon'*. La meilleure semble la seconde, mais la première n'est pas rare, la quatrième, très rapide, s'entend aussi, et la troisième est possible, surtout dans le ton affirmatif. Un notaire, pour avérer son cadeau, dirait peut-être même : *jeu-teuleu-don'* ; mais ceci ressort à la psychologie de l'affectation et non à la phonétique. L'instabilité de l'*e* des monosyllabes a cet intérêt de nous faire comprendre, par des exemples vérifiables, comment le son *eu* s'est éteint dans la langue française, et pourquoi. Ce qui l'a tué c'est son inutilité. Chaque fois que la langue le peut, elle s'allège. Le mot latin *patrem* est devenu en français *pédre*, puis *pére*, *père*, puis *per*, mot réduit à ses éléments indispensables, mot invariable, et dont le pluriel ne peut être, sans faute grave contre la langue, indiqué par la parole. De deux syllabes nettement prononcées *pédreu*, il n'en reste qu'une dont le son est identique à celui de *pair* et, abstraction de la consonne initiale, de *mère*, de *paire*, de *serre*, de *perd*, de *sert*.

Car il n'y a pas que l'*e* qui ne se prononce pas dans les mots français ; presque toutes les consonnes, finales, ou même intérieures peuvent se trouver dans le cas d'être purement figuratives et de jouer ainsi un rôle qui, du moins par son mutisme, n'est pas sans analogie avec celui de l'*e*. De même que l'*e*, écrit et non parlé, garde, grâce à l'œil, une valeur que d'aucuns s'efforcent de ne pas vouloir illusoire ; de même certaines consonnes finales, à force de se faire voir, ont fini par se faire prononcer, ou re-prononcer. L'ancienne langue marquait dans la parole des finales qui se sont amuies ; la

vulgarisation de l'écriture leur a rendu la vie. On entend *but* traité comme *butte; las* devient *lasse.* Et le véritable rôle de l'*e* est ainsi méconnu, car son utilité est précisément de spécifier que la consonne qu'il suit doit être entendue dans la prononciation *petit-petite.* Phonétiquement, on indiquerait que le féminin de *peti* se forme en ajoutant un *t* au masculin : *petit.* L'*e* final est, dans ces cas, pareil à une lanterne qui, par sa présence, éclairerait la consonne finale ou par son absence la laisserait dans l'ombre. Ce n'est plus une voyelle, c'est un signe phonétique, — il est vrai incertain (*mat, dot, rit*).

Du moment que la poésie française a enfin renoncé à la rime pour les yeux, il serait important qu'elle eût des règles pour différencier les finales identiques à l'œil en claires et en sourdes. Les Parnassiens faisaient rimer *plat* et *mat, nus* et *Vénus, aimer* et *amer;* cela n'est plus possible. Il faudra donc tout au moins un catalogue de l'usage. Ce point est secondaire. Il n'est pas indispensable de l'avoir élucidé pour essayer une nouvelle étude des rimes masculines et des féminines. En premier lieu on dirait : tous les féminins des participes et adjectifs en *é*, tous les mots en *ée*, ne peuvent fournir que des rimes masculines, — et, comme cela est évident, l'*e* étant une fiction, aucune différence de prononciation n'étant possible entre *é* et *ée*, cela troublerait singulièrement les imaginations.

Une dissertation, même sommaire, sur l'e muet serait incomplète sans un essai de classification des rimes; j'en ai antérieurement posé le principe (1); des exemples le fortifieront. Il y a en français deux sortes de mots (selon ce point de vue spécial) : les

(1) *Esthétique de la langue française.*

mots terminés par une consonne et les mots terminés par une voyelle. Les mots terminés par une consonne peuvent être appelés à finalité vibrante ou indéfinie; les mots terminés par une voyelle peuvent être appelés à finalité sourde ou finie. On dira mots masculins, les mots sourds ; mots féminins, les mots vibrants.

Le nouveau classement enrichirait les rimes masculines actuelles des mots terminés en *oie* (= ait) ; *ée* (= é — er, aimer); *eue* (= eux); *ie* (= i — it); *iée* (= ié — ier); *uée* (= ué — uer); *oie* (= oi — oit — oid); *oue* (= out); *ue* (= ut); uie (= uit); *ye* (abbaye — obéit).

Les rimes féminines gagneraient : *ac* (= aque, sauf exception : *tabac*, etc.) ; *ail* (= aille); air (= aire); *al* (= ale); *ar*, *ard*, *art* (= are); *at* (= atte, dans mat); *ef* (= effe); *eil* (= eille); *el* (= elle); *em* (= ème-aime); *er-ert* (= ère-aire, dans fer, amer, etc.); *est* (= este, dans lest, ouest); *euil* (= euille); *eul* (= eule); *eur* (= eure); *ex* (= exe); *iel* (= ielle); *il* (= ille); *ir* (= ire); *is* (= isse, dans Iris); *it* (= ite, dans zénith); *ob* (= obe); *oif* (= oife); *oil* (= oile); *oir* (= oire); *ol* (= ole); *or* (= ore); *ouil* (= ouille); *our* (= oure); *ul* (= ule); *um* (= ome, dans pallium); ur (= ure); us (= usse, dans Sirius); ut (= ute, dans rut).

Les sons indiqués en comparaison ne doivent pas toujours être pris pour des équivalents phonétiquement exacts; mais *tout* et *boue* ne diffèrent pas plus de ton et de valeur que *flamme* et *femme*, par exemple, et peuvent former deux rimes, ou du moins deux assonances très agréables. La prononciation de Paris identifie absolument *pensé* et *pensée*; des dialectes, et, le normand d'abord,

appuient un peu plus sur le féminin que sur le masculin. On peut tenir compte de cela, surtout lorsque l'on sait que la tendance générale de Paris est de donner une longueur égale à toutes les syllabes d'un mot, ce qui n'est pas favorable à la musicalité de la langue. L'accent « traînard » des faubourgs est le signe de cette tendance; il n'est pas indispensable de la favoriser. L'illusion du sexe des mots fera aussi qu'on n'accouplera pas volontiers un masculin en *é* ou *i* avec un féminin en *ée* ou *ie*; mais c'est affaire de tact, plutôt que de science. Dès qu'il est bien admis que le vers s'adresse à l'oreille, mille nuances surgissent à l'attention, dont on ne se souciait pas aux temps de la rime pour l'œil. D'une peinture à la chinoise, la poésie est devenue une musique. Ses règles ont changé dans la mesure où ce qui est applicable à la musique ne l'est pas à la peinture. Musique, cela permet l'allitération, vieux procédé qui se peut rajeunir; cela permet aussi l'assonance, vieux système aussi, mais que l'on peut adapter aux exigences de notre oreille. Il en est de délicates qui accepteraient plus volontiers *âme — arme* que *infâme — gamme*. La langue française possède environ seize voyelles et quarante-deux nuances de voyelles, qui n'ont comme truchement graphique que cinq signes différents et six combinaisons de signes : on voit l'écart entre la richesse parlée et la pauvreté écrite. La grammaire dénombre dix-sept consonnes ; il y en a vingt-deux, mais dont plusieurs sont représentées dans l'écriture par des groupes variés (huit pour le son *k*). Il faut donc, lorsqu'on veut écrire musicalement, n'interroger que son oreille et se défier de ses yeux.

La fausseté des poétiques, par exemple du mons-

trueux *Petit traité de poésie française* de Théodore de Banville, est née de la fausseté des grammaires, fruit de leur ignorance en phonétique. Mais après les traités de Darmesteter, de Nyrop, après le *Dictionnaire général* (1), il n'est plus permis d'ignorer les éléments de la philologie française. Ces livres, et d'autres, sont sous la main du passant. Il n'y a nul mérite à les connaître et à les avoir pris pour point de départ de recherches particulières. Le ridicule, ce serait d'écrire sur la versification française sans avoir lu les écrits de ceux qui élucidèrent la philologie romane et exposèrent l'histoire de la langue française.

Mais, dans le tâtonnement même qui a précédé la période scientifique, des esprits lucides avaient très bien constaté l'inexistence de l'*e* féminin, au moins dans les finales. Théodore de Bèze s'exprime ainsi : Galli *e* fœmineum propter imbecillam et vix sonoram vocem appellant. » Les poètes de la pléïade, Desportes encore, suppriment volontiers l'*e* à la fin des mots. Ils écrivent *Proté*, *labyrinth'*, *choléricq'* ; or Desportes, scandalisant Malherbe va jusqu'à ceci (qui doit représenter la prononciation de fin du XVI^e^ siècle) :

> De ces amants légers dont les amours sont faintes,
> Finissans aussi tost qu'*ell'* ont commencement.

L'*s* tombait en même temps que la muette à laquelle on l'avait joint. La prononciation familière d'aujourd'hui supprime à la fois l'*l* et l'*e*, mais garde l'*s* : *èz-ont* ; le masculin est *iz-ont*.

En 1685, Mourgues indique que les mots tels que *homme*, *utile*, *rare* se prononcent *hom*, *util*, *rar*. Beaucoup plus tard (1736), un grammairien ingé-

(1) Où le § 351 de l'*Introduction*, sur l'*e* muet ou féminin, est de M. L. Sudre.

nieux et sagace fit une observation analogue, notant l'identité des finales dans *David* et *avide*, *bal* et *balle*, *sommeil* et *sommeille*, *mortel* et *mortelle*, *caduc* et *caduque*, *froc* et *croque*. M. Nyrop, à qui j'emprunte plusieurs de ces exemples, croit (1) qu'aujourd'hui il n'y a plus en français que des oxytons, c'est-à-dire que tous les mots sont accentués sur la dernière syllabe, c'est-à-dire que les finales en *e* ne constituent pas une syllabe, que cette voyelle est un signe d'écriture ne correspondant à rien dans la parole, une illusion graphique. L'*e* féminin intérieur n'a pas une vie mieux constatée. L'orthographe le garde ou le supprime arbitrairement en des mots analogues. Conservé dans *bourrelet*, *carrefour*, *laideron*, *pelouse*, il est tombé dans les mots qui s'écrivaient autrefois *belouse*, *chauderon*, *larrecin*, *beluter*, *berouette*, *praierie*, *voierie*. Il ne se prononce pas davantage dans les mots où il figure que dans ceux dont il est absent. Pour durer, l'*e* féminin intercalaire doit, comme l'*i* bref, se transformer en *é*. Ainsi *desir*, *querir*, *guerir*, *peril* sont devenus *désir*, *quérir*, *guérir*, *péril*. La Comédie Française a gardé la tradition de *dsir;* des dialectes, pour *quérir*, disent *cri*. Il y a dans du Bartas un très curieux distique qui montre très bien que l'*e* muet, au XVI^e^ siècle, n'avait plus qu'une valeur conventionnelle :

> Et les doux rossignols avoyent la voix divine
> D'Orphée, d'Amphion, d'Arion et de Line (2).

L'avis des grammairiens et des historiens de la langue, depuis Bèze jusqu'à Darmesteter, depuis

(1) *Grammaire historique de la langue française*, tome I^er^. Copenhague, 1899, in-8.

(2) *Deuxième Semaine. Premier jour : Eden.* Edition de Genève, 1632.

d'Olivet jusqu'à Nyrop, confirme donc le sentiment personnel d'un observateur qui ne serait pas grammairien et qui de l'histoire ne connaîtrait que les présentes années. Prenez, dit d'Olivet, un aveuglené et soumettez-lui les finales de *fleur vermeille*, *jour vermeil*. Aujourd'hui que l'on enseigne l'orthographe même aux aveugles, qui pourraient être nos arbitres phonétiques, cela ne suffirait pas. Prenons un homme en des conditions telles que son œil n'a pu contaminer son oreille; soumettons des mots français à un Anglais, des mots anglais à un Français; ou mieux encore des mots français et des mots anglais à un Allemand, ignorant de ces deux langues, et qu'il dise qu'elle est la dernière lettre dans *pain* et dans *pène*, dans *sweet* et *suite*, dans *beam* et *abîme*, dans *ram* et *rame*, dans *soul* et *saule*. Mais s'il y a en français un *e* final ayant valeur de voyelle, il y en a donc un aussi en anglais? S'il n'y en a pas et si l'*e* final anglais est une illusion, que l'on nous dise au moins en quoi diffère la prononciation des consonnes ultimes dans *pure* et *pure*, *more* et *pore*, *bore* et *bore*, *come* et *homme*, *dare* et *père*. Les Anglais ne se sont jamais vantés de posséder un *è* muet; c'est un cadeau que nous pourrions leur faire.

De la non-existence d'un *e* féminin en français, il ne faudrait pas conclure au droit pour les poètes d'accumuler dans un même vers, sans discernement, les finales sonores, qu'un *e* y soit ou non figuré. Une finale sonore et très vibrante est nécessairement longue, car il faut la lier par un prolongement de son à la syllabe initiale suivante. Ces deux demi-vers: *la fleur que j'aimais* et: *la femme que j'aimais* se rangent tous les deux sous le nombre six et on les lui accordera instinctivement si,

comme il a été expliqué déjà, le ton du poème est en Six ou en Douze. Mais, comme il appartient à la parole de précipiter ou de ralentir l'émission des sons, de les rendre lourds ou légers, lents ou brefs, on reconnaîtra encore instinctivement six syllabes, dans les mêmes conditions de ton, à ce demi-vers ainsi modifié : *la douce fleur que j'aimais — la douce femme que j'aimais.* Entre ces deux groupes de sons : *la douceur de l'amour* et : *la douce heure de l'amour*, quel est l'habile qui établira une différence phonétique? Le maniement des finales vibrantes demande un sens musical exquis, beaucoup d'oreille et de fermer les yeux. Chante, écrivait Victor Hugo à un mauvais poète aveugle :

Chante, Homère a chanté, chante, Milton chantait.

Les poètes français, s'ils ne veulent pas continuer à être victimes du désaccord entre la parole et l'écriture, qu'ils fassent les aveugles, qu'ils oublient les chimères de l'orthographe et qu'ils n'écrivent rien sans consulter l'oracle, — l'oreille.

REMY DE GOURMONT.

LES PETITS BOURGEOIS

(UN NOUVEAU TYPE DE VAGABOND [1])

—

Noblesse oblige. Gorky le reconnaît, et, à mesure que sa réputation grandit avec l'admiration du public, il élargit le cadre de ses observations, de ses études sociales, il multiplie les tableaux de la vie russe, si intéressante à la veille des grands événements que l'histoire prépare.

Il n'en est plus seulement à « chanter les vagabonds ». D'autres caractères arrêtent son attention. D'autres personnages l'attirent. Un nouveau monde s'entr'ouvre devant son regard inspiré. Et, poète noble et sincère, il chante de nouveaux chants.

Gorky marche à grands pas depuis que mon éminent confrère, Ivan Strannik, dans sa préface magistrale des *Vagabonds* (2), fixa en traits délicats et fins la physionomie littéraire du « chantre des vagabonds », ses frères.

Déjà, dans *Thomas Gordeieff*, Gorky nous décrit la vie de la classe des marchands du Volga. Mais le héros de ce premier grand roman de Gorky, bien que fils de riches marchands, commence, vit et finit comme un vagabond manqué : Thomas « devint un vagabond brisé, hébété », parce qu'il « n'eut d'énergie » pour « un effort, un arrachement », dont « le prix devait être la liberté ».

Dans *Trois* nous voyons un autre milieu, d'autres

(1) *Les Petits Bourgeois* (*La FamilleBezséménoff* : littéralement : *Scènes dans la Maison Bezséménoff*), pièce en quatre actes, est le premier ouvrage que Maxime Gorky ait écrit pour le théâtre. Cette pièce a été représentée avec le plus grand succès, comme on le verra par le compte-rendu des *Novosti* que nous publions plus loin, au Théâtre-Artistique de Saint-Pétersbourg, le 26 mars/18 avril dernier. Le texte intégral des quatre actes paraîtra dans quelques jours en un volume de nos éditions.

(2) *Les Vagabonds*. Paris, Société du *Mercure de France*, 1901.

tendances : c'est un tableau de la lutte pour *la vie*, pour *le droit de vivre*.

Gorky condamne les conditions actuelles de la vie russe et ses représentants triomphants du moment. Mais il y aperçoit des points lumineux, lueurs d'espoir, signes du bonheur futur : c'est tout d'abord ce qu'on appelle en Russie l'*intelligentcia*. Paul, qu'un hasard mit en contact avec la jeunesse intellectuelle, en reçoit une impression forte et consolante. Ce sont de « braves et joyeuses gens », raconte-t-il; et il fait part des discussions prolongées sur les livres lus, de la gaîté saine de cette jeunesse et de son attitude noble et sérieuse devant la vie. Gorky nous la présente capable « des jouissances pures de la beauté de la nature, des chansons russes si touchantes, d'un livre intéressant ».

Ces jouissances saines de la vie qui mènent au vrai bonheur possible, nous les retrouvons dans la nouvelle œuvre de Gorky, « *les Petits Bourgeois — Scènes dans la Famille Bezséménoff* » — qui vient d'être représentée sur une scène de Saint-Pétersbourg et qui va être publiée dans quelques jours dans les éditions du *Mercure de France*.

Avec les *Petits Bourgeois*, Gorky nous introduit pleinement dans la vie contemporaine de la Russie, et nous montre la lutte dramatique du passé avec le présent, qui porte dans ses flancs l'avenir. Point ou guère de politique, mais c'est d'autant plus palpitant, d'autant plus saisissant. L'antagonisme fatal et éternel des générations qui se succèdent, le conflit tragique entre les *Pères et les Fils*, Tourguéneff nous l'a décrit tel qu'il fut il y a environ un demi-siècle : Gorky nous le présente tel qu'il se produit à l'aurore du xx^e^ siècle. C'est vrai et vivant, c'est beau.

Et dans ce nouveau milieu, dans cette vie de petits bourgeois, Gorky retrouve son ami le vagabond. Car le vagabond est un type essentiellement russe, particulier à la vie non encore complètement organisée de la Russie, créé pour ainsi dire par les conditions de sa

marche douloureuse dans la voie du progrès... Appelez-le « homme de trop » des années quarante du siècle dernier (Tourguéneff et autres), voyez-le comme le représentant de l' « âme slave » (de Vogüé), présentez-le comme *ex-homme*, etc., — vous aurez toujours le *vagabond russe*.

Le noble écrivain Gleb Ouspensky, qui vient de mourir à Saint-Pétersbourg, le grand prédécesseur de Gorky, chantre du moujik et des petits bourgeois, dans une de ses lettres que vient de publier la *Richesse Russe*, nous donne un instantané de cet état d'âme d'un *vagabond* russe :

« ... Je m'occupais à Perm de mes livres et j'éprou-
« vais un certain ennui, mais un épisode me donna,
« comme on dit, fort à réfléchir. Un matin, j'entendis
« un bruit indistinct, comme une sonnerie de clo-
« chettes... venant de loin et se rapprochant de plus en
« plus.

« Je regardai par la fenêtre (du premier étage) et je
« vis — de derrière la colline — avancer une masse
« grise, infinie, de forçats. Bientôt ils furent devant la
« maison, et je restai pendant une demi-heure à regar-
« der cette foule aux fers, — des figures toutes connues
« — et des moujiks, et des messieurs, et des voleurs, et
« des condamnés politiques, et des femmes, et de tout,
« toujours des nôtres, provenant des tréfonds de la
« Terre Russe, — pas moins de 1500 personnes; tous
« allaient en la Sibérie — de cette Russie. Et quelque
« chose me poussait à les suivre, comme jamais rien ne
« me poussa vers Paris, vers le Caucase, ou ailleurs,
« où les paysages sont beaux et les mœurs excellentes.
« Mais ces gens sont le produit même des conditions de
« la vie russe, de cette confusion, de cette angoisse, de
« cet état de mort, de lâcheté ou de bravoure désespé-
« rées, dans lesquelles nous vivons — nous qui ne sommes
« pas déportés — nous languissons, nous nous en-
« nuyons, nous souffrons, nous buvons d'ennui du thé
« avec de la confiture, nous radotons et mentons et

« souffrons encore : tous ceux-là, à commencer par les « voleurs et jusqu'aux *politiques*, ne supportèrent pas « cette vie, et on les traîne vers les lieux nouveaux. Et « il me prit le désir — de bon gré et pas enchaîné, un « désir effréné d'aller dans les lieux nouveaux ; — il ne « me convient pas non plus de « vivre » (sans lutter) « dans la société des hommes, avec lesquels (et aux- « quels) il faut beaucoup mentir, vainement, sans but, « et finir la vie de cette époque russe d'une manière in- « colore, sans intérêt, sans goût, ni esprit... A Ekate- « rinbourg me saisit une soif plus grande encore d'aller « plus loin, vers les contrées nouvelles... Et c'est ici « que je me suis arrêté : tant de neuf et de lumineux « m'envahit que je commençais à oublier complètement « le travail que j'avais pensé faire en route... »

L'auteur de cette lettre, laquelle jette un nouveau trait de lumière sur l'étiologie — pour ainsi dire — du *vagabondage* en Russie, n'est pas devenu un vagabond, mais fut tout de même victime de ces *conditions de la vie russe* qui ont dévoré et dévorent, comme Saturne ses enfants, tant de générations d'intellectuels, et des meilleurs enfants de la Russie. Gleb Ouspensky vient de s'éteindre, il y a quelques jours, dans une maison de santé, où il passa, retranché des hommes et de la vie, ces dix dernières années. Les mêmes *conditions russes* qui emportèrent prématurément Pouchkine, Lermontoff, Belinsky, Dobrolioubоff, Rechetnikoff, Pomialovsky, Garchine, Nadson et tant d'autres, eurent raison du généreux et noble Gleb Ivanovitch Ouspensky. En pleine gloire littéraire, en plein épanouissement de son talent, ses nerfs, son âme ne purent plus résister à « la vie de cette époque russe » ; il tomba malade et fut placé par les siens dans cette maison de santé d'où il vient de sortir pour... le cimetière!...

Il n'y a donc rien d'étonnant que Gorky trouve partout les *produits de ces conditions russes*, et il les trouvera toujours tant que l'avenir qu'il annonce ne sera devenu le présent. Il trouve donc même dans le milieu

des « petits bourgeois » le vagabond cultivé sous les traits de Tétéreff, séminariste, actuellement chantre d'église, pensionnaire de la famille Bezséménoff, où se passe l'action des *Petits Bourgeois*.

On lira, nous l'espérons, avec intérêt les pages où la figure de Tétéreff apparaît dans toute son originalité.

Et tout d'abord quelques mots sur la première pièce de Gorky elle-même. La famille Bezséménoff comprend : le père Bezséménoff, bourgeois aisé, créateur de l'aisance de la maison, sachant ce qu'il veut, mais ne comprenant pas ses enfants ; — son fils Piotr (Pierre), exclu de l'Université à la suite des troubles, sa fille Tatiana, institutrice, tous les deux intellectuels indécis, sans volonté, des petits Hamlets ; — la mère, Akoulina Ivanovna, bonne créature sans physionomie, ne vivant que pour ses enfants et son « vieux ». Les enfants, instruits, et les vieux parents (le père) sont en désaccord sur toutes les choses, mais les enfants n'ont pas de force de caractère pour s'émanciper définitivement et vivre indépendants, à leur guise.

Ce qu'ils ne savent pas faire, Nil le fera, Nil, fils adoptif de Bezséménoff, mécanicien, employé de chemin de fer. Lui aussi il sait ce qu'il veut et où il va. La révolte contre la férule des vieux est franche, ouverte, forte. Il rompt avec la famille, en se déclarant fiancé de Pauline, créature douce, exquise, mais forte et honnête comme Nil lui-même, qui la préfère à Tatiana : cette dernière, qui aime Nil depuis longtemps, s'empoisonne, mais « même cela sans succès ». Dans la maison de Bezséménoff nous voyons des pensionnaires : un étudiant, Chichkine, camarade de Piotr, le chantre Tétéreff, dont nous venons de parler, une jeune veuve, Hélène, pleine « de joie de vivre » et qui, devenant fiancée de Piotr, le sauve de lui-même et de l'enlisement dans le marais de la vie incolore et ennuieuse des Bezséménoff.

Une personne encore, très intéressante, c'est Pertchikhine, le père de Pauline, pauvre marchand d'oiseaux, qui, lorsqu'il a vendu un oiseau, boit, et, après

avoir dépensé le produit de la vente, meurt de faim.

Pertchikhine et surtout Tétéreff complètent la collection déjà si riche des vagabonds de Gorky. Voici d'ailleurs les pages où apparaît le nouveau type de vagabond.

E. SÉMÉNOFF.

[Au premier acte. La famille Bezséménoff est réunie. Les caractères des jeunes et des vieux s'accusent dès les premiers entretiens. Les pensionnaires viennent pour le thé du soir. Arrive Tétéreff.]

PERTCHIKHINE (à Tétéreff)

A la flûte divine, salut ! Allons-nous chasser la charbonnière, frère ?

TÉTÉREFF

Ça va. Et quand ?

PERTCHIKHINE

Demain, si tu veux.

TÉTÉREFF

Impossible. J'ai un enterrement...

PERTCHIKHINE

Avant la messe.

TÉTÉREFF

Bien. Viens. Akoulina Ivanovna ! Y a-t-il quelques restes du dîner ? Du gruau ou quelque chose d'autre ?

AKOULINA IVANOVNA

Si fait, petit père, il en reste. Pauline, apporte ce qu'il y a...

(Pauline sort.)

TÉTÉREFF

Infiniment reconnaissant, car aujourd'hui, comme vous le savez, je n'ai pas dîné, à cause de l'enterrement et du mariage...

AKOULINA IVANOVNA

Je le sais, je le sais...

(Piotr (1) s'en va avec son verre rempli dans la pièce derrière l'arc, accompagné du regard scrutateur de son père et de celui peu amical de Tétéreff. Pendant quelques instants, tout le monde mange et boit en silence.)

BEZSÉMÉNOEF

Ce mois-ci, Terentiy Khrisanfovitch, tu gagneras beaucoup. Presque tous les jours un enterrement.

TÉTÉREFF

De la chance... pas mal.

BEZSÉMÉNOFF

Et aussi de fréquents mariages...

TÉTÉREFF

Oui, on se marie bien aussi.

BEZSÉMÉNOFF

Ramasse de l'argent, et marie-toi toi-même.

TÉTÉREFF

Pas envie...

(Tatiana s'approche de son frère et ils se mettent à parler à voix basse.)

PERTCHIKHINE

Ne te marie pas, faut pas... Le mariage n'est pas pour nous autres, les gens à part... Allons plutôt chasser les bouvreuils...

TÉTÉREFF

D'accord.

PERTCHIKHINE

Une chic occupation, chasser les bouvreuils ! A peine la neige tombée, on dirait la terre en habit de fête, en chasuble de Pâques, partout la propreté, l'éclat et le doux silence... surtout un jour de soleil, l'âme chante de joie ! Les feuilles, l'automne,

(1) Piotr=Pierre.

sur les arbres reflètent encore de l'or, mais déjà les branches se couvrent d'argent de petite neige enflée. Et voilà que sur cette attendrissante beauté : hour-lou ! hour-lou ! soudain s'abat des cieux purs une petite volée d'oiselets rouges, — tçvi ! tçvi ! tçvi ! qui s'épanouissent comme des pavots... Des petiots mignons, graves, on dirait des généraux ! Ils marchent et ils grognent, et ils roucoulent, à attendrir l'âme ! On voudrait être soi-même un bouvreuil pour se rouler un peu avec eux dans la neige... eh !

BEZSÉMÉNOFF

Un oiseau bête, le bouvreuil.

PERTCHIKHINE

Je suis bête moi-même.

TÉTÉREFF

T'as bien parlé, pourtant...

AKOULINA IVANOVNA (à Pertchikhine)

T'es un enfant.

PERTCHIKHINE

J'aime à capturer les petits oiseaux ! Qu'y a-t-il au monde de meilleur qu'un oiseau qui chante ?

BEZSÉMÉNOFF

Mais capturer un oiseau, c'est un péché, sais-tu ?

PERTCHIKHINE

Je le sais. Mais j'aime ça et ne sais rien faire d'autre... Moi je pense que toute besogne est consacrée par l'amour.

BEZSÉMÉNOFF

Toute ?

PERTCHIKHINE

Toute !

BEZSÉMÉNOFF

Et si quelqu'un aime à s'approprier ce qui appartient à autrui ?

PERTCHIKHINE

Ce n'est plus une besogne, mais un vol.

BEZSÉMÉNOFF

Hum... c'est vrai...

AKOULINA IVANOVNA (bâillant)

Oh-oh-oh! Qu'il fait triste... Et toujours, le soir, on s'ennuie... Pourquoi n'apportes-tu pas, Terentiy Khrisanfovitch, ta guitare? Tu nous jouerais...

TÉTÉREFF (calme)

En louant ma chambre, honorée Akoulina Ivanovna, je n'ai pas pris l'engagement de vous égayer...

AKOULINA IVANOVNA (n'ayant pas saisi)

Comment as-tu dit?

TÉTÉREFF

Haut et clair.

BEZSÉMÉNOFF (avec étonnement et dépit)

Je te regarde, Terentiy Khrisanfovitch, et m'étonne. T'es un homme... excuse l'expression... de rien... de rien du tout, mais ton orgueil est tout à fait celui d'un seigneur..... Et d'où ça vient-il?

TÉTÉREFF (calme)

De naissance...

BEZSÉMÉNOFF

De quoi es-tu donc fier, je t'en prie!

AKOULINA IVANOVNA

Mais c'est pour être drôle... Et comment peut-il faire le fier?

TATIANA

Maman!

AKOULINA IVANOVNA (ressaisie)

Ah? Qu'as-tu?

(Tatiana, avec un air de reproche, hoche la tête.)

AKOULINA IVANOVNA

Est-ce que je dis encore ce qu'il ne faut pas dire?

Eh bien, je vais me taire maintenant... Soyez tranquilles!

[Pendant que les autres sont à leurs conversations.]

TÉTÉREFF (à Pauline)

Quels beaux yeux vous avez.

PAULINE

Vous l'avez déjà dit hier.

TÉTÉREFF

Je le dirai encore demain...

PAULINE

Pourquoi?

TÉTÉREFF

Je ne sais... Vous pensez, peut-être, que je suis amoureux de vous?

PAULINE

Mon Dieu! je ne pense rien.

TÉTÉREFF

Rien? c'est dommage! Pensez tout de même...

PAULINE

Mais... à quoi?

TÉTÉREFF

Mais pensez à ce qui me fait vous importuner. Pensez et dites-le moi.

PAULINE

Que vous êtes drôle!

TÉTÉREFF

Je le sais. Vous me l'avez déjà dit. Et je vous répète aussi : allez-vous-en d'ici! Ça ne vous fera pas de bien de fréquenter cette maison... Allez-vous en(1)!

PIOTR

Vous faites une déclaration d'amour? Peut-être faut-il que je m'éloigne?

(1) Tétéreff méprise la mesquinerie, la *ladrerie* des Bezséménoff : pour lui Pauline est une nature trop saine pour rester dans ce milieu.

TÉTÉREFF

Non, ne vous dérangez pas! Je ne vous considère pas comme un être animé.

PIOTR

Pas spirituel.

PAULINE (à Tétéreff)

Que vous êtes agressif!

(Tétéreff s'éloigne et se met à écouter attentivement la conversation de Piotr et de Pertchikhine, lequel, froissé par Piotr, le quitte et s'adresse à Tétéreff.)

PERTCHIKHINE (à Tétéreff)

Frère Terentiy ! Allons boire de la bière...

TÉTÉREFF

Pas disposé !...

PERTCHIKHINE

Alors, j'y vais seul. Il fait gai au cabaret. C'est simple — au cabaret. — Et chez vous on meurt d'ennui, ce n'est pas pour vous faire des compliments... Vous ne faites rien... Vous n'avez aucun penchant... Voulez-vous — jouons aux cartes ? *aux atouts* (1). Nous sommes juste quatre ?

(Tétéreff regarde Piotr et sourit.)

PERTCHIKHINE

Vous ne voulez pas ? Eh bien, comme vous voulez... Donc, au revoir.

(S'approchant de Tétéreff, il se donne une chiquenaude à la gorge.) (2)

Allons !...

TÉTÉREFF

Non...

[Pertchikhine s'en va désolé, agitant le bras. Quelques

(1) Jeu favori des citadins, petits bourgeois, ouvriers, etc.
(2) En Russie — signe ou invitation à boire.

instants de silence. On entend nettement les sons doux de la pièce que Tatiana déchiffre lentement. Piotr, étendu sur la chaise longue, écoute attentif et siffle la mélodie; Tétéreff s'est levé de la chaise et se met à arpenter la chambre. Dans l'antichambre, derrière la porte, quelque chose en fer tombe avec fracas — un seau ou le tuyau d'un samovar. On entend la voix de Stepanida ! « Où diable te pousse-t-il ? »]

TATIANA (sans interrompre le jeu)

Pourquoi Nil tarde-t-il tant à venir ?...

PIOTR

Personne ne vient...

TATIANA

Tu attends Hélène ?

PIOTR

N'importe qui...

TÉTÉREFF

Personne ne viendra chez vous...

TATIANA

Que vous êtes toujours sinistre...

TETÉREFF

Personne ne viendra chez vous, car il n'y a rien à vous prendre....

PIOTR

Ainsi opine Terentiy le Théologue...

TÉTÉREFF (avec insistance)

Vous apercevez-vous que l'oiselier saoul et usé a l'esprit vif et l'âme vivante, tandis que vous deux, au seuil de la vie, vous êtes à demi morts ?

PIOTR

Et vous ? Quelle opinion avez-vous de vous-même ?

TATIANA (se levant)

Messieurs, laissez ! Mais c'est connu, assez connu ! Vous en avez déjà assez discuté !...

PIOTR

Votre style, Terentiy Khrisanfovitch, me plaît... Et votre rôle aussi me plaît, rôle de juge de nous tous... Mais je voudrais comprendre pourquoi c'est précisément ce rôle que vous jouez... Vous parlez toujours comme si vous nous lisiez un acathiste (1) pour le repos de l'âme...

TÉTÉREFF

De tels acathistes — il n'en existe pas...

PIOTR

N'importe. Je veux dire, — vous ne vous aimez pas.

TÉTÉREFF

Bien...

PIOTR

Merci pour votre franchise.

(Pauline entre.)

TÉTÉREFF

Bon appétit.

PAULINE

Qu'est-ce que vous offrez ?

TATIANA

Des impertinences.

TÉTÉREFF

De la vérité.

PAULINE

Et moi je veux aller au théâtre... Qui veut venir avec moi ?

TÉTÉREFF

Moi...

PIOTR

Qu'est-ce qu'on joue aujourd'hui ?

(1) Chant à la gloire de J.-C. et de sa mère.

PAULINE

« La Seconde Jeunesse »... Allons, Tatiana Vassilievna !

TATIANA

Non... Je n'irai probablement pas cette saison au théâtre. Ça m'ennuie. Ils m'agacent, ils m'énervent tous ces drames avec des coups de revolver, des sanglots, des pleurs.

(Tétéreff frappe du doigt une touche de piano et un son grave et triste retentit dans la chambre.)

Tout cela n'est pas vrai. La vie brise les gens sans bruit, sans cris... sans larmes... sans qu'on s'en aperçoive...

PIOTR (morne)

On joue les drames sur les thèmes d'amour et personne ne voit ceux qui déchirent l'âme de l'homme, qui est tiraillée entre « je veux » et « je dois »...

(Tétéreff, souriant, continue à frapper les touches basses du piano.)

PAULINE (confuse, souriant)

Et moi, je me plais au théâtre... énormément... Voilà, par exemple, « Don César de Bazan, gentilhomme espagnol »... c'est admirablement bien ! Un vrai héros...

TÉTÉREFF

Est-ce que je lui ressemble ?

PAULINE

Oh, comment voulez-vous ! Mais pas du tout !

TÉTÉREFF (riant)

Ah... dommage !

TATIANA

Lorsqu'un acteur fait une déclaration d'amour

sur la scène, j'écoute et ça m'agace... Mais ça n'existe pas, cela n'est pas !...

PAULINE

Eh bien, moi, j'y vais... Terentiy Khrisanfovitch, venez-vous ?

TÉTÉREFF (cesse de frapper le clavier)

Non. Je n'irai pas avec vous, si vous ne trouvez en moi rien de commun avec le gentilhomme espagnol...

(Pauline s'en va, riant.)

PIOTR (la suivant du regard)

Qu'est-ce qu'il lui fait, le gentilhomme espagnol ?

TÉTÉREFF

Elle sent en lui un homme sain...

TATIANA

Il est bien mis...

TÉTÉREFF

Et il est gai... Un homme gai est toujours un brave homme. Les canailles sont rarement des hommes gais...

PIOTR

Eh bien... à ce point de vue, vous devez être le plus grand malfaiteur sur la terre...

TÉTÉREFF (recommence à tirer des sons graves et bas)

Moi, je ne suis qu'un pochard — pas plus. Savez-vous pourquoi il y a en Russie beaucoup d'ivrognes ? Parce que — être un ivrogne est commode. On aime chez nous les ivrognes. Un novateur, un homme courageux, on le hait, et les ivrognes, on les aime. Car il est toujours plus commode d'aimer quelque chose de nul, de rien, que d'aimer quelque chose de grand, de bon.

PIOTR (marchant dans la chambre)

Chez nous, en Russie... chez nous, en Russie...

que cela sonne étrangement ! Est-ce que la Russie est à nous ? à moi ? à vous ? Qu'est-ce que nous sommes, nous? Qui sommes-nous ?

TÉTÉREFF (fredonnant)

Nous so-ommes des oiseaux li-ibres...

TATIANA

Terentiy Khrisanfovitch ! Cessez, de grâce, de sonner... ça devient trop funéraire...

TÉTÉREFF (continuant)

Comme notre humeur...

(Tatiana, agacée, sort de l'antichambre.)

PIOTR

Oui-i... Vous... en effet — cessez, ça énerve... Je pense que lorsqu'un Français ou un Anglais dit : « France », « Angleterre », il se présente nécessairement sous ce mot quelque chose de réel, de palpable et qu'il comprend... et moi je dis : « Russie », et je sens que pour moi c'est un son vide... Et je n'ai pas la possibilité de mettre dans ce mot un contenu clair, net.

(Une pause. Tétéreff continue à tirer des sons.)

Il existe beaucoup de mots qu'on prononce par habitude, sans penser à ce qui y est caché... La Vie... Ma vie... De quoi sont remplis ces deux mots...

(Il se tait et continue à marcher. Tétéreff, frappant doucement les touches, remplit la pièce de sons soupirants, et, un sourire figé sur la figure, il suit des yeux Piotr.)

... Le diable me poussa à prendre part à ces troubles imbéciles. J'étais entré à l'Université pour étudier et j'étudiais... Ne sonnez pas, de grâce ! Je ne m'apercevais d'aucun régime qui m'empêchât d'apprendre le droit romain... Non ! En toute cons-

cience... non, je ne le sentais pas. Je sentais le régime de la camaraderie... et je lui ai cédé. Voici deux années de ma vie rayées... oui. C'est une violence! Une violence contre moi — n'est-ce pas? J'avais pensé : j'achèverai les études, je serai juriste, je travaillerai... je lirai, j'observerai... je vivrai!

TÉTÉREFF (ironiquement, achève)

Pour la consolation des parents, pour le bien de la religion et de la patrie (1), en serviteur obéissant de la Société...

PIOTR

La Société! C'est ce que je hais. Elle augmente toujours ses exigences envers l'individu sans lui donner pourtant la possibilité de se développer régulièrement, sans obstacle... « L'homme doit être citoyen avant tout », me criait la Société en la personne de mes camarades! J'ai été citoyen... diable les emporte! Je... ne veux... pas... Je ne suis pas obligé de me soumettre aux exigences de la Société! Je suis un individu, une personne, — la personne est libre... Ecoutez! Mais laissez cela... Cette sonnerie du diable...

TÉTÉREFF

Mais je vous accompagne... bourgeois qui fûtes citoyen pendant une demi-heure!

(On entend un bruit provenant de l'antichambre.)

PIOTR (irrité)

Vous... pas de moqueries!

(Tétéreff, regardant d'un air provocateur Piotr, continue son jeu. Entrent Nil, Hélène, Chichkine, Mlle Zvetaieff et, après, Tatiana.)

(1) Fin d'une prière qui se dit au commencement des classes.

HÉLÈNE

Que signifie cette sonnerie funéraire ? Bonsoir, le terrible loup-garou ! Bonsoir, le presque procureur. Que faisiez-vous là ?

PIOTR (morne)

Des bêtises...

TÉTÉREFF

Moi... je sonnais la prière des agonisants pour l'homme éteint prématurément.

NIL (à Tétéreff)

Écoute ! J'ai un service à te demander !

(Il lui parle à l'oreille. Tétéreff fait des signes de la tête.)

[Dans cette scène entre les jeunes, Tétéreff, après avoir taquiné tout le monde, jette dans la conversation l'idée qu'il ne faut pas payer le mal par le bien. Sollicité de s'expliquer il tâche d'abord de se dérober. Mais les autres insistent.]

TÉTÉREFF

Exprès — on ne peut pas être original. Je l'ai essayé !...

HÉLÈNE

Mais parlez donc, bourreau, du bien et du mal !

CHICHKINE

Eh bien, fais jouer ta petite machine philosophique !

TÉTÉREFF (prend l'attitude d'un orateur)

Honorables bipèdes ! Lorsque vous dites qu'il faut pour le mal payer avec du bien — vous vous trompez. Le mal est une qualité en vous innée et par conséquent de peu de valeur. Le bien — vous l'avez inventé vous-même, vous l'avez payé horriblement cher, c'est pourquoi il est une chose précieuse, un objet rare, tel qu'il n'y en a pas de plus beau sur la terre. Donc ! égaler le bien au mal est désavanta-

geux pour vous et inutile. Je vous dis : rendez du bien rien que pour du bien. Et ne rendez jamais plus que vous n'avez vous-même reçu afin de ne pas encourager dans l'homme le sentiment d'usurier. Car l'homme est avide. Ayant reçu une fois plus qu'il ne lui était dû, il voudra une seconde fois recevoir encore davantage. Mais ne lui rendez pas moins que vous ne devez, car si vous le trompez une fois, l'homme est rancunier, il dira que vous êtes des « faillis », il cessera de vous estimer et — une seconde fois — ne vous fera plus de bien, mais vous donnera seulement une aumône. Frères ! soyez strictement exacts dans le payement du bien qu'on vous a fait ! Car il n'y a rien de plus triste et de plus repoussant au monde qu'un homme qui donne l'aumône à son prochain ! Mais pour le mal — payez toujours le centuple. Soyez cruellement large, récompensant votre prochain pour le mal qu'il vous a fait. Si, lorsque vous lui avez demandé du pain, il vous a donné une pierre, renversez-lui toute une montagne sur la tête.

(Tétéreff commence en plaisantant, mais, peu à peu, il prend un ton sérieux et finit son discours avec véhémence et conviction. Ayant fini, il s'écarte, marchant lourdement. Un moment de silence général. Tous sont gênés, ayant senti dans ses paroles quelque chose de pénible, de sincère.)

HÉLÈNE (à voix basse)

Cependant... vous avez probablement beaucoup souffert par des hommes...

TÉTÉREFF (ricanant)

Mais cela m'a donné l'espoir gai qu'ils souffriraient eux aussi par moi... ou plus exactement pour moi...

HÉLÈNE (Pour faire diversion, invite tout le monde à monter chez elle)

Piotr Vassilievitch, venez-vous?

PIOTR

Si vous permettez...

HÉLÈNE

Je l'autorise avec bienveillance. Votre bras!

Mlle ZVETAIEV

Mettez-vous tous en paires. Nil Vassilievitch à moi...

CHICHKINE (à Tatiana)

Alors — vous avec moi...

TÉTÉREFF

Et l'on dit qu'il y a sur la terre plus de femmes que d'hommes. Pourtant, j'ai habité beaucoup de villes, et toujours et partout il n'y avait pas de dame pour moi...

HÉLÈNE (sort en riant et en chantant)

Allons, enfants de la patrii-i-e.

[Au 2e acte les parents se lamentent de leurs mésintelligences avec leurs enfants.]

(Entre Tétéreff, mal éveillé et plus sombre que jamais. Dans sa main, il tient une bouteille d'eau-de-vie et un petit verre.)

BEZSÉMÉNOFF

Vous vous êtes de nouveau délié ?

TÉTÉREFF

Hier, après le service de nuit...

BEZSÉMÉNOFF

A quel propos ?

TÉTÉREFF

Sans propos. Va-t-on dîner?

AKOULINA IVANOVNA

Je vais mettre la table.

(Elle commence à mettre la table.)

BEZSÉMÉNOFF

Hé, là, Terentiy Khrisanfovitch, t'es un homme intelligent... et voilà que l'eau-de-vie te perd !

TÉTÉREFF

Bourgeois respectable, — tu mens ! Ce n'est pas l'eau-de-vie qui me perd, mais ma force... L'excès de force — voilà où est ma perte...

BEZSÉMÉNOFF

Eh, la force n'est jamais de trop !

TÉTÉREFF

Et tu mens encore ! Actuellement on n'a pas besoin de force... Il faut de l'adresse, de la ruse... de la flexibilité de serpent.

(Relevant sa manche, il montre le poing.)

Regarde, si je frappe avec ce morceau la table, je la mettrai en pièces. Avec de telles mains on n'a que faire dans la vie. Je peux couper du bois, mais il m'est difficile et ridicule d'écrire, par exemple. Je n'ai où employer ma force. Je ne puis trouver un emploi que dans une baraque, à la foire, où je pourrais briser des chaînes de fer, soulever des poids et ainsi de suite. Mais j'ai fait mes études... Et pas mal... C'est pour cela qu'on m'a chassé du séminaire... J'ai fait des études et je ne veux pas vivre en spectacle, je ne veux pas que toi venant à la baraque foraine tu jouisses à ma vue, avec un plaisir tranquille. Je veux que vous me regardiez avec un déplaisir inquiet.

BEZSÉMÉNOFF

T'es méchant...

TÉTÉREFF

Des animaux de ma force ne sont pas méchants — tu ne connais pas la zoologie. La nature est

maligne. Car si l'on ajoute à ma force encore de la méchanceté, alors où pourras-tu te sauver de moi?...

BEZSÉMÉNOFF

Je n'ai pas à fuir, moi... je suis chez moi.

AKOULINA IVANOVNA

Ne parle pas, père.

TÉTÉREFF

C'est vrai ! T'es dans ta maison. Toute la vie — est ta maison, ta bâtisse. Et c'est pour cela que je n'ai pas où vivre, bourgeois !

BEZSÉNÉNOFF

Tu vis pour rien. Sans raison. Mais si tu voulais...

TÉTÉREFF

Je ne désire pas vouloir, car ça me dégoûte. Il est plus noble pour moi de me saouler et de me perdre que de vivre et travailler pour toi et tels que toi. Me vois-tu, bourgeois, pas ivre, bien mis et te parlant le langage d'esclave de ton valet? Non, tu ne me vois pas ainsi.

(Pauline entre et, apercevant Tétéreff, recule. Lui, la voyant, hoche la tête avec un large sourire et lui dit, tendant la main.)

Bonjour, et n'ayez pas peur... Je ne vous dirai plus rien... Car je sais tout!

PAULINE (confuse)

Quoi!... Vous ne pouvez rien savoir...

AKOULINA IVANOVNA

Ah, t'es venue. Eh bien, va dire à Stepanida d'apporter la soupe...

BEZSÉMÉNOFF

C'est l'heure...

(A Tétéreff.)

J'aime écouter lorsque tu raisonnes... Surtout

tu réussis bien en parlant de toi-même. Comme ça — te regardant, t'es terrible. Mais lorsque tu commences à exposer tes pensées, — alors je sens ta faiblesse...

(Content, il rit doucement.)

TÉTÉREFF

Et toi tu me plais aussi. Car tu es intelligent et bête dans la mesure; bon et méchant dans la mesure aussi; honnête et malhonnête de même, poltron et brave... t'es un bourgeois-modèle! T'as incarné en toi d'une manière finie la banalité... cette force qui vainc même les héros et vit, et vit, et triomphe... eh bien, prenons un petit verre avant la soupe, vénérable taupe!

BEZSÉMÉNOFF

On va l'apporter et nous boirons. Mais, entre temps, pourquoi dis-tu des injures?... Faut pas sans raison froisser les gens. Il faut raisonner d'une manière douce, ordonnée, qu'il soit intéressant de t'écouter... mais si tu froisses les gens de tes paroles, personne ne t'écoutera et celui qui t'écoutera sera un imbécile!

NIL (entre)

Pauline est là?

TETÉREFF (souriant)

Elle est là...

AKOULINA IVANOVNA

Qu'est-ce que ça te fait?

NIL (sans lui répondre, à Tétéreff)

Eh, eh! t'es délié? Encore? Mais t'as commencé de bonne heure...

TÉTÉREFF

Vaut mieux boire de l'eau-de-vie que du sang humain... d'autant plus que le sang des hommes d'aujourd'hui est pauvre, mauvais et sans goût...

De sang sain, de saveur, il en reste peu — on l'a tout sucé...

[Après une scène violente entre Nil et le vieux Bezsémènoff :]

TÉTÉREFF (à Nil)

Ce n'est rien. Une scène très intéressante. J'écoutais et regardais avec plaisir. Très, très bien. Ne t'agite pas, ami. T'as des dispositions... tu peux jouer les rôles héroïques. En ce moment un héros est nécessaire... Crois-moi ! A notre époque tous les hommes doivent être divisés en héros, c'est-à-dire les imbéciles, — et en coquins, c'est-à-dire les intelligents...

NIL

Et pour quelle raison ai-je fait subir à Pauline cette... vilenie? Elle s'est effrayée... non, elle n'est pas peureuse! Elle est froissée pour sûr. Pouah !

(Tatiana, entrée, inaperçue et restée à la porte, au nom de Pauline, fait un mouvement.)

TÉTÉREFF

Il est très commode de diviser les gens en imbéciles et coquins. Les coquins sont — multitude. Ils vivent avec un esprit de fauves, ils ne croient qu'en la vérité de la force... pas de ma force, pas de celle qui est enfermée là, dans ma poitrine, mais de la force de la ruse... La ruse, c'est la force du fauve.

NIL (n'écoutant pas)

A présent, il faudra hâter le mariage... Eh bien, nous le hâterons... Oui, elle ne m'a pas encore répondu. Mais je sais ce qu'elle dira, ma chère fille... Comme je hais cet homme... cette maison... toute cette vie... vie pourrie... Ici tous sont... des monstres. Personne ne sent que la vie est gâtée

par eux, réduite aux riens... qu'ils en font pour eux-mêmes une prison, un bagne, un malheur... Comment arrivent-ils à le faire? Je ne le comprends pas. Mais — je hais les hommes qui gâtent la vie...

(Tatiana fait un pas en avant, s'arrête. Puis sans bruit va vers le coffre, s'assied dessus, dans le coin. Elle s'est courbée, devient petite et encore plus misérable.)

TÉTÉREFF

Ce sont les imbéciles qui parent la vie. Il n'y a pas beaucoup d'imbéciles. Ils cherchent toujours quelque chose dont ils n'ont pas besoin, eux, ou pas eux seuls... Ils aiment à inventer des perspectives de bonheur général et des balivernes pareilles. Ils veulent trouver les commencements et les fins de tout ce qui existe. En général, ils font des bêtises...

NIL (pensif)

Oui, des bêtises. J'y suis passé maître... Eh bien! elle est plus pratique que moi... Elle aime aussi la vie... d'un amour si attentif, tranquille... Sais-tu, nous vivrons avec elle remarquablement bien! Nous sommes tous les deux braves... et, si nous voulons quelque chose, nous l'obtiendrons! Oui, nous obtiendrons avec elle... Elle est — on dirait — une nouveau-née...

(Il rit.)

Nous vivrons très bien avec elle!

TÉTÉREFF

Un imbécile peut toute la vie penser pourquoi le verre est transparent, et un coquin fait du verre tout simplement une bouteille...

NIL

Eh, toi : tu parles toujours de bouteilles!

TÉTÉREFF

Non, je parle des imbéciles. L'imbécile se demande « où est le feu » lorsqu'il n'est pas allumé, « où a-t-il disparu » lorsqu'il est éteint. Et le coquin se met près du feu et a chaud...

NIL (pensif)

Oui-i... chaud.

TÉTÉREFF

Au fond — ils sont sots tous les deux. Mais l'un est sot d'une manière belle, en héros, l'autre — est sot d'une manière stupide, en mendiant. Et tous les deux, bien que par des voies différentes, arrivent cependant au même endroit — à la tombe, rien qu'à la tombe, mon ami...

(Il rit fort. Tatiana hoche doucement la tête.)

NIL (à Tétéreff)

Qu'est-ce que tu as?

TÉTÉREFF

Je ris... Les imbéciles restés vivants regardent le confrère mort et se demandent : « où est-il » ? Et les coquins héritent simplement le bien du défunt et continuent la vie chaude, la vie rassasiée, la vie commode.

(Il rit aux éclats.)

NIL

N'empêche, t'as bu ferme... Tu vas rentrer peut-être chez toi, eh?

TÉTÉREFF

Dis-moi, où est-ce?...

NIL

Eh, ne dis pas de bêtises. Veux-tu que je te conduise?

TÉTÉREFF

Moi, frère, tu ne me conduiras pas. Je ne me

trouve en parenté ni avec les accusés... ni avec les victimes. Je suis — moi, à part. Je suis la preuve matérielle du crime! La vie est gâtée? Elle est mal connue... Elle n'est pas faite à la taille d'honnêtes gens, la vie — dis-je. Les bourgeois l'ont raccourcie, l'ont coupée, l'ont rendue étroite... et me voilà la preuve matérielle que l'homme n'a où vivre, ni de quoi, ni raison de vivre...

NIL

Eh, bien, va donc, va!

TÉTÉREFF

Laisse-moi! Tu penses que je peux tomber? Mais je suis déjà tombé, mon bon! Depuis longtemps. Je pensais, d'ailleurs, me relever, mais tu passas et, sans t'en apercevoir, pas exprès, tu me heurtas de nouveau! Ce n'est rien, passe! Va, je ne me plains pas... T'es sain et digne d'aller où tu veux, comme tu veux... Moi, un déchu, je t'accompagne d'un regard d'approbation — va!

NIL

Qu'est-ce que tu chantes là? Ça m'a l'air intéressant, mais incompréhensible...

TÉTÉREFF

Ne comprends pas! Pas besoin! Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas comprendre, car les comprendre est inutile. Toi, va, va!

NIL

Eh bien — je m'en vais.

(Il sort dans l'antichambre sans apercevoir Tatiana, qui s'était blottie dans le coin.)

TÉTÉREFF (lui envoyant des saluts)

Je te souhaite du bonheur, pillard! Sans t'en apercevoir tu m'as pris mon dernier espoir et... au diable!

[Au troisième acte lors de la tentative de Tatiana pour s'empoisonner, Tétéreff accourt, et, dans l'émotion et l'agitation générale, apporte un secours très actif à la maison. Pendant une accalmie, resté seul avec Hélène, il cause avec elle. Hélène lui dit qu'elle hait le malheur.]

TÉTÉREFF

C'est très digne d'éloges.

[Hélène dit qu'elle n'aime pas non plus les hommes qui se lamentent toujours.]

TÉTÉREFF

Ma chère dame ! Je vais vous faire un aveu, moi aussi... Je n'aime pas quand les femmes font de la philosophie, mais lorsque c'est vous qui raisonnez j'ai envie de vous baiser les mains...

HÉLÈNE

Rien que cela?...

(Sérieux.)

Je plaisante lorsque là-bas

(montrant la chambre de Tatiana)

on souffre...

TÉTÉREFF (montrant la chambre des vieux)

Et là on souffre aussi. Et partout, quelque part que vous dirigiez votre doigt, partout l'homme souffre. Telle est déjà son habitude...

HÉLÈNE

Mais il souffre tout de même...

TÉTÉREFF

Certainement...

HÉLÈNE

Et il faut en avoir pitié

TÉTÉREFF

Pas toujours... Et je doute même qu'il faille jamais plaindre un homme... Il vaut mieux le secourir.

HÉLÈNE

On ne peut pas les secourir tous... et, sans en avoir pitié, l'on ne secourt pas...

TÉTÉREFF

Ma chère dame! Je raisonne ainsi, les souffrances proviennent des désirs. Dans l'homme il existe des désirs qui méritent le respect et d'autres qui ne le méritent pas. Aidez-lui à satisfaire les désirs du corps, qui sont nécessaires pour qu'il soit sain et fort, et ceux qui l'ayant ennobli l'élèveront au-dessus de la bête...

HÉLÈNE (pensive)

Peut-être... peut-être est-ce ainsi... Mais que se passe-t-il là! S'est-elle endormie? Que tout cela est étrange! Soudain du bruit, des gémissements, des cris, de l'agitation et tout d'un coup le silence, l'immobilité...

TÉTÉREFF

C'est la vie. Les hommes crient; fatigués, ils se taisent... S'étant reposés,— ils crieront de nouveau. Mais ici, dans cette maison — tout tombe particulièrement vite.. et le cri de la douleur, et le rire de la joie... Toutes les commotions pour eux sont comme un coup de bâton dans un ruisseau de boue... et le dernier cri est toujours celui de la banalité — qui est la fée d'ici. Triomphante ou aigrie, c'est toujours elle qui parle la dernière.

HÉLÈNE

Nous causons ici et là-bas se meurt peut-être un être humain...

TÉTÉREFF (calme)

Et nous ne le regrettons point.

HÉLÈNE (rapide)

Vous ne le plaignez pas?...

TÉTÉREFF

Ni vous...

HÉLÈNE (bas)

Oui, vous avez raison... Ce n'est pas bien, cela... C'est surtout Piotr que je plains.. Il n'est pas bien ici !

TÉTÉREFF

Ici tout le monde est mal..

[Le médecin sort de la chambre de la malade. Les parents l'accompagnent; il rassure tout le monde, disant que la dose du poison est insignifiante et que Tatiana guérira. Tétéreff, alors, lui pose aussi une question.]

LE MÉDECIN

Il me semble que nous nous sommes rencontrés déjà quelque part?

TÉTÉREFF

Peut-être...

LE MÉDECIN

Vous.. mais.. n'étiez-vous pas dans mon service des typhiques?

TÉTÉREFF

Si fait...

LE MÉDECIN (joyeusement)

Ah ! ah ! C'est cela. Je vois donc — une figure que je connais.. Permettez.. Ce fut au printemps? Oui? Je crois même me rappeler votre nom...

TÉTÉREFF

Je me souviens de vous, moi aussi...

LE MÉDECIN

Oui?

TÉTÉREFF

Je me souviens. Quand je commençais à me remettre et vous demandais d'augmenter ma ration, vous fîtes une grimace très laide et me dites : « Sois

content de ce qu'on te donne. Il y en a beaucoup, comme toi, d'ivrognes et de vagabonds »...

LE MÉDECIN (embarrassé)

Permettez. C'est.. ce.. Excusez... vous... votre nom... Je suis le médecin Nicolas Troïeroukoff... et...

TÉTÉREFF (s'approchant)

Et moi — alcoolique héréditaire et chevalier du Serpent vert Terentiy Bogoslovsky.

(Le Médecin recule.)

N'aie pas peur, je ne te toucherai pas...

(Il passe devant lui. Le Médecin décontenancé le suit du regard agitant son chapeau.)

[Au quatrième acte. Tous les jeunes sont réunis auprès de Tatiana convalescente.]

TÉTÉREFF (apporte le samovar, sa figure est boursouflée des libations de la veille)

Je passais devant la cuisine, et Stepanida me supplia : « Petit père ! prends le samovar ! Je te donnerai, dit-elle, lorsque t'en auras besoin, un cornichon pour te rafraîchir. » Alors je fus séduit, gourmand que je suis...

TATIANA

Vous venez de la messe?

TÉTÉREFF

Non, je n'y suis pas allé ce matin. J'ai mal à la tête. Et vous, comment va? Vous allez mieux ?

TATIANA

Merci. On me le demande une vingtaine de fois par jour... Tout le monde s'agite, on court, on crie, on cherche... Et j'observe, moi, et je ne vois pas ce que tous ils appellent la vie...

TETÉREFF

Non, c'est curieux. Je suis un homme étranger à

tout cela, ne participant pas aux affaires de la terre... je vis par curiosité et je trouve qu'il fait très intéressant ici !

TATIANA

Vous n'êtes pas exigeant, je le sais. Mais qu'y a-t-il d'intéressant ?

TÉTÉREFF

Mais voici, les gens se mettent seulement à vivre. J'aime écouter quand les musiciens au théâtre accordent les violons et les trompettes. L'oreille saisit beaucoup de notes séparées et justes; par moment on entend une jolie phrase... et on désire terriblement entendre au plus vite ce que les musiciens vont précisément jouer... Qui en est le soliste? Quelle est la pièce ? Ici aussi, à présent, on accorde...

TATIANA

Au théâtre... Oui... Mais ici... mais ceux-ci... que peuvent-ils jouer...

TÉTÉREFF

Quelque chose, paraît-il, de *fortissimo*...

TATIANA

Nous allons voir.

(Une pause. Tétéreff allume sa pipe.)

Pourquoi fumez-vous la pipe et pas de cigarettes?

TÉTÉREFF

Plus commode. Car je suis un vagabond, — la plus grande partie de l'année je suis en route. Me voilà en train de partir encore. L'hiver une fois arrivé, je me mets en marche.

TATIANA

Où ?

TÉTÉREFF

Je ne sais... Mais ça m'est tout à fait égal..

TATIANA

Vous resterez quelque part gelé... ayant bu...

TÉTÉREFF

En route — je ne bois jamais... Et même si je suis gelé — quelle importance? Il vaut mieux être gelé en marchant, que pourrir assis à la même place...

TATIANA

C'est une allusion à moi ?

TÉTÉREFF (sursautant)

Dieu me garde! Que dites-vous? Est-ce que je suis une bête féroce ?

TATIANA

Mais ne vous inquiétez pas. Ça ne m'offense pas. J'ai perdu la sensibilité de la douleur...

(Amèrement.)

Tous savent que l'on ne peut pas m'offenser. Pauline, Hélène, Marie... Elles se comportent comme des richards qui ne se soucient guère de ce que sent le mendiant... de ce que pense le mendiant quand il voit comme on mange les plats rares...

TÉTÉREFF (fronçant les sourcils, à travers les dents)

Pourquoi l'humiliation? Il faut se respecter...

TATIANA

C'est bien... laissons cela.

(Une pause.)

Dites-moi quelque chose... sur vous! Vous ne parlez jamais de vous... Pourquoi ?

TÉTÉREFF

Le sujet est grand, mais pas intéressant.

TATIANA

Non, dites! Pourquoi vivez-vous d'une façon si étrange? Vous me paraissez intelligent, doué...Que vous est-il arrivé dans la vie?

TÉTÉREFF (montrant les dents)

Ce qu'il est arrivé? Oh, c'est une histoire longue et ennuyeuse... S'il faut la raconter soi-même...

« *Je suis parti à la recherche du soleil et du bonheur,*
« *Nu et sans souliers je reviens ;*
« *Et mon linge et mes espérances*
« *J'ai tout usé dans mes pérégrinations* (1). »

Mais cette explication est trop belle pour moi... bien que courte. Il faut y ajouter qu'en Russie il est plus aisé, plus tranquille d'être un ivrogne, un vagabond qu'un homme sobre, honnête et bon à quelque chose.

(Entrent Piotr et Nil.)

Il n'y a que les gens impitoyablement droits et fermes comme des glaives, — il n'y a qu'eux qui briseront... Ah! Nil! D'où viens-tu?

[Lorsque entrent Nil et Piotr, une discussion commence, où Nil expose sa philosophie du *droit à la vie*, de la *lutte pour les joies de la vie*.]

TÉTÉREFF (souriant et approuvant Nil)

Voilà le sens de la science la plus profonde! Voilà le sens de toute la philosophie ! Et à toute autre philosophie — anathème!

[Et à la fin de l'acte, c'est encore Tétéreff qui dit au vieux Bezséménoff abandonné : La Vie marche, vieux,— qui ne la suit pas de près reste seul... je te dis; pourquoi as-tu vécu ? qu'as-tu fait de bon ?...]

MAXIME GORKY.

COMPTE-RENDU DES « PETITS BOURGEOIS » publié par les « Novosti » de Saint-Pétersbourg, le 28 mars/10 avril 1902.

« Une pièce belle, claire et intelligente. Telle est l'impression générale.

» Et j'ajouterai, moi, une pièce éclatante de vie et de lumiè-

(1) Heine.

re!... Tant il y a en elle de puissance, de force, d'allégresse vitale. Et cependant, à l'analyse tranquille, — une telle impression doit paraître assez étrange. Il s'agit du litige entre *pères et enfants*, du différend entre *générations :* devant le spectateur se jouent des scènes assez sauvages d'un désaccord dans une famille. D'où alors peuvent venir ici la lumière et la joie ? Et pourtant c'est ainsi. La première impression ne trompe point... Sur la scène retentit constamment la chanson triomphale de la vie. Ce qui est vieux doit finir et se faner. Ce qui est jeune doit fleurir, s'attacher avidement à la vie. A bas l'ivraie et les herbes sauvages, à bas les formes surannées et les conventions. L'avenir appartient à ce qui est vigoureux, qui travaille, qui est fier et fort!... Et tout ce qui est faible, impuissant, lui cédera le chemin!.. « Les Petits Bourgeois ». Ce mot doit être compris dans un sens plus large, plus généralisant. Le *bourgeoisisme* — c'est tout ce qui est mesquin, banal, conventionnel, et qui de mille fils entortille notre vie. Le bourgeoisisme, ce sont ces complications artificielles de la vie dont au fond personne n'a besoin, qui ne sont pas liées organiquement avec l'homme, et qui ne sont inventées par l'homme que pour effrayer le prochain, comme on effraie un enfant avec le « loup-garou »... « Les bourgeois Bezséménoff », « bourgeois Bezséménoff » : c'est ce titre que le chantre ivre Tétéreff applique obstinément à son logeur, voulant dans ces paroles mettre toute son amertume, tout le surplus de la haine accumulée envers cette suffisance rassasiée, banale, nulle. En effet, *le bourgeois Bezséménoff*, — c'est en quelque sorte l'incarnation et le symbole d'une idée quasi universelle.

» Disons cependant en quelques mots l'histoire de ce Bezséménoff et de ses proches. L'antagonisme des *pères et fils* — est un thème qui n'est pas neuf en Russie, même pour des pièces de théâtre. Dans des pièces récentes de Potekhine, Potapenko, Naidenoff ce drame est traité de différents points de vue. Maxime Gorky ajoute un nouveau ferment pour la putréfaction des bases de la famille. Les enfants d'un bourgeois aisé, doyen des peintres en bâtiment, Bezséménoff, sont des gens instruits! Piotr — un étudiant qui vient d'être exclu, Tatiana — institutrice, et le fils adoptif Nil — un machiniste technicien. A la différence morale s'ajoute encore une dissemblance complète intellectuelle, ou, ce qui est plus juste — la première provient de la seconde. Dès le premier moment vous voyez devant vous des gens qui parlent un langage

différent et qui ne se comprennent pas du tout. Le « bourgeois Bezséménoff » est peut-être pour son milieu un homme pas méchant ; en tout cas il aime, à sa manière, ses enfants, mais il ne peut pas s'entendre avec eux, ni se mettre d'accord en quoi que ce soit. Leurs intérêts sont différents, leurs vues ne sont pas les mêmes, leurs pensées sont opposées. Une mésintelligence réciproque entre des gens si proches ne peut pas aboutir à une indifférence, mais doit conduire à l'exaspération. Dans la maison des Bezséménoff ne cessent pas les collisions entre la vieille et la jeune génération. Si Piotr et Tatiana tâchent encore de temps en temps de s'accorder d'une manière quelconque avec les parents, le fils adoptif, Nil, est inflexible dans son aspiration à la liberté spirituelle, dans son mépris pour le tremblement heureux des vieux devant ce qui est « accepté », ce que « diront les voisins »... Contrairement au désir des vieux, Nil choisit pour fiancée la pauvre couturière Pauline, aussi forte et inflexible que lui-même. Piotr, lui aussi, se laisse entraîner par la veuve alerte et joyeuse Krivtzov et devient son fiancé. Tatiana, une nature complètement instable, agitée, ne sachant que faire d'elle-même, s'empoisonne par amour pour Nil. Chagrin et gémissements remplissent la maison de Bezséménoff. Les vieilles bases croulent, et l'édifice tombe... Que surgira-t-il sur ses ruines ? Le « bourgeois Bezséménoff », certes, ne changera pas. Il finira sa vie convaincu qu'il a raison... Tatiana et Piotr, ce sont l'ivraie, les plantes parasites grimpantes qui serpentent le long de tout ce qui est solide et qu'elles rencontrent sur leur chemin. Tantôt elles s'attachent aux vieux fondements à moitié pourris, tantôt elles embrassent un chêne svelte et fort qui s'élève avec ses branches vers le soleil éclatant. Ils ne sont pas assez lâches pour rester auprès du « bourgeois Bezséménoff », mais pas assez courageux pour suivre le libre Nil... C'est une race de transition qui doit périr ! Et précisément c'est Nil, fort et libre, qui donnera la nouvelle vie aux ruines poussiéreuses. Lui, la main dans la main avec Pauline, et peut-être le chantre Tétéreff. Ce sont les hommes de l'avenir. Ils viendront, « *und neues Leben blüht aus den Ruinen* » (une nouvelle vie éclot des ruines).

» Si la pensée fondamentale de l'auteur est exprimée fortement, d'une manière lumineuse et imagée, les figures des personnages, pris séparément, sont encore on peut dire dépeintes avec une plus grande clarté. Je ne connais pas de pièces de ces dernières années où le pinceau de l'auteur ait

travaillé avec tant de couleur, tant de saveur... Chaque figure est peinte à larges coups de pinceau, sans effort aucun pour en tirer les détails et les particularités de caractères. Et cependant l'impression est écrasante par sa force et par sa vérité de vie.

» Les personnages de la pièce pris séparément sont tous sans exception intéressants.

» L'auteur a réussi à obtenir de la clarté même dans la peinture de Piotr et de Tatiana — ces âmes agitées, indécises, assoiffées, qui, généralement, sont décrites par les écrivains contemporains d'une manière pâle et vague. Chez Gorky la psychologie même de ces moralement estropiés est plus compréhensible et logique. Et que dire alors des figures aussi considérables que le « bourgeois Bezséménoff » lui-même, son antipode Nil et l'*ultima ratio* de la pièce, le chantre Tétéreff? Tout particulièrement intéressant est ce dernier — type d'un vagabond intellectuel (non sans idéalisation certes) pour la force de la peinture desquels Gorky n'a pas encore d'égal. Les répliques de ce philosophe, sorti du séminaire, non seulement resplendissent de traits d'esprits originaux, mais il s'y trouve tant d'intelligence et de vérité amère qu'à tout moment, derrière ce gueux qui lui est cher, on croit apercevoir l'auteur lui-même.

» Excellente pièce, excellente exécution, excellente attitude du public attentif et enthousiaste ; un lien imperceptible, mais cependant solide, s'est établi entre les spectateurs, les acteurs et la pièce — voilà les impressions de cette soirée qui resteront gravées pour longtemps dans ma mémoire. »

Novosti : « critique théâtrale »

LA FIANCÉE

—

Je revois Dine un matin d'été où il y avait une odeur de glycine, et, dans les chemins du jardin, une nuée d'abeilles turbulentes et dorées.

Elle avait, je me souviens, une petite croix d'argent pendue sur la poitrine ; sa robe d'uniforme se gonflait autour d'elle, blanche et raide, comme une cloche ; son ombrelle immobile dépliait sur son front une ombre de soie bleue. Elle venait lentement sous les sureaux en fleurs, et sa tresse remuait dans les plis de sa jupe plus svelte et lisse qu'un blond roseau.

Debout contre la haie de roses, Dominique l'attendait.

Je le revois en ce matin de juin tel qu'il apparut à mon âme, avec ses beaux yeux bleus d'une fraîcheur de source, avec son front pensif et ses tempes légères. Il était au bord du chemin comme au bord d'une eau claire, pleine de ciel et d'ombres, entre des peupliers.

Je me souviens.

Quelqu'un, dans la maison, jouait un ballet de Mozart. Il avait plu la nuit, et des cimes mouillées des gouttes d'eau tombaient au rythme du piano... Elles se formaient lentement sur l'écorce des branches, alignaient un cordon de perles, et puis tombaient l'une après l'autre, comme des larmes ou des soupirs.

Et Dine, sous l'averse, avançait lentement... sous l'averse des feuilles, dans le bruit des abeilles. Elle

tenait d'une main son ombrelle — et, de l'autre, troussait un peu sa jupe raide sur ses bas tendus.

... C'est une image intacte, à peine dédorée.

★

Je ne peux plus me souvenir si j'avais fait moi-même le bouquet du piano. Ce n'était qu'un paquet de feuillage odorant, avec des sorbes rouges.

On le voyait à peine dans l'obscurité du salon... une obscurité bleue et qui sentait le buis. C'est une odeur de souvenir et de candeur fanée... Et de si vieilles choses avaient passé par là !

Dine se tenait toute droite sur le bord de sa chaise. Sa jupe de pensionnaire, allongée de la veille, tombait sans plis jusqu'à ses pieds. Elle baissait les yeux, et les plumes de ses cils remuaient dans de l'ombre.

Le ruban qui nouait sa tresse formait un nœud sur le plancher.

Ses deux mains étaient jointes; à l'une d'elles brillait l'anneau. Elles avaient la mélancolie d'une coupe encore vide et qui sera remplie de larmes et de roses... Elles avaient la douceur de doigts qui, laissant tomber un narcisse, lèvent aux espaliers de pêches leur grâce déclinante dans les essaims d'abeilles.

La blancheur d'autres mains encore apparaissait dans l'ombre... Des mains pâles, des mains de rêve, des mains de fantôme.

Ce fut le premier jour.

★

— Dominique, disait-elle.

Et son âme amoureuse défaillait au bord de ses lèvres comme une rose mûre et brûlante..

C'était le temps des fleurs.

Ses yeux n'avaient pas un regard, son corps une attitude, sa bouche une parole, qui ne fussent pareils à une fleur... Toute son âme n'était qu'un buisson de roses blanches dont les boutons s'ouvraient l'un après l'autre... l'ensemble de son être un jardin campagnard autour d'un presbytère, avec des lis et des pommiers, du buis taillé régulièrement et des haies de troènes, des papillons blancs qui volaient dans une odeur de fraise... et doré de ferveur comme une page de missel.

Je me souviens de l'avoir vue, un matin de juillet, courir le long des seringuas. Elle riait toute seule en chantant. Et les pétales d'un blanc épais se collaient à ses doigts comme une cire odorante.

Elle les baisait l'un après l'autre, et puis les jetait aux abeilles.

★

Elle avait attendu l'amour dans l'ardeur des abeilles.

Je me souviens de ces après-midi où je l'écoutais s'éloigner dans l'ombre du jardin, dérouler le ruban d'un lied qu'elle traînait derrière elle et qu'elle attirait sous les branches pour en nouer son rêve.

Les abeilles l'accompagnaient. Elles bourdonnaient à ses tempes, et se suspendaient en couronne dans le parfum de ses cheveux — secouant, parfois, d'un coup d'aile, le pollen d'une rose ouverte sur son front.

Et jamais en aucun été je ne vis autant d'abeilles ! des abeilles dorées, turbulentes, parfumées... Des abeilles qui envahissaient la maison, bruissant derrière les vitres, et faisaient chavirer, le long des stores baissés, leurs ombres rondes et folles

pareilles à des barques... Des abeilles dans les lis, des abeilles dans les roses, des abeilles dans les abricots... des abeilles accrochées en grappes aux branches de l'acacia... Des abeilles ronflant dans la cime du cytise, balançant les fleurs d'or comme des cymbales retentissantes... Des abeilles qu'on voyait venir du fond de l'horizon en une masse légère, se dénouer comme une écharpe, et se défaire comme un bouquet.

★

Elle avait dix-neuf ans.

Ce n'était qu'une pensionnaire avec un poignet grêle et un corsage étroit... une petite fille grandie qui tient entre ses doigts des désirs incertains comme des fruits couverts de rosée.

La corbeille de sa grâce était le cœur de Dominique. Elle y avait posé les premières fraises mûres, avec des muguets et des anémones.

Et se penchant aux lèvres de l'ami, elle respirait sa propre ardeur.

Que de fois je l'ai vue ainsi, ingénument offerte! Modeste comme un vase penché sous la fontaine — douce comme une chèvre familière qui boit dans le creux de la main, ronge les chatons du saule, et tout à coup s'arrête pour regarder entre les feuilles.

Elle ressemblait aux bêtes légères et farouches... aux plantes qui se plient... aux objets familiers dont le charme banal imprègne doucement l'âme d'une odeur de souvenir.

Mère était la lampe du soir, celle qu'on allumait déjà bien avant ma naissance. Et l'éventail fané dans une armoire de santal.

Pour Dine je resonge au rideau de soie verte qui

ornait une fenêtre. Pénétré de soleil il flottait doucement, caressait l'angle de ma table, enlaçait une chaise, ou s'envolait rapide jusqu'au bord du balcon...

Et puis encore cette clochette qui sonnait le goûter...

★

Les jolis goûters d'autrefois !

Je revois le banc peint en vert, la table avec la nappe blanche semée de pastilles bleues, le vernis des faïences entre l'éclat des fruits et la vapeur embaumée du café !

C'était au jardin sous l'auvent couvert de clématites, pleines de bourdons en peluche et de guêpes. Il y avait des cerises dans un plat, des radis et du fromage blanc, tremblant et humide, sur une feuille de chou.

Assise au milieu des enfants, bonne maman coupait le pain frais ; une petite buée odorante s'élevait de la pâte humide, se mêlait à l'odeur des fleurs. Tandis que le chien Dick, assis près de sa chaise, la tête posée sur son genou, levait vers elle ses bons yeux clairs comme des médaillons de cristal pleins de feuillage léger.

Je me souviens.....

Les poules caquetaient tout autour de la table ; l'une sautait parfois au beau milieu des tasses et se sauvait en renversant le lait. Puis on voyait Lia venir sur la pelouse et son tablier blanc tout quadrillé de plis.

A quatre heures et demie la cloche de la fabrique sonnait, remuant dans l'azur de l'argent et de l'eau.

Dine mangeait lentement.

Je la revois, appuyée sur le coude, la bouche coupée en deux par l'ombre d'une branche. Parfois elle riait, parfois elle était grave ; parfois elle avait étendu sur sa tête son tablier de mousseline..... des gouttes de soleil luisaient, parfois, entre ses cils comme des larmes d'or.

★

Elle se promenait avec Dominique le long de la rivière. Et, réglant son pas sur le sien, elle marchait doucement au bord des angéliques.

De larges ombellifères poussaient dans les roseaux ; des saponaires et des menthes, des reines-des-prés fuselées et légères dont les tiges épanouissaient des flocons de parfum.

Je revois son sourire au bord de ses paupières.

Une douceur s'ouvrait en elle, comme une joie nouée qu'elle croyait sentir se défaire de son cœur, s'allonger sur le sol et s'étendre à ses pieds. Elle marchait dans sa joie comme dans l'ombre étalée, comme dans l'herbe pleine de fraîcheur et l'ambre fluide du soleil.

Qu'elle était douce avec ses jolies mains qui semblaient dire : j'attends... et quelquefois : je tiens... en se fermant un peu... Avec sa robe d'adolescente, avec ses bottines lustrées, avec sa ceinture indolente... Elle avait un chapeau garni de coquelicots ; un nœud sage dans le creux du cou.....

Et sa tresse bien faite avait la souplesse de l'osier.

★

Elle aimait de marcher dans l'ombre de son fiancé, de se poser droite au milieu de la silhouette légère, et, serrant sa jupe autour d'elle, de ne pas dépasser les bord du fantôme bleu.

— Comme cela! disait-elle, je n'irai pas plus loin.

Elle riait en penchant la tête — et l'ombre fugitive était grande comme le monde.

Parfois elle était capricieuse, parfois elle était grave; elle regardait Dominique en silence — ou, se suspendant à son cou, éparpillait dans sa moustache des baisers frais et tièdes comme des framboises mouillées.

Elle le tutoyait d'ordinaire, mais parfois elle disait « vous » avec timidité. C'est que je *vous* aime trop! disait-elle. Et le respect de son amour la pénétrait soudain comme au seuil d'une église.

Alors sans le toucher elle regardait Dominique.

Elle se rappelait volontiers qu'il était arrivé au moment des abeilles... à l'heure où les temples des ruches se dédoraient dans le couchant... un soir d'été où, dans l'azur du ciel, les nuages avaient la forme de navires... qu'elle l'avait vu marcher entre les haies de roses, lever le loquet de la porte, et disparaître dans le vestibule.

Mais sur le seuil de l'ombre il s'était retourné.

— *Je voudrais plonger mon âme dans le calice d'un lis blanc!*

Elle criait de toutes ses forces, les lèvres sur l'azur. Et puis, honteuse, jetait le livre et bondissait dans le gazon.

Dick la suivait en aboyant.

Pendant quelques instants on les voyait tous deux remuer dans les branches, agiter dans l'herbe fleurie un tourbillon de gestes fous. Et puis, soudainement, elle s'étendait sur le dos et regardait le ciel dans un silence profond.

— Dick, soupirait-elle, Dick, penses-tu qu'on nous aime?... Penses-tu qu'on nous aimera jamais?

Elle serrait de toutes ses forces le chien haletant sur sa poitrine; de sentir palpiter la chaleur de cette vie elle s'enivrait peu à peu ; elle baisait la tête frisée dans ses poils couverts de poussière.

— Non, Dick, non, disait-elle ; personne ne nous comprend... personne ne peut savoir... — Mais un sourire plein de confiance tremblait sur son visage.

Le ciel était immense et doux. On y voyait passer les barques bleues des hirondelles, des rubans de jeunes filles et des bouffées de tulle... A de certaines heures des pétales d'ancolies ; d'autres fois des pêches coupées — et d'autres fois encore des nœuds de satin blanc.

C'était une vaste rivière qui emportait, dans son courant, des choses jetées un soir d'octobre par une fiancée amoureuse.

★

Elle était amoureuse comme on l'est à vingt ans, avec un cœur frais comme une tige de jonc, comme l'église du village les samedis d'été, quand, à la fin du jour, les paysannes lavent les pierres, et que l'air sent l'eau et l'encens.

Je la revois les jours de lessive, étendant sur la haie la robe de coutil bleue, aidant Lia à transporter les paniers ruisselants et lourds. Elles montaient le chemin le long des cerisiers, suivies des enfants qui chantaient en agitant des branches, et de Dick, essoufflé, la langue entre les dents.

C'était dans le verger sur les graminées blondes; dans le haut du jardin, sur la pelouse en pente où broutait la brebis... On étalait le linge après l'avoir secoué au soleil. Il y avait des serviettes gonflées par le milieu, des vêtements allongés, d'une blancheur de sucre, autour des corbeilles d'œillets

jusqu'au bord des plates-bandes. Et le vent, en passant, faisait tomber dans les chemises la couronne d'une rose avec un scarabée.

De la maison on entendait les femmes battre l'eau, dans la cour, les sabots de Lia et des rires perçants... Des mares savonneuses stagnaient entre les cendres. Et les enfants jouaient « voyage » en y faisant glisser l'écorce d'un citron.

— Mets-le sur l'eau, mets-le sur l'eau ! Il faut le faire naviguer ! — Il n'y a pas assez d'eau, cela ne fait pas une mer! — Si ! C'est la mer ! C'est la mer ! Bonne chance, petit bateau !

Dick aboyait sur le rivage.

★

Tant de beaux jours ! Tant de beaux soirs !

Je me souviens de nos promenades, de ce champ de ciguës où l'on grimpait entre des haies, de la ruelle des morts, sous la fraîcheur des chênes, pleine d'ombre et de ronciers humides. Et du joli coteau de soie pâle et brillante.

Il était, suivant l'heure, comme les robes de Peau d'Ane : couleur de l'air, couleur du jour, couleur de l'aurore ; la maison installée entre ses sapins verts était la maison du bonheur ; elle avait la figure d'une vieille femme heureuse, assise dans ses jupes sur le seuil du jardin. On voyait derrière elle des quarantaines mauves, des pommiers remplis de fruits d'or pareils à des oranges. Une vigne grimpait sur sa façade, qui faisait un nœud sur son front. Et, dans l'ombre de ses rubans, des touffes d'origans remuaient en ronflant comme des bouquets d'abeilles.

Le soir, avant de s'endormir, elle fermait ses petits volets.

Je me souviens des enfants qui jouaient dans son giron, des liserons de sa haie, du plateau de bruyères qui surplombait son toit, où nous venions goûter pendant les grandes vacances... Je me souviens de ces goûters. Les enfants rapportaient des mûres dans des feuilles de bardane ; on voyait leurs chapeaux bouger entre les branches. Et rien ne s'entendait d'en bas que le moulin à eau, dans les cris d'hirondelles et dans les ciseaux des grillons.

Dine se couchait aux pieds de Dominique.

Douce comme un bruit de cloche dans un ciel de dimanche, elle avait l'attitude de la fidélité.

★

Elle rêvait d'arriver un soir dans la chaumière du coteau. Elle aurait grimpé entre les sapins, glissé sur les aiguilles, et pousserait la porte après avoir frappé. Il y aurait des images aux murs, une tèle de lait au coin d'une table, une paysanne aux joues fleuries qui couperait du pain.

Et puis Dominique avec ses tempes légères...

Il serait assis à côté du buffet, sous la planche accrochée où des melons mûrissent. Ce serait leur maison avec un enclos de pivoines, un verger plein de ruches et des tomates roses au bord de la cheminée; un grand sureau devant la porte, qui étalerait sur les volets son ombre de mousseline.

Elle y songeait longuement.

C'était souvent le soir, à l'heure où les petits rossignols gazouillaient dans leur nid au cœur de l'azalée. Les fleurs mouraient sans bruit. La lune s'ouvrait dans le pommier. Le ciel à marée basse reculait sur une plage d'or, limpide et grandissante, qui peu à peu s'ensevelissait elle-même sous une cendre bleuâtre.

Et les coupes des roses se vidaient dans le crépuscule.

★

Je me souviens, je me souviens...

Elle attendait Dominique dans le salon fané. Et le même jour de la semaine, exactement à la même heure, elle jouait la même valse, poétique et sentimentale, en guettant les pas du dehors.

Les vieux meubles, dans l'ombre, avaient l'air d'écouter... les fauteuils avec leurs poings sculptés en masques de lion, les chaises incrustées de feuillages et d'oiseaux, le coffre de mariage, et les portraits du mur avec leur sourire éternel.

Une glace abîmée pareille à une eau trouble pendait entre les deux fenêtres.

Elle tâchait parfois de s'imaginer les visages familiers qui s'y étaient mirés, la jeune fille de jadis — la mère ou la grande sœur — qui avait peut-être, comme elle, attendu dans la même chambre, frappé les mêmes notes sur le vieux piano, guetté à travers le rideau si rien ne venait sur la route.

Elle la voyait entrer avec une allure modeste, joindre les mains devant la glace, traîner sur le tapis le bord de sa jupe en fourreau... Parfois elle croyait vivre elle-même une vie ancienne, un amour dont personne ne se souvenait plus, une vieille poésie au son d'une vieille valse.

Une indicible mélancolie envahissait son cœur... des vers de Musset ou de Heine soupiraient au bord d'un ruisseau ; elle les écoutait s'éloigner dans un cadre incertain de feuillage, de soirs d'été avec des rires, des espaliers mouillés, des petits pieds posés sur le bord d'un perron..... Elle se deman-

dait si quelqu'un songerait à elle, un jour, sans la connaître... beaucoup, beaucoup plus tard dans un silence de juin... une autre fiancée qui poserait dans l'ombre, sur l'ivoire, la main avec l'anneau.

★

Elle vivait le présent avec fidélité !

Souvent tandis que, rassemblés sous l'auvent du jardin, nous causions avec bonne maman, elle devenait silencieuse, posait tout à coup son ouvrage, et rentrait dans la maison vide comme en se rappelant quelque chose.

Elle poussait la porte du salon et la refermait derrière elle.

Les volets à demi fermés ne laissaient pénétrer qu'une lumière incertaine. Sa chaise et celle de Dominique, rapprochées l'une de l'autre, avaient gardé l'attitude de leur entretien ; on les voyait dans l'ombre, attentives et douces. Elle les regardait un instant, s'asseyait sur la soie fanée, et, fermant les yeux dans une grande immobilité, elle restait là, portant son rêve comme une tige droite entre les doigts...

Des bruits familiers s'agitaient autour du silence. C'étaient la brosse de Lia, des seaux d'eau jetés dans le vestibule et des sabots claquant dans les cris des mésanges... la voix traînante d'un paysan parlant à ses chevaux, ou les pattes de Dick remontant le perron.

Dine écoutait ces choses comme du fond d'un étang.

Elle sortait du salon et rien n'était changé. Le jardin, suspendu dans un cube de cristal, remuait ses feuillages au bout du vestibule... un enfant qui portait un œuf traversait la pelouse ; un autre se

dépêchait en traînant une pelle. Et bonne maman, le dos tourné, épluchait des tomates dans un saladier blanc.

★

Ah ! le bel été plein d'images !

Je la revois à cette fenêtre ouverte sur le jardin où je l'ai regardée si souvent, écrivant à son fiancé. La glycine faisait un cadre à sa figure sérieuse. Et elle se tenait toute droite, entre ses manches bouffantes, entre les deux volets.

Je la revois.

Elle était grave de l'attention qu'elle apportait à sa pensée, de soulever vers Dominique son âme pleine d'amour, comme un vase rempli de parfum qu'elle répandait sur ses pieds sans en perdre une goutte.

Elle m'évoquait alors des figures de la Bible.

Elle était Rachel aux yeux délicats. Elle était Ruth et Rébecca. Elle avait glané dans le champ de Booz — ou, tendant son amphore aux lèvres d'Isaac, elle disait : Bois, mon Seigneur.

★

Lui venait chaque semaine.

Il arrivait dès le matin et repartait le soir, à l'heure où le soleil déchirait son écorce d'or et répandait sur la colline sa pulpe ensanglantée.

Nous le reconduisions le long des marécages.

Des essaims de moustiques tremblaient sur la rivière, qui semblaient pris dans un filet ; l'opale d'une eau croupie scintillait entre les osiers et les coassements des grenouilles se traînaient dans les gaillets fades; une barrière coupait la route, où la petite gare apparaissait entre ses tournesols.

Dine regardait le train s'éloigner.

Appuyée contre la barrière elle était l'image du départ, l'image sentimentale où une jeune fille en grand chapeau agite un mouchoir blanc.

Nous revenions en silence.

Des guêpes sommeillaient dans les petits jardins de choux et de pommiers... une buée montait de la terre... des prés de lait se suspendaient dans les brumes traînantes... Et le village tout entier semblait enfermé dans une perle.

★

Vous attendez notre amoureux?... J'entends encore la voix de la petite garde-barrière. Je la revois dans son jardin avec son sourire, ses cils roux, sa jolie chevelure de nœuds d'or.

C'était les beaux matins, sous un ciel de neuf heures, dans un bruit de cristal, dans un silence d'eau ; elle nous regardait par-dessus la haie, les deux bras couchés dans les capucines.

— Voulez-vous des mastouches ?

... Les fleurs de velours ou de soie éclataient entre les feuilles rondes... pourpres et orangées, du joli roux des abricots, de la pâleur rose des pêches, du rouge ardent des cerises, du blond d'or des melons, d'un coloris de fraise blanche délicat et mouillé.

Dine avait un chapeau en cloche dont les bords palpitaient.

Je la revois, poussant la porte de treillis, avec sa jupe bise autour de ses chevilles, se penchant sur les plates-bandes et cueillant des bouquets tout faits, des œillets tièdes, des dauphinelles... La petite femme les lui prenait des mains, et les arrangeait avec d'autres fleurs dont les tiges trop courtes faisaient se presser les corolles.

Les cuirasses des mouches bleues miroitaient au soleil. Les ombres couchées brûlaient dans le sable. Une flaque d'or oscillait dans une feuille de rhubarbe ..

Et le bouquet tout rond était frais comme un bol rempli de fruits mêlés.

★

Je la revois dans des attitudes de grâce.

Un matin de juillet... les pois de senteur battaient des ailes et parfumaient le vent, ce vent tiède et sucré s'arrêtait au bord de nos lèvres comme une coupe d'arômes: elle semblait y boire en inclinant le cou...

Une autre fois elle lisait, assise au pied d'un tremble, sous une fusée d'émeraudes qui jaillissaient du tronc contre l'azur du ciel. Et ses mains d'or qui soulevaient le livre avait une douceur mystique...

Une autre fois je la voyais venir dans le fond d'une allée, en balançant par l'anse, au-dessus des glaieuls, un grand panier plein de concombres...

Une autre fois encore elle cueillait des laitues; elle était accroupie dans sa jupe gonflée... Et le nœud de son col posait sur son menton, jusqu'au bord de sa bouche, une ombre violette.

★

Qu'elle était jolie dans sa grâce amoureuse, qu'elle était jolie !

Elle avait la douceur qui rêve, la simplicité qui s'incline, la sagesse qui médite. Mais, devant Dominique, elle soulevait son âme avec le geste de la patience qui offre, dans ses mains, des perles et de l'eau....

Une fois elle posa devant nous la tête sur sa

poitrine, comme pour exprimer devant tous l'humilité de sa ferveur. Et puis, confuse, elle sortit de la chambre.

Une autre fois je les voyais marcher le long d'un espalier de roses. Elle tenait par les ailes une abeille engourdie, qu'elle posa doucement sur la manche de l'ami. Et son geste signifiait : Me voici comme cette abeille, inoffensive et douce, pour te faire la cire et le miel... comme cette abeille dorée arrêtée sur ta manche.

C'était un beau soir d'août, sous un ciel plein d'hosties.

★

Il y eut de beaux soirs. Il y eut de beaux matins...

D'inoubliables couchers de soleil.

Je me souviens d'une montagne de roses, surgie comme un rêve enchanté à l'extrémité d'un chemin... d'une immense orange trouée qui traînait ses lambeaux... d'une ruche resplendissante au sein d'un océan d'azur... de mille coupes de framboises, lentement répandues, et qui tombaient en s'écrasant dans une mare de vin blond...

Et chacun signifiait l'amour!... La féerie de l'amour! La saveur de l'amour! La suavité de l'amour! Et le soleil n'était qu'un grand foyer d'amour où se consumaient, au milieu du ciel, les fruits et les fleurs de la terre, avec les rêves des fiancées.

★

Je revois aussi les après-midi. La salle à manger fraîche comme une église, les stores baissés sur le ronflement des mouches bleues... Il y avait, sur la table, un saladier de mirabelles qui parfumaient la chambre et attiraient les guêpes... un pot de grès

au coin de la cheminée, avec des ciguës délicates autour d'une touffe de coquelicots pareils à un bouquet de cerises.

C'était pendant les grandes chaleurs.

On entendait Lia battre un tapis sur la pelouse, dans les roucoulements des pigeons; le bruit de l'eau jaillie de la lance d'arrosage dans le jardin voisin. Et puis de fraîches musiques glissées du piano du salon, à la lisière du vestibule jusqu'au seuil de la chambre, comme un ruisseau plein de cressons et de pourpiers en fleurs.

— Tante Dine ! criaient les enfants du dehors. Tante !.. Tante Dine !

Et elle, sans répondre, souriait doucement... Elle coupait un tablier et les ciseaux luisaient dans l'obscurité de la chambre. Elle ressemblait alors à ces adolescentes modèles des livres de jeunes filles — dont on dit qu'elles étaient modestes, qu'elles cousaient pour les pauvres, qu'elles savaient soigner un ménage et qui avaient un fiancé qu'elles aimaient chastement.

Assis à côté d'elle, Dominique regardait son cou.

★

Il lui disait un jour : « Tu ressembles à une petite sainte... » comme elle se tenait droite devant lui, avec ses mains jointes et son front plein de paix.

Elle inclina la tête, lui désignant du doigt la statue de sainte Marthe qui porte une robe de bure et qui soulève un seau. Et puis sans emphase elle dit : « Je serai celle-là, » en lui baisant la main.

★

Que de fois je l'ai vue ainsi inclinée devant lui avec son front veiné, avec son âme chantante comme un beau jardin plein de sources...

C'était au temps des roses, c'était au temps des noix... c'était au temps des meules, quand le foin chauffé sent le miel. Et puis plus tard aussi, quand les pêches se fanent et que la glycine d'automne fleurit pour la dernière fois.

Son amour s'appariait aux choses.

Il avait ressemblé d'abord aux premières corolles qui sont frêles et droites... à la tulipe close et au petit crocus ; puis au doux néflier qui fleurit en hosties... Puis il avait été un pois de senteur dans le vent... le vent tiède autour de la maison... la maison avec ses espaliers, ses vignes, ses portraits et ses voix d'enfants... avec ses vieilles chambres pleines d'une odeur de fruits nouveaux et de rubans fanés.

Mais son cœur, au déclin d'avril, avait eu la grâce d'un rameau de cerisier tout pomponné de fleurs.

★

Un peintre japonais avait ainsi représenté l'amour.

Je revois cette image dans la chambre de Dine... cette estampe en couleurs où une jeune femme courbait par les extrémités, au-dessus de son front, une branche de cerisier fleurie.

Elle était fine et fière et souple comme un jonc... Deux enfants la sollicitaient, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, qui tendaient vers les fleurs des bras de laque blanche.

Dine ressemblait à cette figure.

Un jour qu'elle balançait en l'air la tige bouclée d'une viorne, elle avait eu le geste de la femme japonaise ; le geste d'arquer, par-dessus son front, la branche d'amour épanouie.

C'était près des daphnés ; elle nous regardait en

souriant ; ses prunelles bougeaient comme une perle d'eau entre ses paupières obliques.., puis, soudain elle se noua la branche autour du cou, et se mit à pleurer...

C'était près des daphnés, un soir.

★

Nos souvenirs sont légers comme des fleurs de cerisiers... comme de légers pétales que les fils de la vierge balancent dans le vent.

J'ai retenu ce geste — d'autres ont disparu. Je ne me souviens plus de l'odeur de ce soir... S'il tombait dans les plates-bandes des abricots troués... ou si le vent avait mouillé les dahlias, sous la gouttière.

Je voudrais avoir retenu chaque détail de la maison, qui avait des plafonds fendus et les murailles tendues d'anciens papiers décolorés... Je voudrais mieux savoir les dessins des papiers, les oiseaux fabuleux dans les herbages rouges.

Je l'ai presque oubliée, mais elle se souvient. Elle se souvient de moi, elle se souvient de Dine ; elle se souvient de Mère, elle se souvient de tous. Et si nous revenions ce soir frapper contre sa porte, elle nous l'ouvrirait toute large avec un beau salut.

Elle avait tant de joies pour nous !

Il y avait des pommes au grenier, il y avait du vin dans les caves, il y avait au jardin des roses et des reines-claudes ; il y avait dans une chambre close des portraits de jeune fille ; il y avait une odeur vivante dans la salle à manger, et dans le vieux salon une odeur de soie morte...

Cependant nous l'avons quittée.

★

Nous l'avons quittée, la maison d'amour, nous

l'avons quittée un soir de septembre où, sur la route chargée de brume, un chariot de briques roses se traînait lourdement le long des tournesols.

Les grandes vacances étaient finies.

Quelqu'un jouait, chez le voisin, une sonatine de Haydn... Il avait plu dans la journée, et des branches mouillées de perles d'eau tombaient au rythme du piano... Elles se formaient lentement sur l'écorce des branches, alignaient un cordon de perles, et puis tombaient l'une après l'autre, comme des larmes ou des soupirs... Je me souviens.

Bonne-maman était sur le seuil; elle tâchait de sourire, et groupait autour d'elle les enfants qui avaient des robes de coton bleu... Dick poursuivait une poule... Et l'on voyait bouger, par-dessus la haie du jardin, des roses trémières sensibles, à la taille éplorée.

Dine s'était retournée...

Je la revois encore, avec sa jeune tête posée dans la conque de l'ombrelle comme dans une coupe d'ombre penchée... Elle s'appuyait au bras de Dominique et agitait vers eux sa main gantée qui tenait un bouquet... Elle leur faisait des signes et criait dans le vent :

— Nous reviendrons ! Nous reviendrons !... quand les pommiers seront en fleurs !

Mais les pommiers n'ont plus fleuri.

BLANCHE ROUSSEAU.

ANDRÉ GIDE
ET L'INQUIÉTUDE PHILOSOPHIQUE

—

Dans une admirable lithographie, récente, M. Henri Bataille nous montre d'André Gide une image frappante de ressemblance physique et morale : accoudé et renversé, la moustache tombante, il a l'air las de ce qu'il a dit et de ce qu'il va dire. La bouche vient certes de s'arrêter tandis que les yeux, d'une finesse et d'une acuité inexprimables, semblent autant sourire de la déconvenue d'un auditoire que savourer le plaisir de la compréhension mutuelle.

Tout l'écrivain révélé par ses livres jusqu'ici parus est contenu dans cette double définition : l'homme, qui parle, éveille une idée profonde, la pousse au paradoxe, en rit avec vous ; puis vous quitte brusquement pour, en riant aussi de vous-même, fuir vers une autre idée, l'antipode de la première et continuer ainsi, avec une telle négligence de transitions qu'elle suffit à éveiller une inquiétude, celle d'une obscurité qui recèle un secret.

Mais le moment de l'hésitation, cette minute vertigineuse où, comme un pendule, l'esprit projeté à une hauteur absurde et logique reste immobile avant de revenir, ce moment d'inquiétude et de folie est si court, il précède si immédiatement le calme d'un balancement équilibré, que, dans la forme modelée autour du cerveau, où se passa ce drame, sur cette physionomie ironique il ne reste

plus rien du tragique, rien, sinon peut-être, au fond des yeux, deviné plutôt qu'exprimé, un vague reflet d'angoisse, d'une angoisse jusqu'ici métaphysique et idéale, mais qui est sur le point de devenir profondément humaine et plus féconde.

§

Les œuvres principales d'André Gide, non pas tant sous le rapport de leur masse ou même de leur importance esthétique qu'au point de vue représentatif d'une évolution sont : *le Voyage d'Urien*, *Paludes*, *les Nourritures terrestres*, *Philoctète*, *El Hadj*, *le Roi Candaule*, *le Prométhée mal enchaîné*.

Si nous ne parlons pas de toutes les autres (comme *les Cahiers d'André Walter*, *la Tentative amoureuse*, *le Traité du Narcisse*, *les Lettres à Angèle* et tant d'essais) ce n'est pas qu'il y en ait sans valeur : aucune n'est inutile. Dans le plus rapide des articles, ce subtil fait penser, suggère et trouble, mais l'étude s'éperdrait sur tant de surface. Il lui faut, dans une triangulation sommaire, ne rejoindre que les cîmes. C'est presque une nécessité critique.

Le Voyage d'Urien est une sorte de roman philosophique, l'histoire allégorique d'une âme ou d'une foule, mieux encore et selon l'expression de l'auteur lui-même : « *l'émotion même que nous donna la vie, depuis la naissance étonnée jusqu'à la mort non convaincue.* »

Des marins, partis pour les plus grands projets, s'épuisent en tentatives vaines, se leurrent par l'enthousiasme de leurs récits sur leur insuccès, se privent des voluptés offertes pour accomplir mieux de hautes actions et il leur apparaît à la fin que la

lutte et l'effort sont en soi un but suffisant, en tout cas qu'il n'en est point d'autre.

Livre malgré tout décourageant et pessimiste, où l'impuissance de tous vers l'inutilité de tout se découvre, pathétique, sous le voile, d'habitude si obscur, du symbole.

Ici en effet, une des choses les plus singulières, c'est que l'expression généralisée et symbolique des réalités leur confère une vigueur, une émotion, un relief que leur expression directe obtiendrait peut-être à peine. Ce résultat est dû en grande partie à la forme du style, plein d'inversions, d'artifices interrogatifs, d'à-coup et de brisures ; mais peut-être aussi à l'émotion intime, que Gide prétend être « *algébriquement égale à la description d'un paysage* » — du paysage dont il parle.

Du *Voyage d'Urien*, *Paludes* diffère complètement. Gide qui, comme le Hamlet de Laforgue, réclame le héraut qui, devant lui marchant, lui épargnera les explications, croit nécessaire de donner les raisons de cette différence : simplement qu'il veut changer. Nous touchons à la manifestation de ce besoin de diversité qui le torture, et le soulage, inlassablement. La vie est triste quand elle est héroïque et sérieuse ; mais elle est ridicule et médiocre aussi : il faut le dire. *Paludes* est l'histoire d'un marais, celui dans lequel nous croupissons. Se moquer des gens qui s'y envasent, ce n'est pas dépasser le niveau du roman réaliste le plus fréquent ; mais rire de ceux qui, ne pouvant s'en dépêtrer, l'exaltent ou en désirent un autre, c'est précisément fermer toutes les issues à la respiration de l'âme et l'enclore dans un désespoir inexorable et fatal. Cet éclat de rire ne se termine pas même

par le brisement d'un sanglot, mais il agonise dans l'étouffement d'un râle muet :

— « Que de fois, cherchant un peu d'air, suffo- » quant, j'ai connu le geste d'ouvrir des fenêtres » — et je me suis arrêté, sans espoir, parce qu'une » fois, les ayant ouvertes...

— » Vous avez pris froid ? » dit Angèle.

— « Parce qu'une fois les ayant ouvertes, j'ai » vu qu'elles donnaient sur des cours — ou sur » d'autres salles voûtées — sur des cours misé- » rables, sans soleil et sans air — et qu'alors, » voyant cela, par détresse, je criai de toutes mes » forces : Seigneur ! Seigneur ! nous sommes ter- » riblement enfermés ! — et que ma voix me revint » tout entière de la voûte. — Angèle ! Angèle ! » que ferons-nous à présent ?... Tenterons-nous » encore de soulever ces oppressants suaires — ou » nous accoutumerons-nous à ne plus respirer » qu'à peine — et prolonger ainsi notre vie dans » cette tombe ? »

Le contraste est saisissant entre la bêtise sereine et satisfaite de tous : Angèle, Hubert et tous les autres et l'inquiétude du héros.

La fatalité ridicule domine ce livre. Nos actes sont déterminés. L'épanouissement du premier se ramifie aux racines du second, et ainsi de suite. Mais, dans cette chaîne perpétuelle, il n'y a pas de place pour la volonté. L'acte « détachable » est impossible. Le supposer serait absurde. Mais accepter le déterminisme n'est pas consolant. Et *Paludes* nous rejette dans le dilemme.

L'écrasante obligation de choisir entre la démence de la volonté et la terreur du déterminisme, même exposée par le moyen de cette piètre et amusante foule, est telle que ce passage comique équi-

vaut en intensité d'émotion à la scène poignante et stupéfiante où Kiriloff, dans *les Possédés*, pour se prouver qu'il est libre, est obligé de se croire Dieu et ne trouve pas autre chose en démonstration de sa divinité que le suicide, seul acte gratuit, détachable, libre. Nous arrivons ici à l'extrême angoisse métaphysique, la plus sombre et la plus désespérante.

Les Nourritures terrestres, peut-être sans autre raison que la réaction contre le désespoir de l'inutile affirment qu'il faut vivre, cueillir le bonheur, tout aimer, s'enthousiasmer, avoir la ferveur. « *Nos actes*, dit-il, *s'attachent à nous comme la lumière au phosphore : ils nous consument, mais il nous font notre splendeur.* » Ce n'est plus l'influence de Dostoïewsky, mais celle de Nietzsche, qu'on rencontre cette fois.

Si l'on n'admet pas, dans une évolution littéraire, la logique mouvante de la vie, on ne peut pas aimer ce livre qu'ont détruit par avance les deux précédents. Il est conseillé à Nathanaël disciple supposé d'agir, de déployer sa personnalité : mais *Paludes* a montré le ridicule de la vie, le leurre de l'action volontaire ; — de chercher en lui-même son but et de retrouver Dieu partout : mais *le Voyage d'Urien* avait indiqué le néant du but et même de la personnalité.

André Gide apparaît plus que jamais l'interprète de plusieurs voix qui seraient en lui et qu'il laisserait entendre à tour de rôle. Toutes les tendances doivent aller jusqu'au bout de leur logique, sans qu'elles soient plus légitimes les unes que les autres. *Les Nourritures terrestres*, glorification de la joie humaine, de la volupté sainte et de l'action, s'emboîtent bien à leur place dans cette œuvre diverse,

mais elles n'ont pas de prétention à une influence sur le futur. « Nathanaël, jette mon livre, » dit l'auteur après l'avoir terminé. Remords peut-être d'avoir laissé pendante la grande question précédente, besoin plutôt d'explorer d'autres contrées intellectuelles, il n'admet pas qu'une influence dure. La gymnastique de l'esprit ne développe point qu'une force ou qu'une tendance; il faut qu'elle soit délocalisée, successive et diverse.

C'est pour ne pas avoir jeté le livre que quelques uns créèrent le Naturisme, avec son panthéisme sommaire, son enthousiasme facile, toute sa médiocrité d'imitation mal comprise. Avec Gide il faut jeter les livres, se libérer de leur poids pour retrouver l'équilibre qui, sans cela, s'effondrerait dans l'absurde.

Si Philoctète n'est heureux que quand il est délié de l'obligation qu'entraînait pour lui la possession de son arc et si Candaule a comme devoir de montrer sa femme à tous et de la donner, parce qu'il faut se détacher, il n'y a pas au fond grande différence dans la leçon morale : c'est toujours, en vue d'une plus grande liberté de l'âme, le conseil de s'évader, soit d'un devoir, soit d'un plaisir.

Aussi bien devoir et plaisir apparaissent-ils, quand Gide en parle, choses semblables, d'ailleurs gênantes et qui commandent à des conséquences longues et inéluctables : ce qu'il appellera plus tard : *scrupules*.

Il fait la table rase de ce dont il l'a couverte pour pouvoir, sans encombrement ni incohérence, la recouvrir de nouveau et autrement. Mais il sait mieux que personne combien ce manège peut durer et qu'on ne peut le prolonger.

Dans une œuvre unique, et d'ailleurs assez cour-

te, il laissera entendre à la fois toutes les voix. Ce tumulte le délivrera enfin de l'obligation de les interpréter successivement.

Le Prométhée mal enchaîné résume tout ce qui le précéda : l'étudier suffirait presque si l'on voulait comprendre d'un coup le talent de Gide. Une analyse détaillée est nécessaire :

Prométhée descend à Paris et, dans un restaurant, déjeune avec deux personnes : la première, Damoclès, a reçu cinq cents francs dont il ne sait que faire et qui le troublent à tout instant ; la seconde, Coclès, a reçu un soufflet d'un homme qui lui avait demandé de mettre une adresse, au hasard, sur une enveloppe.

C'était un tour du *Miglionaire* qui, las de déterminisme et voulant faire deux actions complètement gratuites, s'était promis d'envoyer cinq cents francs à celui dont un inconnu quelconque, (lui ramassant son mouchoir) aurait mis l'adresse sur une enveloppe et, après, de donner un soufflet à l'obligeant.

Tout le ridicule de la supposition d'un acte gratuit apparaît dans le choix d'une donnée aussi saugrenue. Les angoisses de Damoclès, anonyme et sans histoire, quand ce billet de cinq cents francs vient jeter le trouble dans son existence, l'étonnement perpétuel de Coclès et sa peur de recevoir une nouvelle gifle, le rôle absurde du divin Miglionaire, ivre d'une liberté achetée au prix du désordre et de la démence, tout cela n'a pas d'issue forcément et, André Gide biaisant, une autre histoire commence :

Prométhée donne une conférence et parle de son aigle. « *il faut avoir un aigle.* » On ne sait pas pourquoi. C'est une pétition de principes. Une pé-

tition de principes est une affirmation de tempérament. Le tempérament de Prométhée s'affirme par cette formule : j'aime ce qui dévore les hommes : les aigles. S'enthousiasmant graduellement, il découvre qu'il aima d'abord les hommes, qu'il leur donna l'aigle à cause de cela, mais que, celui-ci les dévorant et étant leur beauté, il le leur préféra. Avant néanmoins de leur préférer complètement l'aigle, comme il les aimait encore quelque peu pour eux-mêmes, cette hésitation rendait l'animal gris, morose et laid comme un vautour. Il fallait, pour qu'il fût beau, qu'on le nourrît et qu'on s'y dévouât exclusivement. — C'est cette conscience qu'on appellera le vautour sans beauté, indigne des tourments qu'il cause. — Mais reparaît la pétition de principes : pourquoi l'aigle ? Sa beauté ne prouve pas sa raison d'être. Et Prométhée achève dans une angoisse terrible, dans une finale d'une véritable beauté lyrique.

Dans la fin de ce récit, Damoclès, au paroxysme de la détresse que lui cause l'ignorance de son devoir : (à qui rendre les cinq cents francs?) meurt dans le désespoir. On l'enterre. Et Prométhée raconte, devant sa tombe, l'histoire de Tityre, le célibataire entouré de marais (ironique rappel de *Paludes*) qui devient l'esclave du chêne qu'il a planté au point d'être obligé de bâtir autour une ville. Il ne raconte cela que par réaction contre l'histoire de l'Aigle : celle de l'aigle était pathétique, celle de Tityre ridicule : dans le premier cas, il faut se soumettre à l'obligation de beauté et dans le second s'échapper de l'obligation simplement obligatoire.

Puis Prométhée, ayant mangé son aigle, meil-

leur parce que mieux nourri, avec une de ses plumes relate cette aventure.

Tout André Gide est dans cette boutade. Partir d'une donnée, ou baroque, ou sérieuse, la développer logiquement, suggérer au paysage des aperçus profonds, passer d'une idée à une autre par les associations les plus subtiles et les plus inattendues, atteindre le pathétique le plus intense, simplement en poussant à bout une plaisanterie rencontrée : tout ce désordre apparent est tramé sur une composition cachée et indéchirable dont on n'aperçoit les fils qu'à l'étude attentive et pour un instant. Il en reste comme le plaisir d'un secret entrevu.

Le style est exactement tendu et modelé sur la pensée. « *Mon émotion ne joue jamais avec le style par trop grand'peur qu'après le style ne se joue d'elle; elle a besoin des mots et cherche à se mettre bien avec eux; il y a même désormais entre eux des affinités réciproques* ».

Celui de *la Tentative amoureuse*, d'*El Hadj*, des *Nourritures Terrestres* est balancé, fluide, voluptueux ; il rend la sensation d'une manière parfaite, il la suggère à un point vraiment rare. Celui de *Paludes* et du *Prométhée mal enchaîné* est bref à la fois et contourné, chargé d'incidentes et d'une syntaxe bizarre, ramifiée, et déconcertante comme l'ironie qu'elle exprime. Celui de *Philoctète* est grave et élevé, comme un antique. Celui des *Cahiers d'André Walter* et du *Traité du Narcisse* est d'une précision compliquée tout à fait spéciale. La sensation côtoie la métaphysique, elle s'y mélange, lui donne une force inattendue : l'essence même du symbole y est dévoilée.

Il est même assez remarquable qu'un ironiste aussi raffiné, aussi *retour sur soi-même*, ait pour

la parfaite concordance du fond et de la forme un pareil respect.

Le phénomène s'explique doublement : d'abord André Gide est né grand écrivain; ensuite la perpétuelle fuite de son intelligence devant tel problème mental prouve au fond qu'il se réserve pour les plus grands — et qu'alors son style sera parfait, identique à cause de cela pour tous les sujets.

S'il n'est pas dans toute la force du terme un styliste absolu, c'est en effet qu'il ne l'a pas complètement voulu. Il a tout ce qui constitue le don d'écrire bellement. D'admirables phrases éclatent à tout moment dans son œuvre comme des fleurs magnifiques dans un parc un peu négligé. Mais pressé de s'occuper d'une autre question, il passe, avec la promesse tacite de donner sa mesure plus tard.

§

L'heure de l'échéance est arrivée. Il ne songe pas à s'y dérober. Des fragments d'une pièce intitulée *Saül* parus à *la Revue blanche* indiquent ce que sera une portion tout au moins de son œuvre future. Biblique et shakespearienne, éminemment tragique et que faisaient pressentir certains passages pathétiques de *Philoctète* et du *Prométhée mal enchaîné*.

On peut déduire assez facilement ce qu'en sera le reste.

Gide nourrit pour Dostoïewsky une admiration très grande : il s'est assimilé, nativement d'ailleurs et sans imitation, sa retorsion psychologique, ses dessous de composition, son exactitude de détail, un peu son émotion de pensée ; mais il lui envie ses qualités vivantes, qualités dont l'éloigne la stérilité du sourire.

Actuellement, il est excédé d'ironie. Cette frêle et étroite armature d'égoïsme intellectuel craque de toutes parts sous la poussée intérieure de l'observation étendue, de l'émotion et de la vie. Dans *Prométhée*, elle s'écaillait par larges places. *Saül* semble en être dépouillé.

D'ailleurs il caresse le projet d'un livre d'action et d'intrigue. Il n'est pas excessif de présumer que ce livre sera très beau : la tendresse vivante toujours soulevée de pensée lui donnera un caractère unique, en fera quelque chose d'analogue à ce qu'aurait pu produire la collaboration de Meredith et de l'auteur des *Frères Karamazof*.

L'angoisse métaphysique est stérile parce qu'elle est sans issue. Le remords de ne pas avoir résolu les antinomies philosophiques tombe devant la certude qu'elles sont insolubles. Continuer à y rêver serait d'un fakir, et le fakirisme est passé de mode.

Trop intelligent pour ne pas le comprendre, trop possédé d'idées de justice et d'équilibre, André Gide fera servir les incomparables ressources de son talent et de son esprit à une œuvre touffue, générale, généreuse, d'un caractère plus universel, sans réserves enfin humaine. Il quittera la littérature de curiosité pour la littérature féconde et l'autorité de sa grave parole sera d'autant plus grande que cette parole aura jadis été plus suffoquée par les sanglots d'un rire profondément sérieux et triste.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

PROSES DE MON PAYS

LE VILLAGE CACHÉ

C'est un petit village au pied d'une falaise.

La falaise surplombe un océan de moissons; et les saisons, qui passent si vite, en font les flots verts ou jaunes. Le soleil de chaque jour les argente ou les dore; sa lumière y tremble ondoyante et s'y réjouit en une palette de peintre gai et barbouilleur.

La lune... mais chut! Les hommes sages ne sortent pas au clair de lune. Cependant l'océan des moissons, la nuit, ressemble encore bien plus à une vraie mer, avec le frissonnement extrême des épis semblables à de petites vagues abîmées, là-bas, dans la buée, du côté de la forêt.

Le village ne voit jamais la mer, ni au soleil, ni au clair de lune... Entre elle et lui, allongée contre la falaise, pousse une haie vive d'arbres très vieux. Les derniers au bout sont sept peupliers, les sept sages. Ils ont les pieds au frais dans le fossé plein d'eau qu'est le ruisseau.

Entre sa montagne et ses arbres, le village s'allonge et s'étire. Les petites maisons sont à genoux pour que leurs têtes, coiffées de tuiles rouges, ne dépassent pas la haie, vers la grand'route. Et des gens cheminent sans se douter qu'elles sont là, sur cette roche verte, contre la montagne.

Le village n'est pas un village riant, le rire s'entendrait... Il est simplement heureux et, par les portes entrebâillées, il sourit de sa solitude.

★

LE COURS D'EAU

Oh ! non ! ne croyez pas que ce soit une grande rivière, ni même une petite rivière, c'est un ruisseau, un trait, c'est tout.

Il coule toujours à pleins bords, car il est étroit et court. C'est une grosse anguille, — dit le père Paillel, le braconnier d'eau, — qui, grouillante, se faufile dans les près et c'est tout juste si les grandes herbes ne se rejoignent pas sur son dos. Les arbres de chaque rive emmêlent leurs hautes branches. Ils s'étaient d'abord penchés pour essayer de se mirer dans le ruisseau. Peine perdue ! aussi se redressent-ils afin de vieillir moins vite dans l'air et le soleil.

Le Ruisseau s'amuse sagement à creuser la terre en dessous des bords pour inonder les trous des taupes riveraines. C'est son seul plaisir ; il craint la lumière et la chaleur ; il a peur d'avoir l'air évaporé. Autour de l'éclair argenté d'une ablette, il noircit bien vite sa petite profondeur. Il est sérieux, modeste, à peine bavard. Il murmure tout juste une légère imprécation contre les grosses racines qui retardent son cours. Quand, après s'être battu un instant contre elles, il reprend sa route, c'est fini, il n'y pense plus et se tait...

Il aime les boutons d'or et les roseaux coupants. Il les chatouille en passant jusqu'à ce qu'ils tremblent de plaisir. Mais il n'aime ni le village où on l'étale et le piétine, ni le moulin où il travaille comme un âne dans le manège...

Le cher ruisseau a les vertus d'une jeune personne fraîche et raisonnable, mais sa plus grande qualité est certainement qu'il traverse en diagonale « la totalité de ma propriété ».

★

LES AMANTS DE MARBRE ROSE

Comme jadis à la tombée du jour, les Sylvains cachés dans l'épaisseur des forêts se plaisaient à faire retentir leur voix rauque pour exciter l'épouvante des voyageurs et des femmes, le gardien du square mugit des paroles traînantes dans sa barbe de bouc... Les promeneurs s'acheminèrent vers les portes, les enfants s'évadèrent en gambadant et leurs cris décrurent progressivement dans le calme récupéré du jardin-public.

Le silence se fit si profond que le site en devint sauvage. On eût dit qu'un petit monde tout entier attendît cette précise minute pour devenir libre. Les gros bourdons passèrent plus vifs, se hâtant vers leurs retraites nocturnes; les petits oiseaux, gîtés, chantèrent avec plus d'amour ; les insectes, courant vers Dieu sait où, se hasardèrent à traverser le chemin, maintenant désert ; la sarabande des moucherons s'exaspéra dans un dernier rayon du soleil couchant.

En face du ruisseau lent et silencieux, Ramsès et Alpaïs s'assirent sur un banc et, dans une sorte de grotte que faisaient en cet endroit deux rochers moussus qui surplombaient.

— « Alpaïs, donnez-moi votre main? » demanda Ramsès.

Un couple de tourterelles roucoula sur leurs têtes, et, vers l'eau verte, une libellule d'émeraude fit pencher la tige d'un roseau...

— « Non, dit Alpaïs, écoutons! Cette heure, je la sens unique dans notre vie. Nous sommes seuls au monde, avec « eux » ; ils nous voient et ne nous craignent pas... »

Ramsès soupira et les murmures du jardin se firent plus intenses.

Un écureuil vint auprès d'eux voler une pomme de pin d'or; les lapins affairés allèrent mouiller leur museau dans la fraîcheur des herbes aquatiques.

— « Alpaïs, donnez-moi votre main? — »

Mais Alpaïs mit un doigt sur ses lèvres.

Un long silence.

— « Vous êtes divine et mystérieuse comme ce jardin. Ah! rester ainsi l'Eternité! »

Alpaïs de ses lèvres laissa tomber sa main.

— « Je vous aime, Alpaïs, plus que la Beauté et le Mystère de la Nature... Je voudrais vous aimer au delà de la Vie! »

... La chaude nuit d'été descendit sur les bosquets, sur les gazons, sur le jardin tout entier, sur Ramsès et Alpaïs; Alpaïs, silencieuse, tendit les bras vers Ramsès.

— « Oh! ces vêtements! » fit Ramsès désespéré...

Le lendemain, alors que, penchés vers l'Orient, les Nymphéas faisaient, à la lumière, craquer en les entrouvrant leurs pétales lourds et blancs, le garde du jardin trouva près du ruisseau silencieux, un groupe de marbre rose, tiède comme la rosée au moment où le soleil la boit.

Mais parce que, déjà, un nid de tourterelles s'ébauchait au creux mystérieux de leur flanc, le garde ne voulut y voir autre chose que ce qu'y avaient vu les oiseaux du ciel. Un peu de l'âme des faunes, toujours éparse dans les verdures, se mêla à l'âme de ce garde; il eut vaguement l'intuition de l'amour et de la beauté. Il s'éloigna. Il tournait de temps en temps la tête, sa tête à barbe pointue

et blanche, en souriant comme eût souri Sylvain, petit-fils de Saturne.

★

LE GRILLON

Je me suis assis sur la mousse au sortir du bois.

En face, sur la montagne de Cagire, s'est arrêté un délicieux petit village. Il ne peut plus grimper — la pente est trop raide — ni redescendre, car il n'y a pas de place pour lui dans le ravin, où, le long du gave, un sentier, fût-il de chèvres, ne saurait courir sans tomber dans l'eau. Résignées les petites maisons se cramponnent et, même, avec leurs toits aplatis de tuiles rouges, derrière les pins parasols elles se dérobent, coquettes, aux rayons légers et fureteurs du soleil couchant.

Au-dessus des toits, moutonne la crinière des rochers en troupeaux. Les chênes noirs, à l'automne, ont des feuillages sanglants et roux ; un peu plus haut, il y a des arbres toujours verts. Puis, tout d'un coup, la neige bleuie par le bleu du ciel et, çà et là, rosée par le rose de la lumière vespérale, avec des trous noirs qui sont les ombres des sommets.

Le ravin, le petit village, les arbres roux et verts, la neige rose et bleue se taisent : derrière le Pic du Midi, le soleil allonge, à travers, le silence, de longs traits violets et orangés; les grandes montagnes hérissent soudain leur magie de cataclysme flamboyant.

Et voilà qu'un grillon, sous une grosse pierre, se met à striduler son cri menu et perçant, dans l'impatience de la nuit.

— « Ah ! Grillon ! je te cherche et je te prends ! tortille-toi, en faisant craquer tes cuirasses ! Remue

tes pattes, ridiculement... Tant pis ! Regarde ! Regarde les montagnes qu'illumine à peine l'incendie de ciel orange allumé de l'autre côté, en Espagne... Je veux que tu regardes ! »

Mais le vilain grillon ne veut pas regarder ;

Le vilain grillon crache de colère, entre ses mandibules, une petite goutte jaunâtre.

— « Va-t'en ! »

Hélas ! il fait déjà presque nuit. Cagire, le village, les forêts et la neige sont un tas de choses grisâtres et les Pyrénées deviennent un découpage presque invisible, déjà disparu dans la tristesse du soir.

Et le vilain grillon, joyeusement, me nargue à petits cris perçants :

— « Moi, Monsieur, j'adore quand il fait noir, très noir, tout noir... Ecoutez, Monsieur ! Tenez ! Elle me répond dans la nuit ! elle vient, celle que j'aime ! »

★

MON ANE

A la foire aux chevaux, j'ai conduit mon âne, mon âne aux yeux si doux.

A la foire aux chevaux, ils ont tous ri :

« Tè ! regarde-le qui vient faire son mirol, le pauvre ! avec son âne tout juste gros comme un izard montagnol ! »

J'ai regardé mon âne, mon âne aux yeux si doux : Il n'est pas haut, c'est vrai, bien qu'il me porte sans ployer sous le faix.

A la foire aux chevaux, les hommes aux blouses courtes disaient :

— « Vois donc comme il trottine avec ses pieds bots ; un lapin s'ensauverait plus tôt ! »

J'ai regardé mon âne, mon âne aux yeux si doux: Pour sûr qu'il trotte menu. Ce n'est pas un flambard, le pauvre bourricot! Mais, raille! Je pars plus tôt; le blé qu'il herse se lève-t-il plus tard?

A la foire aux chevaux, les mains dans les poches, ils riaient bassement :

« Garde ton baudet de ma jument! il va l'épouvanter avec ses grandes oreilles! Lâche-le dans le jardin; il fera peur aux corneilles! »

J'ai regardé mon âne, mon âne aux yeux si doux: Hélas! les grandes oreilles qui remuent bêtement! Mais il entend si bien son nom quand je l'appelle!

A la foire aux chevaux, en tournant leurs bâtons aux lanières de cuir:

— « Eh! l'homme, ricanaient les marchands, en veux-tu trois écus... Je le donnerai à mon drollé pour monter dessus... Et encore, Biedazé! n'est-il pas si coquet avec son poil long et bourru! »

J'ai regardé mon âne : mon pauvre *asirou*, viens-nous-en, ai-je dit, avec ta petite taille, avec tes pieds menus, avec tes longues oreilles, avec ta robe bourrue; laisse-les rire leur saoul!

Cent pistoles ne paieraient pas la tendresse de tes yeux si doux.

★

LES FEUILLES

L'automne, en marchant, a vieilli bien vite. Sa barbe belle et smaragdine s'est jaspée de rouge et d'ocre jaune. L'hiver le suit.

Cette nuit d'innombrables doigts invisibles, précis et froids, ont détaché des arbres les feuilles, avec une rage minutieuse.

Ils ont donné, ces doigts, d'un mouvement strict, un sec petit coup sur les tiges encore tendres. Vite

ils se sont ouverts, lâchant leur victime, pour en arracher d'autres, endormies.

Chaque feuille est descendue, tournant sur elle-même, vrillant l'air indifférent. Avant d'atteindre la terre, elles ont, toutes, fait un léger effort pour planer de gauche et de droite, comme un oiseau d'or-vert. Elles amortissent ainsi leur chute et choisissent l'endroit où elles vont tomber et mourir.

Elles sont tombées silencieusement, comme la neige cotonneuse; les feuilles ne se plaignent que mortes, quand on les dérange.

Elles ont agonisé cette nuit, brûlées par la gelée.

Les pauvres feuilles, ce matin, étaient livides sur l'herbe étincelante aux premiers rayons du soleil.

Leurs peu nombreuses sœurs, oubliées sur l'arbre, ne tombaient plus. Les doigts, invisibles et pressés, s'étaient évanouis vers d'autres cimes à dépouiller.

Car les doigts de l'hiver voyagent le jour et travaillent le plus souvent la nuit.

Mais l'arrière-garde des doigts assassins viendra bientôt arracher les feuilles oubliées et jaunissantes.

Puis les arbres, pendant de longs mois, sembleront morts, l'apparence de leur vitalité était dans ces choses légères.

Le grand râteau du jardinier, le grand râteau aux dents de bois, a ratissé les feuilles tombées, encore vivantes. Il en a fait des tas dans la prairie. Un de ces jours, on les portera là bas, au coin du du jardin, sur le grand charnier des choses mortes. Déjà un petit frisson les fait s'enrouler et se tordre. Leur émail d'émeraude mince et translucide jaunit; il se désagrège lentement en une broderie d'or oxydé.

Les squelettes menus des feuilles ont encore la

grâce des choses qui furent légères, diaphanes et joyeuses. Ils durent longtemps avant de disparaître en la matière informe de la terre qui fermente.

Mais voilà qu'un linceul de neige recouvre les feuilles mortes... Quand le printemps reviendra et d'un geste de soleil, d'un bout à l'autre de l'horizon, emportera la neige amollie, l'herbe seule recouvrira la terre et, là-haut, dans les arbres, les feuilles qu'on croyait mortes renaîtront.

Au printemps, leurs cellules éparses se rassemblent et montent avec la sève. Les feuilles connaissent leurs places aux anciennes branches. Elles ne se trompent pas. Elles sont seulement pressées de sortir et font éclater les bourgeons. Aux ramilles nouvelles de petites feuilles paraissent. Où donc ont-elles pu voir la lumière, déjà? Elles pointent leurs têtes timides; elles ne se souviennent peut-être pas. Elles écoutent les vieilles feuilles ressuscitées raconter, à la première brise, d'étranges histoires : « Nous sommes toujours les mêmes et nous revenons par de drôles de chemins, de nous connus depuis longtemps. Ah! que nous sommes vieilles et si fraîches! Et bientôt nous tomberons vers notre destin qui est de renaître encore et encore... »

Si le vent souffle en tempête, les feuilles crépitent, furieuses d'être secouées. Elles regardent furtivement la terre : « Est-il donc, déjà, temps de tomber? » — Mais non, bientôt elles se penchent, versent les gouttes de pluie et luisent avec entêtement au soleil, s'étalent et se taisent.

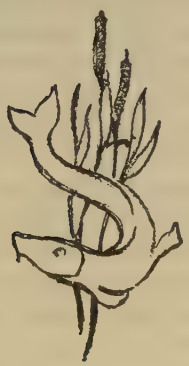
L'hiver aux mille doigts invisibles et précis les retrouvera aussi tendres, aussi légères, aussi vivantes, aussi détachées de la vie que la dernière fois. Elles n'ont sûrement pas peur de mourir. Depuis tant d'années elles ressuscitent que, de mémoire de

feuille, aucune d'entre elles ne s'est jamais perdue, défunte, dans la terre. Et quand un arbre meurt, un autre arbre, croient-elles, quelque part naît et le remplace. Elles le cherchent; elles y grimpent.

Elles sont si sûres, les feuilles, si sûres de ne jamais mourir que, la veille de leur chute, elles bruissent encore de plaisir à la caresse des vents refroidis.

Elles s'étonnent certainement de voir ma figure assombrie quand je les aperçois, se parant, pour mourir, de pourpre et d'orangé; et, si je savais comprendre leur langage murmuré, n'entendrais-je pas : « Tu vois? Encore un qui va pleurer sur lui-même ! »

COMTE DE COMMINGES.



LES MIGNONS
DU MARQUIS DE LIEMBRUNE

—

L'amour philosophique — ce *non-conformisme en amour* des Pères de Trévoux, — trouva dans le marquis de Liembrune un exclusif pratiquant. Quand et comment ce gentilhomme prit-il la passion des garçons? On ne peut répondre sur ce point qu'il eût été pourtant très important d'élucider pour l'étude complète de ce type accompli de « l'infâme ».

Dès 1706, l'exempt Symonnet (1) connaissait le marquis de Liembrune « pour un séducteur de jeunes gens et pour un des plus grands infâmes qu'il y ait à Paris ». Louis XIV le fit enfermer deux fois, la première à Saint-Lazare, la seconde à Charenton ; à différentes reprises, Symonnet ouvrit contre lui des informations ; mais sur la genèse de son vice, nul renseignement.

M. de Liembrune avait épousé Mlle de Cosqueville, fille de condition ; acte bizarre de la part d'un tel homme, mais dont le motif est facilement dégageable. Mlle de Cosqueville était riche et sa fortune fut un attrait puissant, le seul qu'elle dût jamais posséder, pour son mari. Les déclarations que le marquis fit à ce sujet sont significatives, et, dans cet aristocratique ménage, se passa le drame moral,

(1) Exempt de robe courte de la Prévôté de l'Ile-de-France spécialement affecté à la surveillance des Sodomites. A demeuré rue de la Calandre, près le Palais, et rue Saint-Louis, dans l'île.

le plus terrible peut-être, sûrement le plus étrange, dont une femme puisse être victime.

« Faisant trophée de son vice publiquement, écrit M. de Sainte-Geneviève, oncle de Mme de Liembrune, y appliquant avec autant d'impudence que d'impiété un discours de l'Evangile : *Areta via quæ ducit ad vitam*, etc., y faisant une glose digne du plus dissolu athée et concluant que *jamais femme ne lui sera rien et qu'il aimerait mieux être pendu que d'avoir touché à la sienne.* »

Le petit seigneur, vieilli dans son coin de province, ignorait tout de la folie qui, à cette époque, entraîna la société parisienne ; aussi demande-t-il « à percer le mystère impénétrable de ce mariage inouï ». Il cherche « quel motif a porté cet homme incompréhensible à choisir une fille de condition pleine de douceur, de bonne conduite, et d'une vertu bien reconnue, ni vieille, ni dégoûtante, pour avoir le plaisir de lui voler son état sans lui en conférer un nouveau ; commençant par le mépris et continuant par des fureurs qu'on ne pardonnerait pas à un sauvage ».

En faisant le serment de ne jamais toucher à une femme, le marquis de Liembrune n'avait pas l'intention de mener une vie ascétique, il le prouva, par la débauche la plus outrée, en prenant ses femmes dans son propre sexe, exclusivement.

L'inverti qui joua le plus grand rôle dans la vie du marquis, celui qui fit éclater le scandale qui couvait depuis plusieurs années, fut un nommé Jacques Bouclan.

A quels charmes ce Bouclan dut-il d'être pour le marquis l'objet d'une passion aussi tenace que fougueuse? Etait-ce l'effet de sa beauté plastique ou seulement la conséquence d'aptitudes particu-

lières? On ne sait. Toutefois, des renseignements biographiques donnés par les documents il apparaît que cet homme de joie accepta une fonction aussi anormale plutôt par appât du gain et crainte de la misère que par perversion.

Jacques Bouclan était originaire de Rigny-le-Féron, près Sens, en Bourgogne; il exerçait la profession de « faiseur de bas au métier ». Marié, ayant un enfant, « le temps ayant été assez malheureux ci-devant il fut obligé de se mettre en condition, ne pouvant trouver à travailler ».

Il entra au service du marquis de Liembrune avant la Toussaint 1714 « par malheur pour lui », déclare-t-il dans une déposition, car le marquis le porta « au mal et à faire des infamies », lui mettant « très souvent la main dans la culotte et sollicitant de lui les mêmes attouchements ». Bouclan, ne voulant — selon ses dires — remplir la fonction qu'exigeait le marquis, quitta son service et même « se cacha pour jamais le revoir de sa vie ». Cette résistance exacerba la passion du maître, qui finit par retrouver son valet et le fit rentrer à son service le 1er juillet 1716; mais ce fut, dit Bouclan, « sur les instances que son maître lui en fit et sur les promesses qu'il ne manquerait jamais de rien ».

Bouclan était alors âgé de vingt-cinq à vingt-six ans.

Nombre de fois, le marquis eut le soin de faire boire Bouclan outre mesure pour en profiter plus aisément; le plaisir du bien-être plus que le vice lui-même poussait cet homme à se prostituer. Cette pratique du marquis permet de considérer comme mensongère la déclaration par laquelle Bouclan affirma que M. de Liembrune « n'avait commis les dernières infamies et joui de lui que deux fois »,

étant donné qu'en même temps il reconnut « que presque tous les jours il couchait avec le marquis ».

Afin de satisfaire son entourage, le marquis avait été forcé, à plusieurs reprises, d'éloigner Bouclan ; mais la passion qu'il ressentait pour cet homme était si vivace que bientôt l'absence lui pesant, le concubin ne tardait pas à reprendre sa place au foyer conjugal. En décembre 1716, le scandale fut tel que l'intendant de Soissons fit venir le marquis, et lui ordonna de se séparer définitivement de Bouclan, en le renvoyant à Paris.

Bouclan partit pour Paris, avec sa famille, et alla loger « rue des Cizeaux, vis-à-vis l'abbaye Saint-Germain », dans la maison de M. Dorigny, armurier, portant enseigne « à la petite Magdelaine ».

Cette séparation n'affecta pas autrement l'ancien faiseur de bas ; mais elle fut d'autant plus douloureuse pour le marquis que son valet profita de l'éloignement pour essayer de rompre toute relation, même épistolaire.

Le marquis lui marquait son amitié autant que cela lui était possible.

Le 17 décembre, par l'intermédiaire d'une demoiselle Degrieux et de M. Dorigny, il lui faisait tenir 30 livres.

Le 20, Bouclan recevait le billet suivant :

« Quoi que vous ne méritiez guère que je songe à vous par le peu de soins que vous avez à me donner de vos nouvelles et par le peu d'amitié que je vous vois pour moi, je ne laisse pas que de vous envoyer un dindon, un cochon de lait et un chapon. Voilà une lettre ci-jointe d'avis que vous enverrez au carrosse pour qu'on vous délivre le dit paque

sur lequel j'ai mis pour adresse M. de Saint-Eustache, lequel nom il faudra que quelqu'un signe sur le livre pour décharge. Surtout n'y allez point parce que je ne veux point qu'on sache que c'est pour vous et que vous pourrez vous trouver en même temps que l'abbé Aforty (?) au carrosse à qui j'envoie du lin et du chanvre; mandez-moi, aussitôt ma lettre reçue, si vous avez reçu l'argent de Mlle Degrieux. »

Bouclan était ingrat. Tous les présents du marquis le laissaient froid; aussi, quelque temps après, reçut-il une nouvelle lettre; sous les reproches se devine un attachement sincère et même, pourrait-on croire, un véritable amour.

« Quoi qu'il soit très indigne à vous, Monsieur, lui écrivait le marquis, de ne pas daigner me remercier du dindon et du chapon que je vous ai envoyés et quoi que vous ne puissiez vous excuser auprès de moi de votre long silence, je ne laisse pas, par bonté, de vous envoyer 30 livres que vous irez recevoir chez Mlle Degrieux, je mets M. Dorigny au lieu de votre nom, parce que je ne veux pas qu'on sache pour qui est cet argent qu'il n'est pas à propos que vous alliez recevoir, il faut y envoyer quelqu'un de votre connaissance, qui dise que c'est pour lui et qui signe derrière le billet: Dorigny. Songez à ménager cet argent de votre mieux, car il est bien rare ici et on a toutes les peines du monde à tirer un sol; c'est ce qui me fait différer pour quelque peu de jours mon voyage à Paris d'où j'irai droit en Boulonnais. Si vous voulez vous raccommoder avec moi, écrivez-moi plus souvent et comme je vous ai prié deux fois la semaine.

» Ne signez pas vos lettres, n'y mettez pas même de B. Si j'avais été content de vous, je vous aurais

envoyé des petits paniers par le carrosse de Noyon, mais ce sera pour quand vous songerez davantage à moi.

» Adieu, n'allez chez Mlle Degrieux que le lendemain que vous aurez reçu ma lettre, parce qu'il faut qu'elle ait demain la lettre d'avis. »

Pendant que Bouclan oubliait son maître en festoyant en famille avec les victuailles de Disves, sa perte se tramait. La douleur causée au marquis par l'éloignement de Bouclan, le dépit qu'il ressentait de son indifférence se transformèrent en colère qui retomba tout entière sur la malheureuse marquise.

Lorsque Bouclan était près du marquis, disposé à le satisfaire, la situation était déjà très pénible pour l'infortunée jeune femme, mais elle devint intolérable après son départ, les fureurs du marquis ne connaissant plus de bornes. Un fait montrera ce que supporta cette épouse encore vierge.

Quelque temps avant le dernier départ de Bouclan, une dispute s'éleva entre celui-ci et la marquise. M. de Liembrune, qui était dans une salle à jouer avec Mlle Forestat, Mlle Dejaucourt, M. de Lafond, M. Beauvain et M. de la Motte, quitta le jeu, sortit de la salle et vint sur l'escalier au moment où la marquise reprochait à Bouclan de vouloir l'assassiner. M. de Liembrune, devant ses invités, lui dit : « Mordieu, c'est vous, madame la bougresse, qui avez menacé de le faire assassiner. »

Bouclan parti, sa fureur redoubla.

« La tyrannie la plus raffinée, écrivait M. de Sainte-Geneviève, ne saurait rien imaginer au delà de ce qu'il fait souffrir à cette infortunée, s'étonnant lui-même de ce que tant de persécutions, de mépris, d'injures publiques et privées avec la pri-

vation générale de tous les besoins de la vie ne la lui ait point encore ôtée par le secours des coliques qui la mettaient à tout moment à l'extrémité depuis qu'elle est à sa discrétion, c'est-à-dire depuis la mort de son père, qu'il a fait mourir de déplaisir, comme tous les parents en conviennent, après quoi il n'a plus eu de frein.

» Mme de Liembrune l'a conjuré cent fois aux larmes de vivre ensemble comme un frère et une sœur et de lui en accorder l'amitié, mille autres choses plus fortes, qui auraient fléchi tout autre courage, n'ont fait qu'irriter le sien; sans qu'il puisse lui faire aucun reproche sur sa vertu, sa douceur, sa dépense. Je cite encore tous ses parents, tout Paris, toute la province où ils sont présentement. Ce fatal Bouclan, qui lui tient lieu de tout, lui a empoisonné l'esprit et l'entretient actuellement, par ses fréquentes lettres, dans ses fureurs. Cette pauvre femme me crie tous les jours : miséricorde! et cependant ne veut pas que j'entreprenne ce mauvais mari en justice réglée, parce qu'il le faudrait perdre absolument pour obtenir leur séparation ; d'autant qu'il ne l'a point battue, disant lui-même qu'il s'en prendra bien garde, et qu'il ne lui épargnera que les coups.

» Quel sang-froid dans la haine et le crime!

» Qu'a-t-il affaire d'une femme, cet homme qui déclare tous les jours qu'elle ne lui fut et ne lui sera jamais rien. Il lui a volé son état, ce qui est irréparable, qu'il lui rende du moins son repos et son bien ; nous ne demandons pas de vengeance, mais je redemande ma nièce et veux arracher cette victime au couteau qu'elle a à tout moment à la gorge! »

Ces plaintes, reçues par M. d'Argenson (1), furent

(1) Marc-René de Voyer de Paulmy, marquis d'Argenson, Lieu-

portées, par lui, au Régent, qui ordonna d'enfermer Bouclan à Bicêtre. Le 23 décembre, l'exempt Symonnet exécutait la lettre de cachet à nouvel ordre, délivrée à cet effet, et le valet du marquis faisait connaissance avec les cabanons de l'Hôpital Général.

Pour l'incarcération d'un pauvre diable sans aucune protection la besogne de la police était facile; il n'en était pas de même lorsque le délinquant ou le criminel pouvait mettre en jeu de hautes personnalités.

Il se présentait des cas embarrassants à résoudre pour le Lieutenant Général de Police et pour ses commis. Mécontenter un grand seigneur, un homme riche et puissant, pouvait avoir de funestes conséquences; d'autre part, méconnaître les ordres royaux, ne pas assurer l'office royal auquel ils étaient dévolus était impossible.

Il se formait des cabales fortes et puissantes qui se groupaient autour d'un grand seigneur pour le soutenir dans ses revendications, ou appuyer ses demandes; lorsqu'on se rend un compte exact de ce qu'étaient les fonctionnaires de cette époque, on ne peut rejeter sur eux seuls l'iniquité de certains actes administratifs, qui se caractérisent à nous comme étant d'odieux dénis de justice et qui ne sont cependant qu'une conséquence fatale de la moralité générale de l'époque.

La mesure prise à l'égard de Bouclan attira à M. d'Argenson des remerciements chaleureux et sincères de la part de M^me^ de Liembrune et de son oncle; il devint leur protecteur. D'un autre côté, elle lui valut des sollicitations auxquelles il ne

tenant Général de Police de 1697 à 1718, demeurait, en 1711, cul-de-sac de la vieille rue du Temple.

pouvait répondre par de brutales fins de non-recevoir.

A la fin de décembre, M. de Playe, économe de Bicêtre, transmettait à la Lieutenance de Police la lettre suivante de M. de Gontaut-Biron :

« La personne qui aura l'honneur de vous rendre ma lettre, Monsieur, à qui je m'intéresse fort, veut que j'aie recours à vous pour son mari qui a été arrêté pour choses dont ses ennemis apparemment l'ont accusé devant vous et dont il n'est point coupable; j'en répondrais autant qu'on peut répondre d'un homme et vous serais très obligé de vouloir ordonner son élargissement; je n'ai voulu implorer personne auprès de vous pour cette affaire, étant très aise de vous avoir cette obligation. »

Malgré cette intervention, Bouclan resta à Bicêtre, ce qui n'assura nullement à l'infortunée marquise et à son oncle la tranquillité qu'ils attendaient. Le 1er janvier 1717, M. de Sainte-Geneviève écrivait à M. d'Argenson :

« J'ai tout lieu de craindre pour la vie de Mme de Liembrune, contre laquelle il y a eu des menaces et des attentats, et que la fureur de son mari se déploie sur elle avec plus de cruautés encore depuis la capture de Bouclan. »

Quelques jours après, l'oncle et la nièce purent se croire délivrés. M. de Liembrune partit pour Paris, tant pour essayer de délivrer Bouclan que pour lui trouver un remplaçant avec lequel il pût attendre le retour de son favori.

L'espoir de la marquise fut de courte durée, le marquis avait laissé des ordres.

Le 12 janvier, du château de Disves près Noyon, Mme de Liembrune écrivait au Lieutenant de Police :

« Mon oncle m'a appris toutes les obligations que

je vous ai comme à un protecteur déclaré de l'innocence qui se trouve sous l'oppression du vice. Je suis plus malheureuse que jamais, je vous conjure, au nom de Jésus-Christ, de me donner un moyen pour mettre ma vie et ma conscience en sûreté sans être obligée de ruiner et de perdre un homme auquel je suis liée par un sacrement. J'ose encore vous supplier de donner vos ordres aux frères de Bouclan, afin qu'il n'arrive rien ni à mon oncle, ni à moi.

» Je tremble pour le retour de M. de Liembrune, ayant fait beaucoup de menaces en partant pour Paris, en cas qu'il ne puisse pas délivrer Bouclan. »

Ces sinistres prévisions paraissent vaines; durant quelques mois, les châtelains de Disves sont tranquilles pendant qu'à Paris le marquis s'agite pour faire relaxer Bouclan, qui envoie de nombreux placets à M. d'Argenson.

Dans le premier, il supplie qu'on le rende libre, afin « qu'il puisse gagner de son métier de bonnetier de quoi faire subsister sa femme et son enfant qui n'a que quatre mois et qui sont dans la dernière nécessité. »

Dans le deuxième placet, du 3 avril, il « promet de mener une vie réglée et de ne jamais mettre les pieds chez le dit marquis et même de ne lui parler de sa vie, attendu qu'il veut vivre en honnête homme le reste de ses jours ».

Le Régent resta incrédule et apostilla :

« Il n'est pas temps. »

Au troisième placet, envoyé par Bouclan le 17, le Régent répondit : « S'en tenir à la première décision. »

Bouclan n'insista plus. Le marquis ne l'abandonnait pas et arriva à lui faire délivrer une « Com-

mission de garde à cheval ou à pied pour les gabelles, cinq grosses fermes de France et autres fermes et droits ci-joints » pour être employé dans l'office de garde amballeur à Digoin.

Relativement à cet office, le duc de Brancas écrivait à Bouclan la lettre suivante :

« 5 juin 1717. — J'avais eu l'honneur de vous mander qu'on m'avait promis une commission, mais comme elle n'était pas encore entre mes mains je ne pouvais pas vous indiquer l'endroit précis et je crois qu'il était plus exact de vous l'envoyer comme je le fais présentement afin que vous jugeassiez par vous-même si elle était dans la situation où vous la désirez. Je n'entre point dans les raisons de votre conduite, ni ne vous demande rien là-dessus si ce n'est de me la renvoyer pour que je la rende si vous n'en voulez faire aucun usage.

» Je suis, Monsieur, votre humble et très obéissant serviteur.

» *Signé :* le duc de Brancas. »

Un duc écrivant de sa propre main et sur un ton aussi cérémonieux à un laquais, cela semblerait singulier si d'autres documents ne nous apprenaient pas que M. de Brancas était aussi « de la manchette (1) ». Quelque obstacle imprévu et resté in-

(1) Dans les *Mémoires de d'Argenson* on relève ce passage sur le duc de Brancas :

« Un joli mot, c'est ce que feu Mgr le duc d'Orléans répondit au duc de Brancas. Ce duc s'était retiré à l'abbaye du Bec pour y vivre dans la grande dévotion. Après avoir toujours été un grand libertin de cœur et d'esprit, dérangé surtout par l'amour des garçons, ayant des grâces, dans l'esprit, n'étant plus jeune, par conséquent pratiquant son péché en payant et cependant grand ami du Régent et de toutes ses parties. Le voilà donc subitement dévot, aventure à laquelle ses pareils sont, dit-on, plus sujets que d'autre. On montre au Régent une lettre de ce saint écrite de sa retraite, le Régent ne fait pas autre chose que répondre au bas de la lettre par ces deux vers :

« Reviens Philis, en faveur de tes charmes,
« Je ferais grâce à ta légèreté. »

connu vient sans doute entraver la mise en liberté de Bouclan et exciter la rage du marquis de Liembrune, car, le 20 août, la marquise et M. de Sainte-Geneviève arrivèrent à Paris, se mettre sous la protection de la police. De l'hôtel garni de la rue de Jouy, où ils abritèrent leur infortune, l'oncle écrivait à M. d'Argenson :

« Je vous fais ma plainte contre le nommé la Neuville, lequel, accompagné d'un autre homme de pareille étoffe, est venu pour m'assassiner jusques dans ma maison; il m'a abordé en jurant et blasphémant Dieu, et me disant que j'aie à faire sortir son frère de prison. Je lui ai répondu sans m'échauffer que c'est la faute de son frère s'il est enfermé; sur cela, il m'a dit : que je suis un jean-foutre et qu'il va me payer; en même temps, il a enfoncé son chapeau et porté ses deux mains dans ses poches; heureusement, j'étais près de la porte d'une autre chambre où j'ai passé pour éviter sa fureur. En même temps, voyant son coup manqué, il a traîné le nommé Séguin, laquais de ma nièce, dehors; lui et son camarade lui ont donné cent coups pour lesquels j'ai été obligé de le faire saigner et ensuite de lui faire prendre de l'eau de vulnéraire par l'avis d'un chirurgien-juré, M. Davau (1), qui a fait la saignée. De plus, ces insolents ont insulté Mme de Liembrune, ma nièce, laquelle, ne sachant ce que c'était, s'est présentée pour appeler son laquais. Alors la Neuville a fait l'action de lui donner une coup de poing dans le visage, lequel elle aurait reçu sans une servante de notre hôtesse qui s'est jetée entre eux deux. Après quoi la Neu-

« Il y a là-dedans de la gentillesse et de la justesse, » ajoute M. d'Argenson.

(1) M. Davau demeurait près l'Ave-Maria.

ville, ainsi que son camarade, lui ont vomi plus d'ordures qu'ils s'en pourraient dire à une coureuse du Pont-Neuf, l'appelant foutue bougresse de garce, reste de corps de garde, et le reste.

» J'apprends dans le moment que la Neuville m'a crié de la cour : bougre de gueux, je t'assassinerai dans la rue et la bougresse de garce, si tu ne me rends pas mon frère. »

Ce la Neuville, frère de Bouclan, était un ancien laquais de M. de Liembrune passé au service de M. le marquis de Gontaut-Biron. Lorsqu'il logeait au château de Disves, il s'était rendu coupable d'une tentative sur la marquise. Une nuit, à deux heures du matin, il avait essayé d'enfoncer la porte de la chambre à coucher de Mme de Liembrune.

La marquise essaya en vain d'être reçue à l'audience de M. d'Argenson. Provinciale, perdue dans la grande ville, elle se présenta à 8 heures du matin à l'hôtel de la rue Neuve-des-Petits-Champs et se fit éconduire par le portier.

Alors, suivant l'exemple de son oncle, elle rédigea ses plaintes : « Si vous trouvez bon qu'on me laisse entrer, disait-elle en terminant, je vais retourner sur-le-champ pour vous compter naïvement toutes ces aventures. »

Le 25 décembre, toujours réfugiée rue de Jouy, dans un état voisin de la misère, la malheureuse écrivait encore à M. d'Argenson :

« Je croyais avoir mis fin à toutes les importunités dont je vous ai fatigué, mais que puis-je faire dans le trouble où je suis, quoique, par tous les avis que l'on me donne, La Neuville et Lallemand recommencent à épier les occasions de nous assassiner, mon oncle et moi; s'assurant de l'impunité et nous voyant indéfendus, ce qui nous contraint

tellement, que nous n'osons sortir pour nos affaires sans des précautions extrêmes. J'ai la même crainte pour mon laquais, à qui ils n'en promettent pas moins; est-ce que la justice me sera déniée, parce que j'ai trouvé un tyran, au lieu d'un mari; qui, après m'avoir chassée de sa maison par des cruautés inouïes, me retient encore mon bien pour m'empêcher de me défendre, tant de lui que de mes assassins qu'il a eus à son service, malgré tout le courroux de son père, et justifie encore les attentats de ces scélérats.

» On m'assure même que Bouclan, frère de la Neuville, est dehors de Bicêtre, ce qui serait un effet de ces menaces et de ces intrigues. Je vous supplie, Monsieur, si cette dernière circonstance est vraie, comme elle doit être menée à votre connaissance, de me le faire savoir, parce que ce serait un assassin de plus et dont j'aurais à me prendre garde; nous conservant pour le reste de me confier en votre protection.

» Je ne me présente point moi-même, pour vous faire cette prière, parce qu'ils ont toujours été informés de tous les pas que j'ai faits, dont ils se sont vantés de l'inutilité, ce qui n'a fait que de les affermir dans leurs mauvais desseins.

» Je vous supplie, par la même raison, de ne pas communiquer ma lettre à M. de Biron, auquel il est aussi honteux qu'à son fils de donner asile à un scélérat, après ce qui s'est passé, et dont M. Camuset (1) a fait l'information, sur laquelle j'agirais, par une procédure, en justice réglée, si j'en avais le pouvoir.

» Je vous conjure donc, Monsieur, par Jésus-

(1) Conseiller du roi, Commissaire au Châtelet de Paris, demeurait rue des Barres, derrière Saint-Gervais.

Christ, de m'aider en cela; si ce n'est pas de votre autorité, du moins de vos conseils. J'enverrai demain chez votre portier savoir s'il y a réponse.

» Si vous saviez toute l'étendue de mon malheureux état, et de toute mon innocence, ainsi que tout ce que j'ai fait auprès de M. Liembrune, en vérité, Monsieur, vous ne me refuseriez jamais votre compassion et j'ose me flatter que vous m'accorderiez votre protection.

» Vous êtes toujours si occupé que je n'ai pas la liberté de vous assurer combien j'ai l'honneur d'être Monsieur, avec respect, votre très humble et très obéissante servante.

» *Signé :* Cosqueville. »

Bouclan disparut alors de la vie du marquis. Pour se distraire des embarras que lui causait le procès en séparation de corps et de biens intenté par sa femme, le gentilhomme choisit un nouveau compagnon d'alcôve : le valet Beaulieu.

Ainsi que son prédécesseur, Beaulieu était âgé « d'environ vingt-cinq à vingt-six ans ». « Il était d'un physique agréable, le visage plein et fort, vermeil, portant de grands cheveux bruns, tantôt en boucles et tantôt en rubans », « la jambe grasse ». Il était bourguignon, natif d'Isvetil, près Dijon.

Il s'habillait ordinairement d'un « habit de drap gris blanc avec des boutons de cuivre doré et un galon vert », faisant le petit-maître avec « un grand manchon à poil fin gris blanc et moucheté, garni d'une large ceinture d'or ». D'autres fois il se travestissait en « officier de guerre avec une épée au côté, un chapeau fort retapé somptueusement décoré d'un grand bord de point d'Espagne d'or ». Le mollet saillant sous de « grands bas de soie à coins d'or ».

Le marquis avait du goût et faisait bien les choses. C'était avec ses générosités que Beaulieu se pavanait aux Tuileries et au Luxembourg, « habillé outre son état », comme le constate amèrement l'exempt Symonnet.

Porter l'épée ne rendait cependant pas Beaulieu susceptible sur le point d'honneur.

Mme de Vienne le rencontrant dans la rue de Jouy entendit « un particulier, habillé de noir, le traiter de macrault » et lui dire qu'un jour « il serait pendu en grève pour ses infamies », sans que le beau valet daignât répondre à ces insultes qu'il prenait peut-être pour les marques d'une basse envie.

Ce Beaulieu était du reste un esprit pratique qui ne travaillait « ni pour le simple plaisir, ni pour le sentiment ». Servant de hors-d'œuvre à de nobles blasés, il entendait que cela lui rapportât des bénéfices autrement appréciables que les volailles et les cochons de lait dont se contentait le peu ambitieux Bouclan.

Beaulieu se faisait traiter en dame de qualité. Les seigneurs, satisfaits de ses complaisances, au lieu de le payer en espèces comme une vulgaire fille de joie, le rétribuaient délicatement en cadeaux. Et, avec « toutes les nippes, habits, bijoux, et meubles » ainsi acquis, il tenait un magasin qui n'était pas le moins bien — et le moins singulièrement — achalandé de la bonne ville de Paris; la boutique était bien, l'arrière-boutique était mieux, les bénéfices certains de celle-ci lui permettaient d'attendre, insoucieux de l'acheteur, les gains de la première.

A son commerce de brocante, Beaulieu joignait

encore l'exploitation d'un « sérail » de jeunes garçons, installé discrètement dans la même maison.

M. de Liembrune, qui était un bon client du « sérail », était aussi un fournisseur généreux du « magazin ».

Une confidence faite à Mme de Vienne, par Lacroix, laquais de M. Coste, nous apprend que Beaulieu avait extorqué une tabatière d'argent au marquis et « qu'il en espérait une montre ». Peut-être que la malheureuse marquise, fouillant cet étrange bazar, y eût découvert quelques-uns de ses bijoux de famille. Le marquis de Liembrune n'avait pas la main heureuse ; si les comestibles qu'il expédiait à Bouclan n'incitaient pas ce dernier à des épanchements épistolaires, Beaulieu manifesta une noire ingratitude.

Le même Lacroix rapporte à Mme de Vienne — singulière confidente en pareille matière—, « que le dessein de Beaulieu était d'attraper tout ce qu'il pourrait du marquis et qu'après cela il le quitterait et l'enverrait faire f... ».

Cette Mme de Vienne, dont le mari était « maître à danser », fournit d'utiles renseignements à Symonnet. Elle demeurait rue de Jouy, où le marquis, avait élu domicile « en chambre garnie », à l'enseigne « de l'hôtel de Boulogne ». Par l'hôtesse courroucée, elle sut que le marquis « avait voulu avoir un lit de sangle pour mettre auprès du sien afin que le Beaulieu couchât auprès de lui » et que, lasse et dégoûtée, « d'avoir des différends avec lui à ce sujet, » une nuit, la digne hôtesse entra dans la chambre et mit à la porte le valet et le maître « qui fut obligé de prendre son parti ailleurs », c'est-à-dire à « l'hôtel de Mont-

bazon, rue de Betizy », où le découvrit l'infatigable abbé Théru (1).

Ces faits concernant Beaulieu parvinrent à la connaissance de la lieutenance de police, par l'intermédiaire de Théru et de Symonnet, en mars 1719.

Sur le maître, Théru communiqua, à cette époque, la constatation suivante :

« Quoique le marquis de Liembrune ait été enfermé deux fois par ordre du feu roi à Saint-Lazare et à Charenton pour ses infamies et ses abominations, cependant il n'en est devenu ni meilleur, ni plus sage, car il séduit et corrompt encore des jeunes gens. »

Sur le valet, Symonnet écrit :

« Il y a longtemps que ce malheureux fait cet affreux commerce étant même connu par des personnes très dignes de foi pour tel.

» Je crois que ce serait une grande charité de faire renfermer un si mauvais sujet pour éviter que dans la suite il ne fasse succomber quelque jeune homme dans un métier qui fait horreur à Dieu et aux hommes. »

Le 14 mai 1719, le duc d'Orléans donna l'ordre d'arrêter Beaulieu et de l'incarcérer à Bicêtre, où il n'entra que le 8 juillet suivant.

La lenteur apportée à l'exécution de l'ordre d'arrestation nous montre la puissance des protecteurs que les clients de Beaulieu surent lui trouver.

A Bicêtre même, ces protecteurs n'abandonnèrent pas l'homme de joie ; au lieu de pourrir dans les cabanons de la maison de force ou d'aller gros-

(1) L'abbé Théru, Régent de 4me au collège Mazarin ou des Quatre-Nations, était l'infatigable dénonciateur des « infâmes ». Pendant près de 40 ans il joua dans la police des mœurs un rôle plus actif que les exempts eux-mêmes.

sir la population de la Louisiane, comme beaucoup d'autres moins coupables et moins protégés, Pierre Beaudot, dit Beaulieu, signait, le 11 octobre 1719, un engagement « pour servir le Roy » comme soldat au régiment de Vendôme, compagnie colonelle, sous les ordres de M. de Machault. L'enrôlement de Beaulieu n'était qu'une manœuvre pour ne pas rendre sa mise en liberté par trop scandaleuse.

Lorsqu'il fut las de servir le Roi, il gagna rapidement les quelques centaines de livres nécessaires pour racheter son enrôlement et il put reprendre son fructueux commerce.

La négociation était normale, personne n'avait à s'en plaindre. La masse du régiment s'accroissait du bénéfice réalisé. L'officier, fermier du corps de troupe, ne pouvait que s'en féliciter. M. de Machault avait fait une bonne affaire.

C'est pourquoi, le 23 janvier 1721, Symonnet écrivait au lieutenant de police, en parlant de Beaulieu :

« Il a même eu la témérité, après sa sortie de l'hôpital, de retourner au service de M. le marquis de Liembrune. Il continue son mauvais commerce. Il était hier, 22, aux Tuileries, dans les bosquets où on lui a vu faire des abominations avec un particulier inconnu. Il est sans condition. L'on m'a assuré de bonne part qu'il était entretenu par un particulier qui vit de son bien. Je crois qu'il mériterait de retourner à Bicêtre. Il tient une chambre garnie qu'il paie 15 livres par mois. »

Le 28 juillet 1721, le régent donnait contre lui un nouvel ordre d'arrestation pour l'hôpital. L'histoire ne nous dit pas si le coup de l'enrôlement lui réussit une seconde fois.

§

Le marquis de Liembrune se retira dans son domaine de Disves et deux ans se passèrent sans qu'on entendît parler de lui.

Le 29 novembre 1721, M. de Richoust, maître principal des eaux et forêts de Noyon, écrivait à M. de Baudry (1).

« Je pris la liberté au commencement du mois de septembre dernier de vous remettre un mémoire en mon nom contre le sieur de Liembrune, gentilhomme de mes voisins. Vous me fîtes la grâce de me promettre d'y avoir attention et la plus grande difficulté que vous m'objectâtes était qu'il n'était point domicilié à Paris, ce qui m'engagea à prendre la liberté de vous répondre que le lieu où les crimes s'étaient commis, et non le domicile des personnes, détermine l'attribution de la juridiction, pour être en droit de me rendre la justice que je vous demandais sur des faits des plus graves dont le sieur Symonnet, exempt de robe-courte, avait une entière connaissance, en ayant fait la vérification. Le sieur de Liembrune a toujours continué de vivre à son ordinaire dans cette province. Il est à Paris depuis lundi dernier, et l'on vous aurait, Monsieur, une obligation essentielle si vous vouliez profiter de son séjour pour nous assurer le repos et la tranquillité en ôtant en même temps au public l'occasion du scandale. »

Le 24 décembre suivant, Symonnet appuyait cette demande par la lettre suivante :

« ... Le récit de la mauvaise conduite de M. de Liembrune serait bien long si j'étais obligé de rap-

(1) Gabriel Teschereau, seigneur de Baudry et de Linières, Lieutenant Général de Police, de 1720-1722.

porter toute sa vie, mais j'aurai l'honneur, Monsieur, de vous en marquer l'essentiel.

» Je sais de source certaine qu'il n'a jamais habité avec Mme de Liembrune, que leur mariage n'a pas été accompli.

» Il y a plus de quinze ans que je le connais pour un séducteur de jeunes gens et pour un des plus grands infâmes qu'il y ait à Paris. J'ai arrêté plusieurs jeunes garçons que j'ai conduits à l'Hôpital Général, qu'il avait corrompus, et en dernier lieu le nommé Beaulieu ; il convint pour lors qu'il avait couché avec le marquis et avait commis le péché de sodomie. Il ne laisse pas que de continuer toujours son débordement de débauches, nonobstant la retraite qu'il a faite il y a quelques mois à Notre-Dame-des-Vertus, que ses parents l'obligèrent à faire. Le peu de temps qu'il y fut, il ne put cacher sa débauche et il continua à vivre dans son libertinage comme il avait fait auparavant.

» M. de Saint-Hilaire (1), son oncle, qui vivait pour lors, voyant que la retraite ne lui faisait aucune impression et qu'il continuait à voir des jeunes gens, obtint une lettre de cachet de M. de la Vrillière pour le faire conduire à Charenton, où il a été quelques mois, dans lequel endroit, il fit tout son possible pour parvenir à corrompre un domestique de cette maison.

» La retraite ni la cloisture (*sic*) qu'il a subies ne l'a pas fait rentrer en lui-même. C'est une peste dans Paris où dans tous autres endroits où il pourrait être libre, que de l'y souffrir.

» Je crois, Monsieur, que le seul parti que l'on

(1) M. de Saint-Hilaire, Lieutenant Général de l'artillerie, rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain.

pourrait prendre à son égard ce serait de le faire renfermer dans un château ou dans une citadelle pour y rester pendant du temps afin de le mettre hors d'état de ne plus corrompre de jeunes gens. Sa famille l'a abandonné il y a longtemps à son sort malheureux. Il est très connu dans son pays du caractère dont il est accusé malheureusement pour lui et pour le public. »

M. de Liembrune, ayant la conversion facile, avait le tact d'atténuer à temps les colères que soulevait sa débauche. Ainsi M. de Richoust, qui vitupérait contre lui en 1721 changeait d'opinion à son égard et écrivait de « Vauchelles, près Noyon », le 23 août 1722 :

« Je pris la liberté de vous présenter un mémoire contre le sieur de Liembrune, mon voisin, et depuis mon retour ici j'ai eu l'honneur de vous écrire deux fois au même sujet. Dieu l'a touché, au temps de Pâques, il s'est réconcilié avec lui et s'est approché des sacrements avec tous ses domestiques. Il y a lieu d'espérer que ce changement sera suivi d'une conversion parfaite et durable, qui réparera le scandale et effacera les mauvaises impressions qu'il avait données de lui. J'ai cru qu'il était de mon devoir de vous rendre compte de ces nouvelles circonstances. »

Pendant que le seigneur de Disves cachait sa débauche sous des austérités dont la nouveauté lui était peut-être agréable, le Châtelet de Paris s'occupait de la demande en séparation formulée par sa femme, et, le 12 février 1723, rendait une sentence qui séparait « de corps, de biens et d'habitation, Bonne-Françoise Le Sens de Cosquevilled'avec Frédéric de la Vespierre, marquis de Liembrune ». Cette sentence était contraire aux intérêts finan-

ciers du marquis, il interjeta appel; Mme-ou Mlle-de Cosqueville eut alors recours au ministre pour trancher les difficultés sans nombre que lui créait son ex-mari et profitait de la situation spéciale où le mettait une nouvelle lettre de cachet lancée contre lui.

Le 24 mai 1721, elle adressa à M. de Maurepas (1) le placet suivant:

« Remontre très humblement à Votre Grandeur que le Sieur de Liembrune, ayant interjeté appel de la sentence, les parties ont procédé sur ledit appel en la quatrième chambre des Enquêtes au Parlement de Paris, où le procès est en état d'être jugé au rapport de M. Lamblin (2), conseiller; mais on estime qu'il est nécessaire que le sieur de Liembrune soit en état de venir comparaître à la dite chambre pour y être entendu et même interrogé séparément ou même en présence de la suppliante avant le jugement. Le sieur de Liembrune, qui a lieu de désespérer de sa cause par la connaissance qu'il a des justes sujets de plaintes que la dame a été forcée de rendre contre lui, quoiqu'elle ait eu en cela toute la modération convenable pour ne pas révéler ouvertement à la Cour des désordres particuliers dont vos registres et ceux de Messieurs les Lieutenants de police ne sont que trop remplis, et qui sont la cause principale des mauvais traitements qu'elle a reçus de lui presque dans tous les temps, même depuis qu'elle fait tous ses efforts pour obtenir du Roi — comme elle l'a fait par l'entremise et la protection que M. le Marquis de la Vrillière (3) a eu la bonté de lui accorder sa sortie de

(1) Secrétaire d'Etat, demeurait rue de Grenelle.
(2) Lamblin demeurait rue Barre-du-Bec.
(3) Secrétaire d'Etat et Secrétaire Général de la Régence, demeurait rue de Grenelle.

Charenton, — au mois de mai 1718, — où il avait été enfermé par ordre du roi. Il ne cherche présentement que les moyens d'éloigner ce jugement si important pour le repos et les besoins extrêmes de la suppliante, dont le sieur de Liembrune a tout le bien entre les mains (près de 80.000 livres) et ne lui paye pas seulement une pension de 1200 livres qui lui a été adjugée par provision par arrêt du Parlement pour sa subsistance, [celle] de sa femme de chambre et d'un laquais que sa condition demande.

» Pour éviter la restitution de ce bien qu'il dissipe journellement avec des gens comme lui, il prend actuellement prétexte d'une lettre de cachet existant contre lui depuis le mois de janvier 1722 pour ne pas venir à Paris défendre en personne dans sa cause et satisfaire aux formalités de justice afin que ce jugement, qui serait rendu dans 8 jours, soit toujours suspendu et retardé.

» ..... Il vous plaise lui accorder une surséance d'un mois ou six semaines pour l'exécution de la lettre de cachet si elle est encore existante, ou un sauf-conduit en considération du procès afin qu'on puisse faire signifier l'un ou l'autre à M. de Liembrune en même temps qu'on l'assignera au Parlement pour se trouver au jugement et qu'il ne puisse point prétexter son absence et le défaut de comparaître sur la crainte qu'il dirait avoir de cet ordre donné contre lui, etc... »

Au commencement de juin, le comte de Maurepas avertit Mme de Cosqueville que son mémoire avait été renvoyé à M. d'Ombreval.

Etant « incommodée », la dame chargea M. Hervieu de Vaudival d'aller solliciter le Lieutenant de

police. Mais M. de Vaudival, « obligé d'aller à Versailles par l'ordre de Madame la duchesse », écrivit au magistrat en se présentant « ... comme l'ami de confiance de feu M. le comte de Manicamp, qui était entièrement le vôtre... ».

D'après M. de Vaudival, M. de Liembrune accusait la marquise d'avoir sollicité la lettre de cachet qui l'empêchait de venir à Paris et de ne vouloir l'y attirer sous le prétexte de son procès que pour la faire mettre à exécution. Ce qui n'était certainement pas dans la pensée de Mme de Cosqueville, puisque, depuis 1718, elle avait rompu toutes relations avec la famille de son mari pour avoir fait sortir celui-ci de la maison de Charenton, où il était enfermé « contre le sentiment de toute cette famille », ce qui permet de penser que, malgré les avanies, les fureurs, les misères que son mari lui avait fait endurer, même malgré son procès, la marquise l'aimait encore.

Symonnet s'intéressait au sort de l'épouse délaissée; le 10 juin, il alla l'entretenir de son affaire, et le lendemain écrivait à M. Rossignol (1) pour lui mander un avis favorable au rappel momentané de M. de Liembrune, ce qui fut sans doute accordé, puisque, le 4 août 1724, les gens du sieur Haymier (2) l'arrêtèrent dans les Tuileries embrassant un jeune homme et voulant lui faire d'autres caresses « ayant sa chemise dehors ». En sa qualité de marquis, il fut immédiatement relâché.

Ce qu'il venait chercher à Paris, aux Tuileries ou dans le Luxembourg, ne lui manquait cependant pas

(1) Secrétaire du Lieutenant Général de police.

(2) Exempt de robe courte de la Prévôté de l'Ile-de-France spécialement affecté à la surveillance des Sodomites, demeurait cul-de-sac de Saint-Vincent.

dans sa province de Picardie. Le dossier d'un de ses amis, Martin Cardot, demeurant à Poix, en Picardie, le montre amplement.

Martin Cardot demeurait à Paris, « rue de la Licorne, à l'Ermitage » ; Haymier donna contre lui un rapport détaillé daté du 4 septembre 1723.

« J'ai vu hier Martin Cardot à 7 heures du soir se promener dans les bosquets des Tuileries. Ayant vu un jeune homme, assis sur un banc et lisant, Cardot s'assit près de lui, lui demanda s'il voyait encore clair et quel livre il lisait. Le jeune homme répondit que c'étaient les guerres de Flandre.

» Passait alors une compagnie de messieurs et de dames, Cardot demanda au jeune homme s'il aimerait un pareil attirail, que pour lui il n'était pas de ce goût-là et que si le cardinal Dubois lui avait ressemblé on ne lui aurait pas coupé les.., et ouvert le... Un de ses amis s'était gâté par la fréquentation des femmes; on avait été obligé de lui couper la tête... et que quelque temps après on fut obligé de récidiver parce que la gangrène s'y mettait.

» Voyant une dame passer avec un panier, Cardot dit au jeune homme que les femmes avaient inventé cette mode, croyant qu'elles trouveraient des... pour les remplir ; mais que pour lui il n'était pas d'humeur à mettre le sien dans un panier que pour le conserver toujours beau, il aimait mieux se divertir avec un ami, en buvant bouteille.

» Pendant leur conversation, qui dura près d'une heure, Cardot vit un particulier qui se promenait seul, il l'accosta, et ayant fait un tour ou deux dans les allées, ils s'assirent tous trois sur un banc. Ils parlèrent de quantité de S. D. M. T., (1) au

(1) Abréviation de « Sodomites ». Les rédacteurs des mémoires de police qui n'hésitaient pas à transcrire fidèlement les pro-

nombre desquels le prieur des Augustins Réformés du faubourg St-Germain, auquel il devrait parler pour lui dire que s'il ne lui donnait pas d'argent il déclarerait le commerce qu'il fait.

» Pendant cette conversation, il voulut mettre la main dans la culotte du particulier qui lui répondit qu'il... Ce jeune homme les quitta et vint me rendre compte de tout ce qui est dit ci-dessus.

» Cardot engagea le particulier d'aller au cabaret avec lui, où il lui dit qu'il en voulait faire sa conquête, qu'il lui donnerait une chambre et qu'il ne manquerait de rien, qu'il avait eu autrefois un jeune homme qu'il avait entretenu fort longtemps, et qu'il lui avait fait bâtir une maison dans sa province qui lui avait coûté plus de cinq cents écus; que dans le temps qu'il était prêt à le faire recevoir marchand il est tombé malade et est mort...

» ... J'ai arrêté Cardot et l'ai conduit au For l'Evêque.

» Cardot est à Paris avec le procureur du roi de la ville d'Amiens, qui doit épouser sa fille. »

Cardot fit sa soumission « de ne fréquenter aucune promenade et de se retirer en son pays ».

M. d'Argenson lui signa « un billet de liberté », ce qui n'empêcha pas que, l'année suivante, il fut arrêté pour les mêmes faits.

Le 15 juin 1724 fut envoyé sur lui un mémoire détaillé :

« Sur le quai des Orfèvres, à 11 heures du matin, j'ai été accosté par Martin Cardot qui m'a dit : « Monsieur, je vois que vous examinez ces tapisseries, je viens d'en voir une plus belle que toutes

pos les plus inimprimables, avaient souvent des scrupules lorsqu'il s'agissait d'écrire les mots *Sodomie* ou *Sodomites;* ils mettaient soit l'abréviation ci-dessus, soit celle-ci : *Sod.*

celles qui sont ici, car je viens de voir une figure de jeune homme qui tenait... d'un vieillard et la figure du vieillard lui riait. Je n'ai pu m'empêcher de rire aussi. »

» Etant allés dans la rue Sainte-Anne, près le Palais, à un cabaret qui a pour enseigne « Aux poires de Bon-Chrestien », on nous a donné une chambre et là il m'a conté une aventure qui lui était arrivée avec un chanoine qui est sous la seigneurie du Prince d'Elbeuf, avec lequel, étant un jour à manger une fricassée, en Normandie, il lui dit qu'il aimait passionnément un jeune homme, qu'il ne savait comment faire pour l'avoir. Le chanoine répondit : « Vous n'avez qu'à me donner de votre... que je mettrai avec deux cœurs de tourterelle et dans la consécration, je n'ai qu'à dire quelques paroles et vous viendrez à bout de posséder votre jeune homme et d'en faire tout ce que vous voudrez. »

» J'ai dit alors de ne point parler de choses si terribles que je ne croyais pas qu'un homme d'église, qui dit la messe fût capable de prononcer des paroles aussi infâmes. Cardot m'a dit qu'il s'en fichait et que c'était son plaisir. M'étant levé de table sous un prétexte, il est venu après moi et m'a dit : « Pourquoi voulez-vous descendre? Voilà un baquet pour pisser. » Ayant voulu le faire, cet infâme voulut agir de violence, j'ai voulu faire du bruit dans le cabaret laissant le vin sur la table, j'ai couru par la cour du Palais, il a couru après moi et m'a dit : « Croyez-vous que je vous quitterai comme cela, je veux vous donner un poulet, car je sais que vous n'avez pas dîné, ni moi. »

» Il m'a dit qu'il était connu du marquis de Liembrune, qui est le seigneur du lieu d'où il est en Picardie, que ce marquis en était à tout rompre et

qu'il « sodomisait » son valet de chambre et ses laquais. »

En passant dans la rue de la Calandre, vis-à-vis le commissaire Delafosse (1), Cardot fut arrêté par Symonnet en vertu d'un ordre du roi du 17 mai 1724 et conduit au Petit-Châtelet à deux heures de l'après-midi. Il déclara être né à Poix, être âgé de cinquante-quatre ans, officier commensal de la maison du roi, et loger à Paris, à l'Hermitage, rue Saint-Christophe, chez le nommé Belot. Cardot essaya de s'en tirer par ce mémoire justificatif qu'il fit remettre à M. d'Argenson.

« Martin Cardot, ci-devant receveur fermier de la principauté de Poix pour Madame la maréchale de Créqui et M. le duc de la Meilleraye, arriva de Poix, où il réside en famille, mercredi au soir, et jeudi la curiosité l'ayant poussé à visiter les principaux reposoirs de Paris et les tapisseries de la Couronne exposées aux Gobelins, au Louvre, en la place des Tuileries, fut apparemment se reposer sur les tapis verts des Tuileries, peu instruit des ordres de la cour. Son habillement simple et provincial et sa figure ont apparemment donné de l'attention et du soupçon aux préposés pour surveiller aux désordres qu'on dit se commettre dans ce jardin royal. Ils l'ont arrêté et l'exempt Symonnet l'a écroué au Petit-Châtelet.

» Il y a peu d'apparence que ce particulier puisse être soupçonné ni coupable de l'infamie qui a fait le prétexte de son emprisonnement. Il est âgé de cinquante-cinq à soixante ans. Jusqu'à présent d'une réputation entière et dans son pays et à Paris, où il négocie, et est connu.

» Il est homme fort aisé en biens, a son domicile

(1) Commissaire au Châtelet, demeurait rue de la Calandre.

et sa femme à Poix, et pour gendre le sieur de Gand, procureur du Roi, en l'élection d'Amiens. Monseigneur d'Ombreval (1), lieutenant de police est très humblement supplié de l'interroger et de lui accorder sinon sa liberté du moins celle du préau et la commodité de se justifier. »

En renvoyant cette requête à M. Rossignol, M. d'Ombreval mit en apostille :

« Je vous prie de lui donner le préau et de me dire s'il a été surpris par quelque bon officier. Ce 18 juin. »

Un ordre du 21 juin 1724 relégua Cardot à Poix, au lieu de le maintenir en état d'arrestation ; les motifs invoqués pour justifier cette mesure montrent bien que ce fut seulement parce qu'il était de province et richement établi. Cardot put donc aller conter ses mésaventures à son ami de Liembrune, sur lequel M. d'Ombreval reçut encore une dénonciation le 25 mai 1725.

« Je ne puis différer, Monseigneur, de vous avertir de la vie abominable que mène M. de Liembrune ; mon ministère m'y force et me fait en même temps cacher mon nom, ne voulant pas me faire connaître. Vous croyez bien, Monseigneur, que je serais perdu quoique je ne sois pas de sa paroisse, mais d'une autre tout proche. . Il est vrai que quand l'on porte la Sainte-Eucharistie aux malades de sa paroisse, il l'accompagne avec un cierge à la main, ainsi que ses domestiques, pour éblouir le public, mais quand il est de retour et enfermé avec deux de ces scélérats, quelles horribles imprécations il vomit contre ce qu'il vient de faire.

» Les cordeliers de Noyon le protègent et lui ont donné une dignité dans leur maison qu'il a exigée

(1) Rauvot, seigneur d'Ombreval, lieut. général de police. 1724-1725.

d'eux pour mieux couvrir sa conduite, les bons pères disent au public qu'ils ont peine à croire qu'il soit capable de ce que l'on dit de lui. »

Cette lettre est la dernière pièce que nous ayons trouvée dans les Archives de la Lieutenance de Police sur l'incorrigible Frédéric de la Vespierre, marquis de Liembrune. (Bibliothèque de l'Arsenal. Mss. 10623-10652-10759-10769.)

G. DUBOIS-DESAULLE.

LA LIAISON FACHEUSE

(*Suite*) [1]

—

XIII

Un soir, on reconnut, sur le quai de la gare, M. Jéromy et son domestique Cyprien, et lorsque le train de Paris s'arrêta on les vit courir vers la portière où s'encadrait la petite figure ronde de M^lle^ Rose.

Cyprien prit un carton à chapeau et un sac de toile, et M. Jéromy avec émotion aida son amie à descendre. Elle avait une jaquette de drap bleu qui serrait sa taille ronde et un chapeau de feutre gris garni de bouquets de violettes : ses bottines béaient un peu au-dessus de la cheville par défaut de quelques boutons, mais son parapluie à manche de nacre avait de l'élégance et ses gants de fil jaunes étaient neufs.

Ainsi la petite ville apprit que M. Jéromy revenait à ses premières amours et qu'il établissait Rose dans sa maison.

La nouvelle fit du bruit.

On en parla au café de la Boule, dans le salon de l'infortunée M^me^ Bular, sur la place des Tilleuls, le jour du marché, dans la pâtisserie de Louis Printemps où l'on allait après la messe. On en parla au Conseil municipal; on en parla à tout propos, ainsi que du soleil et de la pluie; on en parla sans

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 148.

délicatesse ni discrétion, comme on l'eût fait d'un vol de légumes ou d'un incendie du voisinage.

C'était la pensée qui occupait tout le monde, depuis le gros Cuvillon qui s'en réjouissait plaisamment jusqu'à Cyprien qui en tirait une grande tristesse.

Ils avaient d'abord trouvé quelque difficulté à reprendre leurs habitudes familières; mais l'hiver était venu, et, au coin de l'âtre, l'intimité les avait vite réunis.

Que Semillet lui eût dit : « Tu te mets une pierre au cou; » que M. Guignerot eût affirmé à Mme Bular : « Votre cousin, Madame, est indigne du titre de citoyen français; » Valentin n'y prenait aucun intérêt lorsqu'il poussait en silence les dames sur son jacquet de drap, et qu'il sentait contre sa joue la tiédeur de la joue de Rose.

Outre qu'elle était jolie et fraîche, Rose était gaie : elle était étonnée et contente de son sort.

Elle était trop jeune pour envisager tout nettement son destin, et dans son changement de vie elle ne remarquait guère que la nouveauté des menus faits de la maison. Elle oublia bien vite qu'elle avait eu quelques semaines auparavant le souci du pain quotidien ; mais elle s'étonna longtemps de l'habitude de plier sa serviette, et de rester en pantoufles au coin du feu, à l'heure du crépuscule où d'autres, avec du rouge aux lèvres et du noir aux paupières, vont se promener dans les rues froides en retroussant leurs jupes sur leurs mollets.

Elle observait surtout avec surprise qu'elle ne fût plus enrouée :

— Autrefois, j'étais toujours enrouée, disait-elle; et maintenant je parle tout clair, comme quand j'étais petite.

Pour occuper ses loisirs et sa solitude, Rose ne lisait pas volontiers les romans que M. Jéromy rapportait de chez M. Dupleix, le vieux libraire de la rue du Marché, qui louait les mêmes livres depuis vingt ans, mais se souvenant du temps où elle travaillait chez Mmes Weil et Lablanche, corsetières, elle feuilletait volontiers des catalogues de mode, et lorsque Valentin, chaque fois qu'il allait faire des achats à Paris, lui demandait si elle désirait quelque chose, elle ne manquait pas de lui répondre :

— Je voudrais un mannequin, pour faire des corsets.

Mais M. Jéromy, qui avait amené à Neuvy une vraie femme à son bras, n'osa jamais rapporter dans le fourgon des bagages le moindre torse de chiffon. Rose du reste ne lui tint pas rancune de son scrupule et s'appliqua consciencieusement à l'aquarelle et à la musique.

M. Jéromy se complaisait à demeurer près d'elle pour constater les progrès de son talent à copier des modèles de fleurs ou pour surveiller les leçons de piano de M. Fritz qui avait un visage rouge et luisant et des lunettes d'or. Il ne pouvait se passer de son amie et à cause de cela, négligeait de plus en plus le whist de MM. Cuvillon et Pelot, faisait de plus en plus courte sa marche du matin sur l'allée des Peupliers, n'assistait plus aux séances du conseil, ne dînait plus le mardi chez Mme Bular, et, si son domestique ne lui en avait fait plusieurs fois le reproche, il eût volontiers abandonné la coutume de mener Polydor, tous les deux jours, sur la promenade du chemin de fer.

Et, comme on l'y recevait froidement, il finit même par déserter tout à fait le café de la Boule.

XIV

Le soir, M. Jéromy lisait à son amie l'histoire de Colomba, de Prosper Mérimée, et l'un et l'autre y prenaient le plus grand intérêt. Le salon était dans la pénombre : on voyait seulement le volume broché et les mains de Valentin dans le cône lumineux qu'abritait l'abat-jour de carton vert. Rose, allongée sur le canapé, le menton dans ses mains, écoutait avidement la voix de son ami : il lui semblait qu'elle le voyait avec une petite moustache blonde et une ceinture garnie de pistolets, et elle s'imaginait elle-même, avec une carabine en bandoulière, caracolant toute menue sur un grand cheval vigoureux. Elle avait de l'enthousiasme pour la terrible vengeresse et le jeune Della Rabbia la faisait trembler de tout son corps lorsqu'elle le voyait approcher de son ennemi qui l'attendait, couché dans la fougère, et braquant sa lunette de tous côtés.

Rose, par amitié, appelait Valentin « Mon petit Orso » et par taquinerie elle lui disait parfois avec une moue des lèvres : « grand vilain Orlanduccio ». Et Polydor reçut le nom glorieux de Brusco, un jour qu'il avait consenti à sauter par-dessus un banc de jardin.

La paisible intimité de leur vie plaisait à Valentin, et Rose, par la comparaison du passé, la trouvait infiniment agréable. Les joies de la promenade, du loto, du jacquet, de la lecture, du manger et du dormir, suffisaient à les rendre heureux; car ils étaient aussi simples l'un que l'autre et ne voyaient pas la vie autrement que les écoliers voient les vacances.

M. Jéromy avait conscience de sa simplicité et

pensait quelquefois : « Nous sommes un vieil enfant et une petite fille très heureux. »

Aussi put-il longtemps mépriser les reproches, les plaisanteries et les conseils indiscrets que lui prodiguaient ses amis.

Le mieux intentionnés ne réussirent qu'à l'ennuyer ou à le mettre en colère.

Cuvillon le hélait quand il le trouvait dans l'allée des Peupliers :

— Bonjour, Jéromy, comment va votre pupille ?

Et Guignerot disait en lui serrant la main d'un air de pitié :

— Eh bien, mon pauvre ami, avez-vous médité mes conseils ?

Valentin haussait les épaules et leur tournait les talons.

Il ne regrettait pas davantage les dîners austères de Mme Bular, et l'absinthe préparée par Rose lui semblait bien préférable à celle du café de la Boule.

M. Jéromy avait tort toutefois de se croire indifférent désormais à l'opinion publique : son amour-propre souffrait quelquefois.

Il s'en allait un jour en se disant : « Tous ces gens ne m'intéressent pas. Pourquoi m'inquiéterais-je des avis de M. Cuvillon, qui est imbécile, et du Juge de paix Guignerot, qui est gâteux. Ma cousine n'a pas davantage à se louer de ses principes sur le mariage ! Quant à Semillet, s'il fait encore la moindre allusion en ma présence, je file chez Maître Baudoin. Et Mme des Genettes ! une petite sournoise qui se console avec Louis Printemps...

Mais comme il rencontrait Croquette que promenait sa bonne, il s'arrêta pour la prendre dans ses bras et, malgré que la fillette salît son veston avec ses bottines poussiéreuses, il ne pouvait se lasser

de faire claquer ses lèvres sur ses fermes joues en pensant aux fermes joues de Mme des Genettes, sa mère.

✶

De telles rencontres l'émouvaient; il sentait sa solitude; il avait besoin d'amis.

Un jour, il dit en rentrant :

— J'ai rencontré Jules Roux, le surnuméraire de l'Enregistrement... C'est un très gentil garçon, sans façon... Je l'ai invité à dîner.

Rose se précipita dans la cuisine. Il fallait faire un bon dîner à l'ami.

On alluma les bougies bleues de la suspension. On garnit de mousse artificielle les compotiers.

De bonne heure, Rose monta dans sa chambre pour se peigner et s'habiller. Valentin errait, l'air ennuyé d'avoir fait cette invitation : « Ils riront de moi, bougonnait-il; ils diront que je fais amende honorable, que je ne peux pas me passer d'eux... »

Il mettait des manchettes propres et regardait Rose s'habiller:

— Ne fais pas tant de toilette, disait-il. Tu étais bien avec ta robe bleue.

On attendit dans le salon ; puis, dans la salle à manger, en tournant autour de la table :

— Cette pendule ne va pas, disait M. Jéromy.

On se mit à table au moment où l'heure avancée certifia que M. Roux ne viendrait pas.

XV

Comme M. Jéromy, accompagné de son chien Polydor, allait et venait selon sa coutume des dimanches, sur l'Allée des Peupliers, un vent léger poussait avec un murmure furtif le feuillage jau-

nissant, et le conseiller municipal, en caressant sa barbe rude, entendait avec mélancolie la bise siffloter dans les branches menues des arbres gris.

Il souffrait. Il venait d'essuyer une fois de plus l'affront d'être traité de libertin, et le vent frais lui piquait les doigts et les oreilles.

« Jamais ils ne me pardonneront ça, » pensait-il en secouant les épaules sous son col d'astrakan.

Il méprisait ses ennemis vainqueurs, mais il subissait l'humiliation de la défaite.

Il se voyait exclu du sein de la pudibonde bourgeoisie, depuis le jour où il l'avait scandalisée en établissant chez lui « la jeune personne ».

Ses meilleurs amis désapprouvaient tous sa conduite et poussant l'affront jusqu'à refuser ses dîners et ses consommations, ne laissaient pas de donner à qui en voulait des renseignements précis et malicieux sur sa vie privée. Et dès lors, méprisé de toutes les mères de famille, sûr de son échec à la prochaine élection municipale, il menait sans tranquillité son humble vie de bourgeois de province poursuivi sans cesse par la perpétuelle obsession de sa « situation irrégulière ».

Depuis trois mois il était en butte aux mêmes allusions indiscrètes, et aux mêmes sarcasmes. Tout Neuvy savait que « M. Jéromy vivait avec une petite fille ».

Et ce matin encore Semillet, qu'il avait rencontré à la sortie de l'église, lui avait dit en le prenant par le bras :

— Eh bien, Valentin, il paraît que tu vas légitimer ?

Mais le petit notaire Semillet savait mieux que personne que Rose avait quinze ans et qu'il eût été impossible à M. Jéromy de faire un tel mariage.

Et tandis que chacun lui prodiguait des conseils et voulait à toute force débattre avec lui s'il serait mieux de l'épouser ou de la renvoyer, Valentin souffrait amèrement de cette bienveillance importune. Il n'avait eu qu'un amour et ne croyait pas qu'il fût possible de le briser ni de vivre sans Rose; mais le dédain de ses compatriotes et la conscience du petit ridicule qui l'entourait, l'attristaient douloureusement.

« Jamais ils ne me pardonneront ça ! » pensait-il en marchant sous les peupliers, où la bise soufflait maintenant avec violence. Et, irrité de nouveau, frappant des pieds le sol gelé, cachant son menton dans son col, sentant sa moustache humide battre et mouiller sa narine, il luttait désespérément contre le froid et il mêlait dans son esprit le petit notaire et la température.

Au moment où il tournait sur le talon pour redescendre l'allée, M. Grivois, professeur au collège, le héla et vint à lui en souriant.

M. Jéromy lui serra la main, et M. Grivois, ayant ôté son lorgnon pour essuyer la buée qui ternissait ses épaisses lentilles, regarda son ami avec ses yeux hagards :

— Quoi de nou eau, dans la politique et à la maison ? dit le professeur de troisième.

— Rien, dit Valentin, sinon que je vais sans doute quitter Neuvy pour quelques semaines. Des intérêts m'appellent à Paris...

M. Grivois n'écoutait pas. Il avait une question à poser. Il caressait sa serviette de cuir. M. Jéromy parlant trop, il l'interrompit :

— Vous allez au bal de l'Association ?

— Je ne sais pas, dit Valentin.

— On vous a invité? demanda le professeur, d'un ton un peu désappointé.

M. Jéromy ne répondit pas. Les invitations du bal étaient envoyées et il n'en avait point reçu...

« Encore un affront, songea-t-il, mais ce sera le dernier... »

Et, furieusement, les doigts gelés, le nez rouge, buttant dans les tas de feuilles, serrant nerveusement son parapluie, M. Jéromy redescendit l'allée des Tilleuls, quitta la promenade, longea les maisons sales de la rue des Clignottes et, d'une main violente, secoua la sonnette de sa grille de fer. En entrant il reçut les reproches de son domestique, qui lui fit remarquer qu'il rentrait encore une fois sans le chien :

— Monsieur sait pourtant que Polydor s'arrête toujours chez le boucher.

Il entra sous la véranda sans se justifier et, sur son bureau, trouva son courrier qui ne contenait que la *Gazette Agricole* et un prospectus de produits pharmaceutiques.

« Je ne serai pas invité au bal de l'Association, » se dit amèrement Valentin.

XVI

Dans un coin du salon, il trouva Rose, enfouie dans la housse d'un fauteuil, et courbée sur une petite table basse où elle s'occupait ardemment à peindre des fleurs à l'aquarelle.

Elle entendit entrer M. Jéromy, et, quittant des yeux son carton, les joues émues, elle sourit : et comme elle avait l'habitude de mettre son pinceau dans sa bouche, son sourire était tout bariolé de couleurs délayées.

Le visage de Valentin s'épanouit : le petit éven-

tail des rides de ses tempes et les longs bourrelets de sa bouche s'étirèrent de joie.

Il s'assit et tendit les bras vers son amie.

Rose vint s'asseoir sur ses genoux et après avoir entre ses petits doigts épreint l'eau de ses moustaches, elle l'embrassa.

XVII

M. Jéromy n'avait point coutume de prendre de décisions, mais il fixa la date de son départ à la semaine suivante : la ville le chassait, il fallait bien fuir.

« Lui, Valentin Jéromy, un des fondateurs de la section de la Croix-Rouge de Neuvy, il n'était pas invité au bal de l'*Association de Secours aux Blessés.* »

Lorsqu'il fit part à Rose de sa détermination, elle bondit, frappa dans ses mains et dit :

— Toi, tu es un type.

Et ils partirent pour Paris.

. . . . . .

Ils louèrent un appartement sur le quai du Louvre et firent apporter le mobilier de la maison de Neuvy.

L'emménagement fut vite opéré : Rose allait et venait parmi les chambres, donnant des ordres, enfonçant des clous au hasard, et riant de tout son cœur, dans la poussière.

Valentin, en la voyant s'ébattre si joyeusement, craignait qu'on lui fît encore de désobligeantes remarques sur la situation irrégulière.

Mais comme il demandait à la concierge les clefs de la cave, il fut soudainement rassuré :

— Je viens de les donner à votre demoiselle, lui fut-il répondu.

Et M. Jéromy songea qu'il serait peut-être d'une excellente mesure de faire passer Rose pour sa fille. Il n'eut, en effet, qu'à se louer d'abord de cette manœuvre : dans une des chambres, on avait installé un petit lit, prodigué les tentures bleues et les meubles enfantins, et à la fenêtre on avait accroché une cage pleine d'oiseaux.

Une fois, pourtant, comme le vieux domestique avait dû se rendre pour quelques jours à Neuvy, pour la location de la maison, et que la concierge venait tous les matins préparer le lait et les feux, il fallut user d'un nouveau moyen pour éviter les soupçons.

Avant l'arrivée de la vieille femme, Rose devait faire son propre ménage, et ayant transporté ses vêtements dans la petite chambre, se blottir dans le lit virginal et feindre d'y avoir passé la nuit.

Mais, un matin, la concierge, trouvant Rose couchée avec M. Jéromy, ne fut pas médiocrement scandalisée. Il fallut tout avouer et ce ne fut pas même sans une grande difficulté qu'on parvint à lui faire entendre qu'il n'y avait en tout cela aucune trace d'inceste.

M. Jéromy vécut méprisé de sa concierge ; mais il supportait plus allègrement les injures qu'autrefois, car peu à peu il s'était fortement épris de sa maîtresse et comme celle-ci s'habituait de plus en plus, malgré son âge, à conduire la maison, il lui semblait qu'il était moins seul pour faire face à l'infortune.

Au reste, décidé à ne pas économiser sur ses revenus, Valentin trouva dans son argent un guide savant pour bien diriger ses journées : la lecture, la promenade, le café, le cercle l'occupaient suffisamment; et Rose avait, en outre, les magasins, les

concerts et le professeur de dessin, car M. Jéromy était bien résolu à faire d'elle une vraie femme d'intérieur et à ne ménager dans cet intérêt aucun frais et aucune peine.

Rose n'avait de goût que pour les corsets. Lorsqu'elle s'était barbouillé les doigts de couleurs et qu'elle avait tapoté quelques minutes sur le piano elle courait à ses boîtes de dentelles, et à son mannequin de toile bleue; elle apportait le tout au milieu du salon et, étalant toute sa lingerie sur les sièges et sur le tapis, elle se mettait à travailler avec ardeur.

Quoiqu'il fût mécontent de cette passion qu'affectait sa maîtresse, M. Jéromy se plaisait à la regarder ajuster avec art quelque application de dentelle rose. Il aimait surtout en elle ses gestes enfantins, son agitation de petite fille et la naïveté qu'il croyait voir dans la façon dont elle répétait à tout propos avec un petit frisson attrayant entre les paupières : « Tu seras bien gentil... »

Il avait d'abord eu bien de la peine à quitter ses habitudes; mais, comme il en avait contracté d'autres dès son arrivée, il était content.

Il était de ces hommes qui ne se réjouissent pas des choses mêmes, mais ne prennent intérêt qu'à la parfaite régularité de leur succession.

Ses lectures de journaux, ses sorties, ses siestes et ses consommations dans les brasseries étaient réglées strictement, et il en observait l'ordre et la durée avec autant de soin que le traitement de ses rhumatismes.

Il n'était plus aussi follement amoureux qu'autrefois, mais comme il était affable, doux, prodigue et obéissant, Rose ne lassait point de l'aimer.

Elle aurait voulu qu'il fût jeune et beau, mais

comme il n'était rien moins, elle tâchait à tirer parti de ses médiocres agréments : elle lui achetait des cravates convenables à son teint, lui faisait les ongles, le peignait en ramenant ses cheveux sur le front ; elle l'engraissait en lui faisant manger des légumes et boire de la bière ; elle exigeait qu'il parfumât copieusement ses mouchoirs, et qu'il ne sortît jamais sans une fleur à sa boutonnière.

M. Jéromy laissait faire et il était heureux quand, l'ayant ainsi « préparé à sortir », elle lui jetait un dernier coup d'œil en disant :

— Tu es beau garçon, tu sais, toi !

XVIII

Mais, tout en gardant, dans sa parole et dans ses gestes, un reste d'enfantillage et de perversité, Rose s'adaptait peu à peu assez bien à sa situation et devenait une honnête femme.

D'abord fière de commander à un domestique et de porter des robes très coûteuses, elle s'habitua peu à peu à son rang social de maîtresse de maison, se plut à gouverner sagement le ménage et s'intéressa enfin sérieusement aux plus menus détails de la lingerie et de la cuisine.

Lorsqu'elle sortait seule et que la foule des rues de Paris grouillait autour d'elle, sa pensée allait naturellement au temps où le propre de sa vie était d'aller et venir sans cesse au milieu des passants. Et Rose n'avait ni horreur ni pitié pour ce souvenir-là.

Elle avait, elle-même, tendu la main aux anciennes camarades qui la félicitaient de « sa veine inimaginable ». Mais elle n'allait au-devant d'elles que pour ne point paraître dédaigneuse — elle n'avait aucun mépris pour les gens et les choses de son

passé et, longeant les tables de marbre de la taverne Lorraine, plusieurs fois elle avait failli entrer : elle connaissait si bien la forme du bouton à bascule et le bruit que faisait la porte en frôlant le tapis.

Mais ses réminiscences n'allaient jamais jusqu'à l'émouvoir. Elle s'habituait peu à peu à ses nouvelles occupations, et elle les aimait.

Parfois, M. Jéromy lui demandait son avis sur des questions d'argent : elle répondait qu'elle n'y entendait rien; mais elle était flattée. Elle avait même un air fort grave quand le vieux domestique revenait de Neuvy et qu'elle lui demandait :

— Eh bien, et la maison?

— Pas encore louée, répondait Cyprien; mais Polydor n'a pas voulu rester chez M. le juge de paix. Le nouveau banquier, à qui je l'ai offert, l'a accepté : il le trouve joli ; mais il ne m'a pas donné la pièce.

— Mais la maison?

Soit que Cyprien n'eût pas d'habileté en affaires, soit que la méprisable réputation de M. Jéromy se fût portée sur son immeuble et sur son chien, la maison n'était jamais louée et Polydor ne contentait jamais personne.

Et Rose disait à Valentin :

— Encore un loyer perdu ; tu ne t'occupes pas assez de tes intérêts, mon cher ami.

Quand elle descendait chez le marchand d'oiseaux, elle trouvait tout naturel que le petit employé blond lui parlât avec respect et lui expliquât courtoisement le principe des petites fontaines à siphon et le seul moyen véritable de reconnaître un serin mâle d'une femelle.

Dans les magasins, elle courait d'un rayon à l'autre, apprenant à connaître la place de la linge-

rie, de la parfumerie, des fourrures, usant avec familiarité des tapis roulants et des ascenseurs et ne songeant pas une minute à s'attendrir au souvenir des jours, si récents encore, où elle venait acheter timidement trente centimètres de ruban de cou.

Pendant ses sorties, enfin, sa jeune imagination trotteuse ne s'occupe plus guère de la petite Rose d'autrefois : n'a-t-elle point assez de soucis à songer à l'organisation d'un dîner qui plaise à M. Jéromy, aux dentelles qu'elle va choisir, à la jaquette qu'elle achètera demain, tout en observant ses bottines dont le vernis commence à craquer et son ombrelle qu'elle ne peut s'empêcher de laisser traîner sur le macadam?

Voyant de beaux fruits à une devanture, elle se promet d'en acheter en revenant. Puis elle songe à ses dentelles.

Pourquoi n'irait-elle pas les prendre chez Mmes Weil et Lablanche? La rue Gay-Lussac n'est pas loin, et ses vieilles patronnes lui feront certainement une remise.

Elle longe la brasserie du Panthéon, passe près de la fontaine qui lui envoie une bouffée d'air frais. La gare de Sceau lui fait songer à Bullier...

Voici les fenêtres des corsetières.

Elle grimpa vite jusqu'à l'entresol et ouvrit la porte à plaque de cuivre.

La longue Mme Lablanche faisait des factures sur la table de la salle à manger. Elle ne reconnut pas d'abord son ancienne apprentie, qui jadis venait souvent, d'un air piteux, lui demander trois sous pour acheter de la galantine; mais quand Rose releva sa voilette, elle s'écria :

— Mais, c'est Rose!

— Mais, oui, Madame.

— Eh bien ! ma petite, vous voilà joliment bien nippée !

— Je suis mariée, Mme Lablanche, dit noblement l'ancienne apprentie...

La maigre vieille inclina la tête avec un sourire onctueux.

Dans l'amas des bonnes occasions, Rose trouva à petit prix de gracieuses Valenciennes qu'elle paya au comptant et dont Mme Lablanche lui fit elle-même un joli paquet.

Puis elle examina la série des derniers modèles de la maison : *Perfection*, *le Miroir*, *Théodora*, *l'Artistique*.

Par une porte entr'ouverte, on voyait l'atelier des apprenties. Débraillées, bavardes, les doigts prestes, elles confectionnaient, près de leurs bustes de bois noirs, des brassières, des maintiens, des boléros, des porte-gorge, des corsets de toutes sortes, avec omoplates baleinés pour fillettes, laçage de côté pour grossesse, sachés parfumés sous le busc, pattes sur les hanches, choux de peluche, dentelles, rubans, broche fantaisie....

Rose reconnaissait ce milieu familier, la table aux tréteaux, l'horloge, le vieux mannequin d'osier sur l'armoire de bois blanc, et, dans leurs cadres dédorés, la *Bataille de Fleurus* et la *Vue de Venise*. Elle regardait le coin de fenêtre où elle avait jadis coutume de s'asseoir, à côté de sa petite amie, si jolie et si sale.

Elle demanda à Mme Lablanche :

— Vous n'avez plus la petite Renée?

Renée Bureaux était à la cuisine; Rose la trouva occupée à peler les légumes.

Elles se sautèrent au cou :

— Ma vieille, que je suis contente de te voir !

Elles riaient, se tapotaient, s'examinaient. Rose conta par le menu son aventure à son ancienne amie qui l'écouta avec ébahissement et en l'interrompant parfois d'une exclamation :

— Faut-il que tu en aies une veine !

Et quand Rose eut terminé son récit, la petite Renée conclut :

— Alors, tu as un vieux !

Rose parut mécontente d'une aussi médiocre appréciation.

Et quand elle s'en alla, et que Renée la pria de revenir la voir souvent, elle ne le promit point avec enthousiasme.

Elle s'était épanchée un moment à une camarade qui ne l'avait pas comprise. Bah ! elle était tout de même contente de l'avoir revue, et d'être entrée encore une fois dans la salle des apprenties corsetières.

Mme Lablanche lui a fait pour ses dentelles un prix d'amie très avantageux : sa fierté de ménagère en est satisfaite.

Le cadran d'une colonne lui marque l'heure tardive. Elle hâte le pas. Elle achète des pêches et des oranges et s'agace de voir la fruitière la servir si lentement.

Et quand, à travers son épaisse voilette bleue, elle aperçoit la porte de la Taverne Lorraine dont un clair soleil fait briller les vitraux, elle ne songe pas qu'elle est entrée là, tous les jours pendant six mois ; mais, ses deux paquets aux doigts, la démarche raide, le profil bleu, elle s'en va, de son pas menu et pressé d'honnête petite femme.

XIX

A Neuvy, dans la rue des Clignottes, la plaque blanche qui était attachée à la grille et où on lisait « Maison à louer présentement » avait d'abord attiré les regards. Quelques pampres clairs se balançaient au-dessus de l'inscription.

Elle fut bientôt encadrée, ornementée et bariolée de jeunes pousses.

Puis le lierre y agrippa ses vrilles, grimpa et s'y fixa transversalement, comme une énorme chenille.

Alors un feuillage épais et luisant la voila peu à peu et finit par la recouvrir.

Parfois, on voyait le vieux domestique de M. Jéromy ouvrir la porte de fer et visiter la maison : il n'y restait pas longtemps, parce qu'il la trouvait triste.

Et la demeure restait silencieuse et déserte, avec son écriteau de location qui n'était plus qu'une planche pourrie où le lierre s'accumulait, verdissait et pourrissait, plein de poussière et d'araignées.

XX

En faisant le lit avec la petite bonne, en ourlant des torchons, en appliquant de la dentelle à son corset, Rose chantonnait un air de valse de tzigane.

Si elle se mettait au piano c'était pour essayer de le jouer.

Elle l'avait entendu jadis à Armenonville et comme il était facile et gai, elle se plaisait à s'en souvenir.

Parfois elle le fredonnait à table, marquant le rythme par des mouvements de sa tête et battant la mesure avec son couteau.

M. Jéromy en tirait de la bonne humeur, et sifflotait en sourdine; mais comme il n'avait pas l'ouïe musicale, il quittait bientôt le rythme et sa valse tournait fatalement au Carnaval de Venise.

— Mais non, mais non, ce n'est pas cela, disait Rose. Ecoute-moi bien.

Elle chantait avec le plus grand soin de l'exactitude et de la mesure, mais elle ne parvenait pas à faire répéter à M. Jéromy un air de valse qui ne finît point par le Carnaval de Venise.

Un soir, ils décidèrent d'aller au Bois pour entendre les tziganes.

Depuis longtemps Rose désirait aller à Armenonville. Elle n'y était jamais entrée; mais souvent, les dimanches où l'on se promène avec des petits amis, elle avait rôdé dans les allées voisines du restaurant. Elle était venue avec la petite Renée, avec Ernest, le commis de l'emballeur de la rue Dauphine, avec Jules Enault, et avec des amis d'un soir dont elle n'avait pas su le nom. On avait été en groupe à la fête de Neuilly et gais, riant à pleine voix parmi l'ombre des grandes allées, on venait bras-dessus bras-dessous jusqu'à l'entré de l'établissement. On s'accoudait à la barrière de bois et on se taisait, écoutant la musique et regardant les toilettes éclatantes des femmes attablées. On était dérangé par les voitures qui arrivaient. Parfois, Jules ou Etienne vous pinçaient et on criait tout haut. La petite Renée faisait « psst! » quand un homme sortait seul, le col relevé, allumant un cigare, poursuivi par un gamin qui disait : « Donnez-moi une cigarette, monsieur. »

Elle fut heureuse ce soir-là en passant la barrière d'enceinte et en s'asseyant avec M. Jéromy, auprès d'une petite table de fer voisine de l'orchestre.

Il y avait une nombreuse foule d'élégants et de jolies femmes, sous les abris de bois et le long des fenêtres, et à l'intérieur, et dans les lointains bosquets. De claires épaules passant de l'ombre à la lumière faisaient des éclats de blancheur. Des pas, de tous côtés, écrasaient le cailloutis. Les garçons couraient avec leurs cafetières scintillantes. Un chien faisait le beau, japait, croquait du sucre. Le tzigane au dolman rouge quêtait. On cherchait des chaises. Un rire fusait.

Rose et M. Jéromy étaient distraits et promenaient instinctivement leurs regards.

Il soufflait parfois un vent frais et léger qui faisait dire :

— Il fait bon.

Et quand on levait les yeux, on voyait entre les hauts branchages sombres le ciel profond, uni et blanc.

M. Jéromy comptait les galons d'un officier.

— Bois ton café, dit Rose; il va être froid.

Deux femmes, penchées l'une vers l'autre, se parlaient. On voyait leurs lèvres remuer, leurs yeux s'agrandir et se fermer. L'une tapotait la table avec son gant. Mais à cause du bruit général, on n'entendait pas leurs paroles.

Soudain l'orchestre sema, au milieu des murmures et des voix, un air de valse.

Les visages de Rose et de Valentin s'épanouirent. Ils balançaient la tête en cadence, fredonnaient, se regardaient d'un air entendu. Et ils souriaient, parce qu'ils avaient reconnu au milieu de cette foule étrangère, complexe et indifférente, quelque chose qui leur était familier.

XXI

Rose trouvait que le visage de M. Jéromy avait trop de rides, et que ses cheveux tombaient trop vite et elle s'était mise en devoir d'y remédier.

Lorsqu'ils devaient aller au théâtre, ils dînaient une heure plutôt, afin que Rose eût le temps de bien « préparer » son ami.

A la vérité elle s'en tirait fort bien. Quand il descendait sur le quai du Louvre pour héler une voiture, M. Jéromy, alerte et souriant, était éclatant de grâce ; puis accoudée près de lui à l'appui de leur loge, Rose était fière de son compagnon. Valentin Jéromy était florissant.

Mais il était vite fané.

Les cheveux qui sèchent, la moustache qui tombe, la cravate qui tourne, le faux col qui se casse, et toutes les rides qui reviennent une à une barioler le visage lisse, tout cela est bientôt fait! Et Rose regardait désespérément son ami qui se ternissait peu à peu. Le visage de M. Jéromy était semblable à ces tableaux anciens dont les couleurs s'avivent un moment sous l'éponge humide et qui reprennent en séchant leurs teintes vagues et obscures.

Rose ne se lassa point, cependant, de débarbouiller son amant et de le voir se ternir de plus en plus vite.

Sans abandonner ses principes de régularité, Valentin diminuait peu à peu le nombre de ses habitudes : on agit plus lentement en devenant vieux. Sa maîtresse le soignait si bien qu'il vieillissait à merveille. Il s'alourdissait, son gilet devenait rond, des bajoues soulevaient sa barbe blanchâtre. Il ne lisait plus, ne sortait plus qu'en voiture. Bientôt même il abandonna le jeu et les brasseries. Il devenait presque impotent.

Et, comme il allait, chaque matin, acheter chez le marchand d'oiseaux une petite boîte d'épis variés pour les serins, on le voyait, le dos vouté sous sa robe de chambre, remonter l'escalier en soufflant.

Rose ne voyait pas sans ennui la fatigue de son ami.

Elle passait de longues heures à la fenêtre, à regarder, par-dessus les caisses d'oiseaux du trottoir, couler la Seine épaisse et triste, ou bien elle restait dans un fauteuil, promenant sur les pages d'un livre ennuyeux, un œil éteint.

Et elle se rappelait le mot de la petite Renée :

— Alors, tu as un vieux.

XXII

Ce jour-là, un bon vent tiède virait les girouettes, balançait des fleurs blanches aux rameaux des tilleuls, moirait d'azur l'eau claire qui dansait sous le Pont-Neuf ; et une hirondelle était venue se poser sur le vieux palmier de la Samaritaine.

Rose était descendue dans le petit square Henri IV et, sur un banc, la tête renversée sur le dossier, baignée de soleil, elle fermait les yeux.

« Il y a le petit Emilien,... Jules Enault, de la rue Monge,... le joli Philippe, avec sa figure de fille... »

Elle avait renié sa vie de débauche; mais oublie-t-on les premiers petits amants qui attendent à la sortie de l'atelier, et qui aiment si bien ?

« Il y a Ernest, le commis de l'emballeur. Il a une grande blouse blanche et un porte-plume à l'oreille, on n'a qu'à frapper au carreau : il vient vite. Il est doux, et il dit : Je puis rester encore cinq minutes ; mon patron ne me considère pas

comme employé et ne me demande jamais d'explications ... Ce n'est pas loin : rue Dauphine... »

Rose, les épaules appuyées sur le dos du banc, étirait ses bras au soleil et l'on voyait à travers sa chemisette les lignes rose de ses bras potelés.

« Ernest me mènera au *Roi Henri*, dans une chambre à un franc cinquante... »

Un bruit de plongeon la fit sursauter. Elle vit un chien qui nageait vers un morceau de bois. Sur la grève un groupe d'ouvriers l'excitait de la voix et du geste. Le chien revint sans avoir atteint le but; on le rejeta dans l'eau.

Rose se leva et alla regarder de plus près. Le chien s'avançait péniblement, battant des pattes, allongeant le cou, et, derrière lui, sa queue lisse et pleine d'eau surnageait. L'écume et les feuilles glissaient de chaque côté de sa gueule ouverte. Il peinait ; il tournait de temps en temps un regard de pitié vers la berge, tandis que le morceau de bois à la dérive s'éloignait toujours.

Un gamin lança une pierre qui tomba sur le dos mouillé du nageur.

— Pauvre toutou, dit Rose.

Une horloge sonna. Rose monta l'escalier frais et sonore de la statue de Henri IV. Et M. Jéromy ne fut point trompé.

XXIII

M. Jéromy fut malade deux mois parce que Rose lui avait fait abandonner l'habitude de l'absinthe. Et il se releva jaune et amaigri; mais sa maladie avait modifié ses idées. Il lui était venu, pendant les insomnies où il reposait, la tête enfoncée dans l'oreiller et les yeux ouverts dans la nuit, une petite idée fixe qui l'ennuyait beaucoup, mais dont il s'in-

quiétait sans cesse: il voulait retourner à Neuvy.

La dernière fois que Cyprien était allé voir la maison, il avait dit:

— Le notaire prétend que des réparations sont nécessaires et qu'il ne peut faire visiter une maison si mal entretenue: j'y ai jeté un coup d'œil et je ne cacherai pas à Monsieur que je suis de l'avis de M. Sémillet. Quant à Polydor, Domitien le boucher m'a appris que le pauvre animal avait expiré sous son comptoir.

Et Valentin s'était dit que sans doute on avait oublié la faute après ces dix années, qu'on laisserait le ménage vivre en paix dans la grande maison de la rue des Clignottes; et que, loin du cri des bateaux et de l'encombrement des boulevards, Rose et Valentin passeraient de beaux jours dans leur vieille demeure, dans leur jardin plein d'arbres frais, dans la bonne campagne ensoleillée où ils iraient prendre l'air tous les jours... Et M. Jéromy préparait déjà des itinéraires : le lundi à Villbord, le mardi à la Sapinière, le mercredi...

Il n'osa pas d'abord avouer ce dessein à sa maîtresse, car il pensait que Rose refuserait nettement.

Il se trompait. Rose était encore très jeune; mais dix années de vie paisible avaient étouffé le souvenir de quelques mois d'aventure.

Peu à peu, elle avait cessé d'être coquette. Si elle continuait à courir les magasins, c'était pour s'informer des occasions de bon marché, et elle n'avait conservé l'habitude de faire ses corsets elle-même que par économie. Le vieux domestique étant devenu presque imbécile, elle allait elle-même au marché et faisait la cuisine avec la petite bonne.

Maintenant, elle réfléchissait, et l'avenir lui importait : elle se sentait maîtresse de maison respon-

sable du bonheur de Valentin, et comme elle voyait que la vie de Paris lui était funeste, elle songea à lui proposer d'aller vivre dans la banlieue.

Il lui parut considérable aussi que Paris était fort propice aux mauvais penchants et elle ne pouvait point se nier qu'il lui venait souvent de vifs désirs de vagabondage amoureux, et qu'elle se sentait de moins en moins forte à leur résister.

Et un jour, comme M. Jéromy était abattu par la pensée de faire part à Rose de son idée fixe, ce fut elle qui lui dit :

— L'air de Paris ne te va pas, Valentin. Nous devrions aller à la campagne.

Il était radieux, il chercha des horaires de trains, des tarifs de déménageurs, l'après-midi il visita son banquier, alla deux fois à la gare d'Orléans et écrivit à son propriétaire. Le soir, il emballa son baromètre.

★

Ils partirent la semaine suivante pour Neuvy, avec des valises. Le mobilier arriverait ensuite avec la petite bonne et Cyprien.

XXIV

Ils descendirent du wagon avec leurs paquets et après avoir quitté au seuil de la gare la file des voyageurs, ils se trouvèrent sur la place où stationnaient des voitures à petits chevaux, des automobiles et des omnibus fraîchement peints.

M. Jéromy ne reconnaissait pas cette grande place déserte où l'on ne voyait jadis que des chiens errants et ennuyés et que la vieille voiture publique dont la litière de paille sortait sous la portière.

Rose souriait de l'étonnement de Valentin.

Ils montèrent dans un omnibus qui les emporta sur le pavé cahoteux des grandes rues. Ils tressautaient. Leurs oreilles étaient pleines du bruit des vitres secouées. Ils ne songeaient pas qu'ils allaient vers leur demeure, mais qu'ils voyageaïent. Ils ne reconnaissaient ni gens ni choses. Neuvy était devenu une ville populeuse, propre et anonyme. Ils se regardaient, touchaient leurs paquets, examinaient les voyageurs assis auprès d'eux, se demandaient s'ils n'avaient rien oublié.

Soudain la voiture s'arrêta, et, sautant à bas, ils se trouvèrent en face de la vieille grille de fer. Valentin chercha la clef et ouvrit d'une main tremblante la porte lourde qui résista, puis s'ouvrit en grinçant et en couchant à terre les chardons et les herbes folles qui couvraient le pavé de la petite cour. La pompe était couverte de mousse, le lierre du mur s'était répandu sur le sol, rampait dans les massifs et s'emmêlait au grillage des bordures, la glycine du grand pignon s'était détachée de la pierre et se balançait pleine de branchages, de poussière, de grappes mortes et de feuilles pourries. Les marches du seuil étaient descellées et la porte tapissée de vigne-vierge.

M. Jéromy, ému, branlait la tête et Rose ne disait rien.

Ils entrèrent dans la maison dont les pièces vides et l'odeur âcre les troublèrent tout à fait. Ils posèrent leurs colis sur le parquet terne et gras. Il y avait dans un coin de la salle à manger un tas de pousière, de morceaux de bois et de catalogues déchirés, et, dans les placards entr'ouverts, on voyait des fioles, des boîtes et des bibelots qu'on n'avait pas voulu emporter dans le déménagement.

Dans le salon il y avait une roulette de fauteuil et des pinceaux cassés.

Puis, ils entrebâillèrent la porte du jardin; les plantes en liberté avaient, depuis dix ans, poussé à toutes graines, et le vieux sapin allongeait sur le sol noir ses longs rameaux plats; mais comme les volets de la porte en s'écartant étiraient de larges toiles d'araignées, Rose et Valentin n'osèrent point passer le seuil.

Ils sortirent pour aller à l'hôtel en se promenant dans les rues neuves.

Neuvy, en dix ans, s'était complètement transformé. Toute une population parisienne s'y était installée. A chaque pas, on trouvait une maison neuve ou la devanture fraîche d'un nouveau magasin. Les vieilles hôtelleries avaient été reblanchies et décorées de blasons sportifs.

Comme M. Jéromy, qui se croyait connu de tous, entrait familièrement à l'hôtel de la Poste et montait au salon sans répondre aux questions du groom, on le prit pour un étranger et on lui envoya l'interprète.

XXV

L'emménagement se fit les jours suivants. M. Jéromy y assistait avec mélancolie. On remit les vieux meubles à leur place, les mêmes fauteuils autour des mêmes foyers; le canapé de cuir, dans la salle à manger, condamna de nouveau la moitié du placard; l'étagère aux plats anciens fut accrochée à ses clous, et le buffet vint s'appliquer à l'image qu'il avait laissée sur le papier du mur.

Ils quittaient la maison une heure avant le dîner pour aller prendre l'air:

— « Comme nous allons être tranquilles chez nous,

disait Rose, seulement il faut faire comme tout le monde, et nous mettre un peu à neuf. La vieille maison a besoin du peintre et du jardinier...

M. Jéromy songeait, en s'émerveillant de toutes les transformations des rues et des maisons :

« Les gens ont dû bien changer aussi et mes pudiques concitoyens ont sansdoute fort oublié ma fameuse faute. »

Et il montrait du doigt en se promenant le nouveau pont, la villa de l'électricien, la nouvelle poste :

— C'est là, disait-il, qu'était la passerelle de bois, là, les cabanes des sabotiers, ici, le vieux puits communal.

Il rencontra quelques amis d'autrefois : on eut peine à se reconnaître, on se dit que le temps passait vite, et on se quitta.

On lui apprit des décès et, rappelant à sa mémoire quelques anciennes figures, il secouait la tête avec une tristesse passagère.

Puisil trouvait de petites jeunes filles qui étaient devenues de grosses femmes avec des jupes pleines d'enfants.

Mais de ces rares personnes, nulle ne semblait s'étonner de le revoir.

— On revient toujours au pays, disait-on.

Il présentait Rose pour sa femme; et on demandait :

— Madame est Parisienne?

Cuvillon, l'entrepreneur, qui était devenu un vieillard, reconnut Valentin et vint à lui :

— Bonjour, mon vieil ami.

— Mon bon Cuvillon, c'est vous.

Et comme ils n'osaient pas se complimenter d'avoir pris un embonpoint disgracieux, d'être devenus

chauves et d'avoir des rides jusqu'au bout des doigts, ils parlèrent des autres.

— Qu'est donc devenue Mme des Genettes?

— Elle est à la mer avec la future famille de sa fille.

— Croquette ?

— Oui, elle est fiancée à un ingénieur de Melun.

Et M. Jéromy songea qu'en effet Croquette pouvait avoir dix-huit ans.

Il alla, avec sa femme, rendre visite à Mme Bular, qui reçut ses cousins avec affection et leur offrit du vieux Madère et des brioches.

Jusqu'à Mme Bular, les concitoyens de M. Jéromy avaient tout à fait oublié que sa situation était irrégulière.

M. Jéromy, en rentrant chez lui, avait rencontré le petit notaire Sémillet, devenu obèse et sanguin, qui lui avait parlé de sa maison et du mauvais état de sa ferme de Vilbord, mais qui n'avait pas songé à faire la moindre allusion à Rose.

« C'est vrai, songeait M. Jéromy, elle n'existe plus, la petite Rose. J'étais l'amant d'une petite fille; aujourd'hui je suis un barbon qui vit avec une jeune femme. »

Et honteux de se sentir seul et vieux, M. Jéromy allait, d'un pas tremblant, le long du trottoir de ces rues étrangères.

Il aurait voulu que ses amis vinssent à passer en disant :

— Bonjour, Valentin; comment va la gosse?

Il aurait voulu que quelqu'un derrière un rideau le désignât d'un doigt en disant :

— Voilà M. Jéromy : celui qui vit avec une petite fille de Paris.

Mais M. Jéromy était oublié, et sa faute était une vieille histoire de dix ans.

XXVI

Quand la maison fut tout à fait installée, la cour défrichée, on songea au jardin.

M. Jéromy y vint un matin et, tout en s'efforçant de retrouver la place des massifs et la trace des allées, il se souvint des premiers jours où il s'y était promené avec la petite Rose.

C'était là qu'il avait eu cette ardente émotion qui l'avait fait tant aimer cette fillette perverse et douce.

Les groseillers dont elle mangeait à pleine bouche les petites grappes étaient encore debout au milieu des herbes folles; et le vieux sapin aux branches basses et balançantes lui rappela la joie qu'il avait eue de serrer contre son visage les chaudes pommettes de Rose et de sentir entre ses mains s'émouvoir sa poitrine menue; et, là-bas, brillaient les vitraux de la petite cabane aux sièges poussiéreux.

Il comprit la place qu'avait tenue tout à coup ce corps jeune et riant au milieu de sa vie médiocre, et il se sentit attendri à pleurer.

Il se promena longtemps, en regardant et en touchant tous les arbres tour à tour. Il était ému.

Il ne pouvait rentrer.

Mais il dut se décider à aller chez le jardinier et partit en soupirant.

Il songeait, en marchant à travers les nouvelles rues de Neuvy, que, désormais, sa faute était une chose bien oubliée, que sa liaison avec Rose ne choquait plus personne, qu'on ne se mêlerait plus de sa vie privée; et il se sentit infiniment triste.

Il baissait la tête et semblait souffrir.

Il venait de se souvenir de la grande joie ardente et bonne de sa vie, de sa faute, de son petit crime moral, de son bonheur aigu et immense, et il se sentait vieux, dégoûté, inutile et incapable d'être encore heureux.

Tout s'effaçait. On ne se souvenait même plus, à Neuvy, du détournement de M. Jéromy; et, lui-même, il allait chez le jardinier, il allait ordonner qu'on défrichât le vieux jardin plein de souvenirs, qu'on arrachât toutes les vieilles plantes de son âge.

Et, songeant que le reste de sa vie ne serait plus ému de cette grande joie qui jusqu'ici avait été sa raison d'être, Valentin sentit l'âcre douleur que l'on trouve au commencement d'une vie humble et médiocre.

XXVII

En entrant chez lui, il rencontra le regard de Rose, derrière la vitre grise au rideau relevé, à cette fenêtre où elle a coutume de faire la tapisserie qu'elle destine à son piano, et où, tranquillement, elle devient peu à peu une femme d'un certain âge.

FIN

PIERRE DE QUERLON.

Février-décembre 1901.

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Le Parlementarisme. — Littérature judiciaire.— Défunts.

Le Parlementarisme. — L'Angleterre est avec la Chine le pays où certains usages primitifs se sont le mieux conservés. Entre autres traditions, elle a gardé celle de traiter les affaires politiques au moyen de discours prononcés en public. C'est une habitude purement formelle et qui n'a aucune influence sur la marche des affaires. Il est convenu que l'on parlera pour le peuple qui écoute derrière la porte ; il est convenu aussi que ces joutes oratoires n'auront aucune importance et que chacun votera selon l'intérêt de son pays. Je ne crois pas que l'on se souvienne, en Angleterre, d'un discours ayant déplacé la majorité. Gladstone disait : J'ai entendu bien des orateurs ; il y en a quelques-uns qui m'ont fait changer d'opinion ; aucun n'a modifié mon vote. Il ne faut pas demander à quoi dans ces conditions sert le régime parlementaire, car on ne saurait répondre. Son rôle strict est négatif ; il tient la place d'une autre régime qui serait probablement plus mauvais, étant plus actif, plus vivant. Mais son rôle large a une utilité : il maintient le peuple, qui croit assister à des discussions réelles, dans l'illusion de participer aux mystères politiques ; il lui donne une autre illusion, celle de la liberté, puisque ces gens choisis par lui peuvent être rejetés par lui. Le peuple croit très sérieusement nommer librement ses représentants ; chaque homme aussi croit très sérieusement ne faire que les actes, les gestes, ne prononcer que les paroles qu'il veut. La liberté politique, c'est de se

croire libre; le gouvernement la donne qui persuade au peuple l'avoir reçue.

Vers la fin du dix-huitième siècle, cherchant un système politique à substituer au fédéralisme administratif et judiciaire qui faisait de la France, sous une apparence de despotisme, le pays du monde le moins tyrannisé et peut-être le moins gouverné, des utopistes rencontrèrent le système anglais. On se l'adapta comme on put; cela fut d'abord très gauche. Bonaparte, qui détestait, mais admirait et enviait les Anglais, organisa matériellement les deux chambres; la Restauration, qui aimait les Anglais autant qu'elle les admirait, emprunta à l'Angleterre jusqu'à ses mots; il y eut des pairs et on proposa, sans rire, des bills d'indemnité. Depuis Louis XVIII, le gouvernement de la France n'a pas bougé : la République parlementaire de l'an 1902 est une création de la monarchie française et son legs suprême. C'est le plus mauvais qu'elle nous ait fait; mais ses conséquences se sont trouvées fort atténuées, l'Europe entière ayant suivi notre exemple et les assemblées d'orateurs étant partout instituées, pour la plus grande joie des philosophes pessimistes.

Ce qui est atavisme en Angleterre est régression en Europe. L'Angleterre a gardé un des usages des peuples primitifs; l'Europe, qui s'était libérée de cela depuis des siècles, s'est rejetée tout à coup, par une reculade bouffonne, vers la mentalité des Peaux-Rouges et des Bambaras.

Tout le monde a lu quelque roman de Fenimore Cooper, de Gabriel Ferry, de Gustave Aymard ou d'Emile Chevalier. Cela suffit pour avoir gardé le souvenir du fameux calumet de la paix qu'on se passe et qu'on se repasse. Les historiens et les voyageurs en ont parlé aussi, Charlevoix, les Jésuites, Chateaubriand. Chez les Iroquois, comme chez les Osages ou les Natchez, aucune décision n'était jamais prise qu'en assemblée parlementaire. Les guerriers se réunissaient avec les anciens et durant de longues journées, chacun à son tour, ayant

tiré une bouffée de la pipe nationale, parlait. Ils parlaient lentement, en s'écoutant, comme tous les peuples enfants qui jouent avec le langage, le manient, en font une musique; ils ordonnaient des métaphores compliquées ; ils échangeaient d'interminables compliments ; ils n'aboutissaient à rien. Pour savoir si Plume-de-Condor devait prêter son cheval à Visage-Pâle, on parlementait des semaines.

En Afrique, un des supplices des voyageurs parmi les peuplades hospitalières, c'est la palabre. Les Portugais, qui ont fourni le mot, en furent les premières victimes. On palabre à propos de tout, pour savoir si on passera un ruisseau, si on vendra au Blanc une dent d'éléphant. Mais les séances n'ont pas la gravité des réunions parlementaires américaines. Le nègre est pétulant, bavard; on remplace le calumet par la bouteille de rhum et la journée finit dans une orgie. Le lendemain on recommence.

Les Grecs dépensèrent leur énergie dans le bavardage politique ; seuls, les Macédoniens savaient se taire et agir. La grande force de la Russie d'aujourd'hui, c'est son mystérieux silence. En sortant de la république parlementaire comme de la coque d'une chrysalide, l'empire romain ferma la bouche et se mit à pétrir le monde avec les poings de ses proconsuls. Les Gaulois parlaient ; les Germains parlaient : le silencieux centurion leur enfonça son genou dans la poitrine.

Le gouvernement des orateurs est le gouvernement des hommes qui ne pensent que lorsqu'ils parlent. C'est un des types inférieurs de l'humanité civilisée, un de ceux par lesquels elle se relie clairement aux états sauvages. Autre chose est de discourir, autre chose de savoir exposer clairement et rapidement une question. Le discours est de la littérature et, pratiqué par des hommes qui pensent à mesure, de la basse littérature. Beaucoup de discours ont été écrits ou dictés d'avance; cela ne change rien à leur qualité si, au lieu de faits et d'arguments nets, ils sont formés de phrases oratoires.

Singulier monde où Richelieu, qui est sans éloquence, achève dans les commissions un obscur mandat, cependant que Trouillot se dandine et pérore. Bonaparte au ton sec, qui ne profère qu'un mot par idée, n'est pas compris ; la salle se vide. Le véritable homme de gouvernement, c'est celui qui peut parler pendant six heures pour ne rien dire.

Si, comme en Angleterre, le système n'était en France qu'une manifestation traditionnelle des mœurs, il serait sans danger. Pris au sérieux, il conduit un pays à la déliquescence en éliminant peu à peu des affaires et même des fonctions tout homme mal doué de psittacisme, toute intelligence digne, dédaigneuse du bavardage, tout esprit apte aux longues réflexions et aux déductions rigoureuses. Pris au sérieux, il confère à chaque député une valeur nominale qui se change dans la pratique en autorité et en influence. Un député français est aussi puissant qu'un satrape, s'il veut l'être ; un député anglais ne peut faire nommer un facteur des postes ni déplacer un cantonnier. Une maladie, anodine sous un climat, est mortelle sous un autre climat : importé en France, le parlementarisme est devenu vénéneux.

On ne voit pas bien, pourtant, par quoi le remplacer, ni comment le purger de ses sucs mortels. On pourrait limiter les discours à dix minutes ; enlever aux députés toute initiative en fait de lois ; borner leur rôle à ce qu'il peut avoir d'utile : accorder ou refuser l'argent que demande le gouvernement. Sous la parade des discours, c'est la seule préoccupation du parlement anglais : satisfaire aux besoins de la civilisation et de la défense nationale, même à certaines exigences de l'opinion, tout en défendant les intérêts pécuniaires de ceux qui, en définitive, paient avec leur argent ou avec leur travail. En un temps où il y a tant de journaux, tant de publications politiques ou sociales, un député qui, au début d'une séance n'a pas son opinion faite, c'est qu'il est incapable de se faire une opinion. Le discours explicatif et apologétique est inutile. L'éloquence parlementaire est

une survivance ou une régression, de même que l'éloquence judiciaire, l'éloquence universitaire. Un cours d'université, s'il n'est pas un service de laboratoire, une démonstration expérimentale, est une niaiserie. Habitude qui date des temps où les livres étaient rares et chers! Eloquence parlementaire, système qui remonte au temps où, faute de moyens pour multiplier les documents, on se réunissait pour en écouter la lecture!

Littérature judiciaire : l'acte d'accusation. — Je me suis vraiment récréé en lisant l'acte d'accusation dans l'affaire Danval. On m'a renseigné sur l'auteur de ce morceau. C'était un nommé Fourchy, brave homme de peu d'intelligence; sa femme, qui avait brillé sous l'empire ne fut pas étrangère à sa fortune. Il faut insister sur les qualités morales, au moins négatives, du personnage : il n'était pas méchant, ni particulièrement ambitieux, on l'estimait pour sa droiture; sa bonté était connue. Le genre est donc indépendant et ne doit qu'à lui même et aux traditions judiciaires ce qu'il a de monsonger et de bête. Le juge d'instruction transmet au Parquet un dossier. On se met à l'œuvre. Il s'agit d'extraire de ce dossier un petit récit romanesque où seront groupés tous les actes, tous les dires qui sont défavorables à l'accusé. Ce n'est pas un exposé impartial de la cause, une préface nécessaire aux débats qui vont s'ouvrir; c'est, le titre ne le cache pas, au contraire, un acte d'accusation. Quelle littérature! Celle qu'on fait dans les parquets ne vaut pas mieux que celle qu'on fait dans les prisons. Ecoutez M. l'avocat général :

« La santé de la dame Danval avant son mariage était satisfaisante; elle avait eu successivemeut une gastro-entéralgie et une fièvre typhoïde. » Plus loin, il nous est appris que ladite dame appartenait à une famille remarquablement saine; qu'il est vrai que « son frère était mort d'une méningite tuberculeuse », mais il aurait pu tout aussi bien trépasser d'un accident de voiture. Pour l'homme du parquet, chaque incident de sa vie et de la vie des siens se retourne contre l'accusé. Est-

il économe ? c'est un sordide avare. Est-il généreux? c'est un prodigue déréglé. Danval n'a pas d'argent pour offrir d'exquises robes à sa femme ? C'est afin de la séquestrer par la honte de sortir médiocrement vêtue. Les arguments de Fourchy sont des arguments de belle-mère et le président, lourdement partial, les amplifie. Il est inepte, ce président. Tantôt, comme c'est convenu entre les augures judiciaires, il accuse Danval d'un empoisonnement lent ; tantôt d'un empoisonnement subit, durant la nuit de l'agonie. Tout pavé est bon, qui ensanglante un peu plus le misérable ; on sent qu'ils le piétineraient par amour de l'ordre, qu'ils le déchireraient avec leurs ongles par amour de la justice. C'est un vol de vautours. Ils sont épouvantables : et pourtant ce sont d'honnêtes gens !

L'expert Bergeron semble bien avoir été, lui, un coquin. Mais qui l'a choisi ? la Justice. Qui le maintient ? La Justice. Qui lui fournit son autorité ? La Justice. Entre un coquin à leurs gages, coquin ignorant, et de grands ou vrais savants, la Justice n'hésite pas. Elle a un expert comme elle a un exécuteur. « Pour être expert judiciaire, disait Bergeron, il suffit de savoir affirmer. » Pour être bourreau, il suffit de savoir pousser un ressort. Comme c'est simple, la vie !

Défunts. — Des personnages singuliers sont morts durant le mois dernier : Cecil Rhodes, le faux conquérant ; Dubut de Laforest, le faux écrivain ; Dalou, le faux grand artiste.

Cecil Rhodes tenait une place si importante dans le monde de la politique et des affaires que sa disparition n'a eu d'influence sur rien, pas même sur le cours de la Chartered. Son œuvre, lui mort, n'est pas devenue plus précaire, plus factice. L'Afrique du Sud voit toujours la lutte de trois races, la troisième, la noire, attendant l'abrutissement des deux premières pour exercer la morale chrétienne d'extermination que lui prêchèrent, d'un accord commun, les missionnaires et les militaires anglicans. Le génie de Cecil Rhodes se reconnaît à ceci

qu'il n'a pas soupçonné un instant que les Boers fussent capables de résister plus de trois semaines. Le Napoléon du Cap, soit! Nous avons déjà reçu des républicules américaines, cinq ou six Napoléons, les uns nègres, les autres quasi; il prendra le numéro sept. Mais quel inconcevable hommage au génie latin! Dans le désert austral, dans la forêt colombienne, dans la rue de Londres, il n'y a qu'un mot pour dire le grand homme, le surhomme : — Napoléon.

Quant à Aurélien Scholl, il ne fut ni un Rivarol, sans doute, ni un Chamfort, mais on mettra son esprit en bouteilles et la liqueur ne sera pas désagréable. Que l'on y joigne Roqueplan et cela nous fera deux petits moralistes, deux petits classiques de plus. Il faut adorer l'esprit; — c'est une des deux ou trois manifestations supérieures de l'humanité. Tous les grands écrivains français furent des hommes d'esprit.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Louis Dumur : *Un coco de génie*, « Mercure de France », 3.5o.— A.-Ferdinand Herold : *Les Contes du Vampire*, « Mercure de France », 3.5o. — J.-A. Coulangheon : *Les Jeux de la préfecture*, « Mercure de France », 3.5o. — Gyp : *L'âge du Mufle*, Juven, 3.5o. — André Lebey : *L'âge où l'on s'ennuie*, Juven, 3.5o.— Jean Lorrain : *Princesses d'ivoire et d'ivresse*, Ollendorff, 3.5o. — Achille Essebac : *Luc*, Ambert et Cie, 3.5o. — Camille Pert : *Nos amours, nos vices*, Simonis Empis, 3.5o. — Claude Lemaître : *Ma sœur Zabette*, Ollendorff, 3.5o.— Charles Epry : *L'écume*, Ernest Flammarion, 3.5o.— Albert Boissière : *Les chiens de faïence*, Fasquelle, 3 5o. — G. Guinaudeau : *Le chanoine Moïse*, Fasquelle, 3.5o.— Ad. Brisson : *Florise Bonheur*, Ernest Flammarion, 3 5o.— Emmanuel Delbousquet : *Le Mazareilh*, Ollendorff, 3.5o. — Antonin Reschal : *Le journal d'un amant*, Offenstadt, 3.5o. — Claude Ferval : *L'autre amour*, Calmann Lévy, 3.5o. — Georges de Peyrebrune : *Et l'amour vint !* Lemerre, 3.5o. — Frédéric Gebvre : *Ames blanches*, Ollendorff, 3.5o. — Mathilde Alanic : *Ma cousine Nicole*, Ernest Flammarion, 3.5o. — Mme Octave Feuillet : *Le vœu de Béatrice*, Calmann Lévy, 3.5o.—Victorien Sardou : *Theodora*, Ernest Flammarion, 3.5o. — G. Mareschal de Bièvre : *Destinée d'amour*, Plon, 3.5o, — Jeanne Landre ; *L'Eternel masculin*, Offenstadt, 3.5o. — Xanrof : *De l'autel à l'hôtel*, Ernest Flammarion, 3.5o.— Jacques Cœur : *Lettres de Chine*, Librairie Molière, 3.5o.— Jean Destrem : *Fidèles crayons*, bureaux du Rappel, 3.5o.—Gaëtan Richard : *Parfums d'amour*, V. Havard, 3.5o. — Raoul Ralph et L. Tailhade : *Son importance Auguste Pluchon*, Offenstadt, 3.5o. — J. Ajal-

bert : *En amour,* Offenstadt, 3.5o. — Léon Tolstoï : *L'enfance, l'adolescence,* Stock, 3.5o. — Anthony Hope : *Service de la reine,* Hachette, 1 fr. — Maxime Gorki : *Les Trois,* Ollendorff, 3.5o. — H. Sienkiewicz : *Cette troisième,* Le Carnet, 3.5o. — Alexandre Goichon : *Menues proses,* Maison des poètes. — Docteur Mardrus : *Tome X des Mille nuits et une nuit,* Revue Blanche, 7 fr.

Un Coco de génie, par Louis Dumur. Comme dans les récits de certains naïfs moines du moyen-âge, où l'on rend compte d'un miracle avec le plus grand flegme et la plus entière simplicité de cœur, je raconterai, au sujet de ce livre, ce qui m'est arrivé personnellement, sans autrement m'inquiéter du sérieux ou de la dignité d'un tel genre de critique. Quand ce roman fut publié au *Mercure,* j'en entendis parler, mais ne voulus point jeter les yeux sur une seule de ses lignes, me le conservant comme une poire pour la soif. J'ai dû souvent me boucher les oreilles, car, ici, on ne tarissait pas d'éloges ou de blâme à son sujet. Les uns déclaraient qu'il s'agissait d'un tour de force, les autres que la plaisanterie ne pouvait durer, et on se lançait des tas de citations à la tête. Généralement, un roman qui provoque des disputes est un bon roman, et je pensais, me pourléchant les lèvres d'avance : Voilà un rafraîchissement pour ma dernière heure de lecture, alors qu'ayant avalé une trentaine de choses ou trop sucrées ou trop pimentées, j'aurai besoin d'un énergique remède contre ma terrible indigestion cérébrale. Je ne savais pas si bien penser ! Aujourd'hui, dernier jour du condamné qui doit enfin extraire du fatras de ses souvenirs la chronique mensuelle, je suis malade, j'ai la tête en ébullition et les yeux qui me piquent, j'ai la sensation nerveuse de voir marcher mes yeux sur des petits clous noirs plantés la pointe en l'air, mes yeux ont mal aux pieds... J'en suis à ce tournant mauvais du voyage de l'esprit où l'on découvre des fautes de français dans le meilleur style et où n'importe quelle intrigue nous semble absurde. Il le faudrait exceptionnel, oui, le rafraîchissement ! Donc, maussade, tenaillée par une migraine abominable, je vais me coucher en emportant mon livre, car le devoir professionnel avant tout... Je lirai encore celui-là ou je mourrai... Mais la peste soit du camarade et de son éditeur, qui s'en viennent me flanquer un bon livre si tard ! Je pouvais le lire par tranches, seulement, non, lire un livre par tranches, c'est un leurre... et un roman non broché, je ne peux pas: c'est une manie que j'ai de vouloir tenir l'enfant nouveau-né dans sa robe de baptême, sortant des mains du père et défi-

nitivement éclos à la vie des lettres. Je le tiens enfin, cet enfant, et je n'ai enfin qu'une envie bien déterminée, c'est de l'envoyer au diable...

Or, arrivé à la fin du récit de la soirée chez les Chamot, un si violent fou rire me secouait, des pieds fatigués de mes yeux à mes autres vrais pieds, que je me mis debout, jetée par une joie absolument inattendue en bas de mon lit. Le miracle s'est produit : Il n'existe plus ni migraine, ni fourmis malveillantes dans mes yeux, et si je pleure, ça n'est plus parce que ça me pique de cette manière-là. A partir du moment où la bonne Morvandaise, questionnée sur les agissements du fantôme, répond : « Ben, quoi, le fantôme? y fantômait! » je me tords. A la fin du récit de la soirée chez les Chamot, je me roule. C'est plus que drôle, ça devient épique; je lis quatre à quatre, et je m'en veux de passer au galop des merveilles, toute l'ironie froide du parisien mélangée à son ingénuité qui ne se souvient plus du « vic-tor-u-go » que la nature est obligée de lui souffler dans un murmure de brise, un son de cloche (ce que c'est ravissant d'avoir trouvé ça, cette triple détente de poésie, de cruauté et de sincérité humaine!) Et ces types de braves gens, le professeur avec sa chique et sa réserve hautaine couvrant l'envie, et ce père grainetier, la scène de la carpe et du couple redisant, en leur bêtise, l'identique bêtise générale du bonheur que l'on dédaigne pour courir sus aux chimères : Loridaine et sa fiancée, Hamlet et Ophélie!... et toute cette petite ville feutrée dans le pieux silence de l'ignorance! Ces êtres daubant sur un de leurs semblables qui a le génie, le vrai, le seul, de s'ignorer lui-même! Certes, vers le milieu du livre, je ne pouvais plus rire, car le bouffon devenait tragique. Ce Tribulat Bonhomet d'un nouveau genre a, comme l'autre, du crime sous la peau, malgré son inconscience, et on est heureusement détendu par l'arrivée de la jeune fille, qui empêche la trop brutale réaction.—J'ai un peu l'air de celui qui découvre Baruch et un évangile que l'on sait déjà par cœur autour de moi ; mais, ayant lu le roman de Dumur pour faire ici mon métier, je vais le relire, pour moi toute seule, dès que j'en aurai le temps : car il y a, dans cette histoire d'apparence très comique, les choses les plus graves qui aient été dites depuis bien longtemps à toute la gendelettrie. Le roman de Louis Dumur n'est ni trop court, ni trop long. Il est arrêté avec une grande habileté. Il comportait des milliers de développements, et on l'a terminé selon toute logique.

Au seul point de vue médical, il est parfaitement documenté,

et on le sent aussi solide que n'importe quel cas de clinique avéré. Mais ce qu'il fallait surtout constater, c'est le miracle : le roman qui guérit. Et il faut le recommander aux gens de lettres en mal d'imagination. Un livre qui éclaire et ranime, un livre qui tonifie... c'est si rare !...

Les Contes du vampire, par A.-Ferdinand Herold. Il ne suffit point d'être érudit, il faut aussi demeurer poète pour savoir à propos effeuiller les pétales du mystique lotus indou, de la fleur des légendes, berceau de tous les romans du monde qui naquirent, parfums essentiels, bien avant toutes les religions connues et se répandirent de l'aïeul à l'enfant pour imprégner le cerveau humain d'un charme fait à la fois de terreur et de beauté. Les vingt-cinq contes du Vampire ont été traduits en presque tous les dialectes de l'Inde, y compris le mongol. Une traduction sanskrite est attribuée à un écrivain nommé Çivadâçà et est mélangée de vers empruntés à des poèmes célèbres. C'est dans celle-ci que A.-Ferdinand Herold a choisi les principaux termes de ses fictions nettes et expressives comme des sentences morales dont la spirituelle immoralité semble gravée bien plus par les premiers instincts d'un fantaisiste que par les gestes trop réguliers des prêtres, brahmes, ascètes, bonzes enveloppeurs et rusant toujours avec la simple nudité de la nature. Il faut que le roi Vikramasena, du pays de Dekkan, régnant sur la ville de Paithan, apporte à un ascète un cadavre qu'anime un vampire. Pour rester maître du cadavre, le roi doit garder un rigoureux silence pendant tout le trajet, effectué entre l'arbre d'où il enlève le cadavre et le lieu où l'attend l'ascète. Le rôle du vampire est de forcer le roi à rompre le silence, de là toutes les questions extraordinairement embarrassantes qu'il lui pose. C'est le sphinx, l'x de toutes les cavernes où se cache la farouche Isis mangeuse d'hommes. Mais le roi est heureusement, ou malheureusement, un sage spirituel ; s'il ressemble au soleil quand il s'assied sur son trône, il en a réellement la flèche perçante et chaude et, malgré lui, il pénètre d'un vif rayon chaque labyrinthe obscur où se meut l'idée serpentine du vampire. Entre gens d'une égale perspicacité, on ne saurait s'en vouloir ; le vampire pose sa question, le roi la résout, presque sans le savoir, et le cadavre se sauve dans la joie macabre d'aller se rependre à son arbre de Çinçipa. Le jeu recommence et personne, ni le roi, ni le vampire n'a l'idée de se plaindre. Pour employer la belle expression retournée d'un autre poète, Roinard, « ils sont patients parce qu'ils

sont éternels ». Le lecteur non plus ne songe pas à s'impatienter, tant les fictions se succèdent vivantes, vibrantes, et sonnantes de purs tintements cristallins comme des gemmes se défilant d'un collier merveilleux. La femme perverse, ingénue et ardente à la folie se trouve tout entière décrite dans de délicieuses phrases flagellantes et cependant émues de sa beauté. On sent que le vampire cherche à éblouir le roi, tandis que le roi, son cadavre en loques sur l'épaule, rêve pourtant d'autres formes plus légères et plus parfumées. Puis, tous les deux tombent d'accord devant le terrible écheveau des parentés adultérines ou incestueuses que les caprices féminins font naître; le roi finit par se taire et le vampire l'ayant, sans doute, volontairement dirigé vers cette impasse, lui cède, peut-être aussi fatigué de ses courses à l'arbre de science, de bien et de mal, la royauté du silence, l'ultime royauté des sages. Ici je me permettrai une courte digression sur le vampire, histoire naturelle et surnaturelle, parce que les lectrices du *Mercure* sont quelquefois curieuses et cela leur épargnera des lettres... naïves qu'on adresse vraiment en trop grand nombre à ma pauvre courtoisie qui n'y peut pas toujours répondre. Un vampire est un oiseau qui se suspend, tel un parapluie hors de service, à la branche d'un arbre et se laisse balancer au gré du vent, gris roussâtre ou blanc sale; c'est une hideuse bête de cauchemar dont l'habitude (légendaire) serait de boire le sang des hommes endormis tout en les éventant de ses ailes pour qu'ils ne se réveillassent point durant la petite opération. Il procéderait ainsi, paraît-il : entamerait l'orteil du patient d'un léger coup de griffe, se mettrait à sucer et ne lui boirait qu'un peu de sang chaque nuit pour se ménager des ressources. Mais il n'y a pas un mot de vrai dans cette légende. Le vampire des Indes, *Roussette*, espèce de grande chauve-souris, mange des insectes et des fruits, détruit certains reptiles nuisibles, et malgré son air d'ignoble parapluie européen est une bête inoffensive. Je tenais à réhabiliter cet animal dont la tête est une chose très remarquable comme bibelot d'étagère. Maintenant il faut aller en Roumanie pour connaître l'autre vampire, celui de l'histoire surnaturelle. C'est là qu'il sévit encore et que les prêtres sont forcés de l'exorciser, même en l'an de grâce 1892 Une jeune fille mourut dans les environs de Jassy... et revint la nuit suivant celle de sa mort pour sucer au col son fiancé qui put montrer la trace rouge de cette succion à qui voulut la voir. Les gens du pays résolurent d'aller trouver le clergé

pour le forcer à déloger le vampire. Une cérémonie effroyable s'en suivit. On déterra le cadavre qui sembla frais et comme un corps endormi. Des témoins déclarèrent qu'une goutte de sang luisait encore aux lèvres de la jeune fille et on la porta au milieu du cimetière où on lui enfonça un pieux aiguisé dans la poitrine Après l'opération, le corps se tint tranquille sous terre où on le réintégra, mais le jeune homme victime du baiser infernal mourut, dit-on, d'une fièvre lente et mystérieuse. Combien préférable notre joyeux vampire indou déterré par Herold sous les fleurs de la rhétorique sanscrite, immortel bien plus par sa spirituelle gesticulation cérébrale, que par la perversité de ses caresses. Je remercierai ici l'auteur de m'avoir dédié « l'amour d'Urvacï », la jolie petite apsaras qui a bien raison de ne pas savoir ce qu'elle veut parce que c'est le divin moyen permis à Eve pour tout apprendre.

Les Jeux de la préfecture, par J.-A. Coulangheon. Ce sont là jeux de prince, vraiment! Nous sommes un peu loin de « l'inversion sentimentale » du même subtil auteur. Elargissant le débat amoureux, Baridel, frais émoulu du collège sacré (je parle du jardin de Cythère), nous fait pénétrer dans les arcanes de la politique départementale où l'on s'occcupe beaucoup plus de fanfreluche que des affaires du pays (je me demande où l'on travaille, en France, à l'évolution des différents systèmes politiques tellement tous les livres traitant pareil sujet nous montrent des gens ne fichant rien!) Baridel, jeune homme sympathique et d'ailleurs privé de tout autre ressort que celui de la diplomatie que vous savez, joue avec des femmes faciles, s'étonne de leur facilité, trouve que le buste de la République lui roule des yeux morts, échange la fantaisie de deux épidermes avec une petite demi-castor imploreuse et rouée, flirte littérairement avec une honnête femme, protège un anarchiste (ce qui est souvent synonyme) et finit par épouser la jeune fille pure qui lui donnera la passion de tout repos dont il a besoin. Baridel est un bon petit garçon. Il est plus positif que naïf et ne dit jamais au fond tout ce qu'il pense... en admettant qu'il le pense. Ce pourrait bien être un futur homme du monde. J'ai horreur de ces bêtes-là et leur lointain habit noir me fait l'effet d'ailes de hanneton qui serait, par mégarde, tombé dans un encrier. Ça peut aussi devenir des cafards, des cancrelas ou... teintés légèrement d'un vert académique, des cantharides. Baridel, que l'auteur a voulu de temps en temps lisant et, chose plus

grave, comprenant du Mallarmé, est un esprit moderne se suffisant de l'époque qu'il blâme, cœur de fille sous un plastron d'homme froidement sensitif, mais joli petit cœur de fille tout de même; les femmes le font et le défont aussi vite qu'elles lui ont dit: Bonjour. Il n'est pas rosse et n'a pas d'opinion. Si j'étais Blanche, j'épouserais... Toupinard! Le livre de M. Coulangheon est un roman spirituel, élégant et quelque peu égratignant les mœurs parlementaires, c'est donc un bon livre.

L'âge du Mufle, par Gyp. O Tailhade, qui vous aurait dit qu'un jour vous seriez tout pantelant intercalé, comme une page quelconque, une tranche de vie, dans un livre portant cette redoutable étiquette, vous l'auteur du « *pays du Mufle* »!... A qui mufle veut, est-ce que mufle enfin arriverait? Tailhade, mon ami, vous êtes en prison, et vous gémissez certainement en beaux vers sur la paille humide, alors, laissez-moi vous défendre et certifier pour vous, un loyal cerveau, que vous n'avez jamais pu écrire ces lettres-là au trop emporté Jean de Lesdiguières. Dauber sur les juifs dans le privé, puis les défendre de la plume et de l'épée en public... hum... cela sentirait trop son aristo moderne, et je vous suppose un type dans le genre de Caton. C'est égal, Gyp s'est mise en frais, piquée au talon de son petit pied, toujours luisant de soie blanche, par la tarentule des revanches sociales; elle nous offre le pendant de *Peints par eux-mêmes* d'Hervieu. Ces lettres de gens affolés de passion ou d'ambition sont d'exquis miroirs, et les figures encadrées là ne s'effacent plus de l'imagination. Elles y vivent, y respirent, on les voit parler. Cette fois, Gyp a mordu sa plume du côté du bec; elle a un peu noirci son sourire, et son sourcil s'est froncé; je crois, ma foi, qu'il tonne en France aujourd'hui de par la grâce de cette espiègle femme. C'est égal, je vous en veux pour Tailhade, Madame! Mettre Tailhade au même pilori que le Mufle, c'est raide... surtout qu'il a les pieds attachés par le gouvernement, hélas...! sans ça nous irions retenir nos places pour le duel... courtois, bien sûr, avec la guirlande d'usage,

Du noble avril musqué de lilas blanc.

L'âge où l'on s'ennuie, par André Lebey. Voici un jeune homme, à peine sorti de la poésie de l'adolescence, la poésie que l'on rime entre le dur banc du collège et les doux bandeaux boticellesques de la première amante, voici un jeune homme qui s'ennuie dans son livre, une œuvre de grand talent que je mets à dessein parmi des œuvres d'aînés. Il

est sincère, il est mieux que sincère, simple et d'écriture ferme sinon de chair faible. Cet ouvrage, assez long, pas touffu comme on le pourrait croire, bien composé, bien nourri de remarques exactes sur la vie, est un signe, car il indique d'une manière très sérieuse la tendance à s'embêter (je lâche le mot que Paul Vincent n'ose plus lâcher) que peuvent avoir de nos jours de jeunes hommes forts, d'une cérébralité point maladive sinon inquiète, et d'une terrible aspiration vers le mieux, qui ne serait pas seulement la fortune. Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de France, cela en dehors de toute politique parlementaire ou juive. Il faut donc lire attentivement ce volume où palpite l'âme d'un nouveau Rubenpré se servant des femmes pour ne pas s'en servir et faisant de l'amour sans autre but que de ne pas s'ennuyer. Une garçonnière ou deux, cinq ou six maîtresses et puis, l'envie de saisir un fusil pour abattre un ennemi d'ailleurs invisible. Des théories optimistes et des cris d'âme (pardon, des états) qui palpite prisonnière d'un vertige atroce, tourne en rond dans le vide. Je signale le roman de Lebey aux maîtres de la critique et de la philosophie... aussi aux femmes. Ce sont les femmes qui, peut-être, sont coupables de la pourriture du royaume en question; mais comme elles sont présentées habilement, gracieusement et presque justement, y compris la beauté de leurs dessous, dans la liberté des multiples garçonnières !

Princesses d'ivoire et d'ivresse, par Jean Lorrain. Quand mon insupportable petit frère Jean Lorrain veut bien ne pas fourrer ses doigts dans son nez, répéter tout ce qu'il a vu ou entendu dans la chambre à coucher de ses cousines, grand'mères ou tantes, il est tout à fait charmant et on lui pardonnerait presque d'avoir un peu moins de pudeur à lui tout seul que tous les académiciens français réunis. Jean Lorrain poète est supérieur comme attitude à Jean Lorrain voitureur des commodes poubelles de la conversation. Il aime la femme en sculpteur dont les doigts seraient trop chargés de bagues et il laisse tomber des gemmes précieuses, sans doute mal serties, sur l'ivoire ou l'argile, comme on pleurerait de vraies larmes d'enthousiasme. En cette nouvelle galerie de statuettes et d'émaux, pas de notes discordantes. La poésie chante seule. Dieu soit loué, je ne tiens pas à ce que Jean Lorrain se fasse moine, mais je l'aime mieux artiste sur ivoire que sur bitume.

Luc, par Achille Essebac. Diable ! C'est raide et puis c'est

joli, bien écrit, factice et vrai à la fois. Je ne peux, ni ne dois, me dérober à un enthousiasme qui ne fera pas pleurer les gemmes de mes bagues, car je n'en porte point, mais qui me conduira aux prudentes remarques d'usage : tous les goûts... Non, c'est inutile d'avancer une haie de banalités pour faire des trous dedans et y regarder ce charmant Lucet en Daphnis. La beauté du modèle excuse tant de choses. Je suis de l'avis d'Achille Essebac; jamais aucune femme ne sera aussi belle qu'un bel adolescent, seulement, la supériorité féminine voluptueuse s'affirme quand l'auteur peut poser en regard de son exquis Lucet une Déah Swindor atteignant la cinquantaine pour y perfectionner des silhouettes de jeunes princes. Je ne vous le fais pas dire... que les femmes sont capables de tout, même de faire un fils avec Lucet qui ne voulait rien savoir! Calmez-vous! Ne crachez pas tant sur les pauvres servantes d'amour et revenez tout doucement à la beauté Une et Indivisible par l'union trilogique que vous avez esquissée dans votre beau roman, d'un goût spécial quoique très bon.

Nos amours, nos vices, par Camille Pert. Nos amours, nos vices! Il ne se gêne pas l'auteur! Qu'il daigne parler pour son propre monde (le grand, sans doute), mais je n'ai jamais entendu dire dans le mien (un très petit monde de lettres) que l'on ressentît de semblables émotions devant le veau d'or. Jamais aucune jeune fille, encore vierge et de bonne famille, n'accepte, chez nous, des colliers de perles fines de la main d'un banquier à peine connu. Je ne pousse pas le hurlement de la morale outragée, je dis simplement que l'auteur manque de base, je crois, pour appuyer ses révélations, et remarquons qu'il se pique de très fines psychologies et qu'il ne prend pas ses héroïnes parmi les simples Montmartroises. Il ressort que l'amour des Parisiennes est pour le seul plaisir et leur vice de se faire payer tous les plaisirs. Je commence à m'étonner moins que nos jeunes hommes tournent les yeux du côté des bars anglais. Vers la fin du livre la morale arrive sous forme d'une automobile... en retard quoique foudroyante. Lecture excellente pour Parisiennes non perverties, s'il en reste.

Ma sœur Zabette, par Claude Lemaître. Curieux et substantiel roman de mœurs maritimes. Une bonne fille, très vaillante et très droite qui se sacrifie en douceur à une rude famille de matelots trafiquants. La langue de cet ouvrage est savoureuse et sa composition parfaite. On vit chez les gens et on souffre de leurs peines. Une bonne œuvre réaliste.

L'Ecume, par Charles Epry. Mœurs et théories de parlementaires. Un type de secrétaire génial qui est bien créé. Des discours que, malheureusement, la Chambre n'entend pas souvent. Vangerville est un je m'enfichiste pas coupable d'être plus spirituel que rigoriste, et parmi les autres aveugles ce borgne peut être roi. Ecrit avec une grande conscience, ce roman, malgré les matières sérieuses qui s'y trouvent étalées aux ordinaires appétits de lecteurs en mal de théories amoureuses, ce roman fait plaisir parce qu'il est bien mené, courageusement.

Les Chiens de faïence, par Albert Boissière. Cet écrivain-là n'a qu'un tort, c'est d'être vaudevilliste avant d'être romancier, mais comme il est amusant et comme il a le cri humain quelquefois! Pauvre M. Trèfle! L'histoire du quadruple mariage est délicieuse.

Le chanoine Moïse, par G. Guinaudeau. Ce chanoine est un honnête homme de juif enfermé dans l'ascétisme d'une robe qui le gênerait pour voler, mais ne doit pas l'empêcher de spéculer sur la bêtise des femmes dévotes. Je ne vois pas qu'il soit besoin de donner ce rôle-là à un juif. Les fervents prélats catholiques suffisent, je pense, aux modernes besognes de bourse. Et puis, quoi, j'aime mieux un chanoine mercanti qu'un chanoine débauché. Il est honnête, charnellement parlant, au moins, ce Moïse-là et il plaît pour ce.

Florise Bonheur, par Adolphe Brisson. Intéressante histoire écrite à coups d'interview dans le monde ouvrier par un reporter qui serait un brin poète.

Le Mazareilh, par Emmanuel Delbousquet. Mœurs rudes et fort intéressantes des landais, pastours et pastourelles suivant leurs bœufs l'aiguilhado à la main et jurant dur comme ils peinent. La sœur finit par demeurer aux bras du frère dans une inconscience honnête comme un véritable amour. Cela sent bon l'herbe sauvage et on ne sait quelle âcre résine brûlée sur un passage de sorcières.

Le Journal d'un amant, par Antonin Reschal. Quel philosophe a dit que la plus grande preuve de l'impuissance de l'homme était son inconstance? Ce pauvre névrosé qui court de jupe en jupe et ne découvre jamais le bonheur est un fâcheux exemple à donner aux jeunes gens épris surtout d'originalité littéraire. Est-ce qu'on ne pourrait pas donner l'adresse de cette exquise personne qui attache les Messieurs dans des niches et leur fait manger du mou en décomposition, histoire de la décorer des palmes académiques? Je trouve à cette en-

fant une vertu vraiment exceptionnelle. Quant au petit blond de la couverture .. (septième mille) et sa tête de mort, il y a de quoi se l'arracher, même après l'autopsie, je vous le jure.

L'autre amour, par Claude Ferval. C'est l'amour maternel... quand on a épuisé le premier et le plus violent, l'amour tout court.

Et l'amour vint, par Georges de Peyrebrune. C'est dans un nid de jeunes filles, de tourterelles et de pigeonnes vaillantes ou roucoulantes, mais toutes de bon bec (comme il n'est que de Paris), qu'il vient s'abattre sous la forme du jeune homme un peu gauche, si vite déniaisé. Les belles courageuses l'emportent de haute lutte, l'arrachent à la belle-mère prude, aux conventions sociales et aux sottes trop riches pour jamais connaître le vrai prix de l'amour heureux. Bruyant et coquetant, ce roman est de belle humeur, on y entend alterner les jolies phrases avec les rapides coups d'aiguilles sur le dé. On y travaille et on y est peut-être socialiste sourdement, comme une robe rose à reflets vifs deviendrait rouge sous la lampe ardente de l'ouvrage pressé. Ce roman n'est pas dans le ton ordinaire de l'auteur, mais il est d'un louable effort de sa toujours saine cérébralité.

Ames blanches, par Frédéric Febvre. Il y a des crimes rudement noirs pour servir de repoussoir à ces âmes-là. Un curé français s'appelant Brisson et se battant en duel, tuant son adversaire, hum !... Qu'en dira le Pape, Monsieur l'auteur ? Et puis que de coups de théâtre 1830 !

Ma cousine Nicole, par Mathilde Alanic. La cousine dédaignée du cousin et qui finit, après de généreux mensonges, par l'épouser, à la barbe du pauvre vieil ami qu'elle croyait lui préférer... pour le principe.

Le vœu de Béatrice, par Mme Octave Feuillet. Oh ! Madame, laissez-nous là votre raison sociale, signez d'un petit nom quelconque et vous verrez la pile... (Pas celle des bouquins chez l'éditeur, l'autre.)

Théodora, par Victorien Sardou. C'est-à-dire une préface de Sardou expliquant que les Parisiennes n'ayant qu'un amant à la fois sont des honnêtes femmes. Pour le roman de Pétros Botgarès, il convient de dire : « Ah ! Ah ! Théodora », comme le favori de Sarah pourrait déclarer sérieusement : « Oh ! Oh ! c'est une impératrice. »

Destinée d'amour, par Georges Mareschal de Bièvre. Cannes, le littoral bleu, les oranges, les fleurs et les chars fleuris du carnaval. Sombre silhouette de rasta impur. Gra-

cieuse jeune fille, petite sœur des pauvres d'un prince infirme et belle ténébreuse qui se fait tuer pour l'homme qu'elle aime sans espoir. De jolis paysages pour gens riches.

L'éternel masculin, par Jeanne Landre. Un beau titre et un assez vilain roman d'une émancipée de Montmartre qui tourne de l'amoureuse à la marcheuse et finit par là où elle a commencé : le mépris de l'homme et l'estime de son bien-être. Ce serait une histoire intéressante, sans les fautes de goût, probablement voulues.

De l'autel à l'hôtel, par Xanrof. Une série de joyeuses farces qui sont plus drôles que nature.

Lettres de Chine, par Jacques Cœur. Un homme trompé fuyant sa femme pour aller retrouver la Mousmé de Pierre Loti. Mais la Parisienne détruit la Mousmé en apparaissant au beau milieu des transports les moins chinois du monde (Tsimi écrit comme un professeur de la Sorbonne). Plongeon définitif de la Parisienne dans la vaste mer où son mari ne va pas la rechercher.

Fidèles crayons, par Jean Destrem. Il y a une histoire attendrissante, mêlée à de petits incidents grotesques, où l'on voit un homme retrouver une ancienne maîtresse doublée d'une progéniture inattendue. Mais la femme, devenue saltimbanque, escamote très fièrement le bel enfant qu'elle ne veut pas rendre.

Parfums d'amour, par Gaëtan Richard. A lire « un déclassé » qui est un essai assez heureux sur les types d'ouvriers à mains trop blanches.

Son importance Auguste Pluchon, par Raoul Ralph et Laurent Tailhade. Un bon roman dans la mauvaise manière de Paul de Kock. L. Tailhade y a écrit un seul chapitre, celui sur un cabaret de Montmartre, et encore, je n'en jurerais pas.

En amour, par Jean Ajalbert. Réédition d'un très bon livre de l'auteur, une histoire de passion égoïste et lâche extrêmement poignante. Mais quelle effroyable poupée de coiffeur sur la couverture ! L'œuvre suffit, du reste, à l'effacer du souvenir des lecteurs.

L'Enfance, l'Adolescence, par le comte Léon Tolstoï. Réédition des œuvres complètes du maître russe, premier volume, traduit par J.-W. Bienstock.

Service de la Reine, par Antony Hope. Traduit par Mary Dronsart, ce roman est très curieux. Drame de cape et d'épée, se passant du temps des chemins de fer et compliqué par des psychologies inattendues.

Les Trois, par Maxime Gorki. Traduit par Henry Martel, ce nouveau roman de Maxime Gorki est du plus haut intérêt. Mœurs et types y sont rendus au vif et on y entrevoit une morale possible et spéciale pour assassins qui scandalisera bien des gens.

Cette troisième, par H. Sienkiewicz. Espérons que ceci, cette troisième, est le dernier wagon de ce train des plus omnibus.

Menues proses, par Alexandre Goichon, Crayons légers, tendres estompes et souvenirs de nos villages parfumés de foin nouveau.

Le Livre des Mille Nuits et une Nuit (tome X), traduit par le docteur Mardrus. Le docteur Mardrus poursuit son patient et spirituel travail. Lire *le Divan des gens hilares et incongrus*, *l'histoire du jeune homme mou*, etc..., pour se dérider et se convaincre que tous les poètes sincères le sont en tout et partout.

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

Ethica, ou l'Ethique de la Raison, par S. Laurie, professeur à l'Université d'Edimbourg; trad. française de Georges Remacle; in-8, 404 p,. Decallonne-Liagre Tournai. — *La Pensée antique; de Moïse à Marc-Aurèle*, par Joseph Fabre; in-8, 367 p., Alcan, 5 fr. — *Satan-Dieu*, 2e édition, in-8, 328 p., Ambert et Cie, Paris. — *La Psychophysique*, par Marcel Foucault, in-8, 490 p., Alcan 7.50.

M. G. Remacle, professeur à l'Athénée royal de Hasselt, et l'un des collaborateurs les plus remarqués de notre *Revue de Métaphysique et de Morale*, a eu l'heureuse idée de traduire l'œuvre du professeur Laurie, qui s'est acquis, sous le pseudonyme de *Scotus Novanticus*, une réputation méritée dans le monde philosophique anglais. L'**Ethique de la Raison** est le développement d'un traité théorique, intitulé *Metaphysica nova et vetusta*, dont M. Remacle avait précédemment publié la traduction, et qui peut passer à juste titre pour une des productions les plus profondes, les plus originales et les plus subtiles de la nouvelle école métaphysique anglaise. Cette école et ce mouvement ne sont pas négligeables. Il se dessine depuis plusieurs années, de l'autre côté de la Manche, une réaction énergique contre le positivisme évolutionniste. Le temps est déjà loin où l'agnosticisme d'un Spencer ou d'un Mill semblait être le dernier mot de la spéculation dans le pays des Hobbes, des Locke, des Hamilton

et des Reid. Nous avons assisté depuis à un renouveau du Kantisme et de l'Hégélianisme.

L'éthique, comme la métaphysique, de M. Laurie est trop touffue et d'une abstraction trop compliquée pour qu'on puisse la résumer exactement en quelques lignes. Qu'il nous suffise de dire que c'est essentiellement une morale de la liberté et de la volonté raisonnable, une morale logiquement liée à une conception très personnelle de l'Etre et du Connaître, une morale qui ne se fonde pas sur la psychologie rudimentaire de la sensation, de l'émotion et de l'appétit, mais sur la critique préalable et nécessaire de la connaissance, une morale, en un mot, qui a sa racine dans la dialectique et dans l'analyse exhaustive des catégories.

La réalisation de l'idée, réalisation qui est la fin commune aux choses et à l'homme, devient, dans l'homme (dont « l'idée » est la Raison-Volonté et la Personnalité qui en dérive) la réalisation de soi par soi. L'homme, comme être moral, et sans rien perdre cependant de son caractère spécifique, n'est qu'un chapitre particulier dans le livre général de la métaphysique de la Nature ; l'Ethique continue et achève la métaphysique de la Nature, que l'auteur avait présentée dans son premier ouvrage comme une doctrine d'immanence. L'homme, en tant que raison, a une réalité et une fonction propres : il est en quelque sorte délégué pour accomplir dans sa nature ce que la Raison universelle accomplit dans la nature extérieure. La loi morale a une unité foncière de constitution avec la loi dans l'univers. Raison théorique et Raison pratique sont une seule et même Raison. La forme de législation universelle est une et la même dans la Nature extérieure et dans la Nature intérieure.

Tels sont les principaux points que S. M. Laurie a essayé d'établir dans son Ethique. Elle a de curieux traits de ressemblance avec l'idéalisme des Fichte et des Schelling ; elle est nettement anti-empirique. Et ce ne sera pas un des moindres sujets d'étonnement pour les futurs historiens de la philosophie, que cette entreprise d'un rationalisme intransigeant et audacieux succédant aux dogmes physico-biologiques de la métaphysique spencérienne.

Quel que soit l'avenir de cette nouvelle doctrine, il faut savoir gré à M. Remacle de nous l'avoir fait connaître et de l'avoir appuyée de l'autorité de son nom auprès du lecteur français.

§

C'est avec un résumé des doctrines de l'antiquité que M. Joseph Fabre inaugure la publication d'une histoire de la philosophie universelle. L'ouvrage annoncé comprendra cinq volumes : 1° la pensée antique (de Moïse à Marc-Aurèle), 2° la pensée chrétienne (des Évangiles à l'Imitation), 3° la pensée moderne (de Luther à Leibniz), 4° les pères de la Révolution (de Bayle à Condorcet), 5° la pensée nouvelle (de Kant à Tolstoï).

Du premier volume, **la Pensée antique**, peu à dire. C'est le manuel classique, élémentaire, cent fois réédité. Qu'on n'y cherche pas le reflet des derniers travaux de la critique historique. On nous y présente à nouveau le Socrate et le Platon du *Dictionnaire de philosophie* d'Ad. Franck et de l'église cousinienne. Il y a la tirade de rigueur contre la sophistique grecque. Les « subtilités » des Éléates et de l'école de Mégare y sont jugées en quelques mots, traitées par le dédain, comme il est convenu, pour ne s'en point embarrasser. Le stoïcisme romain est exposé avec les égards voulus, comme il convient aussi pour le système *précurseur* du christianisme. Toutes les races ont leur chapitre. On nous montre Gaulois, Germains, Scandinaves et autres sauvages jouant leur rôle dans la préparation de la pensée chrétienne et moderne, etc. Bref, nul peuple n'est oublié, et toute la pensée antique est condensée en 400 pages, avec l'aisance familière aux bons vulgarisateurs. Incolore compilation, ni meilleure ni pire que celles que l'ont précédée, et sans doute aussi que celles qui la suivront.

§

Satan-Dieu, titre choisi on dirait exprès pour ne pas être pris au sérieux par un livre anonyme, qui renferme cependant des idées de valeur, dénotant de sérieuses qualités de pensée, une vue personnelle, une réflexion assouplie par la méditation des problèmes philosophiques, avec des bizarreries et des naïvetés. Le *mentalisme*, nom donné par l'auteur à la doctrine qu'il y expose, paraît être une ontologie fondée sur l'analyse des catégories, qui aurait pour conséquences immédiates : un idéalisme absolu, dans l'ordre théorique, une morale panthéistique et évolutionniste, dans l'ordre pratique. Il est malaisé de la classer et d'en apprécier les propositions ultimes. Le livre est écrit en style d'oracle, avec des citations de la Kabbale; et la vérité y est proclamée sur un ton dithyrambique qui ne lui gagnera pas les sympathies de la philosophie officielle et qui rebutera plus d'un amateur d'étrangetés. On ne

perdrait cependant ni son temps ni sa peine à l'étudier de près. Sous des incohérences apparentes, on trouve à cette spéculation hardiment indépendante des airs de famille qui rappellent en certains passages Malebranche et Leibniz. C'est de toutes manières un notable effort en vue de s'affranchir du positivisme ambiant, une protestation vigoureuse et originale contre les tendances actuelles, contre l'empirisme sous toutes ses formes, contre les philosophies *secondes*, si commodes pour disserter en Sorbonne et pour médire de la métaphysique éternelle au profit de la « philosophie générale » aujourd'hui à la mode.

L'auteur inconnu de *Satan-Dieu* n'est donc ni un mystificateur, ni un halluciné atteint de manie raisonnante. C'est un auto-didacte, auquel il ne manque, pour fixer comme il le mériterait l'attention du public philosophique, qu'un peu de la pondération, de la mesure, du tact dans le maniement des abstractions qui s'apprennent si bien à l'École normale.

§

La thèse de doctorat de M. Marcel Foucault sur la **Psychophysique** est à la fois un résumé complet et une critique solide des travaux qui, depuis Fechner et en suivant la voie qu'il avait ouverte, ont eu pour objet de déterminer mathématiquement les rapports qui existent entre les sensations et les perceptions d'une part, les excitations et les impressions d'autre part.

Dans la pensée de Fechner, son fondateur, la psychophysique devait être une science exacte des rapports de l'âme et du corps. Ceci impliquait tout d'abord la possibilité de mesurer les phénomènes spirituels. La psychophysique devait donc s'attacher à ce problème préliminaire, et être en premier lieu la science de la mesure des sensations. La mesure de la sensibilité avait déjà fait l'objet des travaux de Weber ; et c'est le nom même de ce physiologiste qui a été donné à la loi célèbre à laquelle se ramènent presque tous les rapports psychophysiques ; loi suivant laquelle l'intensité de la sensation croîtrait proportionnellement au logarithme de l'excitation.

La loi de Weber — ou la loi psychophysique — a donné lieu à de nombreuses controverses. Elle eut — ou tout au moins le principe de sa possibilité — d'illustres défenseurs, tels que Wundt et Delbœuf, et des adversaires de non moins de poids, qui l'ont réfutée *a priori*, par le seul raisonnement, tels que MM. Jules Tannery, Pillon et Bergson. Dans son

Essai sur les données immédiates de la conscience, M. Bergson, notamment, dénonçait la contradiction inhérente à l'idée d'intensité psychologique, en tant que grandeur quantitative et mesurable, et, après sa critique, la cause paraissait jugée définitivement et perdue par les psychophysiciens.

M. Marcel Foucault a rassemblé, comparé et discuté les résultats des nombreuses expériences faites en vue de contrôler et de vérifier la loi de Weber. Il conclut que les résultats obtenus ne sont pas favorables à cette loi, mais que les diverses perceptions paraissent néanmoins suivre des lois particulières dans leur rapport avec la variation des excitations qui les produisent. D'autre part, il abandonne la notion confuse et fausse d'intensité quantitative des sensations, et la remplace par celle de *clarté des perceptions*. « Le problème dont les expériences psychophysiques fournissent la solution serait alors le suivant : quelle relation existe entre la clarté des perceptions proprement dites, ou des perceptions de petites différences, et la force absolue des excitations ? Et la solution qui se dégage des expériences, comme extrêmement probable, est que la clarté de ces perceptions demeure constante à travers toutes les variations absolues des excitations, pourvu que les conditions de la perception demeurent constantes. » Le seul énoncé satisfaisant de la loi de Weber serait, par conséquent, celui-ci : la clarté des perceptions est indépendante de la force absolue des excitations, mais dépend des conditions de la perception. Ce sont ces conditions que la psychophysique s'attache aujourd'hui de plus en plus à déterminer.

En somme, du travail historique et scientifique de M. Marcel Foucault ressort cette conclusion fort importante pour la philosophie : la psychophysique, au sens que lui donnait Fechner, a échoué ; son fondateur s'était fait illusion sur la vraie portée de ses propres recherches.

Le parallélisme psychophysique est une hypothèse infiniment plus compliquée qu'on ne le supposait, il y a cinquante ans ; le mouvement expérimental qu'elle a engendré a eu pour plus clair résultat de le démontrer. La science des « rapports de l'âme et du corps » à proprement parler est encore à naître ; et les minutieuses et patientes mensurations des psychophysiciens ont mis plus nettement en relief l'hétérogénéité radicale des deux ordres de phénomènes qu'elles essayaient de relier par des rapports mathématiques.

LOUIS WEBER.

SCIENCE SOCIALE

G. Hanotaux : *L'Energie française* (E. Flammarion). — Charles Brun : *L'Action régionaliste*, périodique (Paris, 15, rue des Gobelins). — Brochures fédéralistes diverses. — Henri Le Brun : *Essai de décentralisation politique et administrative de la France* (H. Didier) — Crouslé : *De l'union dans la société française* (H Champion). — Anatole Leroy-Beaulieu : *Les doctrines de haine* (Calmann-Lévy). —Fernand Pelloutier : *Histoire des Bourses du travail* (Schleicher).

L'énergie française. Un beau titre et un bon livre. M. Georges Hanotaux, depuis qu'il a quitté la vie publique, grandit. Il pense, il sait et il dit; de plus, triste époque où ceci distingue, il est bon Français; j'entends qu'il aime jusqu'aux verrues et aux taches du pays où il naquit. La France n'est pas pour lui un simple principe, fût-il de 89; c'est un être vivant, avec une chair de terre pleine de restes sacrés, un réseau artériel de fleuves, une ossature de montagnes. Et ce vieux corps de douce France, de « Douce ennemie France », suivant le mot mémorable de Chaucer, il le fait vivre pieusement et patiemment, à petites touches consciencieuses, ici un bourg, là une cathédrale, plus loin un port, un atelier; le tout constituant une série un peu morcelée, mais où l'unité de dessein rachète ce qui manque à l'unité de style. Parmi ces tableaux, j'ai été tout de suite à celui qui porte la Maison Carrée pour titre; il est, comme elle, élégant et suggestif; l'auteur connaît les anecdotes locales et les études techniques, et la conversation qu'il se prête avec un touriste anglais a de la mesure et de la sagesse. J'eusse aimé qu'il fît remarquer que si les Arènes, monument sanguinaire, procèdent d'un chiffre néfaste, 13, la Maison Carrée, temple des dieux de la cité, naquit d'un chiffre sacré, 7; et aussi qu'il précisât une des raisons de l'élégance de l'édifice, la hauteur énorme du soubassement qui est les deux tiers de la hauteur totale; il suffit de comparer avec celui de la Madeleine pour se rendre compte de la différence d'effet; à la même échelle, le seuil de l'église parisienne serait à la hauteur du quatrième étage des maisons voisines; le temple grec doit être exhaussé par un vaste stylobate, ou par une colline, roc de l'Acropole ou cap de Sunium. — A la fin de son livre, M. Hanotaux se demande : La France est-elle en décadence? La phrase a servi de titre ou de sous-titre à je ne sais combien de volumes, et j'aime à croire qu'elle a été matière à réflexions pour tout Français qui pense. Je souhaite, d'ailleurs, que chacun ait envisagé le problème avec l'optimisme serein de l'auteur; le seul moyen de

résoudre les difficultés est de croire qu'on les résoudra, et depuis Zénon d'Elée, la plus topique façon de prouver le mouvement, c'est de marcher. Or ceci ne dépend que de nous, et pour l'instant nous aurions d'autant plus tort de ne pas avoir foi dans l'avenir que l'avenir se met en frais pour nous, et pour les autres déshérités pays de montagnes que M. Demolins affirmait être les repaires de l'esprit communautaire. Il semble bien que la prochaine grande industrie se portera vers les régions de cascades, de torrents, de glaciers, où la houille blanche, comme aime à dire M. Hanotaux, produit gratuitement la force motrice, et le coup sera rude pour certains lieux. On se demande ce qui restera, dans quelques années, des prophéties dont on nous a rebattu les oreilles sur la supériorité fatale des pays anglo-saxons et la victoire inévitable des nations protestantes, puisque le massif énorme des Alpes est à peu près tout entier aux mains de peuples néolatins ou catholiques. Heureusement pour nous Français, notre morceau d'ossature à ronger n'est pas sans moëlle; nous avons en réserve dans nos montagnes 10 millions de chevaux-vapeur dont nous n'utilisons encore que la quarantième partie, et qui représentent beaucoup plus que toute la force motrice, 6.300.000 chevaux, dont dispose notre industrie totale.

§

Cet exode des usines, des capitaux, des agglomérations ouvrières vers les vallées des Alpes, des Cévennes ou des Pyrénées pourra être, entre parenthèses, une élégante et facile solution (car il n'y a d'élégant que ce qui est aisé) de cette quadrature de cercle sur quoi pâlissent les décentralisateurs, fédéralistes et autres bien intentionnés félibres. Justement paraît **L'action régionaliste,** organe mensuel de la *Fédération régionaliste française,* dont le secrétaire général, M. Charles Brun, est bien connu de tous ceux qui s'efforcent à galvaniser les torpeurs provinciales. Et je ne peux ici, tout en applaudissant à ces louables efforts, que répéter une fois de plus : La décentralisation sera spontanée ou elle ne sera pas; et ajouter : Tant vaudront les hommes, tant vaudra l'institution. Croire que le bien social va résulter d'une nouvelle répartition géographique, ou que la vie locale va se réveiller à la promulgation d'un décret, autant se gargariser avec du vent. D'autant que la décentralisation est une arme à deux tranchants, et que, dans les mains de tels représentants du

peuple, c'est un simple outil à tyranniser sans frein les gens du cru. Il faut bien l'avouer; avec nos mœurs actuelles, la décentralisation politique serait le pire fléau; il n'y a pas de plus dangereux adversaires pour les monuments, pour les paysages, pour les traditions, pour les libertés locales que les soi-disant représentants de la localité. Demandez plutôt à M. Charles Normand, à M. André Hallays et à tous ceux qui aiment vraiment et intelligemment les provinces. Je constate la chose pour Nîmes, ma ville, depuis vingt ans: tout naguère encore, le maire de cette ville, Crouzet, vient d'y saccager le Jardin de la Fontaine, d'un rococo charmant, pour y mettre des gazons et des chamærops; toutes les fois qu'il se commet une niaiserie, un vandalisme, un sacrilège d'art, on trouve la main d'un maire, d'un adjoint, quelquefois, hélas, d'un architecte ou d'un membre de société savante, mais toujours d'un champion de l'esprit local. La décentralisation? elle arriverait à mettre un Pourquery de Boisserin à la tête de chaque commune, et nous en avons trop d'un. Je ne sais si le lecteur remarqua, dans le mémorable débat qui eut lieu à la Chambre à propos de la démolition des remparts d'Avignon, le beau mouvement de ce défenseur de la liberté. Racontant qu'à la vue de la destruction nocturne et fiévreuse, un officier archéologue qui passait par là s'était ému et avait couru à la maison comme pour savoir si on avait vraiment donné cet ordre incroyable, M. Pourquery de Boisserin s'écria : « S'il avait insisté, je n'aurais pas hésité à le faire arrêter! » La voilà, la décentralisation, privée de son fard; elle arrive à incarner l'âme de la Provence ou du Comtat non pas dans Mistral, mais dans un Flaissières ou un Pourquery de Boisserin! Je me hâte de dire, d'ailleurs, que celle de M. Charles Brun et de ses amis écrivains ou artistes, Jean Baffier, Le Goffic, Redonnel et bien d'autres, n'est pas telle et qu'il faut l'approuver sans réserve. Faisons de bons Français et ils nous feront de bonnes Frances.

§

Un bon symptôme en matière de décentralisation, c'est que plusieurs de ses champions apparaissent d'une sagesse pratique. Parmi les flots de brochures que je dois me contenter, en cette chronique, de mentionner, *la France divisée en régions* par M. Ch. Beauquier, *Encore, toujours la décentralisation* par Paul Fontaine, *le Principe sauveur* par Un Girondin, je dois mettre à part l'**Essai de décentralisation politique**

et administrative de la France, de M. Henri Le Brun, ne serait-ce que pour cette particularité piquante qu'il aboutit à centraliser beaucoup plus fortement qu'aujourd'hui une force publique, et non la moindre. « Le défaut de notre système actuel de police, c'est qu'il est municipal au lieu d'être national ; chaque commune de France a sa police, mais il n'y a pas de police française ». La critique est très juste, et la distinction entre les deux sortes possibles de décentralisation en ressort avec évidence. Autant le pouvoir local doit être étendu en matière administrative et financière, sous la responsabilité effective d'ailleurs de ses détenteurs, autant il doit être limité en matière d'ordre public. Donner au maire le droit de police, c'est-à-dire le pouvoir d'employer la force, c'est être sûr qu'il ne l'emploiera pas quand il le faudra, et qu'il l'emploiera quand il ne faudra pas. La plaie du vagabondage rural, de l'insécurité urbaine, la gravité des moindres troubles de grève, le développement général de la criminalité, tout cela vient, en grande partie, du fait que les maires ont les pouvoirs qui devraient appartenir à des commissaires centraux relevant d'un préfet de la police générale. Les maires et les préfets, ceux-ci devenus mandataires des Conseils généraux, auraient assez, certes, de l'administration de leurs communes ou de leurs départements. Jusqu'ici, en matière de décentralisation, le législateur a donc fait exactement le contraire de ce qu'il aurait dû faire. Quant aux intéressés, jusqu'ici aussi, ils ont non seulement accepté, mais même provoqué l'extension du centralisme politicien, ils n'ont donc que le sort qu'ils méritent.

§

A propos de la centralisation véritable, j'entends de cette force qui pousse vers Paris les meilleurs habitants des provinces, même les plus ardents régionalistes, y compris M. Charles Brun ou M. Charles Maurras, je ne crois jamais avoir vu notée cette cause pourtant évidente, le dégoût que font éprouver à tant de personnes l'âpreté et la bassesse des luttes politiques en province. L'agrément réel de la vie parisienne, ce n'est ni le boulevard, ni le café-concert, ni le bois de Boulogne, c'est l'indépendance, le fait de pouvoir aller et venir sans être épié, de pouvoir lire le journal qu'on veut et voter pour le candidat qui vous plaît. *Da mihi nesciri*, demandait l'auteur de l'*Imitation* qui s'y connaissait en bonheur. Voilà pourquoi le meilleur moyen peut-être d'arrêter l'exode des provinciaux à Paris et par contre-coup de faire refleurir les

provinces, serait d'adoucir les luttes politiques, de prévenir les discordes religieuses, de rétablir partout la synergie. Et c'est justement le but que se pose M. Crouslé dans son livre **De l'union dans la société française**, qui ne peut qu'attirer à son auteur l'estime et le respect de tous. Mais si je suis d'accord avec lui sur ce qu'il faut atteindre, je ne saurais partager sa confiance dans le moyen qu'il indique. M. Crouslé fut longtemps professeur en Sorbonne, et il a gardé sa foi dans tout ce qui est enseignement; il semble croire que la fameuse Ecole des journalistes (qui doit avoir fermé son guichet à cette heure puisqu'on n'en parle plus) serait à même de nous gratifier d'une presse parfaite, et il assure que le seul moyen de rétablir l'union entre Français serait de revenir à l'ancienne éducation, celle sans doute que l'on donnait du temps où M. Crouslé enseignait. Mais je ne suis pas sûr que cette éducation-là ait empêché alors les discordes, ni surtout ait prévenu celles dont nous souffrons. Un bien meilleur moyen, assurément, serait d'atténuer ce qui nous empoisonne tous, le virus politique, et la chose ne serait pas impossible, soit en doublant, pourquoi pas? la durée du mandat de député; soit en remplaçant l'élection des représentants par le tirage au sort, pourquoi pas encore? on tire bien au sort les jurés; soit tout simplement en adoptant la représentation proportionnelle des minorités qui a justement l'immense, l'inestimable avantage d'ôter toute leur passion mauvaise aux luttes électorales. Le remède est à la portée de la main; voilà plus de six vingts ans que personne ne remue le bras.

§

Le livre de M. Anatole Leroy-Beaulieu, **les Doctrines de Haine**, est né de la même préoccupation que celui de M. Crouslé; il est, d'ailleurs, plus précis et serrant de plus près les problèmes actuels, écrit de façon plus vive, avec un sens plus politique et un désir plus visible de tenir la balance égale entre les partis, sans qu'on puisse assurer, il est vrai, que les partis mis à tour de rôle dans le plateau jugeront les oscillations judicieuses et le fléau irréprochable. Successivement M. Leroy-Beaulieu parle, — car le livre fut d'abord conférencié, — de l'antisémitisme, de l'antiprotestantisme et de l'anticléricalisme, et chacun de nous devrait le lire consciencieusement, et d'un bout à l'autre, car les trois antis se tiennent, et comme le dit l'auteur « sans l'anticléricalisme, nous n'aurions peut-être pas eu d'antisémitisme et encore moins d'anti-

protestantisme ». A cette constatation d'ordre chronologique qui suffirait à empêcher de mettre ces trois antis sur le même plan, il faudrait en ajouter une autre, c'est que l'antiprotestantisme et l'antisémitisme n'existent jusqu'ici que dans les truculences d'un nombre infime de publicistes, alors que l'anticléricalisme existe bel et bien dans la réalité. On aura beau fouiller l'arsenal de nos lois, décrets, circulaires, ordonnances, etc., on en trouvera bien qui créent un privilège en faveur des israélites, le décret Crémieux par exemple, on n'en trouvera pas qui leur soit spécialement défavorable, alors qu'en vérité on n'a que l'embarras du choix pour les textes anticléricaux. Et il est regrettable que A. Leroy-Beaulieu n'ait pas indiqué la chose. Ce n'est peut-être pas servir subtilement la cause de dame Liberté, que, quand elle se frotte les reins d'une vigoureuse volée de coups de bâton, de venir lui dire : Tout cela n'est rien à côté de ce que parle de faire ce malintentionné à l'horizon ! Mais, les choses remises au point, il faut convenir de tout avec M. Anatole Leroy-Beaulieu qui est bien l'esprit le plus sage et le plus judicieux que je sache, dès que sa « monodmanie » le lâche. Et puis, il y a si peu de vrais libéraux sincères, que nous aurions bien tort de nous tirer les uns sur les autres. Combien de nous, hélas! peuvent dire l'admirable mot de Burke mourant : J'ai toujours aimé la liberté des autres ?

§

Pourtant, une attitude de respect d'autrui, quelque belle qu'elle soit, n'est que la moitié du devoir social, l'autre c'est l'action pour autrui, que beaucoup malheureusement traduisent l'action contre autrui. C'est la réflexion que je faisais en lisant l'ouvrage posthume de M. Fernand Pelloutier : **l'Histoire des Bourses du Travail**. A voir le dévouement avec lequel ce jeune homme, entre tant d'autres, s'est occupé de cette œuvre, combien on regrette que celle-ci ait dévié, et que ces Bourses du Travail, dont l'idée originaire remonte d'ailleurs au plus pur des économistes orthodoxes, M. de Molinari, et qui auraient pu rendre tant de services aux ouvriers, soient devenues des organes de combat, contre lesquels il a fallu en organiser d'analogues, les Bourses du travail des syndicats jaunes, ce qui peut-être perpétuera l'antagonisme ? Mais là aussi il faut espérer en l'avenir de la synergie ; les bonnes choses s'additionnent, quand les mauvaises, en se combattant, s'annihilent. Et puis, on finit, malgré tout, par y voir

clair quelque jour! J'ai idée, quoique la sottise humaine soit insondable, qu'il ne faut pas trop compter sur elle.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS COLONIALES

Le déménagement du Pavillon de Flore. — Rien de bien notoire ne s'est passé aux colonies depuis ma dernière chronique, et pourtant les colonies sont tout à fait d'actualité, en raison de la question du déménagement du Pavillon de Flore.

Le ministère des colonies, tout d'abord humble sous-secrétariat d'État, logea jadis à même enseigne que le ministère de la marine, place de la Concorde.

Puis, en 1896, il déménagea. L'expansion coloniale de la France devenait telle qu'il fallait donner à ses auteurs, bien irresponsables, un logis digne d'Elle et d'eux — le lieu choisi fut le Pavillon de Flore, entre Seine et Tuileries.

Le déménagement dura dix mois. Ce fut une occasion admirable pour enterrer les affaires gênantes et octroyer aux ronds-de-cuir de tout grade des frais de déplacement. — On prétend même que l'année du déménagement compte aux états de service, comme une année de campagne aux colonies.

C'était parfait.

Mais bientôt, une sourde campagne commença. Périodiquement les colonnes des journaux donnèrent abri à des notes tendancieuses. — « Les trésors du Louvre étaient menacés... Ce n'était pas assez des Finances, matière excessivement inflammable, il fallait encore amener de la Concorde un nouveau brandon combustible..., etc., etc. »

Et les statistiques de pleuvoir : certains même s'efforçaient d'évaluer les richesses que renferme le Louvre, lorsqu'un distingué critique d'Art, trancha la question en les déclarant « inestimables ».

La campagne se précisait aux approches de chaque hiver, lorsque, au pied de l'horloge de Flore, se dressaient de menaçants tas de bois qu'engouffraient sinistrement les sauts-de-loups du Pavillon.

Finalement, les auteurs de la campagne, jaloux de la formule la « France aux Français », proclamèrent cette autre non moins typique et évidente : « Le Louvre aux musées ».

Malheureusement, le public s'était assez peu ému de ces cris d'alarme. Le Louvre, ses richesses, merveilles de l'Egypte

et de la Chaldée, que lui importait?... et les Colonies de demeurer, et le bois, chaque hiver, de s'accumuler dans leur sous-sol...

Mais, tout récemment, l'architecte du Louvre s'avisa de faire une salle des Rubens. Les glorieux faits et gestes de la plantureuse Marie de Médicis furent vernis à neuf, encadrés d'or et de pompeux macarons, dans une salle où tout fut doré, tentures, parquet, plafond et murs.

Incidemment, les Rembrandt étaient logés dans des box de trois mètres carrés, baptisés pour la circonstance loggias, sans doute en l'honneur de l'école italienne.

A cette haute manifestation d'art, il fallait une haute consécration. Marie de Médicis et Henri IV reçurent la visite de Mme Loubet et du Président.

Dès ce moment, la campagne contre les Colonies, prit une acuité terrible, et même faillit aboutir. Le Parlement, en 1901, invita le ministre des Colonies à déménager d'urgence. Le ministre n'en fit rien, aucun autre local n'étant disponible.

A la fin de mars dernier, la victoire fut enfin remportée, et la loi de finances pour 1902 ordonne au ministre des Colonies d'évacuer le Pavillon de Flore, et lui accorde pour le déménagement un crédit illimité.

Le Louvre est sauvé !

Mais que de peines, et quelle lutte pour arriver à cette victoire! Au dernier moment, le Parlement hésitait encore, quand un député déclara que les employés des Colonies étaient des héros, qu'ils risquaient à toute heure d'être brûlés vifs, et que, leurs fenêtres étant grillées, ils ne pourraient user des échelles de corde préparées pour leur fuite en cas d'incendie. Ce dernier trait emporta un vote favorable.

Les députés, insensibles à l'intérêt esthétique présenté par les collection du Louvre, ne pouvaient résister à cet argument humanitaire.

Telle fut l'Evolution de la campagne glorieuse menée par les Beaux-Arts.

Quels en furent les dessous?

Oh! bien peu mystérieux et compliqués! cette lutte farouche, où l'art fut sans cesse en cause, mériterait un titre d'opérette : « le billet de logement ». Les lecteurs du *Mercure* qui suivent les intéressantes chroniques de Virgile Josz se souviennent sans doute qu'aux XVIIe et XVIIIe siècles le Roi logeait dans ses palais de nombreux fonctionnaires ou courtisans. Ls direction des Beaux-Arts, sous le règne de M. Ley-

gues, a conscience d'être la digne fille de l'intendance générale des Bâtiments du Roi. D'un Mansard ou d'un d'Antin à M. Roujon, la distance est courte. Aussi, tous les directeurs des Beaux-Arts sous la 3e République ont ils eu le souci de reprendre la noble tradition : faire des palais nationaux une vaste hôtellerie, à enseigne artistique. Le Pavillon de Flore est bien situé, au bord de l'eau. Pourquoi n'y point loger les nombreuses familles des nombreux parasites que le budget nourrit annuellement sous le prétexte « Beaux-Arts » ? Déjà, plusieurs groupes sont logés dans la partie sise entre les Rubens et le ministère des Colonies, dans cette partie que les Colonies eurent la naïveté d'abandonner pour créer la zone d'isolement ! Et de la salle des Rubens, on peut sentir la cuisine de M. Redon.

Et, ô ironie ! sur les 35 feux de cheminée constatés en 1901, au Pavillon de Flore, 20 éclatèrent dans la zone d'isolement habitée par le Phalanstère des Beaux-Arts, et furent éteints par les gardiens du ministère des colonies.

La campagne s'explique donc aisément. Malheureusement, ceux qui la menèrent n'avaient point prévu qu'on insérerait dans la loi ordonnant le déménagement des colonies, qu'aucun fonctionnaire ne pourrait dorénavant être logé au Pavillon de Flore.

Il est vrai, une fois le Pavillon évacué, qui donc contrôlerait ? Les Beaux-Arts sont chez eux — et maintenant, sus aux Finances !

Le Louvre aux Musées !

Aux Musées des Familles des bienheureux sous ordres du directeur des Beaux-Arts.

Mais, dira-t-on, quel intérêt présente, au point de vue colonial, cette querelle de bâtiment ?

Moi-même, j'aurais pu me poser cette question, si je n'avais lu récemment dans les « Münchener Neueste Nachrichten » que le Gouvernement impérial venait d'acquérir en Allemagne de superbes immeubles pour loger les bureaux des Colonies d'Empire.

Ainsi, l'Allemagne n'a que quelques colonies, domaines récents, acquis par un miracle d'énergie et de ténacité. — La France a de nombreuses colonies, dont quelques-unes riches et prospères.

Celle-là veille à l'installation confortable des bureaux de centralisation. Celle-ci relègue ces mêmes bureaux, dans un

quartier lointain, écarté du centre des affaires, et les loge dans des baraquements en planches « provisoires ».

Car ce déménagement est provisoire ! les Colonies sont appelées à revenir plus tard au cœur de Paris, au Palais-Royal, dans les locaux occupés actuellement par la direction des Beaux-Arts. Juste retour des choses d'ici-bas !

Provisoire ! Toute notre politique coloniale est épuisée par cette épithète...

§

Comédie à Paris — extra-coloniale, il est vrai. Comédie dans l'Inde et bien coloniale celle-là ! J'ai signalé déjà les aventures de ce Chanemouga velayoudamodeliar, qui trafiquait dans l'Inde des sièges électoraux.

Traduit devant la Cour d'assises, il allait être condamné. Le gouverneur, qui eût trop bien veillé à la stricte légalité du jugement, est rappelé en France, 8 jours avant le dit jugement. Chanemoya est acquitté après que le ministère public a déclaré dans son réquisitoire : « Attendu que le sieur Chanemouga est accusé de tels et tels faits qui tombent sous le coup de telle loi, et que, d'autre part, la dite loi n'a pas été promulguée dans la colonie, je m'abstiens de requérir. »

N'est-ce point délicieux, cette loi qu'on a omis de promulguer ?...

§

M. Doumer, gouverneur général de l'Indo-Chine a quitté Saigon, le 14 mars dernier, pour venir en France défendre sa candidature au Parlement. La succession à la vice-royauté indo-chinoise est désormais ouverte. Quel grand homme d'Etat ira le remplacer et payer ainsi à la fois sa dette à la cause coloniale et les siennes propres ? Mystère. En attendant la solution, maints appétits se déchaînent, mais peu nous importe. M. Doumer, dans une lettre qu'ont publiée les journaux, a déclaré « sa mission achevée », c'est là une déclaration quelque peu présomptueuse qui n'a qu'une valeur relative, une valeur de profession de foi. Cependant, à Saint-Louis du Sénégal, vient de mourir un homme, qui fit, durant sa vie, beaucoup moins de bruit et de « bluff », et dont l'œuvre pourtant demeurera. C'est le gouverneur général Ballay. Mais celui-là était un modeste qui n'eut à accomplir jamais que des tâches ingrates, et les mena toujours à bien. Jamais il n'inonda la presse métropolitaine de pompeuses statistiques.

Il vécut ignoré de la foule qui est assez parallèle à l'œuvre des gens consciencieux et modestes. Malade, en France, il apprit que la fièvre jaune sévissait dans la capitale du Sénégal. Il s'embarqua immédiatement et, peu de mois après, il succombait (26 janvier 1902). — Des milliers d'indigènes ont suivi tristement et respectueusement ses restes jusqu'au rivage. Cependant, en Indo-Chine, quinze millions d'Annamites et quelques millions de colons et fonctionnaires ont applaudi au départ du vice-roi Doumer. Il est vrai, s'il faut s'en rapporter aux admirateurs de Cecil Rhodes, que ces indigènes se trompent peut-être, et ne sont sans doute encore pas mûrs pour goûter les bienfaits de la civilisation.

§

Le successeur de M. Ballay est M. Roume, ancien directeur de l'Asie au ministère des Colonies. Directeur, il part au Sénégal. C'est assez logique. Le nouveau gouverneur général a, paraît-il, des plans grandioses, il va doter l'Afrique Occidentale française d'une vaste organisation financière rappelant celle inaugurée en Indo-Chine. Il y aura un budget général de l'Afrique Occidentale et des budgets spéciaux pour chacune des colonies englobées dans l'Union. Pauvres nègres !...

§

Dernièrement, je mentionnais la découverte de nouveaux placers d'or en Guyane. Aujourd'hui, c'est la fièvre jaune, qui exerce ses ravages. Fièvre jaune, fièvre de l'or. L'Eternel doit rire de cette coïncidence.

§

Le gouverneur général de l'Indo-Chine, en rentrant en France, a fait distribuer quelques centaines d'exemplaires d'un auto-panégyrique, rédigé sous son inspiration. Il serait aisé de discuter cet ouvrage dithyrambique. Je préfère attendre quelque temps, que le « système vibratoire », ainsi que l'a spirituellement écrit Emile Arène dans le *Figaro* du 11 avril dernier, ait fait ses preuves après la disparition du fébrile animateur. Quelques mois encore et nous verrons si l'œuvre de M. Doumer est vraiment achevée... ou à refaire.

§

Au Congo français, ainsi que l'annonçait ma dernière chronique, la faillite s'accélère. Les indigènes de la Sangha ont

détruit quelques factoreries et massacré leurs directeurs européens. C'est là le résultat de la politique de « protection des indigènes ». — L'évangile, administré à la mode protestante, amène d'étranges résultats chez les cerveaux nègres... Mais vraiment... je les comprends.

§

A paraître dans quelques jours : *Djibouti et l'Abyssinie*, monographie complète de notre possession de la Côte des Somalis, par MM. Vigneras et Angoulvant.

Cet ouvrage se propose de nous faire connaître l'histoire de notre jeune colonie, sa situation actuelle et son avenir. Notre établissement tirant en partie sa valeur de ses relations avec l'Abyssinie, il importait de ne pas nous le représenter isolé, mais de montrer au contraire les liens naturels qui le rattachent à sa grande voisine. Un historique très documenté expose, d'une part, le passé et l'état actuel de l'Abyssinie, de l'autre, les tentatives et les efforts des puissances européennes dans cette partie du monde, la naissance et les progrès parallèles de la Colonie. Sur ce pays et ses habitants, sur les races indigènes et leurs curieuses coutumes, l'ouvrage contient des renseignements absolument inédits. L'organisation de l'administration de la Colonie y sont exposées, pour la première fois, d'une façon méthodique et complète. Enfin, la partie économique a été l'objet de soins spéciaux. Les auteurs se sont particulièrement attachés à étudier la grande ligne du chemin de fer franco-éthiopien qui, partant de Djibouti pour aboutir à Addis-Ababa et au Nil, est destiné dans l'avenir à nous assurer la prépondérance dans l'Est-Africain.

CARL SIGER.

ROMANIA

Le bienheureux Jacques de Voragine, *La Légende Dorée*, traduite du latin d'après les plus anciens manuscrits, avec une introduction, des notes et un index alphabétique, par Téodor de Wyzewa ; Paris, 1902, in-8, 5 fr. — Pièges de l'étymologie : Le mot *chic*.

Jacques de Voragine fut moine dominicain et évêque de Gênes de 1292 à 1298, année de sa mort. C'était un homme très bon et très savant ; il mit fin à la guerre civile qui ensanglantait Gênes, écrivit des *Sermons*, une *Chronique de Gênes* et la *Légende dorée*. Il était né en 1228, à Varage, entre Savone et Voltri, sur la côte, et s'appelait Jacopo, ce

qui donna en latin *Jacobus de Varagine*. On ignore comment ce mot s'est déformé en *Voragine*. La *Legenda aurea* est parmi les livres les plus anciennement imprimés (Berthold, à Bâle, 1470). Dès 1476, on en donna une traduction française : *Cy commence la legende doree et traicte premierement de ladvent nostreseigneur. — Cy finist la legende doree, dicte la vie des saints en françois, veue et diligement corrigee aupres du latin... par Maistre Iean Bataillier... Imprimee en la dicte ville de Lyon, par Barthelemy Buyer, le dix et huitieme iour d'apuril mil quatre cens septante et six.* Une autre traduction ancienne (Paris, Anthoyne Verard, 1488) a pour auteur un certain Jean de Vigny. Un autre ouvrage de Voragine a gardé la faveur des théologiens ; c'est la partie des *Sermones aurei* appelée *Mariale Aureum*. Ces louanges de la Vierge Marie qui ont encore été réimprimées à Toulouse en 1876 sont un commentaire mystique sur les Litanies ; mais Voragine y ajoute des qualifications nouvelles, compare Marie à un amandier, à une abeille, à une poule, à la lune. On y apprend que la future mère de Dieu, vivant recluse dans son oratoire, l'ange Gabriel fut obligé de passer à travers la porte, « ce qui ne lui fut pas difficile, à cause de la subtilité de sa nature ». On y apprend aussi que le ventre de Marie « contenait sept merveilles », à savoir : un feu éternel, une splendeur divine, un trésor de sagesse, une source de miséricorde, une blancheur de neige, une odeur divine, une suave douceur. En somme, comme le résume le bienheureux évêque, ce ventre adorable fut une véritable *apotheca carismatum*, un réservoir de grâces.

La *Légende dorée* n'appartient plus à ce genre de mysticisme sensuel, surtout dans les traductions modernes. Brunet dit en signalant l'ancienne traduction dont nous avons donné le titre : « édition très rare dans laquelle se trouvent tous les passages singuliers qui font rechercher les premières éditions de cette légende ». Il n'y a aucun passage singulier dans la traduction de M. de Wyzewa. Je ne l'ai pas trouvée supérieure, je ne dis pas aux anciennes, qui demeurent les seules, mais à celle de Gustave Brunet. Soit qu'ils aient suivi des versions un peu différentes, soit que Brunet se soit conformé avec plus de docilité à la marche de la phrase latine, l'avant-dernière traduction avait un charme que je n'ai pas retrouvé dans la dernière. Dans la *Legenda* comme dans les *Sermones*, Voragine use et abuse des conjonctions. Ce ne sont que *igitur, nam, et, autem, enim*. Brunet les rend ; M. de Wyzewa les

supprime. Sa version est plus nette, plus moderne. Dans un passage de dix lignes de la *Légende de saint Jérôme*, Brunet emploie *dix fois* la particule *et ;* M. de Wyzewa, *trois fois* seulement. Il écrit donc mieux. J'aimerais peut-être qu'il écrivît moins bien, et en tout cas pas mieux que le bienheureux Jacques de Voragine, homme simple, sans mystères de style et d'un talent baroque.

Le travail de M.de Wyzewa est cependant recommandable. Je ne goûte pas son système,mais d'autres le jugeront très bon. Cette critique, un peu sentimentale, peut-être ne doit pas faire redouter une interprétation erronée du texte. Il s'agit d'une manière de sentir et non d'une manière de comprendre. En un mot, la traduction est fidèle. Elle est, d'ailleurs, la seule que l'on puisse se procurer facilement en librairie.

Depuis longtemps épuisée, celle de Gustave Brunet atteignait des prix énormes. Quant aux anciennes, elles sont très rares et souvent très chères.

Le volume dépasse sept cents pages. Il est donc impossible de songer à joindre à la traduction française le texte latin. Cela est fâcheux, car ce latin ecclésiastique et familier, à syntaxe analytique, est des plus agréables à lire.

Il est difficile de déterminer la part d'invention de Voragine dans sa *Légende*. Elle est fort minime au fond des récits ; pas très grande sans doute, s'il s'agit de la forme et des ornements. Les sources où il a puisé sont nombreuses. Il y a d'abord les *Actes des Martyrs*, toutes les vies de saints qui se rédigèrent depuis saint Jérôme jusqu'au XIIIe siècle. Voragine avait presque autant de documents sous la main qu'en peut avoir un compilateur pieux d'aujourd'hui. Mais sa critique est nulle; tout ce qui est édifiant lui semble exact. Cet état d'esprit tient moins au moment qu'au milieu. On a vu récemment M. Huysmans écrire la vie de *Sainte Lidwine* avec la crédulité, à peu près, d'un Césaire d'Heisterbach ou d'un Jacques de Voragine.

Les plus anciennes légendes chrétiennes sont les évangiles, que l'on distingue, pour plaire à l'Eglise, en authentiques et en apocryphes. Mais un récit miraculeux n'est jamais ni authentique , ni apocryphe. Témoignage des mœurs, des croyances, des rêves d'un groupe d'hommes à un moment donné, il a une valeur psychologique dès que l'on connaît sa date, et jamais aucune valeur historique. Dom Ruinart, savant bénédictin, imagina de choisir parmi les actes des martyrs et de mettre à part ceux qu'il croyait pouvoir appeler

après examen, *acta sincera*. Son choix est sensé et son recueil intéressant, mais les mérites qui feraient la valeur d'un recueil de morceaux historiques ne sont pas ceux que l'on demande à un recueil de légendes. Quand Eusèbe fixe la date de l'élection d'un pape, on peut le croire ; non pas quand il rapporte un miracle — raisonnable. Le miracle n'est jamais raisonnable ; plus il est absurde, plus il est caractéristique. Il n'y a pas de critique dans le domaine du possible.

Après la période des *Actes*, ce fut la période des vies édifiantes. Saint Jérôme conte la visite qu'il fit aux pères du désert, à la Thébaïde, récit délicieux par un des plus grands écrivains qui aient jamais existé. Plus tard, Sulpice Sévère, Grégoire de Tours fondent la véritable hagiographie qui va fleurir dans tous les cloîtres jusqu'à Voragine, qui semble en clore le cycle. Pour les Grecs, le grand hagiographe est Métaphraste dont le recueil contient à peu près toute la tradition religieuse de l'Orient chrétien. A partir du XVI^e^ siècle, des écrivains ecclésiastiques firent des recueils, plus ou moins critiques, de légendes et de vies de saints, Surius, Baronius, Mabillon, Bollandus, Ribadeneira. Dans cette immense littérature, la *Légende dorée* n'a pas une grande importance. C'est une compilation faite avec un certain goût, mais trop abrégée ; plutôt, malgré le titre, un livre de piété, qu'un livre de légendes.

Il y avait peut-être mieux à faire qu'à retraduire ce livre trop vanté : feuilleter les vieux recueils et en extraire les plus beaux récits. Césaire d'Heisterbach, qui est bien supérieur à Jacques de Voragine, et qui représente un mysticisme bien plus rude, eût fourni la *Légende de sœur Béatrix ;* Métaphraste eût cédé plusieurs de ses *Ménées ;* on aurait interrogé tous les siècles et tous les milieux. Il y a des recueils ainsi compris, mais fort médiocres. On voudrait, non pas un livre de piété, mais un livre de contes, et qui prendrait place, au premier rang, parmi les recueils de contes populaires. Il faudrait arracher ces belles histoires à la piété maladroite du clergé catholique et les venger du dédain stupide que professent pour toute légende, toute poésie, les féroces pasteurs protestants. Cette littérature chrétienne contient tant de paganisme ingénu !

§

Pièges de l'étymologie : Le mot *chic*. — Les journaux nous apprennent avec émotion l'entrée de *chic* au dictionnaire de l'Académie. On ne voit pas bien l'importance de l'événe-

ment, ce dictionnaire n'ayant plus aucune autorité, depuis que la linguistique est une science. Mais ce fut une occasion précieuse aux journalistes de dire quelques sottises autour du mot. Il y en eut peu d'inédites. Toutes les étymologies bêtes furent racontées. Ainsi un élève de David s'appelait *Chicque!* Il y a en français deux mots *chic*. Le premier, inusité maintenant, fut un emprunt à l'espagnol *chico*, petit. Bouchet dans ses *Sérées* dit *de chic à chic*, pour petit à petit. Ce *chic* n'est peut-être pas mort sans postérité, il a peut-être laissé *chique*, *chiqueter*, *déchiqueter*, *chiquet*, *chiquette*, etc. Le second *chic*, le nôtre, est un abrégé de *chicane*, tout bonnement. Il voulait dire au dix-huitième siècle les habiletés, les finesses de la chicane. Le *Dictionnaire général* cite ceci, de du Lorens :

> J'use des mots de l'art,...
> J'espère avec le temps que j'entendrai le *chic*.

Habileté, finesse, hardiesse, élégance, tous les sens se tiennent. Si d'autre part *chicane* vient de *tchaugân* par l'intermédiaire de la forme bizantine *tzucanion*, le mot *chic* aurait une lointaine origine persane. *Chicane* était anciennement le nom d'un des accessoires de la paume et du mail, analogue au demi-cercle du tennis ; un jeu dérivé s'appelait la *chicane*. Le persan *tchaugân* est le bâton des joueurs de mail. Les Allemands nous ont emprunté *chic*. Dans l'espagnol de l'Amérique du Sud, le mot est d'usage littéraire, sans la nuance très vulgaire qu'il a gardée en français.

J. DREXELIUS.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

La Messe d'Isis à Paris. — Livres : Marc Mario ; *Le pouvoir suprême*, roman du merveilleux, in-8 br. ; Chacornac, 3 fr. 50, — Ernest Bosc : *La Vie ésotérique de Jésus de Nazareth et Origines Orientales du Christianisme*, in 8 br., Dorbon aîné. 3 fr. — Annie Besant : *L'Evolution de la vie et de la forme*, in-18 br., Publications théosophiques, 2 fr 50. — Sédir : *Les Plantes Magiques*, in-18 br., Chacornac 2 fr. — M. Sage : *Mme Piper et la société Anglo-Américaine pour les recherches psychiques*, in-18 br., Leymarie, 3 fr. 50. — Th. Flournoy : *Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, gr. in-8 br. — Alcan, 5 fr. — Mis de Lespinasse-Langeac : *Historique des Apparitions de Tilly-sur-Seulles*, in-8 br., Dentu, 3 fr. 50. — Paul Flambart : *Influence astrale* (essai d'astrologie expérimentale), in-8 br., Société des journaux spiritualistes réunis, 3 fr. — J. Marcus de Vèze *La Transmutation des métaux*, in-18 br., Dorbon ainé, 2 fr. — William Law : *L'Esprit de la prière*, in-8 br., Chacornac, 1 fr. 50. — Albert Jounet : *Rédemption sociale ; Dieu vainqueur de l'Enfer, La Triade, le Ternaire et la Trinité ; Programme du Congrès de*

l'Humanité, 5 br., in-18 et in-8. Chez l'auteur à Saint-Raphael. — Le Précurseur : *Une Voix dans le désert*, in-18 br., Malverge, 2 fr. —Mary Karadja : *L'Évangile de l'Espoir*, br., in-18, Leymarie.

Le premier dimanche de mars, devant une assistance nombreuse et choisie, on célébrait la **Messe d'Isis** à Passy. Le comte et la comtesse Mac-Grégor officiaient en costumes de grand-prêtre et de grand-prêtresse d'Isis.

Mme Mac-Grégor était toute blanche et M. Mac-Grégor rouge et blanc. Leurs bras nus étaient cerclés de larges bracelets. Ils allaient et venaient autour d'une table, représentant l'autel, où étaient disposés divers objets de culte, des idoles et une lumière, et devant une niche fermée par des rideaux sur lesquels on lisait, en caractères hiéroglyphiques et romains :

Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera et nul ne peut soulever mon voile.

Au cours de la cérémonie, les rideaux tombèrent et nos regards profanes aperçurent la statue de la bonne et grande Déesse.

L'hiérophante tenait à la main un sistre qu'il agitait de temps à autre. Lorsqu'il commandait aux forces astrales et aux génies des éléments, son geste était bref et sa voix impérative, mais son geste s'alentissait et sa voix devenait douce et se faisait suppliante lorsqu'il implorait la protection et les bienfaits de la souveraine déesse du ciel et de la terre. Il disait la Lumière et l'Ordre créateurs, les éléments qui se combinent, les mondes qui s'organisent, les soleils et les planètes, la terre et l'homme, tandis que la grande-prêtresse, en de souples et gracieux mouvements, exécutait diverses danses symboliques du plus bel effet. Une musique curieuse et suave, composée par M. Edmond Bailly, accompagnait par moments leurs paroles.

A l'issue de la Messe, M. et Mme Mac-Grégor, dépouillant leur gravité sacerdotale, mais non leur costume, se mêlèrent à leurs fidèles... d'une heure et causèrent familièrement avec eux.

§

C'est aussi l'antique Egypte qu'évoque M. Marc Mario dans son livre, **le Pouvoir Suprême**. Il nous fait pénétrer dans le sanctuaire. Il nous narre les épreuves terribles qui étaient imposées aux candidats à l'initiation et dont les deux plus redoutables étaient l'épreuve de la solitude et l'épreuve de la tentation des sens. Ils devaient triompher de toutes les terreurs, des suggestions et des faiblesses de la chair, ne pas avoir peur

des sifflements, des hurlements et des rugissements qu'ils entendaient, des bruits sourds et grondants qui semblaient sortir des entrailles de la terre et que répercutaient les échos des voûtes et les parois des souterrains, ne pas se laisser troubler par le spectre de la mort. S'ils voulaient atteindre aux plus hautes dignités sacerdotales, ils devaient acquérir, par de longues et patientes études, toute la science des temples et les pouvoirs magiques.

M. Marc Mario nous conte aussi la lutte du pouvoir religieux contre le pouvoir civil et la victoire de ce dernier : Ménès est roi, la première dynastie est fondée.

Une gracieuse et fraîche idylle se mêle intimement à la trame de ces récits légendaires et repose l'esprit de tout ce qu'ils ont de troublant et de fantastique.

§

Jésus de Nazareth ? Ce nom évoque tant de souvenirs, éveille tant de sentiments, soulève tant de passions, couvre tant d'intérêts soit pécuniaires, soit d'église, d'école ou de système, qu'il est à peu près impossible à un homme d'en parler avec l'impartialité nécessaire. On le pourra sans doute, lorsque le christianisme, n'ayant presque plus de fidèles, sera rentré définitivement dans l'histoire. En attendant cette époque que nous ne verrons pas, nous sommes obligés de compter avec les sentiments et les intérêts des auteurs. C'est ainsi que M. Ernest Bosc — qui vient d'écrire une **Vie ésotérique de Jésus de Nazareth** — désire qu'il soit d'origine aryenne, malgré les Evangiles et malgré tous les autres documents que nous possédons sur le Christ. A la vérité, les raisons que donne M. Bosc sont des hypothèses très douteuses, qu'aucun fait positif ne vient corroborer.

M. Bosc ne nous paraît pas d'ailleurs très qualifié pour écrire une histoire impartiale de Jésus. Il n'admet pas qu'on ait du Nazaréen une opinion très différente de la sienne. C'est pourquoi, il s'indigne de ce que « des Docteurs, Psychologues : des Psychiâtres plutôt » aient « étudié la personnalité de Jésus au point de vue psycho-pathologique ; on voit, ajoute-t-il, que rien n'est sacré pour les Psychiâtres ! ! ! Ce sont de vrais démolisseurs » (p. 241). Deux pages plus loin, il dit, après avoir cité des extraits d'une étude de M. Attilio Schettini, qu'il traite d' « écœurante » et de « malsaine » : « L'écrivain a l'audace d'écrire des insanités et des calomnies blasphématoires ». Un inquisiteur ne s'exprimerait pas autrement sur le

compte de M. Schettini que M. Ernest Bosc. Cela nous autorise à penser qu'il a écarté de parti pris tous les documents et toutes les opinions défavorables à sa thèse. Ce n'est pas là, on en conviendra sans peine, la méthode d'un bon historien.

Relativement à la personnalité de Jésus, M. Bosc pense que c'est un *Nirmanakaya*, c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même, « un être humain très avancé, très évolué qui, par une série d'existences, a atteint le Nirvâna, mais qui n'a pas voulu user de la haute situation que lui a mérité son *Karma*, pour être utile à ses frères en humanité, qui a voulu les aider à racheter leurs fautes par une expiation imméritée ». C'est aussi l'opinion des Hindous.

Plus sérieuse est l'hypothèse que Jésus était essénien. Elle a été brillamment défendue par M. Lejeal dans son *Jésus l'Alexandrin*, dont j'ai parlé ici même, l'an dernier. Elle paraît très probable. M. Bosc a repris les arguments de M. Lejeal, sans rien ajouter de bien nouveau.

Pour M. Bosc, Jésus aurait été non seulement en Egypte, mais aussi dans l'Inde; il ne serait pas mort sur la croix et il aurait vécu plusieurs années après sa crucifixion. Aucun fait précis ne corrobore ces opinions, mais elles ne sont pas improbables.

Le défaut d'espace m'empêche de signaler quelques contradictions que j'ai constatées dans les chronologies de Jésus et de Paul : il n'y a pas concordance dans les chiffres.

M. Bosc cite rarement ses sources. Maintes fois il parle de divers auteurs, mais il néglige de les nommer. Sa bibliographie est par trop incomplète. On ne saurait trop, en ces sortes d'études, s'appuyer sur des documents sérieux, contrôlés avec soin, aussi incontestables que possible.

Malgré ses imperfections nombreuses, le livre de M. Bosc est agréable à lire. Il est écrit dans un style simple et facile, qui ne fatigue pas le lecteur, mais le récrée au contraire.

§

Le livre de Mme Annie Besant est un recueil de quatre conférences qui furent prononcées à Adyar, au 23e anniversaire de la Société théosophique. La première traite de la méthode dans la science antique et dans la science moderne, la seconde des « fonctions des Dieux », la troisième de l'« évolution de la vie » et la quatrième de l'« évolution des formes ».

On ne saurait, dans un compte-rendu de quelques lignes,

parler comme il convient de ces hautes questions. Je me contenterai de dire quelques mots au sujet de l'attitude des théosophes à l'égard de la science moderne. Au lieu de chercher à opposer leur méthode à la sienne, ils devraient, au contraire, à mon avis, essayer de prouver, par son moyen, le bien fondé de leurs enseignements. Les deux méthodes ne s'excluent pas, je suppose; pourquoi donc ne pas les employer toutes deux ? La méthode scientifique moderne est excellente, puisqu'elle conduit, tous les jours, à des résultats merveilleux. Ne pas l'employer, lorsqu'elle serait d'un si grand secours pour la diffusion de la théosophie elle-même, c'est reconnaître implicitement qu'on a peu de confiance en la solidité des opinions que l'on professe. On m'objectera peut-être que cette méthode n'est pas applicable en l'espèce. Je ne le crois pas. Il faudrait d'ailleurs le prouver.

§

On ne peut accuser M. Sédir d'être prolixe et de diluer sa pensée en de longs et interminables volumes. Il pécherait plutôt par excès contraire. Il s'en faut que je le blâme de cela. On perd si souvent son temps à lire de gros in-octavos, très pauvres d'idées, qu'on est tout heureux de lire un livre où la pensée est condensée et ramassée et où les idées abondent.

M. Sédir étudie successivement le règne végétal d'abord en lui-même, puis dans ses relations avec l'univers et avec l'homme : ce qui constitue la botanogénie, la physiologie et la physionomie (science des signatures ou des correspondances) végétales. Il parle ensuite de la plante comme aliment, comme remède et comme ingrédient magique et il traite de l'agriculture et de la croissance magiques et enfin de la palingénésie.

L'ouvrage se termine par un petit dictionnaire botanique où sont indiqués — pour chaque plante — ses correspondances, sa préparation et son mode d'emploi, et par une table bibliographique très étendue.

§

Madame Piper que nous présente M. Sage est un des médiums les plus remarquables qui soient connus. Il a été soumis, pendant quinze ans, aux observations et aux expériences de la *Société anglo-américaine pour les Recherches psychiques*. C'est l'exposé de ces observations et de ces expériences que nous donne M. Sage dans son ouvrage, pour

lequel M. Camille Flammarion n'a pas craint d'écrire une intéressante préface. La lecture en est très passionnante. Je regrette fort de ne pas pouvoir en parler plus longuement.

— Je me vois obligé d'exprimer les mêmes regrets à l'égard des ouvrages de Th. Flournoy, du marquis de l'Espinasse-Langeac, de Paul Flambart, de Marcus de Vèze (Ernest Bosc), de William Law, d'Albert Jounet, d'A. de Rochetal et de la princesse Karadja.

— Le recueil des **Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie** que publie aujourd'hui M. Flournoy fait suite à son livre : *Des Indes à la Planète Mars*, qui fit tant de bruit l'an dernier. Le sujet de M. Flournoy, Mlle Hélène Smith, est célèbre aujourd'hui dans le monde entier, pour ses remarquables facultés.

— Le volume du marquis de l'Espinasse-Langeac est le curieux récit des **Apparitions de Tilly-sur-Seulles**, dont il a été le témoin.

— M. Flambart cherche à faire rentrer l'astrologie dans le cadre de la science moderne. Ses travaux ont eu pour but de vérifier expérimentalement si les astres exercent une influence sur l'homme. Les conclusions auxquelles il a abouti montrent que tout n'est pas illusoire, dans l'astrologie. A ce titre, sa brochure mérite d'être lue et méditée.

— Marcus de Vèze a réuni, dans son mince volume, un certain nombre de documents concernant la fabrication de l'argentaurum et les travaux des alchimistes contemporains comme Tiffereau et Clavenad, et conclut à la possibilité de la **Transmutation des métaux**.

— M. Jounet est un écrivain catholique que les problèmes sociaux et religieux ont toujours vivement intéressé. Ses brochures en font foi. En matière sociale, il professe des idées très larges et très généreuses. Il s'écoulera — je crains bien — beaucoup de temps avant qu'elles ne se réalisent. Son socialisme mystico-religieux me semble un peu trop utopique.

— L'**Esprit de la Prière**, par William Law, fait partie de la petite collection d'auteurs mystiques, édités par Chacornac.

— L'**Evangile de l'Espoir**, traduit du suédois, est une œuvre médiumnimique de la princesse Karadja.

— Dans **Une voix dans le désert**, A. de Rochetal a réuni plusieurs visions, d'un certain M. Carve qu'il appelle le Précurseur. Il a fait suivre ces visions de commentaires.

Elles ont trait notamment à l'anéantissement prochain de l'Angleterre et à une révolution qui devait éclater en 1901-1902 et que nous attendons encore. Il est vrai que nous ne sommes pas encore à la fin de 1902. D'autres prédictions se réfèrent aux années 1904 et 1908.

§

Dans une prochaine chronique, je parlerai du *Livre de la Voie et la Ligne droite de Lao-Tse*, traduit par Alexandre Ular (Editions de la Revue Blanche), du *Roi Mage* de Pierre Des Champs, du *Traité des Antinomies* du Sar Péladan de *Louis-Claude de Saint-Martin* par Papus (Chacornac, éditeur) et de l'*Occultisme et l'Amour* par le Dr Emile Laurent et Paul Nagour (Vigot frères).

JACQUES BRIEU.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

La question de l'Enseignement secondaire à la Chambre des Députés : triomphe de l'enseignement moderne. — Les alarmes de M. Fouillée. — L'Etat grammairien et le monopole universitaire. — *Les Grands éducateurs : Pestalozzi et l'éducation élémentaire* par Gabriel Compayré (Delaplane, édit.). — Bibliographie des Revues : *L'Ecole nouvelle.*

« Ah ! mon cher ami, dire que tout cela c'est de l'histoire ! » s'exclamait avec une fierté éblouie un collègue de Guizot, après une séance où les grands chefs d'emploi avaient « donné ». J'imagine que plus d'un, parmi nos législateurs d'aujourd'hui, a dû partager cet orgueil d'initié, au cours du divertissement oratoire auquel la question de l'enseignement secondaire a donné lieu. La discussion a été « brillante », de l'avis unanime, et n'a guère quitté les sommets généreux du lyrisme et du galimatias : c'est à ces altitudes seulement qu'un débat, comme on sait, prend de l'ampleur.

Il serait trop long de rapporter tous les propos mémorables de ces bouches éloquentes ; quelques brefs échantillons suffisent à montrer la manière de chacun. M. Couyba a parlé d'abord ; il a réclamé « la gratuité aussi large que possible de l'enseignement secondaire, » et la réduction à six ans de la durée des classes ; puis, en bon jacobin, c'est-à-dire en inquisiteur qui ne regarde pas aux moyens quand il s'agit de *régénérer*, il a insinué que « le droit de l'Etat pourrait aller jusqu'à décider que des élèves refusés à l'examen de passage ne pourraient, sous aucun prétexte et sous peine de fermeture de

l'établissement, être admis dans les pensionnats privés à suivre la classe dont l'Université leur a refusé l'accès. » Enfin, dans un élan d'enthousiasme prophétique, il a eu la vision de l'Université régénérée, et l'a décrite en termes sublimes, comme une belle façade soutenue à droite et à gauche par deux cariatides, l'Art et la Science (ces deux Walkûres !), tandis qu'au fronton l'Université, la bonne mère, répand d'une main prodigue la Vérité et la Beauté.

Après lui, un M. Levraud est venu constater en prose plus humble que « toujours il y aura une différence au point de vue de la culture générale entre un élève qui aura fait du grec et du latin et celui qui n'en aura pas fait, et pour beaucoup de raisons, dont la première c'est que le latin est la base même de notre langue ». — Ce Levraud est le même qui s'était, il y a quelques semaines, institué contre M. Brunetière le champion de la Science, et exigeait la laïcisation de l'Ecole Normale, où l'on voit « un professeur chargé de former des professeurs de l'Université proclamer la faillite de la Science ».

La dialectique précise de M. Viviani s'est employée à caractériser les trois ordres d'enseignements ; le primaire qui est une révélation de l'utilité ; le secondaire, de la beauté, et le supérieur, de la vérité. — Il y a, pense M. Ribot, une manière d'enseigner les sciences qui doit « ouvrir largement l'esprit et même former le caractère ». Enfin M. Leygues prononça à son tour (*ore rotundo*) ces paroles ailées : « L'esprit classique est de tous les temps et de tous les pays, parce qu'il apprend à ne pas séparer le beau du vrai et du bien, parce qu'il est le culte de la raison claire et libre, la recherche désintéressée de la raison simple et harmonieuse. »

Oui, ce furent de belles séances, et l'on a voté de grandes réformes qui assurent le triomphe des modernes sur les classiques. Sur quoi M. Fouillée s'alarme et prévoit la décadence de l'esprit français : l'enseignement scientifique n'a pas la vertu éducative des humanités, tel surtout qu'il est distribué aujourd'hui. Les savants sont emprisonnés dans leur spécialité, peu aptes ou peu enclins aux idées générales, ignorent la vraie hiérarchie des connaissances pour l'éducation. Les professeurs de langues vivantes font pis encore; ce sont assez souvent de pauvres diables qui, après un séjour d'un an ou deux à l'étranger, se font recevoir à l'agrégation spéciale d'allemand ou d'anglais, et sont totalement destitués de culture générale.

Que M. Fouillée ait raison de condamner les professeurs de science, cela n'est pas douteux ; mais prenons garde que les professeurs de l'ordre littéraire encourent le même reproche, philologues, historiens, géographes, sans parler des philosophes. M. Fouillée se moque de ce que l'on enseigne par le menu la composition de l'urine de l'homme, de l'urine de la femme et la formule chimique de l'urée ; croit-il les grammariens et les géographes incapables de pareils raffinements dans la subtilité ? Ignore-t-il la synecdoque et l'anacoluthe ? N'a-t-il jamais jeté les yeux sur un cours de géographie ? Franchement l'on ne voit pas, si l'on condamne les uns, pourquoi l'on absoudrait les autres. Quelle est donc cette mystérieuse vertu d'incantation attachée à un savoir d'une certaine espèce ? C'est la nature qui établit la disparité, non la culture ; un sot instruit sera toujours un sot, même sachant le latin, et un esprit vulgaire ne sera pas plus décrassé par l'enseignement classique que par le moderne. Notre machine pédagogique fonctionne à contre-sens ; au lieu de poursuivre le développement et la mise en valeur de toutes les fonctions, aptitudes, énergies actives et mentales, elle tend à l'éducation des facultés intellectuelles seules et par la mémoire seule. A cet égard l'enseignement moderne n'est pas un progrès sur le classique : l'un et l'autre dérivent de la foi superstitieuse à l'efficacité souveraine et à la vertu éducative de l'instruction. Qui nous délivrera de ce préjugé vivace et malfaisant ?

Ce ne sont pas à coup sûr nos législateurs ; ils le subissent sans réserve : leur unique préoccupation, sournoise et obsédante, est d'arriver à établir le monopole universitaire. On s'y achemine doucement. « Il y a lieu, avait dit le Conseil supérieur, de simplifier l'enseignement de la grammaire ». — « En vue d'assurer d'une part l'exécution de ces conclusions que j'ai adoptées, commente le ministre, et pour éviter d'autre part aux familles les frais d'acquisition de nouveaux livres et aux élèves les divergences des méthodes toujours si préjudiciables à leurs progrès... j'ai décidé que des précis grammaticaux de langues grecque et latine, rédigés par une commission spéciale, seraient désormais seuls mis en usage dans tous les lycées et collèges de l'Etat ». Voici donc l'Etat grammairien, c'est un commencement ; mais il est clair que les divergences de principes dans l'enseignement de l'histoire par exemple, sont encore plus funestes que les divergences de méthodes en grammaire, et il n'est pas malaisé de voir l'intérêt qu'il y aurait de posséder un enseignement philosophique

parfaitement unifié, il y a lieu de prévoir le jour où le gouvernement qui rédige déjà les programmes se chargera par surcroît de rédiger les ouvrages classiques appropriés. Il ne restera ensuite qu'à supprimer la concurrence. Bien entendu, il s'agit moins d'éducation nationale que d'une entreprise politique : elle aura le sort de toutes les autres, et il n'importe guère. C'est une confrérie qui travaille pour son couvent, cela n'intéresse pas ceux qui ne sont d'aucune confrérie. On rit toutefois de l'aveuglement de celle-ci, qui ignore ou qui oublie que le XVIII[e] siècle philosophique a été élevé par les Jésuites, que c'est l'abbé Frayssinous qui a donné l'essor à la bourgeoisie voltairienne de Louis-Philippe et que les plus notables de nos laïcisateurs actuels sont eux-mêmes des produits de l'éducation congréganiste. Le monopole aurait pour premier résultat d'installer à la porte de chaque lycée, un externat ecclésiastique, comme il en existe à Paris, et à qui la clientèle ne ferait pas défaut.

§

La librairie Paul Delaplane a entrepris la publication d'une série de courtes monographies destinées à faire connaître les grands éducateurs. Trois de ces opuscules ont déjà paru; ils sont consacrés à Jean-Jacques Rousseau, Herbert Spencer et Pestalozzi, et ont pour auteur M. Gabriel Compayré, recteur de l'Académie de Lyon. Le dernier seul nous ayant été adressé, nous nous bornons à mentionner les deux autres.

« Pestalozzi (1) est le saint Vincent de Paul de l'éducation. » La comparaison ne paraît plus excessive quand on a parcouru ces pages qui font revivre la physionomie du pédagogue d'Yverdon. M. Compayré nous montre ce grand et malheureux idéaliste en butte à l'injustice, aux calomnies, aux persécutions, à la pauvreté, poursuivant sa tâche sous les risées, parmi les échecs, recommençant toujours, jamais découragé de saisir un idéal qui le fuit. Nous ne voulons pas refaire le récit de cette existence tourmentée, ni rappeler sa gloire posthume. Notons seulement qu'il s'efforça le premier de réaliser quelques-uns des principes de Rousseau (2), dont il avait

(1) *Pestalozzi et l'éducation populaire*, par G. Compayré (Collection des Grands Éducateurs. P. Delaplane, édit.).

(2) M. Compayré dit incidemment : « Il ne serait pas possible de généraliser l'éducation idéale que Rousseau a imaginée pour son Émile ». On est un peu agacé de voir reparaître toujours ces objections traditionnelles, aussi immuables dans leur forme que peu fondées en fait. Rappelerons-nous à M. Compayré que l'œuvre de Cem-

accepté l'*Emile* avec enthousiasme. Le premier il fit voir que les idées de ce rêveur n'étaient pas des chimères. Le premier il organisa les leçons de choses, l'enseignement fondé sur l'intuition, et il comprit que ce qui importe, « c'est moins l'extension du savoir positif que le développement intensif des facultés, fortifiées et agrandies par l'exercice ». Il faut lui savoir gré aussi d'avoir écrit : « Toute l'instruction ne vaudrait pas un denier, si elle devait faire perdre à l'enfant son courage et sa gaieté. » Qu'importe, après cela, qu'il n'ait pas toujours été ferme dans l'application et qu'il y ait de l'artificiel dans sa méthode ! Il a montré par son exemple que la voie est praticable, et il n'y a qu'à s'y engager à sa suite en profitant de ses erreurs et de ses fautes.

De *l'Ecole Nouvelle* (1er février) : « A la faculté de Buda-Pest, un fou s'est présenté devant les professeurs constitués en jury pour passer un examen. Le fou, qui était accompagné d'un gardien de l'asile, a brillamment répondu à toutes les questions des examinateurs. Il a reçu des félicitations et son diplôme puis il est rentré dans sa maison de santé. » — Il serait intéressant de connaître « l'influence éducative » de tout le bagage scientifique et littéraire sur la mentalité du lauréat. Qui sait ? Peut-être trouverait-on là un nouvel argument en faveur de notre organisation universitaire...

L. BÉLUGOU.

LES REVUES

Revue de Paris : la rentrée de la cour à Pékin ; décrets impériaux ; Kouang-su et l'impératrice douairière ; leurs silhouettes. — *Revue hebdomadaire :* « les femmes et le langage », par M. R. de Gourmont. — *La grande France :* un poème de M. H.-J.-M. Levey. — *Memento.*

Un anonyme raconte dans **la Revue de Paris** (1er avril 1902) les circonstances extraordinaires de la *Rentrée de la Cour à Pékin*, après les événements de l'année dernière. On y voit comme un sous-préfet, en Chine, encourt d'étranges responsabilités qui donneraient à réfléchir à nos fonctionnaires républicains. On y voit, par exemple, un sous-préfet supplier le chef des cuisines de faire figurer, sur le menu d'un repas destiné à l'impératrice, des écrevisses qu'il avait eu

puis, sous la direction de M. Paul Robin, était, à beaucoup d'égards cette « généralisation » si légèrement déclarée impossible ?

l'aubaine de se procurer, — et le céleste Vatel d'exiger une commission de dix-sept mille francs pour ce bon office, à défaut de quoi il mangea les écrevisses. A vrai dire, nos préfets s'inquiètent moins de cette cuisine-là. Ils ont d'autres soucis et mettent des formes pour réclamer la récompense de leur zèle.

Il y a du bouffon et du tragique dans le voyage du jeune empereur débile — « sain et intelligent » disent les proclamations officielles, — effacé, isolé, dans le cortège brillant de l'impératrice douairière. Cependant, tout se fait au nom du prince. Il signe des décrets orgueilleux et d'autres où il donnerait des leçons d'humilité aux plus humbles des hommes.

Ainsi, pour récompenser les dieux d'avoir protégé la traversée du fleuve Jaune par la Cour, au sortir de Kai-fong, — Kouang-su leur confrère des titres de noblesse par un décret spécial dont voici la teneur :

« *Décret Impérial du 9e jour de la 11e lune* (19 décembre).

« Nous sommes partis le 14 décembre de Kai-fong pour Lieou-yuen. En passant Lieou, il faisait beau temps et le fleuve était très calme. Notre bateau marcha fort bien et tout le monde était satisfait. Si on recherche la cause de cet heureux voyage, on trouve que les Esprits de la rivière nous ont protégés d'une façon merveilleuse. Nous leur en sommes reconnaissants ; de plus, nous devons conférer un titre de haute noblesse aux Ta-wan, Tsiang-Kiun et autres, pour les remercier. Que le Ministère des Rites propose des titres convenables et nous adresse ensuite un rapport, etc... Respect à cet ordre. »

A qui serait tenté de sourire, nous répondrons avec M. F. Coppée,

Et je n'ai pas trouvé cela si ridicule,

puisque, en France, on décore de la Légion d'Honneur des drapeaux et des villes.

Le cortège impérial devait, à Tchen-ting, prendre le train. Le narrateur s'abuse évidemment, lorsqu'il écrit : « Pour la première fois, *depuis cinq mille ans* que les dynasties se succèdent sur le « trône du dragon », un Fils du Ciel allait user, pour *fouler* le sol ancestral, d'un wagon et d'une voie ferrée. » « Fouler » le sol en chemin de fer, ce n'est déjà pas mal ; — mais parler de cinq mille ans passés, pour faire comprendre que le Chinois a beaucoup tardé à se servir du

chemin de fer, c'est assurément exagérer d'au moins 4.940 ans.

Le train de la compagnie franco-belge Hankéou-Pékin est aménagé spécialement. Deux soldats français de l'infanterie coloniale, tapissiers de leur état, drapent de tentures de peluche vieil or le salon destiné à l'impératrice.

« Au fond du salon était dressé un trône, jaune et appuyé à une haute glace encadrée de dragons sculptés et dorés ; de chaque côté était placée une table avec deux fauteuils également tendus de jaune ; en face, auprès de l'entrée, une troisième table était chargée de tous les objets que le chef des eunuques avait indiqués pour l'usage particulier de l'impératrice : eaux de toilette, flacons de senteur, poudres dentifrices, brosses à dents, etc. Dans le boudoir, tendu de peluche, un lit européen à boules de cuivre avait été disposé pour l'impératrice afin qu'elle pût s'y étendre pour fumer son opium. Dans le wagon de l'empereur, qui n'a pas l'habitude de la drogue, le lit était remplacé par un autre divan jaune. Des bibelots de prix avaient été disposés çà et là, sur les tables des deux wagons impériaux : plats, théières et tasses en or, bassins et crachoirs en or, en argent ; jades, porcelaines, émaux, le tout retenu par des cordons de soie jaune, suffisamment serrés pour éviter les effets de la trépidation, suffisamment lâches cependant *pour permettre aux eunuques de les voler, suivant l'usage*, avant de quitter la place ».

Il n'est pas sans intérêt d'ajouter que ces installations, et les cadeaux obligés aux eunuques, ont coûté environ 1/2 million de francs.

Mais la foule se presse au départ du convoi : — « cinquante mille hommes étaient là, contemplant librement ce qu'ils n'auraient jamais espéré voir dans leurs imaginations ou leurs rêves les plus absurdes, et la stupeur était telle que nul ne songeait même à se prosterner. Les bâtons ferrés des agents de police, brutalement lancés à la hauteur des yeux, forçaient bien les premiers rangs à plier les genoux ; mais les suivants restaient debout, le regard fixe, comme s'ils ne pouvaient l'arracher de cette vision. Les soldats du vice-roi Yuan-shi-Kai, sous leurs uniformes bleu sombre ; formaient la haie en présentant leurs fusils aux baïonnettes nues, et cinquante canons étaient disposés au long de la voie pour montrer à la souveraine qu'il lui restait une armée et qu'elle pouvait tenter encore une fois le destin.

« A l'heure fixée, le train s'ébranla, sans que la foule parût

sortir de sa stupeur. Par les fenêtres et les portières, les princes en personne sortaient les bras pour prodiguer par de grands gestes l'ordre d'agenouillement. Entraînés par l'exemple, les mandarins, les employés du train, les serviteurs se mettaient à faire à leur tour des signes désespérés à la foule. Celle-ci restait debout et muette, et barrait la route à la locomotive aux écussons dorés. Il fallut une charge des agents et le moulinet des bâtons ferrés pour dégager la voie et former des deux côtés des rails une haie humaine, qui se prolongea sur quatre ou cinq kilomètres encore. »

Comme la marche vers Pékin se poursuit, la cour apprend qu'à l'instigation du prince Tuan, proscrit, de nouveaux massacres de chrétiens viennent d'avoir lieu à Ping-lo, sur la frontière septentrionale du Kan-sou. L'impératrice croit parer aux conséquences de ces événements sur les dispositions des troupes alliées, au moyen de décrets dont celui-ci, vraiment extraordinaire, exprime les regrets de l'empereur :

« L'année dernière, les Boxers ont bouleversé le capitale et sont entrés en lutte avec les diverses puissances ; la capitale a été dévastée, et les esprits de nos ancêtres ont tremblé dans leurs temples : l'Empire a été à un fil de sa perte. J'ai accompagné l'impératrice dans son départ pour Si-ngan-fou et subi de dures fatigues dans cette fuite rapide et pleine de crainte ; combien grande a été ma douleur ! Nos ancêtres ont été aussi accablés de tristesse, et l'impératrice a également souffert beaucoup. Tout cela provient de ce que je n'ai pas su employer les hommes qu'il fallait ; voilà pourquoi se sont élevés des troubles si extraordinaires. Heureusement que de nombreuses dynasties ont avant nous bien administré le peuple et que le ciel nous a protégés : le calme a pu se rétablir, le mal s'est guéri.

« Nos aïeux et nos ancêtres, dont les esprits habitent le ciel bleu, ont soutenu la destinée de l'Empire. Il faut que moi, le *tout petit*, je sois plein de crainte pour les dangers que peut courir l'Empire, que je me repente sans songer à d'autres choses. Maintenant nous rentrons à Pékin, nous voici arrivés aux abords de la capitale ; mes anciennes douleurs se renouvellent, et je suis tout ému en pensant au passé, etc ».

Enfin, la Cour approche de la capitale : « la souveraine décida que son entrée à Pékin aurait lieu le 7 janvier (ving-huitième jour du douzième mois lunaire). Les astrologues déclarèrent qu'elle devait être rendue au Palais à deux heures précises

pour accumuler sur la cérémonie les influences heureuses des astres et des dieux, »

Le cortège arrive à Pékin :

« Descendant du train, l'empereur s'arrêta un instant à contempler son peuple agenouillé, et des larmes lui vinrent, dit-on, aux yeux. Il s'assit dans la chaise impériale toute tendue de soie jaune clair, doublée intérieurement de zibeline jusqu'à hauteur des genoux ; des vases analogues à ceux qu'on met sur les autels étaient disposés devant lui sur l'appui de la chaise, avec une tasse et une théière préparée. Les huit porteurs aux robes de gaze rouge à fleurs, coiffés d'un vaste bonnet de fourrure grise du plus étrange effet, enlevèrent sur leurs épaules les brancards du palanquin terminés par des têtes de dragons dorés. Après que les deux impératrices eurent pris place en des chaises semblables, mais d'un jaune un peu plus orangé, le cortège se forma, suivit la route aplanie et surélevée qui déroulait ses courbes à travers la campagne jusqu'à la porte centrale de la ville chinoise (Young-tin-men), éloignée d'une lieue environ. Plusieurs jours à l'avance, les porteurs s'étaient exercés à porter les chaises impériales sans renverser une goutte d'un verre d'eau placé au milieu ; c'est que tout porteur, qui, en tombant, ferait tomber le palanquin, serait immédiatement décapité comme coupable d'avoir voulu blesser l'empereur...

«... A coups de fouets et de matraques, les agents de police se précipitèrent sur la foule qui s'était insensiblement rapprochée et la firent reculer hors de la vue. Quatre chevaux couverts de housses jaunes, les chevaux de selle de l'empereur (il doit y en avoir réglementairement huit) passèrent ensuite, conduits à la main par leurs palefreniers. Les tambours et clairons éclatèrent soudain en tête des lignes ; ces musiques militaires chinoises, qui ont été instruites à l'origine par des chefs français, se repassent depuis lors nos airs nationaux, vaguement déformés, et les troupes de Pékin saluaient le retour de leur empereur par ces sonneries familières : *As-tu vu la casquette?* et *Tiens, voilà Mathieu !* »

Le collaborateur anonyme de *la Revue de Paris* a pu voir l'empereur Kouang-su et l'impératrice douairière qu'il décrit en ces termes :

« Les prosternements faits, l'empereur, soutenu par les eunuques, retourna à sa chaise. On peut, dans ce court trajet observer son costume, très simple à son habitude : il portait une longue tunique bleu foncé doublée de renard blanc, sous

laquelle apparaissait le bas d'une robe cramoisie, et il était coiffé du bonnet de fourrure, obligatoire pour tous les mandarins pendant la saison d'hiver, surmonté d'un bouton rouge foncé comme celui des princes. La foule s'était rapprochée peu à peu par les portes latérales du bastion ; elle contemplait avidement son empereur, sans qu'aucun parmi elle songeât à s'agenouiller. La chaise impériale reprit sa marche, suivie par les « huit gardes à queue de léopard », par les cavaliers porteurs de lances ornées de crinières rouges, puis par une cohue de soldats à cheval et à pied, et même une charrette de bagages.

« Mais, derrière son parasol grand ouvert, le palanquin de l'impératrice douairière s'avança. Un cortège plus brillant l'entourait; deux jaquettes jaunes, dont l'une couvrait le grand favori Yong lou, chevauchaient à ses côtés parmi les eunuques. A son tour, elle s'arrêta dans l'intérieur du bastion de Tsiemen, et elle entra d'abord au temple de droite où n'avait point été l'empereur. Au moment où elle en sortait, l'un des eunuques qui la soutenaient lui toucha la manche et lui fit remarquer du doigt un petit groupe d'Européens qui l'observaient du haut de la muraille, à vingt mètres d'elle à peine. Ils étaient alors trois ou quatre tout au plus, les autres spectateurs s'étant reportés sur le côté opposé du rempart pour suivre la tête du cortège qui entrait en ce moment dans le palais. L'impératrice leva vers eux sa face lourde, les contempla longuement de ses yeux très noirs, restés brillants malgré l'âge, et dans son regard il passa, semblait-il, de la curiosité, de la crainte, de l'ironie, du défi, puis — chose extraordinaire et qui stupéfia ceux qui la virent — elle inclina assez profondément la tête, avec l'intention très marquée de faire un salut.

« Son aspect diffère peu de celui des femmes mandchoues, à face ronde et taille épaisse, qu'on rencontre par les rues de Pékin; le fard prodigué cachait les rides du front et des joues, et les cheveux noirs, ou noircis, étaient disposés à la mode tartare en deux bandeaux formant cornes, chargés de perles et de diamants pour toute coiffure. Une tunique de soie d'un bleu très foncé, bordée d'un large galon brodé plus clair, la couvrait de la nuque aux genoux, et laissait dépasser le bas d'une jupe de satin jaune. Les pieds non déformés étaient chaussés de souliers de soie brodée à hauts patins de cuir blanc, qui sont d'usage parmi les femmes mandchoues de Pékin. »

§

L'érudition sûre de M. R. de Gourmont et la souplesse de son esprit paradoxal se combinent toujours heureusement pour vivifier les petits problèmes de philologie qui le sollicitent. Les lecteurs du *Mercure* s'en sont rendu compte maintes fois. Abandonnant l'analyse des cas exceptionnels, des curiosités syntaxiques, des déformations considérées dans leurs phases successives, M. de Gourmont publie à la **Revue hebdomadaire** (29 mars) une étude d'intérêt plus général, sous le titre : *Les femmes et le langage*. L'écrivain y développe brillamment cette idée que, « dans la civilisation, la part des femmes représente l'essentiel », — en cela, qu'elles décident dans la plus importante mesure, par les soins donnés à l'enfance, du développement où pourront parvenir les aptitudes d'un homme. En effet, le rôle primordial de la femme la place à la base de toute éducation, puisqu'elle enseigne le langage.

« La parole est féminine, — écrit M. de Gourmont. — Les poètes et les orateurs sont des féminins. Parler, c'est faire œuvre de femme. La femme, parce qu'elle parle comme chante un oiseau, est seule capable d'enseigner le langage. Quant l'enfant tente d'imiter les sons qu'il a entendus, la femme est là qui le regarde, lui sourit et l'encourage ; il s'établit un contrat muet de travail entre ces deux êtres, et que de patience chez celui qui sait, pour guider celui qui essaie ! Les premiers mots que prononce un enfant ne correspondent en son esprit à aucun objet, à aucune sensation ; l'enfant, à ce moment de sa vie, est un perroquet, et rien de plus. Il imite ; il parle parce qu'il entend parler. Si on se taisait autour de lui, la parole resterait figée dans son cerveau. De là l'importance du babillage de la femme, importance bien supérieure à celle des plus beaux poèmes et des philosophies les plus profondes. La fonction qui fait de l'homme un homme est l'œuvre particulière de la femme ; un enfant élevé par une femme très femme et très bavarde est plutôt formé à la parole et par conséquent à la conscience psychologique ; aux soins d'un homme taciturne, le même enfant se développerait très lentement, et si lentement peut-être qu'il n'atteindrait jamais la limite de son intelligence pratique.

« S'il était possible d'assigner au langage une origine, on dirait qu'il fut la création de la femme. Mais le secret de toutes les origines nous échappera éternellement.

«... La femme est peu capable d'innovation verbale ; nulle

jamais, parmi celles qui furent tout de même de bons écrivains, ne se créa une langue dans le sens où l'on dit cela de Ronsard, de Montaigne, de Chateaubriand ou de Victor Hugo, mais elle redit bien, et souvent mieux qu'un homme, ce qui fut dit avant elle. Née pour conserver, elle s'acquitte de son rôle en perfection. Elle rallume éternellement et sans se lasser, à la torche qui va mourir une torche nouvelle et toute pareille. C'est entre les mains des femmes que brillent les *lampada vitae*, danseuses du ballet de la vie ou vestales mélancoliques au fond des caves. Ce que la femme fut historiquement, elle le sera toujours et elle le fut toujours, dès avant l'histoire.

« Des mots se fixent dans le jacassement primitif; c'est l'œuvre de la femme. Née à l'attention par la monotonie de son labeur de ménagère, elle se révolte contre le renouvellement inutile des termes. Sa vie s'est compliquée en ce territoire où la chasse est abondante, où la nature est féconde ; les besoins des hommes croissent avec leur richesse, et en même temps les travaux de la femme. Travaillant davantage, elle a moins de temps pour écouter les discours et les chansons ; des nouveautés trop rapprochées la déroutent ; elle corrige le langage des hommes qui, à leur tour, se déconcertent. Ainsi naissent les mots usuels ; ainsi se multiplient dans le chant parlé de l'homme le nombre des sons fixes correspondants à des réalités.

« Il arriva aussi, et cela, sans doute, dès les temps les plus anciens, que la femme, dont la mémoire est excellente, eut retenu des parties de discours plus musicales, mieux rythmées, quelque couplet semblable à ces mélopées que les nègres répètent insatiablement. L'homme créait ; la femme apprenait par cœur. »

On trouvera, ici, quelques observations psychologiques d'une incontestable valeur :

« Le sourire du plus petit enfant voile souvent une intention. La femme lui a appris le mystère des échanges et que pour un geste aimable on peut acquérir des nourritures et les autres choses nécessaires à la vie. La petite fille, mieux disposée à goûter cet enseignement, connaît la valeur du pli de ses lèvres et du geste qui agite sa main rose, et cela bien avant que la connaissance des signes vocaux ait permis à son cerveau tendre le raisonnement élémentaire. C'est donc chez elle imitation pure ; mais l'acte est favorisé par le souvenir du but déjà atteint aux premiers essais, et il y a là un exemple très

curieux et très obscur d'un effet déterminant sa cause dans l'inconscience physiologique...

« Toute la mimique est l'œuvre des femmes. Même silencieuse, une femme parle encore, et souvent avec une sincérité que n'ont pas ses paroles; même immobile, elle parle encore, et souvent avec plus d'éloquence que par des mots ou des gestes. La conformation de son corps fait que sa respiration est un langage; le rythme de sa poitrine dit l'état de son âme et les degrés de son émotion. Aucun discours ne trouve un homme plus sensible. Mais leurs yeux disposent d'un clavier plus étendu, quoique moins émouvant. Avec les yeux, avec l'arc de la bouche muette diversement infléchi, la femme peut aller jusqu'au bout de la pensée. L'œil pâlit ou s'avive, lève ou abaisse son regard, et c'est le désir ou le dédain, le dépit ou la promesse, autant de pages qu'un homme comprend dès qu'il a intérêt à les lire. »

Il faut suivre dans le détail l'étude de M. de Gourmont, pour goûter intégralement le charme des voies où il engage l'intelligence du lecteur et la conduit à adopter cette manière de conclusion paradoxale, après avoir, non sans intention d'ironie, insisté sur l influence féminine :

« ... Ce n'est pas parler, en effet, que dire « j'ai peur » ou « j'ai froid », quand on a peur ou qu'on a froid; c'est exprimer une émotion ou une sensation au moyen de signes verbaux, analogues au tremblement de l'animal transi ou affamé. Mais si au contraire niant son émotion ou sa sensation, l'homme qui a froid dit : « J'ai chaud, » et l'homme qui a faim : « Je n'ai pas faim, » il parle. Qu'il use des paroles, des gestes ou des signes de l'écriture, à cela, au mensonge, c'est-à-dire à la conscience, on reconnaît l homme. Mensonge, que l'on ne s'y trompe pas, prend ici le sens de : expression d'une sensation imaginaire; il s'agit de psychologie et non de morale, domaines séparés.

« Si la femme est le langage, elle doit donc être le mensonge et aussi la conscience. Tout cela tient et ne fait qu'un. Le premier de ces points n'a pas été étudié, mais l'opinion populaire lui est favorable. Outre qu'elles parlent plus volontiers que les hommes, elles usent d'une syntaxe meilleure, d'un vocabulaire moins hasardé, elles prononcent bien : on sent que le langage est leur élément. Le second point, le mensonge, est incontesté; mais on en fait un crime aux femmes, alors qu'il est la conséquence d'un autre don et d'ailleurs une affirmation de leur spiritualité. Les femmes mentent plus que les

hommes; c'est donc qu'elles ont un plus grand sentiment de l'indépendance, une conscience plus vive : et voilà le troisième point atteint, sans qu'il soit besoin, semble-t-il, d'une démonstration minutieuse.

« On a parlé du mensonge hystérique ; il est probable qu'il y a là un abus, non dans les termes, mais dans l'intention qui les a unis. Si l'on veut dire mensonge inconscient, c'est une absurdité. Le mensonge est, au contraire, le signe même de la conscience, et il ne peut y avoir mensonge que là où il y a conscience pleine et active. »

§

De M. Henry J.-M. Levey. — **La Grande France** (mars) — cette « carte postale », provenance de la « Côte d'Azur » :

L'Ecosse s'est voilée de ses brumes classiques,
Nos plages et nos lacs sont abandonnés;
Novembre, tribunal suprême des phtisiques,
M'exile sur les bords de la Méditerranée...

J'aurai un fauteuil roulant « plein d'odeurs légères »
Que poussera lentement un valet bien stylé:
Un soleil doux vernira mes heures dernières,
Cet hiver, sur la *Promenade des Anglais*...

Perdant que Jane, qui est maintenant la compagne
D'un sain et farouche éleveur de moutons
Emaille de sa grâce une prairie australe
De plus de quarante milles carrés, me dit-on,

Et quand le sang pâle et froid de mon crépuscule
Aura terni le flot méditerranéen,
Là-bas, dans la nouvelle Galles du Sud,
L'Aube d'un jour d'été l'éveillera... C'est bien!...

Memento. — **La Revue des Deux-Mondes** (1er avril). — *L'évolution coloniale*, par M. René Millet. — Une étude de M. E. Lamy sur *Aimée de Coigny et ses mémoires*.

La Nouvelle Revue (15 mars), un article de M. R. Bouyer sur Mme *Lucie Delarue-Mardrus* et de « Nouveaux poèmes » de cet écrivain. — (1er avril) *L'Instruction dans la démocratie*, par M. J. Delvaille.

Minerva (1er avril). — *André Chénier*, par M. Ed. Estève. — *L'Education artistique de la femme*, par M. Louis Dimier. — *M. Quellien et le Barzisme armoricain*, par M. Ch. Le Goffic.

Revue universelle (1er avril). — *Les précurseurs du Pérugin*, par le Sâr Péladan. — M. Carlo Bourlet explique *l'Espéranto*, la langue universelle inventée par le Dr Zamenhof.

Revue bleue (5 avril). — M. E. Ledrain : *Portraits et Souvenirs 1869-70*. M. Maurice Muret : *Cecil Rhodes*.

La Revue d'Art dramatique (15 mars). — *L'Evangile du Sang*, par M. Paul-Hyacinthe Loyson. — *Notes sur Victor Hugo*, signées Suarès, — et M. Suarès n'est pas content, encore qu'il se complaise quelque part, faisant une citation du poète, à « mettre en français, pour le bien de la langue » une phrase du « jargon de Pathmos » de Hugo. Le besoin se fait sentir, n'est-ce pas, d'un Victor Hugo mis en français par M. Suarès?

La Grande Revue (1er avril). — *Leconte de Lisle à vingt ans*, par M. B. Guinaudeau.

La Revue blanche (1er avril). — Jules Roche : *la maison d'Auteuil*.

L'Ermitage (avril). — *L'Artiste et la Société*, par M. Eugène Rouart : conclusions discutables, mais elles renseignent sur les différences profondes qui séparent l'amateur de l'artiste.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Entrepreneurs d'élections (*La Libre Parole*, 7 avril ; *Le Temps* 12 avril). — Nietzsche, M. Brunetière, plusieurs religions et le cléricalisme protestant (*Le Flambeau*, de Vienne (Isère), 16 mars ; le *Cri du Quartier*, 5 avril). — Le Symbolisme en province (*Le Progrès du Var*, 15 mars). — Un contre-maître de la littérature (*Le Signal*, 14 mars). — La légende du Dimanche à Londres (*La Voix Nationale*, 9 avril).

M. Gaston Méry est allé s'entretenir avec un entrepreneur d'élections. On sait que la plupart des candidats sont incapables, non seulement d'organiser la campagne qu'ils veulent entreprendre, mais encore de rédiger le morceau de basse littérature qu'on affichera, signé de leur nom, sur les murs. Des entrepreneurs se chargent de tout cela. A Paris, les frais matériels d'une campagne montent à quatre mille francs. Mais on ne comprend dans cette somme modeste ni l'imprévu, ni la fantaisie, ni l'achat des électeurs, lequel se traite de gré à gré. Il y a avantage à s'adresser à l'entrepreneur même qui dirige la campagne de votre adversaire : « Quand je sers deux concurrents à la fois, dit cet industriel, je donne des ordres pour que les colleurs ne couvrent pas les affiches de l'un avec les affiches de l'autre et ainsi la campagne s'effectue dans des conditions d'économie et d'impartialité absolues. »

Sur le personnel et son recrutement, l'entrepreneur déclare :

— « Je fais paraître des annonces dans les *Petites Affiches* et dans certains journaux. Les demandes d'emploi m'arrivent par milliers. Je répartis mes hommes dans chaque circonscription, sous les ordres d'un sous-chef et d'un chef qui, lui-même, est contrôlé par un correspondant habitant le quartier ou la localité.

— Et, si ce n'est pas indiscret, combien les payez-vous?

— Les chefs et les sous-chefs sont payés une moyenne de dix francs par jour. Les autres n'ont que cinq francs. Ce sont les agents électoraux proprement dits. A côté d'eux, il y a les faiseurs d'adresses. Ceux-là, je les paie à raison de 2 fr. par millier d'adresses.

Les plus délurés arrivent à gagner 3 francs par jour. Ce n'est pas le diable! Mais, que voulez-vous, à ce prix, j'en trouve autant que je veux, bien plus même.

— Et les colleurs?

— Ah! les colleurs, les bons colleurs sont plus rares. Ils sont même très rares. Je ne leur donne pas moins de 25 francs par jour. C'est un emploi qui demande de l'habileté et de la vitesse. N'est pas colleur qui veut. Et puis, il y a le respect humain. J'ai parmi mon personnel des bacheliers, des comptables sans place, des anciens professeurs, des ratés de toutes sortes, qui acceptent de faire des adresses à 2 francs le mille et qui croiraient déchoir s'ils s'affublaient d'une blouse et s'armaient d'un pinceau! »

Toutes les professions de foi possibles sont rédigées d'avance et même composées, et même clichées (c'est le cas de le dire).

« Mon interlocuteur, dit M. Gaston Méry, me montra un registre où étaient consignés des spécimens de cette prose à candidats. C'était quelque chose comme le formulaire dont se servent les avoués, ou, mieux encore, comme le *Guide* à l'usage des illettrés, que vendent les colporteurs et où se trouvent des modèles de demandes d'emploi, de déclarations d'amour, de lettres de condoléances.

J'ai eu la curiosité de feuilleter ce recueil. C'était la plus belle collection de clichés que j'eusse jamais vue. « Le moment est venu d'entrer franchement dans une voie largement démocratique... Mon passé vous répond de tout mon dévouement à l examen des questions vitales du pays... Les circonstances sont graves; il faut des hommes nouveaux... Assez

de discussions stériles, occupons-nous enfin de l'amélioration du sort des travailleurs.

De-ci, de-là, dans le texte de ces programmes, il y avait de petits espaces laissés en blanc.

— Pourquoi ces vides? demandai-je.

— Ce sont les places des épithètes. Selon la nuance politique du candidat, on remplit les vides avec le mot *libéral*, ou *républicain*, ou *radical-socialiste*, ou même *nationaliste*. Les candidats ont tout avantage à choisir ces modèles qui, d'ailleurs, sont en général rédigés d'après des chefs-d'œuvre du genre. Les prix d'impression de ces affiches sont infiniment inférieurs à ceux des placards absolument inédits. Il y a les frais de composition en moins.

Le public se demande souvent pourquoi tant de professions de foi se ressemblent. Il est renseigné maintenant. »

Aux temps où on croyait au suffrage universel, à l'aurore de cette belle institution que les Belges nous envient et qui, en France, n'intéresse plus que ceux qui en vivent, en 1848, les candidats rédigeaient avec le plus grand soin leurs proclamations. Le style était souvent poétique, témoin ceci :

« Réveillé aux sons brillants de la trompette de la liberté, je me suis empressé d'offrir à ma patrie indépendante cette masse d'affection et de dévouement si longtemps concentrée dans mon âme.

» Un sentiment religieux bien profond m'a fait considérer les hommes comme mes frères : longtemps avant que le mot fraternité fût inscrit sur nos drapeaux, il était gravé dans mon cœur.

» Comme les opinions républicaines en France ont malheusement des nuances diverses (*déjà !*), je vais en peu de mots vous donner l'idée des miennes :

» Amour de Dieu et des hommes — amour du bien et du juste — amour du travail et de l'ordre.

» Tels sont les sentiments dont je suis pénétré : ils me paraissent seuls propres à former, consolider et faire chérir une république.

» Si, après vous être éclairés sur ma sincérité, vous me jugez digne de vos suffrages, soyez bien assurés que je ne m'endormirai pas dans l'*auréole de gloire* que vous m'aurez faite. Je travaillerai de manière à justifier votre choix. »

Les républicains d'alors étaient religieux, invoquaient l'évangile. Flaubert a admirablement noté cela dans *l'Education sentimentale*. Son Sénécal, qui devait finir agent de

police, est d'abord un républicain farouche qui se propose, comme un candidat que cite M. Méry « la réalisation sociale du christianisme ». Un certain Duret-Lassalle disait :

« Soyez convaincu que le candidat le plus sage, le plus moral, le plus religieux, le moins ambitieux, sera aussi le meilleur républicain. Respect à la religion, à laquelle nous devons le premier cri de : liberté, égalité, fraternité. »

L'entrepreneur avec lequel s'est entretenu un rédacteur du *Temps*, M. Marius Gabion, est un industriel de plus haut vol. Ses forfaits sont bien plus élevés; il est vrai qu'il se charge d'une élection sans même que le candidat ait à se déranger. Il pourvoit à tout. Pendant le boulangisme, des gens lui apportaient cinquante mille francs, disant seulement : « Faites-moi élire. » Aujourd'hui les riches candidats s'adressent aux Ligues. L'entrepreneur n'aime pas les Ligues. Voici comment il procède :

« La circonscription — rurale de préférence — étant choisie, je réunis mon personnel parisien, cinquante camelots que je divise en deux sections : les « bourgeois » et les « prolétaires ». J'habille les premiers au Temple. Pour 25 francs j'achète à chacun d'entre eux une redingote ou une jaquette de couleur foncée, un pantalon gris, un chapeau-de-forme ou melon (3 fr. 60), une paire de bottines et des chaussettes, car ces gaillards manquent de tout. Les autres gardent leurs nippes. Les premiers, choisis parmi ceux qui ont le plus de bagout, parcourront la campagne, se feront commis-voyageurs, représentants de commerce, colporteurs ; bref, sous un prétexte quelconque, ils s'introduiront dans la chaumière du paysan et vanteront les mérites de mon candidat. Si, au cours de la conversation, l'électeur laisse percer un désir, ils me le transmettront et, suivant le cas, on lui donnera satisfaction avant ou après le vote. Les camelots prolétaires feront de la propagande dans les cabarets. Ils chanteront eux aussi les mérites du candidat, à moins que l'esprit de la circonscription nécessite « le grand jeu ».

— Qu'appelez-vous « le grand jeu » ?

— Voilà. Si l'électeur est malin, les discours de ces beaux parleurs « qui ne sont pas du pays » l'induiront en défiance. Alors, pour ne pas éveiller ses doutes, j'envoie en même temps au cabaret bourgeois et prolétaires. Ceux-ci font des discours anarchistes, annoncent comme prochaine la socialisation, menacent de tout piller, terrorisent le paysan. Un camelot bourgeois leur donne la réplique. Il flétrit l'anarchie,

se prononce pour le maintien de la propriété individuelle, blâme le gouvernement qui autorise les menées révolutionnaires et termine en disant que la France a besoin d'hommes d'ordre et d'énergie...comme mon candidat. Cette propagande objective a l'avantage de produire sur le paysan une sensation profonde qui subsiste au jour du scrutin. Pour ce « travail » assez délicat, mes hommes reçoivent 5 francs par jour et ont leurs frais payés.

Même méthode dans les réunions publiques. Si le candidat est combattu, les camelots interrompent, sifflent, aboient quand le concurrent est à la tribune. Ils applaudissent quand nous parlons. Enfin, lorsque le meeting menace de tourner à notre confusion, ils suscitent une bagarre, empêchent ainsi le vote d'un ordre du jour en faveur de l'adversaire et, le lendemain, dans nos journaux, nous accusons ses amis d'avoir troublé la réunion.

— Vous avez donc des journaux spéciaux ?

— Pardieu! Ainsi, dans la campagne dont je vous parle, comme l'affaire valait la peine, j'avais fondé un journal périodique de chaque opinion.

— De chaque opinion?... Je ne comprends pas.

— Vous allez voir. Muni de celui de mes journaux qui était clérical, appelons-le, si vous voulez « la Sainte Epine », je me présentais chez les curés de la circonscription. J'aiguillais la conversation sur la lutte électorale et je hasardais un discret éloge de mon candidat. Il était justement combattu par un vieux journal quotidien ultra-clérical et monarchiste. Aussi, le bon curé arrêtait-il mon panégyrique aux premiers mots :

— M. X...? Mais c'est un athée, un franc-maçon! s'écriait-il.

Quelle erreur! répliquais-je. Lisez son journal.

Et dépliant ma propre feuille, je montrais au prêtre la « Sainte Epine » portant en exergue cette devise : « Dieu et mon roy! »

La contre-partie se jouait chez les notabilités libres-penseuses où j'envoyais un de mes collaborateurs :

— M. X...?Mais c'est un clérical avéré, un jésuite de robe courte!

— Peut-on dire!

Et, exhibant la « Voûte d'acier », organe de la démocratie rationnelle et anticléricale, mon envoyé prouvait à M. Homais que mon candidat devrait être le sien.

— Et lui, le candidat, demandai-je, qu'était-il ?

— Il était millionnaire.

Maintenant, le fabricant de députés est en verve. L'évocation des jours glorieux a dissipé l'amertume des heures présentes. Les anecdotes se pressent en foule à sa mémoire. Il m'explique le « truc » du faux candidat, qui divise les voix et ne se présente aux électeurs que pour vendre leurs suffrages au plus offrant enchérisseur. Il me cite le cas d'un de ces mauvais plaisants qui pour susciter la générosité récalcitrante d'un candidat nommé Ruelle, s'évertuait à le ridiculiser dans les réunions publiques : « Nommez-le député, disait-il ironiquement aux électeurs, il est riche, il ne lui manquera plus qu'un titre de noblesse, je le lui donne : nous l'appellerons Ruelle de... veau ! »

Mon interlocuteur ne s'arrête plus. Il m'indique encore la façon de « faire » un candidat malgré lui. C'est bien plus difficile que de « faire » un député. Un groupe de compères se rend auprès de cet homme, qui naturellement doit être riche, et, au nom des notables du quartier ou de la ville, l'adjure de poser sa candidature. Quoique flattée en son amour-propre, la future victime résiste parfois. Alors, on allègue les intérêts sacrés de la patrie, de l'armée, de la République, du commerce, de l'industrie, de l'agriculture. Ebloui de sa compétence universelle, ahuri par l'explosion de cette popularité insoupçonnée, le millionnaire cède, et le tour est joué. La délégation était composée de l'entrepreneur d'elections et de ses acolytes. »

L'entrepreneur ne se charge pas d'une élection à Paris à moins de vingt-cinq mille francs. En province, c'est l'inconnu.

§

Un petit journal du Dauphiné, *le Flambeau*, rendant compte de la conférence de M. Brunetière, à l'Université populaire du faubourg Saint-Antoine, sur l'*Idée religieuse*, signale avec esprit les différentes religions laïques qui se posent en contradiction avec les religions religieuses. L'auteur, M. E. Fanvion, après avoir donné un résumé de l'argumentation de M. Brunetière, poursuit :

« Pour les esprits avisés, qui répugnent aux déclamations des rhéteurs, les contradictions furent décevantes, un peu grotesques même. Tous ceux qui ont abordé la tribune pour combattre l'idée religieuse étaient des *religieux* laïques.

C'est eux qui se sont chargés de le démontrer et de donner en cela raison à M. Brunetière.

Le conférencier eut le triomphe facile, ayant l'incontestable avantage de la logique sur ses pseudo-contradicteurs, qui furent rutilants d'illogisme et de pataugeage hors du sujet.

Le premier contradicteur (?) était l'auteur d'un *Catéchisme républicain* .. Que pouvait bien dire contre la *nécessité de l'idée religieuse* l'auteur d'un *Catéchisme*, ce catéchisme fût-il républicain? L'auteur d'un catéchisme est fatalement un religieux .. qui s'ignore.

Le second, M. Joseph Fabre, sénateur, après quelques considérations spéciales, qui parurent sérieuses, crut bon de se proclamer *croyant*, et croyant en un « Dieu rémunérateur et vengeur » ! Alors quoi?

Le troisième, assez étoffé comme rhéteur de réunion publique, enfourcha un dada anticlérical (vous connaissez les clichés : Inquisition, Galilée, etc.), qui n'avait rien à voir dans la question. Et tout cela au nom de la Science. Un religieux de la Science! Je passe sur l'amputation oratoire absolue qu'il fit du *sentiment* au profit de la *Raison*, la seule, l'unique, la Raison souveraine! Un desservant religieux de la Déesse Raison! Encore un atout pour M. Brunetière, qui omit ici de souligner l'*idée religieuse* du préopinant....

Il n'a manqué pour cette contradiction (!) que le contradicteur anarchiste, l'anarchiste classique, mystique et religieux, qui termine ses lettres par « à toi, à Elle (la cause) » et qui va, déclarant se sacrifier pour « le Bonheur du Peuple et de l'Humanité ».

Il nous a manqué aussi le positiviste sacerdotal, philistin-type, celui-là, du chrétien retourné bout pour bout. Mais, ce soir-là, et par raison religieuse, M. Brunetière, pour eux, avait été un merveilleux avocat.

M. Brunetière avait eu la loyauté de laisser entendre « que, sans l'idée religieuse, nous serions voués aux théories du Moi souverain, aux surhommes, à la morale individuelle prônée par Renan et Nietzsche, morale aristocratique qui érige l'individu au-dessus du troupeau ». Pas un de ses contradicteurs n'a parlé de Nietzsche. Ce fut religions contre religion.

Cette vieille lutte des réformateurs chrétiens contre un clergé pas assez chrétien à leur gré, contre un dogme pas assez évangélique, touche peut-être à sa fin. Les jeunes gens commencent à comprendre qu'il n'y a qu'une religion, sous divers masques, et qu'il n'y a aucun intérêt à substituer à un

cléricalisme un autre cléricalisme. C'est ce qu'un jeune rédacteur du *Cri du Quartier* a vertement répliqué à M. Réveillaud, directeur d'un journal de propagande protestante (sous le masque de la Raison), qui lui avait écrit onctueusement à peu près ceci: Vous dites que toutes les religions sont mauvaises ! Est-ce possible, mon cher frère ? Appelez-vous donc mauvaise « la religion en esprit et en vérité », celle qui unit directement à Dieu les hommes vraiment libres, etc.» M. Yves Michel lui a répondu : oui. Et il se gausse de la solution protestante. « Peut-on, vraiment, dit-il, écouter sans rire un pasteur protestant vous dire : « faites protestantes les ouailles des curés et vous serez débarrassés de la sottise religieuse et de la vermine cléricale ! » Ce sont-là propos de chattemittes qui ne peuvent trouver d'échos.

§

Le *Progrès du Var* annonce qu'il va ouvrir une rubrique spéciale pour étudier les écrivains symbolistes, leurs œuvres et leurs idées.

§

M. Paul d'Armon, dans *le Signal*, a exécuté, avec trop de douceur, le contre-maître Ernest Charles et son ridicule pamphlet sur la *Littérature française d'aujourd'hui*. Les *contre-maîtres*, le mot est de M. Vielé-Griffin, qui avait prédit leur venue. Hélas! la période est accomplie !

§

Il paraît que le dimanche n'est plus guère observé à Londres : « Dans Victoria street, les boutiques sont fermées, soit, mais une foule intense circule et s'en va vers Piccadilly, et quand on arrive à Haymarket, dans le quartier des restaurants, des hôtels et des clubs, partout on sent le mouvement, l'animation d'un peuple qui veut s'amuser et qui s'amuse. » Ainsi parle M. Claude Breton, — et c'est la fin d'un lieu commun.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Gymnase : *L'Archiduc Paul*, comédie en trois actes et quatre tableaux, de M. Abel Hermant (25 mars) — Théâtre Antoine : *Les Petites*, drame en trois actes, de M. Maurice Biollay (20 mars) ; *Cœurs vernis*, comédie en quatre actes, de MM. Marcel Luguet et Marcel Laures (11 avril). — Renaissance : *Le Quatorze-Juillet*

action populaire en trois actes, de M. Romain Rolland (21 mars). — Latins : *La Mandragore*, comédie en cinq actes, de Machiavel, traduction de Périès ; *Bilora*, parade dramatique en un acte, d'Angelo Beolco, traduction de MM. Luciano Zuccoli et Ephrem Vincent (5 avril).

Il est fâcheux que, dans l'**Archiduc Paul**, M. Abel Hermant n'ait pas évité d'excessives invraisemblances ; il est fâcheux qu'il n'ait pas pris soin de composer la pièce avec rigueur. L'idée première de M. Hermant était des plus divertissantes, et elle eût pu donner matière à une œuvre toute de grâce et de fantaisie, qui eût rappelé, à défaut des comédies de Shakespeare, les opérettes de Meilhac.

Peindre le caractère privé et la vie intime des rois et des princes d'aujourd'hui, — de ceux qui croient encore à leur mission, et de ceux qui sentent le ridicule de leur rôle, — avait de quoi tenter un auteur dramatique. M. Abel Hermant s'y est essayé. Le premier acte de *l'Archiduc Paul* est fort agréable. Voici des portraits au vif : le souverain gâteux et colère, qui s'exerce au flageolet comme Frédéric II s'exerçait à la flûte, et dont le « tremblez ! » est d'un irrésistible comique ; la souveraine qui rêve de gloire littéraire ; l'archiduc Sylvère, jeune homme équivoque, misogyne effronté ; l'archiduchesse Théodora, cycliste autoritaire, dont on ne fait, malheureusement, que parler ; enfin le curieux archiduc Paul, le héros de la comédie, noceur, sceptique, peu intelligent d'ailleurs, et qui ne songe à abandonner ses droits de prince que pour des raisons d'homme médiocre. Voici, à côté de la famille royale, Séraphin, archichapelain défroqué, « désaffecté, dit-il lui-même, et non laïcisé », et qui a gardé, dans la vie « civile », l'onction complaisante et l'adresse diplomatique du prêtre ; voici la comtesse d'Eschenbach, voici le général de Lutzbourg. Tous ces personnages nous sont montrés en des scènes plaisantes, et d'un bon comique.

Malheureusement, dès le second acte, où nous sommes à Paris, dans le foyer du Nouveau Cirque, la conduite de la comédie devient incertaine. Malgré une jolie scène entre l'archiduc Paul et l'écuyère Lisbeth, on est choqué sans cesse par des maladresses, par des incohérences. L'agent de la sûreté, Alfred, est un personnage assez banal. Le troisième acte tient du vaudeville, et parfois y manque la verve. M. Hermant, pourtant, se relève dans la dernière scène de la pièce : le comique en est analogue à celui du premier acte, le dernier mot de l'archiduc est heureux ; et, quand le rideau se

ferme, le spectateur s'en va, en somme, avec une bonne impression.

Et il faut louer sans réserve l'interprétation de *l'Archiduc Paul*. Mes Rolly, Darcourt, Maurel, MM. Galipaux, Matrat, Noizeux, Dax secondent avec talent un merveilleux acteur, M. Huguenet.

M. Maurice Biollay connaît bien les clichés du théâtre rosse. Sans se soucier de l'observation vraie, il a, dans les trois actes des **Petites**, accumulé les horreurs et les méchancetés. Et il n'est pas arrivé une minute à émouvoir le spectateur. Ce n'est pas que le sujet qu'il avait choisi ne pût donner matière à un drame poignant. Le malentendu devient souvent tragique entre les parents, forts, disent-ils, de leur expérience, et les enfants, désireux d'être eux-mêmes et de se risquer librement par les hasards de la vie. M. Biollay semble avoir songé à opposer les caractères des deux sœurs, Thérèse et Antoinette : la faiblesse de Thérèse la conduit au suicide ; Antoinette se révolte, et les parents comprennent enfin que les enfants ont le droit d'avoir des idées et des sentiments personnels. Mais cette opposition est trop brièvement indiquée. M. Biollay a été perdu, sans doute, par le parti-pris d'écrire un drame sombre, violent et cruel. Et *les Petites* apparaissent, en somme, comme la mise en scène, assez gauche, d'un fait divers assez banal.

Mmes Ellen Andrée, Bellanger, Méry, Barny, MM. Antoine, Kemm, Degeorge ont joué ce drame avec bonne volonté,

On trouve un peu de tout dans la comédie à laquelle MM. Luguet et Lauras ont donné ce singulier titre : **Cœurs vernis**. On y trouve du gracieux et du vulgaire, du tendre et du brutal, du raffiné et du grossier. A des scènes aimables, élégantes, succèdent des scènes du comique le plus facile et le plus faux ; à des répliques finement spirituelles sont mêlés des mots lourds et choquants. Il arrive à MM. Luguet et Lauras de manquer de goût et de tact. Et puis, on ne devine pas toujours ce qu'ils ont voulu dire. La pièce paraît menée au hasard. Il semble que le sujet change plusieurs fois, et l'intrigue est peu claire. Pourtant, il y a des qualités dans *Cœurs vernis*. Les auteurs ont fait un sérieux effort pour s'évader de la banalité, et ils y ont parfois réussi. Le dernier acte de la pièce en est peut-être le meilleur.

Mise en scène d'une manière charmante, la comédie de

MM. Luguet et Lauras est agréablement jouée par Mmes Paule Marsa, Andrée Méry, Bellanger, par MM. Numès, Antoine, Grand, Signoret, Kemm.

Il faut hautement louer M. Romain Rolland de n'avoir affaibli d'aucune intrigue parasite le merveilleux drame que fut la prise de la Bastille. **Le Quatorze Juillet** est une excellente pièce historique. En trois actes courts, M. Romain Rolland, avec une réelle connaissance du sujet, reconstitue la glorieuse émeute; il a compris de quelle noble ferveur fut animé alors le peuple de Paris, et il a su trouver la vigueur qu'il fallait pour communiquer aux spectateurs quelque chose de l'enthousiasme dont vivent ses personnages.

Nous voici d'abord au Palais-Royal; des personnages divers passent et causent : Hoche, Hulin, Marat, la Contat, qui, prête d'abord à défendre la Cour, va se laisser prendre à la beauté de l'élan populaire. On se méfie : quel sera le sort de Necker? M. de Vintimille passe : il raille le peuple, sans se faire reconnaître. Et un bruit court, tout à coup : Necker est chassé. Robespierre confirme la nouvelle. Camille Desmoulins harangue le peuple; les feuilles des arbres sont cueillies, cocardes populaires. Paris se soulève, Paris qui entend être libre.

Puis, c'est, la nuit, au pied même de la Bastille, dans la rue Saint-Antoine, une barricade. Il y a, dans cet acte, une scène dont l'ironie tragique est vraiment belle: un misérable, laissé en faction près de la barricade, exulte à l'idée qu'il est affranchi, qu'il est libre, qu'il n'a pas de maître; toute la joie du révolté victorieux est en lui. Et M. de Vintimille survient, il tend sa bourse à l'homme; l'homme refuse; il n'a pas d'argent, il n'a pas mangé, mais il est libre; M. de Vintimille insiste,—et l'homme furieux prend la bourse, maudissant le corrupteur qui lui a fait sentir qu'il n'était pas vraiment libre, puisque sa faim n'était pas assouvie. Il y a, dans le même acte, la noble rencontre de Hoche et de Marat, et encore une entrevue agréable entre Camille Desmoulins et Lucile. Et la fin de l'acte, le lever du jour, tandis que la ville s'emplit du bruit des tambours, des fifres et des chansons, et aussi des cloches qui sonnent le tocsin, nous rappelle que Paris est en révolte, Paris, le grand acteur du drame.

Enfin, nous sommes à la Bastille. Et là, c'est la férocité des Suisses qui s'oppose à la bonhomie des Invalides : les Invalides sentent qu'il leur serait impie de tirer sur leurs frères.

La Bastille se rend, et le peuple, joyeux, envahit la forteresse, et danse éperduement. Et ce sont les paroles de Hoche et de Camille Desmoulins, qui glorifient la jeune liberté, et qui crient au peuple de ne pas s'endormir: il aura encore bien des Bastilles à prendre.

Il y a, du commencement à la fin du *Quatorze-Juillet*, un mouvement inouï. M. Romain Rolland possède l'art, si rare, de faire agir, et parler les foules. On ne saurait dire quel est le héros de sa pièce ; ou, plutôt, l'auteur a réussi à nous faire sentir que ce héros est un personnage multiple : le peuple de Paris. D'ailleurs, il n'en a pas moins excellemment dessiné quelques figures : Hoche, Marat, Camille Desmoulins, la Contat, Lucile, — et aussi cet homme sans nom qui veille avec allégresse sur la barricade. Mais aucun de ceux-là n'usurpe une place qui ne lui est pas due : ils ne mènent pas le peuple, c'est le peuple qui les mène, le peuple héroïque et joyeux où tous sont confondus, unanimes.

M. Gémier a monté fort bien *le Quatorze-Juillet*. Les foules vivent. L'animation du Palais-Royal, au premier acte, est rendue avec beaucoup d'art, l'éveil de Paris en tumulte, au second, est saisissant, et l'invasion de la Bastille par le peuple, au troisième, est heureuse. Lui-même a joué avec sûreté le rôle de Hoche. MM. Beaulieu (Marat), Capellani (Camille Desmoulins), Berthier (l'invalide Briquart), Maxence (l'homme en faction) sont dignes d'éloges. Et Mlle Mégard, dans le personnage de la Contat, qu'elle a très savamment composé, joignait à sa grâce coutumière de la force et de la fureur, — tandis que Mlle Jane Heller était toute charmante en Lucile.

Ce fut sans doute pour se divertir que Machiavel écrivit **la Mandragore**. Le conte que La Fontaine tira de la comédie en a fait connaître l'intrigue. Cette intrigue est assez curieuse et non sans gaieté. Mais c'est surtout par le personnage de frère Timothée que vaut *la Mandragore* : ce moine entremetteur, subtil et d'une piété adroite et cupide, est des plus divertissants : et Machiavel a dessiné sa figure avec beaucoup de sûreté, de finesse et d'esprit. Frère Timothée égaie *la Mandragore*. M. Berthon en a fort agréablement joué le rôle.

Le théâtre d'Angelo Beolco n'est guère connu que de quelques curieux : il semble, à en juger par **Bilora**, qu'il mériterait un meilleur sort. *Bilora* est un court drame, fruste, violent, tragique et bouffon à la fois, et qui, un peu allégé,

serait d'un très puissant effet. Les mots vrais y abondent, et les sentiments des personnages y sont très fortement observés. Il s'en faut de peu que *Bilora* ne soit une œuvre vraiment belle et il sied de remercier la direction des Latins de l'avoir révélée à nombre de gens.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Les Virtuoses de l'Orchestre. — Chaque année, à pareille époque, la visite périodique de M. Weingartner vient nous annoncer le printemps. Je confesse avoir été moins frappé, le mois avant-dernier, par cette agréable coïncidence, que de la rencontre qui lui fit diriger ses deux concerts entre le mardi gras et la mi-carême. M. Weingartner fut, chez nous, l'introducteur du *virtuosisme* des chefs d'orchestre. Depuis lui, nous avons dû subir les teutonnes prouesses d'une kyrielle de ses congénères, leur « interprétation » toujours différente et implacablement « personnelle » des chefs-d'œuvre des maîtres défunts. Mais nul batteur de mesure ne surpassa jamais M. Weingartner pour la volubilité gesticulatrice. Je n'insisterai pas aujourd'hui sur les libertés qu'il prit cette fois envers la musique des autres ; sur la singulière facétie qu'il eut de supprimer — ou de souffrir qu'on l'osât — l'une des cloches de la *Symphonie fantastique*, pour remplacer le glas du finale, *do*, *do*, *sol*, par la rengaîne de trois *do* successifs et d'ailleurs faux ; non plus sur l'inepte *pianissimo* sentimental dont il lui convint d'affadir la mélopée agreste du hautbois au début de la *Scène aux champs ;* mais j'ai peine à croire que tant de turbulence soit absolument indispensable afin que M. Weingartner obtienne de l'excellent orchestre Lamoureux une exécution conforme à ses désirs. Ce qui me paraît certain, c'est que cette interposition d'un personnage agité entre l'œuvre d'art et l'auditeur se prête mal à favoriser, sur la réceptivité de celui-ci, l'action directe de la musique. On est bien obligé d'en remarquer d'abord l'effet sur M. Weingartner, mieux que révélé, traduit et signifié par une abondante et expressive pantomime. Pour qui veut se résigner à cette substitution de la comédie au concert, le spectacle est quelquefois réjouissant ; mais si l'on préfère éprouver une émotion purement musicale, à l'anxiété de voir M. Weingartner se casser quelque chose au cours de ses évolutions, une telle gymnastique peut devenir horripilante. La sveltesse de

l'aimable *Kapellmeister* prend les proportions d'une calamité. On sent tout le bienfait d'une corpulence qui induisait jadis un Pasdeloup et un Lamoureux à laisser au moins leurs pieds à la même place. Pour l'ingambe juvénilité de M. Weingartner, — (qui donc lui soupçonnerait trente-neuf ans d'âge au 2 juin prochain?) — pirouetter sur les talons n'est qu'un jeu, comme aussi bien d'ailleurs tout ce qui, sauts, écarts ou flexions, ressortit des extrémités inférieures, et le trémoussement des supérieures entend ne le céder en rien à la locomotilité de leurs opposites. On l'aperçoit de profil, le corps exactement coudé en angle obtus, tricoter du doigt gauche et du bâton droit le trait difficile échu aux premiers violons, puis, soudain retourné, lancer un invisible hameçon dans l'embouchure des trombones ou parmi les méandres circonvolutés des cors. L'instant d'après, le magnétisme flou de sa verge d'ébène transmet l'adéquat effluve au soupir nuancé de la clarinette; un spasme impérieux autorise ou retient les borborygmes des bassons; sous la trajectoire d'un zigzag olympien, la batterie éructe son tonnerre illuminé de l'éclair des cymbales. On est déjà un peu ahuri. Mais combien cet émoi se décèle illusoire au prix du trouble dont on est saisi quand le discours sonore a mission d'illustrer le canevas d'un programme. Entre les mains — et les pieds — de M. Weingartner, la *Marche au supplice* devient un mélo funambulesque, et son zèle en prétend mimer, tragiquement et par le menu, les péripéties hétéroclites. Encore qu'on ne le puisse contempler que de dos, on frémit de l'énergie qu'on le voit déployer à se frictionner de haut en bas les pectoraux en cadence; de l'escrime où, le poing sénestre crispé sur la couture du pantalon, il défie, embroche ou lacère un chimérique ennemi. On se rassure comme il se calme et, hiératique, bénit des deux bras étendus son orchestre ou le condamné; mais lorsque, d'un geste homicide, il coupe à la fois la queue de l'*Idée fixe* et la tête de l'infortuné, on se constate angoissé de la moelle aux hypocondres et transi jusqu'au fond des entrailles viscérales.

Il arrive toutefois, chez quelques intestins mal faits, que la rate ait le contre-coup de ces commotions répétées et en détourne à son profit les vertus désopilatives. M. Weingartner est mince et long. C'est plus qu'il n'en faut pour avoir droit à l'élégance. J'ouïs même, et naguère, d'estimables esprits priser son « atticisme » à l'instar de celui de feu M. Fouquier. Sans doute, ce qu'on nomme « élégance » est affaire de goût,

de convention étroitement régionale, et varie avec et selon le degré des longitudes aussi bien que des latitudes. Ces réserves posées et sous leur bénéfice, j'oserai faire l'aveu qu'une expansion circonspecte me parut de tout temps esthétiquement favorable aux grâces importées d'outre-Rhin, voire d'outre-Danube. Nos voisins ont souvent belle allure au repos, mais, s'il s'agit pour eux de se mettre en branle, — (je parle, bien entendu, du sexe fort) — il semble à nos yeux étrangers que ce ne puisse aller sans quelque raideur spécialement confinée dans l'axe dorsal, et dont l'ankylose envahit volontiers l'humérus, de l'épaule à la saignée. Il en résulte assez souvent, dans la gesticulation animée, un battement des avant-bras qui nous remémore à peu près l'effarement du kangourou. Ainsi notre vivacité welche engagea quelquefois la gravité tudesque à des rapprochements simio-métaphoriques. De part et d'autre on erre, évidemment, — à moins que chacun, peut-être, n'ait raison. Mais la moralité qu'en doit tirer le voyageur serait plausiblement la discrète méfiance de soi-même, sinon l'appréhension du ridicule éventuel. Né Dalmate, M. Weingartner émigra vers les bords de la Sprée et autres lieux poméraniens ou souabes d'où, tous les ans, il vient nous voir. Comme il ignora jusque hier la *Symphonie* de César Frank, que M. Chevillard dut afficher à son intention, il connaît vraisemblablement aussi peu les fables de notre La Fontaine. Le bonhomme en fit une appelée *l'Ane et le petit chien*, qu'une belle portion du public mélomane apprit par cœur étant enfant. La lecture en est facile en secret et même en voyage entre Berlin ou Munich et Paris. Il est bon de savoir par avance et dès l'embarcadère les préjugés latents qu'on risque de réveiller chez quelques-uns de ceux où l'on pérégrine. Et si ces préventions, injustes en tant que telles, sont pourtant suscitées chez certains, en recherchant pour elles une excuse dans la cause qui les fit surgir, on trouverait peut-être aussi leur justification. Que M. Weingartner marivaude en nous présentant sa *Symphonie* en *Sol*, on est plutôt tenté de l'en remercier, pour l'attention qu'il a de divertir notre lassitude. Que, dirigeant *la Marche au supplice*, il s'amuse à jouer à la fois les Deibler et les San Malato, paraissant hésiter longtemps, sur le choix des tortures, entre le pal et la décollation, tout ce fracas serait encore véniel. En dépit de la gêne ou de l'impatience qu'on en ressent confusément, on est bien obligé d'accorder que Berlioz ne reçoit que son dû et récolte ce qu'il sema. Mais, que M. Weingartner se dandine

devant Beethoven, qu'il fasse la roue ou le moulinet aux dépens de Mozart et du doux Schubert, que lui et ses pareils installent sans vergogne l'écran de leurs simagrées contre le soleil du génie, c'est mieux que suffisant pour changer le sourire en haut-le-cœur. L'impertinence alors frise le sacrilège et se double du ridicule, ce trébuchet du virtuose. Nul bipède autre que celui-ci ne s'atteste aussi totalement privé, d'ordinaire, de la faculté de s'oublier soi-même et, surtout, de se faire oublier. Ne semble-t-il pas, cependant, que ce dernier point soit le devoir essentiel d'un chef d'orchestre, le mérite et l'honneur de tout artiste qui, à défaut de révérence envers les auditeurs, ait conservé du moins le respect des chefs-d'œuvre? Ce respect de l'œuvre d'art, cet effacement plein d'amour, spontané, joyeux de l'interprète en présence du génie, il est toutefois quelques « virtuoses » dont ce fut l'orgueil. Ceux-là ennoblissent la profession; l'épithète est presque indigne de leur art. Risler ou Pugno, Hugo Heermann, Marteau ou Ysaye ne jouent pas du piano ou du violon : ils jouent de la musique. Ils ne songent point à parader de leurs talents ni à étaler leurs grâces. Tel fut aussi et toujours Hans Richter, compatriote ou quasi de M. Weingartner qui ne récusera pas ce témoignage illustre. La sobriété de son geste n'en infirma jamais la puissance efficace. Il obtient d'admirables résultats avec une parfaite simplicité d'allures. Mais Richter *dirige pour son orchestre et non pas pour le public,* tandis que ce virtuosisme importé depuis peu, élégant, fantasque ou bourru selon le pitre, paraît avoir avant tout le but d'épater le spectateur. L'œuvre d'art y devient le tremplin du paillasse. Beethoven et Mozart sont des « numéros » au programme de ses exercices. Et si, nonobstant l'apparence, toute cette épilepsie était sincère, si cette acrobatie émane d'une incontinente vibratilité naturelle exaspérée au contact du beau, alors que le virtuose ait au moins la pudeur du malade et nous dérobe ses accès par la précaution d'un paravent ; ou bien qu'on nous le cache comme à Bayreuth, qu'on éteigne les lumières pendant qu'il se démène et transpire. Autant que la *Tétralogie*, j'espère, l'*Eroïca*, la *Neuvième* ou toute autre ont droit à l'inviolabilité du silence et de la nuit.

Un commerce de bon voisinage entre musiciens de pays divers est louable en principe, assurément ; mais ces invitations d'artistes exotiques auraient une utilité plus évidente si, en même temps que l'agrément de leurs personnes et l'imprévu

de leurs façons, nos hôtes nous offraient la surprise ou l'intérêt de productions indigènes à nous inconnues. Quand M. Richard Strauss nous apporte, de soi, un nouveau « Poème sonore » (*Tondichtung*), on est enclin à lui tolérer la fantaisie subsidiaire de vivisecter la *Symphonie* en *la*, d'autant qu'on a la ressource de quitter la place avant la fin de l'opération. *Le Séjour des Bienheureux* même, de M. Weingartner, fut jadis un acceptable encore qu'assoupissant prétexte à l'exhibition de l'auteur et de ses cabrioles; et, que celui-ci choisît pareillement l'identique et irresponsable *Septième* pour la tarabuster par surcroît de sa nervosité capricante, on pouvait supposer l'aventure accidentelle. Mais si, de tous les coins et quartiers de la Germanie, une ribambelle panachée de *Kapell-* ou *Hofkapell-meister* vient nous seriner les mêmes morceaux chacun à son tour et à sa manière, le cerveau le plus obnubilé, le badaud parisien le plus jobard est bien forcé de comprendre à la fin qu'il s'agit là d'une invasion de virtuoses, dont l'avantage ou la nécessité n'apparaît rien moins que péremptoire. En avons-nous assez entendu, il y a trois ou quatre ans à peine, des *Symphonie* en *la* et des *Mort d'Iseult!* Et depuis, qui du midi, qui du septentrion, toujours de l'est, combien sont accourus de personnages hirsutes ou glabres, pimpants ou besiclés, étriqués, replets ou trapus, pour nous montrer — selon le mot de M. Hugo Riemann — « ce qu'ils *faisaient* d'une symphonie de Beethoven » ! — Et chacun en « faisait » autre chose, car tous ces messieurs sont remplis de génialité. L'observation de M Riemann indique très clairement qu'on commence à pressentir, en Allemagne, les inconvénients de ce virtuosisme d'un nouveau genre, dont le moindre serait d'amener peu à peu l'auditeur à accorder à l'interprète une valeur et une importance exagérées au détriment de l'œuvre d'art. La mission du chef d'orchestre est délicate et haute; elle est cependant subalterne. Elle exige autant, sinon plus, de dévouement, de foi et d'abnégation que de sensibilité intelligente. L'interprète est là pour nous présenter l'œuvre de l'artiste créateur, pour nous exposer la pensée d'un autre, et non la sienne. Cette tâche implique plus de réflexion solitaire, d'étude scrupuleuse, de travail collectif assidu, que d'inspiration ou de personnalité géniale ou insolite. Au dire de Wagner, « le vieil Habeneck était absolument dépourvu de *génialité* », ses musiciens du Conservatoire étaient « des artistes consciencieux, appliqués » qui, au cours laborieux d'innombrables répétitions, « s'évertuaient de surmonter les

difficultés par les seuls moyens en leur pouvoir, c'est-à-dire les moyens *techniques* » ; et pourtant tous ces gens peu doués, cet orchestre qui, en sa qualité de « parisien », devait naturellement renoncer à pénétrer jamais la profondeur « allemande » d'un Beethoven, obtenaient de l'insondable *Neuvième* une exécution si merveilleuse qu'onques l'auteur de *Tristan* n'en ouït de pareille, de si belle à son gré qu'un tel miracle de perfection l'acculait à proclamer sans ambages que, « pour connaître vraiment la *Neuvième symphonie* de Beethoven, il la fallait entendre au Conservatoire de Paris ». La susdite « génialité » n'étouffait pas non plus notre bon «père Lamoureux ». Il avait plutôt, dit-on, le travail difficile; et néanmoins, — peut-être même précisément pour ce motif, — en dirigeant du Wagner et mainte autre chose, il atteignit souvent à une incomparable interprétation. Ce qui transportait Wagner dans la réalisation de la *Neuvième*, ce qu'il admirait par-dessus tout chez Habeneck et ses musiciens, était que ceux-ci fussent parvenus à « jouer cette musique *exactement comme elle est écrite* ». Ce sont cependant d'imprudentes suggestions contradictoires — malentendues peut-être ou dépassées — du même Wagner, qui nous ont valu l'actuelle épidémie de ce virtuosisme dont le pullulant bacille embâtonné infecte et ravage ouvertement la moelle auguste d'impérissables chefs-d'œuvre. Il importe de bien se persuader que la beauté inhérente à un chef-d'œuvre lui appartient, qu'elle est en lui et que, pour que cette beauté se manifeste à nous dans la gloire, il faut — et il suffit — que l'on joue la musique « comme elle est écrite », comme il fut prescrit par le maître qui la conçut. Enfin, si c'est un impudent outrage au génie que de prétendre améliorer ce qu'il créa, n'y a-t-il pas, par ailleurs, une aberration véritable dans la fantaisie d'agrémenter de variations de mouvement arbitraires l'exécution d'œuvres écrites pour des orchestres à qui la pratique de nuances de cette espèce fut toujours inconnue, parce qu'ils n'en eussent pas été capables ?

Les vieux maîtres ont composé pour les orchestres de leurs temps, et pas pour les nôtres; et on ne doit point oublier que Mozart apprit pour la première fois le simple *crescendo* orchestral à Manheim, où l'usage en fut innové par Cannabich vers la fin du XVIIIe siècle (1775-78). Quant à notre *rubato* dynamique, aujourd'hui familier aux phalanges exercées de nos concerts, alors et longtemps après, il n'y avait que les solistes ou les virtuoses qui s'y pussent essayer. Aussi, chez

les grands classiques, le caractère de l'inspiration diffère, en même temps que l'écriture, selon la destination de leurs ouvrages. Au regard de la complexité harmonique et expressive, du détail fouillé de ses sonates pour le piano, les symphonies de Beethoven sont des fresques. Ces virtuoses de *music-hall* en font des « tableaux vivants » aux tons disparates, fadassement satinés ou criards sous le feu brutal de la rampe. Il leur faut des contrastes, des effets, et chacun en découvre d'insoupçonnés ou en ajoute qu'il pense infaillibles. L'expédient favori de nombre d'entre eux, et aussi de M. Weingartner, est de ralentir immodérément la mesure dans les passages de douceur pour prendre le mors aux dents avec les *forte*. Il n'y a que le premier méfait qui coûte. Après avoir violé le sanctuaire, on peut bien gambader devant. Dès qu'on eut résolu de tripatouiller, on décida bientôt de le faire avec humour. De voir ainsi disloquer une symphonie de Beethoven par un quidam dégingandé — mignard ou trépidant — c'est à la fois une souffrance et une humiliation.

Le danger de cette intrusion de virtuoses chambardeurs est notre penchant avéré pour tout ce qui vient du dehors, notre proverbiale badauderie qui change vite en crédulité notre politesse à l'endroit du voyageur. Et puis, on ne s'expose pas toujours impunément à la compagnie d'individus agités. Il ne semble pas que certains de nos chefs d'orchestre aient complètement échappé à la contagion. Le dommage toutefois paraît encore superficiel, atténué peut-être par notre sentiment latin du mauvais goût et du ridicule, et, si pourtant on a déjà l'occasion de constater que le mieux est quelquefois l'ennemi du bien, et de déplorer que le souci du fignolage engendre çà et là l'affectation, la froideur ou l'infidélité, du moins, parmi nos artistes, nul ne consentit jusqu'ici à faire le cabotin. Encore que Français, ils ne sont pas même « élégants ». Ce serait d'ailleurs une singulière idée de notre part que de vouloir chercher en Allemagne des leçons dans l'art de diriger. C'est un point où nos voisins n'ont jamais beaucoup brillé. Ce virtuosisme qu'ils nous revendent avec la marque *made in Germany* est une contrefaçon des enseignements d'un maître français. Il nous revient déguisé comme le *foot-ball*, notre vieux jeu de paume, — et corrompu. Spécialement s'il s'agit de l'interprétation des classiques, où la *tradition* du style de l'époque est si précieuse que Wagner, en vantant celle du Conservatoire de Paris, paraît y reconnaître la cause principale de la supériorité des musiciens

d'Habeneck, il est important de remonter le plus près qu'on peut de la source. Rappelons-nous donc, à ce propos, que Berlioz (1803) fut de dix ans l'aîné de Wagner (1813), d'un quart de siècle environ son devancier pour tout ce qui se rapporte au maniement et à la conduite des forces orchestrales, et, au lieu de *Ueber das Dirigieren* (1869), relisons plutôt son *Traité d'instrumentation* (1843).La compétence de l'auteur s'imposerait à M. Weingartner lui-même, et sa fougue révolutionnaire le classe malaisément au rang des « vieilles perruques » stigmatisées par Wagner. Dans la *Théorie de l'art du chef d'orchestre* de ce conventionnel du romantisme, on perdrait sa peine à vouloir découvrir autre chose qu'un respect passionné de l'œuvre exécutée et une corrélative sollicitude à l'égard de l'auditeur. Si le musicien y dénonce l'abusive emphase des mouvements du bras et du bâton comme préjudiciable à la mesure, en provoquant dans celle-ci d'imperceptibles retards dont le total accumulé se traduit en « pesanteur des plus fâcheuses », il ne manque pas d'ajouter : « Ce défaut a, de plus, pour résultat de fatiguer le chef inutilement et de produire des évolutions exagérées, presque ridicules, qui attirent sans motif l'attention des spectateurs et deviennent très désagréables à la vue ». Et, feuilletant juste en ce moment ce livre admirable, après tantôt vingt années, pour y trouver peut-être de quoi justifier mes répugnances et m'expliquer à moi-même l'instinctive vivacité de leur expression,une curieuse aubaine me fait tomber sur cet alinéa: « Souvent, voulant faire preuve de zèle, ou par défaut de délicatesse dans son sentiment musical, un chef exige de ses musiciens l'*exagération des nuances*. Il ne comprend ni le caractère ni le style du morceau. Les nuances deviennent alors des taches; les accents, des cris; les intentions du pauvre compositeur sont totalement défigurées et perverties, et celles du chef d'orchestre, si honnêtes qu'on les suppose,n'en sont pas moins malencontreuses comme les tendresses de l'âne de la fable qui assomme son maître en le caressant. » Berlioz ne fouaille ici que la maladroite interprétation de nuances *indiquées ;* qu'eût-il dit d'effets *inventés*, des *retouches* d'outrecuidants correcteurs des grands maîtres? Il y a mieux à emprunter aux Allemands qu'un virtuosisme de décadence, ne serait-ce que leur décentralisation musicale, ou la multitude et la qualité de leurs salles de concert.

§

Le *Festival russe* de M. Colonne fut pour beaucoup d'au-

diteurs une désillusion; pour la plupart, une tristesse. Dans ce désert, à peine une oasis, et si menue : deux jolies chansons de Rimsky-Korsakow. Depuis 1871, l'auteur d'*Antar* professe la composition au Conservatoire de Saint-Pétersbourg. Glazounow (1865) et Arensky (1861) sont ses meilleurs élèves et, de la génération qui suivit les « *Cinq* », Glazounow se signala comme le musicien le plus fécond et devint le plus fameux. Avec lui, l'art slave fait un effort réel vers la polyphonie occidentale. L'écriture de Glazounow est correcte et, à l'occasion, d'une scolastique élégance. Son inspiration conserve volontiers le coloris spécial de la monodie populaire et ecclésiastique où, quelquefois, il va chercher ses thèmes. Cependant cette influence est déjà fortement mâtinée d'un germanisme néo-classique aggravé de formules mendelssohniennes et, à mesure qu'elle dépouille le caractère national, sa pensée se dénote imprécise et décline insensiblement jusqu'à la banalité.

De l'enchaînement de mélodies trop similaires, il résulte fréquemment aussi une vague monotonie encore accusée par une remarquable prédilection pour les rythmes ternaires composés (6/8, 9/8, 12/8), qui donnent souvent aux *adagio* de Glazounow des allures de *Berceuse* ou de *Barcarolle*. Rarement cette monotonie se révéla plus cruelle que dans sa *Symphonie* en *do* mineur M. Colonne eût mieux choisi en nous jouant, plutôt que cette sixième, l'une quelconque de ses aînées. Celle-là semble avoir été confectionnée expressément pour l'exportation, et on ne s'étonne point qu'elle ait obtenu (1900) les honneurs protocolaires du *Gewandhaus*, à quoi, bien probablement, elle visait. C'est presque du Tschaikowsky distillant l'ennui goutte à goutte. Le poncif du thème initial n'est égalé que par la platitude du second motif, indigne même d'un Reinecke et proche cousin de l'air varié de l'*andante* qui suit. De l'exclusive et triple insignifiance de ces prémisses, l'auteur essaie en vain de tirer la matière d'une symphonie. Le principe de l'unité thématique, au lieu de susciter l'intérêt, estompe les traits incertains et concourt à une ambiguïté incolore. Le développement, ampoulé, bourré de lieux communs dans l'*allegro passionato*, n'existe vraiment que là. Tout le reste de l'œuvre n'est plus qu'une série de fastidieuses variations. Après les sept de l'*andante*, l'*allegretto* paraît les continuer en entrecoupant de quelques bribes de la dernière une insipide transformation du motif chantant de l'*allegro*, et dans le *finale*, très supérieur à tout ce qui

précède, le musicien a beau superposer par endroits une amplification de son premier thème à une heureuse métamorphose de la mélodie de l'*andante*, l'identique impression de morcellement persiste jusqu'à la fin. Certes, Glazounow a fait mieux que cette symphonie. Je ne connais même rien d'aussi mauvais de lui. Jamais non plus son inspiration ne fut moins « russe ». Le résultat est significatif. Oté le ragoût de « couleur locale », on est frappé de l'intrinsèque médiocrité de cet art. Ailleurs comme ici, la polyphonie de Glazounow ne s'écarte pas, en réalité, des sentiers battus et rebattus depuis Mendelssohn. Dans ses productions les plus réussies, souvent brillantes, relevées de rythmes complexes et parfois non dépourvues de charme ou de grandeur, on sent le « métier » bien su, mais appris et rien qu'appris. Entre son maître Rimsky-Korsakow — ou même aussi Borodine — et Glazounow, il y a la distance de la génialité au talent. Les Russes ont reçu et gardé de Liszt à la fois l'unité et la liberté de la forme cyclique ; ils n'ont pas reconnu en lui le rénovateur de l'harmonie moderne. Cependant la spontanéité des « *Cinq* » paraît souvent clairvoyante et instinctivement attirée vers les routes nouvelles. Leurs successeurs ont tout d'abord soumis leur jeune ardeur à la férule d'une pédagogie courante et traditionnelle importée de la docte Germanie. Grâce aux frères Rubinstein, Saint-Pétersbourg (1862) et Moscou (1864) jouissent d'un Conservatoire calqué sur ceux de nos voisins. Les « jeunes Russes » contemporains y ont sagement fait leurs classes et passé leurs examens. En sont-ils plus savants ? Peut-être ; mais la comparaison de leur habileté acquise avec la maîtrise autodictate d'un Rimsky-Korsakow permet de douter que, même octroyée par celui-ci, la routine d'une éducation conservatoriale ait été pour eux un bienfait sans mélange. Il semble, en tout cas, que cette science attardée d'un demi-siècle pèse aujourd'hui comme un manteau de plomb sur les ailes de la muse slave. Après l'âge héroïque, c'est l'ère didactique de la musique russe : un pas en arrière à certains égards, mais une étape inévitable peut-être et nécessaire de son évolution.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Musée du Luxembourg. — Les Indépendants. — Memento.

Selon sa coutume, le **Luxembourg** s'est rouvert, aux

premières caresses du printemps, notablement *enrichi* d'œuvres nouvelles. Bien que d'autres fois les acquisitions aient été plus heureuses, il en est plus d'une, cette année, qui valent qu'on les signale. Je ne pense point néanmoins que *les Pommiers* de M. Carolus-Duran, le portrait de M. Hayem par Bastien-Lepage, le portrait de femme de M. Jacques Lefebvre ou *les Fleurs* de M. Jacques Blanche ajoutent beaucoup à la gloire de ces différents maîtres diversement incontestés, mais il était bon, sans doute, pour des raisons secrètes, que leurs noms figurassent plus souvent dans les catalogues des musées officiels. Tout cela est d'autant plus parfait, au reste, qu'en même temps sont introduits dans le sanctuaire des toiles intéressantes de MM. René Ménard, Abel Faivre, Pointelin et un pastel de M Milcendeau, conjointement avec une harmonieuse ébauche d'un farouche révolutionnaire de l'art : le *portrait de Théodore Rousseau*, par Daumier!

Daumier est, si je ne me trompe, mort en 1879. Le voilà représenté, au Luxembourg, par deux œuvres : *les Voleurs et l'Ane* et le *Théodore Rousseau*. Aucune des deux d'ailleurs n'approche des grandes œuvres si émouvantes qui ont passé, depuis quelques années, dans les ventes, ou de celles qu'on a pu voir à la Centennale de 1900 et à l'exposition de l'Ecole des Beaux-Arts. Cependant elles sentent déjà l'orage et la passion et font soupçonner la maîtrise : pourquoi sont-elles aux Luxembourg? Pourquoi pas au Louvre?

Maintes fois, — et lorsque des amateurs donnèrent à l'Etat l'*Olympia* de Manet — on a prétendu qu'il fallait qu'un artiste se fût accoutumé depuis dix ans à être mort pour que ses œuvres pussent être exposées au Louvre. Si une telle règle existe, en effet, elle est manifestement violée, vu qu'il existe au Louvre des œuvres d'artistes même *vivants* (ou prétendûment tels) : M. Bonnat, M. Puech, — sans parler de M. Carolus Duran, à qui on doit un plafond imbécile, — et, en tous cas, il importerait que des artistes qui ont passé leur existence dans la lutte ardue et journalière, enfin triomphants devant la postérité, fussent installés pour la définitive gloire. Qu'importe aujourd'hui que Daumier ne se soit pas repu de la manne des commandes et ne se soit pas jugulé dans les liens des pratiques recommandées par l'Ecole? Fut-il un tempérament fougeux, personnel? exprima-t-il en une langue originale et neuve des sentiments, des sensations, des perceptions imprévues? Tout est là; nul n'en saurait douter; il a, plus que ses contemporains falots, les Benouville, les Couder

les Lanoue, les Poterlet, les Timbal, les Tournemine, les Roqueplan, les Michalon, de qui rien ne subsiste, — (à peine le souvenir amusant des prénoms de ce dernier : Achille-Etna, si peu justifiés), — le droit d'être situé en bonne place dans la salle des Etats. Et, avec lui, Manet ! Manet comme Daumier, a disparu de la vie terrestre depuis plus de dix ans. On assure que leurs tableaux ne plaisent qu'à demi à M. le Directeur des Musées et à certains de ces Messieurs les Conservateurs. Eh bien ! mais sommes-nous donc les esclaves de leurs goûts ? Ils ont mission, non de régenter, mais de conserver, je pense. Il n'en est pas un, je veux croire, qui osât prétendre encore chérir particulièrement les compositions de Lethière ou de François Verdier. Ils les conservent cependant, et ils font bien. Ceux-là ont daté une heure, par là ils intéressent. Que l'on aime ou non Daumier et Manet, ils ont déterminé un courant d'enthousiasme et d'émotion ; il suffit, leur place est au Louvre, auprès de Corot, de Millet, de Rousseau, de Delacroix. Chintreuil y est bien qui n'eut pas leur puissance ni leur volonté, et Diaz, et Belly, et Marilhat, et Troyon, et Brascassat (1)...

— Peut-être, si on se décidait à faire de la place au Luxembourg en expédiant au Louvre ce qui doit y être, sans tenir compte de la prétendue règle de dix ans, en demeurant si niaise, Puvis de Chavannes, Meissonnier, Gustave Moreau, etc..., en se débarrassant par le feu ou par la province des vieilleries passées de mode et sans intérêt, — arriverait-on à offrir aux artistes étrangers quelque chose de plus décent que cette exhibition momentanée et hâtive par quoi ils sont admis à jouir, à tour de rôle, selon leur nationalité respective, d'un renom français et d'une admiration temporaire. N'est-il point honteux, quand une galerie possède un incomparable chef d'œuvre, le *Portrait de ma mère*, par Whistler, qu'elle ne puisse s'en enorgueillir en tous temps et qu'il faille que l'an-

(1) Les journaux quotidiens nous ont apporté, le 17 avril, la triste nouvelle de la mort du sculpteur Dalou. Ce fut un grand talent consciencieux, au demeurant un des artistes les plus chercheurs et les plus sincères de ce temps. Inégal sans doute, mais non routinier, et, si l'on situe à part dans la gloire exceptionnelle le nom de Rodin, il était le premier sculpteur de la République. On se souvient qu'il avait été chargé, par le gouvernement de la Commune, d'assurer la conservation du Musée du Louvre. Comme il s'est acquitté à merveille de sa tâche ; il a expié ce dévouement par de pénibles années d'exil et de misère passées à Londres ; les Musées nationaux ne possèdent rien de lui.

née des peintres anglo-saxons reparaisse à l'aurore des calendriers administratifs pour que les ferveurs enthousiastes et respectueuses se trouvent autorisées à le revoir?

Mais les acquisitions récentes de peintures anglaises et américaines sont faites pour confirmer l'idée juste que le musée s'ingénie à ne montrer des artistes nouveaux que les faiblesses et les erreurs. Nous avons vu de M. Lavery, par exemple, mieux que ce double portrait exposé; mieux aussi que les tableaux montrés ici de MM. Spenlove-Spenlove, Walter Gay, Harrisson et Humphreys-Johnslon. Seule la *Femme en gris* de M. Alexander est digne, et au-delà de sa réputation.

§

Il y a plaisir à se trouver chez les *indépendants*. Volontiers on leur reproche de s'être assagis, de ne plus se différencier suffisamment d'artistes prudents. Mais c'est parler avec quelque inconséquence. Les procédés recherchés par des novateurs, il y a peu d'années encore, à présent ont fait, presque tous, leurs preuves, et chacun sait bien les effets qu'il en saura tirer d'avance; en même temps, l'œil des foules s'est accoutumé; il ne s'indigne plus d'être sollicité et violenté par ce qu'il estimait de pures extravagances. Il y a, de la part de l'artiste, plus d'assurance, plus de complaisance de la part du public; bientôt tous deux se seront compris, et peut-être s'aimeront.

Pourtant, de singulières erreurs ont cours encore. L'art qu'on accepte n'a pour but que de reproduire, de représenter le monde extérieur. On a beau se demander à quel besoin pourrait répondre cette création multiple et assidue d'un double à l'univers visible au moyen de matériaux moins appropriés à leur usage, moins variés; on ne s'est pas arrêté à une telle difficulté : il s'agit toujours, aux regards des spectateurs, de produire une copie exacte de quelque objet ou d'un ensemble de choses. Dès lors on attribue à chacune une fixité de formes et de couleurs que l'œil plus exercé de l'artiste vrai lui dénie.

Rien ne se sépare de rien; rien n'a une existence propre, indépendante.

Au contraire, l'art s'ingénie à replonger ce que sépare l'habitude de nos esprits abstracteurs, dans l'ambiance dont toute chose ne forme qu'un élément momentané, pour faire surgir de cette confrontation, surprise et révélée, le cri émo-

tif qui nous exalte et nous secoue. La ressemblance convenue n'est qu'une réussite bien vaine. Il faut simplement, et sans plus, que s'éveille en nos esprits la générosité d'une sensation profondément neuve, au gré de l'artiste, qu'il nous ait montré ou non l'extérieure apparence matérielle des motifs de sa propre émotion. Les moyens sont bons, dès qu'ils approchent du but, dégager une puissance émotionnelle. Chaque artiste y est parvenu par des ressources différentes; quel rapport y a-t-il entre Rembrandt et Rubens, entre Vinci et Velasquez, entre David et Delacroix? Il est donc légitime — il est nécessaire — lorsque l'on apporte du nouveau, de trouver une expression nouvelle. Les écoles académiques n'admettent plus cette vérité, non plus que les coteries officielles. Au temps de Géricault ou de Courbet, par une lutte obstinée on s'imposait, on forçait l'entrée. Maintenant on ne discute plus, on ricane, et on rit : qu'est-ce que Monet? et Pissaro, et Degas? et Renoir? — qu'est-ce que Cézanne, et Redon, et Van Gogh? — un haussement des épaules suffit à répondre à de semblables questions; une insulte serait de trop, — le dédain!

Oui : — car le classique d'aujourd'hui, le M. Ingres pompier et rétrograde s'appelle M. Bouguereau, M. Bonnat, M. Jules Lefebvre, M. Carolus Duran — il est millier, et que voulez-vous que lui oppose un dissident? son talent, sa foi, son amour du travail, son grand espoir : allons donc! il n'est plus temps pour de telles balivernes. L'or, les honneurs, la faveur du monde officiel et des salons, la claire renommée, le respect de l'univers. Farceurs, qui de ces choses précieuses feignent, en ces temps avertis, de faire fi!...

Les Indépendants groupent chaque année les témoignages les plus opposés, de M. Vuillard à M. Hettner il y a un océan d'intentions adverses; mais tous deux valent pour la fermeté de leur dessein, la noblesse de leur sincérité, l'ingénuité franche de leur vouloir. Même les nombreux, à qui le talent manque, restent loyaux vis-à-vis d'eux-mêmes, méprisent le truc, d'accès trop facile, le trompe-l'œil, le savoir-faire, et se montrent, entiers, tels qu'ils sont, sans pudeur et sans forfanterie. Aussi est-il bon de se trouver en leur présence, d'accueillir leurs essais, d'en pénétrer la tendance, et de parler à son tour avec franchise, avec rudesse, selon la vérité des sensations éprouvées.

Je ne veux point réitérer, devant M. Maurice Denis, l'expression de ma stupeur incompréhensive, d'autant moins que, cette année, de plusieurs de ses toiles le charme ne m'a point

échappé. Je sens une simplicité très émue dans ces divers morceaux où il a fixé, attendri, la vie rieuse d'un enfant aux bras de sa mère. *Le Goûter*, *la Toilette* sont d'exquises notations, finement harmonisées.

M. Vuillard, à son ordinaire, chante, en des tonalités délicates, l'intimité de la vie des choses intérieures et de l'air ; c'est le maître des gris câlins sous une douce palpitation.

M. Bonnard saisit, comme toujours, au passage, la spontanéité mobile des attitudes ou d'un contraste lumineux ; il tient en suspens l'instant.

L'exposition de M. K. X. Roussel nous le montre singulièrement affermi et sûr désormais de sa manière. Nul, comme lui, n'est touché par la trame d'atmosphère confuse et lointaine sur laquelle le motif des paysages se détachent : la rousseur des bois d'automne, par exemple, qui tient moins aux arbres de la clairière évoquée qu'à un fonds indistinct et comme latent.

M. Ibels reste facile et médiocre ; M. Vallotton, à côté de ces abominables effigies par quoi il s'efforce de diffamer la mémoire de *Vigny*, de *Hugo* ou de *Verlaine* (son *Berlioz* moins caricatural est plus vivant et presque expressif), nous offre des notations précises et sûres de paysages de Honfleur.

De M. Lacoste les sites pensifs respirent et leur silence s'emplit d'haleine. Il est particulièrement sensible à des infiltrations pénétrantes de lumière dans la torpeur alanguie des ténèbres. Rien ne vaut pour exprimer de ces moments crépusculaires, douteux et sournois, ses deux aspects différents et si vrais du Londres dominical et nocturne.

M. Francis Jourdain, attentif également à des conflits insoupçonnés et très lents, s'éprend avec douceur des lumières étouffées dans le soir ; M. Coppiéters, dans cette étrange lucidité dont il semble que ses tableaux frissonnent humblement, attribue aux choses familières et aux maisons une sorte de mélancolie figée très spéciale et très neuve ; il s'avère, de plus, aquafortiste subtil.

A ce groupe de révélateurs pensifs des liens secrets de la nature et des humaines appréhensions, se rattachent, selon des visions diversement réalisées, maints paysagistes : MM. Marquet, Lejeune, Vieillard, et, pour une très belle nature morte aussi, M. Fluchaire.

D'autres sont des paysagistes sans effroi, éclatants et radieux, comme MM. Roby, Lebasque, Agard, Monnier, Glu-

chowski; — ou plus aigres, comme M. Sermet; — ou plus mouvementés, comme MM. Puy, Deville, Carré, Girieud, Mlle Krouglicoff, — ou même brutaux au point que leur énergie n'en soit plus qu'apparente, comme M. Dufrénoy.

Le paysage, depuis quelque temps, se plie ou s'amplifie à des goûts ornementaux. On se souvient de quelques hautes décorations de M. Charles Guérin. Encore que son exposition, cette année, ne nous offre, en dépit d'une *Circé* peu heureuse, que des natures mortes exactes et nettement harmonisées, comme il sait les faire (surtout les nos 777 et 780, très-*neufs*), d'autres peintres l'ont suivi aux mêmes chemins : voici, tout d'abord, le jardin à la française, avec ses fleurs, ses arbres taillés, ses balustrades, ses grands vases et la queue royalement tombante de son paon au premier plan, le tableau intéressant de M. L. Sue.

MM. Davidenko et Chauvel, plus traditionnels, sont de bons décorateurs, eux aussi.

Avec de la brusquerie sans doute, mais dont la confusion harmonise et exalte son motif, M. Matisse dresse puissamment ses belles natures mortes et son profond paysage. Il tient à côté des paysages et de la nature morte de M. Cézanne, dont trois toiles nouvelles affirment l'indicible et farouche maîtrise.

M. Valtat, s'il se souvient peut-être de Guillaumin, ne nous en présente pas moins de solides et claires études, très vivantes.

Mlle L. Cousturier arrête surtout par la grâce mouvementée et claire de ses *Laveuses* et de ses autres paysages. M. Micendeau nous offre, à son ordinaire, des aspects familiers et populaires d'une Espagne réelle, sans amphigouri classique. Le *Pin Marin* de M. Roux-Champion baigne dans l'atmosphère heureuse; on le voit respirer; M. Dario de Regoyos, plus particulier que M. Milcendeau, nous promène d'heure pâle en heure rouge parmi les lumières étranges de l'Estramadure; M. Hepp dessine avec finesse de très délicates visions.

Certains des jeunes maîtres font, au reste, école. MM. Vuillard, Bonnard (voir surtout les portraits de MM. Plumet, Boizot, Bouche), les pointillistes, autant que les premiers impressionnistes se retrouvent, ici, non sans diverses grâces, imités allègrement, en toute ingénuité. Il en est qui vont au delà et transforment une habitude de métier ou une abréviation personnelle en système exclusif. Ainsi M. Hettner, bru-

tal et excessif, ne voit par objet ou localisation des espaces que la couleur d'un reflet qu'il généralise, étend et intensifie jusque à aveugler ; ses figures et ses sites sont de facture au demeurant précise et solide, mais sa couleur est sans souplesse et ne s'harmonise que par heurts des contrastes. M. von Faber subit l'influence de Franz Stuck ; voici de lui un élégant portrait d'enfant, et de M. Karsten, si lourdement brouillé, la double silhouette nettement établie et sûre de *deux hommes*. Mme Marval, à côté d'effigies volontairement bizarres et déplaisantes très doucement a tracé la physionomie gracieuse et simple d'un *Enfant au cerceau ;* Mlle Gobillard a un souple et délicieux portrait et des aspects de villes et de plages du Midi très délicatement traités à l'aquarelle ; Mlle Babaïan, M. Launay voilent non sans grâce de troublantes figures d'un dessin agile ; M. Guéroult étudie assidûment le charme ineffable de maints nus féminins ; M. Chatellier noblement dessine de hauts et aimables visages clairs sous des chevelures adorablement impératives ; M. Thiry, dans un modelé gras et doux, nous dit l'harmonie séduisante des blonds et des verts dans sa *Femme à la médaille*.

Une pieuse mémoire a groupé au centre du salon quelques-unes des toiles âprement et solidement traitées où Toulouse-Lautrec situait d'une si grande maîtrise l'aspect paradoxal de ses pierreuses, de ses clownesses, de ses drôlesses carnassières, rudes et charmeuses. On sait l'incomparable doigté de ce dessin impitoyable et la signification harmonieuse de sa couleur discrète et chantante. Ne serait-il point temps d'organiser une exposition aussi complète qu'on la pourrait réunir de ses peintures, de ses dessins et de ses lithographies merveilleuses ? Sans doute, on ne serait admis à les réunir en les salles de l'Ecole des Beaux-Arts, et la vogue de ce local n'ajouterait pas l'engouement du snob aux admirations des sensitifs : n'importe ! mais il convient de proclamer que Lautrec fut et reste un maître original et précieux parmi les peintres si nombreux et si personnels de sa glorieuse génération.

La surprise s'adresse encore à des noms peu connus ; rien ne surpasse le frêle accent chaud, un peu maniéré et si fleuri dont frémit avec tendresse le pastel de Mlle Bermond ; M. Laprade, hâtif et fébrile, a toute l'exquise séduction d'un accent incertain, néanmoins expressif nerveusement, juste et prompt. M. Lemmen, si peu apprécié jusqu'ici en France, équilibre les chaudes colorations de ses intérieurs familiaux et parachève à ravir des dessins de raffiné. M. Emile Bernard

revient, patient, réfléchi, austère et dresse sur des fonds de ciel limpide le travail ou le jeu des fellahs solidement construits et en larges attitudes : les *Femmes au bain* surtout sont d'une fraîcheur très nouvelle, d'une grâce tout à fait puissante. Les compositions de M. Ranson, d'un artifice toujours délicat, chatoient de volontaires et précises harmonies : les gris, les verts, les rouges profonds et des bleus y chantent et y marient parfaitement leurs parfums aigus et contrastés. Enfin, les néo-impressionnistes, M. Luce, M. Signac, M. Cross illuminent de leur faire lucide le désert des salles avec des paysages que pour construire dans la brume même ils inondent de soleil dont la radieuse dispersion est soumise à leur vouloir ; et, par-dessus tous encore, M. Van Ryselberghe exalte, dans ses portraits heureux et ses sites marins ouverts aux heures ingénues, l'embrasement pacifique et radieux des espaces clairs et de la lumière.

Mais chacun de ces peintres-là exigerait, à son tour, une étude ; il fallait ici rendre hommage à tous les talents, à tous les efforts ; des occasions plus propices sans nul doute naîtront.

Memento. — Exposition d'œuvres de Constantin Leroux, au Collège d'Esthétique moderne ; d'artistes espagnols résidant en France, 19, rue Caumartin ; de M. Dezaunay, dans la galerie Bernheim jeune ; de Louis Bernard-Lemaire et de Picasso, à la galerie B. Weill ; de MM. Canals, D. de Regoyos, Losada et P. d'Uranga, chez MM. Silberberg ; de M. G. de Burggraff à la Petite Galerie Drouot.

ANDRÉ FONTAINAS.

ART ANCIEN

Au Louvre : les nouvelles salles de dessins ; la collection Adolphe de Rothschild.

Voici, enfin réorganisées, les salles de dessins. A partir des salles du mobilier Louis XVI, elles se succèdent : les Italiens du XIVe au XVIIe siècle dans les trois premières, les Espagnols du XVIe et XVIIe dans la quatrième, les Allemands du XVe et du XVIe dans le cinquième, dans celle qui suit les Flamands du XVIe et du XVIIe, plus loin les Hollandais du XVIIe, et enfin, dans les cinq salles qui séparent des deux dernières, les Français. Ce qui encombrait de la collection His de la Salle a été accroché dans un couloir qui donne sur la rue de Rivoli, et c'est une joie que de pouvoir

passer sans trouble d'une pensée à une autre, de pouvoir goûter dans le calme ces impressionnantes et éloquentes notations. Aller du soleil d'Italie à la fougue du maître d'Amsterdam, de la concision réaliste de Nuremberg ou de Cologne à la fièvre de Watteau et à la fougue de Fragonard, quelle féerie et quelle débauche ! Et les trois albums, celui de Jacopo Bellini, celui de Domenico Tiepolo et celui de Callot... Vues, revues, ces choses admirables demeurent toujours jeunes. Cette fois certaines, mieux dans leur jour, offrent d'imprévues beautés. J'y reviendrai. Je dois, cette fois, passer vite pour détailler la collection d'orfèvrerie religieuse léguée par le baron Adolphe de Rothschild.

Une partie est à Cluny. La fleur du trésor est ici.

Depuis Sauvageot, Révoil ou Davillier le musée n'avait reçu un pareil don.

On l'a superbement installé. Entre la marqueterie de chêne, d'érable et d'acajou du parquet, les caissons or et azur d'un plafond du XVIe siècle arraché à un palais de Venise, entre le noyer ciré des murs et l'éclatante, fine et vivante tapisserie des Flandres qui illumine le panneau du fond, les vitrines érigent leurs magnificences : gemmes vieilles aux feux rompus et doux, éclats clairs des cristaux de roche, orient gris des perles, givres polychromes des émaux, lumières chaudes des ors et des argents patinés, c'est une floraison tumultueuse et superbe, aux accords assourdis toutefois par la buée des siècles, une irradiation presque aimable. Dès qu'on commence à détailler les pièces, on saisit la pensée de l'ouvrier, on comprend le caprice de sa main, et ces reliquaires, ces monstrances, ces custodes, ces baisers de paix, ces croix se laissent déchiffrer.

Le XIIIe siècle n'est représenté ici que par une seule œuvre; mais capitale, à la vérité : un reliquaire que Pierre de la Chapelle, abbé, fit exécuter en 1254 pour l'abbaye de Floreffe en Flandre. C'est le temps où l'orfèvre copie servilement le maçon, et les caractères principaux de l'architecture se retrouvent ici dans cette admirable pièce, qui est certainement le monument le plus considérable de l'orfèvrerie flamande au commencement de l'époque gothique, — avec la châsse de sainte Gertrude de Nivelles.

Je ne puis mieux faire que d'emprunter à M. Gaston Migeon la description de ce reliquaire polyptique de la Vraie Croix, en argent doré, repoussé et gravé :

« Le panneau central fixe, en forme d'édicule gothique,

abrite deux anges qui portent une croix fleurdelysée, ornée à l'extrémité des bras de médaillons en têtes d'anges en relief et au centre d'une grosse lentille de cristal. L'archivolte est décorée de plaques d'argent niellées Les volets, trois de chaque côté, portent sur des fonds gravés en losanges des figures d'argent doré en ronde bosse, abritées sous des dais : le Christ crucifié entre la Vierge et saint Jean, le Christ descendu de la croix, des saints et des saintes. Le monument repose sur deux lions couchés ».

Il n'y a pas d'œuvres du XIV^e^ siècle.

Du XV^e^ siècle, une délicieuse Vierge d'un sentiment exquis et doux. On retrouve en elle ce mélange attirant qui charme dans les figures de Rogier de la Pasture; on le retrouve ici avec une humanité, une bienveillance plus manifestes. L'orfèvre a glissé naïvement sous ses pieds un champ d'émail vert pour simuler une prairie, — le pré cher à Van-Eyck. Ecole de Bourgogne? Pourquoi pas. Ou, tout au moins, œuvre née en Limbourg ou aux provinces rhénanes : vers le milieu du XV^e^ siècle, elle fait partie du butin fait en la pillerie d'une église de Strasbourg.

La voici détaillée par l'érudit conservateur du Louvre.

« Statuette de la Vierge en argent doré par places, coiffée d'une large couronne fermée aux fleurons découpés. La Vierge a un sceptre dans la main droite ; dans la gauche elle porte l'enfant Jésus qui porte le globe crucifère et bénit. La robe, serrée au-dessous de la poitrine par une riche ceinture d'orfèvrerie, est bordée, ainsi que les manches, d'une riche bande guillochée et dorée, finement ciselée. Le manteau, qui retombe en plis nombreux et cassés, est orné d'un riche orfroi chargé de perles fines, d'émeraudes et de grenats. »

Voici, maintenant, les objets usuels, monstrances, custodes, baisers de paix...

D'un orfèvre de Gand, Corneille de Bont, celui qui ciselait les insignes des « messagers de la Keure de Gand », ces bijoux charmants des ménétriers du Beffroi, il y a une boîte aux saintes huiles « en argent ciselé et gravé en forme de petit édicule à clochetons ; armoiries émaillées, un chiffre W et une date, 1486 ».

Et ces trois reliquaires flamands :

« Autre reliquaire flamand en forme ronde, en argent doré monté sur une tige hexagonale montée sur un pied à six lobes ; il porte un écusson armorié; le disque est décoré au centre d'une grande médaille en argent doré représentant le bap-

tême du Christ, entourée d'une torsade et d'une couronne de fleurs. »

« Reliquaire de même forme, décoré d'une nielle d'époque postérieure (xvi^e siècle), représentant Madeleine lavant les pieds du Christ. Il porte à son sommet une petite statuette de sainte Marguerite. »

« Très petit reliquaire en forme de chapelle à laquelle est adossée une petite statuette en bronze doré. Sa monture enchasse un cristal de roche taillé à côtes, flanqué et surmonté de tourelles en argent. Le pied carré est orné d'un saphyr cabochon. »

Le gothique flamboyant est représenté ici par « deux ostensoirs d'argent, l'un hexagonal, flanqué de tourelles et de clochetons avec figurines et surmonté d'une flèche, l'autre portant un cylindre horizontal de cristal de roche taillé à godrons, avec deux statuettes de sainte Ursule et de saint Bruno aux extrémités, et surmonté d'un clocheton ».

A côté de cette efflorescence, voici un incroyable bijou d'art, à peine grand comme la main, véritable prodige de ciselure et d'une incompréhensible finesse d'exécution, croix que la baronne de Rothschild a léguée personnellement au Louvre. Malgré sa petitesse, son exiguité, l'abondance de ses détails et la richesse de son ornementation, cette très petite croix ne reste ni lassante ni encombrée. Et, cependant, c'est tout un monument; qu'on en juge :

« Petite croix en or ciselé, monté sur un fût de niches ogivales abritant la vierge et les saints et reposant sur une base où, dans quatre compartiments évidés par la ciselure, sont représentés l'Annonciation, la Nativité, l'Adoration des Mages et le Couronnement de la Vierge. De la base du Crucifix se reliant à l'extrémité supérieure du fût, se détachent deux tiges portant deux statuettes de la Vierge et de saint Jean. »

L'art espagnol est également représenté : cette *custodia*, par exemple, a l'originalité, la saveur décorative qui le décèlent, avec ses fenestrages rehaussés d'émaux translucides, ses tourelles et ces anges aux ailes éployées. Et cette crosse pastorale en cristal de roche, enrichie d'une somptueuse décoration d'orfèvrerie et de groupes de petits personnages en ronde-bosse... Il faudrait tout citer, et ce goupillon extraordinaire, travail italien du xv^e siècle, et ces émaux églomisés répandus partout, et ces colliers, et ces rosaires de buis, dont chaque grain est une tragédie vivante, et ces pendeloques, ces « pend à col » qui représentent soit l'Agneau-Pascal, soit

Jésus, soit l'Annonciation, et ce travail vénitien du xv^e^ siècle où se retrouve l'influence allemande, ce « Reliquaire de la Flagellation » que M. Migeon décrit ainsi : « Gobelet muni d'un couvercle en argent émaillé. Sur deux petites consoles, de chaque côté, se dressent deux petits personnages en ronde-bosse, en argent repoussé et doré. Leur présence de chaque côté du vase indique bien le genre de relique qu'il devait renfermer un fragment de la colonne à laquelle le Christ avait été attaché pour être battu de verges. »

Une dernière œuvre est à citer : une navette à encens en lapis-lazuli. Autour de la pierre bleue qu'on recherchait alors si avidement dans les sables de la mer, la pierre bleue aux veines d'or, un orfèvre vénitien à enroulé une délicieuse et somptueuse ceinture d'or ciselée et rehaussée de pierres précieuses. Elle est soutenue par une tige au pied de laquelle quatre lions sont accroupis. C'est à la fois d'une simplicité et d'une richesse inégalables. On a bien eu raison d'écrire « que la splendide couleur naturelle de cet objet, rehaussée encore par la précieuse ornementation de sa monture, en fait une merveille sans prix ».

On s'éloigne, et on revient pour admirer encore pour détailler ces choses prestigieuses et évocatrices, — et sur lesquelles il plane une mélancolie si profonde.

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Charles Saunier : *Les Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire*, H Laurens, 12 fr. — Ch. Huard : *Province*, Piazza, 3 fr. 50. — Antonin Reschal : *Le Journal d'un Amant*, 3 fr. 50. — Jean Baffier : *Manifeste du groupe corporatif des ouvriers d'art de Bourges*, Renault, Bourges, 0 fr. 50. — Les Revues : *Les Maitres du Dessin; La Gazette des Beaux-Arts; La Revue de l'Art Ancien et Moderne; Art et Décoration; Revue des Arts Décoratifs; La Chronique des Arts; Le Bulletin de l'Art Ancien et Moderne; Le Monde catholique illustré; La Vie Illustrée; L'Hémicycle; Le Mouvement esthétique; Le Cri de Paris; L'Assiette au Beurre; Le Rire; Le Sourire; L'Art Moderne; Actualidades; Deustche Kunst und Dekoration; Innen-Dekoration.*

Les Livres. — L'histoire du Musée du Louvre de 1795 à 1814 est en réalité celle de nos victoires. Chaque campagne glorieuse de nos généraux avait pour corollaire un envoi de chefs-d'œuvre au nouveau Muséum. La Convention commença cette œuvre de centralisation artistique que Napoléon devait porter à son extrême développement. De Belgique,

de Hollande, de Prusse, d'Autriche, d'Espagne et surtout des Etats italiens de véritables convois d'œuvres d'art se dirigèrent sans cesse vers Paris pendant plusieurs années, malgré les protestations de ceux qui, comme Quatremère de Quincy, prétendaient que les ouvrages d'art ne peuvent être bien compris que dans leur milieu et qu'il serait préférable de reporter à Rome tout ce que l'on avait ravi à ses monuments. C'est l'histoire de ces *Conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire* que M. Charles Saunier a entreprise et menée à bien après de longues recherches dans les archives nationales et dans celles de nos Musées. Il montre, avec preuves à l'appui, qu'on a trop souvent accusé à tort notre gouvernement et nos armées de vandalisme, qu'au contraire, la plupart du temps, les œuvres d'art enlevées à l'étranger furent acceptées au lieu et place de contributions de guerre, tandis que lorsque le France vaincue dut rendre les chefs-d'œuvre aux alliés ceux-ci n'oublièrent pas de joindre à leurs reprises la rançon métallique. Il expose de quelle façon la République se comportait avec les pays annexés, créant des musées à Bruxelles, à Anvers, à Mayence, à Genève, restaurant les œuvres d'art sur le passage de ses armées, toujours soucieuse de l'éducation du peuple par la beauté. Il faut lire dans le captivant volume de M. Charles Saunier ces documents si indispensables à l'histoire de nos musées et de notre évolution artistique et il faut avec lui élever un monument d'admiration et de reconnaissance à Vivant Denon, directeur du musée du Louvre en 1815, et à Lavallée, secrétaire, qui s'opposèrent avec la plus infatigable énergie aux revendications, bravant les menaces d'arrestation et de déportation faites par les généraux alliés, arrachant eux-mêmes les tableaux des brancards ou les commissaires étrangers les faisaient placer et réussissant à force d'héroïsme à nous conserver quelques chefs-d'œuvre. C'est dans le livre de M. Charles Saunier qu'il faut lire le récit de cette palpitante lutte de deux hommes, profondément attachés à l'incomparable trésor d'art qu'ils avaient contribué à créer, contre les Blücher, les Jacobi, les Wellington, les Canova, sans qu'aucune aide leur vienne de Louis XVIII dont l'ingratitude les destituera quelques mois plus tard. M. Saunier a appuyé de documents nombreux sa narration alerte et claire. Son travail complètement nouveau comble heureusement un vide dans l'histoire de la formation de nos collections nationales.

Les cent dessins que M. Ch. Huard vient de réunir sous

le titre **Province**, forment une bien amusante et bien exacte étude des mœurs d'une petite ville. Nous avons pu goûter la saveur de ces croquis sincères dans plusieurs journaux humoristiques et plusieurs fois j'ai eu l'occasion de dire le bien que je pensais du jeune dessinateur. *Province* est, sans nul fiel, le produit d'une observation subtile secondée par une ironie sans cruauté. Nous voyons, au fil des pages, se succéder toutes les physionomies de la petite ville dont le clocher, comme un rappel symbolique, se niche toujours en quelque coin du paysage. Délégués sénatoriaux, notaire, président de cour, vieilles dames et vieux rentiers, politicailleurs et bureaucrates, tous les types de la petite ville défilent notés avec une précision qui donne au recueil de M. Huard le charme de la vérité surprise et soulignée.

M. Antonin Reschal a été fort bien inspiré en confiant à MM. Edouard Bernard et Sandy-Hook l'illustration de son dernier roman. Deux compositions en couleurs synthétisent au début du livre ce que le **Journal d'un Amant** contient de violence exaspérée vers la volupté et de triste désillusion sur les plaisirs de chair les plus compliqués.

M. Baffier, sculpteur de talent, publie un **Manifeste du groupe corporatif des ouvriers d'art à Bourges**. La politique a selon moi trop influencé l'auteur dans certaines appréciations, mais peut-être y aurait-il à retenir de ces quelques pages cette idée assez originale que « les Corporations de Métiers, dans les villes, ainsi que les usages et coutumes dans les bourgs, qu'on a détruits aussi, représentaient le *véritable socialisme rationnel pratique en France*, susceptible de se prêter parfaitement aux contingences comme à tout progrès scientifique et moral ».

Les Revues. — **Les Maîtres du dessin** (mars). — Au sommaire : *Scènes d'intérieur*, composition à la sépia de Fragonard; deux *Études* de Lancret; *Mme Favart* (*Justine du Ronceray*), par La Tour, et un important dessin aux deux crayons de Portail : *Jeunes Femmes*.

La Gazette des Beaux-Arts (avril 1902). — M. Frantz Marcou étudie la très belle donation faite au Louvre par M. Adolphe de Rothschild et M. Georges Lafenestre complète par un second article sa description du legs Thomy-Thiéry. Il est agréable de voir le sommaire d'une revue aussi importante que la *Gazette des Beaux-Arts* quasi accaparé par l'exposition des accroissements de notre musée national. Aussi ne saurais-je que m'associer au vœu de M. Lafenestre de

voir mettre en valeur les derniers dons avec tout l'éclat qu'ils méritent et qu'il soit mis à la disposition des donateurs futurs une série de salles disponibles en quasi certitude que les œuvres offertes ne seront pas réléguées dans des greniers. Que faut-il pour cela? Que le palais du Louvre soit entièrement consacré à l'établissement de nos collections. Espérons que l'on donnera enfin satisfaction à l'opinion publique qui réclame cette réforme depuis tant d'années!

La Revue de l'Art ancien et moderne (10 avril). — M. Henri Bouchot continue son excellente série d'articles sur *La Femme anglaise et ses peintres*, accompagnée d'attachantes reproductions. M. Paul Lafond, conservateur du Musée de Pau, nous donne une fort curieuse étude sur *des portraits de fous, de nains et de phénomènes* en Espagne, aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles.

M. de Boisjolin publie la suite de son étude sur le Musée Carnavalet. L'auteur paraît avoir étudié son sujet avec soin, ce qui nous permettra de nous étonner de la reproduction du *Personnage inconnu* de Caffieri dont l'original est au Louvre et qui n'est représenté à Carnavalet que par un moulage sans valeur.

Art et Décoration (avril). — *René Ménard* par Gaston Migeon et quelques lignes savantes de M. Frantz Jourdain sur *une petite maison à loyer* construite par M. Simonet, rue Boursault.

Revue des Arts Décoratifs (mars). — Cette revue, si ardemment dirigée par M. Victor Champier continue à publier le très intéressant *cours d'art appliqué aux métiers* professé par M. Lucien Magne au Conservatoire des Arts et Métiers.

A noter également le travail de M. Paschal Fortuny sur *l'art décoratif en Ecosse et ses traditions indigènes.*

La Chronique des arts (12 avril).

« L'approche des Salons a remis en mémoire le singulier régime où vivent en France nos grandes associations artistiques. On s'est plu à évoquer en face de leur désarroi, le spectacle des sociétés anglaises, prospères et indépendantes; on a rappelé les tribulations des Salons en quête d'un emplacement; on a souligné la routine intimidée qui les laisse sous la tutelle de l'Etat. Et un bel enthousiasme réformateur a souhaité pour eux un palais qui leur appartînt, comme est, dans Piccadily, la Royal Academy, et qui fût le symbole de leur autonomie.

« Ce sont là sans doute de beaux projets et qui partent

d'excellentes intentions. Mais peut-être les trouvera-t-on quelque peu hâtifs, si l'on songe combien l'indépendance hésitante dont jouissent nos artistes a été une lente et difficile conquête. Le temps n'est pas encore éloigné où les Salons attendaient tout de l'Etat et de l'Institut. Les soixante dernières années ont connu à ce sujet des luttes héroïques, et il a fallu toute l'intelligente ardeur du regretté marquis de Chennevières et de ses amis pour décider les artistes à s'apercevoir qu'ils avaient une existence propre et qu'ils la sacrifiaient trop facilement aux faiblesses de leurs timidités et aux satisfactions de leur amour-propre.

« Aujourd'hui encore, c'est avec une extrême discrétion que les artistes se sont affranchis de la tutelle de l'Etat. Ils ont pour elle un attachement extrême. De l'Etat, ils attendent leur local, leur consécration officielle, les discours, les encouragements et les récompenses. Les esprits bienveillants voient dans cette soumission un signe d'humilité. D'autres n'y trouvent qu'une impuissance regrettable à l'initiative individuelle et l'inexpérience persistante d'hommes qui, n'ayant point encore pris pleine conscience d'eux-mêmes, ont besoin d'un appui. Quand l'heure viendra-t-elle enfin où il en sera autrement et où l'on pourra songer à la « Maison des arts » indépendante et à l'autonomie parfaite d'une société idéale » ?

Evidemment c'est un beau rêve que celui du rédacteur de la chronique et le spectacle d'une *maison des arts* qui serait réellement un endroit d'art en même temps que la maison des artistes — de tous les artistes dignes de ce nom — c'est bien l'idéal. Et cependant combien d'artistes regrettent la mise en tutelle de l'Etat dont les salons étaient cent fois moins intolérants que ceux qu'organisent des pontifes déjà surannés, remplis de l'unique préoccupation de leurs intérêts mesquins et qui semblent par trop n'avoir à défendre, à l'encontre de l'art véritable, que les produits de ces maisons de commerce qu'on appelle les ateliers Julian. Il est vrai que tant de membres du jury sont à la fois professeurs et actionnaires de ces cours où l'on fabrique moyennant finances des peintres dont on remplace le talent par des médailles.

Le Bulletin de l'art ancien et moderne (12 avril). — Eddy qualifie comme elle le mérite l'attitude de ces messieurs du Comité à la *Société des artistes français* dans les derniers mois :

« L'année dernière, lors des élections du Comité, grand tapage dans la Société : on ne parlait que de scissions et pro-

testations; les journaux enregistraient les attaques et les répliques, publiaient *in extenso* les circulaires des chefs de partis, et signalaient les manœuvres de la dernière heure. Tout cela pour aboutir à quelques réformes de règlement pour lesquelles le public montrait aussi peu d'intérêt que possible.

» Il y a un mois, nouvel esclandre : c'était, on s'en souvient peut-être encore, l'affaire du buffet. Nous fûmes sur le point d'être « privés » de Salon, cette année. Combien d'honnêtes gens qui ne s'en seraient jamais consolés! Effrayé sans doute à cette idée, le Gouvernement mit les pouces, le buffet fut rendu à la Société des artistes français, et du même coup le Salon au public. Le public soupira : il l'avait échappé belle! Enfin, il aurait son Salon!... Merci, mon Dieu!

» Seulement, quand il fallut l'organiser, ce Salon, les discussions recommencèrent, et voici encore une fois les journaux remplis par les « querelles de boutique », enregistrant les démissions et publiant listes et contre-listes de candidatures.

» Comme réclame, c'est-à-dire comme manière originale d'obséder les gens, c'est d'un art parfait. Reste à savoir si l'effet produit sera aussi satisfaisant que les « chefs de la publicité » de la Société des artistes français ont pu l'espérer. Et pour ma part, je suis loin de le croire.

» Je n'en veux pour preuve que nombre d'autres associations d'artistes, où l'on ne fait pas pourtant de trop mauvaise besogne, à ce qu'il semble, et où l'on ne prend point de tels moyens pour se rappeler à l'attention du public. »

En effet, on ne fait pas tant de tapage à la *Société Nationale des Beaux-arts*, où l'on remplace le puffisme de la Société rivale par un peu plus de probité, de travail, et surtout par un peu plus d'art.

Le Monde catholique illustré (30 mars). — *Les scènes de Pâques dans la peinture ancienne* par André Girodie, article accompagné de nombreuses illustrations.

La Vie illustrée (mars). — Très verveuse promenade rétrospective à travers les carnavals d'autrefois par M. Jean Robiquet, l'érudit et spirituel secrétaire du musée carnavalet. Dessins de Gavarni, St-Aubin, etc.

L'Hémicycle (mars). — Hors texte de Pierre-Eugène Vibert et Vermont.

Le Mouvement esthétique (mars). — *L'art dans les lycées et collèges; une réforme nécessaire* par Georges Godin.

Pour la protection des paysages par Ch. Beauquier.

Le Cri de Paris (passim). — Dessins de Cappiello et Hermann-Paul.

L'Assiette au beurre (15 mars). — *Les masques*, numéro spécial dessiné avec son humour habituel par Louis Morin.

(22 mars). — *Les médecins* par Abel Faivre.

(29 mars). — *Les Ceus pratiques* par Doës.

Le Rire (passim). — Dessins de Léandre.

Le Sourire (passim). — Dessins de Ricardo Florès, Huard, Cadel, etc.

L'Art moderne (30 mars). — Compte rendu de l'Exposition de la Libre Esthétique par Eugène Demolder.

Actualidades (30 mars). — Composition de J. Balaglier.

Deutsche Kunst und Dekoration (avril). — L'œuvre de Heinrich Vogeler nous est présentée avec de nombreuses reproductions de peintures et de dessins dont la facture rappelle un peu celle de Beardsley.

Innen-Dekoration (avril) — Très curieuse étude de M. Henry van de Velde sur *Les Principes de la construction rationnelle et conséquente*.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LETTRES ALLEMANDES

Kurt Martens : *Die Vollendung*, Berlin, F. Fontane et compagnie M. 3.50. — Auguste Niemann : *Zwei Frauen*, Dresde, E. Pierson, M. 2. — Max Messer : *Der Traum vom Weibe*, Dresde, Carl Reinner. M. 3 — Max Messer : *Wiener Bummelgeschichten*, Vienne, Wiener Verlag, K. 2.40. — Wilhelm Bœlsche : *Liebesleben der Natur*, 2 vol. Leipzig, Eug. Dietrich. M. 10 — Id. ; *Vom Bazillus zum Affenmenschen*, Wil. Dietrich. M. 4. — *Die Gesellschaft ; Die Insel*.

Goethe disait que le plus grand bonheur de l'homme était sa personnalité. S'inspirant de cette idée, le héros du nouveau roman de M. Kurt Martens — **Die Vollendung** — lutte pour *l'accomplissement* et la *perfection* de sa nature. Alexandre Rottenbrunn avait meublé son esprit de tout ce que pouvait lui enseigner la haute culture... allemande. Il avait été professeur d'université, puis, se sentant à l'étroit dans sa patrie, il s'était mis à voyager. Sa femme étant morte en son absence, il n'était revenu que pour l'enterrer, et pour mettre en pension son jeune garçon. Six années s'étaient écoulées, six années de vie errante, puis six années encore. Le voici de retour à la maison familiale, une propriété aux environs de Dresde. Vivra-t-il désormais avec les fantômes du passé ou saura-t-il

s'édifier une existence *à lui?* Déjà il se sent troublé par la présence, dans un sanatorium voisin, d'une jeune dame rencontrée sur la Côte d'Azur. Il avait quitté la société cosmopolite pour fuir Madeleine de Nives, et voici qu'elle vient le troubler dans sa retraite d'Allemagne. Il l'oubliera pour se consacrer entièrement à son fils et pour rapporter sur ce gamin de quinze ans tous ses désirs de perfectionnement. Le jeune Rolph est un être simple, d'une parfaite santé physique et morale, d'une intelligence supérieure, mais qui ne comprend rien à la complication de son père. Il se défie presque de cet inconnu dont sa mère lui parlait avec tendresse et regret, et quand Mme de Nives reparaît, quand la tentatrice devient impérieuse, la défiance du jeune homme se tourne contre cette intruse qui se glisse entre son père et lui. La faiblesse d'Alexandre Rottenbrunn se complique d'un singulier idéal de perfection morale. Il ne songe même pas à prendre la coquette et froide Madeleine, à la rouer de coups et à la mettre dehors. Epousera-t-il ou n'épousera-t-il pas? C'est la seule question qu'il se permette. Quand les désirs le prennent, il croit dominer la femme en les repoussant. « Surtout ne point céder ! Surtout ne pas faire le gros-dos devant les instincts, à la façon de la populace ! Utiliser un moment de faiblesse chez cette femme, ce ne serait pas une victoire... » Mais si, M. Rottenbrunn, mais si ! « Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez... » Et sa lâcheté la laisse partir, convaincue, d'ailleurs, que quoi qu'il arrive, ce ne sera pas le bonheur. Le fantôme gracieux de sa femme, le « regard langageur » de l'étrangère, l'attitude virile et souriante de son fils, devant tout cela il ne lui reste que de l'accablement. Et Alexandre, Rottenbrunn ayant jugé sa vie désormais inutile, exécute avec sérénité la sentence qu'il a prononcée sur lui-même. Son fils comprendra mieux que lui cet « art de jouir » à quoi, en bon esthéticien allemand, il voulait consacrer un traité. Mieux vaut se tuer que de traîner une vie obscure dans un pays ridicule.

M. Kurt Martens est en passe de devenir un très grand écrivain. Son livre marque un progrès considérable sur un premier roman (*roman de la décadence*) qui traitait un sujet similaire. Ses caractères sont admirablement posés. Sa langue est claire et sûre et il sait émailler de vifs détails des développements qui traînent parfois, des situations pénibles où il semble se complaire et qu'il recherche plutôt que de les éviter. Quel petit chef-d'œuvre que ce déjeuner de bienvenue qu'il

offre dès son retour à son frère et à son cousin, braves fonctionnaires teutons sidérés par la qualité des mets ! Et les propos qu'il leur tient : « Que voulez-vous, tout vieillit, tout passe : l'art nouveau, la nouvelle industrie, la jeune science, l'éducation du peuple, et, tôt ou tard aussi, le nouvel Empire allemand. » Avec quelle clairvoyance il les juge après coup, malgré les solides qualités sociales qu'il leur reconnaît. « Mais c'était surtout à cause de cela, surtout parce qu'il lui fallait les considérer comme ses semblables, les accepter comme les représentant choisis de sa patrie, de son peuple, que leur néant lui pesait si lourdement. » Il souffre de la mesquinerie de ses compatriotes et quand Mme de Nives, cette Hongroise de Nice, lui dit qu'il est seul dans sa patrie, que personne n'y partage son goût, il est forcé d'en convenir. « Les Allemands qu'il aurait voulu idolâtrer, au plus profond de l'âme, lui apparaissaient comme des étrangers. »

Après avoir lu les trois cents pages de *Die Vollendung*, j'hésite un peu à conclure. M. Martens possède la haute culture de son héros. Il y a au cours de son roman une cinquantaine de phrases en français qui toutes, sauf deux ou trois nuances, sont parfaitement correctes. Je tiens à mentionner ce fait, parce qu'il est extrêmement rare en Allemagne. On y cite souvent, comme locutions courantes, des phrases françaises qui, si elles ne sont pas tout à fait incorrectes, n'ont du moins jamais eu le sens qu'on leur attribue. Je me rappelle l'effet comique que me fit un roman de M. de Wolzogen où l'on trouvait des phrases comme celle-ci « *der* premier venu *war Herrn X* ... » (le premier arrivant était M. X...) Mais passons. M. Martens écrit des livres tristes. L'universalité ne rend pas heureux. « Pour être un bon Allemand, avait écrit Nietzsche, il faut cesser d'être Allemand ». Tous les grands Allemands ont tourné le dos à leur patrie. Il y a dans l'œuvre du philosophe vingt commentaires à cette assertion. Mais, après tout, Nietzsche s'est peut-être trompé. L'européanisme ne vaut rien pour ses compatriotes. C'est du moins la déduction que je tire de la malheureuse fin d'Alexandre Rottenbrunn.

§

Il paraît que le « problème » de l'inversion sexuelle intéresse beaucoup les Allemands. Car ils se sont aperçus qu'il y avait là un « problème », et, comme il fallait le résoudre, quelques savants ont fondé les *Annales pour les états sexuels in-*

termédiaires qui en sont déjà à leur troisième année. C'est un progrès en ce sens que la pudeur ne va plus s'effaroucher à la moindre allusion et que l'on commence à pouvoir « en parler ». Aussi les romanciers y vont-ils de leur petite « contribution ». C'est un joli étalage de naïvetés. J'ai sous les yeux un petit volume de M. August Niemann intitulé **Zwei Frauen** mais en commençant de le lire, j'étais loin de me douter à quoi ces *deux femmes* passent leur temps. Aussi ai-je été quelque peu déçu. M. Niemann est l'auteur d'un roman plein d'amour, où il est beaucoup question d'une *avarie* très répandue (pas celle de M. Brieux, l'autre). *Der Junggeselle — le Célibataire —* qui se soigne, passait par les aventures les plus extraordinaires, et les situations les plus scabreuses étaient traitées là avec un air de ne pas y toucher qui, de la part d'un Allemand, m'avait beaucoup surpris. Différentes péripéties menaient le héros à une petite cour allemande et il finissait par se marier, guéri... C'était ironique et d'une désinvolture parfaite. Dans *Deux femmes*, il n'y a rien de tout cela. Le directeur d'un conservatoire de musique voit sa femme enlevée par une pianiste. Le pauvre homme est ahuri, cherche des explications et le volume finit sans qu'il ait compris. Cette fois-ci c'est chaste et maladroit. Assurément M. Niemann n'était pas à son aise. Dans un pays où le vice est un péché, il semble difficile d'en parler avec grâce. La langue allemande n'a pas de vocabulaire érotique. Il faudrait parler latin. Il y a bien la locution charmante de « *warme Brüder* », mais les « *warme Schwestern* » n'avaient pas jusqu'à présent fait parler d'elles. Doux pays, où l'ignorance peut passer pour de la candeur !

M. Max Messer nous fait assister à la crise de puberté d'un jeune Viennois. Der **Traum vom Weibe** — *Le rêve de la femme* — est une très subtile étude psychologique qui se déroule dans un bien joli paysage. La consommation du premier amour est un décompte avec le passé, une délivrance et nullement un commencement. C'est fort judicieusement démontré. La première passion, si ardente fût-elle, est toujours sacrifiée, et le jeune héros se lève triomphant pour marcher à la conquête de la vie. Nous devions déjà à M. Messer un volume de nouvelles, **Wiener Bummelgeschichten**, qui ne laissaient pas encore prévoir toutes les qualités qu'il y a dans ce premier roman. On y voyait trop le souci de sacrifier au genre « amourette viennoise » qui plaît beaucoup en ce moment. Le « conseil judiciaire pour le budget des cravates » (« *Cravattencuratel* ») était une bien jolie trouvaille.

« Nous découvrons des enchaînements depuis les jours des trilobites jusqu'au temps où l'humanité apparaît. Qui dit enchaînement dit union, qui dit union, dit amour. La grande loi qui domine la vie, c'est la loi de l'amour. » J'ai noté cette phrase de M. Albert Gaudry. Il l'a introduite dans un discours qu'il prononça il y a quelques semaines au *Muséum*, lors de son jubilé scientifique. Elle résume en quelques lignes les deux gros volumes de M. Wilhelm Boelsche, **Liebesleben der Natur**. *La vie amoureuse dans la nature*, c'est matière à de beaux développements pour un esprit lucide et imagé. M. Boelsche à voulu écrire un ouvrage de science populaire et mettre Haeckel et son école à la portée des masses. Les conventicules socialistes ont besoin d'une religion, on la leur fabrique tout d'une pièce en leur présentant quelques vérités fort simples sur un ton de prophéties mystérieuses. Quoi de plus simple que la théorie de la cellule et son développement dans la nature du simple au compliqué? Point n'est besoin, pour la comprendre, de l'exalter comme une vérité révélée. Mais pour émouvoir les âmes religieuses. il faut leur parler sur un ton de prière. M. Boelsche s'est souvenu de Luther et c'est dans la langue imagée du réformateur allemand qu'il parle des accouplements de l'infiniment petit. Toutes les images lui sont bonnes pour rendre son sujet accessible. Les comparaisons les plus triviales ne lui coûtent point. C'est tout le temps un tutoiement familier avec le lecteur qui instinctivement vous pousse à vous reculer de ce gros homme, qui essaye de vous persuader à coups de poing. Mais les livres de M. Boelsche, si l'on sait chercher les idées sous les phrases amphigouriques, sont instructifs au plus haut point et je suis loin de nier les véritables dons de poète qu'il a gaspillés à boursoufler son sujet. C'est pourquoi je goûte beaucoup plus la langue plus châtiée de son volume d'études **Vom Bazillus zum Affenmenschen** — *Du bacille à l'homme-singe* — où il y a véritablement des qualités scientifiques. Le chapitre sur Carl Vogt est tout à fait intéressant et l'on peut beaucoup apprendre en lisant « l'histoire primitive de l'estomac », « le terrain classique de l'Ichtyosaure », c'est pourtant mieux que du Figuier ou du Varigny.

Die Gesellschaft, nº 6 : Eugène Kretzer : *La portée de l'hypothèse de Gobineau;* nº 7 : J. Hofmiller : *Le testament de Nietzsche* (étude sur *la Volonté de Puissance*, essai d'une transmutation de toutes les valeurs).

Die Insel (mars) : traduction, par M. von Oppeln-Broni-

kowski, de l'admirable nouvelle de Henri de Régnier : *La courte vie du Vénitien Balthasar Aldramin.* — Article de M. Franz Blei sur *la Double maîtresse.* — Suite de *Prométhée mal enchaîné* d'André Gide (trad. M. Blei).

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Tous au théâtre. — *El garofolo rosso*, par A. Fogazzaro. — Le dernier livre de Guglielmo Ferrero. — *L'Egoïsta*, par Carlo Bertolazzi.

Il n'y a rien d'étonnant que la production du roman en Italie soit depuis quelque temps assez restreinte, et que les meilleurs noms de nos auteurs n'y figurent pas. C'est qu'un étrange phénomène vient de se vérifier : les écrivains les plus en vue, l'un après l'autre, passent au théâtre et négligent toute autre forme littéraire. D'Annunzio, Corradini, Butti, travaillent pour la scène ; Fogazzaro même, qui paraissait indifférent à cette vogue, vient de présenter au public milanais un petit drame en un acte, **El garofolo rosso** (l'Œillet rouge) et on annonce de lui une comédie de proportions plus larges.

Quant à d'Annunzio, après le succès de son dernier roman *Il Fuoco*, il ne semble viser qu'aux triomphes de la scène et, à ce qu'on dit, il prépare une nouvelle tragédie, *Numa Pompilio*, pour le nouveau théâtre de Vicence. D'Annunzio jouit de quelques privilèges qui peuvent expliquer cette nouvelle forme de son activité littéraire : il est le seul auteur en Italie qui ait une troupe à ses ordres, qui puisse choisir les artistes les plus célèbres, qui ose se permettre en fait de mise en scène tous les caprices et tout le luxe dont son imagination a toujours besoin. *La Citta Morta* et *Francesca da Rimini* ont été montées richement, et je crois que d'Annunzio trouve dans ces soins un délassement exquis à son surmenage intellectuel, car il s'acharne aux recherches et il pousse la fidélité historique jusqu'à des scrupules enfantins. Il a sous la main, en un mot, tout ce qu'un auteur peut désirer, et il est sûr de voir son œuvre jouée avec le décor et la magnificence digne de l'art italien de la Renaissance.

Ces circonstances exceptionnelles peuvent compter pour beaucoup sur la production d'un artiste En général, les auteurs doivent se soumettre à des lois écœurantes, aux caprices de l'acteur qui exige des modifications à la pièce et aux

mauvaises humeurs de l'actrice qui ne trouve pas son rôle suffisamment intéressant. L'indépendance de toutes ces misères est une condition si rare et si heureuse que d'Annunzio n'a pas manqué d'en profiter largement ; et c'est pourquoi son cycle de romans attendra encore peut-être longtemps le jour où son créateur lui revienne.

Il est à espérer que de tout ce mouvement quelque travail supérieur sorte et s'affirme. Le théâtre italien compte aujourd'hui plusieurs talents qui lui sont dévoués et que je cite au hasard de la mémoire : Giacosa, d'Annunzio, Butti, Bracco, Rovetta, Corradini, Fogazzaro, Antona-Traversi, Oriani, Soldani, Bertolazzi, Anastasi, etc. Quant à Marco Praga, son retour au théâtre n'est pas loin, à ce qu'il me disait dernièrement à Rome. Voilà donc toute une armée prête à atteindre les faîtes de la gloire et à laisser une trace dans notre histoire littéraire ; et j'oublie une foule d'auteurs moins connus, qui sont encore à leur premier « fiasco » ou, tout au plus au second.

La pièce en un acte de Antonio Fogazzaro, *El garofolo rosso*, jouée à Milan dans une matinée théâtrale, n'a pas rencontré le goût du public, ce qui serait bien indifférent pour moi, si je ne me voyais pas obligé cette fois de me ranger du côté des spectateurs. J'ai lu ce drame dans une livraison de la *Lettura* qui le publiait il y a quelques mois ; on dirait que cette œuvre remonte à il y a plusieurs années, car je me refuse à croire que Fogazzaro aurait encore aujourd'hui cette vision d'art, si plate et si dure. Voici en quelques mots l'argument. Une vieille dame d'une famille noble déchue passe ses derniers jours dans un hospice; elle est morose et grognonne et se plaint continuellement des œillets rouges qu'une autre vieille a mis sur la terrasse, vis-à-vis de la chambre de la dame. Celle-ci est aveugle, mais elle sent le parfum de ces fleurs maudites : elle se rappelle que jadis son mari, lorsqu'il était fiancé, avait trompé elle et deux autres jeunes filles avec un œillet rouge, et depuis lors la vieille comtesse a pris en horreur la fleur innocente. En causant avec la femme de chambre qui lui prête ses soins, la pauvre comtesse apprend que son mari, à son tour, doit être reçu dans l'hospice : elle s'épouvante, fait appeler le docteur pour se plaindre et des œillets rouges et du projet d'admettre dans l'institut cette canaille de mari, ce Busolo, cet homme abominable qui l'a ruinée. Le docteur arrive, suivi justement par ce Busolo, déjà admis dans l'hospice et qui, flairant la mort pro-

chaine de sa femme, rôde dans la chambre pour mettre la main sur ses effets et son argent au moment opportun. Il se tient à l'écart tandis que la pauvre aveugle supplie le docteur de repousser la demande de Busolo et de ne pas tourmenter ses derniers jours à elle avec la présence de l'homme qui l'a traitée si indignement pendant toute la vie. Mais le docteur est pressé; il fait signe à Busolo de le remplacer près du lit de l'aveugle, et il s'en va. La comtesse qui est bien loin de supposer la présence de son mari continue à raconter à celui-ci toute son histoire et à l'accabler d'accusations, jusqu'à ce que Busolo, offrant à boire à la comtesse, se trahit. L'aveugle, en entendant la voix de l'homme haï, en écoutant de nouveau ses menaces, a une crise suprême, jette un grand cri et tombe morte sur le lit... Confusion dans l'hospice; le docteur, les infirmiers, les portiers surviennent, et prient Busolo de s'en aller jusqu'à l'arrivée du directeur; Busolo, qui voit sombrer son projet de voler tout ce qui peut se trouver de bon dans la chambre, s'en va réellement, mais il revient presque immédiatement, il met quelque chose dans les mains de la morte et il sort de nouveau. Le portier regarde : dans les mains, la pauvre comtesse serre cet œillet rouge qu'elle ne pouvait pas souffrir, et dont le mari, dans un dernier élan de rancune et de haine, a eu la cruelle idée d'orner sa mort... Les caractères de la vieille dame, de Busolo, quelques silhouettes de second plan sont puissamment dessinés; mais il y a quelque chose en ce drame qui vous serre le cœur, vous attriste et vous avilit. C'est comme si l'air manquait dans cette chambre d'hospice, et cette impression doit avoir frappé le public de Milan, assez sévère même vis-à-vis d'un nom comme celui de Fogazzaro. Je ne donnerai pas à la pièce plus d'importance que l'auteur ne lui en donne lui-même, peut-être. Fogazzaro est un tel artiste qu'il peut avoir une revanche à son gré. Le théâtre, pour le moment, lui refuse ses joies. Une seconde pièce de lui vient de tomber à Venise.

C'est **il ritratto mascherato**, une étude d'âme féminine et, cela va sans dire, catholique. Une jeune femme, Cécilia, dont le mari est mort depuis quelques jours, découvre dans le tiroir d'un secrétaire le portrait d'une femme masquée, qui appartenaient (tous les deux, portrait et femme) au mari de Cecilia. (Je me suis toujours en vain demandé pourquoi les maris des drames sentimentaux sont si imprudents ; est-ce qu'il est nécessaire de cacher dans un tiroir le portrait d'une femme qu'on peut posséder en original tant qu'on veut ?) Cé-

cilia n'a pas de peine à reconnaître sous le masque les traits d'une de ses amies, qui justement a été chez elle le même jour pour fouiller avec un prétexte dans le tiroir et enlever son portrait à elle ; mais, comme on vient de le voir, le portrait lui est échappé et il tombe plus tard dans les mains de l'épouse légitime. Cécilia est catholique et croyante ; elle trouve dans son cœur le courage suffisant pour ne pas s'arrêter devant cet épisode malheureux. Elle prie sa mère de jeter au feu le portrait, pour qu'aucun nuage ne puisse ternir l'image de son passé. C'est tout ; c'est catholique tant qu'on veut, mais point théâtral, et le public de Venise a fait un mauvais accueil à cette chose mince et naïve.

Un grand succès, au contraire, vient de saluer **L'Egoista**, la dernière comédie de Carlo Bertolazzi. Cet auteur, désormais bien en vue, n'était, il y a une dizaine d'années, qu'un très jeune et très aimable viveur, un noctambule acharné, un enfant plein de verve. Il écrivait de temps à autre quelque petite pièce spirituelle et maligne pour le théâtre dialectal milanais et vénitien, mais surtout il se gardait soigneusement de rentrer chez soi avant l'aube. Peu à peu, le goût pour la scène l'emporta ; ses pièces commencèrent à réveiller l'attention de la critique, qui devait reconnaître l'étonnant esprit d'observation dont cet élégant gamin était doué ; il connaissait tous les milieux, les plus hauts et les plus bas, de la société italienne, grâce sans doute à son habitude d'attendre le soleil pour aller se coucher, et il savait les rendre avec une originalité savoureusement piquante. Et, par degrés, nous voici au jour où un drame de Carlo Bertolazzi est un événement littéraire.

L'Egoista, qui, tout en étant l'étude d'un homme à l'égoïsme implaçable et souriant, abonde en situations dramatiques, présente en des raccourcis audacieux la vie de cet homme dans ses phases principales, en conflit avec ses passions et les passions des autres, athée en sa jeunesse, croyant par prudence en ses derniers jours, sacrificateur infatigable de tout et de tous ceux qui l'entourent, exploiteur des énergies, de l'amour, du talent, du dévouement des autres. La physionomie de ce personnage résulte à travers les scènes vives et réelles qui donnent à la pièce une allure excessivement intéressante ; enfin, c'est du théâtre vrai, qui explique le succès magnifique rencontré vis-à-vis d'un public difficile comme celui de Milan.

Au moment où j'écris, on prépare à Rome la première de

Gialio Cesare par Enrico Corradini : je me réserve de revenir sur l'argument, car le drame paraîtra aussi en volume.

Un livre dont on a parlé beaucoup, et justement, ces derniers mois, c'est **Grandezza e decadenza di Roma**, par Guglielmo Ferrero. Plusieurs volumes suivront ce premier de manière qu'on puisse avoir l'histoire de Rome depuis les origines jusqu'à la chute de l'Empire d'Occident. Il faut déplorer que M. Ferrero appartienne à un parti politique; son talent ne peut pas prendre tout l'essor qu'on devine, comme raccourci et tourmenté par les abois de la faction à laquelle l'auteur doit ses premiers succès. Loin de moi l'idée de lui reprocher d'être socialiste plutôt que républicain ou conservateur; cela est bien indifférent pour l'histoire des opinions, tandis que le fait seul de suivre un parti, quel qu'il soit, peut jeter une ombre sur son travail, car tous ses efforts semblent dirigés vers la démonstration de quelques théories, d'ailleurs parfaitement inutiles, qui sont chères à M. Ferrero. Malgré cette tare, je dirais presque malgré l'auteur, son œuvre s'impose. M. Ferrero traite l'histoire avec une maîtrise géniale et surtout avec un art d'exposition vraiment admirable. Marius, Sylla, César, Lucullus, Cicéron, Pompée, ont un relief puissant ; le monde romain fourmille de vie et d'action. Ce livre est le fruit de plusieurs années de recherches diligentes et semble destiné à désespérer les critiques, qui pour en combattre l'exposé ou les conclusions devraient se jeter à corps perdu dans l'océan des textes et des documents qui ont rapport à cette époque. Quant à moi, j'y renonce dès à présent, car j'ai trouvé ce que j'y cherchais : le côté artistique est très marqué et les belles pages vives, claires, dramatiques, y abondent.

Cela suffirait à donner à M. Ferrero le droit de continuer son œuvre, même si un peu ombragée par des préventions politiques, lesquelles, au demeurant, laissent toujours le temps qu'elles trouvent. Le second volume est sous presse.

LUCIANO ZUCCOLI.

LETTRES ESPAGNOLES

Juan R. Jimenez : *Rimas*, un volume de poésies, Madrid, Fernando Fe, 1902. — *La Trilogia Los Pirineos y la Critica*, Barcelone, chez Heinrich et Cie, 1901. — Tomas Orts Ramos : *La Alegria de Amar*, 1 vol., chez Lezcano et Cie, Barcelone, 1901. — J. Menendez Agusty : *La hija de don Quijote*, 1 vol., id. — R. Albornoz : *Por Electra*, 1 vol., id. — Ramon Sarmiento : *La gran aranâ*, 1 vol., id. — Revues Castillanes : *Razon y fé*, *Nuestro*

Tiempo, La Lectura, Blanco y Negro. — Revues Catalanes : *Joventut, Catalunya artistica, lo Pensament Catala.*

M. Juan R. Jimenez n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Mercure de France;* son nouveau volume de poésie est dédié à la mémoire d'êtres chers et il est empreint d'une mélancolie que n'apprécieront peut-être pas ceux qui voient dans l'Espagne moderne une terre d'allégresse et de réjouissance. Ce n'est point le deuil sec de certains poètes madrilènes ni la mélancolie des poètes grenadins, mais plutôt une lassitude de la vie promenée à travers des paysages rapides et indéterminés : exquis tableaux de la campagne et de la ville, sans rien de la fiévreuse modernité, ou plutôt cadres poétiques où revivent la sérénité d'un Fray Luis de Léon et l'impalpable charme de rythme d'un Espionceda. Ce volume se prête malà la citation ; ces poèmes divers ont tous une valeur à peu près égale et ne sentent ni l'effort, ni le travail : l'âme d'un poète y parle une langue harmonieuse et claire sans afféterie et sans vaine recherche.

Nous avons parlé du succès qu'obtint en janvier dernier la Trilogie du maestro Felipe Pedrell, **los Pirineos**, représentée au théâtre du Lyceo de Barcelone. Il est question de monter cette œuvre remarquable à Madrid à propos des fêtes de mai.

Un groupe d'admirateurs, parmi lesquels figurent Albeniz, le maître symphoniste bien connu, Granados, Luis Millet et Nicolau, s'est donné à tâche de réunir tous les jugements énoncés en Europe à propos de *los Pirineos.* Tout ce qui peut concerner l'œuvre du maestro Pedrell et le problème toujours à la mode des destinées d'un opéra national en Espagne est dit dans ce livre d'or, où Castillans, Catalans, Italiens, Allemands et Français ont énoncé d'accord des jugements à la louange de l'érudit compositeur ; citons les articles particulièrement suggestifs de Rafael Mitjana, de Tebaldini, d'Eduardo Chavarri et de Camille Bellaigue.

Le volume entier est à lire : les chroniqueurs musicaux ayant effleuré et souvent traité la plupart des problèmes anciens et modernes concernant le chant populaire et l'opéra national.

La Alegria de Amar est un beau livre : Tomas Orts Ramos, qui naguère s'essayait encore dans des proses poétiques, a campé de suite sans crier gare un roman dont la couverture seule manque d'intérêt. Dès les premières lignes, on est saisi par une maestria qui rappelle un peu l'allure des ro-

manciers italiens contemporains, et de suite nous entrons en pleine psychologie espagnole : c'est un roman coupé selon la formule de l'*Education sentimentale,* mais quel charme dans ce récit, passionné sans cesser d'être attractif, comme une œuvre d'art.

L'affabulation manquerait peut-être d'intérêt pour un public français : un tantinet d'étude fait défaut à certains caractères, mais le récit est de belle tenue littéraire, la langue imagée, nerveuse et nouvelle. M. Tomas Crts Ramos a pris d'emblée une belle place parmi les jeunes romanciers de la Péninsule.

De même que le Dante est en Italie la proie de fervents érudits, Cervantès, en Espagne, a donné lieu à un culte qui se manifeste différemment suivant le tempérament des affiliés : certains, soucieux seulement de la belle langue du XVI^e^ siècle, en ont fait un code à l'usage des écrivains. D'autres lisent et relisent l'admirable Don Quichotte, cherchant l'inspiration du sujet aussi bien que la langue. M. Menendez Augusty doit figurer au nombre de ces scrupuleux cervantistes : il n'est pas irrédentiste et c'est une histoire toute moderne qu'il nous conte, dans une langue concise, mais qui ne vise nullement à l'impeccabilité ; il a placé sa nouvelle sous l'invocation de Cervantès, car, selon lui, Don Quichotte n'apparut pas seulement en Espagne à l'époque où le moyen-âge rêveur s'effondrait sous les assauts juvéniles de la Renaissance. Ce volume assez compact est peut être une ébauche d'une œuvre définitive ; il ne manque pas d'intérêt. La langue serrée et concise est habillée de toute une fantaisie de locutions populaires, mais peut-être cette même fantaisie manque-t-elle un peu trop à cette histoire, qui comme tout bon roman madrilène, nous conduit aux quatre coins de l'illustre *villa y Corte* sans rien nous apprendre de vraiment inédit.

Il nous semble un peu tard, au lendemain de la magnifique représentation d'*Alma y vida*, l'œuvre nouvelle de B. Perez Galdos, de nous arrêter plus longtemps qu'il ne conviendrait au volume de M. R. Albornoz intitulé **Por Electra**. Certes, l'héroïne du drame de Perez Galdos pourra apprendre bien des détails sur cette mère qu'elle vit seulement revêtue de l'habit religieux, mais rien dans toutes ces imaginations du romancier ne nous semble devoir préciser particulièrement cette figure : Perez Galdos a désiré nous la faire voir enveloppée comme une Erda ou une Kundry, et si quelqu'un eut dû développer les précieuses bandelettes qui entourent cette créa-

ture d'amour, seul Don Benito nous semble en avoir le talent et l'autorité.

Or, nous croyons savoir que sur les tablettes où le grand romancier inscrit les personnages auxquels il prête la vie, Dona Eleuteria a été biffée.

Son histoire ne nous sera donc jamais contée et M. Albornoz a profité du succès théâtral et aussi de cet oubli du prince des romanciers pour évoquer un excellent titre plutôt qu'une belle œuvre

La Gran Arana, roman écrit par un ancien jésuite, nous mène aux quartiers les plus aristocratiques de ce terrible Madrid que les romanciers ne se lasseront pas de nous faire visiter : certes, l'ouvrage de M. Ramon Sarmiento ne saurait prétendre à une haute portée littéraire, mais l'aventure qui y est dite amuse comme un document humain.

Nous aimons à voir évoluer, encore qu'un peu caricaturée, cette haute aristocratie dans le calme et le luxe! Mais à dire vrai, ces passions d'intérêt et d'argent ne sauraient guère nous passionner. Le roman des jésuites a été écrit par vingt auteurs. Pour être établi sur des documents certains, celui de M. Ramon Sarmiento n'a pas acquis une miette d'intérêt.

Razon y fé, la revue mensuelle des frères jésuites, contient par contre quelques bons articles et un roman du Père Coloma dont nous parlerons un peu longuement.

La Lectura, aussi bien que **Nuestro Tiempo**, profitent de l'époque de l'année où sortent les *pasos* de la semaine sainte pour nous donner une étude sur Salzillo, un maître de la sculpture religieuse.

Citons également, dans **Nuestro Tiempo**, l'article sur les Grèves par Azcarate, la politique financière de Delgado. Les souvenirs de Cajal et une étude sur Silvela Gomez, par Baquero.

Au programme de *la Lectura* la chronique internationale de Prida, une étude nécrologique sur Vico et d'importantes analyses sur les revues et les livres reçus.

Le Blanco y Negro contient de beaux vers et de jolies gravures.

Parmi les Revues catalanes, citons **Joventut**, journal hebdomadaire artistique et littéraire, **Catalunya artistica** et **lo Pensament catala**.

EPHREM VINCENT.

LETTRES BRÉSILIENNES

L'année littéraire mil neuf cent un. — La Poésie. — Les disparus. — La Prose. — La crise de la librairie, etc.

Une grave, très grave maladie, dont j'ai souffert durant une grande partie de l'an passé, jusqu'à me rendre toute espèce de travail impossible, mit une entrave à la régularité de ces chroniques sur le mouvement littéraire brésilien. Pour la même raison, j'ai dû momentanément interrompre la série d'articles que j'avais entreprise, en divers journaux et revues du Brésil, pour la divulgation de la moderne littérature française. Les lettres que j'ai reçues sont restées sans réponse ; les livres et revues dont voulurent me faire hommage tant de distingués écrivains français, de Paris et de province, n'ont pas davantage obtenu le mot de remerciement auquel ils avaient droit.

Dès maintenant, enfin, j'ai repris tous mes travaux. Aux auteurs que j'ai eu l'honneur de signaler déjà à notre public, entre autres MM. Remy de Gourmont, Francis Jammes, A.-F. Herold, A. Lebey, L. Riotor, P. de Bouchaud, Philéas Lebesgue, Rachilde, E. Blémont, etc., s'ajouteront ceux que j'ai paru injustement oublier.

§

Le mouvement littéraire au Brésil durant l'année 1901 peut être considéré comme important, relativement au faible penchant de notre public pour la lecture, au grand nombre d'illettrés et au découragement général qui se manifeste à travers toutes les classes sociales, issu du renchérissement de toutes choses, du manque d'argent et de la terrible crise économico-financière actuelle.

Repassant en mémoire les œuvres publiées, j'aperçois au bilan de l'année 1901 une trentaine de recueils de vers, — notre genre favori, car tout le monde ici fait des vers.

Le plus grand succès littéraire de l'année revient à coup sûr aux *Poèmes de la Mort* d'Emilio de Menezes, poète élégant, de forme achevée, irréprochable, et qui évoque, selon une comparaison déjà usitée par nous ici-même, un José Maria de Heredia mystique, d'un mysticisme à la Verlaine.

Comme l'auteur des *Trophées*, il a le souffle court et l'inspiration mesurée.

Mario Pederneiras, dont *Agonia* marqua le début, vient de consacrer sa réputation d'excellent poète par les *Rondas*

Nocturnas, éditées superbement, avec de splendides illustrations de Raoul Pederneiras, son propre frère, un maître dessinateur et caricaturiste.

B. Lopes a publié *Hellenos*, sonnets à sa manière, originaux et magnifiques, « *des lys à quatorze pétales* », comme il les appelle.

Guerra Duval, bien connu du *high-life* pour sa jeune élégance, ses équipages, ses chevaux, ses automobiles, très répandu à travers le monde, s'est révélé à nous poète et vrai poète, en nous offrant les *Palavras que o vento leva* (*Paroles que le vent emporte*) où il y a du sentiment et de l'inspiration, encore que s'y reflète intensément l'influence de *So* du grand et malheureux portugais Antonio Nobre.

O Cavalheiro do Luar (*Le Chevalier du Clair de lune*) est signé de Gustavo Santiago, un jeune poète et prosateur d'avenir. Cette plaquette témoigne, toutefois, de quelque exagération de symbolisme, à cause des images bizarres ou absurdes dont elle s'adorne par endroits au caprice de l'auteur. Ni la critique ni le public ne les comprirent, et le poète fut sévèrement jugé

Luiz Guimaraes (fils) et Jayme Guimaraes sont deux fils du grand lyrique brésilien Luiz Guimaraes Junior. Le premier a publié un recueil de poésies sous le titre d'*Ave Maria* et *Une page de Quo Vadis?* (la scène de l'amphithéâtre dans le roman de Sienkiewicz mise en sonnets). Le second nous a donné *De Amor*, des vers lyriques, infiniment suaves, des vers d'amour, comme dit le titre.

Le maître et prince de la littérature brésilienne, Machado de Assis, l'impeccable styliste, vient de réunir en un seul divers recueils antérieurement publiés, pour en faire une édition définitive, *ne varietur*. Il a mal fait. Machado de Assis fait des vers d'un rythme sûr; mais il n'est pas, surtout aujourd'hui, un vrai poète. Il lui manque l'émotion, le sentiment.

La meilleure chose d'entre les *Poésies complètes*, c'est la magnifique, la divine traduction du *Corbeau* d'Edgar Poe qui est peut-être meilleure que l'original.

Outre cela nous avons : *Sombras* (*Ombres*) de Julio Salusse, *Sonho* (Rêve) de Thomas Lopes, *Horas Mortas* (*Heures mortes*) de Guimaraens Passos et divers autres de jeunes poètes, des débutants pour la plupart.

Dans le cours de cette année 1901 moururent : Arthur Lobo, le romancier de l'*Escandalo* (*L'Esclandre*), des *Rosaes* (*La Roseraie*), de l'*Outro* (*L'Autre*), le poète des *Rythmos e*

Rimas, de la *Lei Universal*, des *Evangelhos* (Evangiles) et des *Kermesses*.

Prosateur magnifique et magnifique poète, sans cesse en progrès, il gardait en lui les promesses d'un maître futur, quand la mort est venue l'enlever, passé la trentaine à peine.

Orlando Teixeira, l'autre disparu,ne survécut pas d'un mois à la publication de son premier volume de vers *Magnificat*, où il se révélait parnassien achevé. Orlando manifestait surtout une vocation pour la littérature dramatique.

Il fut acteur durant quelques mois.

Puis il abandonna la scène et commença d'écrire pour le théâtre, avec la même facilité qu'il mettait à composer des feuilletons, contes, chroniques, fantaisies humoristiques ou critiques.

§

En prose, Domicio da Gama nous a donné une réédition de ses contes, sous le titre de *Historias Curtas* (*Brèves histoires*). Comme je l'ai dit antérieurement, Domicio do Gama, très connu à Paris, Londres, Rome, New-York, où il exerça les fonctions de secrétaire d'ambassade, est déjà un maître de la prose. Dans le conte, ce genre difficile, il peut rivaliser avec Machado de Assis, Emmanuel Carnero, Raoul Pompeia, Arthur Azevedo, Valentin Magalhaès, etc., les meilleurs conteurs du Brésil.

Virgilio Varzea a publié chez un éditeur portugais un roman, *George Marcial* et les *Contes de Amor*. Varzea est un prosateur fort justement apprécié et il est appelé à s'attribuer bientôt l'une des premières places.

José Verissimo, critique éminent, homme de haut mérite, a fait imprimer la deuxième série de ses *Etudes sur la Littérature Brésilienne*, œuvre à consulter pour quiconque de près ou de loin s'intéresse à nos lettres.

Il est dommage que José Verissimo soit peu enclin à l'indulgence envers les jeunes, les modernes, et qu'il professe certaines opinions extravagantes.

Ainsi, pour être le seul critique que nous possédions dans le journalisme quotidien, ne prétend-il écrire qu'à propos de livres énormes, volumineux, sans prendre garde aux plaquettes et brochures qu'on peut lui soumettre.Comme si *Théodat*, le *Fantôme* ou les *Proses moroses* de Gourmont n'étaient pas à cent coudées au-dessus de *Quo Vadis?* ou du *Déluge* de l'interminable Sienkiewicz!

A Hora (*L'heure*) de Nestor Victor étudie tour à tour les *Déracinés* de Maurice Barrès, *Cyrano de Bergerac* de Rostand et le théâtre d'*Ibsen*.

Frota Pessoa est un tempérament de véritable critique, comme en témoignent de nombreux articles et particulièrement le livre qu'il vient de publier à propos de notre littérature. Tout en préférant chez lui le critique au poète, il convient de remarquer que les *Psalmos* (*Psaumes*), publiés il y a quelque trois ans, sont un bon livre.

§

Tels sont les événements littéraires de quelque importance survenus au Brésil en 1901. La période que nous traversons est particulièrement critique; le malaise a gagné toutes les classes; tout le monde se plaint. Mais notre littérature se trouve, économiquement parlant, dans un véritable marasme. Nous n'avons pas d'éditeurs, parce que les propriétaires de librairies n'entendent rien à ce genre de commerce. La librairie Garnier, succursale de la maison parisienne de la rue des Saints-Pères, est la plus active; mais, outre de payer mal, elle ne sait pas choisir. Elle a ici un gérant, M. Lansac, très laborieux, très aimable, mais qui n'est guère initié aux lettres, qui sait mal notre langue et ne connaît pas le goût de notre public.

Au lieu d'avoir ici un écrivain brésilien compétent, qui choisisse la matière des éditions, on décide de telles affaires, là-bas même, à Paris, d'après les conseils et l'opinion d'un correspondant de journal, qui n'est pas homme de lettres.

Les journaux et surtout les revues littéraires se maintiennent avec difficulté. Il suffit de dire qu'à Rio de Janeiro, grande ville, capitale de la République, il ne se publie que dix journaux, cinq du matin et cinq du soir, parmi lesquels ne prospèrent que quatre du premier groupe et un seul du second.

Dans une prochaine lettre qui ne tardera pas autant, j'espère, que celle-ci, il sera question des jeunes et principalement des débutants.

Memento. — Ayant changé de résidence, voici ma nouvelle adresse : *Figueiredo Pimentel, Livrario do Povo, Rua de S. José, 65 et 67, Rio de Janeiro, Brésil*.

FIGUEIREDO PIMENTEL.

LETTRES POLONAISES

A. Niemojewski et les poursuites contre ses *Légendes*. — Les poésies de W. Wolski. — *La Jeune Pologne*, de M. Mazanowski. — Dernières nouveautés.

Quand un écrivain de Varsovie prend la plume, il éprouve d'abord un moment de véritable angoisse. Les idées qu'il a dans la tête se groupent devant lui et il a la douloureuse obligation de choisir celles qui sont condamnées à mort dès leur naissance. Celles qui touchent à la patrie, à la politique, à la religion seront inévitablement poursuivies : mieux vaut qu'il les exécute de sa main. Après ce carnage intellectuel, arrive le travail positif : c'est le développement des thèmes exigés par le pays, pour son réconfort et son bien, pour la sécurité de son avenir. Cet état de choses resserre quelquefois l'imagination de l'artiste dans un double mur d'une épaisseur infinie. Heureusement, nous ne souffrons pas du manque d'esprits géniaux sachant s'élever au-dessus de ce lugubre cachot et par le sublime de leur vol réussissant à dissimuler sa direction.

La lourde atmosphère de restrictions incroyables et d'exigences inassouvies inflige un sceau spécial à toute notre littérature contemporaine, mais elle ralentit extraordinairement l'éducation artistique du pays. On devient forcément moraliste et si l'on ne crée pas soi-même des systèmes d'éthique, on répète volontiers et à chaque occasion les préceptes d'autrui. Un moraliste-né lutte souvent contre d'autres penchants de son intelligence et produit alors des écrits forgés et faussés d'où la spontanéité est absente, où l'élan et l'inspiration ne sont que les esclaves d'une doctrine. C'est le cas de **M. Andrzej Niemojewski**, un poète mis violemment à l'ordre du jour, par un procès retentissant et stupide qu'on lui a intenté. Encore à l'université il s'imprégna comme les autres d'idées humanitaires. Mais, privé du tempérament nécessaire à un militant actif, il se mit à écrire. S'il eût été doué d'une sentimentalité intense, il aurait pu revivre les souffrances qu'il percevait et se ranger ainsi parmi nos meilleurs écrivains du même genre. Mais M. Niemojewski ne connaît pas d'émotion profonde et sincère. « Lorsque Dieu — dit-il dans un conte — voulut pétrir les Polonais, il façonna une quantité de statuettes en limon, les mit sécher au soleil et s'endormit. Alors Satan s'y glissa furtivement et fit des changements dans ces statuettes : aux unes, il mit le cœur dans la tête et le

cerveau dans la poitrine ; aux autres, il enfonça des clous dans le crâne ; à d'autres encore, il coupa les têtes et les mit dans leurs poches. Cependant, il en laissa intactes quelques-unes ; il leur jeta seulement un charme sur les yeux, les doua du regard perçant du faucon, leur pendit aux mains des fardeaux invisibles et dit : ce sera le type des mains mortes. » M. Niemojewski est un poète à qui le Malin a transporté une forte partie du cerveau dans le cœur. De cette opération capricieuse il s'ensuit une lutte inapaisable entre deux parties étonnées d'être unies. Quand l'une veut pleurer, l'autre, toujours plus forte, s'écrie : « Ce n'en est pas le moment et puis cela ne vaut pas la peine. » Quand l'une s'émeut devant la misère et demande au poète d'en faire un tableau touchant, — l'autre affirme que c'est une bonne occasion pour prononcer un sermon contre la mauvaise organisation de la société. Quand l'une s'enflamme d'un feu sacré devant une chose belle — l'autre prévient : « C'est un piège ; soyons prudents et gravement ironiques. » Comme dans ce conflit la partie *cerveau* prédomine, M. Niemojewski s'est créé une manière littéraire assez singulière. Retranchant tout ce qui dans ses productions était vibrant et émotif, il s'est réduit pendant des années entières à la dimension des plaquettes incolores. Il s'est construit de bonne heure une espèce de balcon démocratico-polémiste d'où il a regardé la vie, d'où il a chassé le Sentiment imprudent et irrésolu, d'où il a prêché nos devoirs moraux avec des gestes énergiques, secs et hautains. Il s'est constitué ainsi un rôle de citoyen vigilant et sévère, de cette honnêteté un peu trop satisfaite d'elle-même, qui distribue des corrections à autrui et s'en croit plus d'autorité. Sa physionomie littéraire se révéla dès son premier recueil de contes, faussement intitulé « Poésies en prose ». Il s'y indigne de la lâcheté des Polonais, qui vendent leurs terres aux Prussiens colonisateurs ; il vocifère contre les mâles égoïstes qui séduisent les pauvres jeunes filles ; il raconte la misère des collégiens et des étudiants polonais ; il s'apitoie sur les paysans polonais ignoblement persécutés par les fonctionnaires allemands et réduits à l'extrême misère ; il réfléchit sur l'incurie fataliste des campagnards devant l'incendie et admire le sacrifice raisonné d'un idéologue.

Dans ces historiettes on entend encore des accents de cénacles universitaires, mais le style et la composition y sont assez fermes. Les premiers recueils de vers de M. Niemojewski ne contribuèrent pas beaucoup à sa célébrité. Le doctrinaire y

arrête toute verve, y sèche toute fraîcheur d'impression. Une galerie de tableautins où la nostalgie se cache timidement, ne nous émeut pas. Nous restons aussi à peu près indifférents à la lecture de deux nouvelles poétiques (« Une fable conjugale », « Les deux petits Amours ») où le poète balbutie l'histoire, à la Henri Heine, d'un amour deçu et narre les premières années de sa vie littéraire et familiale. Il est plus intéressant quand il parle de « l'aurore de l'humanité », mais ici encore il ne parvient pas à nous ébranler. On lui pardonne à peine la publication d'une plaquette de vers, « Une partie de plaisir du mois de mai » où, pendant de longues pages, il étale le récit oiseux de son voyage sur la Vistule jusqu'au domaine de sa famille, pour pouvoir s'écrier à la fin : « Nous tomberons dans la lutte pour que des millions se relèvent! »

Les exigences de la vie matérielle ont fait descendre M. Niemojewski une fois de son balcon-chaire pour le mettre face à face avec une partie de ces « millions » : les mineurs et les tisserands. Il en décrit les souffrances dans une série de poèmes portant le titre général : « Polonia irredenta ». Certes, ce n'est pas un chef-d œuvre ; l émotion n'y est jamais au niveau de l'horreur des faits. Mais la popularité de cet ouvrage, surtout parmi la jeunesse studieuse, se justifie par l'acuité d'observation, la noblesse du style et la belle ordonnance des effets. Des légions d'industriels ont envahi la malheureuse Pologne, en meurtrissant sous le joug du travail, de l'avilissement et de la famine, le misérable peuple. « Où est-elle, la Pologne de jadis, chantée par Mickiewicz? — s'écrie le poète. — Tous sont partis, tous se sont sauvés ; il ne reste que le peuple travailleur qui marche vers l'avenir, sa croix sur les épaules. » Dans la première partie du livre, nous voyons ce peuple « Sous la terre ». Les hommes qui portent dans leurs âmes « un souterrain noir où ne tombera jamais un rayon joyeux », se meuvent dans les carrières comme des fantômes sinistres, fuyant la mort qui les guette pour « se venger des richesses qu'on lui arrache ».

Ils récitent leur douloureuse prière à sainte Barbe, patronne des mineurs, et ils piochent, ils piochent. « Il faut marteler encore longtemps et profondément pour arriver à te faire écrouler, ô dur rocher des lois humaines!... » La vision est encore aussi sombre lorsque le poète remonte à la surface de la terre et commence à regarder l'enfer des malheureux qui peinent dans les usines et dans les cabanes. Il voit une mère qui cherche son fils blessé et ne trouve que son cadavre ; as-

siste au sinistre enrôlement des recrues, au carnage policier des ouvriers; il rencontre de pauvres hères quittant le pays pour chercher une vie meilleure dans l'émigration ; il entend des gémissements et des plaintes, mêlés de menaces : « nous fonderons un ordre nouveau ! les enfants dans les jours de leur vieillesse trembleront encore et pâliront en se rappelant comment, parmi les sanglantes luttes du chaos, cet édifice s'est élevé. » Malheureusement ni ces indignations, ni la pitié du poète ne sont communicatifs. Il fait un bruit déchirant sans nous toucher. Quelquefois nous ne sommes pas même sûrs, si ses personnages souffrent réellement. On voit qu'il veut les faire souffrir ; mais « en art comme en morale, dire n'est rien, faire c'est tout ». Et pourtant ce sont évidemment les sujets qui l'ont le plus impressionné. Il les reprend avec un succès bien moindre dans ses petits poèmes en prose « Novembre », où il a ajouté aussi quelques visions cosmogoniques d'une invention facile, quelques attendrissements assez médiocres et quelques réflexions sociales pâles et courantes. M. Niemojewski a été sans doute fort embarrassé quand un éditeur de Varsovie lui a demandé de faire son « *Choix de poésies* ». Ses productions poétiques contenaient trop de pages creuses. C'est encore la « Polonia irredenta » qui forme l'ornement du recueil. Dans les appendices il se tourne constamment vers l'avenir où « l'humanité chantera unique, une unique chanson » ; il voudrait être un prophète qui « descend éternellement au tréfond de la nation et voulant retirer de la boue la meilleure partie, revient seulement à la surface comme un triton, — pour respirer ». S'il pouvait descendre au fond de l'âme de sa nation, il trouverait peut-être cette unité et cette sincérité dont l'absence n'est que trop sensible dans ses créations. La manie de la prédication l'emporte. Bientôt il remonte à son balcon démocratique et sous la forme d'ironiques « Lettres d'un fou » lance une croisade contre les « surhommes » qui empoisonnent la Pologne par leur théorie de l'art pour l'art, par une littérature vouée à « l'excitation des nerfs sexuels ». Son homme « fou » est terriblement raisonnable; il exprime à ravir la collectivité indivisible des sages varsoviens. En moraliste avisé, M. Niemojewski emploie souvent la parabole qu'il manie avec une certaine adresse. Elle est très poétique sa légende de Prométhée socialiste qui marche à la tête d'une foule, après la destruction de l Olympe, « avec une tache rouge sur la poitrine et avec les yeux comme des étoiles, sur le ciel de nuit, regardant dans l'avenir lointain » ; très

adroite encore sa parabole sur la ville dont tous les habitants portent d'invisibles bandeaux sur les yeux. J'aime moins l'allégorie dramatique « Une fable », où un savant licencié repousse la Jeunesse et le Bonheur, se noie dans la Vie et tombe dans les bras de la Mort. Mais elle est d'une fadeur aimable que le public a naturellement « goûtée ».

L'orientation de M. Niemojewski vers le théâtre a été des plus heureuses: il y a trouvé le salut. Il a essayé de créer des personnages vivants, passionnés et d'oublier, sur les tréteaux, la chaire. Sa « Famille », drame en cinq actes, a obtenu un prix au concours dramatique du « Kuryer Warszawski ». La vie des paysans ne servait aux dramaturges polonais que d'un thème de vaudevilles ou de mélodrames. Il en a tiré le sujet de scènes s'élevant jusqu'à la tragédie. Le septuagénaire Skiba rappelle un peu le roi Lear. Il a loué sa terre et sa chaumière à son gendre et à sa fille, moyennant une caution de deux mille roubles. En homme de bien, il a prêté cette somme à son frère. Il a fait cadeau à sa fille des droits de location ; il a même cassé le contrat, jugé inutile dans une famille unie. Cependant, ses enfants ont profité de sa faiblesse. Ils lui réclament leur caution, le poursuivent, le chassent de la maison, le font indignement souffrir. Le vieillard est au comble du malheur en apprenant que sa fille a un amant. Il réunit alors toute la *famille* au conseil et ce tribunal implacable, après avoir pris connaissance de toutes les péripéties de l'affaire, condamne la fille de Skiba à mort. Le verdict est horriblement exécuté : elle est brûlée vivante avec son amant et son petit enfant, dans sa chaumière.

Le dessin général des personnages de ce drame est vigoureux, l'action vive et captivante. Pourtant la pièce n'a pas obtenu le succès scénique attendu Les acteurs la jouaient en mélodrame et ont tellement souligné ses atrocités que des dames impressionnables du public s'évanouirent. Et puis la donnée principale de la pièce — le tribunal de la famille, inventé par l'auteur, n'a pas paru soutenable. On en a demandé la justification aux ethnologues, et ceux-là n'ont pas trouvé dans la Pologne entière une coutume législative si barbare. Le *leitmotif* du drame « la famille est une chose sacrée, » répété trop souvent, irritait d'autant plus qu'il était invraisemblable. Ce sont encore ses penchants à moraliser et à légiférer, qui ont entraîné M. Niemojewski dans cette voie fâcheuse. Il voulait régir les personnages de son drame par un code à

lui et il a gâté ainsi une œuvre où abondent des beautés remarquables.

Bientôt il revient au rêve et publie un drame poétique d'une grande élévation d'idées, d'une conception délicate et d'une composition hors ligne. Dans les légendes polonaises il y a deux sortes de diables : le diable des nobles, *Boruta* et celui des paysans, *Rokita*. C'est à ce dernier que s'est adressée l'imagination de M. Niemojewski. Rokita renie Dieu et son Eglise, mais il aime les foules paysannes dont il est presque le bienfaiteur. Il est fils du Malin et de la sorcière Nia, arrière-petite-fille de la Perséphone antique. Du fond du gouffre infernal ce captif « ailé » (wzlatacz) songe constamment à s'envoler vers la terre ; il aime les hommes et veut leur révéler la vérité idéale. Tout l'Enfer se révolte contre ce projet, mais la volonté de Rokita prévaut et le voilà à Wisla, un petit village montagnard polonais. Nous sommes au XVIe siècle, au temps de la Réforme, époque de lutte contre l'obscurantisme. L'aventure terrestre de Rokita est peut-être trop du XIXe siècle. Il connaît, on le voit bien, Faust, Hamlet, Ibsen et il n'est qu'un beau type de libertaire rêveur. Il est maître d'école, aimé et admiré par tout le village. Une de ses élèves, Krzysia, devient son admiratrice intellectuelle et sa maîtresse passionnée. Mais la foule excitée par l'organiste Wlodek, que Krzysia a évincé, s'insurge contre son maître d'école, reconnaît en lui le Mauvais Esprit, assiège l'école et le menace de mort. C'est la revanche de l'Enfer. Krzysia, désespérée, se jette à l'eau, brisant ainsi le dernier lien qui unissait Rokita avec la faible humanité. La foule démolit et brûle l'école de Rokita qui lui-même s'envole et rentre en Enfer. En véritable idéaliste, il n'écoute pas les rires de tous les diables — il continue de rêver à sa mission terrestre ; il ne peut vivre sans les hommes.

Toute l'œuvre est imprégnée de cette mélancolie profonde qui décèle un artiste véritable. M. Niemojewski s'est enfin retrouvé ; on pouvait espérer qu'il effacerait bientôt quelques duretés choquantes de son langage, qu'il épanouirait toutes les richesses de son imagination libérée. Le moraliste l'écrase toujours et, sachant qu'il ne peut lui désobéir, l'artiste s'efforce de l'éliminer.

On a offert à M. Niemojewski la chronique hebdomadaire dans la revue « Glos ». Ici M. Niemojewski se permet tout les huit jours une petite orgie de bon sens. Violent, autoritaire, cassant, dogmatique, il étale à profusion tout ce qui se

rassemble en lui de banalités prédicatoires. Il prêche la morale, il prêche l'art « salutaire ». Tout dernièrement, au nom des bonnes mœurs, il a éreinté avec une brutalité inconnue à Varsovie, l'art de M. Przybyszewski. Et par une ironie assez singulière, à la même époque, un écrivain de Galicie, au nom de la morale également, dénonce M. Niemojewski aux autorités publiques comme un auteur immoral et blasphémateur. La police confisque ses « Légendes », tirées du Nouveau Testament, son œuvre la plus belle et la plus sincère jusqu'à présent. Il s'ensuit une série de procès retentissants dont s'occupe toute la Pologne. Les fidèles catholiques galiciens ont soulevé un cri d'alarme dans les journaux. « C'est la vengeance de Dieu qui nous attend pour ces injures contre la Vierge Marie » — annonce M. K. Popiel. Un groupe d'hommes indignés envoie une adresse à l'archevêque de Cracovie, pour lui exprimer leur réprobation. D'un autre côté, la revue « Krytyka » organise une enquête parmi tous les écrivains polonais libres-penseurs et réunit leurs opinions sur l'abus de la police galicienne. Ainsi il s'est produit une revanche inévitable: un doctrinaire et un moraliste qui ne faisait que signaler à ses compatriotes les écrits pernicieux de ses confrères se voit supprimer son meilleur ouvrage par des moralistes encore plus moralistes que lui. C'est à se dégoûter de la morale outrancière! Il serait peut-être plus juste de ne faire que des œuvres sincères, libres et vibrantes. L'auréole de la persécution consacre un poète plus que la robe d'un juge rigoureux.

§

Un poète qui, au nom d'un principe, résiste contre la force du sentiment, fait évidemment fausse route et ne peut produire une œuvre vivante. Mais non moins excessif, dans un sens contraire, peut être le cas du poète dont la sensibilité est si aiguë, que toutes les émotions le blessent jusqu'à le meurtrir. M. **Waclaw Wolski**, un poète délicat, apprécié à juste titre, est en proie à cette hyperesthésie qui le laisse tout à fait désorienté devant les manifestations de la vie. Dans un fort volume de sonnets (« Aux inconnus »). Varsovie, 1902) il a enclos dix ans de sa vie souffreteuse et solitaire. Ses plaintes et ses pleurs sont intarissables. Quand il contemple la nature, il n'entend que ses voix mystérieuses, échos des sons douloureux de sa propre lyre. Ces voix lui arrivent d'ailleurs rarement. La magnificence des paysages l'écrase comme l'aspect

de l'éternelle indifférence de la nature. Il perçoit très clairement toutes les lumières, toutes les ombres, toutes les couleurs changeantes et excelle à les reproduire dans la majeure partie de son volume. Mais il ne nous communique pas les frissons, la frénésie de la nature, parce qu'entre lui et le monde extérieur il n'y aura jamais cette large compréhension panthéiste qui crée l'harmonie. Il se sent seul au monde, et jamais, nulle part, il ne trouvera à contenter sa nostalgie. Quand il voit un pauvre hère peinant à sa charrue, il a envie « de briser son luth » et de se mettre à sa place. Quant il aperçoi- loin, dans l'espace, une file de grues, il tombe dans une rêverie vague. Mais voici que trois de ces oiseaux égarés chantent plaintivement et cherchent l'essaim maternel. « Oh, attendez — s'écrie le poète — moi aussi, je suis égaré, moi aussi, je suis craintif et j'ai perdu mon chemin!... Attendez, mon âme est remplie du deuil amer des larmes, comme un lys de rosée... Votre cri plantif m'émeut profondément — oh, esprits fraternels, enlevez-moi avec vous ». Une seule éclaircie dans sa vie, ce sont les années de son enfance qu il chante doucement et tendrement. Il se sauve du tracas de l'existence quotidienne dans les légendes, dans les « rêves sur la Grèce ». Mais la vie le réclame, lui montre toutes ses banalités qu'il peint quelquefois avec un sourire familier. Il se lasse finalement et dans sa profession de foi, il dit : « En écoutant les accords de la musique d'au-delà, de la musique caressante, berçant rythmiquement l'âme, j'ai détesté la vie et la sauvage foule brutale qui se pavane dans sa fausse dignité humaine... J'ai détesté le puissant instinct générateur qui salit les malheureux esprits égarés... » Il veut « se sauver loin, loin de la pâle Némésis qui enflamme dans les veines le feu de l'amour ».

Une telle sensibilité n'était pas, peut-être désignée pour juger les œuvres littéraires d'autrui. M Wolski n'est pas de cet avis. Il a publié dernièrement un volume de critique, « Les Envolées au Parnasse », où il retrace les aventures de son âme endolorie à la lecture de poésies de ses camarades. Il sent profondément toutes les beautés de leurs inspirations, mais il perd le sens de la perspective. Les uns lui paraissent trop grands, les autres il les éreinte avec une passion disproportionnée. Il voit trop de « gouffres » et de « Géhennes ». C'est lui encore qui est le plus intéressant dans ces confessions maladives quand il se détourne avec un tremblement de sensitive « de la vie bruyante, ensoleillée, débordant de sang et de

larmes » et regarde « avec une nostalgie à travers les vitres cristallines sur un calme parc d'ombres errantes, de mystiques pressentiments de l'Inconnu ».

§

Il se produit en Pologne, depuis quinze ans, un grand mouvement littéraire. Jamais peut-être, dans notre histoire nationale, la littérature n'a occupé tant d'esprits ni soulevé tant de discussions qu'en ce moment. Les talents sincères abondent, les œuvres remarquables se multiplient continuellement. Tout le monde parle des « Jeunes », les critique ou les admire. Leur influence sur les imaginations est telle que l'on s'occupe activement de la synthèse de leurs œuvres, de la classification méthodique de leurs écrits. Différents critiques ont déjà essayé ce travail. La plus sérieuse histoire de la *Jeune Pologne* a été tentée par M. **Antoni Mazanowski** (La jeune Pologne dans le roman, la poésie et le drame. Cracovie, 1902). En véritable historien littéraire, il s'est préparé à sa tâche par une forte érudition. Il connaît les écrivains allemands, italiens et français ; il les compare avec nos « jeunes » et les cite à volonté. Ces rapprochements sont presque toujours curieux, malgré qu'ils paraissent inutiles. Malheureusement, ils ne l'ont pas aidé à comprendre les principaux auteurs qu'il analyse. Cette incapacité n'est pas un défaut personnel. M. Mazanowski est un homme de bonne volonté ; il a un esprit assez large, une intelligence vive et sans trop de préjugés. Mais, habitant Cracovie, il ne connaît pas la Pologne russe, il ne se rend pas compte des tristes conditions de la vie polonaise à Varsovie. Un siècle de démembrement a produit des différences incroyables entre les Polonais des trois parties du pays. Les meilleurs critiques de Varsovie verront dans les contes réalistes de Zeromski une tragédie sombre et douloureuse ; M. Mazanowski n'y trouvera que « la vivisection d'hommes méchants, luxurieux, encanaillés, sales et dégoûtants ». Gruszecki, un simple fabricant de misérables « romans actuels », presque négligé à Varsovie, charme étrangement M. Mazanowski. Par sa connaissance des littératures étrangères, il était tout désigné pour comprendre l'angoisse *polonaise* de Przybyszewski, pour chercher les origines de son individualisme outrancier dans notre passé historique. Il s'est contenté de répéter les jugements superficiels et banaux qui font de cet auteur un simple sensuel. Plus heureuse quoique un peu hâtive, est la caracté-

ristique de la poésie polonaise contemporaine que M. Mazawski aime visiblement, malgré les restrictions dont il émaille ses aperçus. Presque tous nos meilleurs jeunes dramaturges vivent et créent à Cracovie. Cette circonstance a permis à M. Mazanowski d'apprécier bien justement leurs nouveautés et d'orner ainsi son livre de quelques bonnes pages.

§

Dernières nouveautés.

Poésies : G. Danilowski : *Poésies* (Varsovie); J. Kasprowicz : *L'amour* (Léopol); M. Konopnicka : *Poésies*, 2 volumes, nouvelle édition; L. Staff: *Maître Twardowski;* T. Micinski: *Poésies.*

Romans: G. Danilowski : *Des jours passés* (Varsovie); M. Wierzbinski: *Aquarelles anglaises* (Léopol); J. Zulawski: *Contes;* J. Nowinski : *La vie et le rêve;* K. Tetmajer: *Mademoiselle Mery;* T. Konczynski: *Sur les traces de la nostalgie;* S. Przybyszewski : *Poésies en prose* (Varsovie); K. Tetmajer : *Les impressions* (Varsovie); K. Glinski: *Messire Philippe de Konopie* (Varsovie).

Littérature : J. Sten : *Les âmes contemporaines* (Cracovie), recueil des masques impressionnistes; H. Galle : *A. Swietochowski*, romancier; M. Kawczynski : *Amour et Psyché dans la poésie française du Moyen-Age* (Cracovie); J.-A. Swiecicki : *Histoire de la littérature universelle* (Varsovie), 4 volumes parus ; J. Matuszewski : *Slowacki et les modernistes* (Varsovie).

Histoire : A. Chodynski : *Jérôme Bonaparte à Kalisz* (Kalisz); F. Gawronski : *L'an 1863 en Ruthénie;* W. Sobieski : *La haine religieuse des foules pendant le règne de Sigismond III* (Varsovie); A. Jablonowski : *La Pologne au XVII^e siècle, au point de vue géographique et statistique* (Varsovie); F. Piekosinski : *La Chevalerie polonaise au Moyen-Age* (Cracovie).

JAN LORENTOWICZ.

LETTRES TCHÈQUES

V. Hladik : *Le Châtiment.* — Antonin Sova : *Le roman d'Yves.* — Le mouvement littéraire. — H. Jelinek : *La Fin du Carnaval.*

Le Châtiment, roman de M. Venceslas Hladik. — M. Hladik est un journaliste qui voudrait s'élever à la hauteur de l'art. Il n'y réussit pas toujours; mais il serait injuste

de ne pas lui reconnaître une volonté forte, un coup d'œil pénétrant et l'habileté d'un chroniqueur de journal. Le sujet de ce roman est des plus intéressants. L'œuvre est conduite avec beaucoup d'adresse et contient des situations heureusement trouvées. Mais le style manque. Les phrases ne sont pas assez bien charpentées, et par là molles et sans consistance. Dans la description de l'appartement du héros, qui est une sorte de dandy intellectuel, la quantité de détails empruntés à l'histoire de l'art ferait croire que l'auteur n'a pas bien compris la manière de M. Huysmans. Je ne suis pas de ceux qui reprochent à l'auteur son faible pour Paris — où se passe toute une partie du roman — et pour tout ce qui est français. Le reproche que je pourrais lui faire, c'est de trop s'attacher à la surface. M. Hladik lui même a vécu à Paris. Il s'y est enivré de cette atmosphère séduisante des salons, et c'est un de ses plus grands mérites d'avoir, le premier parmi nos écrivains, imaginé le type d'un mondain tchèque capable d'aimer et de comprendre l'art et la poésie aussi bien que les chevaux et les chiens de race. Le type n'est pas rare en France; mais, en Bohême, le type ne répond pas tout à fait à la réalité. Aussi le Vilem de M. Hladik me fait-il l'impression d'un homme qui joue avec l'art plutôt qu'il n'en est pénétré.

Le personnage de Karla est, sans contredit, le meilleur caractère du roman. La femme, ce mannequin charmant en robes de soie et jupons de dentelles qui, tout en riant, ruine les hommes de talent, grâce à sa beauté et à sa grâce féline, la femme, dis-je, y est peinte avec le tact délicat d'un artiste.

§

A. Sova : **Le Roman d'Yves** est une très simple histoire d'amour. Yves est un homme moderne, ironique et sceptique qui jusque-là avait fait profession de mépriser les femmes. Dans un charmant coin de campagne où il était venu voir sa sœur, mariée à un grand propriétaire, il rencontre Stéphanie, une jeune fille aux grands yeux énigmatiques. Comme tous les hommes que l'amour touche très tard, il s'éprend violemment de la jeune fille, avec toute la fougue d'un collégien. Il a déjà commencé les préparatifs du mariage et peu de jours le séparent du moment décisif, lorsque survient Richard, un ami d'enfance de Stéphanie, alors virtuose en vogue. Enfants, elle et lui avaient appris la musique que leur enseignait le père de la jeune fille, à cette époque virtuose de grand talent. Richard embrassa avec succès la carrière de son maître,

tandis que Stéphanie restait auprès de son vieux père dont elle égayait les jours maintenant vides et gris.

Au bruit des applaudissements marquant le succès de Richard, Stéphanie sentit en son âme s'éveiller un désir insoupçonné de succès et de gloire. Le pauvre Yves, qui tâchait de garder toute son âme, sent l'abîme qui s'ouvre entre eux, et il quitte sa fiancée. Ils se séparent : lui pour acheter un bon chien dont les yeux le consoleront de sa solitude ; elle, pour courir après la chimère de la gloire...

Le poète de la mélancolie tendre, le poète révolté contre la société vient, pour la première fois, de s'aventurer dans le domaine du roman. Bien que chancelants un peu, les premiers pas qu'il y fait ne laissent pas que d'être fort heureux. La douceur un peu mélancolique de ces instants où les deux âmes se recherchent, le décor frais d'un vieux château de campagne, cette société de bourgeois en villégiature, ces petites intrigues de femmes jalouses et les discussions ironiques d'Yves, tout cela forme un cadre pittoresque à ce roman intime et constitue le principal attrait du livre.

M. Sova a su narrer tout cela en un style large, bercé par la vague harmonieuse du lyrisme, avec un ton de sentimentalité charmante et fraîche comme la brise embaumée du printemps. Ces épanchements naïfs ont, en leur simplicité, la tendresse d'une fleur qui s'épanouit aux doux rayons du soleil. Dans nombre de détails pittoresques, le vieux réaliste, le peintre de miniatures que fut jadis M. Sova se laisse encore entrevoir. Mais ces détails sont si heureux qu'on en pardonne facilement le nombre parfois excessif.

De même le vieux polémiste renonce difficilement aux digressions littéraires, politiques et quasi-philosophiques qu'il met dans la bouche de ses personnages et qui, quoique intéressants, arrêtent néanmoins la marche du roman.

Mais M. Sova a trop de talent pour ne pas éviter ce petit défaut dans son prochain roman que je désirerais lire le plus tôt possible. Le sillon que son œuvre a laissé dans la poésie tchèque est trop profond pour qu'on n'attende pas avec impatience les nouvelles œuvres d'Antonin Sova devenu romancier.

§

Depuis la disparition de la fameuse « Moderna », il manquait aux jeunes littérateurs tchèques un centre de réunion. La littérature officielle est, il est vrai, représentée par l'asso-

ciation « Maj ». Mais cette société se contente d'améliorer la situation matérielle des gens de lettres. Ce n'est que ces jours-ci que les jeunes littérateurs se sont groupés pour fonder une nouvelle association qu'ils ont dénommée « Cercle des littérateurs tchèques ». Parmi les membres du comité, on trouve des représentants de toutes les écoles littéraires, à l'exception des « catholiques modernes ». La nouvelle société s'efforcera d'assurer aux gens de lettres la place qui leur est due dans la société, de travailler à la prospérité morale et matérielle de la littérature et de soutenir l'opinion des jeunes lorsque l'occasion s'en présentera. Aussi veut-elle honorer par la publication de leurs œuvres inédites et de leur correspondance la mémoire des grands morts qu'elle regarde comme ses précurseurs, notamment Neruda, Schauer et Zeyer. Espérons que l'émulation sera favorable à l'activité des deux groupes littéraires.

Le troisième groupe — dont j'ai parlé ci-dessus, celui des « catholiques modernes » (ainsi qu'eux-mêmes aiment à s'appeler — possède plusieurs revues et, notamment, *la Vie nouvelle*. Messieurs les catholiques modernes se font beaucoup de réclame avec leur soi-disant « modernité », mais il n'est pas difficile de démêler le vrai but de leurs efforts : le cléricalisme qui est le même sous n'importe quelle forme. Ils s'attribuent — avec plus ou moins de droit — l'œuvre de Zeyer, d'Otokar Brgezina et du sculpteur François Bilek. Je doute fortement que — malgré leur activité incontestable — leurs efforts aient un succès durable. Le fond même des deux idées maîtresses — catholicisme et modernité — est trop différent pour qu'il en puisse surgir une nouvelle forme littéraire. Décidément c'est de l'eau et de l'huile qu'on veut mélanger et malgré le nom d'Ernest Hello, dont ils abusent, ils ne sauraient en faire de bon vin.

Publications récentes : *Gerda*, roman de M. de Wojkowicz (éd. J. Pelcl). — *La Honte*, rom. de M. Victor Dyk (Kosterka, éd.). — Jean Opolsky : *Les poisons et les remèdes* (J. Grég., éd.). — A. B. Dostal : *A côté de la route*, poésies (Grégr., éd.).

JEAN OTOKAR.

§

H. Jelinek : *La fin du Carnaval*. — Nous nous en voudrions de passer sous silence la dernière œuvre du signataire ordinaire de cette chronique, Jean Otokar, qui n'est autre que le délicat poète tchèque Hanouch Jelinek. *La fin*

du Carnaval se distingue par une profonde inspiration et une recherche d'expressions vigoureuses. Sa passion y éclate à chaque vers et donne au livre une saveur forte, parfois même âpre. Je voudrais pouvoir citer tout le livre, si plein dans sa concision. Je dois me contenter de cette courte et hâtive traduction qui sera, sans doute, bien peu pour permettre de juger l'œuvre.

IMPROVISATION

Tu as des yeux d'un bleu-gris très banal,
comme toutes nos bourgeoises ladies,
quand l'ennuyeuse conversation se déroule idylliquement...
Alors, je m'assieds dans un fauteuil où je reste pâle et silencieux.
Tu as les grands yeux de la Mater Dolorosa
quand ton enfant court autour de toi
et chante, et bavarde, quand tu le dorlottes...
Alors je me détourne pour ne pas sangloter de douleur.
Deux grandes émeraudes brillent dans tes yeux,
deux grandes émeraudes figées, fixes,
deux grandes émeraudes comme des yeux de bête sauvage,
deux grandes émeraudes lumineuses comme un crépuscule
dans la folie voluptueuse qui écrase tout
et dans cette pâmoison voisine de la mort...
Oh! ces deux émeraudes, oh! toi qui grises mon âme
quand, en spasmes fous, ton corps se tord dans mes bras.

JULES CHOPIN.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ésotérisme. Occultisme. — G. Encausse (Papus): *L'Occultisme et le Spiritualisme;* Alcan, 2.5o. — Albert Jounet: *La Triade, le Ternaire et la Trinité;* Saint-Raphaël, Victor Chailan. — Albert Jounet: *Dieu vainqueur de l'Enfer;* Saint-Raphaël, Victor Chailan.— Princesse Karadja: *L'Evangile de l'Espoir;* Leymarie,o.6o. — Dr Emile Laurent et Paul Nagour: *L'Occultisme et l'Amour;* Vigot frères, 3.5o.

Géographie. — A. Corre: *Nos Créoles,* nouv. éd.; Stock, 3.5o.

Histoire. — F.-A. Aulard: *Recueil des actes du Comité du Salut public,* t. XIV; Leroux, 12 fr. — J. Caillard: *Un Prélat janséniste : Choart de Buzenval;* Picard. 4 fr. — J. Chavanon: *L'Histoire de l'Artois;* Picard, 4 fr. — André Cheradame: *L'Allemagne. la France et la Question d'Autriche;* Plon,3.5o. — Petrus Durel: *La Révolution dans le département de la Haute-Loire. Décachetage des lettres et rapports secrets;* Le Puy, Mey. — J.-Ernest-Charles: *Waldeck-Rousseau;* « Revue Bleue ». — J. Finot: *Les Bijoux, joyaux et pierreries de l'empereur Maximilien échus à l'empereur Charles-Quint;* Picard, 1.5o. — J. Finot: *L'Espionnage militaire dans les Pays-Bas entre la France et l'Espagne aux XVIe et XVIIe siècles;* Picard, 2 fr. — F. Josèphe: *De l'Ancienneté du peuple juif;* Leroux, 3.5o.—L.-H. Lecomte: *Virginie Déjazet;* Tallandier, 3.5o. — Albert Lefaivre: *Les Magyars, pen-*

dant la domination ottomane en Hongrie, 1562-1722; Perrin, 2 vol. — Comte de Moriolles : *Mémoires sur l'Emigration, la Pologne et la Cour du grand-duc Constantin (1789-1833).* Introduction par Frédéric Masson; Ollendorff, 7.5o. — Pierre de Nolhac : *Louis XV et Marie Leczinska,* d'après de nouveaux documents ; Calmann Lévy, 3.5o. — *Mémoires du lieutenant général de Suremain, 1794-1815* (*la Suède sous la République et le premier Empire*) publiés par un de ses petits-neveux ; Plon, 7.5o.

Littérature. — Henri d'Alméras : *Avant la gloire: leurs débuts;* Soc. franç. d'imprimerie et de librairie, 3.5o. — Fernand Calmettes : *Leconte de Lisle et ses amis ;* Libraires réunis. — Charles Maurice Couyba : *L'Art et la Démocratie ;* Flammarion, 3.5o. — Hector Fleischmann : *Le Roman Historique,* essai critique : « L'Idée Synthétique » 1 fr. — Paul Franche : *Le Prêtre dans le roman français ;* Perrin, 3.5o. — Georges Lechalas : *Etudes Esthétiques* ; Alcan, 5 fr. — Dr Victor Ségalen : *Les Cliniciens ès Lettres ;* Bordeaux, Cadoret. — Jules Troubat : *Essais critiques ;* Calmann Lévy, 3.5o.

Morale. — Comte Léon Tolstoï : *Carnet du soldat,* trad. par J.-W. Bienstock ; Stock, 0.5o.

Philosophie. — H.-B. Brewster : *L'Ame payenne ;* « Mercure de France », 3.5o.

Poésie. — Charles Bernard : *Le Festin des Dieux ;* Bruxelles, « l'Idée Libre ». — Daniel Borys : *La Mosaïque du Rêve,* préface de Pierre Quillard ; « La Plume », 3 5o. — Boyer d'Agen : *Le Livre d'heures d'un Cadet de Gascogne ;* Soc. d'Edit. artistiques et littéraires. — Charles Adolphe Cantacuzène : *Litanies et petits états d'âme ;* Perrin. — Francis Jammes : *Le Triomphe de la Vie (Jean de Noarrieu, Existences)* ; « Mercure de France », 3 5o. — Jehan Rictus : *Cantilènes du malheur ;* Sevin et Rey, 1.5o. — Edmond Rostand : *Un Soir à Hernani ;* Fasquelle, 1 fr. — Saint-Georges de Bouhélier : *Les Chants de la vie ardente ;* Fasquelle, 3.5o.

Publications d'art. — Georges Auriol : *Le premier livre des Cachets, marques et monogrammes dessinés par Georges Auriol,* préf. de Roger Marx ; Librairie Centrale des Beaux-Arts. — Charles Huart : *Province,* cent dessins, avant propos de H. Piazza ; Sevin et Rey, 3.5o. — E. Lefèvre-Pontalis : *Les Façades successives de la cathédrale de Chartres au XIe et au XIIe siècle ;* Picard, 3 fr.

Roman. — A. Bérard : *Cupris ;* Ollendorff, 3.5o. — Jean Bertheroy : *Les Vierges de Syracuse ;* Ollendorff, 3.5o. — Albert Boissière : *Les Chiens de faïence ;* Fasquelle, 3.5o. — Petros Botzarès : *Theodora,* roman tiré du drame de Victorien Sardou ; Flammarion, 3.5o. — René Boylesve : *La Leçon d'amour dans un parc ;* « Revue Blanche », 3.5o. — Champol : *Cas de conscience ;* Plon, 3.5o. — Pierre Clésio : *Cours de jeunes filles ;* Plon, 3 5o. — Jean Destrem : *Fidèles crayons ;* « Le Rappel ». — Louis Dumur : *Un Coco de Génie ;* « Mercure de France » 3.5o — Charles Epry : *L'Ecume,* mœurs politiques ; Flammarion, 3.5o. — Achille Essebac : *Luc ;* Ambert, 3.5o. — Mary Floran : *Mademoiselle Millions ;* Calmann Lévy, 3.5o. — Paul Fort : *Paris sentimental ou le roman de nos vingt ans ;* « Mercure de France », 3.5o. — Jeanne France :

Femme de traître ; « France Semeuse », 1 fr. — B. Guinaudeau : *Le Chanoine Moïse ;* Fasquelle, 3.50. — Gyp : *L'âge du mufle ;* Juven, 3.50. — Frank Harris : *Montès le Matador* (*Sonia, Profits et pertes*), trad. par Henry-D. Davray ; « Mercure de France », 3.50 — A.-Ferdinand Herold : *Les Contes du Vampire ;* « Mercure de France », 3.50. — Anthony Hope : *Service de la Reine,* trad. par Marie Dronsart ; Hachette, 1 fr. — C. Joliet : *Le Roman de deux jeunes mariés ;* Calmann Lévy, 3.50. — Jean de la Brète : *Vieilles Gens, Vieux Pays ;* Plon, 3.50. — Fernand Lafargue : *L'Hostie ;* Flammarion, 3.50. — Jean Lorrain : *Princesses d'ivoire et d'ivresse ;* Ollendorff, 3.50. — Paul et Victor Margueritte : *Le Jardin du Roi ;* Plon, Nourrit, 3.50. — Marco Praga : *La Petite Blonde,* trad. par Albert Lecuyer ; Calmann Lévy, 3.50. — Antonin Reschal : *Le Journal d'un amant ;* Offenstadt, 3.50. — Pierre Sales : *Le Secret du Bonheur ;* Flammarion, 3.50. — Remy Saint-Maurice : *Les Eves stériles ;* Lemerre, 3.50. — A. Schalk de la Faverie : *Ames troublées ;* Librairie Molière, 3.50. — Seddik ben El outa : *Fils de Grande Tente ;* Ollendorff, 3.50. — H. Sienkiewicz : *Cette troisième !* trad. par C. de Latour ; Edition du « Carnet », 3.50.

Sciences. — H. Andoyer : *Théorie de la Lune ;* Naud, 2 fr. — P. Barbarin : *La Géométrie non euclidienne ;* Naud, 2 fr. — E. Lemoine : *Géométrographia ;* Naud, 2 fr. — J. Macé de Lepinay : *Franges d'Interférence ;* Naud, 2 fr. — E. Neculcea : *Le phénomène de Kerr ;* Naud, 2 fr. — F.-M. Raoult : *Cryoscopie ;* Naud, 2 fr. — Georges Rivière : *L'Age de la Pierre ;* Schleicher, 2 fr.

Sociologie. — Dr Ernest Boureilles : *Le Devoir social des collectivités envers les tuberculeux adultes et indigents,* préf. du Dr S. Bernheim ; Maloine. — Flour de Saint-Genis : *La Propriété rurale en France* ; Colin, 6 fr. — A. Landry : *La Responsabilité pénale ;* Alcan, 2.50.

Théatre. — H. Bernstein : *Le Détour ;* Fasquelle, 3.50. — Octave Mirbeau : *Le Portefeuille,* comédie en 1 acte ; Fasquelle, 1 fr. — Edouard Schuré : *Le Théâtre de l'Ame,* 2e série ; *La Roussalka,* drame moderne ; *L'Ange et la Sphinge,* légende dramatique ; Perrin, 3.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

La Chanterie. — Les Latins. — Les poètes français en Italie. — Un salon d'automne. — *La Critique Internationale.* — *Les Poèmes.* — L'Exposition de la gravure sur bois. — Publications du *Mercure de France.*

La Chanterie. — Sous le titre *La Chanterie,* Mme Marie Mockel a organisé un sextuor vocal, qui donne en la salle des Agriculteurs, rue d'Athènes, d'intéressantes séances de musique d'ensemble : chansons de cour françaises de la Renaissance, sonnets à quatre voix, psaumes huguenots, madrigaux italiens du XVIIe siècle, et les compositions de Mauduit sur les vers rythmés à l'antique d'Antoine de Baillif. Mme Ma-

rie Mockel annonce aussi des œuvres diverses de l'époque classique et des écoles contemporaines. Les dates de ces concerts sont ainsi fixées : 28 avril, 12 et 26 mai et 9 juin, à 9 heures.

§

Les Latins. — Sous le patronage du Ministre de Portugal, du Comité de la presse portugaise et de MM. J.-M. de Heredia, Emile Gebhart, de l'Institut, Catulle Mendès, etc... « Les Latins » donneront le 2 mai au Nouveau Théâtre, leur spectacle de gala, à l'occasion du V^e^ centenaire du théâtre portugais. *Frère Luiz de Souza*, le célèbre drame du Vicomte d'Almeida Garrett, qu'ils représenteront, est une des créations les plus puissantes du théâtre latin et en particulier du Cycle romantique. Conçue dans un large décor du XVI^e^ siècle, c'est une œuvre de passion et de foi mystique où l'émotion religieuse s'allie au drame shakespearien. Les principaux rôles en sont créés par MM^mes^ Rose Syma, Lévy-Leclerc, MM. Froment, Gonnot, Berthon, Garat, etc. On s'inscrit pour cette unique soirée (qui ne sera pas précédée de répétition générale) au théâtre, 15, rue Blanche.

§

Les poètes français en Italie. — M. F. T. Marinetti vient de faire à Milan, avec un grand succès, des lectures de poèmes de Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Gustave Kahn, Henri de Régnier, etc. La presse milanaise est unanime à louer M. Marinetti d'avoir organisé ces auditions de poésie française.

§

Un Salon d'automne. — Un groupement d'artistes peintres, sculpteurs, graveurs, etc., s'est formé, dont le but est de réunir les éléments nécessaires à l'organisation d'un Salon d'automne. Plus de trois cents peintres, réunis aux dernières réunions, ont adhéré au programme suivant :

1° Création d'un Salon d'automne sans aucune préoccupation d'exclusivité à l'égard des membres d'une Société existante.

2° Jury composé pour la moitié de peintres ou sculpteurs, pour un quart d'amateurs éclairés et de collectionneurs.

3° Interdiction de faire partie du jury à tout professeur

d'un de ces ateliers organisés dans Paris comme de véritables maisons de commerce, pour éviter les innombrables injustices nées de ce chef.

4° Abolition de toutes récompenses et admission de droit au bout d'un certain nombre d'admissions par le jury.

Les adhésions doivent être adressées au secrétariat, à M. Ad. van Bever, 68, rue de Babylone, VII^e.

§

La Critique internationale, mensuelle, paraîtra le 15 mai. Elle aspire à être un moniteur consciencieux des ouvrages les plus remarquables que voient éclore les diverses littératures, signalant aux lecteurs étrangers les productions françaises qui méritent d'être connues d'eux et aux lecteurs français les productions de l'extérieur dignes de leur attention. Direction : E. Sansot-Orland et Roger le Brun. Secrétariat : F. T. Marinetti. Abonnements : 6 francs par an. Bureaux : 34, rue Monge, à Paris.

§

Les Poèmes, tel est le titre d'une élégante revue trimestrielle dont le premier numéro vient de paraître, et qui ne publiera que des vers. Le fascicule paru ne contient que des alexandrins, mais la revue pratiquera le plus large éclectisme et le vers libre ne sera pas exclu. Rédaction : 68, boulevard Saint-Germain. Prix du numéro : 1 franc. Abonnement : un an, 4 francs.

§

L'Exposition de la Gravure sur bois. — L'Exposition rétrospective et moderne de la Gravure sur Bois depuis les origines jusqu'à nos jours va ouvrir, le 3 mai prochain, à l'Ecole des Beaux-Arts. C'est la première fois, en France, que l'on présente un ensemble à peu près complet de l'art xylographique. La Section ancienne comprend les Ecoles Française, Italienne et Allemande. La Section moderne embrasse tout le XIX^e siècle. Le Japon occupe une section spéciale.

§

Publications du Mercure de France :

LE TRIOMPHE DE LA VIE (*Jean de Noarrieu — Existences*), par Francis Jammes, 3 fr. 50.

L'AME PAÏENNE, par H.-B. Brewster, 3 fr. 50.

Un Coco de Génie, roman, par Louis Dumur, 3 fr. 50.

Les contes du Vampire, par A.-Ferdinand Herold, 3 fr. 50.

Montès le Matador, *Profits et Pertes*, *Sonia*, de Frank Harris, trad. par Henry-D. Davray, 3 fr. 50.

Paris sentimental *ou le roman de nos vingt ans*, par Paul Fort, 3 fr. 50.

Mercvre.

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7

DE MADEMOISELLE DE MAUPIN

A CLAUDINE

—

S'il ne songe pas toujours à soi-même pour décrire un héros aimé des femmes, le romancier l'orne du moins des attraits qu'il croit posséder, de ceux qu'il envierait dans une crise de modestie et de ces quelques autres enfin, dont la généralité permet la réunion de variétés très disparates en une sorte de famille naturelle. Valmont la résume essentiellement. Réincarné d'entre les défunts et trop oublieux encore pour associer Choderlos de Laclos à son immortalité, — il promène son méchant sourire adoré dans les in-18 de nos auteurs mondains et sur les planches. M. Paul Bourget l'habille avant la mode et lui fait sonder les cœurs, d'un monocle penché. Moins pitoyable, M. Lavedan le frappe d'ataxie, châtiment à la mesure de ce faux séducteur qui use d'un album XVIII^e^ à l'endroit des personnes de vertu rocheuse, où Valmont triomphait de la Présidente de Tourvel, sans condescendre à des moyens d'écolier. Ainsi, le monde change peu et il faut assigner des limites étroites à l'imagination des narrateurs.

Par vanité, l'homme incline à se raconter. Cette même vanité l'arrête très court, à cause du rôle choisi délibérément, qu'il lui messied, en public, d'avoir tenu. Voilà pourquoi des livres nous ont montré d'étranges fantoches, vivants par intermittence, toujours momifiés s'ils risquent d'accomplir une action honnête. Car le geste est rare : les auteurs n'en ont pas une habitude exagérée; et l'érudition professionnelle du rapporteur des prix de vertu complète péniblement la liste de savoureux exemples fournis par la gent domestique, afin de renseigner sur l'emploi des annuités dont l'Académie Française est comptable.

Que la Morale unique a trop trompé tout le monde! Il reste certains philosophes pour lui dénier non plus l'élasticité ni le dédoublement, mais de définir sous un nom collectif des myriades d'états, mille et mille petites méthodes à la taille de chacun, complètes, d'un usage si exclusif qu'elles sont justiciables de leur seul possesseur libre d'en changer à sa guise.

La littérature a sempiternellement considéré la femme dans ses rapports avec l'amant et le mari; puis, vient le point de vue des personnes de leur cercle. Cela, sans doute, ressemble un peu à la réalité. Pourtant, la vie multiforme propose à l'intelligence d'autres énigmes.

Il n'en existe point de plus passionnante que la jeune fille, — ce prélude. Longtemps, les écrivains l'ont calquée sur des poncis. Elle est devenue la fleur insipide et pâle, signet à l'œuvre de feu M. Octave Feuillet. La virilité de Georges Sand ne l'a guère métamorphosée. « Cruche, délicieuse cruche, amphore! » — l'appelait, voici peu de temps, M. Remy de Gourmont, armé de documents. Qu'elle

ait de nos jours adopté cette apparence modeste, sachons-lui gré de n'être point sonore sans choc et de réaliser parfois des formes agréables à la vue! D'ailleurs, à quoi bon se préoccuper d'un ensemble? Auprès des majorités neutres, médiocres, inconstantes à l'examen, toute minorité semble colorée, supérieure, sujette à réflexion. Encore importe-t-il d'extraire de celle-ci l'individu, afin de pratiquer une expérience valable.

Sollicité d'autre part, Balzac prête à la jeune fille une attention dédaigneuse. Dans « la Comédie humaine », elle figure un accessoire indispensable, en silhouette juste, mais sacrifiée toujours à l'étude des caractères faits. La sublime Eugénie Grandet elle-même existe surtout par rapport au saisissant relief du père Grandet. De même l'amour paternel de Goriot impose à la mémoire, par contraste, l'insensibilité de ses filles. Qui songe à la jeunesse de la cousine Bette? Des masques superposés de ce personnage, on retient le plus expressif : nous connaissons une vieille fille féroce et passionnée.

Fantine, création poétique d'une pureté convenue, aussi invraisemblable et divine que la Esméralda, provoque moins l'association des idées qu'un attendrissement délicieux. On ne se lasse pas de cette romance imaginée pour baigner d'un peu de lumière douce Jean Valjean, cette complainte sans musique.

Romantique et versatile, Mlle de Maupin dépend d'abord du milieu où l'a située la fantaisie de Théophile Gautier. Elle intéresse moins que l'exubérante personnalité du poète empreinte à chaque page. C'est le charme d'une manière de conter qui séduit désormais par sa grâce surannée, un illogisme méthodique, l'excès et la combinaison des aventures.

Emma Rouault subsiste dans Mme Bovary par l'influence des lectures qui trompèrent son ennui. Telle Flaubert nous la montre, cousant du soleil au creux des frisons de sa nuque, c'est un être joli et nul que le mariage transforme sans l'augmenter beaucoup. Cette passivité précisément constitue le type définitif que le génie de Flaubert impose à nos comparaisons.

Dans *le Nabab*, Alphonse Daudet a placé les filles de M. Joyeuse, pluriel de : « Elle est charmante! » Résumer ainsi une jeune fille, c'est, tacitement, lui reconnaître quelque niaiserie. La petite Delobelle en est fort pourvue; mais l'amour filial remplit sa courte destinée, et sa pauvre sentimentalité communicative a pu émouvoir les bonnes gens, comme ils ont souri aux gentilles grimaces de la rusée Bachellery pour tenter Numa Roumestan.

Les types entrevus par Zola se détachent davantage de la convention. Si, d'un pinceau trempé dans la crème d'une tarte, il a peint l'Angélique du *Rêve*, — les demoiselles Josserand et la vicieuse Angèle Campardon de *Pot-Bouille* constituent des figures d'une évidente nouveauté. La croissance de Nana, aux dernières pages de *l'Assommoir*, fait deviner la belle amie du comte Muffat, et au long des Rougon-Macquart, les notations exactes de la diversité féminine sont nombreuses, jusqu'à cette création admirable : Albine de *la Faute de l'abbé Mouret*.

A l'époque où Marie Bashkirtseff intriguait Guy de Maupassant et proposait aux salons parisiens l'exemple de son esprit curieux de mots, de peinture et de toilettes, M. Paul Adam traçait dans *les Cœurs utiles* l'image énigmatique de Sonia, lointain modèle des *Vierges Fortes* constituées des

moitiés de vierges qui ont établi la célébrité de M. Marcel Prévost.

Cet écrivain a cherché dans une voie où le goût de l'indépendance entraîne des jeunes filles sans beauté. Car, celles qu'on voit s'éprendre d'idéologies ou de science songent, par compensation, à l'ornement de leur cerveau, si le moyen de plaire leur est mesuré avec parcimonie. L'étude de telles individualités en fait ressortir les angles. Elles manquent de fantaisie. Nulle grâce n'embellit leur chute, c'est-à-dire la fatale obéissance à cette loi de nature qui rend la plus franche exception tributaire du sexe. Elles le restent aussi, d'ailleurs, par un illogisme dont aucune ne guérit complètement, même après s'être avisée d'apprendre l'art des déductions dans le commerce d'un Descartes ou d'un Claude Bernard. Il leur échappe toujours quelque chose, comme si une concordance rétablissait dans leur esprit l'équivalent de cette fissure émouvante où s'engage l'énergie masculine.

Voilà pourquoi il faut savoir gré à l'artiste de ne point considérer la femme en dehors de son centre. Quelques détours qu'elle fasse, elle y revient, et c'est la minute précise de son achèvement. Cet itinéraire indirect, ces hésitations, ont inspiré des ouvrages excellents, dont le meilleur n'est pas encore parvenu à égaler l'agrément d'observer soi-même les offres et les retraites d'une amoureuse, et de parcourir après elle les méandres où la coquetterie fait s'attarder les plus passionnées comme la moins sujette au mensonge.

M. Francis Jammes est l'auteur de deux monographies particulièrement savoureuses de la jeune fille sentimentale : *Clara d'Ellébeuse* et *Almaïde d'Etremont*. Ces nouvelles concentrent la littérature

spéciale qui valut un certain lustre au nom d'Adélaïde Cueillet parmi une vingtaine de femmes de lettres, sous Charles X et Louis-Philippe. Les héroïnes de M. Francis Jammes : l'une pudique, l'autre ardente, sont d'une exactitude scrupuleuse en ce que toutes leurs émotions contribuent à l'entretien de cette pudeur qui tue l'une, et de cette impatience du sang qui jette l'autre au bras d'un pâtre. Elles représentent avec assez de précision les deux pôles qui délimitent l'évolution naturelle de l'être féminin, du moment de la nubilité à celui où le rite de l'amour affranchit sa sensibilité.

De très faibles différences existent entre les mille jeunes filles du roman français, de Cécile de Volanges ou de Marianne à Mlle Renaude Chamot du *Coco de Génie* de M. Louis Dumur. Toutes semblent évadées du même couvent. Une discipline uniforme les a pliées à des manières analogues d'agir ou de penser. L'originalité de chacune réside dans sa façon d'échapper partiellement à cette discipline.

La bourgeoisie achète les livres où ses filles sont belles et vertueuses. Un ingénieur séduisant, un capitaine d'artillerie breveté d'état-major, les épousent après les turpitudes inévitables qui remplissent trois cents pages. M. Georges Ohnet mérita donc ses succès de vente. Par contre, le chiffre des éditions de *Renée Mauperin* n'a pas dépassé la moyenne des œuvres réservées aux lecteurs plus délicats.

Vers 1864, les Goncourt cherchaient dans ce très beau livre « à peindre, avec le moins d'imagination possible, la *jeune fille moderne*, telle que l'éducation artistique et garçonnière des trente dernières années l'ont faite ». Les reparties, les « extravagances », les attitudes de Renée Mauperin n'effa-

roucheraient plus personne. Rajeunie, elle se nomme Marie Vitellier dans un délicieux roman parmi les premiers de M. René Boylesve : *Sainte-Marie-des-Fleurs*.

Mlle Mauperin est un être que sa sensibilité raffinée apparente à Henriette Maréchal. Elles provoquent toutes deux de terribles événements, pour avoir voulu rapporter l'imprévu vertigineux de la vie à trois ou quatre vérités morales contestables qui leur inspirent mal à propos de traverser les aventures d'un frère ambitieux et d'une mère adultère.

A moins d'omission, les écrivains ne se sont guère souciés d'inscrire leurs études dans la formule ancienne qui en résume le plus heureusement l'objet habituel : *Tota femina in utero*.

C'est de quoi semble s'être avisé l'auteur des trois Claudine : *Claudine à l'école*, *Claudine à Paris*, *Claudine en ménage*.

Au cours de cette légère trilogie, un personnage charmant se développe, qui frappe par la rareté de son allure. Fillette ou femme, les sens la sollicitent à un point que le conseil de la gourmandise domine son histoire,— une gourmandise générale du toucher, de la vue, de l'odorat, du goût et de l'ouïe.

Renaud, qui l'apprécie mieux que personne, puisqu'il s'en fait adorer facilement, la moule tout entière dans cette phrase courte :

— Toute la grâce des animaux est en vous, Claudine.

Il est impossible à une jeune fille d'apporter plus de vraie candeur dans l'animalité. Un instinct puissant la guide vers les sensations que tout son effort mental tend à prolonger.

Cajolée par une mère, Claudine n'eût point autant aimé l'Ecole, la sous-maîtresse, Luce qu'elle mar-

tyrise, ni les grands bois. Elle fût restée dans la norme et, son histoire diminuée de ce qu'elle montre d'unique, nous eussions perdu l'un des moins contestables motifs de distraction qu'on nous ait proposés par le livre.

Claudine se connaît à merveille, lorsqu'elle se désigne par ces mots presque pompeux : « Bête des forêts. » Allant de sensation en sensation, elle réfléchit par choc en retour, sans jamais évaluer le bien ou le mal d'après la jauge ordinaire. Le côté « naturel » des gens l'intéresse à l'exclusion de tout autre : la grande Anaïs, comme Marcel, comme Renaud, et, plus tard, la souple Rézi, — autant d'animaux...

Des lectures hasardeuses ne l'ont point troublée. Elle s'y est à peine instruite, en dehors de ce qu'une inconsciente habitude lui fait extraire, pour la volupté de ses méditations du spectacle des choses et des hommes. Elle considère le monde par rapport à ce qu'il fournit, à son inquiète sensibilité, d'émotions diverses; et, ainsi, il est d'une logique absolue que l'amour ne lui apparaisse point sous la forme fixe du petit dieu qui traverse la paix nocturne des pensionnats, les yeux bandés, ses ailerons séparés par le ruban du carquois, un doigt sur la bouche en signe de mystère.

Pour elle, le mystère réside dans la sensation même qu'elle n'a pas éprouvée. Elle sait les circonstances de ce qu'on nomme l'amour, ses complications sentimentales, les chemins détournés par où certains le conduisent pour en retirer le maximum de plaisir. Cependant, elle tend vers lui de tout son être sain, comme la jeune femelle s'offre au mâle dans le beau mouvement qui domine la nature.

Le goût de Claudine va des crayons Conté qu'elle mâchonne pendant le cours de dessin, aux bananes

pourries,—parce que les denrées coloniales sont d'un écoulement difficile à Montigny-en-Fresnois, comme les pastilles de menthe s'y poivrent en vieillissant. Ce n'est pas trop des senteurs sylvestres, du parfum des herbes champêtres, de l'ombre odorante et fraîche des sentiers, pour la remplir d'un bien-être qui la trompe momentanément sur sa destinée d'amoureuse.

Nous résumons les forces naturelles éparses autour de nous, dans la mesure où l'excellence de notre santé en facilite l'assimilation, et elles substituent à notre choix des penchants délicieux que nous expliquons ensuite par le raisonnement. Ces forces, Claudine les canalise, à défaut d'affections susceptibles de ralentir son activité sentimentale. Dès qu'elle est transplantée du bourg à la ville, du jardin de Montigny à cette maison de la rue Jacob, -- malgré l'épuisement de la maladie, ces forces la tourmentent. Il lui reste une si impérieuse nostalgie de « sa » campagne délaissée qu'à Paris la moindre anecdote va la passionner et qu'elle s'éprendra du premier homme avisé de la séduire. Ce n'est point de cette « jolie fille » de Marcel, sans doute, qui réveille en elle des curiosités anciennes pressenties au contact de la petite Luce et jamais satisfaites. Ce n'est point de l'excellent M. Maria qu'elle ne saurait abstraire de la malacologie, — et ni du passant aventureux! Elle découvre son maître dans le beau Renaud dès qu'il lui apparaît,— « un grand monsieur mince, un monsieur bien...le teint foncé, beaucoup de cheveux châtains blanchissants, des yeux jeunes avec des paupières fatiguées et une moustache soignée, d'un blond qui s'argente, » et, surtout, observe-t-elle: « quelqu'un qui sait regarder ».

Elle est incontestablement prise à la première

minute. Ensuite, de même que, complétant le portrait, elle remarque les « grands bras » de Renaud, note le parfum de sa moustache, les significations de son regard, elle trouve dans son for sentimental les plus discutables raisons de l'aimer, avec d'incertaines analogies qui achèveraient de la livrer à lui, si la mutuelle aimantation qui attire les dix-sept ans d'une fille et la belle maturité d'homme n'avait déjà réalisé cet accord.

Il serait parfait, cet accord, sauf les malentendus dépendant d'éducations amoureuses très dissemblables. Claudine attend de Renaud le même amour grave, naturel, exclusif, qu'elle lui voue passionnément, un amour crû en elle, dans la splendide confusion des émois sensoriels qui associaient à l'ivresse de la terre son jeune corps émerveillé du rythme des saisons. Renaud, s'il apprécie la plénitude de ce don, prétend du moins le reconnaître galamment par l'échange d'un amour peut-être sincère, mais qui ne va point sans beaucoup de curiosité et la crainte du cocuage. C'est l'amour d'un citadin de quarante ans pour une fillette des champs, d'un homme désabusé de la constance des liaisons les plus jurées, d'un homme qui, croyant équilibrer le préjugé par le scrupule, risque d'anéantir à jamais son prestige par une compromission maladroite. Il se trompe fort de prendre au sérieux cette définition de Claudine : « Le vice, c'est le mal qu'on fait sans plaisir. » Claudine dépasse infiniment son aphorisme douteux. Elle « corde » autrement avec la vérité, lorsqu'elle songe : « Pour Renaud, l'adultère est une question de sexe », et cela comprenant un reproche à l'adresse du mari précautionneux. Rézi le juge profondément aussi: « Il a l'âme femme. »

Libre, poussée en sauvageon, Claudine va au mâle comme la plante se dirige vers la lumière, d'un bel élan prodigue de soi-même. Et elle choisit ce Renaud svelte et robuste, pour se reposer sur lui, le suivre docilement, échapper aux sautes d'humeur qui ont fatigué sa volonté capricieuse. Elle a dominé la petite Luce naguère. Elle éprouvait des satisfactions d'orgueil à la faire pleurer. Par une opposition très imprévue et très naturelle de ses préférences, elle désire ardemment la tutelle du mari. Elle l'écoute passivement : heurtée d'abord, prête à la discussion ; puis interdite, et consentante enfin, lorsqu'à l'obéir elle trouve une jouissance supérieure à sa faible honte, de par la beauté blonde de Rézi.

Que Renaud cède à la tentation d'une passade avec Rézi, cela se peut interpréter comme une façon de consolider l'adultère à trois parties où sa prévoyance de mari avait engagé Claudine. Elle s'évade du trio dans un coup d'indignation qui la trompe d'abord sur sa douleur.

C'est au milieu de sa « famille végétale », sous les clématites, devant la montagne aux Cailles, en respirant « l'odeur funèbre et forte » des feuilles froissées du « noyer énorme » ou « l'essence d'Orient et le gâteau à la rose» qu'exhale « le grand rosier cuisse-de-nymphe », — c'est aux bois des Fredonnes, où elle va surprendre « le goût nocturne de la source froide », que la petite Claudine ressent sa douleur infinie. L'offense n'est déjà plus rien. Elle n'aurait pas de rancune, si, dans ce chemin des Vrimes, « creusé et sableux comme un lit de rivière », elle pouvait retrouver ses fortes et bonnes émotions d'enfant.

« Le doux paysage éveille en moi, — dit-elle, — une sensualité presque semblable au ravissement

de la faim que j'assouvis : ces bois égaux et sombres sentent la pomme, ce pain frais est gai comme le toit de tuile rose qui les troue... »

Le doux paysage, tout ce qu'elle chérissait d'une passion vivace, cela l'émeut moins à présent que les mots tristes de Renaud repenti : « Ma pauvre enfant adorée »... « ta pâle petite figure intense »... « toi qui crois à l'âme des choses ».

Les choses ne pourront plus la consoler. Elles sont amicales et compatissantes à ceux-là seuls qui les adorent sans partage. Alors, délicieusement lâche, fatiguée de la solitude de quatre nuits, elle rappelle son Renaud parce qu'elle « ne peut plus durer sans lui », livrant son simple secret : « Il me plaît de dépendre de vous et de craindre un peu un ami que j'aime tant. » Ainsi, elle a fermé le cycle des sensations par un retour au pays qu'elle aime. « Venez m'y retrouver, m'y garder, m'y aimer, » prie-t-elle Renaud.

Elle désire sagement se préparer à la vieillesse par la jouissance.

M. Willy a créé un type d'une vérité et d'une fantaisie singulières : Claudine épicurienne, la femme à souhaiter aux trente ans de nos fils, pourvu qu'ils n'imitent point Renaud.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

CHARLES MAURRAS
ET LA RENAISSANCE CLASSIQUE

—

Voici dix ans que, dans le concert de la jeune littérature contemporaine, M. Charles Maurras soutient une partie singulièrement distincte, dont l'éclat, pour n'être méconnu de personne, ne m'est pas moins cher à signaler.

Artiste et poète par sa tendance primitive, par une empreinte profonde de sa terre natale, la terre des félibres et des cours d'amour, Maurras, en d'autres temps que les nôtres, ne se fût réellement plu qu'à exprimer sous le voile d'ingénieuses fables païennes, les plus antiques expériences et passions de l'homme (1). L'époque lui a imposé un moins paisible labeur. Digne de la charmer, adolescent porté peut-être à Paris par cette juste ambition, il ne lui fallut pas un long commerce avec la vie et les idées modernes pour ressentir l'impérieux besoin de se transformer en combattant. Dans toutes les directions de l'horizon politique et littéraire, il vit se dresser deux géants, aussi démesurés de taille que peu satisfaisants de forme : la Révolution, le Romantisme. Il n'était pas en son caractère, il n'était pas en son pouvoir de rebrousser tristement chemin, comme tant d'autres délicats, devant ces puissances, et, fidèle à son premier vœu, de s'en aller dans quelque retraite, abritée de leur souffle d'orage, imiter Virgile. Il a commencé la guerre. De ce

(1) Voir le *Chemin de Paradis*. Paris, Calmann-Lévy, 1895.

filleul des muses latines et provençales, la Nécessité-Muse, elle aussi, a fait un théoricien et un polémiste. Mais cet emploi, sans lui être le plus doux, ne l'a point arraché à sa nature. On en sent toute la fraîcheur dans la façon dont il le remplit. Il a vu fleurir la gravité de son savoir et la vigueur de sa dialectique de l'abondance et de l'amabilité natives de son esprit.

Les coups que Maurras porte et les démonstrations qu'il administre au jour le jour dans l'intérêt des causes dont il s'est fait le soldat possèdent, en dehors de leur signification de parti, une valeur qui les recommande hautement aux lettrés et aux philosophes. Et à ce titre du moins la louange n'en serait pas déplacée en ce lieu. Mais c'est dans une région de sa pensée plus dégagée des contingences du moment, plus intime et plus sereine, c'est dans les goûts et les affirmations originelles qui forment comme l'âme inspiratrice et le beau fonds humain de sa doctrine, que nous voudrions présentement le saisir. Il nous en donne l'occasion dans un livre récent : *Anthinea*, imaginations et pensées de voyage « d'Athènes à Florence », confidence enthousiaste d'un esprit qui s'est approché des impérissables modèles de l'ordre intellectuel et esthétique.

I

Un livre de voyage — de voyage en terres cent fois racontées où il ne saurait plus guère naître d'amusement des imprévus du coche et de l'hôtellerie — c'est nécessairement un livre de lyrisme, d'exaltation. Il ne tire sa valeur que de la qualité et du rythme des mouvements d'âme inspirés par des lieux célèbres à un contemplateur d'aventure.

Anthinea contient le mot d'une énigme assez piquante pour ceux qui ne connaîtraient de Maurras que les écrits de démonstration et de critique. A quels troubles, à quels vains élans a pu consentir, sans se mettre en désaccord avec lui-même, ce rationaliste tout en vigueur qui mène une guerre serrée contre la sensibilité moderne? Il partit pour Athènes tout tressaillant de nostalgie, « comme pour un rendez-vous d'amour », nous avoue-t-il. Mais lui qui a si durement reproché aux plus fameux romantiques leur subjectivisme orgueilleux ou niais, cette folie d'adorer et de faire adorer par l'époque l'accident parfois lamentable de leurs émotivités, à quel titre glorifie-t-il ses sensations devant le Parthénon ou dans Florence? On peut s'assurer, en ouvrant *Anthinea*, que Maurras n'en est point confus. Il s'exprime sur un mode mélodieux et mesuré, mais triomphant. Il se dévoile à nous, profitant d'un instant de solitude pour enserrer de ses bras une colonne des Propylées et y poser ses lèvres. Les poètes et poétereaux d'aujourd'hui, rhapsodes de leur propre cœur, à qui il a fait subir de si rudes traitements, vont le guetter.

Ils ne le feront pas rougir. — « Oui, pourrait-il leur dire, dans l'Athènes antique je fus perpétuellement exalté hors de moi-même. Mais cette exaltation, purifiée par la perfection des monuments auxquels elle s'adressait, loin de contredire à la ferveur que je confesse pour la raison, prouve combien j'en fus possédé quelques jours. O jeunes gens, fils de ces dangereux lyriques du siècle qui voulaient voir du sublime dans toute attitude transportée, apprenez qu'il est pour l'esprit diverses qualités d'ivresse. L'immensité du ciel, les souffles du soir, la clarté nocturne baignant les murs de la cathédrale ou la

nappe du fleuve, vous font perdre la tête. Loin de moi de nier les profondes délices de ces vertiges nerveux qui montrent combien l'homme est capable d'impressions plus subtiles que les autres animaux. Je n'ai jamais combattu ces sensibilités elles-mêmes, mais seulement les folies qu'elles peuvent imposer à une raison débile, surtout aggravée d'orgueilleuse complaisance en soi-même. Parce que dans cet état de voluptueuse fusion la distinction habituelle des pensées s'abolit, trop s'imaginèrent qu'une autre réalité nous y effleure l'âme, que la terrestre. Parce que l'inspiration dont nous languissons alors n'a pas d'objet défini, ils découvrirent à leur âme une idéale et mystérieuse destination manquée, à quoi ils pouvaient du même coup rapporter tous leurs mécontentements. Double séduction, mélanges de chimère religieuse et de chimère vaniteuse trop émouvants sous la plume d'un Rousseau, d'un Lamartine! — Avec ces égarements de l'esprit dans l'infini, dans le vide, avec ces enivrements infatués, voudrez-vous confondre le trouble où jette aussi l'homme quelque grande vue claire et mesurée sur l'arrangement du monde, sur les formes et les rythmes nécessaires de la beauté, les larmes de Newton quand pour la première fois il conçut le théorème de la gravitation universelle, et ces mains frémissantes que Michel-Ange aveugle promène sur les marbres antiques? Le savoir, la parfaite intellection peuvent eux-mêmes ébranler le cœur, se manifester par des cris et des désordres, quand, pour ainsi dire, ils s'accumulent en masse trop forte dans une tête mortelle. Ce fut — humble disciple de ces maîtres — mon aventure à Athènes. Je puis la livrer sans indécence, parce que je n'en courrai pas d'autre, parce qu'elle détermine à jamais

les limites et le parti-pris de ma pensée. Sur l'Acropole, je l'avoue, je débordais, mais de perceptions harmonieuses et de raisonnements. Mon émotion n'était pas gonflée de cette angoisse qui nous fait misérablement chercher d'insaisissables appuis au-dessus de nous. Et je ne m'éprenais pas du tout de moi-même, de l'éprouver. »

II

Anthinea nous mène en Corse et à Florence. Nous aimerions y suivre Maurras. Mais les soixante-dix pages qui concernent « Athènes antique » et l'hellénisme sont d'une telle portée qu'il faut s'y arrêter de préférence. Donnons-nous pourtant quelques regrets en faisant entrevoir quelles images notre voyageur sait recueillir des lieux qu'il traverse.

Il y a des esprits de la qualité la plus rare, mais tout nerveux, à qui la vibration semble venir tout entière du dehors, de la sensation, de la minute qui passe. Ils sommeillent presque quand ils ne sentent point. Il en est d'autres, raisonneurs et ordonnateurs avant tout, que leurs impressions n'intéressent que comme évocatrices d'idées générales et matière à théories. Maurras participe de l'un et l'autre type. Je ne sais trop comment fixer cette mesure délicate, ce tempérament de sensibilité et de pensée, ce bonheur d'une intelligence à la fois ouverte, fraîche, et assez maîtresse de ses impressions pour les mettre, sans artifice, en correspondance avec son goût natif d'harmonie.

A Cargèse, petite ville de Corse, Maurras s'arrête à contempler de jeunes femmes groupées autour d'une fontaine :

> Les unes remplissaient des brocs et les autres trempaient des toiles. Et d'autres s'en venaient de l'extrémité

d'un sentier mollement infléchi, les pieds nus, la cruche d'argile en équilibre au-dessus du front. Je venais de trouver en Corse plusieurs occasions d'admirer ce dernier mouvement. C'est le plus beau qui soit, car il met en valeur les qualités d'un jeune corps, non seulement dans sa forme, mais dans sa grâce. La poitrine se gonfle et se modèle comme un vase, elle s'ouvre comme une fleur. Le cou se pose, les reins se tendent nerveusement : devenue plus grave et plus souple, mesurée avec une inappréciable sagesse, la marche est déroulée dans l'esprit comme une musique. La colonne vivante se déplace, glisse, se meut sans s'interrompre par une saccade brusque ni souffrir d'aucune brisure. Elle épouse la forme nuancée de la terre, se compose avec tous les moindres reliefs et ressemble ainsi à la tige d'un bel arbrisseau délivré, se mouvant sur le sol, sans l'abandonner d'une ligne. Une infinie multitude de demi-pauses rend les heurts insensibles et l'on n'a conscience que de leur succession, harmonie continue qui laisse sa courbe dans l'air. Quelles pentes prennent alors les vêtements les plus grossiers ! Je suis persuadé que les plis divins de l'antique n'auraient jamais été possibles sans la coutume de poser l'amphore sur la tête et de cheminer les pieds nus.

De cet antique divin auquel toutes choses heureuses le ramènent, voici la première vision qui fut départie à Maurras, débarqué de la veille, mais l'âme déjà pleine :

Quand, au plus haut de l'escalier, mes yeux s'ouvrirent, la première colonne des Propylées se tenait debout devant moi : toute dorée, mais toute blanche, jeune corps enroulé d'une étoffe si transparente qu'on n'en saisit point la couleur, la chair vive y faisant elle-même de la lumière.

Elle montait des solides dalles de marbre, ferme sur sa racine élargie à la base. Dans toute la longueur, comme des ruisseaux d'un feu sombre, les cannelures symé-

triques s'enfuyaient dans le libre élément aérien où brillait son sommet misérable et meurtri. Il fallut peu de temps pour prendre connaissance de la silhouette souffrante et souffrir avec elle, avec tout le sage univers, de tous les coups barbares qui l'ont décapitée: Son svelte chapiteau et le fardeau que porta cette belle tête gisaient ensemble sur le sol et leurs débris, comme le seuil de quelque cimetière supérieur, manquèrent me tirer des larmes.

III

Allons donc à ce qui commande tout l'ouvrage, à l'apologie de l'hellénisme, à cette doctrine classique, inspiratrice déjà ancienne des jugements de Maurras sur les idées et les sensibilités du temps. Il se devait bien de l'éprouver par un pèlerinage à l'Acropole.

Est-il vrai que la Grèce ait trouvé en esthétique, en philosophie naturelle, en morale, un point de perfection — qu'elle fournisse à l'intelligence, spéculative ou créatrice, en même temps que des modèles éternels et une règle, un principe d'inépuisable rajeunissement ?

Ou bien ne faudrait-il voir dans le jugement traditionnel, qui en fait cette nécessaire éducatrice du genre humain, qu'une fadaise d'école, une religion créée par le pédantisme ingénu des humanistes et des poètes de la Renaissance, entretenue depuis par la timidité des professeurs de belles-lettres, de sculpture et d'architecture, enfin un frein glacé imposé à la spontanéité de l'esprit moderne ?

Alternative rigoureuse, nous dirait Maurras. Entre cette affirmation et cette négation, il n'y a pas de place pour un prudent éclectisme. Toute méthode de pensée et de vie, tout mode d'imagination qui n'est pas dans le sens des enseignements de la

Grèce, y insulte. Peu importe que, dans certaines têtes supérieures, mais de formation trop complexe, chez un Renan, par exemple, le culte de la sagesse d'Athènes ait pu s'allier à des cultes qu'Athènes eût couverts d'opprobre. Ce n'est pas là richesse, mais inharmonie, disparate. Athènes, pour ses fervents bien réfléchis, a circonscrit les limites, non pas étroites, mais nettes, au delà desquelles il n'y a ni clarté de raison, ni belle tenue de l'âme, il n'y a pas d'humanité. Elle a défini la position unique hors laquelle l'esprit humain n'a jamais pris et ne saurait prendre que des attitudes inconsistantes ou barbares.

L'art et même la vie des Grecs ne sont pas d'immobiles objets ayant été une fois, puis ensevelis. Il faut les concevoir dans leur suite perpétuelle, à travers la mémoire et le culte du genre humain. Chacun s'arrête et puise à cette onde jeune et limpide, dont le murmure est divinement accordé à ce que l'homme universel a de plus profond. Parlant de Sophocle, Racine se borne, pour toute louange, à le mettre dans les imitateurs d'Homère. Que Racine a raison! Gloire aux seuls Homérides. Ils ont surpris le grand secret qui n'est que d'être naturel en devenant parfait. Tout art est là, tant que les hommes seront hommes.

Tout art! non pas seulement l'art de peindre, de sculpter la pierre ou d'assembler les mots, mais aussi celui de régler ses sentiments et ses actions et de former société avec les autres hommes...

IV

Si la présente étude passait sous les yeux d'un rhétoricien de l'ancienne mode, tel que nous connûmes encore l'aimable Gustave Merlet, je le vois hocher la tête de plaisir et commander à son li-

braire *Anthinea*. Si sainte est aux yeux de Maurras la bonne tradition qu'il la respecterait, je pense, jusque sous cet aspect confit. Il lui déplairait de souligner le malentendu. Mais pour nous c'est un devoir de le prévenir. *Anthinea* n'appartient pas au genre funéraire, ni au genre camée. Ce livre accuse le robuste naturel, l'énergie nourrie de son auteur. L'hellénisme de Maurras n'a rien d'académique ni d'élégiaque. Il est vigoureux, puissamment adossé à la raison. C'est dans le plein courant de son époque, afin d'en éclaircir les flots troubles, qu'il le jette et prétend le mêler.

Il n'y a pas de tâche plus urgente. Mais avant d'y soutenir Maurras, faisons-nous l'avocat du diable. Déjà un peu contrit de la faveur des vieux universitaires, que répondra-t-il à la résistance fortement motivée des laboratoires, des usines, des bureaux de transatlantiques, de tous ces foyers où s'opère et s'enregistre chaque matin l'immense progrès moderne, où l'ancienne Grèce doit faire l'effet de quelque chose de si lointain, de si disparu, de si petit!

Les plus habiles d'entre les Grecs ne connurent pas la vingtième partie de ce que sait aujourd'hui un bon élève d'école primaire. Comment, ô Maurras, nous remettre à leur école? Le parti que les Grecs ont tiré de leur expérience est sans doute digne d'admiration. Que les érudits ne se refusent pas de l'admirer entre eux. Mais notre expérience est infiniment plus vaste dans toutes les directions. Redoutez le ridicule de prêter une autre valeur que de curiosité à des doctrines du temps de Périclès. Sans parler des nouveautés religieuses et politiques qui ont été acceptées depuis par la plupart des consciences civilisées : Christianisme, Révolution

française — et pour nous en tenir au positif — est-ce que les conquêtes de l'investigation astronomique et physique pendant les cinq derniers siècles ne nous imposent pas de l'ordre général de l'univers des conceptions que les Grecs ne pouvaient même soupçonner? Est-ce que les conquêtes de l'industrie depuis cent ans, en modifiant si profondément les conditions du travail humain et de l'échange commercial, ne doivent pas bouleverser tout le système des relations humaines? N'en doit-il pas sortir une nouvelle civilisation, une nouvelle morale, tout à fait hors des conjectures de la raison antique? N'oublions pas enfin que les Grecs étaient un petit nombre et que les nations modernes sont des foules destinées à se mêler les unes aux autres de plus en plus. Il y a un siècle et demi, un Montesquieu pouvait encore, sans contre-sens trop flagrant, tirer sa politique des exemples de l'histoire ancienne, un Vauvenargues puiser son idéal de vertu chez les philosophes de la Grèce et de Rome, un Voltaire rêver d'être Euripide. Ces grands raisonneurs étaient pleins de l'antiquité. Absolument dédaigneux du christianisme, peu curieux des institutions issues du moyen âge, ne voyant guère de la monarchie française que les pompes toutes païennes, ils ne possédaient, pour ainsi dire, des choses humaines que l'expérience antique. La figure du monde moderne — pressentie en quelques-uns de ses traits — par les Bacon, les Descartes, ne se dessinait pas encore. Ce monde nouveau s'est formé depuis, parmi d'extrêmes révolutions, de la rencontre de trois faits : Science, Industrialisme, Démocratie. Il n'y a qu'à le laisser s'organiser, produire de son sein ses idées propres. Voici bien la fin, ô Maurras, du règne intellectuel que, par delà

leur mort historique, Athènes et Rome avaient étendu sur l'élite de l'Europe jusqu'aux premiers jours du XIXe siècle.

Ne craignons point que l'auteur d'*Anthinea* fasse à ce discours la petite bouche. Ce sont là des réalités. Réalités inharmonieuses et bouleversantes — mais assez inéludables pour que gardât une marque de naïveté scolaire un théoricien contemporain dont toutes les catégories dateraient d'avant leur avènement.

Bouleversante, en effet, la Science expérimentale, avec le fabuleux accroissement de ses moyens d'investigation. Autrefois, la synthèse philosophique la pouvait suivre,et coordonner pour un temps l'ensemble de ses découvertes. Satisfaction nécessaire au besoin qu'a l'intelligence d'interpréter. Du train dont s'accumulent aujourd'hui dans les laboratoires les nouveaux faits chimiques et biologiques, par exemple, tout appui ne se dérobe-t-il pas aux hautes généralisations, toute matière à l'activité philosophique de l'esprit? La science ne menace-t-elle pas d'atrophier la pensée?

Bouleversant et désorganisateur aussi le progrès industriel et économique. Ne va-t-il pas, en exonérant la condition humaine de la somme de risques et de dangers qu'elle portait, abêtir l'homme ? En permettant de garantir, pour ainsi parler, administrativement, la sécurité de la vie, n'étiolera-t-il pas l'ambition du bonheur? Ne fera-t-il pas de l'existence un bien banal dont la possession et l'usage ne passionneront plus qu'à la minute de le perdre ? Déjà la facilité mécanique des productions de l'industrie en avilit la forme et en rend superflue la durée. Par là elle ôte aux objets utiles à l'homme leur caractère respectable. Elle diminue l'âme hu-

maine de ce que celle-ci emprunte d'intime et de profond à des choses héritées ou à des choses vieillies avec nous. Elle rend hideuses les demeures et les rues, anonymes les mœurs et les goûts. Elle enseigne l'oubli insolent des ancêtres. Son résultat le plus criard : cette rapidité bientôt vertigineuse de la locomotion presse de plus en plus les hommes curieux de se déplacer en tous sens. Mais leurs perceptions se succédant d'une allure absolument disproportionnée à la lenteur avec laquelle se nourrissent les têtes fortes et les consciences sérieuses, nous n'aurons bientôt, à la place d'une élite cultivée, qu'une légion de badauds cosmopolites qui auront tout vu.

Désorganisatrice enfin, la démocratie. Entendons par là non des théories et des passions, mais un fait : cette cohue amorphe d'êtres humains que deviennent les sociétés modernes. Le renversement des anciennes hiérarchies sociales ou plutôt du principe hiérarchique lui-même, qui seul importe, s'est produit à l'heure où la multiplication des populations et le nivellement progressif des conditions d'existence par la diffusion du bien-être allaient en rendre le maintien et le raffermissement plus nécessaires que jamais. Sans subordination de fonctions et de rangs, pas d'organisation, en effet. Et qu'est-ce qui peut mettre l'individu en valeur, sinon une organisation où il a sa place ?

Progrès donc, progrès inouï dans la connaissance des phénomènes de la nature, mais au détriment des facultés de généraliser et d'interpréter ; progrès dans l'érudition, mais au détriment du goût. Progrès dans l'asservissement des forces naturelles aux besoins et aux plaisirs de l'homme, mais au détriment de l'énergie et des caractères. Pro-

grès dans la densité des sociétés et du bien-être général, mais au détriment de l'ordre et des supériorités qui en sont le faîte. Ce ne sont pas là des déductions, mais déjà des constatations. Progrès, mais ruine de la personnalité humaine. En dehors des politiciens flatteurs du nombre et des idéologues ivres, seuls des spécialistes (et nous sommes loin de les dédaigner, il suffit qu'ils n'aient pas le dernier mot) peuvent ne s'attrister pas de cette féerie brutale du monde moderne. Toutes les spécialités s'y accroissent démesurément. Mais au centre de ce pullulement de nouveautés et d'individus, cherchez l'Homme. Vous ne le trouverez bientôt plus.

Voilà le souci d'un Maurras. C'est de lui et des esprits qui conçoivent ce qu'il conçoit que les nouvelles générations ont besoin. Ce n'est pas tant du chimiste que de l'humaniste. Un beau mot dont le sens, pourtant évident, n'est pas exactement rapporté dans les dictionnaires.

V

En appeler à la Grèce, ce n'est donc pas demander que les places de Paris s'ornent de colonnes doriques ni qu'on nous rende Aspasie. Maurras cherche — en poète dans le plus important morceau d'*Anthinea*, en logicien dans tant de pages semées, — à nous restituer certains principes constants dont l'histoire ne relève pas applications plus adéquates et plus pures que les disciplines esthétiques, éthiques et philosophiques conçues par Athènes à sa meilleure époque. Ces principes, à proprement dire, ne se démontrent pas. On ne peut qu'y gagner notre sensibilité intellectuelle soit par le beau rythme de style que leur célébration soulève, soit

par des oppositions typiques : en nous montrant ce que furent, ce que sont des conceptions métaphysiques ou religieuses, des œuvres d'art, des interprétations de la vie formées hors de leur rayonnement ou même en haine de leur influence. Finalement l'hellénisme en appelle au goût. Mais quel juge plus profond des choses de l'esprit que le goût, parfaitement éclairé sur la portée de ses options?

Oui, le champ d'exercice de la connaissance et de l'activité humaine s'est plus étendu et diversifié dans les quatre ou cinq derniers siècles que dans tout le cours antérieur de l'histoire. Mais ni l'état de la science, ni celui de l'industrie ne caractérisent par eux-mêmes la civilisation. Elle a sa marque dans les mœurs, entendons les mœurs de l'esprit. Qu'il voyage en diligence ou en express, qu'il habite des villes de bois, de marbre ou de fer, l'homme digne de ce nom n'échappe pas à la nécessité de se régler lui-même, de concevoir et de réaliser un ordre de sa propre nature. Le perfectionnement des conditions matérielles de l'existence, loin d'affaiblir cette nécessité, la rend plus pressante. Car nous sommes exposés au péril d'user sans mesure de biens et de ressources que la fortune ou notre ingéniosité même ont mis soudain à notre disposition en masses surabondantes. Entraînement qui aura bientôt détruit l'harmonie de nos habitudes et ruiné la légitime domination de notre âme sur nos mouvements. Un Chinois reprochait au chemin de fer d'affoler les hommes par une course trop rapide pour leur organisation physique et morale. Il y a certes plus de distinction intellectuelle dans les dédains attristés de ce bouddhiste que dans cette moderne idolâtrie des inventions mécaniques, mino-

taure qui finira par ne plus laisser subsister en nous d'autre sentiment que la hâte. Mais la cause de la nature humaine serait bien compromise, s'il fallait, pour en défendre l'ordre et l'intégrité, enfermer les inventeurs. La raison, un art tout intérieur peuvent suffire à cette tâche. Il s'agit de rester les maîtres des choses qui sont faites pour nous servir et de ne pas tomber à leur service, d'accorder le rythme de nos activités extérieures à celui de notre personnalité, de nous maintenir au-dessus des objets de notre commodité et de notre plaisir, non point par une vaine attitude de détachement et d'orgueil, mais par une estimation calme de leur valeur. Autre chose est ce qu'ils valent en eux-mêmes et pour leur emploi propre, autre chose ce qu'ils valent relativement à nous ou plutôt à quelque modèle d'humanité où nous avons la norme profonde de nos affections et de nos jugements. Souci aristocratique, dira-t-on ! Souci élevé seulement et, par conséquent, réservé à une élite. Mais où a-t-on pris que la civilisation ne fût pas une rareté?

Des gens en chlamyde ont bien pu donner sur ce point un exemple digne d'être éternellement approfondi et invoqué. On étudiera toujours la peinture chez les Hollandais et la musique chez les Allemands, parce qu'il y a quelque chose de constant dans l'économie de toute bonne peinture et de toute bonne musique et que ces peuples l'ont trouvé. La maîtrise des anciens Grecs s'exerça sur cette question et rayonna sur toutes celles qui en relèvent : l'économie de la nature humaine civilisée.

VI

Nos anarchistes aiment parler de « la plus complète expansion de la vie ». Et certes que rêver au-

delà ? Mais l'homme est multiple et contradictoire. Composé d'instinct, de sensibilité et de pensée, il se flatterait vainement d'atteindre à la plénitude de son être par la spontanéité pure, par un abandon enivré à toutes les impulsions de sa nature. D'elles-mêmes, celles-ci s'accordent mal. Non réglée, chacune s'emporte à des exigences qui contristent ou meurtrissent les autres. Elle nous précipiterait dans quelque frénésie et ferait de nous son esclave. Matière et esprit, nous portons en nous un combat naturel. C'est pourquoi, si nous ne voulons pas offrir le spectacle d'une incohérence et d'agitations bien inférieures à la simple sagesse des animaux, il nous faut une discipline, un parti-pris, une éthique. — Il y a un ensemble de religions et de philosophies nées de la frayeur, du dégoût inspiré à certaines races particulièrement et, en toutes races, à certaines sortes d'âmes, par ce tumulte originel de la nature humaine. Elles nous proposent d'y mettre fin par l'anéantissement de quelqu'une des facultés ou tendances naturelles en guerre.

Mauvais remède ! cause inévitable de déchéances et de laideurs ! On ne peut, avec toute la volonté du monde, détruire une des parties constitutives de l'être. On la mutile. On ne lui dénie pas son exercice sans qu'elle le fasse payer par de déplorables revanches. Prenez l'instinct sexuel en mépris et en haine. Ou seulement concevez scrupule des doux appels qu'il adresse aux sens et au cœur. S'il est fort et ne se laisse pas facilement étouffer, il asservira l'intelligence et la volonté, tout entières obsédées de cet ennemi. S'il vous semble l'avoir vaincu, prenez garde ! Il a pris un autre cours ; il s'est rejeté sur la sensibilité morale qui en reçoit une véhémence instinctive et se tourne en folle exaltation. Que,

sans aller jusqu'à cette cruauté, vous ayez perdu toute ingénuité à l'égard des heureux mouvements de la nature et vous préoccupiez avec une pédantesque angoisse de leur justification morale et philosophique (chinoiseries du bonhomme Kant pour légitimer et « déduire » l'union des sexes), n'y aura-t-il pas quelque chose de très choquant à vous voir rechercher une femme belle ? Cela juge vos soucis.

L'histoire nous offre en abondance les exemples de ces offenses ou de ces indélicatesses contre la nature et des dégâts intérieurs qui en sont la suite.

Les philosophes de l'école Cynique professent le mépris du sentiment. Mais leur pensée, sous un masque de froideur dure, est chargée de colère. C'est ce qu'on peut observer chez Schopenhauer et chez tous les Allemands jetés par horreur du niais idéalisme germanique dans un excès opposé. Leur misogynie en particulier, spirituelle et mordante, est de courte vue finalement en ce qu'elle est brutale, presque indignée. Il y a des vérités que seul éclaire le sourire d'un œil indulgent.

Les Stoïciens nient la douleur : « Douleur, tu n'es qu'un nom. » Mais la suite entière de leurs jours devient une tension affreuse et vaine. Leur visage affecte et se crispe.

D'autres, sous des cieux lointains, il est vrai, ont nourri au contraire un idéal de paix, de rassasiement, de douceur. Le juif veut toute l'âme repue par un bonheur composé des satisfactions de l'instinct, de l'acquisition de la richesse et des affections de famille. Son sens religieux est tout terrestre et, complice à remarquer du moderne humanitarisme occidental, ne va qu'à gémir de la misérable répartition des jouissances sous le soleil, de leur

fragilité. Si bien qu'avec son rêve optimiste il n'y a pas de race qui ait plus crié. Avec son positivisme, il n'y en a pas qui ait cherché comme elle dans de chimériques visions d'avenir un refuge passionné contre la dureté du présent et de quoi en insulter les grandeurs. Elle ignore et méprise ces biens d'un autre ordre, ces biens hors d'atteinte où l'élite de quelques peuples a cultivé son avoir le plus précieux: les nobles et chevaleresques passions qui exaltent et soutiennent haut le cœur par elles-mêmes, le désintéressement intellectuel qui nous conserve, sous les faveurs et les menaces de la fortune, quelques attitudes dignes, les fiertés de l'humeur, ses beaux caprices, sa libre philosophie, tout ce qui vient de juste et d'heureux à l'esprit dans la paresse, dans la contemplation simplement émue ou divertie de l'univers.

Ces façons de diminuer ou d'avilir la nature humaine, dans une vue de religion ou d'éthique, sont infinies. Tantôt violentes et directes, tantôt détournées, doucereuses, subtiles. Nous en avons trop brièvement fait reconnaître quelques-unes. Les ayant ainsi reconnues et répudiées toutes, nous serions nécessairement ramenés vers le bien, vers la belle ligne de l'esprit grec. Celle-ci se déroule pure et distincte parmi toutes les formes grimaçantes de la perversion physiologique, esthétique et morale, de l'erreur antiphysique. L'esprit grec! peut-on mieux le définir qu'en disant : Tout ce qui blesse le naturel le blesse?

Nous enseignerait-il donc le dérèglement ? Accepte-t-il l'homme ballotté par les impulsions de la nature ? Non pas. Rappelons-nous que la nature a composé l'homme d'éléments ennemis. L'esprit l'est du corps, le corps de l'esprit. Voilà ce que les

Grecs ont vu avec plus de profondeur que d'autres : *polèmos pâter pantôn*, la guerre, le désordre, le mal comme état originaire de toutes choses qui ont pu prendre forme sur la terre. Ils ont compris que tout ordre parvenu à s'établir est une victoire sur quelque discorde primitive, victoire non par la destruction, mais par la conciliation. Pour réaliser sa nature et entrer en jouissance de tous ses pouvoirs, ce que l'homme ne doit pas faire, c'est ce que lui conseillerait une naïveté barbare : se laisser aller. Etre naturel, sentir, juger, agir avec naturel, c'est essentiellement affaire de mesure, de proportion, d'harmonie, c'est accorder mille exigences délicates et bien diverses dans le mystère d'un geste, d'une parole pourtant simples et décidés. Etre naturel, suprême expression à la fois des bonnes lettres et d'une âme bien née, c'est un art. La perfection comme condition du naturel, l'identité d'un vrai naturel et d'un beau naturel, voilà à quoi la Grèce initie ceux qui ne le trouveraient pas en eux-mêmes.

Débarrassons-nous donc de ces images brillantes, mais sans accent, d'une Grèce sereine et privilégiée du ciel, des fadeurs de l'Hymette et de l'abeille attique. Comprenons ce que les grands Grecs ont eu de commun avec Pascal. S'il les eût scandalisés par la terreur, par le parti de désespoir où le jette ce sentiment de la contradiction de l'homme, ils eussent reconnu leur race, la race de Thucydide dans la mâle force avec laquelle il la définit. L'optimisme de Rousseau, au contraire, ce fade roman de la bonté primitive, il ne sera jamais rien imaginé de plus en opposition avec le génie grec. Et même le ton qui en est résulté, dans l'éloquence de Rousseau d'abord, puis dans les manifestations les plus en vue du sentiment poétique et moral mo-

derne, peut nous aider à comprendre — en étant la totale antipode — cette qualité célèbre et toujours mystérieuse, cet « atticisme » qui brille dans les Fables de La Fontaine, mais qui n'est pas absent des *Pensées*. Apreté et rudesse de fond, grâce et liberté de forme, formule qui convient également à une belle œuvre de l'esprit, à un beau caractère, et qui nous indique à la fois les fortes observations premières sur quoi reposent toutes les disciplines grecques et l'objet final auquel elles tendent. La pierre est pesante, dure et difficile à tailler. Il faut trouver pour la construction des temples telles mesures et telles proportions heureuses qui, chassant de l'esprit tout souci des résistances de la matière et même des sueurs répandues, l'allègent lui-même de ses propres chaînes. La lourdeur, la gêne y contrarieraient, mais aussi de vains défis en hauteur ou en légèreté. Leçon d'esthétique. Leçon de sagesse également :

Ni relâchement, ni rudesse, écrit Maurras, aucune vertu sans plaisir, ni aucun plaisir sans vertu, voilà le conseil athénien. Il n'en est pas qu'on aît dénaturé davantage : le genre humain n'en a pas reçu de plus pénétrant.

L'influence de la raison athénienne créa et peut sans doute recréer l'ordre de la civilisation véritable, où l'on comprend que la quantité des choses produites et la force des activités productrices s'accroîtraient jusqu'à l'infini sans rien nous procurer qui fût vraiment nouveau pour nous. L'âme chagrine et mécontente qui fit de l'homme l'inventif et industrieux animal qui change la face du monde, cette âme de désir et de labeur ne sera jamais satisfaite par un nombre quelconque d'œuvres ou de travaux, tout nombre pouvant être accrû. C'est la qualité et la perfection de son œuvre qui lui donneront le repos, car toute perfection se limite aux points précis qui

la définissent et s'évanouit au delà. Le propre de cette sagesse est de mettre d'accord l'homme avec la nature, sans tarir la nature et sans accabler l'homme. Elle nous enseigne à chercher hors de nous l'équivalence d'un rapport qui est en nous, mais qui n'est pas notre simple chimère. Elle excite, mais elle arrête ; elle stimule, mais elle tient en suspens. Source d'exaltation et d'inhibition successive, elle trace aux endroits où l'homme aborde l'univers ces figures fermes et souples qui sont mères communes de la beauté et du bonheur. »

VII

Tout le progrès de notre espèce, continue Maurras, ne consisterait qu'à transmettre et qu'à développer ce bien sans prix, quand les parties détruites en auraient été recouvrées. La mémorable impulsion donnée par Athènes ne s'est communiquée qu'assez péniblement, elle s'est beaucoup altérée...

Nous avons essayé de marquer la ruine définitive dont les grandes nouveautés de l'époque moderne menacent la tradition hellénique et classique, conservatrice de la civilisation. A ce danger il serait suffisamment paré si les élites en prenaient conscience. Est-ce le cas ? Les forces de désorganisation trouvent-elles des complices ou bien des adversaires dans les sentiments et les idées qui gouvernent aujourd'hui la partie cultivée de l'Europe, de la France ?

Un seul mot pourrait répondre : Tolstoï n'est pas honni ! Ces barbaries puériles et misérables, bonnes à recruter une clientèle sans nom dans les sectes les plus obscures et les plus révoltées des capitales, font leur chemin dans les Universités allemandes, à Paris, dans tous les lieux traditionnellement consacrés à la culture de l'homme.

Dans tout ce qui est affaire d'estimation, de sen-

timent humain, les principes que la Grèce doit nous apprendre à mépriser le plus semblent avoir pour eux les vents et les courants. C'est, en politique, l'idolâtrie de la multitude, l'horreur des hiérarchies naturelles, l'incapacité tant d'obéir que de commander. C'est en morale l'abandon à toutes les impulsivités du cœur, aux pitiés désordonnées, un matérialisme sentimental, féminin, exprimé dans un langage d'idéalisme et de désintéressement hypocrites, la suppression de la souffrance individuelle donnée pour la fin suprême des sociétés ! En art, le romantisme vit toujours, non précisément à Paris — où depuis assez longtemps un chétif pullulement littéraire, sujet à peine à de brèves modes, ne suit plus aucune direction générale, — mais à Christiania, à Pétersbourg, d'où il nous revient dépouillé de son éclat latin d'images et de pittoresque, accrû de violence intérieure, assombri de frénésie prêcheuse.

Et ce n'est pas seulement les adorateurs de l'avenir que l'idée classique offense. Les adorateurs du passé n'en sont pas moins impatients. Le Parthénon paraît également ennuyeux et froid aux visionnaires évocateurs de la « Cité future » et aux fidèles du gothique. Ceux qui prétendent rejeter toute tradition et ceux qui se réfugient dans une tradition par pure sentimentalité blessée, sans en chercher le rapport à la raison, sont également en désaccord avec Pallas. C'est nécessairement entre ces deux directions que se partage la majorité des âmes à une époque dont les bouleversements soulèvent à la fois des regrets et des espérances. Combien reste-t-il d'esprits attentifs à de permanentes nécessités ?

Maurras n'est pas en nombreuse compagnie. Il

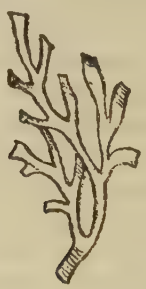
n'est pas seul. Nous avons accentué son opposition aux courants modernes. Un contre-courant est né et se développe en faveur de l'antiquité grecque et des éternelles disciplines, auquel le génie de Nietzsche a imprimé, avec une singulière puissance, quelque chose d'aventureux et de désordonné peut-être. Maurras, qui ne peut que sympathiser avec ce grand allié, ne le trouve pas très sûr. Il s'inquiète de voir la cause de la sagesse et de la règle plaidée sur le ton furieux du fanatisme. Cette susceptibilité est la justesse même. Mais ceux-là seuls seront équitables envers Nietzsche et connaîtront sa vertu, dont il a, sans les faire solidaires de ses propres entraînements, aidé l'intelligence à se purifier. Longtemps malade des maladies qu'il devait plus tard prendre en haine, obsédé de lui-même, allemand enfin, Nietszche, malgré la merveilleuse qualité de sa prose et l'acuité de son sens d'artiste, ne pouvait parler d'exemple et imiter le sourire des dieux. Trop de pages de son *Zarathoustra* sentent la fièvre et la vision. Mais il est unique pour la psychologie ou plutôt la pathologie de l'adversaire. Sa dissection des théories de désorganisation et de révolte est foudroyante; il en sait comme personne les secrètes genèses, *intus et in cute;* il met à nu les bassesses et dégénérescences de sensibilité auxquelles elles font un masque exalté et hautain. Par là il fait honte aux esprits nés sains de ce qu'ils y ont pu concéder. Ce que Maurras combat au grand jour avec les armes simples de la raison, Nietzsche le décompose parmi les minuties et les odeurs du laboratoire.

Vous n'avez pas eu besoin de Nietzsche, ô fils de Provence, Vous êtes né au pays de ses nostalgies, sur cette Méditerranée dont il disait que toute honnête philosophie, toute honnête musique doivent avoir la

couleur. Il a suffi que les mille tentations cosmopolites du siècle ne réussissent pas à vous faire répudier cette belle naissance qui vous donna les idées civilisées. Vous n'avez pas subi les ténébreux événements, les épuisants scrupules de la vie chrétienne. Enfant, quand le catéchiste vous enseignait la grâce sanctifiante, cette théologique entité ne prenait d'existence que pour vos yeux, et votre imagination, déjà enchantée d'Homère, la dessinait en sœur des Charites. Religieux, non par souci de l'au-delà, mais à la manière des êtres délicats, qui ne peuvent mâcher la seule abstraction et se passer d'une image émue de l'univers, vous étiez d'instinct polythéiste; votre pensée ne s'est jamais égarée dans le désert du monothéisme juif, ni du mono-panthéisme allemand. Vous avez consacré à comprendre les ordres nécessaires de la nature, de la société et de la beauté, la force de raison que soutirent à de moins heureux l'angoisse de l'infini mystère et l'attente du Messie.

Mais concevez l'utilité de Nietzsche. Je vous demande même un peu de piété pour la crispation de ce beau visage.

PIERRE LASSERRE.



LES DÉBOIRES AMOUREUX
DE GEORGES LEROUVRE

—

Georges Lerouvre commit, l'hiver dernier, la sottise de tomber amoureux. La jeune femme dont il s'éprit ne se recommandait ni par une extrême beauté, ni par la distinction de ses manières. C'était une petite Florence Giraille, maigriote et fanfreluchée de couleurs voyantes. Elle avait une grande bouche, sabrée de fard, le nez en trompette, un front têtu de chèvre, le teint bis, mais aussi de larges yeux noirs dont l'éclat et les cils frangés constituaient son principal attrait, avec une sombre chevelure rebelle à la discipline du peigne. Le dévergondage de ses mœurs était notoire aussi bien dans les bals de Montmartre que dans les cafés de nuit du quartier de l'Opéra. Ses allures endiablées, son bagout assaisonné des poivres les plus violents lui valaient des conquêtes parmi les messieurs dissolus qui ont une habitude dans ces endroits. Seulement, elle était trop capricante pour s'assurer une clientèle de tout repos. Ce qui faisait dire d'elle par les matrones de la galanterie : « Florence ne sera jamais sérieuse. »

De fait, elle n'avait pas su conserver le vieillard lourd d'écus qui l'avait sortie, à l'âge de quinze ans, de l'atelier de blanchisseuse, sis chaussée Clignancourt, où elle remplissait les fonctions d'*arpette*. Ce barbon, retiré du commerce de l'indigo, en avait gardé du bleu plein le cœur. Il rêvait d'une débau-

che idyllique et paternelle à la fois. Il aurait passé sur bien des choses, pourvu que Florence eût montré quelque complaisance à jouer le rôle d'une écolière qu'on réprimande onctueusement et qu'on gratifie de bijoux et de bonbons quand elle a mis de la bonne grâce à trousser sa chemise pour qu'on la fouette avec un martinet. Mais Florence n'avait pas compris qu'une adolescente a tout intérêt à ménager les manies du sexagénaire qui facilite ses débuts dans la carrière amoureuse. Elle ignorait le respect dû à un ancien indigotier de propensions généreuses. Dans les restaurants cossus où il la menait, elle se livrait aux manifestations les plus indécentes. Elle posait le pied sur la table, sous prétexte de rattacher sa jarretelle ; ou bien elle faisait vérifier au sommelier qu'elle ne portait point de corset; ou encore, ayant bu avec excès dès les hors-d'œuvre, elle rabrouait aigrement le pauvre homme qui, réduit au lait, lui prêchait la sobriété. Et, s'il insistait, elle révélait, d'une voix perçante, certains détails intimes qui ne doivent avoir pour confidents que les rideaux de l'alcôve. D'où scandale, intervention du gérant et nécessité de battre précipitamment en retraite.

Ce n'était pas tout. Le vieillard aimait à venir surprendre Florence au lit, de bon matin. Or, il la trouva si souvent couchée en société de bicyclistes peu lavés, de calicots poissés de pommades trop odorantes ou de bravaches appartenant à la corporation des sous-officiers de cavalerie qu'il ne put s'empêcher de réclamer quelques égards. Florence, loin de reconnaître ses torts, se rebiffa. Elle cracha au nez du bonhomme et le cingla de ces paroles déplorablement textuelles : « Ma vieille couenne, tu m'embêtes trop pour que je ne m'offre pas de

temps en temps la bobine de pantes moins démolis que toi. Si tu n'es pas content, tu peux te calter.»

Outré, à la longue, de ce cynisme, l'indigotier rompit et s'en fut satisfaire ailleurs ses goûts pédagogiques et ses besoins d'azur sans nuages. Florence n'en eut souci. Elle commença dès lors une existence fluctueuse, bariolée de dèche et d'aubaines passagères, de gourmades échangées avec des amants de cœur d'une semaine ou d'un mois, de quadrilles au Moulin-Rouge, de charcuterie et d'absinthe, de tapage dans les maisons meublées, d'équipées à Lesbos, de séjours à Lariboisière ou à Broca. Et, d'année en année, elle devint une des plus phosphorescentes parmi les cantharides qui strient l'atmosphère nocturne de Paris.

Il est assez singulier que Georges Lerouvre ait eu la mauvaise fortune de s'enflammer pour une personne aussi tourbillonnante. En effet, jusqu'à l'époque où il se soumit à ses fantaisies, il avait témoigné d'un penchant vers des amours tranquilles. C'étaient de calmes adultères avec des bourgeoises mûrissantes ou, après la rupture, sans fracas, de quelqu'une de ces liaisons et jusqu'à ce qu'il eût trouvé à la remplacer, des visites à certaines dames cloîtrées dont l'empressement silencieux et les baisers rapides lui agréaient parce qu'ils ne troublaient pas sa profonde nonchalance.

Il menait, du reste, une vie fort réglée. Il se levait entre trois et quatre heures de l'après-midi, vaquait à sa toilette, prenait un léger repas. Puis, à des dates précises, il gagnait l'entresol où il avait coutume de fêter, avec modération, les appas de la discrète amie qui l'avait élu pour connaître des joies que, dans sa naïveté mal instruite par un époux négligent, elle considérait comme vicieuses.

Après avoir rempli ses devoirs d'initiateur, Georges se rendait dans un café fréquenté par quelques-uns de ses amis. Il échangeait avec eux des propos incolores touchant la politique, le cours de la rente et les spectacles en vogue. On dit même qu'il jouait aux dominos.

Plus tard, il dînait sans hâte, puis traînait sur le boulevard ou dans une halle à musique. Enfin, passé minuit, il montait à la Place Blanche et s'installait, devant de la bière et des craquelins, dans le fond d'une taverne où il était si connu qu'on lui réservait une table. Là, il prenait plaisir à noter les allures, ruses, querelles et agaceries des dames incohérentes qui circulaient autour de lui. Comme il avait des lettres, il se donnait pour prétexte d'élaborer une monographie du noctambulisme à travers les âges. Etant en relations, au moins verbales, avec la plupart des habituées du lieu, il ne se faisait pas prier pour leur donner des conseils touchant les aléas de leur dur métier. Il leur analysait le caractère des buveurs environnants. Il leur signalait, en termes concis, les braguettes exigeantes et les bourses faciles. C'était par pure sympathie qu'il agissait de la sorte, car il ne lui arrivait jamais de réclamer une commission ou un coucher gratuit en retour de ses indications. Lorsqu'il s'était bien saturé de cervoise, de fumée et de bruit, il se glissait dehors et allait se mettre entre les draps. Il était fort rare qu'il ne fût pas rentré vers cinq heures du matin.

Donc, Georges Lerouvre était un jeune homme très rangé. Cependant, malgré sa placidité, due à un tempérament lymphatique qu'avéraient encore ses yeux gris-pâle et sans lueur, ses cheveux blondasses, ses joues roses et la graisse qui le déformait un

peu, il y avait des jours où une inquiétude anormale lui bouleversait soudain l'esprit. En ces occasions, il devenait sombre; son pas se précipitait; ses regards se fixaient, avec une expression de nostalgie intense, sur le feuillage languissant des marronniers souffreteux et des platanes étiolés qui jalonnent les avenues parisiennes. Ressentant alors jusqu'au paroxysme les peines de ces arbres barbarement arrachés au terroir natal, il se répandait, pour l'étonnement de ses amis, en diatribes véhémentes contre la niaiserie de l'existence urbaine. Il jurait qu'il allait tantôt faire ses malles et s'enfuir à la campagne. Mais cette exaltation ne tardait pas à tomber. Georges était trop paresseux, trop soumis à l'accoutumance pour accomplir l'effort d'un changement. Il reprenait sa chaîne, toutefois non sans avoir maudit sa propre veulerie et affirmé qu'un temps viendrait où il romprait définitivement avec Paris et ses horreurs.

— J'irai, disait-il, m'ensevelir au fond d'un trou de verdure où les arbres ne seront pas emprisonnés dans des corsets de fer, où les femmes honnêtes ne me demanderont pas de les aimer à heure fixe et où les femmes moins honnêtes ne me prieront pas de leur payer une menthe. Je ne fumerai plus de cigares opiacés et coûteux, mais bien du caporal dans une pipe en terre d'un sol. Je mangerai de la soupe aux potirons et du lapin aux girolles. Je ne mettrai plus mes pieds dans du cuir vernis, mais dans de gros sabots. Au lieu de faire des moulinets avec une canne follement mince, je manierai la fourche à fumier... Car, après tout, je suis un paysan, moi!

Il disait vrai. Né d'un notaire de campagne et de la fille d'un riche fermier briard, il avait vécu,

pendant toute son enfance, à Gougny-en-Bierre. C'est un gros bourg dont le bornage ourle la lisière occidentale de la forêt de Fontainebleau. Durant ses années de collège, il était toujours revenu y passer ses vacances. Il avait battu les futaies, les gorges pierreuses et les plantations de pins. Il avait goûté l'odeur de la résine, le frisson d'or des genêts et le vaste murmure des chênes. De là provenaient sa rusticité foncière et ces images de libre nature qui, écartées du citadin qu'il s'était imposé d'être, revenaient, par bouffées ou grandes ondes, lui hanter l'esprit.

Ses crises passées, il continuait à fouler l'asphalte monotone, à déshabiller des bourgeoises plus sentimentales que de vieilles mandolines et à taler ses fesses sur les banquettes des brasseries.

★

Ce fut par un décembre de grand'lune et de gel qu'éclata la passion qui fit de Georges le jouet de M^lle^ Giraille. Celle-ci entra, poussée par une rafale de bise dans le café où il finissait sa veillée. On allait fermer. Les garçons torpides ramassaient les porte-allumettes. La caissière aux mains potes revoyait ses additions. Divers consommateurs relevaient le col de leur pardessus pour suivre, d'un air plus résigné que ravi, des soupeuses fredonnantes. Georges se demandait s'il allait rentrer se coucher tout de suite ou s'il pousserait jusqu'à la place Pigalle, afin de se mettre dans l'œil, pour en embellir son sommeil, le profil d'une jeune Lesbienne du *Rat Mort*, qui lui évoquait la Bilitis de M. Pierre Louys — écrivain qu'il appréciait beaucoup.

Comment et pourquoi l'apparition de Florence

bouleversa ces projets serait malaisé à expliquer. Dès qu'elle fut entrée, Georges, qui la connaissait depuis longtemps et qui jusqu'alors ne l'admirait guère, tressaillit de la nuque aux talons. Il se renfonça dans son coin et demeura la prunelle dilatée, la bouche béante, comme s'il découvrait la plus rare merveille. Florence portait une robe rouge, passée de mode et de couleur, agrafée de travers et qui moulait sans feinte ses formes on ne peut moins rebondies. Un boa de plumes frétillait autour d'elle comme un drôle de serpent. Une toque d'astrakan jetée de guingois sur sa noire chevelure révoltée vacillait, près de dégringoler, à chaque pas qu'elle faisait. Ses yeux, semblables à des mares d'encre où papilloteraient des reflets d'étoiles obscènes, répandaient de la flamme. Et elle dardait, entre ses lèvres subtiles, le bout d'une langue diaboliquement pointue.

Après un regard en coup de filet sur les tables dégarnies et une grimace d'impatience, elle vint droit à Georges qui baignait dans la stupeur. Elle le requit de lui offrir un alcool. D'un signe de tête fort machinal il consentit. Il ne savait à quoi se reprendre. Il avait froid et chaud à la fois, la bouche sèche et les tempes fébriles. Son désarroi était d'autant plus intense qu'il avait toujours raillé le fameux « coup de foudre » comme une ficelle de psychologue aux abois.

Florence s'assit contre lui. Remarquant qu'il conservait une expression de physionomie passablement stupide, elle partit d'un grand éclat de rire. Mais lui la regardait toujours, les sourcils en accents circonflexes et les bras ballants.

— Ben vrai, dit-elle, tu me zieutes comme si tu ne m'avais jamais vue.

— Non, répondit-il d'une voix sourde, je ne t'avais jamais vue.

— Es-tu fol? C'est au moins la millième fois que je te parle. Nous n'avons jamais pagnoté ensemble, mais, quoique ça, on se connaît tout de même.

Georges soupira sans répliquer. Florence, alors, lui posa la main sur le haut de la cuisse et se mit à la lui tripoter de ses doigts maigres et nerveux. Georges, à ce contact, eut presque peur.

— C'est étrange, se dit-il, est-ce que, par hasard, j'aurais quelque chose pour cette créature... Je ne m'en étais jamais aperçu... Comme ses yeux brillent !... Ses doigts me brûlent... Je crois que je vais perdre la tête...

Cependant Florence, sans autre préambule, lui contait, en phrases hachées, qu'elle s'ennuyait, qu'elle venait de *semer* un baragouinant Levantin qui lui avait offert des consommations américaines dans un bar franco-russe.

— Il était trop poilu, ajouta-t-elle, et puis il portait une cravate vert-pomme avec des raies roses et un bouchon de carafe dessus. Et puis il puait le suif. Et puis il avait un nez de youpin. Et puis il était huileux. Je me suis dit : ce phoque-là tacherait mes draps. Et aïe donc, je l'ai plaqué... Seulement ça m'embête de coucher toute seule. Tu comprends : j'ai pas l'habitude. Mais je n'ai trouvé personne. Les *michés* veulent rien savoir cette nuit, rapport que la gelée leur ratatine le système... Toi, tu devrais bien m'accompagner. »

Elle le guigna en dessous, pas trop confiante, car elle n'ignorait point que Georges repoussait, d'ordinaire, avec une politesse inflexible, les avances de ce genre. D'ailleurs, elle-même le provoquait

faute de mieux et parce que dormir sans avoir près de soi quelque mâle de rencontre lui semblait inconvenant. C'était l'unique principe qui rythmât vaguement son désordre. Aussi, elle y tenait fort.

Georges prit son parti :

— Je vais avec toi, dit-il.

Elle applaudit et ils sortirent. Tandis qu'ils descendaient la rue Blanche, toute froide de lune, toute bruyante de fiacres attardés, le jeune homme s'efforçait de s'expliquer son trouble :

— Ce ne peut être qu'un caprice, s'affirmait-il. Si je croyais le contraire, je la quitterais à sa porte. Mais allons toujours... Dès demain, je n'y penserai certainement plus.

Mais tout en se rassurant de la sorte, il frémissait, transpercé d'un désir aigu, chaque fois que, cheminant, la petite femme venait à le frôler. Elle, cependant, jabotait sans trêve. Georges ne lui répondait qu'à peine et par monosyllabes.

Ils arrivèrent chez elle. En toute autre occurrence, Georges eût été choqué du tohu-bohu poussiéreux qui régnait dans la chambre. Garçon méthodique, il aurait blâmé, à part soi, l'atmosphère fade que créaient une grille à charbon de coke presque éteinte et des flacons débouchés, les rideaux fripés, les cadres de travers, le tapis à demi roulé, les coussins culbutés du divan, le lit défait dont les draps pendaient jusqu'au plancher, le marbre fendu de la cheminée où des bigoudis voisinaient avec une gerbe de défunts mimosas, la pendule étique coiffée d'un chapeau à plumes et à rubans souillés de sirop, la console chancelante où un Amour de terre cuite brandissait, en guise de flèche, un vieux bout de cigare, les effets de toilette traînant sur tous les meubles. Mais rien de tout cela ne le frappa. Flo-

rence se dévêtait. Et, brûlé d'un feu insolite, il regardait éperdument sa nudité grêle et brune sortir des nippes qu'elle dispersait autour d'elle.

Couchés, ce fut bien autre chose encore. En ses chevauchées amoureuses, Georges avait accoutumé de pratiquer un amble pacifique, coupé de longs repos somnolents. Mais Florence ne connaissait que le galop — un âpre galop saccadé, haletant, furibond qui ne s'arrêtait, quelques minutes, que pour repartir toujours plus débridé. Puis c'étaient des bonds, des torsions, des jeux de pieuvre, des postures excentriques où ses membres, souples comme des lianes, la soie chaude de sa peau, ses lèvres en ventouse pliaient le partenaire aux outrances d'une sarabande effrénée et tiraient de lui des prodiges.....

Quand Georges se réveilla, névralgieux et rompu, après cette gymnastique excessive, il eut d'abord quelque difficulté à rassembler ses idées. Il considéra les courtines flétries, son veston dont une manche trempait dans le pot-à-l'eau, le jour grisâtre qui entrait par la fenêtre. Puis il regarda Florence. Pelotonnée au bord du lit, elle dormait de tout son cœur. Sa bouche entr'ouverte, aux lèvres luisantes comme des piments, découvrait une denture aiguë, très blanche et mal rangée. Sa chevelure ruisselait, flot de ténèbres, sur l'oreiller. Ses longs cils bordaient d'un trait d'ombre ses joues bises. Ses bras, croisés derrière sa tête, montraient une aisselle ambrée et touffue. Et ses petits seins, que surmontaient deux framboises, pointaient hors de sa chemise aux épaulettes arrachées.

Selon ses prévisions, Georges aurait dû se trouver plus que rassasié. La logique eût exigé qu'il s'habillât à la hâte, et qu'il s'en allât balayer, sous les

froides effusions d'une douche réparatrice, le souvenir de cette nuit orageuse. Mais point. Il ne lui vint qu'une envie énorme d'enlacer de nouveau le corps menu qui lui chauffait le flanc.

Il tenta des approches auxquelles Florence ensommeillée ne répondit qu'en lui tournant le dos. Puis, comme il insistait, elle le traita, par-dessus l'épaule, de « sale vermisseau, » lui décocha des ruades et se rendormit. Sur quoi, Georges tomba dans les réflexions les plus pitoyables. Trop affolé pour se rendre compte que Mlle Giraille cédait à un besoin de repos bien compréhensible, il s'imagina qu'elle le méprisait et qu'au réveil elle le mettrait à la porte en le priant de ne jamais revenir. Cette pensée lui fut tellement importune qu'il se mit à égrener un chapelet de litanies adorantes qui finit par sortir Florence de son assoupissement. Elle se tourna un peu vers lui, entr'ouvrit les yeux. Encouragé, il éleva la voix pour redoubler de supplications, de promesses fastueuses et de serments d'esclavage. Elle comprit qu'il lui appartenait, de l'occiput à l'ongle de l'orteil. C'était une conquête que son intérêt lui commandait d'accueillir. Du reste, elle ne tarda pas à flairer que, Georges étant d'un caractère fort malléable, elle le manierait à son vouloir. Enfin, comme amant, il lui plaisait autant qu'on pouvait plaire à une personne dont les goûts variaient aussi souvent que les nuances peintes sur la gorge des tourterelles. Elle lui rouvrit donc ses bras, se laissa vénérer et fêter avec un parfait retour et prit tous les engagements qu'il implora.

Après le festin dont il jugea galant de couronner cette première rencontre, elle accepta divers joyaux scintillants. Et glorieuse, sans le dire, de ces trophées, elle l'accompagna chez lui. Ce seul fait prou-

vait l'ensorcellement de Georges, car jamais femme n'avait franchi le seuil de son domicile, sauf une ménagère hors d'âge.

De ce jour commença pour l'infortuné l'existence la plus abominable. Elle fut telle qu'il en faudrait graver les péripéties en lettres d'or sur des tables d'airain, à l'usage des jeunes messieurs qui s'éprennent de chipettes noiraudes, maigrichones et perverses.

Georges devint la proie du mirage qui le vouait à Florence. Il l'exalta et la transfigura. Non seulement elle le tenait par les sens, mais elle l'avait aveuglé à ce point qu'il lui prêta tous les beaux sentiments et toutes les qualités de l'intelligence. Il la crut fidèle alors qu'elle le trompait avec prodigalité. Il la crut incapable de dissimulation tandis qu'elle usait de mensonges effrontés pour lui donner le change sur ses toquades. Il vit en elle de l'originalité où il n'y avait que de la crapule. Bref, il en vint à ce degré de passion qu'il était comme hébété lorsqu'elle ne se trouvait pas avec lui. Bientôt Florence, qui ne savait se contraindre longtemps, se mit à le bafouer sans mesure et sans artifices. Elle se fatiguait de cette liaison et cherchait tous les moyens de rompre. Mais Georges s'attacha à son amour en raison même des avanies qu'elle lui prodiguait. Ce qui ne l'empêcha point d'être l'inquiet qui poursuit des enquêtes humiliantes auprès de concierges baveuses et de garçons d'hôtel goguenards. Une fois convaincu, à n'en pas douter, de son malheur, il voulut faire des scènes de jalousie. Piètre recours, car Florence le rabroua de telle sorte et montra tant d'insolence à lui confirmer ses culbutes perpétuelles qu'il s'inclina, demanda pardon et promit de fermer les yeux pourvu

qu'elle lui concédât parfois la faveur d'une nuit.

A ce régime, Georges cessa totalement d'être lui-même. Il avait maigri; ses joues pendaient; son gilet dessinait des plis fâcheux sur son abdomen jadis rondelet, maintenant aboli. Veule, débraillé, mal brossé, l'œil rouge et le jarret mou, il longeait les murs en se parlant tout haut, en se fredonnant des romances sentimentales ou en mâchonnant les strophes les plus pleurardes de Musset. Au café quotidien, il supplicia ses amis du récit cent fois répété de sa mésaventure.

— Oui, mon cher, geignait-il, je prenais un bock et Florence m'a pris.

Puis il ajoutait, empruntant, cette fois, son lyrisme à Villiers de l'Isle-Adam :

C'était par un minuit d'étoiles et de rêves!.....

Et le ton dont il psalmodiait ce beau vers eût fait fuir par delà les Atlantiques l'auteur de *Tribulat Bonhomet*.

On l'évita. Il ne resta pour l'écouter qu'un attaché au Muséum qui, de dépit d'avoir été abondamment cocufié par son épouse légitime, s'était jeté dans la chondrologie, autrement dite science des cartilages.

Ce philosophe taxa Georges de lâcheté. Un soir, après lui avoir fait reconnaître qu'il s'illusionnait indiciblement en s'acharnant à la possession exclusive de Florence, il conclut son discours en ces termes :

— Tel qui croyait seulement se divertir d'une passade se rive à une folle jupe pour le restant de ses misérables jours. Il n'y a qu'un remède dont Bonaparte a donné la formule : « En amour, l'unique victoire, c'est la fuite. » Méditez cette parole très profonde.....

Georges baissa la tête sans répondre. Cependant la maxime le frappa. Elle corroborait, d'ailleurs, certaines velléités d'éloignement qui, tout de même, lui passaient par l'esprit depuis quelque temps. Peu à peu ce dessein s'affermit en lui. Enfin une nuit, ayant trouvé Florence jubilante sous l'étreinte d'un garçon boucher et s'étant permis quelques plaintes, il fut précipité du haut en bas de l'escalier par ce goujat doué de biceps irrésistibles. Il se releva meurtri et furieux. Un tel outrage le décida. Il courut chez lui, emballa ses hardes et prit le premier train pour Gougny-en-Bierre.

★

Gougny-en-Bierre est une résidence fort recommandable à quiconque ne souffre pas de peines amoureuses. Mais lorsque, comme Georges Lerouvre, on y est né de parents notaires, il faut s'astreindre à une foule d'obligations, obéir à force préjugés dont ne saurait s'accommoder un jeune homme désireux de panser les plaies de son cœur dans la solitude et le silence.

Georges eut d'abord à subir les réprimandes de son père qui, enrichi par de fructueux stellionats, jovial, gras et rubicond, lui reprochait, tour à tour, sa mauvaise mine, ses dépenses à Paris et sa tristesse. Sa mère aussi le larda de remarques pointues. Puis, comme, enfoncé dans le marasme, il ne répondait guère, elle s'alarma, le crut moribond. Pour le guérir, elle l'obséda de gilets de flanelle, de tasses de tisane et de potions sudorifiques. Car il couvait, croyait-elle, une maladie mystérieuse qu'elle baptisait : *rhume rentré*.

D'autre part, George s'aliéna, faute de leur rendre visite, certaines dames pies-grièches qui l'y avaient

convié, le guettant pour leurs filles. Il refusa les invitations à dîner de gros propriétaires qui l'avaient connu « pas plus haut que ça ». Il fut passé au fil de la langue par la receveuse des postes que, distrait, il avait négligé de saluer. Bref, il se fit mal voir de tout le monde. Même du pharmacien, radical et franc-maçon, qui le soupçonna d'être un « suppôt de l'obscurantisme. » Même de M. le curé qui, un dimanche, au prône, flétrit, avec des allusions fort claires, les effets de la concupiscence sur une jeunesse que l'instruction laïque portait à des orgies monstrueuses dans la Babylone moderne.

Ces tracasseries réduisirent Georges presque au désespoir et lui firent prendre la résolution de s'y dérober. — Errant dans la forêt, il avait remarqué la maison forestière qui occupe l'emplacement de l'ancien ermitage de Franchard et il s'était dit que cette bicoque serait un refuge convenable à ses chagrins. Située dans une clairière, entre la futaie du Puits-au-Géant et la grande *platière*, bossuée de rocs farouches, qui s'étend jusqu'au débouché de la Gorge du Houx, elle s'appuie à un vieux pan de mur, seul débris resté debout de l'Ermitage. Il n'y a qu'un rez-de-chaussée, flanqué d'une étable et divisé en quatre chambres dont trois seulement étaient habitées par le garde et sa femme.

Georges s'entendit facilement avec le forestier pour qu'il lui louât la quatrième et qu'il lui fournît l'aliment quotidien. Ensuite, malgré les exclamations de sa mère et les quolibets de son père, il se fit apporter les meubles indispensables. Quand tout fut aménagé selon son goût, il s'installa, bien résolu à ne déloger qu'après qu'il aurait oublié Florence, ses charmes et ses perfidies. Ceux de Gougny le tinrent pour un incurable fol; mais cela lui était

totalement égal. Ce qu'il voulait, c'était s'isoler, afin d'user en paix sa mélancolie. Peut-être se trompait-il, car la solitude est pleine de voix réminiscentes et celui qui l'épouse doit craindre ses visions.

Néanmoins, pour trouver le calme, il ne pouvait mieux tomber. Le garde, homme taciturne et, d'ailleurs, presque toujours pris par ses tournées sous bois, ne faisait guère attention à son pensionnaire. Un grognement amical, un coup de casquette lorsque tous deux se rencontraient étaient les seules marques qu'il donnât de le savoir là. Quant à la femme, elle soignait le ménage sans souffler mot, répondait brièvement lorsqu'on l'interrogeait et n'élevait la voix que pour appeler ses poules à la provende ou pour morigéner sa vache à l'heure de la traite.

Georges se jugea donc tout à fait assuré de sa tranquillité. Les premiers jours, le temps étant fort gâté il sortit peu. Assis devant un feu de bois, auquel il ne cessait de prodiguer les bûches, il suivait, d'un œil noyé de rêve, la danse allègre des flammes. Au dehors, l'hiver régnait sur les arbres grelottants. Souvent, des averses battaient la maison. Et Georges berçait sa tristesse au crépitement de l'eau sur les tuiles du toit, au sanglot de la gouttière engorgée. Puis il écoutait le vent gémir, entraînant de l'aile à travers la futaie morne et tirer des pins de longs houlements mélancoliques. Ce concert de deuil lui plut d'abord comme une symphonie propre à étouffer la complainte amoureuse qu'il se ressassait. Mais peu à peu, l'angoisse l'investit et il dut s'avouer, avec effroi, que, loin de s'atténuer, l'image de Florence prenait, dans cette chambre mi-obscure et sonore, une précision désolante.

Bientôt il la vit onduler parmi les salamandres qui se jouaient dans l'âtre flamboyant. Il n'osa plus se retourner, craignant qu'elle fût là, derrière lui, toute prête à lui nouer au col ses bras insidieux. La nuit surtout, ne dormant pas, il se sentit environné de sa présence. Elle se levait d'un tison rougeoyant; elle glissait le long des plis d'un rideau; accroupie dans un angle ténébreux, elle riait sournoisement comme un rat grignote; ou bien, assise sur le pied du lit, elle offrait, en la coupe de ses paumes unies, ses petits seins aigus.

Georges, alors, rallumait la lampe. Pour faire diversion, il s'efforçait de lire. En vain. — Le sens des phrases lui échappait ; les mots imprimés se confondaient avec le papier. Et l'amant en détresse, laissant choir le volume sur le carreau, se livrait, tout entier, à l'idée fixe de regagner Paris pour se vautrer aux pieds de Florence.

Cependant il ne céda pas. S'apercevant enfin que la réclusion lui était néfaste, il entreprit de longues promenades. Il suivit des sentiers tout bruissants de feuilles mortes. La forêt grise et brune, aux lointains perdus dans l'infini des brouillards violâtres, le vit passer, la tête inclinée et le pas languissant, sous ses ramures dépouillées. Tant de troncs robustes, vainqueurs dans la bataille formidable que se livrent les chênes et les hêtres, tant de branches vigoureuses, semblables aux membres des Titans, ne lui infusèrent pas leur énergie. Le grand silence, où l'on entend vivre et palpiter les songes de la sainte Démèter, ne sut apaiser le tumulte de son âme. Il cherchait pourtant à se conformer aux arbres. Il prêtait l'oreille aux conseils de sagesse qu'ils lui chuchotaient. Mais ils avaient beau lui répéter que nulle femme ne doit prévaloir

dans l'esprit de celui qui s'ouvre aux enseignements de la Sylve, Georges restait anxieux. Soudain, le souvenir de Florence lui traversait le cœur comme un coup de couteau ; et son mal le ressaisissait plus âprement.

Les gorges tragiques de Franchard ne purent non plus engourdir son tourment. Leurs rochers convulsés, pareils à des dieux déchus que poursuivrait une Moire implacable, ces pierres qui s'éplorent, qui se crispent en masques douloureux dont une ombre lugubre emplit la bouche et les orbites lui évoquaient sa propre agonie. Puis de longues traînées noires, empreintes sur le sol par un incendie récent, étalaient des crêpes funèbres. Des genévriers rampants se tordaient comme des tronçons d'hydres; à voir leurs cimes s'agiter, on eût dit des panaches de catafalque. Des bouleaux, si maigres en leur robe d'argent mat, se débattaient et se plaignaient sous les caresses furieuses de la bise.

Cette fin d'hiver pluvieuse, ce site mortuaire accrurent à ce point le malaise de Georges qu'il perdit presque conscience de lui-même. Il s'abandonna, comme une épave, au flux et au reflux d'impressions divagantes. Il battit au hasard les taillis et les combes, mû par le seul instinct de fuir ses pensées. Mais l'image spoliatrice de Florence emplissait l'étendue, se dressait au détour des chemins, surgissait des grottes et des buissons. Ces vagabondages sinistres épuisèrent Georges. Résolu à ne plus sortir, il fit la nuit dans sa chambre et passa les journées au lit, le nez contre la muraille, sans répondre autrement que par : « Je n'ai rien » aux questions du garde qui, inquiet de le voir dépérir, venait le visiter.

Dévoré par le fantôme de son amour, il serait

mort là si le printemps précoce n'était intervenu.

La forestière, sans le lui dire, le prenait en pitié. Un matin, elle entra dans la chambre et posa sur la table de nuit un bouquet de violettes tout humide de rosée. Puis, bien que le jeune homme protestât, elle ouvrit la fenêtre et les volets.

— Non, non, cria Georges, de quoi vous mêlez-vous... Je veux rester dans l'obscurité!

— Hé, monsieur, repartit la bonne femme, vous n'êtes pas un pied de céleri qu'on fait blanchir dans une cave. Il faut que vous preniez l'air : le beau temps vous fera du bien.

Sitôt qu'elle fut sortie, Georges voulut se lever pour se cloîtrer de nouveau. Mais avant qu'il eût fait un mouvement, le printemps envahit la chambre en une bouffée d'air tiède qui sentait bon la verdure. Un rayon de soleil suivit et projeta des flots d'or sur la courtepointe. Les violettes distillaient un arome délicat. Georges, la face tournée vers la baie de la fenêtre, découvrit qu'elle encadrait un pan de ciel bleu d'une douceur ineffable. Son ouïe n'était pas moins flattée. Les rauques clameurs de la forêt d'hiver, torturée par les bises, s'étaient tues. Un immense murmure éolien se diffusait dans l'espace, s'enflait, s'apaisait pour s'enfler encore. C'était comme un hymne de gratitude répété par tous les arbres à la louange de la saison.

Georges n'y put tenir. Il se dépêtra des draps fiévreux où il roulait depuis si longtemps ses insomnies. Il se vêtit et, ouvrant la porte, promena ses regards éblouis sur la petite esplanade qui s'étendait devant la maison. Il était si faible, si désaccoutumé de l'air extérieur, qu'il dut d'abord s'accoter au montant. Cette défaillance passa. Il fit quelques pas au dehors. — Et toute l'allégresse du

printemps le pénétra. Il admira la façade gaie de la maison. Des lilas près de fleurir formaient des massifs de chaque côté de l'entrée. Des primevères plantées contre un treillis où la clématite enroulait ses volutes semblaient des sourires épars sur le gazon. Des pervenches s'ouvraient comme des yeux d'enfant. Un gros bouquet de narcisses, débordant d'une cruche en faïence vermillonnée, s'épanouissait devant une petite idole rongée de vétusté, placée sous un auvent à gauche de la porte et qui représentait la Vierge-Mère.

Georges parcourut l'esplanade et salua les marronniers qui en dessinaient le pourtour. Leurs feuilles nouvelles-nées, encore imprégnées de gomme, leurs thyrses en boutons découpaient la lumière heureuse et semaient des ombres chimériques sur le sable. Recluse entre des blocs de grès, sous un vieux chêne bossu, l'eau rousse d'une fontaine, jadis creusée par les moines, miroitait un peu. Un buisson d'aubépines, tout poudré de ses fleurs blanches, répandait un parfum amer.

Tournant autour de la maison, Georges considéra ensuite, dans sa longueur, l'ancien mur de l'ermitage. Cette ruine massive, bourrue et qui s'appuyait, comme à des béquilles, sur quatre étais d'une maçonnerie rugueuse, cachait aujourd'hui sa mine renfrognée sous un voile velouté de pariétaires. Des giroflées, poussées çà et là dans les fissures, les pavoisaient de leurs corolles couleur d'or et de sang riche.

Plus loin, commençait la futaie du Puits-au-Géant dont les hêtres antiques et les charmes prolongeaient des arceaux, arrondissaient des dômes de verdure éclatante où les rumeurs du printemps se répondaient en échos religieux. Georges n'osa pas s'a-

vancer jusque sous ces frondaisons qui, par leur rude santé, humiliaient sa faiblesse. Il revint à l'esplanade et commanda qu'on lui servît à déjeuner dehors. Tout le jour, assis sur un escabeau, adossé au tronc d'un marronnier, il resta là sans autre occupation que de laisser le soleil amical, les feuillages fraternels et les brises errantes le vivifier à loisir. Il écoutait le pipeau des merles, frais comme un chant de source, et le roucoulement passionné des ramiers. Il lui semblait que la sève exubérante, qui dilatait les bourgeons et perlait aux écorces, circulait aussi dans ses veines. Et il buvait l'air chaud avec la même volupté qui lui avait fait savourer, tout à l'heure, un bol de lait crémeux.

La nuit, il dormit profondément, sans réveils en sursaut et sans cauchemars. Les jours suivants lui furent délicieux à flâner. Il suivit le sentier qui descendait au fond des gorges de Franchard et il prit plaisir à constater que les rochers, naguère si rébarbatifs, s'adoucissaient sous la lumière adolescente, les lichens mordorés et le vert tendre des fougères déroulant leurs crosses. Pareil fut son ravissement lorsqu'il s'enhardit jusqu'à se risquer sous la futaie. La fierté des vieux hêtres, l'élancée flexible des charmes, cette profusion de feuillages légers qui ondoyaient comme de jeunes chevelures, tout l'émouvait. Il se sentit fils du Grand Pan; il communia, d'un cœur joyeux, avec la vie universelle.

Si cet état de plénitude insoucieuse se fût prolongé, Georges aurait guéri. Malheureusement, l'image de Florence, qu'il croyait fondue dans le passé, avec les brumes de l'hiver, revint le hanter au bout d'une semaine. Il s'efforça de l'écarter — elle s'imposa plus despotique. Et l'idée lui naquit, sau-

grenue, d'aller chercher la petite femme et de la purifier au baptême du printemps sylvestre. Il la rejeta d'abord bien loin en se disant : « Quelle extravagance ! Que ferait ici cette mièvre créature pétrie des boues de Paris. La noire flamme de ses yeux fanerait les campanules. Son jargon et ses gestes impudiques effaroucheraient les dryades dont je commence à entrevoir les formes fuselées au fond des taillis. Et la Forêt auguste ne me pardonnerait pas un tel sacrilège... Non ! je me suis juré de l'oublier et je ne dois pas nourrir un projet qui raviverait mes égarements... »

Excellente morale, mais combien vaine ! Car quoique Georges mît toute la bonne foi possible à l'écarter, l'idée se fit obsession. Plus que jamais, Florence reparut aux méandres des chemins. Son rire emprunta la flûte des merles et le susurrement des feuillages. Puis ce furent, de nouveau, des nuits d'insomnie où Georges s'hallucinait à évoquer, toujours et toujours, ses lèvres cruelles, ses petits seins rigides et la fleur sombre de son ventre...

A la fin d'une journée qu'il usa tout entière à errer sans but, triste d'une tristesse mortelle, il se trouva sur le bord de la Mare aux Pigeons. C'est un étang paisible qui recueille, dans une coupe de grès moussu, les eaux de la *platière* de Franchard.

Des genêts fleurissants, où semblait s'être posé un vol de papillons d'or pâle, des touffes de marsaults couvertes de chatons duveteux et safranés formaient autour de la mare une ceinture capricieuse. L'eau dormait, pleine de reflets d'arbres et de nuages indécis comme des songes. Au centre, il y avait un îlot où, parmi des herbes embrouillées, un bouleau svelte et un grave sapin avaient grandi

en bon accord. Pas un souffle n'agitait l'atmosphère. Le soleil déclinant étalait, en un splendide adieu, des nappes de pourpre sur le paysage. L'ombre se fonçait au pied des rocs. L'heure, toute calme, s'attardait aux confins déjà crépusculaires des futaies immobiles.

Si absorbé que Georges fût par sa manie, ce site radieux ne laissa pas de le séduire. L'îlot, surtout, qui mirait si doucement sa verdure dans la mare, l'attira comme un asile. Quelques pierres, affleurant l'eau à des intervalles restreints, indiquaient une sorte de chaussée pour gagner ce retrait. En quatre enjambées, il y passa. Puis, couché dans l'herbe molle dont l'îlot était tapissé, il contempla la descente majestueuse du soleil à l'horizon.

Cependant, au-dessus de sa tête, le bouleau et le sapin bruissaient avec une sonorité singulière. Le bouleau, souple et fin comme une jeune fille, mouvait mélodieusement son feuillage clair, lustré par la sève. Le sapin, engoncé dans la palatine de ses sombres aiguilles, faisait la basse au chant limpide de son frère.

Certes ces deux arbres, aux branches unies, gardaient, en leur double mystère, les dieux des anciens âges de beauté qui, pour échapper à la persécution galiléenne, se dissimulaient sous leur écorce.

Georges perçut confusément cette présence. Et bientôt, comme ils inclinaient vers lui leur frondaison murmurante, où les clartés du couchant esquissaient de vagues visages, ils crut entendre qu'ils l'interrogeaient sur son malheur.

Tout à sa passion, le jeune homme s'écria :

— « N'est-ce pas qu'il me faut conduire ici Flo-

rence? N'est-ce pas que vous lui apprendriez à m'aimer selon les rites de la forêt?

Mais à cette apostrophe, les arbres relevèrent, en lui cinglant le front, leurs rameaux. Et le sapin hochant sa cime :

— Tel est l'aveuglement de ce mortel, dit-il, que nous perdrions notre temps à essayer de le sauver. Les fumées et les fantômes de la ville emplissent sa tête. Je suis d'avis que nous l'abandonnions à son sort abject.

Le bouleau se montra moins péremptoire :

— Jeune insensé, pourquoi t'obstiner à méconnaître la Sylve? Nous te favorisions et tu nous outrages en nous proposant d'éduquer une petite empouse indigne de notre attention..... Pourtant, considère notre mansuétude : depuis que tu résides dans ces bois, les dieux t'affinèrent au point que, délivrée de la gangue où l'enfermaient les prestiges de la ville, ton âme participe à l'essence des êtres et des choses. Nous te comblerons pourvu que tu oublies l'amour piteux à quoi tu te cramponnes. Nous, les Arbres-Pères, où respire à jamais l'esprit panique, nous te donnerons pour amante la Grande Dryade. Ecoute : sa chevelure où déferlent les profonds feuillages t'enveloppera de ses ondes glauques. La pénombre dorée qui règne sous les futaies tu la retrouveras dans ses yeux. Son haleine embaume la fraise et le muguet. Deux églantines fleurissent sa gorge puissante. Ses bras t'enlaceront comme le houblon sauvage et la viorne enlacent le fût des chênes. Ses baisers, tantôt frais comme une aube d'avril, tantôt brûlants comme les souffles de la canicule, te rendront semblable aux demi-dieux de l'Arcadie première.

Ce discours, qu'inspirait une raison surhumaine,

ne persuada point Georges. Il y répondit par les propos les plus désordonnés :

— Je ne veux pas aimer une déesse qui m'enlèverait à Florence. Que me sont toutes les dryades si elles ne prennent pas sa forme?... Ah! plutôt que de dépérir sans elle dans la forêt, je retournerai à la ville. Je suivrai Florence de trottoirs en tavernes, jusqu'à la dalle de la Morgue, s'il lui plaît de m'y faire échouer... Au surplus je me fourvoyais, rêvant de la posséder sous vos niais ombrages. Arbres, vous ne méritez même pas de jalouser sa grâce nocturne.

— A merveille, gronda le sapin, je n'ignorais pas que les hommes de ce temps s'étaient voués au culte de la laideur; mais celui-ci les surpasse tous en aberration... Libre à lui de se perdre : je ne dirai plus rien.

Le bouleau, miséricordieux, fit une suprême tentative :

— Songe que, si tu quittes cette forêt, tu ne pourras plus jamais en goûter la splendeur. L'atmosphère impure de la ville couvrira tes yeux d'une taie irrémédiable. Tes sens déviés ne se plairont qu'aux musiques fausses et aux pauvres artifices dont les citadins tâchent de stimuler leur hypocondrie. Tu haïras les arbres et les arbres te haïront... Partiras-tu?

— Je pars! cria Georges, qui avait à peine écouté ces avertissements, pourtant décisifs.

D'un bond, il fut sur le bord de la mare. Il prit sa course à travers les taillis, sans même passer à la maison forestière pour avertir le garde de son départ. Il courut — il courut, bramant comme un cerf en chaleur. Les alisiers et les houx le fustigeaient, le griffaient au passage. Des racines, serpentant

au ras des sentiers, le faisaient trébucher. Les vieux hêtres inclinaient, l'un vers l'autre, leurs têtes chenues, se moquaient de lui et le poursuivaient de leur rires ironiques. N'importe : il vola jusqu'à la plus prochaine gare et se jeta dans un train en partance. Durant tout le trajet, il demeura les yeux fixés sur une nuée rousse, striée de lueurs cadavéreuses, qui montait, en ballonnant, au-dessus de Paris.

★

Sitôt débarqué, Georges se mit à la recherche de Florence. Or voici qu'elle avait disparu. Ni concierge, ni patrons d'hôtels meublés, ni les servants des cafés où elles fréquentait ne purent donner de ses nouvelles. Les mieux informés conjecturaient qu'elle était en voyage sans pouvoir dire où ni pour combien de temps.

Pendant une quinzaine, Georges, furieux et désespéré, battit sans résultat le pavé de Paris. Enfin, comme il pensait à se suicider, il rencontra une ancienne camarade de Florence qui le renseigna aussi complètement que possible.

Elle lui apprit que Mlle Giraille avait fait la conquête d'un principicule allemand : Fridolin XXVII, Gross-Herzog von Hoch-Schweinstadt, qui l'avait élevée au rang de favorite.

Ce bon seigneur, toussotant et goutteux, avait coutume de venir dépenser, trois ou quatre fois l'an à Paris, les deux tiers de sa liste civile. Sa décrépitude ne lui permettait guère que de frôler de jeunes personnes complaisantes ou de braquer ses bésicles sur des poses nécessairement plastiques. A cet effet, il honorait de ses visites Mme de Sadinet, qui, affligée par des revers de fortune, tenait commerce de titres du Pape et égayait de tableaux

vivants ses thés de cinq heures. Ce pourquoi la finance israëlite et la noblesse étrangère l'apprécient fort.

Ce fut donc chez elle que le grand-duc remarqua Florence. L'impression qu'elle lui causa fut si forte que Mme de Sadinet dut lui ménager un tête-à-tête immédiat avec « la chère enfant ».

Le prince fut tout hors de lui de cette première entrevue qui se renouvela à des intervalles étonnamment rapprochés. Il prit Florence tout à fait à ses gages. Et la gueuse endiablée reconnut ce bon procédé en ravigourant de telles épices sa vieillesse défaillante qu'il redevint presque jeune. Chose qu'il eût crue, lui-même, impossible, il eut « des matins triomphants ».

Aussi, débordant de reconnaissance, lorsqu'il fut rappelé à Schweinstadt pour l'ouverture des Chambres, il ne manqua pas d'emmener Florence.

Elle fut comtesse de Warm-Garten, elle eut une dotation, un mari pris parmi les chambellans, un palais à la ville et une maison de campagne en Franconie. Son ascendant alla jusqu'à provoquer l'indignation de M. Hans Wurst, député socialiste, qui flétrit, dans une harangue vengeresse, les menées de cette nouvelle Lola Montès et la dépravation sénile du souverain. — Sur quoi, M. Liebknecht lui envoya un télégramme de félicitations et la comtesse le fit bâtonner par ses domestiques...

Georges apprit, avec stupeur, ces événements. Il en resta d'abord tout ébahi. Puis, quand il eut récupéré son jugement, il s'aperçut que son amour s'en était allé comme il était venu, c'est-à-dire en coup de vent. Du reste, il ne se sentit pas porté davantage à reprendre l'existence qu'il avait menée aux roches de Franchard. Selon la malédic-

tion des dieux sylvestres, ayant dédaigné l'amour de la Grande Dryade, il n'était plus bon qu'à faire un Parisien.

Il se réemboîta dans ses anciennes habitudes. Il cultiva, comme devant, les adultères d'après-midi. Il recouvra son coin à la brasserie de la place Blanche. Il engraissa. Il devint très fort aux dominos.

Si bien qu'un jour, où la partie était chaudement disputée, il répondit au chondrologue du Muséum qui lui annonçait le mariage morganatique de Fridolin XXVII avec la comtesse de Warm-Garten :

— Je m'en fous... Blanc partout !

ADOLPHE RETTÉ.

CAMILLE MAUCLAIR

—

Le caractère qu'il faut le plus estimer dans une intelligence avertie, parce que c'est celui qu'il est le plus rare de trouver et parce qu'il assure une force de domination particulière, ce n'est pas précisément de comprendre et d'expliquer la nature des événements de l'esprit, mais c'est surtout d'en dégager l'essence, d'en développer les conséquences futures, certaines ou seulement possibles, et d'en dresser, pour ainsi dire, le plan idéal et complet.

Très peu de contemporains sont capables de cet effort, très peu jouissent de cette sérénité. D'ailleurs, la tendance française est celle d'une critique sans largeur, classificatrice et sèche, cataloguant les œuvres et les hommes avec des étiquettes distinctes et faciles. Si on la suivait, le monde de la pensée serait un vaste musée fossile privé du mouvement et de l'évolution caractéristiques de la vie. Tout ce que touche la magique baguette d'une telle critique est mort. La louange de l'épitaphe, si elle ajoute au cadavre une force occulte et malfaisante, ne l'a pas moins tué.

Cependant, il y a quelques esprits en France, qui aiment à se débarrasser des entraves et qui, tenant un flambeau perspicace et splendide, pénètrent dans les ténèbres de l'horizon hostile qu'ils éclairent et poursuivent une marche sûre, indéfinie, toujours dans des chemins nouveaux. Si le labyrinthe les égare, ils tiennent le fil mystérieux qui les sauvera.

M. Camille Mauclair est un des plus distingués de ces esprits, l'intelligence critique la plus chaleureuse à la fois et la plus avertie comme la plus complète, et me comprendra-t-on si j'ajoute enthousiaste, poreuse et rayonnante.

Son évolution suivit une courbe logique d'un intérêt passionnant au fur et à mesure qu'elle paraissait se refermer, mais qui, au lieu de se clore sur elle-même, s'échappa par la force de son expansion initiale pour s'infléchir en une ligne nouvelle et circonscrire de nouveaux phénomènes intellectuels.

§

C'était dans les beaux temps de ce qu'on est convenu d'appeler sommairement le symbolisme, alors qu'une élite de délicats, fatiguée des outrances naturalistes et des excès du positivisme, retrancha sa pensée dans une citadelle abstraite, loin de la foule...

Il y eut des raffinements et des exagérations autour de quelques principes d'une incontestable vérité.

L'égotisme, l'emploi du symbole, la perfection maladive de la forme caractérisèrent les œuvres de ce temps et surtout l'affleurement perpétuel du mystère qui est au fond de la substance et de l'âme universelles, du mystère insaisissable et attirant.

M. Camille Mauclair, en plein mouvement symboliste, écrivit alors son premier livre qui fut comme le résumé de toutes les théories alors en circulation latente et qui reste comme le point de départ du premier cercle de son évolution.

Eleusis, causeries sur la cité intérieure, dédié à Stéphane Mallarmé, comme à l'homme qui repré-

sentait le mieux, par sa personne, ses écrits et sa causerie tous les désirs intellectuels du temps, *Eleusis* expose en plusieurs chapitres d'un style déjà musical et d'une mélancolique somptuosité non pas seulement les choses déjà dites ou pensées sur les questions en cours, mais encore ce qu'un emploi logique et persévérant de ces théories les aurait amenées à devenir.

J'insiste là-dessus. En effet, c'est cette façon de tout dire, de développer le rouleau complet d'une idée jusqu'à ses plus résistants replis qui donne de l'esprit de M. Camille Mauclair cette impression qu'il est massif et sans lacune, universel. C'est ce talent spécial qui, lui ayant fait parcourir tous les recoins d'une pensée, lui fait trouver vers une plus féconde et une plus large la porte de l'évasion.

Et c'est peut-être là la plus grande faculté du critique, le salut d'une libre intelligence.

Il y avait dans *Eleusis* sur la contemplation de soi, sur le symbole, sur le mystère, sur les modes de l'art futur, sur la poésie, des propositions d'une telle fécondité, ce livre ouvrait sur des chemins si nombreux et si infinis que, pour les parcourir tous, retrouver celui vers lequel ils convergeaient et revenir ainsi au carrefour initial il ne fallut pas moins de cinq livres successifs, qui tous font preuve d'une magnificence technique grandissante.

C'est ainsi qu'une idée pèse sur nous de toutes les exigences de son expression et qu'il existe chez l'artiste compréhensif un supplice spécial qui est de prévoir le temps que durera cette oppression et la limite de la délivrance.

Tous les sujets traités dans *Eleusis* pouvaient se résumer en deux mots : individualisme et mys-

tère, et déjà *Eleusis* ne suffisait plus à satisfaire une telle préoccupation. *Couronne de Clarté* était écrite.

Dans ce livre mystérieux et nostalgique, qui voile les idées les plus abstraites du tissu des plus violentes images, M. Camille Mauclair étudia l'histoire de deux âmes, ou plutôt, à notre humble interprétation, d'une seule âme (car Maïa n'est autre chose qu'un reflet, que l'occasion de gestes spirirituels). Et voilà pour l'individualisme. Il y étudia l'histoire de cette âme, mais non comme si elle était douée d'un corps agissant dans la sphère d'action quotidienne où nous avons l'habitude d'évoluer. Les actes racontés sont comme subconscients : ils se déroulent sur un plan souterrain et inconnu où nous n'avons pas accoutumé de regarder. Ils appartiennent pour ainsi dire à la vie obscure de nos racines et ce qui fait que nous ne les reconnaissons pas, c'est peut-être l'habitude que nous avons de n'en considérer que l'épanouissement floral... Et cela est la préoccupation du mystère.

Un tel livre, n'étudiant que des aventures abstraites, évita l'abstraction dans les termes au point d'être écrit dans le style le plus plastique qui se pût imaginer. Et s'il reste l'impression d'une histoire mystérieuse, c'est parce que cet immense répertoire d'images, toujours renouvelées et toujours intenses, n'exprime pas les réalités extérieures qu'il semblerait signifier, mais qu'il n'a de valeur que comme symbole destiné à évoquer la pensée pure ; et c'est surtout parce que les régions de l'âme qu'étudie ce livre sont précisément celles qui demeurent introublées au-dessous du flot mouvant des passions et des actes, celles dont les faibles oscillations tremblent à peine autour du point mort de la

conscience, celles qui vont obscurément rejoindre le centre de la substance universelle.

Et c'est pourquoi ce livre reproduit, en proportions diminuées, comme du reste chacun de ceux de M. Mauclair, l'évolution générale dont nous parlions tout à l'heure. Il est par lui-même quelque chose de clos et de complet, qui se termine par la constatation d'avoir accompli un cycle absolu.

A ce point de vue, la dernière phrase est caractéristique : « *Et à l'instant où le miracle nous toucha, nous cessâmes.* »

Partie de l'inconscient, cette âme y retourne, elle s'y dissout dans la couronne de diamants symboliques. Et le roman métaphysique de l'âme profonde et réelle est achevé.

Les Sonatines d'Automne, qui suivirent *Couronne de Clarté*, est beaucoup plus que ne le prétend une modeste préface : « *Un homme se joue à lui-même de petites sonates, dans la nonchalance de l'automne.* »

L'individualisme et le mystère l'inspirent, lui donnent son cachet spécial et si une technique nouvelle du vers délimite sa forme visible, cette technique même ressort des théories d'*Eleusis* sur la musicalité de la poésie. Le sujet est toujours l'histoire d'une âme : seulement, au lieu de raconter son roman complet et logique, l'auteur se borne à noter quelques-unes de ses sensations : ces sensations sont toutes rares et profondes, les images qui servent à les évoquer sont mystérieuses et d'une suggestion extraordinaire. Leur apparence élémentaire et simplifiée, presque abstraite, atteint par un effet inverse dont le mécanisme nous échappe à une impression violente, qui s'achève en une rêverie persistante.

Quant à la forme de vers de ces petits lieds, elle résulte d'une théorie qui, appliquée, ferait justice de toute poésie née des artifices formels et révolutionnerait le plus beau des arts. L'étoffe du vers classique se drape en plis rigides et fixes autour de la pensée, et cette rigidité peut parfois faire illusion sur le vide qu'elle enveloppe. La forme est imposée par le dehors, elle cisèle en relief une matière indifférente. Dans les vers des *Sonatines d'Automne*, au contraire, l'inspiration part du dedans au dehors; c'est un souffle dont le plus ou moins de volume et la qualité du jet donne au liquide cristal du vers sa limite changeante et nuancée. Elle repousse au lieu de fouiller et on la voit au travers des formes qu'elle détermine.

Il est probable que la routine favorable aux rimeurs professionnels empêchera de longtemps cette théorie de s'imposer, mais c'est la seule, d'après nous, qui laisse au vers libre sa vraie valeur et qui lui confère autre chose que la commodité d'une facile fantaisie.

S'il nous faut relier d'une façon plus intime les *Sonatines d'Automne* à l'ensemble des ouvrages de M. Camille Mauclair, nous parlerons du découragement et de l'inutilité de tout. Ce découragement, qui donne au style de toute l'œuvre une mélancolie si magnifique, était comme abstrait dans le roman abstrait de *Couronne de Clarté*. Il se manifestait sous la forme spéciale d'un vain retour à un point initial. Dans les *Sonatines*, il est personnel et quelque peu sentimental : un amour languissant et triste à l'infini s'y joue. Mais, dans *les Clefs d'Or*, il atteint un paroxysme de folie.

Chacun des héros de ces contes côtoie la démence et souvent s'y engouffre pour avoir voulu pénétrer

une chose cachée. L'exaspération des moyens de vivre une existence à la fois mentale et sensuelle a fait craquer les fibres de la vie... Il reste des cadavres autour de l'électrique mystère : Ilse, Hérène, Cambyses, l'homme à l'âme frêle, Fallea, les citoyens de la cité mécanique, le roi des Digitales, tous gisent figés dans des crispations différentes, mais où se retrouve une identique démence.

Sans quitter une certaine sphère d'abstraction et d'irréalité, nous nous trouvons cependant en présence de héros plus humains que Maïa et son amant. Mais alors que l'évanouissement de ces deux fantômes ne pouvait nous émouvoir parce que c'étaient deux fantômes, la fin de tous ces personnages, à la fois historiques et fantaisistes, nous étreint d'un peu plus près. Ils sont victimes de la contemplation de soi-même et de la recherche de l'Absolu.

Nous les plaignons; mais que sera-ce quand nous aurons à faire à ce dictateur d'une société future, peut-être toute proche de notre époque et qui, ayant réuni dans sa main un pouvoir extraordinaire et presque universel, meurt cependant, comme tous les autres, meurt de la pléthore de son autorité et du contact du mystère, que symbolise l'Orient intact et immobile?...

Il est trop facile de considérer *l'Orient Vierge* comme un grand roman d'aventures mieux écrit que les autres et d'y étudier les hypothèses, d'ailleurs si justes et si captivantes, qui nous sont proposées au sujet de la politique et de l'ethnographie. Mais envisagé comme unité dans une série, comme bloc encastré dans un monument, il apparaît toute autre chose.

Si l'on admet qu'il n'y a, dans toutes les théories

que soutient Erodia, dans tout le personnage qu'elle constitue et dans toutes les actions magnifiques et pathétiques qu'elle accomplit, pas autre chose qu'une valeur représentative et symbolique, si, en un mot, n'existe plus la question simplement politique d'un Orient inaccessible à la force et à la pensée européennes, que ressort-il de cet ouvrage?

Il est trop évident qu'un artiste aussi sérieux que M. Camille Mauclair ne s'est pas amusé à faire des morceaux de style sur une fantaisiste bataille de Delhi et sur une danse hiératique d'Erodia en Salomé. Ce serait du Jules Verne avec de l'écriture.

Alors ?... Alors le mystère auquel vient se heurter Claude Laigle, abrité par les grands mots et le prestige de l'Orient, équivaut exactement au Néant. Il n'y avait rien derrière l'Himalaya, comme il n'y avait rien après les perversités ou les complications que poursuivaient les héros des *Clefs d'Or*, et c'est pourquoi, comme ceux-là, Claude Laigle meurt.

Il y a peut-être quelque chose, mais seule l'âme de notre âme peut le toucher à quelques rares moments de l'existence. Dans la sphère des réalisations pratiques, nous sommes trop loin de ce centre mental pour que nos gestes, en se penchant vers lui, dessinent autre chose que la courbe de notre chute.

Après *l'Orient Vierge*, *le Soleil des Morts*, chef-d'œuvre poignant et terrible où, cette fois, nous voyons s'agiter dans un dilemme fatal une des plus belles intelligences du siècle que nos contemporains ont vue se manifester par une si charmeuse parole et par une présence si souveraine et si indulgente.

Plus que le style, arrivé à l'apogée de sa plénitude, plus que la magnifique ordonnance du roman,

ce qui fait de ce livre une œuvre complète et angoissante, c'est que nous avons affaire à des hommes vivants et que nous verrons cette fois ce que, sur le plan immédiatement pratique, deviennent le mystère et l'individualisme si séduisants dans leur éloignement abstrait et littéraire.

Le poète Armel se livre, au milieu d'une élite d'admirateurs, aux jeux de la pure cérébralité. Il garde jalousement son indépendance en plein débordement égalitaire et, merveilleux abstracteur de quintessence et capteur de symboles, il raffine sur les analogies, sur le mystère multiplié par lui-même ; et sa pensée s'écrit en des pages d'une forme absolue et comme adamantine.

Il est débordé par l'hostilité méchante des indifférents et des imbéciles. L'élite groupée autour de lui, se sentant déracinée de la foule, le quitte pour y retourner et il reste seul, compris de lui seul, et, sans découragement, il est vrai, voyant cependant qu'il a tenté l'impossible et que les nécessités montantes de la vie moderne toléreront de moins en moins des êtres comme lui.

Le Rêve est mort. Il n'y faut plus toucher. Le contact des choses finies est nuisible.

Mais, pour qu'il soit mort, il fallait bien qu'un principe destructeur ait depuis longtemps commencé sa décomposition. Ce n'était pas cette impossibilité de l'appliquer à la vie, car cela même est une conséquence des circonstances extérieures et ne touche pas à sa substance (1).

Il y avait autre chose.

Les hommes qui se vouaient à l'étude du mystère, des analogies, de l'individualisme et qui

(1) Ou plutôt cette impossibilité découle aussi du principe dont nous allons parler.

avaient le culte du Rêve, sauf de rares exceptions qui assumèrent d'ailleurs la punition des fautes du troupeau, ces hommes, sous le prétexte de la beauté d'une telle occupation, méprisaient tout devoir et niaient même qu'ils eussent à en accomplir autour d'eux.

La pensée d'une obligation morale apparaît alors dans l'œuvre de M. Camille Mauclair et, du coup, la courbe qui allait se refermer avec *le Soleil des Morts* dévie imperceptiblement, évite que le cercle fatal n'enclose une si expansive intelligence et cette déviation, bientôt nettement dirigée dans un autre sens, devient le commencement d'une circonférence plus vaste et infiniment plus féconde et qui ne sera peut-être pas la dernière.

J'ai dit que l'Idée assumée avec *Eleusis* constituait un lourd fardeau qu'il fallait porter jusqu'au bout. *L'Ennemie des Rêves* raconte les dernières convulsions de l'artiste qui n'ose encore secouer le joug et qui en sent sur sa nuque blessée le vestige pesant... Enfin, il s'en délivre, grâce à l'influence de l'amour et à la vision qui s'impose cette fois d'un devoir naturel à accomplir envers des êtres terrestres.

C'est le premier ouvrage d'une si longue série qui, après des doutes et des déchirements infinis, se termine sur une pensée apaisante et conciliatrice... La lucide et étouffante atmosphère de la métaphysique a laissé s'échapper son prisonnier sous l'azur universel et respirable.

Et, très récemment, un autre livre continua celui-ci. *Les Mères sociales* abordent un des plus délicats problèmes contemporains. Sagement, plein d'un tact surprenant, c'est toujours avec les conseils d'un altruisme pratique que l'auteur tente

d'en offrir la solution et il ne peut paraître hardi ou choquant qu'à ceux qui, sectateurs d'un traditionnalisme irréfléchi, admettent sans examen toutes les notions morales que leur a léguées l'habitude.

Mais il fallait peut-être moins de courage en préférant certaines vérités dures et scabreuses qu'en abandonnant la légitime séduction d'un art raffiné pour entrer sans transition dans le domaine de la psychologie, où les fleurs du style sont sévères, sobres et d'une stricte élégance.

§

L'autre aspect de l'idée morale de sacrifice et de dévouement est celui de l'accessibilité de l'art. Il faut que celui-ci soit compréhensible à la foule, non pas à la foule imbécile, railleuse et fermée, mais à celle qui, sérieuse devant elle-même, demande le pain quotidien de la beauté... Par la justice immanente des choses il se trouve que l'effort du raffinement où peinèrent et moururent des hommes de la plus grande valeur rejoint par un circuit inverse et admirable la plus haute simplicité; à peu près comme la divergence des innombrables instruments et leur personnel jeu compliqué se fondent dans la masse polyphonique de l'orchestre en un accord unique et dont l'émotion va toucher l'âme du plus fruste auditeur.

Et cette constatation devrait rassurer ceux qui seraient tentés de reprocher à M. Camille Mauclair d'avoir abandonné l'art de l'élite pour l'art social. Ces deux expressions ne sont ennemies que lorsqu'il s'agit d'un auteur médiocre. Un grand écrivain peut les concilier et proférer ainsi les paroles les plus simples avec la science la plus élevée.

Personne n'est juge, d'ailleurs, des intentions d'un écrivain, surtout quand on ne fut pas le spectateur des angoisses que détermina dans la conscience un revirement imposé par le scrupule, et surtout quand cet écrivain, par un sérieux passé d'œuvres bien enchaînées, peut s'opposer à l'intrusion d'une étroite critique.

Du reste, quelle qu'ait été la souffrance de M. Mauclair de quitter ce qui fut une forme de son expression, il ne s'ensuit pas qu'une plus haute théorie de la vie et de l'art ne puisse accorder la préoccupation de la morale et la perfection de la forme. Au point où il en était arrivé après *le Soleil des Morts*, cherchant pour l'art et la morale un plan littéraire commun où ils coexisteraient l'un à l'autre, il fallait qu'il se séparât du symbolisme.

Et comme tout s'élargit par l'introduction de cette double idée morale dans le monde spirituel! Comme la courbe nouvelle, par l'ampleur de sa trajectoire, fait présager une longue course et un but suprême!

Le refus des théories égotistes dans la vie simplement courante déblaie l'horizon intellectuel.

Il convient de parler ici de la considérable production critique due à la plume de l'auteur des *Sonatines*. Elle est à mille lieues de la fécondité vulgaire d'un chroniqueur; car, au lieu d'entasser, elle coordonne et hiérarchise. Assez intelligent pour saisir les rapports de tous les arts, assez ouvert pour se refuser au dénigrement, il cherche la signification de toute particularité et dans toute œuvre une synthèse. « *Entre les* Baigneuses *et la* Fin du déjeuner *ou* La loge, dit-il dans une étude sur Auguste Renoir, *il semble qu'il n'y ait aucun rapport ni de technique, ni de style, ni de senti-*

ment ; et cependant un même homme les a faites, et nul autre n'aurait pu les faire, ce qui est déjà la preuve qu'il y a entre elles des relations secrètes. Deux œuvres extrêmement personnelles ne sont jamais tout à fait dissemblables, parce que leur création a nécessité l'usage des facultés d'une logique supérieure, synthétique et unitaire, et c'est le fait de remonter à cette logique en partant de ces dissemblances qui constitue la tâche de la critique. »

Cette tâche, il l'a admirablement comprise. Il n'est pas une ligne de lui qui soit, avec un aspect parfois fragmentaire et quotidien, séparable de l'ensemble ; et il est moralement obligé d'être toujours là et prêt, pour surveiller l'évolution esthétique et pour en exprimer la formule à la fois définitive et mobile.

L'Art en silence résume ces tendances, dans lequel des lueurs presque prophétiques sont projetées sur l'avenir des arts et de la pensée.

Le choix des hommes étudiés dans ce livre, et qui furent tous des producteurs silencieux et retirés du monde, est caractéristique. M. Camille Mauclair affirme qu'il ne se produira rien de durable et de beau qui n'aura pas été parfait dans les conditions du calme et de la sincérité. Le réquisitoire commencé contre l'égoïsme dans *l'Ennemie des Rêves* s'achève ici avec la douceur d'un conseil expérimenté.

La conséquence de cette sincérité et de cette tenue morale sera, pour l'écrivain et pour l'artiste en général, de pouvoir, selon les termes de la préface, « *envisager avec une sérénité compréhensive et durable la beauté, la passion, la nature et la mort* ».

Alors cet artiste futur, le cœur doué d'une telle pureté d'intention, ne pourra qu'en faire profiter la rectitude de sa vision cérébrale. Il n'aura plus aucun intérêt à dresser contre le progrès et la vérité la barrière des formules et des préjugés.

Les contours de l'art se modèleront sur la société. Et si cette dernière, façonnée elle-même selon des théories plus compréhensives, où un matérialisme plus large fusionnera avec un spiritualisme moins abstrait et moins formel, change d'aspect, ce ne sera pas cet artiste idéal qui voudra s'offusquer de cela ou y opposer l'obstacle d'un art décrépit.

Il épousera la vie de son temps, sans regret, sachant qu'aucune révolution humaine ne peut être essentiellement mauvaise.

§

Ce que sera la société de tout à l'heure et partant l'art qui doit y correspondre, M. Camille Mauclair me semble aujourd'hui un des seuls intellectuels capables de le deviner presque sûrement, parce qu'au lieu d'un scepticisme sec et sans envergure il possède un enthousiasme sincère et bienveillant, qui donne à son esprit cette faculté, sans analogue, de dominer le présent sans adopter la piètre attitude de s'en faire l'écho, et de deviner le futur autant qu'un homme peut le faire, dans l'incertitude des données innombrables du problème universel.

FRANCIS DE MIOMANDRE.

LA

MENTALITÉ DU RÉVOLTÉ

Il y a des sentiments qu'on appelle anti-sociaux, bien qu'ils soient un fruit naturel de la vie sociale et qu'ils jouent un rôle sans doute nécessaire dans son évolution. Mécontentement social, pessimisme social, amoralisme, révolte individualiste ou anarchiste, tels sont ces sentiments. A l'heure présente, ils semblent être en recrudescence. En bas ils s'agitent dans l'âme obscure des foules ; en haut ils s'affirment chez les penseurs d'avant-garde comme une claire volonté de Rébellion et de Négation.

Les causes extérieures et sociales qui déterminent à un moment donné l'éclosion ou la recrudescence des énergies de Révolte sont variables. Elles changent avec le temps, le lieu, le degré de l'évolution sociale. C'est affaire à l'historien de les étudier, non au psychologue. Laissant de côté ces causes, nous nous attacherons à la forme de mentalité qu'elles suscitent ou qu'elles favorisent.

Disons d'abord un mot du type psychologique qui est l'antithèse du Révolté ; je veux dire le *Satisfait*, l'optimiste social.

Ce type forme généralement le fond du troupeau humain. Il est l'expression du besoin d'optimisme inhérent à tout groupe. Formant les moyennes, il est médiocre comme elles. Le trait qui le définit le mieux, c'est l'équilibre dans la médiocrité. Le Satisfait est un être sans impérieuse volonté de puis-

sance, sans grands besoins, sans grands désirs, sans aucun relief intellectuel, émotif ou passionnel. Grâce à cet équilibre, le Satisfait ignore les heurts intimes de la sensibilité et de la pensée ; il n'est pas exposé non plus à recevoir de son milieu de contradictions trop violentes.

Emotivité obtuse, besoins idéaux peu exigeants, imagination faible ou lente, intelligence moutonnière, voilà, dans ses traits généraux, l'apport psychologique du Satisfait. Si, dans cette heureuse médiocrité native, quelque velléité d'initiative faisait mine de surgir, c'est le rôle des pédagogies de l'étouffer. Les pédagogies sont toutes optimistes. Elles forment des âmes de satisfaits. Les moralistes officiels entonnent infatigablement l'hosannah optimiste. La vertu consiste toujours pour eux à procurer le bonheur du grand nombre, ou, ce qui est plus facile, à faire croire à ce plus grand nombre qu'il est heureux. Il importe que le Satisfait ne cesse pas de l'être. Aussi la société ménage-t-elle sur son chemin, avec des petits calculs bien attentifs, toutes sortes de petits bonheurs, de petites satisfactions d'amour-propre, de petits hochets de vanité, dont le rôle est d'effacer l'impression de duperie que la comédie sociale ne manque pas de produire à la longue même sur des esprits peu perspicaces.

La mentalité professionnelle est ici un facteur à considérer. Elle exerce dans un sens optimiste son action déformatrice des consciences individuelles.

Cette action, que M. Ferrero a décrite sous le nom d'*arrêt idéo-émotionnel professionnel*, a des effets bien connus. Des préjugés, des mensonges de groupe, des mots d'ordre de corps, de caste ou de chapelle qui avaient d'abord paru grotesques, sont peu à peu tolérés, acceptés, épousés et chaleu-

reusement défendus. Le respect des puérilités est un grand élément du bonheur social. Sans ce que Stendhal appelle la *manie respectante*, beaucoup d'hommes trouveraient sans doute la vie intolérable.

Socialement, l'attitude du Satisfait est profitable. Le Satisfait est un être soumis, un bon animal de troupeau. Aussi est-il récompensé par la bienveillance de ses chefs, par l'amabilité de son entourage.

Tandis que le frondeur, le pessimiste, l'insoumis sont mal vus et mal notés, le Satisfait moutonne en paix sous l'œil attendri de ses pasteurs.

Chose étrange ! le sentiment le plus caractéristique du Satisfait est peut-être la Peur. De même qu'il est un obéissant, le Satisfait est un inquiet. — Il ne s'agit pas, bien entendu, de ces généreuses inquiétudes d'âme qui sont chez les énergiques un prurit d'action, un flot frémissant de vie surabondante.

L'inquiétude du Satisfait est celle des *Humbles*, si bien décrite par M. Ribot dans son étude sur les *Formes du caractère :* « Comme le lièvre de La Fontaine, ils vivent dans l'inquiétude perpétuelle. Ils craignent pour eux, pour leur famille, pour leur petite place ou leur petit commerce, pour le présent, pour l'avenir. » Le Satisfait se trouve bien de sa position et n'en veut pas changer. Il abhorre l'attitude du mécontent, le geste de tous ceux qui veulent changer quelque chose de place. Dans la paix de sa veulerie béate, il craint tout changement qui lui demanderait une initiative, qui déconcerterait ses routines et ses paresses.

D'ailleurs, chez le Satisfait aucune clairvoyance, aucun regard intuitif sur les ficelles qui font mouvoir la petite fantasmagorie sociale. Cette intellec-

tualité est simpliste. C'est celle que Carlyle a notée dans son amusante figure du comte de Zaedharm (1), lequel trouvait que vraiment, excepté l'Extirpation du journalisme, il y avait peu à désirer dans le monde. « Ses occupations, ajoute Carlyle, étant celles d'un propriétaire foncier, il pouvait y avoir nombre de facultés qui, superflues pour un tel usage, fussent peu développées en lui. » — Aussi bien le Satisfait n'a pas besoin de clairvoyance. Car il se repose volontiers sur les autres du soin de le guider. Si ce n'est pas à d'autres personnes qu'il confie sa destinée, c'est aux usages admis, aux ouï-dire, aux aphorismes de la commune sagesse qui ont pour lui force de loi et dont son intellectualité n'est que l'incolore et inoffensif reflet.

Les traits de cette mentalité font ressortir celle du Révolté. Non pas qu'il ne se rencontre aussi dans cette dernière catégorie des intelligences moutonnières. — La catégorie des Révoltés est trop nombreuse pour qu'il n'y ait pas lieu d'y distinguer les deux espèces qu'on retrouve partout dans les groupements humains : l'Actif et le Passif, l'Energétique et l'Energumène. Souvent le mouton enragé n'en reste pas moins un mouton. Il imite dans la révolte comme d'autres imitent dans la soumission. Ses paroles de révolte sont apprises. Son geste de meurtre lui est suggéré. Ce n'est qu'un suggestible, un impulsif d'un genre spécial. Comme le dit quelque part M. Remy de Gourmont, « il oscille de la démence verbale à la démence active ». Mais à côté du Révolté par imitation et par suggestion, il y a le Révolté par instinct, par tempérament, par personnelle volonté de vie.

(1) Th. Carlyle, *Sartor resartus*, trad. Barthélemy (*Mercure de France*), p. 155.

Tout est subjectif dans nos évaluations sociales. — Comme le dit encore M. R. de Gourmont, « il n'y a pas d'état réel de bonheur ou de malheur social ; il y a des représentations d'un état social inconnaissable réellement (1). » — Le monde social vient se peindre en raccourci au fond de chaque conscience; mais il ne s'y peint pas d'une façon uniforme. Entre la réalité sociale et l'impression éprouvée par chaque conscience s'interposent la sensibilité et l'intelligence de chacun. Chaque intelligence a ce qu'on pourrait appeler son indice de réfraction sociale. Elle dévie et réfracte à sa façon les rayons qui lui arrivent du dehors.

La valeur et l'intérêt de cette représentation intellectuelle du monde social varie avec la puissance et la culture des esprits. Il y a la représentation sociale d'un Balzac, d'un Stendhal, d'un Renan ou d'un Taine; il y a aussi celle de M. Homais. Il y a celle d'un doux mystique tel que saint François d'Assise; il y a aussi celle d'un farouche apôtre de la destruction universelle, d'un Bakounine, par exemple.

Le trait qui semble caractériser avant tout le tempérament intellectuel du Révolté, c'est la prédominence dans ce genre d'esprits de la faculté dissociatrice. Il faut ici se rappeler l'idée qu'a mise en lumière M. R. de Gourmont. Les vérités, les vérités sociales surtout, ne sont jamais simples. Qu'elles soient la synthèse de plusieurs idées abstraite (par exemple la devise républicaine : liberté, égalité, fraternité) ou la synthèse d'une idée abstraite et d'éléments concrets (passions, intérêts de personnes ou de groupes), les vérités sociales ne

(1) Remy de Gourmont : *Epilogues* (*Mercure de France* de septembre 1901).

représentent jamais une essence logique indécomposable, mais une mixture, une mosaïque d'éléments le plus souvent inconciliables. Le cas le plus fréquent est celui où l'idée, au lieu de rester à l'état abstrait, est adultérée par des éléments adventices (intérêts, préjugés). De là vient que ces vérités sociales logent leur ennemi et portent en elles-mêmes leur propre contradiction. Pour voir s'évanouir ces vérités, il suffit de les soumettre à l'analyse dissociatrice qui les résout en leurs éléments.

Non seulement les vérités sociales se contredisent entre elles (il n'est peut-être pas un proverbe qui n'ait pas son contraire) ; non seulement une même vérité sociale peut rapprocher des idéaux contradictoires (par exemple, liberté et égalité) ; mais chacune d'elles est contredite par l'élément contingent qu'on lui a accidentellement associé. (Par exemple, l'idée de Justice abstraite dans l'esprit des ouvriers peintres qui la traduisent par cette formule : « A bas le ripolin. » La contradiction forme ainsi l'étoffe de la Pensée sociale. La plupart des hommes ne sont point choqués de ces contradictions. Leur logique est peu exigeante. Un entraînement spécial leur a appris à s'indigner de l'absurde sur le terrain religieux ; mais ils s'arrangent à merveille de l'absurde dans les formules politiques et sociales.

D'autres esprits sont moins faciles à contenter. Ils s'amusent à mettre dédaigneusement en pièces l'étoffe bigarrée et rapiécée de la sagesse sociale. Cette opération ne scandalise pas d'ailleurs les adeptes du sens commun. Ils ne la comprennent pas. En dépit des dissociations d'idées opérées par les destructeurs de vérités, M. Prudhomme continue à se féliciter d'être en possession d'une doctrine morale et sociale de tout repos, cuisinée à son usage

par des sociologues en chambre et des moralistes officiels.

La puissance dissociatrice de l'esprit suppose la prédominance de cette forme spéciale d'association qu'on appelle en psychologie association par *contraste*. L'intelligence moutonnière du Satisfait ne s'insurge jamais contre ce qu'on lui donne comme la vérité ; il la répète sans dégradation personnelle, sans perte ni addition. Sa mentalité rappelle celle de l'*idémiste* Poiret, ce personnage de Balzac qui « ne disait rien, en parlant, raisonnant ou répondant ; car il avait l'habitude de répéter en d'autres, termes ce que les autres disaient ». Chez d'autres, au contraire, une vérité sociale, sitôt émise, évoque de suite la possibilité de l'affirmation opposée. Chez eux l'idée de la possibilité des contraires est toujours présente. Chez l'homme ordinaire, cela s'appelle esprit de contradiction et dégénère en manie ennuyeuse. Chez l'homme supérieur, c'est un fécond éveil de l'esprit qui échappe à la monotonie des redites sociales et s'élance librement dans le champ de contingences. L'association par contraste donne lieu à un type d'imagination particulièrement actif; car suivant la remarque de M. Ribot, « l'imagination, comme la sensibilité, se meut entre les contraires avec une extrême rapidité ».

Cette forme d'imagination mouvante et bondissante est la forme la plus curieuse de ce que M. Ribot appelle l'Imagination sociale. Chez les grands révoltés, cette imagination s'épanouit en une luxuriante efflorescence de visions et de symboles sociaux, en d'inédites exégèses de la société et de la vie. Parfois cette imagination procède par analogie. Autant l'idémisme est stérile, autant l'analogie est créatrice. Elle fait découvrir d'imprévus

rapprochements de faits ou d'idées qui ruinent les traditionnelles sériations de valeurs. Ce procédé est visible à chaque instant chez Nietzsche. D'autres fois l'imagination sociale procède par rayonnement. Ici elle est souvent vivifiée par la passion. Un froissement, un heurt social douloureux, un contact avec quelque dure réalité sociale devient pour les sentiments et les images un centre d'attraction d'où elles rayonnent ensuite en gerbes vivantes. C'est là l'imagination que M. Ribot désigne sous le nom de « constellation » et qui ressemble à ce que Stendhal a décrit sous le nom fameux de cristallisation.

L'imagination sociale cristallise en laid comme d'autres fois elle cristallise en beau. Chez le pessimiste social et le révolté, le monde social prend une teinte sombre et sinistre ; il revêt des formes grotesquement odieuses ; il apparaît sous quelque fantastisque et effrayant symbole tel que celui que H. Heine a décrit dans son *Affrontenburg*. « C'est le vieux château avec ses créneaux et ses tours, avec ses hôtes sinistres... Les mieux avisés gardaient toujours prudemment le silence. Il y avait là un écho qui, en répétant les paroles, méchamment les falsifiait toutes. Non, en vérité, il n'y a pas un seul arbre à l'ombre duquel je n'aie essuyé des outrages, tantôt d'une bouche délicate et tantôt d'une bouche grossière (1). » Telle est encore l'effrayante vision de Nietzsche sur « l'Usine où se fabrique l'Idéal ». La société apparaît alors comme un bagne, un jardin des supplices, un rendez-vous d'êtres rampants et menteurs, un fourmillement d'hypocrisies et de lâchetés.

Ces libres bonds de l'imagination font que le

(1) H. Heine, *le Livre de Lazare*.

Révolté est, suivant l'expression de Nietzsche, un esprit « non-historique ». Ce qui caractérise le Satisfait, l'optimiste social, c'est l'asservissement à la réalité sociale donnée, c'est l'excès du sens historique. L'homme vulgaire n'a qu'un sentiment très obscur de la contingence foncière des faits sociaux ; il croit volontiers à la nécessité, à la rationalité, à la légitimité de ce qui est habituel, de ce qui est consacré par l'usage et la tradition. Il ne se doute pas de l'énorme part d'accidentel, de fortuit, de conventionnel, d'artificiel et de trompe-l'œil qui entre dans la composition d'un état social quelconque. Il ne se doute pas de ces possibilités ambiguës que lui, faible et inerte, ne sait pas utiliser, mais que d'autres, de volonté conquérante, savent maîtriser et asservir à leurs fins. Il croit à une logique sociale supérieure — qu'il nomme la Providence — et à laquelle il faut se résigner. Au contraire le Révolté a un vif sentiment des contingences sociales. Il réagit contre l'excès d'historisme, contre la génuflexion devant le fait, devant la prétendue Logique historique.

Pour lui la vérité sociale n'est pas quelque chose de tout fait, d'immobile, sur quoi nous n'avons pas de prises. C'est une vérité en devenir, une vérité incertaine et fuyante comme la Vie. Elle dépend de nous, et, en un certain sens, elle est notre œuvre, notre acte et notre geste. Le Révolté de grand style est un esprit non historique qui se jette d'un bond dans un monde inconnu. Tel est Nietzsche avec son dédain pour les pédants de l'historisme. Le Révolté a son concept spécial de la Vérité. Sa Vérité est une vérité toute pénétrée de vie, toute frémissante d'énergie et d'action.

D'ailleurs, l'Action, l'Energie, voilà le fond du

Révolté. Dans tout Révolté, il y a un Dissociateur de vérités traditionnelles ; il y a un imaginatif et un intuitif qui écarte en se riant le voile des mensonges sociaux ; mais il y a surtout un Energétique, un Combatif. L'Energie ayant deux formes : réactive et active, il y a lieu de distinguer ici avec Nietzsche deux types de Révolté : le Révolté réactif, le Révolté par rancune et représailles, celui que Nietzsche appelle *l'homme du Ressentiment*, et le Révolté du type agressif et spontané, celui dont l'Energie est vierge de tout attentat, l'homme fort qui n'a pas souffert le Mal, qui n'a pas besoin de vengeance et qui pourtant se dresse contre l'ordre social existant par simple désir de donner lieu à des formes nouvelles de Vie, de faire triompher un idéal, c'est-à-dire le reflet agrandi d'une personnalité.

Ce dernier représente une forme supérieure d'Energie. C'est le Révolté de grand style ; la haute et esthétique Volonté de Vie qui ignore les passions basses et rancunières caractéristiques de la Révolte des Esclaves. « Même lorsque le ressentiment s'empare de l'homme noble, dit Nietzsche, il s'achève et s'épuise par une réaction instantanée ; c'est pourquoi il *n'empoisonne* pas ; en outre, dans des cas très nombreux le ressentiment n'éclate pas du tout, lorsque, chez les faibles et les impuissants, il serait inévitable. — Ne pas pouvoir prendre au sérieux longtemps un ennemi, ses malheurs et jusqu'à ses méfaits, — c'est le signe caractéristique des natures fortes, qui se trouvent dans la plénitude de leur développement et qui possèdent une surabondance de force plastique, régénératrice et curative qui va jusqu'à oublier. — Un bon exemple pris dans le monde moderne, c'est Mirabeau qui

n'avait pas la mémoire des insultes, des infamies que l'on commettait à son égard et qui ne pouvait pas pardonner, uniquement parce qu'il oubliait (1).»

Chez le Révolté réactif domine cette imagination pessimiste que nous avons décrite et qui teinte l'objet haï des couleurs de son ressentiment; chez le Révolté du second type, c'est une imagination sereine, harmonieuse et créatrice. Ici le Révolté se confond avec le créateur de valeurs sociales, l'instaurateur d'une vérité et d'une justice nouvelles. — Si l'on voulait donner ici des noms, on pourrait dire peut-être qu'un Rousseau, un Bakounine représentent le type du Révolté réactif. (Qu'on se rappelle ce qu'il y a de passionné et au fond de rancunier dans le génie de Rousseau). Un Carlyle, un Tolstoï, un Nietzsche représenteraient le Révolté énergétique et créateur. Peut-être même y aurait-il lieu de distinguer un type mixte, à la fois réactif et actif, destructeur et créateur. Un Proudhon, un Ibsen représenteraient peut-être assez bien cette dernière attitude.

Il y a lieu maintenant de distinguer en quelques mots l'attitude du Révolté de quelques attitudes voisines : d'abord du Pessimisme social. — Très proche du Révolté, le Pessimiste social s'en distingue pourtant. Le Pessimiste social absolu aboutit à la négation de toute action et de toute vie sociale où il voit la manifestation suraiguë, — effrayante et diabolique entre toutes — de l'aveugle Vouloir-Vivre universel. — Chez le Révolté, même chez le Révolté d'ordre réactif, la Volonté de Vie s'affirme, au moins comme énergie de protestation et de haine. — Chez le Pessimiste, le Vouloir-

(1) Nietzsche, *Généalogie de la Morale*, trad. H. Albert, p. 55.

Vivre se retire de la scène du Monde. — Le principe de cette attitude semble être une sensibilité fine et vive, vite froissée au contact des laideurs sociales ; parfois aussi un orgueil irritable, comme ce fut peut-être le cas pour Challemel-Lacour. En tous cas, le Pessimisme social, par opposition à l'Instinct de Révolte qui est Volonté de vie, est essentiellement Ascétisme.

Ascétisme aussi est l'attitude de celui que nous appellerons l'anarchiste pratique. — C'est celui qui circonscrit à son existence personnelle ses sentiments de révolte antisociale et qui dédaigne de faire un effort pour les faire partager à autrui. M. Remy de Gourmont a très finement esquissé ce type : « L'anarchiste, dit-il, est celui qui, chaque fois qu'il le peut faire sans dommage, se dérobe sans scrupules aux lois et à toutes les obligations sociales. Il nie et détruit l'autorité en ce qui le concerne personnellement ; il se rend libre autant qu'un homme peut être libre dans nos sociétés compliquées. Au delà de ce type, il y a l'anarchiste qui veut imposer aux autres hommes sa propre haine de toute obéissance (1). »

Ascétisme encore est cette attitude de pensée qu'on pourrait appeler l'Esthétisme ou Dilettantisme social. Pour nous le Dilettantisme social est une variété de Pessimisme social ; c'est un pessimisme social esthétique. — Le Dilettante social perçoit le monde social comme un phénomène de Beauté ou de Laideur — surtout de Laideur. — Et il prend le parti de n'attribuer à ce phénomène de Laideur qu'une valeur fantomatique, pareille à celle d'un cauchemar peuplé de visions grimaçantes.

(1) Remy de Gourmont, *Epilogues* (*Mercure de France*, octobre 1901).

Nous avons dit au début de cet article que nous envisagerions ici la psychologie du Révolté sans nous occuper des circonstances extérieures et sociales où se manifestent les sentiments anti-sociaux. — Pourtant il y a lieu de noter ici que notre société actuelle, — parfait exemplaire de médiocratie dans la vilenie — offre à l'esthète social un thème particulièrement curieux de contemplation. Notre organisation sociale actuelle, avec ses oligarchies et ses bureaucraties hypocrites, avec ses procédés d'écrasement systématique de l'isolé, avec ses primes offertes à la médiocrité, à la bassesse, à la servilité, avec sa haine de toute indépendance d'esprit, avec ses encouragements à l'espionnage, à la délation, à la calomnie grégaires, à toutes les lâchetés de groupe et à tous les crimes de groupe, est une des Formes de Vie les plus propres à susciter dans les âmes le Mépris esthétique, le Mépris libérateur par excellence parmi les Mépris.

L'Immoralisme est aussi une attitude de pensée qui mérite d'être signalée. Cette attitude, qui est l'attitude Nietzschéenne par excellence, vient à son heure parmi nous. Elle est une réaction contre le Moralisme petit-bourgeois, contre le Devoirisme hypocrite et tâtillon des jardiniers corrects qui cultivent en serre tiède la plante rabougrie de la Vertu bourgeoise. — L'Immoraliste remplace les Impératifs Kantiens et autres par une généalogie de la morale à la façon de Nietzsche et il arrive à ne voir en elle qu'une invention des débiles et des médiocres pour prendre leur revanche sur les intelligents et les forts. — Pour l'immoraliste, la plante Morale s'épanouit plus en Laideur qu'en Beauté. Poussée sur le fond vaseux du Vouloir-Vivre social, ses branches sont gonflées des sucs véné-

neux de l'Hypocrisie sociale et son ombre est mortelle aux Energies saines et vivaces. De ce point de vue, le Moralisme et le Devoirisme chers aux petits-bourgeois de l'Intelligence représentent ces bas-fonds dont parle Henri Heine, « où viennent s'enliser les vaisseaux qui arrivent des contrées lointaines ».

L'Immoraliste est volontiers un Ironiste. — Au rire lâche et imbécile des foules, l'Ironiste oppose son rire à lui, le rire abstrait, le grand Rire muet d'Hamlet, le Rire irrévérencieux et insultant par excellence pour les bas égoïsmes honteux érigés en dogmes par les pontifes. C'est le Rire de Swift et de Heine, souverainement désagréable au Philistin qui s'en venge en disant que ces gens-là n'ont pas de « *caractère* ».

Le Pessimisme social, le Dilettantisme social, l'Ironisme et l'Immoralisme sont des variétés d'un type curieux de mécontentement que Nietzsche a noté et analyse sous le nom de mécontentement féminin. C'est un type de pensée très délicat à la fois et très profond, très nuancé, très mouvant, tenace et fugace ; très redoutable aussi, très actif au fond et inapaisable dans son inquiète révolte. « Les mécontents faibles et en quelque sorte féminins, dit Nietzsche, sont les plus inventifs à rendre la vie plus belle et plus profonde... les prétentions des mécontents forts sont trop grossières et en somme trop modestes pour que l'on n'arrive pas à les faire se tenir tranquilles. »

Quel est le Rôle de l'Instinct de Révolte dans l'évolution sociale ?

L'Instinct de Révolte est à fois une forme de l'Instinct Vital et de l'Instinct de Connaissance. Il

établit entre eux, au cours de l'Evolution historique, un compromis mystérieux.

L'Instinct Vital, aveugle et sans But, est au fond de toutes les métamorphoses du phénomène Société. C'est à tort que les Optimistes sociaux ont placé la Perfection tantôt au début, tantôt au terme de l'Evolution sociale. Pour nous, Epigones de Schopenhauer et de Darwin, ces deux formes de l'Optimisme social sont également inacceptables. Nous ne mettons la Perfection ni en arrière, ni en avant. Nous ne voyons dans l'Evolution historique que l'épanouissement fatal, formidable, magnifique et tragique de la Vie.

L'Histoire est la route où l'humanité poursuit sa marche inquiète; l'origine et le terme de ce voyage se perdent dans les nuages. — Sur cette route, le Vouloir-Vivre social cherche infatigablement à se dépasser lui-même, à aller toujours au delà de ce qu'il est et de ce qu'il veut. Tantôt cette course se ralentit; tantôt elle s'accélère jusqu'à la frénésie. Il y a des civilisations qui ont la marche lente et insensible des glaciers; au contraire nos civilisations occidentales rappellent parfois dans leurs Révolutions la chute brusque des avalanches ou la crue éperdue des eaux d'un fleuve au moment de la débâcle des glaces. — Dans le Devenir social, les dogmes religieux, sociaux et moraux sont un principe d'arrêt et d'immobilité. Ce sont des digues que l'Instinct vital édifie à son usage pour exhausser son propre niveau et, après un moment d'arrêt, reprendre d'un bond irrésistible sa marche en avant. Ce sont les Révoltés, les Briseurs de Dogmes, qui rompent les digues et qui mettent en liberté les eaux captives et frémissantes. C'est ainsi que l'Instinct de Révolte, sous

forme d'Instinct de Connaissance, devient un auxiliaire mystérieux de l'Instinct Vital.

De là l'accueil qui est d'abord fait dans le monde au Révolté. Le nouveau rayon de lumière projeté par l'Instinct de Connaissance sur la face obscure des choses déconcerte les traditions, les routines et les paresses. Le Révolté est décrié et honni. C'est sur lui que tombe la malédiction prononcée par Schiller dans la *Statue Voilée de Saïs :*

> Weh dem, der zu der Wahrheit
> geht durch Schuld.

D'après les vues exposées par M. Jules de Gaultier, la Révélation apportée au monde par le Révolté n'aurait pas d'influence réelle et efficace sur le cours des choses. Elle ne serait que le reflet et le symbole des mouvements qui s'accomplissent dans les régions profondes et inaccessibles de la Vie. « C'est le vice des idéologues dont on tient à se garer, de croire qu'il est possible de réagir par la connaissance sur le mouvement de la vie (1). »

D'autres penseurs, au contraire, imbus de la foi idéologique en la puissance de l'idée, seraient disposés à voir dans le Verbe du Révolté non un simple reflet, mais une des formes, aussi réelle, aussi efficace que les autres, de l'universelle Energie.

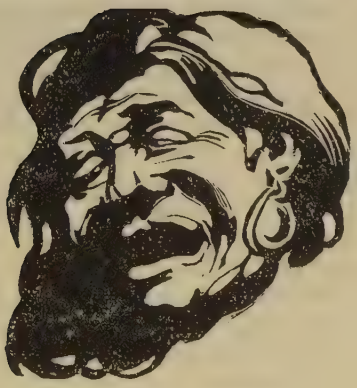
Laissons cette question ouverte. Elle est de celles qui touchent aux Mystères ultimes. Aussi bien, Acte et Energie ou Symbole et Reflet, le Verbe de Révolte garde aux yeux du sociologue la même signification ; celle d'une brusque accélération du mouvement de la vie, d'un bond en avant, d'un saut non historique dans l'avenir.

C'est pourquoi, dans l'actuel triomphe de la Bana-

(1) J. de Gaultier, *De la Nature des Vérités* (*Mercure de France*, septembre 1901).

lité, « cette mauvaise fée d'ici », comme l'appelle un personnage de Gorki, l'apparition du Révolté mérite d'être accueillie avec applaudissement par ceux dont l'instinct de joueur se passionne pour d'imprévus lendemains. — Car cette apparition signale ou présage quelque changement à vue, quelque jeu de scène peut-être sensationnel dans la féerie de l'Histoire.

GEORGES PALANTE.



LES SALONS DE 1902

Celui qui, le long de l'année, se réjouit d'art, se fleurit la pensée du parfum des formes et du chatoiement diversement lumineux des couleurs heureuses, lorsque le printemps reparaît parmi l'éclosion renaissante des joies de la nature, est, avec régularité, châtié sans doute des plaisirs dédaigneux qu'il a su se réserver durant l'hiver, par l'obligation de parcourir et de regarder les deux Salons annuels.

D'autres que lui y ont pu goûter des charmes délicats. La coutume impose aux plus jolies femmes d'y figurer, visiteuses inattentives, sinon à l'essai floral des toilettes neuves, avec la délicieuse feintise qu'elles ignorent y composer, vernales présences, le bouquet dont la griserie attire, captive et exalte. Mais, pour ménager la susceptibilité inquiète de ceux dont on prétend qu'ils ont, par impossible, au milieu du tourbillon ailé des frôleries, des sourires et des fins caquets, *verni* ce qui charge les murailles (ou leurs œuvres), l'exposition se prolonge au delà du jour où on l'inaugure, et il sied qu'on y constate, tour à tour, l'assiduité des peintres en renom et qu'on y recherche la révélation d'un jeune génie insoupçonné encore.

Dure tâche, dont on se voudrait acquitter à l'aide d'une facile indulgence. N'être pas indulgent, au reste, en ce lieu devenu doublement morose, serait, d'abord, payer d'ingratitude la fête rayonnante du premier jour, si bien désintéressée parmi l'unanime oubli de son prétexte, et, en outre, déconcerter des esprits portés à la bienveillance irréfléchie, par l'apparent étalage d'un parti-pris désastreux. Il reste donc entendu, dès le début, qu'on puisse admettre la beauté et l'excellence d'un art,

là même où la joie et l'enthousiasme font défaut, et que peindre ou modeler des figures se peut résumer en les monotones pratiques d'un simple métier, plus ou moins patiemment apprises, et appliquées et reproduites.

Le fait premier qui frappe à une visite aux deux Salons, c'est l'insistance de la peinture terne, le goût des couleurs sales, sombres, terreuses, comme égrotantes, et épaissies par la souffrance d'être mises en œuvre, la lourdeur par quoi elles se refusent, c'est un mot des peintres, à *chanter*.

Sans doute de grands artistes se sont complu à n'employer que de telles harmonies sans chatoiement : la présence ici même de M. Whistler ou de M. Carrière en atteste toujours la durable valeur. Mais parcourir une vingtaine de salles à la Société Nationale des Beaux-Arts et plus encore à la Société des Artistes Français, sans avoir à se réjouir d'un éclat de ton, d'une efflorescence de lumière, vraiment le chemin, long et fatigant, ne prédispose guère à l'indulgence ; il faut se bander à un effort méritoire pour y atteindre !

Ce n'est pas, toutefois, que le regard, durant le pèlerinage, ne se trouve raccroché par la vivacité criarde de quelque ton local. Mais ce ton n'agit qu'en vertu de sa discordance de hasard ou même voulue dans un dessein inavouable ; il troue un ensemble sans y participer. C'est à ce titre que les violences illusoires de M. J.-P. Laurens ne sauraient émouvoir, non plus que la luminosité, traînante et factice, du grand panneau de M. Besnard.

L'office du peintre, on l'oublierait trop en ce séjour, consiste non pas à isoler un objet par une sorte de vision tractive et égoïste, mais à surprendre le secret d'atmosabsphère, de lumière, d'ombres, de lignes supposées ou que la couleur a fait surgir, par quoi l'objet, tout au contraire, se rattache, se lie, se confond à l'ambiance, par quoi il s'est imposé à elle en l'irradiant de son reflet propre, par quoi il la subit, en s'imprégnant d'elle de toutes parts. Rien jamais ne saurait exister isolément ; l'artiste ne saurait nier, sous peine de se nier soi-même,

la réalité des plus subtiles correspondances, des occultes pénétrations que son devoir est justement d'accueillir en les plaçant en pleine valeur.

Chez les Artistes Français, personne, sinon à peine quelques paysagistes peut-être, ne se préoccupe de cette union palpable ou impondérée des choses universelles : une découpure de silhouette abstraitement marquée sur fonds confus, et l'on se souvient des effigies grossièrement tavelées à la ressemblance de visages illustres qu'enlève, sur l'opacité de ses tartouillades et vinasses indifféremment vomies, l'art misérable qui fait la renommée de M. Bonnat.

A la Société Nationale, au premier aspect, on se laisserait surprendre par l'illusion de quelque préoccupation d'ensemble. En vérité, nous sommes chez des praticiens mieux avertis, s'ils ne sont, en général, plus habiles, mais encore le souci du *chic*, l'observance stricte d'une mode, plus plaisante que la discipline inflexible d'une règle d'école surannée, l'emporte sur les forces maîtrisées et désormais muettes d'un franc instinct ou d'une spontanéité généreuse. Fausseté d'une part, et, d'autre part, fausseté : M. Carolus Duran ou M. Detaille, on ne sait auquel vouer une révérence plus médiocre.

Du moins, d'un côté de la barrière, des noms réputés arrêtent la foule : M. Bouguereau, M. Jules Lefebvre, M. Hébert, M. Humbert, M. Gérôme, M. Henner : cela est parfait, la combinaison traditionnelle de telles syllabes, sans qu'il soit besoin du contrôle ni du témoignage des yeux ou de l'esprit, emplit d'aise esthétique les âmes routinières ; leur interdirons-nous, parce qu'il nous demeure obscur, le frisson de sensations sincères ? —Et, de l'autre côté de la barrière, la condescendance à nous y émouvoir de quelques hommes qui font naître chez nous l'émotion, l'admiration et le respect, ne doit-elle suffire à nous laisser supporter, avec une patience dédaigneuse, le ricanement futile ou l'extase bête du vain passant ?

§

M. Whistler est représenté, au Salon de l'avenue d'An-

tin, par cinq envois. Ils n'ajoutent rien, disait un journal quotidien, à la gloire du peintre. Soit; ils ne la diminuent pas non plus, ce qui est très précieux, et leur merveille cime d'un sûr éclat la monotone langueur de toute l'exposition. C'est toujours cette même maîtrise de dessin finement suggéré, mieux qu'appuyé, où excelle l'artiste, ainsi qu'à mettre en suspens dans le sombre de ses fonds un frémissement diffus de ton plus léger et éclairé qui en crée le mystère, le rythme de rêve étrange : il faut qu'on s'arrête songeur devant cette adorable combinaison de rose et or, ce tableautin précis, de signification large, *les Voisines*.

M. Carrière ne nous montre que six études, six têtes de femme diversement mais également expressives, penchées, ardentes, douloureuses ou pensives, et tenues, selon la coutume du peintre, dans cette brume singulière par quoi il situe les objets de sa méditation scrupuleuse dans un lointain si indistinct, et vaporeux en vérité comme s'il se fût éveillé dans l'ombre appesantie de nos mémoires fraternelles.

Ces deux glorieux maîtres quittés, il y a, cette année, un admirable peintre encore. Je me sens d'autant plus heureux de le proclamer que je lui ai reproché, maintes fois, une brutalité affectée, sensible encore dans une des toiles de cette année : *Salle de Bal* (*Bretagne*). Mais *Causerie du Soir* et, surtout, *Sœurs Quêteuses* sont deux tableaux de premier ordre qui grandissent et assurent la renommée de M. Lucien Simon.

Sans doute y trouverait-on avec difficulté une recherche d'expression ou de moyens nouveaux. Mais ces tableaux renferment une si sûre solidité de composition, une telle précision équilibrée, une distribution si juste des couleurs, de la lumière, de l'ombre et des reflets, un traitement si exact et si ample des chairs et des étoffes, des figures et des accessoires, sans fioriture vaine sous prétexte de décoration symbolique, que ces ensembles, traditionnels, soit! mais établis avec une si insistante souplesse prennent une valeur d'œuvre exceptionnelle et

définitive et classent le peintre au rang des plus remarquables. Les contrastes de noir et blanc dans les *Sœurs Quêteuses* chantent aussi harmonieusement que dans l'admirable *Ex-Voto* d'Alphonse Legros, joyau du Musée de Dijon.

Assurément, un tel tableau est la grande fête de ce Salon ; mais il en est d'autres qui retiennent par une nouveauté et une sincérité d'accent. Ce ne sont, certes, ni les portraits de M. Dagnan-Bouveret, de M. Sargent, ou les toiles de M. Roll ou les machines sans nom de M. Gervex, ni le groupe de famille de M. Carolus Duran, Velasquez de carrefour ou de boudoir mal famé, ni *l'Ile heureuse*, ni le portrait banal de M. Denys Cochin par M. Besnard, ni les pâles Aman Jean, ni les femmes amenuisées par M. La Gandara, d'élégance proprette et sans bavochures, qui éveillent l'émotion ou exaltent la pensée.

Mais voici les coins marins de la Bretagne triste que M. Cottet connaît si bien : ah! comme il a raison de nous livrer, simplement, ces longues impressions de plages et de criques monotones sous le ciel de lourds nuages muets où semblent grelotter de minces maisons isolées ; comme cela est plus franc, plus personnel que ses grandes compositions où il introduit toujours un peu de parade sentimentale et de convenu dramatique ! comme ces *riens*, ces pauvres petits carrés sont mieux émouvants, qu'ils sont sobrement et largement peints !

Je note, auprès de lui, les coins de falaises ardues et songeuses dont le rebord tranché à vif s'illusionne d'un sourire au frôlement pâle d'un soleil inquiet, et, encore du même peintre, c'est M. Boulard, cette tête de fillette, à demi souriante à l'ombre de son chapeau de paille, en plein air.

M. Morrice est un paysagiste plus tendrement épris encore des crépuscules ou des lumières grises. On se souvient comme il en a rencontré même en cette Venise où les peintres d'ordinaire vont rechercher le heurt des couleurs joyeuses et un festoiement tumultueux de la

lumière. A côté de deux notations de ce genre, toujours également douces et justes, j'aime *la Plage à Saint-Malo*, et la discrète harmonie sous le bruissement morose de ses arbres de ce *Port à Saint-Servan*.

M. Morrice a su donner un accent personnel aux colorations grises, voilées, vaporeuses que tant de peintres, spécialement de Scandinavie ou des Etats-Unis, réussissent si indifféremment. M. Morrice nous en élucide la délicieuse raison d'être qui n'est plus une simple réserve de bon goût, une timidité expressive, une tristesse intellectuelle. La discrétion trop assidue et toujours pareille eût lassé; un artiste s'en est servi pour sortir du neutre, et s'élever bien au-dessus de ce qui plaît simplement parce que rien n'y choque, n'y heurte ou n'y détonne.

Le Verger flamand, de M. Emile Claus, s'ouvre à des pénétrations de soleil en pluie dans les feuillages et les airs. La lumière s'y fait joyeuse et claire, décomposée par petites touches parcellaires à la manière assagie, et rendue plus étroite, de Claude Monet. Mais la chaleur généreuse y fait défaut, la sonore richesse des atmosphères embrasées. Pourtant déjà les figures, les herbes, la maison se marient dans une acceptation heureuse de l'air qui les baigne, et revêtent des carnations saines, splendides et luisantes.

On pourrait opposer à ce verger le grand paysage avec figures de M. Alberic Coppieters : *une Ferme à Dixmude*. Sous un même climat, les deux motifs voisinent. Mais tandis que M. Claus s'éprend de l'atmosphère palpitante, il semble que M. Coppieters étudie plus spécialement l'apaisement allongé des ombres sur le sol, se complaise à délaisser l'attaque comme sournoise de la chaleur aux façades pour s'en détourner, las et plein de neuf espoir, parmi le calme silencieux projeté de grands arbres.

Double face d'un seul aspect, les deux Flamands aiment et disent bien le sol natal, l'un fier et plus ardent, l'autre résigné et attentif.

L'envoi de M. J.-E. Blanche est, cette fois, pleinement

satisfaisant. Si le portrait d'enfant manque de fraîcheur spontanée, de grâce ingénue dans ce faire, cette attitude conventionnels et tant refaits, du moins les effigies du peintre Cottet et, surtout, de Paul Adam, si plein de crânerie volontaire et emportée, s'avèrent des pages précieuses, d'énergie expressive et de métier solide. La nature morte, en outre, est très franchement venue, et les deux *Liseuses* (celle, surtout, sans le chapeau) sont exquisément blanches et gracieuses.

Un grand panneau d'allure sobrement décorative illustre pour la première fois sans doute, en un tel lieu, l'art patient et rénové de M. Emile Bernard. Il produit une impression singulière, assez délicate à analyser. La sobriété de procédés très simples en apparaît si désuète qu'on hésite tout d'abord, on se sent prêt à se refuser à l'émotion ; mais elle pénètre, en dépit qu'on en ait, et l'on s'arrête vaincu. Nulle part, en vérité, il n'y a mieux que là, absence réfléchie de tout ornement, je ne dis pas superflu, mais simplement outré ou qui insiste. Ainsi l'eau du Nil, le paysage, la lumière y semblent-ils plutôt évoqués, suggérés qu'exaltés ou même reproduits. Tout tient dans la précision des formes et dans leur équilibre. M. Bernard ne sacrifie rien au charme, rien à la grâce d'une composition pour qu'elle séduise par des qualités qui seraient étrangères à sa signification. Tout ce qu'elle doit dire est renfermé en elle; rien de ce qui ne lui est pas essentiel n'y attarde, fût-ce un instant, l'attention.

§

Il est impossible que, dans le tohu bohu de ces étalages kilométriques, chaque année ne se dissimulent bien des talents sérieux. Seulement, ils se trouvent au hasard mêlés à de si insurmontables médiocrités, influencés, détruits par des voisinages de hasard si tristes, qu'une patience la mieux disposée ne les saurait surprendre tous où ils se cachent, et il demeure trop certain qu'il n'est pas parlé avec la sympathie qu'ils méritent de maints efforts, valeureux, dignes d'éloges et d'examen.

Cependant, c'est la joie évidente de qui parcourt ces longues salles d'en découvrir l'un ou l'autre, et de signaler à l'attention quelque promesse qui se formule obscurément. Aussi, après avoir noté d'un mot la présence, intéressante encore que peu révélatrice, cette année de plusieurs artistes dont le renom est déjà établi : MM. Anquetin, Maurice Denis, Eliot, La Touche, Jeanniot, Ménard, Griveau, Bartlett, Harrisson, Charles Guérin, Auburtin, Walter Gay, Lerolle, importe-t-il de passer de nouveau le long des cimaises afin d'y surprendre l'éveil de quelque révélation.

M. Le Sidaner n'est point un inconnu. On sait sa manière enveloppée et discrète. Les crépuscules frémissants et frileux qu'il nous présente cette année sont parmi les meilleurs que nous ayons vus de lui. On peut rapprocher de cet art, l'art aussi voilé, quoique moins délicat, de M. Duhem. M. Baertsoen aussi nous montre des aspects crépusculaires de villes, mais sans brume visionnaire, dans leur réalité plus dépouillée.

Ainsi qu'à l'ordinaire, les paysagistes, très nombreux, sans faire montre de grandeur exceptionnelle, charment un instant pour la douceur évoquée de quelques sites silencieux : M. Faulkner forme des rêves vaporeux à souhait, devant le porche nocturne des grandes églises vénitiennes ; M. Douglas Robinson épaissit d'heureuses brumes, comme M. Chudant, tandis que MM. Barbier, Bertin et tant d'autres s'efforcent de les faire plus légèrement chanter ; M. Roger montre un souci analogue à celui de Bartlett ; M. Childe Hassam affine et décolore avec une joliesse délicate les arrangements décoratifs de Monticelli ; M. Kœnig sait faire respirer les arbres touffus sur le vert profond des prairies estivales ; M. Urbain enfouit des perspectives de construction dans les plans massifs et sombres de ses paysages concentrés.

Dans des sites exacts de petites villes, M. Piet fait se mouvoir les marchés de province ; M. Carré figure le pêle-mêle des repos flirteurs et paresseux à l'heure des boissons, aux châlets du Cycle ; M. Hochard peint les

trognes sacerdotales; M. Anglada, dans une étrange et confuse coloration, dresse des figures de gitanes aux gestes saccadés et volontaires.

Plus doucement, M. Friescke étudie des nus dans le gris apaisé des intérieurs féminins; M. Legrand nous apporte un aspect de nu très mouvementé; M. Yturrino présente une femme espagnole drapée dans son châle fleuri, très âpre et un peu hiératique; M. Bittinger, discret et net, fait montre de qualités précieuses dans son Ruban noir. M. Muller, avec de hautes recherches d'effet en ce groupement de quadrupèdes, cheval et chiens élégants autour de l'apparition franche d'une chasseresse s'apprêtant au départ, se souvient, semble-t-il, de Zuloaga. M. Nonell-Monturiol, surtout, avec une fougueuse et mâle énergie, nous envoie de Barcelone ces fortes effigies d'un *gitane* et d'une *gitanilla*.

Le *portrait de Polaire* par M. Milcendeau déconcerte avec le parti pris de sa coloration vive, heurtée, sans épaisseur ni variété. Les sentimentalités mélancoliques de M. Jakob Smits, dans le convenu de ses arrangements bibliques, ne portent pas le charme certain, un peu neutre, de ce bel intérieur qu'il expose, fort heureusement, en outre.

Quant à des portraitistes, il en est de fort nombreux, aussi, de valeur diverse, entre lesquels il convient de citer principalement M. Lavery, si distingué dans son *gris et noir*, M. Flandrin, encore que se heurtent inconsidérément les brutales tonalités superflues de ses tableaux; M. E. Austen Brown et principalement, M^lle^ Cécilia Beaux.

§

A la sculpture, M. Rodin nous donne la joie de rêver avec un enthousiasme pensif devant le profond buste mouvementé de son *Victor Hugo*, et devant la triple figure groupée, souffrante, tumultueuse et profonde comme la forme changeante des multiples nuages, qu'il a intitulée : *Ombres*.

Auprès de lui, M. Constantin Meunier vaut par une

tragique et lente figure d'*homme du peuple*, et par un beau buste de *Camille Lemonnier*.

Je ne sais si le monument que M. Niederhausern. Rodo prépare à la mémoire de Verlaine ne doit subir aucune modification : il apparaît, sans équilibre, incertain, informe presque, sous le buste agité et méditatif du poète.

Le monument de M. Bourdelle, d'un élan enflammé quoique volontairement alourdi, constitue l'œuvre la plus audacieuse et la plus curieuse de cet artiste chercheur. M. Lucien Schnegg modèle de délicates figures, à l'égal de celles de M. Dix-Masseau ou de M. Devillez.

§

Il serait malaisé, à la Société des Artistes Français, de parler avec sérénité des œuvres de ceux dont la présence fait, depuis si longtemps, sa vogue : leur effort ne consiste qu'à se répéter, à refaire, d'année en année, un même tableau, en se détournant de toute possibilité de renouvellement, de recherches et de trouvailles. Le titre du tableau change, mais ni la matière ni l'atmosphère : la ligne ni la couleur, rien de formel, rien — encore moins — dans la pensée ou le sentiment. Que l'on puisse ou non goûter les portraits de M. Benjamin Constant, de M. Humbert, de M. Flameng, les apparitions pâles et comme tremblées des visages que compose M. Henner, les petites fleurs sans parfum des effigies doucement claires de M. Hébert, les anecdoctes banales contées par M. Gérôme, les vierges frottées de la stéarine des cierges, ou les Oréades toutes pareilles, de M. Bouguereau, les maçonneries coloriées grossement par M. Laurens, l'effet produit par leurs toiles est, à chaque fois, le même : chacun s'ingénie à se maintenir à l'étiage de sa réputation et répudie toute spontanéité d'accent, tout élan vers le mieux ou même vers, simplement, une transformation. Tous restent donc semblables à eux-mêmes, et M. Bonnat, et M. Detaille, et tous les autres.

Des noms des artistes qui peuvent éveiller un intérêt

nouveau sont, la plupart, à peu près inconnus. Cependant M. Tony Robert-Fleury nous présente une étude sérieusement réfléchie d'une jeune fille à la chevelure rousse devant sa table de travail. L'attention de la figure à ce qu'elle fait, le milieu silencieux où elle se trouve placée, le peu d'éclat mondain dont elle fait parade, ce fond composé par les livres rangés d'une bibliothèque studieuse différencient des autres portraits de ce Salon celui-ci, et le dessin assuré, le coloris atténué, mais grave et sincère, ajoutent au charme véritable de cette œuvre. A côté, *la Brodeuse* compose un joli motif, plus preste et plus clair.

M. Henri Martin expose un petit paysage empli de douce mélancolie vespérale, et M. Pointelin des crépuscules alanguis et tendres, à son ordinaire.

Je rapprocherais de lui volontiers M. Bouchor, dont *le Soir d'Hiver*, encore que plus paré et plus vert, est plein aussi, du soupir vespéral des mélancolies éparses. De nombreux paysagistes, au demeurant, disent ici, comme en toute exposition, la beauté assombrie des heures équivoques : c'est, entre autres, M. Ossip Linde, M. Dufour dont l'inconsistance harmonique voisine trop avec celle de M. Thaulow, M. Sauvaige, dont *la Nuit bleue* dans le port de Camaret, aussi bien que *les Tendresses nocturnes* de M. Chigot rappellent, avec moins de saveur pénétrante, les impressions si douces de M. Morrice. Les sous-bois d'automne, un peu confus, où feu Harry Thompson promenait des troupeaux bêlant, se désolent non sans beauté : la rivière de Tréguier que M. J. Rémond nous présente s'éveille à la clarté tandis que le verger ombreux où M. Hitchcock donne à traire à une fillette campagnarde une blanche chèvre, accueille par les mille insterstices des feuillages la pluie en larges gouttes que plaque aux herbes et aux figures le soleil. M. Dudley Hardy, avec ses *Idlers*, nègres enturbannés, oisifs dans leurs amples robes de couleurs diverses et fortes, semble, pour les taches lumineuses auxquelles il se complaît, se souvenir, discrètement, de l'art de M. Brangwyn.

Lorsque M. Ridel, dans l'épaisseur d'un long parc vieilli, promène confidentiellement deux jeunes filles souples et délicieuses qui s'enlacent en se confiant de timides secrets, il sait être délicat à ravir, mais sa grâce se fait pédante, disgracieuse, dans ce trop grand tableau où il dresse sur le pont d'un bateau en vue de Venise l'attitude d'une molle séductrice dansant devant son amant.

M. Adler nous apporte une de ses consciencieuses études du pays noir, traitées dans un faire énergique et sincère; lui-même est représenté dans un coin du morne décor, attentif, à son chevalet, par M. Synave.

Mlle Angèle Delasalle, anxieuse aussi des gestes du travail, campe fièrement et solidement, encore qu'en une pose un peu théâtrale peut-être, le *couvreur* sur un toit qui laisse apercevoir dans l'éloignement brumeux l'entassement des maisons de Paris.

Mlle Pauline Adour assied sous un pin, dans un site très librement brossé, un élégant portrait de femme ; M. Laurent évoque très doucement, par sa figure pâle et simple, l'apaisement, aux allées d'un jardin, des longues relevailles.

Tandis que M. Perlmutter fixe auprès d'un coin d'eau tumultueux avec sa batellerie impatiente l'attention grave d'un vieux matelot de Hollande, M. Bernstein y pénètre dans les intérieurs pauvres, et avec la fraîcheur de la simplicité fleurit de tout l'éclat de leur valeur paisible les moindres objets colorés ou la lueur des cuivres du vieux poêle.

Parmi les portraitistes moyens, les plus séduisants restent, comme toujours, quelques Scandinaves calmes et les Américains qui savent faire chanter l'éclat pâle d'un visage dans le sombre enlacement des harmonies grises : M. Aïd, M. Dufner, M. Wilson, et, surtout, pour l'exquis, frêle, vivant, comme ingénu *Portrait de ma sœur*, toute entourée de fourrures somptueuses et sombres, et les cheveux noirs et lisses coiffés d'un élégant et souple chapeau gris, par M. Gerald Kelly.

M. Amiard, dans sa *Petite Servante*, a nettement

tracé une figure de grâce effarée et toute béate ; M. Bergès, en même temps que l'erreur discordante et tapageuse de son *Tango*, expose un portrait de femme qui serait parfait, n'était le trop apprêté du visage inexpressif, dans la justesse étudiée de cette robe d'étoffe blanche et fine qui tombe si bien et surtout dans la beauté noble de ce grand chien étendu.

Mais le peintre révélé, ici, depuis deux ans, c'est, à coup sûr, M. Caro-Delvaille. La *Dame à l'Hortensia*, portrait clair et d'un dessin sobre, souple, direct ; et *la belle Fille* étendue sur un sofa, un chien à son côté, tandis que, de l'autre, une servante se penche en apportant un service à thé, toute l'intimité de ces chambres, le blanc et noir de ses colorations, les poses alanguies, vivantes, vraies ainsi que la véracité des plis d'étoffes rèches ou souples épousant le mouvement des corps, attestent que M. Caro-Delvaille est un artiste éveillé à la secrète grâce des choses, épris de la vie des êtres et du décor où ils se meuvent, un peintre qui guette le moment d'harmonie et d'expression, désireux d'amplifier chaque jour et de grandir ce qu'il sait surprendre, voir, et nous transmettre d'émotion.

§

Si l'on descend au jardin de la sculpture, spacieux et commode, on peut s'y détourner des mille objets lourds dont il s'encombre. Il suffit de noter de M. Gérôme l'énorme et emblématique *Aigle expirant ;* il est suffisamment significatif.

La vogue continue à se presser autour des objets d'art : les admirateurs de M. Lalique ne tarissent pas plus d'éloges chez les Artistes français, que ne les modèrent, à la Société nationale, les enthousiastes de M. Gallé, et cela est parfait.

ANDRÉ FONTAINAS.

LA REKBA

MŒURS KABYLES

—

I

Dans la poussière menue qui tournoyait en tempête, le *centre* de Gravelotte, en Kabylie, haletait sous le vent du sud. Chaque maison crépitait dans la lumière, tandis que les murs, d'une blancheur crue, s'enlevaient sur le bleu du ciel. Les trois routes qui partagent le village s'allongeaient, désertes, sans passants, sans piétinement de bétail, et sous la cendre d'or qui pleuvait comme un ruissellement d'astre, la plaine pâmée tremblait de chaleur.

Devant la terrasse de l'hôtel Foucras, le soleil allumait des braises, et au fond de la cuisine, dont les fenêtres demeuraient entrebâillées, le vol des mouches se croisait en bourdonnements éperdus. Cette pièce assez vaste prenait jour du côté de la cour, où les grands eucalyptus s'échevelaient sous le vent. Un volet parfois claquait contre le mur, et le long des volières, immobiles sur leurs perchoirs, les poules paresseusement soulevaient alors un œil mi-clos.

Près du hangar, blottis à son ombre incertaine, les trois garçons kabyles, Ahmed, Kaddour et Mostefa, épluchaient déjà les légumes pour le repas du soir. Devant eux, à côté de l'évier, un chien couché en rond allongeait vainement son museau pour chercher un peu de fraîcheur. Chétif et rageur, la peau collée à ses os saillants, le père Foucras

apparut tout à coup sur le seuil. Il avait des yeux bridés et comme voilés, des yeux de ruminant; sous une moustache hargneuse, les coins tombants de la bouche imprimaient à son visage une expression revêche. Il cria d'une voix grêle :

— Kaddour!

Celui-ci justement bourrait son camarade Mostefa, dont la face joufflue, sous cette averse de coups de poing, restait placide et débonnaire.

Kaddour se leva d'un bond, et, en face de lui, sa figure renfrognée tendue en avant, le père Foucras laissa déborder sa bile :

— Tas de fainéants!.. Sale race maudite!..

Il bredouillait, hachant les mots, la voix étranglée dans la gorge par une toux sèche qui secouait tous ses membres. Les mains jointes sur son pantalon d'un beau jaune canari, Kaddour laissa passer l'orage, muet et pliant l'échine dans une attitude de chien battu. Lorsqu'il releva ses paupières lourdes, où s'embusquait un regard de malice, Foucras avait déjà tourné le dos. Les reins cassés, il se dirigeait vers la cuisine, et là, un nouvel accès de rage lui rendit un filet de voix.

La pendule marquait cinq heures, les fourneaux étaient éteints, rien ne se préparait pour le dîner. Seul, dans un coin, un jeune chat aiguisait ses dents en rongeant le cuir d'une chaussure. Foucras fit le geste de s'arracher les cheveux, et, saisissant un balai qui lui tomba sous la main, il le lança contre le chat avec d'effroyables jurons. La bête affolée tourbillonna dans la pièce, puis bondissant par la croisée, renversa deux gargoulettes qui se brisèsent en éclats.

Le profil tranquille de M^me^ Foucras se montra alors sur le seuil de la salle à manger. C'était une

femme toute ronde, d'âge incertain, avec un commencement de patte d'oie, et dont le sourire frappait de menues fossettes le visage chaud et pointillé de taches de rousseur. Les lèvres écartées sur une lueur de nacre, elle prononça avec un fort accent méridional :

— Qu'est-ce qu'il y a, *bou Diou?*

— Il y a, répondit Foucras, il y a que j'en ai assez.

Il se posta sur ses courtes jambes, toussota pour libérer son gosier et exhala enfin toute son amertume :

— Une jolie vie qu'est la mienne! Dès l'aube, avant de servir au comptoir les anisettes et les *champoreaux*, le soin m'incombe de réveiller encore mon personnel. Les garçons bâillent et rechignent, ma nièce Valérie frotte ses yeux gros de sommeil, et tandis que je m'époumonne, M^me^ Foucras, au fond de son lit, s'étire et se dorlote avec complaisance! Après avoir pris le café au lait, tu daignes enfin descendre, attifée, pomponnée et parfumée. Et c'est dès lors, dans la maison, un bruit de paroles étouffées et de jupes surprises! Les mains molles, les bras ballants, tout de suite Madame bavarde. Bon sang de bon Dieu! que pouvez-vous raconter de si intéressant avec ta commère Bonamour, ta commère Antonini et ta commère Hillemacher?

La même toux opiniâtre coupant sa voix, le torse bas et les jambes rompues, il s'effondra sur une chaise pour reprendre haleine.

— Ne t'énerve pas, cela te fait mal, dit alors M^me^ Foucras d'un ton placide. Il est si simple d'être heureux lorsqu'on a un caractère égal servi par une bonne santé. Tu ne serais jamais malade si

tu dormais davantage et si tu criais un peu moins!

Foucras se mit debout péniblement et frictionna ses jambes avec des doigts osseux où les calus enflaient chaque jointure. Malgré ses colères brusques, il était au fond sans méchanceté, et comme sa femme câlinement le poussait vers la porte en lui tapotant les joues, il leva sur elle un regard trouble qui vacillait sous la boursouflure des paupières. Le dos voûté, il entra ensuite dans la salle du café où, depuis un moment, montait le bruit des voix impatientes.

Devant le comptoir, un ivrogne poursuivait de longs raisonnements et, à côté, un autre buveur s'obstinait à fredonner le même refrain :

Vous êtes si jolie, ô mon bel ange blond!

Vautrés autour des tables de marbre, quelques colons, la veste sur les genoux et les manches de la chemise relevées jusqu'aux coudes, haletants et dépoitraillés, savouraient la fraîcheur trompeuse de l'absinthe. Par cette chaleur suffocante, dans l'atmosphère d'étuve, les verres se renouvelaient, et seuls, au fond de la salle, impassibles et dédaigneux, deux indigènes, qui consommaient des orgeats, suivaient du regard le geste des mains versant l'eau goutte à goutte, le mouvement des bras portant vers la bouche la boisson laiteuse, et aussitôt après, le lappement satisfait des lèvres gourmandes.

Vêtus de haillons et leurs pieds nus dans des espadrilles, un groupe de Calabrais déborda dans la pièce, où s'imposa tout à coup l'odeur moite et fauve de leurs chairs. Ils arrivaient de la forêt avec des mulets mousseux d'écume. Hâlés par le soleil, le front plissé, la peau noircie, ceux-ci montrant des

faces glabres et ravinées, ceux-là allongeant au contraire des mufles encadrés de barbes ténébreuses, ils avaient tous des gestes brusques et s'interpellaient dans un langage sonore.

Lorsqu'ils furent servis, l'un d'eux saisit une guitare suspendue à ses épaules, puis, ayant préludé sur des notes tristes, les yeux clos sous les sourcils en broussailles, il chanta. Et ce fut une lente mélopée d'un rythme tranquille. Sans doute il évoquait le village natal, car une infinie douceur émana de sa voix au timbre discret, et son visage fruste, son visage de vagabond mangé par une chevelure inculte, s'éclaira soudain du rayonnement d'une beauté barbare. Chacun s'était tu, écoutant, immobile, les mains jointes, les yeux mouillés. Un vieillard aux traits durs et à la peau crevassée éclata en sanglots. Les plus jeunes aussi étaient émus, et comme aucun ne songeait à cacher son trouble, leurs âmes ferventes, dans l'eau des prunelles attendries, apparaissaient à nu comme à travers le miroir d'une source paisible. Plusieurs parmi eux, la campagne des lièges finie, allaient revoir le pays où ils étaient nés. Que de nuits longues dans les brousses, au milieu des neiges de l'hiver, sous les feux brûlants de l'été, représentaient pour ceux-là les rares écus noués dans leurs mouchoirs! Il y a si longtemps qu'ils traversèrent la mer. Retrouveront-ils au logis les êtres chers abandonnés? A cette pensée, une inquiétude les submerge, et leur cœur bat, martelé d'angoisse. De toutes ces têtes penchées, on ne sait pas quelles sont les plus désolées, celles des hommes qui vont remonter là-haut, dans la solitude où les panthères rôdent autour des feux du campement, ou celles, au contraire, des autres qui vont partir!

La phrase musicale s'éteignit. Un silence pesa. Ce fut un instant douloureux, mais très court. D'un doigt preste, l'artiste de nouveau pinçait les cordes de sa guitare. Les jambes croisées, le buste saillant, sa poitrine d'ours au soleil, il rejeta en arrière ses cheveux épars, et comme son chant s'égayait de gammes légères, perlant sur un rythme clair, on vit peu à peu tous les visages, impressionnables et mobiles, et qui graduellement s'éclairaient. La joie s'épandit dans les groupes, transfigura les traits moroses, illumina les yeux.

Et brusquement, les plus jeunes s'étant levés, leur tarentelle, autour des tables, souple et ondoyante, se déploya. Les pieds frappaient en cadence, et lorsque les vieux, entraînés par l'exemple, se joignirent aux danseurs, la bande tout entière, emportée d'un seul élan, se répandit sur la terrasse et envahit le trottoir. Ils évoluaient, sur des mesures promptes, tournoyant dans la poussière soulevée, et chaque voix scandait le chant par des jurons répétés. Christo! Christo! Haussé sur une table, la chevelure au vent, le musicien d'abord domina le tumulte; les cordes vibraient sous ses doigts précipités; mais, comme le mouvement s'exaspérait encore, en bonds farouches et délirants, il jeta sa guitare et ne dirigea plus la ronde que de l'exaltation de ses cris et du battement de ses mains. Christo! Christo! L'immense clameur déferla comme une mer. Une seule voix, sortie de toutes les poitrines, plana sur la foule houleuse, mouvante et confuse. Celle-ci trébuchait, plongeait, émergeait, dans un flux et un reflux de têtes et de bras, dans un va et vient frénétique des jambes frappant le sol. Christo! Christo! Et la tarentelle passait, repassait, courante et gesticulante, embrouillant les visages,

fondant les couleurs, dans un tourbillon sauvage qui balayait les chaises, renversait les tables et crevait les barrières!

La fraîcheur déjà tombait avec le crépuscule. Au déclin de septembre, celui-ci est court, mais infiniment doux. Des souffles attiédis, le long de la terrasse, balançaient le feuillage luisant des ficus; des passereaux pépiaient sur le toit, et des mésanges, tressant leur vol autour des hautes branches des eucalyptus, tramaient des courbes gracieuses. L'ombre s'allongeait comme un tapis, mais çà et là, sur ce verre oublié, sur cette vitre, sur le seau de cuivre ou la margelle du puits, musaient encore des éclats de soleil.

Quelques nomades du Sud ayant apparu au détour de la route, la ronde tout de suite se dispersa. Les Calabrais maintenant écarquillaient leurs yeux de grands enfants que tout étonne. La plupart, dès le débarquement conduits sur les chantiers, ne connaissaient de la terre algérienne que la mer bruissante et la forêt profonde. Et ceux-là, dans une stupeur grandissante, contemplaient les maigres chameaux, qui avançaient de leur pas lourd, dodelinant de la tête, oscillant de leur cou fauve, et qui semblaient ricaner avec l'écartement de leurs lèvres fendues.

Cependant, tandis que Mostefa nettoyait les tables, le père Foucras, satisfait du gain de la soirée, se dirigea en clopinant vers la cuisine. Mme Hillemacher justement venait d'entrer. Il était trop tard pour fuir. Elle se haussa sur ses hanches, enfouit ses mains longues dans les profondeurs de son tablier, et, allongeant son museau de rat, au sourire gâté, au nez pointu, elle darda sur Foucras ses pe-

tits yeux aigus, qui se dressaient mobiles comme ceux d'un crabe. Mais Foucras traversa la pièce sans prêter attention à ce défi. Ses gros doigts dans la poche faisaient sonner les sous de cuivre, et un moment après on entendit sa voix fluette, pareille au son d'un flageolet crevé, qui se fâchait au fond de l'étable où il vérifiait les litières.

— Il gronde comme ça tout le jour, dit la mère Foucras, mais au fond il n'est pas méchant.

Mme Hillemacher leva ses épaules minces et ses lèvres se plissèrent dans une moue cadenassée. Reprenant la conversation interrompue, elle laissa déborder enfin le flots des paroles contenues, et qui sortirent de sa bouche édentée, sucrées et comme bavées entre les gencives.

— Vous direz ce que vous voudrez, mais si j'étais le Gouvernement, au lieu de m'adresser à des *roumis* de France, je nommerais à tous les emplois des fils de colons !

La mère Foucras ne répondit pas. Sur ces questions difficiles, elle n'avait pas d'opinion. Qu'un fonctionnaire fût garçon et mangeât à son hôtel, c'était là, à vrai dire, tout ce qu'elle demandait. Les bras nus jusqu'au coude, la face illuminée par le feu clair, elle arrosa posément de son jus le rôti qui cuisait dans la lèchefrite.

Mme Hillemacher, rompant de nouveau le silence, revint éperdument à la charge. Ce soir-là même, on attendait le nouveau juge de paix. En paroles mielleuses, elle fit tout d'abord l'éloge outré de celui qui s'en allait, M. Gibergues, promu récemment juge d'instruction à Sétif. Elle entama ensuite avec acrimonie la question du successeur. Les journaux avaient donné son nom et Mme Hillemacher ne tarissait pas sur son compte.

Elle n'articulait toutefois aucun grief précis, mais peu à peu, avec force réticences, elle insinuait et suggérait les choses les plus abominables. Sa voix aigrelette s'enfla et pour finir elle ajouta d'un air de commisération :

— Vous aurez là un client que vous conserverez peu de jours !

Elle se tut et coula sa prunelle entre les paupières pour savourer l'effet de ces derniers mots. C'était la flèche du Parthe, et l'hôtelière en effet tourna vers elle un visage où perçait déjà une lueur d'inquiétude.

Mme Hillemacher n'eut pas le loisir d'envenimer la plaie. La petite Valérie Foucras, qui, dans les chambres du premier étage, guettait l'arrivée de la voiture, descendit les marches, les jupes en ouragan. Elle s'appuya au battant de la porte, et comprima des deux mains sa menue gorge naissante. Ses cheveux pâles, ses cheveux couleur de beurre frais, ondulaient autour de sa face amenuisée ainsi qu'une brume légère. Elle prononça d'une voix coupée par l'émotion :

— La diligence approche, elle descend la côte d'Aïn-Melouk.

Ces dames aussitôt se précipitèrent dans la salle à manger. Là, derrière les jalousies, elles pouvaient apercevoir sans être vues.

Le jour déclinait. Au coin du carrefour, vacillait déjà la lumière tremblante qu'on allumait à cet endroit, les soirs seulement où il n'y avait pas de lune. En face, devant une bâtisse neuve, aux fenêtres enguirlandées de bleu et de rose, et sur le seuil de laquelle on lisait en lettres d'or *Cercle civil*, un groupe compact, tout le personnel de la justice de

Paix, se rangeait près de M. Gibergues, pour les présentations officielles.

Il y eut une fausse alerte lorsque déboucha sur la route la *jardinière* de l'épicier Boussagol, qui, deux fois par semaine, parcourait les centres voisins pour écouler le rebut de ses produits alimentaires. Presque aussitôt, d'ailleurs, la diligence apparut à son tour, dans un nuage de poussière et au milieu d'un grand bruit de ferraille. Elle s'arrêta près du square, petit jardin de quelques mètres carrés, où les bégonias, les géraniums et les marguerites blanches mariaient leurs fleurs aux liserons, sous les feuilles larges des bananiers. Elles poussaient si drues, ces fleurs, et au milieu d'une telle exubérance de verdure, qu'on aurait dit un seul bouquet, soutenu par la grille comme par une dentelle noire. Le buste en plâtre du maréchal de Mac-Mahon s'écaillait sous ces frondaisons, et le long du socle, quelqu'un avait suspendu une couronne mortuaire.

Un seul Européen descendit du coupé, jeune encore, trente ans à peine, de profil souple et précis ; sa moustache blonde s'effilochait sous des narines mobiles et vibrantes. Lorsque le conducteur, pour faire place, eut cinglé avec son fouet le groupe turbulent des jeunes indigènes qui, sous les pieds des chevaux, s'emparaient des bagages, M. Gibergues, dans l'espace libre, s'avança, la main tendue.

— M. André Miral, sans doute ?

— Lui-même.

— Je suis l'heureux mortel que vous venez remplacer, et voici tout le personnel, accouru à votre rencontre afin de vous assurer de son dévouement.

Bedonnant, ses petits yeux obliques clignant

dans un bourrelet de chairs, M. Gibergues s'effaça après avoir salué. Et aussitôt André Miral dut subir les présentations.

Le greffier, flanqué de ses deux commis, s'attarda à de longs discours. Haut et maigre, les traits tirés, la face acide et longue comme dans un miroir concave, il agrippait sur le pommeau de sa canne des doigts décharnés ainsi que des serres d'oiseau de proie. L'interprète, Si Bouabel, majestueux et très important dans ses habits chamarrés d'or, mais de visage équivoque, à la peau blafarde et moisie, transmit ensuite ses compliments et ceux de ses auxiliaires. Tandis qu'il parlait, les *oukils*, qui sont des avocats indigènes, hochaient la tête en attendant leur tour, et derrière eux, enveloppés dans les plis de leurs burnous, les deux *cadis* (1), avec leurs *bachadels* (2), s'inclinaient gravement. L'un deux, balançant son gros corps comme une bouée, bombait une poitrine inondée par l'écume d'une barbe mousseuse et toute barrée de décorations. André reconnut la rosette de la Légion d'honneur, le ruban vert du Nichan Ifticar et le ruban violet des officiers d'Académie. C'était le cadi de la Mahakma d'Aïn-Melouk, qui répondit au salut d'André Miral en baisant la main que celui-ci lui tendait.

Il ne restait plus maintenant que le menu fretin: les *aouns* (3), dociles et confus, qui humblement se tenaient en arrière, et le chaouch Yahia, vieux tirailleur en retraite, les mains encombrées de bagages, et qui souriait de toutes ses dents blanches, dans sa face balafrée d'un coup de sabre.

(1) Cadi : magistrat et notaire indigène.
(2) Bachadel : suppléant du cadi.
(3) Aoun : huissier indigène.

Parmi les *aouns*, André Miral, avec effarement, remarqua un être malingre, aux chairs filandreuses, au regard fixé d'hébétude, et qui portait sur son front l'image tatouée du sacré cœur de Jésus. M. Gibergues le présenta sous les noms de Paul-Marie-Joseph. C'était un élève des Pères blancs, converti au catholicisme. En s'approchant, André resta frappé de ses mains fébriles, de sa figure d'ivrogne fouettée aux pommettes, et de ses lèvres bleuies d'où sortait une odeur de pourriture.

La nuit était venue, une nuit de septembre limpide et claire, où les étoiles se fanaient dans un ciel pacifique. André Miral s'excusa. Il avait hâte de rafraîchir son front maculé de poussière, et de baigner dans l'eau vive ses yeux rougis. Guidé par M. Gibergues, il se dirigea vers l'hôtel. Sous les tonnelles de passiflores qui s'arrondissaient en voûte le long des murs crépis à la chaux, les nappes étaient mises pour le dîner et Mostefa déjà rangeait les couverts. Mme Foucras se précipita et offrit bruyamment ses souhaits de bienvenue.

Sa nièce Valérie ayant ensuite allumé un flambeau, André Miral, derrière elle, gravit l'escalier tortueux. On lui avait réservé la chambre la plus belle de la maison. Les fenêtres entrebâillées entretenaient un léger courant d'air, le parquet était lavé à grande eau, et les bouquets de narcisses, s'effeuillant sur la cheminée, répandaient dans la pièce un pénétrant parfum.

André Miral se sentait infiniment las. Sa toilette terminée, accoudé sur l'allège de la croisée, il respira avec délices la fraîcheur du soir. Le front entre ses mains, il évoqua le coin de France qu'il venait de quitter, l'eau courante et les prés verts où à cette saison les croccus ouvrent leurs corolles fra-

giles parmi les herbes tendres. Il se recueillit dans la vision triste du passé. Puis, écartant les mains, par-dessus les maisons basses, il regarda la campagne endormie. Elle lui sembla morne et vaste, hérissée de rocs, mangée par les broussailles, crevassée encore par les sécheresses de l'été.

— Imbécile ! dit-il, voici le pays de tes rêves !

L'avant-veille pourtant, lors de son arrivée à Alger, sur la baie immense et d'un bleu profond, rayée çà et là par des reflets de turquoise, sur la baie changeante, ourlée d'un rivage aux teintes d'or, devant les pics lointains du Jurjura qui se fondaient dans la lumière, en face des maisons blanches, des terrasses bleues, des minarets roses, qui s'étageaient comme frottés et dévorés de soleil, André avait eu un éblouissement ! La beauté du paysage s'appareillait bien au songe qui l'avait hanté.

Mais dès le débarquement une désillusion lui serra le cœur. La rue Bab-Azoun déroulait ses arcades comme la rue de Rivoli, avec les mêmes bazars et le même clinquant exotique. Une foule lente et paresseuse évoluait. Et c'était la foule endimanchée des villes de province, les petits employés, les ouvrières en cheveux, les officiers traînant leur sabre ! Quelques Arabes dépenaillés s'effaçaient le long des murs ; on devinait vieillies, ridées et de chairs blettes les rares Mauresques aventurées sur les trottoirs et dont la démarche disgracieuse s'enveloppait de voiles, comme une chrysalide entortillée dans son cocon. Seul le square Bresson, avec ses ficus gigantesques, ses palmiers et les tiges flexibles de ses bambous, jetait dans le tableau une note curieuse, comme un rappel de l'extrême Sud.

Durant de longues heures, André avait erré parmi le labyrinthe de la ville haute, grimpant les rues tortueuses de la Casbah, à la recherche d'un Orient disparu. Et toujours, au moment même où il croyait tenir son rêve, les grandes voies depuis peu tracées, avec leurs affreuses bâtisses modernes, coupaient les ailes de son enthousiasme! Il redescendit vers les quais et se tourna du côté de la mer, pour ne plus voir passer les tramways, crachant et reniflant dans les flots de poussière.

Le lendemain, le train si lent le menait en Kabylie. André arrivait sur le déclin de la saison sèche. La terre brûlée ne portait plus une tige de gazon. Les arbres s'espaçaient le long des pentes. Nulle part on ne voyait d'eau. Les torrents à l'infini allongeaient des méandres de sable, sous les bouquets de lauriers roses aux fleurs flétries.

La diligence où il monta ensuite, boursouflée par la chaleur et délavée par les pluies, criait de tous ses essieux, et dans les fondrières de la route ses bois craquaient de façon inquiétante. A l'abri d'une bâche verte qui claquait au vent, André, sous la lumière aveuglante, contemplait le décor qui se noyait dans du soleil. La plaine s'étendait sans imprévu. Parfois, les montagnes calcinées se rapprochaient davantage et enlaçaient le val de mille plis; et, brusquement, elles s'éloignaient encore, s'élargissant comme des cirques. L'effroi de ces régions désolées envahissait André, et parce qu'il vit, sur le talus de la route, une chétive fleur de France, un petit coquelicot se recroqueviller sous le vent, il suffoqua de détresse et sentit ses yeux se mouiller.

Les chevaux, cependant, ayant gravi les pentes abruptes, galopaient sur un terrain déclive. La

rivière, au fond de la vallée, multipliant ses boucles, roulait des eaux plus abondantes, qu'égratignait le vol des hirondelles. Remaniées de saison en saison, les berges fondantes s'affaissaient, et les terrains délayés sombraient dans la boue. Des troupeaux de chèvres grises se réfugiaient à l'ombre des arbres qui, en longs chapelets, se découpaient le long des rives. Les pâtres se baignaient dans les creux et quelques-uns, sur les roches à fleur d'eau, se dressaient, fauves et bruns, leur torse ruisselant doré par le soleil oblique. D'autres, au sortir du bain, couraient nus derrière les troupeaux, pour rassembler les bêtes éparses.

Dans le lointain, les montagnes s'ordonnaient en amphithéâtres, dévastées, sur la droite, par les eaux et les avalanches, ravinées et crayeuses, avec des villages suspendus sur l'abîme ; à gauche, au contraire, arrondissant leurs cimes mollement dans des contours purs et moelleux. A leurs flancs souples, commençait la région des forêts, houle mouvante qui se hérisssait, claquetait, ondulait, se creusait, au gré du vent plongeant dans les verdures. Et au centre du cirque le village de Gravelotte apparut soudain, clairsemant ses maisons blanches, Le long des talus, les poivriers frissonnant semblaient en dentelles, et, dans les jardins, sous les treilles en guirlandes, parmi les rigoles qui se pailletaient d'or, les pastèques allongeaient leurs feuillages, crispant leurs branches têtues pour enserrer la terre !

Accoudé sur l'allège, humant l'air qui lui flottait aux cheveux, André, longtemps, se laissa bercer par ces impressions neuves. De petits coups discrets frappés à la porte le rappelèrent à l'heure

présente. Valérie venait l'avertir que le dîner était servi.

Sous les tonnelles, devant la soupière fumante, M. Gibergues déjà s'impatientait.

— Nous avons un convive, dit-il, l'ami Boussouf, cheik des Ouled Kebir. C'est le plus aimable des caïds, et il serait parfait, n'était son penchant pour l'anisette et pour l'absinthe.

Vêtu du burnous rouge d'investiture, l'œil patelin dans un profil fuyant, la chair lasse du vieil âge creusant ses joues, Boussouf leva la main pour protester.

— Voyons, caïd, soyez franc, reprit M. Gibergues qui montrait du doigt un verre vide, combien aujourd'hui?

— Je te jure, répondit Boussouf, je ne te mens pas, tu es mon père, c'est le sixième !

Tournant ensuite vers André son visage hirsute, encadré d'une barbe vaste, il ajouta :

— Sidi la Justice, tu ne me connais pas encore, je suis le bon garçon, tu viendras manger le *couscous* et le *metchui*, nous boirons le champagne et tu verras Mme Boussouf !

Il souleva lentement ses yeux aux goussettes fatiguées et reprit encore :

— Parfaitement bien, tu es mon chef, et tu verras ma femme !

L'arôme des mimosas montait des tonnelles. Derrière la maison, dans une boucle de la rivière, on entendait le tic-tac des moulins à farine.

— Vous aurez ici beaucoup de travail, dit M. Gibergues en servant le potage; près de deux cents informations, et des audiences musulmanes

chargées, soixante, parfois quatre-vingts affaires qu'il faut bâcler en quelques heures !

Il parlait sans suite, avec de brusques sautes d'idées, flottant d'une pensée à l'autre, comme un bouchon qui roule sur la crête des vagues. Et comme Valérie Foucras, dont le corps souple ondulait à travers les tables, une pile d'assiettes appuyée dans le creux formé par ses seins, le frôlait en passant auprès de lui, il la menaça plaisamment du doigt.

— Que faisais-tu ce soir, petite traînée, sous les eucalyptus qui longent le mur de l'école? Que je te prenne encore avec ton amoureux, et je le dis à l'oncle Foucras !

Valérie prit la fuite, toute rougissante dans la nuée confuse de ses cheveux pâles.

— Ça pousse, dit M. Gibergues, une enfant que je faisais sauter hier encore sur mes genoux ! Je la retrouve aujourd'hui dans tous les coins, les yeux noyés d'extase, écoutant les propos de ce bandit d'Achour !

La lune s'était levée, et un reflet jouait maintenant sur l'ivoire poli de son crâne chauve. Des vols de fourmis ailées bourdonnaient autour de la lampe. Quelques-unes imprudemment se laissaient choir dans les soucoupes qui contenaient la neige durcie, cette neige rafraîchissante que les Kabyles apportent des hautes cimes, où elle se conserve durant toute l'année, dans les crevasses garanties du Sud. André regardait ces bestioles, dont les membres graciles se raidissaient peu à peu et qui allaient au moindre souffle. Les prenant alors au bout des doigts, il les posait délicatement sur le verre de lampe. Au contact de la chaleur, leurs pattes menues remuaient, elles se hissaient bientôt le long des parois, traînant leurs ailes humides qui se col-

laient au verre, et tout à coup elles s'envolaient.

— Oui, mon cher collègue, continuait M. Gibergues, vous arrivez de France, sans doute avec des préjugés. Comme tant d'autres, vous croyez au relèvement des indigènes ! Utopie, Monsieur, pure utopie ! Sanguinaire et fourbe, voilà le Kabyle; paresseux et voleur, voilà l'Arabe. Ah ! ils ne valent pas cher.

— Beaucoup de crimes ?

— Trois ou quatre mensuellement, et presque toujours des crimes passionnels !

Une mante religieuse s'était cramponnée à sa barbe. Il la chassa d'un revers de main. La mante ouvrit ses élytres, prit l'essor vers la lumière et retomba sur la nappe. Elle avança alors ses pattes antérieures, comme un orante qui joint les mains, et resta là immobile, son long cou redressé, dans une attitude grave.

Valérie cependant avait apporté le café, et ils burent à petits coups la boisson odorante.

— Six ans, mon cher collègue, on m'a oublié six ans dans ce village perdu. Et voici que j'ai déjà la barbe grise ! Je vous souhaite plus de bonheur.

— Tu veux être procureur, ajouta Boussouf, c'est bien, écoute-moi, prends El Mekki.

— Qui est El Mekki ? demanda André.

— Comment ! le cocher ne vous a pas parlé d'El Mekki ? C'est extraordinaire ! Tout à l'heure, nous irons respirer la fraîcheur de la forêt, et sur la route je vous raconterai son histoire.

M. Gibergues porta la tasse à ses lèvres et la vida lentement, à petites gorgées gourmandes.

Agrippée à la même place, la mante religieuse était toujours fixée à la nappe. L'insecte avait saisi un papillon nocturne, maintenant sa proie

entre la jambe et la cuisse, il replia ses pattes, amena le butin vers les mandibules et lentement le dévora. La mante mouilla ensuite ses antennes, nettoya soigneusement ses pattes, et, sa toilette accomplie, reprit son immobilité primitive.

Des mulets depuis un moment s'ébrouaient devant la terrasse, et le khodja des Ouled-Kebir vint prévenir le cheik que tout était prêt pour le départ. Boussouf, après avoir tendu sa main bise, toute grumelée de verrues, sauta en selle, et André remarqua alors qu'il avait quitté son burnous d'investiture.

M. Gibergues eut un rire silencieux entre ses dents.

— Boussouf est prudent, dit-il, les coups de fusil partent vite et les chemins sont peu sûrs dans la montagne pour les cheiks qui tiennent à leur peau.

L'heure était douce et voluptueuse. La fraîcheur des nuits de septembre flottait comme une caresse.

— Venez-vous ?

André se leva et tout de suite il aspira sur la route l'air imprégné du parfum des jeunes écorces et des feuilles rouies.

Au bord des talus, les poivriers répandaient à terre leurs baies roses qui dégageaient une odeur d'épices, et dans la clarté pâle leur feuillage apparaissait, net et précis ainsi que des végétations de madrépores. La voie lactée, déployant son écharpe de lumière, sablait la voûte du ciel d'une poussière d'étoiles. Soudain, dans le silence, une grande plainte s'éleva au fond des brousses. Ce fut un concert déchirant, des cris aigus et douloureux qui se traînaient ainsi que des sanglots.

— On égorge quelqu'un ? demanda André.

— Mais non, ce sont les chacals !

La forêt à droite entr'ouvrait ses clairières taciturnes, brodant le flanc des coteaux de ses ténèbres ourdies de mystère. Sur le versant opposé, les hautes crêtes affouillées par les eaux se profilaient contre le ciel vide. L'ombre méticuleuse dessinait les moindres saillies en découpures, et la ligne sombre des ravins, courant aux flancs de la montagne comme un lierre noir, les enlaçait de mille plis. Des villages innombrables éparpillaient leurs maisons, dont les murs blanchis à la chaux regardaient tous l'Orient. M. Gibergues désigna l'un d'eux :

— Voici Bou El Maïz, *l'endroit des chèvres*, et plus loin, séparé par cette crevasse, voici Igoulfan, *les Essaims*. Autrefois des abeilles bourdonnaient tout le jour sur les fleurs de ses jardins. Ces deux villages ne sont plus maintenant qu'un amas de ruines. Pas un passant le long des rues, pas un cri de coq sur les perchoirs ! Quelques enfants dépenaillés jouent seuls devant les masures, tandis que leurs mères s'éplorent au seuil des portes. C'est à Igoulfan que naquit El Mekki, et puisque je vous l'ai promise, voici son histoire.

Ils étaient parvenus à mi-côte et ils s'assirent sur les parapets. L'endroit surplombait les précipices. Le cri des chacals s'était tu, et de légers brouillards se gonflaient maintenant au-dessus du torrent, noyant ses rives. Le vent parfois les soulevait en flocons, les déchirait en charpies qui planaient alors sur la plaine, comme d'immenses goëlands déployant leurs ailes.

II

HISTOIRE D'EL MEKKI

Quand El Mekki vint au monde, la vieille ser-

vante qui donnait ses soins à l'accouchée leva l'enfant au bout de ses bras décharnés, et cria :

— Dieu soit loué, c'est un garçon !

Dans l'appartement contigu, auprès du foyer où des braises crépitaient encore, Taïeb, le père d'El Mekki, que l'incertitude avait tenu éveillé toute la nuit, sommeillait maintenant d'un sommeil léger. Lorsqu'il apprit qu'un fils était né, son âme déborda de joie.

La veille, pour fortifier son espoir, il avait chargé son fusil. L'arme damasquinée, chatoyante de dorures, était accrochée au mur. Il la prit, traversa l'aire à battre et s'arrêta seulement sous le porche.

Le jour commençait à naître. Les étoiles, défaillant au ciel, palpitaient sous la lumière naissante. Au fond de la vallée, les bois et les clos d'herbage demeuraient noyés dans l'ombre, mais à l'orient, du côté de la mer, l'aube répandait sur la montagne une teinte dorée semblable à celle des moissons.

Taïeb épaula son fusil et tira vers les étoiles.

Les hommes, au fond des demeures, n'attendaient que ce signal. Les serviteurs alors, prenant l'enfant entre leurs bras, le promenèrent au milieu des groupes afin que tout le monde pût le voir.

Igoulfan, comme la plupart des villages kabyles, groupe ses gourbis sur un plateau rocailleux, encadré d'un anneau de verdures. Les cactus, les pampres et les frênes, toute une végétation luxuriante ruisselle autour des maisons. Des jardins et des vergers, où se multiplient les ruches d'abeilles, dévalent en pente douce jusqu'à la rivière. Les rues sont étroites, hérissées de rocs, très irrégulières. Au milieu, la mosquée hausse un minaret blanc et rose. De chétives masures forment le hameau. La plupart sont en terre sèche maintenue

par des branches de jujubier ; quelques-unes sont recouvertes d'un toit de roseaux tressés. La maison seule de Taïeb, dont les murs sont restés debout, a un premier étage. On l'aperçoit d'ici. C'est la dernière, en haut du village. Elle a des fenêtres basses, des créneaux et devant le vestibule quatre colonnes soutenant le porche.

C'est dans ce décor que s'écoula tout entière l'enfance d'El Mekki. Il garda les troupeaux sur les hauteurs, dénicha les nids d'aigles, et grandit ainsi parmi des peuplades farouches que nos mœurs encore n'ont pu entamer. Il se maria jeune, et c'est ici que le drame commence, un drame étrange et terrifiant comme un cauchemar.

Il épousa une fille de Bou El Maïz, nommée Yacout. Alerte et de carrure solide, cette fille au corps fauve semble pétrie de soleil, et elle cache, sous des paupières lourdes, les yeux les plus beaux que j'aie vus, des yeux pailletés d'or, où les prunelles glauques ont le reflet mobile des torrents, lorsqu'ils descendent des hauts sommets. El Mekki tout de suite l'aima éperdûment.

Enfermée au logis, Yacout chanta des prières, écouta des histoires, joua aux osselets. Bientôt, cette vie de recluse lui pesa. Dans le demi-jour des appartements, sous la fumée âcre des tisons verts, sa chair ambrée, sa chair de grand air, prit peu à peu une teinte pâle et laiteuse. Sur l'ordre d'El Mekki, les Khammés élevèrent alors une barrière autour du jardin. La palissade, en bois blanc, se prolongea jusqu'à la rivière, derrière une haie de mimosas et de cactus. Dès lors à l'abri des regards indiscrets, Yacout eut le jardin tout entier, ses pelouses, ses fontaines et ses arbres. Elle se baigna

dans l'eau courante, reposa sous les ombrages et joua enfin dans du soleil.

La vue demeurait restreinte. Les trembles et les peupliers la bornaient de leur feuillage, et c'est à peine si le coin du mur soutenant la maison laissait apercevoir les hauts plateaux couverts de broussailles. Par contre, le soleil rôdait le long des plates-bandes, les amandiers neigeaient sur les coriandres et les arroches, et le vol des abeilles tournoyait tout le jour au-dessus des tiges de basilic. Yacout accoutuma d'y venir chaque soir. Elle vit les grenadiers fleurir, et, à l'automne, les orangers se parer de fruits mûrs où s'égayait la lumière d'arrière-saison.

Le mariage de son frère Saad mit tout à coup dans sa vie un peu d'imprévu. Yacout fut conviée aux fêtes, et elle partit au crépuscule, enveloppée de longs voiles qu'elle entr'ouvrait légèrement quand le chemin était désert. La campagne déjà se veloutait d'ombre, et lorsqu'on traversait les villages, dans une gerbe d'étincelles, les torses nus flambaient des forgerons battant le fer. Yacout, à la suite de ce voyage si court, resta comme grisée.

Au nombre des invités se trouvait un ami de Saad, nommé Maklouf, et qui tenait à Constantine un magasin de bijoux et d'armes kabyles. C'était un garçon entreprenant et d'une rare beauté. Lorsque je le vis, au fond de la gorge étroite où son cadavre a été retrouvé, le visage souillé de sang, la bouche tordue, avec des plaies béantes et boursouflées, je fus frappé cependant de ses traits délicats, des yeux presque bleus, des moustaches blondes surtout ombrageant ses lèvres convulsées.

Yacout lui plut. La bouche en cœur, le geste arrondi, il chercha à l'étourdir de compliments et

de bagatelles. S'il avait su? S'il l'avait connue plus tôt? Et il s'éplorait, évoquant la vie heureuse des femmes habitant les cités, la liberté de leurs allures, les appartements dont les fenêtres plongent sur les rues, les trottoirs envahis!

Yacout, les yeux éblouis, se débattait à peine, ivre d'inconnu et prête à la chute, lorsqu'El Mekki impatient vint la chercher. Elle suivit son mari, mais avec un soupir de regret pour le rêve impuissant qui dans son âme venait d'éclore.

Dans la sérénité tranquille du foyer, la jeune femme avait déjà recouvré son calme d'autrefois, quand une vieille sordide parut un soir au seuil de la demeure. C'était une de ces *lallas* (1), moitié sorcières, moitié entremetteuses, qui, affichant une dévotion outrée, parcourent la campagne et servent volontiers de messagères d'amour. Vêtue de haillons avec une face ascétique et de grands yeux battus qu'elle disait visités par l'esprit de Dieu, elle portait autour du cou, pour dissimuler un goître énorme, des tatouages retombant sur sa gorge comme un collier à plusieurs rangs.

A ce détail, Yacout reconnut Aïchouche, une *lalla* vénérée pour ses sortilèges, sa science des simples, et l'exagération de ses pratiques religieuses.

Cependant, de son sac caché sous son haïck, la vieille avait tiré des philtres divers, puis des plantes desséchées. Elle proposa pour les yeux de la résine d'euphorbe, de l'écorce de noyer pour les gencives, et de la gomme de cerisier pour les incantations. Elle avait aussi des pommades aux effets surprenants, et des philtres amoureux dont elle vanta le

(1) Lalla : vieille madame.

pouvoir surnaturel. Les prix étaient minimes, les résultats merveilleux !

La jeune femme consentit quelques achats. Aïchouche alors se rapprocha, et pour tâter le terrain, elle biaisa, cherchant des détours.

Yacout étonnée ne comprit pas tout de suite. Un soupçon l'effleura seulement quand elle vit, entre les mains de la *lalla*, des agrafes en argent finement ouvragées et que la vieille lui montrait avec mystère.

— C'est pour toi, ma jolie, ce joyau de valeur et dont les plus fortunées seraient éprises. Ah ! elles sont bénies de Dieu, celles qui comme toi ont la beauté en partage !

— Qui donc t'envoie ? demanda Yacout.

— Celui qui t'aime et rêve de toi toutes les nuits !

— Si tu savais comme il est malheureux, reprit-elle en la voyant émue. Pour que je vienne vers toi, tu penses bien qu'il a fallu une raison majeure. Car ce sont-là des démarches qui ne conviennent guère à mon caractère !... Mais je l'ai vu si triste, et il m'a supplié avec des larmes qui auraient attendri un *djanoun* (1) !

— Il est malade ? murmura Yacout.

— Il dépérit tous les jours. Ça fait pitié !

Aïchouche prit la main de Yacout, et l'entraînant dans le coin le plus sombre, continua en sourdine :

— S'il t'aime tant, c'est parce que Dieu le veut ainsi. J'ai eu un songe où il m'a clairement dévoilé ta destinée.

Elle leva ses yeux chassieux, puis ajouta en hochant la tête pour souligner ses paroles :

— On ne va pas contre la volonté du Très-Haut !

(1) Djanoun : génie, démon.

La jeune femme, dans un souffle, murmura :

— J'ai mon mari.

— Tout s'arrange ! Beaucoup de ménages se séparent, et le tien n'est pas béni du ciel, puisqu'il n'y a pas d'enfants dans la maison.

Yacout avait baissé le front. Il faisait nuit et la servante apporta les lampes d'argile.

Au même instant, le bruit d'un pas sonna sur le pavé de la cour. Les hommes rentraient pour le repas du soir. La vieille discrètement se glissa vers la porte, et Yacout s'aperçut alors qu'elle avait laissé les agrafes entre ses mains. Mais Aïchouche ayant déjà disparu et comme El Mekki se montrait sur le seuil, la jeune femme eut juste le temps de les faire disparaître sous son haïck.

Aïchouche prudemment laissa passer quelques jours. Lorsqu'elle revint, sa figure était si bouleversée que la jeune femme pâlit. Les réticences de la *lalla* augmentèrent encore son anxiété, si bien qu'au moment du départ elle lui tendit, pour la remettre en gage d'espoir, une fleur qui tremblait dans ses mains moites d'émotion. Dès lors, les visites se multiplièrent.

Les premiers temps, El Mekki ne se doutait de rien. Les longs entretiens d'Aïchouche, les yeux battus et pleins de fièvre qu'il voyait à sa femme après chaque entrevue lui donnèrent cependant à réfléchir. Ses soupçons peu à peu prirent corps. Il était bien invraisemblable que la vieille se présentât si souvent dans le seul but de placer des sortilèges et d'enseigner des conjurations. Armé d'une hachette, El Mekki, à la nuit serrée, se glissa donc dans le jardin où les deux femmes se voyaient de préférence. Après avoir enlevé quelques planches à

la palissade, il pourrait s'introduire sans être vu, et écouter la conversation en se dissimulant derrière les haies.

Le lendemain, justement, quand Aïchouche parut, la servante lui cria :

— Tu trouveras Yacout près de la *petite maison des abeilles*.

Devant les ruches, en effet la jeune femme tissait un burnous. Le jardin se pâmait sous la chaleur vibrante et les abeilles bourdonnaient dans l'air léger, zébrant le soir de gouttes de lumière.

La veille, Yacout avait presque cédé, consentant au départ et ne discutant plus que sur les moyens. La voyant de nouveau hésitante, Aïchouche s'emporta :

— C'est toi qui l'auras tué! Hier encore, j'ai consulté les *djenouns*. Sa mort est résolue si tu ne m'accompagnes pas!

Elle expliqua son plan. Toutes les deux attendraient l'heure où la nuit tombe. Sous le crépuscule indécis, elles suivraient le verger jusqu'à la rivière. Ensuite, elles graviraient le coteau, à travers les buissons de lentisques. Maklouf serait là, avec des mulets.

Tout à coup, la voix de la vieille s'obstrua, sa bouche rentrée fit trou et elle ouvrit des yeux égarés.

Derrière sa femme, les dents serrées et les yeux luisants, El Mekki venait de se lever.

Epouvantée, la *lalla* voulut fuir, mais la main d'El Mekki s'appesantit sur elle. La face renversée, la mâchoire branlante et les bras hagards, elle essaya de se dégager et balbutia des prières avec sa bouche tordue. Arrachant alors le foulard qu'elle portait autour du front, El Mekki la bâillonna pour

étouffer ses cris. Avec une ceinture de cuir, il lia ses pieds, joignit ses mains, puis, l'ayant relevée violemment, il détacha les agrafes qui réunissaient sur les épaules les deux pans de la *gandourah*. Le vêtement tomba et la vieille apparut nue, avec ses reins dévastés et ses pauvres chairs craquelées. El Mekki la prit dans ses bras, la balança un moment, et la jeta ensuite, bégayante et renâclante, au milieu des ruches renversées.

Eloigné de quelques pas, il attendit.

La multitude des abeilles plana un moment sur le corps. Bientôt, elles se ruèrent sur la proie, tourbillonnant en remous, comme un nuage bercé par le vent et qui s'effiloche à ses bords. D'un mouvement de désespoir, Aïchouche avait dégagé une main et enlevé son bâillon. Elle voulut crier. Les abeilles envahirent sa bouche. D'autres s'acharnaient sur les yeux, se glissaient sous les paupières. La malheureuse en vain battait l'air de ses bras. Les abeilles se multipliaient. Déjà le corps disparaissait sous le vol des essaims. A peine si une plainte assourdie montait toujours. Puis les mains devinrent inertes, la plainte elle-même s'atténua, se tut. Et il n'y eut plus, sous le soleil, que des essaims blonds qui évoluaient, s'amoncelant par groupes compacts sur quelque chose d'immobile et qu'on ne voyait pas.

Tranquille comme un justicier, El Mekki à petits pas rentra vers la maison.

Yacout ne s'y trouvait plus.

Elle avait assisté de loin au spectacle d'horreur qui se déroulait devant les ruches. Partie avant la fin, elle avait traversé la cour et débouché dans la rue. Personne ne passait. Seule, là-bas, au coin du

carrefour, une vieillarde se traînait pesamment, courbée en cerceau sous les outres en peau de bouc.

D'un bond la jeune femme se jeta dans les buissons de cactus. Les pierres déchiraient sa chair, ses pieds nus saignaient, elle s'obstina et parvint ainsi derrière la haie. Là, s'étant assise pour reprendre haleine, elle enleva les épines piquées dans sa peau, et ramena sur son corps ses jupes éparses.

Le bruit d'un pas la remit debout. Devant elle un sentier étroit glissait au torrent, à travers des plantes grasses et gluantes. Elle s'y engagea et s'arrêta seulement à un gourbi abandonné, dont les murs croulants obstruaient le chemin de leurs décombres. C'est au fond de ce repaire, que Yacout attendit la nuit close, l'oreille aux aguets dans une épouvante qui glaçait sa chair. Lorsque les ténèbres lui parurent propices, elle dévala les derniers lacets.

Les brumes du soir se dégageaient du torrent et noyaient les coteaux. Yacout avançait dans le brouillard comme dans une ouate humide. Les forces décuplées par l'effroi, elle sautait les ornières, bondissait sur les talus, se hissait le long des roches à pic. Parfois elle s'arrêtait suant l'angoisse, croyant entendre des voix, dans la terreur d'être poursuivie. Puis elle repartait d'un galop éperdu, culbutait au fond d'un fossé, se relevait et fuyait encore, pareille à une bête traquée fonçant sous des broussailles.

La lune tardive ruisselait sur les montagnes lorsque la jeune femme parvint à Bou El Maïz. Maklouf s'y trouvait encore, dans la demeure du vieil Embarek, dont le frère de Yacout avait épousé la fille.

La maison dormait, toutes portes closes. Yacout ébranla le vantail de ses poings raidis. Le servi-

teur qui vint ouvrir promena lentement sous son visage une lampe fumeuse, puis, l'ayant reconnue, il marqua son étonnement en haussant ses bras maigres où les veines s'embranchaient comme des cordes. Au bruit des voix, Maklouf aussi s'était levé. Il apparut à son tour dans la lumière de la lampe. Et à le voir, robuste et fort, Yacout demeûra saisie. Elle comprit qu'Aïchouche avait abusé d'elle, mais son destin était accompli, et comme il ouvrait les bras pour l'accueillir, elle s'y laissa tomber, et pleura ensuite longuement, la tête appuyée contre son épaule.

Jusqu'ici, les pièces de l'information à laquelle j'ai procédé m'ont permis de reconstituer les faits avec certitude. En poursuivant cette histoire, j'entre presque dans l'inconnu.

Les événements sont là, et il n'est pas difficile d'en dégager les mobiles, mais au milieu de quelles circonstances le drame s'est-il déroulé, voilà ce qu'aucun témoignage ne m'a permis d'établir !

Lorsque, le lendemain des incidents que je vais vous relater, je me transportai sur les lieux pour ouvrir une enquête, les deux villages incendiés, Bou-El-Maïz et Igoulfan, brûlaient encore. Les toits effondrés vomissaient des tourbillons de fumée noire, et on retira des décombres plus de vingt corps carbonisés, figés atrocement dans la mort. Sous les chaumes, à travers les clos d'oliviers, dans le lit du torrent desséché où la lutte surtout paraît avoir été meurtrière, les cadavres s'entassaient si nombreux, souillés de fange et de sang, avec leurs traits chavirés et leurs faces tordues, que mes yeux, accoutumés pourtant aux spectacles d'épouvante, en garderont toujours la terrifiante horreur !

Toute la nuit, les gendarmes avaient dû veiller, de peur des chacals, et quand j'arrivai, accourus des quatre coins de l'horizon, des vols de vautours tournoyaient, si obstinés, parfois si hardis, qu'on devait les chasser à coups de bâton !

Des hommes valides qui la veille habitaient Igoulfan et Bou El Maïz, il fut impossible de retrouver un seul. C'était à croire vraiment que tous avaient péri dans le massacre. Les agents dispersés aux alentours me ramenèrent seulement des vieillards, des femmes et des enfants glacés d'effroi. Je me heurtai d'ailleurs contre un entêtement inouï. Ni promesses, ni supplications, ni menaces ne purent les ébranler.

Vous connaîtrez, au cours de vos enquêtes, lorsque les parents eux-mêmes de la victime demeurent imperturbables et muets, cette persistance incroyable dans le silence, qui annihile tous les efforts, affole le Juge Instructeur, et finit quelquefois par le jeter hors de lui !

Dans le cas qui nous occupe, la répugnance des indigènes à faire part aux *roumis* de leurs affaires se compliquait encore de la crainte où ils étaient tous des représailles. Une main de proie pesait sur eux et fermait leur bouche.

C'est seulement à mon retour à Gravelotte qu'un témoin sur lequel je ne comptais pas me donna l'explication que je cherchais.

Sous la surveillance d'un *daïra* (1) indigène, une femme attendait devant ma porte, demi-nue, les mains fébriles, les yeux hagards. C'était Yacout. Elle parla, et tout de suite j'eus la révélation des événements accomplis. Pour quiconque est au cou-

(1) Daïra : cavalier de commune mixte.

rant des mœurs de nos montagnes, la suite en est logique et en quelque sorte leur enchaînement s'impose.

Les indigènes sont soumis à notre Code Pénal, et cependant il n'a jamais été promulgué parmi eux. La fiction légale qui consiste à présumer que nul n'ignore la loi est donc un leurre dans la circonstance. Et qu'on le veuille ou non, les *kanouns* (1) demeurent encore l'unique source de loi où les tribus kabyles consentent à puiser. Or les kanouns consacrent, avant toute chose, le principe de la *rekba*.

Cette forme de vindicte privée — dette de sang — est à peu près le seul frein des passions, et, dans la montagne, constitue pour les personnes l'unique sécurité. Celui qui succombe sait qu'il sera vengé et le meurtrier hésite dans la crainte de voir retomber sur les siens les conséquences de son attentat. La vengeance est donc devenue une vertu ; aux yeux de beaucoup, c'est même la première des vertus, et quiconque y faillit est chassé de son *çof* (2) et se voit noté d'infamie.

Pour apporter un frein aux vengeances personnelles, les kanouns cependant ont institué une coutume sage. Celui qui doit une dette de sang peut solliciter d'un homme puissant sa sauvegarde. C'est l'*anaïa*. Elle impose de nombreux devoirs. Sa violation est le plus grand outrage qu'on puisse faire à qui l'a consentie. Un proverbe dit : « L'homme qui accompagne son *anaïa* est censé mort jusqu'à ce qu'il l'ait conduite en lieu sûr ! » Dans la pra-

(1) Kanouns : ensemble de coutumes kabyles. Elles n'ont jamais été écrites et se transmettent de bouche en bouche.

(2) Çof : parti. Un village kabyle se partage presque toujours en deux çofs rivaux.

tique, afin d'éviter des dérangements inutiles, tout objet connu pour appartenir au protecteur devient dans les mains du protégé un sauf-conduit symbolique. Il équivaut à la présence du propriétaire.

L'adultère étant, comme le meurtre, soumis à la rekba, El Mekki, homme de tradition et d'instinct, poursuivrait évidemment sa vengeance jusqu'au bout. Maklouf comprit qu'un prompt départ s'imposait. Il résolut avec sa maîtresse de gagner en toute hâte Constantine où le courroux du mari ne pourrait plus les atteindre. La route est longue. Il sollicita de son hôte l'*anaïa*.

Enrichi par le commerce, Embarek avait vécu longtemps dans les villes. Ce vieillard, encore robuste et d'un orgueil ombrageux, jouissait pour son argent d'une grande considération. Il aimait à voir les gens plier devant ses écus, et la famille d'El Mekki, vivant de la terre et du produit de ses troupeaux, lui était peu sympathique. La cause de Maklouf était donc la sienne ; il l'embrassa avec emportement.

— Je ne puis t'accompagner à Constantine, répondit-il lorsque Maklouf l'eut pressenti, mais voici ma mule, harnachée par mes soins, et voici mon fusil, que l'on connaît à la ronde. Ils témoigneront aux yeux de tous que tu as mon *anaïa*.

Les deux amants partirent à l'aube. Pour éviter les embûches, ils suivirent les voies fréquentées, et leurs mulets déjà marchaient depuis douze heures, lorsqu'ils parvinrent au col qui marque la limite des hauts sommets. Devant eux s'étendaient maintenant les plateaux nus, arides et pierreux que sillonnent les trains allant d'Alger à Constantine. Le crépuscule laissait pleuvoir une cendre légère. Ta-

pissées de broussailles, hargneuses et sombres, des gorges s'ouvraient de tous côtés. Au fond, les torrents charriaient les eaux rapides qui, coupant çà et là le sentier, l'obstruaient de sable et de décombres.

Les bêtes, enveloppées soudain par la nuit sournoise, venaient de s'engager dans un bois de chênes verts, quand un éclair illumina les ténèbres. Un second suivit et, coup sur coup, dans l'affolement des oiseaux de proie, deux détonations ébranlèrent l'écho du ravin.

Frappée à l'encolure, la mule d'Yacout s'emporta. Le mors aux dents, elle dévala les pentes abruptes. La jeune femme, ses mains accrochées au *barda*, les yeux égarés, l'haleine sifflante, parcourut d'un galop la profondeur des gorges. En débouchant enfin au milieu des marécages de la plaine, la bête blessée trébucha; ses yeux chavirèrent, un spasme la secoua, et ses naseaux éclaboussés de sang s'enfouirent dans la vase.

Yacout, durant toute la nuit, demeura aux écoutes, tapie sous les hauts roseaux, prostrée de terreur, parmi l'air corrompu et les miasmes pesants qui montaient de l'eau saumâtre. Des indigènes la surprirent au matin et l'amenèrent devant le cheik. Celui-ci, inquiet de ses réponses et soupçonnant un drame, me l'avait envoyée au plus vite afin de se mettre à couvert.

J'achevais à peine de recueillir les déclarations de Yacout, lorsqu'un *assès* remit entre mes mains un deuxième rapport.

On me signalait la découverte d'un cadavre. Les circonstances et l'endroit indiqués concordaient exactement avec les renseignements qui m'avaient déjà été fournis. Il s'agissait évidemment de Mak-

louf. Je me mis en route dès le lendemain, et malgré la cruauté qu'il y avait à lui imposer une confrontation pénible, j'amenai avec moi Yacout, dont les indications pouvaient être précieuses, peut-être indispensables, à mon procès-verbal de constat.

Atteint d'une balle dans la région du cœur, Maklouf gisait sur le bord d'un talus. Une longue traînée de sang descendait du coin de ses lèvres, et sa bouche était souillée de boue comme s'il eût mordu la terre. Avant de partir, pris de remords ou ému de pitié, le meurtrier, selon les rites, avait ramené les mains crispées le long du bournous et tourné le visage de sa victime du côté de la Mecque.

Je m'attendais de la part de Yacout à une crise bruyante de désespoir. Mais elle demeura impassible et rien n'altéra la flamme verte de ses yeux. La bouche scellée sur ses petites dents courtes, elle avait croisé ses bras fauves où courait comme une ombre d'or. Et lorsque le docteur, procédant à l'autopsie, dans le bruit des chairs déchirées et des os craquants, souleva le thorax comme un battant de porte, pas un muscle de la face ne se contracta. Le front barré, les yeux durs, elle suivit jusqu'au bout et sans tressaillir les mains qui plongeaient dans les chairs, y fouillaient longuement pour retrouver la balle, et ressortaient enfin, fumantes de sang noir. Autour des narines, frémissait pourtant un peu de fièvre contenue, et on devinait que l'émotion soulevait sous le haïck le creux d'ombre chaude formé par les seins. Mais c'était moins sans doute par compassion pour le disparu que du regret de l'autre, le mâle victorieux, qui, pour l'amour d'elle, avait tué !

A mesure que se groupaient les faits et que j'en

épuisais les significations, la conviction grandissait en moi que la mort de Maklouf, celle d'Aïchouche et la lutte des deux villages provenaient d'une cause identique. Tout concourait à fixer ma certitude.

L'assassinat de son hôte atteignait Embarek dans son orgueil. L'image de l'*anïa rompue* dut surtout consterner le vieillard.

J'en ai connu, dans des circonstances analogues, qui, ceints de haillons et les joues labourées de leurs ongles, parcouraient les rues tortueuses pour implorer vengeance. Le visage couvert de cendre, les cheveux en désordre, sordides et ensanglantés, ils rampaient avec des cris et des râles, cognaient leur front par terre, s'accrochaient aux genoux des passants ou tordaient leurs mains de désespoir!

Ainsi que je l'ai dit, il existait entre le *çof* d'Embarek et celui d'El Mekki une rivalité profonde. Des haines couvaient, qui ne demandaient qu'à jaillir.

Devant la douleur du vieillard, prosterné sous l'outrage, ses parents et ses amis s'apitoyèrent. Un courant magnétique parcourt les foules lors des catastrophes. Bientôt, dans une poussée de brusque fureur, la région tout entière, déchaînée et menaçante, appuya les imprécations d'Embarek par des cris de mort. Les pistolets surgirent sous les burnous, les *flissas* brillèrent hors des gaines de cuir, et c'est ainsi que, rués en avalanche, brandissant les fusils, les serpes et les debbous, ceux de Bou-El-Maïz se jetèrent sur Igoulfan.

Le premier choc se produisit aux portes de ce village. A l'abri des haies de cactus et d'aloès, les gens d'El Mekki, rangés à son appel, firent pleuvoir une averse de cailloux sur les assaillants. Les plateaux et les chaumes voisins étaient semés de pier-

res roulantes. De gros blocs, arrachés aux flancs de la montagne, avaient bondi de roc en roc, et, aux ornières creusées dans le sol, on pouvait suivre leur marche pesante.

La lutte toutefois n'était pas encore meurtrière. Nerfs détendus, cœurs assagis, les deux camps sans doute auraient cessé le combat pour la prière du soir, si un incident inattendu, en surexcitant les cerveaux, n'avait imprimé un nouveau branle aux hostilités.

Lors des rixes kabyles, les femmes, parées de leurs bijoux, se tiennent près du champ de bataille et excitent les hommes de leurs cris. Un bois d'oliviers, un vieux cimetière, parfois un chemin creux, sont placés sous l'*anaïa*, afin qu'elles puissent y circuler librement. Et il en est de même du sentier qui conduit à la fontaine, lequel est sillonné tout le jour par les ménagères allant chercher l'eau.

Celui d'Igoulfan dévale justement sur les terrains déclives où les pierres se croisaient de toutes parts. Un caillou égaré atteignit au front une jeune fille, dont la cervelle éclaboussa les haies, et qui tomba la face dans la boue, griffant la terre avec ses doigts crispés!

C'est auprès de cette victime innocente que s'engagea la lutte corps à corps. Repoussés jusqu'au torrent, dont les berges sont escarpées, ceux de Bou-El-Maïz se virent acculés au fond d'une impasse. Et le massacre commença!

Les cadavres par endroits s'entassaient pêle-mêle, écroulés les uns sur les autres, les yeux élargis ou révulsés de rage, s'étreignant encore et comme unis dans la mort. Les reins cassés, les muqueuses blêmes, ils gisaient, raidis dans le dernier râle, et des milliers de mouches, sur la bouillie

des cervelles, le long des entrailles fumantes, autour des orbites des yeux, se gorgeaient de sanie et de sang. Quelques-uns, avant de mourir, avaient pû se traîner jusqu'à l'abri des lauriers roses, d'autres, surpris par une balle au moment où ils escaladaient les berges à pic, avaient roulé de rocher en rocher, de broussaille en broussaille, et, les flancs déchirés, la tête broyée, laissant derrière eux des lambeaux de chair, s'étaient effondrés au fond du torrent où leurs corps demeuraient englués dans la vase!

Plusieurs, cependant, à travers les décombres, les tamarins et les lentisques, parvinrent à échapper. Ceux-là, après un détour, tombant à l'improviste sur Igoulfan, brandirent les premières torches et déchaînèrent l'incendie. Le village flamba dans un ruissellement de fournaise qui éclaira la fin de la bataille au fond du torrent devenu un charnier.

Et tout à coup, derrière ses clos d'oliviers, sous l'ombre du soir grandissante, Bou-El-Maïz à son tour s'embrasa. El Mekki se vengeait. Et ce furent d'atroces représailles, car, dans la crue des flammes qui s'échevelaient, parmi la houle incandescente exhalant ses fumées, des femmes et des enfants hurlaient derrière les portes! Lorsque j'approchai, une odeur de roussi et de pourriture, avec des relents de chair grillée, saisissait à la gorge, et j'aperçus des cadavres, liés à des piliers ou à des jarres : la bouche tordue d'épouvante, les chairs noircies et les bras affreusement déformés, dans les efforts accomplis pour se débarrasser des entraves! Vous êtes appelés à voir sur nos montagnes bien des spectacles tragiques, je ne vous en souhaite pas de pareils!

Voici un an bientôt que se déroula le drame que je viens d'évoquer, et l'auteur responsable, baugé comme une bête fauve dans les forêts qui nous entourent, échappe toujours au châtiment.

El Mekki est là, sous ces arbres qui moutonnent, rôdant de clairière en clairière, pressurant pour vivre les villages kabyles qui doivent lui payer tribut. Tous les efforts jusqu'ici sont demeurés vains ; au fond des taillis impénétrables, il brave les battues les mieux organisées. Cet homme filtre entre les mains, parcourant les ravins et les fourrés, depuis les cimes brumeuses où la neige ne fond jamais jusqu'aux pentes arides qui vont s'écraser dans la mer !

Sa bande, chaque jour, s'accroît de tous les rôdeurs, de tous les malfaiteurs, de tous les vagabonds désolant nos campagnes. J'ai multiplié les démarches, j'ai menacé les cheiks dont plusieurs le soutiennent dans l'ombre, j'ai promis des récompenses à ceux qui le livreraient. Le *mezouar* (1) d'El Maten, dont le village la veille avait été pillé, est venu un soir m'indiquer sa retraite.. J'envoyai au plus vite les trois brigades dont je dispose. El Mekki n'était plus là. Seulement, dès le lendemain, le *mezouar* qui l'avait vendu succombait devant sa maison, les bras cloués contre le vantail de la porte, dévoré vivant par les vautours ! Depuis lors, toutes les bouches sont scellées, et la terreur sur les villages plane ainsi qu'un oiseau de proie !

Et lentement une légende se crée !

Dans les centres européens qu'épargnèrent jusqu'à ce jour ses razzias, El Mekki demeure sympathique. On colporte d'étranges récits sur sa bra-

(1) Mezouar : le premier des notables du village. C'est lui qui prévient le cheik de tous les incidents de la journée.

voure et, Dieu me pardonne! sur sa générosité. Ses compagnons eux-mêmes bénéficient de l'auréole qui l'entoure. Ce ramassis de brigands devient un groupe d'initiés. Chacun d'eux, dit-on, est entre les mains d'El Mekki comme un cadavre dans les doigts du laveur des morts, qui le tourne et le retourne à son gré, et lorsqu'ils s'enrôlent dans sa troupe le marabout sur leur front récite la prière des trépassés. Leur vie en forêt à travers les solitudes se pare presque de poésie. On raconte qu'El Mekki, les soirs d'été, au fond des clairières taciturnes, quand les étoiles palpitent dans la nuit claire, donne des fêtes où tous ses amis sont conviés. Les femmes des villes saintes, qui sont toutes prostituées, viennent y danser à la clarté de la lune, tandis qu'aux quatre coins de l'horizon des cèdres embrasés brûlent comme des flambeaux!

Les imaginations s'échauffent. El Mekki n'est plus un bandit, mais un chevalier errant, un redresseur de torts, un héros! Il marche dans une apothéose et si l'on n'y prend garde sa silhouette bientôt dominera toute la région.

Il y a là, selon moi, un danger public. Notre insouciance prépare les révoltes prochaines.

Qu'un marabout exalté parcoure nos montagnes, et, à l'exemple d'El Mekki, les cerveaux surchauffés s'enflammeront comme un brasier! Déjà, sur plusieurs points, une agitation sourde grandit. Dieu veuille que nos villages ne se réveillent pas un matin, au milieu de la clameur des foules ruées au pillage, à la lueur livide des grands feux éclairant les champs dévastés!

III

Les soucis de l'installation occupèrent pendant

plusieurs jours les loisirs d'André, qui prit ensuite contact avec son personnel.

Les chaleurs si pénibles des déclins de septembre furent, cette année-là, de peu de durée. Amenées par le siroco, les pluies tout à coup déferlèrent en avalanches, et les averses tombaient si drues qu'à travers la fumée de leurs réseaux mobiles le val apparaissait dans une sorte de pénombre, où les arbres s'effaçaient comme au fond d'un paysage de rêve. Sur la montagne, les eaux limoneuses croulaient le long des pentes, balayant tout sur leur passage, fuyant jusqu'à la plaine où elles tournoyaient en cherchant une issue.

Puis ce fut une petite pluie fine, glissant par gouttes sages, furtives et sinueuses. Bientôt, sous l'inondation, la vie des herbes germa. Les prairies s'étendirent à perte de vue, là où la terre poudreuse était rayée naguère de crevasses. Et les verdures neuves s'émaillaient de colchiques et de cyclamens, dont les corolles délicates tremblaient au bout des tiges.

Les soirées d'automne, en Afrique, ont des crépuscules trop courts, mais dont les pays du Nord ne connaissent pas la splendeur. Sur la terrasse de l'hôtel Foucras, André avait accoutumé de venir voir mourir le soleil.

L'astre descendait à l'horizon avec une douceur de caresse. Ses derniers rayons se brisaient en pluie, parmi la clarté blonde épandue sur l'espace. La lumière musait longtemps avant de disparaître, laissant traîner comme un manteau des écharpes roses ou lilas, aux nuances fanées, qui s'attardaient encore sur les cimes, lorsque les forêts d'alentour, les forêts où rôdait El Mekki, se noyaient déjà dans l'ombre bleue.

Après la cohue des audiences et le tumulte des informations, ces soirées d'intimité étaient d'un charme pénétrant. Seule, Mme Foucras les égayait parfois de son persiflage. Elle allait et venait de la terrasse aux tonnelles, ne tenant pas en place, toujours en quête d'une oreille attentive et complaisante. Son rire fusait en notes de cristal tandis que, dans un coin, assise bien sagement à l'écart, sa nièce Valérie, occupée toujours à des travaux de couture, dévidait les écheveaux de fil qu'elle enroulait sur le fuseau de ses doigts minces.

Sous ses cheveux légers de folle avoine, elle avait, cette petite Valérie, une figure frêle et menue, éclairée par de grands yeux soumis, et comme attendrie par le sourire qui entr'ouvrait l'arc souple de sa bouche. Ses gestes courts, enveloppants et doux, indiquaient une femme d'effacement et d'étroit foyer, mais le menton un peu fort disait la volonté, et les narines se gonflaient comme pour boire la vie éparse.

Depuis six mois déjà elle souffrait en silence de son amour contrarié, de cette brusque poussée de passion qui l'avait jetée dans les bras d'Achour. Jouissant d'une assez grosse fortune, élevé au lycée d'Alger et d'une intelligence très ouverte, cet indigène, pour Valérie qui n'avait point de dot, était un mari inespéré. Les deux amoureux cependant n'avaient pas osé jusqu'à ce jour pressentir le père Foucras, dont la haine pour les Kabyles s'affichait à toute occasion. Ils se voyaient à la dérobée, échangeant des baisers furtifs, soit derrière la haie du jardin, soit, les jours de marché, dans l'ombre chaude de l'étable.

Depuis que leurs mains s'étaient épousées, Valérie attendait ainsi dans une réserve tranquille, in-

soucieuse des méchants propos, cachant au fond du cœur un amour discret et durable comme la flamme d'une veilleuse. Et elle demeurait sans impatience, car elle savait que tout s'arrange, et que les plantes les plus chétives, poussant entre deux pierres, finissent un jour par les écarter !

André rêvait sur la terrasse lorsqu'une main s'appuya sur son épaule. C'était celle de Boussouf, le cheik des Ouled-Kebir.

— Sidi la Justice, dit-il, tu es mon chef et je te respecte. Tu avais pourtant promis de venir me voir à Tililet, et j'attends toujours ta visite !

Hirsute et le front fuyant, le cheik ouvrait des mâchoires où les dents s'espaçaient comme celles d'un peigne.

— Mais je ne demande pas mieux, répondit André, fixez-moi un jour.

La face débonnaire s'illumina, et les yeux de l'ivrogne roulèrent, convulsifs, ainsi que deux grosses boules blanches veinées de rouge.

— Viens jeudi, dit Boussouf, mon fils Ali pour la première fois a jeûné son carême. Il y aura des fêtes en son honneur. Le soir, quand nous serons seuls, je te présenterai M^me^ Boussouf, et puis aussi M^lle^ Boussouf, qui fait les confitures, qui parle le français, et qui tape sur le piano... Tu verras... Nous sommes les bons garçons !

Un peu ivre, il parlait avec de grands éclats de voix, et ses gestes larges soulevaient les plis de son burnous comme des ailes flottantes.

Attirée par le bruit, M^me^ Foucras vint à la rescousse.

— Certes oui, monsieur Miral, il faut que vous alliez chez le cheik ! Vous rencontrerez là une bien jolie

fille, Mlle Miassa, qui jadis fréquentait dans notre maison où elle n'est plus venue depuis deux ans. N'est-ce pas barbare de calfeutrer au logis une enfant si gracieuse, si *plaisante* et que tout le monde choyait ici ?...

— Il le faut bien, puisque c'est la coutume ! Le Français ne veut pas épouser la Kabyle, et le Kabyle n'épouserait jamais Miassa, si elle sortait de la maison, aujourd'hui qu'elle est grande et jolie, et tout...

— Pauvre petite Miassa, je la vois arriver le matin pour se rendre à l'école, toute rose et essoufflée d'avoir couru. Elles partaient, avec Valérie, toutes les deux la main dans la main, bien sages et si radieuses de jeunesse et de santé ! Comme elle doit s'ennuyer là-haut, derrière les grands murs qui n'ont pas de fenêtres !

— Je lui ai acheté le piano, protesta Boussouf dont l'œil clignait dans la face cuite. Deux cents francs, à la vente des enchères !

Mme Foucras ne l'écoutait plus. Elle courait en toute hâte vers la cuisine, où, derrière les vitres, écrémant lui-même la soupe, apparaissait la silhouette bougonne de son mari.

La matinée du jeudi s'annonça clémente. Quand André partit, l'ombre des montagnes se prolongeait encore sur la plaine. Des gouttelettes de rosée tremblaient sur les verdures, d'une limpidité et d'un éclat de gros diamants. Au-dessus de la rivière le réseau frêle des vapeurs matinales se mouvait lentement, et les étangs, au milieu des prairies, fumaient comme des chaudières. Par endroits les ondes du brouillard crevaient, s'éparpillant vers les hauteurs. Et le soleil tout à coup dispersa leurs der-

niers lambeaux, noyant tout dans un ruissellement d'or en fusion qui ourlait les feuillages de lumière.

Le terrain houleux ondulait, ployant et s'élevant par gradations successives, jusqu'à un plateau nu semé de galets. Des broussailles lépreuses poussaient entre les pierres, abritant quelques tiges d'absinthe argentée, et ces fleurettes poudrées de soufre qui s'émiettent sous les doigts lorsqu'on veut les cueillir.

Le ravin ensuite s'élargissait et bientôt les villages se groupèrent dans un cirque de verdure. Au fond, les montagnes fermaient l'horizon de leurs plans étagés et de leurs pointes en dentelles. Des pâtres se répondaient à travers les chaumes ; au seuil des portes, les femmes criaient des appels.

C'était le douar des Ouled-Kébir, et le hameau de Tililet, *les lauriers roses*, dressait au milieu le minaret de sa mosquée en miniature. Aux flancs des rochers, dans les plis des coteaux, suspendus sur l'abîme ou clairsemés le long des pentes, d'autres villages tout autour éclataient dans le soleil. C'étaient Taguelmint, *la petite mare*, Ichekaben, *les fémurs*, Bou Boudi, *le maître du beurre*, Aziza *la chérie*, et à la lisière des grands bois où le torrent se déchirait en cascades, Châabet El Mout, *le ravin de la mort !*

Debout sous le porche, Boussouf attendait son hôte; et tout de suite il présenta son fils Ali.

Celui-ci, âgé de seize ans, d'épaules larges, pinçant des lèvres minces ombrées d'un léger duvet, paraissait très fier d'avoir jeûné sans défaillance son carême. Il parcourait les groupes, montrant ses bras vigoureux dont il faisait rouler les muscles. Une longue cicatrice balafrant son visage témoignait d'une blessure reçue au cours de ces batailles

que les jeunes gens de son âge, énervés par le jeûne, livrent entre eux à l'époque du ramadan !

Quand celui-ci tombe en été, la diète semble dure depuis l'aube jusqu'à la nuit serrée. Ni manger, ni boire, ni fumer ! Les jeunes gens doivent se raidir.

Dès le matin, ils se rassemblent sous les arbres, et passent ainsi les heures lentes, tournant avec l'ombre qui se déplace, accroupis sur les nattes d'alfa ou couchés en rond à la manière des chiens.

Parfois de brusques colères les soulèvent. Pour des motifs futiles, les disputes dégénèrent en rixes, et les pierres volent de toutes parts. Mais dès que le soleil rase l'horizon, ils rentrent au village, oubliant leurs querelles, et lorsqu'ils sont repus ils chantent en cadence, en frappant dans leurs mains.

L'adolescent qui a suivi jusqu'au bout les prescriptions du ramadan doit affronter encore une dernière épreuve, s'il veut être reconnu majeur, apte à se marier et à prendre la parole devant l'assemblée de la djemâra (1).

Le village entier se réunit pour assister à l'expérience.

Sous les arceaux de la mosquée, tout le long des banquettes de pierre, jambes croisées, dans une odeur de crasse et de haillons, les vieillards tassent leurs chairs filandreuses, comme pointillées de chiures de mouches. Les uns, gras et juteux, ont des faces dissoutes, et d'autres au contraire, pareils à des escargots rentrant leurs cornes, cachent sous les burnous des traits hérissés de nodosités comme des souches de lentisque. Derrière eux, dans une

(1) Cette épreuve bizarre, qui ne subsiste plus que dans quelques villages éloignés, s'explique en quelque sorte par la fréquence en Kabylie des crétins hydrocéphales.

cohue grimaçante, les vieilles branlent leurs mâchoires et soupèsent des deux mains leurs seins en calebasse. Sur les peaux couperosées, le duvet du vieil âge apparaît comme une moisissure.

Guidé par Boussouf, André prit place au premier rang. Une jeune fille à ses côtés penchait sa figure maladive ; une autre, se hissant sur la pointe des orteils, souriait à un ami, d'un sourire indulgent. Et, parfois, d'un petit geste agacé, elle imposait silence à une vieille obstinée et bavarde, dont les yeux suintaient la chassie, et qui se taisait tout à coup, la bouche béante, avec au fond deux dents jaunes semblables aux pointes d'un rateau ébréché.

Et toutes, les plus fraîches comme les plus décrépites, portaient sur leurs épaules, agrippés ainsi que des singes, des enfants demis-nus, et qui piaillaient, les fesses à l'air.

Un silence plana lorsque parut le marabout. Il tenait à la main une cordelette d'alfa, et le premier des jeunes gens s'étant approché, il prit la mesure de son cou, après avoir eu soin de doubler la cordelette, dont il plaça les deux extrémités entre les lèvres du patient. Ce dernier suivait les mouvements avec inquiétude, et il eut un cri de joie, lorsque la boucle effleura le sommet de sa tête et retomba sur sa nuque.

Le résultat favorisa tous ceux qui suivirent, mais quand vint le tour du dernier, un grand tumulte s'éleva parmi les femmes qui se mirent à caqueter, à se pousser du coude et à frapper bruyamment sur leurs cuisses.

Le malheureux avança sous les huées. Petit et trapu, avec une barbe rousse dont les poils se dressaient ainsi que des épines espacées, il exhibait au-dessus du nez aplati un front démesuré, crevassé,

plein de bosses, un front monstrueux à faire éclater les tempes.

Depuis douze ans bientôt, il accomplissait son ramadan, et chaque fois, inconscient de son infirmité, dans son entêtement stupide il s'obstinait à se présenter pour subir la dernière épreuve. Tandis qu'il se dandinait, tournant ses pouces, les femmes lui crièrent :

— Hardi ! Belkacen, tu nous inviteras à tes noces.

Une vieille allongea sa main décharnée et prononça la formule magique :

— Mes cinq doigts gauches dans ton œil droit, et mes cinq autres dans ton œil gauche !

Et une fille de mauvaise réputation conclut au milieu d'une quinte de rire :

— Je renonce à la dot, ô noir de mon œil, ô battement de mon cœur, si le destin parle pour toi !

Le marabout imposa silence, et seuls, quelques rires discrets fusèrent encore çà et là.

L'expérience d'ailleurs fut désastreuse. La cordelette s'arrêta au-dessus de l'arcade des sourcils, et même en trichant un peu, tous les efforts furent vains pour la faire aller plus loin. Les quolibets et les horions plurent alors de toutes parts.

— Eh ! l'enfantelet, cria l'une, si le mariage te répugne, c'est donc que par ici aucune ne te plaît !

— Parle, ajouta l'autre, on te fabriquera une fiancée sur commande !

Belkacen avança son mufle de dogue et montra les dents dans sa mâchoire de proie.

Toutes, prudemment, se hâtèrent alors vers les demeures, tandis que, secoués par cette fuite éperdue, les petits, collés à leurs dos, hurlaient dans le vacarme comme autant de cabris que les chacals égorgent.

Boussouf, cependant, se montrait prodigue. Les notables étaient invités à un grand repas, et afin que les pauvres eussent leur part des réjouissances, le cheik avait fait, en outre, les frais d'une *timecheret* (1).

Les hameaux les plus proches étaient conviés, et quand les serviteurs apportèrent les quartiers de viande, de nombreux montagnards se bousculaient déjà au coin du carrefour. Ils arrivaient de Bou-El-Djiban, *les mangeurs de gesse*, d'Ibalahal, *les simples d'esprit*, et d'Aït-Terebirth, *les enfants de la femme qui est venue du côté de l'Ouest*.

Les mangeurs de gesse se traînaient difficilement sur de longues jambes flageolantes. Leurs traits étaient convulsés et sur leurs visages se localisaient des tics affreux. Plusieurs, atteints de paralysie partielle, marchaient à quatre pattes; d'autres, sur qui le poison de la gesse commençait seulement à agir, s'appuyaient sur des béquilles ou des bâtons d'épine. Derrière eux, les femmes accrochaient à leurs jupes de malingres enfants, au ventre énorme et ballonné.

Tous conservaient à la main un petit rameau de bois sec de grosseur inégale. Lorsque les victuailles furent alignées sur le sol, chacun tendit au marabout ce bâton indicateur. Les ayant alors réunis dans ses mains, il les roula entre ses doigts, puis, l'un après l'autre, avec la gravité inhérente à ses fonctions, il les déposa sur les lots. Le propriétaire de chaque bâton ramassait alors la part que le hasard lui avait ainsi attribuée.

Nourris de noires galettes, de figues sèches ou d'un couscous de glands doux, ces montagnards,

(1) Timecheret : repas en commun. Lors des fêtes publiques ou privées, les notables offrent ainsi des repas auxquels sont invités les fellahs les moins fortunés.

économes et pauvres, écarquillaient les yeux et enviaient les meilleurs morceaux.

Les simples d'esprit d'Ibalahal se plaignirent les premiers d'avoir été lésés. Il y eut une courte bagarre, et certains même tiraient leurs flissas à lame fixe suspendues par des liens de cuir, lorsque le marabout rétablit l'ordre en distribuant à propos quelques amendes parmi les plus acharnés.

Le repas eut lieu dans le jardin, où les convives s'assirent à leur choix, sur les talus ou le long des haies, autour des grands plats en bois qui contenaient les viandes. On apporta des agneaux rôtis, des pintades au safran, puis un couscous de pur froment arrosé de beurre et de miel.

André Miral, Si Ameur, cadi d'Aïn Melouk, et son bachadel Allaoua, mangèrent seuls devant une table servie à la française. Boussouf demeura debout derrière eux, découpant lui-même les mets, et versant le champagne qui pétillait dans les verres.

Des danseuses rôdaient autour des groupes, impudiques et farouches, attendant que le soir propice permît aux garçons de les culbuter dans les herbes. Vêtus de peaux de lynx et de panthère, des *griots* soudanais bondissaient au milieu d'elles, poussant en cadence des cris sauvages et gutturaux. Dans la laine de leurs cheveux tressés luisaient des miroirs ou des plaques de métal, et ils portaient aux lèvres ainsi qu'aux narines des pendeloques de cuivre qui tintaient en se heurtant. Afin de rythmer leurs danses, tous frappaient sur des tam-tam ou soufflaient dans des cornemuses en peau de bouc.

Après le dessert, Boussouf discrètement ébaucha un signe d'appel.

Satisfaits et les mains croisées sur leur ventre, le cadi Si Ameur, boursouflé de graisse malsaine, et son bachadel Allaoua, tête blette et dodelinante, sommeillaient tous les deux dans la paix d'une heureuse digestion.

André se leva et derrière Boussouf se glissa sous le porche. Il donnait accès au vestibule et aux chambres des hôtes. Une première cour intérieure venait ensuite, puis un nouveau couloir qui servait en même temps de grenier, car de grandes jarres pleines de grains s'encastraient le long des murs. Et brusquement André se trouva sur le seuil d'une deuxième cour, plus grande et plus claire, entourée d'arcades roses que soutenaient des colonnettes bleues. Un filet d'eau courante, évoluant sous les arbustes toujours verts, retombait dans une vasque de marbre où l'eau s'endormait paisible et unie comme un miroir.

La pièce où Boussouf introduisit André s'ouvrait sous les arcades. Elle prenait jour seulement par d'étroites lucarnes qui laissaient filtrer comme à regret un peu de lumière discrète et avare.

La pièce était toute menue, feutrée de tapis profonds et soyeux, et les murs crépis à la chaux se paraient de dessins ingénus. Et il n'y avait d'autres meubles, hors les tapis qui amortissaient les pas, que d'épaisses fourrures, des coussins de brocart et des oreillers de satin lamé d'or. Seul, dans un coin, d'aspect extravagant au milieu de ce luxe oriental, un piano défraîchi étalait ses touches d'ivoire et ses bois dont le vernis s'écaillait. De toutes ces choses disparates, émanait un charme puéril, comme l'effort candide vers le confortable et le bien-être.

Une portière se souleva et la fée du logis appa-

rut, enveloppée de gazes et de linons, glissant sur les tapis qu'effleuraient ses pieds nus dans des babouches de maroquin.

Le cheik, très grave et très digne, fit les présentations.

— Madame Boussouf, née Bouzaour Halima bent Si El Hadj Metaïech.

Sous les voiles entr'ouverts, le visage de Mme Boussouf se figea dans un sourire tranquille qui dessina les plis se croisant au coin de ses lèvres.

Affligée d'un léger embonpoint, elle avait une bouche charnue, une peau d'un pulpe laiteux et des yeux allongés par le koheul et qui, dans le creux des orbites, se fronçaient de patte d'oie. Elle se laissa nonchalamment tomber sur les fourrures, et ses pieds, hors des babouches, parurent nus et gras, veinés de bleu, avec des ongles teints au henné, des ongles pareils dans de la neige à des gouttelettes de sang.

— Mme Boussouf, dit le cheik, ne parle pas le français, mais elle est heureuse et flattée de te voir.

Des servantes, cependant, avaient envahi la salle, distribuant les friandises et les boissons. Elles évoluaient dans un murmure d'abeilles, celles-ci soutenant les amphores pleines de lait, celles-là de grands plats en cuivre où se trouvaient des beignets au miel, des gaufres ainsi que des gâteaux parfumés d'anis et de gingembre. Une autre déroulait les régimes de dattes, et rangeait les grenades, les azeroles et les noix. La dernière enfin portait des grappes en guirlandes de ces raisins kabyles, dont les grains, roses et savoureux, fondent si délicieusement dans la bouche.

Un bruit de voix étouffé, un pas trottant menu

dans la pièce voisine, et puis le crissement des soies derrière les tentures...

— Voici Miassa, dit Boussouf.

Elle était fluette, avec des dents d'aube et des narines aux ailes lourdes qui s'ourlaient comme des coquillages. Mais ses yeux surtout étaient beaux, ses yeux calmes et chauds enchâssés sous des paupières soyeuses. Vêtue de satins roses, sa gorge à demi-découverte sous une chemisette en gaze brochée d'argent, ses cheveux serrés par un foulard de pourpre et d'or, elle avait une taille pliante, une chair mate et nacrée. Toute sa jeunesse réprimée avait la grâce des fleurs délicates qui croissent à l'ombre.

André l'enveloppa d'un regard où se lisait son affectueuse sympathie, et, tout de suite, dans cet étranger, elle reconnut un ami qui s'offrait.

Elle parla dans un français correct et sans accent. d'une voix au timbre un peu barbare, mais qui remuait et allait jusqu'à l'âme.

Comme André lui demandait si la vie close qui était la sienne ne pesait pas trop à ses quinze ans, elle répondit dans un sourire :

— Pourquoi ? Ma mère que voici n'est pas sortie depuis vingt ans. Elle ne se rappelle plus les arbres, les moissons et les fleurs le long des talus. Elle ne connaît de tous les oiseaux que les moineaux qui nichent sous ce toit. Et pourtant, si vous l'interrogiez, elle vous dirait qu'elle est heureuse, et que sa vie s'écoule sans un désir comme sans un regret !

Un rayon furtif, glissant de la lucarne, jouait sur sa nuque. Elle reprit d'une voix basse comme un souffle :

— Il faut savoir se résigner.

— Je vous admire, dit André.

— Oh ! il n'y a là rien d'admirable, car j'ai aussi mes imprévus. Sur ce coin de mur, de l'autre côté de la cour, le soleil, suivant les saisons, rôde à certaines heures. Des tarentes musent dans ses rayons et s'en vont avec eux pour reparaître le lendemain. Ce n'est pas tout. Dans la troisième cour qui longe le jardin, j'ai mes deux chèvres et mes poules. Le soir, lorsque je vais les traire ou cueillir les œufs, j'aperçois par-dessus la crête du mur le sommet proche de la montagne. Il est aride et tout déchiqueté, mais le soleil y prodigue des teintes qui varient à l'infini. Des troupeaux sont clairsemés à travers les broussailles, et quand le vent souffle du côté de la mer, il apporte l'aboi des chiens et le bêlement des brebis. Enfin, je peux bien vous le dire quoique ce soit défendu, les lucarnes ne sont pas si hautes qu'on ne puisse regarder à travers leurs grillages. J'en connais une où l'on voit jusqu'au dernier tournant les lacets du chemin qui descend à la fontaine. Dès l'aube, les femmes des fellahs sillonnent ce sentier, joyeuses et caquetantes. Je les regarde passer, la cruche vide sur l'épaule, et revenir, avec leurs amphores ruisselantes. Toutes ces petites choses, quand on sait les voir, suffisent à distraire. La vie la plus étroite devient variée.

Miassa n'avait point cessé de sourire et son visage adorable gardait la même expression ravie. Seulement, du geste de ses bras d'une ligne si pure, elle puisait avec ses doigts dans les soucoupes aux dessins étranges. Lorsqu'elle se baissait, son front luisait comme un croissant de lune, et au bout des mains diaphanes, ses ongles avaient le

reflet changeant qu'on voit au fond de ces coquilles ramassées le long des plages.

Le café fumait dans les tasses, et, tout en savourant la boisson exquise dont l'arôme le pénétrait, André demanda:

— Vous souvenez-vous des amies d'autrefois? L'une d'elles, que vous aimiez beaucoup, vous envoie le bonjour.

— Valérie Foucras, n'est-ce pas? C'est mon meilleur souvenir. Nous avons vécu côte à côte de si douces heures! Qu'est-elle devenue, ma pauvre Valérie, qui cédait toujours à mes caprices, et qui pleurait si gentiment, son front sur mes épaules, lorsque j'étais méchante et que je la grondais? Elle a seize ans. N'est-elle point mariée?

— Oh! pas encore.

— Elle est pauvre, et j'oubliais que, chez vous, la femme doit fournir sa dot. Ce n'est pas juste, puisqu'elle offre déjà sa vie et sa beauté!

— Vous parlez comme une petite barbare.

— Et cette barbare a raison! Celui qui voudra de moi me prendra comme je suis avec un simple trousseau, et cela me semble logique, et je ne voudrais pas l'épouser dans d'autres conditions, car j'aurais peur, ayant une fortune, qu'il fût attiré par celle-ci et non pas par moi!

Le soleil, sans doute, glissait à l'horizon, car à peine un filet de lumière filtrait maintenant par l'ouverture où la salle prenait jour. Une servante entra avec les lampes.

André se leva pour prendre congé.

— Vous reviendrez, demanda Miassa?

— Certes, dit André, aussi longtemps que vous voudrez me recevoir. Désirez-vous aussi quelques livres pour distraire les soirées de cet hiver?

— Oui, répondit-elle, des livres d'aventure et de voyage. Ce sont ceux que je préfère.

Elle ajouta avec un faible battement de paupière, mais sans une ombre d'amertume :

— C'est étrange que la petite fille que je suis et que l'avenir destine à ne rien voir jamais du monde extérieur ait conservé la curiosité des choses merveilleuses et lointaines! Je suis pareille à toutes mes sœurs de l'Islam, dont les plus cloîtrées goûtent le plus profondément les histoires surprenantes des Mille Nuits et une Nuit!

Son fin profil se découpait à la lumière et les longs cils mobiles faisaient de l'ombre sur ses traits.

Cependant, Mme Boussouf, née Bouzaour, demeurée impassible jusque-là, dans une fixité d'idole, avec ses joues peintes où le fard était ainsi que du sucre rose sur des gâteaux, lorsqu'elle comprit que son hôte partait, lui tendit sa main blanche, veinée de bleu, et André remarqua que les chairs froides glissaient entre ses doigts comme une fuite ondu-leuse de serpent.

RAYMOND MARIVAL.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Une aventure géologique. — Mme Humbert.

Une Aventure géologique. — La terre n'est pas finie, soit qu'elle ne soit pas tout à fait née, soit qu'elle ne soit pas tout à fait morte. Il est impossible de savoir si elle est jeune ou vieille, plus près de sa naissance que de sa fin. Mais ses mouvements intérieurs sont perpétuels ; si ce sont des travaux de consolidation ou des travaux de destruction, nul ne peut le dire. Un être terrestre commence à mourir le jour qu'il est formé ; la terre et tous les astres visibles et invisibles, puisqu'ils sont, sont en train de périr. Et les mondes qui ne sont pas encore sont déjà en train de naître.

Ainsi que les hommes qu'elle porte, la terre mourra tout entière. La douloureuse vie marche avec une certitude absolue vers l'anéantissement absolu. Cet événement, qui semble prodigieux à l'imagination, aura autant d'importance au sein de l'infini que l'écrasement d'un grain de blé sous une meule.

Il est bon de savoir cela ; il serait peut-être meilleur de l'ignorer. Mais nous sommes venus trop tard. D'ailleurs, comme le dit si bien M. Brewster, dans son *Ame Païenne*, le ressort de la vie n'est pas l'espérance, mais le plaisir d'exercer notre activité. Le monde n'a pas de but et n'en saurait avoir, puisqu'un but est une limite. L'homme croit en avoir un, et il ne l'atteint jamais ; ce qui n'a jamais découragé personne. On pourrait cependant dire que l'espérance, si elle n'est pas le ressort lui-même, est du moins la chaîne qui le tend et décuple sa force.

Illusion : l'espérance n'est sans doute autre chose que la conséquence nécessaire d'un certain degré d'activité. Il n'y a pas qu'en morale où il soit urgent de renverser les valeurs ; presque tous nos raisonnements traditionnels sont basés sur des paralogismes. Le renoncement chrétien et le détachement philosophique, à moins qu'ils ne servent à dissimuler de grands desseins, sont des signes vulgaires de maladie. Un homme sain est toujours plein d'activité, et, partant, plein d'espérance. Dès que les héritiers de la catastrophe de Saint-Pierre auront surmonté leur trouble, de nouvelles maisons, des usines à rhum encore perfectionnées vont resurgir des cendres. Les terrains volcaniques sont d'une fécondité infernale; les flancs du Vésuve produisent des raisins miraculeux. L'aventure de la Martinique s'oubliera comme celle de Pompéi, parce qu'il le faut, parce que si les hommes avaient, depuis que la terre est humaine, au lieu d'agir, pleuré leurs malheurs passés, il n'y aurait presque pas de civilisation. L'activité, qui nécessite l'espérance, nécessite aussi l'oubli. Un homme étant homme n'est pas libre de ne pas agir, non plus qu'une lampe allumée n'est pas libre de ne pas brûler. Naples en est la preuve, et Résine, dont les murs sont fondés sur la couche de lave qui recouvre la mystérieuse Herculanum.

Ce n'est pas la convulsion des Antilles qui ébranlera la confiance de l'humanité dans la vieille terre qu'elle aime et qu'elle déchire. L'événement est pourtant des plus graves, parce qu'il est de ceux qui nous laissent désarmés. La plupart des malheurs de l'homme arrivent par sa faute. On se récrie qu'il y ait eu à Saint-Pierre trente ou quarante mille victimes; qu'est-ce que cela ? La Révolution et Napoléon furent des volcans autrement terribles que la montagne Pelée. Ces deux démons du patriotisme et de la dévastation tuaient toutes les semaines plus de jeunes mâles aryens que n'en étouffa en toutes ses rages la misérable petite soufrière. Mais l'activité d'un homme est brève, et celle d'un système politique ; l'activité géologique est éternelle, c'est-à-dire

aussi durable au moins que l'humanité elle-même. C'est ce qui justifie l'épouvante, à de telles nouvelles. Rien ne pouvait donner aussi fortement la sensation de la fatalité. Il y a aussi, dans ces manifestations du feu, une absurdité qui nous gêne : écrasé, calciné par les avalanches de cendre rouge et de pierres enflammées, l'homme proteste en même temps qu'il meurt. Sur la rade de Saint-Pierre, il pleuvait de l'eau bouillante : voilà de ces démences de la nature capables d'enfanter, dans les imaginations ivres de terreur, des contes mythologiques.

La catastrophe géologique dépasse les moyens littéraires. Même shakespearien, le drame se détourne, fâché que les ironies soient trop fortes pour son rire tragique. Il laisse aux anecdotes : la mort au pied de leurs affiches de ces deux candidats pleins d'injures (on doit le supposer) qui voulaient représenter devant la France ce qui n'est plus qu'un cimetière; l'optimisme de ce gouverneur laissant ses bureaux exprès pour rassurer et empêcher de fuir ceux qui, l'instant d'après, allaient tomber autour de lui; la naïveté d'une population fétichiste qui attendait, des prières et des processions solennelles de l'Ascension, un grand secours contre la fureur de la montagne. Laissons aussi. On considérera plus volontiers que la cruauté des Dieux a fait taire certaines désaffections internationales : de même que les carnassiers, dont il s'éloigne peu, l'homme n'oublie sa férocité que sous les menaces d'un destin plus implacable encore que lui-même.

Et nous admirerons, comme Pythagore adorait le souffle des tempêtes, la justice de la Nature, qui, du milieu des ténèbres, dans la région au delà du Bien et du Mal, veille sur les hommes et les écrase tous indistinctement, au hasard de ses gestes,

> Et, fessum quoties mutet latus, intremere omnem
> Murmure Trinacriam...

Madame Humbert. — Le père de cette femme célèbre avait des idées de grandeur, presque délirantes. Elles se tassèrent dans la fille et acquirent une puissance

admirable d'expansion. Son premier acte fut de conquérir le fils d'un politicien heureux, estimé dans son parti pour la force de ses convictions et la rapidité de sa fortune. On paie les ministres ; on pourrait les faire payer. Ils disposent de tant de valeurs que les hommes sont prêts à acheter, qu'il leur faut une attention soutenue pour se maintenir pauvres. On ne dit pas que le vieux M. Humbert fût exempt de distractions ; on dit tout le contraire et que, intègre bourreau de l'Union générale, son intégrité lui fut obligeamment remboursée. Rien, dans nos honnêtes sociétés, n'est d'un meilleur rapport que la vertu ; mais la gestion en est délicate, tant qu'au moindre faux mouvement, « le masque tombe et le héros s'évanouit ». Si le vénérable M. Humbert (deux fois vénérable) n'inventa pas les millions Crawford, il en toléra avec indulgence l'évocation. C'est de chez lui que partirent les premières procédures ; il entretenait ses amis des phases de l'histoire : « Nous venons encore de gagner un procès, » disait-il, tout guilleret. Il est impossible qu'une femme, ignorante des subtilités de la chicane, ait imaginé une escroquerie aussi profondément judiciaire. L'ancien garde des sceaux était aussi un ancien répétiteur de droit ; ainsi ce professeur de « colles » en aurait poussé une à la magistrature, et si merveilleuse qu'elle mit plus de vingt ans à s'en dégluer. Il faut avoir étudié les codes et ses commentaires, ou avoir été mêlé à quelque long procès, pour savoir que la justice civile juge exclusivement sur pièces et sans aucun souci des personnes. Une procuration initiale donne la vie et le pouvoir à des générations d'avoués et d'avocats, sans que les juges aient, à aucun moment, aucun moyen de vérification. Il n'est pas sûr qu'en s'enquérant de la réalité des plaideurs Crawford, le premier président, l'autre jour, n'ait pas enfreint le droit strict. On vient de me citer un procès, parfaitement légitime, qui se plaida dix ans après que tous les ayants droit d'une des parties étaient morts. La loi voulut assurer l'impartialité des juges civils en les soustrayant au contact de leurs justiciables ;

outre que c'est illusoire dans la pratique, puisque l'usage même est de visiter ses juges, dans certains cas cela est dangereux, au point que l'on voit maintenant.

Donc, il y a au commencement de l'histoire une forte tête judiciaire, un Humbert, un Dumort, un Parmentier ; il y a un inventeur, et cet inventeur est un homme de loi. La femme, d'ailleurs, n'est jamais inventrice ; mais quand elle a compris un tour, avec quelle adresse elle peut le répéter et le compliquer ! Mise au courant de la partie d'échecs, Mme Humbert la poursuivit avec une adresse qui force l'admiration. Son inconscience morale, son impudeur sont parfaites. Elle porte des plaintes en diffamation contre les victimes qui se plaignent, les fait condamner et parfois les indemnise d'une aumône. Toute sa famille, dressée à l'escroquerie, lui obéit. C'est chez elle que l'on centralise les proies ; son hôtel est une somptueuse caverne de recel dont des gens sûrs gardent les entrées. Au centre de la vie sociale, une merveilleuse toile d'araignée est tendue, la Rente Viagère ; mais cela ne suffit pas, et l'on organise des battues. Au fond, la bande Humbert ne diffère pas beaucoup de la bande Julot qui dévalisait les villas autour de Paris. Seulement les uns usaient de moyens matériels, et les autres de moyens moraux. Comme pince-monseigneur, la Rente Viagère se servait de Léon XIII, de M. Loubet, de M. Edmond Rostand : comment douter d'un prospectus orné de si augustes faces ? Quant à la fin des deux bandes, elle est la même, et c'est le bagne.

Alors, l'admiration, qui n'a été que partielle, cesse tout à coup ; devant la vision du cinquième acte, un homme sain ne ressent plus qu'un profond dégoût. Tant d'intelligence apparente n'était, en réalité, qu'une bêtise frénétique. Tout porte à croire que, dans la combinaison initiale, un dévouement prochain était escompté et même assuré. Soit que le metteur en œuvre ait emporté son secret, soit qu'un accident ait enlevé la machine à une vitesse imprévue, il fut impossible à Mme Humbert, à partir d'un certain moment, d'arrêter sa course démente ;

le but fut dépassé ; le butin secret restait démesurément inférieur à la dette publique. Dans les dernières années, la direction d'une femme trop audacieuse devint nuisible à l'affaire ; je suis persuadé qu'elle désespéra plus d'une fois la prudente froideur des excellents hommes de loi groupés autour de son activité. Pourtant, que de circonstances heureuses ! Que de complicités, dans tous les rangs sociaux ! Que d'amitiés singulières ! N'a-t-on pas vu M. Brisson, oubliant ses angoisses électorales, courir, aux premiers craquements, sermonner M. Forichon, qui souriait ?

D'où est donc venu le coup de grâce ? Bien d'autres créanciers avaient été éconduits. Peut-être la politique, qui figure au commencement de l'affaire, n'est-elle pas étrangère à sa fin. Ce fut une faute très grave pour la bande Humbert d'oser faire la guerre à M. Waldeck-Rousseau. Je ne dis pas qu'il s'est vengé ; il s'est laissé venger. Et il a le plaisir de léguer à son successeur le soin d'une affaire où il est probable que l'acacia et le buis bénit sont également compromis. Ceux qui n'ont pas encore vu de Panama vont beaucoup s'amuser. Ceux qui ont déjà eu ce spectacle, le retrouveront avec plaisir.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Emile Verhaeren : *Les Forces tumultueuses*, « Mercure de France », 3,50. — Léonce Depont : *Pèlerinages*, A. Lemerre, 3,50. — Francis Jammes : *Le Triomphe de la Vie*, « Mercure de France », 3,50. — Jean Renouard : *Provence*, A. Lemerre, 3 fr.

Les forces tumultueuses. A la première et à la dernière page du livre, le poète a voulu célébrer la gloire de la mer, l'aventure terrible et magnifique des navires téméraires appareillant vers les terres ignorées encore, mais qui existent certainement, vers les pays de joie et d'harmonie. A mesure qu'il avance dans la vie, M. Émile Verhaeren, génie autrefois tourmenté et douloureux, bouche gonflée d'anathèmes et prophétisant les désastres, se fait moins âpre et plus confiant : les instincts et les hommes cependant ne le dupent pas ; il sait que les maîtres, moine, capitaine, banquier, tri-

bun, tyran, sont durs aux autres et à eux-mêmes et qu'il mènent les foules par des routes de sang ; mais, malgré eux, par eux quelquefois, les forces tumultueuses s'organisent ; leur orgueil et leur férocité aboutissent au bonheur de tous ; et en même temps, dans les villes dorées et pourries, dans les laboratoires et dans les tours qui scrutent le ciel avec les yeux multipliés des lentilles de verres, un monde nouveau se crée lentement où tout ne sera qu'ordre et beauté, où l'homme ayant scruté les lois des choses deviendra à lui-même son propre dieu et se laissera emporter, ivre de lumière, par delà les étoiles, au gré de son désir, de son orgueil et de sa science. Tout le livre frémit de ce grand frisson de joie violente ; une allégresse formidable y circule partout et la mort même y apparaît moins sévère, comme condition du renouvellement universel :

Et qu'importe ce deuil du temps :
La mort !
Sans elle
Jamais l'éternité n'apparaîtrait nouvelle ;
Homme qui tue et qui engendre,
Il faut apprendre
A jouir de la mort.
La mort, la vie et leur ivresse
Ont toutes les vagues de la mer !
Cercueils fermés, berceaux ouverts,
Gestes d'espoir ou de détresse,
Les membres nus, le torse au clair,
Je m'enfonce soudain, sous vos caresses rudes,
Avec le désir fou
De m'en aller, un jour, jusques au bout
Là-bas, me fondre en votre multitude.

Pèlerinages. A travers le monde, par les glèbes et le long des grèves, à travers les souvenirs, le Pèlerin marche inlassablement, attentif à la beauté des arbres et des hommes, soucieux de la Sainte Pitié, et révérant en soi-même les formes diverses de sa pensée :

Aux fruits que mange un pâtre, aux vins qu'un Dieu déguste,
Passant, prodigue avec ta rêverie auguste,
Le vol harmonieux de tes hymnes vivants ;

Et, grave, sans jamais regarder en arrière,
Disperse de l'aurore au soir, à tous les vents,
L'universel écho de ton ample prière.

Dans le précédent recueil de M. Léonce Depont, il fallait regretter quelque monotonie ; bien qu'il eût voulu les varier à l'infini, ses sonnets des *Déclins* procédaient d'un art trop méthodique et d'un effort trop appliqué. Ici l'inspiration est

plus large et plus libre : heures d'enfance renaissant dans la mémoire, images des dieux hellènes, aspects changeants des plaines, des bois, de la mer et des monts, communion avec la douleur humaine, péans qui célèbrent les héros, strophes paisibles et mélancoliques où se chante le rêve intérieur. Mais M. Léonce Depont est demeuré obstinément fidèle à la technique traditionnelle, et s'il consent que son âme erre et vagabonde parmi les choses et les temps, ainsi qu'une abeille éperdue, il entend que le miel de ses vers soit enfermé toujours dans des cellules régulières, selon les lois léguées par les ancêtres.

Le triomphe de la vie. M. Francis Jammes n'est pas de ceux à qui l'on pourrait reprocher de redire toujours la même chanson : tandis que, déjà, quelques jeunes gens se fatiguent à imiter les *Elégies*, il compose deux longs poèmes, l'un de vie rustique, l'autre ironique et pitoyable, touchant les mœurs des petites villes de province : *Jean de Noarrieu* et *Existences*. Certes, toujours, les pierres, les fleurs et les bêtes mêlent ici encore leur langage obscur aux voix des hommes qui sont mystérieuses aussi, mais en ces deux œuvres différentes et semblables, les hommes plus que les choses, nous intéressent à leur détresse, à leur misère physique et sentimentale. Les décasyllabes de *Jean de Noarrieu* et les alexandrins des vingt-six dialogues d'*Existences* évoquent, avec la même certitude, des personnages sommaires, aux silhouettes précises désormais et que nous ne pourrons oublier : l'amour du maître pour sa servante Lucie et le sacrifice qu'il en fait afin que la fille et le berger soient heureux ; les discussions vaines et féroces dans les cafés de sous-préfectures ; les adultères domestiques et l'invasion des maladies vénériennes dans les familles bourgeoises; les duels et réunions publiques; l'accouchement d'une bonne dans la mansarde où la reléguèrent ses bienveillants patrons; le pharisaïsme des magistrats ; la sottise et la méchanceté gratuite des individus et des foules, ce sont histoires et gestes de tous les jours et de toutes les heures ; mais il ne faudrait pas se laisser tromper par le grotesque de tous ces fantoches humains ; ils sont ridicules et dolents, et à tracer leurs figures caricaturales le poète éprouve moins de colère que de pitié ; une grande douceur et une grande miséricorde sympathique émane des pages : pour qui saura lire, c'est, selon la parole de M. Francis Jammes, « un livre tendre et terrible » et les larmes coulent sous le masque grimaçant ; mais toujours aussi l'âme bucolique de M. Francis

Jammes demeure et des images sereines et claires de campagne consolent de la laideur douloureuse des hommes :

L'odeur des fleurs des champs, de la terre imbibée
S'élève. Le soleil ardent poudroie là-bas.
Sur les maïs lointains sont les chapeaux de paille.
On écime. Le calme soir sur les bosquets
Leur donne la fraîcheur paysanne de bouquets.
Tout est frais comme les géraniums qu'une fiancée
Cueille dans l'enclos bleu des douces métairies.

Et cela repose, apaise et égaie comme un rayon de soleil après la pluie.

Provence. On dit que les dames lisent volontiers les romans par la fin : le critique qui en userait ainsi envers les livres de vers risquerait parfois de commettre de graves injustices ; s'il jugeait, par exemple, sur ces deux strophes (page 124) :

L'homme ne peut changer le cours
Du temps que Dieu seul sait conduire ;
Viens donc ! marche, marche toujours
Un nouveau siècle va reluire ;

Et tu verras s'enfuir soudain
Devant l'éclat de notre armée
Les injures et le dédain
Comme au ciel un peu de fumée...

il confondrait M. Jean Renouard dans le troupeau des bardes qui parlent le patois de M. Paul Déroulède ; et ce serait faire tort à un jeune poète d'un talent déjà sûr. Au contraire, les paysages de Provence, pour n'être semblables aucunement aux descriptions enluminées des plus sonores félibres, plairont par la finesse des lignes, par la grâce sobre et grave, tel ce

Coin de Camargue

La plaine immense et nue ondoie et brille ainsi
Qu'un lac sous le soleil. De distance en distance
Un arbre tourmenté se dresse en raccourci
Dont l'ombre maigre tout autour s'allonge et danse.

Le sol brûlé répand de troublantes odeurs ;
Dans l'air vibrant voltige une poudre impalpable
Que le soleil revêt de changeantes couleurs,
Quand il traîne sa pourpre en ce désert de sable.

Un étang sans fraîcheur où croissent des roseaux,
Calme, renvoie au ciel sa clarté chaude et berce
De grands vols de flamants engourdis sur ses eaux,
Tandis que le sol blanc se durcit et se gerce.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Willy : *Claudine en ménage*, « Mercure de France », 3 fr. 5o. — Alfred Jarry : *Le Surmâle*, « Revue Blanche », 3 fr. 5o. — Frank Harris : *Montès le Matador*, « Mercure de France », 3 fr. 5o. — Paul Olivier : *Le Calepin d'amour de la Brinvilliers*, librairie Molière, 3 fr. 5o. — Valentin Mandelstamm : *L'Amoral*, « La Plume », 3 fr. 5o. — Charles Bernard : *La reine de Saba*, Offenstadt, 3 fr. 5o — René Boylesve : *La leçon d'amour dans un parc*, « Revue Blanche », 3 fr. 5o. — Seddik ben El Outa : *Fils de Grande tente*, Ollendorff, 3 fr. 5o. — Victor et Paul Margueritte : *Le jardin du roi*, Plon, 3 fr. 5o. — Renée Tony d'Ulmès : *Vierge faible*, Ollendorff, 3 fr. 5o. — Charles Joliet : *Le roman de deux jeunes mariés*, Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — Fernand Lafargue : *L'hostie*, Flammarion, 3 fr. 5o. — Schalck de la Faverie : *Ames troublées*, Librairie Molière, 3 fr. 5o. — Pierre de Clésio : *Cours de jeunes filles*, Plon, 3 fr. 5o. — Charles Guiersi : *L'étau*, Simonis Empis, 3 fr. 5o. — Jean de la Brète : *Vieilles gens, Vieux pays*, Plon, 3 fr. 5o. — Mary Floran : *Mlle Millions*, Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — Daniel Borys : *La soif d'aimer*, Ollendorff, 3 fr. 5o. — A. de Beil : *Les heures d'ivresse*, Offenstadt, 3 fr. 5o. — Marco Praga : *La petite blonde*, Calmann Lévy, 3 fr. 5o. — Pierre Sales : *Le secret du bonheur* et *Oiseau de luxe*, Ernest Flammarion, 7 fr. — Félicien Champsaur : *Nuit de fête*, Offenstadt, 3 fr. 5o.

Claudine en ménage, par Willy. — (Tout de même, si j'avais parlé de prendre *une amie* au lieu *d'un amant*, il aurait trouvé mon petit raisonnement très sortable. Pour Renaud l'adultère est une question de sexe). — Ceci, dans la bouche de Claudine, est vraiment l'évangile de la morale conjugale... moderne. Claudine dit aussi, se résumant avec la vivacité que mettrait une chatte à se coucher en rond : « Le vice, c'est le mal qu'on fait sans plaisir. » Ajoutez, ô trop primesautière Claudine : « ou pour un autre résultat que le plaisir. » Et vous aurez, en effet, résumé en vous toute la correcte élégance des jolis animaux honnêtes que peuvent être certaines femmes en face de la complication de gestes grossiers, déshonnêtes, et de paroles solennelles que représentent certains hommes chargés d'apprendre à leur compagne la dignité de l'amour social.

Claudine en ménage est une œuvre qui révolutionnera, sans les révolter, les amateurs de vérités nues. C'est une œuvre sincère, écrite si délicieusement que des larmes de joie en viennent aux paupières des épris d'art naturel. Ce livre de morale, ultra-moderne, n'est pas cependant un livre pour les boulevards parisiens. Il arrive de plus loin que la vie frelatée de notre temps. Il sort du fond des forêts antiques où la jeune druidesse vierge s'offrait sauvagement aux embrassements

du Dieu avant même d'avoir connu l'homme. Or, le dieu animait chaque vierge, à l'époque des druidesses, et chaque vierge pouvait l'échanger avec sa voisine puisqu'elle le portait en elle. « De là, des hurlements, la nuit, se prolongeaient jusqu'aux secrets abîmes de la mer », est-il raconté dans les auteurs très anciens à propos de la redoutable île de Sein. Claudine, pour nous jeter à la figure sa poignée de vérités nues, a la voix un peu rauque, un accent fiévreux et parfois sombré, comme venant des entrailles du monde. Elle hurle encore un peu, tout bas. Claudine, couronnée de verveines et armée de la faucille blanche qui est son bras arrondi pliant vers ses lèvres gourmandes fruits ou fleurs, nous arrive en ligne droite de la nature. A de différentes époques de sécheresse cérébrale, de casuistique religieuse, de sophismes, d'intolérances, d'hypocrisies légales et de dévergondages plus ou moins politiques, cette femme, fille de toutes les forces de la Terre, surgit brusquement d'un crâne nous rapportant la brutale sagesse de toutes les nations. Le miracle est qu'elle surgisse d'un crâne de mâle, car elle est la grande ennemie, l'éternelle ennemie du cerveau de l'homme. Elle est la logique des seuls instincts; elle se redresse, prête à la blessure comme au baiser, et elle crie, toute naïve, toute petite et très immense : « Voilà ce que je devrais être et voilà ce que tu m'as faite! Tu as voulu de moi des choses simples, nullement honteuses, mais accomplies, pour ton orgueil, en des rites mystérieux, et tu m'as réduite à l'hypocrisie sentimentale sous prétexte de dignité. Non, je ne puis pas plus être ton bien exclusif que tu ne peux devenir mon unique propriété. Je suis le vent qui passe et qui peut contenir l'appel d'un Dieu... avec le chant d'un oiseau. Je suis libre comme toi tu te dis libre, plus libre encore, car j'avoue toutes mes hontes, mieux : je m'en fais gloire. J'accepte d'être ta maîtresse, rien de moins. Ta femme? Je ne saurais me contenter de ce titre. Je suis la femme du monde entier, je suis l'ardeur bien portante de tout mon sexe. Alors... rien ne peut me suffire et, si je te suis fidèle, d'apparence, ce sera pour cet avilissement de la pitié que la faiblesse de ma chair te représente quelquefois. » Et l'homme qui a cessé d'être le roi du monde entier par la force, mais qui essaye de le demeurer par la ruse, commence à regarder Claudine comme la vraie, la seule maîtresse de toute destinée. Il s'associe, temporise, entre en composition, lui permet ceci, lui défend cela, ouvre enfin peu à peu les portes de l'écluse, et la mer grondante des désirs

se précipite, gardant au fond de ses grondements sourds les hurlements des prêtresses de jadis ! — Qu'il ne faut jamais épouser une prêtresse. — Traduction de Claudine, en langue plus moderne : « Je me retrouve devant la glace de la cheminée épinglant à la hâte mon chapeau *pour rentrer.* » « J'habite ici chez un Monsieur, un Monsieur que j'aime, soit, mais j'habite chez un Monsieur... Hélas! Claudine, plante arrachée de sa terre, tes racines étaient donc si longues?... Où rentrer ? En moi. Creuser dans ma peine et me coucher en rond dans ce trou... » Claudine est l'éternelle étrangère. Ses racines ? Elles touchent au feu central. Elle vient de trop loin pour l'homme, le brave homme qui temporise et compose. Où rentrer? Hélas, Claudine, quand on en est là, on sort et on va chez un autre!...

Nous arrivons ici au vif de la question. Cet autre, c'est Renaud qui le choisit avec un certain respect de lui-même allant jusqu'à l'égoïsme. Profitant des instincts enfantins de sa jeune femme, il lui indique, discrètement, le chemin de Lesbos et dérive le torrent de laves amoureuses sur un terrain qu'il fertilise à son usage personnel. Oui, je sais bien que des gens vont se voiler la face et crier au scandale. Mais, braves gens, on fait ce qu'on peut dans la vie conjugale, et pas toujours ce que l'on veut. Un amant est inévitable dès qu'une femme s'ennuie ; mais on a le droit de risquer une poupée quand la femme est encore assez jeune pour se leurrer... les doigts. Et Renaud fournit la poupée, une espèce de champignon vénéneux et mondain, toujours couvert de son chapeau, même lorsqu'il est en chemise, être pervers et falot, pantin pailleté bien plus que vraie dame, vicieux, peureux, et puéril, être inexistant, exotique parisienne habillée en ara et gloussant des tas de choses apprises que Claudine, qui soupire sans parler, ne comprendra jamais, heureusement pour son particulier génie de l'amour. Cette créature-là est une des meilleures créations de Willy. Elle est exquise et ridicule. Claudine croit aimer cette femme en n'aimant que l'amour. Un beau matin, elle trouve son mari jouant avec sa poupée. Parbleu ! Punition double et moralité à triple détente. Claudine s'enfuit les poings sur les yeux et elle va retrouver la solitude de la nature d'où elle n'aurait peut-être jamais dû sortir. Elle reviendra. Son mari l'attend. Elle aime son mari qui est encore l'Eros initiateur pour elle et n'est-elle pas prêtresse d'Eros? Ce livre est un coup de canif hardi donné dans le fameux contrat conjugal que tous les époux de tous les temps

ont eu l'imprudence de rédiger une fois pour toutes. Rien n'est immuable, pas même les lois. Si le code conjugal était vraiment basé sur la grande loi d'amour, la seule universelle et éternelle il y serait déclaré que l'esprit de sacrifice doit également régner dans un ménage. Que les femmes excusent avec simplicité les caprices des maris et que les maris pardonnent généreusement les caprices de leur femme, il y aura beaucoup moins de divorces (et plus d'enfants!) « Tu as fait avec elle ce que moi-même j'ai fait avec si peu de différence, » écrit cette naïve Claudine... Si peu de différence ?... Alors... un bon mouvement, Messieurs : après les petites amies, tolérez donc les petits amis ! Aussi bien, on les prendra sans vous les demander, calcul différentiel à part..... *Claudine en ménage*, suite de *Claudine à Paris*, qui est la suite de *Claudine à l'école*, termine le roman de Claudine, d'une Claudine vivante, originale et merveilleusement spirituelle. Ces trois livres, dont le plus écrit et le plus osé est certainement *Claudine en ménage*, placent désormais Willy au premier rang des romanciers français.

Le Surmâle, par Alfred Jarry. L'Adam futur ! Villiers, si chaste, aurait-il jamais osé penser à celui-là, même après les très particuliers développements mécaniques de son *Eve future*? Je ne crois pas, car il faut être cruellement jeune pour inventer ce cynique fantoche, l'égal de « l'Indien tant célébré par Théophraste ». Qu'est-ce que c'est que cet Indien? J'avoue franchement que je ne sais plus du tout comment m'y prendre pour m'expliquer en présence de tant de lectrices que je vois d'ici ouvrant de grands yeux au seul mot, jusqu'alors inusité, de *surmâle*. (Quel pénible métier il me faut faire, mon Dieu, sous couleur de critique !) Un surmâle c'est un monsieur qui... non, disons : *le surmâle*, car je ne peux pourtant pas parler de ce monsieur-là comme de l'échantillon d'une catégorie, ça me paraît plutôt une exception. Le surmâle est donc un monsieur qui... Enfin, admettons, entre femmes et sous larges éventails, que les impressions d'amour s'inscrivent en chiffres ronds sur le tableau noir de la nuit, et, rêvez, les yeux clos, bien entendu, ces choses-là ne se regardant jamais en face, au plus gros chiffre qu'il vous plaira de concevoir. L'Indien tant célébré par Théophraste réalisait le joli rêve de 70 impressions amoureuses de midi à minuit. Le surmâle, dans le même intervalle donné par des médecins, témoins de ce combat singulier entre deux personnes de sexe différent, arrive jusqu'à 82 impressions et c'en est une

de terreur pour tous les assistants, je pense, ainsi que pour sa charmante adversaire, d'avoir mené ce train sans rien casser. Je me trompe, le surmâle casse la femme et pour sa punition il en deviendra amoureux... quelques heures, car, j'oublie de vous dire que le surmâle est capable de tout, sauf d'amour. C'est un moteur. Aussi la phrase de la femme masquée à son quatre-vingt-deuxième soupir est exquise. « Enfin, on est quitte de ce pari pour être agréable à M. Théophraste ! Si nous pensions à nous maintenant. Nous ne nous sommes pas encore aimés... » Et... ils recommencent, sous de nouvelles formes, à parcourir toute la série des impressions. Le surmâle ne se borne pas à ce petit tour de force (moins qu'un jeu pour un être aussi bien entraîné), il pédale en avant d'une locomotive d'express lancée à trois cents kilomètres à l'heure et trouve le moyen de fleurir de roses la portière du wagon d'où le contemplent les yeux innocents de sa surfemelle. (Une jeune fille pure !) La course des dix mille milles est un vrai chef-d'œuvre d'ironie froide et étincelante, telle la gerbe de rayons d'acier de la fameuse quintuplette. Il y a un mort qui *grippe*, puis pédale peu à peu comme un brave garçon soucieux de l'honneur des camarades et finit par *s'emballer*. Je ne sais, du reste, ce qui est le plus étrange et le moins analysable du tournoi d'amour, de la course ou de l'épreuve dernière dans laquelle succombe le surmâle. On a un peu la sensation de traverser un cauchemar et on est assourdi par le roulement sans fin de toutes ces machines qui virevoltent, caressent, pédalent, mordent et perforent. Pour un roman dans le train, c'en est un ; mais autour de ces choses de fer, d'acier ou de cristal, dont les vibrations nous effarent, on découvre des détails humains, des fleurs de chair et de sang qui sont d'une délicatesse inouïe. Citons : « Les dents étaient de minutieux joujoux bien en ordre. La mort en avait rapproché avec soin les deux rangs comme de minuscules dominos, vierges de points — trop enfants pour savoir compter — dans une boîte de surprise ». « Les bouts des seins étaient de curieuses choses roses qui se ressemblaient mutuellement... et à rien autre. » «... Et grands yeux, si francs, surtout quand ils trompent. » (Je me demande comment la pauvre Ellen Elson aurait pu avoir le loisir de tromper ce surmâle... à moins que ce ne fût avec un eunuque !) La fin du surmâle est horrible et... providentielle. La « machine à inspirer l'amour » s'éprend du malheureux patient et à son tour elle le dévore tout vif de caresses, seulement elle a des dents et des

yeux électriques ; en la fuyant il reste tordu aux barreaux de fer de la grille monumentale de son château. Belle revanche d'un autre sexe d'acier, juste récompense du Monsieur qui avait osé déclarer : « L'amour est un acte sans importance puisqu'on peut le faire indéfiniment. » Et un peu plus loin ceci, très abominable : « Il n'était pas de ceux qui battent les femmes. Quelque chose, en lui, leur était bien trop cruel pour qu'il eût besoin d'y ajouter. »

Maintenant, il conviendrait de cueillir un brin de morale pour le respirer dans cet affreux jardin où ne poussent guère que les guirlandes ardentes de l'engrenage, les flèches rougies à blanc des pointes électriques, tout un tas de chiffres hérissés comme des instruments de torture ; mais, à chercher cette humble fleurette-là, je perdrais mon temps et je préfère vous laisser sur la phrase ingénue d'une fort honnête dame du siècle dernier, la princesse de Metternich, à qui un grand explorateur, retour des Indes, montrait un phallus de bronze de proportions inconvenantes : « Ah! le joli bibelot pour une étagère! » Il faut bien passer quelque chose aux grands explorateurs! Les poètes, M. Alfred Jarry en est un, sont les grands explorateurs de l'impossible et ce qui étonnerait encore le plus de leur part ce serait probablement le possible. On n'y croirait jamais, le vrai n'étant que très rarement vraisemblable. Le Surmâle est donc un joli bibelot, un joujou de poète.

Montès le Matador, par Frank Harris. Il est extrêmement intéressant de voir le rayon du soleil cru de l'Espagne se réfléchir en la netteté pure du prisme cérébral d'un homme du nord. Et cette histoire de jalousie contenue, quoique féroce, ce drame de sang et d'or analysé par Frank Harris, esprit clair, méthodique, de déductions un peu froides, gagne énormément en originalité à se trouver percée à jour par la plume acérée d'un écrivain qui n'a pas l'habitude d'abandonner rien au hasard des métaphores. Dans « Profits et pertes », la seconde nouvelle du livre, nous assistons à une étrange succession d'actes mauvais pour le bien et de bonnes actions balançant le mal commis avec un entier discernement. Rien de curieux comme cet honnête employé qui met le feu aux grands magasins de son patron pour sauver la caisse future et qui sauve, en même temps, du feu allumé par lui, une petite fille non prévue dans son crime. Il se casse le bras, se foule un pied, a toutes les peines du monde à se retirer vivant de la fournaise ; mais, chose très dérisoire en l'occurrence, il a enfin fait son devoir et n'aura plus de remords.

Les fluctuations du pauvre employé, à la fois positif et hésitant, sont bien amusantes à suivre et on imagine difficilement la conclusion : une apothéose, durant laquelle il est traité officiellement de héros et de bienfaiteur de l'humanité, ce qui, à la rigueur, est tout naturel. Nous félicitons Henry Davray de cette traduction nouvelle où il y a peu d'amour, mais combien de philosophie neuve et de réel talent. S'il veut nous donner du Frank Harris, nous en prendrons toujours volontiers; c'est un mets à la fois agréable au goût et tonique pour notre pauvre petit estomac que les diables de romans d'amour débilitent vraiment trop.

Le Calepin d'Amour de la Brinvilliers, par Paul Olivier. Une femme qui assassine tant de gens a-t-elle le loisir d'écrire de si jolies choses? Ou faut-il croire simplement que M. Paul Olivier a du génie? Je préfère croire au génie de M. Paul Olivier... c'est plus correct et selon l'usage entre personnes estimables. La Brinvilliers femme de lettres m'offusque un peu... probablement parce que je suis une arrière-petite-nièce de Mme Laffarge! Ce livre contient le résumé de la vie de la célèbre empoisonneuse, un journal d'un de ses amis d'une naïveté touchante en ce qui concerne ses crimes, et, enfin, les propres réflexions d'après boire où d'après l'amour de la Brinvilliers elle-même. Dans ces dernières pages se rencontrent de merveilleuses perles, des portraits à la... sanguine et surtout à l'emporte-pièce. Cette femme spirituelle était un fléau pour toutes les vertus. Elle parlait comme on donne des coups de dague et que verts, ses mots verts comme la cinglée d'une branche de saule au printemps! Je voudrais citer quelque chose, et, malgré moi, je relis, n'osant plus choisir : « Tout le secret de l'amour en quatre mots, soyons de bons animaux. » Le portrait de Cadet-la-Gingeole qui aimait une poupée. Le portrait du muet qui aimait sa femme. Certaines lettres du poète Vermeil (bien moderne, le poète!) Et l'histoire du vieux cheval de la forge! « C'est une femme charmante, dit-elle d'une de ses amies qui passe son temps, quand une puce la pique, à chercher de quel amant elle peut bien lui venir. » « Il n'y a rien de cynique et de monstrueux comme les vieilles femmes vertueuses! » Oh! oui. « J'ai frayeur du sommeil, cette aventure sinistre de tous les soirs... » Et enfin ceci, un peu bien rosse : « Est-ce drôle que, sans le vouloir, j'ai failli m'empoisonner? » Quelle charmante créature! Il faut tout lire vous savez, c'est un livre unique et peu importe

que l'auteur soit un honnête homme de mystificateur au lieu d'une brave empoisonneuse libertine.

L'Amoral, par Valentin Mandelstamm. Roman d'aventure des plus originaux. Un style sec et clair avec une pointe d'ironie excentrique genre Kipling, mais cependant très personnelle. Jan W. Corn, voleur, séducteur, assassin et chef de bande, après avoir violé la fille de riches propriétaires, les Darong, s'en éprend un peu malgré lui, subit l'amour comme on tomberait dangereusement malade et meurt lentement de chagrin parce que Annie Darong ne sait pas l'aimer d'un amour naturel, le seul grand amour qui transforme les bêtes fauves en agneaux et les agneaux en bêtes fauves. Annie, par mortification (les femmes en ont de bien bonnes !), le trompe avec un poitrinaire qui l'épouse et la fait rentrer dans son monde de bourgeois riches et ignorants de toute espèce d'aventure. Elle meurt aussi de chagrin de son côté... Durant que l'Amoral l'attend, espérant toujours qu'elle reviendra, car, lui, est dans le vrai : il ignore le remords inutile et ne sait que suivre sa volonté de possession. Mais Annie connaît une autre volupté, peut-être, celle de mourir de son désir, loin de celui qu'elle aime toujours. Il y a les cloîtrées de la volupté, comme il y a des religieuses du Carmel.

La reine de Saba, par Charles Bernard. Voici une restitution antique bien faite, écrite simplement avec le seul souci de donner des impressions justes et de s'écarter des perpétuelles routes où l'on marche le pas dans le pas des autres. Certes, il y a des scènes terribles et on sacrifie pas mal sur l'autel des sensations inédites, mais cela ne me choque pas comme un parti pris de pourriture générale. Cette reine est à la fois femme et reine avec une concision de geste qui me charme et va jusqu'à m'émouvoir lorsqu'elle se fait un cœur au contact de plusieurs sexes d'homme. Elle trempe dans le creuset de passion bestiale, en ressort, plus chaste et plus éprise de la beauté qu'avant de s'y précipiter, seulement, elle ne nous fatigue point de tirades psychologiques hors de propos et surtout hors du siècle où elle vivait. Elle désire Salomon, comme on désire le fruit qui doit définitivement désaltérer. On peut s'amuser avec des esclaves, mais on n'aime qu'un roi quand on a du sang royal dans les veines. Et elle marche vers Salomon, armée de toutes ses puissances : ses trésors, ses soldats et sa beauté.

La leçon d'amour dans un parc, par René Boylesve. La mode est aux polisonneries enjuponnées du style dix-hui-

tième, décidément. Voici une histoire leste qui tourne autour d'une statue d'un déshabillé plus leste encore. Il y a tout juste une petite fille, une chatte, la belle Zébute, et une poupée nommée Pomme d'api, qui soient absolument candides dans ce labyrinthe où les vertus s'éperdent, deux par deux. Si bien dix-huitième que puisse être le genre en question, l'auteur conserve une délicatesse d'images et une subtilité de ton qui sont bien de ce siècle-ci, plus pervers et moins rude, certainement que l'autre, ne valant pas mieux, par exemple, au seul point de vue de la morale, mais on ne se met pas aux lucarnes du labyrinthe qui tourne autour de Cupidon tâtant sa première flèche pour jouir de ce point de vue-là.

Fils de Grande tente, par Seddik El-Outa. Un sérieux livre sur les mœurs algériennes et un roman plein de vie brûlante et tout intime. Il est effrayant et très intéressant de pénétrer dans le sanctuaire, chez la sultane Teber, pour voir le mari, le maître de déjà plusieurs femmes à la fois esclaves et maîtresses, élire enfin la femme épouse, celle qui a mis le joug féroce de sa chair sur lui. (Arabes ou Européens, Orientaux ou occidentaux en sont cependant tous la victime devant Mahomet qui doit grincer des dents des fatalités de l'habitude ou de la passion.) Teber n'use pas trop de la confiance de son mari et elle affirme sa puissance de chef de grande tente en la doublant de toute son ambition.

Le jardin du roi, par Paul et Victor Margueritte. Un livre destiné à être lu par des jeunes filles et aussi par des amateurs d'antiquités, car il y a de beaux récits sur les meubles de Versailles, du grand Versailles que tout le monde ignore; car il est aux portes de Paris. On se promène avec plaisir dans le jardin du roi qui sent bon les roses du souvenir et celle de la jeunesse bien portante.

Vierge faible, par Renée Tony d'Ulmès. Roman d'une intellectuelle que l'amour physique intimide d'abord et qu'il finit par dominer : un état de corps bien plus qu'un état d'âme. Chérubin insinue, sans s'en douter, la première flamme et le feu couve longtemps dans cette douce poitrine de femme si mal défendue par sa beauté. Celui qu'on accepte comme vainqueur est presque étonné de son triomphe. C'est un homme sérieux, marié, une valeur de tout repos. Sybille Heursay méritait mieux que cela !Tout au moins avait-elle le droit de réaliser son premier rêve, puisque l'amour, qu'on le veuille ou non, est toujours un enfant dont on commence par être la mère. Plus tard, il grandit si vite, il est tellement le maître,

qu'on n'a plus besoin, vraiment, de le tenir en lisière. C'est lui qui se fait paternel et rien n'est ridicule de ce que décide l'amour lorsque son caprice est de se plaire à de telles transformations.

Le roman de deux jeunes mariés, par Charles Joliet. Ecrit pour les très petits enfants dont on coupe le pain de ménage en tartines. Notes spirituelles sur les belles-mères.

Cours de jeunes filles, par Pierre de Clésio. L'envers et l'endroit de la profession enseignante dans les cours laïques. Cahier du maître. Cahier de l'élève. Cela finit par un mariage ou quelque grosse déception amoureuse. On apprend l'amour à toutes les écoles, et comme on l'apprend mal ! Des réformes s'imposent.

L'hostie, par Fernand Lafargue. Commerce et sacerdoce mélangé. Un curé, ancien cuirassier, digne de tous les respects, un modèle recommandé pour libre-penseur. Une mère qui se conduit mal, dont la pauvre fillette rachète la faute en aimant son amant qui ne pourra pas l'épouser, même par calcul. Fin dans un couvent. Il me semble que le principal coupable est ce même prêtre, ex-cuirassier trop vif, qui offre à Dieu des choses qui ne lui appartiennent pas.

Ames troublées, par Schalck de la Faverie. Colonie américaine. Aventurière américaine. Beautés américaines. Jeune fille américaine élevée à l'américaine. Un gentilhomme français, mondain et taré, veut épouser la fille de sa maîtresse, mais celle-ci surprend la fatale scène entre les deux amants et elle se retire du guépier pour aller presque tomber dans les bras d'un social-anarcho porteur de bombe. Le roman finit sans finir, car personne ne se marie. Ni le chef d'usine (poète) ni le gentilhomme, et la fille d'Amérique s'en retourne chez elle le cœur vide et quelque peu flétri.

L'Etau, par Charles Guiersi. Il est, je crois, un bruit qui court parmi les hommes au sujet des hystériques. Cette fois, ce bruit est augmenté par un cas de clinique largement et amoureusement développé dans ce roman... Mais *l'Etau* est une petite exagération... que l'ordinaire faiblesse masculine tend à propager. Il n'y a jamais eu d'hystérique pour les puissants. L'étau ne pince qu'à vide, parce que la nature à horreur du... moindre vide.

Vieilles gens, vieux pays, par Jean de la Brète. Une idylle entre une fillette honnêtement hardie et un jeune soldat entêté dans sa foi religieuse comme peut l'être un vrai Breton. Le soldat refuse un duel pour l'amour de son Dieu. Il

devient le paria et sa tante, une vieille dame spirituelle et vive, ne l'approuve que pour la forme. Le héros à rebours se marie tout de même et va s'enterrer, avec ses principes, encore plus avant dans la vieille terre.

Mademoiselle Millions, par Mary Floran. Cette tête brûlée de jeune fille riche s'énamourant d'un garçon pauvre méritait mieux que toutes ces amies. Les hommes sérieux sont souvent aussi bêtes qu'ils en ont l'air.

La soif d'aimer, par Daniel Borys. Une telle soif vous conduit, quand on ne sait ni vouloir ni choisir, à boire un peu dans tous les verres, et Colette finit par mourir des suites de trop d'ivresse. Le caractère d'oiseau affectueux et léger de cette jeune femme est très gracieusement peint.

Heures d'ivresses, par A. de Beil. Nouvelles décolletées ou macabres. A noter l'heure d'angoisse dans le « Collier de la morte ».

Petite blonde, par Marco Praga. M. Albert Lécuyer, qui a traduit « Alleluia » du même auteur, nous donne aujourd'hui une autre étude d'adultère tout aussi intéressante.

Nuit de fête, par Félicien Champsaur. Album de croquis où les pierrots alternent avec les squelettes. Genre un peu vieux-jeu, mais relevé de quelques mots obscènes qui sont les piments obligatoires de la viande faisandée et poudrerizée.

Le Secret du bonheur et **Oiseau de Luxe**, par Pierre Sales. Grand roman-feuilleton beaucoup mieux écrit qu'on ne serait en droit de s'y attendre. Ça nous déroute. On croit que c'est un roman littéraire et alors ça vous ennuie... mais il y a des accouchements clandestins, ce qui est instructif.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Revue de la Renaissance. Organe international des Amis de la Pléiade. Directeur : Léon Séché. Paris, Émile Lechevalier, in-4°. — Joachin du Bellay, *La Deffence et Illustration de la Langue françoyse*. Imprimé à Paris pour Arnoul l'Angelier, tenant sa bouticque au second pillier de la grand'sale du Palays, 1549. Avec Privilège (Réimpression sous la direction de Léon Séché). — Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps* (*1797-1863*); ses origines maternelles; ses amours; ses amitiés, etc. Documents nouveaux et inédits; Paris, Félix Juven, 1902, in-8°.

Les grandes réputations sont assurées par la haine, bien plus souvent que par l'admiration. Ce sont leurs ennemis qui ont créé la gloire de Ronsard et celle de Victor Hugo. Malherbe

et Boileau, son singe très adroit, oublièrent de malmener du Bellay et c'est contre Hugo que répandaient leurs injures classiques les Viennet et les Baour-Lormian. Du Bellay et Vigny furent de grands critiques en même temps que de grands poètes ; le public, qui goûte les spectacles émouvants, n'aime guère ni la critique des spectacles, ni la critique de la vie. Une romance ou une féerie lui plaît davantage qu'un chapitre de grammaire ou de philosophie ; ce sont pourtant aux grammairiens de génie, comme du Bellay, que les hommes d'une race doivent d'avoir gardé un peu le sens de la beauté de leur langue ; quant aux philosophes hautains à la manière de Vigny, ils préservent de l'humiliation optimiste, ainsi qu'un sel précieux, les démocraties trop disposées à se sourire, un peu bêtement, devant leur miroir. Ni du Bellay ni Vigny, ne sont satisfaits ; celui-là se met en colère contre le marotisme, dont la poésie est fardée et la prose tachée ; l'autre, royaliste sans foi et stoïcien sans ferveur, se retire de l'action par mépris, et cache sa pensée, par dédain.

§

Du Bellay aime la langue française et en a le sentiment à un degré qui ne se retrouvera plus et qui, à l'heure actuelle, est tombé très bas. Les récents linguistes, échoués dans la méthode purement botanique et descriptive, ne font aucune différence entre les mots de vraie race et les immigrants barbares. La sérénité du *Dictionnaire général* de Darmesteter et Hatzfeldt, est glaciale. Ils enregistrent sans jugement les produits les plus hideux et les plus inutiles de l'impéritie des savants et des industriels. Le sens de la beauté verbale leur manque absolument. Un chimiste, s'il isole un nouveau gaz, ne craint pas de qualifier son odeur ; un vocabuliste, s'il enregistre un nouveau mot, devrait noter son degré de conformité avec la langue où il veut entrer. Du Bellay aurait songé à cela. Lui, que l'on accusa d'avoir, avec Ronsard, infecté le français de grec et de latin, il a une telle peur du sang aliène qu'il dit, à propos des mots de science empruntés au grec : « Ces mots la donques seront en nostre langue comme étrangers en une Cité. » Il conseille de les traduire ou de les expliquer par d'élégantes tournures cicéroniennes. Ceci est une erreur et qui ne sauverait les langues savantes de la barbarie que pour les condamner à l'imprécision.

La langue même dont se sert Du Bellay dans sa *Déffence* est toute pleine de mots nouvellement tirés du grec ou du

latin, quelques-uns brutalement, d'autres avec une certaine adresse analogique. On connaît d'une façon certaine l'origine des plus communs en politique et en économie. Vers l'an 1350, Pierre Berceure, moine Bénédictin, mit en français ce que l'on connaissait alors de Tite-Live, c'est-à-dire la première et la troisième décades et les neuf premiers livres de la quatrième. Dans le chapitre qui précède la table, Berceure établit un catalogue de tous les mots latins que, n'ayant pu traduire, il a francisés, On y trouve : Augure, Inauguration, Auspice, Chose publique, Colonie, Cohorte, Cirque, Enseignes, Expier, Faction, Fastes, Magistrats, Prodiges, Station, Sénat, Sénateur, Transfuge, Triomphe, Tribun du Peuple. A la même époque exactement, Nicolas Oresme, chapelain de Charles V et évêque de Lisieux, donna une liste analogue des mots qu'il avait francisés du grec ou du latin, à la suite de sa traduction de la *Politique* et des *Economiques* d'Aristote. On y trouve : Actif, Action, Aristocratie, Barbare, Contemplation, Démagogue, Démocratie, Despote, Héros, Economie, Illégal, Incontinent, Législation, Mélodie, Armonie, Mercenaire, Monarque, Monarchie, Oligarchie, Période, Philanthropes, Poèmes, Poétiser, Politique, Potentat, Préteur, Prétoire, Sacerdotal, Sédition, Spectateur, Spéculation, Tyrannie, Tyrannique, Tyranniser. N'est-il pas amusant de voir aujourd'hui les hurleurs démocratiques rédiger leurs fourberies et affoler le peuple en une langue qu'ils croient révolutionnaire, et qui fut créée au quatorzième siècle — en pleine nuit du moyen âge! — par un moine et par un évêque? On remarquera aussi, dans un ordre d'idées très différent, *poèmes* et *poétiser*; *poétique* est de vingt ou trente ans plus jeune; *poète*, beaucoup plus vieux, apparaît dès le douzième siècle.

Du Bellay venait donc un peu tard pour s'opposer à l'invasion. Ronsard fut le premier à lui désobéir; dans la suite, l'ancienne langue disparut presque tout entière sous la horde des nouveaux venus. Ils sont, d'ailleurs, loin d'être tous mauvais, et quelques-uns étaient indispensables.

Parmi les conseils linguistiques de la *Deffence*, les uns ont été écoutés et suivis, avec plus ou moins d'adresse; les autres dédaignés ou incompris. Du Bellay s'indigne qu'on ose traduire les poètes; ses raisons, qui sont excellentes, n'ont découragé personne. Il veut qu'on les imite, comme Horace et Virgile imitèrent les Grecs, et cette tendance, qui n'avait nul besoin d'être encouragée, a stérilisé pendant des siècles toute notre poésie lyrique. On ne peut lui reprocher de croire naï-

vement que les déclinaisons sont le fruit de la « curieuse diligence » des Grecs et des Romains ; mais il a vraiment tort de ne pas sentir que les vers prosodiques sont impossibles en français, et d'ailleurs inutiles. Baïf, qui le crut sur parole, ne procréa que des monstres. Il est bien plus sage en cherchant, quoi qu'il s'en défende, à détourner ses contemporains d'écrire en latin. Qu'on apprenne les langues anciennes, le latin tout au moins ; c'est indispensable même pour « faire œuvre excellent en son vulgaire » ; mais il serait bien d'avis « qu'après les avoir apprises on ne déprisât la sienne ». Il appelle ceux qui écrivent en latin « des reblanchisseurs de murailles », montrant par là des gens qui s'attardent bien inutilement à vouloir faire du neuf avec du vieux. Mais, là encore, il ne fut pas entendu ; quoique la grande période érasmienne fût accomplie, on écrivit encore en latin, et même des poèmes, pendant plus d'un siècle. L'usage eût d'ailleurs été bon à conserver au moins pour les sciences et dans les relations internationales. Le latin nous manque, et c'est irréparable, malgré qu'il y ait en circulation dix-huit langues universelles, toutes admirables, toutes recommandées par tout ce que compte l'Europe et l'Amérique, des savants frivoles, des juifs internationaux et des journalistes ignorants. Que l'on ne puisse même plier le latin à la littérature, cela n'est pas assuré : Barclay a écrit en latin de curieux romans ; pour vulgariser dans toute l'Europe les *Lettres Provinciales*, on les traduisit en latin ; enfin ni Second, ni Marulle, ni Fracastor, ni plusieurs autres ne sont des poètes indignes. Etre immédiatement compris de l'élite dans le monde entier, c'est un avantage. Ce qu'on donne n'est qu'une traduction, sans doute ; du moins s'est-on traduit soi-même. Ce que dit du Bellay était néanmoins excellent en un temps où la mode venait de mépriser la langue française ; il soupçonne que l'on estime le latin à cause de sa difficulté, « pour ce que la curiosité humaine admire trop plus (beaucoup plus) les choses rares et difficiles à trouver, bien qu'elles ne soient si commodes pour l'usage de la vie, comme les odeurs et les gemmes : que les communes et nécessaires, comme le pain et le vin. Je ne voy pourtant, qu'on doyve estimer une langue plus excellente que l'autre, seulement pour estre plus difficile, si on ne voulait dire que Lycophron feust plus excellent qu'Homère, pour estre plus obscur ; et Lucrèce que Virgile, pour cette même raison ».

L'examen qu'il fait des poètes français commence à Jean de Meung, qui lui semble représenter la plus haute antiquité

connue. Un siècle plus tard, Boileau n'osa remonter si haut, quoiqu'il connût certainement le *Romant de la Rose*. De là, renvoyant à l'épigramme où Marot énumère les poètes du XV^e^ siècle, il passe à Lemaire des Belges, qui lui semble « avoir premier illustré et les Gaules de la langue françoyse » ; mais il n'en recommande pas la lecture, ni d'aucun autre; il en revient toujours aux Grecs et aux Latins. Il faut bien reconnaître que la période qui a précédé l'avénement de la Pléïade fut des plus pauvres en poètes et que Marot, s'il a de la finesse, est un cerveau bien enfantin. Ronsard et du Bellay sont d'un autre limon; un certain dédain leur est permis. A défaut des anciens, du Bellay engage les poètes (qui lui obéirent volontiers) à imiter les Italiens et les Espagnols. Tout ce qui est de tradition française, hormis la langue qu'il aime et qu'il veut pure, lui répugne. Nous voici à l'endroit où il se met en colère contre les Jeux Floraux et les Puys; où il rejette « rondeaux, ballades, vyrelaiz, chants royaulx, chansons, et autres telles épisseries, qui corrompent le goust de nostre langue, et ne servent sinon à porter témoignage de nostre ignorance. » Son enthousiasme amuse : « Jete toy à ces plaisans épigrammes,... ces pitoyables (attendrissantes) élegies,... ces odes, incongnues encor de la muse françoyse... » Et enfin : « donne moy ces beaux Sonnets, non moins docte que plaisante invention italienne ». Ici encore, et sans aucun dommage, du Bellay fut entendu; le sonnet commença aussitôt de fleurir en France (1). Cela dura un siècle; puis la plante mourut. Sainte-Beuve en retrouva la graine. Il n'oublie rien, ni les églogues, ni les comédies et tragédies, par quoi, selon son vœu, le vieux théâtre français va périr étouffé; ni le « long poème », mais que nul ne réalisera, ni de son temps, ni jamais. C'est peut-être que son conseil ne fut pas suivi à la lettre. Il eût voulu que l'on reprît *Tristan* ou *Lancelot* pour essayer de donner une beauté neuve à ces vieilles légendes. Il ne semble d'ailleurs en connaître que les thèmes ou les récentes imitations en prose. Mais c'était voir clair. A une époque où on lisait encore les banales et prolixes transcriptions des vieux poèmes français, il eût été possible de les faire revivre sous une forme moderne; Ronsard ennuya avec son Francus que tout le monde ignorait, on eût écouté l'histoire d'Amadis ou celle de Fierabras.

(1) C'est sans doute à Pelletier, du Mans, que Ronsard et du Bellay doivent la connaissance du sonnet (*Revue de la Renaissance*, pp. 133 et suiv.).

On a dit sa crainte du mot étranger ; il revient à cette question dans la seconde partie de la *Deffence*. Il veut, et c'est une idée excellente, que l'on francise hardiment tous les noms propres « de quelque langue que ce soit ». L'un des vieux mots qu'il recommande, *assener* (frapper), est rentré dans la langue ; un autre, *isnel* (léger), n'a pu se faire reconnaître, malgré que du Bellay ait lui-même donné l'exemple de son emploi :

Dieu leur a donné des aisles
Qui sont bien assez isnelles
Pour voler jusques aux cieux.

Si le vers français ne peut être prosodique, au moins qu'il soit rimé richement. Les poètes firent de leur mieux ; mais aucun, si ce n'est Théodore de Banville, ne rima plus aussi richement que Rutebeuf, trouvère du treizième siècle. Du Bellay, dont la sensibilité est exquise, réprouve les rimes de brèves et de longues du même son, telles que *passe* et *trace*. Mais les poètes, qui devenaient des scribes, de plus en plus, ne comprirent pas. Que ne l'a-t-on écouté, du moins, quand il demandait que l'adjectif fût substitué à l'adverbe : *Il vole léger*, pour *Il vole légèrement*. L'uniformité de l'adverbe est une des taches de la langue française. Il avait raison encore, quand il conseillait aux écrivains de fréquenter, autant que les savants, « toutes sortes d'ouvriers et gens mécaniques, comme mariniers, fondeurs, peintres, engraveurs et autres, sçavoir leurs inventions, les noms des matières, des outils, et les termes usitez en leurs Arts et Métiers, pour en tyrer de là ces belles comparaisons et vives descriptions de toutes choses ». Les langues des métiers ont toujours été et sont toujours admirables ; celles des sciences sont hideuses : rien ne prouve mieux que la fonction linguistique est une fonction populaire. Un « ignorant absolu » ne peut pas plus se tromper linguistiquement qu'un oiseau qui chante ou qu'un chat qui miaule. Toutes les manières de « mal parler » qu'on relève dans le peuple proviennent d'en haut, un instinct de maladroite singerie portant les ignorants à imiter ceux qui croient savoir. Du Bellay aurait eu bien du chagrin s'il lui avait été donné d'assister à cette constante dégradation de la langue française, dont nous sommes les témoins impuissants.

Il est le poète le plus sûr et le plus pur du seizième siècle. Ses hardiesses et ses intempérances se poussent toujours dans le sens de la beauté linguistique. Ronsard, pourtant bien délicat d'oreille, obéit surtout à la sensibilité visuelle. L'un

est d'abord un musicien, l'autre est d'abord un peintre. Mais l'éducation de l'oreille était rudimentaire alors; et c'est le peintre des intimités sentimentales qui « a cueilli le laurier ». Pour des motifs inverses, venus en un temps fou de musique, Verlaine nous a paru délicieux; Sully-Prud'homme, insupportable et fade. Il faut que la forme de la sensibilité d'un poète s'accorde avec la sensibilité générale de sa génération. Là est le secret; là est la gloire.

§

La *Revue de la Renaissance* a publié d'excellentes études sur : *Les Origines de Du Bellay; Le rôle de Pontus de Tyard*, cet imitateur de Scève et surtout de Pétrarque; *La vie de Joachim du Bellay; La jeunesse de Pierre de Ronsart* (c'est la vraie forme); *Les Origines de la famlle de Baïf.* C'est toute une période, et l'une des plus attachantes, de notre histoire littéraire, dont l'histoire se trouve ainsi renouvelée, si cette publication persévère.

§

Il faut remettre à une autre fois l'examen d'un autre ouvrage de M. Léon Séché, *Alfred de Vigny et son temps;* mais non avant d'avoir dit que l'on ne trouverait nulle part un tableau plus vivant et plus exact de la vie du grand poète silencieux et des milieux contradictoires où il fit semblant de vivre, d'aimer et de combattre.

REMY DE GOURMONT.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Eugène Guénin : *Ango et ses pilotes*, Imprimerie Nationale, 6 fr. — Pierre Gusman : *Venise*, Laurens, 5 fr. — Fernand Nicolay : *Histoire des Croyances*, Retaux, 3 vol. à 6 fr. — A. Petitcolin : *La vie de la mer*, Plon, 4 fr. — L. Melchine : *Dans le monde des Réprouvés*, Société nouvelle de librairie, 17, rue Cujas. 3 fr. 50. — Philippe Descoux : *La reine de Tadmor, Lady Hester Stanhope*, Chamuel, 3 fr. 50. — Memento.

En 1893, si la mémoire ne me fait faute, il fut assez sérieusement question d'organiser à Dieppe des fouilles sur l'emplacement de la maison d'Ango, ce curieux armateur normand du XVIe siècle dont les navires allaient commercer et combattre jusqu'aux extrémités du monde, et qui batailla victorieusement et avec ses seules ressources, selon la légende, contre le roi de Portugal. M. Ch. Normand, qui préconisait l'entreprise, avait reconnu au lieu où s'élève actuellement le

collège, les substructions du vieil édifice dont les parties architecturales tout en bois furent détruites dans le bombardement de 1694 et qui passait près des contemporains pour une merveille de goût, de décoration luxueuse et d'ameublement ; il était descendu dans les caves, avait visité un sous-sol voûté avec de belles colonnes, et proposait de relever le plan général des constructions, la ville de Dieppe n'ayant rien conservé d'Ango hormis quelques bas-reliefs sculptés à son coût dans l'église Saint-Jacques, et aux environs les restes du manoir de Varangeville. Je n'affirmerai pas qu'il ait été donné suite à ce projet; M. Eugène Guénin n'en parle pas dans le livre qu'il vient de consacrer à **Ango et ses pilotes**, toutefois qu'il y ait réuni nombre de documents et d'indications, et en appendice des notes assez étendues sur Varangeville et sur les sculptures de Saint-Jacques où figurent des naturels, des plantes et des animaux du Brésil, de l'Afrique et des Indes. Il n'a d'ailleurs voulu que reprendre l'histoire du célèbre armateur d'après les pièces diplomatiques tirées des Archives de France, de Portugal et d'Espagne. Son travail, de bon aloi, étayé de faits certains, fut primé par l'Académie française, et il est juste de dire que, même à travers la sécheresse des pièces officielles, cette histoire de « noble homme Jehan Ango, seigneur de la Rivière, lieutenant en la ville et le chasteau de Dieppe, de hault et puissant seigneur Monsieur l'admiral de France », ainsi que celle des rudes marins qu'il associait à sa fortune et dont les Espagnols et les Portugais souffrirent si longtemps les courses, apparaît singulièrement mouvementée, glorieuse et dramatique. Au temps de François Ier, les Normands se battirent pour la liberté de la mer, pour avoir le droit de pousser leurs navires et de mener leur trafic sur toutes les côtes et dans tous les pays où ils pouvaient atteindre. Les Portugais, s'appuyant sur une bulle du pape Nicolas V et les Espagnols sur une bulle d'Alexandre VI, prétendaient se réserver le commerce des Indes Orientales et Occidentales, s'en arrogeaient la souveraineté, traitaient en ennemis et même en pirates les navigateurs étrangers ; ils brûlaient les comptoirs et les nefs, massacraient et torturaient les équipages; on cita des bâtiments bretons et normands venus pour commercer au Brésil, qui furent attaqués et coulés, leurs marins livrés aux sauvages pour être dépecés et mangés, d'autres enterrés jusqu'aux épaules et servant de cibles aux arquebuses des Portugais (1516). Les Normands se levèrent aussitôt pour venger les leurs et de tous les ports de la côte

sortirent des flottes de corsaires; les armateurs dont les établissements et les navires étaient détruits s'associèrent pour les représailles, et Jean Ango prit la tête du mouvement, secondé par les Jean Fleury, les Parmentier, les Jean Verrazano, vingt autres capitaines ou pilotes, comme lui âpres, déterminés, audacieux et pratiques, qui croisèrent au large du cap Vert, sur la route des galions et des caravelles et mirent la main sur les vaisseaux chargés d'or, d'épices, de peaux, de perles, de toutes les marchandises fabuleuses que les conquérants envoyaient d'Amérique et d'Asie. On a conservé, d'après les réclamations des adversaires, une liste des prises opérées par Jean Fleury et les corsaires de Honfleur; c'était toute la richesse du Portugal et de l'Espagne, les galions apportant à Charles-Quint les dépouilles du Mexique qu'ils capturaient à mi-route et ramenaient en Normandie, tandis que se morfondait l'empereur, attendant l'argent qui devait lui servir à combattre la France. Il fallut à la fin équiper des escadres pour escorter et protéger les galions. Deux fois, Ango obtint de François Ier des lettres de marque l'autorisant à saisir les biens et bâtiments des Portugais, et deux fois le roi Jean III, trafiquant et voleur, monarque sans scrupules doublé d'un commerçant d'une loyauté plus douteuse encore, se répandit en protestations hypocrites, dut négocier, acheter les complaisances de l'amiral Chabot, payer même à l'armateur Ango la remise de ses lettres. En 1531, Charles-Quint dut intervenir et le roi Jean III, dont les officiers avaient saisi et confisqué une barque de Dieppe, ne s'en tira qu'en versant 60.000 ducats. — Ce fut l'origine de la légende. La lutte d'un simple particulier, si riche et si puissant qu'il fût, contre tout un royaume dont il amenait le gouvernement à composition, était trop étonnante pour ne pas émouvoir ses contemporains. On nous raconta bientôt qu'il avait envoyé ses navires bloquer Lisbonne, dévaster les rives du Tage et reçu les ambassadeurs de Jean III que lui renvoyait le roi de France. « Sa majesté leur répondit, affirme David Asseline dans ses *Antiquités et chroniques de la ville de Dieppe*, qu'il ne leur faisait point la guerre, mais son vicomte Ango, et qu'ils allassent traiter de paix avec lui ». — Au reste, la gloire et la fortune de ces expéditions lointaines furent assez courtes, et elles ne se trouvèrent exemptes ni de revers ni d'épisodes tragiques. Jean Fleury, prisonnier dans un combat, fut exécuté sur l'ordre exprès de Charles-Quint; Jean Verrazano, descendu à terre sur la côté d'Amérique, fut surpris et dévoré par les sauvages;

les deux frères Parmentier moururent dans une expédition à Sumatra qui se termina presque en désastre. Dans la pléiade d'hommes d'action et de valeur qu'avait su réunir Ango, l'aîné de ces deux frères, Jean Parmentier, était un des plus remarquables ; géographe, humaniste et poète, il a laissé une traduction de Salluste et de beaux vers qui ont été publiés par Pierre Crignon, astrologue ou officier ayant la charge des observations nautiques à bord d'un de ses navires, lequel écrivit également une relation du voyage de Sumatra dont l'exactitude surprenante peut être constatée aujourd'hui encore lorsqu'on visite les régions dont il parle. Ango lui-même mourut quasi ruiné. En 1535, il avait reçu royalement François Ier dans cette maison de *la Pensée*, aux boiseries sculptées et dorées, garnie de terrasses, ornée de bas-reliefs, de meubles merveilleux, de statues et de tableaux dont M. Ch. Normand voulait relever les dispositions, et le roi l'avait nommé gouverneur de Dieppe. La guerre maritime avec l'Angleterre en 1544, où il dut faire des avances énormes pour l'avitaillement de la flotte, et où sa participation fut telle que ses compatriotes lui attribuèrent le succès tout entier, fut aussi en grande partie cause de sa perte. Le roi mort quelques mois plus tard, le parti espagnol triomphant avec le dauphin devenu Henri II, n'avait aucune hâte de rembourser l'homme qui l'avait tant combattu. Ango resta gouverneur de Dieppe, mais, jusqu'à son dernier jour, il se débattit dans d'interminables procès. Il mourut à 71 ans et fut enseveli dans une chapelle de l'église Saint-Jacques qu'il avait élevée et où les pas ont effacé jusqu'aux dernières traces de l'inscription gravée sur sa tombe.

On peut regretter que M. Eugène Guénin ne nous ait pas présenté plus directement la curieuse physionomie de l'armateur dieppois ; Jean Ango, dans un livre qui lui est consacré, demeure incertain et vague ; sur bien des points encore ce travail n'est pas aussi complet qu'on le pouvait désirer. Mais il faut comprendre qu'il n'y a pas ici un livre d'histoire au sens habituel du mot ; c'est seulement la publication et le commentaire de pièces dont l'ensemble constitue quand même une suite de grand intérêt ; sur Ango lui même on n'a aussi bien que peu de détails ; il n'en reste pas même un portrait ; un tableau « qui se trouvait encore en 1760 dans une des salles du manoir de Varangeville, le représentait de taille moyenne, la barbe et les cheveux blonds, les joues vermeilles, le nez

aquilin, le front haut et la tête grosse (1) ». — C'est à peu près tout ce qu'on en sait. L'ouvrage de M. E. Guénin, même considéré comme un simple recueil de documents, serait d'ailleurs d'une utilité incontestable à qui voudrait entreprendre une histoire de l'épopée normande au XVIe siècle ; en un temps où l'on a si bien abusé des pièces d'archives et de l'exhumation des textes, que c'est le plus grand titre de gloire de bien des historiens actuels d'en avoir sorti quelques-uns des cartons, on ne sera pas surpris davantage de la faveur avec laquelle furent accueillis ceux-ci.

§

Parmi les publications de ces derniers mois, il nous semblerait injuste de ne pas signaler le joli album relatif à **Venise**, dans la collection des *Villes d'art célèbres* de la Librairie Laurens. — Ce qui semble manquer le plus, malheureusement, aux auteurs qu'emploie M. Laurens, c'est la puissance d'évocation ; nous l'avons constaté pour M. H. Hymans et le petit volume sur *Bruges et Ypres ;* le texte de *Venise*, par M. Pierre Gusman, donne une impression analogue de sécheresse et de pauvreté ; avec un sujet admirable, c'est une lecture ennuyeuse ; la science n'y fait pas défaut, mais l'expression ; je dirai tout net : on n'y trouve pas la traduction littéraire de l'ensemble prodigieux de tableaux et de sensations que doit donner une ville comme Venise ; le reste est accessoire ; n'importe quel guide fournira les renseignements que nous accorde M. Pierre Gusman. La meilleure partie de son travail est une critique d'art de l'école vénitienne ; c'est une énumération de peintres et de peintures ; mais si Venise est un des plus beaux musées de l'Europe, il ne s'en suit nullement que les tableaux de ses musées soient tout Venise. — Il reste les images par bonheur ; elles sont nombreuses, choisies, variées, et d'une beauté d'exécution dont on ne saurait trop faire l'éloge.

§

Chez Retaux, M. Fernand Nicolay, avocat à la cour de Paris, consacre trois forts volumes à une **Histoire des croyances**, *superstitions, mœurs, usages et coutumes, selon le plan du Décalogue.* Il y a là un travail énorme et qui représente, paraît-il, vingt-cinq années de la vie de l'auteur. Nous nous trouvons pleins de respect devant une entreprise

(1) GUIBERT. *Mémoires pour servir à l'histoire de Dieppe.*

aussi considérable, et toutefois l'œuvre de M. Nicolay a de graves défauts qui en viennent de beaucoup diminuer la valeur apparente. Le plus irrémédiable, et ce qui nous déroute d'abord, c'est le plan même du livre. Le plan du Décalogue ! Que vient faire le Décalogue, résumé sec des défenses faites aux Israélites de la part de leur Dieu, dans une histoire méthodique des croyances humaines? Si nous suivons la pensée de M. Nicolay, il a voulu donner une histoire du sentiment religieux, examiné jusqu'en ses dégénérescences et en ses conséquences les plus lointaines; le Décalogue, « loi des lois et incomparable programme de documents, » d'après l'épigraphe de Le Play, ne sert qu'à brouiller le classement logique des choses ; tout ici apparaît pêle-mêle, incohérent et disparate; pour faire suite à des chapitres sur l'Être suprême, l'adoration et la prière, on trouve des études sur le serment, le cérémonial du serment, le vœu et le blasphème ; après un livre sur les fêtes religieuses, arrivent le culte des ancêtres et les rites funéraires, ensuite le meurtre, le suicide, les supplices capitaux, la guerre, les sacrifices humains, l'anthropophagie; un livre traite immédiatement après de l'intempérance, du goût du théâtre, de la danse et du roman, et se termine par une histoire anecdotique du luxe; suivent des chapitres sur les emblèmes et symboles de la propriété, les impôts et redevances bizarres, des curiosités sur le vol, sur le témoignage, le parjure, les jugements de Dieu et le combat judiciaire, enfin un livre sur le mariage et un livre sur les voleurs, pirates, flibustiers, négriers, sur l'esclavage jadis et aujourd'hui. C'est un amas, un kaléidoscope de faits, et il faut ajouter peu utilisables, car l'absence d'un index alphabétique y rendra les recherches difficiles et longues. On s'aperçoit encore, à l'examen de l'ouvrage, que M. Nicolay en a systématiquement écarté tout ce qui touche à la femme et en général à l'intervention sexuelle ; et comme il ne s'agit point de lectures édifiantes, mais d'un travail scientifique, on est bien forcé de convenir que même au point de vue « magistrat », c'est une singulière façon d'étudier les cultes, les croyances, les conceptions multiformes de l'humanité, que de supprimer l'être qui tient une place si grande dans la vie et les religions mêmes, une de ses idéalisations les plus constantes et le mobile instinctif, mais tout puissant qui la fit éternellement agir. J'indiquerai, de plus, qu'une œuvre aussi étendue et aussi complexe gagnerait à être allégée de toute réflexion sentimentale, débarrassée de notes souvent un peu puériles et qui n'ont leur place que dans des

livres de classe; qu'on y trouve trop de références de seconde main alors que la bibliographie manque de rigueur et même d'indications convenables. On ne peut citer comme autorités des volumes de la Bibliothèque des Merveilles, comme *Les Fêtes célèbres* de M. Bernard ou *Les Villes retrouvées*, par M. G. Hanno — que le texte attribue à M. Hanotaux, fort surpris sans doute de se retrouver dans une pareille affaire. — S'il fallait entrer dans plus de détails, je mentionnerais encore que, dans *l'Enquête sur les superstitions*, beaucoup trop incomplète, M. Nicolay aurait pu consulter avec fruit l'ouvrage du comte de Résie, — lequel lui aurait donné immédiatement, au reste, le plan dont il avait besoin — sans parler de cinquante volumes d'une importance égale et dont il ne semble guère soupçonner l'existence. Sur beaucoup de questions enfin, l'auteur ne se montre pas suffisamment informé; on m'excusera de ne pas insister autrement; je ne veux pas dire que le travail de M. Nicolay soit dépourvu de toute valeur; on suit avec intérêt la thèse qu'il développe et je ne trouve point qu'il ait eu tort de conclure au spiritualisme général de l'humanité; il a utilisé judicieusement nombre de documents déjà connus et en a produit de nouveaux; il a donné même des chapitres amusants, comme celui qui traite des catéchismes civiques où les citations nous ont rempli d'une douce joie ; — mais il faut déplorer qu'un effort si grand soit frappé de caducité ; on regrettera que l'auteur n'ait pas mieux profité des matériaux immenses qu'il s'est donné la tâche de réunir, et une critique sensée ne peut que lui conseiller de revoir son livre, de le refondre en le rectifiant, et souhaiter qu'il réalise ainsi l'œuvre définitive à laquelle il s'était destiné.

§

Bien que je ne puisse le faire qu'en quelques lignes, je ne veux pas retarder plus longtemps de signaler dans les publications de voyages, **La Vie de la Mer**, de M. Petitcolin, auquel nous devons déjà des *Impressions d'Ibérie*, et surtout un volume délicieux de promenades en Bretagne. Les livres de M. Petitcolin donnent toujours une idée de quiétude et de bonne santé; on sent qu'il s'ennuierait s'il ne les écrivait pas, de même qu'il ne vivrait point sans son yacht où il réside autant que chez lui, dans un petit port de la côte; le patron Layec, bonne et loyale figure de marin dont on aime la rudesse simple, fait partie de son existence aussi bien que le bateau qu'il l'a chargé de conduire. M. Petitcolin a voulu

nous conter sa vie à bord, dans ce milieu de matelots, parmi les événements minimes de ses traversées ; son livre n'est point dépourvu de jolies choses, mais peut-être faut-il dire qu'il aurait eu avantage à le situer ; on sait très bien que le rivage de Bretagne est proche ; son récit gagnerait pourtant à la précision des lieux, des ports, des îles, de la géographie de la côte ; une trame légère encore eût fait accepter plus aisément ces impressions d'un amateur de la mer, qui n'offriront, je le crains, pour le public, dans leur forme actuelle, qu'un intérêt insuffisant.

Le Monde des réprouvés, traduit et abrégé par M. Jules Legras sur l'original russe qui comprend deux volumes, est au contraire un livre prenant et poignant, qui se lit avec la hâte d'un roman d'aventures. L'auteur, dissimulé sous le pseudonyme de L. Melchine, est, nous dit-on, un poète de grand talent. Il fut impliqué en 1887 dans un procès politique, condamné à mort, puis vit sa peine commuée en celle des travaux forcés à temps. Il fut expédié en Sibérie et vécut quatre ans avec les forçats. — Ses souvenirs, qui parurent librement en Russie comme la *Maison des Morts* de Dostoievski, sont plutôt susceptibles de modifier les idées que nous avons en général sur les bagnes sibériens dont on nous avait conté tant d'horreurs, et M. J. Legras indique très justement dans la conclusion que nous employons en Nouvelle-Calédonie un système pénitentiaire dont la cruauté ne nous permet guère d'établir des comparaisons flatteuses pour notre amour-propre. Les bagnes de Sibérie n'existent plus, au reste, depuis le 12 juin 1900, et la transportation est effectuée à Sakhaline, au nord du Japon, où les conditions de vie sont infiniment plus dures. Il demeure aussi que dans l'empire des Tsars on peut être condamné à mort et déporté par grâce, comme il advint au pseudo L. Melchine simplement pour avoir été un membre actif de la Ligue révolutionnaire de la Jeunesse, avoir contribué à « l'organisation d'une imprimerie clandestine et vécu sous un faux nom ». — Quatorze de ses co-accusés moins heureux furent pendus.

D'une lecture fort attachante encore est **La Reine de Tadmor**, biographie par M. Ph. Descoux d'une nièce de William Pitt, *Lady Hester Stanhope*, dont l'existence active et aventureuse méritait bien un succès de curiosité. Caractère bizarre, entier, esprit impérieux, mordant sans être dénué de bonté, mais d'un orgueil absurde, Lady Stanhope entreprit après la mort de Pitt un voyage en Orient dont les péripéties

furent nombreuses, et que sa libéralité transforma presque en marche triomphale. Elle eut bientôt l'idée de s'y fixer, n'ayant plus que désaffection pour l'Europe ; elle résida à Mar-Elias d'abord, puis à Djoun, proche Saïda, où elle vécut jusqu'en 1839, mêlée à des événements singuliers ou dramatiques, parmi des rêves, des projets et des ambitions étranges, occupée à des entreprises ambitieuses, menant un train de princesse légendaire et prestigieuse parmi les peuplades de Syrie, — le bruit courut même qu'elle avait été couronnée au milieu des ruines de Palmyre — et un brin folle, dupe de ses imaginations et de quelques charlatans, se crut même appelée à jouer un grand rôle dans la rénovation de l'Orient, d'y être reine et d'aider à la venue du Mahdi ou du Messie. Le livre alerte écrit par M. Descoux est, en même temps qu'une narration intéressante, une véritable restitution de l'état de la Syrie, et donne des détails curieux sur ses voyageurs et son histoire dans le premier tiers du XIXe siècle.

Memento. — Dans le *Courrier de l'Orchestre*, du 2 février 1902, excellentes notes de M. L. Perret sur *l'Ancienne corporation des Ménétriers*, d'après les travaux de M. Bernhard et de l'Ecole des Chartes. — Dans les derniers numéros de *la Correspondance historique et archéologique*, art. de M. de Beaumont sur le *Congrès archéologique d'Agen et d'Auch ;* analyse par M. P. Lacombe des travaux sur Paris de *Nicolas Michel Troche ;* bibliographie des travaux de *Célestin Port*, archiviste de Maine-et-Loire ; *Le Journal d'un bourgeois de Popincourt* (1784-1787) publié par H. Vial et G. Capon ; de M. J. Momméja, article curieux sur des *Sépultures barbares fouillées au Moyen-Age*, et un *Commentaire archéologique sur un vers de Victor Hugo* faisant allusion à la pierre de foudre ; de M. P. Cottin, *Une Maison de discipline à Paris en 1780, Sophie Monnier chez Mlle Douay*. — Dans la *Revue des Etudes Historiques* : Pierre de Vaissière, *Châteaubriand et son retour de l'émigration* (1800-1801) ; Roger Peyre, *Une amie de l'Hospital et de Ronsard, Marguerite de France, duchesse de Berry et de Savoie ;* Charles Prieur, *La Patrie d'Eustache Deschamps ;* René de Saint-Chéron, *La Conversion de Dante et le jubilé de l'an 1300 ;* Raymond Tabournel, *Considérations sur la guerre de Sept ans, Manuscrit inédit du prince Henri de Prusse.* — *Le Tour du Monde* a publié *La Mission Hostains-D'Ollone*, par le capitaine D'Ollone ; *Quinze mois dans l'Antarctique*, premier hivernage dans la banquise australe, par A. de Gerlache ; *Le culte des fontai-*

nes en Limousin, avec de très belles illustrations par G. Vuillier; *Le Voyage en Mongolie* du baron de Batz; *La chute de l'Empire de Rabah*, par M. Emile Gentil; *La Terre de Feu*, d'après le Dr Otto Nordenskjoeld, par le coutumier M. Rabot; *Le journal d'un officier du corps expéditionnaire de Chine; En Danemark*, par M. Ch. Berchon, récit émaillé de curieux croquis; enfin des articles nombreux et intéressants parmi lesquels il faut signaler ceux sur *Saint-Valery, les Falaises de la Somme* et *les transformations du Littoral*; sur *Tolède*, par Jacques Porcher; sur *Brouage*, cette curieuse ville morte du XVII^e^ siècle, en Saintonge; sur *Les fouilles d'Antinoë*, et *Le Monastère fortifié de Saint Siméon à Assouan*, par M. A. Gayet.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue blanche : M. Marcel Réja, sur la dépopulation; la théorie des nationalistes et des catholiques; objections; les raisons d'humanité; il ne faut pas conclure. — *L'Occident :* M. Barrès, à propos d' « un laboratoire de nationalisme ». — *L'Ermitage :* M. Stuart Merrill sur Genève et Venise. — Memento. — *Aujourd'hui*, revue nouvelle; son programme.

M. Marcel Réja — **La Revue blanche** (1^er^ mai) — a le bon goût d'associer l'ironie à la statistique et d'opposer un raisonnement clair à quelques lieux communs de l'économie politique, dans le curieux article qu'il intitule : *Le péril imaginaire.*

Ce péril, c'est la dépopulation. Les castrats du nationalisme le dénoncent, de même qu'ils signalent le péril allemand ou le péril anglais, avec une persévérance exceptionnelle. Avez-vous remarqué, dans la peur, le plus puissant levier des sentiments d'une foule? Les hommes sont disposés à un long sacrifice qui coûte à leur énergie, à leur épargne, à leur volonté, si l'on agite devant eux le spectre de la guerre. Il est patent qu'un grand nombre de Français ont perdu le sommeil depuis la campagne de 1870. Mais une très faible fraction d'entre eux consentirait à risquer de gagner le bon, l'éternel repos, au prix d'une participation de leur patriote personne à un nouveau duel franco-allemand. Depuis trois ans que le Transvaal affaiblit l'Angleterre, nos chevaleresques patriotes crient « A Londres! » au lieu de répéter le « A Berlin! » des aînés « vieillis » dans la carrière. Ce n'est point qu'ils aient de telles racines qu'Azincourt leur tienne au

cœur, ou le traité de 1763 ! Ce courant a une double origine : 1° l'Angleterre endommagée comme ils se l'imaginent par les Boers, il s'agirait de l'achever, — jeu d'enfant ! — 2° ils *croient* qu'une guerre maritime, n'entraînant pas la mobilisation générale, ils pourraient, de la terre ferme, encourager l'ardeur des brav's marins à navrer l'Anglais...

D'un même jeu de chiffres il est toujours aisé de conclure dans des directions diamétralement opposées. Cela peut divertir, les jours de pluie. Hélas! il pleut chaque jour pour les économonistes ! et l'on a vu M. Maurice Barrès, aux époques de ses mortifications, citer du Frédéric Le Play avec gourmandise.

M. Réja reproduit des chiffres montrant la décroissance de la population française considérée dans son rapport avec la population européenne. De 1700 à 1890, ce pourcentage serait tombé de 38 à 10. Ici, les déductions de M. Réjà sont très savoureuses :

« Ceci est plus grave. L'importance de ce pays tend vers zéro avec une vitesse uniformément accélérée. N'est-il pas évident jusqu'à l'excès que d'ici seulement deux siècles la nationalité française sera devenue un simple vestige historique, comme une curiosité de musée anthropologique ?

« Cette prophétie devrait convaincre les Français et nul d'entre eux ne devrait s'endormir sans avoir fait au moins un enfant pour l'engrossement des prochaines statistiques. Mais ce mode de raisonnement, analogue à celui des mathématiciens qui extrapolent une courbe, est ici complètement déplacé. La science de la population est encore trop balbutiante pour que son verbiage soit pris en considération. Il y a à peine un siècle que les chiffres de la démographie sont relevés avec quelque soin. Nous ressemblons quelque peu à l'hypocondriaque qui vient de se découvrir une saillie osseuse — parfaitement normale d'ailleurs — et qui croit sa dernière heure venue. La vérité est que, dans l'espèce, nous n'avons pas le droit d'extrapoler. Si l'on eût appliqué le même raisonnement à la fin du XVIII[e] siècle, la Prusse devait être absorbée à bref délai par la France. Nous n'avons pas le droit d'extrapoler. »

Il paraît que si le nombre des naissances diminue en France, cela correspond à une diminution progressive de la mortalité générale : *moins d'enfants, plus de vieillards,* résume M. Réja, ce qui est pour consoler les vifs et désoler les actionnaires des compagnies d'assurances.

Mais, à ceux qui recommandent la procréation, il n'est pas inutile de faire lire ces lignes :

« Lorsque la société d'économie politique (5 janvier 1897) discute la question du chômage inévitable, un économiste, M. Limousin, croit devoir prononcer ces paroles : « La France a en trop cinq ou six millions de travailleurs. » C'est le résumé de la question économique. Lorsqu'on n'examine que ce seul point, la possibilité de bien-être, la facilité d'existence des classes ouvrières, c'est-à-dire de la plus grande partie de la population, on arrive à cette conclusion que, pour réaliser les améliorations désirables, il serait actuellement nécessaire de voir diminuer le nombre des concurrents de la lutte vitale.

» Cette constatation est extrêmement précieuse, en ce que le manque de travailleurs ne saurait dès lors être invoqué par les fervents de repopulation. Même, la question économique étant, entre toutes, vitale pour un pays, il semblerait que ce seul argument eût dû tout d'abord diminuer leur enthousiasme.

» Mais pas du tout : on fait volontiers abstraction de ces circonstances. En réponse à la déclaration de l'économiste Limousin, d'autres économistes font surgir, multiples, les projets de loi pour engager les citoyens à procréer plus activement de la chair à souffrance. Il n'est remède si héroïque qui ne soit proposé avec sérieux. Aux beaux jours du malthusianisme, quelqu'un préconisa l'infibulation réglementaire pour tous les pauvres ; au nom de l'humanité et de la nationalité, nous ne reculerions aujourd'hui devant aucun moyen pour obtenir le pullulement.

» Tous sont unanimes à déplorer cette calamité. Quelques-uns pensent qu'aucune espèce de règlement, si ingénieux qu'il soit, n'y saurait pallier ; les autres divergent sur le choix des moyens. Mais ils tiennent pour indiscutable qu'il y ait calamité.

» La nécessité d'augmenter la population est un axiome de sens moral que personne ne se permet de contester, sinon les inavouables, les honteux malthusiens. Dans quelles limites ? Les défenseurs de la nationalité répondent : parallèlement à l'augmentation des peuples voisins. Voilà qui est peu précis. Il paraît en effet difficile de parler d'une prolification normale ou raisonnable. Sera-ce celles des émigrés canadiens, des modernes Chinois plutôt que la nôtre ?

» En vérité, si les auteurs s'appesantissent si peu sur ce sujet et ne l'abordent que par surcroît, c'est que les argu-

ments mêmes qui les poussent à prêcher la repopulation, en dehors de leur multiplicité qui en impose, n'ont au fond qu'une consistance assez fragile. »

La nationalité et l'humanité sont les deux ordres de raisons invoquées dans ce débat. Et M. Réja ne doute pas que le point de vue national n'apparaisse à chacun qu'une fois les conditions humanitaires respectées. A ceux qui rêvent d'expansion nationale par la colonisation et, attachés au confortable de la métropole, recommandent aux malheureux les vastes aires à défricher sous le grand soleil, — notre confrère répond en physiologiste, puis il ajoute :

« Il y a donc quelque déloyauté à affirmer aux pauvres gens l'existence de fabuleux pays de Cocagne où ils pourront vivre en travaillant. La terre est grande, mais *la plastiscité de l'organisme est limitée.*

» En outre, lorsqu'on nous dit que les colons sont des clients naturels, nous ne sommes pas obligés de tenir cette vérité pour indiscutable : le commerce est, de par sa nature, international; il ne reconnaît pas d'autre patrie que l'intérêt propre du commerçant. »

« Faire beaucoup d'enfants pour assurer à la nation une armée nombreuse », — quelques personnes hors d'état de porter les armes s'époumonnent à véhiculer cette apparente vérité. Argument? non, argutie. Des phrases empruntées à des écrivains militaires, des exemples pris à l'histoire, démontrent assez qu'en cela, comme ailleurs, le nombre ne supplée point la qualité. Donc, ô patriotes, ne songez plus, dans les ravissements conjugaux, à des millions de soldats ! La gloire des armes vous est promise à moins.

Cependant, M. Réja examine le problème, d'un autre plan et l'on est près de s'indigner, — froidement, — avec lui :

« Mais le thème de la repopulation n'est pas uniquement un point de vue national. Certes, la vie d'une nation est quelque chose de grave et qui vaut qu'on s'en inquiète. Toutefois, les partisans dévoués et sincères de la cause pensent trouver ailleurs — plus loin et plus haut — l'appui réel de leurs convictions. Pour eux, les arguments d'ordre national, avec leur caractère utilitaire, sont seulement des motifs à servir à la foule, à tous ceux qui sont incapables de se laisser émouvoir par des raisons supérieures. Les baïonnettes et les canons ennemis sont les accessoires du croquemitaine avec lequel on cherche à terroriser le peuple enfant.

» Quant à ces raisons supérieures, elles sont d'ordre exclu-

sivement moral. Elles tirent leur puissance de l'intérêt supérieur de l'humanité.

» Pourquoi faut-il faire beaucoup d'enfants ? Voilà une question qui semble évidemment immorale et qui suffit à classer un homme dans le mépris des honnêtes gens. Nous savons qu'il y a à l'heure actuelle des hommes qui ne font pas d'enfants — ou si peu ! — Les moralistes nous disent que les motifs de leur abstention « sont du plus bas égoïsme et profondément immoraux ». (A. Parodi.)

» Le tollé d'instinctive indignation qui réprouve les doctrines malthusiennes en est un fidèle témoignage. Il n'est si misérable avorteuse qui ne soit prête à lapider l'auteur de l'*Essai sur la loi de population*.

» Malthus, ce moraliste rigide, par une ironie du sort, est devenu chez nous, dans l'opinion publique, le prototype de l'immoralité.

» Nous ne voulons rien entendre des explications qu'il donne : fussent-elles les meilleures du monde — et elles ne le sont pas — il nous suffit que sa doctrine est immorale ; elle est *contre nature*. Et voilà la raison en dernière analyse ! Car, nous sommes bons, nos contemporains sont bons à outrance. Tout imbus de morale et de philanthropie, ils défendent la nature, la nature elle-même contre la dépravation des hommes.

» Il ne s'agit pas ici d'une morale quelconque divine ou humaine : c'est une notion primitive, fondamentale, incontestable, semble-t-il, pour quiconque n'est pas tout simplement un monstre.

» Malheur à l'impie qui aura refait ou seulement corrigé l'œuvre de la Nature ! C'est elle qui nous envoie toutes les bonnes maladies, tant épidémiques que sporadiques, tant éphémères qu'incurables, tant douloureuses qu'abêtissantes. Hélas ! il faut bien constater que la bonne Nature se réserve encore de nous envoyer les bons tremblements de terre et les bonnes inondations. Il faut bien constater qu'il y a des bêtes féroces et des criminels et que nous n'hésitons pas un seul instant à nous en protéger. La nature ! Comme si toute l'œuvre de la civilisation humaine n'était pas de la transformer, de l'adapter à nos besoins ! »

Les Pères de l'Eglise recommandent la virginité. Elle est exemplaire. Ils l'envient en ce qu'elle rapproche les mortels de l'état neutre des anges. Le clergé catholique enseigne au contraire : le mariage est agréable à Dieu et les unions bénies sont les plus fécondes. C'était, récemment, l'avis de

M. Zola, sauf reconnaissance de la médiation divine. A cet endroit, les remarques de M. Réja sont à noter :

« Aucun saint ni aucune sainte ne furent béatifiés pour leur vertu génératrice.

» Il est juste d'ajouter que les membres du clergé ne se croient point obligés d'enseigner aux populations les préceptes absolus de saint Ambroise ou de saint Bernard. Opportunistes, ils reconnaissent — quand cela est indispensable — les nécessités physiologiques, et encouragent même la fabrication d'âmes nouvelles dans l'état de mariage.

» Dieu, disent-ils, bénit les nombreuses familles. Mais il bénit aussi tous les infirmes et tous les malades ; les malheureux de toutes sortes sont accablés de ses bénédictions. Il donne aux couples féconds une bénédiction qu'il refuse à la salacité : bien sûr ! Mais l'état de chasteté n'en est pas moins celui qui lui est le plus agréable, celui qu'il exige de ses meilleurs serviteurs.

» C'est que l'Eglise, subtile, admet ce distinguo fondamental : le conseil et le précepte. Précepte : marie-toi, fais des enfants. — Conseil : ne te marie pas. Le précepte est pour le peuple, le fretin, les gens incapables de s'élever plus haut, ceux à qui on ne peut demander davantage. Le conseil est pour les natures d'élite, les gens qui ont un intérêt supérieur. »

Et vraiment, il semble que M. Réjà ait liquidé cette fâcheuse question en s'abstenant de prendre parti. Il prouve qu'il n'y a point péril où nos Catons en baudruche voient une menace. Faire des enfants ou n'en pas faire ? Il y a un instant précis auquel on ne prend conseil que de soi-même. Le bon plaisir règle encore certains gestes et c'est notre raison véritable d'y tenir. Après cela, les messieurs graves et creux sont admis à tirer des conséquences. Que peuvent-ils de plus ?...

§

La caractéristique du talent de M. Barrès a toujours été un mélange de concret précis et d'abstrait quintessentiel. Il en a tenté l'application en politique ; c'est pourquoi il se retire de la lutte. En approchant un Déroulède, il a pu comprendre pourquoi il n'y devait pas réussir. Il lui reste pourtant quelques idées dont il ne se séparera point avant un délai décent et certains papiers bien écrits à écouler, où elles vivoteront encore. Il a, j'imagine, donné quelqu'un de ces

papiers à la revue **l'Occident** (mai) : *Une visite dans un laboratoire de nationalisme.*

Pour une définition du nationalisme, M. Barrès se recommande, en marge, d'Ernest Renan et de Gœthe. Et il se souvient d'avoir crié à des étudiants parisiens : « Mettez la main sur vos bibliothèques ! Aux armes, camarades ! » Quand on pense que cet orateur entraînant a pu tremper dans un coup d'Etat !

Ce « laboratoire de nationalisme » est le monastère de San-Lazzaro, sur la lagune vénitienne, où des bénédictins enseignent à des Arméniens leur histoire. Et M. Barrès de s'écrier :

« Combien nous sommes plus heureux ! Nous n'avons qu'à réagir contre les étrangers qui nous envahissent et qui déforment notre raison naturelle ; il nous faut rétablir la concordance entre la pensée, parfois chancelante, de notre élite et l'instinct sûr de nos masses. Mais notre terre nous donne constamment sa discipline, et nous sommes les prolongements directs de nos ancêtres ; rien n'est plus aisé que d'entendre cette double réalité sur laquelle nous devons nous maintenir. Mais, au couvent de San-Lazzaro, ces moines doivent créer leur patrie. »

M. Barrès reconnaît cependant que d'autres Arméniens travaillent aussi à l'émancipation de leur race, — ceux de Tiflis. Il leur accorde un regard hâtif et conclut :

« Tel quel, le couvent de San-Lazzaro apparaît comme un des exemples les plus significatifs du monde, parce qu'on y convainc d'une façon tangible qu'une nation, c'est le résultat d'une éducation commune. Avec une chaire d'enseignement et un cimetière, on a l'essentiel d'une patrie (!?!).

« Le précieux souvenir de Tigrane Yergat, qui, âgé de vingt-huit ans, vient de mourir de son impuissant amour pour sa nation, anoblit encore les fortes occupations où je vis ce monastère et les poétiques images vénitiennes qui le baignent. Ah ! qu'il est puissant par sa monotonie, ce monastère, ce laboratoire d'âmes ! Les enfants plongés dans un tel milieu élaborent tous des raisonnements et des images analogues (!). De plus en plus dégoûté des individus, je penche à croire que nous sommes des automates. Nos élans les plus lyriques, nos analyses les plus délicates sont d'un ordre tout à fait général. Enchaînés les uns aux autres, soumis aux mêmes réflexes, nous repassons dans les pas et dans les pensées de nos prédécesseurs.

« Acceptons cette nécessité et félicitons-nous d'avoir pour prédécesseurs qui commandent notre destinée, au lieu d'Arméniens persécutés à travers les siècles, les Français vers qui toujours se tournèrent les victimes.

« Si la France était plus forte, l'injustice diminuerait dans le monde. Etre nationalistes, c'est encore le meilleure service que des Français puissent rendre à l' « humanité ».

§

M. Stuart Merrill adresse à **l'Ermitage** (mai) des *Notes de voyage*, colorées, sentimentales et spirituelles.

Sur Genève, il écrit :

« Je doute qu'on doute beaucoup à Genève et je crois qu'on y croit fortement. Genève est protestante, sinon avec grâce, du moins avec dignité. Si elle n'a pas la légèreté française, elle n'a pas non plus la lourdeur allemande. Et, à fin d'analyse, on ne peut s'empêcher de l'estimer sans pouvoir s'en passionner.

« Genève a aussi sa mélancolie spéciale, qui est celle, oserai-je dire, d'une femme trop vertueuse. Venise attriste comme une courtisane vieillie qui compte les joyaux de sa jeunesse ; Vienne a quelque chose d'une archiduchesse qui aurait mal tourné ; Londres est une pâle garce détraquée qui boit trop de whisky et qui fume pour se cacher le soleil. Mais Genève !... Vous connaissez comme moi l'expression d'infini regret qui alanguit le regard des femmes qui furent trop fidèles à leur devoir. Ces vierges sages ont l'air de mendier la passion, comme leurs sœurs les folles mendient l'estime. Ainsi Genève me semble triste de sa séculaire honnêteté. Elle ne connaît ni éclat ni élans. Elle n'a jamais vu rouge. Son noble drapeau n'est teint que du sang des blessées à qui elle a porté secours. La croix de Genève ne flotte, sur les champs de bataille, qu'en signe de miséricorde, de pardon et de fraternité.

« Aussi, Genève ne voudrait-elle pas, malgré quelques secrets de son cœur, qu'on l'aimât comme une maîtresse. Il faut la respecter, vous dis-je, comme une sœur de charité protestante. »

De Venise M. Merrill rapporte ces deux croquis :

« Tristes prostituées de Venise ! L'une d'elles, bouffie, jaune et malpropre sous le châle noir à longues franges, le peigne d'écaille fiché à la diable dans un graisseux chignon,

l'éventail battant veulement entre ses doigts boudinés, m'attire au fond d'un *cortile*. Elle sent l'ail, la sueur et le musc. Elle me propose, la lamentable et chenue fille de joie, les voluptés que décrivit l'Arétin. Et sa langue pointue, entre ses quelques dents, tremble comme celle d'un vieux perroquet ivre de luxure.

« Une petite prostituée m'intéresse. Comme le papillon vole aux lumières, elle vient à la musique. Elle est fine, langoureuse et svelte, et tourne interminablement avec la foule autour de l'orchestre de la place Saint-Marc. On ne saurait soupçonner qu'elle loue à la nuit son joli petit corps, si, sous sa jupe simple de dentellière, on n'apercevait, en cuir verni et à bouffettes noires, des souliers Louis XV à hauts talons. »

MEMENTO.

La Revue de Paris (15 avril) de M. H. Lichtenberger : *Le Testament philosophique de Nietzsche.* — (1er mai) G. d'Annunzio : *La Gioconda.* — La fin de *Petites épouses*, un roman délicieux, d'une écriture nerveuse, brillante, très nette, signé Myriam Harry.

Revue du midi (1er mai). — M. E. Lacombe : étude sur *Rivarol.*

Minerva (1er mai). — M. A. Chuquet : *La sœur de Gœthe.* — M. Ch. Le Goffic : *Le peintre de la renaissance néo-grecque : J.-L. Hamon.*

Revue bleue (26 avril). — M. G. Grappe : *M. Maurice Maeterlinck.* — (3 mai) *L' « Intimisme » au Salon de la Société Nationale* par M. C. Mauclair, un bel article de critique intelligente et avertie. — *Les désaccordées*, par M. Daubresse. — (10 mai) M. Henri Lefranc : *Lacordaire.* — Un candidat : *Notes et impressions ; en campagne électorale.*

Revue universelle (15 avril) : M. de Milloué : *Religions de l'Inde ;* M. H. Desmarest : *Les mathématiques indiennes.* — (1er mai) M.-H. Lorin : *Le millénaire d'Oran.* — M.-F. Bonnange : *République et monarchie (tableau).*

La Revue d'Art dramatique (15 avril) publie une très curieuse lettre de Ch. Baudelaire contenant le scénario d'un drame qui est devenu, dans *les Fleurs du mal*, le poème : *le vin de l'assassin.*

La Revue latine (25 avril) : *Paradoxe sur la sensibilité* par M. Lionel Dauriac. — *La psychologie du peuple américain* par M. E. Faguet.

La Grande Revue (1er mai). — *Introduction aux sciences occultes*, par M. Péladan.

Revue des Deux-Mondes (15 avril). — M. A. de Laporta : *Les artifices de toilette.* — M.-T. de Wyzewa : *Deux nouvelles « Francesca da Rimini ».*

Aujourd'hui, revue mensuelle, a paru pour la première fois à Paris le 15 avril. Parmi les fondateurs : MM. Ch.-Louis Philippe, J.-G. Prod'homme, Lucien Jean. Voici le programme de la rédaction :

« Ceux qui se réunissent ici ont, pour la plupart, puisé leur énergie primitive dans les larges courants révolutionnaires qui, depuis cent ans, rajeunissent le monde. Ils espèrent que leurs œuvres et leurs actions, si simples soient-elles, conserveront toujours l'empreinte de cette origine sacrée.

« Mais ils ne croient pas que l'histoire de l'humanité se compose exclusivement d'une série de phénomènes économiques. Ils croient, contrairement à ce qu'écrivait un jeune critique socialiste, que Marx ne biffe pas Rousseau. Ils ne veulent pas remplacer les idoles à grosse tête par des idoles à gros ventre.

« C'est pourquoi ils essaieront de penser et de travailler en dehors de tous les dogmes et de toutes les lois. Et c'est pourquoi, ayant évoqué l'âme d'hier, souriant au beau visage lumineux de demain, ils demandent à aujourd'hui sa force et sa beauté. »

CHARLES-HENRY HIRSCH

LES JOURNAUX

Virgile et la Montagne Pelée. — L'Affaire Humbert jugée par Bourdaloue (L'Intermédiaire, 10 mai). — Théroigne de Méricourt (L'Intermédiaire, 10 mai). Les journaux français vus de Londres. — Le français de Bruxelles (Echo de Paris, 20 avril). — Les femmes de lettres estimées par l'une d'elles (La Fronde, 27 avril).

Virgile a décrit en termes exacts les manifestations d'un volcan. C'est, ainsi que nul ne l'ignore, au livre troisième de l'Enéide. Il n'oublie rien ; voici l'épaisse fumée noire qui retombe en un nuage où il y a de la cendre brûlante et du bitume ; les tourbillons de flamme ; la pluie de pierres et les ruissellements de lave, accompagnés de grondements souterrains. Ces derniers détails sont extrêmement précis :

> Interdum scopulos avulsaque viscera montis
> Exigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
> Cum gemitu glomerat, fundoque exaestuat imo.

Il a vu, lui-même, ou il est fort bien renseigné. Jusqu'ici les journaux n'ont encore publié aucun récit circonstancié de

la catastrophe de Saint-Pierre, et il est possible qu'on n'en reçoive jamais aucun ; il faudra coudre de petits détails, inventer des attitudes.

Pour s'instruire des phases d'une pareille aventure, c'est encore à un écrivain de l'antiquité qu'il faut recourir, à Pline le jeune. Il ne semble pas qu'il y ait eu beaucoup de victimes à Pompéi. Dès que la cendre se mit à tomber, tout le monde prit la fuite. Pline put donc faire une sérieuse enquête et composer le récit admirable et précis que l'on connaît.

§

Si ce n'est pas à propos de l'affaire Humbert que l'*Intermédiaire* rappelle la célèbre invective du terrible Bourdaloue contre les riches, il faut convenir qu'elle est cependant exhumée à son heure. On la trouve dans le Sermon sur les *richesses*, c'est-à-dire le *Sermon pour le jeudi de la seconde semaine de carême*, et dans l'édition *princeps* (Paris, Rigaud, 1707, in-8) au *caresme*, tome II, page 5. C'est le début même de la première partie du discours :

« Il estoit difficile que saint Jérosme, malgré toute son authorité, évitast la censure des riches du siècle, quand il a dit généralement, et sans nulle modification, que tout homme riche est, ou injuste dans sa personne, ou héritier de l'injustice et de l'iniquité d'autruy : *Omnis dives, aut iniquus est aut heres iniqui*. Cette proposition a paru dure et odieuse ; quelques-uns mesmes l'ont condamnée comme indiscrette et fausse; mais je doute qu'en la condamnant, ils l'eussent approfondie avec des lumières aussi pures et un sens aussi solide et aussi exact que ce Père, dont un des caractères particuliers a esté la science et l'usage du monde. Or, plus on entre dans le secret et dans la connoissance du monde, plus on demeure persuadé que ce saint Docteur a dû parler de la sorte, et qu'en effet il y a peu de riches innocens, peu dont la conscience doive estre tranquille, peu qui soient exempts de la malédiction où il semble que cette proposition les envelope. J'en appelle à vostre expérience. Parcourez les maisons et les familles distinguées par les richesses et par l'abondance des biens : je dis celles qui se piquent le plus d'estre honorablement establies, celles où il paroit d'ailleurs de la probité et même de la religion : si vous remontez jusqu'à la source d'où cette opulence est venue, *à peine en trouverez-vous où l'on ne décou-*

vre dans l'origine et dans le principe, des choses qui font trembler. »

C'est là, d'ailleurs, sauf la phrase finale qui est d'un maître de la parole et de la psychologie, un des lieux communs de la chaire chrétienne. Le christianisme est naturellement socialiste ; et tous les socialistes sont des chrétiens qui s'ignorent, ou qui se cachent.

§

Pris par les élections, la Martinique, l'Affaire Humbert, le voyage en Russie, les journaux de ce mois contiennent peu d'articles qui puissent être cités ou résumés ici. C'est encore à l'Intermédiaire que nous allons emprunter une curieuse page. Il s'agit de Théroigne de Méricourt :

« Les biographes français l'ont erronément appelée *Théroigne*, suivant en cela l'orthographe phonétique du vrai nom de cette famille toute liégeoise encore existante en Belgique qui est *Terwagne* ou *Therwegne*. Son père figure, dans un grand nombre d'actes, sous le nom de *Terwagne*, qui est la seule véritable orthographe. *Terwagne* est le nom d'une petite localité de la province de Liège, située à 32 kilomètres de cette ville et à 14 de Huy ; c'est aussi celui d'une dépendance de la commune de Celles-lez-Waremme, en Hesbaye (province de Liège). L'héroïne de la révolution portait donc un nom rappelant une origine locale liégeoise. Marcourt, près de Laroche, sur l'Ourthe, où elle est née, relevait aussi, avant 1794, de la principauté de Liège ; de là, les surnoms de la *belle étrangère*, de la *belle liégeoise* que le peuple de Paris accola à son nom patronymique après la prise de la Bastille, à laquelle elle participa bruyamment (14 juillet 1789)... »

On ne sait pas pourquoi elle est connue sous le nom de *Méricourt*, nom qu'elle ne se donna jamais elle-même. Peut-être est-ce une corruption de Marcourt? Peut-être est-ce le nom d'un de ses amants? Un certain Waroquier de Méricourt conviendrait ; mais on n'a aucune preuve de la liaison.

Si Méricourt ne fut pas son amant, elle en eut d'autres, quoi qu'aient prétendu ses thuriféraires. Sa fortune n'avait point d'autres sources. Il n'y a d'ailleurs là rien que de très ordinaire ; le contraire surprendrait.

« La famille de Terwagne, j'en ai acquis la preuve en enquêtant sur elle à Marcourt même, continue M. Clément Lyon, n'avait que des ressources limitées, or, en octobre 1790, Terwagne est connue à Paris depuis à peine deux ans et on

lui attribue déjà une des grosses fortunes de la capitale. Comment l'avait-elle acquise? Ses mœurs étaient-elles si pures? Sa beauté n'était-elle pas captivante? « Elle avait, écrit Georges Duval, une taille fine qu'on eût pu tenir dans les dix doigts... Si ses traits n'étaient pas tout à fait aussi réguliers que ceux de la Vénus de Praxitèle, en revanche, elle avait un minois chiffonné, un air mutin qui lui allait à ravir, un de ces nez retroussés qui changent la face des empires... » Et Regnard, qui rapporte cette appréciation, termine cependant ainsi sa biographie :

« Sa vie privée n'est pas connue. On a prétendu qu'elle » poussait la réserve de son sexe à l'excès et que les plai- » santeries les plus innocentes la faisaient rougir ; *mais* » *que cette beauté si scrupuleuse n'était autre chose qu'une* » *fille entretenue, abandonnée par un amant qu'elle avait* » *ruiné.* »

« La réputation qu'elle a laissée dans son pays natal n'est pas plus à sa louange. Dans sa *Biographie liégeoise*, un écrivain français, marié et momentanément fixé à Liège, le comte de Becdelièvre (Liège 1837, t. II, p. 558), dit :

« *Par suite d'une première faiblesse dans son village,* » *elle s'enfuit de la maison paternelle et vint à Paris, où,* » LIVRÉE AUX PLUS GRANDS DÉSORDRES, *elle ruina plusieurs* » *courtisans.* Sa dernière conquête fut le financier de Per- » caus, qui, dès l'an 1788, la délaissa. »

» J'ai dit qu'en octobre 1790 elle avait déjà amassé une grosse fortune; elle ne l'a pu évidemment que par le dérèglement de ses mœurs.

» Elle menait à Paris une vie de luxe, dit E. Regnard, en » note, possédant alors un revenu de 12.000 livres, dont » 6.000 inscrites sur l'Etat, un riche mobilier, 3.000 volumes, » etc. ».

Elle avait pour banquier Perregaux.

§

La *Monthly Review* d'avril dernier a publié une amusante étude sur la presse parisienne, signée Owen M. Green. Je n'en connais que le résumé paru dans *Minerva*, l'excellente revue des revues italiennes ; mais cela suffit à donner une idée des erreurs et des jugements fantaisistes du publiciste anglais.

Ce représentant d'une presse qui passe pour excellemment informée et qui ne l'est qu'abondamment, ce qui n'est pas la

même chose, nous apprend : que, de même que *le Figaro* avait supplanté *le Gil Blas, le Matin* est en train de supplanter *le Figaro ;* que les informations du *Temps* sont dignes de foi mais généralement en retard de trois jours; que le *Journal des Débats* est un journal *fascinant,* le plus amusant de tous les journaux parisiens; que *le Gaulois* est spécialement rédigé pour être mis entre les mains des jeunes filles ; que *le Siècle* est une feuille d'un bel avenir ; que l'attrait du *Journal* est tout entier dans les dialogues de Marni et de Provins et dans ses feuilletons ; que la *Gazette de France* « appartient à cette curieuse classe de journaux qui paraissent deux ou trois fois par an, pour conserver leur titre ». Pendant ces derniers temps, elle s'est publiée jusqu'à deux fois par semaine, etc. Voilà de quoi rire et s'amuser dans les bureaux de rédaction.

§

Pendant la « révolution belge », M. Marcel Hutin a eu la conversation suivante avec un honorable capitaine de la garde civique. Les demandes sont en français, et les réponses en belge :

— « Ah oui, l'affaire du sufflage uneversel ! Eh bien, moi je dis que ça est embêtant qu'on doit marcher chaque jour. Une fois ça va, mais comme c'est à c't'heure, non, sais-tu. Ça peuie pas continueie : on en a tous asseie ! Si on pourrait resteie tout le temps enfermeie dans les écoles, ça serait cornarien, parce que là i faie gaie, sais-tu : on faie venir du faro, de la gueuse, des pistolets avec du fromage of de jambon, et i n'a toujours un cadet of l'aute qu'il saie chanteie of raconteie une zwanze et on s'amise beaucoup. On fume, on boit, ou joue toute sorte, on faie enfin comme sur le stamineie. Alors ça va. Malheureusement ça dure pas, et quand c'qu'on te force à resteie stampeie sur tes quilles pendant des heures devant la zone neute, of alleie joueie patrouille, of risqueie d'attrapeie des atouts derrière les manifestants, qu'ils te jotte toute sorte à la figure, des briques, de boulons, de viteriol, et ça faie mal, sais-tu : ça, ça n'est plus drolle.

» Rire ça est rire, mo ête blesseie, tueie, of stropieie pour le restant de tes jours, non sais-tu, ça on n'aime pas. Aussi, je dis qu'il est temps que ça finit ! On n'a qu'à les donneie quoi c'qu'ils demandent. Après tout ça est juste, est-ce pas? Chaque sa voix, de moment que tu es t'un électeur : ça est la

justice, ça, et nous autes on est tous pour la justice, c'est vraie sais-tu.

— Alors, selon vous, mon cher capitaine, la garde civique appuie les revendications du peuple ?

— Ça je saies pas. Nous autes on est pour la justice. Chaque sa voix...

— Vous l'avez déjà dit, mais croyez-vous que le roi consentira à plier devant l'émeute ?

— Liapol? Mais, mossieu, si Liapol i pourrait, i ferait avec; moi je te le dis. Je le connais bien, sais-tu. Au dernier bal de la cour, est-ce pas, on a longtemps causeie ensembel. Eh bien, j'aie tout suite vue que Liapol ça est une vraie Brusselaire, un cadet dans notre genre.

— Alors vous pensez que le roi n'est pas partisan de la résistance à outrance ?

— Ça je saies pas quoi c'que ça veut dire. T'as qu'à lui demandaie à lui-même, tu le sauras alors.

— Evidemment, mais il me semblait intéressant de me renseigner à cet égard auprès d'un notable habitant de la capitale.

— Qu'est-ce que c'est, notabel ? Notabel vous-même, espèce de fransquillon !

— Vous vous méprenez, capitaine ; je n'avais pas l'intention de vous blesser.

— Je l'aie bien penseie, mais vous compreneie, est-ce pas, quans qu'on entend une affaire comme ça, on pense que ça est pour te rire dehors. Et ça je veuie pas, sais-tu, Zwanzeie tant qu'on voudra, mais me rire dehors, ça pas ! Quansque je suis sur mon uniforme, je connais plus personne. La discipline avant tout. Sans ça la gard'cevique on serait au diabel ! Godverdam ! Salut Mossieu ! »

§

Une lectrice de la *Fronde* avait posé cette question : « Quelques-uns de mes amis et moi-même serions heureux d'un jugement précis et un peu détaillé sur la littérature féminine actuelle. » Mme Henriette Nideréthal lui a répondu :

« Les voici, ces poètes ou romancières vivantes, au moins pour la France ; les voici avec leurs ouvrages les plus connus :

— Mme Adam, en littérature Juliette Lamber, qui fonda et dirigea longtemps la *Nouvelle Revue*, laquelle fut durant plusieurs années si florissante ; Mme Adam, dont le début, à la fois littéraire et philosophique, fut son petit et substantiel et

brillant volume : *Idées antiproudhoniennes sur l'amour, les femmes et le mariage* (1858). Elle publia ensuite des romans, dont plusieurs obtinrent et méritaient un vif succès : *Voyage autour d'un grand pin* (1863), *Said* (1878), *Grecque* (1879), *La Chanson des nouveaux époux* (1882), *Païenne* (1883). Œuvre d'imagination à laquelle il faut ajouter des ouvrages politiques, ou historiques comme *Garibaldi* (1859), *la Papauté* (1860), *le Siège de Paris* (1873), *le Général Skobeleff* (1886), et la série de volumes signés : « comte Paul Vasili » sur les sociétés étrangères, la *Société de Vienne*, la *Société de Berlin*, la *Société de Londres*, etc.

— Mme Henry Gréville, romancière infatigable, et dont la réputation date de peu après la guerre lorsqu'elle donna dans la *Revue des Deux Mondes*, aux *Débats*, au *Figaro*, au *Temps*, des nouvelles et romans empruntés de la vie russe : *Dosia* (1876), *l'Expiation de Savelli* (1876 aussi), *la Princesse Ogherof* (1876 encore), *les Koumiassine* (1877), *le Violon russe* (1879), etc.

Elle se tourna ensuite vers la France, et n'a pas cessé de produire. — Un de ses ouvrages, qui n'est pas un roman, mais un livre d'enseignement civique : *Instruction morale et civique des jeunes filles*, a été condamné par la Congrégation de l'*Index* en janvier 1883.

— Daniel Lesueur, dont il n'y a pas à faire l'éloge dans un journal où elle a donné tant de remarquables articles et cet adorable roman : *Lèvres closes*. Daniel Lesueur, justement nommée chevalier de la Légion d'honneur pour une œuvre abondante, variée, de poète, de romancière, d'auteur dramatique. — Quelle féministe ne devrait avoir lu cette pièce en trois actes; *Hors du mariage?* — Parmi ses romans les plus réussis, rappelons *Justice de femme*, *A force d'aimer*, *Comédienne*, *Au delà de l'amour*.

— Arvède Barine, connue surtout comme critique littéraire, et femme du plus sûr et fin talent, dans *Portraits de femmes* (1887). *Etudes sur les contes de Perrault* (1889). *Princesses et grandes dames* (1891), *Bernardin de Saint-Pierre* (1891), etc.

— Mme Bentzon, dont la collaboration active à la *Revue des Deux Mondes* fit sa notoriété plus qu'européenne. D'entre ses romans, romans souvent très distingués, citons : *Un divorce* (1872), *Une vie manquée* (1874), *la Grande saulière* (1877), *Tony* (1884).

— Jean Bertheroy, poète et romancière d'incontestable ta-

lent néo-classique, ou néo-païen, ou dans ses vers et romans antiques. *Femmes antiques* (1890), *Cléopâtre* (1891), *le Mime Batylle* (1894), et enfin dans *les Vierges de Syracuse*, qui viennent de paraître.

— J. Marni, poète en prose de la pitié, de la douleur les plus modornes, le plus parisiennes, non sans « rosserie » quand il lui plaît, mais sans cruauté réelle ; âme d'émotion intense, écrivain franc, quoique subtil, dans *Comment elles se donnent*, *Fiacres*, *Vieilles*, etc. Auteur d'une pièce exquise, *Manouane*, trois actes joués au Gymnase en 1901.

— Rachilde, le critique littéraire le plus verveux, le plus aigu du *Mercure de France*, où elle juge ses confrères les romanciers. Son talent est très à part ; les sujets qu'elle aime sont étranges et... assez terribles, comme suffiraient à le prouver ces titres : *les Hors-nature*, *l'Heure sexuelle*.

— Marcelle Tinayre, aussi connue des lecteurs et lectrices de la *Fronde* que Daniel Lesueur. — Beau talent net, précis, délicat dans ces romans : *la Rançon*, *Hellé*.

— Georges de Peyrebrune, que j'aurais dû nommer plus tôt, car elle a déjà beaucoup produit; elle est un des honneurs de la littérature féminine actuelle, un de ses talents les plus tendres et les plus fins, et les plus hardis parfois, en des œuvres comme *Une séparation*, comme *Mademoiselle de Trémor* — et presque toutes les autres, pour ne pas dire toutes.

— Gabrielle Réval, l'auteur audacieux et si personnel des *Sévriennes* (1900), et d'un *Lycée de jeunes filles* (1901).

— Camille Pert, l'auteur original des *Florifères*...

— Ivan Strannik, à qui l'on doit ce livre exquis : *l'Appel de l'Eau*, et la traduction des *Vagabonds*, de Gorki.

Mais je me suis peut-être trop avancée en promettant une liste de toutes les femmes écrivains vivantes — et françaises. J'en ai certainement oublié, ainsi Mme Jeanne Martie. Si elles lisent cette réponse au *Courrier de la Fronde*, qu'elles pardonnent à la hâte de l'improvisation. »

Il ne faudrait pas oublier en effet, même exprès, Marc de Montifaud, qui a écrit des pages où Jean Bertheroy pourrait apprendre le français ; — ni surtout Judith Gautier, un de nos maîtres, à nous, humbles hommes.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie Française : *La Petite Amie*, pièce en quatre actes, de M. Brieux (3 mai). — Odéon : *Les Trois Glorieuses*, comédie en

quatre actes, de M. G. Lenôtre (20 avril). — VAUDEVILLE: *Le Masque*, comédie en trois actes, de M. Henry Bataille; *Le Chat et le Chérubin*, pièce en un acte, de M. Jean Bernac, d'après Chester Bailey Fernald (24 avril). — GYMNASE: *Lucette*, comédie en trois actes, de M. Romain Coolus (11 mai). — THÉATRE SARAH-BERNHARDT: *Francesca da Rimini*, drame en cinq actes, dont un prologue, de Marion Crawford, traduction de M. Marcel Schwob (22 avril). — THÉATRE-ANTOINE : *Boule de suif*, pièce en trois actes et quatre tableaux, de M. Oscar Metenier, d'après la nouvelle de Guy de Maupassant; *Tiers Etat*, comédie en un acte, de M. Lucien Descaves (6 mai). — RENAISSANCE: *Les Perruches*, pièce en trois actes, de M. Henri Berteyle; *Simonne*, pièce en deux actes, de MM. Paul Bénazet et Philippe About (25 avril); *Le Cœur a des raisons*, comédie en un acte, de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet; *Daisy*, comédie en un acte, de M. Tristan Bernard; *La Marchande de Pommes*, farce en un acte, en vers, de M. Hugues Delorme (13 mai . — NOUVEAUTÉS: *La Princesse Bébé*, pièce en trois actes, de MM. Pierre Decourcelle et Georges Berr, musique de M. Louis Varney (18 avril) — POÈTES: *Louis XVII*, drame en cinq actes, en vers, de M. René Fauchois; *Le Matamore*, comédie en un acte, en vers, de M. André Arnyvelde (11 mai). — LATINS: *Frère Luiz de Souza*, drame en trois actes, d'Alméida Garrett, traduction de M. Maxime Formont (2 mai).

On ne sait où M. Brieux bornera son audace : jamais encore il n'avait dépensé, à rénover la sensiblerie, autant de courage que dans la **Petite Amie**. Cette fois, c'est le plus vulgaire des faits divers que M. Brieux met en scène : il s'agit des amours contrariées d'un jeune licencié en droit, dont le père est patron d'une maison de modes, et d'une honnête ouvrière. M. et Mme Logerais rêvent pour leur fils un brillant mariage, mais André s'est épris de la tendre et modeste Marguerite. Comme Marguerite se trouve enceinte, André déclare à ses parents qu'il l'aime, qu'il n'aura jamais d'autre femme qu'elle; il les quitte; il vit quelque temps avec Marguerite; mais le moment vient où les amants n'ont plus d'argent. Mme Logerais se laisse quelque peu attendrir par leur détresse, mais M. Logerais reste inflexible. Et André et Marguerite se jettent dans la Seine.

Certes, un pareil sujet en vaut un autre, et M. Brieux eût pu écrire une belle tragédie. La prétendue expérience des parents et le droit qu'ils s'arrogent de régler les sentiments de leurs enfants causent souvent de tristes désaccords et d'irréparables malheurs. Mais M. Brieux s'est bien gardé de nous montrer des personnages qui fussent dignes d'un véritable intérêt. Ils ont des caractères incertains. André n'apparaît qu'un jeune bourgeois sans haute vertu, plein des préjugés de sa caste, et qui, vieilli, ne vaudrait pas mieux, sans doute, que

son père; Marguerite pleure, elle manque de réelle vaillance: elle vaut mieux qu'André, sans avoir, pourtant, le sens de ce qu'exigerait sa dignité. Le double suicide d'André et de Marguerite n'a rien qui puisse nous émouvoir profondément: les victimes volontaires ne prouvent guère que de la veulerie; l'acte de désespoir où elles se résolvent n'est pas dans la logique absolue de leurs actes antérieurs. Il semble que M. Brieux n'ait imaginé le suicide que pour donner, sans peine, une émotion facile aux spectateurs sensibles; et peut-être, comme il fit jadis pour le dernier acte de *Blanchette*, changera-t-il un jour le dernier acte de *la Petite Amie*. Rien, en somme, n'y est nécessaire.

Le meilleur de *la Petite Amie* est aux premiers actes. Ils se passent dans un atelier de modistes, et il s'y trouve quelques observations amusantes, et, bien que superficielles, d'une exactitude suffisante. La fin du second acte est assez heureuse.

La Petite Amie a été admirablement jouée. Mme Suzanne Després a su rendre émouvant le rôle de Marguerite; parmi les jeunes actrices, il y en a peu, aujourd'hui, qui puissent rivaliser avec Mme Suzanne Després, M. Dessonesa, de nouveau, affirmé la fougue de son talent dans le personnage d'André. Mme Thérèse Kolb et M. de Féraudy ont interprété avec un naturel parfait Mme et M. Logerais. Enfin, les rôles épisodiques ont été tenus avec talent par Mlles Bertiny et Régnier, et par M. Georges Berr.

M. G. Lenôtre se plaît à la comédie historique, genre où, jadis, excellèrent, après Népomucène Lemercier, Scribe et Alexandre Dumas père, et qui, naguère, tenta M. Victorien Sardou. On ne peut dire que **les Trois Glorieuses** soient une très bonne ni une très mauvaise comédie historique. Je crois que, s'il avait pris pour héros Louis-Philippe lui-même et ceux qui l'entouraient, M. Lenôtre nous eût divertis beaucoup plus qu'il n'a fait en imaginant des personnages assez peu curieux, et à qui il prête des aventures assez banales. On ne s'ennuie pas pourtant aux deux premiers actes des *Trois Glorieuses;* le second surtout est mouvementé à souhait, et d'un pittoresque suffisant. Au dénouement, M. Lenôtre fait avec esprit intervenir le vieux Lafayette.

Une mise en scène adroite — les costumes, surtout, sont fort jolis — ajoute à l'agrément des *Trois Glorieuses;* Mmes Yahne et Garrick, MM. Coste et Séverin font preuve de talent, et

MM. Albert Lambert et Janvier, en riche banquier et en garde suisse prisonnier des insurgés, sont excellents.

La comédie nouvelle de M. Henry Bataille, **le Masque**, est faite pour intéresser tous ceux qui la verront. C'est une belle comédie. Le sujet en est émouvant, la psychologie des personnages y est sûre, et, du commencement à la fin, elle est menée avec la plus heureuse adresse, et la plus délicate. M. Henry Bataille, sans nous choquer jamais, sait nous ménager l'imprévu, et, peu à peu, avec charme et avec esprit, il nous conduit où il veut.

Geneviève Demieulle est la plus noble des femmes. Elle aime son mari, le frivole André Demieulle, avec une tendresse qui va jusqu'à l'héroïsme. André Demieulle est auteur dramatique; il s'abandonne, pendant les répétitions de ses pièces, à des flirts excessifs; la belle Valgy, danseuse experte, est sa maîtresse, et il entreprend de séduire Gysèle Dartier, fille d'un vieux confrère qui manque parfois d'argent. André Demieulle s'imagine que de telles aventures sont nécessaires à son bonheur. Geneviève veut qu'André soit heureux: elle se couvre d'un masque, elle feint d'avoir trompé André, elle le quitte. Un jour, ils se revoient; et il suffit d'un ingénieux hasard pour que Geneviève jette le masque, pour qu'André lui exprime tout son amour, et pour qu'ils reprennent la vie commune, un instant interrompue.

Les deux personnages principaux du *Masque* sont étudiés avec une maîtrise peu commune. Rarement on a osé montrer à des spectateurs des héros aussi complexes. Un auteur moins subtil que M. Bataille se serait perdu à jouer un pareil jeu; il aurait fait une pièce peu claire, ou il aurait laissé des lourdeurs dans une œuvre qui exigeait une constante élégance. Il fallait nous suggérer que Geneviève a des souffrances réelles, profondes, et nous forcer à les partager. M. Bataille y a réussi. Geneviève se sacrifie sans joie aucune, par douleur et par lassitude. Elle a des doutes, qu'elle ne s'avoue pas d'abord, mais que, grâce au très grand talent de M. Bataille, nous comprenons tout de suite, sur la nature de ses sentiments. Geneviève se figure ne plus aimer André; de continuelles tromperies l'ont fatiguée, elle ne veut plus avoir à pardonner; elle ne se rend pas compte de l'héroïsme qu'il lui faut pour partir. Et pourtant, elle aime André tellement, que, pour lui ôter tout prétexte à remords, pour lui permettre de vivre dans une sérénité parfaite, elle invente le faux adultère.

André est léger et spirituel. Il n'est pas sans vanité. Il est assez fier des conquêtes qu'il fait. Il a d'ailleurs, pour Geneviève, une amoureuse estime. Il ne souffrirait pas que ses maîtresses passagères s'égalassent à elle. Mais il juge que par des flirts plus ou moins sérieux il affirme sa liberté, et que sa liberté est une condition nécessaire de son travail. Pourtant, l'abandon de Geneviève le rend très malheureux : il ne peut supporter l'idée qu'il a été trompé. Cet homme fin a un moment d'aveuglement. Il est crédule, quelque temps.

Autour de Geneviève et d'André, M. Henry Bataille a groupé d'autres personnages, très curieusement observés : c'est Gysèle Dartier, la jeune fille qui fut élevée on ne sait trop comment, qui en somme manque de coquetterie et, ne prenant pas goût à la vie galante, se décide à entrer au théâtre, sans grande vocation ; c'est Netche Ems, une Irlandaise qui fait des traductions pour gagner sa vie, une amie dévouée et intelligente de Geneviève, et aussi d'André, une amie un peu rude, mais qui contribue fort au rapprochement de la femme et du mari ; c'est Félix Rouchon, celui qui aime Geneviève d'un amour idéal, qui l'épouserait si elle divorçait, et qui, soupçonné par André d'être l'amant qu'on ne lui nomme pas, est l'artisan suprême de la réconciliation de ses amis.

M. Henry Bataille a su, dans *le Masque*, éviter toute monotonie. L'exposition de la pièce est des plus ingénieuses. On est sur la scène d'un théâtre où se répète une comédie d'André Demieulle. Il y a là de bien spirituelles observations, et d'une exactitude scrupuleuse. Et c'est aussi l'occasion pour l'auteur de nous montrer des personnages épisodiques, d'une vérité très divertissante.

Comme dans *l'Enchantement*, M. Henry Bataille n'a pas hésité, dans *le Masque*, à mêler d'une manière constante le tragique et le comique. Il arrive que, dans une scène poignante, une réplique force l'auditeur à rire. Cela donne une vie singulière aux œuvres de M. Bataille. Et çà et là, au cours des trois actes du *Masque*, il y a des couplets délicatement rythmés, et de cette poésie tout intime où excelle l'auteur de *la Chambre blanche*.

Je ne crois pas qu'un seul des rôles du *Masque* soit mal tenu. M. Dubosc, Mmes Cécile Caron et Lucy Gérard jouent Félix Rouchon, Netche Ems et Gysèle Dartier. MM. Lérand, Fugère, Gildès, Numa, Mmes Suzanne Avril, Thylda, Bernou égaient ou embellissent le premier acte. Et il faut mettre hors

de pair M. Tarride et Mme Réjane : ils rendent à la perfection les personnages d'André et de Geneviève.

M. Jean Bernac, a jugé bon d'adapter à la scène française une pièce sino-américaine, **le Chat et le Chérubin**. C'est un court drame, où les horreurs se succèdent avec une rapidité qui tient du prodige : vol d'enfant, assassinats, folie, rien n'y manque. Il semble que l'original — est-il chinois? est-il américain ? — soit une longue pièce, dont on ne nous donne qu'un sommaire. Il y a, d'ailleurs, au dénouement une scène curieusement imaginée. Un vieillard s'est enfin vengé du traître et l'a tué. Survient un policeman. Le meurtrier relève le mort, l'asseoit sur un banc, et feint d'avoir avec lui une conversation morale. Le policeman passé, le vieillard laisse retomber le cadavre, et s'en va tranquillement. Le talent de MM. Lérand et Maury a encore ajouté à l'effet de la scène finale.

M. Romain Coolus vient de nous donner une comédie sentimentale, qui est pleine de tendre douceur et de charme mélancolique, **Lucette** Lucette est la maîtresse de Raymond, et Lucettte aime sincèrement Raymond. C'est en vain que d'autres ont tenté de lui faire la cour : M. d'Hermilly, malgré toute sa richesse, et malgré toute la séduction qu'un sportsman peut mettre en jeu, n'a que peu de chances de succéder à Raymond, comme il désire faire. Il n'en aurait même aucune, si Raymond n'était un ingrat : une anglaise, Betty Carett, le ravit à Lucette.

Et quand il s'aperçoit de son erreur sentimentale, quand il reconnaît qu'il n'aime pas Betty, qu'il n'a, vraiment, jamais aimé que Lucette, il est trop tard : Lucette, désolée, s'est donnée à d'Hermilly. Il y a entre eux une double faute ; et ils se séparent, pour jamais peut-être, et ils pensent, pourtant, qu'ils s'aiment encore, qu'ils s'aimeront toujours.

Il faut louer, dans la comédie nouvelle de M. Coolus, l'addresse constante de la composition. Ce n'est pas par un moyen vulgaire que Raymond s'aperçoit que son ancien amour pour Lucette n'est pas mort ; et la conduite du second acte, où se succèdent deux très bonnes scènes, l'une entre Raymond et Betty, l'autre entre Raymond et Lucette, est des plus habiles. La scène où Raymond et Lucette se quittent est d'une émotion vraie ; M. Coolus y a évité, en même temps que la sécheresse, la sensibilité factice qui, dans un pareil moment, eût été

révoltante. Le troisième acte est ferme; la logique en est implacable, et le dénouement, dans son incertitude, est de ceux qu'il faut approuver pleinement.

Le style de M. Romain Coolus est ingénieux — un peu trop ingénieux parfois. Mais, dans les scènes principales de *Lucette*, les personnages tiennent le langage qu'ils doivent tenir. Et, en somme, *Lucette* prouve, une fois de plus, le talent de M. Romain Coolus, qui sait être, en même temps que spirituel, délicat et attendri.

Mmes Rolly, Ryter et Dorziat ont, toutes les trois, rivalisé de grâce et d'élégance ; MM. Calmettes et Huguenet ont été tout à fait bons, et MM. Arquillière et Riche ont fait valoir, du mieux qu'ils le pouvaient, des rôles secondaires.

Etudier une légende illustrée par quelques vers d'un admirable poème ; chercher ce qu'elle contient d'histoire; reconstituer, avec toute la précision possible, les temps et les lieux où se passa l'aventure; voilà, semble-t-il, ce qu'a voulu faire, dans **Francesca da Rimini**, Marion Crawford.

Le drame qu'il a écrit, et qu'a traduit à la perfection M. Marcel Schwob, est fort intéressant. Marion Crawford a vu par lui-même les héros qu'a rendus fameux *la Divine Comédie*, il les a doués de passions violentes, et il a su éviter les banalités fâcheuses qui auraient pu le séduire. Francesca, Paolo, Giovanni, tels qu'il nous les montre, ne sont pas de ces vagues personnages qui ne débitent que de pâles métaphores, inutiles développements des merveilleux vers de Dante. Francesca a toutes les jalousies d'une amante passionnée ; elle exige de Paolo des preuves certaines de fidélité; elle ne supporterait pas l'idée d'avoir été trompée ; et, sûre qu'elle est de l'amour de Paolo, elle se donne, après de longues années, avec une ardeur toujours jeune, toujours heureuse, et toujours imprudente. Paolo est un amoureux farouche. Mais le personnage que Marion Crawford a le plus curieusement dessiné est Giovanni. Ce pauvre homme, estropié, laid, qui n'a dû qu'à une assez basse tromperie la possession de sa femme, parvient à nous intéresser. On sent que lui aussi aime Francesca; il devine que son amour n'est pas partagé, et il souffre de sa laideur, il souffre du mépris où le tient Francesca, et l'on ne peut se défendre de quelque pitié pour lui.

Marion Crawford aurait pu facilement s'égarer en des épisodes pittoresques. C'est le procédé auquel, sans nul doute, il aurait eu recours s'il n'avait pas assumé la tâche de créer,

sur des données historiques, une version qui lui fût personnelle de l'aventure amoureuse de Francesca et de Paolo. Et, même avec sa manière de concevoir le drame à réaliser, la tentation était grande de multiplier les tableaux et les personnages; il a eu l'art d'y résister, et *Francesca da Rimini* est une œuvre sobre et vigoureuse. L'action est conduite avec une rapidité prestigieuse, et qui ne nuit jamais à sa clarté ; des coups de théâtre qui émeuvent puissamment sont ménagés avec un rare bonheur. La fin du prologue, celle du premier acte, tout le second acte, notamment, sont d'un auteur dramatique sûr, et qui n'ignore rien de ce qui frappe le spectateur.

Et quelle langue souple et forte, harmonieuse et sonore, sans faux brillants ni grâces vaines, M. Marcel Schwob fait parler aux héros de *Francesca da Rimini !*

La pièce a été mise en scène avec beaucoup d'intelligence. Elle a été jouée avec un ensemble excellent. Les moindres rôles en furent bien tenus. Mme Sarah Bernhardt a été, dans Francesca, charmante, tendre et passionnée. M. Pierre Magnier a su, dans Paolo, faire preuve de grandes qualités. Et M. de Max, dont le talent grandit sans cesse, a peut-être trouvé, dans Giovanni, le meilleur de ses rôles.

De la nouvelle qui fit la gloire de Guy de Maupassant — et Guy de Maupassant en écrivit-il jamais de meilleure? — de **Boule de suif**, M. Oscar Méténier a tiré une pièce. Il n'y avait pas grande utilité à cela, et je crois qu'on continuera à lire la nouvelle de Maupassant longtemps après que la comédie de M. Méténier aura cessé d'être jouée. Rien, hormis sa célébrité, ne désignait *Boule de suif* comme matière d'une œuvre dramatique. M. Méténier, d'ailleurs, s'est habilement acquitté de la tâche qu'il s'était donnée. Il a découpé la nouvelle en quatre tableaux, sans longueurs, sans paroles inutiles. La scène du repas, qu'il a transposée de la voiture dans l'auberge, reste la plus divertissante de toutes. En somme, le spectacle de *Boule de suif* est loin d'ennuyer, et le jeu excellent de Mmes Luce Colas, Ellen Andrée, Mieris, Barny, de MM. Dumény, Matrat, Numès, Paul Edmond seconde spirituellement la pièce.

La comédie de M. Lucien Descaves, **Tiers-Etat**, est pleine de mérite, et la scène principale en est fort intéresssante. M. Lucien Descaves y plaide avec une éloquence dramatique

la cause de l'union libre, et, en même temps, y peint adroitement la figure d'un homme du monde sans scrupule. Toute la scène est conduite avec beaucoup de sûreté, et il faut louer hautement M. Descaves d'y avoir évité des déclamations faciles, qui l'eussent rendue fausse et banale. Le reste de la comédie est de moindre valeur, mais fort agréable, néanmoins.

Mme Rosa Bruck, MM. Dumény et Antoine interprètent comme il sied les rôles principaux de *Tiers-Etat*.

M. Henri Berteyle a des dons curieux d'auteur comique : sa pièce, **les Perruches**, en fait foi. Cette comédie caricaturale, où, sans ménagement, M. Berteyle bafoue un des plus risibles parmi les travers des gens du monde, n'est pas du tout déplaisante. Il est fâcheux qu'elle soit conduite, parfois, avec quelque gaucherie : mais, si M. Berteyle s'applique à la composition de ses pièces futures, elles pourront être très bonnes. Il y a, dans *les Perruches*, des caractères fortement tracés : Lionel et Fanny de Buçay sont des personnages fantasques, qui vivent d'une vie bouffonne et vraie. Le second acte des *Perruches* est plein de scènes dignes d'éloges : la meilleure, peut-être, est celle où Fanny de Buçay, ayant, par ses inconséquences, provoqué une grève dans l'usine de son père, reçoit, effarée, les délégués des ouvriers.

Cette pièce, où abondent les heureuses promesses, a été agréablement jouée par Mmes Brelly et Heller, par MM. Génier, Frédal et Jarrier.

Je doute que les auteurs de **Simonne**, MM. Paul Bénazet et Philippe About, deviennent jamais des auteurs dramatiques excellents. Sur la matière qu'ils avaient choisie, ils pouvaient écrire un drame fort émouvant ; ils n'ont écrit qu'une dissertation de médiocre rhétorique. Les scènes qui eussent permis aux personnages de montrer, d'une manière attachante, la raison de leurs sentiments, ne sont pas même indiquées par MM. Paul Bénazet et Philippe About. Mais, dès qu'ils ont l'occasion de développer un lieu commun quelconque, ils le font avec une joie non contenue. Mlle Mégard a mis toute sa grâce au service de *Simonne*.

C'est un acte charmant que le **Cœur a des raisons**, de MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet. C'est l'histoire d'un jeune homme timide, qui n'ose pas balbutier son aveu à la femme aimée, et qui pourtant l'emporte sur un ami auda-

cieux et quelque peu bellâtre. Cette légère intrigue est développée avec un goût parfait, sans fâcheuse sensiblerie, sans cruelle sécheresse. Les deux scènes principales de la comédie sont des mieux faites; la subtilité n'y nuit pas à la clarté, et les sentiments des personnages s'y modifient peu à peu, avec beaucoup de naturel. Le dialogue, tantôt spirituel, tantôt ému, est toujours de la plus grande justesse, de la plus fine élégance. MM. de Flers et de Caillavet ont fait preuve, dans cette petite pièce, d'un incontestable talent.

Mlle Mégard, MM. Gémier et Frédal mettent en valeur *le Cœur a des raisons*.

M. Tristan Bernard a écrit des pièces plus longues que **Daisy**, il n'en a pas écrit de plus importante. Dans cet acte se résument les qualités diverses de M. Tristan Bernard : il y a là une ironie aiguë, une connaissance exacte des caractères, une observation juste des mœurs, et aussi un art subtil de conduire une intrigue. Il y a encore, dans *Daisy*, des moments d'une jolie émotion, d'une tendresse charmante. L'aventure du pickpocket Charley, de son camarade Dago et de la petite Léa est simple; elle a de quoi nous divertir, et nous attendrir un peu, et il semble que M. Tristan Bernard ait mis un soin spécial à nous la conter. Il faut, pour écrire une petite comédie pareille à *Daisy*, un talent bien rare. M. Tristan Bernard mérite une estime singulière. *Daisy*, sous son apparence légère, est plus fortement pensé que bien des pièces copieuses, et où abondent les maximes ou les conférences.

Daisy est joué avec talent par Mlle Jane Heller, par MM. Jarrier, Adès, Mallet, et M. Génier y est excellent.

La farce de M. Hugues Delorme, **la Marchande de pommes**, n'est pas désagréable. C'est une sorte de parade assez gaie, écrite en vers alertes, et que disent comme il sied Mme Renée Bussy, MM. Berthier, Baudoin et Capellani.

On aurait pu, je pense, faire de **la Princesse Bébé** une agréable comédie. Le premier acte n'était pas sans délicatesse; mais le second est d'une fantaisie assez lourde, et dont la vulgarité est parfois difficile à supporter. Le troisième se relève un peu; MM. Pierre Decourcelle et Georges Berr ont imaginé un quiproquo assez divertissant, et le roi y pêche à la ligne avec une bonhomie joyeuse. Il est fâcheux que la musique de M. Louis Varney ne fasse qu'alanguir *la Princesse Bébé*.

MM. Germain, Torin et Victor Henry sont toujours d'excellents comiques.

Il ne faudrait pas s'étonner si, dans quelque temps, M. René Fauchois tenait un rang honorable parmi les auteurs dramatiques. Certes, l'auteur de **Louis XVII** est encore inexpérimenté ; la composition de son drame est peu serrée, et il n'évite pas toujours les effets trop faciles. Mais il sait faire mouvoir des personnages, il sait construire une scène, il sait trouver le mot ou le geste qui porte. Si son vers est quelquefois un peu lâche, il est souvent aussi pittoresque et ferme, et maints couplets du drame se terminent d'une manière tout à fait heureuse. M. René Fauchois semble avoir de nobles ambitions ; les grandes promesses qu'ils nous donne permettent de bien augurer de son avenir.

Dans **le Matamore**, de M. André Arnyvelde, il y a d'agréables vers ; mais la pièce est d'une composition trop peu rigoureuse : quelquefois gaie et alerte, elle est trop souvent languissante.

Le drame d'Alméida Garrett, **Frère Luiz de Souza**, est, nous dit-on, considéré par les Portugais comme un des chefs-d'œuvre de leur théâtre : il me semble, néanmoins, être d'un assez médiocre intérêt. Des situations curieuses y sont traitées d'une façon vraiment trop sommaire. Il semblait, le plus souvent, qu'on jouât un scenario, quelquefois même rapide, plutôt qu'un drame achevé. Alméida Garrett s'est inspiré, sans doute, des grands maîtres espagnols ; il connaissait certainement les drames religieux de Lope de Vega et de Calderon ; mais il était loin d'avoir l'habileté dramatique et la vigueur de ses modèles.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Pelléas et Mélisande, drame lyrique de Maurice Maeterlinck et Claude Debussy.

Quand un poète a forgé pour son rêve la chaîne irrévocable des syllabes choisies, quand son œuvre est faite, il la confie à un émissaire silencieux et sûr. Le livre est fier ; il faut qu'on aille à lui. Le livre ne parle qu'en tête-à-tête ; il ne dit sa pensée qu'à ceux qui la peuvent comprendre. Avec les autres, il se tait ; il a le droit de mépriser. Mais s'il rencontre

un ami; l'ami qu'il attendait, il lui parle tout bas à l'oreille; il lui révèle des secrets que personne ne sait; il lui montre des choses mystérieuses, profondes, délicates, fragiles. La lampe complice devient le soleil d'un univers. C'est une vie intense dans un monde immatériel et réel, l'enchantement de la contemplation solitaire de l'œuvre d'art. Le livre ne trahit jamais; le dramaturge lui-même n'a pas de plus sincère interprète, de gardien plus fidèle de sa volonté. Le seul musicien, s'il veut que sa création existe intégrale, est forcé de l'abandonner à des mains étrangères. Il a besoin d'un orchestre nombreux d'instruments et de voix et, s'il s'est associé au poète tragique, c'est au théâtre qu'il doit porter son ouvrage. Ce que son génie enfanta dans la joie et aussi dans l'angoisse, il doit l'offrir à une multitude assemblée, venue exprès pour voir, écouter, apprécier, ayant payé quelquefois pour cela et impatiente des privilèges que confère un billet, fût-il de faveur, jugeant omnisciente, outrecuidant et infaillible criterium de beauté, narguant, bafouant, louant ou applaudissant l'œuvre d'art, sans que celle-ci puisse répondre à ces gens entassés : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » En tant que manifestation artistique, le théâtre, de nos jours, est au moins un anachronisme. Il implique une préalable et parfaite communion de sentiments à peu près impossible en dehors de la foi populaire et unanime à une religion indiscutée. Chez les Grecs mêmes, il dégénère à mesure qu'il cesse d'être une annexe du culte. Aujourd'hui, pour une véritable œuvre d'art, le contact de la foule est presque une profanation. Je me faisais ces réflexions évidemment saugrenues pendant un entracte de la répétition générale de *Pelléas et Mélisande*, après avoir tressauté aux gloussements dont s'esclaffaient ou regimbaient, ayant entendu un enfant dire « petit père » et parler de « porte » et de « lit », de spirituelles ou exquises sensibilités qui se pâment aux cordonneries du bon Sachs et de l'amoureuse Eva, et ne bronchent pas devant « la gueule » de Faffner; après avoir essuyé par ricochet le feu roulant d'une glabre et présumable compétence qui s'exclamait désespérée parmi les couloirs : « Impuissance absolue !... Néant!... Et ce français!!!... » — (Il ne faudrait pourtant pas être trop exigeant : tout le monde ne peut pas écrire en Ernst.) — Je m'étais réfugié dans un coin obscur, secoué de la plus forte émotion que j'aie ressentie depuis bien longtemps en ces sortes d'endroits. Un ami m'y découvrit tout frémissant : « Eh bien! dites donc, l'homme aux théories, vous avez l'air bien

affolé. Est-ce que c'est « la musique pure » qui vous met dans ces états-là ? Ou bien est-ce que, par hasard, « la factice et précaire association de la parole et du son » vous produirait tant d'effet? » Et, tel feu Mesureur ou l'ineffable papa de Claudine (*en ménage*), je confesse avoir répliqué : « Ma foi! je n'en sais rien, mais pour l'instant je m'en .. moque pas mal! »

Je n'oserais jurer que cette première impression ne fût composée pour une bonne part de ce trouble « pathologique » redouté de Gœthe comme inesthétique, et inhérent, selon lui, aux contingences propres à la tragédie. Les créatures évoquées par le poète de *Pelléas et Mélisande* ne sont pas des fantômes, moins encore des symboles ; ce sont des âmes, simples, subtiles et profondes comme toute âme humaine ou ce qu'on entend par ce mot. Ces êtres vivent de l'éternelle vie, de celle qui fut hier, qui est la nôtre, qui sera celle de demain et de toujours. Ils vivent dans une contrée merveilleuse et anonyme, parmi des lieux inconnus qu'il nous semble reconnaître aussitôt, où nous croyons avoir vécu nous-mêmes, de tout temps, sans le savoir. Ils ne prononcent pas une vaine parole. Ils se rencontrent, s'abordent, et l'écheveau de leurs destinées se mêle, puis s'enchevêtre. Leurs voix résonnent lointaines et éclatantes comme au travers d'une bruine de silence et de solitude. Ils ne s'adressent pas à nous; ils ne s'occupent pas de nous. Ils ne savent rien d'un Dieu favorable ou vengeur, non plus que d'un Bien ou d'un Mal ou d'un Devoir ou d'un Renoncement. La fatalité qui les mène est en eux. Ils ne boivent pas de philtre ; ils ne se lamentent pas sur leur honneur perdu ; ils ne souhaitent pas être « engloutis, inconscients, dans la tourmente infinie du souffle du monde». Ils ne discourent pas, ils s'expriment. Ce sont des âmes ; c'est l'éternelle âme humaine égoïste, ingénue, éternellement isolée et, douce ou cruelle, irresponsable, — aveugle. C'est notre âme insondée et multiple que nous voyons devant nous toute nue, comme une épée hors du fourreau. Des figures étranges et familières, tragiques poupées attifées pour le plaisir de nos yeux, déclament une mélopée cadencée. La musique, il semble, est leur naturel langage; cependant elles ne chantent pas. Le rythme scande ou martèle leurs pressentiments, leur mélancolie, leurs jeux d'amour ou leur fureur, comme il mesurera, monotone, l'impassible glas de la mort. L'intrigue est nulle. On n'est pas transporté dans une sphère irréelle, dans un monde extérieur inventé. On est interné dans le plus pro-

fond de soi-même. On sent les battements rythmés de ses artères. On entend psalmodier des petites phrases toutes simples, gauches parfois, entrecoupées d'exclamations puérilement répétées, et les pulsations se précipitent, douloureuses. On porte la main à sa gorge comme Mélisande et on pense avec Pelléas : « Mon cœur est sur le point de m'étrangler... » Ce sont là secrets du génie.

C'est aussi le mystère du génie. Je n'ai jamais si bien compris ce que rêvait la théorie « wagnérienne » qu'en écoutant pour la première fois *Pelléas et Mélisande*. Rarement, peut-être jamais, si bouleversante émotion ne me fut procurée par une union aussi intime, aussi adéquate du mot et du son. Cependant le dramaturge et le musicien sont deux hommes très différents. Ils ont créé leur œuvre chacun de son côté, à des années d'intervalle et même, ensuite, on raconte qu'ils se sont brouillés. Cependant, quand le poète écrivait ses lignes, il ne songeait à rien moins qu'à la musique. Cependant le musicien a respecté scrupuleusement la lettre du texte emprunté; il s'est contenté de calquer le trait naïf et de noter la prosodie du verbe. Il n'a pas mélangé le drame parlé et la musique. Il a seulement accolé celle-ci à la tragédie. Toutes deux s'en vont côte à côte, distinctes et autonomes. Cependant elles semblent former un tout indissoluble et il en résulte un double chef-d'œuvre. Vanité de tout système ! (voire « wagnérien ») : il en résulte *un* chef-d'œuvre.

La seule émotion, la plus poignante, ne suffirait pas à justifier une telle conclusion. On pleure souvent très sincèrement à quelque ineptie de l'Ambigu ou d'autre part. L'émotion, en somme, est à peine une opinion personnelle; c'est presque une question de tempérament. Elle vous surprend par derrière, vous saisit et vous terrasse, avant qu'on sache d'où elle vient. Après, on en a quelquefois un peu de honte, car c'est une idiosyncrasie constitutionnelle, peut-être une infirmité, de votre nature, que de vouloir connaître le pourquoi de nos sensations. Pour savoir la raison de son plaisir, l'enfant casse la tête de son pantin. La puissance émotive absolue, intrinsèque, du son musical est un phénomène physique de l'ordre le plus élémentaire. La résonnance des cloches nous affecte diversement, quelquefois avec une extraordinaire violence. La seule force brutale de l'élément sonore est apte à exaspérer notre sensibilité sans que cette intervention comporte nécessairement le moindre caractère artistique. Dans l'œuvre d'art même, il

y a des degrés. Il en est « de bonne volonté », de bébêtes, de roublardes, d'avortées, d'impures, qui vous poignent en quelque endroit de quelque basse ou déconcertante façon. C'est le coup du père François. On en garde un souvenir furtif ou humiliant. Si troublante, au contraire, qu'ait été l'émotion éprouvée devant un chef-d'œuvre, elle n'a rien à craindre de l'analyse ; l'examen la justifie sans l'affaiblir. La commotion sensoriale est affaire de tempérament ; l'émotion artistique, aussi profonde, aussi essentiellement humaine, est en outre une question de culture. Il est donc possible de l'expliquer en montrant sa cause, c'est-à-dire en considérant l'œuvre d'art à un point de vue objectif. En est-il un autre, d'ailleurs, qui soit défendable, à moins d'admettre que l'œuvre d'art ait un but hors soi-même et que l'activité de l'artiste créateur ait pour motif et pour fin de distraire ou de captiver la cohue du public contemporain? — auquel cas les hommes de génie de tous les temps, méconnus d'ordinaire, s'y seraient pris bien maladroitement. Le compositeur de *Pelléas et Mélisande* est un artiste de la plus rare originalité. Il a trouvé des nuances insoupçonnées pour colorer l'interprétation de sentiments, d'images, d' « impressions ». Il affectionne tout particulièrement le terme « impression » ; le programme de ses *Nocturnes* en témoigne. Mais cet impressionniste est musicien. Ses « impressions » se traduisent naturellement en combinaisons sonores, et les « impressions » neuves, inopinées, qu'il suscite chez autrui, sont la conséquence de combinaisons inédites, nouvelles. C'est donc, en dernier ressort, dans le choix de celles-ci que consiste son originalité, son talent ou son génie, et ces combinaisons constituent seules la beauté *artistique* de son œuvre, l'unique « Beauté » qui fasse l'œuvre d'art immortelle. L'émoi est avant tout subjectif, l'« impression » éphémère et diverse, variable selon les époques chez les générations successives, et même chez un individu selon le moment et le degré de culture. Sans une culture appropriée, nous ne recevons plus un effet immédiat en présence de Palestrina, de Bach, peut-être de Beethoven. Pour certains, Wagner lui-même a déjà « vieilli ». Chez les grands artistes, le sujet de l'œuvre d'art n'apparaît jamais qu'un moyen. L'identique « impression » de sentiments identiques aboutit chez Wagner au *duo* de Lohengrin et d'Elsa, puis à celui de Tristan et d'Iseult ; à la romance de l'*Etoile du soir* et à l'*Enchantement du Vendredi-Saint*. Chez Beethoven, un état d'âme analogue ou semblable s'exprime dans la série presque ininterrompue de ses *Sonates* avec une variété

et une croissante complexité de combinaisons et de formes, qui est tout son génie et tout son art.

Cette beauté spécifique impérissable est aussi le plus précieux de l'art de Claude Debussy; elle assure à son œuvre une place inamissible dans l'évolution de l'art musical. Malgré son apparence insolite et déroutante pour un grand nombre d'auditeurs, ce serait se fourvoyer grossièrement que de voir dans l'originalité du musicien un dévergondage arbitraire de l'imagination. L'œuvre de Claude Debussy arrive, au contraire, à son heure. Son art eût été impossible il y a cent ans. Il sera distancé dans un demi-siècle peut-être. Sa venue était annoncée et préparée. Il est la suite logique d'une évolution séculaire, inéluctable et vraisemblablement indéfinie. C'est ce que j'ai essayé de montrer, à propos des *Nocturnes* dans une étude en cours de publication au *Courrier musical*. En musique, tout se tient. Sans Schubert, Chopin, peut-être Schumann, sans Liszt, Wagner, Franck, Fauré et V. d'Indy, l'harmonie de Claude Debussy eût été non seulement irréalisable, mais impensable. L'évolution de notre musique est étroitement liée au développement de nos facultés. Ce développement est constant et graduel. C'est par une accoutumance insensible que nos sens ont perçu des rapports d'intervalle toujours plus complexes par une marche progressive du simple au composé qui suit rigoureusement l'ordre des *harmoniques* constitutifs du son. Peu à peu, telles combinaisons « dissonantes » ont semblé moins dures, puis agréables, enfin « consonnantes ». Tous les grands noms de l'histoire de la musique marquent une conquête sur la matière sonore, une prise de possession de ressources inexploitées. Si naturelle pourtant que s'atteste cette évolution déjà si longue dans le passé, il est peu de maîtres de génie qui lui aient fait accomplir un progrès aussi décisif, aussi audacieux et logique à la fois, que celui effectué par le musicien des *Nocturnes* et de *Pelléas et Mélisande*. Il a tranché dans le vif du fatras des formules, des « habitudes », des traditions corrompues et figées de l'école, du « métier » pseudo-savant ou élégant des professionnels. Il a repoussé tout ce qui est convention, habileté acquise et routine. Il s'est créé un art qu'il pourrait presque dire sien et il y déploya aussitôt une incomparable maîtrise. Son écriture est d'une « virtuosité » éblouissante. Il se démène au milieu de combinaisons inaccoutumées avec une aisance et une sûreté prestigieuses.

Les plus rebelles à la légitimité de l'art de Claude Debussy

s'accordent à reconnaître à tels passages de ses compositions, à tels accents, une intensité d'expression peu commune. Son secret est l'emploi libéré de la *résonnance* naturelle. Les accords de 7e et de 9e, considérés hier encore comme « dissonants » et voués aux Fourches Caudines de la « résolution » consonnante ou quelconque, apparaissent ici en leur qualité de *résonnances*, c'est-à-dire d'accords formés d'*harmoniques* naturels du son fondamental. Nulle théorie ne résiste à un fait. Les éléments de ces accords sont, précisément comme ceux des accords « consonnants », des parties intégrantes du son fondamental ; leur affinité essentielle résulte d'un phénomène objectif, d'ailleurs expérimentalement constaté. D'où la douceur de ces « résonnances », leur charme plus étrange, plus savoureux à mesure qu'on y rencontre des harmoniques plus éloignés, des sons dont l'affinité commune devient, encore qu'essentielle, toujours plus complexe et subsiste même en l'absence de son fondamental. Quand Golaud dit à Mélisande : « Ah !... vous êtes belle ! » — l'harmonie qui supporte sa voix en fait une caresse. D'un bout à l'autre de la partition, la seule vertu native du son musical décuple la force des effets expressifs. On ne peut nier qu'une grande partie de l'émotion ressentie de prime abord ne soit due à la surprise de sensations pour la première fois éprouvées. L'auditeur le moins averti en conserve une « impression » pénétrante, ensorceleuse, dont le ragoût singulier lui demeure inexplicable et le ravit. D'autres, plus éclairés, en concèdent la puissance d'un art harmonique nouveau, mais d'un art surtout, sinon exclusivement, harmonique.

Il n'y a pas si longtemps qu'on reprochait à l'auteur de *Tristan* lui-même son indigence mélodique. Les combinaisons simultanées (harmonie) de la matière sonore agissent sur nos sens en quelque sorte par simple contact, presque à notre insu ; la réaction est immédiate. Pour discerner l'enchaînement des combinaisons successives (mélodie), le concours de l'entendement est indispensable. Ici plus qu'ailleurs, la tyrannie de l'habitude est un obstacle à l'aperception. D'autre part, à mesure que les combinaisons simultanées deviennent plus complexes, le nombre des notes « étrangères à l'harmonie » diminue. Il est tels accords composés d'assez de sons pour en former une gamme complète. De plus en plus il sera possible et fréquent que des thèmes entiers soient constitués des seuls éléments d'une même résonnance. C'est une évolution fatale. Il est clair que l'invention thématique et la polyphonie en doi-

vent subir le contre-coup. En fait, depuis trois siècles au moins, elles se transforment insensiblement et sans cesse par l'action du progrès de l'art harmonique.

Dans *Pelléas et Mélisande*, le musicien a employé toutes les ressources du *leitmotiv*, mais il le fit à sa façon, laquelle est des plus délicates, des plus fines, des plus subtiles. Son inspiration, imprévue, neuve comme son harmonie, est faite de thèmes courts, profondément expressifs et connexes au sentiment ou au personnage en cause. Elle accompagne pas à pas l'action du drame. Elle note délicieusement les nuances de l'amour naissant de Pelléas et de Mélisande. Elle traduit la soudaine passion de Golaud, ses soupçons, sa rage, son désespoir. Tous les mouvements de l'âme sont soulignés ou divulgués par les métamorphoses et les enlacements des motifs conducteurs. Le développement thématique et la polyphonie qui en résultent offrent un intérêt exceptionnellement attachant. Il n'y a pas un trou dans la trame ; pas une faiblesse, nul endroit dans tout l'ouvrage où se trahisse la fatigue ou l'effort. Certes, ce développement et cette polyphonie n'ont pas grand'chose de commun avec ce qu'on enseigne au Conservatoire; ils diffèrent même, notablement, de tout ce que les plus hardis ont réalisé jusqu'ici. Ils n'en sont pas moins réels et de la plus solide, de la plus pure musicalité. Ils sont confinés à l'orchestre et il est tels tableaux du drame où la cohésion de la substance purement musicale le cède à peine à l'eurythmie architectonique d'un mouvement de symphonie. Il faudrait tout citer, presque chaque mesure de chaque ligne de chaque page, pour montrer avec quelle ingéniosité intarissable, avec quel art tout personnel et encore inouï le compositeur a trituré et développé la matière thématique. Je signalerai, comme fiche de consolation, aux amateurs de « polyphonie » traditionnelle, la superposition clémente des thèmes de Mélisande et de Pelléas après la scène d'amour, cette scène « de la chevelure », où le poète a égalé Shakespeare et où le musicien s'est élevé aussi haut sans parvenir à se surpasser lui-même.

Cette collaboration à la fois distincte et indivise de la musique et du drame laisse à chaque art sa beauté propre. Le drame, enveloppé par la musique comme d'une atmosphère émanée de lui, n'en reçoit aucune atteinte. Son action reste entière, exaltée seulement par une action parallèle. La notation du discours tragique imaginée par le musicien n'est pas l'innovation la moins géniale de son œuvre. L'émotion provoquée par la parole n'est pas adultérée, déformée, faussée

par l'interprétation sonore. Les personnages ne chantent ni « airs », ni « duos », pas même selon la formule de la « mélodie infinie ». Ils *vivent* et ils parlent un langage idéal, harmonieux et vrai. Leur voix s'élève, s'altère, se précipite ou s'éteint au seul gré de leurs sentiments. Leurs accents sont humains, simplement, profondément humains. La musique est autour d'eux et en eux. Elle se tait brusquement comme leur cœur s'arrête et que Pelléas dit: « Je t'aime », et Mélisande : « Je t'aime aussi... » Et Pelléas : « Oh! qu'as-tu dit, Mélisande!... Je ne l'ai presque pas entendu !... Tu dis cela d'une voix qui vient du bout du monde.... Je ne t'ai presque pas entendue... Tu m'aimes? Tu m'aimes aussi?... Depuis quand m'aimes-tu ? » — « Depuis toujours... Depuis que je t'ai vu... » Et quelque chose se déchire, le son jaillit comme un sanglot, il monte, il s'épanouit, et la joie déborde, ivre, folle, tremblante : « On dirait que ta voix a passé sur la mer au printemps!... On dirait qu'il a plu sur mon cœur !... »

Depuis longtemps, depuis *Fervaal* en France, depuis *Guntram* de Richard Strauss chez nos voisins, une manifestation artistique aussi forte n'était venue nous surprendre et nous délecter, et il faut peut-être remonter jusqu'à *Tristan* pour reconnaître, au théâtre, un événement aussi important à certains égards pour l'évolution de l'art musical.

La manière dont *Pelléas et Mélisande* est monté et interprété à l'Opéra-Comique mérite une mention particulière. A en juger par ce qu'il obtient, M. Carré est mieux qu'un homme de goût ; c'est un artiste, son rôle se bornât-il à choisir et à diriger ses collaborateurs. On ne peut guère rêver de cadre plus harmonieux, plus assorti à la beauté de l'œuvre représentée. Est-ce parce qu'ils avaient à incarner des êtres profondément vivants et vrais ? — Il m'a semblé que les acteurs *jouaient* comme il advint bien peu souvent sur les scènes lyriques. L'ensemble approche bien près de la perfection accessible au théâtre de ce genre. Il faut louer surtout les trois protagonistes, Mlle Garden (Mélisande), M. Jean Périer (Pelléas) et M. Dufranne (Golaud), mais M. Vieuille (Arkel) et même le jeune Blondin (Yniold) ont tenu excellemment les emplois de second plan. Enfin l'orchestre, admirablement dirigé par M. Messager, s'est montré, sans la moindre défaillance, à la hauteur de sa tâche difficile.

Par une coïncidence assez curieuse, juste au moment où le coup de cloche de *Pelléas et Mélisande* venait de sonner une heure nouvelle, on nous donna pour la première fois *le Cré-*

puscule des Dieux. L'œuvre a plus d'un quart de siècle ; elle est toujours grandiose, décorative — et belle. Belle surtout, pour certains dont je suis, par sa beauté spécifique, par les ressources inespérées dont elle enrichit jadis le langage sonore. Le nom de son créateur vivra pour l'épopée qu'il ajouta aux fastes de l'art *musical*. Aujourd'hui, la page est tournée. Elle demeure immortelle, mais ceux qui s'amusent à la recopier perdent leur temps et le nôtre. Depuis qu'elle fut écrite, d'autres grands artistes, spécialement dans notre pays, ont commencé un nouveau chapitre dont *Pelléas et Mélisande* est la suite. Ainsi la « musique de l'avenir » devient peu à peu celle du passé, et l'art des sons poursuit sa marche imperturbable. A mesure qu'il avance, les théories s'écroulent l'une après l'autre ; les contrefaçons des épigones, les parodies des pédagogues et de leurs bons élèves s'effondrent avec les systèmes. Il ne reste debout que les chefs-d'œuvre qui jalonnent glorieusement et attestent le chemin parcouru.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Berthe Morisot. — H. de Toulouse Lautrec. — Œuvres nouvelles de MM. Bonnard, Denis, Maillol, K. X. Roussel, Vallotton et Vuillard.

Tant de ravissantes toiles nagères montrées, on s'en souvient, au même lieu, en cette galerie fastueuse de M. Durand-Ruel, sacraient d'un cimier diamantaire, dès 1896, le souvenir de la disparue déjà d'une entière année, **Berthe Morisot**, qui fut aussi, d'un nom par parenté glorieux, le sien familial, Mme Eugène Manet.

Les meilleurs de ses pairs, qui avaient assisté à ses années enthousiastes de labeur constant et convaincu, aussi à ses heures discrètes de lutte ou de triomphe, M. Degas, M. Claude Monet, M. Renoir, avaient apporté leurs soins à former cette exposition définitive, très pieuse. Le catalogue s'en glorifiait d'une suprême et pénétrante étude par Stéphane Mallarmé, de qui nul, à cette minute-là, n'eût soupçonné la disparition irréparable dans un si proche futur. Tous ceux à qui le Poète Pur — ou, selon l'appellation stricte que lui a attribuée Albert Mockel : le Héros — avait, en d'inoubliables instants de causerie sacrée, entrouvert la lucidité émue des espaces voués à l'Art, se mêlèrent, durant des jours heureux, à des groupes admirateurs sur qui le charme féminin d'une radieuse et vé-

ridique peinture, ou seulement, comme l'ont commémorée d'unanimes témoignages, d'une présence entre toutes loyales, intelligente et élégante avait, plus directement, agi.

Cette fois, sans que les collectionneurs aient été sollicités, une pensée amie a pu réunir quelques-unes des toiles les plus marquantes, des pastels, des aquarelles. Nous sommes en présence d'un choix d'œuvres des diverses époques d'un talent, et plusieurs marquent une étape.

Du monde réel et familier ne percevoir, ingénuement, que la face souriante, chanteuse et féerique, ne faire valoir que l'harmonieux éclat chatoyant, ne pénétrer et ne sentir que l'esprit frais et délicat, l'office, dans l'art, de la femme n'est-il point tel, natif et comme d'instinct? Il eût semblé sans doute. Les fadeurs parfois agréables de Rosalba Carriera, les maternités sentimentales de Mme Vigée-Lebrun marquent un passage féminin insuffisant. Tout ce qui constitue la saveur de jeunesse, l'odeur adolescente, la fleur de la peau et du sourire et de la mode, le printanier persistant de la nature humaine à travers le geste, le maintien, la parole, et se dispersant en l'apparat du décor où elle se meut et vit, sans l'attention spirituelle et vivace des artistes hommes du XVIIIe siècle, des dessinateurs, autant que de Watteau ou que de Fragonard, n'eût laissé aucun vestige artistique. La femme et la jeune fille vues, adorées, senties du dehors, par l'homme, partout et toujours; mais elle-même, où s'est-elle vue, étudiée et connue?

C'est qu'à de prétendues découvertes une feinte vaine a de tous temps dévoyé l'instinct. Nulle ne s'est aperçue sans le concours de l'homme. Il fallait une vision nette, dégagée et enthousiaste. Renoir, le plus approché de cet idéal, ne saurait être la femme même. Seule, Berthe Morisot nous la révèle.

De là cette séduction irrésistible de son œuvre; de là vers elle un attachement religieux et charmé. La femme jeune, simple, et telle que la société organisée nous la peut laisser, rêveuse ardente, vive, capricieuse, partout spontanée, inquiète et audacieuse, se livre à nous sans réticence autre que beaucoup de retenue sous le dehors prodigieux d'une inlassable coquetterie.

Aucune affectation. La femme n'affiche pas une croyance à des supériorités: même elle ne s'est à rien, sinon à elle-même, confrontée. Par une intuition, et non par une volonté d'usurpatrice, son pinceau s'ingénie à apparier à soi toutes les dé-

licates merveilles universelles, et l'on sait, désormais, que la pulpe palpitante des fleurs, les frondaisons murmurantes et les silences d'eau dans les jardins l'été, le frisson des atmosphères parmi les calmes journées claires, s'égalent avec ivresse au frêle éclat coloré de son visage et de ses yeux, aux inflexions soupirantes de sa voix souple, à ses regards, au tremblement ému de ses lèvres, à l'agitation généreuse de son sein splendide. Elle est, de la nature en fête, l'inévitable centre, lumineux et divin.

Il y a, ici, entre les autres, des prodiges d'exactitude diaprée et frémissante. Des herbes, des fleurs, des arbres, des plages, des voiles, surtout de gracieux visages d'enfants et de mères tendres. Des portraits recréent le souffle exhalé des chevelures, les teints dont la fraîcheur colorée respire, des blondeurs et des clartés mêlées à des rayons de la lumière ; tout un monde étincelant, neuf, sans cesse renaissant, dont les suavités se diversifient, toujours fières, imprévues et candides, mêlées aux haleines de l'heure, au glissement câlin des caressants espaces.

Parfois des harmonies irisées, spirituelles, d'un dessin sûr, de coloration passionnée et fragile se composent des mille riens dont l'union franche a tressailli éperduement. Il y a des ensembles, formés de l'attitude d'abandon d'une femme qui rêve au milieu du mobilier et des bibelots quotidiens, d'un gris de perle étrangement parfumé et paisible ; des juxtapositions profondes et puissantes de noirs altiers et de blancs éburnéens ; des douceurs jolies de roses et de bleus, de verts ingénus dont le charme étincelant déconcerte, ravit et exalte ; toute une vraie science spontanée, un métier instinctivement certain, un tour de main personnel et suprême.

Berthe Morisot ne s'est jamais départie de sa recherche originale, vers des aventures auxquelles elle se fût trouvée mal préparée. Quelques consciencieuses études d'après d'anciens maîtres, mais pas une prétention de pédanterie ou de ridicule ostentation. Ce qu'elle a vu, ce dont elle se sentit pénétrer tout au long de sa calme, modeste et claire existence, elle l'a traduit de son mieux, à tel point qu'elle s'est réveillée maîtresse incontestée en son domaine original, mais jamais elle n'a songé à s'en évader vers des besognes d'orgueil, de grandeur supposée et misérable, d'ignominie, en forçant ou en contredisant sa nature propre.

Et nous connaissons, de par elle seule, la femme spontané-

ment peintre et artiste ; une réelle et durable gloire est attachée à son nom.

§

Mais ce fut ensuite, aux mêmes salles, le prodige plus opposé. Une exposition réunit, du 14 au 31 mai, l'œuvre de **H. de Toulouse-Lautrec** : tableaux, aquarelles, dessins, lithographies, au delà de 200 numéros.

Seule, il semble que, avant la mort du peintre, l'œuvre lithographique eût été appréciée à sa valeur. On se souvenait, entre toutes, de plusieurs affiches sans rivales. Mais ce n'est point assez : nulle part comme chez cet artiste pénétrant, curieux, affiné, la délicatesse du métier n'a servi une vision sûre, un peu âpre, avec cette ironie contenue dont se constitue sa vivacité étrange.

Qu'il ait pénétré dans la maison close, dans la brasserie ou dans le bar, dans le music-hall ou dans les coulisses du théâtre, en tous lieux où l'apprêt du geste, le convenu du sourire, l'étude de l'attitude donnent un aspect exceptionnel aux bêtes humaines qui les hantent partout, il a surpris, sous la feintise longtemps ignorée d'une seconde nature, le secret souvent tragique des sentimentalités étouffées et angoissantes dans la simplicité déconcertante de l'automate soumis à des vouloirs traditionnels.

Toute une routine d'affectations professionnelles compose les dehors du pauvre être exalté ou déchu, dont le pouvoir décoratif lui est assuré par son adresse à des maquillages intellectuels ou physiques. Le jeu d'une actrice, la séduction d'une soupeuse, même la morbide attirance d'une pierreuse, tout cela c'est le décor : décor tellement durable et nécessaire à leur vie que celles, tout d'abord, qui s'y confondent en sont les premières dupes, au point de ne pouvoir se douter qu'elles sont autre chose et mieux. Comme Daumier, comme Degas, Toulouse-Lautrec ne s'est pas arrêté à la morne ou fastueuse apparence. Il sert, il représente le décor exactement, exactement c'est-à-dire avec tout ce qu'il comporte même de contrastes, d'involontaires contradictions, de révélatrices gaucheries. Sous la croûte de brillante apparence qui réjouit sans amertume l'œil spontané, il y a le monde des espoirs et des beautés oubliés, un chaos de bons vouloirs ingénus, de douceur native, de gaîté sans détour.

Rien de cela, que la vanité ou le besoin comprime, en vérité n'est jamais mort en elles, les pauvres filles : que ce soit la plus

éperdûment applaudie des grandes magiciennes, comédiennes vantées ou l'une de ces fées dont l'apparition hautaine et blonde fait tressaillir de volupté et de joie toute une salle en fête ; que ce soit la sournoise fardée que l'appétit contraint aux besognes rudes des nocturnes carrefours et des bouges puants, n'importe, une occulte sympathie les découvre peut-être à elles-mêmes ce qu'en dépit des flatteries, des mensonges, d'une méchanceté avide, elles restent : de simples filles comme les autres, au fond loyales et véridiques, promptes à la compassion et à tous les mouvements irréfléchis des soudains émois sentimentaux.

En possession de son secret, Toulouse-Lautrec, cachant, sous son aspect d'ironiste très aigu, la profonde commisération qui l'étreignait, sut assidûment observer et transcrire tout le caractéristique de ce peuple spécial, fané, composite, mensonger.

De singulières figures traversent son œuvre. Elles sont abîmées d'onguents, toutes tirées par des contractions forcées et devenues habituelles, tuméfiées, hâves, émerillonnées et, comme dans la stupeur d'êtres vidées d'elles-mêmes, hantées du spectre d'un intrus; elles adoptent des démarches et des pauses qui familières, se ressentent de n'être pas les leurs propres, et elles se montrent d'effarantes et de troublantes créatures énigmatiques à qui seules leur énigme est inconnue, des fantômes vivants, ambigus, pleins de terreur confuse et d'incertitudes, chatoyants et débiles, impérieux et ridicules.

Tout cela, on sait, dessiné avec quelle pureté manuelle : des surprises, en un trait délicat, de quelles vérités passagères et d'autant mieux dénonciatrices : ces lithographies fines, sans surcharges, sans hachures, sans métier appesanti, une constante sûreté. Et les tirages en couleurs, que Lautrec surveillait avec une minutie jalouse, égalent les plus profondes aquarelles. Quant aux dessins et aux sanguines, on s'y émerveille d'un faire aussi délicat, aussi frais, directement significatif dans leur souplesse enlevée : je ne sais rien de plus pur, de plus *virginal* qu'un certain profil de femme, le nº 133 du catalogue.

Or, c'est là un aspect du multiple talent de Lautrec, auquel on ne s'est pas suffisamment arrêté, me semble-t-il. Il y a, parmi des peintures, des portraits de femmes jeunes qui dépassent, par leur juvénile grâce, toute l'élégance maniérée, un peu monotone que M. Helleu, par exemple, sait imposer indifféremment à ses modèles. Le portrait de Mme Thadée Natan-

son à son piano est d'une franchise, d'une suavité tout à fait originales et délicieuses. Il y a des jaunes qui fondent comme de prodigieux joyaux parfumés et des harmonies de couleurs d'une diversité constante. Deux études de femmes nues, l'une accroupie, l'autre étendue sur un sofa, blancheurs parmi des bleus lucides, puis tel coin d'appartement enveloppant un sérieux portrait ou une femme à sa toilette, telles chevelures hiératisées de femelles dépoitraillées à la lèvre sanglante et vorace, tels détours de jardins feuillus, tels champs de courses sous les nuages, telle ruelle putride forment le témoignage assuré d'une noble et impérissable maîtrise, la consécration définitive d'un labeur patient et audacieux, une œuvre, enfin, parmi les plus hautes de notre temps.

Déjà, si, très anciennement et à mesure que Lautrec produisait, l'admiration n'eût pas exalté ceux qui assistaient à l'affirmation chaque jour grandie de son splendide génie, le choix d'œuvres exquises qu'il avait su réunir à la Libre Esthétique, cette année, M. Octave Maus, puis, dans les Serres du Cours la Reine, l'Exposition des Indépendants, aurait suffi, même avant la présente réunion admirable et plus complète, pour présager du triomphe de cet art hautement personnel et humain.

§

Galeries Bernheim jeune, du 15 au 25 mai, œuvres nouvelles de MM. **Bonnard, Maurice Denis, Maillol, K. X. Roussel, Vallotton, Vuillard.**

Les douze croquis de M. Denis, une fois de plus, certifient la constance attentive d'un esprit net, épris des émotions tendres et faciles. Mais, toujours, et là même, un goût d'archaïsme corrompt la spontanéité des sensations les plus délicates, en altère la franche expansion par la puérile recherche d'une naïveté d'emprunt. Partout où M. Denis échappe à sa préoccupation, il fait montre d'une fraîche ingénuité, et trouve, sans l'avoir recherché, le charme même auquel sa science trop préconçue l'empêche trop souvent d'atteindre.

Les pastels de M. Roussel chantent toujours leur intime rêverie d'idylle, soit qu'il y figure le lent repos d'une naïade, ou que le printemps tout seul y transparaisse dans le glorieux apaisement du renouveau.

M. Bonnard n'arrête pas, mais suspend la marche du crépuscule au jardin ; il saisit le plus fugitif instant des lumières

et des attitudes, et, volontiers, il serait dans le délice d'avoir surpris un peu de réel diffus dans de l'imperceptible.

Tout au contraire, les harmonies fines de M. Vuillard disent la langueur accoutumée des choses familières. Paysages et intérieurs sont par lui observés assidûment; il sent la longueur du temps et l'apparence amicale dont il revêt tout ce qui l'entoure. Songeries tranquilles du foyer, heures de calme et de confiance heureuse; M. Vuillard est un peintre doux, épris de magies quotidiennes, comme les maîtres hollandais, mais sans, comme eux, l'ivresse des couleurs sinon, au lieu qu'elles soient éclatantes et sonores, atténuées, affinées et en quelque sorte rendues frileuses par leur discrète et continue présence.

Des portraits monstrueux par Vallotton, et quelques paysages mouvementés dans leur sécheresse même. Une statuette par M. Aristide Maillol.

ANDRÉ FONTAINAS.

ART ANCIEN

L'exposition de la gravure sur bois à l'Ecole des Beaux-Arts. — Je ne crois pas qu'il soit possible d'emporter d'une exposition une impression plus profonde : ces suites savoureuses et pittoresques de gravures sont bien les plus éloquents témoignages de la pensée forte, de l'ingénuité, de l'ingéniosité et de l'art austère de certains hommes, merveilleux artisans et penseurs originaux qui devaient laisser de superbes œuvres, anonymes pour la plupart et dont les premières connues en Europe datent de la fin du XIVe siècle.

Tout d'abord, à cette exposition, figure un inestimable joyau ; je veux parler du « bois Protat », du plus ancien bois gravé, et dont la découverte restitue à l'école française, à l'école de Bourgogne, la gloire de posséder le plus vieux document, gloire dont les Allemands s'enorgueillissaient jusqu'à ce jour. Le savant M. Bouchot l'a longuement analysé et il n'y a qu'à résumer son lumineux commentaire pour se convaincre pleinement de l'importance de la découverte.

Un imprimeur de Mâcon, M. Protat, eut l'extrême chance, ces années dernières, de faire cette trouvaille, dans les environs de l'abbaye de La Ferté-sur-Grosne. On trouve à ce nom, dans Moréri: « Bourg avec Abbaïe. Il est sur la petite rivière de Grosne, dans le duché de Bourgogne et à deux lieues de Châlon, du côté du Midi. » A la suite de quel bienheureux

hasard, ce petit morceau de noyer ne fut-il pas complètement détruit par l'humidité, sous la pavage d'où il fut extrait ?... Il n'en est pas moins que, malgré ses tares et les irrémédiables mangeures, il constitue la pièce xylographique unique comme date et comme dimensions, et dont il n'est de similaire dans aucun cabinet d'Europe.

Cette planche de noyer a, à peu près, soixante centimètres de haut, et est gravée sur les deux faces. Sur celle de droite se voit encore un fragment de *Crucifiement :* tout au haut, le bras gauche du Christ attaché au morceau de la Croix : une banderole se déroule où se lit : *Vere Filius Dei erat iste* en lettres onciales, et c'est un groupe de trois hommes qui signent et datent irréfutablement l'œuvre. Ces personnages sont revêtus de costumes militaires du XIV^e^ siècle. Le centurion porte exactement le costume des chefs de Compagnies au temps de Duguesclin; des deux hommes qui l'accompagnent, une porte une *vouge* suisse du XIV^e^ siècle, absolument identique à celle, à peu près unique, conservée au musée de Lucerne, et qui provient des Suisses de Morgarten. Il est, en plus, coiffé du bassinet pointu des Franco-Bourguignons d'entre 1350 et 1400.

Mais il y a d'autres signes, non moins éloquents.

Le bras de la Croix, par exemple, est de petites dimensions et dans la forme adoptée par les Français et les Italiens du XIV^e^ siècle, entre autres par le peintre du *Parement de Narbonne* qui est au Louvre. Cette branche de Croix est un des caractères les plus notables de la pièce. Les Allemands du même temps avaient adopté un bois plus large, plus rude et sans aucun rapport avec celui-ci. Au contraire, les miniatures françaises, italiennes ou flamandes, celle de Beauneveu, de Jacquemart de Hesdin, de Malouel, de Jean de Bruges, tous travaillant en France ou en Bourgogne, la montrent absolument dans les mêmes proportions.

Au verso de ce *Crucifiement* est un fragment d'une *Annonciation ;* il n'en subsiste que l'ange agenouillé. Le fond de la scène est orné, par moitié, de quartefeuilles et de losanges. Ces fonds sont ceux des miniatures françaises des manuscrits de Charles V. Et cette partie du bois n'est pas terminée ; l'artiste n'a pas complètement converti en quatrefeuilles les cubes en losanges ménagés à cet effet. On remarque même, sous les ailes de l'ange, des losanges ébauchés seulement.

Cette pièce provient du pillage de l'abbaye de la Ferté en 1793. On y devait graver ces planches, destinées à empreindre

des scènes religieuses sur les étoffes dont on décorait les églises. Ces sortes de travaux étaient très répandus au XIVe siècle. M. d'Odet, habitant autrefois Saint-Maurice d'Agaune, possédait une toile imprimée au moyen de ces planches gravées, et qui représentait une histoire d'Œdipe.

Ce morceau capital de l'art d'Avignon est aujourd'hui en Allemagne.

Ah! comme la taille simple, sans ombres, du bois Protat, comme la largeur du trait, comme l'inclinaison miniaturale des corps, comme la légende à l'envers, comme toutes ces remarques disent bien la planche faite pour l'impression et non pour la décoration.

Combien de merveilles s'érigent sur l'initial trait champlevé, resté immuablement le même, simple, inaltéré, à travers les âges!

C'est une joie rare, ici, que de pouvoir, en un temps si court, embrasser toutes ses époques, des cartiers, du bois de l'abbaye de la Ferté, des imagiers du XVe siècle, jusqu'aux œuvres contemporaines...

On n'attend pas de moi l'étude détaillée de ce qui est exposé ici. Un volume y suffirait à peine. De brèves notes sur l'aspect des planches me semblent également téméraires, — autant qu'inutiles. Ce qui convient mieux, je crois, c'est l'indication précise du chef-d'œuvre exposé, l'énumération des manifestations glorieuses de l'art du bois de siècle en siècle, le dénombrement des joyaux aux richesses tantôt lourdes et colorées, ou aux champs diaphanes, ou aux dentelles hiéroglyphées de signes et entrelacées d'arabesques, richesses aux souples lumières ou aux rudesses savoureuses, qui ne se traduisent guère en mots que pour des pédants, — et que les amoureux d'art sincère, naïf et vrai, vont silencieusement goûter...

Et je serai assurément très intéressant, si je suis le catalogue presque mot à mot.

Voici, bien près du début, les livres de Jean Dupré, de Guiot Marchant, de Pigouchet et d'Antoine Vérard, si « simplement » illustrés, mais avec quel style! Ah! cette Renaissance parisienne dans l'élégance de Geoffroy Tory et dans les graveurs anonymes des livrets de Denys Janot et d'Etienne Groulleau... Et à Lyon, avec ce Jean de Tournes, qui signait « rue Raizin à Lyon, à l'enseigne des Deux-Vipères », et avec Guillaume Roville...

Dans la section consacrée à l'Ecole française ancienne, il

faut surtout admirer le *Breviarum* de Jean Amazeur ; le *Pétrarque* et le *Dion Cassius* des Angeliers; le *Missale* de Iolande Bonhomme; de Jehan Dupré : les *Heures*, la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine, les *Lunettes des Princes*, de Jehan Meschinot; et le *Champfleury* de Geoffroy Tory de Gilles de Gourmont; et les Etienne Groulleau, et les Marnef, et les Pigouchet et les Poitevins, et les Vérard... Voilà pour Paris, — avec tous ceux qu'il m'est impossible de nommer.

Pour Lyon, c'est Ancelin Thibaut avec sa *Bible* et le *Roy Triomphant;* c'est Balthazar Arnoullet avec le *Blason des Oiseaux* de Guillaume Guérout; c'est Macé Bonhomme avec la *Morosophie* de La Perrière et l'*Enfer de Cupido* de Des Coles; c'est Gryphius, Matthieu Husz, Guillaume Roville avec son *Pétrarque;* Corneille de Septgranges; Jean de Tournes avec une suite merveilleuse...

Et c'est la floraison de François Pomar d'Annecy; de Jean Bogard de Douai; de Hugues Barbon de Limoges; de Jacques Bouchet de Poitiers; de François Rigaud, de Regnaud, de Jehan Mallard de Rouen; de Pierre Jacobi de Saint-Nicolas-du-Port; de Jehan Fort et de Nicolas Viellard de Toulouse; de Mettayer de Tours, et de Rouge de Troyes.

A signaler tout particulièrement une série de cartes inconnues jusqu'ici et qui portent la signature de Jean de Dale, quatrefeuilles contenant vingt cartes et quatorze fragments imprimés au frotton, vers 1470. On sait, par des inscriptions d'archives, que le graveur exerçait à Lyon. Le style des figures, les costumes et surtout le fait de l'impression au frotton, et non à la presse, permettent de justifier la date de 1470. Ce sont donc les plus anciennes gravures françaises signées qui soient connues jusqu'ici, puisque le Bernard Milnet, de la Bibliothèque nationale, est de plus en plus considéré comme apocryphe.

Mais voici encore deux pièces rarissimes : de Jean le Maître « tailleur d'histoires à Lyon », le *Vrai pourtrait de la Maison carée de Nismes*, et d'Urban l'aymé, un cartouche encadrant une devise typographique, estampe signée : *Urban l'aymé Tailleur d'histoires, 1554*. L'intérêt de ces morceaux signés est très grand : à l'aide de ces pièces, pourra-t-on, dans cette Ecole si touffue et si confuse, mettre un peu d'ordre, authentifier d'autres pièces par voie de comparaison et dissiper des incertitudes fâcheuses?

Voici maintenant les bois vigoureux d'Allemagne, les bois si originaux et si savoureux de Gunther Zainer d'Augsbourg,

de Zorg d'Ulm, de Koburger de Nuremberg... Ah! Nuremberg avec le rayonnement de Dürer, Augsbourg avec l'admirable plaïade des artistes réunis par Maximilien sous la direction de Dienecker, Bâle avec Holbein et ce géant Hans Lutzelberger...

En première ligne, il faut mentionner une pièce unique, c'est le *Planétaire* imprimé vers 1460 : c'est *le seul* exemplaire complet d'un très important xylographe qui n'était connu jusqu'ici que par des fragments.

Et les merveilles s'offrent à nouveau : d'Augsbourg voici de Harms Bamler, *Warhaft und bewerte History*, de Gunther Zainer, *Der Leiligen Leben*, d'Heynrich Steyner le *Virgile*, le *Pétrarque* et le *Boccace*. Bâle est représentée par Samuel Apiarius, *Pandora ;* par l'*Erasme* de Joan. Bebelius, par le *Pétrarque* de Peter Perna..., Berne, par le Boccace de Matthias Apiarius ; Cologne par Birckmann, Quentel ; Constance, Erfurt, Francfort, Leipzig, Mayence, Nuremberg... il m'est impossible de tout citer!

Il faut regretter qu'on n'ait pu donner plus d'ampleur à l'Ecole néerlandaise. Son action a été décisive au berceau de la gravure sur bois, avec ses admirables livres xylographiques. Mais la rareté de ces merveilles est telle qu'il a été très difficile d'en rencontrer dans les collections ouvertes. Il faut citer, d'anonymes du xv^e^ siècle, un *saint Willebrand* (épreuve en clair obscur), un *saint Erasme*, gravure en manière éraillée (épreuve coloriée), une *Vierge*... Au xvi^e^ siècle, un portrait de Charles-Quint et une *Orgie de Paysans*, puis des œuvres de Pierre Eskrichius, Jérôme Bosh, Heemskerk, Goltzius, Bloomart, Christoffel Jegher, et enfin de Rembrandt van Ryn, le *Philosophe au Sablier* de 1630.

Le *Saint Willebrand, évêque d'Utrecht*, que je signale tout d'abord, mérite une mention particulière : c'est une de ces images de piété déjà nombreuses à la fin du xv^e^ siècle. Son intérêt serait médiocre si elle n'était imprimée en deux tons, une planche noire et une planche gris-vert. Cette pièce est donc un véritable clair-obscur et la plus ancienne gravure de ce procédé qui soit connue.

Enfin viennent les Italiens.

Il me faudrait, pour dénombrer et signaler les types représentés à cette exposition, certainement plusieurs pages du *Mercure*. Voici Rome avec Joannes Beplin, Alemanus, Blado, Doricus, Gigliotti, Mazochio, Silber, Vitali..., Sienne avec Symeone Nardi et Michelangelo di Bartolomeo ; Venise avec

Aldo Manutio, Benali, Vitali, Simon Bevilaqua, Pietro Cremonese, Giunta, Gregorii, Ragazzo, Rusconi : puis-je tous les nommer?...Et ceux de Vérone, de Rimini, de Saluces, de Turin, de Parme, de Pavie, de Naples, de Milan, de Gênes, de Florence... Ils sont trop.

A signaler, cependant, les *Dévotes méditations de saint Bonaventure* (Venise, 1487). Les bois de ce livre fort rare appartenaient à un livret xylographique vénitien sensiblement antérieur dont un exemplaire existe au cabinet de Berlin. Avec beaucoup de perspicacité, M. Khristeller les a rapprochés des superbes bois de Ravenne, dont on a exposé quelques photographies et en a établi la parenté d'origine. Il y a là la révélation d'une très intéressante école de graveurs sur bois, qu'on peut faire remonter vers le milieu du XV^e^ siècle et dont l'existence n'était pas soupçonnée jusqu'à ces dernières années. Cette constatation explique que l'Ecole vénitienne ait échappé aux tâtonnements des autres Ecoles et débuté par des chefs-d'œuvre dans l'illustration de ses livres.

Je ne sais s'il est possible de voir quelque chose de plus parfait et d'aussi attrayant que ces deux livres : MEDICI (Lorenzo di). Ballatette del Magnifico Lorenzo de Medici... e di moltri altri ; et : ANGELO POLITIANO. La Giostra di Giuliano de Medici...

Des estampes complètent cette section, œuvres de Luini, de Girolamo Mocetto, de Ugo de Carpi, d'Andreani, de Scolari, de Zanetti et du maître au monogramme de Jésus-Christ.

L'Ecole Espagnole est également représentée par Juan de Burgos, par Provensal de Barcelone, Galharde de Lisbonne, Miguel di Eguia d'Alcala, Paulo Hurus, Georgius Cocus de Saragosse, Alonso de la Barrera de Séville, Francisco Fernandez de Cordoce de Valladolid...

Et maintenant c'est le Bois moderne.

De la marque d'imprimeur gravée par Brévière de Rouen pour Frédéric Baudry, en 1815, jusqu'à l'épanouissement du *Musée des Familles*, du *Magasin pittoresque* et du *Gil Blas* de Gigoux, du Molière de Johannot, du *La Fontaine* et du *Gulliver* de Granville, les œuvres ne manquent pas!... Français, Johannot, Meissonnier...puis les Gavarni, les Nanteuil, les Daumier, les Monnier, les Lavoignat, les Menzel, les Gilbert... Gustave Doré... Edmond Morin, Pannemaker, Vierge, Lepère,... puis la « surcoupe »... puis la renaissance d'hier, et les noirs savoureux, et les blancs larges...

Puis le Japon, l'ancêtre, qui peut revendiquer « un texte

imprimé l'année Tempiô-Hoji VIII (764 de notre ère) et qui est tiré sur une planche de bois gravée de cette époque. Il accompagnait l'une des petites pagodes, hautes de vingt centimètres, que l'empereur Chôtokou avait fait tourner en bois, — au nombre d'un million, — en accomplissement d'un vœu pour conjurer les ravages de la peste. »

Et c'est une suite de prestigieuses épreuves, qui firent nos délices à cette inoubliable exposition de la gravure Japonaise à l'Ecole des Beaux-Arts en 1890. Est-il bien nécessaire d'en rappeler ici la féerie, les grands champs de couleurs profondes diaphanes, encres exquises, gris anciens, uniques et irréalisables aujourd'hui, morbidesse et philosophie du trait, — jusqu'à ces petites *Sourimono* d'invention récente, compliments de fête et du jour de l'an, finement gaufrés, fine ment ciselés, finement scintillants de détails d'or et de minutieuses incrustations...

Voilà le très sec procès-verbal, où n'entrent presque que des énonciations du catalogue, de cette belle et émotionnante exposition de la gravure sur bois.

Une vision d'art hautement réconfortante.

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les livres.— Fournier-Sarlovèze : *Artistes oubliés*, 179 illustr., 7 héliogr., Ollendorff, 20 fr.— Marcel Nikè : *Florence, historique, monumentale, artistique*, Firmin Didot, 7 fr. 50.— George Auriol: *Le premier livre des cachets, marques et monogrammes*, Librairie centrale des Beaux-Arts, 7 fr. 50. — Alfred Roller : *Aus der Wagner Schule*, A. Schroll et Cie Vienne, 14 fr. — *Wiener Kunst Stickereen*, A. Schroll et Cie, Vienne, 24 fr. — Les Revues : *Les Maîtres du dessin, la Gazette des Beaux-Arts, la Revue de l'art ancien et moderne, l'Art décoratif, Art et décoration, la Chronique des arts, le Bulletin de l'art ancien et moderne, Revue des Arts décoratifs, la Plume, la Vie illustrée, le Monde catholique illustré, Revue des Arts graphiques, la Famille, le Cri de Paris, l'Assiette au Beurre, le Sourire, le Rire, The Artist, Deutsche Kunst und Dekoration, Innen Dekoration.*

Les Livres. — Le livre de M. Fournier-Sarlovèze, **Artistes oubliés**, donne l'impression d'un jardin de l'ancien régime qui vous arrête au tournant des avenues par l'inattendu des perspectives ou par la trouvaille cocasse d'un arbuste martyrisé par la taille. C'est en effet un volume rempli de petits faits qui nous retiennent parce que de leur réunion ou de leur essence, pour un esprit quelque peu enclin à compléter ces lectures par l'imagination, resurgissent les époques.

C'est, à propos du buste de Gauthiot d'Ancier, attribué par M. Fournier-Sarlovèze à Claude Lullier, l'évocation des ardentes luttes électorales dans les municipalités du XVIe siècle, luttes captivantes et tragiques où les vaincus pouvaient trouver pis que la mort, la torture, témoin ce partisan de Gauthiot, le pauvre Lambelin, anticlérical de l'époque, qui, après la défaite de son candidat par le cardinal de Granvelle, fut accusé de complicité avec les hérétiques et subit la question des mitaines de bois dont il était inventeur et qui broyaient méthodiquement les os de la main.

Puis c'est la jolie théorie des six sœurs Anguissola, qui traversent la Renaissance comme un clair rêve de féminité supérieure. Quelle captivante figure que cette Sofonisba Anguissola, qui eut une grande réputation de charme et presque de beauté, dont les musées et les collections possèdent des portraits si savants et si précis, qui mourut aveugle, hélas! mais à quatre-vingt-dix huit ans, et dont le plus pur titre de gloire est peut-être cet aveu de Van Dyck « qu'il avait plus appris en conversant avec cette vieille femme aveugle qu'en suivant les leçons de tous les peintres qui voyaient clair ».

J'admire, comme M. Fournier-Sarlovèze, cette exquise Sofonisba et ses cinq sœurs pleines de charme et de talent, mais je suis loin de la suivre dans sa conclusion et d'approuver son conseil aux jeunes femmes du monde de se livrer à la peinture et de mettre l'atelier à la mode. Nous avons assez de ces petites pécores suffisantes qui apprennent dans les usines Julian juste de quoi embarrasser nos Salons annuels qu'elles envahissent de plus en plus. Quand une femme a du talent, elle n'a pas besoin que la mode soit de peindre, elle peindrait contre la mode. Et c'est bien! Ce qui est mal, c'est d'être une *amateur*. On est peintre ou on ne l'est pas. L'amateur fait toujours penser à ces gens qui n'ont pas le courage -- peut-être pas la force — de la franchise.

D'autres personnages bien intéressants nous sont présentés par M. Fournier-Sarlovèze: Pierre de Franqueville, sculpteur français qui produisit surtout en Italie et dont je pense, avec l'auteur d'*Artistes oubliés*, que nous avons tort de mépriser l'art mouvementé et vivant bien qu'un peu précieux; Lampi, le portraitiste des cours d'Autriche et de Russie vers la fin du XVIIIe siècle ; Costa de Beauregard et Ferdinand de Meys, si caractéristiques de leur siècle ; le général Lejeune, qui parcourut l'Europe à la suite de l'Empereur, avec des crayons et des pinceaux dans sa sabretache; enfin Massimo d'Azeglio, un

des fondateurs de l'unité italienne, qui fut général, diplomate, poète, musicien et tout de même peintre de talent Je ne veux point omettre une assez complète étude sur le château de Vaux-le-Vicomte et un juste hommage à son actuel propriétaire, M. Sommier, qui n'a rien négligé pour rendre à la merveilleuse demeure de Fouquet sa somptuosité d'autrefois.

Florence, par Marcel Niké, comme l'indique un sous-titre, est surtout un *guide*. L'auteur s'est efforcé, avant tout, de nous créer un itinéraire commode à travers la ville et ses environs. Il y a réussi et je ne doute pas que ses notes précises et les clairs résumés de son érudition ne soient d'un grand secours à tous les pèlerins d'art que tentera le voyage vers cette Toscane qui fut l'initiatrice artistique de l'Italie. On trouvera, dans le volume de Marcel Niké, un court aperçu d'histoire qui explique les œuvres par les événements et les hommes, puis une description topographique de la ville et de ses environs avec la nomenclature très exacte et très complète des monuments et des œuvres qu'ils contiennent. Il ne faut point chercher dans ces quatre cents pages des impressions originales. L'auteur ne nous fait en rien communier avec son émotion ou ses sentiments personnels. Il n'a pas voulu faire plus qu'un guide, mais c'est un bon guide.

Bien moderne est ce recueil de George Auriol : **Le Premier livre de cachets, marques et monogrammes.** Tirer des combinaisons possibles des lettres de l'alphabet des groupements de lignes toujours variés, inattendus et harmonieux, ce n'est point là besogne facile et il faut reconnaître que M. George Auriol s'est montré dans l'exécution de ces nombreux monogrammes d'artistes, d'écrivains et d'amis, un délicieux créateur, plein de verve et de ressources. Voilà de l'art bien réellement nouveau, dont nous voulons attendre prochainement d'autres manifestations.

Wiener Kunst-Stickereien est un album sur la broderie d'art viennoise, édité avec un grand luxe par Anton Schroll et Cie, de Vienne. Parmi les très nombreuses planches en couleurs qui sont autant de documents d'art industriel, je citerai les interprétations florales de Josef Bonisch, Antoinette Krasnik, Marietta Peyfuss, Max Benirschke, R. Hollubetz, Jutta Sicka, Else Lott, Podhajska et particulièrement de Léopold Baner, ainsi que les amusantes stylisations d'animaux de Jos. Bruckmüller. Toutes ces compositions ne diffèrent point quant à l'aspect et aux tendances de celles de nos déco-

rateurs, mais elles marquent en tout cas à quel point la renaissance de l'art décoratif a fait des progrès en Autriche et le présent album est à consulter par ceux que ce mouvement intéresse.

J'en dirai autant de **Aus der Wagner Schule**, qui nous présente un ensemble d'architectures très caractéristique des efforts de notre âge vers un nouveau style européen. Il y a dans cet album de louables hardiesses, des projets séduisants, parfois trop de recherches et pas assez de simplicité, mais toujours un sincère élan vers une création originale et indépendante. Je crois qu'il y aurait profit pour nos architectes à feuilleter ce recueil et que tout le monde pût y prendre intérêt.

Les Revues. — **Les Maîtres du Dessin** (n° 36). — Ce fascicule, qui termine la troisième année de cette publication, contient *L'Accouchée*, gouache de Baudouin ; *Pastorale*, dessin aux deux crayons de Boucher ; *Les Jets d'eau*, sépia de Fragonard, et *Feuilles d'études* de Watteau.

La Gazette des Beaux-Arts (1er mai). — Excellentes vues générales sur la peinture moderne à propos des Salons, par M. Henry Marcel. M. Adolfo Venturi, avec sa rare connaissance de la peinture italienne, commence à développer dans un premier article les *caractéristiques des anciens maîtres.* J'en détache les quelques lignes suivantes, si typiques et si clairement formulées :

« L'artiste manifeste sa manière et comme sa physionomie en adaptant, par une tendance naturelle, les portraits mêmes à un type uniforme et en altérant les traits des visages d'après un *canon* conventionnel, qui n'est autre que la résultante des observations faites par l'artiste sur ses propres traits et sur ceux d'autres personnes qui lui sont familières ou sympathiques. Ce type apparaît avec une évidence parfaite quand le maître se laisse aller à dessiner des figures idéales... On ne pourrait pas connaître l'auteur d'un portrait si l'on ne voyait ce que nous appelons l'air de famille des visages qu'un peintre a reproduit. Et cet air de famille n'est pas défini par quelques traits ou contours habituels au maître, mais encore par sa manière d'interpréter avec ses propres sentiments l'expression de ceux des autres...

» Les habitudes de style sont les manifestations du caractère individuel, des conséquences de la conformation spéciale et de l'agilité de la main, aussi bien que les méthodes d'enseignement. Tel artiste tourmente les contours de ses figu-

res; tel les trace hardiment à coup sûr; tel les marque en traits interrompus. L'un accentue les ombres et affine les lumières; l'autre court sans appuyer nulle part sur la surface. Mais à côté des caractères généraux du trait, il y en a de particuliers : c'est, ici, l'indication d'une mèche de cheveux, d'une ride de la peau ; là c'est l'indication des veines, des muscles, du squelette. Or, la ligne du front ou celle du nez, l'ouverture des paupières, le dessin des narines ou des lèvres, la courbe du menton, etc., tout cela porte, aux yeux d'un bon observateur, le cachet des habitudes manuelles d'un artiste déterminé. »

Dans le même numéro, M. Henri Bouchot traite du « Bois Protat », découvert près de Mâcon, qui recule vers 1370 l'invention de la gravure sur bois et en fait remonter tout l'honneur à notre école de Bourgogne.

M. Roger Marx nous décrit la salle de billard du baron Vitte, décorée par MM. Bracquemond, Alex. Charpentier et Jules Chéret.

La Revue de l'Art ancien et moderne (10 mai). — *L'Art Susien, d'après les récentes découvertes de M. de Morgan*, par M. E. Babelon.

Etude très complète sur l'*Exposition de la gravure sur bois*, par M. Emile Dacier, avec de nombreuses reproductions.

Les Salons, par MM. J.-L. Pascal, Raymond Bouyer et Gustave Babin.

M. Henri Béraldi, dont on sait le dévouement aux efforts de nos relieurs modernes et la compétence en ces matières, donne quelques notes sur l'Exposition de reliures du Musée Galiera.

Art et Décoration (mai). — M. André Beaunier étudie l'art gracieux et de si humaine fantaisie par quoi nous charme M. Aman-Jean. Il nous montre qu'après avoir sacrifié quelque peu au mysticisme chétif de la Rose-Croix, notre peintre avait été rapidement repris par la seule tâche d'un artiste sincère, le désir d'exprimer la vie à travers sa mentalité ou sa sensation.

L'art décoratif (avril). — L'art de M. René Ménard, qui sait exprimer tant de poésie dans le cadre restreint d'un paysage est analysé avec une profonde compréhension par M. Albert Thomas.

(Mai). — Il est peu d'artistes modernes dont la production donne une impression aussi intense d'observation attendrie et de réflexion tena que les œuvres d'Eugène Carrière.

M. Henri Piazza vient de consacrer à cette admirable floraison d'art un superbe ouvrage préfacé par Gustave Geffroy et M. Camille Mauclair en rend compte avec une sagace compréhension.

La Chronique des arts (26 avril). — *Des combatifs propos du jour* qui donnent à la *Chronique* une si alerte allure, j'extrais les passages suivants :

« On conçoit très bien que le musée du Louvre ne soit pas à la disposition des photographes ; on comprend même très aisément qu'il se mette en garde contre des demandes inopportunes et trop nombreuses. Mais dans aucun cas on ne s'explique que, même pour mettre d'accord le bon ordre qui lui sied et les facilités qu'il doit au public, il ait conféré un privilège à une maison unique qui, pour les seules nécessités de son installation, accapare trop de place dans un musée qui en a si peu à sa disposition. Aujourd'hui que le monopole est créé et que tout le monde en souffre, il serait précieux de connaître quels avantages le Louvre en tire. »

(3 mai). — « Il ne s'était trouvé encore nulle imagination pour concevoir l'existence d'un Salon « officiel ». La Société des Artistes français nous a fait, cette année, la surprise de cette innovation. Sur les affiches très laides qui annonçaient la date du vernissage, elle a inscrit une brève mention indiquant qu'elle ouvrait la « cent-vingtième exposition officielle ». Ces trois mots sont une trouvaille. En rappelant ses plus anciennes origines, la Société entend se rassurer sur sa propre existence. Elle ne se trouve pas assez grande pour affronter seule l'opinion ; elle a besoin de remettre en mémoire tout son passé et de signaler qu'elle est la descendante en ligne directe et légitime des anciennes expositions, — celles qu'organisaient l'Institut et l'Etat..... Veut-elle dire qu'elle a le droit d'exposer à son gré toute la peinture qui lui plaît, la mauvaise et même la bonne ? Elle pourrait le faire sans brevet du gouvernement. Prétend-elle enfin, par ce verbe magique, en imposer aux ignorants et leur apparaître environnée d'un lustre emprunté ? Il est vrai qu'il se trouve toujours un public pour tout croire ; mais un autre se rencontre aussi plus désabusé, qui désabuse l'autre à son tour. Peut-être la Société se déclare-t-elle « officielle » simplement par humilité : elle a besoin des encouragements de l'Etat pour produire des œuvres au grand jour, et de ses récompenses pour être assurée de leur mérite. »

Le Bulletin de l'Art Ancien et Moderne (17 mai).—

M. Stéphane rend hommage au collectionneur aimable et de goût sûr qui vient de mourir, M. Charles Hayem. On se rappelle que M. Hayem avait légué dans ces dernières années au Musée du Luxembourg un certain nombre de tableaux d'une grande valeur, entre autres de précieux Gustave Moreau. L'Etat avait paru oublier la générosité du donateur. C'est bien le moins que nous soulignions avec reconnaissance son geste désintéressé.

Revue des Arts Décoratifs (avril). — Un sculpteur très en éveil sur toutes les manifestations modernes d'art appliqué, M. Pierre Roche, s'est adjoint M. Girard, architecte pour la construction d'un tombeau dont M. Clément-Janin nous explique la décoration logique.

La Plume (15 avril). — De M. Charles Saunier :

« Si l'on admet que les Colonies déménagent cette année, dans combien de temps les locaux vides seront-ils mis à la disposition des conservateurs du Louvre ?

» Il ne faut pas oublier qu'un personnage interviendra : M. Redon, l'architecte du Louvre.

» Nous le connaissons : c'est lui qui est responsable des odieuses et coûteuses mosaïques qui surplombent le grand escalier ; c'est lui qui a déparé la *Victoire de Samothrace* en lui infligeant le voisinage de l'odieux peinturlurage qui tue ses belles lignes ; c'est lui qui, depuis quatre ans, « remet en état » le rez-de-chaussée de la salle des Etats, alors qu'un simple balayage eût suffi.

» Lorsque M. Redon fut appelé au poste d'architecte du Louvre, certaines gens applaudirent. M. Redon faisait des mots, passait pour spirituel. Ils ont dû changer d'avis en le voyant à l'œuvre.

» C'est lui, aussi, qui a infligé à la salle Rothschild une décoration si grotesque que le premier devoir de M. Molinier, en prenant possession du local, a été de la faire disparaître ; M. Redon avait si mal pris ses mesures que deux des compositions de Rubens pour la Vie de Marie de Médicis ont dû rester hors de la galerie de carton pâte qu'il a aménagée à grands frais.

» Avec un tel homme le Louvre idéal, le Louvre complet que l'on souhaite est encore loin. On peut même assurer que les contemporains de M. Redon ne le verront jamais. A moins... à moins qu'un roi nègre, séduit par le clinquant des coupoles du grand escalier, ne nous l'enlève. Souhaitons-le pour le Louvre et l'honneur du goût français. »

La Vie illustrée (2 mai). — Numéro spécial consacré aux *Salons* sous la direction de M. Henri de Weindel.

Le Monde catholique illustré (15 avril). — *Notes sur la vie et l'œuvre de Ligier Richer*, un des sculpteurs le plus considérables de notre école lorraine du XVI^e^ siècle, par M. Paul Denis.

Revue des Arts graphiques (10 mai). — Article de M. Paul Bluysen sur la très belle exposition organisée à l'Ecole des Beaux Arts par les graveurs sur bois.

La Famille (18 mai). — Je suis heureux de relever dans une publication du genre de *La Famille* les appréciations suivantes de M. Alfred Paulet sur le Salon des Artistes Français :

« *L'Officiel!* C'est l'épithète que cette association commerciale, connue sous le nom de Société des Artistes français, s'est infligée elle-même cette année. Sans aucune vergogne, elle l'a étalée sur ses affiches, répondant ainsi à des nécessités de concurrence. Par crainte de la Nationale, à qui va tout le succès depuis longtemps, elle a cru devoir relever son prestige par l'emploi d'un qualificatif dont la légitimité est d'ailleurs fort discutable.

» Ainsi donc, le seul attrait du Salon dit des Champs-Elysées, ce serait, si l'on en croyait l'apparence, d'être une exposition de fonctionnaires... Mais rassurez-vous, ce n'est là qu'une vilaine façade. Cette qualification d' « officiel », qui fait tant jaser depuis quelques jours, n'est qu'une invention saugrenue des administratifs de la maison.

» La démolition du Palais de l'Industrie n'a malheureusement pas emporté tous les détritus de cette vieille organisation; le domestique y a trop d'importance, en sorte que les artistes s'y trouvent brimés. Pendant les jours d'organisation qui précèdent l'ouverture, il faut voir comment ils y sont traités, par de bas sous-ordres, ceux d'entre eux qui ne sont pas encore de gros messieurs! Et les hommes de lettres! On leur inflige la promiscuité d'un monsieur Vigneron, ni artiste, ni écrivain, bien que la Société l'ait fait décorer au détriment d'artistes éminents qui attendent toujours cette juste récompense. »

Allons! les temps sont proches!

Le Cri de Paris (passim). — Quelques spirituels coups de crayons de notre délicieuse petite Eve Lavallière, et de plus graves portraits de F. Valloton. Des Hermann-Paul d'une réjouissante férocité.

L'Assiette au Beurre (passim). — *Les Parvenus*, par Clément ; l'*Assiette au beurre municipale*, par Grandjouan.

Le Sourire (passim). — Numéro spécial sur les élections par Ch. Huard. — Dessins amusants de Mirande.

Le Rire (passim). — Nombreux hors-texte de Léandre d'un caractère pittoresque : c'est l'épopée caricaturale de nos grands électeurs.

The Artist (mai). — Article très renseigné de M. Camille Mauclair sur le Néo-impressionnisme, avec de nombreuses reproductions parmi lesquelles on a fait avec raison une large part à ce prestigieux artiste qu'est Theo van Rysselberghe.

Deutsche Kunst und Dekoration (mai). — Je ne saurais féliciter aujourd'hui cette revue, ordinairement mieux inspirée, des modèles de robes art nouveau qu'elle reproduit. Toutes les créations des maisons allemandes manquent absolument de grâce et de légèreté. Quant aux modèles d'origine française, ils ressemblent vraiment trop à ce que nous appelons la mode pour l'exportation. Il eût été facile de mieux choisir.

Innen-Dekoration (mai). — M. Joseph August Lux spécifie, dans un fort bon article sur l'*Art décoratif du professeur Joseph Hoffmann de Vienne*, les caractères généraux que les temps actuels imposent à l'art pratique et rationnel et quelle est l'importance des milieux sur l'épanouissement de cet art. M. Lux montre que les intérieurs de M. Hoffmann sont le produit, la conséquence d'un état social tout à fait présent qui réclame pour les classes populaires le droit à s'entourer d'éléments de beauté.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Vous n'étiez pas sans avoir entendu parler du Musée Wiertz ? Antoine Wiertz fut un peintre néo-rubénien qui œuvrait et s'agitait à Bruxelles durant la première moitié du siècle dernier. La peinture grandiloquente, ambitieuse, à visées littéraires et philosophiques que Wiertz — en avance sur nos arrivistes — s'entendait à faire valoir par beaucoup de réclame et de *bluff*, obtint du gouvernement d'alors un patronage que l'Etat n'a jamais accordé à un peintre absolu. En effet le Parlement belge vota en 1847 les fonds nécessaires à la construction d'un atelier et d'une habitation pour Wiertz, à condition qu'après la mort du peintre la propriété des bâti-

ments retournerait à l'Etat et que Wiertz léguerait aussi au gouvernement la plupart des encombrantes compositions qu'il y emmagasinait.

Telle fut l'origine du Musée Wiertz.

Comme les autres musées, celui-ci était gardé jusqu'à ce jour par un fonctionnaire spécial, un fonctionnaire logé gratuitement dans l'habitation du peintre défunt et jouissant d'un traitement de trois à quatre billets de mille. On avait eu le bon esprit de nommer à cet emploi l'un ou l'autre écrivain considérable ou tout au moins digne d'intérêt. A ce titre la peinture à thèse et à tendance de Wiertz valait presque la peine d'être conservée ! La conservation du musée Wiertz représentait même une des seules sinécures réservées à nos gens de lettres.

Avant M. Charles Potvin, le dernier titulaire, un honnête homme, auteur de nombreux volumes de vers et qui, du moins, admirait sincèrement les œuvres commises à sa garde, la place était occupée par Henri Conscience, le célèbre romancier flamand.

Malgré sa renommée universelle et le succès de ses romans, cet excellent grand homme n'avait pas fait fortune et il serait même mort dans une médiocrité voisine de la gêne, s'il n'avait pas été appelé au poste en question. Le destin ironique voulait que Conscience « conservât » des produits, qu'avec moins d'indulgence et de charité foncière, il eût plutôt été tenté de réduire en cendres, mais malgré l'odieux voisinage de cet... art, n'attirant plus que des Anglais pilotés par les agences Cook et d'autres touristes peu exigeants en matière de curiosités, Conscience coula paisiblement ses dernières armées dans cet ermitage dont un jardin planté de très vieux arbres rachetait la fâcheuse architecture néo-grecque.

Le candidat le plus sérieux à la succession de M. Potvin, le candidat unanimement désigné, non seulement par les artistes mais aussi par le public, était M. Camille Lemonnier. Cette position lui revenait. Vous savez, peut-être mieux en France qu'ici, combien M. Lemonnier honore les lettres françaises de la Belgique. C'est le doyen, ou, comme le disait un jour son ami Edmond Picard, c'est le maréchal de nos lettres. Avec Picard, De Coster, Pirmez et Arnould, il fut le courageux et brillant initiateur de cette renaissance littéraire qui fait en ce moment l'admiration de l'univers et qui nous a valu les Verhaeren, les Maeterlinck, les Giraud, les Demol-

der, les Sèverin, les Rodenbach et tant d'autres fiers poètes ou superbes prosateurs.

Ce n'est pas aux lecteurs du « Mercure de France » que je présenterai M. Camille Lemonnier ; ils le connaissent depuis longtemps, notamment par l'étude développée que M. Albert Mockel consacra naguère à ce maître. Lemonnier publiera bientôt son cinquantième roman. Dans cet œuvre énorme figure maint chef-d'œuvre, pour ne citer que le *Coin de Village*, les *Contes Flamands*, le *Mâle*. le *Mort*, *Thérèse Monique* et, parmi ses livres récents, l'*Homme en Amour*, le *Vent dans les Moulins* et les *Deux Consciences*.

Outre ses romans, se recommandant tous par de solides qualités d'écriture et souvent par un lyrisme, un coloris incomparables, M. Lemonnier publia de remarquables ouvrages de critique, et aussi un livre superbe, véritable monument de ferveur filiale élevé à la gloire de sa patrie: la *Belgique*. Ce livre seul le désignerait à la reconnaissance et à l'affection de tous ses compatriotes.

La place fort modeste qu'il sollicitait lui revenait donc sans conteste. Personne n'y avait autant de titres que lui. Non seulement cette place, à défaut d'une autre plus importante, était la sienne, mais, si elle n'eût existé, l'Etat, qui se montra autrefois si généreux à l'égard d'un peintre tapageur, aurait dû créer une position de ce genre pour y appeler un artiste de cette puissance, d'une si haute probité, d'une vie si noble et si laborieuse.

Nous considérions donc la chose comme faite et, un de ces jours, le *Moniteur* allait nous en donner la confirmation officielle.

Or, profitant sans doute de la douloureuse et sinistre diversion produite à toute préoccupation littéraire ou artistique, par les fusillades d'enfants qu'ils organisaient dans les rues de [Bruxelles et de Louvain, nos ministres se réunirent en conseil pour commettre un attentat d'un autre ordre, mais qui achève de les marquer au sceau de l'intolérance et du fanatisme. Les massacreurs d'enfants coupables d'avoir manifesté en faveur du suffrage universel se doublent de cafards poursuivant un grand et libre écrivain qui osa revendiquer les droits de la nature et proclamer la beauté, la noblesse, la pureté des œuvres de la chair.

Nos ministres ont donc supprimé le poste de conservateur du Musée Wiertz uniquement parce qu'ils ne voulaient pas y appeler Camille Lemonnier et qu'ils n'auraient osé y appe-

ler un autre que lui. « Qu'on ne s'y trompe pas, écrivait l'autre jour M. Henry Maubel dans un excellent article du *Messager de Bruxelles*, ce n'est point parce que la conservation du Musée Wiertz était une sinécure, qu'on l'a supprimée ; non, Camille Lemonnier a trop vigoureusement brisé les doctrines, étroites et routinières, Camille Lemonnier a écrit l'*Homme en amour*, il a écrit les *Deux Consciences*, il a été poursuivi avec Georges Eekhoud, auteur d'*Escal-Vigor*, devant le jury de Bruges, et acquitté comme Georges Eekhoud : cela s'expie ».

Ce que n'ont pas voulu faire les catholiques, les vrais chrétiens des Flandres : les vilaines besognes d'inquisiteurs de mœurs que les cafards de notre gouvernement se flattaient d'endosser à ces bonnes gens, il leur a fallu s'en charger eux-mêmes. Ah, Lemonnier et Eekhoud ont été acquittés ! Ce n'est que partie remise. Nous trouverons bien le moyen de les atteindre autrement. N'ayant pu les déshonorer, nous mettrons tout en œuvre pour les affamer. Oh le joli, et noble gouvernement !

Et c'est ainsi que nos chefs d'État se sont réunis au grand complet, pour supprimer d'un trait de plume du budget une place qui aurait procuré à l'un des hommes qui font le plus d'honneur au pays, les moyens de continuer et d'achever son œuvre admirable en toute sérénité d'esprit et sans la déprimante inquiétude du lendemain.

La direction des Beaux-Arts, à laquelle préside un fonctionnaire de talent et de cœur, M. Ernest Verlant, était hautement favorable à M. Lemonnier, le ministre des Beaux-Arts lui-même, qu'une députation de nos artistes les plus considérables — ayant à sa tête MM. Constantin Meunier, Jef Lambeaux, Charles Vanderstapen, Victor Gilsoul, Emile Claus, Xavier Mellery, Isidore Verheyden, Eugène Laermans, Léon Frédéric, etc. — était allé trouver pour lui exposer le vœu des lettrés et des intellectuels de tout le pays, n'aurait pas, à ce qu'on dit, été personnellement hostile à la nomination de M. Camille Lemonnier. M. Van der Brugghe serait, paraît-il, un homme intelligent, compréhensif et modéré. Je veux bien le croire. Mais a-t-il assez manqué de caractère, a-t-il fait assez piètre posture en cette occasion où il s'agissait de prendre une belle attitude ! La raison ou plutôt l'aveuglement politique lui liait les mains : il se laissa intimider par les objurgations de certaine presse où opèrent d'envieux et anonymes ratés de lettres, et, n'osant prendre sur lui la responsabilité d'une initiative intelligente et d'un geste intrépide, hésitant, d'autre

part, à léser de son propre mouvement un artiste honni seulement par une poignée de goujats de presse, il appela ses collègues à la rescousse et, réunis en conseil, comme s'il s'était agi de comploter le massacre des partisans du suffrage universel, ils traitèrent M. Lemonnier en ennemi public.

Notez que je ne rends pas les catholiques responsables de cet acte d'ostracisme, de cette flagrante iniquité. Il ne s'agit que des sectaires représentés par le ministère actuel et dont M. Woeste est l'intolérant et cuistreux inspirateur.

Je prétends même qu'autrefois, sous un autre ministre conservateur, les choses ne se seraient point passées ainsi, et, pour ne parler que d'un seul des prédécesseurs de M. Van der Brugghe, feu M. Jules de Burlet, celui-ci se serait sans doute honoré lui-même en rendant solennellement hommage au talent et à la moralité sans tache d'un artiste comme M. Camille Lemonnier.

Et je suis convaincu aussi que, quelles que soient leurs opinions politiques ou leurs convictions philosophiques, tous les artistes dignes de ce nom auront été douloureusement surpris par l'attentat anti-artistique, l'acte d'odieuse méconnaissance dont s'est rendu coupable le cabinet De Smet de Naeyer.

Au moment où je vous écris, des élections législatives se préparent. Et à ce propos, sous le coup de l'indignation que le gouvernement actuel excite en moi, je me rappelle le conseil que le poète Albert Giraud — peu suspect cependant de se jeter dans ce qu'on appelle « la mêlée des partis » — donnait jadis aux artistes et particulièrement à ses frères les écrivains. Nombre de ces artistes et intellectuels sont électeurs. Beaucoup disposent même de plusieurs voix en vertu de ce joli régime du vote plural par lequel le cléricalisme se flatte de s'éterniser au pouvoir. « Si, disait M. Giraud, l'on prend le haut du pavé avec nous, si on nous traite en surnuméraires de la patrie belge, nous qui n'avons jamais cessé de travailler pour elle, c'est que nous le voulons bien. Nous sommes trop, de par notre idéal artistique, des indifférents et des distraits. Nous vivons trop en nous-mêmes, et nous laissons sans réponse des paroles et des actes qui méritent d'être punis. Pourquoi ne frapperions-nous pas nos éternels adversaires à l'endroit sensible, avec leurs armes, pour leur confusion et la plus grande gloire de nos chères idées ? Pourquoi, chaque fois que l'on nous invite, nous et les nôtres à nous souvenir que nous sommes des citoyens, ne dirions-nous pas à ces brigueurs

de mandats politiques : « Prenez garde, nous sommes un élément actif de la prospérité nationale. Nous avons des droits et vous avez envers nous des devoirs. Accordez-nous les uns et respectez les autres, sinon gare à la prochaine rencontre ! Nous braquerons notre bulletin de vote et nous ferons feu ! »

Après l'affront que les Woeste et les De Smet de Nayer viennent d'infliger aux artistes, je compte bien qu'ils auront fait feu de toutes les voix de leur bulletin de vote et aidé le pays à se débarrasser de ces arrogants pharisiens qui devenaient décidément très inquiétants pour le vieux renom de liberté, de tolérance, de largesse d'esprit et de franchise artistique dont notre patrie a toujours joui.

Les procès de Bruges intentés à *Escal Vigor*, d'Eekhoud, et à l'*Homme en amour*, de Lemonnier, l'abolition de la place de conservateur du musée Wiertz parce qu'il aurait fallu accorder cette place à l'un des deux acquittés, sont on ne peut plus édifiants et significatifs. Ces faits sont hautement révélateurs de l'état d'âme intolérant et horriblement réactionnaire des pieux gaillards qui président aux destinées de ce pays. Il est plus que temps de mettre ces vertuolâtres dans l'impossibilité de nuire.

« La conservation du musée Wiertz était une sinécure », disait encore M. Henry Maubel dans l'article dont je vous parlais plus haut ; — c'est entendu ; pourtant, quand on songe à l'homme qui par le nombre et le caractère de ses ouvrages était le mieux qualifié pour l'occuper, le mot prend une signification singulière ; car cet homme est un laborieux entre tous. On dit : *sinécure !* mais qu'est-ce donc que certains postes de griffe-papier dans les ministères ? Et par quelle dépense d'énergie ou d'intelligence ces gens-là croient-ils *gagner leur vie ?*... Les bureaux de l'administration générale ne sont-ils pas remplis d'inutiles ? Est-elle si réelle et si efficace la prétendue besogne qu'on fait et qu'on défait derrière les portes matelassées de ces maisons de Pénélope ? Combien de ces bureaux ne sont que des cases à fromages peuplées de mouches qui bourdonnent et de vermine qui grouille ? Et lequel, enfin, du fonctionnaire qui noircit de phrases vaines et mal tournées son pro-patria, ou de l'artiste de lettres qui écrit *le Mâle*, *le Mort*, *la Belgique*, *Happe-Chair*, *le Vent dans les moulins*, lequel *travaille ?* »

Ah, si l'on faisait le recensement des gratte-papiers, des inutiles qui se trouvent dans ces bureaux, sans parler des hostiles, des malveillants, des néfastes ! Par exception —

notamment au ministère de la justice — on y trouve une couple de poètes à qui ces places lucratives, avec besognes peu absorbantes, procurent les loisirs et la quiétude d'esprit nécessaires à la confection de beaux poèmes ; MM. Van Langendonck et De la Montagne, par exemple. Dans les bureaux de l'administration des Beaux-Arts on compte aussi quelques *right men at the right place,* à commencer par M. Verlant, le directeur, dont je parlais plus haut.

En revanche, les intérêts de la littérature qui ressort, par une chinoiserie bien digne de cet ineffable gouvernement de cuistres enragés — du ministère... de l'agriculture, sont confiés à un certain M. Cyrille Van Overbeke, ou Van Overloop, je ne sais plus au juste, qui n'aura jamais eu avec les lettres que des rapports d'agents de mœurs, de gazetiers à tout faire et de mouchards.

Lorsque M. Giraud prononça les paroles que je reproduis plus haut, il n'y avait lieu de reprocher à nos dirigeants que leur indifférence et leur dédain, à l'égard des auteurs qui font le plus d'honneur à ce pays ; aujourd'hui, conseillés et excités par de méchants gamins qui se piquent de littérature et qui donnent cours à leur esprit envieux et fielleux dans des journaux friands de diffamation, ceux qui nous gouvernent sont sortis de cette attitude passive pour entrer dans la voie de la persécution, de la tyrannie, de l'hostilité manifeste. C'est la liberté de conscience qu'ils poursuivent chez certains artistes. On ne s'y trompa point lors des procès de Bruges. Il importe donc que les intellectuels de toutes les professions se défendent contre les usurpations dont les menace la tribu fanatique des Woeste et des De Smet de Naeyer. Plus que jamais il conviendra de faire feu de nos bulletins de vote.

La saison théâtrale vient de finir ; la saison picturale aussi a été clôturée. D'intéressantes expositions marquèrent la fin de celle-ci. Je vous ai déjà parlé du salon de la Libre Esthétique. Ils'y donna des conférences aussi neuves et aussi originales que la peinture qu'on y discutait. Ainsi on entendit M. Eugène Rouart, qui émit avec infiniment de grâce certaines idées plutôt controversables sur le rôle de l'artiste dans la société ; M. Adrien Mithouard nous entretint du *classique de demain* avec beaucoup de profondeur et de logique ; puis ce fut au tour de M. Alfred Jarry, qui nous présenta quelques échantillons énormes, sublimement saugrenus, plus féroces que les facéties corrosives d'un Swift ou d'un Carlyle, de son théâtre de marionnettes. Rien ne fut plus amusant à

observer que l'effet produit sur le public par cette lecture de l'auteur d'*Ubu* et de *Messaline*. Nos petites *fast women* qui se piquent cependant de ne se laisser démonter par rien, en furent littéralement médusées et passèrent par de véritables angoisses, tant le formidable humour de Jarry semblait parodier et flageller leur snobisme. La conférence de M. André Fontainas, le *Frisson des Iles*, rendit un peu d'aplomb et de quiétude à ces pauvres âmes affolées que Jarry avait agonies de sarcasmes avec la désinvolture d'un prophète biblique. La langue colorée, un peu précieuse, mais pure et savante, cette langue d'une élégance presque sculpturale du bon poète communiqua au public le frisson de beauté qu'il apportait de ces îles de rêve généreux. Enfin, *last not least*, Mme Georgette Leblanc nous fit ses confidences de comédienne avertie et séduisit son nombreux auditoire autant par le charme et le naturel de sa diction que par le piquant, l'imprévu, la fraîcheur et la crânerie de ce qu'elle énonçait.

Au Cercle Artistique, M. Frans Courtens exposa une bonne trentaine de toiles d'une grande variété d'impression et toutes d'une facture magistrale. Le génial coloriste s'y manifesta avec plus de prestige que jamais. Quel régal ces toiles savoureuses procurent à ceux qui aiment la peinture pour elle-même, la peinture *per se*, sans se laisser influencer par des considérations d'écoles, de procédés, de modes, de littérature, ou de simple snobisme. Voilà vraiment de la poésie en peinture, la vraie, la seule dont la peinture soit susceptible. La palette de Courtens nous ménage chaque fois de nouvelles surprises. Il ne cesse de l'enrichir ; elle se renouvelle à l'infini comme les aspects et les colorations de la nature même. Que de tons délicieux et inédits nous prodiguent cette série de tableaux !

Autant d'œuvres, autant de révélations. Jamais Courtens ne se répète. Il est toujours inspiré, toujours en éveil, toujours amoureux de ce qu'il voit. Aucune de ses toiles ne trahit la fatigue ou la satiété. A quelque moment et dans quelque pays qu'il surprenne la nature, il la trouvera toujours intéressante et désirable, digne de ses hommages et de son lyrisme. Car c'est un lyrique de la couleur, que ce robuste et probe Flamand. Ses paysages vibrent comme des odes. Ne lui parlez pas du réalisme étroit et comprimé, de la frigide exactitude, de la conscience laborieuse de tant de peintres d'après nature. Ceux-là se contentent d'admirer platoniquement la splendide

maîtresse. Ils la respectent trop. Courtens la passionne en la possédant et il la magnifie.

Au Salon de la Société des Beaux-Arts se trouvèrent réunis une quarantaine de tableaux d'Hippolyte Boulenger, dont quelques-uns des plus beaux de ce maître, fort peu connu je crois en France. Je citerai les *Vieux étangs à Tervueren*, la fameuse *messe de Saint Hubert*, l'*approche de l'orage*, l'*Inondation*.

A la même exposition figurèrent nombre de tableaux des meilleurs maîtres modernes français, vivants ou défunts : Daumier, Carrière, Courbet, Degas, Corot, Dupré, Charles Jacque, Lépine, Meissonier, Claude Monet, Gustave Moreau. Puvis de Chavannes, Renoir, Raffaëlli, Roybet, Ziem, etc., etc.

En dehors de Boulenger, l'art belge était représenté à ce salon par MM. Léon Frédéric, Courtens, Gilsoul, Struys, Mathieu, Mellery, Isidore Verheyden, feu Joseph Stevens, les sculpteurs Dillens et Vinçotte.

M. Richar Baseleer, un jeune peintre d'Anvers, nouveau venu, exposa ici en la salle du Rubens Club une série d'études très attachantes, d'une extrême sensibilité visionnaire quoique d'un métier encore un peu timide, inspirées par les prestiges du Bas Escaut, en aval d'Anvers. Des horizons et des nappes d'eau, rien que cela. A peine de temps en temps un chemin de halage ou une bande de terre, un coin de digue. Mais sur ce thème exclusif, d'une extrême simplicité, le jeune peintre exécute des variations opulentes et majestueuses, rêveuses ou emportées, accablées ou extatiques comme le tête à tête, comme les confidences mêmes que se font le grand fleuve et les grands nuages, les larges nappes d'eau et le vaste ciel.

Au Salon de Liège, qui vient de s'ouvrir, les envois de M. Lévêque font sensation. Cet artiste, depuis longtemps très admiré comme peintre, débute magistralement comme sculpteur. Son groupe la *Fin de Sodome* et son *Christ en croix* le classent d'emblée parmi les maîtres de l'ébauchoir.

Les lettres de langue flamande viennent de s'enrichir de plusieurs beaux livres dus à de jeunes écrivains : *De Wonderbare Wereld* par M. Herman Teirlinck, *Uit Grauwe Nevels* par M. Lode Baekelmans, *Marioline* par M. Dirk de Vos.

Très intéressants et d'une exécution typographique irréprochable les derniers numéros de la revue d'art *Onze Kunst* qui paraît à Anvers chez l'éditeur imprimeur Buschmann. Celui du mois de mai est consacré presque entièrement à la célèbre galerie Huybrechts, d'Anvers, qui vient de se disperser sous

le marteau du commissaire priseur en rapportant près d'un million aux héritiers du collectionneur. Dans ce numéro s'intercalent de superbes reproductions de l'*Oiseleur* de Leys, de la *Vierge à l'enfant* de Quentin Metzys et du *Portrait d'homme* de Jordaens. A lire les études et articles de MM. Max Roozes et de Jacques Mesnil.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Bret Harte. — *In the old Trail*, in-8°, 6 s, Pearson, London. — Les Revues : *The Century Illustrated Monthly Magazine : Mr. Swinburne*, par Edmond Gosse. — *Cornhill Magazine*. — *Fortnightly Review*. — *Monthly Review*. — *The Rambler*. — *The Academy*. — *The Bookman*. — *The Saturday Review*.

Le lundi soir 5 mai 1902, presque subitement, Bret Harte est mort pendant un séjour chez un ami, à Camberwell (Angleterre).

Francis Bret Harte était né en Amérique le 29 août 1839 à Albany, capitale de l'Etat de New-York. Vers l'âge de quinze ans, il partit pour la Californie dans l'espoir de faire fortune aux mines d'or. Cependant il dut se livrer tour à tour à des besognes diverses : chercheur d'or, maître d'école, imprimeur, journaliste. En 1864, il fut nommé secrétaire de la United States Branche Mint (succursale de la Monnaie) à San-Francisco. C'est pendant les loisirs que lui laissait son emploi qu'il commença à écrire, essayant de relater sous une forme littéraire les maints incidents dont il avait été le témoin pendant ses années de vie ardente et violente en compagnie des chercheurs d'or. Ces essais parurent d'abord dans les journaux de San-Francisco, mais en 1868 Bret Harte aidé de quelques amis fonda une revue appelée *The Overland Monthly*, dont il fut le directeur, et dans le second numéro (août 1868) parut une nouvelle intitulée *The Luck of Roaring Camp*, qui eut un succès énorme et fit connaître le nom de Bret Harte dans toute l'Amérique. Une seconde histoire, *The Outcasts of Poker Flat*, conquit à Bret Harte le grand public. Cependant ce ne fut qu'en 1870 que son nom fut connu en Europe : un poème intitulé *Plain Language from truthful James*, et republié sous le titre de *The Heathen Chinee*, excita à l'improviste un intérêt considérable et fit une véritable sensation en Europe.

Lassé sans doute de la vie en Californie, Bret Harte en 1871

revint vers les rives de l'Atlantique et pendant sept années consécutives, il vécut à Boston et à New-York, écrivant de nombreux livres et une multitude de nouvelles. En 1878, suivant la coutume américaine, l'homme de lettres fut nommé consul en Europe. Son poste l'amena à Crefeld, en Allemagne; de là, il vint à Glascow, en 1880; cinq ans après, il venait à Londres, où il vécut presque constamment depuis lors, n'interrompant pas un instant son énorme production littéraire. Poète, humouriste, romancier, Bret Harte fut un des plus lus parmi les auteurs de langue anglaise. Dans le fatras de ses innombrables volumes, il y a un certain nombre de pages qui ont une réelle valeur; il a créé quelques types des plus intéressants et des plus vivants, il a révélé le tragique et le comique, les passions et l'humour de la vie désordonnée et violente du monde nouveau qui s'est créé dans l'extrême ouest autour des filons aurifères, mais, en somme, l'intérêt de tout cela avait bien diminué et le talent trop prolixe de l'auteur ne se renouvelait pas assez. Quelques jours avant de mourir, Bret Harte publiait encore un recueil de nouvelles : *In the old Trail*, dans sa vieille manière, qui pouvait réjouir ses lecteurs fidèles et intéresser un peu ceux qui voudraient connaître une Californie primitive, sans électricité ni chemins de fer.

Les Revues. — On s'est beaucoup, en ces derniers temps, occupé de Mr Swinburne à l'occasion des poèmes féroces qu'il écrivit sur les défaites anglaises au Transvaal. Les insultes que, par trop gratuitement, le poète adressait aux héroïques Boers et aux malheureux enfermés dans les camps de concentration, avaient excité contre lui l'animosité de ses admirateurs qui trouvaient déplacé ce lyrisme inhumain chez l'auteur des *Songs before Sunrise*. Aussi lit-on avec plaisir l'excellent article du *Century Magazine*, où Mr. Edmund Gosse étudie la carrière poétique de Mr. Swinburne et en indique les différentes phases.

Swinburne est au nombre de ceux auxquels, jusque très avant dans la vie, on accole l'étiquette de « jeune ». Pendant près de vingt ans, de 1849 à 1868, sinon plus tard encore, il resta le jeune Swinburne, le poète jeune, parce qu'il avait des aînés très grands : Tennyson, Browning, Matthew Arnold, etc. Voici en quels termes Mr. Gosse dépeint l'arrivée de Swinburne dans le monde poétique : « Tout ce qui était jeune, tout ce qui était erratique, tout ce qui était las des bienséances obligatoires et de l'universelle entrave des con-

ventions se leva avec un soupir de ravissement pour accueillir l'exubérant lyrique. C'était comme si, à l'issue d'un service d'après-midi d'été dans une chapelle baptiste, la porte s'était ouverte toute grande, pour laisser voir, dans la rutilante clarté du soleil, un jeune prêtre de Bacchus, insuffisamment drapé dans une peau de léopard et jouant follement de la flûte. On conçoit la juste horreur des anciens, et le frénétique intérêt éveillé chez ceux qu'on appelle « les jeunes membres de la congrégation ». Tel fut l'effet que produisit l'incursion de Swinburne en 1866.

Ce sont les ouvrages composés à cette époque, qui, bien que formant une minime partie de l'œuvre de Swinburne, ont fait la plus profonde et la plus durable impression sur le public. « A la mention du nom de poète, dit encore Mr. Edmund Gosse, dans l'esprit de l'ordinaire personne de demi-culture, s'agite un vague souvenir d'Atalanta, de Faustine, d'Anactoria. C'est ainsi que le monde se venge d'un tempérament violent et de la véhémence du choc qu'il en reçut à sa première collision. Il refuse de recevoir une seconde ou une troisième impression si brillamment ou si subtilement qu'elle soit donnée. Mais plus de trente ans ont passé depuis que Mr. Swinburne a définitivement et finalement renoncé au paganisme fantaisiste de son adolescence... » C'est l'époque alors des « Song in Time of Revolution, Song in Time of Order, Ode to Victor Hugo, Song of Italy, Ode on the proclamation of the French Republic, Songs before Sunrise, Songs of Two Nations ». C'est l'époque où le *jeune* poète aspire après les libertés politiques, les révolutions qui affranchissent, c'est l'heure des ferveurs républicaines et de l'amitié de Mazzini. « Il y a quelque chose d'émouvant, remarque Mr. Gosse, à tourner les pages de ces jubilantes prophéties d'insurrections heureuses. Non pas seulement parce que les révolutions si mélodieusement annoncées n'ont jamais eu lieu, mais qu'après ces trente années écoulées il ne reste, en fait, personne pour désirer qu'elles aient eu lieu. Le poète voyait « une rose renaître d'une rouge vie nouvelle dans le cœur brisé de l'Espagne, » mais on vient de congratuler Alphonse XIII à l'occasion de sa majorité. En 1867, le bruit des « rivières sonores d'Allemagne annonçait une république au disciple de Mazzini, mais qu'en pense le Kaiser en 1902? Même à Rome et à Athènes règnent des monarques suffisamment populaires et extrêmement constitutionnels. En septembre 1870, Mr. Swinburne eut la satisfaction d'une république en France et depuis

trente-deux ans il a dû s'en contenter puisque la proclamation d'une république au Brésil répugna et répugne définitivement aux Muses. De plus, avec l'âge changeant, Mr. Swinburne a changé lui aussi et il n'y a pas aujourd'hui d'Impérialiste plus dédaigneusement et patriotiquement hostile que lui à l'idée d'une république irlandaise ou sud-africaine. Il a changé, nous avons changé, le monde a changé. »

Après le paganisme exubérant, après les aspirations turbulentes vers la liberté politique, Mr. Swinburne entre dans une troisième période où sa poésie revêt surtout la forme dramatique. Mais les poèmes scéniques de Mr. Swinburne sont du théâtre injouable. Il y a deux ou trois ans on essaya de représenter *Locrine*, mais l'élite intellectuelle qui assista à la représentation ne put s'intéresser à cette figuration au réel de ces drames sans action et tout en soliloques et en tirades Swinburne s'en tient à la tradition des dramaturges de l'époque d'Elizabeth; les idées et les formes nouvelles, qui furent si admirablement mises en œuvre par Ibsen, Hauptmann, Tolstoï, d'Annunzio, Maeterlinck, etc., sont restées ignorées du grand poète.

« Swinburne se rattache, conclut Mr. Edmund Gosse, par des chaînes d'or à Isaïe et à Eschyle, à Catulle et à Milton, aux poètes latins, provençaux, français et anglais en une longue suite qui se termine à peine avec Baudelaire et Victor Hugo. Il est peut-être l'homme de lettres le plus accompli qui ait jamais été capable de s'appliquer à l'étude universelle de la poésie sans rien perdre par là de l'originalité ni de la fraîcheur de son propre génie poétique. L'heure n'est pas encore venue de décider quelle sera la position finale de Swinburne. Il n'a pas, nous pouvons heureusement en être sûrs, perdu sa faculté de nous surprendre par de nouveaux et merveilleux exploits de magie métrique. Mais si sa réputation peut momentanément décliner, ou si le goût de l'époque peut s'écarter des qualités particulières de son discours imaginatif, il est parfaitement certain que la ferveur et la couleur, la mélodie impétueuse de Mr. Swinburne, ses grandes ressources d'art et son infaillible virtuosité conserveront toute leur importance dans l'histoire de la poésie. Il en viendra et il en disparaîtra, mais Mr. Swinburne restera une des plus vivantes figures de la littérature européenne du XIXe siècle. »

§

Dans le *Cornhill Magazine*, Mr. Charles Whibley disserte

agréablement sur les *Literary Forgers* et en particulier sur Vrain Lucas, le mystificateur de M. Michel Chasles. Ce n'est toutefois qu'une variation sur un thème connu et Mr. Whibley sut être plus intéressant dans un précédent volume consacré à de plus notoires *scoundrels*.

On entend souvent parler de la naïveté ou de l'humour irlandais sans pouvoir se faire une opinion bien arrêtée entre toutes les anecdotes contradictoires qu'on raconte. Aussi y a-t-il intérêt et profit à lire le très intéressant article consacré par Mr. Stephen Gwynn à l'humour irlandais sous ce titre : *A Century of Irish Humour*. L'auteur va de Sheridan à Mr. Bernard Shaw en passant par Maria Edgeworth et Miss Barlow. La conclusion de l'article est optimiste : l'humour irlandais est en progrès parce qu'on donne actuellement beaucoup plus de soin à la production littéraire en Irlande qu'on n'avait le loisir d'en donner il y a un siècle ; la faculté d'éveiller la gaieté va plus loin, plus profondément, ne tend plus seulement à éveiller un gros rire jovial, mais aussi à faire ressortir le comique des choses, et la façon d'exprimer la chose humoristique est plus soignée, plus recherchée, sans perdre de sa spontanéité.

Dans ce même numéro, à signaler encore deux contributions : *The English Friends of Marie Antoinette*, par S. G. Tallentyre, et *The Language of Schoolboys*, par Nowell Smith. Cette dernière étude renferme maints documents intéressants pour les linguistes, philologues et grammairiens.

§

Il faudrait examiner chaque article du très intéressant numéro de la *Fornightly Review* de mai. Nous ne pouvons guère qu'en énumérer le contenu ; tout d'abord : *Cecil John Rhodes*, par E.-B. Iwan-Müller ; *Cecil Rodes in Egypt*, par Edward Dicey ; *The Revival of France*, par Calchas et une étude sur *M. Waldeck-Rousseau*, par M. Charles Bastide. *The Collapse of England*, par W. S. Lilly, et *British Shipping*, par J. Holt Schooling, etc., et pour la partie littéraire : *The Rejection of Falstaff*, par le professeur A. C. Bradley, et de remarquables pages de Mr. Georges Gissing : *An Author at Grass*.

§

The Monthly Review, en outre de certains articles politiques et économiques des plus autorisés, contient une curieuse contribution de W. B. Yeats : *Speaking to the Psaltery*, qui

doit intéresser aussi nos poètes français. Le génial poète qu'est Yeats essaie cette fois, bien qu'un peu timidement, de théoriser ses idées sur la diction des vers. A signaler encore la suite d'une savante étude de Theodore A. Cook sur *The Shell of Leonardo;* un poème : *The characters from Shakespeare,* par W. J. de la Mare (Walter Ramal) et *An Unknown Humourist,* par E. V. Lucas.

§

C'est une joie parfaite de voir arriver chaque semaine les numéros du *Rambler* ressuscité par Mr. Herbert Vivian. On ne saurait s'étonner du succès que rencontre cette originale et spirituelle publication. Là, chacun a son franc parler sur les gens et les événements quels qu'ils soient. Depuis peu, il paraît une sorte de galerie caricaturale de gens célèbres accompagnée des plus amusantes notices dans un genre à la Buffon. Comme le *Rambler* se trouve maintenant chez les marchands, que les curieux se le procurent, et ils en auront pour plus que leur argent.

§

The Academy continue bravement la tradition de la revue critique hebdomadaire telle qu'on est habitué à la trouver en Angleterre alors qu'elle est presque totalement inconnue en France. On peut y lire d'excellentes notices anonymes, et des critiques musicales, dramatiques, artistiques, signées, celles-là, de noms sympathiques et déjà consacrés. *The Bookman* consacre presque entièrement son dernier numéro à Thomas Carlyle; de nombreux portraits de l'écrivain illustrent ce fascicule. *The Saturday Review* rivalise heureusement avec les autres publications hebdomadaires et conserve son attitude et son aspect habituels.

Dans une prochaine chronique, nous nous occuperons de quelques livres dont la lecture dut à regret être reculée.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

La représentation à Paris du *Frei Luiz de Souza,* d'Almeida Garrett. — L'âme portugaise et le drame garrettien. — Le théâtre portugais. — *A Ceia dos Cardeaes,* pièce en un acte et en vers de Julio Dantas. — *Paixao de Maria do Céo,* roman, par Carlos Malheiro Dias (Tavares Cardoso Irmao éditeurs. — Lisbonne). — *Versos Novos,* de José Agostinho (Figueirinhas éditeur. — Porto). — Le monument à Garrett. — Le 5e centenaire du théâtre portugais.

Maintes fois déjà, au cours de ces chroniques, j'ai tenté

l'exégèse de l'âme et du tempérament portugais, si différents, malgré la double parenté du sol et de la race, de l'âme et du tempérament castillans. Inconsidérément et à première vue, la majorité des Français identifie les deux peuples, dont les langues sont sœurs jumelles, et n'en discute guère. L'erreur pourtant est déplorable, étant à la fois, en outre, une prévention et un préjugé.

Aussi je me demande si notre public était bien préparé, l'autre soir, pour accueillir, en toute compréhension, l'œuvre maîtresse du théâtre lusitanien, le *Frei Luiz de Souza* de Garrett, dont on parlait bien un peu dans nos sphères intellectuelles, depuis le mémorable centenaire de février 1899, mais dont la substance, en somme, demeurait ignorée de la plupart, voire des meilleurs.

Les *Latins*, à leur louange, ont voulu, dès leur année de début, renseigner définitivement notre ignorance. Désormais, le *Frei Luiz de Souza* nous est acquis. Intégralement? Je ne sais; car cette œuvre, comme *les Lusiades*, comme tout ce qui est à la et chair essentiellement lusitaniennes, a besoin d'être revécue en profondeur et sincérité selon une chevalerie généreuse, qui n'est que de l'humanité pure en action et en symbole. Chez un peuple dont les éducateurs ont toujours été des poètes, le point d'honneur est la pierre de touche de toutes les passions, dont il affine ici la vertu au lieu de la discuter, comme il arrive en Espagne. C'est que ni la terre, ni les origines, ni l'histoire ne sont identiques chez les deux nations. Le Portugal est fier de sa source celtique, de sa culture où l'influence provençale et française garde la meilleure part, et nous pouvons constater, en effet, que le fonds ethnique le plus fécond où ait pu fleurir le germe subséquent de la culture européenne, latine d'abord, est presque partout *celtibérique*.

Au long des côtes atlantiques, les allées et venues de Celtes durent être fréquentes.

Né d'une famille açorienne (les Açores ont, de tout temps, fourni des grands hommes au Portugal : Anthero de Quental, Theophilo Braga), mais d'une famille açorienne dont les ancêtres avaient été irlandais, Garrett apportait en soi le double atavisme, qui mêle dans l'âme portugaise, à la passion véhémente du Midi et de l'Orient, la mélancolie et la ferveur bretonnes, pour en créer ce sentiment intraduisible, fait de souvenir, de regret et de songe solitaire qui s'exprime là bas par le mot de « *Saudade* ».

Ethniquement parlant cette façon d'être ancestrale, nourrie

de troubadourisme et des récits chevaleresques du cycle d'Arthur, a pu donner naissance au « *Sébastianisme* », à l'origine duquel nous replace le drame de Garrett, puisque le roi Dom Sébastien, que le peuple ne voulut pas croire mort, disparut en même temps que l'un des héros de la pièce, à la bataille d'Alcacerquibir ou Alcazar-Kébir.

Cette aspiration nationale de résurrection, que rien n'a pu complètement détruire chez un peuple épris du spectacle de sa gloire passée, demeure éparse là-bas dans l'atmosphère mentale du pays, et tout art sincère s'en imprègne ou s'en exalte. Sans parler des Ancêtres, la *Patria* de Guerra Junqueiro, le *D. Sébastien* de Luiz de Magalhaès, l'œuvre entière du sculpteur Teixeira Lopes, et tout ce qui garde en Portugal le souci d'adapter directement au milieu toutes formes étrangères jaillissent de ce « messianisme » particulier, comme d'une fontaine sacrée où la nation rafraîchit sa peine.

De tout cela d'abord convient-il d'être averti, puisque le propre du génie paraît être de synthétiser en soi le vœu séculaire d'une race.

La nôtre, au fond, n'est pas si dissemblable de celle-là ; mais, plus généreuse encore ou plus aveugle, elle prétendit naguère s'identifier à l'humanité même. Et nous sommes devenus, à force de foi en nous-mêmes, la Nation-Messie, que les autres crucifieront, si elles le peuvent. Aussi bien, nul rêve ne vaut peut-être d'être réalisé : en tout cas, le Rêve dépasse toujours sa propre réalisation, et sans doute est-ce en raison d'un tel instinct que le Peuple, par une sorte d'abstraction à rebours, rétablit par la légende la chaîne virtuelle des faits, dont il n'en veut garder que le symbole. La conscience du Peuple est donc le creuset où le poète ira chercher l'or dont il a besoin pour ses créations.

Et c'est ce que fit Garrett, dont les héroïnes ont je ne sais quelle parenté mystique avec celles de Shakespeare ou de Mæterlinck.

Un hazard lui révéla la beauté suprême de la tradition dont il devait se servir.

« Comme Gœthe reçut la première idée de son *Faust* au « théâtre des *puppenspiel*, dit Theophilo Braga, de même « Garrett comprit toute la valeur dramatique de la légende « de *Frei Luiz de Souza* en un théâtre forain, en 1818, à « Povoa de Varzim. Ce premier germe fermenta dans son « esprit et se développa par la lecture des Mémoires historiques « de D. Francisco Alexandre Lobo et de Frei Antonio de En-

« carnaçaô. La tradition qui s'applique au *Frei Luiz de* « *Souza* est d'ailleurs fréquente au moyen-âge, et n'est pas « particulière au Portugal. L'incendie que Manoel de Souza « Coutinho allume, à la fin du 1er acte, en son palais d'Al- « mada, quand il apprend que les gouverneurs du Royaume « veulent s'y réfugier à cause de la peste de Lisbonne, se « trouve également dans la légende espagnole du comte de « Bénévent, qui incendie son palais quand Charles-Quint l'en « fait sortir.

« Dans le drame de *Frei Luiz de Souza,* ajoute l'illustre « érudit, si Garrett n'introduit que peu d'éléments de pure « imagination, du moins sait-il atteindre, dans l'expression « des sentiments, une sublimité shakespearienne et, dans « l'exposé des caractères, la netteté logique, le naturel à son « maximum de vérité. »

Pour Garrett « la littérature est fille du sol et c'est là qu'elle doit revenir s'appuyer pour reprendre de nouvelles forces ». « Le sentiment, la pensée, la foi (o sentir, o pensar, o crêr) du peuple portugais » sont les sources primordiales de son inspiration. Pour lui, également, le drame est « l'expression littéraire la plus vraie de l'état social », comme pour Wagner « la forme intégrale de l'art vivant ».

« C'est pourquoi », dit Antonio Arroyo, auteur d'une pla- « quette sur l'*Esthétique du Frei Luiz de Souza* où il essaie « le parallèle de Garrett et de Wagner l'un et l'autre retrou- « vent dans la légende l'expression la plus synthétiquement « exacte des caractères, des coutumes, des couleurs d'époque « et de lieu, où celle-ci put se cristalliser définitivement. Tous « deux, Wagner à partir de *Rienzi*, Garrett à partir de l'*Ar-* « *murier de Santarem* évoluent du drame historique vers le « drame mythique et légendaire, par suite d'une aspiration « identique à la simplicité. »

Tous deux, dans la construction du drame, cherchent à dessiner l'action par les traits les plus simples, se rapprochant ainsi de l'art antique, si pauvre de décors, à côté de nos mystères, mais combien plus poignant!

A cause de cela même Garrett n'est le continuateur du vieux Gil Vicente que par son souci d'utiliser les motifs populaires, et non point par la forme ; car nul, si ce n'est nos précurseurs picards, n'est plus touffu, plus varié, plus abondant que le père du théâtre ibérique, dont le premier *auto*, celui de la *Visitation*, écrit en castillan, fut récité devant la Reine, il y aura, le 8 juin prochain, quatre siècles révolus.

« *Mélodie* en effet et non *Symphonie*, pour retourner, à notre usage, l'expression de Georges Polti, le drame de Garrett. Aussi, à force de simplicité, apparaît-il parfois comme un peu rudimentaire, à la façon d'un scénario. Si proche de *Tristan und Isolde*, cette œuvre paraît appeler la musique, à cause de toute l'éternelle souffrance d'amour qu'elle symbolise. L'amour, en effet, que l'âme des Héros transforme en volonté de puissance et de jouissance, crée, par le conflit qu'il engendre entre la cellule individuelle et le corps social adverse, le seul drame vrai, vivant.

Le milieu social, d'où jaillit ici la terreur tragique, ne provient point de la Loi seulement ou du préjugé ou de déformations organiques, comme dans notre théâtre contemporain, mais plutôt de l'atmosphère mentale, « immanente, comme dit Arroyo, à la conception catholique du monde, supérieure à tout, comme en Grèce le Destin, et présente corporellement, tout au long de la pièce, sous la figure même du religieux.

Rien qui ne soit emprunté, d'ailleurs, quoi qu'il en semble, à la vie réelle ; mais, où se révèle merveilleusement la divination du Poète, c'est dans la conception de ce personnage croyant, maladif et fataliste de Maria de Noronha, dont la mort dans une crise d'hystérie religieuse devance, dès le romantisme, les découvertes de la science et les créations d'Ibsen.

Je crains bien que ce personnage n'ait pas été senti dans toute sa valeur; je ne sais non plus si la nécessité de se reporter en arrière, en un milieu si différent du nôtre, permit à tout le monde d'apprécier la beauté du rôle de l'écuyer Telmo, cet homme qui a tout gardé dans son cœur durant vingt années et qui ,tout à coup, retrouve son maître, chaque jour pressenti vivant, malgré toutes apparences contraires.

Quelle scène, celle-là, la plus puissante peut-être, et comme ce théâtre est intense à côté de l'Espagne toute en gestes !

J'ai cru sentir d'autre part, malgré le haut mérite littéraire de la traduction, que nous n'avions pas eu, l'autre soir, l'œuvre intégrale. Je sais que certaines scènes ont des longueurs dans l'original ; mais pourtant j'eusse aimé d'une telle chose tout entendre, comme en l'*Hamlet* de Schwob.

Le public, que nul épisode ni changements multiples de décor ne viennent distraire de l'émotion nécessaire, prendrait sans doute plus entier contact avec les personnages, dont il doit beaucoup moins regarder les gestes et le visage qu'écouter

les paroles. Mais cela ne diminue en rien l'initiative des promoteurs, et c'est une simple opinion que j'exprime ici.

La détresse de Magdalena de Vilhena, dont le premier mari, D. Juan de Portugal, a disparu en compagnie de son roi D. Sébastien à la bataille d'Alcacer, l'épouvante de cette mère dont tout le crime, après sept années de vaines recherches, est de s'être crue veuve (il est vrai qu'elle avait aimé l'autre, de cœur, à l'avance), les doutes poignants de l'écuyer Telmo Paëz, les pressentiments de la fille née de la seconde union, l'héroïsme patriotique et la noblesse d'âme de D. Manoel de Souza, la lutte même qui un instant s'établit dans le cœur du pèlerin, la sincérité de tous ces êtres de souffrance dont pas un ne songe à renier l'autre, jusqu'au renoncement définitif, le frisson de fatalité qui accompagne chacun de leurs pas et l'innommable angoisse des âmes qui n'ont commis d'autre crime que de se rencontrer dans un hasard funeste, l'enfant qui meurt enfin de honte et de désespoir, tout cela qui ne paraît qu'indiqué d'une main légère doit avoir un retentissement profond chez les véritables attentifs. Une deuxième représentation ne manquerait pas de le susciter complètement chez tout le monde.

Comme a dit Quinet, qui n'hésitait pas à faire du *Frêi Luiz de Souza* le type de la tragédie moderne, « à la fin, quand les principaux personnages font leurs adieux au monde pour entrer au couvent, ne semble-t-il pas qu'une nation entière prenne le voile », à cause du contraste établi entre l'espoir de voir retourner un sauveur de la patrie et le déshonneur qui doit en résulter pour toute une noble famille?

J'ai dit quelle renaissance garrettienne se manifestait là-bas au théâtre depuis quelques années, grâce au jeune talent de Julio Brandao, et Raul Brandão, de Julio Dantas, l'auteur d'*O que morreu d'amor*, dont l'œuvre, déjà nombreuse et diversement accueilli, nous promet un maître.

Un acte en vers, signé de lui, *A Ceia dos Cardeaes* (*Le Souper des Cardinaux*), représenté pour la première fois au théâtre D. Amalia le 24 mars dernier, recueille actuellement les applaudissements les plus mérités.

Là justement se trouve mis en lumière, avec une netteté de lignes vers laquelle semble avantageusement évoluer l'auteur, le caractère essentiellement élégiaque du tempérament portugais, son dédain des inutiles violences, son émotivité mélancolique

« Trois cardinaux, autour d'une table luxueusement servie, dans l'une des salles les plus somptueuses du Vatican,

se racontent chacun leur meilleure aventure d'amour. Le premier est Espagnol. Pour lui, l'amour est un beau coup d'épée, brusque, téméraire et donjuanesque : jamais le désir ne survit à la possession. Le second est Français. Pour lui la passion n'est qu'un jeu d'esprit, un succès de beau phraseur galant et courtois. Le troisième est Portugais, et sa voix chevrote en parlant, sans hyperboles et sans effets outrés de rhétorique. Comme en un rêve, il dit la tendresse inoubliée de son cœur triste.

« Certes il aima, et son roman est simple, comme simples sont la vie et le cœur de notre peuple », dit Paulo Osorio, le jeune et vaillant critique, dont le goût certain et le style précis nous présagent un maître.

« J'avais quinze ans à peine, énonce le cardinal. Elle treize. « Un amour d'enfants, comme un nuage d'or au point du jour. « C'était ma cousinette, presque une sœur ! Elle n'était peut-« être pas jolie, non, peut-être; mais quel regard profond et « quelle douceur dans les yeux ! Je l'appelais pour rire ma petite « femme. Combien de fois, fatigués de jeux, nous sommes « restés à noyer nos regards l'un dans l'autre. Elle était laide « peut-être, mais Dieu la trouva belle, et une nuit, mon âme, « ma lumière mourut ! »

Rapprochez cela des chants de troubadours ou de félibres ; rapprochez cela de la célèbre élégie de Joao de Deus *A Vida*, de la pièce de Garrett *Cascaes*, traduite en français par L. P. de Brinn'Gaubast, Marc Legrand : c'est là toute l'âme portugaise, c'est la « saudade ».

Je la retrouve, prometteuse, aux vers de début d'un José de Faria Machado : *Maleventurança* où passe quelque chose de l'âme ancestrale de Bernardim de Ribeiro, comme aux pages des romans du jeune maître Carlos Malheiro Dias, dont le *Filho das Hervas*, nous révéla naguère le talent à la fois précis et sentimental. Après les *Telles d'Albergaria*, il nous donne aujourd'hui, pour faire suite, en un genre illustré en Espagne par Perez Galdos et que notre Paul Adam cherche à traiter chez nous sur d'autres bases : la *Passion de Maria de Céo*, roman d'amour à thèse historique, puisque l'action débute en 1807.

N'ayant eu le temps que d'ouvrir le livre que je reçois trop tard, je me réserve d'en rendre compte ultérieurement avec tous les égards qu'il paraît mériter. De même en ce qui concerne les *Meus Amores* de Trindade Coelho, dont j'ai signalé

la réapparition et dont Albert Savine publie une traduction française.

Pour aujourd'hui, je veux me borner, en terminant, à mentionner les *Versos Novos* de l'inépuisable José Agostinho, nouveaux de titre et de forme sans doute, puisqu'ils sont de quinze syllabes, (des vers « *politiques* » : les Grecs ont gardé ce rythme), mais pas absolument de sentiment, d'idées, ni même de style. Ce n'est pas qu'on ne rencontre parfois des trouvailles, quelques vrais cris; ce n'est pas à dire que l'auteur ne soit souvent habile versificateur; mais c'est une forêt qu'il nous offre et pas même une forêt vierge, quand notre goût demande un jardin, fût-il, par endroits, envahi de quelques ronces! En art, la qualité, je pense, est toujours, préférable à la quantité. J'ai retenu cependant *Epitafio*, *A Lagrima*, *Despedida*, avec le regret, que j'exprime amicalement, de rencontrer là trop d'adjectifs inutiles. Je ne veux pas, d'ailleurs, reprendre ici une polémique qui n'a que trop duré là-bas à propos de ce livre, et que M. Figueirinhas aurait pu éviter de pousser si loin, étant l'éditeur. Du moins, ai-je pu constater ainsi, de loin, que la verve mordante et railleuse des vieux Portugais vivait toujours, et j'ai passé quelques bons moments à suivre les phases du tournoi, dans les colonnes de la *Provincia* de Porto, dont la tenue littéraire est intéressante.

Du 25 mai au 1er juin prochain seront organisées des fêtes : exposition au salon Gil Vicente, bataille de fleurs, pour le monument Garrett, à Porto.

Probablement sera-t-il fait quelque chose également à l'occasion du 5e centenaire du théâtre portugais, dont les « *Latins* » ont voulu marquer à Paris la première étape, dans la soirée du *Frei Luiz de Souza* organisée, comme on sait par le Comité de la Presse portugaise : Almeida Negreiros, A. de Souza, Silva, Lisboa, Xavier de Carvalho, sous le patronage de Leurs Excellences les ministres de Portugal et de Brésil et de MM. J.-M. de Heredia, Claretie, Gebhart, Mendès, J. de Bonnefon. Souhaitons que la même généreuse initiative nous vaille un peu plus tard le spectacle de quelque pièce portugaise contemporaine, soit la *Dôr saprêma* (*Douleur suprême*) ou le *Tio Pedro* (l'*Oncle Pierre*) de Marcellino Mesquita, soit l'une des pièces régionales de D. Joào du Camara où sont retracées de main de maître les mœurs et coutumes du pays : les *Velhos*, la *Triste Viuvinha* (la *Triste veuve*), soit le *Tiçao negro*, farce lyrique, sur des motifs de Gil Vicente, de Lopez

de Mendonça. Le sol ibérique fut de longue date la terre bénie des créations dramatiques.

PHILÉAS LEBESGUE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Géographie. — Eugène Iung : *La vérité sur l'Indo-Chine ;* Imprimerie Mercadier.

Histoire. — De Coynart : *Une Sorcière au XVIII^e siècle ;* Hachette, 3.50. — P. Cuzacq : *La naissance, le mariage et le décès, mœurs et usages anciens dans le sud-ouest de la France ;* Champion. — G. Ducoudray : *Les Origines du Parlement de Paris et la justice aux XIII^e et XIV^e siècles ;* Hachette, 15 fr. — Emile Faguet : *La Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire ;* Soc. franç. d'Imprimerie, 3.50. — E. Goblot : *Justice et Liberté ;* Alcan, 2.50. — Comte d'Haussonville et Gabriel Hanotaux : *Souvenirs sur M^me de Maintenon,* publiés par le Cte d'Haussonville et G. Hanotaux. Mémoires et lettres inédites de Mademoiselle d'Aumale, avec une introd. par le Comte d'Haussonville ; Calmann Lévy, 7.50. — E. d'Hauterive : *Le Merveilleux au XVIII^e siècle ;* Juven, 3.50. — Maurice Herbette : *Une ambassade turque sous le Directoire ;* Perrin. — Maurice Lair : *L'Impérialisme allemand ;* Colin, 3.50. — Georges Moussoir : *L'homme-femme : M^lle Savalette de Lange (1786-1858) ;* « Le Carnet », 4 fr. — J.-J. Remy : *Les Jeanne devant l'histoire. Un faisceau de célébrités nancéennes et lorraines ;* Berger-Levrault, 3 fr.

Littérature. — Gustave Abel : *Le Labeur de la Prose,* préf. de Camille Lemonnier ; Stock, 3.50. — W.-G. Aston : *Littérature japonaise,* trad. de H.-D. Davray (Histoire des littératures) ; Colin, 5 fr. — Pierre de Barneville : *Au Seuil du Siècle,* esquisses contemporaines ; Perrin, 3.50. — N.-M. Bernardin : *La Comédie italienne en France et les théâtres de la foire et du boulevard (1570-1791) ;* Revue Bleue, 2.50. — Léon Bloy : *Exégèse des Lieux Communs ;* « Mercure de France », 3.50. — Eug. Bourgain : *Charles Baudelaire,* conférence faite à l'Alliance française ; Châteauroux, Meltzheim. — Edmond Dreyfus-Brisac : *Un faux classique : Nicolas Boileau ;* Calmann Lévy, 3.50. — E. Dupuy : *La Jeunesse de Victor Hugo ;* Soc. franç. d'Imprimerie, 1.50. — F. Funck-Brentano : *Fénelon ;* Librairie des Saints-Pères, 1 fr. — Emile Gebhart : *D'Ulysse à Panurge ;* Hachette, 3.50. — Remy de Gourmont : *Le Chemin de velours : Nouvelles Dissociations d'Idées ;* « Mercure de France », 3.50. — Tristan Legay : *Victor Hugo jugé par son siècle ;* « La Plume », 5 fr. — Jean Mélia ; *Stendhal et les femmes ;* Chamuel, 3.50. — M. Roustan : *L'Eloquence ;* Delaplane, 0.75.

Morale, Pédagogie. — Maurice Maeterlinck : *Le Temple enseveli ;* Fasquelle, 3.50. — H. Marion : *L'Education des jeunes filles.* Etude de psychologie féminine ; Colin, 3.50.

Occultisme. — Jules Bois : *Le monde invisible ;* Flammarion, 3.50. — Comtesse Mélusine : *L'Initiée ou de la Régénération de l'atavisme psychique ;* Librairie antisémite, 3.50. — Papus : *Comment on lit dans la main,* les premiers éléments de chiromancie ;

Ollendorff, 3.5o. — G. Phanec: *Méthode de clairvoyance psychométrique;* Librairie des sciences psychiques, 1.5o. — Albert de Rochas: *Les frontières de la science;* Librairie des sciences psychologiques, 3.5o. — Siuol Ydeug: *Le Caractère, la destinée, révélés par la main;* Méricant, 3.5o.

PHILOSOPHIE. — Jules de Gaultier: *Le Bovarysme;* « Mercure de France », 3.5o. — Adolphe Landry: *La Responsabilité pénale;* Alcan, 2.5o. — Paul Lapie: *Logique de la volonté;* Alcan, 7.5o. — F. Pillon: *L'Année philosophique;* Alcan, 5 fr. — Sully Prudhomme et Charles Richet: *Le problème des causes finales:* Alcan 2.5o.

POÉSIE. — Alfred Coupel: *L'Enclos fleuri;* Société française d'Imprim. et de Librairie, 2.5o. — Edouard Ducoté: *Le Songe d'une nuit de doute;* « Mercure de France », 3.5o. — Adolphe Lacuzon: *Eternité,* avec un avant-propos de l'auteur sur la poésie; Lemerre, 3 fr. — Jan de Ménilles: *Poésies;* Simonis Empis, 2 fr. — Albert Mérat: *Chansons et madrigaux;* Lemerre, 2 fr. — Florian Parmentier: *Scaffelaar,* épopée hollandaise; Valenciennes, Théry. — Alphonse Quinette: *Poésies;* Plon, 3.5o.

PUBLICATIONS D'ART. — Fournier Sarlovèze: *Artistes oubliés;* Ollendorff, 20 fr. — F.-A. Gruyer: *Chantilly: Les portraits de Carmontelle;* Plon, 100 fr. — Emile Violard: *Des industries d'art indigène en Algérie;* Alger, Baldachino Laroude-Viguier.

ROMAN. — Alph. de Beil et G. Voos de Ghistelles: *Les Heures d'ivresse;* Offenstadt, 3.5o. — Charles Bernard: *La Reine de Saba;* Offenstadt, 3.5o. — Daniel Borys: *La Soif d'aimer;* Offenstadt, 3.5o. — Richard Carafa: *Tristes baisers... tristes amours;* Ollendorff, 3.5o. — François Casale: *Chanteclair;* Plon, 3.5o. — Nonce Casanova: *La Libertine;* Ambert, 3.5o. — Jorge Destèves: *Paroles dans le vide,* préf. de Joseph Morlat; « Les Inconnus », 1.5o. — Diraison Seylor: *Les Nuits vides;* Fayard, 3 5o. — Maxime Formont: *La Faute amoureuse;* Lemerre, 3.5o. — Paul Fraycourt: *Philédonis;* Simonis Empis, 3.5o. — Goron et Emile Gautier: *Fleur de Bagne I: De Cayenne à la Place Vendôme;* Flammarion, 3.5o. — Charles Guiersi: *L'Etau,* amour d'hystérique; Simonis Empis, 3.5o. — Alfred Jarry: *Le Surmâle;* « Revue Blanche », 3.5o. — Charles Joliet: *Le Roman de deux jeunes mariés;* Calmann Lévy, 3.5o. — I. J. Kraszewski: *Villa Jovis (Tibère à Caprée),* trad. par L. de Brochère: « Le Carnet » 3.5o. — Rudyard Kipling: *Kim,* traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker; « Mercure de France », 3.5o. — Jacques Langlois: *Aktis;* Ollendorff, 3.5o. — Jane de la Vaudère: *L'Amazone du roi de Siam;* Flammarion, 3.5o. — Marius-Ary Leblond: *Les Vies parallèles,* roman de grande ville; Fasquelle, 3.5o. — Jules Lévy: *Les gaietés de la correctionnelle;* Flammarion, 3.5o. — D. Longard de Longarde: *Jouets du Destin;* Hachette, 3.5o. — Valentin Mandelstamm: *L'Amoral;* « La Plume », 3.5o. — Paul et Victor Margueritte: *Le Jardin du Roi;* Plon, 3.5o. — Paul Olivier: *Le Calepin d'amour de la Brinvilliers,* préf. de Jean Richepin; Librairie Molière, 3.5o. — Michel Provins: *Heures conjugales;* Ollendorff, 3.5o — Jean de Quirielle: *Province bohème;* Calmann Lévy, 3.5o. — Blanche Rousseau: *L'Ombre et le Vent;* Fischbacher. — Comte A. de Saint-Aulaire: *Mirabal;* Calmann Levy,

3.5o. — Pierre Sales: *Oiseau de luxe;* Flammarion, 3.5o. — Comte Léon Tolstoï: *Œuvres complètes.* II : *La Jeunesse; La Matinée d'un seigneur,* trad. de J.-W. Bienstock; Stock, 2.5o. — Renée-Tony d'Ulmès: *Vierge faible;* Ollendorff, 3.5o. — Lucien Trotignon: *Fouchard, député;* Plon, 3.5o. — Willy: *Claudine en ménage;* « Mercure de France », 3.5o. — Jacques Yvel: *Fille naturelle;* Offenstadt, 3.5o.

Sciences. — Docteur Veressaief: *Mémoires d'un médecin,* trad. par S. M. Persky, introd. par Teodor de Wyzewa; Perrin, 3.5o.

Sociologie. — Maurice Barrès: *Scènes et doctrines du nationalisme;* Juven, 3.5o. — Victor Barrucand: *M. Drumont et l'Algérie;* Mustapha, Impr. algérienne. — Léon Bourgeois: *Solidarité;* Colin, 3.5o. — Émile Durkheim: *L'Année sociologique (1900-1901);* Alcan, 10 fr. — M. Hauser: *Essai d'une définition et d'une classification des sciences sociales;* Giard et Brière, 1 fr. — Henri Mazel: *Quand les peuples se relèvent;* Perrin, 3.5o. — Michaïloff: *La Condition juridique de la Finlande;* Soc. d'Edit. scient., 6 fr. — Léon Poutet: *D'où nous venons,* essais suivis d'une étude sur la décadence des peuples; Fontemoing, 7 5o. — Léon de Seilhac: *Syndicats ouvriers, Fédérations, Bourses du Travail;* Colin, 3.5o. — Comte Léon Tolstoï: *Qu'est-ce que la religion?* Stock, 1 fr. — P. Verdad-Lessard: *Politique de bon sens et politique de folie,* à propos des élections législatives de 1902; Nantes, Lessard.

Théatre. — Brieux: *La Petite Amie;* Stock, 2 fr. — Alfred Capus: *La Veine;* « Revue Blanche », 3.5o. — Francis Marion Crawford: *Francesca da Rimini,* trad. par Marcel Schwob; Fasquelle, 3.5o. — Henri Lavedan: *Le Marquis de Priola,* pièce en 3 actes; Flammarion, 3.5o.

Divers. — Edmond Magnac: *Bavardages sur la Verta;* Tillié, 1.5o.

MERCVRE.

ÉCHOS

Un Salon permanent à la Plume. — Publications du *Mercure de France.* — Les *Deux Eves* ou comment on fait un roman de trente mille lignes. — A travers la presse.

Un Salon permanent à la Plume. — M. Karl Boès nous prie d'annoncer qu'il ouvrira le mois prochain un Salon permanent à la *Plume.*

Ce salon sera ouvert toute l'année et tous les jours: deux expositions par an, d'un mois chacune, réuniront les envois spéciaux des adhérents. L'entrée du salon sera libre. Les œuvres ayant une valeur d'art certaine y seront seules admises.

Les artistes auront liberté absolue quant au dépôt et au retrait de leurs œuvres qui seront effectués séance tenante et sans formalités.

Aucune commission ne sera perçue sur les ventes.

Un registre, tenu constamment à la disposition du public, contiendra les noms et les adresses des exposants, ainsi que les prix des œuvres exposées.

Pour les renseignements, on peut s'adresser à M. Karl Boès, directeur de la « *Plume* », 31, rue Bonaparte, Paris-VI^e^.

§

Publications du « Mercure de France » :

Claudine en ménage, roman, par Willy, 3.50;

Le Chemin de velours, *Nouvelles dissociations d'idées*, par Remy de Gourmont, 3.50;

Le Bovarysme, par Jules de Gaultier, 3.50:

Kim, roman, de Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine-Walker, 3.50;

Exégèse des Lieux Communs, par Léon Bloy, 3.50;

Le Songe d'une nuit de doute, poème, accompagné d'une suite de poésies, par Edouard Ducoté, 3 fr.

§

Les deux Ève ou comment on fait un roman de trente mille lignes. — Emile Rochard, ex-directeur de théâtre improvisé romancier, publie dans *le Matin* un grand roman intitulé : *les Deux Ève.*

Pour jeter aux foules l'annonce du premier feuilleton, il s'est fait interviewer par Alphonse Lemonnier, ex-directeur également, tombé, lui, dans la critique dramatique.

— Oh! dit Rochard, je l'ai commencé quand j'étais encore directeur du Châtelet. J'aimais, par moments, à oublier les tracas de la direction. Que faire pour utiliser mes instants de loisir?... Je ne suis pas joueur, je ne vais jamais au café... Je suis un homme d'intérieur... J'avais à ce moment-là Brault comme secrétaire... garçon intelligent... Je lui dis un matin : Placez-vous à mon bureau et écrivez! Et je dictai le premier chapitre des *Deux Eves.*

Malheureusement, Brault part alors que le quart de l'ouvrage est à peine terminé. Rochard se décide à le continuer tout seul. Cette fois, il ne dicte plus, il écrit. Il écrit en voyage, cherchant ses situations dans le train, « moitié endormi »...

— Et il est long, votre roman?

— Trente mille lignes.

— Trente mille lignes... pour un débutant dans le métier de romancier, ça a dû être dur?

— Mais non... mais non... j'écris presque aussi vite que je parle.

— Oh ! alors ! vous qui parlez si vite !... admire Lemonnier.

— J'ai mis six mois. Aujourd'hui, confie Rochard, quand je me relis, je m'intéresse à mon ouvrage comme s'il n'était pas de moi.

— On m'a dit, insinue Lemonnier, que les *Deux Ève*s étaient un roman à clef.

— Mais non, pas à clef. C'est un roman ouvert. Je nomme mes personnages par leur vrai nom : Gambetta, Bismarck, Wilson, d'Ennery...

M. Rochard oublie l'un des principaux, le Bon Dieu : mais il l'a fait figurer en bonne place sur les affiches. Ce personnage sensationnel n'a d'ailleurs rien de commun avec l'Etre suprême. Mais Zola ayant fait Jésus-Christ, pourquoi Rochard ne ferait-il pas le Bon Dieu ?

— Et qu'allez-vous faire maintenant ? interroge Lemonnier. Un drame ?

— Non, j'ai commencé un nouveau roman.

— Mais c'est la succession de Xavier de Montépin, que vous voulez ?

— Je n'ose prétendre à celle de Balzac, répond modestement Rochard.

§

A travers la presse. — On lit dans la *Presse* (13 mai) :

La Martinique, la Dominique, la Réunion... vestige certainement des immenses contrées englouties reliant l'ancien et le nouveau continent, cette Atlantide, etc ..

Découpé dans *l'Argus soissonnais :*

Encore Malterre. — A la maison d'arrêt il a commis des actes graves d'insubordination... En présence de cette attitude le gardien décida de lui mettre les fers. Mais au cours de cette opération Malterre lui lança un coup de pied qui lui frôla le visage et lui fit au genou une morsure sérieuse.

Malterre prétend qu'il était surexcité...

Du *Journal de Genève*, comme titre à un article sur une nouvelle voie ferrée :

Valais. — *Le dernier mot sur un projet ferrugineux.*

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(TOME XLII)

—

N° 148. — AVRIL 1902

Virgile Josz.....	*Watteau à Paris : le Début de l'Aventure*.....	5
Pierre Quillard.....	*Lied*.....	56
Victor Ségalen.....	*Les Synesthésies et l'Ecole Symboliste*.....	57
J.-C. Tardrus.....	*Fleurs et Fruits* (Extraits des « Nuits »).....	91
Léon Charpentier.....	*Rituel et Code ésotériques de la Société secrète des Boxers*.....	99
François Forché.....	*Poèmes*.....	142
Pierre de Querlon	*La Liaison fâcheuse*, roman (I-XII).....	147

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont.....	*Épilogues*.....	174
Pierre Quillard.	*Les Poèmes*.....	180
Rachilde.....	*Les Romans*.....	185
Henri de Régnier.....	*Littérature*.....	197
Marcel Collière.....	*Histoire*.....	203
Docteur Albert Prieur	*Sciences*	208
Charles-Henry Hirsch.	*Les Revues*.....	212
R. de Bury.....	*Les Journaux*.....	221
A.-Ferdinand Herold..	*Les Théâtres*.....	228
Jean Marnold.....	*Musique*.....	236
André Fontainas.	*Art moderne*.....	244
Yvanhoé Rambosson....	*Publications d'art*.....	251
Georges Eekhoud.....	*Chronique de Bruxelles*.....	257
Henri Albert.....	*Lettres allemandes*.....	264
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	268
Giorgios Lambeletis...	*Lettres néo-grecques*.....	276
Peer Eketræ.....	*Lettres scandinaves*.....	280
Mercvre.....	*Publications récentes*.....	285
—	*Echos*.....	287

N° 149. — MAI 1902

Remy de Gourmont....	*La Poésie française et la question de l'e muet*.....	289
Maxime Gorky (E. Sémé-noff *trad.*).....	*Les Petits Bourgeois* (*Un nouveau type de vagabond*).....	304
Blanche Rousseau.....	*La Fiancée*, nouvelle.....	341
Francis de Miomandre.	*André Gide et l'inquiétude philosophique*.....	361
Comte de Comminges...	*Proses de mon Pays*.....	372
G. Dubois-Desaulle....	*Les Mignons du Marquis de Liembrune*.....	382
Pierre de Querlon....	*La Liaison fâcheuse*, roman (XIII-XXVII, fin).....	413

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont....	*Epilogues*.....	444
Rachilde.....	*Les Romans*.....	450
Louis Weber.....	*Philosophie*.....	462
Henri Mazel.....	*Science sociale*.....	467
Carl Siger.....	*Questions coloniales*.....	473
J. Drexelius.....	*Romania*.....	478
Jacques Brieu.....	*Esotérisme et Spiritisme*.....	482
L. Bélugou	*Chronique universitaire*.....	488
Charles-Henry Hirsch.	*Les Revues*.....	492
R. de Bjry.....	*Les Journaux*.....	502
A.-Ferdinand Herold..	*Les Théâtres*.....	509
Jean Marnold.....	*Musique*.....	514
André Fontainas.....	*Art moderne*.....	523
Virgile Josz.....	*Art ancien*.....	531
Yvanhoé Rambosson...	*Publications d'art*.....	535
Henri Albert.....	*Lettres allemandes*.....	541
Luciano Zuccoli.....	*Lettres italiennes*	546
Ephrem Vincent.....	*Lettres espagnoles*.....	550
Figueiredo Pimentel...	*Lettres brésiliennes*.....	554
Jan Lorentowicz.....	*Lettres polonaises*.....	558
Jean Otokar.....	*Lettres tchèques*.....	567
Mercvre.....	*Publications récentes*.....	571
—	*Echos*.....	573

N° 150. — JUIN 1902

Charles-Henry Hirsch.	*De Mademoiselle de Maupin à Claudine*.....	577
Pierre Lasserre.....	*Charles Maurras et la Renaissance classique*.....	589
Adolphe Retté.....	*Les Déboires amoureux de Georges Lerouvre*, nouvelle.....	613

Francis de Miomandre..	*Camille Mauclair*.....	641
Georges Palante.....	*La Mentalité du Révolté*.....	655
André Fontainas.....	*Les Salons de 1902*.....	672
Raymond Marival.....	*La Rekba, Mœurs kabyles* roman (I III).....	685

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont....	*Epilogues*.....	741
Pierre Quillard.....	*Les Poèmes*.....	746
Rachilde.....	*Les Romans*.....	750
Remy de Gourmont....	*Littérature*.....	760
Charles Merki.....	*Archéologie, Voyages*.....	766
Charles-Henry Hirsch.	*Les Revues*.....	775
R. de Bury.....	*Les Journaux*.....	784
A.-Ferdinand Herold..	*Les Théâtres*.....	791
Jean Marnold.....	*Musique*.....	801
André Fontainas.....	*Art moderne*.....	810
Virgile Josz.....	*Art ancien*.....	816
Yvanhoé Rambosson...	*Publications d'art*.....	822
Georges Eekhoud.....	*Chronique de Bruxelles*.....	830
Henry-D. Davray.....	*Lettres anglaises*.....	839
Philéas Lebesgue.....	*Lettres portugaises*.....	844
Mercvre.....	*Publications récentes*.....	852
—	*Echos*.....	855
	Tables du tome XLII.....	857

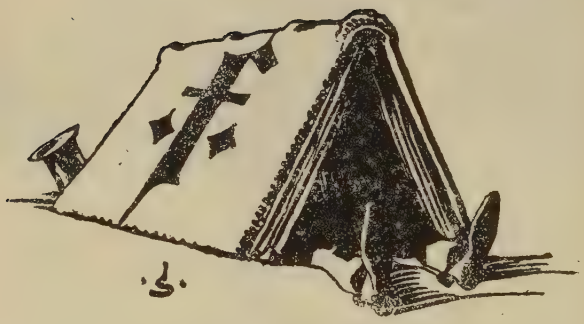


TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(TOME XLII)

—

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes..... 264-541

L. BÉLUGOU

Revue du Mois : Chronique universitaire..... 488

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Esotérisme et Spiritisme..... 482

R. DE BURY

Revue du Mois : Les Journaux..... 221-502-784

LÉON CHARPENTIER

Rituel et Code ésotériques de la Société secrète des Boxers..... 99

MARCEL COLLIÈRE

Revue du Mois : Histoire..... 203

COMTE DE COMMINGES

Proses de mon Pays..... 372

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises..... 268-839

J.-DREXELIUS

Revue du Mois : Romania..... 478

G. DUBOIS-DESAULLE

Les Mignons du Marquis de Liembrune..... 382

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles..... 257-830

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

PEER EKETRAE

Revue du Mois : Lettres scandinaves..... 280

ANDRÉ FONTAINAS

Revue du Mois : Art moderne..... 244-523-810
Les Salons de 1902..... 672

MAXIME GORKY

(**E. Séménoff** *trad.*)

Les Petits Bourgeois (Un nouveau type de vagabond) 304

REMY DE GOURMONT

Revue du Mois : Epilogues..... 174-444-741
La Poésie française et la question de l'e muet..... 289
Revue du Mois : Littérature..... 760

A.-FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Les Théâtres..... 228-509-791

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Les Revues..... 212-422-775
De Mademoiselle de Maupin à Claudine..... 577

VIRGILE JOSZ

Watteau à Paris : Le Début de l'Aventure..... 5
Revue du Mois : Art ancien..... 531-816

GEORGIOS LAMBELETIS

Revue du Mois : Lettres néo-grecques..... 276

PIERRE LASSERRE

Charles Maurras et la Renaissance classique..... 589

PHILÉAS LEBESGUE

Revue du Mois : Lettres portugaises..... 844

JAN LORENTOWICZ

Revue du Mois : Lettres polonaises..... 558

J.-C. MARDRUS

Fleurs et Fruits..... 91

RAYMOND MARIVAL

La Rekba (Mœurs kabyles), roman (I-III)..... 685

JEAN MARNOLD

Revue du Mois : Musique..... 236-514-801

HENRI MAZEL

Revue du Mois : Science sociale..... 467

CHARLES MERKI

Revue du Mois : Archéologie, Voyages..... 766

FRANCIS DE MIOMANDRE

André Gide et l'inquiétude philosophique..... 361
Camille Mauclair..... 641

JEAN OTOKAR

Revue du Mois : Lettres tchèques..... 567

GEORGES PALANTE

La Mentalité du Révolté..... 655

FIGUEIREDO PIMENTEL

Revue du Mois : Lettres brésiliennes..... 554

FRANÇOIS PORCHÉ

Poèmes..... 142

DOCTEUR ALBERT PRIEUR

Revue du Mois : Sciences..... 208

PIERRE DE QUERLON

La Liaison fâcheuse, roman..... 147-413

PIERRE QUILLARD

Lied..... 56
Revue du Mois : Les Poèmes..... 180-746

RACHILDE

Revue du Mois : Les Romans..... 185-450-750

YVANOHÉ RAMBOSSON

Revue du Mois : Publications d'art..... 251-535-822

HENRI DE RÉGNIER

Revue du Mois : Littérature..... 197

ADOLPHE RETTÉ

Les Déboires amoureux de Georges Lerouvre, nouvelle..... 613

BLANCHE ROUSSEAU

La Fiancée, nouvelle..... 341

VICTOR SÉGALEN

Les Synesthésies et l'Ecole Symboliste..... 57

CARL SIGER

Revue du Mois : Questions coloniales..... 473

ÉPHREM VINCENT
Revue du Mois : Lettres espagnoles..... 550
LOUIS WEBER
Revue du mois : Philosophie..... 462
LUCIANO ZUCCOLI
Revue du Mois : Lettres italiennes..... 546

Le Gérant : A. Vallette.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7